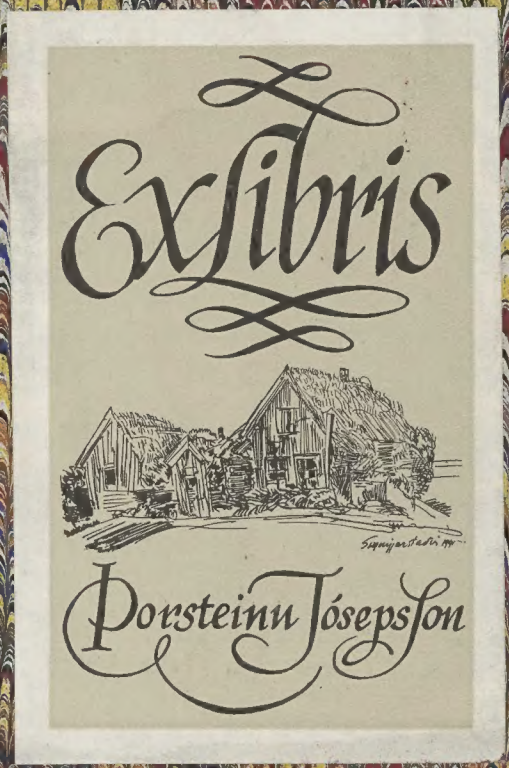
SEÐLABANKI ÍSLANDS
EX LIBRIS



Endosseure Brevetée
CH. SAMSON & Ad. COMMERT
À PARIS
45 Rue de l'Echiquier

VOYAGE

DANS

LES MERS DU NORD

A BORD DE LA CORVETTE

LA REINE HORTENSE

PARIS — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS, 55, QUAI DES AUGUSTINS.

VOYAGE

DANS

LES MERS DU NORD

A BORD DE LA CORVETTE

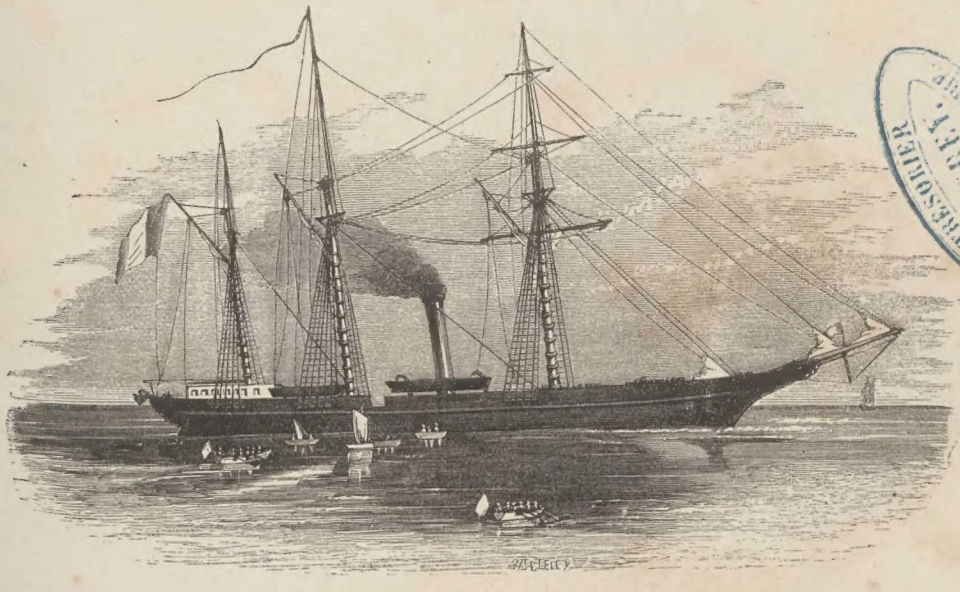
LA REINE HORTENSE

PAR

M. CHARLES EDMOND
(CHOIEÇKI)

NOTICES SCIENTIFIQUES
COMMUNIQUÉES PAR MM. LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION
CARTE DU VOYAGE.—CARTE GÉOLOGIQUE DE L'ISLANDE

DESSINS DE M. KARL GIRARDET
D'APRÈS LES AQUARELLES DE MM. CH. GIRAUD ET D'ABRANTÈS.



TRÉSORIER DU CRÉY. DE GENDARMERIE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1857

Reproduction et traduction réservées.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
Livre I.	L'Écosse	1
— II.	L'Islande	81
— III.	L'Ile de Jean Mayen	175
— IV.	Le Groënland	215
— V.	Féroë et Shetland	369
— VI.	Pays Scandinaves	425

NOTICES SCIENTIFIQUES

I.	Relation nautique	1
II.	Les Esquimaux du Groënland (partie physiologique et médicale)	21
III.	Les mines de Newcastle (partie géologique)	43
	Géologie de l'Islande	55
	Géologie du Groënland	103

LISTE DES GRAVURES

	Pages
Reykiawik (Islande)	84
Thingwalla (Islande)	117
La corvette *la Reine-Hortense* prise dans les glaces (île de Jean Mayen)	192
Navire en détresse (cap Farewell)	220
Godthaab (Groënland)	243
Esquimaux	304
La chasse au phoque à Godthaab (Groënland)	338
Sècherie de morues à Fiskerness (Groënland)	348
Mine de criolithe à Arksuk-Fiord (Groënland)	364
Paysans norwégiens	456
Mines de Kongsberg (Norwége)	472
Chapelle de Gustave-Adolphe (Stockholm)	513

PRÉFACE

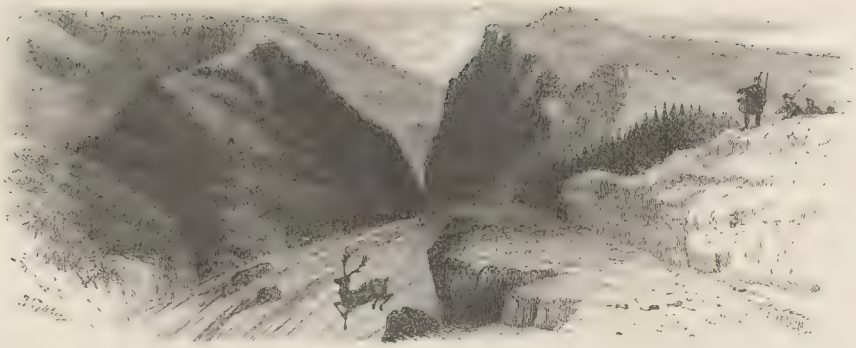
Dans les premiers mois de l'année 1856, le Prince Napoléon forma le projet d'une excursion dans les mers du Nord. Le plan du voyage, limité d'abord à l'Écosse et à l'Islande, prit bientôt de l'extension; il embrassa les régions polaires et les pays scandinaves.

Le programme était attrayant. L'auteur de ces récits obtint de la bienveillante affection du Prince de faire partie de l'expédition.

Il a rapporté de son voyage, dans ces mers encore nouvelles et dans ces pays peu connus, des impressions et des souvenirs dont il veut faire part au public, et

qu'il a la bonne fortune de compléter par des notices scientifiques dues à d'autres membres de l'expédition. Il ne lui reste plus à dire qu'il n'a eu ni le projet ni la mission de rédiger une relation officielle. Il parle non en historiographe, mais en simple touriste. Ses impressions sont personnelles, ses opinions indépendantes, ses jugements appartiennent à lui seul.

C. E.



LIVRE PREMIER

L'ÉCOSSE

I

Il est, aux abords du Cercle arctique, des mers et des pays désolés fréquentés seulement par quelques baleiniers intrépides, explorés par les pionniers de l'intelligence que l'attrait des découvertes pousse vers les confins du globe. Quand on se dirige vers ces parages, on n'a pour se conduire ni les éternels guides, catéchisme du voyageur qui tuent l'observation, ni les descriptions banales du cicerone loquace qui ferment la bouche à la poésie; il faut se plonger dans les vieilles chroniques des scaldes, feuilleter les antiques sagas, les légendes, les traditions poétiques du Nord, et les récits des navigateurs, ces modestes héros de la science.

Mais il est aussi, au nord de l'Europe, des contrées dont le passé est riche en souvenirs de gloire, dont le présent est propre, par sa prospérité et son bien-être moral, à exciter l'envie des pays mieux favorisés, et où, en même temps, se développent, par une logique inflexible, les germes d'une des questions les plus importantes peut-être de notre époque. Les membres épars de la vaillante race scandinave, après avoir

atteint, chacun de son côté, un haut degré de civilisation, tendent à se réunir et à former un corps compact et fort sous l'invocation de l'indestructible principe des nationalités. Quel rôle remplira la France dans le drame qui se prépare ? Car la France a quelque chose à faire partout où s'agite l'humanité. Il y a là un problème qui demande à être étudié sur place pour l'être avec fruit. C'est la connaissance seule du pays où il se pose qui peut fournir les éléments de la solution.

A quelque rang qu'elles appartiennent, les âmes qui ont le culte de l'idée éprouvent le besoin d'échapper à l'atmosphère matérialiste que nos régions semblent traverser aujourd'hui, et d'aller chercher auprès de races plus naïves et moins plongées dans les calculs de l'intérêt personnel une vie moins monotone, des émotions moins banales, des impressions plus jeunes.

Un voyage aux mers polaires, une tournée dans les pays scandinaves, il y a là de quoi reposer son esprit par une variété d'occupations intéressantes. C'est en même temps une excellente occasion de montrer le pavillon tricolore, avec opportunité et profit, pour les idées que la France représente. Qui ne la saisirait avec bonheur et empressement ?

II

La corvette *la Reine-Hortense* et l'aviso *le Cocyte* ont été mis à la disposition du prince Napoléon. Le capitaine de vaisseau M. de la Roncière commande la corvette ; le lieutenant Jonnart est à la tête de l'état-major du *Cocyte*. Le 15 juin 1856, le prince arrive au Hâvre. Son intention est de se rendre d'abord en Islande en traversant l'Écosse.

Le lendemain, tandis qu'un petit orchestre, faisant partie de l'équipage de *la Reine-Hortense*, joue sur le pont des airs d'opéras, la population du Hâvre, répandue sur la plage et sur la jetée, admire les contours gracieux du navire qui va nous emporter. La corvette, svelte, élégante, ressemble à une mouette qui secoue ses ailes au moment de prendre son essor. Quelques tours d'hélice, et nous sommes hors de la rade. La vapeur, vivement sollicitée, répand des torrents de force dans les muscles de la machine. Peu à peu la ville disparaît et s'efface,

noyée dans une chaude atmosphère de lumière. Le cap de la Hève, que nous doublons, nous en dérobe les dernières traces.

On ne voit plus le Hâvre. A droite se dressent les falaises rosées de la Normandie; à gauche, la pleine mer. La journée est belle. Un soleil radieux inonde de ses rayons la plaine liquide. Une brise imperceptible, toute méridionale, ride à peine la surface de l'eau. Le plus profond silence règne parmi les passagers. Chacun regarde pour son propre compte, et se laissant aller au courant de ses pensées, n'en communique aucune à son voisin. C'est tout un monde que l'on quitte; c'est tout un monde que l'on va voir.

Faut-il compter parmi les plus doux événements de la vie le moment d'un départ? N'interrogez qu'à la surface la pensée intime du voyageur, et vous serez tenté de le croire. C'est le moment, en effet, où, grimpé sur l'hippogriffe de l'imagination, on s'élance vers le but que l'on a devant soi. Cette contrée, que des descriptions plus ou moins fidèles nous ont donné l'envie de parcourir, on la recrée pour ainsi dire par la fantaisie; on la diapre de toutes les riches couleurs du prisme de l'illusion. On ne connaît encore ni les déceptions ni les mécomptes. A peine entrevoit-on dans un lointain impossible les fatigues, les difficultés, les périls du voyage. L'âme semble être tout entière à l'espérance. La mer est belle; le vent s'est enfui dans des parages d'où il ne reviendra peut-être plus. Comment ne pas se laisser aller à la bonne humeur et à la confiance?

Descendez au fond, et sous ces fantasmagories poétiques, vous trouverez un nuage sombre. On ne part pas sans tourner ses regards vers ce que l'on quitte. Alors le ciel a beau être pur, l'horizon de la pensée se rembrunit. Les souvenirs jettent leurs voiles de crêpe sur la limpidité de l'azur. Qui a jamais abandonné sa terre natale sans que le regret vînt mordre son cœur?

Toutefois ce sentiment de douleur n'est pas dépourvu d'une certaine dose de volupté. C'est alors qu'on retrouve, non sans étonnement, au fond de son âme, des amitiés et des affections dont on ne soupçonnait pas toute l'intensité. L'habitude nous fait des milieux dans lesquels nous nous mouvons avec indifférence. On respire un air de bien-être banal; on n'accorde plus de prix aux hommes et aux choses qu'on a constamment sous les yeux. Vienne le moment de la séparation,

qu'il s'agisse d'un voyage long et quelque peu environné de périls, aussitôt il se produit un déchirement qui donne la mesure de la force des liens que vous venez de rompre.

Mais, dira-t-on, quand un projet difficile et longuement mûri entre en voie de réalisation, la logique n'indique-t-elle pas qu'au lieu de tourner les regards vers le passé, il faut s'élancer à corps perdu dans l'avenir ? — Ah ! oui, la logique ! Elle compte pour si peu dans la vie humaine, que plutôt de se plier à ses théories conventionnelles, mieux vaut s'avouer sincèrement sa condescendance à l'égard de la fantaisie et se laisser aller mollement au courant de ses pensées, surtout quand elles se détachent nettement sur le fond bleu du ciel, et d'une mer calme qui le reflète.

III

Les teintes douces des falaises d'Étretat se dégradent petit à petit dans le lointain de l'horizon. La corvette a fait son entrée dans le Pas-de-Calais. Avec une vitesse de dix nœuds à l'heure, elle vogue vers les côtes de l'Angleterre. Le soleil couchant nous dérobe les derniers vestiges de la terre. Avant qu'elle reparaisse à nos yeux, jetons un coup d'œil sur le charmant cottage flottant qui sera pendant des mois entiers notre unique habitation.

La corvette *la Reine-Hortense* est certainement un des plus charmants navires qui ait sillonné les vagues de l'Océan. Longue et effilée comme la navette d'un tisserand, il semble, à voir la courbe rapide de sa coque, qu'elle soit destinée à ne s'arrêter jamais : son état normal c'est la marche, c'est la lutte avec les vagues qu'elle coupe en deux, de sa proue affilée comme la lame d'une épée. Elle est construite en fer, ce qui a permis d'accroître la finesse de ses formes. Elle est peinte en noir comme une gondole vénitienne ; un filet doré, qui court autour d'elle à quelques décimètres au-dessous des bastingages, fait ressortir sa longueur et ses gracieux contours. La cheminée seule indique que nous sommes à bord d'un vapeur. Le reste de l'attirail, — la machine et l'hélice,—le navire le cache dans ses flancs. Trois mâts, légèrement inclinés en arrière, permettent d'utiliser les brises favorables ; quand ils

se couvrent de toiles, ils donnent au bâtiment l'aspect d'un oiseau aquatique qui, les ailes étendues, rase la lame du bout de son duvet frémissant.

Le gaillard d'arrière est surmonté d'un salon couvert, autour duquel est ménagé un chemin pour les timonniers qui manœuvrent la barre du navire. Ce salon est une sorte de dunette. Vous l'appellerez un *roof*, si vous aimez, à bord d'un bâtiment français, sous prétexte que l'Angleterre a fait la première un usage étendu de la vapeur, appliquer des noms britanniques à tout ce qui de près ou de loin touche à l'œuvre de Fulton. L'intérieur de la dunette est divisé en deux compartiments. Le premier sert de cabinet de réunion et de travail aux passagers de *la Reine-Hortense*; il est muni d'un grand escalier, qui mène aux appartements situés en bas, et d'un autre petit par lequel, au moyen d'une ouverture pratiquée au plafond, on monte sur une plate-forme. La lumière y pénètre à flots à travers une cloison vitrée. En face de la porte d'entrée, une table recouverte de drap vert. A l'intérieur, un large divan où douze personnes peuvent facilement trouver place. Sous le velours du petit escalier qui mène à la plate-forme, un bahut avec autant de tiroirs qu'il y a de voyageurs; au-dessus du bahut, les cartes marines des mers où l'on navigue. Dans le coin, à gauche, une vaste armoire renfermant une bibliothèque composée d'ouvrages historiques, scientifiques et littéraires, véritable encyclopédie des pays que la corvette se propose de visiter. Une porte, à gauche, conduit au second compartiment, qui est, à proprement parler, le salon de réception du prince Napoléon. Ce petit réduit, meublé et tapissé comme un élégant boudoir de Paris, a une issue particulière qui communique avec la chambre à coucher du prince.

Le grand escalier du premier compartiment mène dans un étroit couloir, au bout duquel, à droite, se trouve la salle à manger. Seize personnes peuvent s'y asseoir commodément.

Les cabines des passagers donnent les unes dans la salle à manger, les autres dans le couloir. Elles sont admirablement installées. Pas un pouce d'espace qui ne soit utilisé. Tout est mis à profit; tout est adapté au nécessaire ou à l'agréable. L'homme n'y occupe juste que la place de son corps,— rien de plus,— comme dans le cercueil. Grâce à ces dispositions, chacun a son *chez soi* parfaitement isolé, à peu près

comme dans un monastère. Le far-niente des premières heures du voyage, les jours marqués, grâce à l'air vif de la mer, par un certain empressement à se porter vers la table commune, éveillent en effet quelques vagues analogies avec la vie conventuelle. Mais là s'arrête la comparaison. La gaieté que soutient un temps splendide, les éclats bruyants d'une conversation animée, dénotent une société portée vers les choses profanes. La musique qui, vers le soir, exécute sur le pont les mélodies les plus populaires des opéras italiens, achève de donner aux réunions un caractère tout mondain.

IV

Malgré la tiédeur de l'atmosphère, on devine la direction que prend le navire. Pas n'est besoin de boussole pour voir qu'il marche vers le Nord. On s'en aperçoit au déclin du jour. Le soleil, au lieu de disparaître brusquement à son coucher, comme dans les contrées méridionales, se plonge paresseusement dans la mer. Les teintes se dégradent lentement, mollement, avec une hésitation et des points d'arrêt très-prononcés. Peu à peu l'astre perd sa chaleur; mais s'il chauffe moins, il tient en revanche à éclairer beaucoup. A neuf heures du soir, le jour dure encore, et il ne s'éteint que pour faire place au crépuscule, état incertain entre la lumière et les ténèbres, et qui finit, comme tout ce qui est douteux, par amener à sa suite une fatigue, une lassitude extrême.

Grâce à son firmament magique, le Midi conservera sur le Nord une éternelle supériorité. Elles sont bien autrement splendides les nuits méridionales, lorsque le ciel, sur le fond velouté de l'azur, allume des myriades d'étoiles! Ici, dans le Nord, même au cœur de l'été, la voûte céleste prend des teintes pâles, maladives. C'est un ciel en convalescence après un long et douloureux hiver. A mesure que nous avancerons, cette absence de nuit se fera plus vivement sentir. Un moment viendra où nous nous trouverons sous des latitudes où le soleil ne se couche jamais. Alors, sans bouger de place et sans user de métaphore, sur l'étroit espace de notre navire, nous serons comme ces rois d'Espagne dans les États desquels le soleil resplendissait toujours à l'horizon.

Nous voilà déjà loin du sol natal. La corvette s'est faite à la marche; elle donne toute sa vitesse. Ainsi mise en train, malgré la brise, elle file avec aisance ses quatre-vingt-dix lieues en vingt-quatre heures. Il n'en sera pas toujours ainsi; mais, sur mer, il faut avant tout savoir jouir du présent. Nous longeons les côtes de l'Angleterre. La voie est large et le jour éclatant; néanmoins l'officier de quart est forcé d'avoir l'œil ouvert au bossoir. L'animation est très-vive dans ces parages. C'est un mouvement incessant, un va-et-vient perpétuel, supérieur de beaucoup à celui qu'on remarque dans les grandes villes de la sombre et presbytérienne Écosse.

V

Sur le pont d'un navire en marche, tout acquiert de l'importance; un incident qui, à terre, passerait inaperçu, prend immédiatement de l'intérêt. Comme le sol manque sous vos pas, comme une fausse manœuvre, une défaillance de la machine, peuvent mettre vos jours en danger, il en résulte que vous ressentez avec plus d'intensité les plus légères sentations qui s'offrent à vous dans la plénitude de vos forces matérielles et morales. Cette manière d'être n'a rien de raisonné; elle est purement instinctive.—A la hauteur de la pointe Flamborough, une coquille de noix se détache d'un bateau pêcheur occupé à tirer ses filets. Deux petits garçons joufflus, dont les joues et les cheveux se confondent dans une même teinte rouge, rament de toutes leurs forces vers la corvette; ils l'abordent essoufflés et présentent un panier de poissons vivants, reluisant comme de l'argent au soleil. Les éconduire, répondre par un refus à leurs supplications, aux sourires qu'ils nous envoient à pleine bouche, serait par trop cruel. Ne serait-ce pas aussi d'un mauvais augure pour le voyage? Qui pourrait le nier? Quand on est sur l'Océan et qu'on ne sait à quoi attribuer les rigueurs ou la clémence des vents, on devient un peu superstitieux. Par leur vœu unanime, les voyageurs enlèvent la permission d'arrêter pour un instant la corvette. Cela s'appelle *stoper* à bord des navires français.—Encore une de ces expressions qui s'infiltrent chez nous, portées par les courants qui nous viennent de Douvres. Mon Dieu! ne saurait-on être

un peu moins marin et un peu plus Français? A moins que ce ne soit un reproche indirect adressé à l'Académie pour sa vieille incurie à l'endroit des lacunes de son dictionnaire.—Quoi qu'il en soit, le navire s'arrête court. Les gamins poussent un cri de joie. Ils sont hélés par un de nos compagnons de voyage dont le nom rappelle une célèbre victoire de la Grande-Armée en Portugal et qui, en fait d'anglais, peut se souvenir que son père battait les soldats du Royaume-Uni sans avoir besoin de parler leur langue. « *English spoken here!* » leur crie-t-il. Les enfants du Borée britannique voient avec reconnaissance que leur offre a été prise en considération.—« Du beau poisson, milord! » hurle l'aîné qui remplit l'office de patron de la nacelle. — « Combien en demandez-vous? » — « *A bottle*, fait le cadet, *a bottle!* » Une bouteille! De quelle diable de monnaie font donc usage ces petits insulaires? On entre en explication. Il s'agit tout bonnement d'une bouteille d'eau-de-vie. Ce mode primitif d'échange est accepté; on ajoute même à la bouteille quelques pièces de monnaie, que les gamins empochent avec une parfaite indifférence. Ils tiennent leur bouteille; ils se hâtent de la déboucher et de prendre un large à-compte sur leur salaire. Les vieux aperçoivent du bateau-pêcheur cette manœuvre de leur progéniture. Ils lèvent en l'air d'autres paniers; eux aussi, veulent avoir leur bouteille. Les deux garçons, pendant ce temps, livrent un nouvel assaut à leur butin. A cette vue, les grands parents poussent des cris de détresse et les gourmandent au sujet de leur intempérance. Néanmoins, ils continuent à nous supplier de leur accorder leur tour. Mais déjà le navire s'est remis en marche. Bientôt nous perdons de vue les pratiquants naïfs du libre-échange de la pointe de Flamborough.

VI

Le lendemain, à la pointe du jour, l'immobilité soudaine du bâtiment réveille les voyageurs. On va toucher la terre britannique pour la première fois. La corvette mouille dans la rade de Tynemooth, petit bourg voisin de la célèbre cité industrielle de Newcastle. On descend les canots; on hisse le drapeau tricolore. Quelques instants après nous abordons à Tynemooth.

Il est six heures du matin; les quais sont encore déserts; la ville entière dort d'un profond sommeil. Çà et là apparaissent quelques hommes de peine, quelques femmes du peuple, d'un aspect hâve, d'une tenue misérable. Dès l'aube, ces pauvres gens sont sur pied. Cette compensation de toutes les souffrances qui est donnée gratuitement à tous,—le sommeil,—ils ne peuvent en user en proportion de leur labeur. Le besoin, ce squelette de la fatalité, passe à la filière la journée du pauvre et l'étend outre mesure, comme s'il était jaloux de le laisser échapper un instant à ses luttes.

Au premier pas qu'on fait ici, on reconnaît tout de suite que le sol que l'on foule est bien celui de la vieille Angleterre. Le principal monument qui attire les regards sur la terre de Tynemooth, est un vaste édifice de forme semi-gothique, qui s'épate lourdement au milieu d'un carré de gazon. Cette masse de pierre est un asile fondé en faveur des anciens capitaines de la marine marchande par Sa Grâce le duc de Northumberland. Tout capitaine invalide qui peut prouver qu'il est né dans le comté, trouve dans l'hospice le logement et le chauffage gratuits, et reçoit en outre une pension annuelle de 250 francs. Bien entendu que pour jouir des bénéfices de l'institution, il faut justifier de son indigence.

La vanité anglaise se reflète tout entière dans la pensée qui a présidé à la fondation de cet hospice. Nous sommes ici en présence d'une aristocratie qui fait du patronage, qui ouvre, comme dans l'antique Rome, un coin de ses greniers à l'indigente clientèle. A Rome, l'aristocratie versait ses largesses sur les plébéiens qui l'aidaient à escalader le pouvoir ou à s'y maintenir; elle appelait à la sportule les vieux légionnaires qui conquéraient le monde pour son compte. La féodalité britannique offre son appui à ceux qui ont usé leur vie à inonder les peuples des marchandises de la mère-patrie, à soumettre les consommateurs du monde entier aux productions de l'Angleterre. Ici le mérite d'un citoyen se mesure à la quantité de tonnes qu'il a exportées. La plus belle épitaphe serait celle-ci : CI-GÎT WILLIAMS QUI A VENDU ASSEZ DE CALICOT POUR EN FAIRE UNE CHEMISE AU GLOBE TERRESTRE. Toute la politique gouvernementale consiste à appuyer, à développer, à étendre ce mouvement d'expansion, condition essentielle d'existence pour le Royaume-Uni. Certes on ne peut nier qu'il n'y ait

là de la puissance, de la grandeur même; mais c'est une grandeur à part, une puissance purement britannique.

L'Angleterre est le pays du positivisme froid. Les sensations intimes, humaines, y trouvent difficilement de quoi se satisfaire. En toutes choses, vous reconnaissez l'empreinte de la stricte nécessité; rien au delà. Ce qui frappe surtout chez nos voisins, c'est cette absence du pittoresque dans tout ce qui n'est pas l'œuvre immédiate de la nature. Dans les contrées méridionales, la misère n'a pas ces dehors hideux qu'elle étale en Angleterre : le peuple sait mettre de l'art dans l'arrangement de ses haillons; le soleil dore les guenilles; la misère y est mélancolique, elle n'est jamais grotesque. Les femmes du peuple que nous rencontrons dans les rues de Tynemooth marchent pieds nus; le reste de leur accoutrement, c'est le spectre des modes parisiennes de 1815. On dirait que le Temple exporte ici ses défroques râpées et déteintes, ses fonds de boutique atteints de la pourriture, ses loques qui n'ont chez nous un nom et une place que dans la hotte du chiffonnier. Les femmes sont affublées d'un chapeau et d'un châle; mais quel chapeau et quel châle! Les hommes, de leur côté, à quelque travail qu'ils se livrent, endossent l'habit noir et se coiffent du chapeau sacramentel : tristes débris d'un vêtement qui, même dans sa splendeur, est complétement dépourvu de grâce, et qui, sur le dos de la misère, dégrade, par son aspect ridicule, ce qu'il y a en elle de dignité!

Au reste, ces contrastes qu'offrent la vie sociale semblent n'affecter nos voisins qu'au point de vue philanthropique; leurs sentiments esthétiques n'en sont point blessés. L'Angleterre ne fabrique pas l'art chez elle; c'est un *article* qu'elle importe tout fait. Quand elle se mêle d'en *produire*, il est rare que le succès couronne ses efforts. Et pourtant il n'est si petite ville qui n'ait son musée, pas de square qui n'ait sa statue. Dans la mince bourgade de Tynemooth, par exemple, à peine a-t-on fait quelques pas qu'on aperçoit deux spécimens de la sculpture indigène. Une statue, qui s'élève devant l'hospice dont nous venons de parler, provoque d'abord l'attention, ou plutôt l'étonnement. Vous éprouvez, en la voyant, une sensation pareille à celle que vous ressentez en musique, quand vous êtes surpris par un accord dont les notes, acharnées l'une contre l'autre, protestent contre leur réunion en un seul faisceau. Le chef-d'œuvre est, du reste, en parfaite harmonie avec le ciel

éternellement gris qui l'éclaire. Sa Seigneurie le duc de Northumberland porte le grand costume de l'ordre de la Jarretière. Des nœuds de ruban, qui affectent la forme de tournesols, s'épanouissent sur ses genoux et sur ses souliers. On découvre tout de suite que les jambes ont appartenu à un sportman qui, pendant une longue carrière, a trop abusé de l'exercice équestre; elles décrivent, en effet, des lignes ogivales très-prononcées. Quant à la pose du corps et à l'expression de la figure, elles expriment l'idée que le noble duc a fondé un hospice des plus comfortables.

A quelques pas de là, sur un tertre qui domine la mer, se dresse une autre statue. A coup sûr, ce doit être l'image vénérée du duc de Wellington; elle seule est digne de couronner le promontoire de Tynemooth. Quel autre pourrait-ce être? Le duc de Wellington est entré dans les ornements indispensables de l'architecture anglaise; il passe avant les frises et les corniches. Eh bien! cette fois, ce n'est pas lui. Malgré l'analogie des traits, ce qui heureusement permet de maintenir l'unité du style monumental dans toute la Grande-Bretagne, la statue représente l'amiral Collingwood, l'ami et le compagnon d'armes de Nelson, le même qui commandait à Aboukir, à Trafalgar et à Copenhague. Les fastes de la marine anglaise parlent avec orgueil des exploits de cet officier général. Quant à sa statue, elle a l'air d'avoir été faite par un patriote danois. Inutile de s'arrêter devant elle; en voyage, le grand principe est de savoir ménager son temps.

VII

Tout en Angleterre rappelle la valeur de ce précepte : la plupart des trajets s'y font en chemin de fer et on y déploie la plus rigoureuse exactitude. A huit heures, la ville est sur pied. Des sifflets retentissent de tous les côtés; on en est assourdi. Ce sont les appels des locomotives qui viennent, partent, circulent dans toutes les directions. L'Angleterre est enveloppée dans un réseau de rails. Les chemins de fer font, du reste, plus de bruit que les compagnies qui les construisent. A chacun sa spécialité. Un train-omnibus s'offre à nous. En vingt minutes nous arrivons de Tynemooth à Newcastle.

Pour habiter Newcastle, il faut vraiment y être né et y trouver son compte. En effet, pendant douze mois de l'année, on y végète enveloppé par une épaisse atmosphère de charbon. Il en résulte qu'il y pleut noir. Au dire des indigènes, il pleut pendant cinq jours sur six; le sixième n'est qu'humide. Aussi est-ce vraiment la bouteille à l'encre. La ville en elle-même n'offre rien de curieux; elle a l'aspect monotone des cités britanniques. En revanche, elle est le point central d'une région de mines de charbon, les plus riches peut-être que possède le Royaume-Uni.

La journée sera bonne si nous parvenons à visiter quelque belle mine. Au premier abord, rien ne semble plus facile. N'avons-nous pas à notre dévotion le consul du pays dont nous portons la cocarde? Malheureusement le personnage en question n'habite Newcastle que depuis huit mois; il n'a pas eu le temps de se mettre au courant et de prendre les renseignements nécessaires. Force nous est donc de nous abandonner à nos propres moyens d'investigation, c'est-à-dire au hasard. Le hasard nous est propice. Nous mettons la main sur M. Carr, propriétaire de la mine de Hartley, une des plus riches de Seghill.

La rencontre de M. Carr est une bonne fortune pour un touriste. M. Carr, jeune homme de trente ans, s'exprime parfaitement en français; il est au courant de tous les détails scientifiques et industriels de son métier. Rien n'est plus clair, plus net et mieux dit en même temps que les explications qu'il donne.

Pour arriver à la mine de Hartley, on traverse un paysage à la Paul Potter. Des cottages d'une propreté scrupuleuse luisent à travers le feuillage luxuriant d'une végétation printannière. Rien n'indique que nous roulons au-dessus de toute une population souterraine dont les travaux enrichissent l'Angleterre bien plus que ceux des exploiteurs de son sol superficiaire. Une cheminée de machine à vapeur, un vaste hangar, l'ouverture d'un puits apparaissent tout à coup à nos regards. Nous sommes arrivés à la mine.

On nous fait entrer dans un pavillon qui s'élève au bord du puits. Nous y trouvons une série de petites chambres propres, élégantes. Avant de descendre dans les galeries, les visiteurs y revêtent le costume et la casquette du mineur. Ce costume est très-prosaïque; il rappelle la veste et le pantalon des écoliers qui viennent en vacances

chez leurs parents, après avoir obtenu le premier prix,— de croissance. Ainsi affublé, on s'avance au bord du puits; une petite cage à jour, mue par une force invisible, se présente à la surface. Ses dimensions sont à peu de chose près les mêmes que celles de l'ouverture. On s'y accroupit à deux; on fait tout son possible pour effacer son corps, afin d'éviter le contact dangereux des parois du puits. Un coup de sonnette retentit, on ferme les yeux et l'on glisse dans le gouffre avec la rapidité effrayante de cent soixante-dix mètres à la minute.

Quand, étourdi par la rapidité de la course et la brusquerie de la transition, on a repris ses sens, on se trouve soudain au milieu d'un monde souterrain, peuplé d'êtres à part, où rien ne rappelle le genre d'existence qu'on avait sous les yeux quelques minutes auparavant. C'est un labyrinthe de galeries impossible à décrire. Le mouvement des machines à vapeur, le roulement des wagons, tout y affecte des sons particuliers, tout y résonne autrement que sur la terre. On y entend des bruits étouffés et pourtant aigus qui se heurtent contre les parois cristallines de la mine et qui vont lamentablement se perdre dans le dédale de galeries. Surpris et évoqués par un signal extraordinaire, de tous les recoins des souterrains surgissent et apparaissent des hommes noirs, à moitié nus, aux formes athlétiques, au regard calme et doux. La lumière intense des fours, établis pour maintenir la ventilation, inonde ces figures d'une lueur rougeâtre, qui, néanmoins, ne donne à leur aspect rien de sinistre, rien d'infernal. Tout dans leur extérieur respire ce calme et cette énergie qui accompagnent toujours un travail, à la vérité, rude et opiniâtre, mais qui apporte pour résultats la puissance et le bien-être.

La vie du mineur, bizarre et insolite pour ceux qui l'examinent pour la première fois, est en réalité moins pénible que celle de la plupart des ouvriers entassés dans les manufactures superbes qui s'élèvent à la surface du sol. Le mineur descend dans le puits à cinq heures du matin, et y travaille jusqu'à une heure de l'après-midi. Comme il est payé en raison de la quantité de charbon qu'il extrait, il est de son intérêt de chercher tous les moyens mécaniques possibles de faciliter sa tâche. Habituellement les ouvriers s'associent entre eux, et le plus souvent ils travaillent par couples. Le salaire d'un mineur s'élève en moyenne à 3 fr. 75 c. par jour; mais il est logé et chauffé

aux frais du propriétaire de l'établissement. Sa besogne terminée, l'ouvrier remonte à la surface du sol et rentre dans sa famille, à laquelle il consacre le reste de son temps. Il retrouve là sa femme, exclusivement vouée aux travaux du ménage depuis que la nouvelle législation lui a interdit le travail des mines. Rentré chez lui, notre travailleur se dédommage de la ténébreuse solitude de son labeur journalier. C'est dans une variété d'occupations mêlées de loisirs qu'il trouve le repos. Tel mineur passe son temps dans la lecture et dans l'étude. Le grand livre sacramentel de la nation britannique — la Bible — lui offre un sujet constant de méditations. Les recueils périodiques et à bon marché de la littérature anglaise complètent ses ressources intellectuelles. Tel autre se livre à l'horticulture en été, à une foule de petits travaux manuels en hiver. Il y en a qui élèvent des chiens, des oiseaux, de la volaille, etc.

Les enfants ne descendent dans la mine que lorsqu'ils ont atteint l'âge de douze ans. A ce moment, ils savent à peine lire et écrire ; c'est tout simple. Tant qu'ils restent à la maison, on les laisse jouir largement de l'air, du ciel, du soleil. Ils n'en seront que trop tôt privés. Plus tard, lorsque l'âpre travail leur aura ôté le goût des jeux naïfs de l'enfance, lorsque la solitude leur aura permis de réfléchir sur eux-mêmes, de descendre dans les profondeurs de leur pensée comme ils pénètrent dans les entrailles de la terre, ils éprouveront le besoin d'étendre autour d'eux l'horizon de leur monde intellectuel et de remplacer ainsi l'horizon matériel, borné désormais pour eux aux parois noires et dures de l'étroit espace où travaille leur pioche.

Quand un jeune garçon arrive à la mine, il fait son apprentissage en poussant les wagons. Il s'habitue peu à peu de cette façon à son existence de nyctalope. C'est seulement au bout de quelques années, quand ses forces se sont développées, qu'on le met à la pioche. Le travail du mineur consiste à pratiquer des trous dans la muraille de charbon et à introduire dans ces trous des paquets de poudre auxquels on met le feu. Chaque explosion détache des blocs énormes. Des wagons, roulant sur des rails et attelés de chevaux, circulent dans les galeries, et enlèvent le charbon au fur et à mesure de son extraction. Une machine à vapeur hisse ces wagons à la surface du sol, les vide et les ramène ensuite se charger d'un nouveau butin. Pendant

qu'un wagon vide descend, un wagon plein est dirigé vers les bateaux voisins de la mine et y est vidé à son tour. Il s'opère ainsi un va-et-vient perpétuel, où le travail de la vapeur, des chevaux et des hommes, aboutit à tout moment à un seul et même point final.

Les chevaux prennent, eux aussi, une large part dans le travail des mines. Moins heureux que les hommes, une fois descendus dans le puits, ils ne remontent presque jamais à la surface. La seule mine de Seghill en renferme deux cents. Ils sont logés dans des écuries aussi comfortables que celles auxquelles ils auraient droit sur la terre. Il y en a qui travaillent depuis quinze ans, et même plus, sans avoir jamais entrevu un rayon de soleil. A quoi tient leur destinée? A quelques onces de sang pur qu'ils ont de moins dans les veines. S'ils avaient eu ces quelques précieux globules, au lieu de brouetter du charbon, plongés dans une nuit éternelle, ils auraient aspiré le grand air à pleines narines, ils auraient fait l'orgueil d'Epsom et de New-Market. Mais l'Angleterre est, par-dessus tout, le pays où quelques gouttes d'un sang réputé plus ou moins pur décident du sort d'un être vivant.

Les mineurs de Hartley sont au nombre de deux mille. Ils jouissent d'un bien-être qu'on ne rencontre pas dans tous les établissements du même genre qui couvrent le Royaume-Uni. Cette prospérité exceptionnelle est due en grande partie aux notables progrès que les sociétés de tempérance ont faits parmi eux depuis quelques années. Dans le Yorkshire, où les apôtres du révérend Mathews n'ont pas été si favorablement accueillis, la condition des ouvriers est beaucoup plus misérable; leur caractère se ressent de l'abus des boissons : ils sont violents, sombres et prédisposés aux rixes; ils se livrent volontiers aux grèves, qui entr'ouvrent sous leurs pieds des abîmes de misère.

VIII

Quand on calcule l'immense production du charbon dans la Grande-Bretagne, quand on voit la quantité de bras qu'elle occupe (les seuls comtés de Durham et de Northumberland comptent 38,800 mineurs), quand on considère les besoins toujours croissants de combustible qu'éprouve la société, il est bien peu d'esprits qui ne s'adressent cette

question banale : Combien de temps faut-il pour épuiser ces mines plus précieuses que les mines du Pérou, que les sables de l'Altaï et que les placers de toutes les Californies possibles? C'est une préoccupation légitime; mais il nous semble qu'elle est prématurée. Le terrain houiller des deux comtés que nous venons de nommer s'étend sur une longueur de 77 kilomètres et sur une largeur de 35. La surface est de 130,000 hectares; c'est la moitié environ des terrains houillers de toute la France. La couche moyenne de charbon est évaluée à 13 mètres d'épaisseur. L'extraction du charbon, à Newcastle, a produit 156 millions de quintaux en 1854. Les bassins du pays de Galles sont considérés comme cinq fois plus riches, et à peine s'ils sont entamés. La plus grande partie du sol houiller de la Grande-Bretagne se trouve dans les mêmes conditions. L'Angleterre fournit pourtant, chaque année, au delà de 650,000,000 de quintaux. C'est un chiffre énorme, surtout si on le compare à la production de la France, qui ne dépasse pas 50,000,000. Comme notre consommation est de 80,000,000 de quintaux par an, nous nous trouvons tributaires de l'étranger pour les 30,000,000 restants. Nous aussi, comme l'Angleterre, comme l'Amérique, comme le reste du monde, nous n'avons fait qu'effleurer les trésors cachés dans les profondeurs du sol. Quels siècles s'écouleront avant que l'humanité se soit seulement rendu compte de la puissance de ses ressources à cet égard? Et puis, avant que ce fonds de richesses soit sérieusement menacé d'épuisement, le génie de l'invention, sollicité par les besoins de l'homme, aura répondu à l'appel. On décomposera l'eau, on la brûlera; si ce n'est pas l'eau, ce sera autre chose. Dans tous les cas, jamais le feu ne s'éteindra; il est immortel comme la vie de l'humanité, dont il est la poétique image.

Les mines sont soumises en Angleterre, comme dans tous les États, à une législation spéciale. L'expropriation pour cause d'utilité publique n'existe pas. Tout propriétaire peut à son gré exploiter ses richesses minières ou les laisser enfouies. Son droit est absolu. A-t-il besoin d'un chemin de fer pour son exploitation? il traite de gré à gré avec ses voisins. C'est une antique loi qui produit son influence, non pas comme loi, mais à cause du génie pratique des Anglais, toujours meilleur que les lois.

De nombreux accidents exposent le laboureur à perdre le fruit de ses

labeurs; le mineur, lui aussi, tombe sous le coup de la fatalité. Il arrive parfois que, dans ces sombres galeries, un sourd pétillement parvient aux oreilles de l'ouvrier et trouble sa solitude. Ce pétillement, qui vibre le long des parois de la mine, est provoqué par la houille que le marteau du mineur a mise à nu : c'est le gaz hydrogène carboné qui se dégage. Le mélange de ce gaz avec l'air produit le terrible grisou, contre lequel l'ouvrier a la lampe de Davy pour se défendre. Il est facile de comprendre l'importance d'une puissante ventilation : c'est un moyen de renouveler l'air et en même temps d'expulser au dehors les gaz détonants et délétères. On obtient cette ventilation en creusant auprès du puits principal un second puits, qui pénètre jusqu'au fond de la mine. Un foyer incessant, entretenu au bas du puits, donne lieu à un immense tirage auquel celui des hauts-fourneaux est seul comparable. L'air se répand dans toutes les galeries par un système de portes et de cloisons. Malgré ces précautions, parfois le grisou s'enflamme et éclate. Il se produit un ébranlement convulsif dans lequel hommes et animaux disparaissent abîmés et dévorés par la flamme. C'est alors une journée de ruine, de deuil et de désolation.

Dans les mines de Hartley, ces accidents sont peu fréquents. Le charbon n'y est pas assez gras pour donner lieu à un dégagement considérable de gaz fulminant. Cependant M. Carr a payé son tribut à la force majeure, mais d'une autre manière. Il possédait une mine très-importante à trois kilomètres de celle qu'il exploite aujourd'hui. Un jour les ouvriers entendirent un bruit sourd et tumultueux, un sifflement étouffé. C'était la mer qui, par des fissures souterraines, faisait irruption dans la mine. Heureusement les hommes eurent le temps de se sauver. A peine les derniers d'entre eux étaient-ils arrivés à l'orifice du puits, que l'élément envahisseur se précipita en grondant, et remplit la mine dans toute son étendue. Un matériel de 60,000 liv. st. fut englouti par les eaux. Quoique atteints fortement dans leurs intérêts, MM. Carr ne s'avouèrent pas vaincus. Ils recommencèrent immédiatement la lutte. Une machine à vapeur de la force de trois cent soixante chevaux fut établie par eux au-dessus du puits principal. Depuis deux ans, le formidable engin travaille nuit et jour; il extrait dix mille litres d'eau par minute, et la mine reste inondée. Rien de plus imposant que cet immense outil, que cet énorme mastodonte de

fer, assis au milieu d'un riant paysage et vomissant une rivière à chaque aspiration. Dans ce duel entre la nature brutale et la puissance de l'homme, lequel des deux adversaires aura le dessus?... Il n'y a pas à en douter; ce sera l'homme. La victoire n'appartient pas à la force inerte et limitée; elle couronne cette autre force qui n'a ni fond ni limites, et qui se compose du génie allié à la volonté persévérante et tenace.

IX

Le 19 juin, par un temps brumeux, la corvette entre dans le golfe de Forth. Enveloppée d'un nuage épais, comme les apparitions mythologiques, elle mouille dans la rade de Leith. Quelques instants après, le chemin de fer nous transporte dans la capitale de la vieille Écosse.

Les édifices de la ville d'Édimbourg se groupent sur le versant d'une colline qui occupe un espace d'un tiers de lieue dans la direction de l'Est à l'Ouest. Cette élévation se termine par un rocher à pic couronné d'un antique château fort. Un monticule, nommé Carlton-Hill, situé en face, porte sur son dos l'Observatoire. Une vaste pente, parsemée de maisons de campagne, coupée par des jardins, émaillée de gazons, sépare la ville du beau golfe d'Allemagne. La colline d'Arthur's-Seat, le rocher escarpé de Salisbury-Craig, au pied duquel s'éparpille une partie de la ville, bornent, du côté opposé, l'horizon.

Comme toutes les anciennes cités, Édimbourg a une vieille ville et une nouvelle ville. Comme partout, le travail et la misère impriment leur cachet à la vieille ville; l'opulence s'étale dans la partie récente. Les établissements d'instruction publique, le petit commerce et les pauvres, vivent du côté des souvenirs historiques.

Le panorama d'Édimbourg, vu du château, est saisissant de beauté. Les caprices du terrain, la végétation luxuriante, les monuments de la ville, apportent chacun leur part à la variété de l'aspect. La régularité monotone de la nouvelle ville ne parvient même pas à détruire les heureux effets du paysage. La description minutieuse du spectacle qui, du sommet d'Arthur's-Seat, s'offre aux regards du touriste, ne saurait donner aux étrangers l'idée exacte d'Édimbourg. Il en serait de cette description ce qui en est des vignettes d'un album. C'est, à peu de

chose près, toujours le même récit; c'est, à part quelques détails, éternellement la même image. Des esprits tournés au paradoxe vont jusqu'à soutenir que dans l'histoire, que dans l'art, et même dans la réalité, c'est toujours, sauf les modifications dans les décors et dans les costumes, la même pièce qu'on représente. Ce qu'il y a d'incontestable c'est que, dans tout cela, la lumière, la couleur du prisme à travers lequel on regarde, joue le principal rôle. Quelle que soit cette lumière, encore faut-il qu'il y en ait une pour apprécier un paysage. Le soleil, certes, est ce qu'il y a de mieux en ce cas. Il relève ou il dégrade la nature. La preuve, c'est que cette charmante ville d'Édimbourg perd elle-même énormément de son prestige, si on a la mauvaise fortune d'y débarquer par un de ces temps pour lesquels on a inventé les épais plaids écossais, — un temps de fine pluie, de froid humide et pénétrant, même au cœur de l'été. C'est, à de rares exceptions près, le climat normal en Écosse. On arrive dans la ville, on s'empresse de grimper sur une des hauteurs qui dominent la contrée, et on aperçoit des linceuils de brume, des haillons de nuages qu'un âpre vent du nord pourchasse à travers un horizon plombé. Rien pour le peintre. Le ciel gris d'Édimbourg laisse tout au plus la latitude de l'inspiration aux graveurs précieux de ces keepsakes où le fini de l'exécution linéaire est tout, où la couleur n'est rien. La population, de son côté, contribue peu à l'animation et au pittoresque de la ville. Aucune trace de ces types charmants avec lesquels Walter-Scott a bercé et charmé notre jeune imagination. Tout cela est sombre, austère, uniforme, décemment incolore ou tristement déguenillé. Un ennui incommensurable plane sur la cité.

Cette Grande-Chartreuse du presbytérianisme prend, le dimanche, un caractère d'acropole. Un étranger, qui n'a ni rapports personnels ni occupation, conçoit à l'instant la portée de ce mal, jadis si peu connu sur le continent, et qui, sous le nom de spleen, torture les nerfs des habitants de la Grande-Bretagne.

X

Le caractère des monuments de la ville s'harmonise avec les traits

distinctifs de la nature de la population. La fantaisie gaie, chaude, poétique, ne s'y révèle guère. Sauf quelques édifices récents, maladroitement imités de l'ancien grec, l'architecture d'Édimbourg affecte le style gothique. Mais ce n'est pas ce gothique fin, dentelé, élégant, svelte, que l'on rencontre en France, dans les Flandres, sur le Rhin ou dans certaines villes de l'Italie septentrionale. C'est un gothique massif, lourd, dépouillé d'ornements, un vrai gothique égyptien, moins la majesté colossale des formes. Les derniers édifices qu'on a élevés dans ce style, par exemple le monument dédié à Walter-Scott, n'ont pu se débarrasser de cette tradition de mauvais goût. Ce qui frappe surtout à première vue, c'est un manque de proportions qui touche au difforme. Les parties inférieures des édifices sont en général si basses, comparées aux parties supérieures, que tous ces monuments ont l'air d'être en train de sortir d'une trappe de théâtre, et de s'être arrêtés aux trois quarts du chemin. L'œil impatient semble attendre que le machiniste fasse jouer ses poulies dérangées, et qu'il termine au plus tôt sa tâche, afin qu'on puisse juger de l'ensemble de son œuvre.

Le profane, et les inspirations qu'il mène à sa suite, ont été proscrits d'Édimbourg. On a pourtant fait une concession à Baal, en élevant un théâtre. C'est une maison carrée ni plus ni moins que les autres; la salle est mesquine, mal éclairée. On a jugé que la comédie, art essentiellement impie, n'en méritait pas davantage. La société écossaise fréquente peu le spectacle. Le presbytérianisme n'est pas favorable à ces frivoles jeux d'esprit. La popularité du grand William et de Sheridan s'arrête aux frontières de l'Écosse.

Le quartier populeux d'Édimbourg, la Canongate, ne présente rien de particulier aux amateurs du moyen âge. Ce sont, comme dans la plupart des vieilles villes, des rues étroites, bordées de maisons très-hautes, et encombrées par une population très-pauvre.

XI

Le présent offrant si peu de ressources à la course rapide du touriste de nos jours,—il lui reste le passé. Le pays a suffisamment vécu de fantaisie romantique, ornée de reflets de gloire. Par malheur, les curiosités

anciennes, les monuments de la ville s'adressent surtout aux souvenirs de la science chronologique; leur aspect sollicite peu l'imagination.

Le château d'Holyrood, sombre bâtiment carré d'une lourde architecture, fait rêver à l'instabilité des choses humaines et surtout à l'ennui de la vie. Il est situé dans la partie orientale de la ville, aux pieds des rochers de Salisbury-Craig. Une large porte, flanquée de quatre tours, conduit à l'intérieur. Les deux tours du Nord forment la partie ancienne de l'édifice. Ce sont les seuls restes du palais primitif, qui, après avoir été brûlé sous Cromwell, a été rebâti, tel qu'on le voit aujourd'hui, par Charles II. A l'intérieur, dans la principale salle du bâtiment, se trouve une galerie de portraits apocryphes de souverains d'Écosse. L'art, ici, ne compense pas l'absence de l'authenticité. On s'empresse de passer en toute hâte la revue de ces tristes toiles, dont le gardien siffle entre ses dents la monotone légende, et dont il vous garantit la ressemblance de par le duc de Hamilton, conservateur du palais. C'est dans cette galerie que les pairs d'Écosse se rassemblent, tous les sept ans, pour choisir entre eux les seize lords qui doivent représenter la noblesse écossaise au Parlement du Royaume-Uni.

Les deux vieilles tours, qui ont résisté aux ravages du feu, contiennent l'appartement de Marie Stuart. Ce sont deux grandes chambres, ornées de lits gothiques, de quelques meubles du même style et de plusieurs portraits du temps. Un portrait de Marie est renfermé dans une toilette d'ébène qui lui a appartenu. A moins d'être un collectionneur monomane, on passe avec indifférence à côté de ces débris intimes auxquels ne se rattache aucun fait sortant du cadre des usages de la vie ordinaire. L'aspect des murs est plus éloquent. C'est ici, dans cette première pièce, pas plus grande qu'une de ces chambres *où l'on est si bien à vingt ans*, que Rizzio fut assassiné sous les yeux de sa reine.

L'histoire de cette violente scène conjugale porte le caractère de l'époque. Avec une convenable mise en scène, elle ferait aujourd'hui de l'effet sur un de nos théâtres de boulevard. L'antithèse est flagrante. La reine était belle. L'Italien se distinguait par sa laideur et la difformité de son corps. Il était bon musicien, mais il jouait seulement de la guitare, instrument qui, au point de vue de la plastique, comme la harpe pour les femmes, demande à s'harmoniser avec l'extérieur de l'artiste. Un soir, Rizzio soupait dans cette chambre, avec la reine et la

duchesse d'Argyle. Soudain la porte d'un escalier dérobé s'ouvrit, et le roi Darnley entra, suivi des lords Douglas, Bellenden, Fandonside et Ruthven. Cet escalier existe encore; la porte qui y conduit est masquée par une antique tapisserie. Les explications ne furent pas longues. Ruthven s'approcha de Rizzio pour le saisir. Le chanteur se précipita vers la reine; il cherchait à se faire un rempart de cette figure, imposante de beauté et de terreur : « *Madama, io son morto!... Giustizia!... Giustizia!...* » criait-il d'une voix entrecoupée par le spasme de la peur. Le bonheur de la vie n'avait pas appris au malheureux l'art de mourir. David Rizzio, à coup sûr, ne descendait pas d'un gladiateur. Marie, par un mouvement instinctif, étendit son bras pour protéger la victime. Les conjurés se pressèrent en tumulte et renversèrent la table sur la reine. Rizzio se traînait à genoux; il se cramponnait convulsivement aux plis de la robe de Marie. Darnley lui serra les poignets, lui détendit les doigts et l'arracha à sa protectrice. Pendant que les compagnons du roi l'entraînaient, Darnley serrait la reine dans ses bras. Ce n'était pas par un accès de tendresse, mais bien pour qu'elle n'essayât pas de secourir l'Italien. Derrière la porte, les lords délibéraient sur le sort de David. Morton et Lindsay voulaient le garder jusqu'au lendemain, afin de le pendre au grand jour. George Douglas coupa court aux délibérations. Dans l'escalier même, et avec le poignard du roi, sur lequel il venait de mettre la main, il frappa Rizzio en s'écriant : « Voilà le coup royal! » Les lords se précipitèrent à l'envi dans la voie ouverte par Douglas. Ils percèrent Rizzio de cinquante-six coups de dague et jetèrent son corps par la fenêtre dans la cour. La chronique, de son doigt osseux, compta une à une les plaies de la victime, et, peu après, la reine eut à déplorer la mort de son mari, qui n'eut pourtant pas lieu sans son consentement.

Le palais de Holyrood retomba ensuite, pour de longues années, dans l'abandon et la tristesse. Pourtant, il y a un siècle de cela, il a resplendi un moment d'un éclat éphémère. Vers la fin de 1745, le Prétendant Charles Stuart, après avoir, à la tête d'une troupe de montagnards, défait les Anglais à Prestonpans, s'arrêta quelques semaines à Holyrood et y fit proclamer avec pompe son père, Jacques III, roi de la Grande-Bretagne. C'est la dernière fois qu'un roi d'Écosse parut environné de ses vassaux et des principaux chefs des clans écossais, déployant le

faste sauvage et guerrier de leurs anciens costumes. Les derniers souvenirs d'Holyrood se rattachent aux événements de la France de 1830. Ce palais sombre et monotone était tout au plus propre à abriter les ennuis d'un exil royal.

XII

A côté d'Holyrood se dressent les ruines gothiques de l'abbaye de Holy-Cross, fondée en 1128 par le roi David. Le palais a été bâti sur l'emplacement du couvent. L'église servit longtemps de chapelle royale. Les disciples de John Knox en démolirent une grande partie. L'art en fut moins lésé que les souvenirs historiques.

Dans la partie occidentale de la vieille ville, du côté opposé à Holyrood, s'élève une antique forteresse construite sur un rocher à pic, qui domine Édimbourg. L'origine de ce château est incertaine. On en parle au cinquième siècle et même au temps où les Pictes seuls habitaient cette partie de l'île. Son histoire du reste est celle des guerres civiles qui, pendant de longs siècles, désolèrent l'Écosse. Il ouvrait banalement ses portes à tous les partis, et abritait successivement derrière ses épaisses murailles tous ceux qui parvenaient à s'en emparer. La reine Marie Stuart y accoucha de Jacques VI, ce fils homme d'État qui laissa si froidement exécuter sa mère. Lors de la révolte de 1745 en faveur des Stuarts, le général anglais Guert tint la forteresse au nom du roi George. Le Prétendant ne put trouver le moyen de s'en rendre maître. Il était appuyé par les vœux ardents de la population, mais il manquait de canons.

Une chose qui vous frappe en Écosse, en présence de ces reliques monumentales du pays, c'est leur exquise propreté. On les soigne comme un appartement à louer. Tout y est passé au grattoir, on dirait même à la brosse. Les ruines sont scrupuleusement dépouillées du lierre et de cette vénérable mousse à laquelle les Européens du continent paraissent attacher un si grand charme. On les nettoie, on les épile, on les gratte ; demain on les blanchira peut-être ! Le sentiment de la responsabilité personnelle est très-exalté chez nos voisins d'outre-Manche. Les gardiens des monuments historiques tiennent à prouver à

leurs commettants qu'ils méritent bien leur salaire. Cela fait honneur à leur probité. Le sentiment artistique, en revanche, n'y trouve pas son compte; mais il ne faut pas oublier qu'en Écosse nous sommes dans le pays des iconoclastes.

En somme, si les débris de la vieille citadelle n'ont rien de frappant, on est dédommagé des fatigues de l'ascension par le splendide panorama de la ville qui se déroule aux pieds du voyageur. Si seulement le ciel vous faisait l'aumône d'un rayon de soleil! Il est vrai que la pluie elle-même a un caractère adapté à celui d'Édimbourg. Elle tombe, et pourtant elle fait moins de boue qu'ailleurs. On dirait qu'elle aussi s'efforce de coopérer à la propreté sacramentelle de la cité. Cela tient surtout à ce que les rues et les trottoirs sont pavés de dalles larges et si hermétiquement jointes qu'une pluie de boulevard de Paris elle-même y perdrait ses ondées. Quoi qu'il en soit, force est d'ouvrir son parapluie et de se rabattre sur l'intérieur des monuments. Celui du *Parliament-House*, situé au milieu de la vieille ville, n'a aucune raison de s'appeler ainsi depuis que la représentation nationale siége à Londres. On a installé sous ses voûtes d'un massif gothique les tribunaux et la Haute-Cour de justice. L'écho n'y perd rien. La parole humaine y retentit toujours; seulement, au lieu de l'éloquence mâle des anciens chefs de clan, on y entend les avocats, affublés de leurs grandes perruques à marteaux, défendre les interminables procès de la justice civile du Royaume-Uni. Les archives de la Cour sont emmagasinées dans de vastes salles spéciales; les étrangers se laissent rarement tenter d'y mettre le pied; en revanche, ils s'empressent de visiter la Bibliothèque, riche en manuscrits et en livres précieux, admirablement organisée, ouverte à tous et hospitalière, qualités peu connues dans les établissements du même genre sur le continent.

XIII

De tout temps, en Écosse, les établissements destinés à l'instruction publique ont été organisés avec un soin particulier. Même après la réunion des Trois Royaumes sous un seul sceptre, la centralisation n'a pas absorbé les forces intellectuelles de chaque pays au profit

de la métropole. Édimbourg a su toujours conserver une éminente place dans le monde savant, et son université soutient dignement son antique réputation. Cet établissement, fondé en 1581 par Jacques VI, a eu, comme toutes les grandes écoles, ses périodes de scolastique, de théologie; à la fin du Moyen Age, il a retenti des disputes ardentes des réformateurs; mais, après l'abolition du catholicisme, tout en conservant le culte des anciens, il a eu l'avantage de se plier, avant toutes ses institutions rivales, aux besoins réels de la vie pratique. Les sciences techniques et économiques doivent à l'université d'Édimbourg une grande partie de leurs progrès. Les particuliers eux-mêmes, avec un zèle opiniâtre, la poussèrent dans la voie utilitaire. Les legs, les fondations affectant cette tendance spéciale, se multiplièrent. Il y a environ quarante ans, une femme, lady Bath, y fonda une chaire d'agriculture, qui est devenue justement célèbre par les services qu'elle a rendus au pays. Quant à l'État, il se mêla aussi peu que possible des affaires de l'école, ce qui ne l'a nullement empêché de prospérer.

Les étudiants de l'université d'Édimbourg ne forment point corporation comme en Allemagne. Ils vivent isolés et se fondent dans la population, dont rien ne les distingue. Les cours sont assidûment suivis et offrent au premier regard le bizarre mélange de têtes jeunes et vieilles, car l'étude est, à Édimbourg, la distraction favorite des habitants aisés. Ce caractère particulier de l'auditoire écossais rappelle certains cours de l'université de Berlin, surtout en 1842, lorsque les premiers personnages du pays, M. de Humboldt en tête, se pressaient tumultueusement aux leçons du professeur Schelling, qu'on venait d'enlever à la Bavière, afin de lui faire inaugurer son système de philosophie en Prusse. En Allemagne, à cette époque, les villes tenaient à avoir leur philosophe, comme aujourd'hui en Europe elles briguent la bonne fortune de posséder un ténor ou une danseuse. Il est vrai qu'à Berlin il s'agissait de remplacer les théories rationalistes du défunt Hégel par le système basé sur la révélation et inventé par son irascible émule.

A Édimbourg, la philosophie, bien qu'elle eût de grands maîtres, ne débordait pas pour cela avec une aussi impétueuse fougue. La théologie n'y arbore guère le pavillon militant; elle se tient

circonscrite dans les limites de l'Écosse, le calvinisme n'étant point professé dans la Grande-Bretagne. La vie intellectuelle s'agite pourtant avec une forte intensité parmi les étudiants. Des sociétés littéraires, établies par les élèves eux-mêmes, fonctionnent activement. Chacune de ces sociétés possède sa bibliothèque et sa salle de réunion. On s'y rassemble une fois par semaine pour entendre et discuter un mémoire composé par un des membres. Rien de mieux organisé ni de plus régulier que ces discussions. L'amour de l'étude sérieuse, pratique, le calme et la maturité qui président aux débats, en font un puissant moyen d'émulation. A la fin de la séance, on distribue à tous les sociétaires le programme de la prochaine réunion, afin qu'ils puissent, à tête reposée, se préparer aux objections. Le règlement des débats est calqué sur celui de la Chambre des Communes. Les discussions sont improvisées. Rompue à ces plaidoiries basées sur des faits, l'éloquence du pays devient plus tard substantielle, vigoureuse, ennemie de la phraséologie. Une foule d'autres sociétés scientifiques ou littéraires, patronées par les hommes riches du pays, se rattachent de près ou de loin à l'université.

XIV

La bienfaisance et la religion donnent également lieu à plusieurs associations; mais la religion, en Écosse, n'a guère ce caractère envahissant qu'on lui reconnaît ailleurs; elle se mêle peu des choses terrestres; fonctionnant avec calme dans son cadre normal, elle n'use pas son temps à mendier les largesses de l'État, prête, comme les mendiants de Gil Blas, à allier à un moment donné l'escopette à la sébile. La grande quantité d'églises, presque toutes de construction assez récente, contribue peu au pittoresque d'Édimbourg. Elles n'éveillent qu'une seule pensée, — pensée terrestre, il est vrai, mais grande néanmoins et puissante,—c'est celle de la liberté parfaite des cultes. La population d'Édimbourg se divise, au point de vue spirituel, en une immense quantité de sectes. Les temples de ces diverses sectes se touchent, se coudoient; chacune d'elles professe son dieu, et tous ces dieux, invisibles, ne se manifestent par aucune œuvre d'art, par aucun rayon

de poésie. Logés pauvrement, mais proprement, ils vivent l'un à côté de l'autre en parfaite harmonie. Ils sont si calmes qu'on n'en entend pas parler; ils se révèlent tout au plus le dimanche par des prêches dans les temples et le silence absolu dans les rues. Toutefois, la grande majorité du pays suit la doctrine de Calvin.

Une différence radicale sépare l'organisation du clergé d'Écosse de celui de la Grande-Bretagne. La religion réformée calviniste n'admet point, comme l'Église anglicane, de hiérarchie parmi les ministres du culte. L'Église écossaise ne reconnaît pas de chef. Sa constitution remet à certains corps le pouvoir qui, dans les autres communions chrétiennes, réside dans quelques individus ou même dans un seul. Les consistoires écossais admettent dans leur sein un certain nombre de laïcs sous le nom d'*Anciens*. L'Église, de cette façon, prend un caractère civique; elle resserre davantage ses liens intimes avec le pays; ne formant pas un corps à part, exclusif, isolé, il est presque impossible que, pour des vues personnelles, elle se mette en hostilité avec les intérêts généraux, et il n'est pas d'exemple qu'elle ait jamais pactisé avec les ennemis de la nation.

La paroisse est régie par un pasteur; un certain nombre d'*Anciens* forme le conseil paroissial. Ce conseil est un tribunal spirituel; il administre en même temps les fonds destinés au soulagement des pauvres. Les sentences de ce tribunal n'exercent pas d'effet civil; elles ne s'adressent qu'à la conscience. Ses arrêts n'ont aucun caractère d'infaillibité; on en appelle au Presbytère, juridiction, composée des pasteurs d'un district et d'un Ancien par paroisse. Au-dessus du Presbytère, siége le synode provincial, réunion qui comprend toutes les paroisses d'un ou de deux comtés, sous la présidence d'un *Modérateur* tiré de son propre sein. L'assemblée générale juge en dernier ressort toutes les matières ecclésiastiques. Elle se réunit annuellement à Édimbourg, au mois de Mai, et se compose d'autant de pasteurs et d'Anciens qu'il y a de presbytères. Chaque université et chaque bourg royal d'Écosse a le droit de se faire représenter par un Ancien. La Couronne, de son côté, nomme un commissaire, pris parmi les habitants du pays, lequel assiste aux débats de l'assemblée et sauvegarde les lois du royaume. L'assemblée générale vote les lois ecclésiastiques qui régissent l'Église d'Écosse et proclame les règlements relatifs au culte. Elle nomme en même

temps aux cures vacantes, question hérissée souvent de difficultés délicates à trancher. Par un reste de la constitution catholique, les familles qui, à la réformation, ont acquis les biens des couvents ou du clergé, ont conservé un droit de patronage, qui consiste à présenter les candidats aux cures. Les patrons investis de ce privilége sont ou de grands propriétaires, ou des conseils municipaux, ou enfin la Couronne. Or, il arrive parfois que le candidat présenté par le patron déplaît à la paroisse. L'assemblée générale prononce alors sur la question.

Le clergé écossais est rétribué modestement, mais d'une manière suffisante. L'absence d'une hiérarchie ambitieuse et opulente ou de bénéficiaires scandaleusement riches, comme en Angleterre, s'est traduite en résultats bienfaisants pour les classes populaires en Écosse.

XV

Mais le pays de la légende romantique par excellence, ce sont les environs d'Édimbourg et les plaines de l'Écosse en général. Il n'est pas de contrée en Europe où la féodalité ait, sur une égale étendue de terrain, semé autant de monuments, de ruines, de souvenirs. Le château de Duddingston, les pittoresques débris de Craigmillar, et ceux de l'ancien manoir de Roslin, éparpillés presqu'à la portée de la capitale, rappellent les histoires chevaleresques, les ballades et les chants qui ont placé si haut l'Écosse dans la sphère de la poésie populaire.

Les environs d'Édimbourg, ceux de Glasgow, et en général toute la partie méridionale et orientale de l'Écosse, sont habités par les Lowlanders, c'est-à-dire Écossais des plaines. Cette population frappe par la variété de son type, par un bizarre amalgame de mœurs, de coutumes, de langage, — témoignage vivant des péripéties et des bouleversements qu'elle a subis depuis son origine.

La chronique mentionne d'autres peuples qui, bien avant la race actuelle, habitaient les plaines de l'Écosse. Les premiers dont elle s'occupe d'une façon authentique, ce sont les Celtes, qui habitaient primitivement toutes les régions septentrionales de la Grande-Bretagne et qui avaient peuplé le nord de l'Irlande. Cette race se donnait à elle-même le nom de *Gaël*, mot qui, en langue celtique, veut dire *étranger*.

Les Romains appelèrent le pays *Calédonie,* accouplement du mot *Gaël* et du mot *Dun,* qui, en celtique, signifie *montagne.* Rome ne tarda pas à porter la guerre parmi les tribus celtiques. Les Gaëls, pour résister mieux au peuple conquérant, se groupèrent en deux royaumes, celui des Gaëls d'Ouest qui vivaient dans les montagnes, et celui des Calédoniens de l'Est qui habitaient les plaines. Les premiers furent appelés *Scotts,* du mot *scuite,* en gaélique *vagabond.* Les autres reçurent la dénomination de *Picts,* du mot gaélique *picteish,* voleur, pillard. Évidemment, ce n'est pas par le côté brillant de leur caractère qu'ils se firent d'abord connaître à l'histoire.

Il ne faut pas confondre les Calédoniens orientaux avec les Pictes dont parlent les chroniqueurs romains. Cette dernière dénomination ethnographique[1], que l'on rencontre dans les Annales de Tacite, s'applique à toutes les nations bretonnes qui avaient l'habitude de se tatouer le corps. L'usage de se peindre la peau, remonte, comme on le voit, à la plus haute antiquité; elle semble être indiquée par la nature, puisqu'elle se retrouve aujourd'hui encore chez tous les sauvages qui suivent ses lois primitives.

Les Romains développèrent si bien chez leurs ennemis le goût naturel de la guerre, qu'après leur retraite, les Pictes et les Scotts, n'ayant plus d'invasion étrangère à repousser, entamèrent entre eux des guerres acharnées. Les Scotts eurent le dessus; ils envahirent le pays des Pictes et les exterminèrent. C'était une façon de trancher immédiatement le différend. Tout succès obtenu par de pareils moyens porte en soi les germes du châtiment. Les Scotts, se fiant aveuglément à leur étoile, se précipitèrent sur les Bretons du Midi. Les Bretons, livrés à leurs propres ressources, eussent infailliblement succombé; mais, au premier bruit des intentions hostiles de leurs voisins, ils eurent la prévoyance de conclure une entente cordiale et réelle avec les Saxons. Les Scotts ou Écossais furent battus et chassés jusque dans leurs montagnes, tandis que les vainqueurs s'établissaient à leur tour dans le pays des Pictes, prenaient possession de toutes les plaines de l'Écosse, et devenaient l'origine de la race actuelle des Lowlanders.

Ainsi qu'on le voit, une différence complète de race existe entre les

[1] *Picti,* les peints.

montagnards d'Écosse et les habitants des plaines. C'est, sans contredit, une des causes de la guerre que les deux populations n'ont cessé de se faire jusque dans ces derniers temps. Les Highlanders, pendant des siècles entiers, nourrirent le souvenir de leur antique défaite. Ils considéraient le plat pays comme leur propriété, et à tout moment ils se précipitaient en torrents tumultueux de leurs montagnes pour le ravager. La chronique colorait d'un prétexte de droit le besoin que les tribus faméliques du pays aride avaient de se ravitailler parmi les riches habitants des plaines. La question économique dominait ici en réalité les décisions de la politique. Les Lowlanders se defendaient comme ils pouvaient contre leurs fougueux ennemis; mais quand ceux-ci les avaient dépouillés, ce qui arrivait presque toujours, ils cherchaient à réparer leurs pertes en faisant des incursions fructueuses chez leurs voisins,—les Anglais.

XVI

Quelque rapide que soit le récit des événements qui illustrèrent la plupart des localités historiques en Écosse, il n'égale pas la brusquerie avec laquelle le chemin de fer vous fait côtoyer ces intéressants souvenirs. C'est un moyen de locomotion parfait pour les pays incolores; mais ici ce n'est plus un voyage, c'est une lanterne magique où la pensée elle-même, haletante, essoufflée, s'épuise à poursuivre les objets fugitifs. La ligne de fer, en effet, des portes d'Édimbourg vous entraîne à travers des contrées qu'en votre conscience de touriste vous aimeriez mieux visiter le bâton de pèlerin et la légende du chroniqueur à la main.

En se laissant aller à la suite de la locomotive qui vous enlève à la gare de Portobello, on aperçoit tout de suite, à l'Est de Dalkeith, un édifice gothique entouré d'un parc immense, fouillis de végétation d'un vert septentrional, coupé par des bandes de gazon, ondulé, accidenté par la nature ou, à défaut d'elle, par l'art. Les parcs sont le grand luxe dans le Royaume-Uni, qui paie ses tapis verdoyants en tribut annuel à l'importation des céréales étrangères. C'est un château appartenant aujourd'hui à la famille ducale des Buccleuch, ancienne résidence du régent Morton, qui venait y bouder sa sœur naturelle, Marie Stuart;

— du général Monk, qui s'y abandonnait avec passion à la culture des fleurs;—de la duchesse de Monmouth, qui s'y consolait de l'exécution de son mari en y menant une existence royale. D'autres souvenirs se rattachant les uns à l'histoire générale du pays, les autres à celle des individualités marquantes, se pressent en foule devant la pensée. Mais déjà le manoir de Buccleuch a disparu de vos yeux, et voici un autre parc, un autre castel, le château de Dalhousie, propriété d'un descendant d'Allan Ramsay. Allons-nous nous arrêter un instant?... le célèbre poëte en vaut la peine. Un sifflet impitoyable répond à l'invocation du nom de l'homme qui, durant sa vie, n'a recueilli que des applaudissements. Nous sommes déjà loin de Dalhousie! Tenez, voici Borthwick; Marie Stuart y passa sa lune de miel avec Bothwell; mais le dernier quartier n'était pas encore commencé, que la reine se voyait forcée de fuir avec son époux à Dunbar. Marie s'était déguisée en page pour tromper la vigilance de ses persécuteurs. Et leurs grossiers regards ne reconnurent pas cette tête idéale, ces cheveux dorés cachés sous la toque de velours. Lord Crichton, dont vous voyez fuir devant vous le château, n'aurait pas laissé égarer ainsi son œil sombre et pénétrant. Il n'y allait pas de main morte quand il s'agissait d'affaires d'État, ce conseiller de Jacques II, ce politique qui, comme moyen de gouverner, trouvait que la plus courte voie était la violence et le crime. Le sang des deux frères Douglas, assassinés froidement, l'atteste. Ce manoir changeait souvent de maître. Chaque nouveau propriétaire y entrait la conscience lourdement chargée. Jacques IV en fit don à lord Hales, un des meurtriers de son père. Bothwell, le complice et l'époux de Marie Stuart, en hérita à son tour. Jacques V en gratifia Francis Stuart, qui, immédiatement, se mit à conspirer contre son bienfaiteur. Depuis... depuis, un grand quart d'heure s'est écoulé; le train a dépassé Crichton-Castle, et nous arrivons à Melrose, bourg de quatre mille habitants, situé sur la rive droite de la Tweed.

XVII

Ici, le train n'a qu'à poursuivre sans nous sa rapide carrière. L'abbaye de Melrose, le château d'Abbotsford, sont un but de pèlerinage en

Écosse. Quelques minutes à peine séparent la gare d'une des plus belles ruines que puisse offrir le style gothique pur, élégant, fleuri, celui enfin qu'on cherche vainement parmi les anciens monuments d'Édimbourg.

La chronique de ces blocs de pierre si finement dentelés se laisse raconter en termes lapidaires. Fondée en 1136 par David Ier, achevée en 1146, détruite sous Édouard II par les Anglais dans leur retraite de 1322, reconstruite à l'aide d'un don de Robert Bruce, incendiée par Richard II en 1383, pillée par Evers et Latoun en 1545, saccagée peu après par le comte Hertford, restaurée encore une fois, ravagée en dernier lieu par les réformateurs, et abandonnée définitivement par les moines de l'ordre de Cîteaux qui l'avaient habitée depuis sa fondation, l'abbaye de Melrose, certes, n'était pas plus pittoresque lors de sa splendeur qu'elle ne l'est aujourd'hui dans sa romantique décadence. Et pourtant il n'y a que des ruines pour témoigner de la magnificence du célèbre monastère. L'édifice s'est écroulé sous la violence des hommes; les ruines seules ont résisté aux ravages du temps; la pierre qui entre dans leur construction est si dure, que les ornements les plus délicats des sculptures, les caprices les plus éphémères de l'artiste, semblent être achevés de la veille.

L'entrée présente un riche portail gothique, surmonté d'une fenêtre ogivale avec des dentelures parfaitement conservées. La partie extérieure frappe par la bizarre décoration de ses ornements. C'est un fouillis fantastique de rosaces, de couronnes, de fleurs de lis, de chérubins, de syrènes, de têtes de dragons, de moines jouant de la guitare, de musiciens soufflant dans des instruments, d'animaux pris dans la réalité ou créés par le cauchemar d'une imagination poétique en délire. Le mur méridional de la nef est percé de huit de ces fenêtres dont on aime à voir l'ombre jouer en arabesques capricieuses sur le sol, quand la lune les éclaire. Des têtes de moines et de religieuses, surmontées de pinacles finement ouvragés, s'entrelacent au sommet des encastrements. Les ailes et les chapelles adjacentes à la grande tour soutiennent encore les membrures de leurs voûtes primitives. Le chœur et le transsept, la grande tour, une partie de celle du Nord, ainsi que les deux ailes faisant angle du Midi à l'Ouest, se dressent encore presque intacts. Une porte, historiée par le même ciseau, conduit de l'église au cloître,— mais du cloître, il ne reste plus de trace. L'ardeur presby-

térienne des disciples de Jean Knox a passé par là. Les iconoclastes, en effaçant ainsi les vestiges du catholicisme, satisfaisaient à une passion de sectaires; mais, en même temps, ils rendaient mauvais service aux habitants des frontières, pour qui le monastère de Melrose était une puissante ressource dans l'adversité. En temps de disette, on venait mendier d'abord, et ensuite on pillait les moines.

XVIII

Les principaux exploits des Écossais des frontières se rattachent soit à l'Abbaye, soit aux environs de Melrose. Le chemin de fer n'est plus là pour couper notre récit; nous pouvons à l'aise dire quelques mots sur les mœurs de cette curieuse population.

Les habitants de la zone limitrophe de l'Angleterre et de l'Écosse formaient, il y a deux siècles, des tribus guerrières, qui, comme celles des nomades du Grand-Désert, bataillaient entre elles quand la guerre avec les voisins leur devenait impossible. On les appelait Borderers, c'est-à-dire habitants des frontières. Ils ont fait beaucoup de mal aux populations laborieuses de l'Angleterre et de l'Écosse; mais, en revanche, ils ont alimenté la poésie du Moyen Age. Les ballades des bords de la Tweed ne chantent que leurs équipées. Le point de départ de ces expéditions nocturnes, que les poëtes, par un abus de métaphore, appelaient chevaleresques, était des donjons solides, bien gardés, avec tourelles, fossés, pont-levis, oubliettes, mâchicoulis et tout l'attirail du Moyen Age mélodramatique. Il y avait partout de ces nids de vautour, sur les bords de l'Esk, du Nith, de Yarrow et de la Tweed. Des châtelains redoutables, issus d'origine saxonne, commandaient à des vassaux, auxquels ils accordaient la faculté entière de porter leur nom, de se battre sous leurs ordres, et de se nourrir des miettes de leurs repas. Les vassaux n'en demandaient pas davantage. C'était une orgie incessante, mais où l'on se grisait le plus souvent avec le bruit du combat. Aussi guerroyait-on aux frontières pendant les douze mois de l'année. L'attaque venait d'une part ou de l'autre, mais elle ne manquait jamais. Tantôt c'était un chevalier écossais qui faisait appel à ses hommes, et faisait incursion sur le territoire anglais. Arrivé chez le voisin,

c'est-à-dire chez l'ennemi, il procédait avant tout par ordre. Il pillait d'abord, puis il incendiait les villages et les hameaux, ensuite il exterminait hommes, femmes et enfants. Les chevaliers plus humains se contentaient de réduire la population en esclavage. Il fallait bien avoir des gens pour travailler.

De retour, la scène changeait; on lavait le sang qu'on avait aux mains, on déposait le glaive et l'on prenait la coupe et le luth. Des fêtes brillantes célébraient le triomphe du vainqueur. Les ménestrels chantaient les faits d'armes; les femmes, heureuses des bijoux qu'on leur avait rapportés, animaient le festin de l'éclat de leur beauté. Châtelains et châtelaines n'auraient pas mieux demandé que de prolonger indéfiniment cette vie joyeuse; malheureusement venait le moment où l'on apercevait le fond de la caisse. Les ressources du pillage étaient épuisées. La maîtresse du château s'apercevait la première du vide de la cave et du garde-manger. Le crédit était peu connu à cette époque; les gentilshommes, d'ailleurs, comprenaient les inconvénients de contracter des dettes. Ils trouvaient plus honorable de s'approvisionner chez leurs voisins. Le projet d'une incursion devenait la question du jour, et lorsque les hommes ne mettaient pas assez vite la main à l'œuvre, la dame du manoir offrait à ses convives un dernier festin, et à la fin, souvent quand on y pensait le moins, elle venait présenter dans un plat une paire d'éperons à son chevaleresque époux. On saisissait l'allégorie. Le lendemain, le castel devenait silencieux; tous les hommes étaient en expédition.

On pense bien que la roue de la Fortune tournait également pour les deux partis. Il arrivait aussi aux Anglais de prendre le dessus. En 1544, en vertu d'un ordre de leur souverain, ils brûlèrent, sur les frontières d'Écosse, cent quatre-vingt-douze bourgs, châteaux, tours, églises, villages, ils massacrèrent une grande partie de la population, et ils enlevèrent un butin considérable. L'exemple de la noblesse parut au peuple digne d'être suivi. Les paysans jugèrent profitable de faire du pillage pour leur propre compte, et bientôt les frontières ne présentèrent plus qu'un vaste repaire de bandits, nobles et roturiers. L'Écosse et l'Angleterre s'en émurent également. Au commencement du seizième siècle, Jacques V, à la tête de dix mille hommes, organisa une battue générale. Beaucoup de chevaliers de la plus haute lignée furent pendus à la porte de leurs châteaux. La correction fut vite oubliée. Sous

Jacques VI, le Parlement d'Écosse, décidé à en finir avec le banditisme, ordonna de couper toutes les forêts qui couvraient le pays et qui servaient de refuge aux Borderers. L'arrêt fut rigoureusement exécuté; on lui doit le déboisement complet du sol qu'on remarque aujourd'hui entre l'Écosse et l'Angleterre. Par bonheur, le pays contenait du charbon.

XIX

La réunion des deux royaumes en un seul fit un instant espérer la pacification des Borderers. La haine internationale ne pouvait plus leur servir de prétexte de guerre. Les Borderers se passèrent de prétexte et se livrèrent à l'amour pur et simple du pillage. Les chevaliers seuls poursuivirent d'autres intérêts; ils s'enrôlèrent au service de la couronne. Mais les paysans continuèrent leur ancien métier. Leurs bandes s'élevaient à plusieurs milliers d'hommes; les propriétaires se virent obligés de leur payer un tribut. Les leçons des nobles leur avaient, comme on voit, profité. Jacques Ier d'Angleterre ordonna contre eux une chasse. Il fut permis à chacun de les poursuivre avec des chiens, des chevaux et des cors. Ce fut une excellente occasion pour un pays où la classe aisée est dominée par la passion de la chasse à courre. Ces mêmes gentilshommes, qui avaient anciennement dirigé les expéditions de leurs vassaux, s'empressèrent de convertir en partie de plaisir l'ordonnance royale. Bientôt on inventa, on perfectionna les moyens de traquer le gibier humain. Avec la faculté qui distingue la Grande-Bretagne de se créer des animaux à son usage spécial, on dressa des chiens nommés *blooddogs,* race altérée de sang et qui dépistait admirablement les maraudeurs dans leurs repaires. Le roi prescrivit à chaque commune de se munir au moins d'un chien de cette race, et de l'entretenir convenablement à ses frais. La chronique ne dit pas de quelle manière on développait chez ces bêtes l'instinct anthropophage. Le fait est que leurs efforts furent couronnés d'un plein succès. Les Borderers diminuèrent rapidement. On en retrouvait à peine quelques débris au commencement de ce siècle. Les chiens durèrent plus longtemps. Le duc de Buccleuch possédait, il y a peu d'années encore, des spécimens de cette formidable race.

Les légendes d'Écosse enveloppent d'un nuage romantique l'histoire des anciens Borderers. Elles prétendent qu'ils savaient allier le brigandage à la galanterie et aux mœurs de la plus fine chevalerie. Ils méprisaient, il est vrai, les lois chez les autres; mais, pour ce qui les concernait, ils se gouvernaient d'après un code remontant à la plus haute antiquité. Ce code, proclamé par un Archibald le Noir, seigneur de Douglas, avait été renouvelé, en 1498, par le comte William Douglas. Ils observaient scrupuleusement les pratiques de la religion, et se seraient bien gardés, avant chaque excursion, de ne pas appeler la bénédiction du ciel sur leur entreprise. Ils ne manquaient jamais de réserver une part de leur butin aux abbayes et aux églises, et si les corporations religieuses ne sont pas devenues puissamment riches, c'est qu'il arrivait souvent que ce qu'un chevalier donnait, l'autre le reprenait violemment.

Les châtelaines ne se contentaient pas toujours de broder des écharpes pour les vainqueurs; parfois elles mettaient elles-mêmes la main à l'œuvre. En 1557, lady Buccleuch, à la tête de deux cents guerriers du clan Scott, enfonça les portes de l'église de Sainte-Marie of the Lowes, et fit massacrer au pied de l'autel le sire de Cranstonn, qui avait tenu des propos légers sur son compte. La même famille de Buccleuch sacrifia une portion de ses richesses à la construction de l'abbaye de Melrose, et la dota de biens fort considérables.

Aujourd'hui, les Borderers ont disparu; les abbayes et les couvents sont en ruines; — quant aux chiens, — transportés par des dissidents anglais sur l'autre rive de l'Atlantique, ils font avec succès la chasse aux nègres qui s'avisent de protester par la fuite contre le trafic de la chair humaine.

XX

Les graveurs écossais ont l'imagination pleine de patriotisme. Quand il s'agit de représenter les monuments de leur pays, leur fantaisie se donne pleine carrière. Une maigre arcade ruinée prend bien vite les proportions d'un monument de Thèbes et de Memphis. D'un cottage flanqué de tourelles, ils tirent assez volontiers un antique et superbe manoir. Aussi, les étrangers qui se sont monté la fantaisie à la vue

de ces belles images, tombent-ils dans la déception dès qu'ils se trouvent en présence de la réalité. C'est à Abbotsford surtout que la chute est lourde. Le souvenir de l'homme illustre qui a bâti cette demeure suffit pour qu'elle soit le but de pèlerinage de tous ceux que les romans de sir Walter-Scott ont fait rêver dans leur jeunesse. L'impression qu'on ressent n'en est que plus étrange.

Abbotsford est à une heure de marche de Melrose. On traverse pour y arriver un de ces paysages doux et légèrement accidentés qui sont si communs dans la Basse-Écosse. On longe la rive droite de la Tweed, et à peine est-on hors de vue des ruines de l'antique abbaye de Melrose, qu'on se trouve à l'entrée d'un petit bois qui masque le château. Point d'avenue. On fait une centaine de pas dans les broussailles, et on débouche d'emblée dans la cour de l'habitation du grand romancier. De la gravure de l'album à la réalité, quelle effroyable distance! C'est à se demander si l'on n'est pas la dupe de quelque grossière illusion. Peu à peu, cependant, on commence à se débrouiller au milieu de cet immense chaos où se heurtent comme à plaisir toutes les réminiscences du Moyen Age. On distingue un petit édifice flanqué de tourelles de toutes grandeurs, criblé de fenêtres de tout style, hérissé de balcons, fouillé de niches, orné d'un mélange bizarre et tumultueux de gouttières, farci de parapets, de mâchicoulis, de créneaux, de dentelures, de devises, de cottes d'armes sculptées, de tuyaux de cheminée et de tourelles qui y ressemblent fort; un vrai bric-à-brac en pierres de taille. Chaque détail semble avoir été fait à part, apporté d'ailleurs, conçu par une pensée différente, et le tout avoir été réuni dans un ensemble par le plus pauvre des architectes pris d'un accès de délire. De plan général, il saute aux yeux qu'il n'y en a jamais eu; mais on remarque une idée fixe, celle de briser la ligne droite, idée alimentée par de vagues rêves d'un gothique bâtard.

Pour comprendre l'édification de ce je ne sais quoi qui ne peut avoir de nom dans aucune école, il faut se dire qu'il est des moments où les intelligences les plus hautes descendent au niveau des cerveaux les plus vulgaires. Si l'on se rappelle certains traits du caractère de l'écrivain qui fait la gloire de l'Écosse, on s'explique facilement cette aberration de l'art en défaillance. Walter-Scott avait étudié le Moyen Age avec passion. Le côté poétique de cette époque avait frappé vivement son

imagination. Que de fois, dans les rêves de sa fantaisie, il a dû regretter de n'être pas un de ces puissants chefs de clan dont il décrivait si bien la vie et les mœurs! Il y a de l'enfant dans tout grand poëte; il y a du poëte dans tout enfant précoce. Mais, hélas! les beaux temps du patriarcat féodal n'étaient plus; l'aristocratie anglo-écossaise reposait sur d'autres bases. Walter-Scott dut soumettre sa chimère aux conditions du nouveau système. Pour avoir de l'importance, il ne suffisait pas de posséder un nom et des ancêtres, il fallait avoir de la fortune, être surtout grand propriétaire. C'était seulement de cette manière qu'on pouvait faire souche, et figurer dignement parmi la noblesse du pays. Le romancier se promit de faire fortune. Il possédait déjà le petit domaine d'Ashstiel, lopin de terre qu'eût jadis dédaigné le dernier des yeomen. Il l'échangea, en 1813, contre celui d'Abbotsford, propriété à laquelle on pouvait donner des proportions féodales. Sir Walter-Scott songea dès-lors à édifier un manoir. Il avait la tête pleine de souvenirs d'architecture gothique; c'est à ce style qu'il donna la préférence, comme réalisant le mieux ses rêves rétrospectifs.

Il semble que lorsqu'on a en soi la puissance d'évoquer et de reconstruire tout un passé, l'édification d'un petit castel est une œuvre très-facile. L'expérience paraît prouver le contraire. L'emplacement d'abord fut malheureux. Les castels des anciens barons étaient d'ordinaire juchés au haut d'un rocher ou d'une montagne; celui du baronet-poëte se perd au fond d'une vallée en entonnoir. On aperçoit bien dans le lointain la chaîne de montagnes qui sépare le bassin de la Tweed de celui d'Yarrow; mais, somme toute, le paysage est plat, triste, et si complétement déboisé qu'on n'a pas pu trouver de quoi y tailler un parc. Le seul parti qu'on pouvait tirer du terrain, c'était d'y tracer des plates-bandes. Des choux! des fleurs!... c'est bon pour un bourgeois retiré du commerce!...

XXI

Pour se guinder au rôle de baron, il y avait une bien autre difficulté. L'argent, de nos jours, ne s'acquiert plus que par le travail; dans tous les cas, Walter-Scott, avec son caractère loyal, ne concevait

pas d'autre moyen de s'enrichir. Évidemment, il y avait là une contradiction entre l'idée et le fait. Les antiques fondateurs des grandes maisons arrivaient à la fortune par la conquête. Quel chevalier aurait écouté de sang-froid la proposition d'élargir ses domaines en barbouillant du papier? Bon pour les clercs de la basoche, pour ces scribes mercenaires, pâles et chétifs avortons que leur difformité empêchait de manier une épée. Un chevalier pur sang s'enorgueillissait de ne pas savoir signer son nom ; il mettait en pratique le roman sur la plus large échelle ; mais il eût jeté son gantelet à la face de l'insolent qui lui eût proposé d'en écrire quelques épisodes.

Sir Walter-Scott avait honte de son métier. Il a passé une partie de son existence à donner le change au public sur la nature de ses occupations. C'était le secret de la comédie; mais tout le monde se fit le complice volontaire de cette innocente mystification. Le châtelain d'Abbotsford mettait son honneur à soutenir l'antique réputation de l'hospitalité écossaise. Les portes du manoir étaient ouvertes à deux battants. Les visiteurs s'y précipitaient en foule. Ce n'étaient que parties de plaisir, chasses, excursions, vie commune depuis le matin jusqu'au soir. Défense dans la conversation de faire la moindre allusion aux œuvres littéraires du poëte. En théorie, le romancier n'existait pas. En fait, le baron féodal existait moins encore. Sir Walter-Scott répugnait à tout ce qui ressemblait à de la fierté. Simple, bon, affable, ne distinguant ni riches ni pauvres, ni nobles ni roturiers, également dévoué à ses amis et à sa famille, accessible à tout étranger, empressé et cordial à l'égard de ses hôtes, simple mortel dans la plus large acception du mot, il s'abandonnait aux sentiments les plus nobles de la nature humaine. Le soir, prétextant la fatigue, il se retirait de bonne heure et allait s'enfermer dans son cabinet. Là, dans le silence de la nuit, il se plongeait dans les vieilles chroniques de l'Écosse, il fouillait les traditions et les légendes, il créait ces types ravissants qui, pendant un quart de siècle, ont passionné l'Europe entière. Son activité d'esprit était effrayante. Le lendemain, le manuscrit partait en secret pour Édimbourg. L'œuvre, cachée sous le voile de l'anonyme, éclatait en public. Walter-Scott reparaissait devant son monde, calme, souriant, comme s'il avait consacré sa nuit au sommeil, heureux de voir son stratagème si complétement réussir. Comme son

esprit s'épanouissait quand il parvenait à secouer de sa pensée la crainte qu'on ne découvrît l'association commerciale qui existait entre lui et ses éditeurs, Dallontym et Constable! Un seigneur féodal, un gentilhomme que le roi George avait créé baronet, se livrer à un vil commerce!... A cette seule pensée, le rouge montait au front du poëte, victime unique de sa propre mystification.

XXII

Pendant bon nombre d'années, Walter-Scott vécut de cette double existence. La littérature ne se formalisa guère des airs nobiliaires qu'affectait à son égard un de ses enfants les plus chéris; elle éleva haut l'écusson du nouveau baronet. Ce fut pour le noble romancier une période de gloire, de fortune et de bonheur de famille. Il aspirait à pleins poumons cet air embaumé de la prospérité. Il aimait tant le bonheur et il savait si bien être heureux! Un beau jour,—non, ce fut un triste jour, — tout ce brillant échafaudage s'écroula comme si un coup de foudre l'avait atteint. Les feuilles judiciaires annoncèrent un événement des plus imprévus, la faillite de la maison de librairie Constable et Ce. La signature de sir Walter-Scott était engagée dans l'établissement pour plus de trois millions. Il fut ruiné.

A partir de ce moment, le drame de la vie du poëte n'est plus qu'une suite de péripéties navrantes. Il ne s'agit plus de poursuivre la chimère romantique du Moyen Age; l'affreuse réalité est là : il faut donner de l'argent à des créanciers impitoyables et du pain à des enfants désolés. Des offres généreuses ont été faites à l'illustre écrivain; les souscripteurs se montrent prêts à répondre à l'appel de l'innocente victime du destin; l'aristocratie britannique tout entière se dispose à apporter son obole dorée. Walter-Scott rejette noblement toutes les avances; il refuse d'implorer la pitié du public. C'est de son travail, non de l'aumône, qu'il attend le retour à la fortune. Il abandonne à ses créanciers tout ce qu'il possède; il prend l'engagement de payer toutes ses dettes, — capital et intérêts, — en dix ans; puis il s'attèle résolûment à son dur labeur.

Alors commence un duel de l'homme persévérant contre la fatalité,

lutte opiniâtre où le combattant ne descendit pas un seul instant de la brèche, combat à outrance où ce chevalier de lettres s'était promis de vaincre ou de mourir. Le joyeux manoir était devenu triste et solitaire; personne ne venait visiter cette arène où, au milieu d'un morne silence, le travail devait, pendant dix ans, livrer assaut à l'adversité. Pour ranimer son courage, quand parfois la fatigue ou le doute s'emparaient de lui, le grand artiste n'avait que sa nombreuse famille; mais il lui suffisait de promener ses regards sur cet entourage sympathique; il y retrouvait la force et l'inspiration.

Tandis que, le front calme et pur, comme l'homme d'Horace, il résistait à la tempête, il ne s'apercevait pas, hélas! que les siens, minés par un sourd chagrin, s'affaissaient sous la violence de l'orage. Il redoublait d'activité; bientôt il lui fallut redoubler de résignation et d'énergie. La mort s'abattit sur le château d'Abbotsford. La première victime fut la femme du poëte, sa compagne de trente années de luttes, de triomphes et de douleurs; elle était au bout de ses forces. Il lui restait ses enfants; il les serra dans ses bras et continua son œuvre. Bientôt la mort frappa sa fille cadette. Quand elle ne fut plus, il se dit que c'était l'enfant qu'il chérissait davantage. Elle lui avait laissé une petite-fille; sir Walter concentra dans cette enfant tout son amour. C'était sa consolation; elle seule le soutenait au milieu de ses pénibles travaux. Il perdit sa petite-fille. Va-t-il manquer à sa tâche? Non, il travaille toujours;—malgré les larmes qui voilent sa vue, il travaille avec la même activité. Enfin, ses amis forcent la consigne; ils le supplient de prendre un instant de repos. Il refuse. Deux attaques successives de paralysie et d'apoplexie ont raison de sa persévérance; il faut qu'il mette de côté sa plume vaillante. Le gladiateur est vaincu; la vie s'échappe par les fissures de son cœur tant de fois brisé. Oui, il faut mourir. Mais où en est la liquidation?... La moitié des dettes est payée, intérêts et capital; le droit de propriété des œuvres du poëte couvre largement le reste.

L'Écosse avait contemplé dans un recueillement respectueux les péripéties terribles de cette antique tragédie. Les créanciers eux-mêmes se laissèrent émouvoir. Dans une assemblée générale, convoquée par eux, il fut arrêté à l'unanimité « que sir Walter-Scott serait supplié de vouloir « bien accepter d'eux la restitution de son mobilier, en témoignage de « leur reconnaissance pour son honorable conduite et les efforts inouïs

« qu'il avait faits en leur faveur. » Il était temps. Les engagements d'honneur étaient remplis ; la fièvre de l'activité, n'étant plus alimentée par le désir ardent d'arriver au but, les ressorts de l'esprit et du corps du poëte se détendirent. Le gouvernement anglais mit à la disposition du malade un vaisseau qui devait le transporter en Italie. Après quelques mois de séjour à Naples et à Rome, Walter-Scott sentit les approches de la mort. La mer bleue, le ciel doux et pur de la Péninsule, l'auraient peut-être porté à y vivre quelque temps; mais, pour mourir, il préférait Abbotsford; il voulut revoir une dernière fois les lieux auxquels se rattachaient pour lui tant de souvenirs. Il débarqua à Londres; à peine pouvait-il parler et se soutenir. Après qu'il se fut reposé, on le conduisit à petites journées à son château; il avait hâte d'y arriver. La vue d'Abbotsford le ranima; il retrouva un peu de bien-être et de lucidité. Il crut que le travail lui rendrait la santé. Le lendemain de son arrivée, il se fit porter dans son cabinet de travail. Il demanda sa plume. On la lui donna et on le laissa seul. Sa pensée fugitive errait dans les espaces; il croyait que l'action matérielle saurait la ramener à terre et la fixer. La plume échappa à ses doigts inertes. On le trouva la tête renversée en arrière, le visage sillonné de grosses larmes. Il se sentait vaincu sans rémission; il comprenait que c'était fini. A dater de ce jour, il ne quitta plus son lit, et il ne retrouva un rayon de connaissance que deux mois après, au moment suprême. Sir Walter-Scott mourut par une belle journée d'automne, qui était en quelque sorte l'emblème de sa vie, le 21 septembre 1832.

XXIII

En présence de pareils souvenirs, que doit-on chercher de plus à Abbotsford? Quelles collections peuvent atteindre au niveau de tout ce qu'ont laissé dans la mémoire des hommes la vie et le caractère du poëte écossais? On pénètre pourtant dans le manoir. La foi seule donne du prix aux reliques.

Les curiosités amassées à l'intérieur pouvaient exciter de l'intérêt il y a quarante ans, lorsqu'on n'était pas encore possédé de cette manie de bric-à-brac qui, en France, a fini par rendre si populaires

les vitraux, les laques, les drageoirs féodaux, les fétiches, les amulettes, les talismans, les magots chinois, les monstres du Japon, les rébecs, les luths, les boucliers votifs, les figurines de bois, les coffrets, les coupes, les panoplies, les casques, les instruments de mort, poignards espagnols, stylets empoisonnés, miséricordes allemandes, criss malais, arcs et flèches océaniens, arquebuses, tomhawks, yatagans, dagues, claymores, le tout orné de quelques autographes d'hommes célèbres ou d'objets ayant appartenu aux souverains anciens et modernes. Mais aujourd'hui le musée d'Abbotsford est au-dessous de toutes les collections du même genre qui pullulent en Angleterre et sur le continent. Les seuls objets qui excitent de l'intérêt sont ceux qui rappellent le romancier.

Le cabinet de travail de sir Walter-Scott est une petite pièce qu'éclaire une seule fenêtre; il est orné de deux portraits : celui de James Graham de Claverhouse et celui de Rob-Roy. La bibliothèque, placée dans une pièce à côté, contient vingt mille volumes et, dit-on, des manuscrits précieux sur les insurrections de 1715 et de 1745. La salle à manger est décorée de portraits; on y voit celui d'Hogarth peint par lui-même, celui du duc de Monmouth, celui de Cromwell et le portrait de Charles XII, roi de Suède. Ceux-là sont des personnages à qui on donne un coup d'œil de connaissance; mais il est un portrait historique devant lequel on s'arrête court. On interroge l'érudition mécanique du conducteur; la manivelle tourne, et une voix nasillarde et monotone vous répond : « Ceci représente la tête de Marie Stuart le lendemain de son exécution. Le portrait, peint d'après nature par Amyas Canrood, a été donné à sir Walter par un noble Prussien. » Le guide tombe dans un silence triomphal; il examine l'impression qu'ont produite sur vous ces funèbres paroles. En effet, cela devient intéressant. Se peut-il qu'un artiste ait eu l'occasion de faire poser devant lui la tête coupée de la rivale d'Élisabeth?... Voyons! comment a-t-il rendu les traits de son royal modèle? Le tableau ne manque pas de style; c'est bien véritablement une tête coupée : le visage est bouffi; les yeux entr'ouverts ont de la peine à ne pas jaillir de leurs orbites. Les cheveux n'offrent pas ce roux titianesque que tous les peintres donnent à la reine d'Écosse; ils sont plutôt d'un châtain foncé avec des reflets sanguinolents; on dirait qu'ils suent le sang.

C'est sans doute là un sinistre portrait; mais est-il authentique? Le

Prussien a-t-il été de bonne foi, ou bien, en donnant le tableau à Walter-Scott, a-t-il gardé pour lui la conviction qu'il était apocryphe? C'est la question que tout naturellement on se pose. M. Mignet a fait de la mort de Marie Stuart un pathétique récit dans lequel il entre dans les plus minutieux détails. Ce récit semble condamner sans appel la bonne foi du Prussien. L'auteur de l'*Histoire de Marie Stuart* donne une liste très-minutieuse des personnages qui se trouvaient au château de Fotheringay lors de l'exécution de la reine, et nulle part on ne voit le nom du peintre Amyas Canrood. La manière dont l'exécution a eu lieu et les faits qui l'ont immédiatement suivie ont dû difficilement permettre à un artiste de reproduire les traits de la victime. En un mot, en présence des assertions savantes de M. Mignet, et jusqu'à plus ample informé, l'étranger a le droit de quitter le manoir d'Abbotsford en emportant la conviction que le Prussien a gratifié sir Walter-Scott d'un tableau apocryphe.

Avant de nous remettre en route, nous avons à remplir une petite formalité. Le cicerone nous invite à inscrire nos noms sur le registre des visiteurs. Le Prince Napoléon prend la plume le premier. Pendant qu'il écrit, nous ne pouvons nous défendre d'une réflexion, et elle n'est pas favorable au poëte qui a fait construire Abbotsford. Nous nous souvenons que sir Walter-Scott a cruellement haï la France, qu'il a mêlé sa voix aux blasphèmes lancés naguère contre son esprit et contre ses idées, qu'il a fait chorus avec ceux qui la mirent pendant un temps au ban de l'Europe, qu'il a applaudi à l'envahissement de son sol par les soldats de l'étranger, et que, lorsque l'homme qui l'avait enveloppée dans un manteau de gloire tomba, il eut le triste courage d'écrire une histoire qui est une longue injure et une honteuse diffamation. Et cependant un des descendants de l'empereur vient en pieux pèlerin visiter la demeure du simple romancier; c'est avec un véritable recueillement qu'il parcourt ces lieux, où a été conçu et rédigé l'odieux pamphlet. O bizarrerie des destinées humaines! Faut-il qu'à chaque pas l'homme te rencontre dans sa carrière!

XXIV

Il y a entre l'Écosse du dix-neuvième siècle et celle des siècles précédents une différence radicale. Jadis les nobles y vivaient d'intrigues ; les peuples s'y exterminaient à l'envi. Aujourd'hui, à peu d'exceptions près, tout le monde travaille. Si le poëte trouve de l'attrait dans les légendes romantiques de la vieille Écosse, le penseur rencontre un profond sujet d'étude dans la prodigieuse extension qu'a prise le génie producteur de ce pays. Évidemment, l'époque actuelle a un caractère grandiose que le passé n'a jamais eu. Si vous en doutiez, le rail qui en deux heures vous transporte d'Édimbourg dans la métropole commerciale de l'Écosse, dans la très-industrielle cité de Glasgow, vous aurait bientôt convaincu.

Glasgow est située dans le comté de Lanarck, sur les rives de la Clyde, qui la divise en deux parties. A vingt milles anglais de la ville, se trouve l'océan Atlantique; à quarante milles, la mer du Nord. C'est la plus magnifique situation qu'on puisse rencontrer au point de vue industriel. Aussi est-ce la seule direction d'esprit que prenne un voyageur en arrivant ici. Le pittoresque est noyé dans les flots constants de fumée épaisse qui enveloppent la ville et couvrent sol, végétation, monuments et hommes, d'implacables couches de suie.

L'origine de la ville remonte à une très-haute antiquité. Elle a été fondée vers l'an 560 par saint Mungo ou par saint Kertigern, on n'est pas d'accord sur le saint. Quel qu'il soit, sa protection ne profita pas énormément à Glasgow, qui, au quinzième siècle, ne comptait pas 14,000 habitants. L'industrie, quand elle s'en mêla, eut plus de succès. L'activité commerciale à laquelle Glasgow doit sa puissance actuelle date du fameux Acte d'Union. Quelques négociants, à cette époque, eurent l'idée d'importer du tabac de Maryland et de Virginie. La spéculation fut heureuse. Glasgow devint un entrepôt de tabac pour la France et pour la Hollande. Les négociants firent des fortunes rapides et considérables. Ils construisirent des quartiers tout entiers, acquirent par là de l'importance, s'en donnèrent encore davantage, et menèrent si grand train qu'on finit par leur donner le surnom de *tobacco-lords*. La révolution

américaine, qui tua les monopoles, mit un terme à leur commerce et les ruina. Les *tobacco-lords* prétendaient que c'en était fait désormais de la prospérité de Glasgow. S'enrichir sans monopole leur paraissait impossible. C'est alors que naquirent et se développèrent les industries qui ont, en fort peu de temps, élevé Glasgow au premier rang parmi les cités manufacturières de l'Europe.

Il ne faut pourtant pas croire que la municipalité de Glasgow soit complétement absorbée par le côté industriel de la vie. Elle a songé aussi aux embellissements de la ville, et, dans ses moments de loisir, elle a voulu sacrifier à l'art. Elle était assez riche pour celà et très-convaincue que le beau n'exige pas d'autres conditions que d'y mettre le prix. Un monument dédié à Walter-Scott ne pouvait pas manquer à la ville la plus populeuse de l'Écosse. On s'est empressé d'élever une colonne d'ordre dorique haute de vingt-quatre mètres et surmontée d'une statue colossale du romancier. Mais personne plus que James Watt n'a mieux mérité de cette cité, qui doit à la vapeur une autre atmosphère. James Watt a sa statue sur la place Saint-Georges : il est assis sur une chaise curule; il tient de la main droite un compas; sur un de ses genoux se déroule une carte qui porte le dessin d'une machine à vapeur. Le patriotisme militaire des habitants de Glasgow a son monument sur la même place; c'est une colonne tronquée de granit supportant la statue d'un homme de guerre, le général Moore, tué en Espagne, sous les murs de la Corogne. La France tient quelque place dans les souvenirs que ce monument rappelle : le lendemain de la mort de leur commandant, les Anglais fuyaient sur les mers, foudroyés par leurs propres batteries dont Soult s'était emparé; comme complément de sa victoire, le général français fit au vaincu des funérailles pompeuses et lui éleva un tombeau.

Les fastes de la marine royale ont également reçu leur tribut. On a consacré un obélisque en pierre de taille à Nelson; il s'élève au milieu de la Pelouse (*Green*), principale promenade de la ville. Cette fois on s'est épargné les frais d'une statue; les quatre faces du monument portent des inscriptions en lettres de bronze colossales. Ce souvenir du vainqueur de Copenhague a essuyé un bombardement à son tour. En 1810, il fut frappé de la foudre qui disjoignit les blocs de granit et en crevassa la base. Ce ne fut qu'au bout de quelques années qu'on songea à le réparer. Mais là ne s'arrêtèrent pas ses aventures. Un beau jour, on

remarqua avec effroi qu'une lettre avait été détachée du mot COPENHAGUE qui se trouvait sur l'une des faces. Le scandale s'accrut quand on s'aperçut qu'une main sacrilége avait enlevé une consonne au mot TRAFALGAR inscrit sur une autre face. L'opinion publique s'émut vivement. On soupçonna les matelots d'un pays voisin d'être les auteurs de ce larcin. Les journaux poussèrent des cris effroyables : « Les voleurs, « s'écrie un écrivain connu du pays, n'ont été intimidés ni par l'ombre « du héros moderne de la marine anglaise, ni par le voisinage du palais « de justice et de la prison Jail, édifice superbe dont la façade principale « est ornée d'un portique et de colonnes d'ordre corinthien. » On fit d'actives recherches; mais on ne parvint pas à mettre la main sur les misérables qui avaient si peu respecté le portique et les colonnes d'ordre corinthien.

On comprend que Glasgow possède, elle aussi, son duc de Wellington. Une statue équestre du général, due au ciseau de Marochetti, orne la place de la Bourse, superbe édifice garni également d'un portique et de colonnes d'ordre corinthien.

Comme vestiges de l'architecture ancienne, il faut citer l'église de Saint-Mungo, érigée probablement par le parti qui croyait que c'était ce saint, et non l'autre, qui était le vrai fondateur de Glasgow. Bâti au commencement du treizième siècle, cet édifice est d'un gothique lourd et disgracieux. Ce n'est pas à cela qu'il doit d'être le seul monument de ce genre qui ait échappé à l'infatigable pioche des réformateurs. Les bourgeois de Glasgow tenaient à sa conservation. Devenus calvinistes, ils ont transformé l'intérieur de leur église, mais ils en ont respecté les pierres.

XXV

Si l'on veut bien juger Glasgow, il faut en envisager le côté scientifique et industriel. C'est par là qu'elle prend des proportions grandioses. Son université, fondée en 1451, se distingue par des cours de sciences exactes et de sciences technologiques où, grâce aux méthodes employées, se marient la théorie et l'application. Glasgow est le berceau de la science économique. Le plus illustre parmi les économistes, Adam

Smith, y a professé ses doctrines et rédigé son livre *De la richesse des nations*. A la fin du dernier siècle, le savant Anderson fonda un établissement spécial pour l'enseignement des sciences physiques, auquel on adjoignit plus tard un Institut pour la classe ouvrière. Cet Institut, riche en modèles de machines à vapeur, obtient des résultats comparables à ceux auxquels arrive le Conservatoire des Arts et Métiers de Paris.

La tendance utilitaire qu'impriment à leur vie les habitants de Glasgow, donne à la physionomie de leur ville un caractère particulièrement sérieux. Ce n'est pas la gravité sombre et contemplative d'Édimbourg; c'est la préoccupation sévère qui accompagne un travail productif, constant et opiniâtre. La vie ne circule pas sous des formes variées dans les divers quartiers de la ville; elle se meut partout avec une intensité régulière, comme les engins multiples d'une machine habilement combinée. On comprend que tous ces efforts se traduisent en une extension incessante. Aussi, rien de plus intéressant que l'histoire de la cité depuis deux générations d'homme. On croirait assister à ces origines bizarres des villes américaines, hameaux de la veille, cités du lendemain.

Au commencement du dix-neuvième siècle, Glasgow, à peine entrée dans sa laborieuse carrière, comptait 77,000 habitants. Survient la vapeur avec ses diverses applications mécaniques; la ville s'en empare, et, en 1830, on compte une population de 193,000 âmes. Cependant l'industrie redouble d'activité; les machines se multiplient, les manufactures s'élèvent à vue d'œil; la ville brise son ancienne enceinte, elle s'éparpille dans les champs, elle remplit les espaces vides, et, après dix ans de travail, elle fait son recensement. 261,000 voix humaines répondent à l'appel. L'impulsion est donnée. Glasgow s'y précipite avec la vitesse d'une de ces machines qu'elle fabrique dans ses ateliers. En 1850, les habitants se comptent; ils sont au nombre de 360,000. Le mouvement ascensionnel va-t-il s'arrêter? Oui, le jour où le travail restera stationnaire; mais aujourd'hui la production augmente toujours, et, en 1856, la population de Glasgow avait déjà dépassé le chiffre de 417,000. Ce sont les vivants qui vont vite; ce ne sont pas les morts, comme le dit la ballade allemande. Aussi il faut voir comme ils vivent ces vivants; comme tout cela travaille, forge,

bâtit, rabote, tisse, fond, distille, brode, file, teint, se remue enfin au milieu d'un immense nuage de fumée et de vapeur, à la lueur blafarde du gaz, aux éclairs étincelants des forges. Vraie cité de Vulcain, s'il en fut jamais.

Ils ont la vie dure ces travailleurs infatigables! La mortalité est, à Glasgow, moins considérable que dans la majeure partie des villes manufacturières. Il y meurt un individu sur vingt-neuf par an. Les rapports médicaux constatent que la maladie la plus répandue, la phthisie, prélève le tribut d'un habitant sur cent soixante-huit.

Ce labeur incessant se traduit en résultats de production et de bien-être d'une appréciation facile. La municipalité répand chaque jour dans la ville cinquante-trois millions de litres d'eau, si bien que, déduction faite des prises d'eau prélevées par les fabriques, chaque habitant dispose de cent seize litres d'eau par jour. Les anciennes statistiques prouvent qu'à la fin du siècle dernier la plus grande partie des habitants de Glasgow vivait dans une misère profonde. Eh bien! sur ce même espace où 60,000 âmes avaient de la peine à subsister, 417,000 habitants absorbent aujourd'hui au delà de trois millions de livres de thé, plus de quarante-huit mille tonnes de sucre, environ trois millions et demi de litres de whisky, tandis que chaque être humain consomme, par an, cent treize livres de viande et trois cent soixante-dix livres de pain. Malgré cette effrayante ingurgitation, le renchérissement des denrées s'est fait moins sentir ici qu'ailleurs. Quoique la vie soit fort chère en Angleterre, la livre de viande se paye à Glasgow soixante centimes, et un pain de quatre livres ne coûte que quarante centimes.

En présence de ces faits, que deviennent les théories de Malthus, ce patriarche des philanthropes? Y a-t-il de la place pour tout convive qui se présente au banquet de la vie? Oui, certes, pourvu que ce convive apporte sa quote-part de bon vouloir et de travail. Soixante mille habitants avaient de la peine à vivre à Glasgow, il y a soixante ans. Aujourd'hui, six fois plus d'habitants y jouissent du bien-être. Ce seul fait démontre la puissance productive du travail, dont le professeur de Glasgow, Adam Smith, a tracé la philosophie.

Mais ces chiffres éloquents, qui placent si haut la splendeur de la cité industrielle, n'ont-ils pas, à Glasgow comme partout ailleurs, leur revers? La division du travail, les machines, l'agglomération dans les

ateliers, les besoins impérieux de la production à tout prix, à côté des bienfaits qu'ils apportent, n'exercent-ils pas en même temps leur ravage? Le paupérisme, avec son cortége de plaies hideuses, a pénétré dans la capitale industrielle de l'Écosse. La commune a beau combattre le fléau; elle enregistre tous les ans des chiffres navrants. En 1854, elle a recueilli dans ses établissements de charité 5,000 indigents, et, avec 120 fr. par an qu'elle applique à chacun d'eux, elle ne peut qu'atténuer légèrement leurs misères. Elle a dépensé pour chaque orphelin 160 fr., qui n'ont fait sans doute qu'exciter les parents à délaisser leur progéniture. Cela pour les pauvres. Les prisonniers sont mieux traités. Dans les prisons de Glasgow, chaque détenu revient à 300 fr. environ par an, et l'année dernière (1855) la justice a condamné, pour crimes et délits, 3,053 hommes et 2,065 femmes. Le chiffre des individus arrêtés pour cause d'ivrognerie doit être compté à part. Dans cette ville, où l'humidité fait pourrir sur le corps les haillons de la misère, où les émanations de 600 millions de mètres cubes de gaz qu'on brûle chaque année, où les odeurs sulfureuses du charbon de terre, où les souffles ardents des forges allument une fièvre constante, le faible cherche souvent l'oubli de ses douleurs dans l'ivresse. Où passeraient, sans cela, les trois millions et demi de litres de whisky que la cité absorbe? Aussi le registre des écrous inscrit-il, dans son dernier relevé annuel, 9,165 hommes et 3,494 femmes arrêtés pour cause d'ivrognerie.

Il est à remarquer que toutes les dépenses d'utilité publique, y compris même celles de la bienfaisance, sont faites ici par les particuliers. On ne connaît pas chez nos voisins cette fatale disposition à tout attendre de l'État qu'on remarque ailleurs. Il est vrai que les ressources bornées des municipalités ne leur permettent pas de jouer le rôle de la Providence. La ville de Glasgow ne possède en biens-fonds que treize millions; sa dette s'élève à six millions. Son budget des recettes prouve combien les impositions sont modérées : il dépasse à peine 500,000 fr.

XXVI

Rien, nous l'avons dit, ne se ressemble moins que l'ancienne Écosse et la nouvelle. Jadis de redoutables chefs de clans groupaient autour d'eux

des bandes armées, avides de combats et de pillage; aujourd'hui, que font les descendants des Borderers et des Lowlanders? Ils se groupent encore, mais ce n'est plus sous la bannière d'un patriarche belliqueux qui porte un grand nom; c'est autour d'un suzerain de la même extraction que ses vassaux, mais qui représente une somme d'argent et d'intelligence qui l'élève au-dessus de ses égaux. La féodalité industrielle a remplacé la féodalité guerrière; elle aussi compte ses hauts barons, bien plus puissants que les anciens. Pour s'en convaincre, il suffit d'entrer dans les détails de leur vie industrielle, de mesurer la puissance créatrice qu'ils déploient, d'apprécier les moyens énormes, les forces dont ils disposent. Vous n'avez plus sous les yeux une aire de vautour habitée par un Mac-Grégor quelconque, mais un vaste chantier de construction, d'énormes ateliers de machines à vapeur. Un des nouveaux chefs des tribus laborieuses qui s'y agitent s'appelle M. Napier. Au lieu d'expéditions guerrières, il lance, chaque année, dans le monde une force motrice de trois à quatre mille chevaux. Trois mille trois cents ouvriers lui prêtent main-forte. Chacun d'eux gagne à la sueur de son front de 4 à 5 francs par jour, ce qui élève, par mois, les salaires à la somme de 250,000 fr. Les ateliers de M. Napier consomment, par semaine, six cents tonnes de charbon, et les navires qui en sortent tous les ans jaugent environ six mille six cents tonneaux!

Quelle vie! quel mouvement! mais aussi quels résultats! Jusqu'en 1820, il n'y avait eu que deux bateaux à vapeur lancés dans la Clyde. M. Napier et ses confrères MM. Randolph, Elder, Caird, Smith, Thyer, Tod, Mac-Grégor (un vrai Mac-Grégor industriel, celui-là), Remy, Reid et plusieurs autres, ont changé tout cela. Le tonnage des bateaux à vapeur mis à l'eau, de 1820 à 1850, s'est élevé à 103,270 tonneaux; 40,000 tonneaux avaient été ajoutés à ce chiffre trois ans après; et, en 1854, Glasgow comptait sur ses chantiers de construction 88 navires à voiles, jaugeant environ 32,000 tonneaux; plus 52 vapeurs à roues et 126 à hélice, représentant un tonnage de 170 mille tonneaux et une force de 27,000 chevaux. On a évalué cette énorme production à 125 millions de francs.

Les navires qui sortent des chantiers de Glasgow sillonnent à peu près toutes les mers; ils sont en général de grande dimension; leur jauge moyenne est de 635 tonneaux. Le point le plus important à nos

yeux, c'est que ce prodigieux travail vient se résoudre en salaires dont profite la population urbaine. Vingt mille ouvriers, employés aux constructions maritimes, touchent, chaque année, 28 millions de francs. On comprendra mieux l'importance de l'industrie maritime de Glasgow, quand on saura qu'en 1854 les constructeurs de la Clyde ont lancé 64,000 tonneaux, 2,000 de plus que ceux de Londres, 9,000 de plus que ceux de Liverpool. Les qualités que les constructeurs de Glasgow ont su donner à leurs navires et les prix auxquels ils les livrent ont nécessairement amené aux chantiers de la Clyde des demandes considérables. En général, pour un navire qui n'excède pas 800 tonnes, la coque, le gréement de l'aménagement intérieur se payent de 375 à 425 fr. la tonne; une machine de 120 chevaux, à mouvement direct, coûte de 375 à 450 fr. par cheval.

On devine à quel point les ateliers de Glasgow ont dû exciter dans le pays la production du fer. Les industries sont solidaires entre elles; le développement de l'une entraîne le développement de toutes les autres. De quelque côté qu'on tourne ses regards à Glasgow, on voit partout le progrès suivre sa marche ascendante. En 1830, la ville et ses environs ne comptaient que 16 hauts-fourneaux produisant 40,000 tonnes de fonte. Aujourd'hui il y en a 154 qui jettent sur le marché 816,700 tonneaux, lesquels, au cours actuel, représentent une valeur d'environ 75 millions de francs. Malgré l'activité qu'elles déploient, les usines locales n'ont pas pu absorber toute cette production. En 1853, elles ont pris pour leurs besoins 306 mille tonnes de fonte. Le Royaume-Uni et le continent ont dévoré le reste. Le Royaume-Uni a acheté 290 mille tonnes, l'étranger en a exporté 240 mille. La France seule, malgré la protection qui couvre son industrie sidérurgique, a emprunté, en 1855, plus de 60,000 tonnes de fonte à l'Écosse.

La production du fer est moins considérable; le pays en emploie 111,000 tonnes; l'étranger en exporte 25,000 environ. Le prix moyen de ces deux produits si essentiels aujourd'hui à la vie des peuples ferait envie au consommateur français. La fonte se vend, sur le marché de Glasgow, 8 fr. 85 les 100 kil.; le fer, 24 fr. 60 les 100 kil. L'éloquence de ces chiffres démontre suffisamment le développement des fabriques du Royaume-Uni.

XXVII

Glasgow ne se livre pas à la seule construction des machines et des navires. L'industrie s'y est développée dans tous les sens, et dans toutes les branches elle atteint des proportions colossales. Une énumération des ressources dont elle dispose exigerait un long travail. Nous allons prendre au hasard les premières maisons qui tomberont sous nos yeux. Voici l'usine de MM. Tenant et Cᵉ; on y fabrique le chlorure de chaux, les cristaux de soude, l'acide sulfurique, le savon et autres produits chimiques; la production annuelle y est de 30,000 tonnes, qui sont expédiées dans le Royaume-Uni, en Amérique et en Allemagne. Plus loin, les forges et la fonderie de MM. Dickson; elles produisent 36,000 tonnes de fonte par an et occupent 1,100 ouvriers.—La manufacture de mousselines et de broderies de M. Mac-Donald. Celle-ci fait vivre toute une population; elle emploie plus de 2,000 individus à Glasgow et au moins 40,000 ouvrières dans les environs. La valeur des mousselines brodées vendues pour la consommation intérieure et exportées à l'étranger s'élève à 20 millions de francs par an.— Passons chez M. Walter Brun, une vieille connaissance, un des membres du jury de l'Exposition universelle de Paris. Il emploie 16 machines, qui produisent, chaque mois, 48,000 pièces d'impressions et de cotonnades. Il paye 750 mille francs de salaires annuels. Son voisin, M. Alexandre, fabrique, par an, environ 900,000 livres de coton à coudre et occupe 800 ouvrières.

La largeur d'esprit qui préside à la production éclate également dans les industries qui ont pour but l'approvisionnement de la grande ruche laborieuse de l'Écosse. M. Harvey a établi une laiterie de 800 vaches. Il les nourrit en grande partie avec les résidus d'une distillerie qu'il a jointe à son établissement, tandis qu'au moyen d'un système de tuyaux qui portent à ses prairies les fumiers de ses étables, il double et triple les récoltes de ses fourrages. M. Niel Thomson, de son côté, a établi une boulangerie qui fabrique, chaque semaine, 81,600 kilog. de pain de première qualité. Ce pain, qui se vend 10 c. au dessous du cours, est recherché dans les quartiers les plus populeux de Glasgow. M. Thomson

n'en fait pas moins des bénéfices considérables, et on n'a jamais entendu les boulangers, s'armant du monopole, crier à la spoliation.

Quand on calcule la quantité de charbon que dévorent les forges de cette ville manufacturière, on arrive à un chiffre fabuleux. En 1854, l'Écosse comptait 367 mines de charbon produisant environ 7 millions et demi de tonnes. Glasgow paye de 17 à 19 fr. la tonne de charbon rendue sur place, et elle en consomme à elle seule plus de 6 millions de tonnes. Le reste est exporté par voies ferrées ou par mer.

Le mouvement excentrique de Glasgow est proportionné à l'intensité de sa production. La vie ne se renferme pas dans l'enceinte de la ville; elle la déborde et se répand au dehors en torrents impétueux. Depuis le commencement du siècle, les habitants de Glasgow ont fait d'énormes travaux pour élargir et améliorer le lit de la Clyde. Le quai de Glasgow qui, en 1800, avait à peine une longueur d'une soixantaine de mètres, se développe aujourd'hui sur une étendue de 2,000 mètres. Il est vrai que la navigation de la Clyde s'est agrandie en proportion : le port, qui voyait apparaître de temps en temps quelques méchantes barques, compte, inscrits sur ses registres, 600 navires jaugeant environ 200,000 tonneaux. La Clyde a reçu dans ses eaux, en 1855, 6,322 navires à voiles formant un total de 500 mille tonneaux, et 4,880 navires à vapeur jaugeant 1,100,000 tonneaux. Les vaisseaux, ces êtres auxquels l'homme semble avoir communiqué une vie et une âme, ont été assimilés à l'homme en ce qui concerne le droit d'aller et de venir. Ils ne font pas un mouvement qui ne fournisse le prétexte de prélever un péage. Aussi la Clyde est-elle un bon moyen de revenu pour Glasgow; elle lui rapporte 21 millions de francs; il est vrai qu'elle lui a amené une dette qui surpasse 218 millions de francs. Mais, avec la marche ascensionnelle de cette *population flottante*, il ne lui faut que quelques années pour en faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges.

Glasgow est la poule aux œufs d'or pour cette institution qui empêche les peuples de consommer et d'échanger leurs produits réciproques : la douane a perçu, sur les marchandises importées en Angleterre par Glasgow, la somme de 17 millions de francs.

Dans une seule ville d'Écosse, vous avez l'image en raccourci de ce prodigieux mouvement, de cette production incessante, de ces besoins toujours grandissants d'importation et d'exportation qui caractérisent

l'Angleterre du dix-neuvième siècle. Allez sur quelque point que ce soit du Royaume-Uni, et partout vous rencontrerez les mêmes miracles d'activité et de développement. Birmingham, Leeds, Manchester, Liverpool, etc., présentent le même spectacle. Partout la population et l'industrie, suivant un progrès parallèle, poussent sous le soleil brumeux de l'Angleterre, comme les champignons sous le froid rayon de la lune. Croyez, après cela, que l'Angleterre soit une nation belliqueuse. La guerre! il lui est impossible de la vouloir, même lorsque ses journaux les plus irascibles la proclament. C'est tout au plus si elle peut supporter une guerre dans l'Inde, là où l'extension de ses débouchés l'exige. Mais sur le Continent, toute guerre, même victorieuse, est un désastre pour ces populations qui attendent leur pain quotidien des échanges et de la paix.

Le 21 juin, la corvette *la Reine-Hortense* vire de bord dans les eaux du Leith, petit port qui sert de rade à Édimbourg, et s'élance en pleine mer. Allons-nous quitter l'Écosse pour les contrées où la brise du nord règne sans partage? Le voyage serait incomplet. La légende gaélique murmure à nos oreilles les exploits romantiques des anciens clans; les accents de la cornemuse retentissent au loin dans les montagnes. Quel touriste irait en Écosse sans descendre dans les glens sauvages, sans gravir les croupes désolées des Highlands! D'ailleurs, la corvette se prête assez volontiers à cette *digression* de ses passagers sur l'élément solide. Elle a besoin de quelques moments de relâche. Avant d'affronter sa longue et périlleuse campagne, il lui faut procéder à une certaine toilette dont les premières journées de marche ont pu seules faire apprécier la nécessité.

Après quatorze heures de navigation, nous mouillons à deux encâblures devant l'entrée du port de Peterhead. Cette station est, pour nous, du plus grand intérêt. Peterhead sert de port d'armement aux baleiniers et aux pêcheurs de phoques des mers polaires. Sur les sept mille habitants que renferme la ville, trois mille sont marins et naviguent habituellement dans ces parages peu connus. Les renseignements sur le Groënland et sur les régions arctiques doivent abonder ici.

XXVIII

Peterhead, une toute petite ville coupée de rues étroites, aux maisons de construction uniforme, propre, grise sinon incolore, ressemble à toutes les agglomérations urbaines du Royaume-Uni. Elle est située sur une presqu'île qui forme la pointe la plus orientale de l'Écosse, en face du plan d'alignement de Buchan-New. Peu de souvenirs historiques se rattachent à son origine et à ses annales. Le chevalier de Saint-Georges y débarqua, déguisé en marin, lorsqu'il vint se mettre à la tête de la lamentable insurrection de 1715. Aucun cachet particulier; absence de pittoresque. Elle possède un magnifique port, taillé à grands frais dans le roc et qui peut recevoir des navires d'un assez fort tonnage. C'est des bassins de Peterhead que s'élancent ces hardis pêcheurs de baleines et de phoques que nous aurons l'occasion de rencontrer à leur retour des mers polaires.

Rude métier que celui de pêcheur dans les mers du Nord. Quand le baleinier a eu la chance de se tirer sain et sauf des étreintes de la tempête qui bouleverse continuellement ces parages, il lui faut encore échapper aux énormes montagnes de glace que la vague furieuse roule et amoncèle autour de lui en blocs épais. Aussi les armateurs apportent-ils un soin particulier à la construction des vaisseaux destinés à la pêche. Les navires de Peterhead, à trois mâts et de 300 tonneaux en moyenne, sont construits sur un modèle et d'après un système particulier de solidité. De fortes pièces de bois, placées en guirlandes, consolident, à l'intérieur, l'avant et l'arrière. Un double vaigrage renforce la coque jusqu'à la hauteur de la flottaison. Au dehors, la muraille est revêtue de deux bordées. Près de la flottaison, des planches, recouvertes de feuilles de tôle, forment un soufflage qui garantit le navire sous voiles du contact des glaces. L'avant est une puissante cuirasse de fer. Des massifs de bois de chêne, posés debout, enveloppés par les bordages et doublés de fer, peuvent soutenir le choc sans que des voies d'eau se produisent dans la cale. On sent que tout cela est créé pour la lutte, en vue de violents assauts et d'opiniâtres résistances.

Avec ces trois-mâts, les pêcheurs pénètrent dans la Banquise, ils s'amarrent aux grandes îles de glaces flottantes, et lancent leurs équipages à la poursuite des phoques. Il arrive parfois que, retenus dans les glaces après la saison de la pêche, ils s'y laissent geler. Il faut bien que leur construction soit solide; car, au retour du beau temps, leur délivrance ne se conquiert qu'au prix des dangers surmontés de la débâcle.

Plusieurs ports d'Écosse renferment une population assez énergique pour chercher sa subsistance dans cette dangereuse industrie. Mais Peterhead présente à lui seul des résultats supérieurs à tous les autres réunis. Les revenus de ses pêcheurs se sont élevés, dans ces sept dernières années à 10 millions de francs. En 1856, la ville a armé vingt-huit navires pour la chasse au phoque.

Nulle part, l'organisation matérielle et administrative de la pêche n'a été mieux comprise. Les armateurs ont formé, entre eux, une association basée sur un système d'assurance mutuelle. Les profits et pertes, très-variables dans ces sortes d'expéditions, au lieu de retomber sur un seul, portent sur l'ensemble des opérations. Il en résulte que, même dans les mauvaises années, les frais d'armement sont largement couverts par les bénéfices considérables que réalisent les pêcheurs heureux. La Fortune, dans ces expéditions, distribue parfois fort inégalement ses faveurs. Il arrive qu'un bâtiment, après six semaines de pêche, rapporte un butin de la valeur de 300 à 400 mille francs. D'autres, au contraire, reviennent au port avec le souvenir d'un labeur infécond et de dangers stériles.

A notre arrivée à Peterhead, trois navires de pêche étaient déjà rentrés de leur course aux environs de l'île de Jean Mayen. Ils avaient trouvé les glaces accumulées fort avant vers le Sud, ce qui leur avait permis d'achever promptement leur pêche. L'un d'eux apportait un butin qui couvrait les frais de l'expédition et même le prix du bâtiment. Cette campagne, qui lui procurait presque une fortune, avait duré quatre mois.

XXIX

A peine descendus à terre, les voyageurs de la corvette ouvrent contre les baleiniers un feu roulant de questions. Peut-on aborder à

l'île de Jean Mayen? Dans quelle direction s'étend cette année la grande Banquise? A quels endroits sont accessibles les côtes du Groënland?

Les pêcheurs répondent par des récits dans lesquels ils font valoir les dangers qu'ils ont courus; ils prodiguent les renseignements et les conseils, tout en opposant le flegme britannique à l'impétuosité de l'interrogation française. Ils viennent à notre bord; mais aussitôt qu'ils ont mis le pied sur la corvette, ils cessent d'être aussi communicatifs. Ils semblent convaincus qu'on leur demande leur avis afin d'en profiter en remontant dans les parages qu'ils viennent de quitter. C'est du moins ce qu'ils ont cru comprendre à diverses reprises. Mais est-il possible, avec un yacht de plaisance, construit et aménagé tout au plus pour faire du cabotage pittoresque, d'aller affronter ces terribles assauts des glaces flottantes? Que peut la vapeur contre les brumes épaisses, contre les tourmentes acharnées des mers arctiques? Les pêcheurs de Peterhead nourrissent peut-être dans leur arrière-pensée une vague crainte de mystification.

On ne se préoccupe guère de combattre leurs doutes. On ira devant soi; on ne s'arrêtera que lorsqu'on ne pourra plus avancer; le reste, ainsi que cela doit se pratiquer en mer, à la grâce du Destin. Cependant, comme la réussite est le prix de la volonté unie à la précaution, la bibliothèque de la corvette s'augmente de cartes des régions arctiques, cartes anglaises achetées à Peterhead. L'expérience nous convaincra que ces documents sont, à peu de choses près, aussi insuffisants que les cartes françaises; mais, pour le moment, il s'agit de se mettre en règle avec les devoirs de la conscience, et afin que ces devoirs soient satisfaits dans la plus large mesure, un homme qui connaît tous les parages des mers du Nord est embarqué à bord de *la Reine-Hortense*.

Le choix tombe sur M. Arbutnoth, qui a tous les titres nécessaires pour remplir les fonctions d'un maître de glaces (*ice-master*). Ancien capitaine de baleinier, M. Arbutnoth compte plusieurs campagnes du genre de celle que nous allons entreprendre. Embarqué avec le capitaine Collingson, le navigateur qui, par ses périlleuses investigations, a le plus illustré ces parages, M. Arbutnoth est resté cinq années dans les glaces. Les abords de l'île de Jean Mayen, le cap Farewell, le détroit de Davis, la mer de Baffin lui sont familiers. Habileté,

énergie, vigilance, calme, modestie, dévouement à toute épreuve, tels sont les souvenirs que le maître de glaces écossais a laissés à bord de la corvette.

Avait-il une confiance absolue dans la solidité de notre navire? Était-il convaincu que les conditions de navigabilité étaient suffisantes? On n'en a jamais rien su. Il s'est toujours tenu à cet égard dans la plus grande réserve. On l'avait pris pour mettre à profit son expérience. Il avait accepté purement et simplement la transaction, sans se demander si on l'embarquait sur un radeau, sur un vapeur de plaisance, ce qui ne valait guère mieux, ou sur un baleinier à puissante cuirasse, à muscles assez solides pour lutter contre les périls des régions arctiques.

XXX

Laissons pour un moment la corvette accomplir seule sa navigation de Peterhead au golfe de Murray. Pendant qu'elle effectue ce petit trajet, le Prince Napoléon, avec trois de ses compagnons de voyage, va faire une course dans les montagnes de l'Écosse. Nous ne verrons plus d'ici à longtemps de peuples civilisés. Faire une excursion dans les Highlands, c'est prendre un à-compte sur les spectacles de désolation qui nous attendent plus tard.

Vivre, c'est pouvoir se transporter facilement d'un endroit à un autre. Le progrès d'un pays se mesure à la facilité de locomotion qu'on y rencontre. Sous ce rapport, quelque arides que soient les déserts que nous allons parcourir, il est impossible d'oublier qu'on foule le sol de la très-florissante couronne du Royaume-Uni. Le voyage en Écosse est des plus commodes. Les routes royales, comme les chemins vicinaux, sont desservies par des calèches, un peu étroites, mais propres et attelées de vigoureux chevaux qui marchent avec cette rapidité que les Anglais ne demandent pas aux hommes, mais qu'ils exigent de leurs attelages et de leurs machines. Seul, l'homme, qui représente la direction, la surveillance, doit rester calme au milieu du mouvement impétueux qui l'environne.

Dans les riches vallées et dans les glens les plus sauvages, on rencontre partout, à des distances suffisamment rapprochées, des gîtes conve-

nables et approvisionnés ni mieux ni moins bien que les tavernes de Londres. L'aubergiste écossais qui, lui, n'est pas un montagnard, fait payer son hospitalité; mais, en revanche, il n'a pas encore pris le pli de ces bandits qui, embusqués derrière leur comptoir, dévalisent les voyageurs sur les grands chemins du continent.

Le chemin de Peterhead à Aberdeen court du Nord au Sud, à une distance moyenne de deux milles de la mer. La hauteur des falaises empêche d'apercevoir la plaine azurée. Le pays est remarquable par l'absence complète de paysage. Dépouillé d'arbres, légèrement ondulé, il n'offre même pas d'horizon à l'œil attristé du voyageur. Le sol, en revanche, est riche et cultivé avec soin. Des champs couverts de moissons succèdent aux prairies artificielles étalant leurs verdoyants tapis. Le système de culture paraît être celui des petites métairies isolées. On n'aperçoit pas de grands établissements agricoles. Une chose frappe surtout, c'est l'aspect singulier d'exiguité et de misère que présentent les petites fermes au milieu de ce luxe de la production. On trouverait sans doute dans les baux auxquels sont soumis les fermiers les causes de ce contraste, qui éclate dans tous les pays où la propriété a conservé un caractère féodal. On voit partout apparaître les traces d'un travail opiniâtre et intelligent; mais, chose bizarre! l'aspect d'un homme vient rarement égayer le paysage. C'est tout au plus si, en fait d'êtres animés, on cotoie, dans sa course rapide, un troupeau de petits bœufs sans cornes, de la race d'Angus, qui, surpris par le bruit, lèvent leur tête pensive et suivent longtemps le voyageur de leur regard doux et apathique.

La ville d'Aberdeen, capitale du nord de l'Écosse, renferme 64,000 habitants. Son origine remonte à une haute antiquité. Elle existait déjà au troisième siècle. Édimbourg n'était encore qu'un hameau qu'on citait déjà Aberdeen comme une colonie importante de marchands et d'armateurs. Malgré cela, la ville possède peu d'anciens monuments. Old-Aberdeen, l'ancien bourg de la baronie, situé au nord de la ville, contient la cathédrale de Saint-Machar, bâtie au XIVe siècle. Des constructions primitives, l'église n'a conservé qu'une partie de la nef et deux flèches. Le collége municipal est orné d'une tour carrée surmontée d'un dôme à jour. Il a été fondé dans la première moitié du XVe siècle et il reçoit aujourd'hui deux cent cinquante élèves. C'est tout ce qu'il y a à en dire.

XXXI

Aux environs d'Aberdeen, la contrée commence à perdre son aspect ambigu. A l'horizon, les collines se superposent les unes aux autres et s'étayent en amphithéâtre. Les vallées se creusent et pénètrent en ravins dans l'intérieur du pays. Nous sommes à l'entrée des montagnes de l'Écosse. Mais ce n'est pas le paysage seul qui change. Quand on l'observe de près, la physionomie de la population prend un aspect qui lui est particulier. Ce ne sont plus les mêmes types que ceux que nous avons rencontrés à Édimbourg et surtout dans les campagnes de la Basse-Écosse. Les figures sont plus carrées et les traits plus accentués; la pupille, d'un bleu pâle, accuse une hardiesse franchement caractérisée; les cheveux, d'un blond vigoureux, se hérissent en sèche crinière avec des reflets léonins. La démarche même prend une allure d'énergie et de légèreté qui frappe le voyageur au premier coup d'œil. Évidemment, il y a peu de ressemblance entre les habitants de la Basse-Écosse et ceux des montagnes.

Les tribus errantes du Grand-Désert offrent, avec les clans, plus d'analogie que l'organisation féodale du moyen âge. C'était, sauf quelques différences provenant de la nature du sol et du climat, le même régime patriarcal et militaire. La femme, chez les Highlanders, jouit d'une liberté que n'admettent pas les populations converties à l'Islam par le Prophète; mais, à part les modifications religieuses apportées par le christianisme, les vêtements, les armes, les coutumes, les superstitions, le langage, le génie de la poésie et de la musique rappellent beaucoup plus l'Asie que l'Europe. Les formes grammaticales de l'idiôme des Gaëls se retrouvent dans les langues sémitiques. C'est tout simple. Les Gaëls d'Écosse et d'Irlande, les Gallois d'Angleterre et les Bas-Bretons, en leur qualité de Celtes, descendent en ligne directe des habitants des contrées occidentales de l'Asie. Les derniers vestiges de la grande nation qui peuplait jadis les Gaules ne se rencontrent plus aujourd'hui qu'à l'extrémité de cette île, où, pendant des siècles, séparés du reste du monde par des mers et des montagnes, ils ont su conserver leurs traits distinctifs.

Le mot *clan* signifie, en gaélique, *famille, enfants*. Tous les membres du clan portaient le même nom, précédé de la particule patronymique *mac*, qui veut dire *fils*. Sur l'arbre généalogique, les chefs et leurs descendants occupaient le tronc; le reste de la tribu, composé des pauvres, venait se greffer à une distance plus ou moins éloignée sur les rameaux.

L'organisation du clan reproduisait exactement celle du patriarcat. Le chef exerçait une autorité absolue sur sa tribu. Les membres du clan lui vouaient une obéissance, un dévouement à toute épreuve. Toute insulte faite à l'un d'eux, fût-il le plus pauvre de l'association, était ressentie et vengée par le clan entier. En principe, la misère était bannie; c'était au chef à l'empêcher de pénétrer dans la tribu. Le chef acceptait, du reste, cette lourde responsabilité; c'était lui qui se chargeait de la vie et du bien-être de tous ses *fils*. Aussi n'apparaissait-il en public qu'entouré d'un éclat proportionné à l'importance de son pouvoir. La suite d'un chef était, dans tous les clans, soumise au même cérémonial. Son cortége immédiat se composait d'un *henschman*, ou écuyer; — du barde, qui lui rappelait les exploits de ses ancêtres; — du *piper*, ou joueur de cornemuse, et du *bladier*, orateur chargé de débiter pour son maître les harangues officielles, le patriarche guerrier trouvant sans doute qu'il était au-dessous de sa dignité d'ouvrir la bouche pour dire les paroles banales qui, depuis des temps immémoriaux, composent ces sortes de discours. Venaient ensuite : le *gillie-more*, ou porteur d'épée;—le *gillie-casflue*, qui chargeait le chef sur son dos quand il y avait une rivière à traverser à gué; — le *gillie-courstraim*, qui conduisait son cheval dans les chemins dangereux;—le *gillie-trushanarnish*, ou porteur de bagages. Il n'était pas lourd, puisqu'un seul homme suffisait. La race écossaise a su de tout temps voyager avec rien. Le cortége se grossissait des proches parents, qui étaient toujours les bienvenus, et *ad libitum* de tous les vassaux de bonne volonté qui tenaient à ajouter à la splendeur du drapeau commun. C'est ainsi qu'aux accents de la cornemuse se déroulait majestueusement, au milieu des montagnes arides de l'Écosse, le clan montagnard, lorsque son chef allait en visite chez un de ses pairs, lorsqu'il accomplissait un pèlerinage ou qu'il se livrait à une excursion pacifique.

Il y avait bien plus d'animation parmi les membres de cette grave procession, quand la guerre appelait la tribu sous les armes. On ne sonnait point de fanfares, pour que les échos des montagnes ne réveillassent pas la vigilance de l'ennemi. Mais la croix de feu magique parcourait les glens. C'était un symbole bizarre; il se composait d'une croix dont les extrémités avaient été enflammées, puis éteintes dans le sang d'une chèvre sacrifiée pour cette occasion solennelle. A la vue de ce signal, on aiguisait les claymores, on consolidait les boucliers. En un instant, la population se trouvait réunie autour de son chef.

La dernière fois que la croix de feu parcourut la montagne, ce fut en 1745. Date néfaste pour les clans. Après une lutte héroïque, ils succombèrent en défendant la cause malheureuse du Prétendant Charles Édouard.

XXXII

Dans les Highlands, les femmes s'occupaient des travaux du ménage; les hommes allaient à la chasse ou faisaient la guerre. Le travail manuel leur répugnait; ils se croyaient trop nobles pour gagner paisiblement leur vie. Ils pillaient les habitants des basses terres; ils leur imposaient le lourd tribut connu sous le nom de *black-mail*. C'était leur façon de pourvoir à leur existence. Du reste, les besoins de cette population belliqueuse étaient assez bornés; elle ne connaissait qu'un seul luxe, celui des armes. Si la paix développe les richesses, la guerre engendre les vertus; elle apprend à mépriser la vie, à se dévouer le plus souvent pour une idée abstraite, à chercher des satisfactions en dehors des jouissances matérielles. L'égoïsme est la passion dominante des peuples pacifiques; l'abnégation est la qualité essentielle des races guerrières. Ce sont là des compensations aux calamités que la guerre entraîne à sa suite, et c'est énorme; car, quoi qu'en disent les théoriciens de la paix à tout prix, malheur aux sociétés qui ne vivent que pour les intérêts matériels!

Il y avait chez les Highlanders des vertus dont aucun en particulier ne songeait à se glorifier, tant elles étaient communes. Leur histoire abonde en faits qui donnent une haute idée de leur caractère. Sous le

règne de Jacques V, le clan Chatan se mit en révolte. Le comte de Moray livra bataille aux insurgés, les dispersa et leur fit deux cents prisonniers. Après le combat, le lieutenant du roi promit aux vaincus la vie sauve, s'ils consentaient à révéler la retraite de leur chef. Tous choisirent la mort. — Après la bataille de Culloden, alors que les clans étaient en pleine déroute, Roderigue Mac-Kensie est découvert par les soldats envoyés à la poursuite du Prétendant. Sa taille et sa figure trompent les Anglais, qui croient s'être emparés de Stuart lui-même. Le montagnard s'aperçoit de l'erreur; il se dit que c'est un moyen de donner à Charles-Édouard le temps de fuir, et se fait massacrer en s'écriant : « Vous avez tué votre prince! » — Mais c'est dans la fuite du Prétendant qu'éclate cette fidélité robuste que les Highlanders portèrent dans tous les temps au malheur. Le prince trouva partout, après sa défaite, asile impénétrable et inviolable secret. C'étaient pourtant des hommes pauvres; la guerre les avaient dépouillés de leurs dernières ressources, et ils savaient que le gouvernement anglais accordait 30,000 livres sterling à celui qui livrerait le Prétendant mort ou vif. Charles-Édouard réussit à se sauver en France, économisant ainsi aux Anglais la honte de recevoir sa tête en échange de leur argent.

XXXIII

Si la population des Highlands brillait par ses qualités chevaleresques, en revanche elle ne se distinguait guère par son instruction. Jadis, il n'y avait que quelques rares beaux-esprits qui sussent lire et écrire, et, à une époque plus récente, cet art élémentaire a eu beaucoup de peine à se répandre. Il n'est pas étonnant que l'ignorance ait engendré chez eux la crédulité, et que l'ardeur innée de leur imagination, sollicitée par les spectacles grandioses de la nature, se soit traduite en une foule de superstitions dont on peut encore, à l'heure qu'il est, retrouver facilement les traces. Savez-vous où va ce petit cortège grave et recueilli, composé d'hommes et de femmes, à la suite du brancard qui porte ce malade? C'est un lunatique à moitié paralysé qu'on porte à Strath-Filham et qu'on va plonger dans un puits dédié

au saint de ce nom. Il est rare que le saint accorde la réussite à ces cures hydrothérapiques; ordinairement les patients lui abandonnent leur âme; mais on assure que dans le temps il leur arrivait parfois de guérir.

Quand un enfant vient au monde, on le passe trois fois à travers le feu de la cheminée. On ne comprend pas le fin mot de cette cérémonie, que pratiquaient pourtant les anciens Hébreux, lorsque, pour purifier les enfants, ils les faisaient passer à travers la flamme, sur l'autel de Moloch.

Il va de soi que les pauvres gens des Highlands croient aux mauvais génies et surtout au Maître Diable d'enfer. Ils le combattent à grand renfort d'amulettes, de scapulaires, de rosaires, de talismans. Un des remèdes anti-diaboliques les plus efficaces consiste en une baguette de chêne dont on se ceint le corps. C'est, en effet, un moyen généralement éprouvé; il se rencontre aussi dans la Basse-Bretagne, qui fut autrefois le foyer du Druidisme.

Les fantômes, les esprits, les revenants jouissent d'une grande popularité dans les Highlands. Les croyants possèdent la faculté de les apercevoir très-fréquemment là où l'œil d'un sceptique n'entrevoit que les formes bizarres et parfois très-fantastiques qu'affectent les brouillards et les nuages aux prises avec les caprices du vent des contrées alpestres. Les incrédules sont également privés de toute communication avec les fées, les lutins, les esprits follets qui habitent les lacs, et ce n'est pas eux que les géants ou les farfadets laisseraient assister à leurs rondes dans les clairières des forêts. C'est tout au plus si les bergers de la Haute-Écosse les inviteraient à la fête du 1er mai, que, par des sacrifices champêtres, connus sous le nom de *Bealtuinn*, ils célèbrent en l'honneur des esprits et même des animaux. C'est une fête qui offre un grand intérêt : on se réunit; on allume de grands feux, on fait cuire des gâteaux sous la cendre, et on procède à de fortes libations, dont toutefois les esprits ne reçoivent pas la plus grande part.

Les montagnards menaient une vie si aventureuse, le hasard y jouait un si grand rôle, qu'ils étaient tout naturellement portés à chercher en dehors d'eux le pouvoir réglementaire de leur destinée terrestre. C'était aux génies tutélaires que ce soin était confié; mais

il n'était pas donné au premier venu de les enrôler à son service; les grandes familles seules avaient le privilége d'en disposer. Une fée, nommée May-Moulash, la fille au bras velu, servait d'esprit familier au chef des Grants. Ses cris ou sa présence étaient un signe qu'une mort ou un désastre menaçait la famille. Le spectre d'un ancêtre tombé dans le combat prédisait la mort chez les Mac-Lean : le galop du cavalier retentissait alors le long d'une pente rapide, et l'on entendait résonner le bruit sonore de la bride enchantée que portait son coursier. D'autres familles avaient des Banshees, vieilles fées, aux cheveux flottants et traînant après elles des linceuls blancs. On ne tenait pas à les voir apparaître; elles ne présageaient rien de bon.

Et pourtant, dès qu'une importante occasion se présentait, c'était à qui le premier arracherait au destin les secrets de l'avenir. On tenait tant à prévoir le résultat d'un important voyage, à connaître les chances d'une bataille! Le mode le plus fréquent d'interroger les destinées consistait en une cérémonie appelée le *Thashaïrm*. On cherchait un visionnaire, qu'on avait du reste bien vite trouvé. On l'enveloppait dans la peau d'un taureau fraîchement égorgé, et on le suspendait auprès d'une cataracte ou bien au-dessus d'un précipice. Il y passait vingt-quatre heures, sans boire ni manger, et dans une situation d'esprit peu rassurante. Le lendemain, on venait le questionner, et c'était à travers les bizarres réponses que dictait à l'infortuné son imagination épouvantée qu'on cherchait le mot de l'oracle. Les paroles incohérentes de la victime permettaient, ainsi que cela arrive à tout demandeur de conseil, de trouver une réponse conforme à ses désirs.

Mais l'esprit prophétique le plus répandu en Écosse et aussi le plus célèbre, c'était celui de la double vue. Les hommes doués de cette faculté, au moment où ils s'y attendaient le moins, étaient assaillis de visions, présage certain d'un bon ou d'un mauvais avenir. Le voyant apercevait soudain, en plein jour, un linceul autour du corps d'un homme vivant, ou bien un siége occupé lui apparaissait vide tout à coup. C'était la mort.

Des hommes d'une haute position sociale jouissaient de la double vue; des savants de premier ordre y ajoutaient foi. « En 1745, peu

« après la bataille de Prestonpans, dit l'éminent écrivain Pennant, le « président Duncan Forbes, étant dans sa maison de Culloden (avec « un noble Écossais de qui je tiens le fait), la conversation tomba sur « ce combat et sur ses suites probables. Après avoir longtemps discuté, « M. Forbes, se tournant tout à coup vers une fenêtre : Soyez-en sûr, « dit-il, ces troubles se termineront sur la place même où nous sommes. » Cette prédiction de la bataille de Culloden, plusieurs mois avant qu'elle eût lieu, et lorsque l'armée victorieuse du Prétendant marchait vers l'Angleterre, fit un effet prodigieux en Écosse.

Depuis quelque temps, le don de la double vue disparaît visiblement dans les Highlands. Ce n'est pas qu'on n'en éprouve plus le besoin; tout au contraire; l'Europe gagnerait à organiser une traite de voyants. Mais les temps sont passés. A chaque siècle, ses avantages et ses inconvénients.

XXXIV

Dans les cérémonies funèbres des montagnards, on rencontre encore des analogies précieuses avec les coutumes des anciens peuples sémitiques. Ainsi que cela se passait dans l'antique Judée, à la mort d'un Highlander, ses amis et ses parents, précédés d'une musique plaintive, se rendaient à la maison mortuaire, où ils se livraient à une danse funèbre connue sous le nom de *Latewake*. Des cris de douleur, des pleurs mêlés de danses forcenées, remplissaient la chambre où était déposé le cercueil. Au premier coup d'œil, cela peut paraître bizarre; mais, au fond, rien n'est plus naturel. Pourquoi la danse n'exprimerait-elle pas tout aussi bien la peine que la joie? Est-ce qu'une attitude, un mouvement du corps ne peuvent pas rendre toute violente sensation de l'âme? Quand le défunt a été déposé en terre, les femmes s'asseoient sur la tombe, déchirent leurs vêtements, s'arrachent les cheveux, poussent des hurlements et entonnent le lugubre *coronaels*. Après cet épisode mélodramatique, la famille emmène les assistants à un festin solennel. Le whisky coule à larges flots; les convives peu à peu font diversion à leur chagrin, et, à la fin du repas, on ne saurait trop dire si c'est à un enterrement ou à une orgie que l'on assiste.

XXXV

Tous ces détails ont l'air d'une histoire fabuleuse retrouvée dans la poussière des vieilles chroniques. Il n'y a pourtant pas un siècle que cet état de choses subsistait dans son énergie primitive, à quelques journées de marche de Londres. Les mœurs anglaises, le système de gouvernement adopté par la Grande-Bretagne, étaient incompatibles avec l'existence des clans, qui, groupés en états indépendants, vivaient, il faut l'avouer, aux dépens d'autrui. L'Angleterre cherchait une occasion d'en finir avec les tribus belliqueuses des Highlands. Elle ne tarda pas à se présenter.

A peine le Prétendant avait-il mis le pied sur le sol de l'Écosse, que toute la population se leva. Les montagnards eurent une glorieuse fin; leur chant du cygne fut digne des plus brillants exploits de leur passé. Déployant la bannière des Stuarts, ils se précipitèrent de leurs montagnes comme une avalanche furieuse, envahirent l'Écosse méridionale, et battirent les troupes anglaises, cette fois sur le sol anglais. La ville de Londres fut consternée; elle trembla pour sa propre sécurité. Mais ce n'était que le début de la campagne. Les Anglais, selon leur habitude, ne se pressaient pas trop de se mettre en train. Une éclatante revanche les attendait. A la bataille de Culloden, les montagnards subirent une défaite complète et désastreuse.

Les Anglais procédèrent au châtiment des vaincus avec l'impassibilité d'une machine lancée à pleine vitesse au milieu de la foule. En langage politique, cela s'appelait à Londres déblayer le terrain. On mit d'abord la main sur les coupables et sur leurs propriétés. On coupa des têtes; on confisqua les biens. L'Angleterre rentra avec bénéfices dans les dépenses et les frais que la guerre lui avait occasionnés. Les Highlands durent livrer leurs armes; ils le firent non sans effusion de sang. On ouvrit des routes militaires à travers les défilés et les glens inaccessibles. On répara les anciens forts; on en construisit de nouveaux, et on les fit garder par une force imposante. L'autorité des chefs fut supprimée; les liens des clans, rompus. Une magistrature régulière s'établit dans le pays. L'ancien chef de clan se transforma en proprié-

taire; son vassal, en fermier. Le Parlement lança une série de décrets ayant pour but l'extinction à tout prix des mœurs, de la langue, de la nationalité gaéliques. La cruauté des fonctionnaires militaires et civils que l'Angleterre choisit exprès pour l'accomplissement de son œuvre fit le reste. Les Highlanders furent traqués comme des malfaiteurs; on les priva de leurs droits civiques; on les traita comme des rebelles. Le despotisme le plus absolu pesa sur leur destinée. Les montagnes qui avaient, pendant des siècles, répété les accents guerriers des clans ou les chansons joyeuses de la cornemuse, ne retentissaient plus que de cris de rage et de désespoir. Puis il se fit un lugubre silence, entrecoupé par le râlement de tout un peuple. Suivant le mot de Tacite, la paix régnait; on avait fait la solitude.

Fallait-il exterminer jusqu'au dernier homme cette race vaillante, ou bien pouvait-on tirer parti des forces qui lui restaient encore? Lord Chatam, parvenu au pouvoir, fut le premier qui se posa ce dilemme essentiellement utilitaire. Il n'hésita pas sur le parti à prendre. Les lois d'exception furent rappelées. On rendit aux montagnards leurs claymores, mais à la condition que, pour s'en servir, ils entreraient dans les rangs de l'armée anglaise. Ils acceptèrent. Tout changement pour ces infortunés ne pouvait être qu'un bienfait. Les Highlanders devinrent de vaillants soldats; hier encore on les a vus à l'œuvre sous les murs de Sébastopol. En même temps, de nombreuses sociétés nationales s'organisèrent dans le but de faire pénétrer dans les montagnes les lumières de l'instruction. Les anciennes superstitions prirent la fuite devant le flambeau de la vérité. Les antiques vertus se conservèrent seules parmi le peuple, et ce fut bien heureux; car les débris des clans eurent bientôt à traverser des épreuves plus terribles peut-être que ne le furent les représailles du gouvernement britannique: il leur fallut pour les supporter bien de la patience et de la résignation.

XXXVI

En réalité, les montagnards succombèrent dans leur transition du régime patriarcal au système de l'individualité isolée. Les chefs n'y perdirent guère. Le faisceau du clan une fois rompu, ils comprirent le

besoin de maintenir leur ancienne importance en s'inféodant au nouveau dieu du jour, à l'argent. Ils se firent propriétaires dans tout l'exclusivisme féroce du mot. Les vassaux devinrent un anachronisme; les fermiers, une nécessité; l'accroissement des revenus, le but unique des efforts. Le sol morcelé faisait vivre des familles nombreuses; on augmenta l'étendue des fermes, ce qui permit d'élever les baux. Les petits fermiers furent supprimés au profit des grands. D'ailleurs, ils n'étaient pas très-habiles cultivateurs; ils n'avaient fait jusqu'alors que verser leur sang pour leurs patrons. Comme désormais on n'avait plus que faire de leur sang, on les dépossédа.

Il y avait pourtant de petits tenanciers, d'énergiques laboureurs qui faisaient rendre à la terre, à peu de chose près, tout ce qu'elle pouvait donner. Le produit de leur opiniâtre labeur, ils le restituaient presque en totalité au seigneur; eux-mêmes vivaient de misère; mais du moins ils vivaient sur le sol natal, à côté des tombes de leurs pères, au milieu des antiques souvenirs. Un jour, la théorie vint démontrer que l'élève des moutons était plus profitable que la petite culture. On accepta la théorie, et, en son honneur, on expulsa les tenanciers et les ouvriers du sol. La terre manquant sous leurs pas, on les vit se traîner en bandes affamées et quitter, le désespoir dans l'âme, leurs montagnes et leurs vallées. Une vaste émigration de Highlanders s'organisa pour l'Amérique. On les encouragea à poursuivre cette voie, en continuant les expulsions. Les chefs des clans s'appelaient désormais des Lords; ils vivaient à Londres; un Mac-Callum-More assistait aux courses d'Epsom ou aux débats du Parlement. C'était plus intéressant que de se préoccuper de ce qui se passait dans les tristes montagnes de l'Écosse. Les intendants, race famélique et partout également maudite, envoyaient à leurs maîtres leurs rapports en chiffres; il ne s'agissait pas là-dedans des hommes, mais des revenus. Les hommes devinrent, pour les grands seigneurs, un luxe qu'ils ne purent plus se permettre. Il est vrai que ce que l'Écosse perdait en population laborieuse, brave et intrépide, elle le gagnait en moutons.

Le mécontentement populaire était général. Une imposante force armée le contenait. Mais rien ne pouvait étouffer le cri de l'opinion. Il retentit jusqu'au sein du Parlement. Les malheurs de l'Écosse donnèrent lieu à une discussion publique. Cela n'avança guère les choses. On

chercha dans l'extension des travaux publics un remède à la misère, et l'on décréta la construction du canal calédonien qui devait empêcher l'émigration et faire vivre le prolétariat des montagnes.

Il faut dire que les hommes compétents de la haute gentry britannique se trouvaient profondément divisés sur la question. Les Highlanders comptaient peu de défenseurs dans la noblesse; elle avait assez généralement adopté l'opinion de lord Selkirk, qui, dans un ouvrage écrit avec une véhémente logique, s'efforçait de prouver les avantages de l'expulsion des petits fermiers. Cependant, sans attendre qu'on se mît d'accord, les pauvres, pour ne pas mourir de faim, continuaient, comme par le passé, à émigrer en Amérique. Les vastes déserts du Nouveau-Monde, les bords de la Susquehannah et de l'Ontario répétaient désormais les chants plaintifs qui jadis retentissaient joyeusement dans les Highlands d'Écosse. Encore se trouvaient-ils heureux ceux qui avaient pu parvenir à l'autre bord de l'Atlantique. Les moyens d'émigration étaient, en ce temps-là, si mal organisés, que beaucoup de ces pauvres gens périssaient de fatigues, de maladies et de privations, avant d'avoir atteint leur nouvelle patrie.

XXXVII

Une voiture, menée grand train, nous conduit en trois heures d'Aberdeen à Banchory. Nous tournons le dos à la mer, et nous pénétrons dans les montagnes. La vallée se creuse en un ravin long et effilé. La Dee, dont la route cotoie le lit, fait entendre, sous nos pieds, le mugissement de ses cascades. Les lueurs crépusculaires des nuits septentrionales se réflètent dans l'écume des torrents et découpent sur un ciel d'un gris argenté les lignes sévères des montagnes, et les formes fantastiques de quelques grands arbres isolés. Le lieu est on ne peut plus propice pour un sabbat de lutins. Mais l'œil cherche en vain les gracieuses apparitions des ballades. Le monde surnaturel aurait-il, lui aussi, à la suite des pauvres mortels de ces contrées, transporté ses rondes nocturnes dans les savanes de l'Amérique?

Le paysage lugubre s'anime enfin quelque peu. Ce n'est pas la nature qui l'égaye; ce sont les premiers rayons du soleil levant qui empour-

prent la crête de la chaîne montagneuse. La route suit constamment la rive gauche de la Dee. Le glen s'encaisse; des bouquets à jour de pins d'Écosse bordent d'une frange sombre la vallée; des mousses et des bruyères d'un bistre luisant tapissent les versants, tandis que les montagnes barrent l'horizon de leurs croupes de granit dénudé et découpent sur le ciel leurs coupoles, brunes ou rosées, selon que les nuages y projettent leurs ombres ou que le soleil les dore de ses rayons.

Toujours la même absence d'hommes. A peine si, au fond des vallées, on aperçoit quelques habitations chétives et clairsemées. Les pentes des montagnes, les glens étroits qui versent leurs torrents dans la Dee sont complétement dépeuplés. De loin cependant des points blancs s'agitent sur le fond sombre des bruyères. Un homme, vêtu de peau de chèvre, surgit isolé au milieu du paysage. C'est un berger des Highlands qui fait paître ses moutons, les fameux moutons que vous savez! Un troupeau sous la garde d'un mendiant, voilà ce qui tient aujourd'hui la place de toute une tribu décimée. En vérité, dans ce pays, Mme Deshoulières elle-même prendrait les moutons en horreur.

Au milieu de cette contrée désolée, sur la rive droite de la Dee, s'élève un édifice auquel la solitude qui l'entoure donne un caractère assez imposant. C'est l'ancien château de Balmoral, que l'on a restauré ou plutôt reconstruit pour en faire une des résidences royales de Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria.

Choisir les Highlands pour s'y faire bâtir un château, au milieu des souvenirs historiques qui se rattachent en foule à chaque coin de ce pays, et dans une des contrées les plus pittoresques du monde, c'est certainement une idée digne de la magnifique puissance d'un souverain du Royaume-Uni. Aussi n'y a-t-il là rien qui étonne; il est bien plus surprenant qu'aucun des prédécesseurs de la reine actuelle n'y ait pas songé. C'est là la première réflexion qui vient à l'esprit du voyageur, quand on aperçoit Balmoral. D'autres pensées ne tardent pas à venir s'y mêler. La vallée de la Dee, qui abonde en sites d'un grandiose peu commun, contient peut-être un seul point qui fasse tache dans le tableau poétique que présente la contrée. Les montagnes viennent s'y aplatir, sans que pour cela l'horizon gagne en étendue. Des touffes de bouleaux, maigres, maladifs, remplacent la sombre et pleine végétation des forêts

de pins. La Dee elle-même perd ses fougueuses allures de torrent à cascades écumantes; elle s'endort paresseusement dans un lit aride et à moitié desséché; bref, le paysage tout entier, dépouillé de sa grandeur, ne garde que sa tristesse mesquine et monotone. C'est là que s'élève le château de Balmoral.

Le caractère du site a évidemment inspiré aux constructeurs l'architecture dont ils ont fait choix. Quelles intentions ont présidé au plan qui a été suivi, c'est ce qui reste, pour les étrangers, un problème insoluble. Il est impossible, en effet, de s'y retrouver. Aucune de ces grandes dispositions qui indiquent, dans les résidences de ce genre, l'entrée et la cour d'honneur, le corps de logis principal et les dépendances. Là encore, c'est une série de petites tourelles, garnies de petits créneaux, grimpant les unes sur les autres, et surgissant dans une confusion inexprimable. Rien qui rappelle mieux ces châteaux de carton avec lesquels les enfants jouent au Moyen Age. On s'aperçoit avec peine, à Balmoral, qu'on n'en a pas fini avec ce gothique puéril et de mauvais goût qu'on a rencontré à Abbotsford et qui se révèle dans les constructions fantaisistes de la moderne Écosse.

De nombreux ouvriers sont occupés, à l'heure qu'il est, aux terrassements et aux plantations du parc qui doit entourer le manoir royal. Ils auront de la peine à y créer un paysage. La croupe de granit aride sur laquelle est assis le donjon est adossée à une pelouse monotone et dépouillée, qui ne se prête guère à des effets pittoresques.

XXXVIII

Dans le voisinage de Balmoral s'élève le château de Braemer, habité par un simple particulier, M. Fergusson. C'est une ancienne et respectable construction où, en 1715, le comte de Mor leva l'étendard de la révolte en faveur de Jacques VIII. Elle a un cachet d'ampleur et de vétusté qui en fait une résidence vraiment seigneuriale. Son propriétaire pourrait, au besoin, donner une généreuse hospitalité au château voisin. Dans tous les cas, le manoir de Balmoral se perdrait au milieu de l'immense parc de M. Fergusson, parc richement boisé, peuplé de superbes troupeaux de daims, et qui s'étend sur une longueur de plusieurs milles.

On trouve, à Braemer, spectacle bizarre, un village, mais un vrai, un joli village, composé d'un groupe d'habitations assez propres, dont les toits aux ardoises bleuâtres tranchent vivement sur le fond vert de la pelouse. Il est bon de reposer sa vue sur cette oasis des Highlands.

La route de Braemer à Perth tourne au Sud; elle traverse, au col Michiel, le massif des monts Grampians qui forment la chaîne principale et en quelque sorte la charpente de la Haute-Écosse. Les glens Cluny et Cornwall qu'elle remonte en pente très-roide, ouvrent une véritable scène de désolation. Le pin, le bouleau, la broussaille même disparaissent. Sur les plateaux, dans les vallées, aussi loin que l'œil peut atteindre, s'étend le règne absolu et mélancolique de la bruyère. Des volées de growses s'élèvent et s'ébattent tout près des passants, peu habitués qu'ils sont à la présence de l'homme.

Le revers du col, le glen de Bek, dont les torrents vont se précipiter dans la Tay, présentent un aspect moins aride. Le sol se couvre d'une petite herbe fine et très-épaisse. Les moutons se montrent de nouveau; mais cette fois on les voit avec étonnement errer à l'aventure. Les pâtres ne paraissent pas; ce n'est pas encore la région des hommes. La contrée habitée ne commence qu'à l'auberge de Spithal Glensher. C'est une maison isolée au milieu du désert, dont le service et l'aménagement intérieur feraient honneur aux bonnes tavernes d'Édimbourg; cela produit un contraste des plus bizarres avec la sauvage solitude du pays.

La route du Sud mène à Perth; celle du Nord se dirige vers Inverness. Or, pour rejoindre notre corvette qui nous attend au petit port de Cromarty, force nous est de choisir cette dernière direction. En route donc pour Inverness! Les petits chevaux écossais peuvent hardiment donner carrière à leur rapide allure; la contrée est peu faite pour arrêter le voyageur par ses charmes. Les vallées maigres succèdent aux montagnes arides; une végétation étiolée rampe au milieu d'un paysage souffreteux; un ciel gris s'harmonise avec l'aspect terne de la nature. Quand il pleut ici, le spectacle doit être désolant.

Enfin, deux rivières qui courent l'une vers l'autre pour se rejoindre, le Tummel et le Garry, apparaissent et donnent un peu d'animation à la contrée. Au sortir du bourg de Pitlochrie, le terrain s'accidente, ondule et prend des aspects pittoresques. Nous voici dans le défilé de Killiecrankie, célèbre par la mort du vicomte de Dundee. C'est ici que

Graham de Claverhouse, vicomte de Dundee, à la tête d'une poignée de montagnards, remporta une victoire sur l'armée parlementaire commandée par le général Mackay. A la fin de la bataille, une balle perdue vint frapper mortellement Claverhouse. Sa mort jeta la consternation parmi les clans. Les Highlanders, découragés, rejoignirent leurs foyers et acceptèrent l'amnistie que leur offrait le roi Guillaume. La cause de la maison des Stuarts ne se releva plus de cette défaite.

XXXIX

Ce ne sont pas les souvenirs qui manquent ici aux voyageurs, ce sont les hommes vivants, c'est le présent qui fait défaut complétement. Les yeux s'égarent dans la solitude; mais au moment où ils parcourent avidement l'horizon pour y découvrir une cabane, se dresse, comme par magie, le superbe manoir de Blair-Atholl. Ce château appartient au duc d'Atholl, un des plus grands propriétaires de l'Écosse. — Nous ne disons pas *grand seigneur*, mais propriétaire. Cette dernière qualité répond mieux à l'usage que ce descendant d'une race héroïque fait de ses héritages. Le duc d'Atholl a compris au plus haut degré le caractère personnel de la propriété; il dit, comme le philosophe allemand : *La propriété, c'est la réalisation du soi de chacun.* A ses yeux, non-seulement ses terres, mais l'atmosphère qui les entoure, font partie de sa propre personne, et sont aussi inviolables qu'elle. En conséquence, tout étranger qui met le pied sur son sol se trouve, en vertu des conséquences logiques de la théorie, être un usurpateur. Pour empêcher toute atteinte à ses droits, Sa Grâce a voulu interdire la circulation sur les routes qui traversent ses domaines. Des téméraires ont osé passer outre, malgré l'interdiction. Le duc en a référé aux cours judiciaires de l'Écosse, et, dans ce moment, le procès, soumis à la chambre des Lords, attend une solution. Quant aux nombreux tenanciers qui, de temps immémorial, vivaient sur ses terres, Sa Grâce en a purgé ses domaines par le procédé aussi simple que peu coûteux de l'expulsion. Ces gens troublaient le repos de ses daims; car on assure que l'immense parc de Blair-Atholl contient environ quinze mille bêtes de cette espèce. C'est ainsi qu'après la création du monde,

Adam, seul propriétaire du paradis terrestre, vivait heureux au milieu des animaux. La seule différence, c'est qu'entre le Tigre et l'Euphrate, le climat était plus paternel que dans le Glen-Tilt, appartenant au duc d'Atholl.

XL

Au delà de Blair-Atholl, la route gravit la rive gauche du Garry et s'enfonce bientôt dans les déserts marécageux de Drumouchter. Ici, la solitude et la désolation sont complètes. Des moutons amaigris, sans chien, sans berger, cherchent une chétive pâture au milieu de touffes d'épines et de genêts. De rares habitations, construites grossièrement en pierres sèches et en mottes de gazon, souvent sans portes ni fenêtres, rivalisent avec les huttes des plus malheureux sauvages. A Dalnacardoch, la route traverse un col qui forme le point de partage entre les comtés d'Inverness et de Perth. Quelques bouquets de sapins reparaissent enfin à Dalwhinnie. A droite, dans le lointain, le Truim se joint à la Spey, qui va silencieusement se perdre dans la vallée de ce nom. C'est dans cette vallée, aujourd'hui si solitaire, que se rassemblait jadis le puissant clan des Mac-Pherson.

Le premier village qu'on aperçoit en suivant la direction du nord est celui de Kingussie. Fondé à la fin du siècle dernier par le duc de Gordon, c'est aujourd'hui un hameau de pauvres, une colonie de la misère. Chassés par les moutons, les Highlanders sont venus y chercher un refuge. On y avait établi quelques manufactures, afin d'utiliser leurs bras. La misère a été plus forte; elle a fait tomber les fabriques en ruines.

En face de Kingussie, sur la rive opposée de la Spey, se dressent les débris de la tour de Ruthven, détruite par les Highlanders en 1746. Après la défaite de Culloden, c'est là que les clans, réunis au nombre de huit mille hommes, reçurent du Prétendant l'ordre de se disperser. Arrivé sur la petite rivière de Dulnain, on passe le pont de Carr, et, en marchant vers Grantown, on traverse les derniers restes de la grande forêt calédonienne, détruite par le général Wade pour rendre plus accessibles les abords d'Inverness, centre principal des opérations stratégiques des montagnards.

XLI

Inverness est la capitale des Highlanders. Elle doit cette distinction à son importance commerciale et à la beauté de son site. La ville, située à l'extrémité du golfe de Moray, est traversée par la rivière de Ness, qui, sortant du lac du même nom, vient s'y jeter, dans la mer.

Ce qui frappe surtout quand on entre dans Inverness, c'est la pureté avec laquelle on y parle l'anglais. Cela tient, dit-on, au long séjour qu'y ont fait les troupes anglaises sous le commandement du général Monk. Une élévation qui domine la ville supporte quelques murs, seuls débris d'un antique château des rois d'Écosse, qui porte aujourd'hui le nom de vieux fort Georges. Une ancienne légende, mise en suspicion par les savants, veut que ce soit ici que Macbeth ait assassiné le roi Duncan. En revanche, les antiquaires affirment que Malcolm Canmore, fils de Duncan, détruisit ce château et en éleva, sur la colline de Castle-Hill, un autre qui, à son tour, fut rasé, en 1746, par les troupes du Prétendant.

D'autres souvenirs d'une authenticité plus récente et moins contestable se rattachent aux environs d'Inverness. A l'Est de la ville s'étend la fameuse plaine de Culloden, si fatale au Prétendant et à ses fidèles Écossais. Le prince Charles-Édouard, confiant dans la fortune qui jusque-là lui avait donné tant de marques de faveur, avait espéré surprendre l'armée anglaise qui célébrait la naissance de son chef, le duc de Cumberland. Il risqua sa destinée sur un seul coup de main, et il perdit la partie. Les Anglais, qui avaient résisté avec une opiniâtreté remarquable, passèrent avec impétuosité à l'offensive. Les clans ne purent résister au choc; ils se débandèrent et prirent la fuite dans le plus grand désordre. Quatre compagnies de Français, qui faisaient partie de l'armée de Charles-Édouard, arrêtèrent seules, pendant quelque temps, le débordement victorieux des Anglais. Grâce à leur brillante défense, les suites de la défaite furent moins funestes aux troupes écossaises.

Le duc de Cumberland donna libre cours à ses vengeances. Les districts, à vingt lieues autour d'Inverness, furent saccagés, dévastés ; on extermina hommes, femmes et enfants.

Le Prétendant, obligé de fuir à travers les montagnes, atteignit les îles Hébrides et parvint à regagner la France. Les chefs de son armée, les lords Kilmarnoch, Balmerino, Lotat et beaucoup d'autres, furent exécutés à la Tour de Londres.

XLII

La corvette nous attend dans la baie de Cromarty, éloignée d'une vingtaine de milles d'Inverness. C'est un petit bourg d'apparence assez chétive, qui ne se distingue ni par les souvenirs historiques ni par les monuments. La seule curiosité qu'il offre, c'est qu'il possède deux banques. Deux banques dans un bourg qui atteint à peine les proportions de nos plus infimes chefs-lieux de canton! Il en est des banques en Écosse comme des couvents en Espagne et en Italie : elles sont aussi communes. La seule différence qu'il y ait entre ces deux choses, c'est que l'une traîne à sa suite la misère, tandis que l'autre est destinée à vivifier le travail et à répandre le bien-être. Une passe étroite, entre deux mornes de falaises d'une structure grandiose, conduit du large dans le magnifique golfe de Cromarty. C'est le *portus salutis* des anciens. Ce nom lui vient du calme profond que gardent ses eaux, même lorsque la tempête se déchaîne au dehors.

Nous voilà à bord. Ici, nous sommes chez nous, sur le sol flottant de la France; le pavillon tricolore est là qui l'atteste. Du fond de la baie, nous envoyons un dernier regard aux Highlands qui cachent dans la brume lointaine leurs cimes tachetées d'une neige éclatante. Un rideau de nuages s'abaisse sur ce tableau et descend doucement à demi-hauteur des mamelons qui entourent le golfe de leur amphithéâtre aride. La corvette file à pleine vapeur. Malgré la houle, elle double fièrement le cap Duncansby et nous laisse admirer ses abruptes falaises.

Était-ce là notre dernière station en Écosse? Nous le pensions; mais en entrant dans le détroit de Pentland, la mer, tourmentée par l'opposition du vent et du courant, se bouleverse tout à coup. Une brume épaisse envahit l'atmosphère; c'est tout au plus si on aperçoit les crinières humides des vagues qui déferlent avec fracas sur le pont du navire. La corvette ne demande pas mieux que de lutter; mais autant

vaut, puisqu'on le peut, lui épargner une bourrasque. Elle retrouvera son compte plus tard. Nous relâchons à Thurso, petite ville capricieusement éparpillée et égayée par quelques jolies maisons et une église d'un aspect pittoresque. La baie semi-circulaire au fond de laquelle cette ville est bâtie est bornée par les hautes falaises de Holburn et de Dunnet. La tempête gronde si fort que l'écume des vagues jaillit sur ce promontoire haut de plus de cent mètres.

Contemplée du rocher de Holburn, la colère de l'Océan apparaît dans toute sa terrible grandeur. On irait volontiers jouir de l'imposant spectacle. Mais quoi qu'il puisse arriver, c'est, d'ici à longtemps, notre dernier point de contact avec le sol européen. C'est le dernier endroit d'où, grâce à la rapidité des communications, nous pouvons tendre encore la main à la France. Tandis que le vent mugit au dehors, les voyageurs profitent du calme momentané de la relâche. Ils se retirent dans les alvéoles du navire. On les a prévenus que le courrier pour la France partait dans deux heures.

LIVRE DEUXIÈME

L'ISLANDE

I

Les anciens, avant de lancer leurs trirèmes, offraient d'humbles sacrifices à Neptune. Ils voulaient, par là, se rendre favorables les divinités de la mer. Lorsque celles-ci déchaînaient contre eux la tempête, ils se gardaient de toute expression qui pût déplaire à la capricieuse Thétis ou blesser les oreilles du trop irascible Borée. Ces habitudes se sont conservées dans le vocabulaire du navigateur moderne. Ouvrez le livre de bord d'un navire, et vous y lirez que tel jour il y avait une « belle brise. » Une belle brise! ces mots, pour un homme qui n'a jamais foulé le pont d'un vaisseau, éveillent l'idée de ces douces haleines du Zéphyr qui, par une chaude soirée d'été, se chargent des parfums des fleurs et rafraîchissent, en même temps qu'elles embaument l'air, embrasé par une journée caniculaire. En mer, ils ont une tout autre signification. En quittant l'Écosse, la corvette est forcée de ralentir la marche de sa machine. Les vagues déferlent sur le pont; le navire roule comme un ivrogne en train de choisir l'endroit où il cuvera son vin; d'affreux coups de tangage se succèdent sans inter-

ruption; un d'eux fait voler en éclats un canot amarré à l'arrière. Les voyageurs, cramponnés à leurs couchettes, le cerveau vide, la pensée absente, s'évertuent à tenir tête à ce jeu de balançoire forcé; mais, comme le vent ne nous était pas absolument contraire, et que, malgré la dureté de la lame, il nous a été permis de déployer — je vous demande pardon, j'aurais dû dire larguer — quelques voiles, il en résulte que « temps pluvieux, froid et insupportable, » s'est trouvé légalement consigné, sur le journal du bord, sous le nom de « belle brise. » Rien de plus naturel, du reste; les marins de la péninsule italienne et les caboteurs grecs n'appellent-ils pas l'orage *la Fortune?*

Le lendemain, la brise mollit, et, bien qu'elle ait été « belle, » on la voit mollir avec plaisir. Le surlendemain, elle devient faible; on s'en réjouit encore davantage, si bien qu'il est aisé de s'apercevoir qu'on se consolerait assez facilement de son entière disparition. Le 29 juin, le temps se remet au beau, dans l'acception purement terrestre du mot. Pas un nuage au ciel; le soleil verse toute la masse de ses rayons. A l'extrémité de l'horizon, on entrevoit la terre. C'est la récompense de tous les maux du navigateur. On l'a bien méritée après trois jours de navigation pénible. Peu à peu, l'aspect de la contrée se dégage du bleu vague dans lequel il flotte; les lignes prennent une accentuation distincte; les montagnes dessinent leurs crêtes sur le fond du ciel; les vallées déroulent leurs plis dont la mer vient baigner les extrémités. C'est l'Islande; c'est notre première étape dans les solitaires contrées du Nord.

L'Islande, avant le départ comme pendant le voyage, a été, de notre part, l'objet d'études et de recherches curieuses. Tout le monde a plus ou moins fouillé ses anciennes traditions, feuilleté sa poétique histoire. Aussi chacun braque-t-il sa lunette dans la direction où elle apparaît. La première chose qu'on aperçoit, c'est un immense marais qui s'étend le long de la partie Sud-Est de l'île. A mesure qu'on avance vers l'Ouest, la configuration de la contrée change; le sol devient rocailleux et abrupt. Les terres basses se sont apparemment enfoncées dans l'intérieur du pays. Au dehors, ce n'est que rochers, falaises, formations volcaniques qui descendent à pic dans la mer, et derrière lesquelles se dressent, en enceinte continue, les cimes neigeuses des glaciers.

II

La corvette s'approche de la côte. Elle longe le cap élevé de Portland, remarquable par une voûte qui le traverse de part en part, et s'avance avec rapidité à travers d'énormes rochers qui, détachés de l'île, s'éparpillent à plusieurs milles en mer. Ce sont les îlots Westman (hommes de l'Ouest). Ce nom, comme on le verra plus tard, leur vient de ce qu'ils ont servi de lieu de refuge aux premiers colons du pays, esclaves irlandais, qui, après avoir massacré leur patron norwégien, étaient venus s'y dérober à la vengeance de son frère d'armes.

La mer est complétement immobile. On ne la voit, on ne l'entend pas respirer. Dans le lointain, des baleines, habitants autochtones de ces parages, se prélassent mollement dans le liquide azuré, et font jaillir des jets d'eau que le soleil transforme en fusées étincelantes. Près du navire, d'énormes poissons percent la surface de l'eau de leurs ailerons, et disparaissent aussitôt dans les profondeurs. Ils viennent presque effleurer la coque; on les voit très-distinctement; ce sont des squales, de tout temps implacables ennemis de l'homme. Vite une embarcation en mer! Que le harponneur saisisse son dard d'une main vigoureuse! que le chasseur dirige d'un œil sûr la balle de sa carabine! Les squales ne se dérangent guère à l'approche du canot; ils continuent leurs ébats. Un de nos matelots, ancien baleinier, placé à l'avant, lance son harpon. Le fer pénètre dans le corps de l'animal, qui prend la fuite entraînant le canot après lui. Malheureusement, le dard se détache emportant une partie de la graisse du squale; deux balles cylindro-coniques sont tirées à bout portant; mais elles ne produisent aucun effet. Le squale disparaît. Le harponneur maudit avec un juron énergique son instrument, propre, tout au plus, à la pêche au marsouin. La chasse est manquée, grâce à l'épaisse cuirasse de lard qui protége l'animal.

La corvette se remet en route. Elle double le cap Reykianes en manœuvrant à travers de nombreux îlots. Cette fois, elle se dirige en droite ligne vers la rade, où nous allons jeter l'ancre.

Avant d'aborder, un dernier coup d'œil sur la carte du pays, qui n'a pas cessé d'être déployée sous nos yeux; faisons-nous une idée bien

nette de sa situation et de sa configuration. L'Islande est située entre le 26e et le 27e degré de longitude, le 63,30' et le 66,42' de latitude septentrionale. Large de 55 milles géographiques, longue de 56 milles, elle a par conséquent 1,400 milles de surface. C'est un grand carré qui semble avoir été échancré et déchiqueté par les vagues. Au Nord, l'île se termine par deux langues de terre qui s'étendent vers les glaces et les tempêtes des mers polaires; au Sud, elle se replie vers son centre et forme un demi-cercle rempli par les îlots Westman. Les tristes déserts du Groënland lui font face à l'Ouest, tandis qu'un petit archipel rocailleux défend les abords de la côte orientale.

III

Le 30 juin, au matin, la corvette fait son entrée dans la rade de Reykiawik. Nous sommes devant la capitale de l'Islande. La matinée est splendide; le soleil nous favorise. Il est vrai que c'est un soleil islandais, coiffé d'un turban de nuages et ne nous envoyant qu'un froid sourire. La baie présente un singulier aspect d'animation. L'aviso *le Cocyte*, notre compagnon de voyage, s'y balance déjà, pavoisé de toutes ses banderoles. La gabarre *la Perdrix* et deux vapeurs anglais, chargés de charbon à notre destination, nous attendent à l'ancre. Une frégate de guerre, *l'Arthémise*, portant le pavillon tricolore, commande la station navale d'Islande, et protége nos pêcheurs français dispersés dans les mers polaires. La bannière d'Espagne flotte au grand mât d'un brick qui est venu s'approvisionner de morue sèche, aliment indispensable aux carêmes de la très-catholique Péninsule. Un petit vapeur de la marine anglaise est amarré à côté de l'Espagnol. L'Islande est un pays bien pauvre; le Danemark ne figure pas parmi les puissances de premier ordre. Le navire britannique vient faire une réclamation quelconque, afin de ne pas laisser perdre les bonnes habitudes. Enfin, un yacht de plaisance a amené un jeune lord anglais qui, pour se distraire, a choisi une excursion en Islande. Le très-honorable armateur est absent pour le moment; il est allé, avec ses compagnons, visiter l'Hécla et les sources du Geyser. Nous aurons bientôt l'occasion de faire avec eux plus ample connaissance.

Karl Girardet, d'après Ch. Giraud

Meisson, sc.

REYKIAWIK (ISLANDE).

Pendant que la corvette fait les dernières manœuvres, chacun regarde la capitale de l'île et ses alentours. Une chaîne de montagnes de lave, qui, du fond de l'horizon, descendent doucement vers la mer, encadre d'un côté la ville. De l'autre côté s'étend une grande baie, au fond de laquelle on aperçoit le Snœfels-Yokull, immense glacier, couvert de neiges éternelles.

Reykiawik n'a pas de passé. A-t-il un présent? C'est ce que nous verrons tout à l'heure. Il y a soixante ans, on donnait ce nom à un groupe de huttes de pêcheurs. Les nécessités commerciales ont transformé le hameau en capitale du pays. L'avenir se chargera peut-être de bâtir la cité; actuellement, quand on a vu l'église, seul bâtiment construit en pierres, l'école nationale, la maison du gouverneur, et deux rangs d'habitations fort modestes, éparpillées au milieu d'un gazon hâve, on a compté tous les toits qu'elle renferme. La terre qui recouvre les huttes des pêcheurs ne permet pas de les élever à la dignité de maisons, même dans la pauvre Islande. Au reste, à cent pas du rivage, on n'entrevoit ni jardins, ni arbres, ni rien de ce qui ressemble à de la végétation. C'est triste, morne, désolé.

Sous quelles formes l'agitation de la vie humaine se révèle-t-elle à Reykiawik? Au fond de cet enclos si disgracié de la nature, si attristé par la cruauté du climat, y a-t-il des sentiments, des passions semblables à ceux qui éclosent sous le ciel de pays fortunés? Quel travail y fait l'imagination? Quels rêves y caressent les jeunes têtes ambitieuses? De quels souvenirs se bercent les vieillards? La vie intime des habitants y rappelle-t-elle les côtés mesquins de l'existence de nos petites villes de province? Quelle métropole y impose ses idées, ses modes, ses goûts? Dans quelle proportion s'y intéresse-t-on aux événements qui remuent le continent? Sur quoi va-t-on nous interroger?—Telles sont à peu près les questions qui se présentent à notre esprit au moment où, du haut de la dunette, nous jetons un premier coup d'œil sur l'Islande et sur sa capitale.

IV

Les commandants des bâtiments français qui stationnent dans la rade viennent nous offrir des renseignements. Mais le pays, même dans

ses détails, ne nous est pas étranger. Nous avons eu le temps d'étudier le volumineux recueil qu'ont publié, sous la direction de M. Gaimard, les hommes laborieux et savants qui ont parcouru ces parages sur la corvette *la Recherche*.

Les navigateurs et les savants français ont, à plusieurs reprises, attaché des souvenirs de gloire ou d'infortune aux contrées et aux glaciers des mers polaires. En 1833, M. Jules de Blosseville, lieutenant de vaisseau, jeune officier qui s'était déjà acquis un nom honorable dans plusieurs expéditions scientifiques, notamment dans un voyage autour du monde, sur la corvette *la Coquille*, fut chargé de surveiller nos pêcheries en Islande et, en même temps, autorisé à pousser des reconnaissances vers les côtes du Groënland. Une excursion dans les régions de l'hémisphère boréal était depuis longtemps son seul et unique rêve. Dans les premiers jours de juillet, il quitta Dunkerque à bord du brick *la Lilloise,* qu'il commandait. Les dernières nouvelles qu'on reçut de lui sont datées de la côte Nord d'Islande, le 5 août 1833. M. de Blosseville venait de pénétrer dans la bande de glaces qui défend l'approche du Groënland. Il avait déjà aperçu quelques cimes de montagnes de glace; mais les fortes avaries que son brick avait subies pendant l'exploration l'avaient forcé de relâcher à Vapna-Fiordur, sur les côtes occidentales de l'Islande. Il était reparti au bout de quelques jours, dans l'espoir de se frayer un chemin à travers des glaces moins compactes. Depuis, on n'en a plus entendu parler.

V

La destinée de M. de Blosseville excita de vives sollicitudes. L'année suivante, le brick *la Bordelaise*, commandé par le lieutenant Dutaillis, fut expédié en Islande, à la recherche du malheureux navigateur. Après un voyage accompli à travers mille périls, *la Bordelaise* revint en France, sans avoir pu recueillir le moindre indice. Il y avait peu d'espoir que le commandant de *la Lilloise* fût encore en vie; pourtant on n'avait pas la certitude matérielle de sa perte. Cela suffisait pour qu'on dût continuer les investigations. En 1835, le ministre de la marine, M. Duperré, envoya, dans les mers du Nord, la corvette

la Recherche, avec l'ordre d'explorer les côtes occidentales de l'Islande. Au cas où la corvette ne rencontrerait aucune trace de naufrage, elle devait faire une tentative jusqu'aux comptoirs danois du Groënland. On conservait le vague espoir d'obtenir quelques renseignements des Esquimaux. En même temps, la Chambre des députés, sur une proposition de François Arago, vota des primes considérables en faveur des marins qui parviendraient à ramener un des individus ayant fait partie de l'équipage, ou même à prouver d'une manière authentique la perte de *la Lilloise*.

La Recherche aborda en Islande; elle y déposa MM. Gaimard et Robert, qui, outre la mission scientifique dont ils étaient chargés, devaient recueillir dans le pays tous les indices propres à faire connaître la destinée de M. de Blosseville. La corvette fit ensuite voile pour le Groënland. Les glaces flottantes ne lui permirent pas d'attérir. Elle revint à Cherbourg sans avoir pu faire pénétrer un rayon de lumière dans ce mystère que la mer, sans nul doute, dérobait dans ses profondeurs.

L'amiral Duperré ne se tint pas pour battu. Il avait donné ordre à la corvette de pousser jusqu'au Groënland; il fallait bien qu'elle y arrivât. L'année suivante, à peine revenue de son voyage aux colonies, *la Recherche* fut expédiée dans les mers polaires. Au commandant Tréhouart, le ministre adjoignait encore une fois une commission scientifique et littéraire, chargée de compléter les études faites précédemment sur les contrées du Nord. La corvette se conforma aux ordres ministériels. Elle pénétra cette fois jusqu'au Groënland, mais les difficultés et les périls de la navigation ne lui permirent d'aborder le grand continent polaire que par un seul point. Les Esquimaux n'avaient jamais entendu parler de *la Lilloise*. *La Recherche* revint en France avec la conviction qu'il ne restait de M. de Blosseville et de son équipage qu'un triste et glorieux souvenir. En revanche, elle rapporta des collections précieuses, des documents scientifiques et littéraires d'une haute importance. La science tira ainsi un brillant profit de la catastrophe de *la Lilloise*. Ce n'était pas la première fois, hélas! et ce ne sera pas la dernière, que la lumière se précipitait dans la voie ouverte par l'abnégation et sanctifiée par la mort.

VI

Nous entrons en communication avec les habitants de l'île. Les autorités du pays viennent à bord. Elles sont représentées par le comte Trampe, gouverneur de l'Islande, par M. Pietursson, coadjuteur de l'évêque, et par M. Finsen, maire de Reykiawik. Le gouverneur porte le grand uniforme de général d'infanterie ; il n'en faut rien conclure sur le caractère des fonctions qu'il remplit ; M. Trampe fait partie du corps pacifique de la magistrature ; les insignes dont il est revêtu sont communs à tous les employés civils du royaume danois. La tenue du maire pourrait, à la rigueur, passer pour celle d'un aide de camp du gouverneur. Le coadjuteur, lui, se présente en longue soutane de drap et de velours noirs ; une fraise à la Médicis entoure son cou.

La visite, qui a un caractère officiel, dure peu. Elle est tout entière remplie par ces paroles de bienvenue et les compliments qu'on se distribue en pareille occasion. Les autorités islandaises disparaissent abritées par le pavillon tricolore d'une de nos embarcations. Car, c'est un fait que j'ai omis de signaler, le gouverneur, sans notre concours, n'aurait pu se rendre à bord. Sauf les lourdes barques de pêcheurs, la rade de Reykiawik ne possède pas un seul canot. Le premier fonctionnaire de l'île est, sous ce rapport, moins bien partagé que le plus pauvre des Esquimaux.

Les cérémonies d'usage terminées, nous descendons à terre à notre tour, décidés à consacrer toute la journée à visiter la capitale. Hélas ! nous nous apercevons bientôt que pas n'est besoin d'économiser notre temps. Une journée ! c'est deux fois plus qu'il n'en faut pour dresser une statistique détaillée de Reykiawik. Les canots abordent. Les habitants ne se pressent guère sur nos pas. Il est vrai que, si toute la population était venue à notre rencontre, nous n'aurions pas eu à craindre la foule : les maisons sont très-disséminées, et la ville ne renferme pas plus de 700 âmes.

Les Islandais que nous rencontrons, occupés pour la plupart à sécher, à peser, à emballer de la morue, nous regardent d'un air calme, doux et sympathique. Les hommes se découvrent sur notre passage,

et murmurent des paroles de bienvenue. Ils ont l'air peu surpris de la visite que nous leur rendons; comme le doge de Gênes dans le Versailles de Louis XIV, c'est nous plutôt qui sommes étonnés de nous voir en Islande.

L'aspect de la ville est triste, morne, chétif. On rencontre çà et là des maisons assez propres, construites en planches et peintes en rouge : ce sont les habitations des fonctionnaires et des marchands aisés de la capitale. Leur intérieur n'offre rien d'intéressant. En Islande, plus que partout ailleurs, l'homme du peuple seul absorbe toute la curiosité du voyageur.

VII

La portion laborieuse de la population de Reykiawik peut donner une idée de ce que sont les travailleurs dans le reste de l'île. L'Islandais est généralement blond, robuste, mais lourdement découplé. Son œil est pensif; son attitude, nonchalante; sa démarche, engourdie. Il est sobre de gestes et de paroles; il est rare qu'un sentiment vivace ou une passion violente vienne agiter ses traits. Sa destinée l'accable; il a l'air de s'affaisser sous son poids. S'il travaille, c'est bien plus pour subvenir à ses besoins que pour étendre le cercle de ses jouissances. Comme tous les insulaires qui vivent de la pêche, il compte plus sur la Fortune que sur la production réglée et incessante de ses bras. S'il souffre de la misère, c'est que la mer n'a pas donné, c'est que le destin ne lui est pas propice. Il est fataliste; il porte ce sentiment sur sa physionomie. Lui arrache-t-on un mouvement d'expansion, le surprend-on à rire ou à chanter, c'est que le désespoir de la vie qu'il mène, des privations qu'il endure, des rigueurs du climat qui l'accable, l'a poussé à chercher dans l'ivresse un moment d'oubli. Il s'accommoderait assez volontiers de la tempérance; mais elle lui bat le rappel constant de la réalité. Il n'est heureux que lorsqu'il a perdu la mémoire de ce qu'il est.

Le costume de l'Islandais ressemble à son visage; il ne reflète aucun rayon de gaieté ou de fantaisie. Quand il est à terre, l'Islandais se revêt d'une vareuse confectionnée avec un tissu de laine noire qu'on

fabrique dans le pays et auquel on donne le nom de *vadmel*. Il se couvre la tête d'un chapeau à larges bords; un carré de cuir qui se replie et se lace sur le pied lui sert de chaussure. Quand il est en mer, il endosse un caban en cuir noir, que l'huile de poisson a rendu imperméable.

Les femmes islandaises, blondes et sveltes, seraient belles, si elles ne subissaient les mêmes impressions qui affectent le moral des hommes. Leurs traits respirent la douceur et la résignation. Elles sont calmes, silencieuses, appliquées à leur besogne, timides et réservées dans leurs manières. Leur costume se compose d'un corsage en *vadmel* noir et d'une jupe de la même étoffe qui tombe à larges plis. Les jeunes filles tressent leurs cheveux en guirlandes qu'elles rabattent à plat sur la nuque. A la hauteur du front, elles portent un petit bonnet en tricot noir qui prend la forme de la tête et qui laisse retomber sur l'oreille une longue houppe de soie. Les femmes mariées s'enveloppent le chef d'un mouchoir bigarré, que surmonte un cimier en toile blanche, ce qui fait ressembler cette coiffure à un casque romain. Les jours de fête, l'étoffe des vêtements se distingue par plus de finesse et de fraîcheur. Mais le costume s'enrichit surtout d'une foule de chaînes, de boutons, d'agrafes, de plaques, de bijoux en argent doré, finement travaillés dans le pays et qui plaisent par leur ancienneté et la forme bizarre de leur style gothique ou byzantin.

Les demeures du peuple islandais sont plus que modestes. Le paysan construit sa cabane avec de la pierre de lave et du bois flotté; le toit est en gazon. Une porte, tellement basse qu'il faut pour la passer courber la tête et l'échine, donne accès dans un couloir sombre et étroit. A droite, une chambre à coucher, commune à toute la population, hommes, femmes, maîtres et domestiques. A gauche, un garde-manger qui renferme les provisions, les instruments de pêche et de travail. Dans quelques cases moins pauvres, on trouve, en outre, une pièce où les femmes se réunissent pendant les veillées d'hiver. La cuisine est au fond; sa construction est toute primitive: quatre pierres sur le sol et un trou au toit, par où s'échappe la fumée. C'est le seul endroit de la maison où l'on fasse du feu. Le bois et le charbon, en Islande, sont des articles d'importation, et par conséquent de luxe. Le maigre combustible que fournit le pays suffit à peine à la préparation des aliments. On se chauffe, en hiver, en se serrant les uns contre les autres. A l'exception

des riches habitants de la capitale ou de quelques marchands des factoreries, le peuple ne connaît pas l'usage des planchers; le sol de la cabane est nu et boueux; une moisissure verdâtre en tapisse l'intérieur.

Le mobilier se ressent de la pénurie et du manque de matériaux. Le lit se compose de quatre planches mal jointes et recouvertes d'une grossière couverture. Les siéges, ce sont des têtes de vaches dépouillées de leurs peaux, ou des escabeaux formés d'ossements de baleine. L'air qu'on respire dans ces taudis est un miasme éternel où les âcres exhalaisons de poisson séché viennent se combiner avec l'odeur fétide de l'huile rance et l'aigre fumet du lait fermenté. Des peaux de mouton fraîchement dépouillées, le sang des animaux qu'on fait figer dans des terrines pour le faire entrer dans la préparation des aliments, tout cela affecte tellement les sens de l'étranger que, lorsqu'on s'aventure dans l'intérieur du pays, quelque temps qu'il fasse, on aime mieux subir les rigueurs du climat que de chercher abri dans un *baer* islandais.

Le paysan propriétaire, qui ne récolte que du foin et qui vit du produit de ses brebis, possède encore, à côté de sa hutte, un hangar où il enferme ses moutons en hiver; il y joint habituellement une grange et une forge. Perdu dans les solitudes de son île, livré à ses propres ressources, il est forcé d'exercer tous les métiers qui se rapportent à ses besoins. Son sort est parfois plus triste que celui du pêcheur. Il suffit d'un mois pluvieux qui fasse manquer les foins pour que le pauvre homme en soit réduit à exterminer son troupeau. S'il ne s'exécutait pas, la famine, au bout de quelques jours, se serait chargée de la besogne.

Le pêcheur jouit d'un sort plus heureux. Le hareng et la morue donnent en abondance dans ses filets. De temps en temps, une baleine vient s'échouer sur le rivage ou périt sous les coups des harponneurs. Le mois de février ouvre la saison de la grande pêche. Elle dure des mois entiers. Le froid est pénétrant; le temps, obscur; la mer, orageuse. Sous la conduite d'un patron, des barques nombreuses poussent au large. Les provisions du pêcheur consistent en un morceau de viande ou de poisson salé que relève un peu de beurre rance. Le pain est cher; on le fait venir de loin, attendu que le pays ne produit pas un grain de blé. Cette maigre pitance est arrosée avec du petit lait mélangé d'eau, âpre boisson, qu'on appelle *blanda*, et à laquelle le palais d'un étranger

a de la peine à s'accoutumer. Le soir, en rentrant, les pêcheurs se partagent entre eux le butin. On ouvre le poisson, on le dépèce, on le suspend dans les séchoirs; puis le pêcheur, accablé de fatigue, transi de froid et pénétré d'humidité, rejoint son domicile. Il y retrouve son sol vaseux et son grabat pourri. Les privations emboîtent le pas à sa suite et traînent lentement après elles d'atroces maladies : les rhumatismes aigus, la paralysie, la lèpre, l'éléphantiasis se partagent la vieillesse du triste laboureur de l'Océan.

La chasse ajoute fort peu aux ressources des indigènes. Le renard blanc n'abonde pas; quant au renard bleu, il n'existe qu'en fort petite quantité et seulement sur quelques points de l'île. Le renne qui habitait les parties septentrionales disparaît tous les jours, si même il n'a pas complétement disparu. Les oiseaux de mer ou les oiseaux de proie ne sont pas d'une grande utilité. Un oiseau qui vaut à lui seul plus que tout le gibier du pays, c'est l'*eider*. C'est lui qui fournit à l'Islande le bel article d'exportation si recherché dans le commerce sous le nom d'édredon. Le paysan indigène entoure la couvée du bienfaisant palmipède d'un respect qui va jusqu'à la superstition : cela ne l'empêche pas, le moment venu, de dépouiller sa victime jusqu'à la peau.

Les îles qui forment une ceinture à l'Islande, et surtout celles qui avoisinent Reykiawik, sont peuplées d'eiders. Au commencement de l'été, la femelle construit son nid et s'arrache le duvet pour en tapisser le fond et les parois. Sa besogne faite, elle pond ses œufs. Le mâle assiste sa compagne dans les soins qu'elle prodigue à ses embryons. Accroupi à côté d'elle, il la regarde continuellement, et si elle fait mine de remuer, il lui enjoint de ne pas exposer la couvée à la fraîcheur de l'air. Point de coups de bec; le conseil est donné et suivi avec douceur; c'est une pure admonition, et nullement une scène conjugale. Malheureusement, à peine les œufs sont-ils pondus, qu'une catastrophe éclate sur le ménage. Le propriétaire de l'île arrive, et, tout en prodiguant aux pauvres oiseaux de fallacieuses caresses, il emporte les œufs et le duvet. Les eiders ne se découragent pas; ils vont ailleurs, et bientôt un nouveau nid, tapissé de duvet, est rempli de nouveaux œufs. L'homme se montre encore; l'édredon et les œufs disparaissent. Il faut bien enlever les œufs; car, dans un nid dépouillé de duvet, ils auraient trop froid : vrai raisonnement de propriétaire! — C'est notre faute, dit

le mâle, nous avons choisi un asile trop près du pillard ; allons plus loin ; nous serons à l'abri de ses rapines. La femelle obéit silencieusement; on va s'établir dans un coin qu'on suppose bien dérobé. Une troisième ponte a lieu. Mais c'est en vain que la femelle cherche du duvet pour en faire un lit à sa couvée ; son corps est dénudé ; il ne lui reste plus que son amour et son dévouement pour ses petits. A cette vue, le mâle sent enfin fondre son égoïsme. Il offre à la cause commune une partie de son duvet. L'éclosion des œufs a lieu sans nouvelles péripéties. Quand les petits sont éclos, la femelle les conduit à l'eau. Le mâle, lui, semble tout fier de les avoir soustraits à force de perspicacité aux dangers auxquels ont succombé ses aînés. Et pourtant, l'homme a bien vu le nid ; mais l'édredon du mâle est de si mauvaise qualité, qu'il ne vaut pas la peine d'être récolté. L'été suivant, l'eider revient couver à la même place; l'expérience ne lui a rien appris.

VIII

Les rues de Reykiawik sont peu étendues; mais elles sont larges. Ici ce n'est pas l'espace qui manque; c'est la seule chose qu'on trouve en abondance. Il y aurait de la place pour de magnifiques allées, pour de beaux jardins. Rien de tout cela n'existe ; car rien ne pousse sur ce sol ingrat. Par-ci, par-là, derrière la case en bois de quelque bourgeois opulent, on aperçoit un petit bout de verger : ce sont de tristes spécimens de la végétation islandaise; mais, en même temps, des preuves évidentes de l'opiniâtreté avec laquelle on sollicite la terre. Vous entrevoyez des choux ordinaires qui dépassent à peine la dimension du légume connu chez nous sous le nom de chou de Bruxelles; de la laitue diaphane, dont la feuille pâle et tendre ferait les délices d'un oiseau des Canaries; des pommes de terre qui s'étiolent avant d'avoir atteint leur maturité. Dans l'intérieur des maisons, entre les rideaux de mousseline éclatants de blancheur, à travers les carreaux entretenus avec le soin particulier aux gens qui apprécient la clarté du jour, on aperçoit des essais d'horticulture. Quelques jeunes femmes de Reykiawik se donnent le luxe d'une giroflée : c'est ici une plante exotique, et elle a l'aspect pâle et maladif que prennent dans nos appartements les

fleurs exilées des tropiques. Quant aux roses, on ne les connaît qu'en peinture, par la description qu'on en trouve dans les traités de botanique, ou pour avoir voyagé en pays étranger.

IX

Un monsieur d'une haute taille s'avance à notre rencontre. Il est suivi de plusieurs autres. Tous portent l'habit noir cosmopolite qui a effacé les signes extérieurs des nationalités. C'est M. Bjarni-Johnson, recteur du petit établissement universitaire de Reykiawik. M. Bjarni-Johnson s'exprime avec lenteur; mais le choix de ses expressions dénote un homme qui a puisé la connaissance du français aux plus pures sources de la langue. C'est lui qui désormais deviendra notre guide, le compagnon infatigable de nos excursions dans l'intérieur du pays, l'interprète le plus hospitalier et le plus empressé que nous ayons rencontré. Derrière le recteur se tient, dans une attitude modeste, un vénérable vieillard, vrai type du savant qui a consacré toute une longue carrière à la poursuite d'un seul but. Pendant vingt ans, M. Gunnlaugsson a travaillé à dresser une carte de son île natale. Cette carte, si on la compare aux produits topographiques de ces derniers temps, laisse un peu à désirer. L'auteur, au lieu de commencer par l'ensemble pour arriver aux détails, a usé de la méthode inverse. Malgré ce procédé primitif, il a obtenu un résultat qui se recommande par son exactitude. Sa carte rend d'importants services, non-seulement aux personnes qui voyagent dans l'intérieur du pays, mais encore aux marins qui la consultent volontiers pour se rendre compte des méandres et des découpures des fiords islandais. Ce travail, qui aurait soulevé chez nous des difficultés matérielles de toute sorte, a été exécuté, en Islande, par un homme seul, privé des moyens et des procédés usités en Europe, et aux frais de l'auteur, qui lui a sacrifié tout son modeste patrimoine.

Le troisième personnage qui accompagne le recteur est M. Fridriksson, professeur de sciences naturelles à l'école de Reykiawik. M. Fridriksson ne parle que l'islandais et le latin. Cette rencontre est un remords vivant pour ceux d'entre nous qui ont peu profité de leurs études classiques. Le nombre en est considérable.

En compagnie du recteur et de ses deux collègues, nous ne pouvons nous diriger que vers l'établissement placé sous leur surveillance. Le collége national est certainement le plus bel édifice de la ville. Cinquante élèves s'y préparent, tous les ans, aux professions libérales. L'intérieur respire l'étude; toute autre préoccupation en est absente. Nous sommes au lendemain de l'ouverture des vacances; les élèves viennent à peine de prendre leur volée, et cependant on n'aperçoit pas les traces de ce désordre turbulent et irascible qui se traduit, dans la jeunesse de nos régions, en incisions cruelles dans les bancs et en profils malicieux dessinés sur les murs. Les salles d'études, les dortoirs, la bibliothèque, brillent par la propreté et par l'humilité. Il est facile de voir que rien de tout cela n'existe pour la montre : on passe les longues soirées d'hiver à étudier ces vieux livres rangés avec tant de soin; on résout force problèmes sur ce tableau balafré par l'usage.

X

L'établissement que nous visitons, consacré, ainsi que nous l'avons dit, aux études supérieures, est la seule école publique qui existe en Islande. L'État n'intervient nullement dans l'instruction élémentaire; c'est aux chefs de famille qu'il appartient d'y pourvoir. Il est, du reste, peu de contrées où le goût de l'étude soit aussi généralement développé qu'en Islande : ici encore, l'action civilisatrice du Protestantisme a puissamment contribué à exciter le désir de s'éclairer et de s'instruire. Aucun Islandais ne peut être admis à la confirmation qu'à la condition de savoir lire et écrire. La mère de famille consacre ses soirées à faire la leçon à ses enfants. Les orphelins sont placés chez les habitants aisés qui veulent bien s'en charger. Le pasteur surveille ces petites écoles; il interroge les élèves; il distribue aux pêcheurs les livres élémentaires. Quand il a reçu la confirmation, l'enfant du peuple n'échappe pas à la surveillance de son pasteur, qui lui prête des livres et l'encourage à ne pas abandonner le fruit de ses modestes études.

L'Islandais, du reste, forcé, par la température et habituellement par l'absence de tout voisinage, de vivre renfermé chez lui, se passionne pour la lecture. Néanmoins ses ressources sont fort restreintes : elles

consistent dans un exemplaire de la Bible et dans un recueil de *sagas*, qui se transmet par héritage. Le paysan lit ces naïfs récits à sa famille, et quand il a épuisé sa collection de chroniques, il l'échange contre celle de son voisin. La fille du plus pauvre pêcheur connaît ainsi par cœur les histoires romantiques de Saemud et les sagas de Snurri Sturleson.

Si l'on monte d'un échelon plus haut dans la hiérarchie sociale, l'instruction acquiert un caractère de développement peu connu en Europe. Les pasteurs, les fonctionnaires, les gens un peu aisés qu'on rencontre sur tous les points de l'île, s'expriment parfois en trois ou quatre langues différentes, discutant, avec une parfaite connaissance de cause, les chefs-d'œuvre de l'antiquité, étudiant avec amour les grandes productions scientifiques ou littéraires de notre époque.

Les jeunes gens qui aspirent à une instruction complète se rendent à Reykiawik. Le collége de la ville peut recevoir, comme nous l'avons dit, cinquante élèves; quarante seulement y trouvent un logement. L'État alimente vingt-quatre bourses de 240 fr. chacune. On y donne un enseignement technique et littéraire complet. Des cours facultatifs d'hébreu, de français et d'anglais, sont établis pour les personnes qui veulent y assister. Après six années passées sur les bancs, l'élève qui a atteint l'âge de vingt années prend ses degrés de bachelier ès-lettres et de bachelier ès-sciences.

Les cours de théologie, professés par deux maîtres sous la surveillance d'un directeur, durent deux ans. L'État y entretient trois bourses. Les élèves reçoivent, en outre, une indemnité de logement. Leur nombre, en moyenne, est de cinq. Le séminaire confère le grade de bachelier en théologie. Les grades plus élevés, comme ceux de docteur en droit, en médecine et même en théologie, ne peuvent être obtenus qu'à l'université de Copenhague. L'État donne sa protection aux jeunes Islandais qui viennent terminer leurs études dans la capitale du Danemark. Au commencement du dix-septième siècle, Christian IV fonda, à Copenhague, un établissement spécialement destiné à venir en aide à la jeunesse pauvre et studieuse. Cent élèves y sont logés gratuitement et reçoivent un subside de 45 francs par mois. Tous les élèves islandais ont le privilége d'une admission immédiate; ils en jouissent pendant quatre ans. Mais l'Islande n'abuse pas de la munificence de l'État; c'est

tout au plus si elle envoie, chaque année, quatre élèves à la métropole.

La Bibliothèque de Reykiawik exciterait du scandale parmi les bibliomanes. Son catalogue est considérable, et pourtant bon nombre d'ouvrages sont dépareillés, et la plus grande partie des rayons est complétement vide. On croit, à juste titre, en Islande, qu'un livre n'a de valeur qu'autant qu'il circule, et comme tout habitant de l'île a le droit d'emprunter des livres, il en résulte que la bibliothèque court par monts et par vaux. Ce sont, d'ailleurs, les Islandais eux-mêmes qui ont fondé et enrichi cet établissement. L'État a ouvert une souscription et s'est engagé à envoyer, chaque année, de Copenhague, un choix des meilleures publications; mais ce sont les particuliers qui ont apporté la plus grande partie des livres ou qui ont donné de l'argent pour leur acquisition. A notre départ, la bibliothèque s'est accrue encore d'une précieuse collection d'ouvrages français, don du Prince Napoléon, en souvenir de l'accueil hospitalier dont nous venions d'être l'objet.

Il existe, à Reykiawik, une société littéraire, fondée en 1816, et composée de membres indigènes et de membres étrangers. Elle reçoit de l'État un léger subside annuel; elle publie des livres populaires qui contribuent à répandre l'instruction dans le pays. La capitale possède également une feuille périodique hebdomadaire qui met les habitants au courant des nouvelles du monde politique. Les récits manquent souvent d'actualité. L'Islande ne communique qu'à de rares intervalles avec la métropole; de plus, lorsque vient l'hiver, toutes les relations sont interrompues; séparée du reste du monde, l'île tombe dans un état de claustration complet.

XI

La salle du collège de Reykiawik sert à deux fins : on y soutient des thèses, et c'est dans son enceinte que se réunit l'assemblée nationale de l'Islande. Pendant longtemps le pays, qui compte 60,000 habitants, fut gouverné par des décrets royaux émanés de Copenhague. Depuis 1843, le Danemark a conféré à l'Islande la faveur d'une représentation, sous le nom d'*Althing*, nom cher aux habitants de l'île, en ce qu'il

leur rappelle leurs anciennes institutions. On n'a, d'ailleurs, restitué à l'Islande que le nom de ses antiques assemblées; l'*althing* actuel n'a qu'une voix consultative; le pays continue à être gouverné par des décrets royaux expédiés de Copenhague. La Diète islandaise se compose d'un député par canton, élu directement par les habitants qui peuvent justifier de 120 francs de revenu en immeubles. Le roi de Danemark complète la députation en choisissant six membres. La Diète se réunit tous les deux ans dans la capitale. La session dure un mois. Outre les six députés royaux, la couronne est représentée par un commissaire nommé par le roi. Quoique le profit que la couronne retire de l'Islande soit exigu, ses intérêts, comme on voit, n'en sont pas moins bien défendus. La Diète donne son avis quand on le lui demande, et présente les pétitions quand elle le juge convenable. Le commissaire royal recueille les avis, ramasse les placets, y joint ses observations, et envoie le tout à la métropole. L'année suivante, une goëlette de l'État, qui fait tous les ans le voyage de Reykiawik à Copenhague, apporte la réponse du gouvernement, qui est libre, comme nous l'avons dit, de prendre en considération ou de rejeter les décisions prises par l'*althing* islandais.

L'administration est calquée sur celle du royaume de Danemark. L'Islande est divisée en trois districts : Sud, Nord et Ouest. Le chef du district du Sud réside à Reykiawik; il porte le nom de *stiptamtman*. Outre l'administration de son district, il a la charge de transmettre à la métropole tout ce qui a rapport aux affaires ecclésiastiques et aux finances de l'île. En temps de guerre, il prend le titre de gouverneur général; c'est, du reste, la seule défense que l'Islande puisse opposer à l'ennemi. Cette première dignité est toujours confiée à un Danois, qui vient passer cinq ou six ans à Reykiawik, y compter les heures et les minutes, et qui, le temps de son exil terminé, s'empresse d'aller faire valoir la tristesse du séjour pour obtenir un poste convenable dans sa patrie. Les deux autres préfets (*amtmen*) pourraient, à la rigueur, être Islandais; ils relèvent du ministère de Copenhague et point du tout de leur collègue de Reykiawik. Le pays compte, en outre, dix-neuf sous-préfectures ou cantons (*syssel*), administrées par des *sysselmen*, qui remplissent à la fois les fonctions de juges de première instance et de receveurs particuliers des finances. Reykiawik, en sa qualité de

capitale, possède de plus un maire (*byfoged*), qui veille aux intérêts municipaux, et qui remplit, sous la surveillance du gouverneur, la charge de receveur général.

Les rapports que ce fonctionnaire adresse à Copenhague sont ceux qui y font le plus triste effet. Les finances de l'île sont depuis longtemps en déroute. Le budget de 1856 portait les recettes à 96,000 francs et les dépenses s'élevaient à la somme de 158,000 francs. L'*althing* seul y figure pour 24,000 francs. Le gouvernement danois supporte le déficit. Il est vrai qu'il se plaint de ce que le plaisir de compter une grande île dans ses États ne lui rapporte pas davantage. Que d'États pourraient en dire autant de leurs colonies !

La façon dont l'impôt est assis et perçu en Islande est un vieux reste des temps les plus reculés. L'archéologie s'en accommode mieux que la science administrative. Les impôts, basés tout à la fois sur les biens meubles et immeubles, portent les dénominations suivantes :

1° La taxe de 12 francs (*skat*), qui atteint les chefs de famille dont les revenus sont regardés comme supérieurs à la somme de 60 francs par tête ;

2° Le *gjaftoll*, ou rétribution pour obtenir prompte justice. Elle varie de 60 centimes à 6 francs. Jadis, pour obtenir la solution d'un procès, le plaideur payait une somme plus ou moins forte au juge. Ce tribut ayant paru incompatible avec le caractère de la magistrature, on l'a converti en une taxe générale;

3° Le *logmans'toll*. C'était originairement le salaire du président des assemblées délibérantes, quand le pays jouissait de son indépendance. La taxe se monte à 35 centimes par tête. On l'a conservée comme un souvenir de l'ancienne grandeur du pays;

4° L'*althings'skat*. Impôt destiné à subvenir aux frais de l'*althing*, est payé par les propriétaires sur une cote de leur rente foncière, déterminée par le cadastre. Tout député perçoit 9 francs par jour;

5° Le *tiund*, ou la dîme, payée tout à la fois par la propriété foncière et par la propriété immobilière. La recette est divisée en quatre parts égales entre le roi, le clergé, l'Église et les pauvres. Ces derniers, bien que traités comme le roi, ne puisant que de faibles ressources dans la part qui leur incombe, on a cru devoir leur accorder en outre le produit d'un léger impôt, perçu sous le nom de *droits communaux*.

La liste des impôts est close par le droit d'un demi pour cent que tout acquéreur de propriétés immobilières verse au trésor.

L'exercice du pouvoir judiciaire, en matière civile et criminelle, est conféré aux sous-préfets. Ils poursuivent d'office et jugent les délits qui se commettent dans leurs districts respectifs. Le juge remplit ainsi en même temps les fonctions de ministère public. Quand l'accusé se déclare incapable de plaider lui-même sa cause, on lui désigne, sur sa requête, un défenseur. L'office d'avocat n'existe pas en Islande. Tout homme qui a la parole facile peut en remplir les fonctions. Dans les cours civiles, les juges sont obligés de servir de guides aux parties et de les aider de leurs avis. Le plaignant ou le condamné appelle de ce tribunal de première instance à la cour de Reykiawik, juridiction suprême du pays, composée d'un président et de deux assesseurs. Le tribunal de Copenhague décide en dernier ressort dans toutes les causes civiles dont l'objet en litige dépasse la valeur de 300 fr.

Il est rare qu'une exécution capitale ait lieu en Islande. C'est à peine si, en remontant aux époques dont on garde la mémoire, on en compte cinq ou six. Encore dit-on que l'on a là, chaque fois, les plus grandes difficultés de se procurer un bourreau.

Le pouvoir judiciaire intervient encore dans les questions qui regardent le mariage et le divorce. Un homme au-dessous de vingt ans et une femme qui n'a pas atteint sa seizième année ne peuvent contracter d'union qu'avec une dispense formelle du roi. Le mariage est interdit aux lépreux. Les pauvres qui reçoivent des secours de la commune ont besoin pour se marier de son consentement. Toute peine infamante entraîne de droit le divorce. Dans le cas d'incompatibilité de caractères, on ne l'obtient qu'après trois ans de séparation de corps. Le préfet a le droit d'accorder les dispenses nécessaires pour l'acte de séparation simple. Le ministre de la justice a seul le droit de prononcer lorsque la demande émane de l'un des époux. Les personnes séparées par le divorce peuvent se remarier chacune de son côté; la seule cause qui y mette obstacle, est la conduite qu'elles tiennent à la suite de l'acte de séparation; si elles sont l'objet de graves accusations contre les mœurs, c'est la chancellerie de Copenhague qui seule les autorise à contracter de nouveaux liens.

L'Islande, au point de vue ecclésiastique, est divisée en cent quatre-

vingts cures, vingt vicariats et un diocèse. Autrefois, le pays comptait deux évêchés, celui de Skalholt et celui de Holum. Aujourd'hui, il n'y en a plus qu'un seul, dont le titulaire réside à Reykiawik.

La condition du clergé de campagne est généralement misérable. Le curé reçoit de l'Église une maison et un enclos ou pâturage; l'État y joint un traitement modique. Ce sont là tous les revenus de la cure; le casuel y ajoute fort peu de chose. Le pasteur islandais de l'intérieur vit dans une grande solitude. Ses paroissiens sont disséminés sur la surface du pays. Forcé d'exercer plusieurs métiers, d'être pêcheur, charpentier, forgeron, le prêtre travaille toute la semaine comme un nègre; le dimanche, il distribue la rosée de sa parole à ses ouailles, et il prend un peu de repos. C'est une existence bien précaire que celle-là. Mais toutes les fois qu'on élève des réclamations et qu'on parle de l'améliorer, l'État répond en alignant la somme que lui coûte chaque année la possession de son île.

Les médecins de l'âme ne sont pas, du reste, les seuls qui aient à se plaindre de leur situation. Les médecins du corps ne perçoivent également que des rétributions très-modiques; leur casuel est insignifiant dans un pays où l'opulence commence aux limites de la misère. L'État entretient neuf médecins, et ces fonctionnaires font des tournées dans l'île. En hiver, le peuple est obligé de se bien porter, le recours à la science devenant impossible.

Le service postal, tel qu'il est organisé, donne une idée de ce qu'il était dans son origine. Il est desservi par un piéton, qui traverse, chaque année, huit fois le district du Sud, trois fois celui de l'Ouest, et une fois celui du Nord. Il est bien entendu que, pour exécuter ces voyages, le courrier choisit surtout la belle saison. Aussi, en hiver, les habitants de l'intérieur sont-ils privés de nouvelles de Reykiawik, comme la capitale l'est de communication avec le monde entier.

XII

Nous avons vu précédemment que les finances de l'Islande sont en déficit perpétuel. Malgré un certain luxe d'impositions, elle coûte, au trésor de Copenhague, une soixantaine de mille francs par an. La

malheureuse île tend la main, vit d'aumône et vit pauvrement. D'où vient cet état précaire? Les ressources du pays sont-elles véritablement insuffisantes pour nourrir la population? Faut-il accuser les habitants? Tirent-ils tout le parti possible de leur sol? L'État n'a-t-il rien à se reprocher dans la faillite annuelle de sa colonie? Ces questions méritent que l'observateur s'y arrête un instant.

Le sol de l'Islande n'est pas propre à la production des céréales; c'est là un fait irréfragable. Mais l'île n'offre-t-elle aucun produit qu'elle puisse offrir en échange aux contrées qui abondent en blé? Le sol de la colonie contient des carrières d'agate, d'onyx, de soufre, de cristal de roche, de spath. Les exploite-t-on? Non; on ne les effleure seulement pas. Le paysan islandais s'adonne presque entièrement à l'élève des bestiaux. Le relevé statistique de la dernière année portait le chiffre des bêtes à cornes à 24,000, celui des chevaux à 42,000 et celui des moutons à 700,000. Partout où la lave a laissé à découvert un bout de terre végétale, l'herbe pousse et suffit à assurer la subsistance d'un petit troupeau. A-t-on mis à profit toute cette partie du sol qu'on peut convertir en pâturages? Non encore; de grandes étendues dans l'Islande méridionale restent en friche; on est loin également d'avoir tiré tout le parti possible de certains districts du centre. Après l'élève des bestiaux, la pêche constitue la principale ressource de la population indigente. L'île possède trente-quatre bâtiments de fort tonnage destinés à cette industrie, et trois mille cinq cents bateaux pêcheurs. Elle exporte trois millions de kilogrammes de morue, environ sept mille barils d'huile de poisson et six cent vingt tonnes de rogue. Malgré cela, la pêche, elle aussi, est loin de donner tout ce qu'elle pourrait produire; elle est susceptible de prendre un plus grand développement. Les nombreuses flottilles qui viennent de tous les coins de l'Europe exploiter avec bénéfice cette industrie sur les côtes de l'Islande en fournissent une preuve évidente.

Si le bien-être des Islandais est si restreint, il semble donc, au premier abord, qu'il faille en accuser leur indolence. Un mûr examen fait découvrir en leur faveur des circonstances atténuantes. Toute responsabilité se mesure au libre arbitre dont on dispose. Si on lui avait laissé la liberté, l'Islande n'eût pas eu besoin de mendier tous les ans le secours de la métropole. Or, on n'a jamais usé à son égard du laisser-

faire. Aujourd'hui encore, toute affaire importante de la colonie ne peut trouver de solution que dans les ministères de la métropole; au moindre dissentiment qui s'élève entre les communes, les parties sont forcées d'aller plaider à Copenhague.

Les annales de l'île nous apprennent que l'Islande indépendante subvenait largement à l'entretien d'une population de 100,000 habitants, à peu près le double de la population actuelle. Aussitôt que l'Islande tomba sous la domination de la Norwége, son activité s'éteignit, et, par suite, ses ressources diminuèrent. Les habitants du pays, au lieu de se livrer au travail, interrogèrent d'un œil inquiet l'horizon. Ils comptaient sur les navires norwégiens pour leur apporter des denrées. Quand les arrivages manquaient, ils tombaient dans le désespoir, et la faim les décimait. Pourquoi ne travaillaient-ils plus? Pourquoi ces robustes insulaires avaient-ils passé tout à coup à l'état d'une horde de mendiants hâves et faméliques? C'est qu'un vampire étouffait en eux l'énergie et tarissait les sources de la vie. Ce vampire, c'était le monopole.

Quand l'Islande, suivant le sort de la Norwége, eut été réunie au Danemark, le gouvernement danois se demanda ce qu'il ferait d'une île ravagée par les tremblements de terre, désolée par les éruptions volcaniques. Il se dit que, s'il avait une colonie, il fallait qu'elle lui rapportât quelque chose. Pour appliquer cette idée, qui vient naturellement à tout propriétaire, le Danemark s'y prit le plus simplement du monde : le commerce avec l'Islande fut affermé à des compagnies marchandes qui espéraient en tirer de grands profits, et qui songèrent à en donner quelque chose à l'État. Ces compagnies vendirent tant à l'Islande, que la pauvre île ne tarda pas à être ruinée. Le monopole avait donc produit ses résultats, toujours et partout les mêmes. L'opération s'était passée comme d'habitude. Les sociétés avaient établi des taxes, vécu d'abus, pressuré le pays. L'Islande souffrit cruellement; mais enfin ses plaintes finirent par trouver de l'écho dans la métropole. Le gouvernement danois dut changer de système. La compagnie fermière du commerce islandais fut abolie. Chaque port, chaque chef-lieu de district fut affermé à un marchand danois qui l'exploita pour son compte. L'Islande, au lieu d'être opprimée par un seul, fut ainsi livrée aux mains d'une oligarchie mer-

cantile qui augmenta ses calamités. Le poisson, l'huile, le bétail et la laine furent à la merci du marchand. On se découragea des pêcheries et de la culture du sol. L'île avait eu à souffrir de plusieurs épidémies; des éruptions volcaniques, des convulsions du sol lui avaient causé d'énormes dommages; elle pouvait néanmoins entrer en convalescence et se réparer. Ce monopole multiple lui donna le coup de grâce. Si encore on s'en était tenu là. Mais, à Copenhague, on changeait à chaque instant de système. On passait du monopole unique au monopole de plusieurs compagnies. Seulement, le principe restait le même. Les sociétés se faisaient une concurrence acharnée. A mesure qu'un privilége expirait, des solliciteurs arrivaient qui mettaient une enchère. Le fisc, ne voyant que son profit du moment, allait à eux, et la pompe aspirante du privilége continuait à ruiner le pays.

Vers le milieu du dix-septième siècle, le roi Frédéric V eut de vagues soupçons des calamités qui pesaient sur l'île. Il subventionna, de ses propres deniers, une société industrielle qui se proposait de venir en aide à la colonie en y établissant des fabriques de soufre, des filatures de laine, des tanneries. Mais cette tentative de l'État eut le sort de toutes celles du même genre; l'État se trouva mauvais producteur; la société fit faillite; les fabriques tombèrent en ruines, et l'Islande se retrouva plus que jamais courbée sous le joug de l'ancien système. Quel moyen employer pour guérir ses maux? Le plus puissant, c'était de montrer ses souffrances au grand jour, de plaider la cause de l'île devant l'opinion publique. Vers 1770, la presse danoise obtint, non pas la permission, mais la tolérance de s'occuper des affaires du pays. Des écrivains de talent firent pénétrer un peu de lumière dans les ténèbres de l'organisation commerciale du Danemark. Les priviléges des sociétés furent attaqués; on fit ressortir leurs déplorables conséquences; on mit à découvert des prévarications, des dols, des violences. La Compagnie générale, pour ne citer qu'un fait, fut atteinte et convaincue d'avoir, en 1768, expédié à l'Islande affamée toute une cargaison de farine avariée. Ce fut pour la justice un jour d'éclatant triomphe. Le roi condamna les commissionnaires à une forte amende au profit des consommateurs qu'ils avaient volés et empoisonnés. Le système des sociétés privilégiées fut décidément aboli. Le gouvernement, croyant que le mal provenait uniquement de la mauvaise

foi des compagnies, exploita le monopole pour son propre compte.

On se donnait, à Copenhague, des peines infinies pour découvrir la source du mal, qui pourtant sautait aux yeux de tout le monde : c'était la liberté qu'il fallait à l'Islande, on le sentait; mais qui aurait osé le dire? Ce qu'il advint, on le devine. Le conseiller Stephenson a prouvé, par des faits authentiques, que le monopole royal avait été plus oppressif que celui des sociétés particulières, et que les procédés de la bureaucratie avaient dépassé l'exploitation mercantile.

L'année 1763 fut, pour l'Islande, une époque de cataclysmes : le sol, à la suite d'une série de secousses, se fendit et fut parsemé d'abîmes; les volcans couvrirent l'île de lave et de cendres. La colonie poussa un long cri de douleur; elle se mourait de faim et d'épidémie. Le gouvernement danois ouvrit des souscriptions; un bâtiment chargé de provisions fut expédié; il n'arriva qu'en 1764, lorsque ceux auxquels il portait secours étaient déjà descendus dans la tombe. La population de 60,000 était réduite à 47,000 individus.

Vingt-trois ans après, on s'aperçut que le monopole n'avait plus qu'un rendement insignifiant. On songea alors très-sérieusement à l'abolir. Mais, au lieu d'aller droit au but, on s'arrêta à moitié chemin et on prit une demi-mesure. Les priviléges furent supprimés; tout marchand danois put trafiquer avec l'Islande, mais les étrangers furent exclus. Ce n'était pas le patriotisme exclusif qui manquait, comme on voit, à cette mesure. Cette demi-liberté commerciale subsista encore quelque temps. Le gouvernement danois se décida enfin à adopter le système en vigueur chez la plupart des nations européennes.

XIII

En 1848, le Danemark, emporté par le mouvement général qui agitait l'Europe, procéda à une modification dans le sens populaire de ses lois fondamentales. Le vieux parti danois eut la douleur de voir rayer de la constitution plusieurs articles qui pourtant portaient le vénérable cachet du Moyen Age. L'Islande croyait que le souffle de la bourrasque politique lui apporterait, à elle aussi, quelque épave... Mais comme elle ne pouvait que supplier, procédé qui, à l'époque dont nous

parlons, semblait avoir été reconnu oiseux, il en résulta qu'elle dut se contenter de ses aspirations et de ses espérances. C'est tout au plus si la modération de sa conduite lui valut l'établissement, à Copenhague, d'un département islandais et la nomination d'un indigène au poste de directeur. Il est vrai que c'était là une grande nouveauté. On avait été persuadé jusque-là qu'on possédait d'autant plus de droit à gouverner la colonie, qu'on était moins familiarisé avec ses besoins et ses intérêts. Aussi était-il dans les habitudes de placer un Danois à la tête de la haute administration du pays. On promit en même temps à l'Islande de modifier ses rapports avec la métropole. La Diète de l'île crut devoir indiquer dans quel sens ces modifications seraient plus favorables à ses intérêts. Elle demanda que l'*althing* fût investi du droit de voter les lois et les impôts; qu'il fût nommé un ministre spécial pour l'Islande ne conférant qu'avec le roi au sujet des affaires du pays; que les lois locales fussent publiées en langue islandaise et qu'elles reçussent la ratification du roi seul; qu'il fût accordé à l'Islande la faculté de nommer deux députés au Parlement général du royaume; enfin, que le tribunal supérieur de l'Islande fût transformé en cour de cassation. Le commissaire royal ne jugea pas ces demandes admissibles; l'assemblée appelée à en délibérer fut dissoute en 1851, et les promesses devinrent ce qu'elles deviennent habituellement.... quand une force majeure ne sollicite pas leur accomplissement.

XIV

L'église de Reykiawik est bâtie dans un style aussi simple que le collége. Vue de face, c'est un quadrilatère coiffé d'un triangle. L'intérieur respire la sévère austérité du culte protestant. D'un seul coup d'œil, on en embrasse tous les détails.

Au sortir du monument, nous regardons de quel côté nous pousserons nos investigations et quelle pâture nous donnerons à notre curiosité. Hélas! la direction à prendre est complétement indifférente : il n'y a plus rien à visiter; nous avons tout vu. Pour parcourir en détail la capitale de l'Islande, une heure suffit. Nous la connaissons maintenant tout aussi bien que le mieux renseigné de ses indigènes.

A quoi dépenser notre temps? Allons voir les environs de la ville.

Nous faisons quelques pas en avant, et nous voilà hors de Reykiawik. On s'en aperçoit, non par les barrières et par les murs d'enceinte, mais à la solitude endormie qui règne aussi loin que s'étendent les regards. Des barrières! il n'y a rien de semblable en Islande; les douaniers y mourraient d'ennui et de désœuvrement. Un tapis de verdure, ayant pour bordure des montagnes de lave et des rochers volcaniques, s'étale au loin. La prairie ressemble au plus beau velours vert. Ses couleurs douces, calmes, riantes, reposent agréablement l'œil du voyageur qu'a fatigué pendant plusieurs jours l'aspect monotone de la mer. Une foule de petites fleurs émaillent la prairie. Ce sont des renoncules à corolles d'or; ce sont surtout des *vergiss-mein-nicht*, charmantes fleurs bleues à pétales irisées, qui rappellent les pays du Nord, l'affection dont on les y entoure, le sens poétique qu'on y attache, les chansons auxquelles elles s'entrelacent en couronnes virginales ou en fraîches guirlandes, les métaphores tendres qu'elles provoquent, en rappelant par leur couleur les yeux bleus qu'on rencontre chez les blondes filles des contrées septentrionales. Les *vergiss-mein-nicht* sont les premières fleurs qu'on apprend à aimer dans le pays des longs hivers. Elles s'y rattachent à toutes les époques de la vie humaine. L'homme, à leur vue, évoque devant son souvenir les moments de son enfance; il voit sa mère lui souriant de son plus tendre sourire, quand, tout fier de son butin, il accourait, rose et essoufflé, déposer sur ses genoux la dépouille bleue de la prairie. « *Vergiss-mein-nicht*, » ne m'oubliez pas, petite mère, balbutiait-il; et, pour toute réponse, deux blanches mains écartaient les boucles soyeuses de sa chevelure; puis venaient les baisers sans fin. Plus tard, d'une main tremblante, le jeune homme ne pille plus par touffes le tapis printanier; pensif, il cueille une seule fleur; il l'offre timidement dans l'éloquent silence de son cœur; une main jeune, délicate, avance ses doigts roses et effilés. Ici encore, pas de paroles pour réponse; une rougeur diaphane colore les joues de la jeune fille; le même mutisme, mais accompagné d'un regard qui vaut mieux qu'une promesse, puisqu'il exprime tout un serment. Ce serment, à son tour, vaut-il beaucoup?... Passons... Ces jeux de l'enfance et de la jeunesse réveillent des souvenirs qui ne sont pas de nature à égayer même le paysage de Reykiawik.

L'herbe des prairies islandaises est fine et luisante; elle offre très-probablement un grand attrait aux troupeaux. Mais tandis qu'on jouit de l'éclat de la verdure, l'œil ne quitte pas les lignes horizontales du sol. Au-dessus de la tige des fleurs, rien ne se détache sur le ciel : pas un arbre, pas un arbuste. Les graminées elles-mêmes semblent hésiter à percer la surface de la terre; les brins d'herbe, frêles, indécis, se serrent frileusement les uns contre les autres, prêts à rentrer dans le sol au souffle de la première bise. Un éternel silence plane sur ces solitudes; rien ne vient l'interrompre, pas même le sifflement du vent qui chercherait en vain des cimes d'arbres à plier, des feuilles à agiter.

Dans l'intérieur de la ville, où nous ne tardons pas à rentrer, le passant peut aller droit son chemin; il n'a pas besoin de se préoccuper de ce qui l'entoure; une voiture ne le forcera jamais de dévier de la direction qu'il aura prise. Il n'en existe pas une seule à Reykiawik. Ce genre de transport est, du reste, parfaitement inconnu en Islande. Il est tel indigène qui a passé une longue vie sans avoir vu une roue, pas même celle d'une brouette. A la vérité, rien ne serait plus inutile ici qu'une voiture, qu'un chariot quelconque. Il n'existe pas une seule route, il n'y a pas dans toute l'île un seul sentier carrossable. « Pour quel motif, demande-t-on à l'indigène, l'Islande est-elle privée de l'antique et commode invention d'un panier ajusté sur une paire de roues? — C'est probablement à cause de l'absence des voies de circulation. — Comment se fait-il que vous n'ayez pas chez vous un seul chemin? dit-on en interrogeant un autre insulaire. — Des chemins! répond-il, qu'en ferions-nous? l'île ne possède pas une seule voiture. »

XV

Cette Islande qui, lorsque nous avons quitté l'Écosse, était l'unique objet de nos désirs, nous l'avons sous nos pieds, nous foulons son sol, et, en vrais fils d'Ève, nous avons déjà oublié nos préoccupations de la veille; nous ne sommes qu'à demi satisfaits. L'Islande, c'est bien. Mais devons-nous aller au Groënland, et, dans le cas d'affirmative, pourrons-nous y parvenir? Au retour de Reykiawik, des groupes se forment sur le pont de la corvette, et discutent les chances d'une traversée dans les

mers polaires. La question vaut la peine d'être débattue. Cette fois-ci ce ne serait plus une simple excursion, mais bien un voyage en règle, avec ses incertitudes, ses péripéties, ses dangers, et cela dans un pays où le touriste ne s'aventure guère et dont on ne connaît bien ni la configuration, ni les abords, ni les points de relâche. Les côtes du Groënland ! Chaque fois que ces mots-là sont prononcés en Europe, c'est pour y rattacher une scène de désolation, un sinistre, un naufrage. Il y a là des montagnes de glace qui surgissent tout à coup du sein des eaux, puis qui s'écroulent sur les navires et qui les engloutissent dans les profondeurs de l'abîme. Il y a la *Banquise*, dont les blocs se resserrent à un moment donné derrière le bâtiment qui les longe, lui ferment la retraite, s'amoncèlent sur ses flancs, le pressent entre leurs parois immenses et finissent par l'écraser comme un œuf. Il y a des brumes qui durent des semaines entières, au point qu'on ne peut reconnaître l'endroit où l'on est, et qui, secondées par des courants perfides et inconnus, portent le vaisseau dans des directions impossibles. Il y a les influences indéterminées du pôle magnétique qui affolent l'aiguille du compas et lui impriment des variations bizarres, indéchiffrables ; avec cela, pas de cartes marines, pas de pilotes sur les côtes. Et puis, notre corvette est-elle bien en état d'affronter les périls d'une navigation dans ces parages inhospitaliers ? Pour répondre en toute conscience et d'une manière affirmative, il faut avoir oublié l'aspect que présentent les baleiniers de Peterhead.

La direction qu'on suivra ultérieurement dans le voyage se dérobe aux passagers de la *Reine-Hortense* dans les mystères d'une décision supérieure. Ils iront où on les conduira, et jouiront ainsi du plaisir de la surprise, plaisir dont plusieurs d'entre eux s'obstinent à ne pas comprendre les douceurs. Pourtant, grâce à une curiosité persévérante, passion qui domine chez tous les voyageurs, on parvient à soulever un coin du voile. Le prince Napoléon est décidé à explorer la *Banquise* et à pousser jusqu'au Groënland. Ceux qui trouvent que l'Islande offre à leurs études une moisson suffisante et qu'il leur faut du temps pour recueillir des observations, ceux-là sont libres de rester dans l'île ; on les reprendra au retour. En attendant, leurs familles seront rassurées sur leur compte.

On a beau solliciter les habitants de Reykiawik, les interroger de

toutes les façons; ils ne peuvent donner aucun renseignement sur la colonie polaire de leur métropole. Ils ne sont jamais en communication avec le Groënland; ils ignorent ce qui le concerne. C'est tout au plus s'ils peuvent fournir quelques récits légendaires, vagues, exagérés et peu rassurants. De Reykiawik, disent-ils, aucun marin ne s'aventure aussi haut vers le pôle. De Copenhague, des missionnaires, de hardis marchands pénètrent dans ce pays, où l'on a l'habitude de se chauffer avec des épaves de navires naufragés; et, ajoutent-ils avec un calme hyperboréen, ils en reviennent quelquefois. Dans tous les cas, si la corvette persiste à vouloir tourner sa proue vers le Nord, force lui sera de se faire accompagner par un bâtiment chargé de combustible; la traversée est longue et ses propres ressources seraient insuffisantes.

Deux steamers anglais, affrétés à Liverpool pour nous suivre avec un chargement de charbon, restaient mouillés dans la rade de Reykiawik. Voyons comment les capitaines de ces navires vont prendre la proposition qui va leur être faite de nous accompagner à la grande *Banquise*. On les envoie chercher. L'un d'eux n'est pas à bord; il a la réputation d'être un marin hardi jusqu'à la témérité, et certes, comme nous aurons l'occasion de nous en convaincre plus tard, c'est une réputation bien méritée. L'autre capitaine arrive seul. C'est un homme jeune encore, avec des yeux bleus, des cheveux blonds, et le regard d'une miss pudique qui aurait coiffé sainte Catherine. « Vous avez, capitaine, quelque habitude de la navigation? lui demande le commandant La Roncière. — Oui, répond notre Anglais en baissant modestement les yeux; j'arrive en ce moment de l'Océanie; je n'ai pris à Liverpool que le temps de charger votre charbon.—Y a-t-il longtemps que vous exercez votre métier? — Je n'en ai jamais eu d'autre. — Que penseriez-vous d'un voyage au Groënland? — Rien du tout; je n'y pense pas. — Seriez-vous disposé à nous y accompagner? — Pas tout de suite; mes fourneaux sont éteints; je demande deux heures pour chauffer et appareiller, et je vous suis. — Connaissez-vous la route? — J'ai une carte; il est possible qu'elle soit assez exacte. — Mais les glaces? interrompt un des voyageurs. — Ah! oui, il y en a beaucoup; j'ai entendu dire qu'il y en avait partout dans ce pays-là. — Et vous croyez pouvoir arriver?—Oh! on arrive toujours, pourvu qu'on ait mis le cap dans la direction. »

Le colloque en reste là. Il n'y a pas d'autres renseignements à demander à l'insulaire. Il ne sait pas le premier mot sur le Groënland. Toute discussion avec lui serait oiseuse. Il est décidé à marcher droit devant lui, quelle que soit la destination. Après ce léger échantillon du caractère de nos voisins, il est inutile de chercher la raison qui fait que la Grande-Bretagne est un pays d'excellents marins. Il eût été curieux pourtant, il faut l'avouer, de voir ce qu'aurait répondu l'autre capitaine anglais, celui des deux qui passait pour le plus hardi. Bah ! il aurait répondu dans les mêmes termes ! Les deux Anglais restent, comme on le voit, fidèles à l'alliance entre les deux nations ; nous sommes heureux de les voir entrer si avant dans nos désirs intimes. L'Islande n'est plus le but de notre excursion ; ce n'est qu'une étape de notre voyage.

XVI

Et maintenant, vite une course dans l'intérieur du pays ! Que demain, dès l'aube, tout le monde soit sur pied ! Pluie ou beau temps, on se mettra en route. Le soleil est douteux ; mais ce n'est pas dans des contrées comme celles-ci qu'on doit s'attendre à voir le ciel se mettre au beau fixe. Que chacun s'affuble de telle façon que ses vêtements puissent lui servir de gîte pour la nuit ; car, en fait de caravansérail, nous ne trouverons au-dessus du sol rocailleux de l'île d'autre toit que la sombre voûte du firmament. Le bizarre aspect du pays, le spectacle imposant des célèbres sources du Geyser, dédommageront amplement le voyageur de ses fatigues. On se servira du seul moyen de locomotion qui existe en Islande. Ce moyen, il est vrai, ne laisse, sous aucun rapport, rien à désirer. Les chevaux islandais sont petits, mais vigoureux ; ils sont, en outre, doués de toutes les qualités que réclame le terrain fantasque de leur patrie. Qu'une rivière se présente, comme en Islande les ponts n'existent pas, par la même raison qu'il n'y a ni chemins ni voitures, le cheval, tout haletant de la course, se jette à l'eau et traverse la rivière à gué ou à la nage. Faut-il escalader une montagne, le cheval islandais s'accroche aux scories de lave ; il glisse sur les dalles ; il trouve un point d'appui dans le marais. Descendu en plaine, il reprend son pas d'amble et égale

en rapidité nos chevaux de poste. Supérieur en force, il dépasse, en ce qui concerne sa tâche, l'homme en intelligence. Dans les passages dangereux, le cheval résiste au cavalier, si les ordres de celui-ci portent à faux; il suit son instinct, car son instinct, c'est la vérité. Et le soir, quand il a rendu tant de services, il n'y a pour lui ni écurie ni avoine. Il brave la rigueur du ciel et se nourrit d'herbe. Le cavalier s'endort sans se préoccuper de lui, sans chercher des garanties à sa fidélité dans un licou ou dans des entraves. Le lendemain, il le retrouve broutant à ses côtés, frais, dispos et attendant la bride.

Le cheval islandais ! C'est le dromadaire du désert glacial. Il a, de son analogue du désert brûlant, la sobriété, la persévérance, et jusqu'au long poil en hiver. Le paysan islandais, comme l'Arabe, exécute avec ses chevaux de longs voyages. En été, il les attache à la queue les uns des autres ; il les charge de laine ou de poisson séché, et confie en toute sécurité la conduite de la caravane à une femme, parfois à un enfant. Le seul service que l'homme rende à la bête, c'est de diriger l'emploi de son temps ; quant à son entretien, il s'en préoccupe fort peu. Pendant l'été, quand l'herbe donne dans la prairie, le cheval offre un aspect réjouissant de bien-être. A la fin de l'hiver, quand le fourrage a manqué, les chevaux islandais rappellent les bêtes faméliques et décharnées de l'Apocalypse.

XVII

Une centaine de ces petits chevaux sont groupés sur la place de Reykiawik, les uns libres, les autres sellés et bridés; les derniers chargés de notre mince bagage et de nos provisions anachorétiques. A l'heure indiquée, les voyageurs arrivent ; le prince Napoléon avec sa suite, les officiers de marine, quelques personnes de la ville, comme le gouverneur de l'Islande et ses deux fils, notre fidèle compagnon le recteur Johnson, guides et domestiques ; en tout une quarantaine de cavaliers environ. A un signal donné, la cavalcade s'ébranle; tous les chevaux partent ensemble au galop. A peine a-t-on eu le temps de se retourner sur sa selle, que déjà on a perdu de vue Reykiawik. Selon l'habitude du pays, nous prenons le pas de nos montures; nous

avançons rapidement. Bientôt la mer disparaît à nos regards; nous voici dans l'intérieur de l'île.

Le nombre des montures est double de celui des cavaliers. Les chevaux libres nous précèdent au galop en troupeau débandé. Après deux heures de course, la cavalcade s'arrête; on remet la selle sur le dos de nos avant-coureurs ; les chevaux qui viennent d'être montés, à leur tour prennent les devants, et l'escadron voyageur reprend sa marche dans le même ordre.

Un long ruban d'hommes et de chevaux se déroule et serpente au milieu de la plaine rocailleuse, parsemée de scories de lave. Le paysage est morne, silencieux. Il change souvent d'aspect, mais c'est toujours la même désolation. De hautes montagnes apparaissent à l'horizon. Elles font partie d'une des deux chaînes qui, après avoir coupé l'Islande dans le sens transversal, vont se noyer dans la mer. Ce n'est qu'après nous être enfoncés bien avant dans le pays que nous nous rendons compte du caractère fantasque et grandiose du spectacle qui nous entoure. Ici, des pics couverts de glaces éternelles; là, des volcans éteints, des cratères béants émaillés de lave; plus loin, des colonnes de basalte éparses sur le sol,—un vrai temple babylonien bouleversé par la fureur d'un prophète en délire. Lorsque la contrée s'aplanit, c'est pour se couvrir d'une couche de cendres et de scories. Il semble d'une mine de granit qu'on a fait sauter, d'un morceau de la croûte terrestre que le feu a réduit en poussière. Bizarre pays, qui ne compte dans l'année qu'un jour et qu'une nuit. Le jour, c'est l'été; la nuit, c'est l'hiver. Sa beauté, c'est l'étrange; son caractère, c'est la désolation; son pittoresque consiste dans la majesté sépulcrale des lignes et les vastes proportions de son paysage. Des tiges de bouleau qui rampent timidement au milieu des cendres, une mince verdure qui étale par-ci par-là son éclatant tapis, voilà toute sa végétation. Partout les traces de bouleversements subits, de commotions violentes. En a-t-il été de tout temps ainsi? Y avait-il, avant la destruction, un ordre que le cataclysme est venu anéantir? Les vieilles chroniques racontent que la population islandaise n'a pas toujours eu cette physionomie affaissée, résignée, passive, qu'on lui voit aujourd'hui. Elle fut jadis fière et héroïque. Si les annales disent vrai, le sol de l'île a dû être différent.

Il est, en effet, incontestable que l'île était couverte de forêts et

bigarrée de prairies. Une nombreuse population y vivait à l'aise. A dater du dixième siècle, s'ouvre une ère de terribles calamités. Éruptions de volcans, tremblements de terre, famines, se partagent successivement les implacables moyens de destruction. Depuis 1015, on a compté quarante-deux éruptions, chacune accompagnée du funèbre cortége de maux qu'une guerre acharnée traîne seule à sa suite. On eût dit une orgie de génies malfaisants épuisant sur cette contrée les féroces caprices d'une puissance dévastatrice. Après le passage des cataractes de feu, des hivers rigoureux, des tourmentes et des avalanches de neige venaient achever les hommes et les troupeaux. La famine et la maladie ouvraient la tombe aux survivants. Les côtes, les fonds des baies, quelques vallées, le tiers de l'île, en un mot, est à peine habité aujourd'hui. Aussi le voyageur passe-t-il des journées entières sans rencontrer une seule hutte, une seule créature humaine. Le cri plaintif de l'oiseau-moqueur rompt seul de ses accents stridents le silence de la nature engourdie.

La cavalcade, contournant les montagnes, s'entonçant dans les défilés, s'éparpillant dans la plaine, prend les allures fantastiques d'une vision. Que viennent faire ces hommes au milieu de ces solitudes inhospitalières? Les cavaliers, la tête baissée, courbés sur leurs chevaux, sont à l'unisson de la sombre mélancolie du paysage. Impossible d'abréger par la conversation l'ennui et la fatigue de la course. On ne chemine pas côte à côte. Les chevaux sont forcés de se suivre à la file; le sentier est à peine assez large pour une seule monture, et encore n'est-il accessible qu'au cheval. Le cavalier doué de jambes un peu longues est obligé de se livrer à tout moment à la voltige et de lever les pieds en l'air, sans cela il risque de les heurter violemment soit contre des pierres qui bordent l'étroit passage, soit contre des mottes de terre qui s'élèvent à la hauteur du genou. Ces bizarres exercices d'équitation, ces jambes qui, au galop des chevaux, décrivent des zigzags effrénés offriraient de loin à un passant un spectacle des plus grotesques. Heureusement pour l'amour-propre du cavalier, personne ne le regarde; point de passant ni de près ni de loin. Les sabots retentissants des chevaux, parfois le sourd grognement d'un voyageur qui n'a pas su éviter une motte de terre, tels sont les seuls symptômes par lesquels la vie se manifeste.

On n'a pas même le temps de rassembler ses idées ; les chevaux une fois en train galopent toujours. Le panorama maudit continue ses scènes de désolation ensorcelée. A peine nos yeux se sont-ils reposés sur une échappée de plaine, que de nouveau nous escaladons des montagnes abruptes ou des volcans éteints qui, après avoir couvert le pays de torrents de lave, de décombres et de cendres, dorment, mornes et épuisés, au milieu du théâtre de leurs ravages. Puis tout cela fuit devant la cavalcade qui s'enfonce dans un ravin. Des rochers informes, d'énormes stalactites se dressent, se suspendent au-dessus de nos têtes. Une nouvelle plaine leur succède ; une rivière s'y tord en méandres capricieux. On ne songe point à la contourner ; il faut aller droit devant soi. Les chevaux se jettent à l'eau, reparaissent à l'autre bord, puis se plongent de nouveau dans un autre repli torrentiel. Ils n'hésitent jamais ; ils pressentent que leur tâche journalière touche à sa fin ; la nuit s'approche ; bientôt ils vont pouvoir prendre un peu de repos.

Les dernières lueurs du jour se dégradent dans la demi-teinte des nuits boréales, — nous ne pouvons pas dire les derniers rayons du soleil, le soleil n'a point paru ; il s'est fait remplacer par une pluie fine et pénétrante Il n'y a point de recherche à faire pour trouver un toit hospitalier ; la solitude nous en dispense. On avise le premier endroit venu, et l'on s'y installe. Les officiers de marine s'efforcent d'arriver les premiers ; ils ont passé la journée à prouver qu'ils étaient d'excellents cavaliers. Il y a une séduction à laquelle un marin ne saurait résister, c'est lorsqu'on lui fait compliment sur la brillante manière dont il pratique les principes de la haute école.

Un abri étant trouvé, ou plutôt l'absence de toute espèce d'abri étant constatée, on ramasse de tous les côtés des branches humides de bouleau pour allumer du feu. Les efforts accomplis se traduisent en une fumée épaisse vierge de toute flamme. On fait cependant l'honneur à cette suie de se placer à côté d'elle pour se chauffer. On met à chacun dans le creux de sa main de modestes provisions. Puis, tandis que la pluie continue et que les nuages envahissent l'horizon, les voyageurs, serrés les uns contre les autres autour d'un foyer indigne de porter ce nom, attendent en sommeillant que le temps leur permette de reprendre leur course. Les marins, avant de s'endormir, vont donner un coup d'œil à leurs chevaux.

XVIII

Le lendemain, la caravane se remet en marche; il fait le même temps sombre, humide, pénétrant. Heureusement, l'étape n'est pas longue. Bientôt la monotonie du paysage sera remplacée par le plus étrange spectacle qu'une nature tourmentée puisse offrir aux regards ébahis du voyageur. Depuis une heure, nous suivons une légère montée; le sol devient rocailleux; la plaine, raboteuse et crevassée. Les chevaux avancent avec peine. Soudain, celui du guide s'arrête; la cavalcade se groupe autour de lui. Chacun se rend compte des qualités de sa monture. Ceux qui n'ont pas confiance dans la vigueur de leurs chevaux mettent pied à terre. Nous sommes à l'entrée de Thingvellir; on ne saurait user de trop de précautions.

Le défilé s'ouvre par une pente rapide. Un sentier étroit, hérissé de pointes, semé de scories, encombré de blocs de lave, se tord entre deux murailles de rochers à pic. Le cheval islandais lui-même hésite; il glisse sur les dalles de lave; il s'accroche aux aspérités; il s'appuie au mur rocailleux; il pressent qu'au moindre faux pas, lui et son cavalier rouleront dans l'abîme. A chaque marche, on se voit arrêté par une difficulté nouvelle; à tout instant, on contourne d'énormes blocs qui s'attachent par une légère pointe au sol et qui suspendent au-dessus de la tête du voyageur leurs corniches menaçantes et abruptes. On dirait des jets de matières volcaniques qui ont jailli des entrailles de la terre et qui se sont figés en l'air par une puissance surnaturelle.

Nous sommes arrivés à Thingvellir. Le paysage est d'un fantasque grandiose. La solitude prend un aspect sauvage et d'une désolation incommensurable. C'est une montagne de lave déchirée en deux par un suprême effort de volcans souterrains. A gauche, les mêmes remparts de rochers à pic qu'à l'entrée du défilé. Ces rocs courent à perte de vue affectant les formes les plus bizarres, se fendant en crevasses, se dressant en tours, avançant des angles aigus comme des fortifications régulières. A une portée de fusil, la cascade d'Oxara se précipite des créneaux de cette enceinte naturelle; sa nappe blanche tout éclatante d'écume tranche vivement sur le fond brun de la lave; elle disparaît

Karl Girardet, d'après Ch. Giraud

Plessis sc.

THINGWALLA (ISLANDE

dans le gouffre, et, transformée en torrent, elle va se perdre dans les eaux calmes et profondes du lac de Thingwalla, qui baigne le pied de ces rochers et qui s'étend jusqu'au déclin de l'horizon.

C'est dans ces lieux abrupts que, pendant huit siècles, l'*althing* islandais a tenu ses assemblées annuelles. Le pouvoir suprême de l'île pouvait délibérer en paix; il était protégé contre les violences extérieures par le caractère sacré de l'institution et surtout par les formidables crevasses qui en défendaient les approches. Les débats de la Diète avaient lieu en plein air; le président seul s'abritait sous une cabane pendant la nuit; la foule campait sous des tentes. Un grand fossé qui entoure le champ où se tenait le conseil porte le nom d'*Almanagia*. Du sommet le plus élevé de la crevasse, on précipitait la femme infidèle, le nécromant et la sorcière. Les victimes disparaissaient dans le gouffre; le torrent d'Oxara charriait leurs débris dans le lac. A droite, une autre muraille volcanique s'incline doucement vers la plaine, dont les ondulations arides, dénudées, font le pendant à la verdoyante prairie qui encadre le lac de Thingwalla. Le voyageur tombe dans un recueillement profond; il se passe un long intervalle avant qu'il ait pu se rendre compte des impressions que produit sur lui cette bizarre contrée.

XIX

Une surprise vous attend en cet endroit, surprise bien agréable en Islande. Thingwalla est habité. On y rencontre une église dont quelques planches et beaucoup de gazon ont fait tous les frais; et, à quelques pas de là, le presbytère du curé qui l'administre. Le curé, sa famille et ses domestiques, voilà toute la population de Thingwalla. Les soixante-dix ouailles de la paroisse sont disséminées sur un espace très-considérable aux alentours du lac. La piété n'est pas le principal motif qui fait que le voyageur éprouve de la joie à la vue d'une église. Les églises, en Islande, servent de caravansérails; c'est le seul et unique refuge contre les rigueurs et les intempéries du climat. Au reste, rien, à l'intérieur, n'indique la destination de l'édifice. N'était une chaire construite avec quelques planches mal rabotées, on se croirait assis sur les bancs d'une

école communale du dernier ordre. La cure de Thingwalla est cependant une des plus lucratives de l'île. Outre un revenu qui dépasse mille francs en argent, le pasteur possède des brebis, des chevaux, quelques vaches et de vastes pâturages. Aussi son habitation laisse-t-elle percer un certain sentiment de bien-être. Ce n'est plus le simple baer islandais, bien que les dispositions et les inconvénients de l'intérieur restent les mêmes. Pour y entrer, il faut toujours se plier en deux; on s'y faufile également par ce couloir étroit, obscur et chargé des âcres émanations du lait caillé et de la morue sèche. On ne pénètre ni dans la cuisine, ni dans la pièce qui sert de chambre à coucher au curé, à sa famille et à ses domestiques. L'endroit où s'arrête l'hôte est une petite chambre pauvrement meublée, mais propre. On y est frappé du soin avec lequel on a tiré parti de chaque parcelle de bois; on n'en agirait pas autrement chez nous avec le citronnier ou le bois de rose. Le nécessaire manque, ce nécessaire qui chez nous se compose de tant de choses; mais cette absence du nécessaire ne porte point le cachet de la gêne individuelle : c'est de la pauvreté nationale commune à tous les habitants de l'île. Cela n'empêche pas les Islandais d'aimer leur patrie; on s'attache à la terre en raison inverse du bien-être qu'elle procure. Le pasteur de Thingwalla n'échangerait pas sa modeste cure contre un évêché en Danemark. Le lait qui compose sa principale nourriture, la galette de pain noir recouverte d'une couche de beurre rance, le poisson séché en hiver, et le poisson frais qu'il va pêcher lui-même en été dans le lac, satisfont pleinement à ses besoins.

Il y a quelque chose de primitif dans cette existence oubliée, solitaire, modeste, et elle ne doit pas être sans influence sur le caractère des gens qui la pratiquent. L'amour du luxe, les aiguillons de la vanité, la soif du gain, aucune des séductions du monde industriel et civilisé ne pénètrent dans ces réduits. A quoi tout cela servirait-il aux habitants de ces déserts, pauvres gens qui mènent au milieu de leurs troupeaux la vie patriarcale de Jacob et d'Abraham? Ces mœurs sont surtout frappantes chez le curé. Faut-il attribuer à la lecture de la Bible l'accueil hospitalier qu'il fait à notre caravane? Il s'empresse de mettre à notre disposition son église et la petite chambre de sa maison. Il est vrai que, dans ces deux réduits, il n'y a que des planches; mais après dix heures de chevauchée en Islande, et quand la pluie tombe par

torrents, nous aurions tort d'élever trop haut nos prétentions. Nous sommes trop heureux de rencontrer un toit qui nous abrite. Il n'y en a pas pour tout le monde ; mais on s'arrange, on tire au sort, et les plus favorisés s'étendent mollement sur un sol volcanique dans la patrie de l'édredon.

XX

Le lendemain, autre surprise générale. La pluie a cessé ; le temps tourne au beau fixe. Les voyageurs prévoyants veulent mettre à profit cet état du firmament qu'ils considèrent comme phénoménal. Au premier rayon du soleil, ils sont sur pied. Avant que la caravane se soit remise en marche, on visite les endroits historiques de Thingwalla ; on évoque les grands souvenirs de la terre qu'on foule sous ses pieds.

Toutes les annales de l'île se rattachent aux gigantesques remparts qui se dressent devant nous. La matinée est calme et douce ; nous avons quelques heures ; profitons-en pour jeter un regard en arrière.

Avant l'expédition de *la Recherche*, et surtout avant les travaux de M. Marmier, écrivain éminent, poëte et historien, qui, le premier, a popularisé chez nous le passé historique et littéraire des pays septentrionaux, l'Islande n'était connue que des hommes spéciaux. Le goût des voyages ne date pas de bien loin en France ; aujourd'hui encore il est moins intense qu'en aucun autre pays de l'Europe ; dans tous les cas, on y paraît peu porté à visiter les régions arctiques. La vérité, chez nous comme partout ailleurs, ne s'établit qu'à la condition d'une large publicité. Il est vrai que l'erreur prend souvent aussi le même chemin ; mais, pour cette fois, il s'agit des glorieuses annales d'une tribu scandinave, et les remarquables travaux de nos devanciers nous tracent forcément la route que nous devons suivre.

XXI

Il nous est agréable de nous souvenir que c'est devant le public et non devant une académie que nous prenons la parole. Une académie ne manquerait pas de nous poser cette question toujours brûlante pour des savants : les anciens ont-ils connu l'Islande ? Comme, par crainte de la demi-science, nous restons dans les régions tempérées de l'observation, cette question se trouve en dehors de notre récit. Les anciens ont bien pu ne pas connaître l'Islande ; ils ignoraient tant de choses, les anciens ! Pourtant, à ceux qui tiennent à voir figurer, à propos de tout, les noms sonores de l'antiquité, nous dirons que Strabon, Antoine Diogène, Pomponius Méla, Procope, et un grand nombre d'autres, historiens, géographes et poëtes, ont, à plusieurs reprises, parlé d'une partie du monde située au nord et à laquelle ils donnaient le nom de Thulé. Nous ajouterons même que, vers l'an 320, les Marseillais — *Phocéens* serait plus scientifique — expédièrent un navigateur ayant nom Pythias, chargé de leur rapporter de l'ambre et de l'étain. Pythias osa s'aventurer jusque sur les côtes de l'Angleterre ; il y entendit parler d'une terre beaucoup plus hyperboréenne dont à son retour il racontait les descriptions les plus bizarres. Pythias venait de loin ; personne ne pouvait le contredire. Or, il narrait à ses compatriotes ébahis comme quoi, à six jours au nord de la Grande-Bretagne, était située une terre où les animaux et les plantes ne pouvaient vivre. Cela n'empêchait pas, ajoutait le Marseillais Pythias, les hommes d'y prospérer : ils se nourrissaient de racines et de grains importés. La nuit y durait six mois, et le jour autant. On voyait en ce pays un curieux phénomène : c'était une masse compacte qui n'était ni terre, ni air, ni eau, mais un composé de ces trois éléments. Cette masse entourait la côte comme une ceinture, et on ne pouvait la traverser à pied non plus que sur un navire. L'exagération phocéenne de Pythias l'empêchait de dire que cet élément compact et bizarre était tout simplement la brume qui, souvent dans ces régions, envahit les côtes en couches opaques et épaisses.

Les compatriotes de Pythias ne doutèrent pas de la réalité de ses

récits ; ils ont eu de tout temps l'esprit porté au merveilleux. Notre Marseillais nomma sa découverte *Thulé*. Pourquoi ? On ne l'a jamais su. Le fait est que le nom demeura. Seulement, les anciens s'en servaient un peu au hasard et l'appliquaient à toutes les contrées septentrionales sur l'existence desquelles ils avaient de vagues soupçons. L'*Ultima Thule* désigna alternativement les Orcades, le Shetland, le nord de la Norwége, la côte de Finmarck, voire même certaines îles de la mer d'Allemagne. Bientôt chaque savant eut sa Thulé. Il en résulta que le tour de l'Islande vint comme celui des autres pays du Nord. Beda, Saxo le Grammairien, Thorvesen et d'autres reconnurent dans l'Islande l'antique Thulé. C'était leur droit. Le nom a fini par devenir une propriété commune.

Ce qui, d'après les savants, est incontestable, c'est que l'Islande fut découverte longtemps avant d'être habitée. Ce cas, si grave aux yeux des savants, paraîtra aux ignorants d'une simplicité élémentaire. C'est, en effet, ce qui a dû apparemment arriver à la majeure partie du globe terrestre. Le chemin de l'Angleterre était connu aux peuples du Nord dès le milieu du cinquième siècle, époque où les Anglo-Saxons firent la conquête de la Grande-Bretagne. Un vent propice amenait souvent les pirates danois sur les côtes de l'Irlande et des Orcades; une tempête a bien pu leur faire connaître les îles Féroë. Arrivés là, l'Islande était à leur portée; un caprice du vent a pu les y pousser; mais, comme l'île était déserte, ils n'ont pu y faire long séjour. Il se trouva pourtant un pirate pour qui l'absence du prochain était préférable à l'espoir d'un riche butin. Nadod le Norwégien s'était rendu coupable d'actes indélicats dans sa patrie. Pour échapper à la vindicte publique, il se réfugia aux Féroë De temps en temps, tourmenté par la nostalgie, il rendait des visites à sa patrie. Mais il avait soin d'y aborder armé jusqu'aux dents et de choisir les points de la côte les moins gardés. Comme il aimait tout ce qui venait de la Norwége, il pillait ses compatriotes et retournait ensuite aux Féroë se lamenter sur son dur exil. Au retour d'un de ces pieux pèlerinages, un coup de vent le jeta sur une plage inconnue. Ce qui le frappa le plus, c'est une énorme quantité de neige qui couvrait le sol. A cause de cela, il lui donna le nom de *Snoeland* (Terre de Neige). Mais il n'eut aucune envie de s'y établir, encore moins de la recommander à l'admiration de personne.

Trois ans après Nadod, un accident du même genre — les orages n'ont jamais manqué à ces mers—amena à la côte d'Islande un paisible Suédois, nommé Gardar, qui allait aux Hébrides recueillir un héritage. Gardar, surpris par la mauvaise saison, fut forcé d'y passer l'hiver. Il explora l'île, lui donna son nom, revint en Norwége et y fit un tableau séduisant de sa découverte. Les Norwégiens se laissèrent prendre aux récits de Gardar. Un pirate, nommé Hoki, descendant des anciens rois, n'ayant plus de royaume, résolut de faire revivre sur une terre inconnue la splendeur de ses ancêtres. Il équipa un navire et entraîna, moitié de gré, moitié de force, ses voisins dans une expédition. Avant de mettre à la voile, il offrit un sacrifice aux dieux. Cela lui porta bonheur. Il arriva sain et sauf aux Féroë, et, à ce que raconte la saga, se dirigeant sur le vol des corbeaux qu'il lâchait successivement, il aborda en Islande. Les Norwégiens trouvèrent qu'en effet les côtes offraient d'abondantes ressources pour la pêche et résolurent d'y fonder un établissement. Mais bientôt il survint un hiver tellement rigoureux, que tous leurs bestiaux périrent. Hoki, découragé, se rembarqua avec ses compagnons et retourna dans sa patrie en jetant à l'île inhospitalière le nom d'*Islande* (Terre de Glace). A son retour, il démentit les récits de Gardar et propagea sur l'île des récits sinistres.

XXII

Au treizième siècle, la Norwége était encore gouvernée par une multitude de souverains indépendants qui vivaient de brigandages, ce qui ne les empêchait pas de rapporter leur origine aux héros fabuleux du Nord. Au-dessous de ces corsaires, qui prenaient le titre ambitieux de rois, venaient les yarls, petite noblesse à grandes prétentions, comme c'est l'habitude. Ensuite prenaient place les paysans libres. Au dernier degré de l'échelle étaient les serfs, transition vivante entre l'homme et le bétail. Vers le milieu du neuvième siècle, Harold, fils de Halfdan le Noir qui régnait sur trois provinces, avait résolu d'anéantir à son profit cette petite féodalité. Harold est le fondateur de la monarchie norwégienne; c'est le héros de toutes les sagas scandinaves, celui qui a reçu,

à cause de sa chevelure, le surnom de *Haarfager* (l'Homme à la belle chevelure).

Tout le règne d'Harold se passa en lutte contre les yarls dépossédés, devenus *rois de la mer*, expression romantique par laquelle, au Moyen Age, on désignait la piraterie. Deux d'entre eux, issus des plus grandes familles, Ingolf et Leif, jeunes gens pleins d'énergie, formèrent une association avec les fils du yarl Atli. C'était une association qui avait ses lois, ses statuts, tout comme les plus respectables compagnies de nos jours. L'objet de la société était le pillage sur terre et sur mer. On courait tout l'été; on se partageait le butin en hiver. Une rivalité amoureuse vint se jeter à la traverse des opérations. La société fut liquidée d'une façon violente; les associés soldèrent leurs comptes à coups de hache et de poignard. Ingolf et Leif massacrèrent les deux fils d'Atli. Mal leur en prit. Ils furent bannis et leurs biens confisqués. Ils s'en consolèrent en pillant les côtes de l'Irlande; ils y ramassèrent des hommes et tournèrent le cap vers l'Islande. Ingolf avait emporté avec lui les colonnes vénérées de son temple; il les jeta à la mer, se promettant de mouiller l'ancre à l'endroit où elles aborderaient. Il les perdit de vue, ce qui ne l'empêcha pas d'attérir au promontoire d'Ingolfs'-Hofdi, au Sud-Est de l'Islande. Leif fut poussé à l'Est, et donna son nom à un autre promontoire. Mais, avant de s'embarquer, il avait refusé de sacrifier aux dieux; sa conduite impie attira leur colère; ses esclaves, se substituant à l'action de la vengeance divine, l'égorgèrent, et se réfugièrent aux îles Westman (Hommes de l'Ouest). Ingolf vengea la mort de son associé, en exterminant jusqu'au dernier ces Irlandais ingrats et félons.

La colonie prenait une voie malheureuse, puisque les colons se massacraient entre eux. L'année suivante, c'est-à-dire en 870, les esclaves d'Ingolf retrouvèrent les colonnes sacrées de son temple près de l'endroit où s'éparpille aujourd'hui la ville de Reykiawik. Ingolf s'établit en ce lieu, divisa le pays en districts et en fit le partage à ses esclaves dont il affranchit le plus grand nombre. A cette époque, la tyrannie d'Harold devenant de plus en plus intolérable, plusieurs familles norwégiennes suivirent l'exemple d'Ingolf et cherchèrent un abri en Islande. Quelques pirates suédois et écossais vinrent plus tard se joindre aux Norwégiens. Mais la gloire d'avoir le premier songé à

coloniser l'Islande resta à Ingolf, dont les efforts, il faut l'avouer, surpassèrent la valeur du pays qu'il s'était donné tant de peine à découvrir.

XXIII

Soixante ans après le débarquement d'Ingolf, l'Islande, au dire des sagas, était complétement peuplée. Les chroniques donnent les noms des familles puissantes qui s'étaient partagé les quatre parties de l'île; mais aucun document n'indique le chiffre de la population. L'aventurier norwégien qui débarquait en Islande, prenait possession du sol en le traversant une torche à la main. L'espace qu'il parcourait ainsi en un jour devenait sa propriété. Le chef distribuait ensuite le territoire à ses compagnons et procédait à la construction d'un temple. C'était habituellement une maison carrée, percée de deux ouvertures; au fond, entre les colonnes sacrées rapportées de la Norwége, était suspendu l'anneau d'or, symbole de l'éternité, sur lequel on prêtait serment. Un large bassin destiné à recueillir le sang des victimes et quelques idoles de la mère-patrie complétaient l'aménagement du sanctuaire. L'enceinte du temple était sacrée. On y délibérait sur les intérêts de la communauté; mais il était défendu de s'y présenter avec des armes. Le chef, investi d'un pouvoir héréditaire et inaliénable, exerçait les fonctions sacerdotales sous le titre de *godi,* du mot *God* (Dieu). Il n'y avait point de vasselage féodal; la communauté était liée au chef par des liens de simple déférence. La liberté et la dignité de l'individu ont été de tout temps des principes fondamentaux dans les constitutions de la Scandinavie. Le sacerdoce n'impliquait pas le despotisme; l'aristocratie n'avait pas le caractère impérieux du système qui prévalait chez les peuplades germaniques. Les esclaves, pour la plupart prisonniers de guerre, ne jouissaient d'aucun droit; mais ils pouvaient se racheter.

Les bons résultats de ce système social disparaissaient dès qu'il s'agissait des affaires générales du pays. Les colons norwégiens, jetés par groupes successifs en Islande, formaient autant de tribus indépendantes. Chaque tribu se laissait gouverner par ses intérêts et par ses

rivalités. Les patrons appelaient aux armes leurs clients; les injures des particuliers étaient vengées par les chefs. Des duels, des batailles rangées, des razzias se succédaient sans interruption. En dépit des intentions libérales de la coutume, la loi du plus fort était de fait la seule qui décidât de la vie et de la propriété des citoyens. Le véritable gouvernement de l'Islande était une anarchie absolue. On en sentit les inconvénients; on accepta avec empressement les conseils d'un nommé Ulfliott qui offrit de se rendre en Norwége pour y réunir les éléments d'une constitution nationale. Après trois ans de séjour à l'étranger, en 928, Ulfliott revint dans l'île muni du nouveau code, qui fut adopté. Les escarpements de Thingwellir furent choisis pour servir de siége aux assemblées nationales.

A partir de ce moment, un peu d'ordre s'établit dans le pays. L'Islande compta quatre grandes provinces, et fut subdivisée en douze districts. Chaque district nommait, au suffrage universel, trois godars, qui convoquaient, tous les ans, l'assemblée de la communauté. Cette assemblée « primaire » discutait les intérêts communaux et jugeait les différends. Venait ensuite l'assemblée de province à laquelle assistaient les trois godars de chaque district; et, enfin, l'assemblée nationale, ou *althing*, dans laquelle chacune des quatre provinces était spécialement représentée par quatre députés. L'*orateur de la loi* (logsogumadr) présidait l'*althing*. Comme il n'y avait rien d'écrit,—ce qui simplifiait singulièrement l'action bienfaisante de la justice, — le président, tradition vivante de la loi, était obligé de savoir le code par cœur et de le réciter tous les ans au peuple. Les causes qui n'avaient pu être jugées par les assemblées locales et provinciales étaient portées devant l'assemblée générale, laquelle concentrait en soi les trois pouvoirs administratif, législatif et judiciaire.

On comprend qu'Ulfliott ait été élu président de l'*althing*. Personne n'était plus apte à réciter la loi par cœur que celui qui l'avait faite. La dignité présidentielle ne devait d'abord être conférée que pour trois ans. Mais comme le pouvoir est toujours bon à garder, bientôt elle fut donnée à vie. On n'en demandait pas davantage en ce temps-là.

L'œuvre du législateur islandais, remarquable en théorie, ne produisit pas d'excellents fruits dans l'application. La loi ne reconnaissait point de pouvoir exécutif. Aussi, un malfaiteur puissant était-il cité devant

l'*althing*, il comparaissait suivi d'une troupe d'hommes armés. L'accusateur et l'accusé, au lieu de plaider devant le tribunal, tombaient l'un sur l'autre à grands coups de dague. Les juges avaient beau condamner, si le coupable avait derrière lui quelques vigoureux partisans, il se jouait de leurs sentences; il pillait les magistrats eux-mêmes. Était-il poussé à bout, il quittait le pays emportant le fruit de ses rapines. Un décret de bannissement le suivait dans sa fuite; mais comme l'exil ne pouvait pas durer plus de trois ans, le proscrit, passé ce temps, revenait; les haines se réveillaient, et les agressions suivaient leur cours.

Ce sont certainement les lacunes de sa constitution qui ont empêché l'Islande d'accomplir des progrès rapides. Ce qui le prouve, c'est que les agitations incessantes ne l'ont pas empêchée de s'élever à un certain niveau de prospérité matérielle. A la vérité, elle n'a jamais pu produire de céréales; mais les pêcheries et les pâturages lui constituaient d'importantes ressources. Les travaux de défrichement et de construction étaient exécutés par des esclaves. Au dixième siècle, l'Islande échangeait déjà ses fourrures, ses laines et son poisson contre de la farine, du miel et du vin importés de la Norwége. La piraterie était aussi un instrument de richesse; c'était par ce moyen qu'on se procurait des esclaves.

Le commerce enrichit rapidement les Islandais. Comme à Gênes et à Venise, l'aristocratie de l'île s'y adonna avec ferveur; c'était elle qui équipait les plus gros navires. « Il me semble, dit la Svarfdaela Saga, que l'homme acquiert plus d'éclat par le commerce que par le courage. » Les préceptes du *Miroir du Roi*, livre curieux publié au Moyen Age, se rapportent en majeure partie à la science du commerce. La piraterie elle-même prit des formes moins rudes; elle s'efforça de continuer son métier en évitant une trop fréquente effusion de sang.

XXIV

L'adoption du christianisme exerça une grande influence sur le caractère et les destinées du peuple islandais. Cette adoption, qui eut lieu un siècle et demi après l'arrivée d'Ingolf, ne se fit pas sans

difficultés. Les tribus de corsaires tenaient au culte d'Odin, qui leur servait à justifier leur manière de vivre. « Le christianisme, dit Grimm, « ne pouvait pas séduire l'esprit des peuples du Nord. C'était une « religion qui venait des contrées étrangères, qui avait pour but de « renverser un culte et des dieux auxquels le peuple était attaché par « ses traditions, par ses coutumes. Les noms de ces idoles étaient « enracinés dans la langue du pays et vénérés depuis les temps les plus « anciens. Des familles de rois, de princes, faisaient remonter leur « origine jusqu'à ces dieux de la foule, et des lacs, des forêts, des « montagnes avaient été consacrés par leur présence. Comment abdi- « quer tout d'un coup ces souvenirs?... Comment se résoudre à « regarder comme un crime ce qu'on avait jusqu'alors envisagé comme « une noble croyance ? »

La vérité avait beau, en effet, briller comme une pure lumière, elle ne parvint pas à s'établir sans obstacle dans les contrées septentrionales. C'est à travers des flots de sang qu'elle s'implanta en Suède et en Norwége. En Islande, les pirates et les marchands furent les premiers qui apportèrent quelques vagues notions de christianisme. Les prédications des missionnaires étrangers restèrent longtemps sans effet. Le premier néophyte indigène fut Thorwald, qui avait pris du service en Danemark et qui s'y était fait connaître par ses exploits. Thorwald, animé de l'ardeur du prosélytisme, débarqua en Islande avec l'évêque saxon Frédéric. Les deux apôtres ne manquèrent pas d'accomplir beaucoup de miracles que les sagas racontent tout au long. Ils baptisèrent un grand nombre de personnes; mais Thorwald, s'étant oublié jusqu'à commettre quelques assassinats, se brouilla avec l'évêque, qui retourna en Saxe. Thorwald, poursuivi par les paysans, s'en alla jusqu'à Jérusalem, et descendit ensuite à Constantinople, où il acheva ses jours dans un cloître qu'il avait fondé.

Après le départ de Thorwald et de son compagnon, l'idolâtrie se montra de plus belle. Les Islandais ne voulaient pas croire aux miracles et se défiaient des missionnaires. Un roi de Norwége, qui convertissait ses sujets à coups de hache, expédia dans l'île un Islandais nommé Stefner, avec ordre de prêcher la religion dans son pays natal. Stefner partit, prêcha et se fit condamner à mort comme blasphémateur. La palme du martyre ne lui souriait guère, à ce qu'il semble; car il se

hâta de retourner auprès du roi de Norwége, à qui il fit part de l'accueil inhospitalier que lui avaient fait ses compatriotes.

XXV

Le roi de Norwége ne se laissa pas décourager par un premier insuccès. Il y avait en ce temps-là, dans son royaume, un homme de bonne renommée, nommé Thangbrand, qui avait fait à son souverain cadeau d'un bouclier représentant la Passion de Jésus-Christ. Le roi en fut si émerveillé, qu'il lui promit en échange appui et protection envers et contre tous. L'occasion ne se fit pas attendre. Thangbrand commit un meurtre dans sa province. Il se réfugia auprès du roi, qui tint parole, le nomma son chapelain, lui confia la première église bâtie en Norwége et le chargea d'instruire et de baptiser les paysans. Thangbrand compatissait aux misères humaines : il distribuait ses revenus aux pauvres; mais ses revenus étant devenus insuffisants, il ne trouva rien de mieux pour les augmenter que de mettre le pays en coupe réglée. Le bruit de ces pillages étant venu aux oreilles du roi, celui-ci imposa pour pénitence à son favori l'ordre d'aller convertir l'Islande. Thangbrand obéit; mais il eut beau prêcher, il ne réussit qu'à s'attirer des humiliations et des vexations de toute sorte. Le peuple lui jetait des pierres, les beaux-esprits le chansonnaient. Il revint auprès du roi et lui déclara que les Islandais étaient incorrigibles.

Ce roi de Norwége s'appelait Olaf II. Il était entêté; il promulgua l'ordre de piller et de tuer tous les Islandais païens qui se trouvaient dans la ville. Deux jeunes gens d'Islande, tous deux chrétiens, implorèrent la merci du roi pour leurs compatriotes. Olaf se laissa fléchir; mais il mit la condition que tous les Islandais présents se feraient baptiser, et que, par une loi, l'*althing* proclamerait que la doctrine chrétienne était la religion nationale. Quatre otages, choisis parmi les personnes les plus notables, devaient, jusque-là, servir de garantie au roi. Hiolta et Gissur (c'étaient nos deux Islandais) acceptèrent ces conditions. L'année suivante, accompagnés d'un prêtre et de plusieurs élèves, ils firent voile pour leur patrie. Arrivés chez eux, ils réunirent le plus grand nombre qu'ils purent de leurs partisans, et, tous bien

armés, se présentèrent à l'*althing* de Thingwalla. Les gentils voulurent leur disputer le passage; mais ils n'osèrent pas engager le combat. La nuit, le parti chrétien circonvint Thorgerr, l'orateur de la loi, et parvint à le mettre dans ses intérêts. Le lendemain, on proposa de s'en remettre à l'avis du président; les idolâtres, qui ne soupçonnaient rien, consentirent. Thorgerr donna gain de cause aux néophytes. Il promulgua une loi en vertu de laquelle l'*althing* adoptait le christianisme, décrétait la destruction des idoles et des temples, et frappait d'exil les gens qui désormais sacrifieraient aux faux dieux. Les paysans demandèrent des compensations; on leur en accorda. Il fut permis aux pauvres d'exposer les enfants qu'ils n'étaient pas en état de nourrir, et de manger de la chair de cheval. La loi chrétienne fut adoptée. Thorgerr accomplit le premier la cérémonie du baptême. Ceux à qui l'eau froide du lac de Thingwalla causait de la répugnance allèrent s'immerger dans les eaux chaudes de Laugarda. On bâtit des églises, et le christianisme se développa dès lors sans opposition.

XXVI

A la suite de ces événements, les anciens dieux quittèrent en foule la Scandinavie et l'Islande. Ce ne fut pas sans peine qu'ils se résignèrent à déguerpir; il y avait entre eux et les habitants des liens si intimes! —Les foudres de l'anathème chrétien firent voler en éclats le grand frêne Ygdrasil, autour duquel se groupait l'Olympe scandinave; ils dispersèrent les belliqueuses cohortes des dieux et des déesses. Les apôtres de la foi chrétienne acceptèrent la tradition historique d'Odin; mais ils en firent un chef de tribus nomades, un aventurier qui, pour étendre ses conquêtes, ne reculait pas même devant la sorcellerie. Odin, le dieu de la guerre, devait être souverainement antipathique aux martyrs résignés du nouveau calendrier. Après un long règne, le Jupiter scandinave disparut, comme s'évanouissent toutes les puissances qui ont fait leur temps.

Longue fut la procession des dieux envoyés en exil. Après Odin, venait Thor, symbole de la force physique et dieu du tonnerre. Tandis qu'Odin galopait sur son fameux cheval Sleipner, Thor, grand et lourd,

se faisait traîner sur les nuages dans un large char attelé de deux boucs. Frey, le dieu de la fécondité et de la moisson, celui qui donnait les beaux jours et faisait germer les fleurs et les plantes, complétait la trinité des proscrits. Dix autres dieux, qui composaient, avec les précédents, le tribunal suprême qui se réunissait au pied du chêne Ygdrasil, continuaient le cortége. C'étaient Herindal, gardien de l'entrée du pont céleste, Vidar, le second dieu de la force, Braga, le dieu de l'éloquence, Niord, le pêcheur, Vali, l'arbalétrier, Forsete, le logicien; Balder et Loki, les représentants du dualisme de la pensée humaine, de la lutte entre le bon et le mauvais principe, confondus dans le même ostracisme, partageaient la destinée commune.

Les monstres, les animaux divins ne furent pas épargnés davantage. Le serpent Midgaard qui entoure le monde, le loup Fenris et l'infernale syrène Héla fermaient le cortége des grands dignitaires. Mais ce qui rendait la procession lugubre, c'était le groupe des déesses. Avec elles, on avait été sans pitié. Frigga, l'épouse d'Odin; Freya, la blonde déesse de l'amour et des intrigues galantes; Gefione, protectrice des vieilles filles; Fulla, déesse de la chasteté; Siofna, qui éveillait les premiers sentiments dans les jeunes cœurs; Lofna, qui présidait au mariage; Saga, la muse de l'histoire, et une foule d'autres, prirent le chemin du néant.

C'est qu'aussi ces divinités devenaient parfois trop exigeantes. Les sacrifices d'animaux ne leur suffisaient pas; il fallait égorger sur leurs autels des enfants, des prisonniers de guerre, et même, quand le cas était grave, elles ne s'apaisaient qu'autant qu'on leur livrât le sang d'un homme libre ou d'un personnage de distinction.

L'arrière-ban des exilés se composait d'une foule d'êtres allégoriques. C'étaient les trois nornes qui veillaient sur les destinées humaines, et qui, d'une main infatigable, arrosaient les racines du frêne Ygdrasil; c'étaient des géants domptés par Odin, poursuivis par Thor, et qui, de dessous les montagnes, menaçaient encore les dieux; c'étaient des elfes, esprits lumineux, qui, d'une aile légère, s'élançant dans les airs, maintenaient l'équilibre des éléments; des nains, petits et laids, habitants des entrailles de la terre, qui forgeaient des armes, des colliers, des bracelets merveilleux; c'étaient des lutins, qui dansaient le soir sur les collines et qui couraient, au clair de la lune, à travers la

prairie; c'étaient des valkyries, esclaves empressés des braves qui succombaient glorieusement dans les combats.

La déroute fut générale, l'anéantissement complet. Il est vrai que tout cela avait été prévu. Les deux Eddas renferment la prédiction du cataclysme : les dieux, se livrant à un combat fratricide, devaient s'exterminer jusqu'au dernier. « Après la bataille, dit le poëme de Saemund, la terre s'abîme dans l'Océan, les étoiles disparaissent de la surface du ciel, des tourbillons de fumée enveloppent l'arbre de la vie, des flammes ardentes s'élancent dans les airs. » Cette seconde partie de la prophétie ne s'est pas encore accomplie. La première s'est réalisée un peu autrement : ce n'est pas sous les coups de leurs propres armes que les dieux ont fini, c'est sous les coups de la doctrine chrétienne. Ils ont péri après une défense héroïque; mais, pour souvenir, ils nous ont laissé la relation de leurs faits et gestes consignés dans les magnifiques hymnes de la Cosmogonie scandinave et dans les splendides récits des Eddas.

XXVII

Le christianisme se propagea rapidement en Islande. L'évêché de Skalholt fut fondé en 1056, celui de Holar en 1107. De Skalholt, il ne reste aujourd'hui qu'un petit hameau; Holar, devenu désert, a conservé, pour tout souvenir, une église délabrée. Ces deux temples furent pourtant richement dotés et ornés avec luxe. Le tour des couvents vint après celui des églises. Au douzième siècle, il en existait déjà six. Au treizième siècle, on éleva celui de Vidöe, dont on aperçoit encore d'insignifiants vestiges. En 1123, l'Islande eut un code ecclésiastique. La principale rubrique fut celle qui concernait les dîmes. Chaque famille était imposée proportionnellement à sa fortune. La contribution était divisée en quatre parts égales. Les trois premières revenaient à l'évêque, à l'Église, au clergé; la quatrième part seulement de cette distribution léonine était donnée aux pauvres. Des écoles latines furent établies dans les évêchés et dans les monastères. On y enseignait, à côté de la Bible, l'histoire et la littérature anciennes. Des hommes remarquables sortirent de ces établissements. Les aspirants aux dignités

ecclésiastiques faisaient des voyages à l'étranger, et rapportaient des notions utiles à leur pays.

La période militante de l'Église islandaise fut aussi l'époque de ses vertus. Tant que les évêques eurent à lutter contre les païens, ils prêchèrent d'exemple. Mais cet état de sainte exaltation s'affaissa le lendemain de la victoire. Les anciens écumeurs de mer, nouveaux convertis, élevés aux hauts grades ecclésiastiques, se sentaient à l'étroit dans leurs nouvelles attributions. Les lois de l'Évangile subirent bien des accrocs. Jon Ogmundson, évêque de Holar, en 1165, s'attribua deux femmes. L'archevêque de Lund ayant refusé de le consacrer, il alla à Rome et obtint, du pape Paschal II, la confirmation de sa dignité. Le diacre Lopston entretenait plusieurs concubines; l'une d'elles était la sœur de l'évêque.

Les haines de famille, les rivalités des particuliers venaient, comme nous l'avons vu, ensanglanter jusqu'à l'enceinte sacrée de l'althing. Le douzième siècle est marqué par les querelles de quelques familles puissantes. Les évêques, unis par des liens de parenté à cette oligarchie, prirent un parti dans ces dissensions. Bientôt ils se mirent eux-mêmes à la tête des razzias et des expéditions nocturnes. La malheureuse Islande s'aperçut qu'elle ne possédait pas en elle-même des éléments suffisants de sécurité; l'anarchie épuisait ses forces. Une famille surtout, celle des Sturle, entretenait dans l'île une discorde sans trève. Les sagas de l'époque sont pleines des meurtres, des incursions, des mêlées sanglantes, à travers lesquels le nom des Sturle apparaît sans cesse. Plusieurs chefs de l'île avaient juré d'exterminer la race des Sturle. C'est alors que la guerre civile éclata avec toutes ses fureurs. La première victime qu'elle fit fut Snurri Sturleson, le plus illustre écrivain de l'antiquité scandinave, l'auteur de Heimskringla et de la seconde Edda.

XXVIII

Snurri Sturleson naquit en 1178, dans le district de Dale. Son père, qui descendait des familles royales de la Scandinavie, était chef héréditaire du district. Snurri fut élevé chez le diacre Lopston, petit-fils de

Saemund, qui, le premier, recueillit les chants de l'Edda. Lopston, malgré ses pratiques épicuriennes, était passionné pour la science. Snurri développa auprès de lui ses facultés puissantes. Comme il était dépourvu de fortune patrimoniale, il épousa, à l'âge de vingt-deux ans, la fille d'un riche prêtre. Ambitieux et avide, il se donna pour but le pouvoir et la fortune, et il choisit, comme moyen de parvenir, son talent de poëte, moyen qui ne manquait pas de vertu dans les temps barbares. Snurri chanta les souverains de la Norwége, qui, en retour, le comblèrent de bienfaits. Il fixa sa demeure à Reykholt, y construisit une belle habitation, et y établit une bibliothèque.

En 1213, Snurri fut élu président de l'althing. Cette fois, dans sa recherche de la fortune, la poésie reçut le pouvoir matériel comme allié, et elle s'en trouva bien. Snurri fit deux voyages en Norwége, et y fut reçu magnifiquement. Il chanta le roi Hakon; mais il chanta aussi le yarl Skuli, qui était en guerre avec son souverain; bref, comme ces poëtes à l'âme versatile, il chanta tous les partis et finit même par composer des stances satiriques contre Hakon, si bien qu'il s'attira de sa part une haine mortelle, et, pour se dérober à la royale vengeance, fut forcé de fuir en Islande. Mais le roi Hakon avait le bras long et le cœur rancuneux, et il le prouva dans l'occasion au poëte.

L'avidité insatiable de Snurri vint précipiter sa perte. Il épousa en secondes noces une riche veuve nommée Halveig, et s'empara de la fortune de ses enfants. Déjà il tenait d'un premier mariage celle des époux de ses filles; plutôt que de leur restituer les dots promises, il les laissait en proie à la misère. L'une d'elles, mariée à Gissur Thorwald, ayant divorcé avec son mari, de violentes contestations s'élevèrent entre le gendre et le beau-père. Gissur, spolié dans ses biens, jura de se venger. En 1240, deux Islandais, émissaires du roi de Norwége, arrivèrent avec des lettres royales qui réclamaient le supplice de Snurri, accusé de lèse-majesté. Gissur les hébergea secrètement et reçut la confidence des ordres qu'ils étaient chargés d'exécuter. Halveig mourut sur ces entrefaites. Ses fils, ne pouvant pas obtenir de Snurri la restitution de leurs biens, vinrent implorer l'assistance de Gissur. Le prétexte était trouvé. Gissur divulgua le secret des lettres du roi Hakon, réunit une bande d'hommes armés, surprit Snurri la nuit et le fit assassiner. Frankia, fils naturel de la victime, essaya de venger la mort

de son père. Gissur triompha de ses adversaires. Frankia, banni du pays, alla mourir en Norwége.

La famille des Sturle, pendant si longtemps redoutable à l'Islande, était dispersée, anéantie. Les rois de Norwége n'eurent plus qu'à étendre la main; le pays, exténué par les désordres, crut trouver son salut en leur remettant le pouvoir.

XXIX

En 1265, Hallvardur Gulskor annonça officiellement au roi de Norwége que l'Islande se soumettait à sa domination. Il stipula en même temps les conditions du vasselage : les habitants de l'île s'engageaient à payer à la couronne un tribut annuel de huit aunes de vadmel; le roi, de son côté, garantissait ou plutôt promettait à l'Islande la conservation de ses lois, l'envoi périodique des denrées nécessaires à sa consommation, et des droits de possession et de navigation égaux en tout à ceux des habitants de la Norwége. Un gouverneur, envoyé par la métropole, fut préposé à l'administration de l'île.

Ici se termine l'époque héroïque de l'Islande. Les scaldes ne chantent plus les batailles, les courses aventureuses des Vikings. Ils emploient leur imagination à composer des biographies d'évêques, des annales de couvents, des récits de miracles. Le caractère entreprenant des habitants s'efface et disparaît. Est-ce bien la même race hardie, libre et fière que cette population misérable, souffreteuse et s'affaissant peu à peu dans la servitude absolue ?

Le roi Hakon imposa à l'île des lois si sévères, qu'elles reçurent le nom de *Code de fer*. Son fils, Magnus, homme plein de douceur, essaya de les réformer. Mais ce fut le roi Éric qui dota la colonie d'institutions plus humaines (1280). C'est sur ce code, plus ou moins modifié, que repose la législation actuelle. L'Islande devint ce que deviennent tous les pays qui contractent la fatale habitude de considérer le gouvernement comme leur providence quotidienne. Son énergie s'éteignit; elle n'eut plus de vie que grâce à l'avidité des marchands norwégiens qui, tous les ans, lui apportaient son grain, son bois, ses denrées. La misère vint à la suite de l'exploitation. Les Anglais, puis les villes hanséatiques,

d'abord par la contrebande, puis en payant une redevance à la Norwége, tentèrent de nouer des relations commerciales avec l'Islande. Mais le monopole leur ferma l'entrée des ports. Les négociants abandonnèrent dès lors les côtes de l'île, qui vit décroître rapidement sa prospérité.

La Norwége, avec de la bonne volonté, aurait peut-être pu empêcher la ruine de sa colonie; mais elle-même se débattait dans des guerres intestines; de plus, elle avait à lutter contre la Suède et le Danemark. Enfin, en 1397, la reine Marguerite, ayant conclu le fameux pacte de Calmar, qui réunit les trois royaumes scandinaves en un seul, l'Islande, de la domination norwégienne, passa sous le sceptre des Danois.

XXX

Après que les hommes se furent évertués pour plonger l'Islande dans la misère, vint le tour de la nature, qui apporta à la destruction des forces bien autrement puissantes. Le quatorzième siècle ouvre à la colonie une période de terribles calamités. Des tremblements de terre réduisent en ruines les habitations et les églises; les glaces du Groënland bloquent l'île de remparts formidables; l'Hécla entr'ouvre son sein flamboyant et couvre le pays de lave et de cendres; la peste noire, après avoir dépeuplé l'Europe, touche l'Islande du bout de son aile.

Au milieu de ces affreux cataclysmes, les hommes se démènent comme des esprits infernaux; des évêques étrangers, des gouverneurs venus du dehors, se disputent les lambeaux de la prospérité publique. Le siége épiscopal vient à vaquer dans le diocèse de Holar; deux prêtres se livrent bataille pour savoir auquel des deux il appartiendra. En 1430, Jean Jeruchini, condamné par le pape et dégradé de sa dignité pour cause de rapines et de violence, est déporté en Islande en qualité d'évêque de Skalholt. Il débarque accompagné d'une bande de scélérats. Le pays entier est livré à la merci de ces pirates. La population, exaspérée, se révolte, massacre les sbires, et précipite le prélat, la pierre au cou, dans les flots du Bruaraa. Ce châtiment ne profita guère comme leçon aux successeurs de Jean Jeruchini. D'autres évêques se rendirent également odieux aux habitants par leurs exactions. Toute

infraction aux lois ecclésiastiques était suivie d'une forte amende; la résistance du débiteur entraînait l'anathème, l'excommunication. L'oppression d'un des derniers évêques de Skalholt excita une ligue de paysans, qui jurèrent de se défendre contre les violences du clergé.

Les rois de Danemark négligèrent encore plus l'Islande que les rois de Norwége. L'arbitraire régna sans partage dans l'île. Au reste, que pouvait faire le Danemark? L'union de Calmar avait été rompue; la guerre entre les Suédois et les Danois avait repris de plus belle. Un fait indépendant de la volonté des monarques du Nord vint apporter du soulagement à la misère des Islandais. Cet événement, ce fut la Réforme.

XXXI

Le dernier évêque de Skalholt, Ogmundur Paulsson, était un homme hautain et avide. Pendant qu'il faisait l'intérim dans l'évêché de Holar, il enleva l'argent de l'église. Lorsque le clergé du diocèse vacant porta Jon Arason au siége épiscopal, Ogmundur, à la tête d'une bande d'hommes armés, barra le passage au nouvel élu. Jon Arason avait aussi derrière lui ses partisans. Une bataille rangée allait s'engager, quand, grâce à l'intervention de quelques prêtres, on convint de s'en remettre au jugement de Dieu. En leur qualité de prélats, les deux adversaires ne pouvaient rien faire de mieux. Deux champions, choisis de part et d'autre, se battirent en champ clos. Celui de Jon, l'évêque légitime, fut vaincu. Dieu se trompa évidemment; il est vrai que s'il se fût déclaré contre Paulsson, il eût commis également une erreur. Sous le rapport des mœurs, Jon Arason n'était pas irréprochable. A l'âge de vingt-quatre ans, il se fit prêtre, et il introduisit dans le presbytère une femme, sa maîtresse. Plus tard, il légitima deux de ses fils. En revanche, on lui doit cette justice qu'il luttait avec énergie contre la Réforme. Si la chose n'avait dépendu que de son zèle, l'hydre eût été terrassée à tout jamais. Malheureusement, le monstre était vivace.

En Islande, le protestantisme naquit dans la maison même de l'évêque de Skalholt. Gottskalkson, fils naturel de l'ancien évêque de Holar,

élevé en Norwége, après un long séjour à Wittemberg, revint dans son pays pénétré d'une ardeur des plus hérétiques. L'évêque de Skalholt le nomma son secrétaire. Le jeune homme employa son temps à traduire la Bible et à copier des manuscrits séditieux. L'évêque le surprit un jour en flagrant délit d'hérésie et l'expulsa. L'ex-secrétaire se cacha et fit de la propagande occulte. L'évêque choisit alors un autre collaborateur; mais, pour en faire un habile ecclésiastique, il l'envoya se perfectionner dans la théologie en Allemagne. Malheureuse idée! Gissur (c'était le nom du protégé de l'évêque) revint de l'Allemagne très-fort en théologie, mais en théologie protestante. Il sut, du reste, si bien dissimuler et intriguer, que le roi lui-même le nomma évêque à l'âge de vingt-cinq ans, avec ordre de remplacer son ancien chef Paulsson dans ses fonctions épiscopales. Gissur attendit une occasion propice pour déclarer ses véritables sentiments. Elle ne tarda pas à se présenter.

En 1540, le roi Chrétien III prescrivit à tous ses sujets d'adopter le culte réformé. La loi fut promulguée dans l'althing islandais. L'évêque Jon, à la tête de son clergé, rédigea une protestation contre l'ordre royal. L'évêque de Holar se joignit à son collègue. Quant à Gissur, il jeta audacieusement le masque, et se mit à parcourir l'île et à prêcher la Réforme.

Sur ces entrefaites, les gens de l'évêque Paulsson ayant assassiné un fonctionnaire du gouvernement, le roi fit arrêter l'évêque dans sa demeure. Gissur, en sa qualité de suppléant, prit en main les rênes du pouvoir épiscopal. Son premier acte fut d'abolir les cérémonies de l'église romaine. Vingt-huit prêtres de son diocèse se soumirent au nouveau culte; six autres déclarèrent que, trop vieux pour changer de religion, ils préféraient se retirer.

Cependant Gottskalkson avait achevé la traduction de la Bible; le peuple se laissait aller aux influences novatrices; les couvents se transformaient en écoles, les prêtres en ministres. L'évêque Arason seul résistait toujours vaillamment dans son diocèse de Holar. Sourd aux appels du roi, il refusait de se rendre à Copenhague. Or, un jour, l'Islande apprit que Gissur, le nouvel évêque protestant de Skalholt, venait de mourir subitement. Ce trépas, presque miraculeux, raviva encore la foi de Jon Arason. Il s'avança, à la tête d'une bande armée, pour s'emparer de Morten Einarson, prêtre luthérien, élu à la place de

Gissur. Mais Morten était allé à Copenhague se faire confirmer par le roi; ses partisans repoussèrent l'incursion de l'évêque catholique à coups de pierre et d'arbalète.

De retour à Holar, l'évêque fit ravager les terres d'un riche paysan, beau-frère de Morten. Revenu en Islande, l'évêque de Skalholt prononça à son tour une sentence solennelle contre son rival. Jon Arason répondit en ordonnant à ses fils de rassembler en secret un groupe d'hommes déterminés et de s'emparer à tout prix de l'hérétique. L'entreprise réussit. Morten, emmené prisonnier à Holar, subit les traitements les plus rudes, tandis que l'évêque Jon lançait l'excommunication contre ses prosélytes. Ses fils, en même temps, pillaient les biens temporels des réformés. Le roi crut étouffer l'agitation en ordonnant le remplacement de Jon Arason. L'évêque, au lieu d'obéir, se fortifia dans sa maison. Il alla plus loin : il se rendit avec son prisonnier à l'évêché de Holar, arracha des caveaux de l'église le corps de son ancien antagoniste Gissur, détruisit les traces du protestantisme, confisqua les biens de Morten et s'adjugea les revenus de l'évêché. Morten recouvra sa liberté; mais elle ne lui fut plus d'aucun usage. L'île, frappée d'épouvante, n'osait plus confesser la foi nouvelle. Le protestantisme eût été vaincu, si le roi ne s'en fût pas mêlé.

Le roi était despote et protestant; il fit valoir ces deux qualités contre ses sujets rebelles. Le préfet Einarson et un chef de paysans nommé Darde reçurent l'ordre de mettre la main sur le prélat. L'évêque résista; il réunit ses partisans et livra bataille. Mis en déroute, il se réfugia avec ses fils dans son église. Les paysans s'emparèrent des vaincus et les conduisirent en prison. L'affaire fut portée devant l'althing. Jon Arason, accusé de lèse-majesté, de révolte et de violence, fut condamné à mort et exécuté avec ses deux fils. Il subit sa peine avec le courage d'un martyr et l'énergie qu'il avait déployée pendant sa militante carrière.

La mort de Jon Arason excita une vive agitation dans le diocèse de Holar. Des pêcheurs, partisans du supplicié, massacrèrent, dans une embuscade, le juge qui avait prononcé la sentence contre leur évêque. La justice royale ne put jamais découvrir les coupables.

Quelque temps après, deux bâtiments de guerre danois débarquèrent en Islande une garnison assez forte, destinée à faire respecter les

ordonnances de la métropole. Le pasteur Olaf Hialtason fut en même temps envoyé comme successeur de l'évêque Jon. Les troupes trouvèrent le calme rétabli; elles reçurent le serment de fidélité des habitants du diocèse de Holar et retournèrent à Copenhague.

Depuis ce temps-là, le protestantisme n'a cessé d'être la religion du pays.

XXXII

La monarchie absolue fut impuissante pour rendre à l'Islande son ancienne prospérité. Les gouverneurs chargés d'administrer la colonie envoyaient, pour les remplacer, des suppléants indifférents ou cupides qui achevèrent de la ruiner. L'île appauvrie, dépourvue de moyens de défense, devint la proie des corsaires. On ne courait aucun risque à l'attaquer, et, avec du bon vouloir, on trouvait toujours quelque chose à emporter. A la fin du seizième siècle, des flibustiers anglais ravagèrent les temples et pillèrent les habitants. En 1613, et pendant quatre années consécutives, des pirates, venus du Sud, portèrent la dévastation dans le pays. Puis, ce fut encore une fois le tour des corsaires anglais. Enfin, en 1637, les Barbaresques égorgèrent les bestiaux et emmenèrent en captivité un grand nombre d'indigènes. C'était, hélas! tout ce qui restait à prendre.

La nature, dans son implacable acharnement, ne demeura pas oisive. Il y eut d'atroces disettes. Ce fut au point que, faute d'une poignée de farine et d'une goutte de vin, on fut forcé de suspendre la communion. Il y eut des étés pluvieux qui firent périr les bestiaux. Il y eut de longs et rigoureux hivers qui ne laissèrent aux hommes aucun instant de répit. Le dix-huitième siècle n'est, pour l'Islande, qu'une série de catastrophes. De 1720 à 1730, tremblements de terre et éruptions de volcans dans la partie sud de l'île. Au Nord-Est, le Krabla vomit une plaine de feu longue de quatre lieues, large de deux. Plus loin, le Kotlugia inonde de son brûlant liquide huit lieues en longueur. Un sable noir, mélangé à la cendre, couvrit des districts entiers. De 1753 à 1755, le Kotlugia, de nouveau, et une autre grande montagne, le Skeidarar, éclatèrent et répandirent des

torrents de feu. Un an après, ce fut le tour de l'Hécla. Le Skaptan-Yokull donna à l'île le coup de grâce. En 1783, la rivière Skapta s'enfla, bouillonna et soudain disparut. A la place où, quelques moments auparavant, l'eau s'écoulait en courants rapides, on vit une masse de feu se précipiter avec fracas. La montagne se fendit et laissa s'écouler des cascades de lave. La famine et les maladies accoururent à la suite de tous ces fléaux ; la mort fit une ample moisson. Une flamme infernale éclaira des scènes de désespoir et de destruction dignes des *Cercles* du Dante. Le feu dévora tout. La population s'assit en gémissant sur les ruines de tout un pays, comme autrefois le prophète s'asseyait sur les décombres d'une ville frappée par la colère de Jéhovah. Aujourd'hui encore, le voyageur aperçoit à chaque pas les traces du fléau destructeur. Quant aux antiques splendeurs de la colonie scandinave, la vue de Thingwalla, de ce bizarre amphithéâtre que la nature a élevé pour les délibérations d'une race énergique et puissante, lui en rappelle seul les vagues souvenirs.

XXXIII

La caravane va se remettre en route. Elle ne demande pas mieux ; la marche lui est moins pénible que le repos. Transis, courbaturés, les voyageurs sortent les uns après les autres des trous où ils ont passé la nuit. C'est à peine s'ils daignent jeter un regard de reconnaissance sur les bancs de l'église, sur les mottes de tourbe du hangar, et sur le pavé de la petite chambre du pasteur qui leur a servi d'abri. La selle du cheval et le grand air valent mieux que tout cela. Vite à cheval ! En voyage, quand on avance, on n'a pas le droit de se plaindre.

Le pasteur et sa famille, groupés sur le seuil de la demeure, contemplent d'un œil apathique les préparatifs de notre départ. Ce devrait être pourtant un événement dans la vie de ces braves gens que l'invasion inattendue sous leur humble toit d'une caravane nombreuse dirigée par un personnage dont le nom a rempli le dix-neuvième siècle de sa renommée. Ils n'ont pas même l'air de s'en douter.

L'hospitalité que nous a donnée le pasteur est des plus modestes : il nous a procuré un abri fort insuffisant contre les averses de la nuit.

Néanmoins, une cavalcade d'une trentaine de personnes n'arrive pas impunément dans un hameau. Bien des choses ont été dérangées qu'il faudra remettre en place. Il faudra renouveler la provision de lait épuisée par les hôtes inattendus de la ferme. Évidemment, une indemnité est due au pasteur dont nous avons en outre troublé la solitude et les méditations. Mais payer, en Islande, de bonnes paroles de bienvenue, même dites en latin, devient embarrassant. Si, pour le remercier de son empressement à nous être utile, nous allions humilier ce brave homme, le blesser dans sa dignité!... Heureusement, nous avons du temps devant nous. Quand nous repasserons à Thingwalla, en revenant du Geyser, nous aurons sans aucun doute trouvé un moyen de satisfaire les exigences de notre bon vouloir et de récompenser les procédés aimables du pasteur. Mais, en voyage, l'imagination est vivement surexcitée. A peine avons-nous mis le pied à l'étrier, que le moyen est déjà trouvé. Les femmes islandaises portent un costume qui n'est pas dépourvu de grâce : par sa coupe et par ses ornements en filigrane, il rappelle assez bien les atours des laitières de l'Oberland bernois. La fille du pasteur possède un de ces costumes antiques ; au dire de notre interprète, elle voudrait bien s'en défaire pour le remplacer par une toilette danoise à la mode du jour, — une robe bouffante, sans doute, qui tranchera si bien sur le fond brun des crevasses volcaniques de Thingwalla. Faire une bonne action, et en même temps réaliser les rêves d'une jeune fille, quelle excellente idée ! Il est décidé qu'on regardera comme magnifique l'ancien costume, bien qu'il soit un peu usé et considérablement déteint, et qu'on le payera à la fille du pasteur de façon à lui permettre de renouveler amplement sa garde-robe et celle de ses parents. Sur ce, joyeux de notre invention, et le cœur léger, nous piquons des deux, et bientôt nous perdons de vue l'abrupte enceinte de Thingwalla.

XXXIV

La route qui de notre dernière étape conduit aux sources du Geyser est beaucoup plus pittoresque que celle que nous avons parcourue en premier lieu. A chaque pas, des torrents se précipitent des montagnes ;

des rivières serpentent dans la vallée; des rochers, émaillés de lave, dessinent sur le fond du ciel leurs crêtes dentelées. Nous nous enfonçons dans ce qu'on appelle en Islande une forêt. Des bouleaux nous montent à la cheville; les plus vieux arbres atteignent notre genou et nous écorchent avec leurs cimes séculaires.

La rivière de Bruaraa vient nous barrer le passage. Échappée du sein des volcans éteints, elle s'élance libre et impétueuse dans la plaine, et, retenue dans sa course par des pointes de roches, elle se précipite en cascade écumante. Nos chevaux ne bronchent pas devant cet étourdissant spectacle; ils traversent hardiment la rivière à quelques pas seulement de la chute. Décidément, ce sont d'admirables animaux, d'une douceur et d'une résistance à toute épreuve. Et il faut bien qu'ils aient des qualités exceptionnelles pour nous permettre de faire une vingtaine de lieues par jour, sans que nous ayons à nous plaindre de l'épuisement de nos montures.

Vers six heures du soir, nous atteignons le pied des collines de Longarfiell. A l'Est, nous entendons le grondement sourd des alambics souterrains où les volcans font bouillir les gerbes d'eau soufrée de leurs *geysers*. Depuis deux heures, des taches blanchâtres se montraient à l'horizon; immobiles sous l'action de la brise du soir qui les agitait sans les résoudre ou les déplacer, elles assuraient la direction de notre marche. Certes, ce n'est point là un nuage ordinaire; rien qu'à le voir, on reconnaît qu'il est formé de vapeurs aqueuses renouvelées par un foyer permanent et condensées aussitôt par la fraîcheur de l'atmosphère.

La vallée de l'Hévita, où se déploie notre sonore cavalcade, se montre dans toute sa sauvage splendeur. Un tapis d'éclatante verdure, sillonné par des filets de torrents argentins, en dérobe les fonds marécageux, les noires tourbières, les plages sablonneuses. L'œil embrasse un horizon immense et ne s'arrête que sur une ligne mince, indécise de montagnes bleuâtres tranchant avec l'azur du ciel, et dominées, au Nord, par les deux mornes inégaux du Blafell, à l'Est, par la masse imposante et neigeuse de l'Hécla.

La transparence et la fraîcheur de l'air, les ondulations des montagnes, l'ampleur et la couleur du paysage, l'absence de toute végétation arborescente, rappellent, à s'y méprendre, l'aspect des grandes vallées de notre Afrique française pendant les belles journées d'hiver,

comme si la nature se plaisait à transporter ses tableaux du Midi au Nord et du Septentrion au Sud, suivant la marche des saisons.

Au reste, la physionomie un peu guerroyante de notre caravane, nos longues files de bêtes de somme, les sonneries du clairon français résonnant pour la première fois dans ces lieux déserts, tout tend à compléter l'illusion.

XXXV

Le cheval du guide qui court à la tête de la colonne fait un bond en arrière. Il a posé le pied sur la vase brûlante, et ce contact subit effraye le pauvre animal hyperboréen. Nous venons d'atteindre un massif qui suinte par tous les pores les eaux souterraines et bouillantes des *geysers*. Ces eaux s'écoulent d'abord en minces filets, puis ces filets deviennent des ruisseaux; ces ruisseaux, des cascades, et le tout va se perdre dans les affluents de l'Hévita. Les sabots de nos chevaux retentissent sur ce sol étrange,—véritable écumoire légèrement convexe, ou plutôt couvercle de chaudière qu'on aurait percé d'un grand nombre d'ouvertures, afin de frayer un passage à la vapeur.

L'étendue de ce terrain phénoménal est de 500 mètres du Nord au Sud et de 300 mètres de l'Est à l'Ouest. Les dépôts siliceux abandonnés par les eaux l'ont un peu élevé au-dessus de la plaine, qu'il domine d'une hauteur de cinq à six mètres. Ce n'est pas le moment de regarder en l'air. Le pied du voyageur heurte à chaque pas un des soupiraux de la fournaise souterraine. Une croûte de terre excessivement mince le sépare de l'abîme. Les entonnoirs affectent différentes formes; quelques-uns s'épanouissent en bassins de forme irrégulière, larges de plusieurs mètres. L'eau, d'une température supérieure à celle de l'eau bouillante, présente la limpidité tranquille et la transparence profonde des plus belles fontaines. D'autres sont de simples trous creusés dans le roc, du fond desquels jaillissent des jets continuels de vapeur et une pluie d'eau bouillante. Ce calorifère souterrain communique sa chaleur à tout le sol; on ne peut creuser un trou, enfoncer un bâton sans ouvrir issue à un nuage blanc de chaude vapeur.

Au centre du massif s'élève le Grand-Geyser avec sa couronne

vaporeuse, son trône de silice, monarque altier et irascible de toute une population de génies de feu, dans laquelle la mythologie eût personnifié les puissances naturelles des sources qui jaillissent aux alentours. Ses eaux bouillonnent dans une vasque d'une régularité parfaite, qui mesure un mètre de profondeur et dix-neuf mètres de diamètre. La main de l'homme n'aurait certainement pas creusé avec plus de symétrie cette coupe de roche siliceuse et feuilletée. Le massif lui-même, formé successivement par le dépôt des substances minérales que l'eau tient en dissolution, s'élève, sous l'aspect d'un tronc de cône, à cinq mètres au-dessus du sol environnant. Le fond de la vasque est percé d'une ouverture de quatre mètres. C'est l'orifice du puits du Grand-Geyser. Les parois de ce puits, profond de vingt mètres, révèlent la justesse du coup d'œil du mystérieux maçon qui les a construites.

XXXVI

Nous sommes accroupis sur le revers du grand bassin. Il est rempli jusqu'aux bords d'une eau limpide, bleuâtre, à peine ridée par la brise. Saisis d'un effroi instinctif, nous sondons du regard l'énorme et béante ouverture du puits central..... Nous étions depuis quelques minutes à contempler ce volcan aquatique, quand une couche d'eau imperceptible se dessine au-dessus de l'orifice du puits. Quelques globules d'air viennent crever à la surface, suivis d'un bouillonnement plus intense. Une cloche hémisphérique s'élève au milieu du bassin; s'affaissant sur elle-même, elle livre passage à une colonne de vapeur qui nous enveloppe de ses blancs et humides replis. Au même instant, le bassin déborde; son trop plein s'écoule par les mille rigoles qui sillonnent la butte siliceuse. Puis le Geyser, après cette respiration somnolente, rentre dans un calme imperturbable.

Les effets de cette nature se répètent tous les jours à diverses reprises; mais, chaque fois, avec une intensité différente. Le phénomène est parfois accompagné de détonations souterraines. La cloche se transforme alors en une gerbe d'eau de plusieurs mètres de hauteur, laquelle s'élance dans les airs en deux ou trois jets saccadés. Mais aucun

de ces efforts partiels, secondaires, ne saurait être confondu avec la grande éruption, phénomène qui se manifeste en général une fois toutes les vingt-quatre heures. Les secousses ordinaires n'en sont que le faible prélude. On dirait que la puissance mystérieuse qui soulève ces masses d'eau et qui ébranle la terre participe de la nature des forces musculaires, qui n'arrivent pas du premier coup à la plénitude de l'effort qu'elles doivent produire.

XXXVII

Force nous est d'attendre que le monstre veuille bien sortir de sa léthargie et nous gratifier du spectacle de ses périodiques colères. Ceux des voyageurs qui sont en proie au démon de la science méthodique et sérieuse s'accroupissent sur la carapace du géant ou se suspendent au-dessus de sa gueule béante. Ils procèdent sans pitié à son autopsie complète; ils mesurent ses dimensions, sa profondeur, sa chaleur; ils plongent des thermomètres dans ses flancs ; ils lui arrachent des écailles; ils analysent ses eaux; ils se rendent compte du caractère de la silice. Toutes choses palpitantes d'intérêt pour la vraie science.

Le reste de la caravane, touristes profanes qui courent après le pittoresque comme les enfants courent après le papillon, se livrent à une expérience plus simple et qu'ils prétendent plus réjouissante. On a beau leur offrir des thermomètres, des sondes, des limes, des fioles de réactifs, ils font la sourde oreille aux appels de la science et suivent d'un pied léger les guides islandais. Ces braves gens ont promis de leur enseigner le moyen de provoquer une éruption du Strokur, le puits le plus important après celui du Grand-Geyser. Certes la chose en vaut bien la peine : cet entonnoir, large de deux mètres et profond de treize mètres, sans autre dépôt siliceux qu'une simple lèvre autour de son orifice, lance, dans ses moments de fureur, des colonnes d'eau jusqu'à cinquante pieds de hauteur. Ce jeune Geyser, au dire des guides, d'un caractère irascible et d'une propreté excessive, ne peut supporter sans colère qu'une matière étrangère vienne troubler la limpidité de ses eaux ou maculer la blancheur de ses murailles. Il suffit d'une certaine quantité de projectiles introduits à la fois dans son

gosier pour lui donner des nausées et provoquer une éruption des plus indignées. On prétend qu'un cheval étant tombé un jour dans le Strokur, le volcan, outré de cette apparition inattendue, l'avait lancé au milieu d'un jet bouillant à une hauteur de plus de dix mètres. L'animal était retombé dans un état plus que désespéré; il était cuit à point.

Nos fidèles et excellents petits coursiers nous ont rendu trop de services pour que nous nous permettions une pareille plaisanterie à leur égard. Nous ramassons tout ce que nous offre le sol rocailleux de la contrée : cailloux, sable, mottes de gazon, mottes de terre végétale. Le froid vif qui nous invite à suppléer à l'absence du combustible par un exercice salutaire, une ardeur impétueuse de faire de la science à bon marché et sans grands frais d'imagination, le besoin de se dégourdir les jambes arquées par une longue course à cheval nous donnent une ardeur sans pareille; aussi le Strokur est-il bientôt entouré d'un formidable rempart. A un signal donné, toute la masse est d'un seul coup précipitée dans l'abîme. Moment de stupeur de la part du volcan; puis, effervescence tumultueuse. Toutes ces matières terreuses, cuites, dissoutes en un clin d'œil, donnent au puits l'apparence d'une gigantesque chocolatière. Au fond bouillonne un liquide brun, fumeux, surmonté d'une écume blanche, ce qui complète l'illusion. Après une journée de fatigue et quand on est presque à jeun, ce spectacle parle singulièrement aux sens. Au bout de quelques minutes, la colonne de cacao se laisse aller à un mouvement oscillatoire de deux mètres d'amplitude; elle se relève et s'abaisse jusqu'à l'orifice du puits, sans secousses, on dirait par le jeu régulier d'un siphon. Tout se borne là. Nous attendons en vain l'éruption. Le Strokur a mal au cœur, c'est visible. Il finit néanmoins par digérer l'affreuse bouillie dont nous l'avons régalé.

Des esprits tournés au paradoxe saisissent l'occasion pour démontrer que le volcan n'aurait pas refusé de nous donner une représentation, si l'on avait su s'y prendre avec plus de précaution. Évidemment, le monstre désirait du cheval. Comment se serait-il laissé fléchir par un repas vulgaire ? On laisse ces esprits à l'envers développer leurs théories si antipathiques à la vraie science.

XXXVIII

Le hasard nous ménageait une agréable surprise. A côté du Grand-Geyser, nous apercevons une vaste tente entourée de caisses, de cantines, d'appareils de photographie, d'ustensiles de ménage et de cuisine, — toute l'installation, en un mot, d'un voyageur riche qui pourvoit aux plus minutieuses nécessités de la vie. Une vaste baignoire en caoutchouc et les couleurs du drapeau planté au sommet de la tente, trahissent l'origine britannique de son propriétaire. Nous avons affaire, en effet, à un jeune Anglais, lord Dufferin. Il nous a devancés au Geyser, et, depuis quelques jours, avec le flegme particulier aux gens de sa race, il attend une belle éruption du principal volcan.

Lord Dufferin, décidé à tout prix à jouir du phénomène, compte, par sa longanimité, vaincre le silence opiniâtre du Geyser. Dans ces parages, la connaissance est bientôt faite. Le gouverneur de l'île, qui nous accompagne, présente Sa Grâce au Prince Napoléon. Quelques instants après nos deux groupes ne font plus qu'une société. — Lord Dufferin est un jeune homme blond, à la figure juvénile; ses traits longs, finement accentués, rappellent vaguement le portrait de son grand-père maternel, Sheridan. Sa frêle santé s'accommoderait mieux des pays méridionaux; mais ses goûts de prédilection le poussent vers les contrées du Nord. En sa qualité de touriste passionné, il fait partie du Yacht-Club de l'île de Wight, et, comme membre de cette société, il possède une goëlette à voiles que nous avons eu l'occasion de voir dans la rade de Reykiawik et avec laquelle il entreprend des excursions dignes d'un bâtiment de haut bord.

L'organisation du Yacht-Club n'a aucun rapport avec celle de nos somptueux clubs de Paris. Les membres de cette société, que la conscience sérieuse de leur dignité empêche de s'appeler eux-mêmes *jockeys*, *pommes de terre*, *ganaches* ou *moutards*, emploient leur fortune et leur temps à faire des voyages lointains, dangereux, intéressants, sur des navires qui leur appartiennent. Ils rapportent de leurs excursions des connaissances utiles, des matériaux précieux pour la science et pour les arts. Dans tous les cas, ils donnent une grande et honorable idée

d'une nation dont l'opulente jeunesse cherche ses plaisirs ailleurs que dans la satisfaction brutale des appétits grossiers. Combien elle diffère en cela de ces races abâtardies que la paresse et une ignorance sauvage poussent à s'oublier elles-mêmes dans le vice prosaïque, bourgeois, hébété ! Si l'Angleterre est aujourd'hui le seul pays du monde qui possède une aristocratie, elle le doit à la façon dont celle-ci s'efforce de justifier les priviléges que la tradition a transmis à sa caste d'élite. On sent, dans la Grande-Bretagne, qu'un nom, qu'une fortune ne suffisent pas; qu'on peut être gentilhomme et en même temps travailler, sans déroger, à la prospérité de son pays.

XXXIX

Lord Dufferin, en sa qualité de premier occupant, réclama le droit hospitalier de faire les honneurs des lieux et d'héberger notre caravane. Rien de plus facile que de nous offrir à coucher. Une vaste étendue de croûte siliceuse permet à chacun de choisir sa place sans gêner son voisin. Le dîner ne se présente pas avec des moyens aussi simples. Les vastes proportions de la tente du voyageur britannique disparaissent en présence du chiffre de notre personnel. Nous devinons les embarras de notre hôte. Une petite députation de personnages graves accompagne le Prince chez lord Dufferin. Les jeunes gens s'installent de leur mieux derrière une tente, à l'abri du vent, et, comme le peuple sur la montagne, ils attendent avec impatience et non sans anxiété les poissons miraculeux qui doivent leur donner la nourriture du corps.

L'angoisse n'est pas sans motifs. Par un sentiment exagéré de stoïcisme, et afin de ne point entraver la rapidité de notre course, les bagages et les cantines aux provisions ont été laissés à Thingwalla. La probabilité d'un repas proportionné à l'appétit général semble fort douteuse. On jette des coups d'œil obliques et pleins de convoitise vers la tente bariolée du jeune lord, vers les caisses énormes que l'imagination montre bondées de merveilles culinaires. La faim, vivement surexcitée, dans chaque paquet du voisin fait entrevoir un pâté. Il eût été cruel de rester au-dessous de nos prétentions nationales, surtout en présence d'un noble représentant de l'Angleterre. Dans tous les cas,

on décide que, s'il y a disette, l'étranger ne doit pas s'en apercevoir. Un chœur bachique et bruyant lui donnera le change sur la triste réalité de notre situation.

Mais la Providence veillait sur nous. Un panier mystérieusement transporté sauve l'honneur de la patrie, et, grâce à des soins cachés et prévoyants, nous épargne la honte d'un injurieux parallèle. Le panier fait irruption sous forme de jambons, de pâtés et de bouteilles au cou plombé, aux bouchons en coupole. On fait sauter les bouchons, et des salves joyeuses portent jusque dans le camp voisin le souvenir de nos glorieuses traditions. Bientôt notre splendide munificence ne connaît plus de bornes. On expédie un héraut aux Anglais; on les invite à passer la soirée ensemble. Un punch, établi sur les plus vastes proportions et pour lequel le Geyser nous fournit l'eau et la chaleur, termine dignement cette lutte gastronomique à l'avantage de la France. La causerie se prolonge fort avant dans la nuit. Lord D., qui avait, comme nous, passé une nuit à Thingwalla, était vivement préoccupé de laisser un bon souvenir au brave *clergyman* de l'endroit. Il le croyait d'une délicatesse et d'une susceptibilité exagérées. Pour sortir d'embarras, il avait placé ses espérances dans un jeune interprète islandais qui l'accompagnait, et par l'entremise duquel il se promettait de satisfaire à ses généreuses intentions.

XL

Nous regardons à nos montres; il est minuit passé. Le chronomètre donne un démenti formel à la voûte céleste; il marque l'heure des ténèbres quand le ciel reste clair et transparent comme en plein jour. Nous suivons pourtant les conseils de l'aiguille; d'ailleurs, vingt lieues faites à cheval nous prédisposent à trouver l'invitation agréable. Enveloppé dans son manteau, chacun se blottit contre le sein froid et dur de la mère commune. Bientôt de longs ronflements annoncent que tout le monde est plongé dans un sommeil qui sera profond et durable, — si le Grand-Geyser veut bien le permettre.

Vers deux heures du matin, un sourd tremblement de terre agite notre couche rocailleuse. Le sol retentit d'un grondement souterrain

entrecoupé de violentes détonations semblables à des décharges d'artillerie. Un de nos matelots, qui a fait l'office de canonnier dans les tranchées de Sébastopol, s'éveille en sursaut ; il rêvait de guerre sans doute, car il se précipite vers la tente en criant : « Aux armes! » En un clin d'œil, on est debout.

Le brave marin n'était pas certes le seul à chevaucher sur les ailes du rêve dans le pays de la fantaisie. Tel voyageur, à force de contempler la nature aride de l'Islande, était à la poursuite de la variété sous les charmilles de Saint-Germain ou sous les frais ombrages de Montmorency. D'autres, grâce à la puissance magique du songe, suppléaient à l'absence obstinée de nouvelles de Paris, en allant eux-mêmes sonner à la porte de leurs amis ; il y en avait qui parcouraient des pays impossibles, où se rencontraient des êtres humains aux qualités et aux vertus inconnues, sans compter ceux qui se contentaient d'un profond sommeil sans accompagnement d'aucun rêve. Tous néanmoins furent frappés du magique contraste que leur offrait la réalité. Un crépuscule blafard enveloppait d'un linceul vaporeux une nature effrayante de grandeur, de silence, d'immobilité, — nature étrange et inanimée des régions polaires, dont le réveil n'a jamais salué le retour de la lumière. Régnant sans partage, les forces mécaniques de la matière, en l'absence des principes vitaux, développaient seules leur brutale énergie. Les Geysers subalternes avaient étouffé leurs voix stridentes et retenaient leur haleine de vapeur, comme pour laisser respectueusement le Grand-Geyser exhaler, au milieu d'un silence de mort, ses majestueuses fureurs.

Au fond de l'abîme, les démons du feu livrent aux génies de l'eau un épouvantable combat. Au grondement du tonnerre des commotions souterraines, d'énormes bouillons soulèvent la masse entière du bassin et retombent lourdement en crevant à la surface. L'Esprit des eaux, tour à tour victorieux et vaincu, s'épuise en efforts répétés pour refouler l'envahisseur de son humide empire. La terre et le ciel disparaissent à nos yeux ; des torrents d'eau et de vapeur les dérobent à nos regards. A trois reprises différentes, une convulsion intérieure lance dans les airs des gerbes énormes, merveilleux bouquets de feu d'artifice.

Debout sur les rochers qui nous isolent de la mer bouillante se précipitant de toutes parts, immobiles et muets, nous contemplons cet

incomparable spectacle. Au bout de quelques minutes, le bruit cesse, l'eau s'apaise, la vapeur se dissipe. Est-ce terminé? Le Geyser va-t-il succomber sous la fatigue de son impuissant délire?... Soudain, par un suprême effort, le géant soulève d'un seul coup la masse entière qui semble l'étouffer. Une colonne d'eau compacte se dresse dans les airs à une hauteur de quatre-vingts pieds; elle s'arrête une seconde, suspendue dans l'espace; puis, s'affaissant sur elle-même, elle retombe en gerbes immenses avec le bruit du tonnerre dans les montagnes... Des applaudissements unanimes éclatent; les spectateurs sont ravis. Ils attendent néanmoins encore; mais, cette fois, le Geyser a accompli son labeur journalier. Le bassin est vide, et l'œil entrevoit à peine, à travers la profondeur de l'abîme, la surface lustrée de l'eau.

XLI

Après ces rapides et puissantes émotions, ce n'est pas le moment de regagner note gîte glacé. D'ailleurs, la route jusqu'à Thingwalla est longue; il faut nous mettre en marche de bonne heure. En attendant le boute-selle, chacun fait part à son voisin de la nature de ses impressions. Des causeries s'établissent, des dissertations s'échangent sur la cause du phénomène que nous sommes venus chercher de si loin et qui a dépassé tous les rêves de notre fantaisie. Les amateurs de la science pure s'accroupissent de nouveau autour du cratère, la sonde et le thermomètre à la main; ils font du plutonisme, du neptunisme et de l'éclectisme; les profanes se dispersent dans les environs et tâchent de trouver la solution du problème dans des régions plus accessibles au commun des mortels.

Notre jeune et excellent compagnon, le commandant Ferri-Pisani, perché sur un monticule de lave, en sa qualité d'ancien *premier* de l'École polytechnique, improvise un petit cours à l'usage modeste de ceux qui ne cherchent pas à arriver à l'Institut.

« Messieurs, dit-il avec un gracieux sourire destiné à capter la bienveillance de son auditoire, le Geyser peut être expliqué de plusieurs façons. En voici une qui sera, je l'espère, à la portée des hommes comme vous, aimables, ignorants, mais non dépourvus d'intelligence. »

Tout le monde se sent vivement touché du compliment. Le démonstrateur continue :

« Imaginez un réservoir souterrain rempli d'eau et incessamment alimenté par des sources ou des infiltrations pluviales. Supposez que ce réservoir communique avec la surface du sol par un puits de vingt mètres de profondeur, étranglé à sa partie inférieure, ou plutôt ne débouchant dans la chambre intérieure que par une étroite fissure. Appliquez enfin à cette chaudière naturelle un foyer incandescent dont vous emprunterez la chaleur soit aux dernières ramifications de la masse ignée du globe, soit à des décompositions chimiques et locales, telles que les pyrites de fer peuvent en fournir l'exemple. Vous aurez ainsi construit un appareil susceptible de donner naissance aux phénomènes dont vous cherchez l'explication. Est-ce clair? Voyons, que ceux qui n'ont rien compris veuillent bien lever la main ! »

Les profanes se déclarent satisfaits et demandent à grands cris la continuation.

« L'eau souterraine, reprend notre ami, s'échauffe sous l'action du foyer et dégage une vapeur qui reste emprisonnée entre la masse liquide et la voûte du souterrain. C'est la tension de cette vapeur qui fait équilibre à la colonne d'eau du puits et qui la soutient au-dessus du bassin inférieur. On sait, du reste, quelle est la tension de cette vapeur; elle est égale à environ trois atmosphères, puisqu'elle supporte, outre la pression de l'air libre, le poids d'une colonne d'eau de vingt mètres de hauteur, équivalente à celui d'une colonne de mercure de $1^{m},52$ ou au double de la pression atmosphérique. Quant à la température de cette vapeur, il est facile de la déterminer d'après sa pression, puisque l'expérience a permis d'établir un tableau comparatif des températures et des pressions sous lesquelles l'eau entre en ébullition. Sous une tension de trois atmosphères, la température du réservoir intérieur doit être d'un peu plus de 130 degrés. Or, ces messieurs qui là-bas se livrent à des expériences sérieuses sur le Geyser ont trouvé directement, par un sondage thermométrique, que la température du fond du puits varie entre 120 et 125 degrés, tandis que celle de la surface présente une moyenne de 80 degrés. La loi de l'accroissement des températures se trouve ainsi suffisamment vérifiée ; car rien n'indique que le fond du puits soit précisément à la hauteur de la

surface du grand réservoir. Messieurs, dit en s'interrompant l'orateur, si quelqu'un veut soulever une objection sur place, il en est encore temps ; nous ne partons que dans une demi-heure. »

Un mouvement négatif parcourt les rangs. Un de nos compagnons pourtant, moins réservé que les autres, ne dissimule pas le sincère désir qu'il éprouve de savoir par quel procédé l'eau de la source se met en mouvement, et cela, d'une façon si violente.

« Nous y arrivons, s'écrie notre initiateur ; je m'attendais à la question et je félicite le profane qui me l'a adressée ; cela prouve que son ignorance en matières scientifiques n'est point incurable, et qu'avec du travail, il pourrait prétendre à quelques rayons de lumière. Le phénomène étant expliqué dans ses conditions statiques, si nous voulons nous rendre compte des effets dynamiques du volcan, et découvrir la cause de son éruption, il faut introduire l'hypothèse d'une sorte d'intermittence dans la chaleur du foyer intérieur. Sous l'action d'un accroissement subit de température, la vapeur acquiert une tension plus haute et tend à élever la colonne d'eau à laquelle elle fait équilibre et que, pour ainsi dire, elle supporte. Cette tension peut même devenir telle, qu'une portion de la vapeur se fait jour par les fissures du fond du puits, et monte jusqu'à la surface du bassin en produisant des bouillonnements analogues à ceux d'un liquide en ébullition dans un vase. Enfin, au degré maximum de la chaleur du foyer correspond la plus haute température intérieure. Elle soulève la colonne d'eau et la projette dans les airs en totalité ou en partie. J'ai terminé, Messieurs, et voici la fanfare du clairon qui nous avertit qu'il est temps de nous remettre en route. »

Le groupe de profanes vote à l'éloquent orateur trois salves d'applaudissements. La dernière retentit encore que nous entendons se produire au milieu de nous un murmure isolé. La chose ressemble fort à une protestation contre ce que nous venons de nous faire expliquer. C'est un de nos camarades, jeune et savant professeur de géologie à l'École des mines, qui paraît faire ses réserves contre cette théorie, suffisante peut-être pour des ignorants, mais très-incomplète pour les docteurs de la Sorbonne, de l'Institut et de l'Université. La vraie théorie, pense-t-il, repose sur d'autres bases beaucoup plus générales... Mais le clairon a sonné, la cavalcade s'est déjà remise en marche.

XLII

Il est quatre heures du matin. Nous chevauchons à la file dans la direction de Thingwalla. A peine avons-nous fait un quart de lieue qu'une détonation subite nous fait tourner la tête. C'est une espiéglerie du Strokur. Cet enfant terrible trouve plaisant de faire son éruption au moment où nous allions le perdre de vue, après nous l'avoir fait attendre envain pendant douze heures. Ne l'accusons pas légèrement. Il est possible que les médicaments que nous lui avons administrés sous forme de mottes de terre et de touffes de gazon aient nécessité ce laps de temps pour produire leur effet. Au reste, le Grand-Geyser nous a blasés sur ces phénomènes de second ordre; à notre tour, nous boudons le Strokur et nous ne lui faisons pas l'honneur de retourner sur nos pas.

Après un temps de galop, l'étape de notre dernière nuit disparaît à nos regards. La même contrée se déroule; les mêmes sentiers serpentent; le paysage seulement nous semble redoubler de tristesse et de monotonie. Décidément, tout pleins des souvenirs du Geyser, nous serions plus à l'aise à bord de la corvette qu'au milieu de ces solitaires parages. Nos braves chevaux éprouvent également le besoin de se retrouver à Reykiawik; ils ont beau être infatigables, les vingt lieues qu'on exige d'eux chaque jour leur inspirent peu de sympathie pour les étrangers qui parcourent l'Islande. Ils voudraient en finir le plus tôt possible, en quoi ils sont d'accord avec leurs cavaliers. Une heure avant ce qu'on appelle la fin du jour en Europe, ils broutent déjà l'herbe sur les bords du lac de Thingwalla.

Nous retrouvons à Thingwalla le même curé, M. Bech, la même église, le même hangar et la même pluie. On passe la nuit comme on peut; nous avons du moins cette consolation qu'une journée de marche seulement nous sépare de la corvette.

Le lendemain, de grand matin, on se prépare à partir. Le moment est arrivé de prendre de notre digne hôte un congé qui, probablement, sera éternel. On serre la main au curé Bech; on achète à sa fille le fameux costume; on paye largement les quelques jattes de lait qui nous

ont désaltérés, les morceaux de tourbe qui nous ont servi d'oreillers, et l'herbe que les chevaux ont consommée. On ajoute à tout cela quelques petits cadeaux, afin que nos hôtes gardent de notre visite un bon et long souvenir. Et maintenant, vite en selle ! Que nos montures se montrent une dernière fois complaisantes et nous arriverons ce soir à Reykiawik. Au moment où la cavalcade s'ébranle, nous voyons apparaître le pasteur. Il agite un papier qu'il tient dans la main. Sont-ce des vers qu'il a composés en l'honneur du chef de notre caravane ? Est-ce une bénédiction qu'il nous a préparée en latin ? On s'arrête, on s'explique. C'est une carte à payer,—une vraie carte à payer, s'élevant à 220 fr.— pour l'usure de l'emplacement qui nous a servi de campement, pour le loyer de quelques morceaux de lave sur lesquels nous avons vainement essayé de dormir, et probablement aussi pour la pluie qui nous a inondés en abondance. Il ne nous est pas permis d'entamer un débat avec le curé ; on lui solde son *addition* et on quitte Thingwalla, peu édifié du désintéressement du pasteur. Il faut avouer aussi que ce curé, digne de tenir une auberge à Terracine, est une exception en Islande. Nous avons pratiqué les habitants, parcouru toutes les classes de la société, et partout nous avons rencontré une véritable douceur de mœurs, une grande hospitalité et des procédés loyaux et empressés.

Le lord anglais, revenu deux jours après nous à Reykiawik, eut à subir la même mystification. Voulant jouir du spectacle du lac, il planta sa tente sur des terres qui n'appartenaient pas à la cure. Il fut rançonné tout comme nous, et eut à débourser la somme de 47 écus. Lord Dufferin était enchanté de la surprise. L'anecdote fit rire tout le monde, et probablement le curé de Thingwalla riait de son côté bien plus que les autres. Malheureusement, nous n'avions pas la ressource de jurer qu'on ne nous y reprendrait plus : il est peu probable qu'il prenne jamais à l'un de nous l'idée d'aller passer ses jours de villégiature en Islande.

XLIII

La rapidité insolite de notre marche a avancé notre retour à Reykiawik. Cette fois, la partie opulente de la population ne voit pas sans

un certain déplaisir poindre la tête de notre caravane. En arrivant deux jours plus tard, nous eussions produit un effet tout opposé. L'agitation avait de puissants motifs. Le commandant de la frégate *l'Arthémise* avait promis qu'un bal serait offert au Prince Napoléon ; cette nouvelle avait vivement surexcité le sentiment de coquetterie d'une partie de la société, et notre retour impromptu brouillait toutes les combinaisons.

Un bal à Reykiawik ! Une fête dont le personnel masculin devait être fourni par la société parisienne ! Il y avait vraiment de quoi troubler la monotone existence des dames islandaises. Des passions, assoupies dans le calme de la vie ordinaire, se sont soudain réveillées ; des invitations, arrivées au dernier moment ou n'arrivant pas du tout, ont donné lieu à d'âpres réclamations, à des rivalités semblables à celles qu'on voit, en pareille occasion, éclater dans nos capitales européennes. Des haines féminines ont activé les rancunes des hommes ; un volcan de commérages a fait explosion à Reykiawik.

Voilà une belle occasion d'étudier les mœurs et la population du pays ! Les sentiments, les idées, les opinions qu'on aurait eu auparavant de la peine à découvrir se peignent maintenant en couleurs tranchées. On distingue à l'œil nu ce qu'auparavant on n'aurait aperçu qu'à la suite d'une profonde initiation dans les détails intimes de la société indigène. Évidemment, deux camps se partagent l'empire de l'opinion publique dans la capitale de l'Islande. Le premier, exclusivement national, fier de sa pure origine islandaise, est commandé par notre excellent compagnon de voyage aux Geysers, le recteur Bjorni Johnson. Ce chef, en sa qualité de patriote, jouit d'une grande popularité parmi les nationaux. Le bien du pays est son unique et constante préoccupation ; il voudrait voir l'Islande non-seulement prospère, mais encore et surtout islandaise. L'autre parti, utilitaire, cosmopolite et quelque peu aussi métropolitain, se groupe autour du pharmacien de la ville, M. Randrup, Danois de naissance, mari d'une veuve loquace et intelligente, et beau-père d'une demoiselle qui a, en Islande, le rare avantage de parler le français.

L'ambition du recteur, c'est de consolider sa popularité en aidant au développement des éléments indigènes. La tactique du pharmacien le pousse à renforcer sa situation en se donnant de l'importance aux

yeux du gouvernement danois et des cabinets européens. Le recteur reçoit les étrangers avec empressement; il tient à leur montrer son pays sous son aspect le plus flatteur; il se dévoue à leur service; il veut qu'ils emportent de l'Islande un bon souvenir, qu'ils en parlent avec éloges. L'accueil du pharmacien ne le cède en rien à celui du recteur. M. Randrup est également serviable, également prévenant pour les étrangers; mais il ne met pas tous ses soins à dérober les côtés faibles de l'île; loin de là, il les dévoile, en essayant toutefois d'en faire oublier les inconvénients. Le recteur est un homme d'une science profonde et variée. Le pharmacien ne parle que le danois et un peu l'anglais; mais, en revanche, il est commerçant et apte, en cette qualité, à rendre aux voyageurs une foule de services pratiques dans ce pays de débine. Les commandants de station, les baleiniers, s'adressent de préférence à M. Randrup, chez qui ils trouvent des renseignements précis et une famille aimable au courant de l'idiome français. Le rêve du recteur serait de voir l'Islande heureuse le plus tôt possible, afin de pouvoir la quitter; car, chose étonnante! il n'est pas de patriote islandais ayant vécu à l'étranger, qui, malgré son patriotisme, lorsqu'il est de retour dans son pays, ne caresse l'idée de s'en aller vivre dans un pays à végétation sérieuse. M. Randrup, tout Danois de naissance qu'il est, ne se déplaît point à Reykiawik; il y resterait volontiers, mais il désirerait relever son importance par la dignité d'agent consulaire d'un grand pays comme la France.

Au-dessus des deux partis, plane le gouverneur de l'île, le comte de Trampe, qui tient gravement la balance, exécute ponctuellement les ordres venus de la métropole, et rêve sans contredit au doux moment où le gouvernement danois le rappellera dans sa patrie, pour le récompenser de sept années consécutives de séjour en Islande. M. de Trampe fait les honneurs du pays confié à sa gestion en homme qui ne veut se laisser devancer par aucun de ses administrés.

Les deux partis rivaux se font entre eux une guerre courtoise de mots piquants. Mais M. Randrup n'a pas la peine de défendre le gouvernement; les patriotes ne songent guère à lui faire opposition. Les traditions hostiles au Danemark sont éteintes. Le sont-elles depuis l'anéantissement de l'indépendance islandaise?... Non, il est inutile de remonter aussi haut. Les agitations et les bouleversements qui ont

remué cet amas de huttes et de cabanes, qui représente la capitale de l'île, ont eu lieu du vivant d'une partie de la génération qui l'habite.

XLIV

En 1809, l'Angleterre, en guerre avec le Danemark, tenait la mer et interceptait les communications entre la métropole et ses colonies. Empêcher les arrivages de denrées danoises en Islande, c'était condamner l'île à la famine. La philanthropie anglaise s'émut de cet état de choses, et le gouvernement britannique déclara que l'Islande serait considérée comme un terrain neutre. Les bâtiments danois chargés de provisions obtinrent la faculté d'y aborder; les sujets du Royaume-Uni furent invités à s'y transporter avec des cargaisons. C'était un débouché de plus qu'on ouvrait au commerce de Londres. Un Anglais ne tarda pas à jeter l'ancre dans la rade de Reykiawik; il débarqua des hommes armés, pilla la caisse des pauvres et des écoles, et s'en alla en emportant trente mille écus en espèces.

Peu de temps après, un vrai négociant, M. Phelps, entreprit le même voyage, dans un but de commerce. Le gouvernement anglais lui avait délivré des lettres de marque, à la condition qu'il n'arrêterait aucun navire ni sur les côtes ni dans les ports de l'île. Mais les Islandais avaient peur des Anglais, et bien que M. Phelps eût à bord, comme interprète, un de leurs compatriotes nommé Jorgussen, ils ne se montraient point rassurés; tout au contraire, ils se pliaient avec une certaine complaisance aux ordres de leur gouverneur, qui leur interdisait de commercer avec les sujets de Sa Majesté britannique. M. Phelps débarqua néanmoins ses marchandises. Il revint l'année suivante avec deux autres bâtiments chargés, et voyant que le gouverneur continuait à défendre avec obstination le monopole danois, il usa de ses lettres de marque, fit prisonnier ce principal fonctionnaire et l'emmena à son bord.

Le pouvoir se trouvait disloqué par suite de cet événement; il fallait le reconstituer. M. Phelps imagina un expédient; l'interprète Jorgussen fut par lui investi de l'autorité suprême. Jorgussen saisit d'une main

ferme les rênes du pouvoir ; il prit le titre de Protecteur de l'île et de général en chef des troupes nationales. Il comprit, du reste, l'importance de sa nouvelle situation ; il fallait agir, il agit. Il lança d'abord une proclamation par laquelle l'île était déclarée indépendante ; les dettes qu'elle avait contractées à l'égard du Danemark étaient annulées d'un seul trait de plume. Ensuite, il remit en vigueur les anciennes lois qui régissaient l'Islande à l'époque des Wikings.

L'évêque et les prêtres, réunis en synode, s'empressèrent de reconnaître et de bénir le nouveau pouvoir. Les fonctionnaires jurèrent au Protecteur obéissance et fidélité, à la condition qu'il les maintiendrait dans leurs postes. Les plus zélés demandèrent de l'avancement. On changeait de drapeau, mais on continuait à servir la patrie. L'armée n'avait pas à prendre parti ; elle n'existait pas. Plusieurs citoyens consentirent pourtant à s'enrôler dans la garde personnelle du chef de l'État. On leur promit des uniformes splendides. Le Protecteur méditait d'importantes réformes administratives ; en attendant, il songeait à consolider son pouvoir et à fortifier la ville de Reykiawik. L'arsenal, situé dans le grenier de la maison du gouverneur, ne contenait que de la ferraille rouillée. Les huit hommes qui composaient la garde s'en armèrent tant bien que mal. M. Phelps, de son côté, fit élever un retranchement par ses matelots et prêta six canons au nouveau pouvoir.

Il était temps de songer au budget des recettes. Le Protecteur, accompagné de cinq soldats, les trois autres étant restés en garnison afin de tenir en respect les esprits turbulents de la capitale, alla chevaucher à travers le pays. Il levait des impôts dans sa tournée, et partout il s'emparait des marchandises danoises. Les Islandais voyaient avec plaisir cette façon de gouverner ; le monopole du Danemark leur était devenu odieux. Le chef de l'État fut harangué plusieurs fois ; l'absence seule de feuillage empêcha de lui dresser des arcs de triomphe.

Cela durait ainsi depuis deux mois à la satisfaction générale, lorsqu'un bâtiment de guerre anglais aborda en Islande. Les marchands danois qui avaient été spoliés portèrent plainte au commandant Jones. Cet officier leur fit justice. M. Phelps et le Protecteur furent renvoyés en Angleterre. M. Jones engagea les notables du pays à élire un

magistrat suprême. L'autorité danoise fut rétablie aux acclamations enthousiastes du clergé, des fonctionnaires et des habitants. La garde du Protecteur fut dissoute; on n'insista pas même sur son désarmement. Depuis ce temps, l'ordre a régné à Reykiawik. Le Protecteur, n'ayant laissé derrière lui aucun parti, le gouvernement danois a continué de jouir d'une autorité sans rivale.

XLV

Les souvenirs historiques sont encore le seul élément par lequel se manifeste le sentiment de la nationalité islandaise. Mais parmi les tribus scandinaves, la tradition n'embrasse pas seulement la chronique générale de la race; elle s'attache aussi aux destinées des familles, des individus isolés. En Suède et en Norwége, tout paysan fait remonter son origine jusque dans la nuit des temps. En Islande, où, grâce à l'isolement du pays, les récits légendaires constituent la base de la vie intellectuelle, il n'est presque pas de famille dont les souvenirs intimes ne se colorent d'une forte teinte historique. Les pauvres n'ont que leur mémoire pour archives; les familles aisées enregistrent avec soin chaque nouveau bourgeon qui pousse à leur arbre généalogique.

Un document de cette nature ne pouvait qu'exciter en nous un vif intérêt. M. Finsen, maire de Reykiawik, passait, dans l'île, pour un homme des mieux apparentés. On lui parla de sa généalogie. Il demanda un délai suffisant pour en dresser copie. Deux jours après, il nous envoya la précieuse pièce avec une lettre fort aimable, où il nous avertissait que, depuis le protoplaste du genre humain jusqu'à Odin, la filiation de sa maison pouvait offrir quelques doutes; mais qu'à partir d'Odin, elle était authentique et incontestable. On ne pouvait certes agir avec plus de scrupules. Nous remerciâmes M. Finsen de sa complaisance, et nous reproduisons ici son arbre généalogique dans la plus stricte exactitude de ses moindres ramifications.

GÉNÉALOGIE DE M. VILHJALMR FINSEN, MAIRE DE REYKIAWIK.

ADAM vixit 930 annos.
Seth . . . . . 912 —
Enos. . . . . 905 —
Caïnan.. . . . 910 —
Mahalael . . . 895 —
Jared. . . . . 965 —
Enoch. . . . . 365 —
Mathusalem. . . 969 —
Lamch . . . . 777 —
NOAH . . . 950 —
Japhet.
Jahann.
Seihim.
Tephas.
Tertius v. Tellus
SATURNUS.
JUPITER.
Darius v. Dardanus
Jerichonus.
Troes.
Ilus.
Laomedon.
PRIAMUS, rex Troiae.
Troiana — Menam rex.
Isór.
Loricha.
Eindridi.
Vingpór.
Vignir.
Meda.
Magne.
Sebth.
Bodvig.
Atiris.
Trinai.
Hermódr.
Skjöldr.
Bealfr.
Godólfr.
Fure.
Freyólfr v. Bur, rex Turciæ.
ODINN, rex Asarum.
Skjoldr.
Fridleifr.
Fridfródi.
Hjorleifr.
Hamarr.
Fródi.
Vemundr vitri (sapiens).
Olof.
Fródi fridsami, rex Daniæ.
Fridleifr.
Frödi hinn frækni.
Hálfdán mildi.
Haraldr gamli.
Hálfdán snjalli, rex Daniæ.
Ivar Vidfami, rex Daniæ.
Audr djúpaudga. — 1. Hrerekr slaungvanbangi, rex. 2. Radbardr, rex.

Haraldi hilditonn, rex Daniæ, c. 700.
Randver Radbardsson, rex.
Sigurdr Hringr, rex Daniæ.
Prandr gamli.
Porolfr Vagnnef.
Vemundr ordlukar.
Æfar.
Valgardr.
Rafn heimski, in Islandiam profectus c. 890.
Jorundr godi — Puridr Porbjarnardottir.
Ulfr orgodi.
Svartr — Helga Porgeirsdottir.
Lodmundr — Porgerdr Sigfusdottir.
Sigfuis — Porcy Sigfusdottir.
Sœmundr frödi — Gudrun Kolbeinsdottir (multiscius) 1055-1133.
Loptr.
Jon, † 1197.
Solveig — Gudmundr gris.
Porlakr.
Pora — Klœngr Teitsson.
Asta — Ivar Holm.
Vigfus.
Ivar 1364.
Vigfus Holm, hirdstjori v. satrapa (præfectus Islandiæ).
Margret — Porvardr Loptsson
Gudridr — Erlendr Eyjolfsson legifer 1480.
Eyjolfr.
Anna — Vigfus Porsteinsson.
Porbjorg
Gisli Hakonarson legifer.
Vigfus.
Jon, episcopus Holensis.
Gisli.
Gudridur.

Ragnar Lodbrok, rex Daniæ.
Sigrudr ormr anga, rex Aslang.
Sigurdr, rex in Ringariki.
Ragnhildr — Gudraud, rex in Norvegia. — Alfdan svarti, rex, † 863.

Haraldr harfágri, (pulchricomus, rex Norveg.)
Sigurdr hrisi, rex Upplandiæ.
Halfdan, rex Upplandiæ
Sigurdr syr, rex Upplandiæ.
Haraldr hardradi, rex Norvegiæ † 1066.
Olafr Kirri, rex Norv. † 1087.
Magnus berbeinn, rex Norv. † 1103.
Pora.

Bjorn.
Gudraudr.
Haraldr grænski, r. N.
Olafr digri, r. N.
Ulfhildr — Ordolfr, dux Saxiæ.
Magnus, dux Saxiæ.
Ulfhildr — Henrikr svarti (niger, dux Bavariæ.
Hinrekrdram blati (insolens).
Hinrik Ljon (leo), Dux a quo descendunt permulti principes et reges in Europa, exempli causa hic afferuntur.
Otto barn (puer), Dux.
Adalbjartr, Dux.
Adalbjartr, Dux.
Magnus, Dux.
Bjarnardr, Dux.
Fridrekr, Dux.
Otto hugstori, Dux.
Hinrekr, Dux.
Ernst, Dux.
Vilhjalmr, Dux.
Georg—Dux.
Fridrekr III, rex Dan. — Sophia Amalia.
a quo descendunt reges Daniæ *Chr.* 5. *Fr.* 4. *Chr.* 7. *Fr.* 6. *Chr.* 8. *Fr.* 7.
Hakon Arnason.
Gudrun.
Haldora.
Gudrun.
Anna.
Stefan.
OLAFR STEPHENSEN præfectus Islandiæ.
Bjorn Stephensen.
MAGNUS STEPHENSEN Institutionis tribunalis superioris Isl. † 1833.
ODDGEIR STEPHENSEN iam præfectus canell. Isl. Havniæ.

Yngvi, rex Turciæ.
Njordr, rex Sueciæ.
Fjolnir.
Svegdir.
Vanlandi.
Visburr.
Dómaldi.
Dómarr.
Dyggvi, rex Sueciæ.
Dagr, r. S.
Agni, r. S.
Alreckr, r. S.
Ingvi, r. S.
Jorundr, r. S.
Aun, r. S.
Egill vendilkraka, r. S.
Ottarr vendilkraka, r. S.
Adils, r. S.
Eysteinn, r. S.
Ingvarr, r. S.
Brautonundr, r. S.
Ingjaldr illradi, r. S.
Olafr trètelgja, r. Vermalandiæ. — Eylaugr, satrapa.
Halfdan hvithein, r. Upplandiæ. — Porgerdr.
Gudrodr, r. Upplandiæ. — Hervor.
Olafr. — Grimr, Sogniæ dux.
Helgi. — Bjorn Buna, dux in Norv.
Ingjaldr, rex. — Ketill Hatnefr.
OLEIFR HVITI, rex Dublini. — AUDR DJUPAUDGA, 830-910, in Islandiam profecta 892.

Porstein raudr, partis Scotiæ rex, 850-888
Olafr feilan † 918.
Pordr gellir.
Porhildr rjupa.
Pordr hesthofdi.
Porfinnr Karlsefni, 1007
Snorri.
Steinunn.
Porsteinn ranglatr.
Ketill † 1173.
Porlakr, sacerdos † 1240.
Ketill — Haldora Porvaldsdottir.
Valgerdr.
Porlakr, legifer, † 1303.
Ketill, satrapa † 1342.
Vigfus.
Narfi.
Erlendr.
Erlendr, toparcha.
Vigfus, legifer † 1523.
Gudridr — Sæmundr Eriksson.
Arni Gislason — Gudrun.
Sigridr.
Haldora.
Gudniu.
Porvaldr.
Gottskalkr legifer.
Porvaldr sacerdos.
Gottskalkr Thorvaldsen.
BERTEL THORVALDSEN celeber statuarius.

Forujotr.
Kari.
Frosti
Snær gamli.
Porri, rex.
Gorr.
Heytir.
Svidri.
Sveidi.
Halfdan gamli, rex.
Ivar, satrapa Upplandiæ.
Eysteinn glumra.
Rognvaldr Mærajarl † 893 (satrapa in mari in Norv.)

Halladr, satrapa Orkneyensis.
Gaunguhrölfr. (Rollo v. Rolf, dux Normandiæ, † 931.
Porir.
Puridr — Kollr Porgilsson.
Porgils.
Jorundr.
Snorri.
Gils.
Pordr, c. 1018.
Sturla.
SNORRI STURLUSON 1178-1241.
Puridr — Porvaldr.
Einar Vatnsfirdringr.
Vilborg — Eirekr Sveinbjarnarson eques. † 1342.
Einar, † 1382.
Bjorn Jorsalafari.
Vatnsfjardar Kristin, 1413.
Bjornriki (dives) † 1484.
Solveig.
Porleifr legifer.
Asmundr.
Sesselja nupta 1609 — Dadi Jonsson.
Ragnhildr — Hanner Helgason.
Holmfridr — Haldor Jonsson, sacerdos.
Jón Haldórsson, præpositus, historicus.
FINNR JONSSON, Episcopus Scalholtensis; n. 1709, † 1789.

Vilhjalmr.
Rikardr.
Rikardr.
Rikardr.
Rotberts.
VILHJALMR BASTARDR, (Conquestor, rex Angliæ, etc., etc.)
Helgi Ottarsson Islandus. — Nidbjorg.
Kadlin — Bjolan, rex Scotiæ.
Osvifr.
Gudrun.
Bolli.
Herdis.
Kodran.
Herdis.
Alfheidr.
Porlakr.
Ketill, sacerdos, legifer.
Snorri Markusson sacerdos. — Helga.
Narfi.
Porlakr.
Ketill.
Vigfus.
Narfi.
Erlendr.
Erlendr legifer.
Porolf Eyjolfsson — Margrèt.
Jon Kraksson sacerdos. — Jardprudr.
Margrèt.
Valgerd Jonsdottir altera vice 1829 nupta episcopo Steingrimo Jonaeo, † 1856. — **HANNES FINNSON** episc. Schalholt † 1796.
Ragnheidr — Magnus Olafsson legifer.
FINNR MAGNUSSON Professor Havniensis, † 1847.
PORUN — **Bjarni Thorsteinson**, antea præfectus Islandiæ partis occidentalis.
Sigridur — **Arni Helgason**, iam præpositui, officialis.
Olafr Finsen, Accessor trib. sup. Isl. † 1836.
VILHJALMR FINSEN magistratus Reykjaviæ 1857.

Il y a, dans l'histoire de l'humanité, un certain nombre de héros, d'hommes célèbres qui manquent à la généalogie de M. Finsen ; en revanche, tous ceux qui, de près ou de loin, se rattachent à la race normande ou scandinave s'y trouvent au complet. Les autres, en s'embranchant au père commun de l'espèce humaine, auraient pu y obtenir une place; mais, en ce cas, l'arbre généalogique aurait pris des dimensions énormes; il eût envahi l'île tout entière. Il faut savoir gré à M. Finsen de sa modestie et de sa modération.

XLVI

Le bal de *l'Arthémise* est remis d'un jour. Aussitôt le calme renaît parmi les dames islandaises. On aura le temps de parer à toutes les exigences de la fête. Pour notre part, nous mettons le délai à profit. Nous avons passé en revue les livres de la bibliothèque du collége, et nous nous proposons d'étudier d'un peu plus près les curiosités qu'elle contient. Le recteur, ici encore, sera pour nous un excellent guide. D'ailleurs, les travaux de M. Marmier nous ont mis au courant de la littérature scandinave. C'est une occasion de se remémorer sur place les intéressants résultats auxquels est arrivé l'écrivain français.

Quoique peu considérable, la bibliothèque de Reykiawik possède des documents qui feraient le bonheur d'un bibliomane. Voici, par exemple, de vieux livres écrits dans une langue qu'on parlait anciennement dans toute la Scandinavie, et que les indigènes de l'île comprennent seuls aujourd'hui. Les idiomes du Nord, excepté les les langues slaves, se rattachent à une même souche. Tous proviennent du gothique et se séparent en deux rameaux : langues germaniques et langues scandinaves. Au premier appartiennent le haut et le bas-allemand, le frison, le saxon et l'anglo-saxon ; au deuxième, le danois, le suédois, l'islandais. Jadis, il n'y avait, pour toute la Scandinavie, qu'une seule langue, qui portait le nom de danois. Mais le Danemark ayant perdu une partie de sa suprématie, le danois s'appela langue du Nord, et enfin, au douzième siècle, elle n'était connue que sous la dénomination d'idiome islandais. Tandis que le suédois et le danois se

modifiaient, la langue islandaise, transplantée dans une île lointaine par des colons civilisés, conserva son caractère primitif. Il en résulte qu'aujourd'hui on parle, à Reykiawik, la langue des premiers Wikings, et qu'il n'est pas de pêcheur illettré dans l'île qui ne s'exprime en termes dont se servaient ses ancêtres.

L'idiome islandais est doux ; il n'a ni les sélectantes anglaises ni les dures consonnances des langues germaniques. Les plus anciens monuments qu'on possède consistent en inscriptions runiques. De tout temps, les érudits, les philologues ont rompu des lances au sujet de l'origine des runes. C'était une trop belle occasion de se livrer aux disputes pour qu'on la laissât échapper. Il est sorti de toutes les querelles ce fait incontestable que les runes viennent de l'Asie, d'où elles ont été importées lors de la grande migration des peuples. L'alphabet runique était fort simple : il se composait de seize caractères ; une même lettre servait pour les consonnes dont la prononciation se ressemblait. Les anciens habitants du Nord attachaient aux runes une puissance magique. Ils les gravaient sur la proue de leur navire, sur le pommeau de leur épée, sur les cornes qui leur servaient de coupes. Tracées sur la pierre ou sur le bois, à coups de hache ou à la pointe du glaive, elles transmettaient à la postérité un souvenir de deuil ou de gloire. Quant au récit qui se rattachait à la date, comme il se trouvait trop long à écrire, on le confiait à la tradition.

Les missionnaires chrétiens proscrivirent les runes comme un usage païen et comme entaché de sorcellerie. Elles subsistèrent néanmoins jusqu'au quatorzième siècle, et aujourd'hui encore on en retrouve des traces chez les paysans norwégiens et sur les calendriers en bois que gravent les Lapons.

L'Islande passa rapidement de cette façon d'écrire lapidaire à l'alphabet européen. On a vu plus haut qu'au douzième siècle elle comptait des écoles supérieures, et qu'elle avait produit déjà plusieurs écrivains du plus haut mérite. Mais les véritables créateurs de la littérature islandaise, ce furent les scaldes.

XLVII

Comme les rapsodes homériques, comme les bardes celtiques, les scaldes chantaient les héros et les dieux. Mais le métier de poëte était difficile à cette époque. Les scaldes combattaient au premier rang dans les batailles qu'ils célébraient ensuite. Leur poésie s'imprégnait ainsi de couleur locale. Au sixième et au septième siècle, l'histoire parle déjà des scaldes. A partir du neuvième siècle et en allant jusqu'au douzième, ils se suivent sans interruption. Leurs noms, leurs biographies, leurs œuvres sont connus. Le siècle d'Auguste pour les scaldes fut le règne de Harold aux beaux cheveux. Olaf lui-même, malgré l'horreur qu'il professait contre les souvenirs mythologiques, en entretenait plusieurs à sa cour.

La poésie islandaise, dans ses premiers moments, est admirable de simplicité, d'énergie, de concision. Plus tard, elle fut dégradée, comme dans tout le reste de l'Europe, par des poëtes qui, redoutant par-dessus tout d'être populaires, abusaient de la métaphore au point de se rendre inintelligibles. Quoi qu'il en soit, les œuvres des scaldes sont surtout précieuses par leur caractère traditionnel. C'est là qu'on retrouve les plus anciens documents de l'histoire du Nord. A cela, rien d'étonnant; le scalde était placé dans les meilleures conditions pour écrire l'histoire. Il touchait au peuple par sa naissance, aux grands par son esprit, aux plus grands événements par sa coopération personnelle. Voyageur par nature et par destination, il parcourait sans cesse la Scandinavie et ses dépendances. Honorablement reçu à la cour des princes, il les servait souvent de ses conseils, grâce aux notions politiques qu'il avait recueillies dans ses voyages. Également populaire auprès des paysans, il transmettait aux grands les vœux et les plaintes du peuple. Homme de guerre avant tout, le scalde dédaignait de puiser ses inspirations aux sources sentimentales auxquelles s'abreuvait la poésie du Moyen Age. Il chantait l'ivresse des combats, les cris des vainqueurs, le râle des mourants, le cliquetis des armes, les joies que les Walkyries préparaient dans le Walhalla aux guerriers morts sur le champ de bataille.

Parmi les scaldes célèbres de la Scandinavie, on cite le roi de Danemark, Raynar Lodbrok. La saga dont il est l'auteur est considérée comme une des plus anciennes. Les bardes du Nord ont chanté ses exploits, et les poëtes français du Moyen Age ont mêlé son nom à leurs légendes.

L'Islande, ce pays triste et désolé que nous foulons, a fourni une brillante part au grand trésor de la poésie humaine. C'est sur son sol que sont nées les deux Eddas. On connaît deux livres islandais qui portent en tête ce titre mystérieux. Le premier, en vers, est l'Edda de Saemund; le second, en prose, appartient à Snorri Sturleson.

L'Edda est la poésie théogonique et cosmogonique non-seulement de l'Islande et des races scandinaves, mais encore de toutes les tribus germaniques qui ont peuplé le nord et le centre de l'Europe. Les plus anciens manuscrits de l'Edda ne remontent pas au delà du quatorzième siècle; mais il est certain que ces chants étaient connus bien auparavant. Saxon le Grammairien s'en est servi pour son histoire du Danemark, qui date de la fin du douzième siècle. Les annales écrites d'Islande ne sont, par conséquent, que la consignation de ses traditions héroïques et historiques, perpétuées par le récit. La piraterie constituait le fond de la vie scandinave. Or, chacune des péripéties du métier donnait lieu à un récit, chaque victoire à un chant de triomphe.

Saemund n'est pas l'auteur de l'Edda; il n'a fait que réunir et coordonner les divers chants mythiques et héroïques qui, de son temps, circulaient parmi le peuple. Prêtre chrétien, il est clair que, de sa propre inspiration, il n'eût pas pu chanter les fastes du paganisme. Il naquit dans un pauvre presbytère d'Islande (1054). Dans sa jeunesse, il voyagea beaucoup en Allemagne, en France, en Italie. Revenu de ses pérégrinations, il entra dans les ordres sacrés. Sa vie se passa dans une modeste cure, où il mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Saemund a contribué à la rédaction du code ecclésiastique; il a écrit une histoire de Norwége depuis Harold Haarfager jusqu'à Magnus le Bon, œuvre dont il ne reste qu'une sèche série de noms et de dates. Mais sa célébrité lui vient avant tout de l'Edda.

XLVIII

Pendant cinq siècles, les divers fragments réunis sous le nom d'Edda restèrent ignorés en Islande. En 1643, l'évêque de Skalholt, Bryniulf Soendson, découvrit, par hasard, un cartulaire en parchemin contenant les principaux de ces poëmes. Il en prit copie, et envoya l'original au roi de Danemark, Frédéric III, souverain passionné pour la littérature scandinave. Ce manuscrit, connu sous le nom de *Codex regius*, est déposé à la bibliothèque de Copenhague. Les archéologues de notre temps en font remonter l'origine au quatorzième siècle. Arne Magnussen a trouvé un fragment en six feuillets dont il n'existe pas de traces dans le *Codex regius*. D'autres chants ne se rencontrent que dans des copies d'anciens manuscrits perdus. Depuis le dix-septième siècle, la science n'a cessé de se préoccuper de la restitution de ces documents si précieux pour l'histoire. Plusieurs fragments, plusieurs traductions latines ont été publiés à diverses époques. L'édition la plus complète est celle qui a été traduite en danois par Finn Magnussen (1821). L'illustre antiquaire a joint à son œuvre un précieux dictionnaire mythologique.

L'Edda se divise en trois parties : 1° chants mythiques, traditions cosmogoniques et théogoniques de l'antiquité ; 2° chants moraux et dogmatiques ; 3° chants historiques et épiques.

La première partie se nomme *la Voluspa*, de *volu*, devineresse, et *spa*, prophétie. Dans la Scandinavie païenne, les prophétesses entonnaient leurs chants pendant les fêtes publiques. La *Voluspa* était un dithyrambe destiné à rappeler à la foule la croyance de ses pères. C'est le plus ancien et le plus obscur chant de l'Edda, fruit follement fantastique du paganisme scandinave.

Le cycle des poëmes moraux et philosophiques se compose de deux chants. Le premier, le *Havamal*, est attribué à Odin lui-même. C'est un admirable tableau de l'esprit, des idées morales et du caractère des populations du Nord. Curieux recueil de maximes et de dictons proverbiaux, il peint parfaitement les côtés contradictoires des races de cette époque. Les conseils farouches s'y mêlent aux idées d'une douceur évangélique ; le culte de l'amitié et de l'hospitalité s'y confond

avec des arrière-pensées de doute, de défiance, de fourberie. « Avant « d'entrer dans une maison, dit un de ces proverbes, regarde attenti- « vement dans tous les coins ; car tu ne sais où les ennemis se tiennent « cachés. »

Un autre : « Il ne faut pas fatiguer l'hôte que l'on reçoit ; il a « besoin de repos, de vêtements secs, et non pas d'être interrogé. »

Et celui-ci : « Qu'il se lève de bon matin, celui qui en veut au bien « ou à la vie d'autrui : le loup qui dort ne saisit pas sa proie. »

Celui-ci encore : « Que personne ne se fie à la parole d'une jeune « fille ni aux discours d'une femme ; leur cœur est comme la roue qui « tourne, et la perfidie a été déposée dans leur poitrine. »

La partie héroïque de l'Edda débute par le chant de Volund, forgeron merveilleux, qui représente, dans le Nord, la pensée intelligente et créatrice. La légende dépeint ce héros de l'art et de l'industrie comme un être faible, mutilé, enfermé dans une île et travaillant sous les ordres d'un maître impitoyable. Sa beauté, c'est son intelligence. Volund apparaît au milieu d'une troupe de nains qui lui apprennent l'art de fabriquer des glaives, des armures, des bijoux d'or et d'argent.

L'Edda se termine par le cycle des Volsung et des Nieflung, partie qui embrasse tout à la fois les traditions fabuleuses et les annales historiques des races scandinaves et des peuplades germaniques. La poésie islandaise s'allie ici à la poésie allemande. Les poëtes de l'Edda et ceux des Niebelungen ont traité le même sujet. Seulement l'épopée des Allemands se distingue par un ensemble de faits déduits avec ordre et logique, tandis que, dans l'Edda, dominent les traditions mythiques, les croyances superstitieuses, sous une forme un peu désordonnée. A laquelle des deux races appartient la priorité du poëme ? Les archéologues semblent résoudre la question en faveur des Islandais.

La seconde Edda est attribuée à Snorri Sturleson, poëte et historien. Son *Heimskringla,* chronique des rois de Norwége, est un précieux document historique. Il l'a composée d'après les chants des scaldes, les traditions orales, les sagas, et probablement aussi en consultant les écrits perdus d'Are et de Saemund. Doué d'un admirable sens critique, il a su, tout en dépouillant ses matériaux de leur enveloppe vague et fabuleuse, conserver à son œuvre le caractère simple et concis de la saga.

L'Edda de Snorri n'a été connue en Danemark qu'au seizième siècle, et encore n'était-ce qu'un fragment traduit. Publiée en entier plus tard, elle est devenue le livre classique de l'historiographie scandinave. Elle se divise en trois parties : 1° la *Gylfa-Ginning*, qui renferme un exposé clair et précis de la mythologie du Nord ; 2° les *Kenningar*, traité de versification, et enfin 3° la *Scalda*, qui renferme le complément des préceptes de l'art poétique. Il existe trois manuscrits originaux de l'Edda de Snorri : deux se trouvent à Copenhague, le troisième à Upsal.

Dans la littérature islandaise, comme dans celle de toutes les races scandinaves, l'œuvre isolée des écrivains célèbres cède le pas à l'œuvre collective des rapsodes populaires. La source vraie et inépuisable de la poésie du Nord, ce sont les *Sagas*. Le mot *saga* (*segia*, dire) signifie tradition verbale, causerie de la veillée. On comprend dès lors comment les sagas sont des œuvres de famille, issues du sein du peuple, grandies avec lui et successivement transmises par héritage. Tous les peuples ont eu leurs traditions poétiques, leurs romanceros, leurs rapsodies, leurs annales. Mais, aujourd'hui, il n'y a plus que le paysan islandais qui lise, aussi facilement que les livres modernes, les plus anciens écrits de ses aïeux.

Les sagas ne sont pas des œuvres locales, et c'est en cela que réside surtout leur importance. Elles embrassent les pays du Nord tout entiers, leurs coutumes, leur langue, leur histoire, leur religion. La vie active et excentrique des premiers Islandais leur permettait de donner un vaste cadre à leurs récits. La femme n'y apparaît pas. Les courses sur mer, les expéditions guerrières, les combats y jouent le principal rôle. Les superstitions les animent de leur souffle romantique. Plusieurs sagas sont néanmoins de sérieux documents historiques. Ainsi, le *Sturlunga-Saga* est tout simplement l'histoire de l'Islande sous la domination de l'ambitieuse maison des Sturle jusqu'à la réunion de l'île à la Norwége. La *Nial-Saga* donne des détails sur les mœurs et la législation du pays. C'est la plus ancienne et la plus complète des traditions islandaises. Elle date du douzième siècle. Deux héros, Gunnar et Nial, l'occupent tout entière. L'un est le guerrier, l'autre le jurisconsulte ; plus tard arrive le prêtre, qui complète ainsi le Moyen Age primitif, passant de la barbarie à la civilisation chrétienne. Naturellement, le guerrier se dessine au premier plan. Le peuple considère

le légiste, respecte le missionnaire; mais son enthousiasme n'éclate qu'en faveur de l'homme des combats.

La saga de Gunnlaugi est un monument élevé à la gloire d'un scalde célèbre de ce nom, qui nous a laissé quelques fragments de ses œuvres. Le récit a un certain caractère de vraisemblance; mais, malgré les dates et les noms de lieux dont il est farci, il se termine comme un roman. On y rencontre des pensées douces, des rêveries qui contrastent avec le ton habituel des poésies islandaises.

La saga de Frithiof, qui date du commencement du quatorzième siècle, renferme en partie des chants des divers scaldes. Elle n'a pas la valeur historique des deux précédentes ; mais ses descriptions concises et vigoureuses offrent des éléments précieux pour l'étude des mœurs. Frithiof est un type de guerrier scandinave très-populaire dans tout le Nord.

Au quinzième siècle, la vraie saga nationale disparaît de l'Islande. Elle cède le pas aux traductions de romans de chevalerie étrangers, aux aventures de Charlemagne, à la chronique de Fortunatus.

Le premier qui fit connaître l'importance des sagas fut Arne Magnussen. En 1772, une commission royale, organisée à Copenhague, s'empara de la publication de ses œuvres. Depuis ce temps, la Société des Antiquaires danois n'a cessé d'exploiter cette mine inépuisable. Finn Magnussen, Rask et l'évêque Muller, ont publié sur cette matière des travaux brillants d'érudition et de sens critique.

XLIX

Comme tous les autres peuples, après les légendaires, les Islandais ont eu leurs annalistes et leurs historiens. La *Heimskringla* de Snorri, la *Chronique de l'Islande*, par Are Frode, et le *Landmanbok*, livre de la fin du douzième siècle et qui relate la découverte de l'île et les noms de ses premiers colons occupent la tête de cette seconde série. Les chroniques particulières, les annales de Skalholt et de Holum forment l'époque intéressante de l'histoire d'Islande. La réunion de l'île à la Norwége, les fléaux qui viennent fondre sur le pays, tarissent soudain les sources de la pensée productive. L'Islande tombe

dans un morne abattement, et elle n'en sort un peu que vers la moitié du seizième siècle, lorsqu'à la suite de la Réforme, les premières imprimeries sont établies dans la colonie.

Le goût des études ravivé jeta encore quelques éclairs passagers. Johnsson Vidalin, évêque de Holar, a laissé plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire de sa patrie. Biorn de Skaardra se signala par des travaux importants sur l'Histoire et le Droit. Enfin, au dix-huitième siècle, l'évêque Finn Johnsson publia son *Histoire ecclésiastique,* dans laquelle il a dépeint avec une grande sagacité et une étonnante richesse de style les événements politiques, les actes d'administration, les mœurs et l'état des écoles de son pays. C'est une histoire complète de l'Islande. Il y a eu, dans le même temps, plusieurs écrivains du nom d'Olafsen. Les uns ont laissé des travaux historiques et littéraires; un d'entre eux, naturaliste de mérite, à la suite d'un voyage d'exploration qui a duré plusieurs années et qu'il a fait dans l'île avec son compagnon Polsen, a publié un travail scientifique qu'aiment à consulter encore aujourd'hui les voyageurs en Islande.

Les rois de Danemark, et particulièrement Frédéric III, ont mis un grand zèle à faire rechercher les anciens documents qui pouvaient servir à l'histoire de leurs colonies du Nord. Arne Magnussen explora jusqu'aux cabanes des paysans et des pêcheurs, afin de recueillir les anciennes sagas. Il en réunit une telle quantité, qu'il y eut de quoi compléter le chargement d'un navire. Malheureusement ces documents précieux ont été en grande partie dévorés par les flammes, dans le grand incendie qui a eu lieu à Copenhague en 1728.

Le dernier écrivain de l'Islande est Finn Magnussen; c'est certainement l'auteur qui a écrit avec le plus de succès sur la mythologie, la linguistique et l'histoire de son pays. L'œuvre de Finn Magnussen est énorme comme quantité; on y remarque un sens critique d'une netteté et d'une lucidité extraordinaires. C'est à cet écrivain que la Société des Antiquaires de Copenhague doit ses meilleures publications.

L

L'Islande est un pays qui fournit à l'étude des sources abondantes.

Sous ce rapport, les hommes modestes et éclairés qui président à l'instruction publique de l'île pourraient nous être d'une grande ressource. Mais nos heures sont comptées; la saison s'avance, et nous ne sommes pas au quart de notre excursion. Après avoir consacré quelque temps au souvenir des morts, voyons les vivants. C'est au bal de la frégate *l'Artémise* que nous en trouverons l'élite.

Le 6 juillet à neuf heures du soir, la musique de *la Reine-Hortense* se rend à bord de *l'Artémise*. Les canots de tous les bâtiments en rade de Reykiawik sont employés au transport des habitants de la ville. Un instant après l'arrivée de l'orchestre, nous escaladons l'échelle de la frégate.

La capitale de l'île nous a paru si peu habitée, que nous sommes curieux de savoir par quels moyens on va résoudre le difficile problème d'y organiser un bal. L'arrangement du navire fait honneur au goût du commandant de *l'Artémise* et de son état-major. Ceux qui ne sont pas initiés aux détails de la vie maritime ne se douteraient pas des ressources de toute espèce qu'un bâtiment de guerre tient cachées dans ses flancs. Il ne s'agit que de savoir en tirer parti. Mais aussi ce n'est pas pour rien qu'on appartient au pays du goût et de la mode. L'arrière du pont est transformé en une vaste salle au moyen des grandes voiles du navire. Rien dans l'intérieur ne rappelle que nous sommes entre des murs de toile. Des pavillons de toutes les nations entremêlent leurs écussons et leurs couleurs bigarrées; ils se drapent en festons, s'épanouissent en rosaces, tombent en tentures. Des lustres, composés de faisceaux d'armes, se reflètent dans le brillant métal, et vacillent mollement au gré de la douce respiration de la mer. Après avoir produit, dans ces parages et dans cette saison, une nuit factice, on chasse les ténèbres par des torrents de lumière. Les mâts se perdent au milieu de corbeilles de fleurs; pour les composer, la prairie de Reykiawik a été dépouillée de sa frêle verdure, de ses pâles myosotis, de ses renoncules dorées. Il n'est pas, sur le pont, un seul objet qui n'ait servi de prétexte à ornementation.

Notre orchestre, qui a tant contribué aux plaisirs de la traversée, est placé sur une estrade adossée au mât d'artimon, et exécute, avec une fougue parisienne, les dernières compositions de Strauss et de Musard. La société est d'ailleurs au complet.

Nos prédécesseurs, les voyageurs de *la Recherche*, ont, en toute occasion, entonné des hymnes pour célébrer la beauté des dames islandaises. Nous ne commettrons point un crime de lèse-courtoisie en leur cherchant chicane sur ce point. Malgré notre bon vouloir, il nous a été impossible de trouver à la beauté féminine de l'île un caractère absolu.

Un esprit chagrin, porté à la critique, trouverait ample occasion pour faire de malicieuses observations sur les modes en vigueur à Reykiawik. Contentons-nous de regretter que les dames islandaises aient abandonné leur gracieux costume national pour les modes dites parisiennes, reçues de troisième main de Copenhague. Mais notre groupe féminin, composé en grande partie de jeunes filles, se préoccupe peu de ces anachronismes ; il se livre au plaisir de la contredanse, de la walse et de la polka avec un abandon atténué par la réserve septentrionale. A ne considérer que l'aspect général du beau sexe islandais, on pourrait se croire dans une petite ville de province, en France, avant les chemins de fer.

Les plaisirs du bord sont plus variés que ceux auxquels, en pareille occasion, on se livre sur terre. A un signal donné, les danses cessent pour les invités. Huit matelots, déguisés en mamamouchis, commencent une danse qui rappelle beaucoup plus les jardins publics de Paris que les graves rives du Bosphore. Les indigènes ouvrent de grands yeux ; ils sont étonnés de cette verve, de cet entrain si opposés à la réserve des mœurs protestantes. Les huit Ottomans ont évidemment cultivé Terpsichore dans la capitale de la France; ils sont appréciés à leur juste valeur par leurs compatriotes et crus *sur gestes* par le public étranger.

A peine ce divertissement un peu déhanché a-t-il pris fin, que M. de Mas, commandant de *l'Artémise*, invite le Prince et la société à descendre. La batterie de l'entrepont a été convertie en salle à manger. Le souper offre un contraste frappant avec les ressources de l'île. Les dames se sont dépouillées insensiblement de leur réserve; celles qui comprennent un peu le français prouvent par leurs regards et par leurs sourires que les soins empressés de leurs cavaliers ne sont pas ce qu'elles apprécient le moins à bord de la frégate.

Les danses se prolongent — jusqu'au jour, dirait-on suivant l'expres-

sion traditionnelle, qui serait fort déplacée en Islande. Il faisait le jour le plus éclatant au début du bal; il faisait jour tant que durait la fête; il fait jour lorsque nous rentrons à bord de *la Reine-Hortense*. Les invités qui, de la salle éclairée par la lumière des lustres, soulèvent un coin de toile pour voir ce qui se passe au dehors, jouissent en même temps de l'éclat des bougies et des rayons du soleil.

Les derniers accents d'une valse expirante nous arrivent encore de *l'Artémise*, que déjà nous recevons l'ordre de nous préparer pour une course lointaine qui, dit-on, peut bien nous offrir quelques intéressantes péripéties. Le charbon pétille dans les foyers des chaudières; la cheminée du navire exhale des soupirs entrecoupés à travers une noire fumée. A l'intérieur, on amarre les meubles, en prévision de violentes secousses.

« Où allons-nous? demande quelqu'un.

—En pleine mer, répond le commandant.

—C'est probable; mais enfin dans quelle direction allons-nous mettre le cap?

—Vous verrez cela au compas.

—Et ceux qui ne sont pas familiarisés avec cet instrument?

—Ceux-là ne verront rien du tout.

—Cela n'est pas commode. Voyons, commandant, vous venez d'avoir une conférence avec le Prince. Qu'a-t-il décidé?

—Je vous le dirais que vous n'en sauriez pas davantage.

—Voilà qui est un peu fort!

—Eh bien, soit! nous allons à l'île de Jean Mayen.

—A l'île de Jean Mayen! Une vraie île, une île déjà découverte?

—Puisqu'elle s'appelle l'île de Jean Mayen.

—C'est juste. Est-ce une île habitée?

—Par les ours, c'est possible; par les phoques, c'est certain.

—Et qu'y voit-on?

—De la glace et de la neige.

—C'est peu varié. Y a-t-il beaucoup de navires qui aillent voir cela?

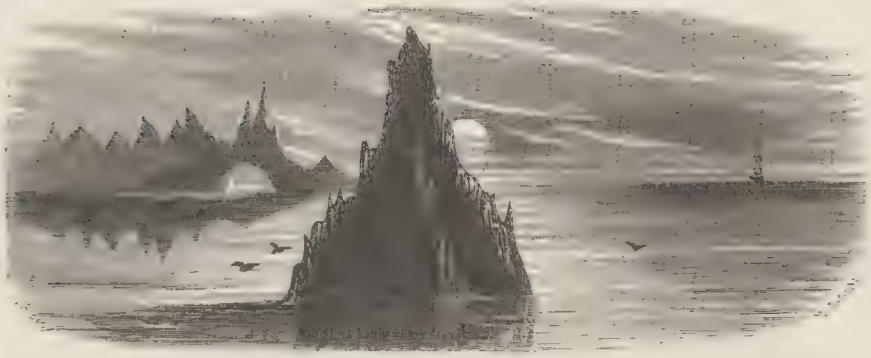
—Il y en a eu jusqu'à présent quelque chose comme trois ou quatre.

—Pas plus?

—Je ne pense pas.

—Eh bien, nous ferons alors le cinquième. »

Et nous voilà partis pour l'île de Jean Mayen !



LIVRE TROISIÈME

L'ILE DE JEAN MAYEN

I

Le seul fait incontestable, c'est que nous voilà partis. Atteindrons-nous le but de notre voyage? C'est ce que nous saurons plus tard. — Mais faire cinq cents lieues pour rien, c'est impossible! On va loin avec de la vapeur et de la persévérance.—Oui, mais si la Banquise nous arrête! Si les glaces flottantes nous écrasent! Si les brumes nous envahissent! Si le vent nous souffle en tempête! Si le charbon nous fait défaut! Si nous avons à lutter contre les difficultés, contre les entraves qui fourmillent dans ces mers septentrionales! Décidément, tant qu'il y aura une marine, le conditionnel ne périra pas; il semble même que ce soit le seul mode du verbe dont on puisse se servir à bord.

Oui! notre commandant et nos officiers doutent que nous arrivions à destination. Ils doutent, les sceptiques! Et cependant, la mer est calme comme un golfe de la Méditerranée; le soleil, dégagé des nuages, resplendit et prend un aspect tropical. Grâce à cette température exceptionnelle, nous pouvons, en plein mois de juillet, nous promener sur le pont sans bottes fourrées et avec un seul paletot bien doublé. Surprise

aussi agréable qu'inattendue! Aussi serait-ce une ingratitude envers la destinée, un blasphème que de douter de notre succès. Les moyens ne nous manqueront pas, du reste, pour aller jusqu'au bout. Un des deux bâtiments qui ont été nolisés en Angleterre pour servir au transport de notre charbon navigue avec nous de conserve, les flancs bondés de combustible. Le capitaine britannique, lui, est plein de foi et d'ardeur. On perdrait vraiment son temps à discuter avec lui les chances du voyage; il est convaincu d'avance qu'elles nous sont toutes favorables.

Et puis, quel danger y aurait-il pour notre navire, quand le petit yacht de lord Dufferin ne craint pas de s'aventurer sur nos traces? Il est vrai que nous avons pris l'enfant par la main, que nous lui ouvrons en quelque sorte le passage. L'avant de la petite goëlette est amarré par deux solides câbles à l'arrière de notre corvette; nous lui donnons la remorque.

A la sortie de Reykiawik (7 juillet), au Nord, le Snoefels-Yokull dresse sur un cap sa cime neigeuse. Dans un temps clair comme celui que nous avons, on l'aperçoit d'une distance de trente lieues en mer, et l'air est si transparent, que, malgré l'espace qui nous en sépare, nous distinguons les abruptes anfractuosités de la carapace du géant.

Nous cotoyons les falaises de l'Islande; elles s'élèvent à pic à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est toujours la même nature tourmentée, convulsive, aride. De temps en temps, au milieu de ces scènes désolées, on entrevoit un lambeau de prairie, une sorte de verrue gazonnée qu'on prendrait volontiers pour une tombe. C'est une métairie; là, un propriétaire islandais se terre comme une taupe avec toute sa famille.

Le lendemain, le temps continue à nous favoriser. Tout va pour le mieux. Voici le cap Nord de l'Islande; nous ne tardons pas à dépasser sa dent rocheuse, qui s'avance au loin dans la mer sous forme de falaise effilée en angle aigu. Encore quelques heures de cette course rapide, et les derniers vestiges de la terre disparaîtront à nos regards. Les voilà passées ces heures fortunées; elles s'écoulent si vite quand le ciel est bleu! Nous volons hardiment à la recherche de l'île de Jean Mayen. Nous ne la manquerons pas, à moins qu'elle n'ait été enchantée par quelque Merlin du Septentrion.

II

S'il faut en croire la tradition, les anciens navigateurs n'avaient pas à lutter contre les entraves que nous allons rencontrer. Les glaces, de leurs blancs et formidables remparts, n'ont pas toujours défendu les côtes du Groënland. La *Banquise* — (on entend sous ce nom une bande de glace d'un développement énorme, d'épaisseur variable, tantôt fixe comme un continent, tantôt flottante comme un archipel déraciné de sa base) — la *Banquise*, disons-nous, n'a pas toujours élevé sa froide barrière entre l'Islande et le Groënland. Un refroidissement considérable s'est opéré dans les régions arctiques. Les rigueurs du climat ont frappé les êtres animés aussi bien que les végétaux. Le sol est devenu un Sahara de rochers et de glaces. Et cette révolution étrange, si intéressante pour la science, a eu lieu, à ce que l'on croit, vers les commencements du quinzième siècle.

Quoi qu'il en soit, la Banquise borde aujourd'hui toute la côte orientale du Groënland jusqu'au cap Farewell, qui est l'extrémité Sud de ce continent. A la hauteur de ce promontoire, elle se replie sur elle-même et pousse ses redoutes avancées le long de la côte Ouest jusque dans le détroit de Davis. Au Nord de l'Islande, l'enceinte de glaces apparaît à des époques variées. Parfois, elle appuie le bout de son arc sur le Cap Nord de l'île, touche de son autre point le Groënland, ferme ainsi le détroit qui sépare les deux pays, encombre les golfes de l'Islande, se brise en îlots flottants, et déborde au delà du cap Langanaes. Mais, d'ordinaire, le canal est libre, et la navigation autour de l'Islande s'opère sans entraves. La Banquise alors prend pour base le rocher de Jean Mayen et entasse ses blocs dans la direction Sud-Ouest jusqu'au cap Farewell, sur un développement de plus de quatre cents lieues. L'île de Jean Mayen est alors inabordable. C'est à peine si, derrière la funèbre enceinte qui l'étreint, on aperçoit de loin les pics de son volcan assoupi, étouffé sous des amas de neiges éternelles.

La science s'est posé souvent cette question : Comment s'est formée la Banquise groënlandaise? Peut-on attribuer cette formation au refroi-

dissement de l'hémisphère boréal? Ce refroidissement est-il relativement momentané et occasionné peut-être par une série d'hivers rigoureux qui ont amoncelé les glaces, et qu'une série d'étés plus chauds pourrait faire disparaître dans une seule débâcle? L'abaissement successif et spontané de la température du Spitzberg semblerait venir à l'appui de cette argumentation. La Banquise est-elle le résultat d'un phénomène accidentel et local? Peut-on admettre la supposition d'un exhaussement considérable de la côte Est du Groënland et du fond du canal qui le sépare de l'Islande? Sont-ce les glaces polaires qui, charriées par les courants jusqu'à l'Océan Atlantique, auraient été arrêtées par l'élévation du fond et accumulées sous forme de banquise permanente devant le Groënland? Bref, ce ne sont pas les hypothèses qui ont manqué aux hommes de science; mais jusqu'ici aucune d'elles n'a pu prendre ce caractère qui entraîne toutes les intelligences, et qui leur fait dire : Là est la vérité.

III

Un grand nombre de navigateurs ont essayé de fournir aux savants des notions propres à leur faire déchiffrer l'énigme. Une haute illustration géographique, le baleinier écossais Scoresby, a fait plusieurs voyages d'exploration aux abords de la Banquise. Il a relevé la côte du Groënland depuis le 75e degré jusqu'au 70e degré, et il assure que la bande de glace s'arrête à cette latitude dans ces parages. Le capitaine de la marine danoise, Graah, a suivi la côte Est depuis le cap Farewell jusqu'en vue du cap Dan. Son rapport a confirmé les faits avancés par Scoresby. La Banquise n'adhère pas à la terre; et plutôt que de chercher à la percer à l'époque du dégel, il serait peut-être plus facile de la tourner par le Sud ou par le Nord.

L'exploration de ces parages présente des périls extrêmes. C'est avec peine qu'à chacune de ses courses Scoresby échappait aux tempêtes et au choc des montagnes flottantes de glace. Le capitaine Graah avait effectué son voyage par terre, escaladant des rochers, s'accrochant aux pointes des glaciers, longeant les côtes dans un canot d'Esquimau; il eut à lutter non-seulement contre les difficultés du sol et les périls

de la navigation, mais encore contre les maladies et contre la famine.

Malgré les efforts des deux hommes éminents que nous venons de citer, l'exploration de la Banquise n'avait pu être accomplie qu'en partie. La partie de la côte groënlandaise située entre le cap Dan et le 70e degré était restée inconnue. Il appartenait au pavillon tricolore de pénétrer dans ces régions impossibles. En 1833, un officier de la marine française, M. de Blosseville, à la suite d'un dégel, traversa la Banquise aux environs du 69e degré, et releva, au Sud de cette latitude, trente lieues de côte. On connaît la fin tragique de *la Lilloise*, sur laquelle le hardi navigateur avait entrepris une seconde campagne dans les mers polaires; elle périt corps et biens, sans qu'on ait jamais pu en retrouver aucune trace. *La Bordelaise*, expédiée l'année suivante à la recherche des naufragés, trouva le Nord de l'Islande barré par la Banquise. Les glaces, amoncelées au Cap Nord et au cap Langanaes, la forcèrent de rebrousser chemin. Plus tard, le capitaine Tréhouart, à bord de la corvette *la Recherche*, reconnut la zône de glaces depuis le Cap Nord de l'Islande jusqu'au cap Farewell. La navigation de *la Recherche* fut des plus périlleuses.

IV

Lors de notre séjour à Peterhead, les pêcheurs, revenus de leur campagne de printemps, nous avaient appris que, cette année, la navigation autour de l'Islande était complétement libre. La Banquise s'appuyait sur l'île de Jean Mayen; elle l'entourait d'une ceinture de vingt lieues d'épaisseur, et descendait au Sud-Ouest le long de la côte du Groënland. Quant au canal qui sépare les deux colonies danoises, on était sûr d'y pouvoir passer le long de la côte islandaise. En conséquence, une excursion à l'île de Jean Mayen était pour nous d'un vif intérêt. Il s'agissait de relever une partie considérable de la Grande-Banquise. Notre voyage au Groënland devait nous offrir le moyen de continuer du côté opposé la même exploration. C'était à cette tentation qu'avait cédé le Prince Napoléon, lorsqu'à Reykiawik il avait débattu avec le commandant de la Roncière le projet qui nous avait été annoncé d'une façon si brusque.

Les baleiniers de Peterhead avaient-ils vraiment raison de regarder avec dédain notre navire, quand nous leur parlions de nos projets de promenade dans les mers arctiques? Nous sommes en train de répondre, à nos risques et périls, à la question. C'est qu'en effet la position donne à réfléchir. Notre corvette ne peut porter régulièrement que pour sept jours de charbon et pour quinze jours d'eau. Les voiles viennent en aide à la vapeur, quand le temps est favorable; mais qu'une avarie condamne notre hélice à une immobilité forcée, et elles ne nous serviront plus que d'objet d'ornement. Une feuille de tôle de deux centimètres d'épaisseur constitue tout le bordage de notre bâtiment. Il ne faut pas un grand effort de la part d'un glaçon flottant,— et nous en avons rencontré qui avaient la hauteur de la colonne de la place Vendôme, — il suffit d'en heurter un pour percer la frêle enveloppe de notre corvette. Les conséquences sont faciles à prévoir. La coque une fois crevée, l'eau se précipite dans les soutes. Avant qu'on ait le temps de les débarrasser de leur charbon et de faire jouer avec succès les pompes, l'élément envahisseur monte jusque sur le pont, et le navire coule perpendiculairement comme un obus vidé qu'on aurait jeté à la mer.

Le pont, non plus, n'est pas disposé pour une résistance sérieuse. Percé de douze panneaux, il a si peu de solidité qu'on l'a jugé incapable de porter les quelques pièces d'artillerie que le navire devait recevoir à raison de son tonnage. Quelle différence entre notre yacht de plaisance et les massifs baleiniers des régions polaires!

Mais *le Saxon*, notre acolyte, se trouve exactement dans les mêmes conditions que *la Reine-Hortense*. Nous courons donc ensemble les mêmes dangers, ce qui semble pour nous diminuer de moitié les chances défavorables. Et puis, le commandant a pris toutes les précautions contre les éventualités de notre navigation. Fais ce que dois et advienne que pourra! La marge sera encore assez large pour le hasard. On a entassé sur le pont de la corvette un supplément de trois jours de charbon. S'il fait beau temps au commencement de notre navigation, nous pourrons marcher trois jours de plus, et nous ajouterons ainsi 200 lieues à notre itinéraire. On a calé la mâture, c'est-à-dire descendu les mâts supérieurs. On a embarqué des tonneaux d'eau, de façon à porter à vingt jours notre provision, et malgré cela l'équipage

et les passagers sont rationnés. Cette dernière précaution donne à réfléchir; elle rappelle les procédés en vigueur sur les radeaux des bâtiments naufragés.

V

Nous glissons mollement sur la mer; bleuâtre et immobile, elle ressemble à un bouclier poli. Si la navigation dans les eaux du Nord n'est pas plus pénible que cela, il y aura peu de différence entre notre voyage et une promenade dans le golfe de Baïa. Tout à coup, un de nos compagnons, penché sur une carte marine, pousse un cri d'appel. Qu'y a-t-il? Est-ce la terre? Est-ce l'île demandée? Belle histoire! Ce n'est pas sur le papier qu'on la découvrira. Un second cri part de la même poitrine. On accourt; on s'explique.

« Dans quelques instants, dit le marin qui a donné le signal, nous passons le cercle arctique.

—Ah! ce n'est que cela; il faut bien le traverser, puisque nous devons nous rapprocher de la calotte du pôle.

—Vous en parlez à votre aise! s'écrie l'officier de marine; ces hommes de terre ne doutent de rien.

—Pourquoi cela? Le cercle arctique est-il donc un rempart ou un fossé difficile à sauter?

—Pas précisément. Mais on ne le traverse pas comme le premier degré de latitude venu. Le cercle arctique jouit du même privilége que la Ligne.

—En vérité! il a droit à une cérémonie!

—Oui certes, et on se gardera bien de la négliger; cela pourrait porter malheur aux navigateurs.

—C'est juste; il faut toujours se concilier la sympathie des dieux tutélaires. »

Ce raisonnement d'une logique implacable met tout le monde en branle. On organise avec ardeur la fête sacramentelle. On invente les costumes; on rédige les harangues; on distribue les rôles; on compose les couplets. C'est un assaut de plaisanteries burlesques où chacun s'efforce de mettre une part de sa gaieté.

Tout ce qui n'est pas matelot est forcément spectateur; l'équipage seul a le droit de prendre une part active à la fête. La cérémonie est bien vite organisée. Lord Dufferin, à l'aide d'un faux-bras qu'on lui fait passer, arrive de sa goëlette et se joint aux passagers et à l'état-major. Tous, debout sur la dunette, attendent l'ouverture du spectacle. La blanche fumée du *Saxon* apparaît au déclin de l'horizon. Nous le laissons loin derrière nous. Sa marche, peu rapide en comparaison de la nôtre, ne nous permet guère de l'attendre.

L'orchestre prélude par une mélodie adaptée à la gravité de la circonstance. C'est l'air de la saynète des *Deux Aveugles*. Les dernières notes expirent à peine que du haut de la mâture résonne la voix d'un vénérable vieillard dont la barbe d'étoupes descend jusqu'aux genoux et dont les vêtements sont empruntés à la dépouille des animaux du Nord. C'est le Père Arctique en personne.

Le patriarche du Septentrion demande, d'une voix caverneuse, aux navigateurs, ce qu'ils viennent faire dans ses domaines; il les interroge sévèrement sur les motifs qui les poussent à troubler sa solitude. On lui répond avec respect; l'intérêt de la science est mis en avant; on écarte scrupuleusement toute idée de vouloir porter atteinte à son autorité, de crainte d'éveiller la jalousie du despote.

Le Père Arctique semble réfléchir; il ne demande pas mieux que de se laisser toucher, mais les motifs de notre voyage, quelque honorables qu'ils soient, ne lui suffisent pas. Avant de nous laisser pénétrer dans l'intérieur de son froid empire, il a des conditions à poser, des conseils à donner. Une abondante distribution de vin à l'équipage nous paraît être un des plus importants articles du traité. Un engagement formel du commandant nous concilie la faveur du Père Arctique. Il descend à l'instant même de la hune où il trône, et dépose en grommelant, aux pieds des voyageurs, des produits de son royaume : c'est, dans une petite et sale corbeille, un morceau de morue sèche et quelques pierres. Voilà tout ce que produit l'empire arctique; il y manque seulement un peu de glace; mais le vieillard nous assure que, quelques milles plus loin, il aura de trop grandes compensations en ce genre à nous offrir.

La descente du vieux Génie du pôle est accompagnée de signes assez alarmants. La grêle, sous forme de pois chiches, tombe drue sur nous

du haut des mâts; les vents se déchaînent et font entendre des sifflements aigus, grâce au sifflet de la machine; le tonnerre gronde sans interruption au moyen d'une plaque de tôle qu'un triton agite sur les vergues; des coups de pistolet et des pétards font croire aux éclats de la foudre. L'inquiétude règne sur le pont. Le Père Arctique s'en aperçoit avec orgueil. Mais la vue d'une chaudière qui répand une agréable odeur de rhum le prédispose à une singulière bienveillance; d'un signal, il ordonne à la tourmente de se calmer; puis il se retire, laissant la place à son hiérophante.

Celui-ci monte dans une chaire qui ressemble à une grande niche ornée de pavillons, et adresse aux voyageurs une éloquente allocution. Il leur prêche la persévérance, le courage et des vertus terrestres et maritimes difficiles peut-être à observer, mais indispensables pour être bien reçus à la cour de son souverain. Les lazzis, les calembours, les jeux de mots abondent dans l'homélie de l'hiérophante. On écoute tout cela avec componction; mais aussitôt qu'il a terminé, l'équipage, trouvant libre accès, se précipite en tumulte vers la bienheureuse chaudière.

La musique reprend ses airs les plus provoquants. Les ours, les diables, les nègres, les pierrots, l'hiérophante lui-même, en un mot tout le cortége du Père Arctique entame des quadrilles, des gigues, des danses macabres, où la vivacité supplée à la grâce des gestes, qu'il n'est pas permis de déployer dans un espace aussi restreint.

Jamais cercle polaire n'a, du reste, été passé sous de meilleurs auspices. Le temps continue à être superbe; la mer n'a pas une ride; nous jouissons même de quelques degrés de chaleur qui dépassent timidement zéro. Qui donc a osé dire que nous n'arriverions pas jusqu'à Jean Mayen ? Silence profond; les marins eux-mêmes, avec un malicieux sourire, s'avouent vaincus. C'était pourtant eux qui avaient osé douter ! Ils ne peuvent pas le nier. On les toise avec un superbe dédain. Décidément il est triste pour un marin de profession d'être battu par un profane. La belle science que celle de la navigation, puisqu'à la première épreuve, des gens qui n'en savent pas le premier mot en ont raison si facilement ! Les officiers du bord paraissent confondus ; néanmoins ils sourient à la cantonade. L'aveu d'une défaite coûte trop à leur amour-propre.

VI

Après tout, quand nous atteindrions le but de notre excursion, il n'y aurait pas grand mérite de notre part. L'île de Jean Mayen n'est pas habitée ; on ne peut même pas dire qu'elle soit fréquentée ; tout cela est vrai. Il y a cependant des navigateurs qui y ont abordé. Qui sait si, bien qu'ils ne fournissent pas matière à l'histoire, ses glaciers arides n'offrent pas au poëte quelque épisode dramatique ?

C'est le Frison Jean Mayen qui a donné son nom à cette terre, non pas parce qu'il l'explora, mais parce qu'il l'aperçut de loin. C'était en 1611. L'année suivante, les baleiniers hollandais la découvrirent en réalité, en ce sens qu'ils mirent le pied sur son sol. Ils lui donnèrent le nom d'île de Saint-Maurice, en l'honneur du prince Maurice de Nassau. C'était leur droit. Les Anglais, qui croient volontiers que toute parcelle de terre entourée d'eau salée doit leur appartenir, ne furent pas de cet avis. Vers la même époque, les pêcheurs de Hull abordèrent à leur tour à l'île de Jean Mayen. Convaincus que l'île éprouvait le besoin d'être baptisée de nouveau, ils la nommèrent *île de la Trinité*. La Trinité est de beaucoup supérieure à saint Maurice ; il n'en fallut pas davantage pour que le gouvernement britannique se crût légitime possesseur de l'île. Il s'agissait de faire constater le fait par un acte solennel. La Compagnie russe des pêcheries, formée en 1618 à Hull, avait essayé de monopoliser à son profit la pêche des régions arctiques. Le roi de la Grande-Bretagne, sur la demande de la corporation de Hull, lui concéda l'île comme un centre de pêche [1]. Il ne paraît pas que la Compagnie de Hull ait abusé ou seulement usé de sa concession ; en effet, les renseignements que nous possédons sur la configuration de l'île, renseignements peu détaillés et souvent inexacts, nous viennent des Hollandais qui, jusqu'en 1640, ont visité habituellement l'île à cause des avantages que ses côtes offraient pour la pêche de la baleine. Sa position géographique ne fut pas même scrupuleusement relevée. C'est le célèbre baleinier écossais Scoresby qui, le premier, en 1817, détermina qu'elle était

[1] Voyez l'intéressant ouvrage de W. Scoresby sur les régions arctiques.

située entre les 70°49′ et 71°07′ de latitude nord et les 9°45′ et 11°14′ de longitude ouest.

La superficie de l'île n'est pas très-grande; elle a dix lieues de longueur sur trois lieues de largeur. Le point le plus curieux est le Beerenberg ou montagne des Ours. C'est la cime principale de l'île et probablement aussi la plus remarquable de toutes les montagnes qui avoisinent l'océan Atlantique boréal, celle qui, en raison de sa hauteur combinée avec sa latitude, s'élève le plus au-dessus de la limite des neiges perpétuelles. Le Beerenberg compte 2,094 mètres d'élévation. La plus haute montagne de l'Islande, l'Oroefa-Yokull, n'a que 1,807 mètres; la pointe Noire du Spitzberg a seulement 1,372 mètres; le Sulitelma de Laponie ne compte que 1,883 mètres.

Les côtes de l'île de Jean Mayen présentent plusieurs rades ouvertes, mais pas un seul port pouvant servir de refuge à un navire. Pour se mettre à l'abri des tempêtes, les Hollandais choisirent leur mouillage sur la côte Ouest, et c'est là qu'ils établirent leurs chaudières à huile. Ils durent quitter la baie du Sud comme moins favorable; un jour, la mer leur avait enlevé trois tentes et treize embarcations. La baie de Marie Maes fut la première dans laquelle on fabriqua de l'huile de baleine; elle porte le nom de la femme intelligente qui, la première, fit partir de Rotterdam un navire avec ordre de ne lui rapporter que de l'huile de baleine fabriquée sur place. Ce procédé eut beaucoup de succès chez les baleiniers. Trois endroits de l'île, la baie du Bois, la baie du Grand-Bois et la baie du Petit-Bois, doivent leur nom à la grande quantité de bois flotté qu'on trouve sur leurs plages. Mais cela ne tire pas autrement à conséquence : le sol de l'île nourrit à peine une végétation de lichens avortés, de gramen follet.

Les abords du côté de l'Ouest sont en général préférés à ceux du côté de l'Est; ils sont moins encombrés de glaces et moins sujets aux grains et aux rafales qui se déchaînent d'habitude à l'Est du Beerenberg.

VII

Le sol de l'île de Jean Mayen, dit Scoresby, offre, au premier coup d'œil, une ressemblance frappante avec celui du Spitzberg; c'est la même

couleur, la même conformation. Comme au Spitzberg, il semble qu'on approche de la terre avec une lenteur surprenante. Dans la saison où il écrivait (4 Août), toutes les hautes terres étaient couvertes de neige et de glace; quant aux vallées et aux cavités profondes, elles étaient également encombrées de glace et de neige. Entre le cap Nord-Est et le cap Sud-Est, trois montagnes de glace très-singulières occupaient les replis des falaises à une hauteur d'environ 1,300 pieds, jaillissaient en aiguilles et s'étendaient de la base du Beerenberg jusqu'au bord de la mer. Leur surface raboteuse et d'une couleur gris-verdâtre les faisait ressembler à d'immenses cataractes arrêtées soudain dans leur chute et congelées par la puissance d'un refroidissement extrême. Tout contribuait à tromper les yeux : comme dans les cascades, leur couleur verte était semée de taches blanches produites par la neige; grâce aux aiguilles noires des rochers qui pointaient à la surface, on eût juré que c'était de l'écume. Comme dans les cataractes aussi, elles semblaient suivre, dans une certaine mesure, la configuration des rochers sur lesquels elles reposaient, et les ondulations en étaient marquées du sommet à la base. Un sable d'un noir de poudre à canon, pesant et attiré par l'aimant, couvrait la plage sur une étendue de deux à trois milles. Des morceaux de bois flotté, des débris de navires entièrement brisés et vermoulus, étaient amoncelés au pied des falaises.

Dans l'intérieur de l'île, on rencontrait à chaque pas des traces d'éruptions volcaniques, dont plusieurs paraissaient de fraîche date. La marche devenait difficile; des laves vésiculaires, des scories, de l'argile brûlée s'éboulaient avec un bruit semblable à celui qu'on aurait produit en marchant sur des enveloppes métalliques ou sur une voûte. Vers le sommet de la montagne, on apercevait un magnifique cratère ayant à sa base une profondeur de 5 à 600 pieds sur une largeur d'environ 700. Le fond en était rempli d'alluvions à une telle profondeur que cela formait un plateau horizontal de forme elliptique ayant 400 pieds de largeur sur 250 de diamètre. Dans le flanc du cratère s'ouvrait une caverne souterraine, du fond de laquelle jaillissait une source abondante qui, après avoir couru à quelque distance vers le Sud, allait se perdre dans le sable.

Arrivé à cet endroit, si on est tombé sur la rare chance d'une journée sereine, on aperçoit le Beerenberg dégagé de nuages et s'élevant majes-

tueusement au milieu de régions éternellement glacées. Au pied de la montagne et du côté Sud-Est, auprès d'une accumulation de lave effrayante, se dresse un amas de rochers qui a la forme d'un château du Moyen Age, hérissé de ses innombrables tourelles. Quelques autres cratères, encore béants, ouvrent çà et là leurs gosiers altérés. Rien n'égale la sinistre solitude de cette contrée, où la nature chaotique, brutale, règne seule, sans partage; où, quand les volcans ne déchirent pas leurs entrailles de feu, des blocs gigantesques de glace étalent leurs amphithéâtres, et des brumes épaisses enveloppent cette terre maudite et désolée de leurs lugubres linceuls. Au dehors mugit la tempête, et des vagues furieuses livrent un éternel assaut aux rochers. Ici, pour l'homme, ni abri ni refuge. La vie animale ne se manifeste que par quelques ours blancs qui guettent le poisson ou le phoque, et dont les pelisses se confondent avec la couleur des neiges. L'oiseau même vient rarement effleurer de son aile ce sol aride; la baleine s'y échoue parfois et vient réconforter les ours, amaigris par une longue famine.

VIII

En 1633, sept matelots hollandais acceptèrent la proposition que leur fit la Compagnie groënlandaise de passer tout un hiver à l'île de Jean Mayen. C'était, sans contredit, les seuls êtres humains qui, depuis l'existence de l'île, lui eussent fait l'honneur d'un séjour prolongé. Ce projet, conçu dans le but de déterminer les véritables conditions du pays pendant l'hiver, de faire des observations sur la durée des nuits et sur plusieurs autres faits curieux vivement controversés parmi les savants, avait été présenté comme un moyen de donner plus d'extension à la pêche et de coloniser l'île. Les pauvres matelots se laissèrent prendre au guet-apens que leur tendait la science.

Leur journal est, en termes lapidaires, l'histoire d'un long martyre. Il commence le 26 août 1633 pour finir le 30 avril de l'année suivante. Tous les jours y sont régulièrement inscrits avec une courte annotation sur l'état de l'atmosphère.

Au mois de Septembre, peu de rayons de soleil; souvent de la neige; presque toujours de la pluie.

En Octobre, il continue à geler plus fort; les vents déchaînent la tempête; la neige tombe par masses; les glaces se rapprochent à un mille de la terre.

Le mois de Novembre augmente les intempéries de l'air; la terre est prise par les glaces dans toute la partie du Sud; le temps est obscur; les victimes reçoivent la visite de quelques ours blancs; à deux reprises, des mouettes et des goëlands poussent dans la nuit des cris aigus et plaintifs.

Décembre s'ouvre par une série de journées pluvieuses; la Banquise quitte un instant la terre, mais pour venir l'étreindre aussitôt. Vers la fin du mois éclatent d'horribles tempêtes, des vents si froids et si impétueux, qu'il est impossible de respirer en plein air.

Janvier apporte un temps noir, des gelées intenses, des brumes épaisses; le vent de Sud-Est chasse d'immenses quantités de neige; la glace s'accumule dans les baies et se couvre de mamelons de neige qui ressemblent à des cabanes; la Banquise tantôt s'éloigne au large, tantôt vient appuyer les bords de son rempart contre les falaises de l'île.

En Février, à part des neiges torrentielles et quelques ouragans, le temps devient supportable; les reclus aperçoivent deux espèces d'oies et un épervier; ils voient des oiseaux; ils croient voir des amis. Quelques ours rôdent timidement autour de leur abri; ces habitants de la solitude ont de la peine à s'expliquer la présence de ces êtres bizarres à deux jambes.

Mars, variable comme partout; il est des jours où l'air est assez doux, d'autres où le froid redouble d'intensité. Un nombre considérable de baleines vient se jouer dans la baie.—Serait-ce déjà le printemps? Pourvu qu'il n'arrive pas trop tard! Le scorbut a commencé à sévir dans la petite colonie, et il devient très-inquiétant.

Le mois d'Avril annonce un air plus doux; il neige toujours; les baies s'animent; une foule de cétacés jouent dans les flots. Deux matelots résistent seuls au mal; les autres sont cruellement atteints. Le 16, le matelot qui remplissait les fonctions de commis succombe. Les souffrances de la colonie, produites par le manque de vivres, deviennent intolérables. La maladie fait des progrès rapides; le chef de l'escouade est à l'agonie.

Le 27, on tue un chien, fidèle compagnon de l'exil; il le faut bien; on va mourir de faim.

Le journal continue encore pendant trois jours. Au quatrième, il ne contient qu'un seul mot tracé d'une main défaillante, le mot : MOURIR.

Tous moururent dans la première semaine du mois de Mai; tous avaient dépensé la même somme de résignation et d'énergie; tous étaient arrivés en même temps au bout de leurs forces. Évidemment, le scorbut fut, plutôt que le froid, la cause de leur mort; il semble en effet prouvé que, généralement, les malheureux avaient pu sortir au grand air une fois tous les quatre jours des cabanes en glace qu'ils s'étaient construites.

Le 4 Juin, les baleiniers hollandais réussirent à aborder à l'île de Jean Mayen. Ils s'attendaient à retrouver leurs compagnons et se promettaient grande joie de cette rencontre. Après des appels sans écho et quelques recherches stériles, ils finirent par découvrir les cabanes de ces proscrits volontaires. Six cadavres étaient là dans des poses qui ne laissaient aucun doute sur les causes de la mort des victimes. On chercha le septième; il avait été enseveli par ses camarades sous un amas de scories et de laves.

IX

Quelques heures après que nous avons passé le pôle arctique, la température change tout à coup; le thermomètre descend au-dessous de zéro; une brume épaisse nous enveloppe; nous ne voyons plus ni la mer ni le ciel; nous naviguons dans un milieu gris et humide, qui rappelle les fonds de tableau de la peinture classique. A ce froid subit, nous devinons que nous approchons de la Banquise. La corvette ralentit sa marche. Le 10 juillet, à deux heures du matin, l'officier de quart aperçoit, tout près du navire, un troupeau de phoques. La présence de cet animal est un signe précurseur et infaillible de la proximité des glaces. Nous ne les voyons pas. Comment les verrions-nous? La brume nous permet à peine de distinguer la forme des mâts. Mais il est certain que nous n'en sommes pas loin.

Le Prince Napoléon est sur le pont; il fait réveiller tout le monde. Une voix éclate dans le corridor où se trouvent nos cabines : « Messieurs les voyageurs pour la Banquise ! » s'écrie un de nos compagnons. Tout le monde s'éveille en sursaut, bien que cet appel, digne tout au plus d'un conducteur d'omnibus de banlieue, soit fort irrévérencieux pour la grande Banquise. La porte de la dunette s'entrebâille, et les uns après les autres les voyageurs apparaissent sur « le tillac, » comme on disait du temps de M. le bailli de Suffren. Il est bien entendu qu'on n'a pas pris le temps de faire sa toilette; on n'a pensé qu'à se prémunir contre le froid. Cette préoccupation imprime à la physionomie de chacun un cachet bizarre. Ce sont des casquettes de loutre, des plaids énormes, des paletots de caoutchouc, des couvertures bigarrées, des cache-nez qui rappellent les visières des anciens chevaliers, tout un attirail puissant contre le froid, mais n'ayant aucune prétention au pittoresque.

Les voilà, messieurs les voyageurs pour la Banquise! — Mais où est-elle donc? On ne réveille pas ainsi les gens pour ne leur faire voir que la brume! Des murmures de mécontentement éclatent dans les rangs. Soudain le rideau nébuleux se déchire comme par enchantement. Le soleil inonde la mer de ses rayons. A l'horizon surgit une foule de points aigus et éclatants de blancheur. Ce sont des glaces détachées, sentinelles avancées de la Banquise; en terme de marine, on appelle cela des *bourguignons*. Un cri de joie s'élève sur le pont. Le voilà enfin! C'est bien lui, l'empire du Père Arctique, la région de l'éternel hiver que nous allons aborder en plein été.

X

Vers neuf heures, les bourguignons deviennent de plus en plus fréquents; ils accourent à notre rencontre; ils s'épaississent, ils serrent leurs rangs. Les petits glaçons, comme une troupe d'enfants, avaient pris les devants; nous voyons maintenant apparaître des blocs considérables, de vieux bourguignons énormes. Ils nous environnent de toutes parts. Le froid devient vif; une légère brise du nord accroît son intensité. A bord, on allume du feu dans toutes les cheminées; on se presse autour du bienfaisant foyer. Ceux qui, en quittant Paris le 15 juin, n'admet-

taient pas qu'ils pussent avoir froid quelque part le 10 juillet, expient par des grelottements les suites de leur imprévoyance.

Cependant les blocs de glaces nous serrent de près. Ils se diaprent de toutes les couleurs du prisme et prennent des formes fantastiques. C'est un ours blanc sculpté dans la glace qui avance son museau allongé comme s'il guettait sa proie. Plus loin, un cygne, d'un éclat immaculé, étend ses ailes, et, le cou replié, fuit devant un marsouin enfermé dans sa carapace glacée. Des causeuses, rembourrées de neige, des divans capitonnés d'une étoffe irisée semblent convier à la sieste des escouades d'animaux de l'Apocalypse, semblables à ceux qu'on voit dans le cauchemar d'une fièvre maligne. Tous ces fantômes nous cotoient, suivis d'autres plus bizarres encore, et disparaissent au loin dans un abîme de brume. La corvette manœuvre vaillamment au milieu de ces accidents dangereux; la frileuse abhorre tellement le contact des glaces, qu'elle les évite avec soin et les laisse passer avec une répugnance visible.

A trois heures de l'après-midi, nous nous trouvons en face d'un banc de glaces qui semble nous fermer complétement la mer. La navigation en ligne directe nous devient impossible. Force nous est, à chaque instant, d'obliquer; le sillage du navire trace une ligne sinueuse, au gré des blocs qui s'échelonnent sur notre route. Ce n'est qu'à cette condition que nous pouvons avancer. Le commandant ne bouge pas de la dunette; s'il se méprend sur les qualités de son navire, si son coup d'œil manque un seul instant de justesse, messieurs les voyageurs pour la Banquise risquent de prendre une correspondance à laquelle ils ne sont guère préparés.

Heureusement, notre sécurité est livrée à l'habileté et à l'expérience de M. de la Roncière; nous n'avons donc rien à craindre. L'état-major, l'équipage, les passagers, tout le monde d'ailleurs est sur le pont.

La corvette file à petite vapeur entre des monceaux de glace. Parfois un léger grincement se fait entendre; nous effleurons un bloc énorme à babord, afin d'échapper à l'étreinte d'un autre plus grand à tribord. Nous pouvons maintenant apprécier froidement notre situation; elle est bien simple. Tant que nous aurons la chance d'éviter nos importuns envahisseurs, nous pouvons dormir sur les deux oreilles; mais qu'un bourguignon à pointe aiguë se permette de pratiquer une ouverture

dans la coque de fer de notre navire, nous coulons à pic. Cela ne nous empêche pas d'avancer vers l'île, objet de nos espérances.

Rassurés par la solution logique du dilemme, nous contemplons l'ennemi qui nous harcèle en face et des deux côtés. A l'arrière, nous ne sommes guère plus tranquilles. Qu'un glaçon mal intentionné s'engage dans notre hélice, et elle se brise comme un verre. Sans hélice, à quoi nous serviront nos chaudières? — « A nous chauffer, répond un mauvais plaisant; le mois de juillet est décidément trop froid dans ces parages. » En vérité, il y a des gens qui ont de la difficulté à être sérieux; ils feraient des lazzis sur une poudrière enflammée; c'est très-inconvenant.

La petite goëlette de lord Dufferin, solidement amarrée à l'arrière de notre corvette, bondit comme une évaporée dans notre sillage; elle fait bonne contenance et se donne même des airs crânes en disproportion avec son exiguité. C'est bien; c'est honorable; ce petit navire promet beaucoup; il fera son chemin.

XI

Si nous ne voulons pas aller nous briser contre la Banquise, il nous faut quitter la ligne droite. Grâce à cette concession, nous trouvons une mer dégagée de glaces. Nous reprenons alors notre vraie route; car, en définitive, il nous faut bien arriver à l'île de Jean Mayen. Les marins dont nous triomphions hier nous regardent d'un air narquois. Heureusement, ils n'ont pas le temps de se laisser aller à la malice de leur langage; le salut commun concentre toute leur attention.

Le ciel se colore d'un gris uniforme; la brume le relie bientôt à la mer par une même teinte monotone. Il neige à gros flocons. Cette fois, l'habileté du commandant, les qualités du navire ne servent pas à grand'chose; l'œil embrasse à peine un horizon d'une centaine de mètres. Nous marchons avec peine, nous naviguons au petit bonheur,— mode pratiqué par les anciens chaque fois que les nuages leur couvraient les astres. Ce système n'est pas à l'abri de la critique. En effet, grâce à sa mise en pratique, nous ne tardons pas à courir droit sur la Banquise. Un cri perçant de la vigie nous arrête à temps. Encore quelques brasses.

Karl Girardet, d'après d'Abrantès. Sargent, s.

LA CORVETTE «LA REINE-HORTENSE» PRISE DANS LES GLACES (ILE DE JEAN MAYEN).

et nous ne pouvions plus échapper à la terrible accolade. Et tout cela parce que nous étions dans la direction de notre île! Dévions encore!

Il résulte des observations recueillies à mesure que nous avançons que nous sommes bien en vue de la vraie, de la grande Banquise fixe qui tient à la côte occidentale du Groënland. Chaque fois que nous essayons de rentrer dans la route qui nous conduit à l'île de Jean Mayen, nous entrons dans un golfe de glaces dont les deux bras, hérissés de pics neigeux, s'allongent parallèlement de chaque côté de notre navire. Bien vite alors nous virons de bord et nous nous dirigeons vers le Sud, afin de pouvoir naviguer dans une mer un peu dégagée. La corvette double ainsi une série de golfes de glace, immense dentelure qui s'étend devant elle et prend en écharpe l'île de Jean Mayen. Pourvu seulement que le rempart prenne l'île au delà et non en deçà, nous aurons du moins la bonne fortune d'arriver. Mais cette déviation aura-t-elle lieu? La réponse ne se présente pas sous un aspect favorable; nos chances diminuent. Les optimistes eux-mêmes ne comptent plus que sur un heureux hasard. Dernier espoir des gens à bout de raisons! Chimère que l'on se crée volontiers afin de caresser son imagination quelques instants de plus. C'est autant de gagné sur la triste réalité.

XII

Pendant trois jours, nous côtoyons ainsi la Banquise, et nous relevons avec un soin minutieux une étendue de plus de cent lieues. Sa côte court de l'O-S-O à l'E-N-E; elle se hérisse à tout moment de formidables promontoires, et décrit dans sa course une bande déchiquetée offrant des profondeurs symétriques. La corvette trace avec un persévérante activité une ligne parallèle aux méandres inhospitaliers de la Banquise.

A mesure que nous poussons vers le Nord, la brume s'épaissit; le froid devient plus intense; la neige tourbillonne au milieu des rafales de vent et couvre le pont d'un éclatant tapis. Les glaçons, pour nous distraire, s'évertuent à affecter des formes d'un fantastique des plus bizarres, à se bigarrer des couleurs les plus variées. En voici un qui file le long de nos porte-haubans; c'est un pic qui jaillit au milieu d'une

vallée d'outre-mer, de saphir et de vert-émeraude. Un grand plateau le suit de près. On dirait une table somptueusement servie qui étale un surtout en argent mat ciselé et guilloché par un de ces nains étranges des ballades scandinaves.

Attention ! La partie devient dangereuse. La mer chasse devant elle un îlot dont les bords dépassent de beaucoup ceux de notre navire; elle déferle sur lui avec fureur; elle escalade les falaises escarpées, elle tourbillonne dans les cavités du centre, elle le découpe en golfes, s'y creuse des grottes et s'y engouffre avec des sifflements stridents.

Parfois un troupeau de phoques mollement étendus sur un énorme glaçon nous suit d'un regard hébété. Ces animaux ne paraissent guère surpris de notre rencontre; ils détournent pourtant la tête. Évidemment, la fumée du charbon leur porte au cœur. A une distance respectable, une baleine souffle un jet d'eau qui se dessine sur l'horizon glacé de la Banquise.

D'où viennent les aspects divers que prennent les glaçons? Des expériences faites sur des morceaux de forme cubique et de glace parfaitement homogène ont donné, comme résultat, que les glaces provenant d'eau de mer surnagent d'un huitième seulement, c'est-à-dire que les sept huitièmes se cachent au-dessous du niveau de la mer qui les baigne. Les glaçons provenant des glaciers formés à terre, et par conséquent d'eau douce, enfoncent davantage. Il arrive souvent aussi que la partie visible d'un glaçon est composée de glace poreuse et pareille à la neige fondue, tandis que la partie cachée est dure comme le granit. Cette différence de densité fait qu'il est impossible d'apprécier la profondeur de la partie immergée, puisque la forme et la nature en sont différentes. En dernière analyse, quand on accroche un glaçon qui compte, à première vue, deux mètres de hauteur, on heurte en réalité un bloc haut de quatorze mètres, et c'est ici le cas de dire qu'il ne faut pas se fier aux apparences.

XIII

Quand la neige, le froid, le roulis de la corvette nous rendent désagréable un séjour trop prolongé sur le pont, nous nous réfugions dans

notre réduit de soie et de velours, nous rentrons dans la dunette. Qui parle de Jean Mayen et des mers arctiques? Nous voici de retour chez nous et installés dans un charmant boudoir de Paris. La maîtresse de la maison n'est pas encore rentrée; il n'y a jusqu'à présent que des hommes. Mais on l'attend, et on tue le temps à grands coups de conversation. Le chef de musique soupire sur le piano un air mélancolique de Schubert. La causerie se met à l'unisson du refrain ; elle se noie dans une rêverie douce comme l'œuvre du compositeur allemand ; bientôt elle rebondit aux sons d'une blonde valse de Strauss ; elle s'anime, elle tournoie, pétille, prête à reprendre de nouvelles forces au moment où elle expire. C'est un feu croisé d'observations, de paradoxes, de quiproquos, de théories sur les sentiments et les passions, s'élançant avec la légèreté capricieuse d'une spirale de fumée de cigare.

Le règlement de la corvette reçoit quelques avaries au milieu des glaces ; d'ordinaire, il n'encourage pas les contributions indirectes à l'intérieur du navire ; mais le commandant ne descend pas de la passerelle, le Prince reste sur le pont où, en compagnie de MM. de la Roche-Poncié, ingénieur hydrographe, et Chancourtois, professeur à l'École des mines, il se livre à des observations sur la température de la mer à différentes profondeurs, sur les anomalies de la température de l'air, les variations de l'aiguille aimantée, du baromètre, etc. Le reste de la caravane profite de l'absence des autorités ; elle allume des cigares et se livre à des discussions dont la science est sévèrement exclue et où dominent le paradoxe et le pittoresque. La causerie s'anime, les voiles de l'illusion deviennent de plus en plus opaques. Tout à coup, un indiscret fait évanouir sous son souffle la légère couche de glace qui guilloche nos fenêtres. Le charme est rompu; nous sommes en présence de la réalité. Le vent siffle dans les cordages, les glaçons se balancent sur une mer qui devient houleuse, le paysage représente un fond de brume grise sur lequel papillotent des myriades d'étoiles de neige.

XIV

Nous sommes encore éloignés du méridien de Jean Mayen, quand, au milieu de la brume, nous pénétrons dans un des grands golfes de la

Banquise. Il faut de nouveau rebrousser chemin, manœuvre que nous ne discontinuons pas de pratiquer. La corvette vire de bord. La brume se dissipe un peu, et, malgré notre changement de front, nous rencontrons encore devant nous la Banquise. A droite et à gauche, en avant et en arrière, partout nous n'apercevons que des remparts de glace. Qu'est-il donc arrivé? Quel est le motif de ce désagréable incident?

Tandis que nous entrions au fond du golfe, le vent accumulait derrière nous les blocs congelés. En peu de temps, il s'en est amassé des quantités énormes. La ceinture qui nous étreint paraît, à distance, compacte et sans issue. Il ne nous reste qu'un seul parti à prendre : il faut, sans perte de temps, briser le cercle fatal. Chaque minute accroît le péril; les blocs, disloqués pour un moment, peuvent facilement se souder, et si ce maudit vent qui nous vient debout continue, avant que nous soyons parvenus à gagner le large nous serons pris dans un étau, serrés, écrasés comme une coque d'œuf vide entre deux doigts. L'énergie de l'homme n'a que faire ici. L'élite de l'humanité disparaîtrait tout aussi bien que son rebut. La présence d'esprit du commandant, son coup d'œil, la précision dans les manœuvres de la barre, c'est là notre seule garantie. Si, à côté de cela, un hasard heureux pouvait jeter sur le plateau de la balance ses chances favorables, cela ne serait pas à dédaigner.

Dans les cas comme les nôtres, les pêcheurs et les baleiniers solidement construits abordent la Banquise. Oui, mais aussi leurs navires résistent à la pression des glaces. Le nôtre en ferait-il autant à l'occasion? Nous tâtons la Banquise en plusieurs endroits. Inutiles efforts! Notre brave corvette a beau se plier comme une nacelle à toutes les exigences du commandant, elle se heurte à tout instant contre des entraves au-dessus de ses forces. Essayons encore. Il le faut bien; nous n'avons que cela à faire.

Au milieu de péripéties de ce genre, le temps s'allonge singulièrement. Tout un grand mois s'écoulerait avec plus de rapidité sur le boulevard de Paris. Le vent persiste toujours, les glaces s'amoncèlent, et le froid n'est pas la seule sensation qu'elles produisent. En cas de sinistre, il n'y aurait même pas moyen d'en envoyer la nouvelle en France.

Après plusieurs heures de tâtonnements, d'essais infructueux, nous

finissons par découvrir un passage étroit et tortueux. Nous nous y engageons. On entend les grincements des glaces qui mordent sur la coque de notre navire. Nous nous frayons un chemin avec peine. Soudain la mer s'éclaircit. En avant! Encore quelques vigoureux coups d'hélice, et nous voguons en pleine mer, et nous sommes libres. La corvette obéit. Les glaçons grimpent sur le dos les uns des autres pour nous voir passer. Mais déjà nous sommes hors de leur portée. Notre chef de musique reprend sa mélodie de Schubert, et la causerie fantaisiste et intime recommence sur les sofas de la dunette.

XV

Nous cotoyons la Banquise à une certaine distance, et nous continuons à en relever le tracé avec soin. Le 11 juillet, à six heures du matin, nous sommes enfin arrivés sous le méridien de Jean Mayen et à dix-huit lieues de la pointe Sud de cette île. Plusieurs de nos compagnons, armés de longues-vues, croient, à l'horizon, apercevoir la terre. C'est bien elle, en effet; c'est l'île de Jean Mayen; ce sont les pics du Beerenberg. Allons-nous enfin atteindre le but de notre périlleuse expédition? Les deux autorités du bord, après un moment de conférence, croient devoir essayer d'une dernière tentative.

C'est que nous y retournons pour tout de bon. Mais les bourguignons sont décidés à défendre vaillamment l'entrée de leur domaine. Ils se serrent, ils nous pressent de toutes parts, ils surgissent à babord et à tribord. La mer devient houleuse; elle se brise avec fracas contre ces inflexibles gardiens des régions arctiques. Les fantômes de cristal dépassent en hauteur les bords de notre navire. Ils se balancent sur les vagues et nous menacent de leurs pics aigus. Aussi loin que l'œil peut atteindre, la mer se couvre et se hérisse de ces défenseurs de l'île de Jean Mayen.

Il n'y a plus de doute, la Banquise défend les approches du Chanaan sauvage de notre pérégrination. Elle s'étend à perte de vue dans la direction E-N-E. Toute la côte méridionale de l'île est bloquée par les glaces. Il se peut qu'elle offre un accès par le Nord; mais, pour cela, il aurait fallu essayer à l'Est d'un détour dont il est difficile de calculer

la longueur. D'ailleurs, la moitié de notre charbon est consommée; nous avons à peine de quoi effectuer notre retour à Reykiawik. Quant à notre acolyte *le Saxon*, depuis trois jours nous l'avons perdu de vue. Pas de trace de ce qu'il est devenu; espoir fort problématique de le rallier. Force nous est donc de renoncer à notre entreprise. Les marins, nos compagnons, partagent le chagrin que nous cause cette déception; ils renoncent généralement à l'occasion qui leur est offerte de prendre leur revanche sur l'espérance optimiste que nous montrions au début du voyage.

Le commandant fait mettre le cap dans la direction de la capitale de l'Islande. Le parti que nous prenons là paraît d'autant plus sage que la mer devient très-mauvaise et commence à rouler des vagues fort inhospitalières.

En ce moment, la petite goëlette qui, jusqu'ici, s'était associée si intimement à toutes nos aventureuses péripéties, est informée de notre détermination. Lord Dufferin nous fait passer à bord une boîte en fer-blanc contenant deux lettres, l'une pour sa mère, l'autre pour le commandant de la Roncière. Il nous annonce que *le Foam* a beaucoup fatigué par suite de la remorque rapide et prolongée, et qu'il ne se sent plus la force de nous suivre. Aussitôt les amarres qui lient les deux navires sont larguées; un hurrah d'adieu retentit sur les deux bâtiments, et, en un clin d'œil, la goëlette qu'accompagnera notre inquiétude et que suivront nos bons souvenirs disparaît dans les brumes.

XVI

Ce retour en arrière s'appelle « naviguer dans le Sud. » En effet, nous nous dirigeons vers la contrée tropicale de Reykiawik. Encore une preuve que tout est relatif dans le monde. Pourtant l'approche des bienfaisantes contrées méridionales ne se fait sentir par aucun éclatant symptôme. Tout au contraire. Des brumes plus épaisses que jamais nous enveloppent. Un fanal qu'on suspendrait à mi-mât, reluirait à peine comme un point rougeâtre. Après plusieurs heures de marche dans un air opaque comme du coton, n'ayant pas de point observé depuis le 9, on ne sait plus exactement où l'on se trouve. De crainte

que le courant ne nous fasse dévier de notre route, nous mettons en panne, expression qui, en termes terrestres, veut dire se croiser les bras et attendre dans l'immobilité une occasion propice de se mettre en mouvement. Le peu de combustible que nous avons à bord nous force encore de redoubler de prudence. L'absence du *Saxon* nous donne beaucoup à réfléchir.

Que lui est-il donc arrivé à ce fidèle Pylade ? A-t-il, avec sa hardiesse britannique, poussé aussi avant que nous dans les glaces, ou bien, par un bonheur inexplicable, a-t-il trouvé le moyen de se frayer un passage au milieu des blocs de la Banquise jusqu'à l'île de Jean Mayen? Reste une troisième et dernière alternative, celle d'un malheur qui lui serait arrivé dans les parages inhospitaliers où il s'est aventuré à notre suite. Cette dernière hypothèse est celle qui offre le plus de probabilités. Nos inquiétudes sont des plus vives. Les optimistes du bord eux-mêmes ne les combattent qu'avec de faibles arguments. Pour le moment, ce qu'il y a de certain, c'est que nous nous sommes réciproquement perdus ; nous refaisons notre chemin, et nous n'avons nulle part rencontré notre compagnon. Aussi, lorsque la brume nous force d'éteindre nos foyers, nous cherchons à nous consoler de ce temps d'arrêt par la pensée qu'il permettra peut-être au *Saxon* de nous rallier.

La deuxième question qui se présente tout aussi impérieusement, c'est de savoir à combien d'heures de captivité nous allons être condamnés. La brume seule aurait pu nous donner la réponse; solution vague, embrouillée et pleine d'un ennui incommensurable. Quelques-uns de nos camarades ont l'idée d'abréger l'éternité de l'attente par la pêche. Notre pilote, ancien pêcheur de l'Océan boréal, est amplement pourvu de ces longues lignes de deux à trois cents mètres de longueur dont on se sert dans les mers polaires. Une demi-douzaine de lignes armées de gros hameçons tombent du bord et s'enfoncent à une très-grande profondeur. A peine sont-elles dans l'eau, que la plupart d'entre elles s'agitent avec ce tremblement nerveux qui inonde de bonheur l'âme candide du pêcheur à la ligne. Nous sommes au-dessus d'un banc de morues. En une heure, une pyramide frétillante de ces poissons s'élève sur le pont de la corvette.

Pêche vraiment miraculeuse et brume trois fois bénie ! On craint

maintenant qu'elle ne se dissipe soudain et qu'elle ne nous force d'abandonner l'exploitation de notre vivant trésor. L'équipage, de son côté, se réjouit de cette abondance dont on ne redoute jamais le superflu soit à bord d'un navire, soit autour de la gamelle d'un régiment français. Notre butin grossit à vue d'œil; c'est à qui amènera un plus gros poisson. Les hommes de science s'amusent à disséquer les morues; les profanes se contentent de les tirer à bord; quant aux matelots, ils se promettent de se livrer à des observations plus détaillées, après avoir fait subir aux plus beaux exemplaires l'acte de la cuisson.

XVII

Butté, notre vieux pilote de Dunkerque, préside avec sa vieille expérience à l'assaut que nous livrons au banc de morues. Il est là dans son élément et tout entier à son œuvre. Il donne des ordres, gourmande les maladroits ou les impatients, nous montre comment on prépare le poisson, et entrecoupe son travail de récits pittoresques sur les détails de son métier.

« Elle est tout de même drôle la pêche d'aujourd'hui, dit-il en grommelant; je me serais plutôt attendu à rencontrer ici une baleine ou quelques douzaines de flétans.

—Et pourquoi cela, père Butté? ne sommes-nous pas au bon endroit?

—Le vrai endroit est à une douzaine de pièces de huit à dix lieues d'ici, en descendant vers Portland. »

Pour le vieux loup de mer, en Islande, tout s'appelle Portland, quand c'est falaise, et Hécla, quand c'est montagne.

—Soit; mais les environs de Portland semblent abonder en récifs; la morue aime-t-elle le voisinage des rochers?

—Elle l'aime; mais elle n'y reste jamais.

—Pourquoi cela?

—Elle préfère se tenir au large et à des profondeurs qu'on ne trouve qu'en pleine mer.

—C'est, en effet, une raison. La pêche-t-on en plein soleil ou de préférence la nuit?

—Le mieux, c'est de la surprendre quand il commence à *jourir*....

—Vous dites, père Butté?

—Je dis qu'aussitôt qu'il *jourit*, on fait bien de laisser tomber ses lignes. La morue est très-vorace; elle déjeûne avant de s'être frotté les yeux; elle avale l'appât sans faire attention à l'hameçon.

—Un banc de morues comme celui que nous venons de rencontrer ferait la fortune d'un pêcheur, n'est-ce pas?

—Cela dépend; il faut, avant tout, accrocher la reine; le reste passe après.

—Et comment la reconnaît-on?

—Elle est énorme; et quand on lui ouvre le ventre, on est sûr d'y trouver une douzaine de petites morues.

—Ah! elle se nourrit de ses sujets?

—Oui, à défaut de harengs ou d'autres poissons.

—Et si Sa Majesté vous échappe?

—On se contente du fretin qui nage à la queue du banc; les plus gros poissons suivent la reine.

—Tenez, père Butté, cette morue qu'on vient de tirer à bord paraît avoir des proportions assez respectables. A quelle classe de la société croyez-vous qu'elle appartienne?

—Nous allons l'ouvrir. »

XVIII

Pendant que le vieux pilote se livre à ses investigations, un rayon de soleil perce soudain la voûte opaque qui nous emprisonnait; il est suivi d'un autre, puis d'un troisième; enfin une gerbe, un véritable torrent de lumière se précipite sur leurs traces et nous découvre l'horizon dans toute son étendue. Les marins procèdent à la reconnaissance du point. Vérification faite, nous n'avons pas trop dévié de notre route. Nous nous trouvons à peu de distance du Cap Nord de l'Islande. Aussitôt la pêche est interrompue; nous nous remettons en marche. On dirait que, dans ces quelques heures de repos, la corvette a puisé de nouvelles forces; elle se dégage des derniers lambeaux de brume et s'élance comme une flèche vers l'espace libre et lumineux.

XIX

Nous voyons les côtes escarpées de notre île. Mais cette fois ce n'est plus sur Reykiawik que nous courons. Avant de rallier notre point de départ, nous voulons visiter quelques-uns de ces célèbres *fiords* qui échancrent les côtes d'Islande.

Par *fiord*, on entend une langue d'eau qui s'avance dans l'intérieur des terres, parfois à des distances très-considérables, et qui est bordée des deux côtés de hautes parois de rochers. L'Islande entière est déchiquetée par ces golfes.

Nos meilleurs ports d'Occident ne sauraient donner aucune idée de l'aspect majestueux et de la sûreté tranquille qu'offrent les fiords des contrées septentrionales. Le golfe nous ouvre à l'entrée ses deux bras montagneux, et nous pénétrons dans une des plus pittoresques localités de l'île, à Onundar-Fiord. L'étrange nature du pays n'excite pas seule notre intérêt. C'est ici un point de ralliement que le commandant a indiqué au *Saxon* pour le cas où il viendrait à nous perdre; peut-être apprendrons-nous ce qu'il est devenu. Pourtant, au premier moment, les préoccupations que nous cause la destinée de notre charbonnier n'occupent pas la première place dans notre esprit; nous sommes tout entiers sous l'empire du spectacle grandiose que nous avons sous les yeux. Notre pensée s'égare à la recherche des causes qui ont pu produire de si bizarres effets.

Quels siècles ont assisté à ces cataclysmes dont nous admirons les sublimes ravages?... Les théories inventées par la science pour expliquer ces bouleversements ressemblent, par leur caractère d'étrange grandeur, à des rêves de pure fantaisie. Aux époques antédiluviennes, des réservoirs de lave en ébullition, excités par on ne sait quelle tempête dans les profondeurs du globe, ont vacillé dans leurs creusets, et, fortement secoués, ils ont déversé au dehors une partie de leur liquide incandescent. En ce temps-là, ces grands épanchements n'étaient pas de la même nature que les éruptions ignées qui ont lieu de nos jours. L'action éruptive, qui procédait naguère par grandes nappes et par larges fissures, ne s'est localisée que beaucoup plus tard et sur

des points isolés, qui sont aujourd'hui des volcans. En un mot, les anciens phénomènes qui se produisaient sur une immense échelle se sont transformés en simples incidents, qui ne sont plus que de pâles copies des cataclysmes primitifs.

Ainsi, à chaque secousse, le réservoir souterrain répandait une plaine de lave et envahissait un énorme espace; puis il se calmait pour un instant, respirait et prenait de la force pour une nouvelle éruption. Mais à peine la première coulée s'était-elle refroidie qu'une nouvelle secousse amenait une nouvelle inondation. L'intérieur de la terre alimentait sans cesse ces flamboyants creusets; on eût dit que le globe était tombé dans une attaque d'épilepsie. Les convulsions se continuaient; les coulées se superposaient au fond de la mer en couches horizontales. Puis, un grand soulèvement postérieur à la majeure partie de ces épanchements souleva la masse rocailleuse et donna naissance au relief actuel de l'Islande. Le suprême effort déchira les côtes de l'île et forma ces fiords qui représentent bien les contours capricieux et aigus d'une violente brisure. En même temps, tout le massif soulevé ainsi s'ouvrit en deux par une fente énorme, abîme béant, à travers lequel se précipita une dernière coulée plus considérable que les précédentes. La pâte vitreuse de cette coulée se gonfla en voûte, puis retomba en laissant pour trace, dans la configuration du sol islandais, cette immense dépression ou vallée qui divise l'île en deux parties.

Les volcans actuels de l'Islande se sont fait jour bien postérieurement à ces catastrophes, et ont couvert le sol éruptif de l'île de laves qui sont toutes modernes en comparaison de ces premières révolutions du globe auxquelles remonte la formation de ces fiords que nous admirons; ports superbes où, entre deux parois de falaises à pic, des flottes entières peuvent s'abriter, manœuvrer à l'aise et jeter l'ancre à quelques pas du rivage. Malheureusement, ces beaux abris déchiquètent les côtes d'un pays de solitude et de désolation. Un silence éternel règne sur ces rives, et un calme de mort plane sur ces eaux. Dressées les unes en face des autres, les falaises ondulent comme des vagues immenses qui auraient été pétrifiées dans leur roulis, se hissent en hautes pyramides qui reproduisent sur d'énormes dimensions les monuments de la vieille Égypte, s'arrondissent en croupes onduleuses ou bien élèvent des pics

hardis et aigus comme des flèches de cathédrale. Ces enceintes titaniques, saupoudrées de neige, sillonnées par les filets argentés des torrents, se bariolent, au coucher du soleil, des tons les plus chauds du porphyre, du pyrite et de la lave. Ce sont des reflets d'écaille et de nacre, chatoyants et irisés,et jouant sur des espaces immenses au milieu d'un paysage dont la majestueuse beauté réside dans un grandiose étrange, dans des proportions énormes, dans des lignes sans fin.

Pittoresque inutilité que ces golfes admirables! Si seulement, sur nos côtes de France, cinq ou six fiords de ce genre avaient pu se découper, quel parti on en aurait tiré! Quelle puissance maritime, quelles richesses, quelles merveilles ils auraient produites! Ici, ces splendeurs de la nature dorment dans l'oubli, la stérilité et l'isolement. Seulement, de temps à autre, au milieu de la vallée qui s'étend au fond de la baie, se dresse une hutte islandaise habitée par des êtres effarés qui contemplent l'étranger d'un œil hagard, fuient devant les questions, refusent de lui vendre une jatte de lait, et courent s'enfermer dans leurs greniers, comme s'ils n'étaient habituellement abordés que par des pirates.

Ailleurs, on aperçoit une maison bâtie en planches, avec un hangar à côté. C'est un marchand danois qui a bâti ce cottage, somptueux en comparaison des habitations des indigènes. Il arrive ici au printemps avec son navire, et, tandis que son équipage pêche au large la morue, il fond la graisse, achète aux Islandais leurs produits, et leur donne en échange quelques minces objets de première nécessité ou d'un luxe de pacotille. Dans les premiers jours d'août, aussitôt que son bâtiment a reçu sa charge complète d'huile, de laine et de poisson séché, le marchand s'empresse de regagner son pays. Sa maison reste vide pendant l'hiver. Je le soupçonne pourtant de la confier parfois à la surveillance d'une jeune gardienne du pays, qui, pendant son séjour dans l'île, charge sa conscience de secrets qu'il se garde bien de dévoiler à sa légitime moitié restée en Danemark.

XX

Après Onundar, le premier grand golfe est celui de Dyrefiord. C'est toujours le même aspect ; seulement les proportions sont plus considérables, et la langue d'eau entre plus avant dans l'intérieur des terres.

A l'exception de la partie Sud, les côtes d'Islande ne sont qu'une succession de fiords. Dans les contrées hyperboréennes, un bienfait sert de prétexte au génie du mal pour torturer l'espèce humaine. Sauf la baie de Dyrefiord où les glaces et les coups de vent du large n'entrent jamais, les autres golfes ne sont pas à l'abri de la tempête qui broie souvent les remparts de la Banquise contre les deux bastions de rochers préposés à la défense de leurs entrées. D'énormes blocs de glaces, pénétrant alors dans la baie, s'embossent à l'embouchure, ferment le port, encombrent le fiord tout entier, et si un navire qui a le malheur de s'y trouver ne se hâte pas de s'échouer à l'extrémité du golfe, où l'élévation du fond lui sert de rempart, il est écrasé entre la glace et les falaises. Ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est d'être bloqué par les glaces jusqu'à ce que les vents viennent lever le siége de la Banquise en broyant ses monceaux les uns contre les autres, et en pratiquant ainsi un passage à travers lequel le navire essaye de gagner le large. Mais ces mêmes vents n'accomplissent fréquemment leur œuvre de délivrance qu'en livrant l'homme en proie à leurs propres fureurs. On est sûr que, chaque fois qu'ils accourent du canal qui sépare l'Islande du Groënland, ils s'engouffrent dans le long tuyau du golfe, le bouleversant de fond en comble, et s'y déchaînant avec une violence rendue plus intense encore par les deux murs de falaises qui leur défendent de s'étendre.

A l'époque où nous les visitions, les fiords gardaient la surface mystérieuse et polie des eaux d'un étang. Un bâtiment en souffrance s'y serait trouvé à l'aise comme dans le bassin d'un de nos ports les plus commodes. Si, par conséquent, *le Saxon* avait éprouvé quelques avaries, nous l'aurions certainement trouvé soit à Onundar où nous lui avions assigné un rendez-vous, soit à Dyrefiord qui se trouvait également sur son chemin. Dans tous les cas, en présence des ordres précis du

commandant de la Roncière, qui avait pu faire trébucher la ponctualité britannique de notre compagnon? Il n'y avait qu'un seul motif possible, la force majeure. Aux yeux des gens qui croyaient avoir fait un pacte avec la fortune, ce motif se traduisait en simples avaries, tandis que les esprits portés au doute trouvaient le mot de l'énigme dans l'idée d'un lamentable naufrage. Que *le Saxon* ne nous ait pas précédés ni à Onundar ni à Dyrefiord, cela paraissait certain. Nous avions fait une enquête auprès des indigènes. Il est vrai que les réponses que ceux-ci nous donnaient n'étaient point du tout satisfaisantes. Forcés, à défaut d'interprète, de nous servir d'une pantomime expressive, à laquelle les naturels se contentaient de répondre par un étonnement effaré, une frayeur puérile et un manque d'intelligence absolu, nous n'avons réussi qu'à échanger des gestes également obscurs pour les deux parties. La conversation, des deux côtés, s'était terminée par de vifs signes de mécontentement : nous en voulions aux indigènes de leur sot abrutissement, de l'obstination avec laquelle ils se refusaient à nous vendre une jatte de lait; eux ne comprenaient pas ce que leur demandaient ces étrangers si prodigues de gestes et de paroles inintelligibles, ces hommes à qui l'ignorance de leur idiome paraissait un si impardonnable forfait. Quant au marchand danois de Dyrefiord, il nous affirma que notre corvette était le premier navire à vapeur qu'il eût vu en Islande.

XXI

A partir de Dyrefiord, on rencontre une série de golfes, tous également remarquables, mais offrant chacun un aspect différent, une beauté variée. Nous les quittons enfin pour prendre la diagonale et courir en ligne directe sur Reykiawik. Un temps splendide nous fait oublier et nos rencontres avec la Banquise, et les bourrasques des environs de Jean Mayen, et nos péripéties au milieu des glaces, et nos brumes, accessoire favorable tout au plus aux apparitions mythologiques. En mer, la pensée du voyageur reflète la couleur du ciel; un ciel bleu lui communique la joie et l'espérance; un ciel sombre le pousse fatalement à broyer du noir. Pour le moment, une voûte d'azur s'élève au-dessus des côtes d'Islande; il doit faire beau dans toutes les mers du Nord.

Pour peu que ce temps continue, et il n'y a pas de raison pour qu'il change, — dans cette saison une belle journée n'est pas plus impossible qu'une autre, — pour peu, dis-je, que le bleu se maintienne, nous ferons encore une magnifique traversée au Groënland ; nous doublerons en paix le cap Farewell, épouvantail éternel des navigateurs.

Les mécomptes et les dangers de notre course à l'île de Jean Mayen semblent n'avoir en rien modifié notre projet de voyage au Groënland. Le Prince s'est de nouveau enfermé avec le commandant de la Roncière ; ils débattent ensemble le programme de notre nouvel itinéraire. La décision qu'ils ont prise ne tarde pas à transpirer sur le pont. Puisque nous nous sommes aventurés dans ces parages, autant vaut aller jusqu'au bout. Un hurrah général accueille cette résolution. Si le Groënland est éclairé par le même soleil qui nous inonde aujourd'hui de ses rayons, ce ne peut être qu'un admirable pays.

XXII

Les bastions volcaniques de Dyrefiord se noient dans les teintes chaudes de l'atmosphère ; la mer reluit comme un bouclier d'acier. Par l'avant du navire, à l'horizon, apparaît un point blanchâtre. Un bateau pêcheur, sans doute. Il faut l'avouer, le moindre objet animé éveille dans ces solitudes un vif intérêt. Marins et passagers, tous sans exception, dirigent leurs regards vers ce point qui, seul, brise l'uniformité monotone du désert qui nous enveloppe. Nous approchons. Les proportions de la barque deviennent plus considérables. — Où voyez-vous là un pêcheur ? C'est un beau et grand bâtiment. Les sommets de ses trois mâts pointent distinctement au-dessus de la surface de la mer. On court au grand télescope ; chacun s'arme de la lunette d'approche. Vive Dieu ! quelle surprise ! Un léger panache blanc flotte au-dessus du navire. C'est un bateau à vapeur ! Impossible !... Ici, au milieu de la solitude des régions arctiques, où le mouvement de la navigation est presque nul, où la vapeur n'apparaît jamais, où l'on ne rencontre que des baleiniers et des barques de pêcheurs ; ici, encore un coup, un bateau à roues ou à hélice ! Il faut vraiment une grande confiance dans l'infaillibilité de nos verres pour en croire nos yeux.

Il n'y a plus de doute; chaque effort de la machine nous rapproche de notre singulière rencontre. Nous distinguons maintenant le navire à l'œil nu. Quel tumulte de sensations suscite ce compagnon inattendu parmi des voyageurs qui, depuis si longtemps, ont été privés de communications avec leur pays! Le navire, en sa qualité de bâtiment de guerre, appartient à une puissance civilisée; il apporte des journaux, des nouvelles, quelques bouffées peut-être de ce doux air de la patrie dont notre poitrine est altérée.

« Serait-ce, par hasard, *le Saxon*, s'écrie une voix du bord.

—*Le Saxon!* c'est impossible. Nous l'avons laissé à l'entrée des glaces, et il aurait eu le temps de nous devancer, de revenir en Islande et de courir au-devant de nous, lui qui file à peine sept nœuds, tandis qu'avec un peu de brise, nous en déroulons jusqu'à douze? Et puis, ne voyez-vous pas ses roues? *Le Saxon* est à hélice.

—C'est juste. Sauf nos bâtiments à nous, il n'y a pas un seul vapeur dans ces régions. *Le Cocyte*, le navire français qui nous accompagnait depuis le Havre, nous l'avons laissé à Reykiawik, avec ordre précis de ne pas bouger, de nous y attendre. »

La sévérité de la discipline nous garantit d'avance que ce ne peut être *le Cocyte*. Qu'est-ce alors?

XXIII

Les suppositions les plus diverses, les plus contradictoires se croisent. C'est à qui proposera sa solution. Les deux bateaux courent l'un sur l'autre; ils dévorent rapidement l'espace qui les sépare. Tout le monde est sur la dunette; toutes les lunettes sont braquées.

Et certainement, ce n'est pas *le Saxon*. Tenez, voici un pavillon, notre pavillon tricolore à sa corne d'artimon.—Un vapeur français?—Oui, un vapeur français!

Les deux navires volent à la rencontre l'un de l'autre. A deux portées de canon, par la disposition des vergues, par la voilure, notre lieutenant M. du Buisson, qui avait commandé *le Cocyte* à Bomarsund et dans la mer Blanche, reconnaît son ancien navire. Oui, c'est bien *le Cocyte*, il n'y a plus à en douter. Que vient-il faire ici? Évidemment,

il n'a pas enfreint de son gré les ordres qu'on lui a donnés. Il accourt au-devant de nous en vertu d'ordres supérieurs, et ces ordres n'ont pu lui venir que de Paris. Que s'est-il donc passé? Pour annoncer une bonne nouvelle, l'empressement serait inutile. Qu'allons-nous donc apprendre? . . . . . .

. . . . . .

XXIV

Un épais nuage d'inquiétude envahit le pont. On n'ose plus s'aborder; on ne se parle plus; on fuit devant ses propres appréhensions; chacun se livre à l'angoisse de l'attente, au tumulte de ses pensées. L'imagination, la fantaisie, les rênes sur le cou, la crinière au vent, se déchaînent dans une tourmente de suppositions. Certes, voilà des émotions auxquelles nous ne nous attendions pas! Jamais, dans tout notre voyage, nous n'avons éprouvé des soucis plus poignants. Nous n'en exceptons pas même le moment où nous nous sommes trouvés pris dans les glaces de la Banquise. Il ne s'agissait là, il est vrai, que de notre salut à nous. Et ce maudit *Cocyte* qui n'avance pas! Et notre corvette aussi qui semble clouée sur place! Les minutes de ce quart d'heure qui nous séparent sont donc éternelles!... Il n'en est rien; des deux côtés, on va à toute vapeur. — Voyons, Messieurs, à vos longues-vues! Quel est celui qui le premier trouvera le mot de l'énigme?

A un quart de lieue environ de distance, nous apercevons sur un des tambours du *Cocyte* un matelot qui élève en l'air un tableau noir, sur lequel on a écrit à la craie quelques mots en gros caractères. Le capitaine Jonnart, par une délicate attention, tient à abuser le moins possible de notre patience. On s'efforce de déchiffrer. Inutile! nous sommes encore trop loin. Enfin une voix s'écrie : « Les voici... les mots! *Le Saxon avarié à Reykiawik.* » Un poids tombe de nos poitrines. On respire. Ce n'est que *le Saxon* avarié! Quelle joie!

XXV

Un instant après, le capitaine Jonnart monte à bord de notre corvette. On lui serre la main avec effusion.

—Il a donc eu des malheurs, ce pauvre *Saxon?*

—Il a failli couler.

—Il a bien fait de faillir, et comment va-t-il maintenant?

—Très-mal. Il s'est avancé sur la Banquise, comme *la Reine-Hortense*. Mais, à la première rencontre avec les glaces, il a été mordu par un perfide bourguignon. Personne à bord ne sait précisément à quel moment le choc a eu lieu; la secousse n'a donc pu être forte, et pourtant bientôt après on s'est aperçu qu'il y avait un pied d'eau dans la cale. La muraille de fer du navire était enfoncée, sept couples intérieurs brisés, les plaques extérieures bosselées sur une longueur de cinq mètres et fendues aux environs de l'ouverture. Le bâtiment se trouvait alors à une cinquantaine de lieues de l'Islande; il fit force vapeur pour gagner les côtes. Grâce à des efforts inouis, en manœuvrant incessamment les pompes, et, par un peu de bonheur, il est parvenu à s'échouer à Onundar-Fiord, au même endroit précisément où les indigènes nous avaient fait comprendre par leurs gestes qu'ils n'avaient de leur vie vu aucun bateau à vapeur.

Notre infortuné compagnon n'avait pas perdu de temps. Malgré tous les moyens mis en action pour l'extraire de la cale, l'eau l'envahissait et dépassait déjà de plus de deux pieds le faux pont. Encore une heure de lutte, et il coulait à pic. Heureusement pour lui, la machine, placée sur l'arrière, était séparée du reste de la coque par une cloison parfaitement étanche, de sorte que les feux n'avaient pas été atteints et que le navire avait pu regagner la côte. Après avoir aveuglé sa voie d'eau, *le Saxon* s'était traîné le long des côtes jusqu'à Reykiawik, où *l'Artémise* l'avait fait échouer de nouveau pour le réparer. L'apparition du *Saxon* en cet état d'avarie avait fait éclater de vives inquiétudes dans la capitale de l'Islande. Il était peu probable que, plus heureux, nous eussions échappé au contact fatal des glaces. Des renseignements sur la Banquise qu'on taisait pendant notre présence abondèrent aussitôt

pour varier les termes du sinistre auquel nous avions dû succomber. Le capitaine Jonnart était entré en conférence avec M. de Mas, commandant de la frégate *l'Artémise*, et il avait été décidé que le capitaine du *Cocyte* irait à notre recherche. Si le surlendemain on ne recevait de nous aucune nouvelle, *l'Artémise* devait appareiller à son tour et faire voile vers les parages de l'île de Jean Mayen.

En effet, si nous étions arrivés à Onundar-Fiord à court de charbon, comme cela aurait bien pu avoir lieu, *le Cocyte*, bondé de combustible, nous sauvait d'une situation fort désagréable. Le capitaine Jonnart est vivement remercié de son zèle. Il remonte à bord de son navire, et nous reprenons notre route vers Reykiawik.

Sauf l'accident arrivé au *Saxon*, on le voit, tout va pour le mieux.

XXVI

Le 15 juillet, nous donnons dans les passes de Reykiawik. Quelques instants après, la chaîne de notre ancre grince dans son œillet de fer, et nous mouillons dans la rade de notre vieille amie, la capitale de l'Islande.

Les habitants paraissent surpris de nous voir sains et saufs. Les autorités viennent nous apporter à bord leurs sincères félicitations. M. de Trampe, le gouverneur de l'île, propose de célébrer notre retour par un bal. Les artistes de l'expédition lui font entendre que les dames de la ville feraient bien d'abdiquer, pour cette fois, les modes de Paris. Pour toute réponse, le gouverneur met à l'ordre du jour le costume national. Les dames acceptent le défi ; elles ont raison ; elles ne peuvent qu'y gagner.

Les invitations donnent lieu, comme à l'ordinaire, à une sourde tempête d'intrigues.

Maintenant que nous avons des connaissances à Reykiawik, nous pouvons pénétrer plus avant dans le détail de la vie intime de ses habitants. Nous avons conquis des sympathies dans tous les partis. De tous côtés, on nous fait des confidences; on se trouve heureux de déverser dans notre sein les griefs réciproques. Après de mûres études sur les mœurs de la population opulente du pays, nous finissons par nous convaincre que, même ici, dans cette petite bourgade de

planches et de gazon, règne une anarchie assez intense. Ces gens, jetés sur une île désolée, privés de toutes les compensations de la nature, sevrés de communications avec les pays civilisés, condamnés à une nuit de six mois, vous les croiriez heureux de pouvoir se réunir pendant les longues veillées d'hiver, empressés de se serrer les uns contre les autres afin de combattre, au moyen de leurs forces réunies, le triste ennui de leur existence. Erreur ! une guerre sourde les anime les uns contre les autres. Ils sont bien peu sur cette plage solitaire et maudite; ils se sentent encore trop.

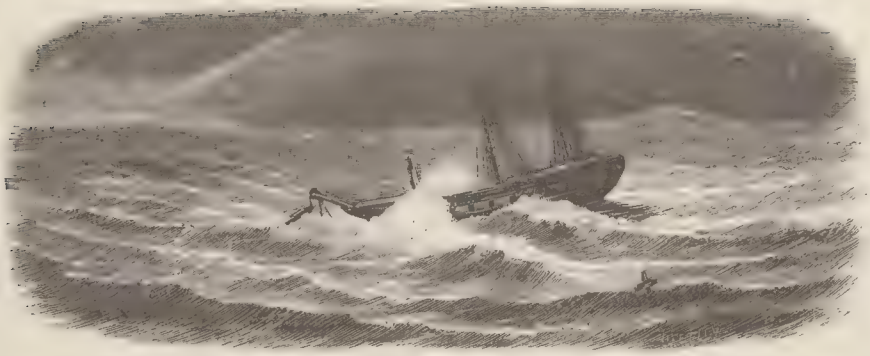
Et ce ne sont pas des divergences d'opinions qui divisent la société de Reykiawik. Peu importe que celui-ci soit Danois, l'autre Islandais; que les uns affichent des principes progressistes, que les autres se proclament à haute voix conservateurs. De toutes les nuances qui divisent si profondément la société européenne, point de trace ici. Nous ne sommes pas dans un pays, mais dans une petite ville. Or, les bourgeois de cette petite ville ressemblent aux bourgeois de toutes les petites villes du monde; ils se font la guerre parce qu'ils ont des femmes. Ces dames, fussent-elles deux dans l'île de Robinson, inventeraient des motifs de commérages, de cancans, de vanités lilliputiennes âpres et ardentes dans leurs manifestations, de rancunes datant d'un sourire mal interprété et qui, si on n'y mettait bon ordre, aboutiraient bien vite à de flagrantes hostilités. En vérité, l'homme est partout le même; qu'il gèle sous les pôles ou bien qu'il grille sous les tropiques, partout il fait éclater ses petites passions, ses mesquines rivalités, ses haines de pot-au-feu, ses vengeances édulcorées et perfides.

A Reykiawik, le résultat de cette situation, c'est qu'au bal du gouverneur on voit des personnages nouveaux qui n'ont point assisté à la fête donnée par *l'Artémise*, tandis qu'en revanche l'absence d'une partie de la société empêche de donner suite aux connaissances faites à la première réunion.

Les costumes nationaux font défaut au moment décisif; les dames ne se sont pas senti le cœur de revêtir les gracieux vêtements du pays et d'abandonner la triste contrefaçon des modes parisiennes. A l'exception de quelques jeunes filles qui portaient la coiffure nationale, les enfants seuls étaient vêtus à l'islandaise; eux seuls aussi étaient habillés avec goût.

Au reste, nous n'avions guère l'esprit à la fête; nos pensées suivaient *le Cocyte* et *le Tasmania*, autre vapeur anglais qui était à notre service. Tous deux avaient été expédiés la veille au Groënland. Nous songions aussi au *Saxon*, qui, après avoir réparé ses avaries, se préparait à repartir pour Londres, emportant nos lettres pour la France. Nous pouvions enfin donner de nos nouvelles à notre pays, qui, depuis plus d'un mois, n'avait pas pu nous donner des siennes, et qui certes ne nous en enverrait pas avant notre retour du Groënland.

Le 17 juillet, à cinq heures du soir, tandis que *le Saxon* faisait route pour regagner ses foyers, *l'Artémise*, tout son équipage sur les vergues et dans les haubans, saluait de ses hurrahs et de vingt-et-un coups de canon la corvette *la Reine-Hortense*, qui partait pour le Groënland.



LIVRE QUATRIÈME

LE GROENLAND

I

Qui, au premier coup d'œil, reconnaîtrait, dans notre navire, l'élégant yacht de plaisance qui nous transportait du Havre en Écosse? Une femme qu'on a admirée, parée de fleurs et de soie, à une soirée de bal, semble ne plus être la même lorsque vous la voyez le lendemain emmaillottée dans ses fourrures et sur le point d'entreprendre un long voyage au cœur de l'hiver. Au moment d'effectuer sa longue et périlleuse navigation, la corvette a revêtu son costume de voyage. Elle a compris qu'il lui fallait d'autres armes que la coquetterie pour résister aux mers peu connues, tumultueuses, avides de proie humaine, dans lesquelles elle va s'engager. Ses mâts supérieurs sont dépassés; ses vergues ont été amenées sur les bastingages; sa dunette, étançonnée; son pont, bondé de sacs de charbon. Grâce à ces précautions, elle offrira moins de prise aux vents contraires; elle désarmera, par son modeste aspect, les fureurs de la tempête; elle disposera d'une forte réserve de combustible au cas où les hasards de la navigation l'empêcheraient de rallier ses deux compagnons de voyage, *le Cocyte* et *le Tasmania*, qui

ont reçu l'ordre de l'attendre à Frédérikshaab, une des principales factoreries de la côte groënlandaise. Une traversée de 500 lieues alignées d'un seul trait, est une rude épreuve pour notre corvette, frêle navire qui, jusqu'ici, a été déclaré incapable, même dans les meilleures conditions, de franchir une distance de plus de 250 lieues sans se ravitailler.

Le 18 juillet, nous perdons de vue les pics neigeux de l'Islande. Le ciel et la mer en contemplation réciproque et dans la plus complète solitude, c'est tout ce que nous voyons. Par bonheur, la mer est calme et le ciel est bleu. C'est aussi à la voûte du ciel que l'œil du voyageur demande des distractions. En effet, le lendemain, elle nous gratifie d'un spectacle qui nous paraît presque nouveau. Un peu avant minuit, à tribord du navire, sur un pur horizon d'opale, le soleil se teint de nuances oranges, chaudes, africaines. Voudrait-il se coucher? Cela ne serait pas étonnant; depuis si longtemps que, grâce à son crépuscule transparent, il a l'air de ne plus descendre du firmament, une aspiration vers le repos lui est bien permise. Une zone de nuages gris, frangés de pourpre, part du centre de l'astre; une aile s'étend vers l'Est, l'autre vers le Couchant. A gauche, la mer s'assombrit; elle reflète les voiles de crêpe qui s'étendent successivement sur l'azur du ciel.

Cette fois-ci, c'est bien elle, notre vieille compagne;—c'est la nuit. Une nuit pâle, il est vrai; mais c'est toujours cela de gagné sur la persistante clarté du jour. Nous la saluons, la noire consolatrice des souffrants, la bienfaisante mère du sommeil réparateur; nous la recevons presque avec la même joie qui brille dans l'œil humain, quand, après avoir subi une longue condamnation à l'obscurité, il entrevoit, pour la première fois, un rayon de lumière. Le regard se repose si doucement sur ces sombres teintes veloutées, auxquelles nous sommes habitués depuis notre berceau! Oui, celle que nous avions perdue, nous la retrouvons enfin. Elle se condense, s'épaissit, chasse devant elle le crépuscule; nous la contemplons sans détourner les yeux. Il le faut bien; car il suffit de faire un demi-tour pour se retrouver face à face avec le soleil couchant. Or, nous en avons assez du soleil; c'est tout au plus si on lui accorde l'aumône d'un coup d'œil dédaigneux pour se convaincre qu'il s'en va, qu'il se couche. Le voilà disparu, cet astre indiscret; on ne le plaint même pas; on est sûr que le taquin ne

tardera pas à reparaître. La mer elle-même semble se reposer; le bouclier d'argent qu'elle opposait aux rayons opiniâtres de l'astre du jour se gauffre légèrement de sombres rides plombées; la nature respire dans le calme mystérieux de la nuit; la solitude et le silence s'harmonisent avec la couleur du ciel. La raison humaine, compagne inséparable de la lumière, laisse le champ libre à la fantaisie et au rêve, les deux bons génies des ténèbres.

Soudain un point lumineux jaillit et perce la soudure qui existe entre la mer et le linceul noir de l'horizon. Quel est cet étrange phénomène? On se rassemble sur le pont; on devise sur les causes de la mystérieuse apparition. Est-ce la lueur lointaine d'un bâtiment incendié? Le spectacle en a la vague apparence. Qu'est-ce donc?.. La vision ne dure que quelques secondes. De sombres nuages l'ont tout à coup cachée sous leurs plis de velours. Plus rien! L'œil sonde en vain la noire immensité. — Si fait pourtant; le point scintillant éclate de nouveau; il se condense en un foyer incandescent, et, rasant l'horizon, il colore la lisière de la mer de douces teintes purpurines. Nous sommes saisis d'une admiration muette. Pourvu que, cette fois-ci, le phénomène consente à durer! Oui, il continue, il envahit les ténèbres, il découpe en silhouettes les nuages derrière lesquels il glisse ses rayons furtifs.

Un bruyant éclat de rire éclate sur le pont. De quoi s'agit-il?—Ah! il est joli votre phénomène! — Eh bien? — C'est tout bonnement la lune!—Ah! vraiment! En effet, c'est la lune qui, saisie du caprice de mystifier les voyageurs des mers polaires, nous fait la surprise d'une apparition mystérieuse. On ne l'avait pas vue depuis si longtemps, qu'on s'en était déshabitué et qu'on ne l'attendait guère. Elle en a profité pour s'envelopper de nuages et pour se donner les faux airs d'un phénomène. La voilà démasquée; elle est dans tout son plein, énorme, joufflue, rouge, avinée; peut-être gêle-t-elle un peu sous ces latitudes arctiques; elle projette une longue traînée de lumière qui commence à son disque sortant des eaux et qui expire tout près de notre navire.

Le bâtiment avance rapidement. La lune nous suit et papillotte dans l'étincelant sillage du navire. A-t-elle assez longtemps continué ses manœuvres? On n'en sait rien. On s'empresse de faire honneur à la nuit en célébrant d'une façon digne d'elle ses mystères; on se couche. Il est si doux de s'endormir dans l'obscurité complète, mollement

balancé par une brise qui vous pousse vers les singuliers pays dont nous allons être les rares visiteurs. Encore trois jours de semblable traversée, se dit-on en fermant la paupière, et nous serons en vue des côtes du Groënland. Qu'allons-nous y voir? Des rochers, des glaces, et rien de plus peut-être. N'importe; ce sera toujours autre chose que la mer; elle a beau être variée d'aspect, cette mer, elle n'en est pas pour cela moins monotone. Pourvu seulement que l'avenir nous soit aussi propice que le présent! — Et là-dessus on s'endort.

II

Les jours se suivent, et heureusement ils se ressemblent. Le beau temps continue. Décidément la Fortune est pour nous. Aussi, quoique l'air soit un peu vif, tout le monde reste sur le pont. On ne retrouve les cabines désertes qu'au moment de se coucher. Le regard sonde l'immensité de la mer; il suit les ondulations de ses vagues bleues, plonge à l'horizon, avide de découvrir autre chose que de l'eau. Dans l'impossibilité de reposer ses yeux sur la terre, l'œil, comme un oiseau fatigué de planer au-dessus de l'Océan, cherche d'autres points de repère. C'est tantôt une mouette qui rase rapidement l'onde, s'engouffre, reparaît sur la blanche crinière des flots et s'y balance en contemplant avec calme le panache bouillonnant de notre vapeur. Dans le lointain, des baleines reniflent, en poussant deux jets d'eau parallèles. Le voisinage de la corvette ne semble pas leur convenir; à notre grand regret, elles s'en tiennent à une distance des plus respectueuses.

A une demi-lieue du navire, du côté de l'avant, un objet flotte avec la lourdeur d'un cadavre. C'est un grand poisson sans doute, une baleine morte peut-être, échappée au harpon de quelque baleinier, et qui, épuisée par la lutte, est allée expirer au loin. Une escouade de mouettes qui voltigent au-dessus du corps flottant semblent confirmer cette supposition. Comme d'habitude, c'est à qui le premier aura trouvé le mot de l'énigme. Ah! c'est qu'il n'est pas d'objet muet sur mer; tout y parle, tout y a une portée, une signification. Chaque chose porte à une conjecture, donne matière à des conclusions qui souvent touchent à la sécurité du navigateur.

Nous sommes assez rapprochés pour distinguer. Ce n'est qu'un grand morceau de bois; on dirait une énorme table en fer à cheval enfoncée par le milieu. Le navire s'arrête; un canot s'en détache et va « crocher » l'épave. Oui, c'est bien là une épave, l'arrière d'un bâtiment de fort tonnage. Un seul morceau! Qu'est devenu le reste?... On le hisse, on le dépèce. Les hommes de mer examinent les lignes de construction, la forme des clous. D'après ces indications, ils tâchent de deviner à quel pays appartient le naufragé. Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas un français. Tout porte à croire que le pauvre défunt, à l'époque de sa vie, portait les couleurs scandinaves, danoises ou norwégiennes. Une conjecture douteuse! — c'est tout ce que la mer laisse échapper de ses mystères.

« Cette triste épave, murmurent les alarmistes, a bien l'air d'un premier avertissement. » Quelle folie! le temps est trop beau pour qu'on daigne prendre en considération ces lugubres pronostics. Il est pourtant incontestable que désormais nous risquons souvent de faire de pareilles rencontres. La saison de la pêche est terminée, et tant que nous serons sur mer, nous ne trouverons plus de vivants. La destruction seule nous marquera les traces de nos semblables. On a vécu dans ces solitudes; on n'y vit plus.

III

Erreur! Ici, à l'heure qu'il est, il y a des hommes. La vigie signale un bâtiment en vue. Du pont, on n'aperçoit rien encore; mais les longues-vues sont braquées; l'incertitude se dissipe. C'est bien là un navire; on distingue la pointe de ses mâts. — Nous dévions un peu de notre route; nous courons dessus de toute la vitesse de notre vapeur.

Singulier navire! comme il flotte mollement. On dirait un noyé que ses muscles inertes, ses articulations sans jeu laissent aller à la dérive. Voyez donc ces mâts penchés d'un air maladif, comme ils secouent tristement leurs sommets! Il n'y en a que deux. Pourtant le navire paraît être d'un puissant tonnage. En tête du mât de misaine flottent des loques, des haillons barbus, argentés par le sel marin qui les imprègne. Seraient-ce là les restes d'une voile déchirée par la tem-

pête? Y a-t-il des hommes sur le bâtiment, quelqu'un au gouvernail?

Nous continuons à nous rapprocher rapidement. Un soleil splendide nous permet d'examiner les moindres détails de notre rencontre. La mer est d'un calme parfait. Elle ne déferle pas sur le pont du navire. Une houle silencieuse clapote au-dessus du plat-bord et lèche en cadences somnolentes les bastingages. Le grand mât n'existe plus ; il est brisé à sa base; les côtes sont à jour. Le petit mât de hune a disparu également, et a fracassé la hune de misaine dans sa chute. Plus de doute; c'est un navire en perdition. Alerte! alerte! ô notre agile corvette! Précipite les mouvements de ton hélice. Peut-être, sur ce radeau, y a-t-il des hommes, de malheureux naufragés en proie à la soif, à la faim, à l'agonie! Si l'on parvenait à leur porter secours, à les sauver! Cela vaudrait tout notre voyage!

Tous les cœurs battent d'inquiétude et d'impatience. Allons, encore quelques vigoureux coups d'hélice! C'est bien! nous y sommes. Vite une embarcation à la mer! Tout le monde se précipite; tous voudraient y aller. S'il y a une main à donner, chacun désirerait que ce fût la sienne qui fût tendue la première. Tous ne peuvent pas y aller à la fois. On veut tirer au sort. Il y en aura qui seront forcés de rester à bord. Ils se lamentent d'avance. Le commandant fait gracieusement amener une autre embarcation, et la plus grande encore! Tout le monde sera de la partie. On court aux échelles; on descend; on s'installe les uns par-dessus les autres. Enfin!... les avirons battent les flots. C'est une vraie course de régates. Le Prince Napoléon escalade le pont. On court à sa suite à l'abordage. Nous voilà tous réunis. Personne! Le bâtiment est complétement vide! Personne! Ni hommes, ni objets servant à l'existence humaine. Ni canot, ni chaloupe. Tout cela a-t-il été enlevé par l'équipage lui-même, qui serait ainsi parvenu à se sauver, ou bien par des baleiniers? On ne saurait le dire; il n'en reste aucune trace, aucun vestige.

Le navire est fouillé dans tous les sens. Vaines recherches! Cette effrayante mise en scène remet en imagination la tragédie terrible qui a dû se passer sur ces planches. La mer est calme aujourd'hui; mais, alors, elle devait joindre aux cris de désespoir des hommes les hurlements de la tempête. Quel assaut ont dû livrer les vagues à ce pauvre navire pour lui arracher à l'avant cette énorme ouverture où la vague

Karl Girardet, d'après d'Abrantes.

Whitehead, sc.

NAVIRE EN DÉTRESSE (CAP FAREWELL).

s'engouffre et d'où elle ressort en écumant, et en sifflant je ne sais quelle hymne funèbre ! Et les hommes? Il y a peu de chance pour qu'ils aient pu se sauver. Autour d'eux, la fureur des éléments déchaînés dans la solitude. Personne pour venir en aide à leur détresse. Les terres habitées à une énorme distance. La côte du Groënland défendue par son rempart de glaces. Certes, ils ont cherché leur salut ; mais il est à craindre qu'ils n'aient trouvé que l'agonie, une agonie plus cruelle que la mort. Sur ce pont couvert d'herbe gélatineuse et verdâtre, le pied glisse comme dans une mare de sang.

Cela devait être pourtant un bien beau bâtiment, un fier trois-mâts. Qu'en reste-t-il? Le grand mât est coupé au ras du pont ; celui d'artimon, entièrement dépecé ; le mât de misaine, brisé au-dessus de la hune. Sa basse vergue en pantenne avec quelques lambeaux de toile collés sur les haubans blanchis par l'eau de mer. Le beaupré a entièrement disparu. Les pavois ont été emportés. Toutes les écoutilles sont ouvertes, ainsi que le sabord de charge. L'intérieur du bâtiment est bondé de magnifique bois du Canada, et c'est à cette espèce de chargement qu'il doit de flotter encore. La grande quantité de coquillages collés à la partie immergée, la mousse qui couvre le pont et les pièces de bois dont le mouvement incessant de la vague a fini par arrondir les angles, tout nous porte à croire que la perte de ce navire est déjà ancienne. Au tableau d'arrière, on déchiffre le nom de JAMES et puis SUNDERLAND ou SUTHERLAND. Le nom de famille est presque effacé ; il se peut même qu'en réalité il n'ait aucune ressemblance avec celui que nous venons de lire.

De tous les fantômes, le spectre d'un pareil navire éveille certes les plus terribles impressions. Sur terre, l'aspect d'un endroit frappé par un incendie, par un sinistre, par un fléau quelconque, est bien moins douloureux. Là, du moins, les victimes laissent après elles quelques souvenirs qui semblent les continuer encore. On se dit que leurs dernières angoisses ont été peut-être adoucies par le serrement d'une main amie, que leur suprême moment a été précédé de quelques instants de sérénité et de calme. Il reste enfin après eux une tombe où vient s'agenouiller la Douleur à qui l'Espérance ôte les épines aiguës du désespoir et ne conserve que les douces fleurs de la mélancolie. Ici, rien ! aucune trace ; aucun souvenir. Le sifflement de la vague répond seul à ceux qui demandent à la mer les détails de la catastrophe.

Nous recueillons silencieusement quelques débris de ce mausolée taillé dans un navire par les griffes de la tempête. Chaque voyageur combine dans son imagination les péripéties de la dernière scène du drame. Chacun reste plongé dans ses réflexions et pense à l'effet qu'un pareil malheur, s'il nous atteignait, produirait sur les siens. Le maître de glaces anglais qui nous accompagne rompt le silence le premier. « C'est, sans contredit, un bâtiment britannique, dit-il. Mauvaise affaire pour la grande Compagnie d'Assurances de Londres. Le chargement est très-considérable. C'est du bois de construction de première qualité. Quel dommage ! tout cela va se perdre. »

La vapeur de notre corvette, par ses aspirations saccadées, nous rappelle à bord. Nous n'avons ni le temps ni l'humeur de nous apitoyer sur l'infortune de la très-puissante Compagnie d'Assurances maritimes de Londres. Nous attachons au mât d'artimon du fantôme le récit, scellé dans une bouteille, de notre rencontre au milieu de l'Océan, et nous regagnons la corvette. Déjà elle s'est remise en route. Tant que nous restons en vue du pauvre trépassé, nous ne le quittons pas des yeux. Il commence à s'effacer et à disparaître dans les brumes, qu'on le regarde encore. Que va-t-il devenir ? Un vigoureux coup de vent dans ses flancs meurtris, et il n'en restera plus rien. Puis, quelque pauvre Islandais bénira la Providence qui lui envoie sur les côtes quelques planches pour étayer sa misérable demeure. Amère ironie ! Faut-il toujours, dans la vie, que le malheur des uns serve à la fortune des autres !

« Voici notre deuxième avertissement, disent les alarmistes. — Eh bien ! et après ?—Nous serons supprimés au troisième.—Ah bien, oui ; vous croyez que la loi de la destinée du navigateur est la même que celle qui régit le sort de la pensée ? — Et pourquoi pas ? — La vie humaine a plus de chances de son côté ; elle est régie par le hasard.

IV

Dans la nuit du 21 juillet, la température s'abaisse sensiblement. Nous devons être dans le voisinage des glaces. A trois heures du matin, le soleil se lève dans toute sa splendeur ; il chasse les derniers lambeaux de brume et nous découvre un spectacle saisissant de grandeur. A

trente lieues environ, de hauts pics isolés sortent de l'eau et dessinent sur le fond du ciel leurs cimes purpurines. A mesure que nous en approchons, ils se relient entre eux par une chaîne de montagnes élevées violemment déchiquetées et couvertes de neige. C'est la pointe du grand continent américain connu sous le nom de Groënland ; ce sont les terres du cap Farewell, dont la pointe Sud-Est, qui se trouve la plus rapprochée de nous, est le cap Staten-Huk.

La vigie signale l'apparition des glaces. Sont-ce des blocs isolés? Non; une enceinte continue les rattache les uns aux autres et les enclave dans une seule zone fixe. Ce mince filet blanc, parsemé de pointes qui brillent de toutes les couleurs de l'émeraude, du saphir et du diamant, ce riche écrin des mers polaires, c'est la grande Banquise ondulée par des amas de neige ou de glace à forme bizarre, la même que nous avons rencontrée sous le Cercle Arctique et côtoyée jusqu'à l'île de Jean Mayen. Nous la retrouvons à quatre cents lieues de ce dernier point, toujours fixée à la côte du continent groënlandais. Sous des latitudes si différentes et sur cet immense développement, son épaisseur, son aspect sont restés les mêmes. Couronnée de brumes, précédée de glaces flottantes, elle avance contre nous ses formidables remparts. Voyons-les de près. Sont-ils aussi inhospitaliers que ceux qui ont voulu conspirer la perte de notre infortuné compagnon, *le Saxon?* Les navires qui se rendent dans le détroit de Davis ou dans la mer de Baffin passent à quarante lieues environ de l'endroit où nous sommes; ils évitent ainsi la rencontre de la Banquise compacte, et n'ont affaire qu'avec des îlots de glaces. La corvette veut profiter du beau temps pour faire l'exploration exacte de cette partie si peu fréquentée, même par les plus hardis navigateurs des mers arctiques.

A huit heures du matin, nous sommes à une vingtaine de milles du cap Farewell, ce point tout aussi mal famé dans l'opinion des navigateurs que le cap Horn. Mais, par extraordinaire, le vent ne nous fait pas sentir la moindre respiration; la mer n'est ridée que par le brillant sillage de notre navire. Nous naviguons droit sur le cap sans aucune inquiétude. Pour notre maître de glaces écossais, c'est une véritable déception. Il a fait neuf voyages dans ces contrées; dix-huit fois il a doublé le cap Farewell, à une distance de vingt lieues, à la vérité, et jamais il n'a manqué de s'y rencontrer avec de terribles coups de vent.

Par un calme plat, il a de la peine à s'y reconnaître. Comme, à cet endroit, il nous avait prédit qu'il y aurait des orages, il est cruellement désappointé de voir que la tempête lui fait faux bond.

A deux encâblures de l'avant du navire, nous nous trouvons en face de la Banquise. Les marins interrogent leur atlas apporté de France ainsi que les fameuses cartes achetées à Peterhead. Impossible de s'y reconnaître. Les montagnes que nous avons aperçues jusqu'ici, ainsi que cette pointe, la plus sud du Groënland, y sont très-imparfaitement marquées. Nous commençons à croire qu'en fait de cartes marines, la corvette devra se contenter de suivre le hasard et l'instinct de son commandant. La pointe que notre maître de glaces nous indique comme étant le cap, est un immense cône bariolé de neige, dépouillé de toute trace de végétation, aride, rocailleux; vieux mendiant gigantesque, décharné, couvert de haillons et préposé par le génie des mers polaires à la garde de son triste domaine.

Nous longeons les côtes. Elles varient d'aspect à mesure que notre navire change de direction. Les crêtes qui paraissaient droites font jaillir des pointes; les tables aplanies s'élargissent à la base et dressent des sommets aigus; les pics isolés se fondent en masses énormes à croupes découpées comme les dents d'une scie. Le thermomètre dans l'eau marque neuf degrés, tandis que dans l'air il n'en marque que cinq. Cette différence de température en faveur de la mer, au moment où le navire est environné de glaces, provient peut-être d'un courant supérieur qui porte dans le N-O. C'est le Gulf-Stream, qui roule ses torrents sous-marins le long de la côte du Groënland, remonte ensuite et entoure les côtes d'Islande. Mais aussitôt que la corvette change de direction et se dirige vers l'Ouest, elle tombe dans un courant d'une autre nature qui suit la côte orientale du Groënland, tourne au cap Farewell et poursuit sa course vers le Nord. La température de l'eau baisse alors subitement et se maintient à deux degrés, celle de l'air restant à cinq. On s'éloigne encore de la côte, et on se trouve de nouveau dans des eaux plus chaudes provenant de la réunion de ces deux courants. Le mercure remonte à cinq ou à six. Toutes ces artères mystérieuses de la mer ont leur température et leur force torrentielle différente. Elles ralentissent ou activent la marche du navire. Les marins se livrent sur ces phénomènes à des observations intéressantes. Les profanes écoutent

avec attention ce qu'on leur raconte sur ces voies et communications dont la baleine seule peut user à son gré.

V

La corvette serre la côte de près et s'engage dans la zone des glaces détachées. Elle décrit mille méandres capricieux au milieu des mers de bourguignons et des baies que leur profondeur ne lui a pas permis d'apercevoir à temps. Cette manœuvre lui est devenue familière depuis notre excursion à l'île de Jean Mayen. La tâche du maître de glaces est allégée par plusieurs de nos intelligents matelots qui, placés en vigie au haut du mât de misaine, donnent des indications très-précises sur les endroits où la mer est embarrassée. La Banquise elle-même nous présente un aspect déjà connu : immense champ de glace à surface irrégulière et couverte de neige, hérissée de pics souvent très-élevés, auxquels les navigateurs anglais donnent le nom de *Icebergs* (montagnes de glaces). Une ligne de blocs irréguliers, que la brise ou les courants ont soudés les uns aux autres, défend les approches de ce plateau hyperboréen. L'action continue de la vague leur imprime des formes bizarres; la houle les creuse, les polit, les guilloche; le soleil les diamante; la mer leur communique ses reflets bistrés ou olivâtres. Parfois une tache d'une blancheur mate se dessine sur le fond cristallin de ces masses ; c'est quelque bourguignon nouveau-venu, détaché d'un grand glacier terrestre et qui a conservé encore sa neige primitive.

Les sentinelles avancées de la Banquise, les glaces détachées (*Ice-stream*) ont pris des proportions effrayantes. Ce sont des blocs énormes auprès desquels notre navire n'est qu'une coquille. Ils apparaissent peu à la surface de l'eau; mais la glace dont ils sont formés est compacte, et une rencontre avec eux nous serait aussi funeste que celle d'un rocher. Le courant, les eaux provenant de la fonte des neiges et des glaciers qui garnissent de cascades les côtes des fiords, les vents du nord, maîtres incessants de ces parages, les poussent vers le cap Farewell, où ils s'amoncèlent et forment un rempart éternel autour de la partie sud du Groënland, tandis qu'à une centaine de lieues plus haut, la côte reste dégagée et accessible pendant la plus grande partie de l'année.

Nous suivons d'assez près la Banquise pour être convaincus qu'il est impossible de la traverser et d'attérir directement à la côte. Y a-t-il un passage libre entre la Banquise et la terre? C'est ce qu'il ne sera jamais dans la mesure de nos moyens de vérifier.

Vers midi, le temps se couvre; la mer devient houleuse. Notre exploration est terminée. Il nous est démontré que ce n'est pas en mettant le cap droit sur la terre que nous aborderons au Groënland. La corvette se dégage des glaces et regagne le large. A onze heures, il fait déjà nuit; mais les montagnes de glaces ne sont pas dangereuses; elles sont rares et si énormes que, même sans le concours du soleil, on les aperçoit à de raisonnables distances.

Le lendemain, nous nous dirigeons de nouveau vers la terre. C'est un assaut à livrer aux barrières de glaces qui en défendent l'accès; on les tournera si on ne peut pas les percer; mais, dans tous les cas, on plantera dans la place le drapeau tricolore. De ces deux manœuvres, celle qui consiste à voir face à face le danger séduit l'imagination du navigateur. Au delà de la nappe blanche qui s'étend devant nous, une mer moins engagée semble suivre la côte. La corvette déploie toute son énergie; elle se fraye un passage au milieu d'un archipel de glaces flottantes, et, le cap mis sur la pointe la plus éloignée que l'on ait en vue, elle se retrouve en face de l'île de Nunarsoit. L'enceinte est brisée; nous ne voyons autour de nous que des montagnes nomades éparses dans une mer intérieure formée entre la Banquise et la terre. On respire, comme si on échappait à une étreinte dont la prolongation eût pu devenir mortelle.

Bientôt l'île de Nunarsoit se développe devant nous dans toute son étendue. On distingue à l'œil nu tous les détails de la côte. Elle se présente avec un aspect tout à la fois grandiose et bizarre. Des montagnes abruptes et à pic, des rochers zébrés de haut en bas de grandes plaques de neige, percent la brume de leurs éclatants sommets. Rien qui dénote un être vivant ou les traces d'une végétation. Le vieux continent européen n'offre nulle part de paysage analogue. Les glaciers n'ont pas ce caractère accidentel qu'on leur voit en Suisse; c'est ici leur vraie patrie. Ils envahissent tout. Le contraste qui existe entre les plateaux neigeux du Jura et leur encadrement ne se retrouve pas ici. Des rochers immenses et de la neige partout; rien de plus.

VI

Mais il ne suffit pas d'avoir passé sur le corps de la Banquise ; il faut maintenant trouver un point d'attérissage. C'est tout aussi difficile. Les cartes sont défectueuses ; c'est absolument comme si nous n'en avions aucune. Pas de pilote du pays, et cependant ces mers, plus que toutes les autres, sont semées d'écueils, de récifs, de roches sous-marines. Se fier à son coup d'œil?... Mais l'œil n'aperçoit que des rochers inaccessibles, que des brisants, que des montagnes de glaces échouées sur la côte. Tout indice vous attire, et tout indice peut vous trahir et vous porter la mort. En vérité, le jardin des Hespérides n'était pas mieux gardé, et du moins c'était un jardin, tandis que le Groënland!...

Patience! nous n'avons pas encore vu l'intérieur du pays. L'eau miroite comme les écailles d'un caméléon; vert sombre ici, noire à côté, tout à coup olivâtre, puis enfin blanche; elle change à chaque instant de couleur, bien que l'état du ciel reste toujours le même. — « Cela tient évidemment à la nature du fond, » disent les marins, et ils regardent, ils réfléchissent. Tout entiers à leur service, ils n'ont pas le loisir de se distraire la vue par l'aspect des montagnes vagabondes que la houle pousse lourdement à notre rencontre. Et pourtant voilà un magnifique sarcophage qui nous côtoie et qui atteint, par sa hauteur, aux sommets de notre mâture. D'autres merveilles d'architecture, style purement fantaisiste, le suivent à peu de distance. Plusieurs ont au delà de soixante mètres de hauteur sur le double environ de développement. La plupart affectent des formes gothiques, ordre de construction imité dans leurs cathédrales par les architectes du Nord. Celles-là ont l'air de carrières de marbre blanc entr'ouvertes et invitant à l'exploitation par leur blancheur de Paros et la finesse de leur grain. Le plus souvent ce sont des pics inclinés et soudés à une base plate qui leur fait contre-poids. Le soleil entame de temps à autre ces blocs énormes; il lisse leur surface; il les divise en une quantité de feuilles, de languettes d'un éclat éblouissant, insupportable à l'œil. Sous l'action des rayons solaires, un nuage de vapeurs se dégage parfois de toutes les

crevasses et enveloppe la masse comme dans un nimbe de tableau de sainteté. Arrivée à cet état, la montagne est d'une fragilité extrême; elle cède souvent au choc d'une embarcation et même à la simple commotion d'un coup de fusil.

VII

C'est sur les côtes de la mer de Baffin que la gelée fabrique tous ces objets de luxe. Dans l'intérieur des fiords, la neige s'accumule et se superpose en couches épaisses. A peine le soleil a-t-il eu le temps de liquéfier la surface de ces blancs amas que le froid les saisit et les transforme en glace transparente. L'eau qui, l'été, descend des montagnes s'infiltre au-dessous des glaces; elle les mine et leur prépare une pente polie sur laquelle, à un moment donné, des blocs énormes glissent dans la mer. Pendant l'hiver, ces déchirements ont lieu par suite de la congélation de l'eau pénétrant dans les fissures qui sillonnent les glaciers. L'eau, en passant de l'état liquide à l'état solide, augmente de volume et acquiert une force d'expansion suffisante pour détacher des morceaux de glace que les coups de vent et les orages font rouler ensuite dans les baies des fiords. Lorsque l'entrée des fiords est libre, les glaces arrivent au large; mais quand elle se trouve fermée par la Banquise, les blocs s'accumulent, reçoivent des tas de neige, se soudent avec les compagnons qui viennent les joindre, atteignent ainsi des proportions colossales, et, le jour de la débâcle, apparaissent au large dans toute l'imposante grandeur de leurs formes.

Afin d'éprouver la dureté de la glace, nous envoyons un boulet de douze au milieu d'une magnifique pyramide de la hauteur à peu près de l'obélisque de Louqsor. Le boulet arrive en plein; il dessine une étoile mate et tombe dans l'eau. Un rocher de granit ne résisterait pas davantage. Et dire que la force brutale reste sans effet là où quelques rayons de lumière agissent en souverains! Ce n'est pas seulement dans les rapports humains que certaines vérités trouvent leur confirmation.

VIII

« Ceci est le Cap de la Désolation ! » s'écrie l'officier de quart en nous indiquant un promontoire qui ressemble aux débris d'une immense Babel écroulée sous les convulsions d'un tremblement de terre. En vérité, on ne sait pas ce qui a pu mériter à ce cap ce nom particulier et peu flatteur ; il porte évidemment la responsabilité de toute la côte qui n'est guère moins désolée. Nous seuls aurions été en droit de lui infliger ce sobriquet ; car c'est à partir de ce malencontreux cap que commencent nos tribulations.

Vers le soir, une épaisse brume nous envahit, et peu après un violent vent contraire se déchaîne. La mer nous sert les beaux restes d'une tempête qui suffisent très-bien pour faire rouler notre navire comme un tonneau vide. Si, du moins, nous parvenions à entrer à Frédérikshaab, nous serions en sûreté dans un de ces fiords profonds que la nature semble avoir créés tout exprès pour ménager aux navigateurs un abri contre ses fureurs. Ah oui ! trouver Frédérikshaab ; c'est à peine si nous nous voyons nous-mêmes au milieu du nuage, épais à couper au couteau, qui nous enveloppe. La terre, les plus hautes montagnes, tout a disparu dans les brumes. L'orage que nous avons cru à son déclin se déchaîne dans toute sa véhémence. La corvette essoufflée lutte avec peine. Son gouvernail fatigue ; on dirait que ce n'est plus qu'une mince feuille que la lame plie et tord à plaisir. La vague déferle sur le pont avec fracas et menace à tout moment d'éteindre nos chaudières. Si elle parvenait à ses fins, que deviendrait le navire entre les glaces qui l'entourent ?

Parfois, dans une rapide éclaircie de brume, on voit percer à droite une muraille de rochers, abrupte, précédée d'une ceinture d'écueils, les uns sous la forme de pyramides dressant leurs pics aigus au milieu de la mer ; les autres, brisants sous-marins décelant leur présence par des flots d'écume bouillonnants à leur surface. Et on ne les aperçoit que lorsqu'on est presque dessus ; et on ne les évite que pour cotoyer un bloc de glace qu'une lame vomit soudain du fond de l'abîme !

Nous courons vite au large. La corvette ferme hermétiquement toutes les ouvertures de son pont. La machine éteint ses foyers. Nous

mettons à la cape, c'est-à-dire que nous nous abandonnons à la discrétion et au hasard des courants. Nous nous laissons ballotter par la tempête. A l'intérieur du navire, tout se renverse, tout craque dans les jointures; chacun, de ses deux mains, se cramponne à sa couchette pour ne pas rouler sur le parquet. La coque de la corvette fait entendre des grincements sinistres. Les quatre hommes préposés à la barre ne peuvent pas empêcher le gouvernail de frapper l'arrière à coups redoublés. Quand on remet en marche, l'hélice tourne dans le vide dans les coups de tangage, et accompagne ces lugubres apostrophes d'un bruit ressemblant au chant plaintif d'une porte que le vent fait crier dans ses gonds. De quoi se plaint-elle, cette hélice? Ces sons funèbres présagent-ils une catastrophe?...

IX

La matinée arrive. La brume se dissipe un peu; nous entrevoyons la terre. Qu'est-ce que cette terre? On l'ignore. Le commandant de la Roncière, avec son admirable instinct, se doute bien de l'endroit où nous sommes; mais le moyen de vérifier ses appréciations, le moyen de faire le point en l'absence du soleil que des couches opaques de brume nous interceptent?

La tourmente est bien loin de s'apaiser. La mer continue ses déchaînements de la veille. Où en est notre provision de charbon? Nous en avons encore pour quarante-huit heures à peine, et nous n'avons plus que pour huit à dix jours d'eau douce. De sorte que, s'il nous était impossible d'aborder cette côte inhospitalière qui nous repousse, nous n'aurions plus qu'une ressource, ce serait de revenir sur nos pas ou de mettre le cap sur Terre-Neuve.

Revenir en Islande! y pensez-vous? C'est quatre cents lieues à faire. —Oui, et deux cent cinquante à peu près pour aborder à Terre-Neuve. Dès lors mieux vaut pousser de ce côté-là. — La chose est parfaitement indifférente. Sans charbon et avec notre voilure, les deux cent cinquante lieues sont tout aussi problématiques que les quatre cents.— Mais alors!...

Un instant d'éclaircie nous fait entrevoir la contrée. Vers neuf

heures du matin, nous apercevons par le travers le grand et célèbre glacier qui avoisine Frédérikshaab, et dont il est éloigné à dix lieues au Nord. Il est marqué sur la carte et il nous sert à déterminer approximativement notre position. Mais ce premier point de notre attérissage, nous l'avons, sans nous en douter, dépassé depuis longtemps. Faut-il remonter contre le vent et essayer d'entrer à Frédérikshaab? Nous n'apercevons que des îlots, des poignées de récifs, des falaises inaccessibles; pas d'entrée dans les fiords; sur la côte, toujours la même solitude. Pas de trace de créature humaine qui puisse nous servir de guide. Le Prince Napoléon et le commandant sont sur la dunette. Après une courte délibération, on se décide à profiter du vent qui, cette fois-ci, vient de nous tourner et nous est plus favorable. Nous irons droit à Godthaab. Nous devions y aller en tout cas; c'était le point le plus élevé que nous nous proposions de toucher au Groënland. Autant vaut commencer par la fin. A notre retour, nous visiterons les autres repères de la côte.

La corvette s'engage lentement entre les brisants à la poursuite de sa découverte. Le froid devient vif; il vente, il neige, il pleut. C'est à peine si l'on peut se tenir sur le pont que, du reste, la vague balaye sans cesse. Vers midi, l'action directe de l'orage s'arrête. Mais avant de rentrer dans le calme, la mer prendra encore du temps pour apaiser sa houle. Elle est très-dure pour le moment; elle prend le navire par le travers.

X

Nous irons à Godthaab,—c'est-à-dire que nous avons l'intention d'y aller. Mais trouverons-nous Godthaab? Ne nous arrivera-t-il pas, à propos de cet endroit, ce qui nous est arrivé pour Frédérikshaab? La même question vitale se présente de nouveau. La côte que nous longeons reste toujours muette devant nos investigations; elle persiste à nous présenter les mêmes abords impraticables. En revanche, la mer apparaît libre de montagnes de glaces, les côtes seules s'échelonnent de grands blocs échoués. Oh! si même nous étions à bord d'un de ces baleiniers que nous avons vus à Peterhead, munis d'un puissant soufflage et cuirassés de fer, nous hésiterions encore à nous hasarder au milieu des

récifs. Mais notre frêle et élégante corvette répugne à tout violent contact. Elle ne résisterait pas à la première rencontre des glaces ou des rochers. Une ouverture serait bientôt faite dans sa coque, et, en pareille occasion, l'eau ne se fait jamais attendre.

Mais ce sont là des détails auxquels tout voyageur est exposé sur l'élément perfide; il est inutile de s'y appesantir. Ce qui est plus sérieux, c'est que Godthaab reste toujours caché à nos yeux. Si nous en jugeons aux nœuds que nous avons filés, nous devons en être sinon en face, du moins très-près. Mais, dans la réalité, rien ne confirme ces conjectures. La côte reste toujours désolée, solitaire, inaccessible. Décidément, si un secours providentiel ne nous est pas envoyé, nous n'en viendrons jamais à bout.

A deux heures de la nuit, on lance quelques fusées. Elles s'échappent avec un sifflement aigu, secouent dans l'air leurs crinières ignées et disparaissent dans la brume. Les aura-t-on aperçues du rivage?... Oui, sans doute, s'il y a quelqu'un sur la côte. Mais s'il n'y a personne?... Passons à un signal plus retentissant. De demi-heure en demi-heure, la corvette tire un coup de canon. Oh! quand on ne sait pas comment se tirer d'affaire, c'est encore un bon moyen que les coups de canon. Les coups partent. L'écho les reçoit et porte dans les montagnes leur grondement terrible.

Vers quatre heures du matin, la brume perd de son intensité. On ne voit pas encore le soleil, mais on devine sa présence. Tout le monde est aux longues-vues. Toujours la même solitude. Pourtant là, au bout de l'horizon, c'est bien un mât fixé sur un promontoire qui avance dans la mer sa pointe hardie.—Un mât! où le voyez-vous?—Tenez, là-bas, à droite.—C'est juste; il y a même un morceau d'étoffe au bout.—En effet, c'est un pavillon rouge avec une croix blanche au milieu; drapeau du Danemark. La vue de cet objet révélant les traces d'un être humain est saluée par un cri de joie général. Est-ce Godthaab?... Qu'importe! A côté ou à proximité du signal doivent se trouver des hommes. La corvette se dirige vers ce point de repère. La présence du pavillon n'ôte rien à l'aspérité de la côte. C'est une île à dos élevé dont peut-être on a profité pour y établir un pavillon signalant un récif, un danger quelconque. On ne voit ni fiord ni entrée de rade.

Le moment est décisif pour les navigateurs. A défaut d'expérience il

faut user de hardiesse. Nous ne trouverons notre salut que dans le fiord. Le commandant prend le parti de s'y aventurer sur la foi seule de son admirable coup d'œil. Il donne ordre de pénétrer dans le golfe la sonde à la main. A babord et à tribord, deux matelots montent chacun dans un canot suspendu en dehors du navire. Tout le monde est sur le pont ou sur la dunette. La pluie tombe par rafales; le vent nous fouette le visage. On craint d'espérer à haute voix. A bord règne un silence complet, interrompu par la voix plaintive des deux matelots qui, chacun de son côté, s'écrient à tour de rôle et avec un rythme monotone : « Babord, cinquante mètres... pas de fond!—Tribord, soixante mètres, pas de fond! »—Ce cri lugubre rappelle les *qui vive!* des sentinelles disposées sur les créneaux d'une forteresse et se tenant en éveil contre un ennemi prêt à tenter l'assaut. En ce moment l'air s'éclaircit soudain, et, à force de regarder devant nous, nous apercevons à une distance éloignée deux points sur l'eau qui semblent se mouvoir avec tous les symptômes de deux êtres animés.

XI

Les deux points se rapprochent; nous courons du reste au-devant d'eux. Qu'est-ce? Impossible de les reconnaître. On dirait de deux araignées rasant de leurs longues pattes la surface de l'eau. Ce sont des hommes, de vrais hommes, et des naturels du pays encore! Mais en vertu de quel procédé parviennent-ils à exécuter ces inconcevables évolutions? Ils rament. On voit qu'ils tiennent par le milieu un petit aviron qui tourne rapidement entre leurs mains comme la roue d'une hélice. Ce mouvement fait de loin l'effet d'un moulinet; les deux bouts de la pagaie effleurent successivement l'eau avec une surprenante vélocité. Quant à l'embarcation, on ne l'aperçoit pas. C'est tout au plus si l'on distingue une ligne noire à peine perceptible et qui se dessine sur l'eau perpendiculairement à l'action de la rame.

La vue de ces deux personnages imprime une joyeuse animation au personnel du bord. On les observe avec curiosité. Ce sont bien là des Esquimaux; nous sommes enfin au Groënland; nous saurons maintenant trouver Godthaab et tous les endroits qu'il nous plaira de visiter.

Le bâtiment s'arrête; les naturels l'accostent. Deux matelots saisissent les pirogues chacun par un bout et hissent sur le pont hommes et bateaux à la fois. Les deux Esquimaux sortent des étuis dans lesquels ils étaient emprisonnés, s'étirent les jambes, et tout d'abord grimpent sur la dunette.

Nous pouvons examiner à notre aise les hommes et les embarcations. La pirogue, ou, comme on l'appelle dans la langue du pays, le *kayak*, est un chef-d'œuvre d'industrie primitive. Long de cinq mètres au moins, effilé des deux bouts comme une navette, il a tout au plus quarante centimètres de largeur au milieu sur trente de hauteur à peine. Sa coque, construite avec des lattes de bois et recouverte d'une peau de phoque solidement tendue, résonne comme un tambour sous la baguette. Le canot est fermé de tous les côtés; seulement, au milieu, se trouve une ouverture circulaire par laquelle se glisse l'homme. Comment l'Esquimau s'y prend-il pour se blottir dans un espace aussi restreint? On a de la peine à le comprendre. Les plus minces d'entre nous ont vainement essayé de s'y introduire. C'est tout au plus si nos mousses sont parvenus à s'y fourrer.

L'Esquimau, une fois calé dans son kayak, et lorsqu'on ne lui aperçoit que le torse, adapte à un mince ourlet en saillie pratiqué autour de l'ouverture une ceinture en peau de phoque qui lui monte jusqu'aux aisselles; puis, il revêt un capuchon de la même matière, des brassards et des gants, et avec des cordons en boyaux de poisson ferme le tout si hermétiquement que désormais la vague peut déferler sur lui; elle ne mouillera qu'un coin de sa figure. En cet état, il se renverse impunément dans son kayak, disparaît sous l'eau, reste quelques secondes de façon qu'on n'aperçoit que le fond de sa pirogue et reparaît le visage presque sec; l'eau glisse sur la peau huileuse de sa figure. A l'avant et sur les côtés de sa pirogue, il amarre sa longue ligne tournée en cercle, ses harpons, ses lances, ses flèches. Derrière lui, une vessie, fixée au bout de la ligne et affectant les formes d'un petit animal fantastique, lui sert à reconnaître l'endroit où a plongé le phoque atteint par le fer de son harpon qui, dans sa course, déroule la mince corde de boyau. La pagaie est un léger et élégant aviron, long de $1^{m},50$, aplati aux deux bouts et garni avec de l'ivoire de morse. Les petites poulies, les crochets, les amarres, les montures des instruments de pê-

che et de chasse, confectionnés en os de poisson et ouvragés avec netteté et élégance, feraient honneur au plus habile ouvrier des pays civilisés.

Vu hors de son kayak, l'Esquimau paraît affreux. Aussitôt qu'il s'y est emboîté, il change complétement d'aspect. Sa grosse figure sourit; ses yeux s'animent; ses mouvements se cadencent avec une grâce indicible; il se sent supérieur à tous les étrangers, dont pas un seul jusqu'ici n'a su rivaliser avec lui d'adresse. Figurez-vous un grand et svelte poisson, un esturgeon par exemple, sur le dos duquel aurait poussé le torse d'un homme, et vous aurez l'idée du premier effet que produit la vue d'une embarcation groënlandaise. Homme-poisson, là où un bâtiment de haut bord se verrait en danger, l'Esquimau, dans sa frêle pirogue, brave l'orage. Le flot passe sur sa tête; il reparaît triomphant sur la crinière de la vague écumante. Sa coquille résiste aux déchaînements de la tempête; son adresse, sa présence d'esprit domptent la fureur des éléments. Il n'exploite pas les bienfaits de la nature. Seul, isolé, il lui déclare une lutte à outrance; il ne prolonge quotidiennement sa vie qu'à la condition d'affronter tous les jours la mort. Tant qu'il tient en main sa pagaie, il reste maître de son destin; c'est tout à la fois une rame et un balancier qui le pousse en avant et qui lui permet de garder son équilibre. Mais s'il a le malheur de laisser échapper son aviron, et qu'il se trouve loin de ses camarades, il est perdu; la vague le roule, le submerge et l'asphyxie. Il se cramponne alors à son kayak, afin que son corps puisse être en même temps que lui jeté à la côte. Il tient à être enterré; l'idée d'avoir la mer pour tombeau l'effraie. Peut-être aussi serait-il humilié de se montrer à l'état de cadavre à ses ennemis les phoques, lui qui ne leur apparaissait jusque-là que sous l'aspect d'un redoutable vainqueur.

Les Esquimaux ont, comme nous l'avons dit, grimpé sur la dunette; leurs kayaks sont sur le pont. Après avoir examiné les embarcations, on passe l'inspection de ceux qui les montent. Ces messieurs ne paraissent guère étonnés de la vapeur qu'ils voient sans contredit pour la première fois, ni des dimensions colossales de notre pirogue. Ils sautent, frétillent et rient comme des enfants. Leur costume est peu compliqué. Ils portent une jaquette à capuchon et des pantalons en peau de phoque. Un morceau de cuir, attaché à la cheville comme les courroies d'une antique sandale, constitue leur chaussure. Pour couvre-chef, une chevelure

noire, épaisse et dure comme la crinière d'un cheval. Leur taille au-dessous de la moyenne, leur figure aplatie, leurs yeux chinois, leur nez épaté, leurs pommettes saillantes, leur teint huileux et basané, tout cela trahit leur origine mongole. C'est là un des rameaux rabougris de la grande race qui provient des plateaux de l'Asie septentrionale. Bien que leur langue semble être assez douce et vocalisée, ils parlent comme s'ils avaient la bouche pleine de bouillie; ils mettent des séparations entre les syllabes comme s'ils bégayaient.

Il s'agit maintenant de s'entendre. Personne de nous ne comprend un mot d'esquimau. Inutile d'ajouter que pour leur part nos deux naturels n'ont aucune idée d'un idiome européen. Ce sont peut-être les seuls sauvages du monde qui ne parlent ni l'anglais, ni même le portugais.—« Godthaab ! » leur crie-t-on en étendant le bras vers la côte.— « Nouk ! » répondent-ils en indiquant de la main les passes qu'il faut suivre pour entrer dans l'intérieur du fiord. Dans notre pays, rien ne nous scandalise plus que la vue d'un étranger assez insolent pour ne pas comprendre le français. Nous n'avons jamais entendu parler d'un endroit nommé Nouk, et nous ne nous soucions guère d'y aller. — « Godthaab, Godthaab ! » leur répète-t-on avec une légère teinte d'impatience. Un des naturels part d'un éclat de rire. « Godt-haab, Nouk; Nouk, Godt-haab, » dit-il en allongeant ses deux bras vers une passe qui, de loin, semble annoncer l'entrée d'un fiord. A la bonne heure ; il paraît qu'en esquimau Godthaab se dit Nouk. C'est tout ce qu'il nous faut. Voilà un premier pas de fait dans la langue groënlandaise. On trouve les sauvages très-éloquents, et on s'efforce de leur témoigner sa satisfaction par quelques gestes de cordiale bienveillance. Rien, désormais, ne nous empêche de lier avec eux plus ample conversation. « Vous êtes sûrs, leur disons-nous, que Godthaab est par ici, à droite. Godthaab, derrière cet îlot, Godthaab? » — « Godthaab, *akou-ssi-nâk*, » répond un des jeunes gens. Ah ! diable, ceci devient plus compliqué. *Akoussinâk*, qu'est-ce que cela peut vouloir dire? Le mot mystérieux résiste à une pantomime des plus expressives de notre part. Ce n'est qu'à l'aide d'un petit vocabulaire esquimau-danois, fourvoyé heureusement parmi les livres de notre bibliothèque, que nous parvenons à apprendre que *akoussinâk* veut dire *route*, et que ces deux mots réunis, *Godthaab akoussinâk*, signifient *route de Godthaab*.

En attendant, les deux jeunes sauvages papillonnent sur la dunette; ils se livrent à des éclats de rire et à des gestes des plus folâtres. Ils regardent le compas, auquel ils semblent ne rien comprendre. Chaque fois qu'un objet éveille leur attention, ils s'appellent et se font part de leurs observations. C'est ainsi que nous apprenons que l'un d'eux s'appelle Paulus, tandis que l'autre tourne la tête au nom sémitique de Loth. Toutefois, les préoccupations du bord ne les empêchent pas, dès que le navire leur semble dévier de la route, de s'élancer vers le commandant et de rectifier, avec des agaceries câlines, la marche de la corvette. De notre côté, nous nous efforçons de leur faire le meilleur accueil. On leur sert du biscuit et du lard. L'aspect de ces comestibles excite en eux la plus vive joie. Ils leur font honneur à belles dents. Après avoir apaisé leur faim, ils demandent à boire. On leur apporte de l'eau; ils font la grimace; le vin ne semble pas non plus les satisfaire; ils s'attendaient à de l'eau-de-vie. Le commandant refuse de leur en donner, malgré leurs sollicitations. Ces têtes de linottes n'auraient qu'à se laisser troubler par un peu d'eau de feu, et nous risquerions de ne pas arriver à Godthaab. Ils en prennent assez gaiement leur parti; mais, en revanche, ils sautent de plaisir à l'aspect des cigares qu'on leur présente. Paulus, imitant l'un de nous, allume le sien. Quant à Loth, qui a commis la légèreté de se fier à sa propre expérience, il mord vaillamment dans son cigare et se l'introduit dans la bouche en guise de chique. Il est malheureusement trop tard pour le remettre dans la vraie voie; aussi le laisse-t-on prendre son plaisir où il le trouve.

Cependant, le pilotage va son train. La corvette s'engage au milieu des îlots qui bordent la côte et suit les capricieux détours que décrivent les rochers avancés dans la mer. Après avoir suivi, pendant une demi-heure, une passe assez étroite au milieu d'un archipel de récifs, nous entrons dans la baie. C'est, sauf les proportions, qui sont incomparablement plus grandioses, à peu près la même configuration que celle des grands fiords de l'Islande.

La rade de Godthaab est un lac immense joint à la mer par plusieurs gorges étroites. A l'intérieur, ce n'est que falaises, îlots, rochers, fiords s'avançant dans le pays en langues d'eau profondes et longues parfois de quarante milles. Ce n'est plus seulement une escadre qui pourrait s'y abriter; les flottes entières de plusieurs pays y manœuvreraient à

l'aise. Le mouillage seul est difficile à cause de l'immense profondeur des eaux.

La baie est bordée de hautes montagnes superposées les unes aux autres en forme d'amphithéâtre; elles ont un aspect sauvage, aride, désolé; elles sont couvertes de glaces et tigrées depuis le haut jusqu'en bas d'éclatantes taches de neige. Pour toute végétation, des mousses, des lichens, et quelques graminées sortant à peine de terre. Et dire que nous avons cru qu'il était impossible de rencontrer un pays plus désolé que l'Islande !

XII

Nous venons de jeter l'ancre dans la rade. Nous voici à Godthaab. Les Esquimaux l'affirment; par conséquent, cela doit être. Pourtant, autour de nous, nul vestige d'hommes ni d'habitations. Est-ce que Godthaab, la principale factorerie du Groënland, la résidence de l'inspecteur en chef, ne forme pas un établissement considérable? Les rochers le dérobent sans doute à nos regards. Tout à coup, la rade s'anime; de tous les côtés arrivent des kayaks qui voltigent autour de notre corvette et qui nous lancent des cris et des gestes amicaux. On laisse monter plusieurs naturels sur le pont; ils sont enchantés de la réception qui leur est faite. Le menu de la collation ne varie pas : un morceau de biscuit relevé d'un peu de lard leur paraît un festin des dieux.

Deux heures après, se révèle à nous un de nos semblables un peu moins dissemblable. Il arrive dans un grand canot à douze rameurs, tout construit en peaux de phoques dépouillées de poils, tannées et si transparentes qu'on voit à travers la couleur et les rides de la vague. Cette embarcation, longue de dix à douze mètres et large d'un peu plus d'un mètre, se nomme un *umiak*. La carcasse est faite de lattes de bois ajustées avec des boyaux de phoque; le fer n'entre pour rien dans sa construction. Un umiak est toujours conduit par des femmes; un Esquimau se croirait déshonoré en apparaissant sur la mer autrement que dans son kayak, à moins que ce ne soit au gouvernail de la grande embarcation. Les avirons sont courts et larges par le bout. Habituellement, six femmes rament sur les côtés; trois autres restent en repos et

attendent leur tour. L'umiak se sert de la voile primitive et encore est-elle mal installée; en revanche, par un temps calme ou avec une légère brise arrière, il avance rapidement. Ce sont là les diligences du pays. En été, les Esquimaux s'y embarquent avec leurs tentes, leurs provisions et tout leur avoir; ils les chargent parfois d'une vingtaine de personnes et font du cabotage à une centaine de lieues et même plus loin. Dans ces voyages, les hommes escortent l'embarcation de famille dans leurs kayaks; ils avertissent l'umiak du danger et, en cas de besoin, lui prêtent appui. La marche ordinaire d'un umiak est de dix lieues par jour. Le soir, on dresse les tentes; l'embarcation est déchargée, tirée à sec et consolidée avec des pierres, pour que le vent ne l'emporte pas. Quand on veut abréger le voyage en faisant sur terre une diagonale, et que la nature des rochers le permet, six ou sept femmes prennent l'umiak sur leurs têtes et le transportent souvent à des distances très-éloignées.

Le patron de l'umiak qui s'avance vers nous est un marchand danois établi depuis trente ans au Groënland. Il remplit les fonctions de sous-inspecteur du gouvernement; il s'est investi lui-même de cette charge, et pour cause. Le 23 avril, le gouvernement danois avait expédié de Copenhague une goëlette montée par un fonctionnaire qui se rendait à Godthaab en qualité d'inspecteur en chef, par quelques passagers avec leurs familles et par plusieurs officiers de marine. On était au 25 juillet, et on n'avait aucune nouvelle de la goëlette. Plus tard, nous apprîmes en Danemark qu'elle avait péri corps et biens. Ces sinistres sont si fréquents dans ces parages, qu'on s'y attend toujours; sur cinq bâtiments expédiés d'Europe au Groënland, il en arrive trois à destination, quand la chance est heureuse.

Selon la louable habitude de notre pays, on est presque étonné de ce que M. Bistrup, le marchand en question, ne parle pas le français. Ce qui est plus regrettable, c'est qu'il ne s'exprime en allemand qu'avec la plus grande difficulté. La raison en est pourtant assez simple. Depuis trente ans qu'il habite le Groënland, on doit lui savoir gré de ne pas avoir oublié son idiome maternel, le danois, langue que malheureusement personne ne comprend à bord. Nous avons de la peine à obtenir de lui des renseignements exigeant une conversation suivie. Aussi nous disons-nous que si nos ressources à Godthaab se bornent à

M. Bistrup, nous n'en tirerons pas beaucoup meilleur parti que des naturels du pays. Heureusement, la Providence des voyageurs veille sur nous, et bientôt nous sommes servis au delà de nos espérances.

XIII

Un autre umiak nous apporte à bord le pasteur de la colonie, chef de la mission protestante danoise au Groënland. M. Yansen est un homme d'une quarantaine d'années, aux proportions frêles, au teint pâle et maladif, mais d'une aisance et d'une distinction exquise dans ses manières. Il s'exprime avec netteté en allemand et soutient la conversation en anglais et en français. Depuis treize ans, il réside dans le pays; il a habité successivement les principaux points de la côte occidentale. La langue esquimaude lui est familière; il la parle aussi facilement que le danois. Aussi est-il au courant du passé et du présent du Groënland tout autant que de ce qui se passe actuellement en Europe. M. Yansen serait une heureuse rencontre dans un salon de Paris; ici c'est une bonne fortune inappréciable. Désormais nous ne ferons plus un seul pas sans lui; il s'y prête, du reste, avec une extrême complaisance; il prévient nos désirs; il les devine; il nous indique les points sur lesquels doivent porter nos études et nos observations.

Il faut tout dire : le digne pasteur semble avoir mis le pied dans le domaine d'un rêve fantastique. Il est agité, ému; il a de la peine à rassembler ses idées. Hier encore, il ne voyait autour de lui que cette lugubre désolation qu'il contemple depuis tant d'années; hier, il était convaincu que le lendemain ne lui apporterait qu'un vent du nord ou une tempête au large. Le matin, à la pointe du jour, il a cru entendre des coups de canon. Il s'est levé en sursaut. Des coups de canon à Godthaab!.. Un bâtiment alors!.. un navire européen!.. Des hommes civilisés!.. Des compatriotes sans doute!.. Des nouvelles de la patrie, de la famille, du grand continent où l'intelligence humaine crée à chaque instant des merveilles, où l'histoire roule un fleuve d'hommes, d'intérêts, de pensées!... En un clin d'œil, il courut à la côte. L'écho du canon expirait dans les montagnes. Le pasteur grimpe avec un battement de cœur sur la plus haute des falaises. Il aperçoit un spectacle

étrange, bizarre, inouï dans les fastes du Groënland. Un navire, d'une fine élégance de formes, traçait un rapide sillage. Un navire sans voiles et sans roues! Le pasteur n'en pouvait croire ses yeux. D'où vient ce navire? Qui porte-t-il à son bord? Un pavillon bleu, blanc et rouge flotte à l'arrière de la corvette. C'est le pavillon de la France; c'est le pavillon tricolore qui a fait le tour du monde. Un navire français! c'est singulier! L'entrée de la rade dérobe bientôt au pasteur la vue de la corvette. Il courut chez lui, réunit ses rameuses, et arriva à la hâte, afin de se convaincre par le toucher, comme saint Thomas, que ce qu'il avait vu était bien une réalité. Arrivé à bord, quand il se vit soudain dans un salon où éclatait le luxe des habitations parisiennes, au milieu d'un personnel nombreux, animé, gai, bruyant, en face d'un prince français, qui, par son nom et ses traits, lui rappelait la grande légende du dix-neuvième siècle, le pasteur Yansen se prit la tête entre les mains, tomba dans un fauteuil, et fut quelque temps avant d'entendre les questions qu'on lui adressait. Le déjeuner était servi; on le pria de descendre dans la salle à manger. Sur le pont, la musique fit entendre ses accents mélodieux, et plongea notre hôte dans une série de sensations douces, étranges, dont il avait de la peine à se rendre compte. La conversation prit cette allure vigoureuse, précipitée et scintillante qu'on ne lui voit qu'en France. Le pasteur Yansen renvoyait les assiettes intactes. Il n'avait pas besoin de porter son verre à sa bouche; l'ivresse lui venait tout naturellement par tout ce qu'il voyait, par tout ce qu'il entendait.

XIV

Il est temps de descendre à terre. Touchons enfin ce sol que chacun a presque désespéré d'atteindre, et puisque nous sommes à Godthaab, commençons par visiter cet endroit, dont jusqu'ici nous n'avons pas encore surpris le moindre détail. Nous abordons le premier rocher à fleur d'eau, et nous nous élançons gaiement sur le continent américain.

Une langue de terre, large de deux milles, sépare la colonie de la baie où repose sur ses ancres notre vaillante corvette. La course est longue : double plaisir, celui de sentir le sol sous ses pieds après une

navigation accidentée et celui d'avoir une première idée d'un pays nouveau pour nous tous.

La première impression n'est rien moins que favorable. Nous nous aventurons sur un terrain de rochers, semé de flaques d'eau stagnante. Partout où le pied ne heurte pas une pierre, il enfonce dans un marais mouvant. Absence totale de végétation; à part une mousse verdâtre sur les eaux croupissantes, rien n'anime cette plage de roc broyé, sinon l'eau des neiges et des sources qui suinte dans tous les sens par les fissures de la masse brune et fracturée. C'est là peut-être tout ce qui reste d'un immense rocher déraciné, bouleversé par quelque cataclysme et réduit en miettes par l'action d'on ne sait quelle herse attelée d'un quadrige de génies malfaisants du Nord.

Pas de place ici pour la tristesse; point de motif à la mélancolie. Tout est réduit à un morne et incommensurable désespoir. La dévastation règne sans partage; aucune de ces graminées à tige frêle et maladive, de ces bruyères à rameaux minces et affaissés qu'on rencontre dans les lieux les plus désolés, ne vient protester contre l'envahissement de la pierre aride; le soleil glisse sur la carapace rugueuse du sol; il en aspire l'humidité et ne vivifie rien; la nature reste éternellement sourde à l'appel de ses bienfaisants rayons.

Après une heure de course fatigante à travers les vagues pétrifiées de ce lugubre ossuaire, on aperçoit, au bord de la mer, le modeste clocher d'une église. C'est la colonie; c'est Godthaab; c'est la capitale d'un continent plus grand que l'Europe. Godthaab se compose de cinq maisons en bois : l'église, le presbytère, les habitations du marchand, de l'inspecteur et du médecin. Une poignée de huttes en terre habitées par les naturels du pays complète la colonie.

Nous entrons chez le pasteur Yansen. L'intérieur, empreint d'un cachet de simplicité extrême, révèle une vie studieuse, active, utilement employée. Une petite bibliothèque de livres sacrés et profanes cotoie des collections d'histoire naturelle, pauvres—c'est la faute du pays—mais rangées avec art et intelligence,—c'est le mérite du collectionneur. Pour le moment, le pasteur habite seul sa demeure; sa femme et ses enfants sont partis cette année pour le Danemark. Le climat du Groënland minait la santé de madame Yansen; ses enfants dépérissaient à vue d'œil; ils se mouraient. C'était inévitable. L'enfance des races cauca-

Karl Girardet, d'après Ch. Girand. Best, Hotelin et Cie, sc.

GODTHAAB (GROËNLAND).

siques a besoin de fleurs, de verdure, de soleil et d'ombrage; elle dépérit sur un rocher aride et au milieu des glaces.

Les autres maisons sont habitées par l'assistant du pasteur, jeune théologien arrivé de Copenhague depuis un an, par le médecin de la colonie qui est en ce moment en tournée, enfin par le marchand et son commis. La maison de l'inspecteur est vide; l'ancien est parti pour le Danemark; nous avons dit quel avait été le sort de son successeur.

Voilà tout Godthaab. Au moment où l'on y entre, on l'a déjà visité tout entier. La population indigène était, à notre approche, sortie de ses terriers. Elle se groupe silencieusement devant l'église; nous pouvons l'examiner à l'aise et sur un grand nombre d'individus.

XV

Les hommes reproduisent le type que nous avons observé chez nos deux pilotes. La partie supérieure de leur corps est musculeuse, bien développée et bien proportionnée; les jambes sont courtes, cagneuses et tordues légèrement; c'est la suite des concessions que leur genre de vie les force de faire à l'espace étroit de leurs kayaks. Leurs petits yeux noirs qu'on dirait vrillés dans leur tête jettent des regards doux et apathiques. La bouche, chez les hommes surtout, est grande, la lèvre inférieure lippue. Fortement basanés, ils n'ont pas le droit d'accuser le soleil de leur teint troublé. Leurs enfants naissent aussi blancs qu'en Europe; mais la malpropreté finit par modifier la couleur de leur peau. En contact incessant avec la graisse de poisson, ils vivent au milieu de la fumée d'une lampe huileuse, et jusqu'à présent n'ont pas compris les avantages et les plaisirs des ablutions. Ils n'ont pas de barbe, et ils enchérissent encore sur cette parcimonie de la nature en s'épilant le menton des quelques poils qui le garnissent. Leur corps est charnu, sanguin et plein de graisse, — garantie utile contre les rigueurs du climat. Durs à la fatigue, forts et adroits, il leur arrive fréquemment de vivre pendant des jours entiers d'herbes marines et de continuer néanmoins leur besogne de pêcheurs au milieu des flots déchaînés de la tempête.

La femme groënlandaise, d'une taille généralement plus élevée que

celle des hommes, n'a pas besoin de reproduire dans toute leur exactitude les traits grossiers de l'Esquimau pour être d'une laideur extrême. Avec sa grosse tête enfoncée entre les épaules, son visage plat, ses yeux bridés, son nez camard, il lui est difficile de se concilier les opinions les moins exigeantes sur l'idéal des races civilisées. Pourtant, parmi les fées malfaisantes qui présidèrent à sa naissance, une s'est laissée fléchir sur un détail. C'est celle qui l'a douée de mains et de pieds d'une petitesse et d'une beauté remarquables. Masquée et cachée sous les plis d'un ample domino, une jeune Esquimaude provoquerait dans nos villes civilisées la plus étonnante déception. Son vêtement est original et pourrait ne pas manquer d'élégance. Elle porte les cheveux à la chinoise, serrés en touffe au sommet de la tête par un galon de laine dont la couleur indique si la femme est jeune fille, mariée, veuve, ou bien..... rien de tout cela. Une veste, fermée comme un maillot, en peau de phoque, de renne ou d'oiseaux, enjolivée de verroteries, d'éclatantes lanières de cuir, s'arrête un peu au-dessus de la taille. Une culotte de la même étoffe, très-collante, la prend au-dessous des hanches et descend jusqu'au dessus du genou. L'espace entre la culotte et la veste est rempli par les bouillons d'une chemise bouffante à la manière des costumes du temps de Louis XIII. Ce dégagement des reins et de la taille donne une singulière flexibilité à leurs mouvements, facilite le chargement des objets qu'elles transportent, et surtout leur permet de faire, suivant leur goût, honneur à des repas homériques, sans être gênées ni par une trop présomptueuse ceinture, ni par le lacet d'un corsage. — Les jeunes mères adaptent à leur spencer un long capuchon soigneusement doublé de duvet d'eider, lequel sert de berceau à leur progéniture.

Mais on ne saurait rien imaginer de plus gracieux que la chaussure des Esquimaudes. Ce sont de longues bottes en peau rouge ou blanche, fine, molle, dessinant les contours du pied et de la jambe, bariolées et soutachées de diverses couleurs, adhérentes et élastiques comme un bas, et terminées par un gracieux ourlet au-dessus du genou. La botte est, au Groënland, la parure de prédilection de la jeune fille. Il lui suffit d'être femme pour être douée d'un instinct de vrai goût et d'une vague conscience de ce qu'elle possède de beau. Aussi soigne-t-elle cette partie irréprochable de son corps. La botte, d'ailleurs, distingue son

costume de celui de l'homme qui, lui, ne porte que d'informes sandales.

La peau de phoque, qui forme le fond des vêtements groënlandais, conserve habituellement son poil; argentée, luisante, mouchetée comme l'enveloppe d'un serpent, elle contribue beaucoup à la gaieté et au pittoresque du costume. Le calicot, le drap, importés par les Danois, servent plutôt aux hommes qu'aux femmes; on les arrange à la mode du pays, et ils ne viennent que très-loin après la dépouille du cétacé favori. Pourtant, les jeunes filles et les jeunes femmes entourent volontiers leur tête d'un foulard ou d'un mouchoir de couleur vive en coton. La verroterie est, du reste, bien portée, et le beau sexe ne dédaigne même pas un bouton en cuivre pour se le coudre n'importe où, sans qu'une boutonnière vienne en expliquer l'usage.

Si le symptôme principal de la civilisation est la propreté toujours croissante du corps humain, nous avons une preuve de plus que la population groënlandaise est la race la plus rétrograde qui existe. Les femmes semblent plus réfractaires encore que les hommes au contact de l'eau. Un morceau de savon, que l'un de nous eut l'ironie d'offrir à nos hôtes du bord, fut divisé en morceaux égaux et mangé par ces demoiselles. L'huile ou la graisse de phoque est leur seul cosmétique. Il en est encore un autre dont elles se servent journellement pour se laver la tête et lisser leurs cheveux; nous chercherions en vain un terme honnête pour désigner ce liquide ammoniacal. Il en résulte que, grâce à leurs chemises et à leurs vêtements imprégnés d'huile de cétacé et à leur nourriture consistant surtout en graisse de poisson, on ne peut les approcher impunément qu'en plein air et sous le vent. Une chambre par laquelle a passé un couple d'Esquimaux conserve pendant longtemps une odeur écœurante.

Ici, au bord de la mer, nous ne sommes préoccupés que de la nouveauté du spectacle. Tout ce monde sauvage, bariolé, étrange, laid comme une vision de cauchemar, nous fait un accueil qui ne manque ni de bienveillance ni de gaieté. De tous les côtés grimacent des sourires et s'animent d'une expression de douceur et de bonté des physionomies qui, sans cela, seraient repoussantes. A vrai dire, la première impression du voyageur est plutôt en faveur des Esquimaux que des Islandais. Ces derniers, en dépit de la régularité de leurs traits, ont un air mou, opprimé, éteint. On voit qu'ils ne vivent pas avec plaisir; ils se laissent

végéter avec résignation. Les Esquimaux, au contraire, semblent en général contents d'être au monde. C'est tout simple. Ils sont chez eux; ils poussent sur un sol adapté à leur nature. La contradiction entre les Islandais et le milieu qui les entoure est instinctive et flagrante. Norwégiens transplantés, exotiques en Islande, en dépit des siècles écoulés depuis leur établissement, ils ont l'air d'être de passage sur leur terre désolée. Ce sont des déportés volontaires qui ne pensent plus à leur patrie, qui ne la connaissent pas, mais qui, peut-être, se la rappelant dans leurs songes, semblent minés par une tristesse nostalgique dont ils n'ont pas conscience. Qui sait si les enfants islandais, quand ils pleurent, endormis dans leurs berceaux, ne pleurent pas la Norwége qu'ils pressentent dans le rêve d'une existence antérieure?

XVI

Mais du moins, en Islande, le triste aspect du présent est compensé par les romanesques ou les glorieux souvenirs du passé de l'île; sur la terre où nous venons de débarquer, l'histoire risque de rencontrer un butin plus mince encore que celui du naturaliste. Erreur! capitale erreur! Ce qu'il y aurait peut-être aujourd'hui de plus difficile à trouver au monde, c'est un endroit où ne viendrait se rattacher aucune trace intelligente, aucun effort suprême, aucun exploit glorieux de l'activité humaine. Dans les régions qu'il croit aborder le premier, l'homme découvre avec étonnement les vestiges de ses semblables; du milieu d'un désert où semble planer une éternelle solitude, surgit soudain une ruine et murmure je ne sais quelle légende sur l'antique splendeur de ces contrées ensevelies sous des flots de sable.

L'archéologie, science presque contemporaine, dresse avec ardeur un surprenant inventaire du passé du monde. Hier, elle a découvert Memphis et le Sérapéum; aujourd'hui, elle nous présente un plan détaillé de la Tour de Babel. Demain, qui sait si elle ne déchirera pas complétement les voiles épais de l'époque antédiluvienne?

Ici, au Groënland, sur cette terre qui répond par la famine et la mort à l'appel des hommes civilisés qui tentent de s'y fixer, chose bizarre! il suffit d'une évocation d'antiquaire pour faire soudain apparaître les

ombres d'une population, au dire des sagas, nombreuse et vaillante, les fantômes de colonies florissantes, de riches monastères, de villes entières disséminées sur les plages solitaires que disputent aujourd'hui au rocher les mousses seules, derniers échelons, polypes informes de la création végétale. A voir cette côte inhospitalière, qui croirait que les plus grandes découvertes du Moyen-Age, que les questions de la transformation de l'ancien monde moral et matériel, se rattachent par leurs embryons à cet amas de pierres et de glaces? C'est pourtant la vérité. La sublime magicienne de notre époque, l'étude, d'un coup de sa baguette, nous ouvrira les palais souterrains qui cachent ces trésors si étranges, si merveilleux, qu'on finit par se demander où s'arrête la fantaisie et où commence la réalité.

XVII

Vers la fin du dixième siècle, Gunbiörn l'Islandais, fils d'Ulf Krake, ballotté par la tempête, découvrit, à l'Ouest de l'Islande, un vaste continent, et en parla à son retour dans l'île. Peu de temps après, Érik le Rouge, ayant été condamné, pour meurtre, à l'exil par l'althing de Thornaes, équipa un navire dans le but de visiter le pays découvert antérieurement par Gunbiörn. Il se dirigea d'abord vers la côte orientale de la nouvelle contrée, doubla ensuite le promontoire Hvarf, actuellement le cap Farewell, et, le premier, s'établit tout un hiver dans une île, qu'il appela, de son nom, *Eriksey*. Après trois ans d'exploration sur les côtes, il revint en Islande, et probablement, afin de se donner de l'importance et de se faire pardonner ses anciens méfaits, il fit une pompeuse description de sa découverte, à laquelle il donna le nom de *Groënland* (pays vert). Ce nom paraît aujourd'hui un sobriquet ironique; les vieilles chroniques scandinaves abondent de preuves qu'anciennement un Islandais avait certains droits de le prendre au sérieux.

Naviguer dans des mers inconnues, coloniser des pays inhabités, était, à cette époque, la passion dominante de la race scandinave. Un an après le retour d'Érik, vingt-cinq navires, chargés de colons, firent voile à sa suite pour le Groënland. La moitié arrivèrent au but de leur

voyage; les autres furent écrasés par les glaces, submergés par la tempête ou forcés de revenir en Islande.

Quatorze ans après cette expédition, Leif le Fortuné, fils d'Érik, se rendit en Norwége auprès du roi Olaf Trygvesson, qui le fit instruire dans la foi chrétienne et le renvoya, l'année suivante, au Groënland, accompagné d'un prêtre qui baptisa Érik et tout son peuple. Érik habitait alors un point à douze lieues environ à l'Est de la colonie actuelle de Julianeshaab, dans un endroit où les deux fiords d'Igalikko et de Tunnudluarbik, appelés dans ce temps Einarsfiord et Eriksfiord, se rapprochent et se touchent presque par leurs extrémités. La résidence d'Érik se nommait Brattahlid. Les archéologues ont, dans ces derniers temps, retrouvé les traces de la colonie et de l'église du détroit de Brattahlid. Un antiquaire scandinave, M. Jorgensen, a fait la description et donné le dessin de cet établissement, dont l'étendue atteindrait, selon lui, les proportions d'une ville considérable. Une des parois de la maison, bâtie en 986 par Érik le Rouge, est formée par un rocher escarpé. La construction de cette masure a dû coûter un travail immense. C'est là que demeuraient, outre Érik, son fils Leif, son petit-fils Thorkel, et par la suite des temps tous les *logmen* ou chefs de la colonie.

La population du Groënland fut assez nombreuse pour constituer un État indépendant de la mère-patrie. La forme du nouvel État fut républicaine, comme le pays dont il tirait son origine. En 1126, on érigea un évêché particulier pour le Groënland. La résidence de l'évêque fut fixée à Gardar, à trois lieues de Brattahlid et l'évêché subsista pendant plus de trois siècles.

Le pays fut divisé en districts. Le premier, l'*Eystribygd*, comprenait le district connu à présent sous le nom de Julianeshaab, c'est-à-dire la côte Ouest depuis le cap Farewell jusqu'au-dessus de la première factorerie danoise, — à peu près quarante lieues de côtes. A entendre les récits de la légende, on devrait croire que ce district, le plus important et le premier peuplé, contenait une cathédrale, onze églises, cent quatre-vingt-dix fermes; deux villes, Garda et Alba; trois fermes royales, Foss, Tiodhillstadr et Brattahlid, et quatre monastères. Dans un de ces monastères, celui de Saint-Thomas, une source d'eau bouillante, au moyen de conduits placés dans les chambres et dans les jardins, entretenait une température tropicale, et produisait les plus

rares fleurs et les plus beaux fruits. Les sagas islandaises, les annales du Danemark ne mentionnent nulle part l'existence de ces merveilles sur la côte du Groënland. Elle ne se trouve que dans la relation de Nicolas Zenetur, Vénitien au service du gouvernement danois, qui, en 1280, ayant été poussé avec son navire dans les parages du cap Farewell, en rapporta cette légende, qui faisait honneur à son imagination méridionale. Il est néanmoins incontestable que l'Eystribygd fut le centre d'une population aisée, énergique et aventureuse. On s'en aperçoit aux ruines semées le long de la côte jusqu'au cap de la Désolation, point extrême au Nord du district.

Le second district est le *Westribygd*, qui s'étend jusqu'à Holsteinborg sur un développement de cent cinquante lieues de côtes. Les factoreries modernes d'Arksuk, Frédérikshaab, Fiskerness, Godthaab, tous ces points que nous avons étudiés pendant notre voyage, faisaient partie du Westribygd, district beaucoup moins important que le premier, puisqu'il ne comptait que quatre-vingt-dix établissements et quatre églises.

Nordsetur, le troisième district, montait jusqu'à Uppernavik, enclavait l'île de Disco, appelée alors Biarney, l'île de Kingiktorsuak, établissement danois où une pierre runique portant la date de 1135 fut trouvée en 1824, et enfin le Kroksfiord, découvert en 1266 par les prêtres du diocèse de Gardar et placé à l'endroit où le district de Barrow rencontre la mer de Lancastre. Il paraît certain que dans le Nordsetur les Scandinaves n'avaient que des établissements de pêche pour l'été.

XVIII

Les Islandais du Groënland n'ont pas poussé dans la mer de Baffin leurs découvertes au delà des deux rives du détroit de Lancastre. Il est même surprenant qu'avec des bateaux à demi-pontés, sans boussole, ils aient pu s'aventurer dans des régions aussi lointaines, où, à chaque pas, ils avaient à lutter contre la tempête et les montagnes de glace. De nos jours, des navigateurs célèbres, anglais et américains, munis de toutes les ressources que le génie humain a procurées à la marine, ont

conquis, au péril de leurs jours et quelquefois au prix de leur vie, la gloire d'avoir exploré ces pays, dont la nature paraît vouloir repousser l'homme à force de dangers extrêmes, de luttes sans trève ni merci.

La côte occidentale du Groënland est la seule qui ait jamais été habitée par les Scandinaves. Qu'ils aient reconnu la côte Est depuis le cap Farewell jusqu'à Gunbiornarikir, point extrême qu'un illustre marin de notre temps, le capitaine danois Graah, a appelé, de son nom, *Iles Graah*, la chose est admissible; mais il est hors de doute qu'ils n'ont pas donné de nom général au pays et que jamais ils n'y ont eu d'établissement. Quant à la partie de la côte située entre les îles Graah et le détroit du baleinier Scoresby, celle-là n'a pas été plus explorée par les anciens que par les modernes, et il est probable que son sol restera éternellement vierge. Il est déjà assez étonnant que les anciens aient visité la côte Est au Nord du détroit de Scoresby, à laquelle ils ont donné le nom de *Svalbarde*.

XIX

Mais ce n'est point pour avoir abordé un continent qui, en définitive, n'a exercé aucune influence sur les destinées de l'Europe, que les colons islandais ont acquis une immortelle gloire. Ce monde, qui s'appelle Amérique, bien que ce soit Christophe Colomb qui le découvrit, fut, en premier lieu, aperçu et exploré par les navigateurs du Groënland. Le fait ne peut pas être révoqué en doute. Des recherches minutieuses et une critique sévère l'ont constaté à l'honneur de la race scandinave. Les sagas islandaises, et parmi elles celle d'Érik le Rouge, racontent les expéditions de tel ou tel personnage, en les accompagnant d'indications précises sur les différentes routes suivies par le vaisseau, sur la configuration des terres découvertes, sur l'aspect, les productions, la topographie, le climat du pays. La critique, en appliquant à ces récits la méthode comparative, a réussi à faire concorder cette ancienne géographie avec la nouvelle. La nomenclature géographique des anciens Scandinaves est complète, et elle cadre parfaitement avec les dénominations modernes. Ce procédé archéologique a amené des résultats du plus haut intérêt. Les savants s'en sont émus et ont fini par se passionner pour les nou-

velles échappées que leur offrait la science. M. de Humboldt admet complétement tous les faits relatifs à la découverte de l'Amérique par les Scandinaves et développés dans les admirables travaux de deux antiquaires danois, MM. Rafn et Finn Magnussen. Si le célèbre naturaliste ne va pas jusqu'à soutenir que Christophe Colomb n'a fait que continuer sciemment l'œuvre des marins groënlandais, il constate du moins que la visite faite à l'Islande par l'illustre Génois, en 1477, a pu ne pas être sans influence sur la certitude qu'il avait de l'existence d'un autre hémisphère. Les navigateurs groënlandais étaient depuis trois siècles en rapport avec les principaux points de la côte de l'Amérique septentrionale, et les relations commerciales existèrent entre Bergen et le Groënland jusqu'en 1484, c'est-à-dire sept années après le premier voyage de Colomb en Islande.

Il serait trop long de reproduire ici les procédés analytiques des archéologues scandinaves. A notre grand regret, nous devons nous borner à indiquer les curieux résultats de leurs recherches.

XX

Hériulf, un des compagnons d'Érik le Rouge, s'était établi tout près de l'endroit où se groupe aujourd'hui la petite factorerie danoise de Frédérikstahl. Son fils Biarne, qui, au moment de la première expédition d'Érik, se trouvait en Norwége, résolut, à son retour en Islande, d'aller rejoindre son père. Il mit à la voile; pour toute indication de route, il avait une vague idée de la direction dans laquelle était situé le Groënland. Après plusieurs jours de voyage, il aperçut une terre plate et couverte de bois. Cette contrée ne concordait pas avec la description qu'on lui avait faite du Groënland. Il la laissa à gauche, navigua pendant deux jours, découvrit encore une autre terre semblable à la première; puis, après une course de trois jours en pleine mer, poussé par un vent de Nord-Est, il vit une troisième terre, élevée, montagneuse et couverte de glaciers. C'était une île. Biarne ne la trouva pas assez séduisante pour y aborder; il se remit en marche, piqua au large avec le même vent, et, au bout de quatre jours de traversée, poussé par un vent opposé, il aborda à Hériulfsness, chez son père.

Évidemment, Biarne avait côtoyé Terre-Neuve ou la Nouvelle-Écosse. Cette rencontre, due au hasard et qui remonte à l'an 989, jeta les Scandinaves dans la voie des terres inconnues qu'ils allaient découvrir.

Quelque temps après, nous retrouvons Biarne en Norwége, racontant ses pérégrinations à un yarl du pays, et énergiquement admonesté par celui-ci pour n'avoir pas poussé plus loin ses découvertes. Puis le voilà de nouveau au Groënland, la conscience chargée des reproches du yarl et se répandant en doléances de n'avoir pas su profiter du hasard. Leif, fils aîné d'Érik le Rouge, pensa que le hasard pouvait se renouveler, pourvu qu'on allât à sa rencontre dans la même direction. Il proposa à Biarne de lui acheter son navire. A cette époque, comme aujourd'hui, les matériaux de construction n'existaient pas au Groënland; les colons se servaient de bâtiments construits en Norwége. Biarne vendit son navire, et Leif demanda à son père de se mettre à la tête de l'expédition. Érik approuvait les projets de son fils; lui-même était indécis sur le parti qu'il devait prendre; malgré son grand âge et le déclin de ses forces, il aurait bien voulu recommencer le métier de ses jeunes années, quand, en chevauchant au bord de la mer, son cheval fit un faux pas et se donna une entorse. Érik prit l'accident arrivé à sa monture pour un avertissement du ciel. « La Fortune, dit-il, me conseille de ne pas m'aventurer à la découverte d'autres terres que celles que nous avons déjà colonisées. A chacun sa tâche. » Ce détail, naïvement rapporté par la saga, est précieux; il prouve que les Scandinaves entretenaient des chevaux dans un pays qui, vu l'absence de toute végétation, paraît aujourd'hui inhabitable pour ces ruminants.

Leif prit congé de son père, s'embarqua avec trente-cinq hommes et partit pour les contrées entrevues par Biarne.

XXI

C'était en l'an 1000. Les aventuriers arrivèrent d'abord sur un plateau rocailleux conduisant à un amas de glaciers qui couvrait la contrée entière. L'île, actuellement Terre-Neuve, fut appelée *Helluland* (pays rocheux). Cette découverte leur offrit si peu d'attraits, que Leif s'empressa de reprendre le large et aborda bientôt à une autre terre,

plate, couverte de bois et encombrée de bancs de sable d'éclatante blancheur. Il la nomma *Markland* (pays de bois). Le Markland était situé au Sud-Ouest de Helluland, à une distance de trois jours de navigation. C'est la Nouvelle-Écosse, dont les récentes descriptions concordent avec celles des Scandinaves. « La contrée est basse, bordée de « rochers et de sable blanc qu'on aperçoit facilement de la mer, dit « J. W. Norrie dans son *New-American Pilot*. La Nouvelle-Écosse, le « Nouveau-Brunswick et le Bas-Canada, situés plus avant dans le pays « et qui peuvent être regardés comme appartenant à l'ancien Markland, « sont presque partout couverts d'immenses forêts. »

Les navigateurs levèrent bientôt l'ancre, et au bout de deux jours, ils entrèrent dans un détroit qui se trouve entre une île située à l'Est de la terre et une péninsule qui s'avançait dans la mer au Sud et au Nord. En naviguant dans le détroit, ils aperçurent un point où une rivière sortie d'un lac tombait dans la mer. Ils pénétrèrent jusqu'au lac. Leif résolut d'y passer l'hiver. Il fit bâtir sur le rivage de vastes habitations, d'où le pays prit plus tard le nom de *Leifsbudir* (maisons de Leif); en outre, il partagea ses compagnons en deux groupes qui durent alternativement rester au logis et explorer le pays dans le voisinage.

Un jour, il arriva qu'un Allemand nommé Tyrker, ami d'enfance et compagnon de Leif, se perdit dans ses explorations. On courut à sa recherche et on le trouva à peu de distance, chargé de grappes de raisin et expliquant aux Scandinaves ce qu'était ce merveilleux fruit que, dans son enfance, le Germain avait appris à apprécier dans sa patrie. L'équipage chargea le navire de bois de construction et remplit la chaloupe de grappes. Leif appela ce pays *Vinland* (terre de vin).

Le Vinland était situé à deux jours de navigation au Sud-Ouest de Markland. Or, la distance du cap Sable au cap Cod est indiquée, dans les ouvrages récents, à 52 milles. Dans le passage où navigua Leif, on reconnaît Nantucket. Massachussets, la côte entre Boston, New-York et plus bas encore, ont été reconnus, il y a huit siècles, par les Scandinaves. Le docteur Webb, membre de la Société historique de Rhode-Island, constate que, dans le Vinland des Scandinaves, la vigne vient spontanément et en abondance. Dans l'île située près de ce continent, elle se trouve en si grande quantité, que les

explorateurs des temps modernes lui ont donné le nom de *Vigne de Marthe* (Martha's Vineyard).

Leif ne resta point en Amérique. Au printemps, il remit à la voile, et retourna au Groënland.

XXII

Les aventures de Leif exaltèrent l'imagination de Thorvald, le deuxième fils d'Érik. En 1002, il équipa le navire de son frère, et parvint jusqu'à Leifsbudir dans le Vinland; il y passa l'hiver et y vécut du produit de la pêche. Au printemps, il envoya un détachement explorer le Sud. Les Scandinaves aperçurent beaucoup de bas-fonds et d'îles boisées. Aucune trace d'hommes, sinon un hangar grossièrement construit en bois qu'ils découvrirent dans une île à l'Ouest. Thorvald les attendit jusqu'en automne. L'été suivant, il se dirigea à l'Est avec son navire, puis au Nord au delà d'un cap remarquable qui enclavait une baie et qu'il appela *Kialarness* (cap de la Quille). C'est le cap Cod, le Nanset des Indiens, situé à l'embouchure de la baie de Boston, et qui, selon les géographes modernes, ressemble à une corne ou à une faucille, forme offrant une certaine analogie avec la quille des navires scandinaves.

A partir de cet endroit, Thorvald longea la côte orientale du pays, traversa l'embouchure des baies voisines et s'arrêta auprès d'un promontoire richement couvert d'arbres. Le hardi navigateur descendit à terre et manifesta l'intention d'y fixer sa demeure. Mais au moment où il allait remonter sur son navire, il aperçut, au pied du promontoire, trois canots chargés chacun de trois Skrellings (Esquimaux). Les Scandinaves se prirent de querelle avec les sauvages. Une lutte s'ensuivit. Huit Skrellings restèrent morts sur la place; le neuvième s'esquiva avec son canot, et donna l'alarme à ses compatriotes. Une nuée de sauvages assaillit le bâtiment. Les marins couvrirent de palissades les bords de leurs navires et repoussèrent l'attaque. Mais une flèche atteignit Thorvald et lui fit une blessure mortelle. Sentant sa fin approcher, il donna ordre de l'enterrer au sommet du promontoire, et de placer deux croix sur sa tombe. « Désormais, dit-il à ses compa-

gnons, vous appellerez cet endroit *Krossanaes* (Cap de la Croix). » C'est la pointe actuelle du Gurnet, au Nord de laquelle s'étend la ligne des collines bleues (*the blue hills*). Les compagnons de Thorvald revinrent à Leifsbudir, et, le printemps suivant, ils apportèrent dans leurs foyers la triste nouvelle de la mort de leur chef.

Leifsbudir correspond à la baie du Mount-Hope, à travers laquelle passe la rivière de Taunton et qui se réunit aux eaux affluentes de la mer dans le détroit de Seaconnet par la rivière étroite mais navigable de Pocasset.

XXIII

C'était une fière et vaillante race que celle d'Érik le Rouge. Chaque fils, à son tour, accomplissait héroïquement sa tâche, ne puisant d'inspiration que dans un esprit aventureux, dans l'amour de la nouveauté et dans le mépris du danger. Thorstein, le troisième fils d'Érik, se mit immédiatement à suivre la trace de ses aînés. Il amena même avec lui sa jeune et belle femme, Gudbride. Mais des trois frères, Thorstein fut le plus malheureux. Pendant tout l'été, il erra sans savoir où il se trouvait. Au commencement de l'hiver, il aborda à Lysufiord, sur la côte Ouest du Groënland, et peu après il y mourut. Comme toujours, la présence d'une femme à bord ne porta pas bonheur aux explorateurs. Au printemps, Gudbride revint auprès de son beau-père, où l'attendaient de nouvelles aventures.

XXIV

La Scandinavie était, à cette époque, la pépinière d'une chevalerie errante qui avait pris la mer pour théâtre de ses aventures. L'été de 1006, on vit arriver à Brattahlid deux vaisseaux islandais; l'un était monté par Thorfin Karlsefne (nom qui veut dire à lui tout seul « destiné à devenir un grand homme »); c'était un seigneur illustre par sa richesse et par sa naissance. L'autre navire portait deux Islandais, Biarne Grimolfson et Thorhal Gamlason. A Brattahlid, pendant les

fêtes de Noël, Karlsefne devient amoureux de Gudbride et l'épouse. Au milieu des joies de l'hyménée, les esprits se passionnent pour de nouvelles aventures; Gudbride insiste auprès de son jeune mari afin qu'à son tour il s'illustre par une expédition. On dirait une femme romaine poussant son mari à la conquête du monde. Karlsefne suit l'impulsion de son épouse. Grimolfson et Gamlason ne veulent pas rester en arrière. Ils font avec leurs navires partie de l'expédition. Ce n'est pas tout. Thorvald, qui a épousé Freydise, fille naturelle du défunt Érik le Rouge, obtient de Thorbiorn, père de Gudbride, un troisième navire que celui-ci avait amené au Groënland, et qui met à la voile avec les autres.

La petite flottille avait cent soixante hommes d'équipage; elle emportait avec elle du bétail de toute espèce dans le but de s'établir dans le pays qu'elle allait visiter. Encore une preuve de l'ancienne richesse de ce Groënland si désolé et si désert aujourd'hui. L'expédition piqua d'abord au Nord, cotoya et visita le Westribygd, s'arrêta un instant à Biarney (île de Disco), puis elle se dirigea vers le Sud, toucha à Terre-Neuve, à la Nouvelle-Écosse, et arriva au cap Cod. Les navigateurs, après avoir exploré les rivages, continuèrent leur course jusqu'à un endroit où la mer formait une baie profonde. Des courants rapides les portèrent vers une île couverte d'une telle quantité d'eiders, qu'il était impossible de faire un pas sans briser les œufs de ces oiseaux. Ils donnèrent à l'île le nom d'*Ile des Courants* (Straumey), et à la baie celui de *Straumfiord*.

Qu'étaient-ce que ces courants? Qu'était-ce que cette baie?... « Le grand Gulfstream, vous répond la science moderne, qui sort du golfe du Mexique et passe entre la Floride, Cuba et les îles de Bahama, puis s'en va au Nord dans une direction parallèle à la côte de l'Amérique septentrionale. Ce torrent, dont le lit était, dit-on, autrefois plus rapproché de la côte, produit de grands courants précisément à l'endroit où la péninsule de Barnstable le barre quand il vient du Sud. Le Straumfiord des anciens Scandinaves est probablement la baie de Buzzard, et Stramey, Martha's Vineyard, quoique la mention de la quantité d'œufs qu'on y trouvait convienne mieux à l'île située à l'entrée du détroit de Vineyard, qu'on appelle aujourd'hui, pour la même raison, *Egg-Island* (l'île aux Œufs).

La beauté du pays séduisit les navigateurs. Ils descendirent sur la côte qui bordait le golfe et s'apprêtèrent à y passer l'hiver. Après avoir parcouru le pays, ils voulurent continuer leur route. Mais la division se mit parmi eux : Thorhall Gamlason voulait aller au Nord chercher le Vinland; Karlsefne penchait pour le Sud-Ouest. La fin fut que chacun s'en alla de son côté.

Thorhall, avec huit hommes, s'embarqua et doubla le cap Cod. Assailli par la tempête, il fut poussé par un terrible coup de vent jusque sur les côtes d'une terre inconnue, « d'Irlande, » ose dire la chronique, sans se rendre probablement compte de l'énormité des distances, — où, selon le récit de quelques marchands, il fut réduit en esclavage. Cette péripétie, comme on le verra plus tard, ne sera pas sans effet sur l'histoire de la navigation antérieure à Colomb dans les eaux des États-Unis. Karlsefne, son ami Snorre, l'Islandais Biarne Grimolfson et le reste de l'expédition, comprenant cent cinquante hommes, se dirigèrent vers l'Ouest.

XXV

Karlsefne et ses compagnons s'engagèrent au milieu de plusieurs grandes îles et pénétrèrent dans un lac en traversant une rivière qui joignait ce lac à la mer. La contrée était d'un aspect riant; elle produisait du froment sauvage et de la vigne. Ils nommèrent cet endroit *Hop* (la Baie), et y construisirent des maisons. C'était au-dessus de Leifsbudir, sur la pittoresque élévation appelée par les Indiens *Mount-Hop*. Un matin, ils aperçurent des hommes basanés, laids, avec la face large et des yeux obliques. On fit à ces hommes des signaux d'amitié; ils s'approchèrent, et, après avoir examiné d'un air effaré les nouveaux venus, ils retournèrent à leurs canots et disparurent dans la direction du Sud-Ouest.

L'hiver de cette année fut très-doux; il ne tomba pas de neige, et les bestiaux purent paître dans la campagne. Au printemps de 1008, les Skrellings reparurent de nouveau. Karlsefne éleva un bouclier blanc en signe d'amitié. Ils se laissèrent apprivoiser et acceptèrent avec joie des morceaux de drap rouge en échange de leurs pelleteries. Karlsefne

donna ordre aux femmes d'apporter de la soupe au lait. Les Skrellings trouvèrent ce mets si délicieux que, pour une jatte de lait, on les vit souvent abandonner tout leur avoir. Un jour, pendant qu'ils se livraient à leur trafic, un taureau que Karlsefne avait amené avec lui sortit du bois et poussa un mugissement. Les Skrellings en furent tellement effrayés qu'ils rejoignirent leurs canots et s'enfuirent à grand renfort de rames.

L'année suivante, on revit les Skrellings. Mais leurs intentions furent si peu amicales, que Karlsefne se vit obligé d'élever le bouclier rouge et de leur livrer bataille. Assaillis par une nuée de flèches et de grosses pierres, les Scandinaves se débandèrent. C'est alors que Freydise, vraie fille du sang héroïque d'Érik le Rouge, malgré son état de grossesse, s'empara des armes d'un homme tué, rallia ses compatriotes, et força les sauvages à la retraite. Les colons comprirent qu'à la longue ils finiraient par succomber sous le nombre. Karlsefne, après un séjour de huit ans dans le nouveau pays, retourna au Groënland.

Un de ses compagnons, l'Islandais Biarne Grimolfson, fut encore poussé par un coup de vent et toujours dans la même direction, c'est-à-dire vers la mer d'Irlande; il arriva dans un endroit tellement infesté de vers que son navire commença à couler. Quelques hommes seuls purent se sauver dans une chaloupe enduite d'huile de phoque. Pour la deuxième fois, la tempête apportait à l'Irlande des nouvelles de la future Amérique.

XXVI

Pendant ce même été de 1011 arrivèrent au Groënland, sur un vaisseau construit en Norwége, deux frères, Helge et Finnboge. La vue seule de ce solide navire suffisait, à ce qu'il paraît, pour exalter l'imagination des habitants de Brattahlid, et pour allumer dans les esprits un désir irrésistible des aventures. Freydise proposa aux Islandais de tenter un voyage au Vinland, à la condition de partager avec eux les produits de l'expédition. La proposition fut acceptée. Deux troupes, composées chacune de trente hommes outre les femmes, s'embarquèrent à bord du navire islandais. Mais Freydise cacha traî-

treusement cinq hommes de plus. Arrivée à Leifsbudir, elle persuada à son mari de massacrer ses associés, afin de s'emparer du navire et de tout le butin. Le forfait fut mis à exécution. Karlsefne recueillit une riche cargaison et revint au Groënland. De là il passa en Norwége, où il vendit ses marchandises et entre autres des pièces de bois du Vinland appelé *mausur*, qu'un Allemand de Brême lui acheta fort cher. Karlsefne acquit ensuite des propriétés considérables en Islande et y acheva ses jours. Son fils Snorre, né en Amérique, fit souche dans l'île. C'est à Thorlak, un de ses descendants, qu'on doit, comme on l'a vu, le plus ancien code ecclésiastique publié en Islande. Freydise fit un pèlerinage à Rome et revint ensuite près de son fils; elle vécut sous le costume de religieuse auprès d'une église que celui-ci avait fait bâtir.

Tels sont les détails que renferment les sagas sur la découverte de l'Amérique par les colons du Groënland. Il est impossible de ne pas être frappé de l'extrême simplicité de ces récits. Ce sont de vrais journaux de bord. Pas un fait merveilleux, pas le moindre désir d'amplifier les impressions reçues dans des pays qui, par leur distance et leur nouveauté, échappaient à toute espèce de contrôle et de critique. Jamais la vérité ne s'est exprimée d'une façon aussi naïve et avec aussi peu d'arrière-pensée.

XXVII

Outre ce corps de découvertes qui se concentrent entre les années 986 et 1011, il existe encore quelques vestiges, dans les sagas, des rapports des Scandinaves avec les contrées de l'Amérique. Ainsi, au quatorzième siècle, deux prêtres islandais, bien connus dans l'histoire de leur pays, Adalbrand et Helgason, découvrirent au Sud-Ouest de leur île une nouvelle terre (Funda Nyia Land). C'est le Newfoundland ou Terre-Neuve, dont on avait déjà oublié la découverte, accomplie trois siècles auparavant. Le roi Érik de Norwége s'émut de cette découverte. Il expédia un navigateur, nommé Landa-Rolf, qui la confirma.

Il est hors de doute que lorsque Jean Cabot, navigateur français, natif de Saint-Malo, découvrit, en 1497, Terre-Neuve pour la troisième fois, il avait eu connaissance des voyages antérieurs de Landa-Rolf et

des prêtres islandais. Jean Cabot, négociant établi à Bristol, avait, l'an 1495, entamé une négociation avec le gouvernement de Danemark; par suite de laquelle il obtint, pour les marchands de Bristol, l'autorisation de trafiquer avec l'Islande. Les fréquentes relations qu'il avait eues avec les Islandais lui avaient, sans aucun doute, inspiré l'idée de retrouver le chemin de leurs anciennes découvertes. Il y réussit en 1497, et il conserva à l'île le nom de Newfoundland, nom qui concorde d'une manière frappante avec la dénomination de *Funda Nyia Land* qu'on lui attribue dans les sagas islandaises. C'est là un des points de contact les plus frappants entre les découvertes des Scandinaves et celles du quinzième siècle.

Si les sagas gardent le silence sur les voyages ultérieurs des Scandinaves au Vinland, les annales du Nord abondent en allusions aux rapports qui existèrent entre le Groënland et l'Amérique. En 1121, l'évêque du Groënland, Érik, se rendit dans le Vinland dans le dessein d'y convertir les colons à la foi chrétienne ou plus vraisemblablement pour les affermir dans la vraie religion. Plus tard, il est fait mention d'un voyage entrepris, en 1347, du Groënland au Vinland, à la recherche de bois de construction. Le navire comptait dix-sept hommes d'équipage.

XXVIII

L'histoire de la première découverte de l'Amérique serait incomplète si l'on ne rapportait pas certains faits répandus dans les sagas, empreints d'un caractère mystérieux et romanesque, et relatifs à la colonisation de la Floride par les Irlandais. Cet événement serait antérieur au dixième siècle.

Autrefois, les Esquimaux habitaient des parages plus méridionaux. Le fait est prouvé par d'anciens documents et constaté par des squelettes trouvés dans les pays du Sud. Les Skrellings établis aux environs du Vinland racontaient qu'en face de leur pays on rencontrait une terre colonisée par un peuple qui se vêtissait d'habits blancs, portait des perches avec des morceaux de drap au bout et criait très-fort. L'auteur ancien qui rapporte ce fait, croit reconnaître, dans cette description, le *Hvitramannaland* (terre des Hommes-Blancs), autrement appelé *Irland*

il Mikla, la Grande-Irlande. C'était probablement la Caroline du Nord et du Sud, la Géorgie, la Floride, tout le pays enfin situé au Sud de la baie de Chesapeak. La même tradition subsiste chez les Indiens Shawanase qui émigrèrent, il y a un siècle, de la Floride et vinrent s'établir dans l'État de l'Ohio. Les vieilles chroniques veulent que ce soit une colonie chrétienne d'Irlandais qui datait en Amérique de la seconde moitié du dixième siècle. Un chef islandais, Are Marson, jeté, en 983, sur cette terre par un orage, y fut baptisé et traité avec une grande distinction. Le fait est raconté par Rafne, contemporain d'Arson, surnommé le navigateur de Limerick, ville d'Irlande, où il avait longtemps demeuré, et par Frode, auteur du plus ancien Landnama, et descendant au quatrième degré d'Are Marson. Un passage du même Landnama ajoute que ce pays de la *Grande-Irlande* était à six jours de navigation de l'Ouest de l'Irlande. *Sex dierum navigatione versus occidentem ab Irlandia*, dit la version latine, en admettant toutefois que la version latine soit dans le vrai, ce qui paraît douteux.

XXIX

Les aventures de Biorn Asbrandson se rattachent également aux premiers pas de la race européenne dans les régions transatlantiques. Cet homme, connu dans l'histoire d'Islande, entretenait des relations avec Turide, femme de Thorodd et sœur de Snorre, un des principaux chefs de l'île. Les méchantes langues du pays prétendaient même que Kiartan, fils de Turide, offrait une ressemblance frappante avec Biorn Asbrandson. Biorn, expulsé d'Islande, poursuivi à son retour par la vengeance du mari outragé, consentit enfin à aller vivre dans un autre pays. Il s'embarqua, en 999, par un vent de Nord-Ouest d'une singulière persistance, et on n'en entendit plus parler.

Trente ans après, un autre Islandais, Gudleif, en revenant de Dublin dans son pays, fut surpris par un vent Nord-Ouest, et arriva dans une contrée vaste et inconnue. Au moment où il mettait pied à terre, les naturels du pays se jetèrent sur lui et le garrotèrent, lui et ses compagnons. Tandis qu'on délibérait sur le sort des prisonniers, on vit apparaître, à la tête d'une troupe d'hommes, un vieillard vénérable à

barbe blanche, qui adressa la parole à Gudleif, en se servant de la langue du Nord, et qui, avec une vive joie, lui demanda des nouvelles des principaux personnages de l'Islande, et entre autres de Snorre, de sa sœur Thuride et surtout du jeune Kiartan. Ce fut leur salut. Gudleif reçut la permission de se rembarquer avec son équipage.

Avant le départ, le vieillard chargea Gudleif de remettre une épée à Kiartan et un anneau à Thuride. En revanche, il ne voulut répondre que d'une manière évasive sur les questions qu'on lui fit au sujet de son nom et de sa famille. Il recommanda seulement à Gudleif de détourner ses compatriotes de l'idée de s'aventurer dans ces contrées, et lui fit comprendre que ses présents le feraient reconnaître de ceux à qui il les envoyait. A son retour en Islande, Gudleif remit les cadeaux à Snorre, à Thuride et au jeune Kiartan, et personne dans le pays ne mit en doute que le vieillard ne fût Biorn, que l'on croyait perdu et qui avait abordé chez les Grands-Irlandais.

XXX

Ainsi, antérieurement au dixième siècle, les Irlandais auraient colonisé la Floride et l'auraient appelée *Grande-Irlande*. Les sagas semblent appuyer cette assertion. Mais la science l'a-t-elle ratifiée? La question est au moins douteuse; il faudrait une autorité de premier ordre pour la trancher. De leur côté, chaque fois qu'en quittant le Vinland les anciens Scandinaves essuient une tempête, on est sûr de les voir jetés sur les côtes de l'Irlande. Deux compagnons de Karlsefne furent forcés de prendre la même direction. Or, l'Irlande n'est qu'une très-faible partie de la côte de l'Europe qui, depuis le Nord de l'Écosse jusqu'au détroit de Gibraltar, s'étend en face du Nouveau-Monde. Il est étrange que le vent d'Ouest soufflant du Vinland pousse les navires en Irlande plutôt qu'en France, en Espagne ou en Écosse. La chose n'était pas impossible; mais un hasard si souvent répété éveille la défiance de la critique. A moins que le Vinland n'ait été beaucoup plus rapproché de l'Irlande que ne l'est la côte des États-Unis?—Le passage du Landnama que nous avons cité au sujet d'Are Marson paraît le confirmer, en disant que la Grande-Irlande ou *Terre des Hommes blancs*

se trouve située à six jours de navigation de l'Irlande, c'est-à-dire à trois cents lieues au plus pour les navigateurs de cette époque. L'hypothèse est hardie. On serait libre de l'admettre à condition de ne pas reculer devant cette conséquence que le Vinland, le Markland et la Terre des Hommes blancs, étaient dans le temps très-rapprochés de l'Irlande. Mais alors que sont devenus tous ces pays ? Se sont-ils abîmés dans les flots de l'Océan postérieurement au douzième siècle? La conclusion passe de la hardiesse à la témérité.

Les anciens croyaient qu'une île ou plutôt qu'un continent avait existé, dans des temps fort reculés, en face et à l'Ouest du détroit de Gibraltar. C'était la fameuse Atlantide. Le douzième siècle aurait-il eu, lui aussi, son Atlantide, ou bien serait-ce toujours la même, celle des anciens? Les amateurs du paradoxe trouveront ici un vaste champ pour le développement de leurs théories. Pour notre compte, la découverte de l'Amérique par les Scandinaves nous paraît un fait incontestable.

Les deux excursions du Génois en Islande, les preuves des voyages des Scandinaves en Amérique, diminuent-elles en quoi que ce soit la gloire de Christophe Colomb? Qui oserait le prétendre? D'abord, le navigateur génois a suivi une voie différente de celle des aventuriers scandinaves; et puis il ne suffit pas de découvrir, il s'agit d'ouvrir le chemin à une société qui travaille et qui progresse. Salomon de Caus peut rester l'inventeur de la machine à vapeur; mais le monde reconnaissant n'aura de statues que pour Fulton et pour Watt.

XXXI

Les relations suivies de l'histoire des colonies groënlandaises manquent complétement. C'est à peine si, dans les anciens chroniqueurs, on en retrouve des fragments obscurs, des faits isolés, de vagues indices. Inutile de chercher un ordre chronologique, une suite quelconque. C'est tout au plus si l'on sait que les évêques groënlandais dépendaient de l'archevêque de Lund et, plus tard, de celui de Trondhjem (Drontheim). Holberg compte en tout dix-sept dignitaires ecclésiastiques.

Quand la chronique rompt enfin le silence, c'est pour annoncer qu'en 1349 ou, selon d'autres, en 1379, sous l'évêque Alf, la colonie fut surprise par les Esquimaux du Nord. Il y eut combat, attaque acharnée, défense opiniâtre, puis massacre général des vaincus, cris de triomphe des sauvages. Puis tout retomba dans le silence; la colonie devint muette comme la tombe, et de fait ce n'était plus qu'un vaste sépulcre. Le bruit de cette catastrophe parvint à l'Eystribygd. Ivar Bardsen, intendant de l'évêché, fut envoyé avec des secours. A son arrivée, il ne trouva plus un seul homme vivant. Il ne restait que quelques bestiaux qu'il embarqua sur ses navires. Ainsi se termina la destinée de la colonie de Westribygd. Depuis ce temps, on n'en entendit plus parler.

L'établissement de l'Eystribygd dura plus longtemps. Les annales du commerce en parlent jusqu'à la fin du quatorzième siècle. Cependant il est certain que les navires n'y allaient pas régulièrement tous les ans. L'évêque Hendrik, à son voyage au Groënland, en 1388, reçut l'ordre de faire déposer les dons royaux, consistant surtout en blé, dans un certain endroit pour les années où aucun navire ne visiterait le pays.

Le dernier évêque du Groënland fut Endride Andreason, nommé en 1406. Le célèbre archéologue danois, Finn Magnussen, a constaté, d'après des documents authentiques, que, pendant trois ans, Andreason a occupé le siége de Gardar; en cette qualité, il a signé un contrat de mariage entre deux personnes dont M. Magnussen lui-même est issu. La seule assertion de l'illustre antiquaire vaut mieux, à notre avis, que les preuves sur lesquelles il s'appuie. La généalogie de Monsieur le maire de Reykiawik nous commande une légère défiance à l'endroit de ce genre de documents.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à partir de cette époque on cesse d'entreprendre des expéditions au Groënland. Les liens entre ces colonies et l'Europe se brisent. On s'oublie des deux côtés; on s'abandonne chacun à ses propres destinées.

XXXII

Pour quelles raisons l'Europe du Nord abandonne-t-elle à eux-mêmes les descendants de la vaillante maison d'Érik? Il y en a plusieurs.

D'abord la défense faite par la reine Marguerite et son fils, tant à ses propres sujets qu'aux étrangers, de commercer avec le Groënland. Les revenus de ce pays appartenaient à la maison du roi. Le monopole, quand il n'est pas en état d'exploiter à son avantage, aime mieux frapper de stérilité une source de produits que d'en laisser profiter les autres. Une autre raison se trouve dans les guerres incessantes qui, à la suite du règne de Marguerite, divisèrent si longtemps la Suède et le Danemark. A peine s'il restait assez de temps pour se préoccuper de son propre salut. De leur côté, les colons groënlandais ne pouvaient donner un signe de vie; les vaisseaux scandinaves constituaient tous leurs moyens de communication; quand les quelques bâtiments qu'ils possédaient eurent été usés ou démolis par la tempête, ils se virent dans l'impossibilité absolue de les remplacer.

Dans ces derniers temps, on croit avoir entrevu un indice de la destinée de ces établissements. Le professeur Mallet a retrouvé, dans les archives du Vatican, une bulle de Nicolas V, datée de 1448, et adressée au clergé islandais. Dans cette bulle, le pape recommande d'envoyer au Groënland un évêque habile : « Le zèle fervent des colons « pour la religion, dit cette pièce, était tel qu'ils ont érigé dans cette « contrée de saints édifices et une magnifique cathédrale où le culte « divin se pratiquait assidûment, lorsque des étrangers païens des « côtes voisines abordèrent, il y a trente ans, avec une flotte, atta- « quèrent avec cruauté tout le peuple qui y demeurait, mirent à feu « et à sang le pays, détruisirent les saints édifices, laissant à l'île de « Groënland seulement quelques paroisses qu'on dit être très-éloignées « et auxquelles ils ne pouvaient arriver à cause des rochers escarpés, et « enlevèrent comme prisonniers les pauvres habitants des deux sexes, « surtout ceux qu'ils jugeaient assez forts pour porter le joug de la « servitude, et contre lesquels ils pouvaient exercer leur violence. »

D'après cette bulle, vers 1418, une flotte ennemie aurait fait une apparition sur les côtes du Groënland, aurait promené la dévastation et pratiqué le rapt sur les côtes. Un petit nombre de prisonniers seraient seuls rentrés dans leurs foyers. Que sont-ils devenus ? Ont-ils été exterminés par les Skrellings comme leurs compatriotes du Westribygd ? Ou bien, isolés sur la côte, sans prêtres, privés de rapports avec l'Europe, auraient-ils à la longue oublié le christianisme, adopté les mœurs et les

usages des Esquimaux et se seraient-ils fondus avec eux? Le capitaine Graah, lors de son exploration sur la côte Est du Groënland, a remarqué que les naturels de cette partie du pays avaient des traits qui se rapprochaient plus du type européen que les Esquimaux de l'Ouest. Quelques gouttes de sang scandinave auraient-elles pénétré dans les veines de leurs ancêtres? Le hardi navigateur danois pose la question, mais il se garde bien de la résoudre. Reste encore cette hypothèse, que les colons, voyant que le commerce avec le Groënland était abandonné, incapables de subsister par eux-mêmes, ont pris le parti d'émigrer. Mais rien ne vient à l'appui de cette assertion. Certains archéologues ont attribué la dépopulation du Groënland à la Peste noire qui, de son souffle mortel, a successivement décimé les peuples du Moyen-Age. Mais alors on eût trouvé des squelettes, des crânes, des ossements. Tout le monde n'est pas mort le même jour; les survivants ont dû enterrer les défunts. Rien! Le Groënland est un pays où les tombes elles-mêmes ne disent rien; elles ne s'entr'ouvrent que pour livrer à l'étude les débris des naturels.

Quant à la flotte dont parle le pape, les auteurs scandinaves soutiennent qu'après que l'Angleterre eût été dépeuplée par la Peste noire, les Anglais avaient contracté l'habitude d'aller enlever des hommes aux contrées septentrionales que le fléau n'avait pas désolées. On s'en plaignait souvent en Norwége et en Danemark, sous le règne de la reine Marguerite et sous celui d'Érik Pòméraine, son successeur. En 1433, une alliance fut conclue entre le Danemark et l'Angleterre, et, à cette occasion, il fut arrêté que « les gens enlevés de l'Islande, du Finmark « et d'autres pays, et se trouvant en Angleterre, seraient renvoyés par « les soins de Sa Majesté britannique et payés pour les services qu'ils « auraient rendus. » Les hommes dont parle la bulle papale, qui auraient été enlevés au Groënland et qui seraient rentrés dans leurs foyers, seraient-ils les mêmes dont il est question dans le traité précité? Une autre bulle du pape Eugène IV, datée de la même année 1433 et contenant la nomination d'un certain Bartholomeus à l'évêché du Groënland, semble venir à l'appui de cette conjecture.

XXXIII

Un siècle s'écoule sans que personne songe au Groënland. Le clergé de Norwége s'en souvient enfin le premier. Walchendorf, archevêque de Trondhjem, publie une relation sur ces contrées; il propose d'aller à la recherche du pays perdu, à la condition qu'on lui accordera, pour dix ans, le monopole du commerce groënlandais. Avant qu'on ait eu le temps de réfléchir à ses propositions, l'archevêque tombe en disgrâce et meurt à Rome. Les compilations qu'il a laissées ont fait naître l'opinion que les deux colonies de Westribygd et d'Eystribygd étaient situées sur la côte Est du Groënland. Reconnue fausse aujourd'hui, cette opinion était très-naturelle pour l'époque. On n'avait pas encore d'idée arrêtée sur la configuration du pays, et on ne savait guère autre chose, sinon que le Groënland était la terre la plus voisine à l'Ouest de l'Irlande. Ce fait est digne de remarque; car si l'on prenait au pied de la lettre les anciens récits, on chercherait, à la côte orientale d'aujourd'hui, les colonies qui, en réalité, n'ont jamais existé que sur les côtes Sud et Ouest, c'est-à-dire entre le cap Farewell et l'île de Disco.

Chrétien III fut le premier roi de Danemark qui ait levé l'interdiction à l'égard de la navigation du Groënland. Il expédia même un navire à la recherche de cette contrée. La tentative n'eut point de succès. En 1578, son fils, Frédéric II, chargea de la même mission Mogens Henningson, célèbre marin danois. Celui-ci arriva en vue de la côte Est; il la longea pendant longtemps, mais il ne put l'aborder, et il revint sans avoir rien fait. A son retour, il se plaisait à raconter qu'il avait dû céder à la force majeure; malgré la brise favorable, d'immenses rochers aimantés avaient retenu sur place son navire. Ses compagnons ajoutaient que le bâtiment avait été arrêté par le *Remora*, poisson gigantesque, qui lui avait hardiment barré le passage. Le célèbre marin aurait été plus près de la vérité s'il s'en était pris à son inhabileté et au défaut d'habitude de manœuvrer au milieu des courants et des glaces, mais il a pensé sans doute qu'une légende fantastique convenait mieux au maintien de sa grande réputation.

XXXIV

En 1605, sur les ordres de Chrétien IV, l'amiral Godske Lindenow fit voile, avec trois navires, vers les mers polaires. Un des bâtiments, commandé par l'Anglais Jacob Hall, se sépara des autres et fut poussé dans le détroit de Davis. Lindenow, au contraire, aborda à la côte orientale du Groënland on ne sait trop à quelle latitude; il y fit quelques échanges avec les sauvages. Après trois jours de mouillage, il s'empara de deux Esquimaux qui étaient venus à son bord, et mit à la voile sans être lui-même descendu une seule fois à terre. Les naturels lancèrent des pierres et des flèches contre le navire ravisseur; mais ils le perdirent bientôt de vue.

L'Anglais Hall exécuta un exploit du même genre sur la côte occidentale. Il enleva quatre naturels, ce qui exaspéra tellement les autres, que Hall, dans le but de leur inspirer une terreur salutaire, crut devoir en tuer un sous leurs yeux. Les Esquimaux se réunirent en bandes nombreuses et firent mine de vouloir assaillir le bâtiment. Hall, afin de leur donner une idée de la puissance et de la civilisation européennes, les accueillit par une décharge de canon et de mousqueterie. Cruellement décimés, les sauvages renoncèrent à leur attaque. Hall put emmener tranquillement ses trois prisonniers.

Il est à remarquer que les Esquimaux capturés par le capitaine anglais, offraient, dans leur type, dans leur langage et dans leurs mœurs, une notable différence avec les naturels ramenés par l'amiral danois. C'est que ces derniers avaient probablement du sang scandinave dans les veines : vague, mais important indice des destinées des derniers colons de l'Eystribygd.

L'année suivante, Lindenow revint avec cinq navires. Il portait à son bord les trois naturels, et il se flattait de l'espoir de retrouver quelques traces des anciennes colonies. Cette fois, les Esquimaux, au courant de la puissance et de la civilisation européennes, s'opposèrent partout au débarquement des Danois. Pourtant, Lindenow se gardait d'imiter les procédés du capitaine Hall. Il laissa même un de ses hommes descendre seul à terre, et le chargea de distribuer des présents consi-

dérables aux naturels. Les Esquimaux se précipitèrent sur le parlementaire avec des couteaux en corne de narval et le coupèrent en pièces. L'amiral revint à Copenhague les mains vides. Le roi ordonna à Carsten Rikardsen de faire, en 1607, une troisième tentative. Celle-là aboutit encore moins que les deux premières. Les glaces forcèrent le navigateur à rebrousser chemin.

XXXV

Jean Munk, capitaine de la marine royale danoise, fut envoyé, en 1616, à la découverte d'un passage entre le Groënland et l'Amérique pour aller à la Chine. C'était le même passage, au Nord de l'Amérique, à la recherche duquel s'étaient voués de nos jours plusieurs navigateurs célèbres, comme Ross, Parry, Franklin, etc. Bien que le récit que Munk a laissé de ses relations avec les naturels coïncide peu avec les mœurs et le caractère des Esquimaux, il paraît qu'il aborda au Groënland. Le détroit qu'il appelle Christiansund est probablement le bras de mer qui sépare la grande île Nunarsoit de la côte. L'hivernage dans la baie d'Hudson fut désastreux pour Munk. Le scorbut extermina son équipage; de soixante-quatre hommes, il n'en ramena que deux à Copenhague. Munk projetait une nouvelle expédition pour l'année suivante. Mais le roi, dans un mouvement de colère, lui ayant asséné un coup de canne, le navigateur conçut un tel chagrin de cet outrage qu'il tomba malade subitement et qu'il mourut.

Vingt ans après, le chancelier Friis, ayant ouï-dire que des baleiniers anglais avaient trouvé de l'or au Groënland, y expédia deux navires; ils revinrent chargés de pyrites sulfureuses, produit qui ne pouvait satisfaire qu'au point de vue de la couleur les espérances du chancelier.

Les voyages de David Danel, sous le règne de Frédéric III, sont importants, à cause de quelques renseignements recueillis sur la côte Est. Dans une première expédition, exécutée en 1652, Danel découvrit deux îles à 64°,50′ de latitude. Il resta treize jours en face de la côte orientale; mais il ne put s'approcher à cause des glaces. Il s'engagea ensuite dans le détroit de Davis et y reconnut deux caps qu'il décora

des noms de la reine Amélie et du roi Frédéric. A son retour, il remonta jusqu'au 61°; mais, cette fois encore, il ne put mettre pied à terre, bien qu'il aperçût les côtes à un mille de distance. Son deuxième voyage ne fut pas plus heureux. Dans un troisième, accompli en 1654, il se contenta de naviguer dans le détroit de Davis; il descendit plusieurs fois à terre, et ramena avec lui trois femmes groënlandaises.

En 1670, Chrétien V expédia dans les mers arctiques Otto Axelsen, avec ordre de prendre possession du pays et d'y fonder une colonie. Le navire fut capturé par des corsaires. Il semblait que, désormais, la terre groënlandaise, placée sous le coup d'on ne sait quelle malédiction, resterait à jamais inaccessible aux Européens. L'amour-propre des navigateurs, l'appât du gain chez les commerçants, la volonté souveraine des rois, tout cela échouait devant les remparts inébranlables et les fortifications flottantes de la Grande-Banquise. Quels mobiles et quels hommes il fallait pour dominer ces dangers et surmonter ces obstacles! Les mobiles se trouvèrent dans l'imagination exaltée d'un énergique illuminé, et l'homme ne fit pas défaut aux raisons pour les absorber toutes dans sa fière et indomptable volonté.

XXXVI

En 1708, Hans Égède était pasteur de l'église de Vogen dans les Nordlands. En relisant, dans les longues veillées d'hiver, les sagas nationales, son esprit s'arrêtait de prédilection sur tout ce qui concernait les colonies scandinaves du Groënland. Il était émerveillé de cette foi robuste qui avait bâti des couvents et des églises jusque sur les côtes désolées des mers polaires. La vie rude et énergique des colons norwégiens exaltait son admiration. Il se demandait ce qui était resté de tant de luttes, de tant d'efforts? Les résultats des explorations entreprises par les ordres des souverains danois lui paraissaient insuffisants, incomplets. Sur la côte du Groënland, il y avait évidemment d'autres découvertes, d'autres souvenirs à recueillir que ceux qu'avaient annoncés l'amiral Lindenow et les navigateurs qui lui avaient succédé. Le pasteur avait, à Bergen, un parent, marin d'une grande valeur, qui avait accompli plusieurs voyages dans les mers du Nord. Il en appela à son jugement et lui

demanda son opinion sur l'état actuel du Groënland. La réponse fut laconique, mais péremptoire : les glaces empêchaient toute communication avec l'Eystribygd, et, en admettant qu'on pût y aborder, on y trouverait un peuple sauvage, païen, et, paraissait-il, aucune trace des anciennes colonies. Les idées d'Égède prirent alors une autre direction. La question de colonisation se subordonna dans sa pensée à l'idée de redresser, avec son ancienne autorité, au milieu de cette population idolâtre, la croix que les Scandinaves y avaient implantée jadis et qui avait été foulée aux pieds. Aller chez les Esquimaux, leur prêcher l'Évangile, telle fut désormais l'idée fixe qui, avec une puissance irrésistible d'obsession, s'empara des facultés du pasteur Hans Égède. Devait-il songer à la réaliser? Les difficultés étaient énormes. Et puis, comment associer à une pareille entreprise une jeune femme, un enfant nouveau-né? C'était, au prix de leur perte, vouloir accomplir une action pieuse et méritoire. Le pasteur s'efforçait d'oublier ses rêves dans les soucis de sa charge et dans les devoirs de sa famille. Mais il ne s'appartenait plus. La destinée l'avait marqué du doigt pour l'accomplissement d'une grande tâche, et il était dit que sa conscience ne lui accorderait le repos qu'à la condition de consommer le sacrifice. Il avait beau lutter; sa résistance bourrelait son âme de remords; ses jours se passaient dans l'inquiétude; ses nuits, dans l'agitation.

Après trois ans d'une angoisse incessante, Hans Egède résolut de composer un mémoire sur le devoir et sur la possibilité de convertir les Esquimaux, et il adressa cet écrit aux évêques de Bergen et de Trondhjem. C'était la première fois qu'il osait révéler à d'autres le secret de ses préoccupations. L'évêque de Bergen lui répondit que les difficultés de son projet étaient presque insurmontables; que, pour convertir les gentils, il fallait parler leur idiome, et que les temps étaient passés où les apôtres recevaient le don des langues. Du reste, le prélat annonçait au pasteur que son mémoire avait été communiqué à la chancellerie royale de Copenhague, et il terminait sa missive en faisant d'ardents souhaits pour la réussite de ses projets.

L'évêque de Trondhjem fut plus encourageant dans sa réponse. Il conseilla au pasteur d'allier le commerce à la religion, et d'intéresser ainsi le roi et les négociants de Bergen à renouer les communications avec les contrées polaires. « Le Groënland, disait le prélat, est situé

« non loin de Québec et aux environs de l'île de Cuba. On assure qu'il « s'y trouve de la poudre d'or en grande quantité. Que le commerce « ouvre la voie, et la religion ira à sa suite baptiser les idolâtres. » L'évêque, après ces renseignements de géographie fantastique, confirmait le pasteur dans ses idées et donnait à son zèle les plus grands éloges. Lui aussi, comme son collègue de Bergen, recommandait le futur missionnaire à la chancellerie royale de Copenhague.

Égède vit qu'il ne trouverait d'appui que dans sa propre énergie et dans les secours providentiels du hasard.

XXXVII

Le mémoire d'Égède eut du retentissement. L'idée que jusque-là il avait nourrie au fond de sa conscience éclata au grand jour. Son entourage l'apprit ; ses amis, sa famille, sa femme furent dans la consternation. Le pasteur ne put résister au désespoir, aux larmes de sa compagne ; il lui promit d'abandonner ses chimères, de rester tranquille dans sa cure. Le calme revint au foyer domestique. Mais il fut de courte durée. Égède devint sombre, taciturne. Souvent, plongé dans de profondes méditations, il n'entendait pas les paroles de ses proches et semblait habiter une région avec laquelle tout ce qui l'entourait n'avait rien de commun. Sa femme, d'un œil inquiet, suivait ses angoisses. Elle se lamentait d'avoir épousé un fou. Il y eut de violentes scènes de ménage. Égède, pris entre une guerre intestine et la violence toujours croissante de ses obsessions, se sentait dépérir. Des tracasseries du dehors vinrent augmenter ses chagrins.

Tout projet dont la réalisation demande de l'abnégation, du sacrifice, une grande énergie, un courage à toute épreuve, jouit du privilége de mettre aux abois la médiocrité haineuse, égoïste, jalouse. La masse ne pardonne pas aux gens qui dépassent la mesure commune de faire ce dont elle se sent incapable. Égède fut en butte à des vexations incessantes, mesquines, qui lui rendirent impossible le séjour de sa cure. Alors sa femme elle-même se révolta contre les injustices dont on accablait son mari. Le pasteur s'efforça de lui faire comprendre que leurs souffrances étaient une punition de ce qu'ils avaient résisté à la voix

intérieure et providentielle qui lui commandait de marcher en avant. Les raisons éloquentes de l'opprimé donnèrent à réfléchir à la pauvre créature. On l'avait tant contrariée et persécutée dans la personne de son mari, qu'elle finit par adopter l'idée de la mission avec toute l'ardeur qu'y mettent les femmes lorsque l'exaltation s'empare de leur cœur.

Égède écrivit de nouveau aux évêques. Ils lui répondirent que, le Danemark soutenant une guerre, il fallait, avant tout, attendre la paix. Quatre années s'écoulèrent pour lui dans l'isolement et l'amertume et ne firent que l'affermir dans ses décisions. En 1715, il publia une apologie de ses idées, qu'il data de sa cure de Vogen. Une clameur unanime accueillit cet écrit. Égède était un esprit chagrin et dévoré d'ambition; s'il projetait une expédition au Groënland, c'était dans le but unique de parvenir, et il ne craignait pas de sacrifier à ses projets les jours de sa femme et de ses enfants. En même temps, des navigateurs de Bergen se plaisaient à raconter qu'un navire s'étant brisé sur les côtes du Groënland, l'équipage avait été exterminé et mangé par les naturels. Les inquiétudes du pasteur devinrent sérieuses; il comprit qu'il fallait opter : ou bien abandonner ses projets, ou bien s'y dévouer tout entier, quitter sa cure et engager sérieusement l'existence des siens et la sienne propre. Il faiblit et pencha pour le parti que la foule considérait comme le plus raisonnable.

XXXVIII

C'est alors que sa femme intervint, et, comme une matrone biblique, se redressa de toute sa hauteur. Elle ranima ses forces et remonta son courage. A son avis, il était trop tard pour reculer; il fallait vaincre ou périr. Égède accueillit avec bonheur les encouragements de sa compagne. En 1718, il prit congé de sa mère, de sa famille, de ses amis et de ses paroissiens; il quitta sa cure avec sa femme et ses quatre enfants dont le cadet n'avait pas encore un an, et il arriva à Bergen. Un petit pécule, fruit d'opiniâtres économies et qui devait être bientôt épuisé, constituait toutes ses ressources.

Les navigateurs de Bergen avaient cessé leurs expéditions dans les mers polaires. Le commerce norwégien s'était laissé supplanter par la

marine marchande de Hollande, dont le caractère entreprenant monopolisait la pêche à la baleine, au phoque et au hareng. Égède fut traité par les marins comme un homme qui parle de matières qu'il n'entend pas, par le public comme un visionnaire. Il ne se découragea pas; il évoqua la splendeur des anciens souvenirs et plaida chaleureusement sa cause, en s'adressant un peu à la piété et beaucoup aux intérêts. Ses démarches furent enfin couronnées d'un commencement de succès; il obtint des promesses. Le jour où la guerre prendrait fin, les négociants de Bergen consentaient à renouer les rapports commerciaux avec le Groënland, à la condition toutefois que le roi subventionnerait leur entreprise.

La mort du glorieux roi de Suède, Charles XII, tué à Frédérikshall, fut le signal de la paix. Égède se rendit à Copenhague et envoya son mémoire au collége des missions. Le mémoire et son auteur furent présentés au roi. Le pasteur parla en inspiré; il joignit aux considérations de piété la gloire de recouvrer les possessions illustrées par la vaillance des anciens Scandinaves. Le roi fut touché; il promit aux marchands qui organiseraient une expédition des subsides pécuniaires et l'octroi d'un privilége commercial.

Il ne s'agissait plus que de se mettre à l'œuvre. Égède revint à Bergen. Les négociants, réunis à l'hôtel de ville, reçurent communication des promesses royales. Mais, à ce moment décisif, tout le monde recula. Les marins ne tenaient pas à risquer leur vie dans une navigation dont ils n'avaient plus l'expérience; de leur côté, les négociants voyaient déjà leurs capitaux ensevelis sous les glaces, submergés par la tempête. Une compagnie qui avait commencé à se former entra en dissolution. Égède se trouva seul avec son projet et aussi peu avancé que le premier jour.

Il ne se décourage pas. Il envoie au roi et au collége des missions un rapport sur ce qui s'est passé. Cette fois, on ne lui accorde même pas la grâce d'une réponse. A Bergen, il se multiplie; il prend ses commettants les uns après les autres; il les exhorte, il essaye de faire passer en eux l'ardente conviction du succès qui le transporte. Impossible d'arriver à constituer une société. Les uns, pour se débarrasser de lui, lui proposent une riche cure; les autres l'accablent de railleries. On essaye même de circonvenir, d'influencer sa femme : le pasteur et sa

famille étaient tombés dans une profonde misère; on s'attendait à ce que la famine fît raison de leur persévérance. La mère de famille soutint vaillamment l'assaut; elle ne laissa pas un instant la défaillance arriver au cœur de son mari; son honneur, sa gloire lui étaient chers; elle voulait prouver au monde qu'elle n'avait pas épousé un fou, qu'elle-même jouissait de toute sa raison.

Par le conseil de sa femme, Égède ouvrit une souscription; il allait lui-même recueillir les noms. Les membres du clergé n'osèrent pas refuser leur signature. Les négociants, les uns pour se débarrasser de ses importunités, les autres poussés par un vague espoir d'ouvrir un débouché à leurs opérations, consentirent à souscrire. Après un an de démarches et d'humiliations, Égède parvint à réunir une somme de dix mille rixdalers. Si la somme était suffisante pour commencer l'œuvre, elle était au-dessous de ce qu'il fallait pour l'accomplir. Égède n'hésita pas. Il sut communiquer son enthousiasme à quelques hardis marins, sa confiance à quelques marchands que rassurait la vue d'une première mise de fonds. La société acheta un navire auquel on donna le nom de *l'Espérance* (Haabet). Il devait faire voile pour le Groënland et y passer l'hiver. Deux autres navires furent affrétés en même temps : l'un devait aller à la pêche à la baleine, l'autre était destinée à rapporter à Bergen des nouvelles de l'expédition.

Sur ces entrefaites, Égède reçut une lettre du collége des missions. Le roi lui accordait un petit traitement annuel et 200 rixdalers pour ses frais de voyage. Quelle joie! Le bon pasteur avait du moins de quoi acheter des vêtements chauds et des moyens de subsister dans ce désert qu'il allait affronter.

Enfin, le 3 mai 1721, la galiote *l'Espérance* mit à la voile. La première partie de la lutte était terminée; mais quelles péripéties ne faudra-t-il pas subir avant de pouvoir s'écrier : Victoire!

XXXIX

L'équipage de *l'Espérance* se composait de quarante-six personnes, en y comprenant le pasteur et sa famille. Le petit aviso, chargé d'apporter à Bergen des nouvelles de la galiote, le suivait de près. Quant

au troisième bâtiment, il ne partit que longtemps après. Mais une mauvaise chance l'ayant fait échouer près de Staaten-Huk, il rentra à Bergen avec de fortes avaries.

Neuf jours de vent contraire retinrent le missionnaire au mouillage à peu de distance de Bergen. Enfin, le 12 mai, il put continuer sa route, et, le 4 juin, il aperçut cette terre qu'il avait appelée de tous ses vœux. Pauvre terre promise! plus difficile à atteindre que ne l'avait été jadis celle de Chanaan pour les tribus fugitives de l'Arabie Pétrée.

A douze milles des côtes, le navire fut incommodé par les glaces et tenu presque constamment en échec par la tempête. « Lorsque le temps « était beau, dit le pasteur dans sa relation simple et naïve, nous « avancions à la voile le long des glaces pour chercher quelque ouver- « ture et gagner la terre. Mais la chose était impossible, parce que les « glaces étaient comme attachées les unes aux autres, ce qui formait un « spectacle affreux; on n'en voyait pas la fin! » Le navire, à plusieurs reprises, fut forcé de prendre le large, et chaque fois qu'il mettait le cap sur la côte, le rempart infranchissable de la Banquise le repoussait en pleine mer. Les deux maîtres d'équipage déclarèrent alors que leur intention formelle était de revenir à Bergen. Égède résista avec énergie. Son autorité prévalut sur le découragement et le mauvais vouloir des marins.

Le 24 juin fut une journée de suprême danger. *L'Espérance* se trouva entourée de montagnes de glaces flottantes. Le petit aviso, resté à une portée de fusil, faisait des signaux de détresse; entamé par une glace, il aspirait l'eau par une immense ouverture. La tempête se déchaînait dans toute sa fureur. Le maître d'équipage, saisi de frayeur et mu peut-être aussi par l'idée de la vengeance, descendit dans la cabine et annonça à la femme et aux enfants du pasteur qu'il fallait recommander son âme à Dieu et se préparer à la mort. L'épouse du missionnaire groupa autour d'elle ses enfants, recommanda son âme à Dieu et se prépara à la mort. La nuit et une brume épaisse envahissaient le bâtiment; le vent sifflait dans les cordages; les voyageurs se laissaient aller au gré des flots. Le lendemain, au grand jour, le navire se trouva dégagé des glaces. La joie succéda à la terreur.

Le 4 juillet, la galiote parvint heureusement à jeter l'ancre aux abords d'une côte accessible. La volonté du pasteur avait triomphé.

La foi avait marché sur les flots. Égède mettait enfin le pied sur ce sol du Groënland où lui et sa famille devaient, pendant de longues années, régner et par droit de sacrifice et par droit d'énergie.

XL

Egède aborda sur la côte occidentale dans l'ancien Bals-Revier, actuellement district de Godthaab, et descendit sur une île située au 64° de latitude, qu'il appela *Ile de l'Espérance* (Haabets-Oe). Ce nom devait rappeler à lui et aux siens la nécessité constante de cette vertu cardinale sans laquelle le séjour sur une terre stérile, désolée, maudite, n'eût été pour eux qu'une vie de deuil et de désespoir. Les colons bâtirent une hutte spacieuse en terre et en pierres qu'ils couvrirent de planches. Ils l'inaugurèrent le 31 août aux accents des psaumes chantés par les hommes, tandis que la femme du pasteur et ses enfants étaient agenouillés sur le dur rocher du Groënland.

Les Esquimaux ne parurent guère surpris de cette invasion subite. Ils voyaient, presque tous les ans, les navires hollandais qui abordaient à la côte et qui leur apportaient du fer, du bois et des verroteries, en échange de leurs fourrures et de la graisse de poisson. La présence d'une femme et d'enfants européens leur fut singulièrement agréable. Ils firent aux étrangers un accueil bienveillant, persuadés qu'il ne s'agissait que d'une visite momentanée, d'un échange de produits suivi d'un départ immédiat. Leurs dispositions changèrent quand ils virent que les nouveaux venus procédaient à un établissement de longue durée. Ils s'enfuirent, rompirent les relations et refusèrent de recevoir les compagnons d'Égède chez eux.

C'était une partie à jouer; elle commença. Les Esquimaux ne s'attendaient pas qu'à leur mauvais vouloir le pasteur allait opposer une série de sacrifices, une douceur, un dévouement, une abnégation persévérante et à toute épreuve. Il fallait apprendre la langue du pays. Le pasteur, en abordant au Groënland, ne savait qu'un seul mot : « *Kina?* » (Comment cela se nomme-t-il?) Que de patience, que de travail il fallait pour arriver de ce mot à la connaissance de la langue

matérielle et spirituelle, à la possibilité de converser avec les naturels et de traduire la Bible!

Égède, pour commencer son œuvre de propagande, ne voulait pas attendre qu'il fût au courant de l'idiome esquimau. Il réunissait les sauvages et s'efforçait de leur expliquer les principaux événements de la Bible, au moyen du dessin et des gestes. Son auditoire n'y vit que de la diablerie. Les sorciers du pays (angekoks), qui, par la superstition, tenaient le peuple groënlandais dans une terreur profonde, virent dans le missionnaire chrétien un dangereux rival, et lui déclarèrent une guerre à outrance. Les relations commerciales qui commençaient à se renouer en furent profondément atteintes. Les Danois ne pouvaient rien obtenir des naturels; les Hollandais accaparaient tous les produits.

Il est juste de dire que les Hollandais apportaient dans la pratique des échanges une largeur que la parcimonie des négociants de Bergen empêchait leurs commissionnaires d'imiter. La chasse et la pêche n'offraient de ressources que pour les Esquimaux. Les chrétiens n'en profitaient que dans une proportion fort restreinte, faute de connaître le terrain et de posséder l'habileté nécessaire.

La plus stricte économie avait présidé à la distribution des vivres pendant l'hiver. Le printemps s'annonça sous de tristes auspices. Le fantôme de la famine se dressa devant les colons. Le bâtiment chargé de provisions n'arrivait pas de Norwége. L'avait-on expédié? et dans le cas d'affirmative, avait-il réussi à échapper aux glaces et aux orages? La mauvaise conseillère, la faim, jeta son linceul de découragement sur le petit groupe chrétien. L'équipage résolut de profiter de la première occasion pour abandonner le Groënland. Les baleiniers qui croisaient dans ces parages devaient bientôt leur fournir le moyen d'exécuter leur dessein.

Dans l'impossibilité de pourvoir à la subsistance de ses compagnons, Égède plia encore une fois et se rangea à l'avis commun. Sa femme intervint de nouveau. Elle gourmanda les défaillants, ranima les courages, exalta les esprits; elle les supplia d'avoir pour quelque temps encore de la patience. Par les yeux de son âme, comme le disait plus tard son compatriote Swedenborg, elle entrevoyait l'arrivée prochaine du navire désiré. Quelques jours après, en effet, le bâtiment expédié de Bergen aborda les côtes de l'île. Il apportait des provisions

et, en outre, la nouvelle que le roi voulait établir un léger impôt pour subvenir à l'entretien de la colonie groënlandaise.

XLI

Le missionnaire se mit dès lors ardemment à l'œuvre. Accompagné de ses deux fils, il quitta l'île et passa l'hiver de 1722 chez les Esquimaux. Quoique un long travail de civilisation ait singulièrement modifié l'existence des naturels du Groënland, il suffit d'approfondir, même légèrement, les détails de leur vie intime pour comprendre que ce qu'on appelle en Europe « la dernière misère, » n'est pas comparable aux privations endurées par les Esquimaux, et qu'on ne rencontre rien chez nous qui approche des usages de malpropreté infecte qu'ils pratiquent. Au début de la colonie, c'était bien pis encore. Égède vécut avec ses enfants de cette horrible vie. Que lui importait la boue du sentier pourvu qu'il atteignît son noble but? Les sauvages commençaient à témoigner un peu moins de défiance. Quand il retournait dans l'île, ils venaient volontiers lui rendre visite, surtout quand la faim les poussait à exploiter la charité inépuisable de l'apôtre.

Égède parvint à attirer chez lui plusieurs garçons groënlandais; à force de bons traitements, il les décida à apprendre les premiers éléments de la lecture. Tant que durait l'hiver, les jeunes Esquimaux se laissaient de bonne grâce infliger l'ennui d'épeler les lettres; un bouton de métal, un morceau de biscuit donné après la leçon leur inspirait de la patience. Mais aussitôt que la mer devenait libre, il était impossible de les retenir. Ils couraient à leurs kayaks; ils s'élançaient à la chasse aux phoques, aux oiseaux aquatiques, aux rennes. On ne les revoyait plus.

Quant aux adultes, ils témoignaient aux chrétiens le plus profond mépris; qu'étaient-ce que ces hommes, disgraciés de la nature, qui ne savaient ni manœuvrer une pirogue, ni lancer un javelot, ni harponner un poisson, ni dérouler une ligne? — tristes exemplaires de l'espèce humaine, qui employaient leur insignifiance à contempler un morceau de papier pendant des journées entières, ou bien à murmurer des paroles inintelligibles. Si encore ces malheureux, leur semblait-il, savaient

pourvoir aux besoins des naturels, il y aurait eu moyen de s'arranger avec eux. Mais point; sans le secours des Esquimaux, — de vrais hommes ceux-là,—ils auraient été les premiers à mourir de faim.

Le pasteur poursuivait tranquillement ses efforts qui, pour le moment, rappelaient ceux des Danaïdes. Tant qu'il avait des cadeaux à distribuer, on le laissait prêcher et on feignait de prêter la plus vive attention à ses paroles. Aussitôt qu'il apparaissait les mains vides, on s'enfuyait et on l'accablait de moqueries. C'est, du reste, là un procédé commun à tous les sauvages dans leurs rapports avec les missionnaires. Il y a quelques années, nous séjournions en Égypte, et nous apprîmes qu'un pareil mécompte arrivait souvent à M. Wolff, israélite converti au christianisme et ardent propagateur de la foi nouvelle parmi les fellahs et les nègres de la Haute-Égypte. M. Wolff groupait, tous les soirs, autour de lui de nombreux auditeurs et leur adressait un sermon des mieux raisonnés : « Eh ! bien, mes enfants, disait-il en manière de conclusion, que vous semble-t-il de tout ce que je viens de vous dire? N'est-ce pas que c'est là la vérité ? » — « Donnez-nous un *baqchich* (pourboire), et nous répondrons ensuite, » lui répliquaient aussitôt les naïfs habitants des bords du Nil.

XLII

Le gouvernement danois prenait au sérieux ses possessions groënlandaises. En 1723, il expédia à Égède un assistant, dans la personne du missionnaire Albert Top. Cette fois, trois bâtiments, à la destination du Groënland, avaient quitté Copenhague. Les deux premiers arrivèrent à bon port; le troisième se perdit, en compagnie d'un baleinier hollandais, sur le cap Farewell.

La destinée des colonies primitives commençait à préoccuper les savants du Danemark; Égède reçut l'ordre d'explorer la côte Est. Il partit, le 9 août, avec deux chaloupes. Après une navigation semée de misères et de périls, il ne put atteindre au delà de l'île de Nunarsoït, à 60°,21′ de latitude. A 40 milles de ce point, dans le district actuel de Julianeshaab, il trouva, près d'un endroit nommé Kakartok, une ruine considérable attestant que les Européens y avaient autrefois élevé

des constructions. Du reste, aucune trace historique ; pas de tombeaux, pas d'inscriptions ; aucune tradition parmi les naturels, rien, en un mot, qui pût jeter un rayon de lumière sur le sort des anciens colons du Groënland.

Ayant à peine assez de vivres pour revenir, Égède rebroussa chemin. Les recherches historiques plaisaient à son esprit ; il leur aurait volontiers sacrifié son temps et sa peine. En revanche, il aurait voulu qu'on le délivrât des préoccupations concernant le commerce, auquel il entendait fort peu de chose, et qui empiétaient sur son œuvre de propagande et de civilisation. La conversion des sauvages avançait lentement. Tantôt, au moment du prêche, ils se mettaient méchamment à frapper sur leurs tambours de basque ; tantôt ils consentaient à adhérer à une profession de foi, mais à la condition que cela leur portât bonheur à la chasse au phoque. Lorsque la mer leur refusait du butin, ils accusaient le missionnaire et maudissaient l'influence de ses doctrines. C'étaient leurs sorciers, les célèbres angekoks, qui les entretenaient dans leurs convictions.

L'année suivante, Égède envoya deux jeunes Esquimaux à Copenhague. Au retour du navire, l'un d'eux mourut en chemin ; le survivant raconta à ses compatriotes les merveilles de la ville et de la cour ; il avait vu le roi. D'abord on le considéra comme un fou ; mais il étala les cadeaux dont il était porteur, et on s'empressa d'ajouter foi à ses récits. Les naturels conçurent dès lors une grande idée de la puissance des Européens ; tous brûlaient du désir de faire le voyage et de revenir chargés de présents. Quant au jeune Esquimau, il retourna avec bonheur à son kayak et à sa chair de phoque. Les femmes de son pays trouvèrent même que ce long contact avec les étrangers l'avait fait dégénérer ; il fut longtemps sans trouver à se marier.

Cependant Égède, grâce à sa persévérance, avait fini par réunir autour de lui un groupe de jeunes Groënlandais ; il travaillait avec zèle à leur éducation. Ses enfants lui furent d'une grande ressource ; comme ils avaient avec les naturels des rapports plus fréquents, ils furent les premiers à savoir l'esquimau. Aidé par eux, le pasteur étudia la langue. Bientôt il fut en état de composer une grammaire élémentaire et de traduire les principaux passages de la Bible. Son influence sur la population indigène ne tarda pas à gagner du terrain. Les angekoks

sentirent que le pouvoir allait leur échapper des mains. Une sourde lutte ne convenait plus à leur impatience. Ils avisèrent aux moyens employés par les anciens Skrellings, et complotèrent l'extermination des colons chrétiens. Les jeunes Esquimaux, ayant surpris le secret de leurs parents, en avertirent les enfants du missionnaire. Égède pénétra seul parmi les sauvages, mit la main sur le sorcier en chef, et ne lui pardonna que lorsque les autres eurent juré de se tenir en repos.

Mais tandis qu'il échappait ainsi à la mort, il était menacé d'un autre côté. Malgré la saison avancée, le navire providentiel se faisait attendre. Pour comble d'infortune, les phoques et le poisson furent cette année d'une grande rareté. Pas un grain de poudre ou de plomb pour faire la chasse aux oiseaux et aux rennes. Les baleiniers hollandais avec lesquels, au péril de la vie, on parvint à communiquer, cédèrent à grand'peine une partie de leurs maigres provisions, quelques barils de fèves, quelques sacs de biscuits. La misère était arrivée à son comble; la famine avait éclaté. Passe encore pour le pauvre Égède. Mais sa femme! mais ses quatre enfants!... Il fallait néanmoins faire bonne contenance. Si les sauvages s'apercevaient de la situation des colons, ils étaient capables de profiter de leur faiblesse et de les exterminer tous. L'attitude du pasteur et de sa compagne fut sublime de fierté et de courage. L'œuvre de la propagande avançait et les prosélytes augmentaient avec la misère. « C'est là un signe évident que nous ne « devons pas périr ici, » disait la biblique épouse à son mari.

Les deux courageux époux n'étaient pourtant pas à la fin de leurs épreuves. En 1727, la Compagnie de Bergen se dissout. Elle ne veut plus entendre parler du Groënland. Son commerce ne lui rapporte aucun profit. Égède jette autour de lui des regards inquiets. Eh quoi! ce triste pays n'offrirait aucune ressource au génie humain? Ces montagnes ne renfermeraient aucun métal précieux dans leur sein? Çà et là on rencontre des pierres qui brillent. Le pasteur se met à faire de l'alchimie. S'il allait réussir! la colonie alors subviendrait elle-même à ses besoins. Il aboutit au même résultat que tous ses prédécesseurs; il trouve, au fond de son creuset, la déception. Il n'y laisse pourtant pas l'espérance. Tandis que son compagnon Top rentre en Danemark, lui se sent assez de force encore pour continuer la lutte, pour achever son œuvre.

XLIII

Si la Compagnie commerciale avait abandonné le Groënland, en revanche, le roi Frédéric avait pris chaudement le parti de la colonie. En 1728, il expédia cinq bâtiments avec tout ce qu'il fallait pour fonder un établissement respectable ; il y avait même de quoi construire un petit fortin. Les navires débarquèrent le major Paars, gouverneur général du Groënland ; un détachement de soldats commandés par le capitaine Landorff ; deux nouveaux missionnaires et plusieurs charpentiers et ouvriers, mariés pour la plupart, instruments précieux et futurs colons de cette immense possession danoise. Après les hommes, on mit à terre des chevaux amenés dans le but d'aider à une exploration dans le cœur du pays.

Cette fois, l'expédition avait été exécutée dans des proportions assez vastes pour qu'on eût le droit de s'attendre à de sérieux résultats. De l'île de l'Espérance, la colonie fut transportée à peu de distance, sur le continent, à Godthaab, là où nous la voyons aujourd'hui. Paars et Égède s'aventurèrent avec leurs montures dans l'intérieur du pays. Ils eurent sous les yeux un terrible spectacle : des abîmes de glace, des montagnes de neige, des crevasses sans fond. On eût dit une incommensurable cité de glace bouleversée de fond en comble par un tremblement de terre. On ne découvrait pas une tache noire qui annonçât le sol ; le rocher lui-même disparaissait sous l'éclatant linceul d'un éternel hiver Tel était l'intérieur du Groënland au commencement du siècle passé ; tel l'ont retrouvé, en 1856, les voyageurs de *la Reine-Hortense.*

Comme on le pense bien, les chevaux ne furent pas d'un grand usage. Ils ne tardèrent pas à crever tous. Le sort des hommes ne fut pas plus heureux. Les colons, auxquels, selon l'habitude des entrepreneurs d'émigration, on avait dépeint le Groënland sous les couleurs les plus riantes, furent consternés en présence de la réalité. Pour comble de malheur, le scorbut éclata avec une terrible intensité. Le désespoir poussa les soldats et les ouvriers à la révolte. Égède et les officiers ne faisaient plus un pas sans être armés jusqu'aux dents. Bientôt même ils furent forcés de se dérober pour quelque temps à la

fureur de ces malheureux. Ils durent leur salut au scorbut qui décimait leurs compagnons, devenus leurs ennemis. Les insurgés, la malédiction à la bouche, mouraient un à un dans d'atroces souffrances. Le résultat de cette tentative de colonisation produisit une fâcheuse influence sur l'esprit des naturels. La vue des hommes armés les avait d'abord effrayés et mis en défiance. En les voyant mourir ainsi les uns après les autres, ils attribuèrent leur triste fin à la puissante intervention des angekoks, dont le chancelant crédit fut ainsi consolidé.

XLIV

Frédéric IV mourut sur ces entrefaites; Chrétien VI lui succéda. Le nouveau roi, selon l'habitude, débuta par faire la liquidation de son prédécesseur. Parmi les non-valeurs, on trouva la colonie groënlandaise. Cette pauvre colonie! elle ne figurait qu'au budget des dépenses. Ordre fut donné de la supprimer. Le pasteur Égède fut laissé libre de rester ou de revenir; en attendant, on lui retira hommes et subsides.

Va-t-il abandonner un travail opiniâtre de dix ans, quitter cent cinquante Esquimaux qu'il a su conquérir aux saines doctrines? Non, il reste seul avec sa famille. Les quelques Danois échappés au scorbut, les officiers, les deux missionnaires ses collègues, tout le monde s'empresse de le quitter. Paul, son fils aîné, se voue au négoce; c'est lui qui va faire vivre la colonie. Sa patrie lui refuse de nouer des relations commerciales; il tâchera d'en créer avec des vaisseaux étrangers. Pourvu seulement que les forces physiques ne fassent pas défaut à Égède! Malgré toute son énergie, cette nature d'élite commence à plier sous la fatigue. Sa poitrine se ressent du climat meurtrier. Sa femme aussi dépérit à vue d'œil. Bientôt il est forcé de garder la maison. Paul alors, le négociant, tout en ramassant des pelleteries et de la graisse de poisson, fait de la propagande chrétienne.

Pourtant, en 1733, on a quelque pitié du pauvre pasteur. On lui envoie des provisions. D'un autre côté, le commerce prospère. L'huile de phoque devient une ressource sérieuse pour la colonie. Le problème est résolu. Avec de l'activité, le Groënland peut offrir à l'Europe des produits à échanger. Égède expédie sa cargaison à Copenhague et

envoie en même temps un nouveau rapport sur la nature et la valeur des ressources du pays.

Enfin, après deux ans d'espoir et d'angoisses, arrive un navire danois. L'idée de la colonie est remise à l'ordre du jour. Le roi reprend possession de ses domaines arctiques. L'État monopolisera à son profit le commerce du Groënland; en revanche, il se charge de l'établissement des factoreries et de l'entretien des missionnaires.

Le pasteur a donc vaincu; son œuvre est désormais établie sur des fondements durables. Les rapports sont noués entre la colonie et la métropole de façon à ne plus se rompre. L'établissement ne peut qu'aller en se développant. Mais il est un proverbe qui dit que, dans l'humanité, les hommes remarquables sont comme des météores; pour qu'ils éclairent, il faut qu'ils brûlent. C'est la destinée de toutes les grandes individualités dont l'histoire s'occupe avec prédilection; ce fut celle d'Égède. Sa femme venait de succomber; ses enfants, privés de la tendresse maternelle, réclamaient des soins et une éducation qu'il était impossible de leur donner au Groënland. Lui-même, atteint du scorbut, voyait ses forces décliner rapidement. Il laissa à son fils Paul et à trois missionnaires danois le soin de poursuivre son œuvre, et après quinze années de séjour au Groënland il s'embarqua pour Copenhague, avec la dépouille mortelle de sa compagne, avec son fils cadet, avec ses deux filles. A son arrivée, le roi le nomma surintendant de la mission danoise au Groënland; il le mit en outre à la tête d'un séminaire d'orphelins destinés à être instruits dans la langue des Esquimaux et à devenir une pépinière de missionnaires dans les contrées polaires. Égède acheva son existence à l'île de Falster; il mourut auprès de sa fille, en 1758, à l'âge de soixante-treize ans.

XLV

A mesure que se développaient les factoreries sur la côte occidentale du Groënland, le mystère qui enveloppait toute la côte Est éveillait l'intérêt du gouvernement danois. Deux expéditions importantes furent dirigées vers ces parages : la première, de Peder Olsen, en 1752; la seconde, de Paul Égède et de Rothe, en 1786 et 1787.

Olsen partit de la colonie de Frédérikshaab dans un umiak esquimau, avec quatre Européens. Il explora une partie de la côte Sud, visita quelques golfes du district de Julianeshaab où les Danois ne s'étaient pas encore établis; il y découvrit un grand nombre de ruines datant des anciens Scandinaves. A l'approche de l'hiver, il se bâtit une hutte dans la proximité du golfe Oghitsok. L'année suivante, il reprit son voyage et doubla le cap Farewell. Les glaces l'empêchèrent d'aborder à la côte Est. Du reste, ses provisions étaient épuisées et ses compagnons refusaient de le suivre plus loin. Après avoir atteint le 60°,28′ de latitude, il fut forcé de retourner sur ses pas.

Olsen est le premier Européen qui ait touché la partie méridionale de la côte Est; mais son voyage n'avança en rien les travaux de recherches qu'on faisait sur les anciennes colonies. Égède et Rothe purent voir l'inaccessible côte à deux milles de distance. Des masses de glace plus fortes que d'habitude les empêchèrent de mettre pied à terre.

Les efforts des navigateurs anglais, Davis, Hudson, etc., ne furent pas plus heureux que ceux des Danois. Scoresby est le seul qui semble avoir accompli un exploit hors ligne. Il parvint à toucher plusieurs points de la côte orientale. Mais il arriva à une latitude plus septentrionale que celle où les anciennes colonies devaient être cherchées. Au reste, la partie de la côte comprise entre le 70e et le 75e degré de latitude a été visitée à diverses reprises par des baleiniers danois, anglais et hollandais. Le grand mérite de Scoresby, c'est d'avoir dressé une carte plus exacte que celle que l'on possédait alors; il y a joint une description intéressante de cette partie de la côte. Ses assertions sur la possibilité d'explorer toute la côte Est jusqu'au cap Farewell, en longeant la terre depuis le 70e degré de latitude, semblent sujettes à caution. Les tentatives infructueuses des navigateurs qui l'ont précédé et de ceux qui l'ont suivi en sont une preuve suffisante *.

En 1827, le roi de Danemark, Frédéric VI, homme aimant la science et s'intéressant aux problèmes géographiques, chargea une commission, sous la présidence du comte Moltke, d'étudier le moyen le plus conve-

* Au moment où nous écrivons ces lignes, les journaux nous apprennent que le célèbre navigateur, devenu depuis ministre protestant, est mort à Édimbourg, le 3 avril 1857.

nable d'explorer la côte Est. Celui qui obtint la préférence fut le cabotage avec des umiaks du pays. L'expédition fut confiée au capitaine Graah, marin d'une rare énergie et d'un haut mérite. Graah avait pour instruction de ne pas dépasser le 69e degré de latitude. Si, cependant, à un point plus méridional, il trouvait des traces d'une ancienne colonie, il devait, après avoir atteint le 67e degré de latitude, retourner sur ses pas, afin de consacrer plus de temps à l'exploration de ces vestiges. Le capitaine Graah passa trois années au Groënland. Embarqué dans un frêle canot en peau de phoque, il eut à lutter contre des privations et des périls inouïs. Au point de vue de la découverte d'une colonie sur la côte Est, son voyage ne produisit aucun résultat. Il rapporta néanmoins une relation intéressante, enrichie d'observations nautiques, astronomiques et physiques, d'études de mœurs, de plans de ruines et d'esquisses dessinées d'après nature. Sa carte du Groënland est ce qui a été fait de plus complet jusqu'ici. Graah a relevé la côte Ouest depuis le cap Farewell jusqu'au 73e degré et il a déterminé la longitude de la colonie de Julianeshaab. Jusqu'au 65°,50′ de latitude, la côte orientale a été dressée d'après ses propres indications ; la partie boréale est empruntée aux observations de Scoresby. Pour le reste du Groënland, situé entre Frédérikshaab et Egedesminde, Graah a suivi les données de Giesecke qui, pendant les années 1807-1813, y avait fait plusieurs voyages. Les observations faites par Ginge, Ross, Pickersgill, Égède et plusieurs anciens navigateurs hollandais, lui ont servi à vérifier ou à marquer la plupart des positions géographiques.

XLVI

Nous avons vu, en 1730, le pasteur Hans Égède occuper seul, avec sa famille, l'immense espace du continent groënlandais. Voici quels sont aujourd'hui les résultats de l'idée dont le vaillant missionnaire a conçu le premier germe. La côte Ouest, la seule habitée par les Européens, compte treize colonies, quinze petits établissements de commerce et dix missions. Sur ces dix missions, quatre, Ny-Herrnhut, Lichtenfels, Lichtenau et Frédérikstahl, appartiennent aux Frères Moraves. Les colonies de l'inspectorat septentrional sont : Uppernavik, Omenak,

Rittenbank, Jacobshavn, Christianshaab, Egedeminsde et Godhavn. Celles de l'inspectorat méridional sont : Holsteinborg, Sukkertoppen, Godthaab, Fiskerness, Frédérikshaab et Julianeshaab.

Le Groënland contient environ neuf mille Esquimaux ; c'est toute la population de ce vaste continent. La partie méridionale de la côte Ouest renferme les principales factoreries et donne asile au gros de la population indigène. D'après un recensement exécuté en 1855, on y trouve six mille cent quatre-vingt-dix Esquimaux et cent vingt-deux Européens. Si l'on fait entrer les îles en ligne de compte, les naturels occupent cent trente emplacements, éparpillés sur une bande de trois cents lieues marines de longueur. La colonie de Godthaab, la plus peuplée du Groënland, compte, en hiver, trois cents Esquimaux. En été, ils se répandent le long des côtes ou dans l'intérieur des terres, aux endroits les plus propices pour la chasse ou pour la pêche. Sur soixante autres points, on ne trouve pas plus de vingt-cinq habitants en moyenne.

Au point de vue du travail productif, le nombre des naturels s'élève à mille pêcheurs de phoque. Les pêcheurs de poisson et les jeunes garçons, deux catégories d'individus qui suffisent à peine à pourvoir à leur existence, donnent un chiffre de trois cent quarante.

Les Danois emploient, en fait d'indigènes, deux assistants d'église, treize catéchistes chargés d'enseigner la lecture aux enfants, trente-trois artisans et cinquante-deux matelots ou hommes de peine.

La population esquimaude habite, en hiver, cinq cent trente huttes, ce qui fait en moyenne douze habitants ou deux familles par hutte.

Quant aux Européens établis à poste fixe, on compte cinq missionnaires danois, treize Frères Moraves, deux médecins, treize marchands et inspecteurs, vingt-six ouvriers, pilotes, etc. Les constructions européennes comprennent quatre églises, seize grandes maisons, vingt-quatre petites, vingt-huit distilleries d'huile de poisson, trente-sept hangars et magasins, cinquante huttes en pierre et en terre.

Les moyens de transports consistent en deux cent quatre-vingts umiaks appartenant aux Esquimaux et vingt-neuf appartenant aux Européens. Les plus fortes embarcations peuvent charger trois tonnes. Il y a mille quatre cents kayaks; pas un seul n'appartient à un Européen.

Toute cette population vit tristement; on ne peut pas dire cependant qu'elle meurt de faim. Elle consomme, par an, 500,000 livres danoises de viande de renne, 100,000 livres de chair d'oiseaux, 3 millions et demi de chair de phoque, 240,000 livres de lard de poisson et 100,000 livres de chair de dauphin et de morse. Les harengs, les mollusques et les coquillages entrent pour 4 millions de livres dans la consommation. Nous verrons plus tard comment, malgré cette énorme masse de comestibles, la population indigène, grâce à l'absence totale de prévoyance, se trouve parfois réduite à la dernière misère. Les provisions importées d'Europe consistent en 100 tonnes de pois et de gruau et 100,000 livres de pain et de farine.

XLVII

A une demi-heure de marche de la colonie danoise de Godthaab se trouve l'établissement des Frères Moraves qui porte le nom de *Ny-Herrnhut*. Après avoir visité en détail la factorerie principale, nous nous engageons, à la suite du pasteur Jansen, sur un terrain rocailleux, accidenté, coupé par des flaques d'eau produites par la glace fondue. Point de sentier qui indique une communication suivie entre les deux établissements; les hommes ont beau fouler ce sol ingrat, leurs pieds n'y laissent point de traces. Après une vraie course de chasseurs au marais, nous arrivons sur une des pointes de la presqu'île qui s'avance dans le fiord de Godthaab. Nous sommes parvenus au but de notre pénible pèlerinage.

Sur une des collines qui bossèlent la grande vallée marécageuse s'élève la maison des Frères Moraves. Elle est en bois, cette matière de luxe au Groënland. Il y a un corps de logis surmonté d'un étage avec une tourelle à clocher et deux ailes qui s'avancent parallèlement à la côte. Le rez-de-chaussée du milieu est pris tout entier par une vaste salle garnie de bancs; c'est l'église. Une autre pièce adjacente sert d'école aux enfants indigènes. L'étage est habité par les Moraves et leurs familles. La cuisine, la boulangerie sont disposés dans la cave, qui contient un puits où, bienfait précieux, l'eau ne gèle jamais. L'aile gauche est consacrée à un magasin d'approvision-

nements. Les huttes des Esquimaux s'éparpillent dans le voisinage.

Trois hommes, offrant dans leurs traits le pur type germanique, viennent nous recevoir. Leur accoutrement confectionné en peau de phoque, les capuchons adaptés à leurs jaquettes, l'expression grave et austère de leurs visages, leur donnent un caractère monacal qui cadre assez bien avec l'aspect de leur Thébaïde. En entendant prononcer le nom du personnage qui marche à notre tête, ils ouvrent de grands yeux, se le font répéter deux fois et semblent confondus dans une silencieuse admiration. Tous trois sont nés dans le royaume de Saxe, et, dans leur enfance, ils ont dû entendre gronder le canon de Leipsig et de Dresde. Le plus âgé d'entre eux invite le Prince à venir se reposer dans sa modeste demeure; il lui présente sa femme, vieille compagne de sa vie de privations et d'exil. Il indique respectueusement la seule gravure qui orne les murs de la salle : c'est le portrait de l'Empereur à cheval, gravé *de visu* par quelque contemporain saxon. C'est le seul objet d'art qu'on aperçoive chez les Frères Moraves. Dans la maison du pasteur à Godthaab, il y a d'autres gravures, plus soignées et beaucoup plus grandes; elles représentent les principales batailles de l'Empire. L'épopée du dix-neuvième siècle est bien la légende favorite de tous les peuples du monde.

XLVIII

Les Frères Moraves, vénérables débris de la secte de Jean Hus, fondus plus tard dans la doctrine luthérienne, forment des associations communautaires dans plusieurs parties de l'Allemagne protestante. C'est au commencement du siècle passé qu'ils conçurent l'idée de transporter chez les sauvages l'ardeur de leur propagande. En 1713, plusieurs élèves de l'université de Halle, à la tête desquels était le comte de Zinzendorf, furent animés du désir de convertir les païens. Afin de mettre à exécution leur projet, ils s'associèrent avec les Frères Moraves. En 1731, M. de Zinzendorf, étant allé à Copenhague assister au couronnement de Chrétien VI, y entendit parler du Groënland, des Esquimaux, et des difficultés qu'éprouvaient les missionnaires danois à leur inculquer le dogme chrétien. Il fit connaître cet état de

choses aux Moraves, et les engagea à envoyer quelques membres de leur communauté. Trois Frères, Mathieu Stach, Chrétien David et Chrétien Stach, répondirent à l'appel; ils se rendirent à Copenhague où, après bien des difficultés, ils purent s'embarquer pour leur voyage.

Ces hommes n'étaient pas des prêtres, mais des ouvriers, des artisans qui savaient gagner leur vie de leurs mains, et qui étaient propres à initier les sauvages au travail en même temps qu'à la religion. Ils emportaient avec eux tous les matériaux nécessaires à la construction d'une maison, des outils de toute espèce et des bibles. Hans Égède les reçut avec bienveillance au Groënland. L'appui qu'ils offraient à son œuvre le rendait tolérant à l'endroit des singularités de leurs doctrines. D'ailleurs, ils affrontaient vaillamment les périls et les fatigues; ils se prodiguaient aux malades et aux nécessiteux. La misère même ne les effrayait pas. Jetés dans un pays sans ressource, forcés par leurs règlements de refuser tout secours en argent, ils ne vivaient que des subsides en nature que leur envoyaient de Saxe la communauté mère ou bien les associations moraves établies en Hollande.

Les Moraves furent aux prises avec les mêmes difficultés qu'Égède. C'est après bien des années d'efforts qu'ils réussirent à grouper autour d'eux quelques Esquimaux. La communauté mère saisissait toutes les occasions de leur expédier soit des provisions, soit des encouragements et des livres, soit de nouveaux collègues. Les Moraves s'efforcèrent de pénétrer dans la vie intime des naturels. Ils partageaient leurs expéditions de pêche, leur enseignaient la division du travail, la juste répartition des produits et la façon d'économiser le temps et les forces. En se servant de ces moyens pratiques, ils acquirent sur les Esquimaux une influence qu'ils mirent ensuite à profit pour leurs idées religieuses.

Suivant l'exemple d'Égède, la commune morave du Groënland entoura de ses soins les enfants indigènes. Elle fonda une sorte de crèche où ils étaient reçus. Elle choisit parmi eux les plus intelligents pour les élever dans l'idée d'en faire de jeunes catéchistes. Le plain-chant plaisait beaucoup aux naturels. Les Moraves traduisirent en esquimau plusieurs psaumes de David. C'est en 1743 qu'ils sont parvenus, pour la première fois, à administrer le sacrement du mariage. Le baptême avait été déjà appliqué aux adultes et aux enfants.

Il est certain que les catholiques eussent mis moins de temps à

convertir les Esquimaux. Les sauvages eussent plus vite subi l'ascendant du côté sensuel des cérémonies de l'Église romaine. Les convaincre par le raisonnement au rite austère du protestantisme, c'était une tâche qui demandait une énergie particulière, à laquelle pourtant les missionnaires moraves ne faillirent pas.

En 1757, les Moraves reçurent la visite de leur évêque, Jean de Wateville, l'époux de la sœur du comte de Zinzendorf. Après avoir visité les établissements fraternitaires du Nord de l'Amérique et des Indes occidentales, Jean de Wateville était venu au Groënland. Il y organisa la commune d'une façon définitive. Peu de temps après, de nouveaux apôtres arrivèrent de la Saxe, et la commune de Lichtenfels fut fondée, en 1758, aux environs de Fiskerness. Elle se composait de deux Européens et de quelques adeptes pris parmi les naturels.

Trois ans après, au nombre des nouveaux apôtres envoyés par la Saxe, se trouva David Cranz, écrivain plein de charme et de naïveté, qui, après son retour en Europe, publia un récit des plus intéressants sur ces contrées polaires. Deux autres apôtres amenèrent leurs femmes et leurs familles. Grâce à ce secours, la colonie put se développer et agir avec plus de succès.

Au commencement du siècle présent, cinq cents Esquimaux obéissaient à la loi morave; aujourd'hui, mille naturels environ relèvent des quatre communes établies au Groënland.

XLIX

Les Moraves ne reçoivent que peu de secours en farines, légumes, pièces de bois et vêtements, de la communauté mère. Aussi sont-ils obligés de vivre de la vie du pays. Le temps qu'ils ne passent pas à étudier la langue des Esquimaux et à instruire les enfants, ils le consacrent à réparer leurs habitations, à s'approvisionner pour l'hiver, à demander leur subsistance à la chasse et à la pêche. En été, ils entreprennent des voyages de propagande parmi les Esquimaux, ou bien ils se joignent à leurs expéditions. De temps en temps, un Frère se détache de la mission, va passer un an dans sa patrie, en Saxe, se retrempe dans son air natal et revient. On profite de son retour pour

envoyer aux exilés les annales de toutes les communes et les livres religieux nouvellement parus. Les enfants des Frères sont envoyés en Saxe et élevés aux frais de la communauté.

Aujourd'hui, grâce à d'incessants efforts, plusieurs Esquimaux sont suffisamment disciplinés pour remplacer les Frères à l'école et pour se substituer à eux dans une foule de travaux manuels.

Les jours d'un Morave au Groënland se suivent et se ressemblent. A huit heures du matin, tous les membres de la commune, européens ou indigènes, se réunissent. On fait une prière, on chante un psaume. Puis, les hommes vont à la pêche, les femmes rentrent chez elles; les petites filles se rendent chez une femme mariée et y reçoivent les premiers éléments de l'instruction; les garçons apprennent à lire et à écrire sous la direction d'un Frère ou d'un catéchiste du pays. Le soir, à la rentrée de la pêche, nouvelle réunion; prière et psaume. Deux fois par semaine, exercices avec les catéchistes esquimaux destinés à propager l'instruction parmi leurs compatriotes. Le dimanche, prêche. Puis la semaine recommence, apportant les mêmes occupations et les mêmes incidents.

La Bible traduite par Luther est la seule qui soit en usage. Un Morave ne peut pas épouser une femme du pays; il se marie en Saxe. En revanche, on encourage parmi les naturels les unions matrimoniales et on proscrit avec énergie le veuvage et le célibat. En général, les Frères s'immiscent dans tous les détails de la vie privée de leurs ouailles. Ils tiennent à diriger non-seulement leurs pensées, mais tous leurs actes. Ils prennent en tutelle les infirmes et veillent attentivement à ce que les orphelins ne soient ni délaissés, ni dépouillés de leur héritage. A vrai dire, ce dernier soin ne leur cause pas un grand embarras dans un pays où la propriété immobilière n'existe pas, et où d'ordinaire toute la fortune de l'indigène consiste dans le travail de ses bras et dans la possession de quelques outils.

Malgré toutes les améliorations qu'ont importées au Groënland les Danois et les Moraves, la population reste stationnaire; elle tend même à décroître. Le pays compte aujourd'hui neuf mille habitants. En 1762, David Cranz fixait à dix mille le chiffre des Esquimaux. Si l'on admet ce nombre comme vrai, il faut en conclure que la mortalité augmente au Groënland de concert avec la civilisation. C'est un phénomène qu'on remarque souvent chez les peuples sauvages.

La civilisation, quand elle ne développe pas la vie, supprime sans pitié les instruments indociles qui n'acceptent d'elle que ses inconvénients et ses abus.

L

L'étranger qui, après s'être arrêté chez les missionnaires danois de Godthaab, passe à l'établissement des Frères Moraves, aperçoit du premier coup d'œil une différence entre les Esquimaux soumis aux pasteurs protestants et ceux qui suivent les règlements de la commune de Ny-Herrnhut. Les naturels qui se rattachent à la commune, sont moins propres d'aspect, moins communicatifs, moins gais d'allures. Le costume des femmes, au lieu de briller de couleurs éclatantes et d'être enjolivé de verroteries, de peaux d'oiseau ou de phoque soigneusement apprêtées, tombe dans un délabrement complet. Le haillon groënlandais apparaît là dans sa hideuse décomposition. Les appareils de chasse et de pêche, les kayaks et les pagaies ne sont plus confectionnés avec ce fini qui touche presque à l'art. L'attitude de l'Esquimau est morne, craintive ou sournoise.

Si l'on cherche la raison de cette différence si marquée entre deux colonies si peu distantes de la même population, on s'aperçoit qu'elle tient essentiellement à la nature du régime auquel les deux groupes obéissent. A leur arrivée au Groënland, Égède et ses compagnons avaient trouvé dans les Esquimaux un peuple chez lequel la liberté individuelle ne connaissait pas de limites. On n'apercevait pas même de traces de l'autorité paternelle, la première entre toutes. Dès que l'enfant pouvait se suffire à lui-même, dès que l'appui de ses parents n'était plus un besoin pour lui, il suivait, à ses risques et périls, ses impressions, ses désirs, sans tenir compte de l'avis ou de la volonté des anciens. De leur côté, les parents ne réclamaient en aucune façon contre cette émancipation, qu'ils considéraient comme naturelle et légitime. Personne n'exigeant l'autorité, personne n'accordait l'obéissance. Le même système ou à peu près, présidait aux relations entre les hommes et les femmes, entre les maris et les épouses. Si l'on s'entr'aidait, si l'on travaillait ensemble, c'était par suite d'un consen-

tement spontané et volontaire, et nullement d'une obligation contractée en vertu d'une loi ou d'une coutume.

D'antiques traditions, datant des premières colonies scandinaves, rapportent que, dans les temps anciens, les Esquimaux étaient soumis à une autorité de fer qui les étreignait à tous les instants de leur existence. Lassés de ce joug, ils se révoltèrent, exterminèrent leurs hiérophantes, leurs chefs et leurs sorciers; ils s'éparpillèrent dans tous les sens, et depuis on n'a plus aperçu chez eux le moindre vestige de pouvoir. Or le protestantisme qui apporta aux sauvages du Groënland la foi chrétienne n'est pas antipathique au sentiment individualiste de l'homme. Les pasteurs luthériens n'ont donc pas combattu l'isolement dans lequel vivent les Esquimaux et auquel ils tiennent à cause de leur existence tout entière consacrée à la chasse et à la pêche. Satisfaits d'avoir conquis sur les naturels une influence d'un ordre purement spirituel, s'ils s'immiscent dans leur vie matérielle, c'est pour leur donner des conseils relatifs aux moyens d'améliorer leur condition, pour concilier les légers différends qui s'élèvent entre eux, ou bien pour apaiser les contestations survenues entre les indigènes et le marchand fonctionnaire qui les exploite.

Les Frères Moraves ont suivi une marche toute différente. A première vue, ils semblent réunir au suprême degré toutes les conditions pour civiliser les sauvages. Sortis eux-mêmes des rangs infimes du peuple, n'ayant reçu qu'une éducation élémentaire, tous ouvriers manuels, ne se livrant pas au commerce par esprit de secte, on dirait qu'ils sont plus rapprochés des travailleurs incultes au milieu desquels ils vont vivre. Ne les associent-ils pas à leurs travaux? Ne contribuent-ils pas par la pratique à étendre le cercle de leurs besoins et à les initier aux moyens de les satisfaire? Malgré tous ces avantages, les Moraves réussissent moins que les Danois. Le système communautaire qui constitue la règle de leur vie et qu'ils observent rigoureusement paralyse tout. Au lieu de laisser les Esquimaux vivre à leur guise, ils s'efforcent de les grouper, de les entasser dans un seul centre, afin de les avoir mieux sous la main. Les principes de spontanéité, de libre arbitre, si précieux au point de vue matériel pour les indigènes, ils les étouffent en eux; ils mettent leur système au-dessus du caractère des habitants, de la nature de leur sol, des conditions de leur existence. Observateurs rigides du

dogme de l'autorité communautaire, aggravée encore par la religion, ils proscrivent avec persistance toute manifestation d'idée primesautière. De là proscription des jeux, de la danse, de la musique, du chant profane. Le communisme en théorie, dans l'application une uniformité contre nature et un ennui éternel, telle est en un seul mot la cause de la misère et de l'abrutissement des naturels groupés autour du drapeau des Frères Moraves.

L'enthousiasme que nous avons excité à Ny-Herrnhut n'a pas dû être sans restrictions. Nous étions trop bruyants, trop mondains; plusieurs fois, nous avons dû, malgré nous sans doute, briser quelques mailles du filet si ingénieusement tressé dans lequel les Moraves enferment leurs ouailles.

LI

Le fait est qu'à notre bord les naturels ont rencontré autre chose que le sombre rigorisme de la commune. Au retour de notre excursion, nous trouvons le pont envahi par les femmes et les enfants des indigènes. Les hommes qui n'ont pas pu avoir de place sur le pont circulent dans leurs kayaks depuis le matin jusqu'au soir autour de notre navire. Ils n'y montent que lorsqu'il s'agit de quelque rude corvée. Alors ils accourent, en riant, donner un coup de main aux matelots et se montrent heureux et fiers de pouvoir se rendre utiles. Du reste, respectueux, d'une tenue parfaite, ne demandant rien, groupés modestement aux endroits où ils gênent le moins la circulation, ils acceptent avec joie le moindre présent, un morceau de biscuit, un brin de lard, une chique de tabac.

Les Esquimaux n'ont pas tardé à s'apercevoir que les objets confectionnés par eux sont vivement recherchés. Aussi s'empressent-ils d'apporter à bord tout ce qu'ils possèdent. Peu soucieux de l'argent, ils mettent la quantité au-dessus de la qualité, la dimension au-dessus de la valeur intrinsèque. Une pièce de cent sous leur fait plus de plaisir qu'un napoléon. Les sous neufs surtout sont grandement demandés. Au contraire, les pièces de 1 fr. et de 2 fr., quand elles sont ternes, ne jouissent que d'une faveur douteuse. Mais veut-on voir leur grosse face resplendir de bonheur, on n'a qu'à leur offrir de vieux habits, des

cravattes, des casquettes, des chemises en lambeaux, des haches, des couteaux, voire même des joujoux. Les femmes sont très-sensibles aux mouchoirs, aux morceaux d'étoffe de couleur voyante, et surtout, on l'a déjà deviné, aux miroirs. Et pourtant ces miroirs sont fidèles; ils reflètent une bien triste image, —à moins, ce qui est indubitable, que l'illusion n'interpose son prisme flatteur entre le verre et la pupille des femmes groënlandaises. Ces pauvres créatures! elles paraissent encore plus laides, placées qu'elles sont à côté de deux jeunes et gracieuses Danoises, la femme du médecin et la femme de l'assistant du pasteur.

Ces deux dames ont accepté l'invitation à dîner du Prince; placées à la table, servie avec luxe, elles suivent d'un regard mélancolique cette brillante et inattendue apparition de la vie européenne, qui s'évanouit avec rapidité et qui laissera après elle le vide d'un beau rêve, la tristesse qu'amène à sa suite une joie inespérée, mais trop fugitive. Oh! ce beau navire! cette noire hirondelle des mers, aux ailes agiles, pourquoi ne les emmènerait-elle pas, les blondes exilées, elles et leurs époux, en Danemark, dans leur patrie, là où il y a des arbres et des fleurs, du soleil et un foyer de famille, des souvenirs d'enfance, des amitiés du jeune âge, une vieille grand'mère qui vous gâte, et des compagnes qui viennent vous aider à passer joyeusement les longues veillées de l'hiver? Les deux jeunes femmes restent pensives. Il eût peut-être mieux valu pour elles que la corvette n'abordât pas à la triste colonie de Godthaab.

LII

Cependant les Esquimaux observent attentivement et du coin de l'œil tous les détails du navire. Leur attention est attirée tout à coup par une douzaine d'individus qui montent sur la dunette. Ils regardent avec étonnement ces êtres incompréhensibles qui tiennent chacun à la main un objet en métal, brillant comme le soleil, et affectant les formes les plus bizarres. Ce sont des tubes tordus dans tous les sens; les uns évasés, d'autres arrondis; ceux-ci tournés en spirales; ceux-là sont de simples tuyaux de bois percés de quelques trous. Un signal est donné par un petit homme placé au milieu du groupe; aussitôt les porteurs de

ces étranges machines font éclater un bruit semblable au tonnerre. Les Esquimaux tressaillent. Puis succèdent des accords mélodieux, suaves, pleins de verve et d'entrain, des sons d'une douceur, d'un caressant inexprimable. Nos hôtes sont dans le ravissement. Chaque fois que notre orchestre termine une valse, un quadrille, leur figure exprime un sentiment d'inquiétude ou de regret, lequel, aussitôt que la musique recommence, cède à un sentiment de vive et franche joie.

Cependant, sur l'avant du navire, endroit spécialement réservé à l'équipage, la satisfaction que procure la musique, se manifeste d'une façon plus patente encore. On entend des piétinements. On aperçoit des couples qui tournoient. Quelques paroles d'encouragement sont parties du rouf, et en un clin d'œil le pont a pris l'aspect d'une salle de bal. Les femmes groënlandaises, après quelques moments d'hésitation, se sont laissé entraîner dans le tourbillon des polkas et des contredanses.

Si le plaisir est nouveau pour les Esquimaux, le spectacle n'est pas moins piquant pour nous. Ces femmes aux larges faces mogoles, à la coiffure chinoise, avec leurs spencers bariolés, leurs luisantes culottes en peau de phoque, leurs bottes à l'écuyère blanches ou rouges, tournoyant appuyées sur les bras des matelots, offrent un aspect dont n'approche même pas la bigarrure d'un bal masqué à l'Opéra. Quelques-unes, les toutes jeunes, ne vont pas trop mal; elles ont bien vite saisi la mesure, ce qui prouve en faveur de leur organisation musicale. Aussi les voit-on se livrer avec abandon aux plaisirs de la danse.

Mais bientôt des rivalités se font jour. Celles qu'on invite de préférence toisent avec un air de triomphe les compagnes que leur âge ou leur maladresse condamnent à l'immobilité. Décidément, les femmes sont les mêmes sous toutes les latitudes; toutes ont de la vanité, même au Groënland. La danse, sous l'impulsion donnée par le Second du bâtiment, va son train avec une gaieté de plus en plus communicative; les enfants mêmes, groupés dans un coin du pont, font des contorsions et gambadent en poussant de petits cris d'allégresse. On les bourre de bonbons et de sucreries; ils ne se sont jamais trouvés à pareille fête.

LIII

L'honorable pasteur Yansen et la petite colonie danoise de Godthaab assistent à l'impromptu avec une satisfaction qu'ils sont loin de dissimuler. Quant aux Frères Moraves, aucun d'eux n'a paru à bord. Ces plaisirs d'Amalécites les eussent d'autant plus scandalisés que la majorité de notre public esquimau se compose d'ouailles faisant partie de leur association. Ces braves paroissiens semblent vouloir en un jour se récompenser de l'ennui éternel qu'on leur impose. Le pasteur Yansen parvient avec peine à coordonner les impressions tumultueuses qui envahissent sa tête à la vue d'un bâtiment français. Jusqu'ici, il n'avait vu que des navires anglais, danois ou allemands. C'est la première fois qu'il aperçoit le drapeau tricolore flottant à la poupe d'un navire de guerre.

On comprendra la variété des impressions que laissent après elles les colonies flottantes des divers peuples, quand on considérera que chaque bâtiment, arrivé dans un pays étranger, devient immédiatement le centre d'un mouvement analogue aux éléments qui caractérisent la race des navigateurs. Un navire anglais mouille dans une rade; on entend le bruit de sa chaîne qui tombe dans l'eau, la voix saccadée de l'officier qui commande la manœuvre, et puis tout est dit; un silence complet s'établit. Les indigènes viennent à bord visiter le bâtiment, quand toutefois on veut bien les y admettre; on les reçoit avec les plus minutieux égards; ils admirent la perfection des détails, l'exquise propreté, le sens pratique qui a présidé à l'installation du moindre objet. L'équipage descend à terre; les matelots envahissent les débits de liqueurs fortes; ils s'en gorgent en silence, ou bien, parfois, s'adonnent à un violent pugilat. Les officiers, eux, leur « Guide » à la main, courent déposer leur carte aux monuments ou aux curiosités de l'endroit, tandis que le commandant et les employés d'administration font une minutieuse enquête sur les produits à introduire ou les matières premières à exporter.

Le navire français est une vraie ruche; tout s'y meut, tout y bourdonne. L'état-major et l'équipage se sont bientôt répandus sur la côte. On y fait connaissance avec les principaux personnages de la localité. On les séduit par son entrain; on les conduit à bord. Ils arrivent;

les dames ont de fraîches toilettes; on s'empresse de leur faire les honneurs du navire. On rit, on raconte. On se met au courant de l'histoire intime de ses hôtes; on invente des parties de plaisir. On provoque des réunions, des bals; on danse. On chante les nouveaux airs de Paris. On devise à perte de vue sur la littérature, les arts, les commérages de la grande capitale. Les matelots, de leur côté, ne tardent pas à se faire des amis parmi les indigènes. A terre, à chaque pas, on rencontre des groupes composés de marins et de naturels, bras dessus bras dessous, frayant ensemble et s'épanchant sans limites. Afin de paraître bien élevés, les indigènes font semblant de comprendre le patois que le matelot français a l'habitude de composer à l'usage de tous les étrangers indistinctement. Bref, après quinze jours de mouillage, la fusion est complète; les situations, les histoires, les biographies, les mécomptes et les bonheurs réciproques sont connus et approfondis.

Arrive le moment de l'appareillage. On va lever l'ancre. L'Anglais liquide ses comptes, vérifie ses notes de commerce, enregistre ses observations politiques. Le Français fait ses adieux; il distribue de petits présents, il emporte de tendres souvenirs. Enfin les deux navires dérapent. L'Anglais laisse après lui de l'argent, des commandes et les germes d'un grief que le ministère saura utiliser au besoin; le Français, ayant formé sur la rive étrangère un parti tricolore. Après le départ de l'Anglais, les indigènes se livrent à des calculs; l'éloignement du navire français donne lieu à des regrets. Commercialement parlant, l'Anglais a la supériorité; au point de vue de l'influence morale, de la propagande instinctive et souvent involontaire des idées, le séjour du Français n'est pas toujours agréable aux autorités étrangères, surtout quand elles sont de leur nature chagrines, défiantes et jalouses.

LIV

Les voyageurs qui, dans leurs pérégrinations, se proposent pour but spécial l'étude de la nature humaine, arrivés au Groënland, n'ont pas à craindre les distractions. Leur attention peut se concentrer tout entière sur le sujet de leurs observations. L'aridité du sol et la triste solitude de ces déserts ne peuvent exciter d'intérêt que chez les savants qui font

du moindre caillou le pivot d'un système. Ici, l'Esquimau absorbe à lui seul toute la curiosité. Du reste, les efforts des missionnaires sont restés stériles ; la civilisation n'a pu prendre sur ces êtres primitifs, pas plus qu'elle n'est parvenue à modifier le sol du pays, frappé d'un arrêt de stérilité perpétuelle. Le genre d'existence des naturels, leurs habitations, leurs travaux sont restés les mêmes ; et quant à leurs mœurs, coutumes, superstitions, etc., si les Danois, en se servant de la foi chrétienne et du principe d'autorité, sont parvenus à les transformer chez ceux des indigènes qu'ils tiennent à leur portée, ils n'ont exercé aucune action sur les Esquimaux de la côte orientale du détroit, qui, livrés complétement à eux-mêmes, ont, malgré leurs relations commerciales, conservé au moral leur ancien type traditionnel.

Pour que l'Esquimau devienne tout à fait intéressant, il faut, autant que possible, le dépouiller des éléments étrangers qui, du reste, ne tiennent que superficiellement à sa nature. Alors il est réellement curieux, parce qu'il est lui-même.

L'Esquimau habite, en été, une tente ; l'hiver, il se blottit dans une hutte. Les huttes, bâties habituellement sur des endroits élevés, afin de faciliter l'écoulement de l'eau produite par la neige fondue, sont construites en pierres jointes avec de la mousse et de la tourbe. Hautes de deux mètres à peine, revêtues d'un toit plat couvert de mottes de gazon, elles reçoivent le jour d'un seul côté, par une ouverture garnie de boyaux de phoque cousus et transparents. On y entre, en se baissant jusqu'à terre, par un fossé étroit qui sert de porte. L'intérieur est tapissé de peaux de phoque et de rennes qui ont déjà fait leur service sous forme de doublage de canots.

Une hutte renferme souvent assez d'espace pour que plusieurs familles trouvent à s'y loger. En face de l'entrée, semblables à des stalles d'écurie, se trouvent les couchettes formées avec des planches et élevées à un pied du sol. Un poteau placé auprès du grabat soutient le toit et sépare les compartiments afférents à chaque famille. Au milieu, sur un soubassement de pierre, une lampe chauffe une marmite en serpentine dans laquelle on prépare les aliments. Cette lampe est entretenue au moyen de l'huile de poisson. La mèche est en mousse séchée, filée très-fin et disposée en minces couches sur un des côtés du foyer. Confectionnée de cette façon, la lampe ne fume pas, et elle donne assez de

chaleur non-seulement pour cuire la nourriture, mais encore pour entretenir dans la case une chaleur d'étuve. Chaque famille qui occupe la hutte possède sa lampe et sa marmite. Au-dessus de la lampe, sur une tringle en bois, le pêcheur suspend et sèche ses vêtements et sa chaussure humides.

La femme groënlandaise, accroupie sur le grabat, les jambes pliées à la turque, s'occupe de couture, toutes les fois que les soins de la marmite ne réclament pas sa présence. L'homme, assis sur la même couchette avec les enfants mâles, tourne le dos à sa moitié.

Le séjour d'une hutte est impossible pour un Européen doué d'un odorat vulgaire. La chair souvent corrompue des phoques et des oiseaux, le sang caillé, le poisson de l'avant-veille qui attend le consommateur, l'infecte huile de phoque, la dépouille humide du pêcheur exposée à l'action de la lampe, les vases contenant le seul cosmétique dont les femmes groënlandaises se servent pour l'entretien de leurs crinières et exhalant des miasmes ammoniacaux, tout cela, dès l'entrée, vous prend à la gorge, vous suffoque et vous force de chercher votre salut en plein air, tandis que l'odeur, témérairement aspirée, vous poursuit des heures entières comme un remords.

Au printemps, lorsque le dégel a disjoint le toit et démoli à peu près la hutte, l'Esquimau se réfugie volontiers sous la tente. Ces habitations sont formées d'une double couverture de peaux étendue sur des perches jointes ensemble par une extrémité. L'intérieur est en peaux de renne, le poil en dedans, l'extérieur en peaux de phoque, épilées, frottées avec de la graisse, rendues imperméables à la pluie et malheureusement impénétrables à l'air. Même grabat, même lampe et même odeur.

Les exigences de la pêche sont cause que les huttes, de même que les tentes, s'éparpillent à proximité de la mer. Ces laboureurs de l'Océan tiennent à avoir à leur portée le fugitif sillon où le besoin les force de chercher tous les jours une nouvelle récolte.

LV

L'hiver au Groënland est la saison de misère. Les naturels alors ne vivent que de poisson, heureux lorsqu'ils en ont assez pour remplir

leur marmite. Le défaut de prévoyance est la cause principale de leurs privations. Quand la nourriture abonde, ils dévorent le plus qu'ils peuvent. En automne 1855, le docteur Rink a vu des indigènes qui, pendant deux ou trois mois, consommaient journellement au moins dix livres de viande, sans compter les coquillages et les végétaux. On rencontre des jeunes gens qui, au commencement de l'hiver, jouissent d'un air de bien-être voisin de l'obésité. Au printemps, après avoir traversé l'hiver, ils apparaissent hâves, décharnés ; ce sont les fantômes d'eux-mêmes.

La population de Julianeshaab est la seule qui s'approvisionne un peu pour l'hiver. Le même docteur Rink a calculé que, dans l'hiver de 1854, les deux mille six cents Esquimaux de la côte méridionale rassemblèrent environ quatre cents tonnes de lard de cétacé, dans des outres de peau de phoque, vingt-six mille livres de viande et cent vingt-six mille livres de poissons séchés. A mesure qu'on avance vers le Nord et que la pêche devient plus abondante, la prévoyance des habitants diminue.

A la fin d'avril commence la vie nomade de l'été. L'existence se présente alors sous des formes plus accessibles. L'opinion que les Esquimaux sont des mangeurs de chair crue est erronée ; la chair cuite leur plaît davantage. Toutefois, quand ils sont en mer, après la capture d'un phoque, ils ne dédaignent pas une gorgée du sang tout chaud de l'animal harponné ou un morceau de lard arraché tout frais des flancs palpitants encore de la bête. Les femmes elles-mêmes, chargées de dépecer la proie, aiment à régaler de cette façon les voisines qui assistent à l'opération. Mais cela ne prouve pas qu'ils aiment de préférence la chair crue.

L'Esquimau ne connaît le pain que comme un article de luxe ; il lui substitue en général de petits harengs séchés. La viande de renne arrive rarement dans la hutte. Habituellement les chasseurs la consomment sur place. Quant aux quelques lièvres, on les met bien au-dessous des phoques.

La préparation des aliments ne cause pas un bien grand embarras aux femmes groënlandaises. Les marmites ne sont jamais lavées, à moins que la voracité des chiens ne se charge de la besogne. La marmite de famille est le seul récipient où l'on place indistinctement toutes les

denrées alimentaires. La cuisson une fois accomplie, on boit la soupe; puis on dépèce avec ses doigts, sur une planchette, poisson, viande, oiseaux, bref tout ce qui est solide. Le meilleur morceau est destiné à l'étranger; le maître de la maison le lui présente après l'avoir, au préalable, poliment essuyé avec sa langue. Le même organe dégustatif sert de serviette; c'est avec cela qu'ils essuient leurs mains. Les heures de repas ne sont pas réglées; on mange quand on a faim. D'ordinaire, pourtant, le repas principal a lieu au retour des pêcheurs. Les hommes mangent les premiers et à part. Les femmes, investies de la manipulation des subsistances, prennent amplement leur revanche en s'adjugeant tout d'abord les morceaux de la première catégorie; elles mangent, du reste, depuis le matin jusqu'au soir, et se soucient peu d'empiéter sur les besoins de leurs maris. Leur grand bonheur est de bourrer les enfants jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus bouger et qu'ils roulent par terre comme des boules.

N'ayant jamais entendu parler des aventures de « la Cigale et la Fourmi, » peu importe aux Esquimaux que la bise arrive et traîne à sa suite la famine. A l'époque où le phoque s'éloigne des côtes, ils vivent de coquillages, d'herbes marines, et, au besoin, dévorent les peaux des tentes et leurs chaussures. L'essentiel, c'est qu'il y ait de l'huile dans la lampe; avec du feu et de l'eau, on parvient à tirer parti d'une vieille vareuse en peau de phoque, devenue avec le temps hors d'usage.

Depuis quelque temps, les Esquimaux commencent à se passionner pour les denrées exotiques, telles que les fèves, le gruau, la morue sèche, le pain, etc. Mais que n'obtiendrait-on pas d'eux pour une poignée de tabac ou un verre d'eau-de-vie! Si jamais les Esquimaux sont appelés à pratiquer le suffrage universel, la lutte électorale ne pourra s'établir qu'entre le marchand d'eau-de-vie et le marchand de tabac, à moins que le même individu ne réunisse en lui les deux qualités, auquel cas il est sûr d'être élu à l'unanimité. Le seul produit européen qui n'ait pas encore pu gagner la faveur des Esquimaux, c'est la viande de cochon. Ils ont eu l'occasion de voir des spécimens de la race porcine; les instincts malpropres de cet animal éminemment civilisé leur inspirent une répugnance qu'ils n'ont pas pu vaincre. Le proverbe de la paille dans l'œil du voisin n'est pas encore arrivé jusqu'au Groënland.

Karl Girardet, d'après Ch. Giraud

J. Quartley, sc.

ESQUIMAUX.

LVI

Par un contraste bizarre, l'hiver, habituellement très-rigoureux dans les contrées arctiques, s'y adoucit quand, au contraire, il augmente d'intensité en Europe. Une série d'observations recueillies sur place prouvent surabondamment le fait. Le journal d'Égède mentionne que l'hiver de 1739-40, mémorable en Europe par l'abaissement excessif de la température, avait été signalé par sa clémence au Groënland. Au mois de janvier, on y voyait des oies sauvages.

Quelle que soit la rigueur du froid, la hutte de l'indigène reste constamment à l'abri : grâce à son peu d'étendue et au feu des lampes, il se produit une telle évaporation, un tel dégagement de calorique, que les habitants peuvent y rester impunément dépouillés de leurs vêtements. Les Européens, qui n'ont pas encore pu s'habituer à l'odeur de l'huile de poisson brûlée, combattent le froid avec de la tourbe, des broussailles de bouleau ou de saule nain, là où par hasard il s'en rencontre, avec du charbon importé d'Europe, ou bien encore avec du bois flotté que les courants apportent d'Amérique. Cette dernière ressource est assez considérable. Le bois flotté qu'on ramasse sur les côtes s'élève, en y comprenant les débris de navires, à une moyenne de vingt mille pieds cubes. C'est surtout aux environs de Fiskerness et de Godthaab que ce bois flotté, poussé par les courants, vient attérir.

Les violentes perturbations qui ont bouleversé le sol de l'Islande ne paraissent pas avoir atteint les côtes du Groënland. Ni étrangers ni indigènes ne se rappellent avoir entendu parler d'un tremblement de terre. En revanche, la tempête visite fréquemment ces parages; elle est quelquefois accompagnée d'éclairs, mais rarement de foudre; du moins les indigènes semblent ignorer ce dernier phénomène. Quant au tonnerre, c'est une question de savoir si le bruit qu'on entend et qui lui ressemble, ne provient pas du craquement des glaces qui se détachent avec fracas et qui roulent du haut des montagnes.

Cette nature désolée, sauvage, est éclairée par un soleil aux allures les plus excentriques. Au mois de juin, les rayons de l'astre ne quittent pas, de toute la nuit, les cimes des montagnes et des glaciers. Il n'est

pas d'écriture tellement fine qu'on ne puisse la déchiffrer à l'heure de minuit. Les pêcheurs et les chasseurs s'en réjouissent; ils peuvent, à toute heure, exercer leur métier. Quant aux navigateurs qui s'aventurent sur les côtes en été, ils profitent de cette clarté des nuits pour éviter plus facilement le contact des glaces flottantes. A l'époque où le soleil ne descend plus de l'horizon, il perd son intensité la nuit; il prend alors les airs d'une grosse lune et se laisse contempler impunément. L'hiver, il se repose. A partir de l'île de Disco, on ne le voit pas se lever une seule fois depuis le 30 novembre jusqu'à la mi-janvier. Malgré cela, les nuits ne sont pas épaisses. Les sommets des montagnes restent éclairés; les étoiles, la lune, la réverbération des neiges donnent une clarté presque suffisante aux yeux petits mais perçants des naturels.

Ce climat inégal, joint à un sol aride, rend le Groënland malsain pour tous les êtres inorganiques. Les mousses et les lichens constituent la base de la végétation; il y en a de toutes les couleurs, verts, blancs ou jaune de soufre. C'est la pâture favorite des rennes et parfois la dernière ressource des hommes dans les temps de disette. Il y a quelques plantes sauvages dont les hommes tirent parti. Ainsi les Esquimaux emploient la racine de l'angélique qu'ils mangent crue; ils consomment également des fraises de diverses espèces qui mûrissent à la fin d'août et qui se retrouvent même en hiver sous la neige; ils recueillent le cochléaria, précieux antiscorbutique, ainsi que plusieurs sortes de graminées marines. On a essayé, aux environs de Julianeshaab, de cultiver des pommes de terre; elles ont poussé à la suite d'un hiver très-chaud; mais ce fruit, complétement privé de goût, n'a jamais dépassé la grosseur d'une noisette. Du reste, c'était une culture exceptionnelle; on n'a fait que des essais très-restreints. La rave blanche réussit, dit-on, davantage; mais il faut que les embarras de la culture dépassent les profits de la récolte, puisqu'on n'en trouve nulle part sur la côte.

On comprend, d'après tout cela, combien l'élève du bétail offre de difficultés. Les naturels ne se sont jamais préoccupés de ce moyen d'accroître leurs ressources. A force de précautions et de soins, les Danois et les Moraves sont parvenus à acclimater quelques animaux domestiques. Mais, à l'époque de la plus grande prospérité du pays, on ne pouvait compter que trente vaches, cent chèvres et une vingtaine de brebis; le tout concentré à Julianeshaab, sur la côte méridionale.

Le chien est le seul animal domestique que possède l'Esquimau. On l'élève surtout sur la côte septentrionale. De taille moyenne, parfois blancs ou gris, mais le plus habituellement couverts d'un épais poil noir, les chiens esquimaux ressemblent aux loups. On ne les entend pas aboyer; en revanche, ils grommèlent et hurlent très-fort. Ils n'ont aucune aptitude pour la chasse; quelquefois, cependant, on les emploie à traquer l'ours blanc. Leur office est de servir d'animal de trait. On en attèle une dizaine à un traîneau; un chien sert de conducteur et mène la bande; puis le fantastique équipage s'élance à travers les ravins et les montagnes de neige avec une incroyable rapidité.

L'entretien de ces animaux n'entraîne pas une grande dépense; ils se nourrissent de poisson pourri, de coquillages qu'ils ramassent eux-mêmes sur la côte et des restes du maigre repas de l'Esquimau. Lorsque la disette devient très-intense, ils servent à prolonger la vie du maître qui les sacrifie un à un et finit par dévorer tout son attelage.

Les rennes, qui jouent un si grand rôle dans la vie domestique du Lapon, ne se trouvent ici qu'à l'état sauvage et en très-petite quantité. On n'y a jamais songé à les apprivoiser. Défiants, agiles, ils apparaissent rarement sur la côte. On les chasse difficilement, à cause de la sensibilité extrême de leur odorat; il est vrai que, pour être avertis du voisinage de l'Esquimau, ils n'ont pas besoin d'une grande délicatesse de l'organe olfactif. Malgré cela, les rennes diminuent sensiblement au Groënland, et l'on entrevoit l'époque où ils auront disparu complétement. De 1840 à 1845, on en tuait encore en moyenne un assez grand nombre chaque année; puis la moyenne descendit peu à peu, et elle tend tous les ans à diminuer. La chair de renne est délicate et nutritive; par le goût, elle rappelle celle du daim et du chevreuil.

La chasse au renard, à laquelle se livre l'Esquimau, donne un produit très-variable. On tue habituellement, chaque année, douze cents renards bleus et six cents blancs. Leur chair, maigre et coriace, est dédaignée, même par les naturels. Les lièvres comptent pour peu de chose dans les ressources de l'Esquimau; on en prend tout au plus une centaine par an; ils offrent cette particularité qu'ils deviennent tout blancs en hiver.

Les ours se tiennent surtout dans le district de Julianeshaab et aux environs du cap Farewell. Ils ne font que de rares apparitions sur la côte Nord. Ces animaux ont une prédilection bizarre pour l'atmosphère

de la hutte groënlandaise. Alléchés par l'odeur, ils pénètrent parfois dans l'intérieur des cases. L'hiver qui précéda notre arrivée au Groënland, une femme, qui se trouvait seule dans sa hutte avec un enfant, reçut la visite inopportune d'un de ces visiteurs poilus. Son premier mouvement fut de prendre la fuite ; l'effroi la cloua sur place. L'idée lui vint tout-à-coup d'offrir à son hôte inattendu du feu; elle lui présenta timidement sa lampe. L'ours s'abîma dans la contemplation du singulier phénomène et n'osa plus avancer. Il fut tiré de ses savantes observations par des hommes qui survinrent et qui le tuèrent à coups de lances.

Les amateurs de gibier ailé ne manqueraient pas d'occupation au Groënland. Le docteur Rink évalue à dix mille le nombre des perdrix blanches qu'on prend au fusil, à la flèche ou au piége. Une énorme quantité d'oiseaux aquatiques ajoutent, en hiver, à la masse des subsistances que dévorent les naturels. Dix-sept mille eiders et autres palmipèdes fournissent environ cent mille livres de chair. Deux cent mille œufs sont consommés annuellement.

Toutes ces ressources diverses n'empêcheraient pas la population de mourir de faim, si, un beau jour, le phoque, qui compose la base de sa nourriture, venait à lui manquer. Les phoques qui, à toutes les époques de l'année, excepté en mai et en avril, succombent sous le harpon de l'Esquimau, se composent de diverses espèces. Le phoque à capuchon (*phoca leonina*) arrive sur de gros glaçons, au mois de mai et de juin, à la côte Ouest; on choisit pour le tuer à coups de fusil ou de harpon le moment où il apparaît sur la glace pour respirer. Le phoque grande espèce (*phoca groenlandica*) disparaît de la côte Sud en février, revient au mois de mai et s'en va en troupeaux du Sud au Nord; il suit probablement la grande débâcle qui pousse les glaces vers le Labrador, car il ne reparaît ensuite qu'en bandes très-clairsemées.

L'époque la plus favorable pour la chasse au phoque sur les côtes est entre septembre et novembre, surtout pour la petite espèce (*phoca hispida* et *phoca vitulina*), qui fréquente volontiers la partie septentrionale du Groënland. Sur la côte Sud, on pêche en tout dix-huit mille grands phoques et vingt-quatre mille petits, qui donnent trois millions et demi de livres de chair et sept mille six cents barils d'huile.

Depuis quelque temps, les Esquimaux ne comptent plus sur la baleine ;

elle n'apparaît qu'aux environs de Holsteinborg, et encore très-rarement. Les baleiniers anglais ont complétement dépeuplé la baie de Baffin de ce géant des cétacés. Il y a trente ans, cent navires, appartenant aux diverses nations, se livraient à la pêche de la baleine dans le détroit de Davis; aujourd'hui il en vient tout au plus cinq ou six, et encore ne viennent-ils qu'avec l'espoir d'un butin fort problématique. Le squale abonde davantage dans les environs de la côte Nord, où la glace reste fixe pendant l'hiver. Les Esquimaux le poursuivent bravement avec leur harpon et ne le redoutent guère, bien qu'il ait parfois douze à quinze pieds de long. Ils sont convaincus que le requin tombe en extase devant la parole humaine et ne résiste pas à un talent réel d'éloquence. Aussi, avant de lui décocher un trait, ils l'apostrophent et lui adressent de longs discours. Le harpon arrive comme un dernier argument; s'il est habilement lancé, on remarque que le poisson se rend toujours à ce raisonnement « frappant; » il se laisse prendre.

Une foule d'autres poissons fournissent à la subsistance des naturels. Des bancs entiers de petits harengs permettent à la population de lutter contre la faim pendant la désastreuse époque qui commence en février et qui se prolonge jusqu'à la fin d'avril.

LVII

Les Esquimaux, en matière d'échange, en sont encore au commerce de troc; ils ne se servent point de numéraire ni de rien de ce qui le remplace habituellement chez les peuples sauvages. Le trafic qu'ils entretiennent entre eux et qui s'opère en nature donne lieu à de bizarres fluctuations de valeurs. Règle générale : un objet qui a su plaire à un naturel ne lui paraît jamais trop cher. L'Esquimau est plein d'indolence quand il s'agit de s'assurer le nécessaire; mais il donnerait volontiers tout ce qu'il possède pour se procurer le superflu. Celui d'entre eux qui justifie de la possession d'un peu de tabac ou de quelques gorgées d'eau-de-vie est le maître du marché. Pendant notre séjour à Godthaab, nous avons été témoins de deux faits d'échange qui peuvent donner l'idée de la nature des rapports économiques entre les indigènes.

Deux pêcheurs, partis dès l'aube en expédition, convinrent entre eux que l'un vendrait à l'autre sa chique de tabac, après en avoir eu la jouissance pendant la journée entière. A l'heure dite, bien que le premier eût un peu abusé de l'extraction de la nicotine, le troc de l'objet, singulièrement amolli, contre une courroie en peau de phoque fut effectué.

L'eau-de-vie, ce liquide si cher au palais esquimau, donne lieu à une transaction non moins curieuse. Si l'on ouvrait un bouchon sur la côte, l'Esquimau irait à l'instant même offrir en échange tout son avoir. Le marchand ne distribue le liquide précieux que par petit verre aux travailleurs occupés chez lui, et de plus il exige qu'il soit consommé immédiatement et sur place. C'est du reste, dans l'intérêt même des indigènes, un excellent système, auquel nous nous sommes conformés pendant toute la durée de notre séjour. Un naturel, appelé à prendre part à une distribution de ce genre, versa la bien-aimée liqueur dans sa bouche; mais, au lieu de l'avaler, il courut, les joues gonflées, la vomir en tapinois dans un petit vase. Le soir, il vendit le résidu de cette opération à un de ses compatriotes moyennant une paire de chaussures dont il avait besoin.

Le commerce entre les naturels et les marchands danois est fondé sur des bases moins fantaisistes. Les produits du Groënland consistent en huile de poisson et en pelleteries de médiocre qualité. Ils sont l'objet d'un monopole gouvernemental. Il est sévèrement interdit aux Esquimaux de vendre à un étranger qui ne serait pas muni d'une patente signée par le ministre des finances de Copenhague. Le monopole s'étend à tous les sujets danois du Groënland, tels que missionnaires, employés, résidents. Afin qu'on ne soit pas tenté d'enfreindre la défense, la métropole s'abstient d'envoyer une seule pièce de monnaie dans ses colonies. Les fonctionnaires reçoivent leur traitement en un papier créé spécialement pour le Groënland. Ce papier n'a cours que chez les marchands des factoreries. De cette façon, ceux-ci accaparent tous les produits du pays et les expédient par une goëlette qui fait, une fois l'an, sa tournée dans les établissements de la côte. La factorerie n'a pas le droit de distraire un seul objet de ses magasins et de le vendre directement; elle ne connaît pas même les prix; c'est l'agence centrale qui détermine les cours. C'est à peu de choses près le même système que

l'Angleterre applique à la Compagnie de la baie d'Hudson pour son commerce de pelleteries. Les hommes les plus libéraux du Danemark trouvent qu'il y aurait de grands inconvénients à permettre aux Esquimaux de trafiquer librement avec les étrangers. Ces pauvres sauvages, clairsemés le long des côtes, ignorant le prix des choses, seraient, dit-on, à la merci du premier trafiquant qui viendrait leur faire visite; de plus, passionnés pour l'eau-de-vie, ils échangeraient contre cette denrée tout leur avoir; or, l'eau-de-vie causerait leur perte.

Malgré la misère du pays, la quantité de produits exportés a pourtant une certaine importance. Les six mille Esquimaux du Sud encaissent une valeur d'environ 37,000 écus danois par an, ce qui donne à peu près 33 écus par famille; ils les reçoivent en papier ou en objets de consommation. Il est bien entendu que cette recette n'est pas en rapport avec la valeur des produits livrés. L'administration danoise, qui fixe elle-même le prix des denrées, le fait au détriment des malheureux Esquimaux, qui se trouvent ainsi spoliés par l'homme civilisé.

L'usage que l'Esquimau fait du revenu de son commerce est en général déplorable. Les objets de première nécessité y figurent en dernière ligne. C'est à peine s'il distrait une légère somme pour se procurer des instruments de pêche. Le gros de la dépense est absorbé par le tabac à priser, le tabac à chiquer, le sucre et le café; les verroteries elles-mêmes ne viennent qu'après tout cela. Sur la côte Nord, où la pêche est plus abondante, une famille gagne environ 50 écus par an; mais, grâce à l'emploi qu'elle en fait, son bien-être n'en est guère accru. Enfants dans toute la force du terme, ils n'adorent que le présent et n'obéissent qu'à leur fantaisie.

LVIII

Le caractère des Esquimaux est profondément apathique. Insouciants, incapables du bien et du mal, dépourvus des qualités énergiques que la poursuite du gain impose à la nature humaine, affranchis des vices qu'entraînent les abus de la possession, ils sont heureux pourvu qu'ils aient de quoi se repaître et satisfaire leurs caprices du moment. Ils ont la plus haute opinion d'eux-mêmes; ils se donnent le nom

d'*innuits* (hommes), et tiennent en mince considération les *kablunats* (étrangers), race inférieure, impropre à la chasse et à la pêche, et en tout point disgraciée de la nature. Toute manifestation violente d'une passion ou d'un sentiment leur est essentiellement antipathique; aussi, lorsqu'ils voient un étranger silencieux et réservé, disent-ils qu'il commence à devenir un homme; ils entendent par là un Esquimau. Résignés et patients, ils cèdent volontiers, à moins qu'on ne les pousse à bout, auquel cas ils se relèvent avec le courage d'un mouton enragé qui ne connaît plus le péril. Comme ils sont rarement assurés de leur existence, ils vivent continuellement entre le doute et l'espoir, triste préoccupation qui jette sur leur humeur une sombre teinte de mélancolie. Sans la poignante nécessité qui les aiguillonne, ils se laisseraient aller très-volontiers à la paresse. Mais le climat sollicite leur activité, et il est rare de les voir oisifs. En été, ils dorment de cinq à six heures; en hiver, neuf ou davantage.

Tout travail qui n'a pas pour but l'approvisionnement, incombe à la femme. C'est elle qui bâtit la hutte, prépare et tanne les peaux, dresse la tente, conduit l'umiak à la rame pendant des lieues entières, porte les rennes tués à la chasse, les phoques, les pierres et même les pièces de bois flotté, fardeau qui serait bien lourd pour les épaules d'un Européen. Il ne viendrait jamais à un homme l'idée d'aider une femme dans ces travaux de force; il se croirait déshonoré, s'il se chargeait de la tâche que la coutume a dévolue à sa compagne. La préparation des aliments, la confection des vêtements et de la chaussure, la réparation de la tente, la femme exerce tous ces métiers avec trois ou quatre instruments grossiers dont elle se sert avec une habileté peu commune. L'homme fabrique ses instruments de chasse et de pêche; il charpente ses embarcations, et quand il a rapporté son butin, il ne se préoccupe plus de rien. Il ne songe qu'à manger et à se reposer.

Il ne faudrait pas conclure de là que les rapports de l'homme et de la femme soient durs; ils sont, au contraire, d'une douceur extrême. On n'entend jamais la hutte retentir de querelles, d'injures, de rixes. L'agglomération de plusieurs familles dans les cases n'entraîne pas non plus, après elle, la promiscuité. Il arrive rarement qu'une jeune fille succombe à la séduction. En ce cas, du reste, il lui est facile de se joindre à une famille sans enfants qui adopte volontiers le sien, surtout

si c'est un garçon, les hommes étant considérés comme la seule garantie de bien-être dans le pays.

Le mariage jouit d'une faveur générale; il est considéré comme la condition indispensable de la vie de l'homme. Quand un jeune Esquimau veut se marier, ce qui lui arrive dès qu'il a accompli sa vingtième année, il indique à ses parents la personne sur laquelle il a arrêté son choix. La dot n'entre pour rien dans les considérations qui décident du mariage. La jeune épousée reçoit quelques vêtements, un couteau, une lampe, et parfois une marmite en pierre de serpentine. Sa fortune se compose de ses qualités de ménagère comme celle de l'homme consiste surtout en son adresse à la pêche et à la chasse. Les parents se gardent de faire des observations sur le choix de leur fils; en général, ils ne prétendent jamais à aucune autorité sur leurs enfants, et cela même pendant leur bas âge.

Deux vieilles femmes sont expédiées dans la hutte de la jeune fille. Les matrones, sans parler du but principal de leur mission, commencent par exalter les qualités du jeune homme et l'illustration de sa famille. Il n'est pas convenable que la jeune fille entende ces propos insidieux; à la première parole, elle s'élance, effrayée, hors de la case, dénoue son chignon en signe de détresse et laisse sa chevelure flotter au vent. Parfois cette terreur feinte devient réelle; elle acquiert une telle intensité que la Groënlandaise se coupe complétement les cheveux et s'enfuit dans l'intérieur du pays, décidée à s'anéantir plutôt qu'à changer d'état. Ce qui l'épouvante, c'est l'idée du mariage et de ses suites : les rivales, la sujétion à l'autorité absolue d'une belle-mère, la répudiation.

Après avoir écouté le message des deux Iris, les parents secouent la tête comme pour dire qu'ils n'ont le droit ni d'empêcher ni de provoquer l'union projetée. Les deux vieilles se mettent alors à la recherche de la jeune fille. Aussitôt qu'elles l'ont découverte, elles l'appréhendent au corps et la ramènent à la hutte, où la victime ester plusieurs jours les cheveux épars, en proie à un désespoir profond, et ne mangeant que juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim. Cependant on déploie auprès d'elle tous les moyens de persuasion possibles; on la prêche, on la sermonne; quand, malgré les plus habiles arguments, on n'est pas parvenu à ébranler sa répugnance, on tombe sur elle à coups de poing

et on enlève ainsi son consentement. Le mariage s'accomplit, et tout rentre dans l'ordre.

Il est rare que des unions aient lieu entre des personnes que rapproche le lien du sang. La polygamie, en fait du moins, a été rarement pratiquée parmi les naturels ; en principe, elle a été abolie par les missionnaires chrétiens. En revanche, la religion protestante admettant le divorce, et la propagation de l'espèce par les fils surtout étant la condition indispensable de l'existence des familles, il en résulte que le cas de répudiation a souvent lieu pour les femmes stériles. Le procédé employé est fort primitif. Quand l'homme veut faire comprendre à sa moitié qu'il tient à se débarrasser d'elle, un beau matin, sans donner d'explication, il la rosse d'importance; puis il s'absente pendant une huitaine de jours. La femme comprend le mot de l'énigme; elle emporte ses effets et va chercher refuge auprès de ses parents ou alliés. Ces séparations sont assez fréquentes chez les jeunes gens; la force de l'habitude retient les couples anciens.

Un veuf ne se marie qu'un an après la mort de sa compagne. S'il a des enfants en bas âge, il convole plus vite, attendu que souvent, pendant la maladie de sa première, il a jeté son dévolu sur une autre femme.

LIX

Les Groënlandaises sont peu fécondes. Il est rare qu'une femme donne le jour à plus de trois enfants. Elle ne trouve même rien de flatteur pour son sexe dans les récits qu'elle entend faire sur la fécondité des femmes européennes. Les enfants esquimaux baptisés par les missionnaires reçoivent des noms chrétiens, auxquels on ajoute souvent des sobriquets provenant d'une qualité ou d'un défaut. Les mères ont une profonde adoration pour leur progéniture; elles ne quittent jamais le marmot; elles le portent partout, comme les kangouroos, dans leurs capuchons; elles l'allaitent jusqu'à trois et parfois jusqu'à cinq ans. Le pays ne produit ni laitage, ni légumes, ni aliments propres au tendre estomac de l'enfant; le sein maternel est bien forcé d'y suppléer.

Les parents ne battent jamais leurs enfants. Ce moyen de coercition

est l'apanage exclusif des pays civilisés. C'est à cela que tient le caractère singulièrement doux de l'Esquimau; il n'exerce point sur les autres une violence dont jamais il n'a été victime. L'ascendant de l'homme sur la femme semble puisé dans le droit naturel et ne subit aucune contestation. Un jeune garçon est, en sa qualité de futur nourricier de la famille, le maître de la maison; ni sa mère ni sa sœur n'osent lui résister. Aussitôt qu'il se sent ferme sur ses jambes, son père le conduit au bord de l'Océan; il lui donne une petite flèche et lui apprend à la lancer contre un but. Rentré à la hutte, en guise de joujoux, il se taille de petits instruments de chasse et de pêche. A dix ans, il a son kayak, et s'exerce avec ses camarades dans les eaux calmes d'un fiord. A quinze ans, il s'en va en pleine mer avec tout son attirail.

Le premier phoque que tue un jeune adolescent donne lieu à un festin célébré par les parents et les amis de la maison. Pendant le repas, le jeune homme raconte les détails de sa chasse. Les invités s'extasient sur la bonté de la chair, sur l'habileté du chasseur, tandis que les femmes devisent à part sur la fiancée qu'il pourrait bien choisir.

A l'âge de vingt ans, l'Esquimau doit être en état de fabriquer lui-même son kayak et ses instruments de pêche. C'est alors, comme nous l'avons dit, qu'il se choisit une femme. Les nouveaux époux vivent en communauté dans la hutte des vieux parents, où la mère conserve la haute main sur le ménage.

Jusqu'à quatorze ans, l'occupation des filles se borne à veiller sur les enfants. Après cet âge, la danse, les chants, les jeux cessent; elles apprennent à coudre, à préparer les peaux et les aliments, à ramer dans les umiaks, à bâtir les cases. Leur condition n'est d'ailleurs supportable que tant qu'elles sont mineures et qu'elles restent chez leurs parents. Depuis leur majorité jusqu'à leur mort, leur vie n'est qu'une longue chaîne de rudes labeurs, de soumission et d'angoisses. Si, pendant leur minorité, elles ont le malheur de perdre leur père, elles n'hésitent pas; elles s'en vont chercher du service chez les voisins. Là, à peine nourries et misérablement vêtues, elles n'attirent guère les regards d'un épouseur. Si parfois elles réussissent à se marier, elles ont la menace de la répudiation suspendue sur leur tête tant qu'elles n'ont pas d'enfants; puis, à la moindre contestation, elles sont

sacrifiées au caprice de la belle-mère, qui, au Groënland, ne vaut pas mieux que partout ailleurs. A la mort de son mari, une femme chargée d'enfants en bas âge est forcée de chercher du service chez des étrangers. Là, elle vit plus malheureuse qu'une jeune fille, qui peut du moins aller où bon lui semble et qui a l'espoir de rencontrer un parti sortable.

Le seul cas où la destinée de la femme soit prospère, c'est lorsqu'elle a un ou plusieurs fils. Maîtresse alors de la famille entière, elle commande à ses brus et se fait impérieusement servir, sans daigner mettre elle-même la main à la besogne. La dernière ressource d'une femme vieille, impotente et sans famille, est de se faire sorcière. C'est encore là un moyen de vivre, bien que, depuis l'arrivée des missionnaires, le métier ait beaucoup perdu de son influence. Cette profession offre néanmoins de grands dangers. Soupçonnée de maléfice, la sorcière risque souvent de périr lapidée, ou d'être forcée de se jeter elle-même à la mer.

La subalternisation morale n'empêche pas la femme du Groënland de vivre plus longtemps que l'homme. Mieux nourrie, moins exposée aux intempéries et aux dangers du métier de pêcheur, elle atteint parfois soixante ans, âge auquel ne parvient presque jamais un Esquimau.

LX

Je ne crois pas qu'il y ait une existence assez déshéritée en Europe qu'un homme civilisé ne préférât à la vie commune avec les Esquimaux. On supporterait assez facilement leurs passions et leurs vices; mais on se ferait difficilement à leurs habitudes. Le moindre détail de leur vie heurte, blesse, inspire le dégoût. Quand ils vont en visite, ils apportent leur part du repas. S'ils sont les bienvenus, on les reçoit avec des chants et des cris d'allégresse. A peine sont-ils entrés qu'on leur ôte leurs vêtements humides et qu'on les suspend au-dessus de la lampe. Les hommes se mettent à part et discutent sur la chasse et sur la pêche. Les femmes, retirées dans un coin, commencent par pleurer leurs parents et leurs amis défunts; puis, comme partout, elles se mettent à

faire des commérages. Un petit cornet en bois de renne circule dans l'assemblée; chacun à son tour y applique les narines et aspire une pincée de tabac. Cependant la fumée de la marmite annonce que le festin est prêt; les hôtes se font faire violence, afin qu'on ne suppose pas qu'ils sont venus affamés.

Le repas, chez les Esquimaux opulents, se compose de harengs séchés, de poisson bouilli, de viande de phoque à moitié crue et fortement faisandée. Une queue de baleine, attaquée par la décomposition, est un mets des plus goûtés. Les gourmets y joignent de la chair de saumon et de renne séchée, et une sorte de fraise du pays confite dans l'estomac du renne. Ce dernier ingrédient peut être remplacé avec avantage par l'huile de phoque. La première faim assouvie, les hommes reprennent leurs récits de la chasse au phoque. Joignant la pantomime à la narration, ils indiquent la position et les manœuvres de l'animal; le tout avec les plus minutieux détails. Les jeunes gens écoutent en silence et font leur profit de cet enseignement.

Un Européen, au courant de la langue du pays, qui débarque au milieu d'une réunion d'indigènes est sûr de rencontrer un bienveillant auditoire. Ils aiment à l'entendre parler de son pays. Mais son succès est complet si son langage est pittoresque. Ainsi on se mettra tout à fait au niveau de leur entendement et on est sûr de réussir si, parlant d'une ville d'Europe et voulant donner une idée de sa population, on leur dit que, pour nourrir les habitants, il faudrait, par exemple, vingt mille phoques par jour. On continue, et on leur dit qu'on n'y mange pourtant ni phoques ni baleines, mais bien du pain qui se fait avec du blé, lequel pousse sur le sol comme de la mousse; qu'on y mange aussi des bêtes à cornes; qu'on transporte la viande sur le dos d'autres bêtes très-grandes, ou bien encore dans des paniers posés sur quatre roues auxquels ces bêtes sont attelées. Saisis d'admiration, les naturels manifestent alors le désir de voir ces merveilleux pays; et ils nomment le blé herbe, — les bœufs rennes, — et les chevaux de grands chiens. Toutefois, si on leur offrait l'occasion d'un voyage, il est à supposer qu'ils la refuseraient. Des essais en ce genre n'ont pas réussi. On a envoyé des Esquimaux à Copenhague; ils y mouraient de nostalgie.

Il est difficile de saisir les naturels du Groënland dans les mani-

festations de leur gaieté. Les missionnaires protestants et surtout les Frères Moraves ont contribué à éteindre les plaisirs et les distractions primitives de ce peuple. Pour les étudier aujourd'hui, il faut s'éloigner des centres danois, et s'engager vers les îles de l'Est, là où l'Esquimau vit en dehors de l'influence européenne. Jadis, à l'époque de la Fête du Soleil, les indigènes se réunissaient, et, au son d'un tambour de basque, ils se livraient aux contorsions les plus effrénées et aux chants les plus bizarres. Un chanteur entonnait un récitatif en l'honneur de la pêche au phoque; le chœur reprenait ensuite en poussant des acclamations saccadées et gutturales. Habituellement ces fêtes étaient accompagnées de goinfreries à faire reculer l'appétit fantastique d'un Gargantua; elles se terminaient quand il n'y avait plus rien à manger. Aujourd'hui, pendant l'été, les jeunes gens essayent leurs forces dans des luttes ou bien dans des courses en kayak; en hiver, pour se dégourdir les membres, ils exécutent, au clair de la lune, une sorte de jeu de barres.

Il est des endroits au Groënland où s'est conservée une coutume des plus singulières, et qui offre certaines analogies avec un usage bien connu de l'ancienne Allemagne. Nous voulons parler du jugement par la danse et par le chant des différends qui peuvent s'élever. Ce sont de véritables assauts de ménestrels, tout comme les chants de Wartbourg du temps de Wolfram d'Eschenbach. Mais pour provoquer cette étrange lutte, il faut que l'Esquimau soit offensé d'une façon bien grave. Alors, au lieu de méditer une vengeance brutale, il compose un chant satirique contre son ennemi. Il réunit ses amis et ses parents, les femmes surtout, et il leur chante son œuvre, avec accompagnement de danses, jusqu'à ce que tout le monde l'ait apprise par cœur, paroles, mélodie et mouvements. Ces préparatifs terminés, il provoque et assigne son adversaire. Celui-ci, prévenu longtemps à l'avance, arrive au jour fixé avec un chœur des siens; il écoute les quolibets et regarde les pas grotesques destinés à amener son humiliation. La lutte s'établit; les invectives grossières sont rigoureusement exclues; le lazzi seul est toléré. Celui qui est l'offensé prend la parole le premier; l'offenseur l'écoute et riposte à son tour. Les spectateurs déclarent quel est celui des deux qui a remporté la victoire. Après s'être dit tout ce qu'ils avaient sur le cœur, les deux champions s'en vont bras dessus bras

dessous dans le meilleur accord. C'est ainsi qu'à la plus grande gloire d'Apollon, la Terpsichore et l'Euterpe du Groënland, usurpant les attributions de l'aveugle Thémis, parviennent à redresser les torts, à réparer les injures, à contraindre les débiteurs à acquitter leurs dettes, et même à remettre le bon ordre dans les ménages.

LXI

Outre la coutume que nous venons de décrire et qui disparaît tous les jours, les Esquimaux ont, pour tous les détails de l'existence, une foule d'anciens usages consacrés par la tradition. Chacun peut établir sa demeure où bon lui semble; mais si l'on débarque sur une plage habitée, il faut faire quelques démarches de politesse pour obtenir la bienvenue de ses futurs voisins. La chasse et la pêche sont libres partout; on peut même jeter ses lignes à côté des digues destinées à retenir le saumon, pourvu toutefois qu'on n'effarouche pas le poisson. Quiconque trouve une pièce de bois flotté en devient propriétaire, quand même il ferait cette trouvaille loin de son habitation; il lui suffit, en ce cas, de la tirer à sec et de mettre une pierre dessus; il peut s'en aller aussi loin qu'il voudra, il est sûr de la retrouver intact à son retour. Un phoque appartient à un seul pêcheur s'il est tué du premier coup de lance; s'il faut pour l'achever un second coup de harpon, le premier coup est considéré comme nul. Un phoque trouvé mort avec un harpon dans le corps appartient à celui qui l'a aperçu; on rend néanmoins le harpon à son propriétaire. Quand une baleine est tuée, la tête et la queue reviennent à celui qui lui a porté le coup mortel; le corps revient à la population tout entière. Deux pêcheurs qui aperçoivent en même temps un phoque se le partagent avant de lui lancer le premier trait; la même règle est suivie à la chasse aux oiseaux. Un renne tué revient à celui dont la flèche est le plus près du cœur de l'animal. Mais l'adjudication des pièces de gibier est devenue plus difficile depuis que les fusils ont remplacé les arcs; une balle ne se distingue pas d'une autre aussi facilement qu'une flèche. Celui qui prête à un autre son kayak n'a pas le droit d'exiger des réparations si l'avarie est involontaire. L'acheteur d'un objet peut

revenir sur son marché, restituer son acquisition et en redemander le prix. Quand un homme qui a acheté un objet à crédit vient à mourir, on trouve inconvenant de chagriner les héritiers et de leur réclamer tout de suite le payement. Plus tard, si l'objet existe encore, on est libre d'en demander la restitution, sans qu'on ait le droit de réclamer le prix de l'usufruit.

Souvent telle coutume paraît injuste aux Esquimaux ; mais ils se gardent bien de l'abolir ; ils respectent trop la tradition qu'a consacrée un long usage. En somme, et à part les modifications introduites dans le caractère des naturels par les missionnaires, on peut dire que les Esquimaux vivent dans l'état de nature plutôt que dans ce que l'on nomme sauvagerie. Le blâme de l'opinion, la crainte des représailles servent de frein aux petites passions qui agitent la vie de l'indigène du Groënland. Cette race apathique, indifférente à la possession, ne tient qu'à la jouissance immédiate et fugitive. Ne réclamant pour elle aucun droit, elle est dépourvue du sentiment du devoir. Exclusivement absorbée dans la satisfaction de ses appétits matériels, elle n'éprouve pas le besoin de vivre par l'esprit et encore moins par le cœur. Inaccessible à l'affection, incapable de dévouement, elle végète ; elle ne vit pas dans le vrai sens du mot. Quand un père de famille meurt, ses enfants sont à l'abandon ; si quelqu'un songe à les prendre en tutelle, c'est qu'il espère en tirer des services. Dans tous les cas, on profite de leur faiblesse pour les dépouiller de leur pauvre héritage, au risque de les voir mourir de froid et de faim. C'est en vain que la malheureuse veuve ainsi dépouillée cherche un refuge. Repoussée de partout, considérée comme étant de trop dans ce monde, elle parvient à se soutenir pendant quelque temps avec des coquillages, des herbes et des racines ; puis elle finit par périr de besoin avec ses enfants. Que des habitants des rivages de la mer voient un inconnu dans son kayak luttant vainement contre la tempête, ils se gardent bien de voler à son secours ; ils s'éloignent, de peur d'avoir à céder aux lamentations de la femme et des enfants du naufragé, et ils le laissent froidement périr. Les Esquimaux ne s'entr'aident que lorsqu'ils font ensemble une partie de chasse ou de pêche.

Impitoyables pour les animaux, les enfants livrent à la torture les oiseaux qu'ils dénichent. Quand un Esquimau reçoit un service d'un

Européen, il le remercie avec effusion, mais il n'en garde aucun souvenir; le sentiment de la reconnaissance leur est complétement étranger. S'ils sont bien vêtus ou s'ils ont reçu de la nature une supériorité quelconque, ils regardent avec mépris ceux qui ne les égalent pas.

Si les crimes sont rares au Groënland, c'est surtout, nous le répétons, à l'absence de motifs qu'il faut l'attribuer. Au fond de l'âme stagnante de l'Esquimau croupissent pourtant des instincts sanguinaires que son métier de chasseur a fait sourdement germer. Jadis la vendetta groënlandaise ne le cédait en rien aux vengeances implacables du Midi de l'Europe. Le christianisme a eu de la peine à éteindre en eux cette soif du sang qui se transmettait de père en fils et qui ne s'éteignait que dans la mort. C'est aussi avec une peine extrême que les missionnaires réussissent à les empêcher d'exterminer les vieilles femmes qui passent dans le pays pour sorcières. La victime, soupçonnée de magie, quand ses maléfices ne réussissent pas, risque de trouver dans son fils même un bourreau.

LXII

Quelles étaient les croyances des indigènes avant l'arrivée des missionnaires? Que craignaient-ils? Qu'espéraient-ils? Quelles idées avaient-ils de leur destinée après la mort? Que pensaient-ils de ce monde surnaturel dans lequel il n'est pas de sauvage qui ne laisse égarer son imagination frappée par les phénomènes de cette nature dont il ignore les lois?

Les navigateurs qui, avant Égède, avaient abordé au Groënland, croyaient que les Esquimaux adoraient le diable sous les espèces et apparences du soleil. Cela tenait à ce qu'ils les voyaient, à l'aube, grimper sur des hauteurs et contempler le lever de l'astre du jour. Le christianisme s'est établi, et cependant l'usage a persisté. On a reconnu que, là où l'on voyait un culte, il y avait tout simplement une mesure de précaution : avant de partir pour la pêche, l'Esquimau observe quel temps il fera et dans quel sens le vent pousse les vagues. D'autres voyageurs avaient découvert des pierres rangées de manière à former

un carré, et autour des ossements, des débris d'animaux. C'étaient évidemment des autels, où l'on célébrait des mystères et où l'on sacrifiait à Belzébuth. Plus tard, on s'est convaincu que ces prétendus autels étaient les foyers que les naturels élèvent sous leurs tentes et où, sans arrière-pensée diabolique, ils préparent leurs aliments.

La vérité est que les Esquimaux n'ont jamais eu d'idées religieuses fixes ni de culte réglé par des cérémonies établies. C'est un fait d'autant plus bizarre que les sauvages ont tous des systèmes de religion et qu'il n'en est point qui vivent ainsi dans l'indifférence. On trouverait la raison de ce curieux état de choses dans la dispersion de ce peuple en petits groupes, dans une absence totale du sentiment de l'autorité ou de ce qui représente le gouvernement. Comme personne ne commandait, le pouvoir spirituel n'avait pas plus besoin de se révéler que le pouvoir temporel n'éprouvait celui d'agir. Aussi, quand les premiers missionnaires leur demandaient : « Qui a créé le ciel et la terre ? » répondaient-ils invariablement : « Nous l'ignorons. » Les esprits forts « se hasardaient de dire que c'était un homme bienfaisant. » Quant à la masse, elle s'obstinait à répéter : « Cela a toujours été ainsi, et cela restera éternellement de même. »

L'absence d'un culte établi n'excluait pas chez les Esquimaux une certaine dose d'idées métaphysiques. Ils croyaient à l'existence d'une partie spirituelle dans l'homme. Ils prétendaient que le corps humain est pourvu de deux âmes : l'une qui se manifeste par la respiration, l'autre par l'ombre. La nuit, une de ces âmes quitte souvent son logis et s'en va à la danse, à la chasse, en visite. Les rêves auxquels les prédispose leur organisation sanguine viennent sans doute justifier cette théorie à leurs yeux.

Cette croyance à une âme double était soigneusement entretenue par leurs angekoks ou sorciers. C'était pour ceux-ci la source d'où ils tiraient la plus grande partie de leurs gains ; ils se chargeaient, en effet, tantôt de rapporter une âme perdue, tantôt de rétablir une âme avariée, tantôt d'échanger celle-ci contre l'âme fraîche et neuve d'un enfant, d'un renne ou d'un oiseau. Les Esquimaux spiritualistes prétendaient que l'âme peut se passer de nourriture. Les angekoks qui, à les entendre, avaient fait de fréquents voyages dans la région des âmes, affirmaient qu'elles étaient sans chair, sans os ; qu'elles étaient pâles et inertes,

si bien qu'on ne saisissait que de l'air quand on voulait les toucher.

Un autre monde, meilleur que celui-ci, devait naturellement exister pour ces pauvres gens auxquels le présent offre si peu de jouissances. Ces régions consolantes ne pouvaient se trouver ailleurs que sous les vagues de leur père nourricier, l'Océan, de ce grand réceptacle de tous les trésors de la vie. On entrait au séjour des bienheureux par des cavernes et des trous situés dans les rochers. C'était, dans leur imagination, un pays de soleil éternel, pourvu d'eau potable en abondance, rempli d'oiseaux, de poissons et surtout de phoques. Mais, pour y pénétrer, il fallait avoir été hardi chasseur au Groënland; il fallait avoir harponné des baleines et des phoques; il fallait encore s'être noyé à la pêche ou être mort au berceau. Avant d'y arriver, les âmes subissaient, enfermées dans un rocher, un temps de préparation expiatoire.

Encore aujourd'hui on plaint les âmes qui sont forcées d'entreprendre le suprême voyage par un froid hiver ou par la tempête. Il est si facile à une âme frêle de s'endommager en chemin! Aussi, pendant les cinq jours qui suivent la mort d'un Esquimau, s'abstient-on de certains travaux bruyants, afin que l'âme du voyageur ne soit pas obligée de regarder derrière elle et exposée à s'égarer dans sa pérégrination. Il est des âmes qui, à tout prendre, aiment mieux le ciel pur et simple que le paradis marin, sous le prétexte que, pendant leur existence terrestre, elles se sont assez trempées dans l'eau salée. Celles-là sont plus faciles à satisfaire. Le voyage a lieu sur un arc-en-ciel; il s'opère conséquemment beaucoup plus vite. Le jour même de sa délivrance, l'âme glisse sur la voie irisée et débarque dans la lune, qui n'est rien autre chose qu'un Esquimau changé en astre. Après un instant de repos, elle se met à danser et à jouer aux barres avec ses compagnes. Les âmes qui ont élu domicile dans la lune habitent des tentes dispersées autour d'un grand lac. Lorsque ce lac déborde, il pleut sur la terre; si jamais il parvenait à rompre ses digues, il y aurait déluge.

Les partisans du paradis sous-marin disent que ceux qui veulent aller au ciel ont des âmes paresseuses, inaptes à la chasse et à la pêche, en un mot, peu dignes d'estime. Les pauvres colons de la lune, au dire des naturels, sont d'une maigreur effrayante; de plus, ils ne jouissent pas d'un seul instant de repos, à cause du mouvement du ciel qui tourne sans cesse.

Certains Esquimaux, tout au contraire des précédents, croyaient que le ciel est un lieu de repos incommensurable et éternel, et le désignaient sous le nom « d'habitation silencieuse. » D'autres, en dehors de ces croyances, admettaient un enfer, caverne sans fond, sans lumière, sans chaleur, pleine d'angoisse et d'effroi. Quant à la question de savoir s'il y avait des âmes en enfer, et dans quel état elles s'y trouvaient, il était impossible de la résoudre; les sorciers eux-mêmes n'y pouvaient rien voir, tant les ténèbres étaient intenses.

LXIII

Toute chose a eu son commencement. Les Esquimaux pensaient bien quelquefois que ce monde qui se déroule devant eux a eu un principe; mais leurs idées à ce sujet n'ont jamais pu sortir d'une confusion inextricable. Le premier homme jaillit de terre. Comment? Pourquoi? On ne l'a jamais su. La Mort vint ensuite qui créa la femme, laquelle, pénétrée de l'esprit de conservation propre à son sexe, dit qu'il fallait mourir pour faire place à ses descendants. Une autre femme groënlandaise donna le jour à un Kablunat (étranger) et à une portée de chiens, qui étaient comme ses frères. Le premier usage que ces intrus firent de leurs dents, ce fut de dévorer l'Esquimau leur père. Les Kablunats vécurent pendant quelque temps sur le même sol avec les Innuits; mais, un jour, un de ces étrangers se moqua d'un Esquimau et lui reprocha sa maladresse à tirer sur les oiseaux. Pour toute réponse, l'indigène décocha au mauvais plaisant une flèche qui l'atteignit au milieu du cœur. Une guerre s'ensuivit entre les naturels et les Kablunats. Ces derniers furent tous exterminés. Ce fait se rapporte évidemment à la triste fin des colonies scandinaves au Groënland; mais les Esquimaux y rattachent l'origine de leur histoire. Il y a eu aussi un déluge. Quand? on l'ignore; mais il est certain qu'il y en a eu un; les ossements de poissons et de baleines qu'on trouve dans l'intérieur du pays, sur les plus hautes montagnes, le prouvent suffisamment. Un seul Esquimau fut sauvé du cataclysme; il frappa la terre de son bâton, en fit surgir une femme, et, avec son aide, repeupla le Groënland.

Comment sont nés certains esprits supérieurs à l'homme? Le plus

sage des angekoks ne saurait l'expliquer. Il en existe de petits et de grands. Ils ont à leur tête deux génies, selon cette éternelle formule du dualisme qui semble innée dans la cervelle de l'homme sous toutes les latitudes, le bon et le mauvais. Le bon s'appelle *Torngarlsuk*. C'est vers lui qu'on expédie le sorcier quand on veut connaître l'avenir. On n'est pas d'accord sur sa forme extérieure. Les uns prétendent que c'est un gros ours ; les autres, que c'est un homme gigantesque avec un seul bras ; les autres le réduisent aux dimensions du petit doigt. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il n'est pas immortel; il lui suffirait d'aspirer une mauvaise odeur pour mourir. Chose qui tient du surnaturel, les Esquimaux ne sont pas encore parvenus à le tuer. Évidemment cette sensibilité des organes olfactifs du génie Torngarlsuk est de pure invention.

Le mauvais génie est une femme : c'est la mère et, dit-on, aussi la sœur de l'Esprit bienveillant. Elle habite une vaste case sous-marine et retient sous son charme une quantité innombrable de poissons. Dans sa chaudière, remplie d'huile de phoque, nagent tous les oiseaux aquatiques. Les portes de sa hutte sont gardées par un énorme chien qui ne dort que d'un œil et qui se laisse difficilement surprendre. Quand le molosse est absent, ce sont des phoques qui remplissent sa tâche. Si la mer ne donne pas, un angekok est expédié, moyennant bon salaire, dans les régions qu'habite la Proserpine groënlandaise. Son esprit familier s'abîme d'abord avec lui dans la terre ou dans la mer, au choix du sorcier ; ils traversent ensuite l'empire des âmes qui vivent dans l'opulence, puis arrivent à un abîme sans bords et, dit-on, *rempli de vide*. Une mince planchette, lisse comme de la glace et qui bientôt se transforme en corde d'arc tendue au-dessus du gouffre, les conduit au but de leur voyage. L'esprit familier du sorcier trompe la vigilance du chien et des phoques, et tous deux ils pénètrent enfin dans le repaire de l'infernale furie. Aussitôt qu'elle a aperçu les intrus, la mégère pousse des hurlements affreux; elle tremble et écume de colère. Elle se met tout de suite à enflammer une aile d'oiseau ; l'odeur de la plume brûlée a la propriété de mettre en son pouvoir l'angekok et son acolyte. Mais les deux visiteurs se sont déjà précipités sur elle; ils l'ont saisie par les cheveux, terrassée et dépouillée du talisman qui retenait au fond de l'Océan les habitants de l'onde. Aussitôt les poissons remontent à la

surface et la pêche devient abondante. Le sorcier et son cornac reviennent tranquillement chez eux.

Les deux grands génies dont nous venons de parler ne sont visibles que pour les angekoks. D'autres, de substance inférieure, peuvent être aperçus par le commun des mortels; il faut pourtant avouer que cela n'arrive jamais. On ne les connaît que par la tradition. Les revenants et les enfants morts-nés ont aussi la faculté d'apparaître aux vivants; mais ils s'en abstiennent pour la plupart. Quelle que soit la région qu'on habite après la mort, le Groënland ne vaut réellement pas la peine qu'on se dérange pour y aller faire une promenade.

LXIV

Comme on le voit, le métier d'angekok est, au Groënland, le seul qui permette de vivre sans avoir à disputer à la mer sa pitance quotidienne. Aussi est-il fort recherché. Mais, pour l'exercer, il faut réunir certaines conditions qui ne sont pas à la portée du premier venu. Voici un des moyens les plus ordinairement employés et reconnus comme étant des plus efficaces. Avant qu'un Esquimau s'élève à la dignité de sorcier, il faut qu'il se mette en quête d'un esprit familier. A cette fin, il s'en va dans le désert, vit longtemps seul, et emploie sa solitude à invoquer Torngarlsuk et à le supplier de lui expédier son spirituel associé. L'isolement, les privations, l'imagination en travail, l'exaltation des sens brouillent bientôt les idées du futur hiérophante. Le désordre s'installe dans son cerveau, et il ne tarde pas à croire qu'il a trouvé ce qu'il cherche. Lorsque l'esprit lui a apparu, le sorcier meurt pour trois jours; il ressuscite ensuite en compagnie de son nouvel acolyte qui, désormais, lui dévoilera la sagesse et lui servira de conducteur dans ses pérégrinations sous-marines et dans ses promenades dans le ciel.

Les voyages surnaturels s'exécutent de préférence en automne ou en hiver, lorsque les nuits sont longues. L'angekok, décidé à se mettre en route, commence par frapper sur un tambourin et se livre à des contorsions qui le plongent bientôt dans le délire. Quand il ne peut plus

maîtriser ses mouvements, un de ses adeptes lui attache la tête entre les bras et les jambes au moyen d'une forte courroie. Ainsi roulé dans une position de clown disloqué, il donne ordre d'éteindre les lampes; la lumière empêcherait l'arrivée de l'esprit qu'il appelle par un chant guttural entrecoupé de hurlements et de mouvements musculaires de la dernière violence. Si l'esprit reste sourd à ces invocations, le sorcier envoie sa propre âme à sa recherche. Il reste alors dans un état complet d'inertie. Soudain, il laisse éclater un cri de joie strident. L'âme a bien rempli sa mission; elle vient de ramener le récalcitrant.

Les assistants se tiennent dehors; l'esprit s'arrête au seuil de la hutte et la conférence s'ouvre. On entend deux voix distinctes s'entretenir avec vivacité; elles débattent leurs intérêts. Parfois la discussion s'échauffe; le sorcier passe du colloque à la prière, de la prière à la menace, de la menace à l'invective. L'accord s'établit enfin, l'être surnaturel est dompté et consent à donner des réponses. Elles sont comme de raison ambiguës. Les assistants les interprètent chacun à sa guise. D'ailleurs, en cas de doute, le sorcier explique l'oracle moyennant salaire.

Quand ce n'est plus d'une simple consultation, mais bien d'un voyage aérien qu'il s'agit, après les efforts indispensables pour amener une séparation de son enveloppe, l'âme du sorcier file à tire-d'aile avec l'esprit familier qui lui sert de conducteur. Le corps reste inerte pendant deux heures. Tourné la face contre terre, on ne l'entend pas respirer; c'est là la preuve évidente que le pèlerinage est en train de s'accomplir. Peu à peu le souffle immortel rentre en possession de sa dépouille; il s'agite et anime successivement toutes ses parties. L'angekok se lève pâle, affaissé, pouvant à peine se tenir debout; il a l'air fatigué de son pénible voyage et frappé de stupéfaction de tout ce qu'il a aperçu. Il raconte alors les résultats de sa négociation, prédit l'avenir, fait disparaître la stérilité de la mer, jette des sorts aux ennemis, enchante les harpons et les lances, chasse les revenants.

Si la consultation a lieu au chevet d'un malade, le sorcier bande la tête du patient avec une courroie, le soulève et le laisse retomber. Le poids de la tête annonce la guérison ou la mort; une tête lourde est un signe infaillible d'un trépas prochain. Il ne reste plus alors qu'un dernier moyen de salut, c'est d'échanger l'âme usée du moribond contre

une neuve, ce qui n'est pas impossible quand la famille consent à faire des sacrifices proportionnés à l'importance du service.

Les Esquimaux dissimulent volontiers devant les Européens la pratique de leurs mystères. S'ils sont forcés d'en parler, ils ne discutent pas leur efficacité; ils s'abritent sous l'autorité de la tradition. Les missionnaires, à leur arrivée au Groënland, ont eu de rudes combats à soutenir contre l'influence des angekoks. Ces derniers, pressentant que leur métier allait décliner, leur disputaient vaillamment le terrain. Ils défendaient aux indigènes d'écouter les dangereuses paroles des étrangers; ils leur racontaient que, dans une excursion faite au ciel, ils avaient trouvé dans un état déplorable les âmes des Esquimaux coupables d'avoir cédé aux suggestions des chrétiens. Hâves, pâles, efflanquées, affamées, elles cherchaient un abri contre le remords et la honte dans d'affreux trous de rochers. Les missionnaires opposaient à ces fables leur dévouement mis au service des naturels; ils soignaient leurs malades et mettaient par là à l'épreuve le pouvoir merveilleux de leurs compétiteurs, dont le prestige ne tarda pas à disparaître.

Comme métier avoué, la sorcellerie s'efface tous les jours sur les côtes du Groënland. Il est pourtant bon nombre de pratiques qui subsistent encore et qui se maintiendront longtemps, malgré l'action civilisatrice des Danois. Ainsi les Esquimaux se servent d'une foule d'amulettes : ce sont de vieux morceaux de bois, des cailloux roulés, des os de poisson, des becs ou des serres d'oiseaux. Ils les suspendent à leur cou pour se préserver du mal, ou bien encore au cou de leurs enfants afin qu'ils ne perdent pas leur âme en courant sur la plage. A la pêche à la baleine, il est bon de munir son kayak d'une tête de renard et son harpon d'une paire de serres d'aigle. A la chasse au renne, si on ne veut pas effaroucher le gibier, il faut jeter aux corbeaux un lambeau de chair d'un animal que l'on a abattu. Les têtes de phoques ne doivent être ni brisées ni jetées à la mer, mais bien déposées en tas devant la hutte, afin de ne pas irriter les âmes des cétacés morts, qui alors s'empresseraient d'avertir et de préserver du danger du harpon leurs congénères de l'Océan.

Il existe encore une foule d'autres pratiques absurdes. Il serait trop long de les énumérer. Mais tout peuple civilisé que nous sommes, avons-nous bien le droit de nous en indigner?....

LXV

Les Esquimaux du Labrador et du Nord de l'Amérique sont exactement semblables aux naturels du Groënland. C'est la même race mogole : c'est la même langue, les mêmes mœurs, et aussi la même absence de traditions historiques. Sauf la mince donnée vague, douteuse, que nous avons mentionnée plus haut et qui peut-être se rapporte à la destinée des colonies scandinaves, il est impossible de tirer des indigènes la moindre trace, le moindre indice qui touche à la vraisemblance. Il y a plus; ce que les Esquimaux racontent aujourd'hui à ce sujet doit être accueilli avec la plus grande défiance. A force de leur demander des renseignements, à force de leur répéter sous forme interrogative l'histoire des Scandinaves au Groënland, les Européens ont fini par faire croire aux naturels qu'ils leur apprenaient du nouveau, si bien que les Esquimaux ont pu induire en erreur d'autres navigateurs en leur débitant des lambeaux incohérents de légendes importées d'Europe.

A les voir aujourd'hui, il paraît difficile d'admettre que les naturels aient jamais été en contact avec une race civilisée. Jusqu'à l'arrivée des missionnaires, ils ne savaient compter que sur leurs doigts, par conséquent jusqu'à vingt. Ils appelaient « homme, » c'est-à-dire quatre fois cinq doigts, le chiffre le plus élevé auquel ils eussent pu atteindre. Ils considéraient l'écriture comme de la magie; si c'était de l'imprimé, ils ne le cédaient pas aux contradicteurs européens de Guttenberg. Depuis, on leur a composé un alphabet; on a même établi à Godthaab une petite imprimerie à la main. Ceux qui habitent dans le voisinage des factoreries sont si peu nombreux, que les missionnaires peuvent s'occuper individuellement de chaque enfant. Aussi, tout en restant sauvages, ont-ils appris à lire et à écrire. Sous ce rapport, ils sont plus instruits que les populations européennes dans l'art de la lecture et de l'écriture.

L'Esquimau, dans son langage, n'use guère de métaphores comme les peuples orientaux. Son récit est naturel, simple, concis. Il aime mieux répéter que d'avoir recours à des circonlocutions. La poésie groënlandaise se passe de mesure et de rime. Ce sont des phrases

courtes qu'on chante en y mettant une certaine cadence. Cette langue gutturale, saccadée, sonne désagréablement à l'oreille d'un Européen. Comme spécimen de cet idiome étrange, nous citerons une chanson composée jadis par un naturel de Godthaab, à l'occasion de la naissance du prince royal de Danemark.

Anni-gama, ir-sig-eik (Ce matin je suis sorti et j'ai vu)
Er vallir sullit lar méta (qu'on hissait la flamme et le pavillon)
Opel lung arsul lar méta (et qu'on se préparait)
Erkaï seig amig og (à tirer les canons ;)
Tava orkar big eik : (alors j'ai demandé :)
Saag erkaï sovise (pourquoi allez-vous tirer?)
Tava ak kyanga ; assuog neller mago (Et on m'a répondu que c'était le jour,)
Okiune anni vine neller mago (c'était le jour de naissance de celui)
Ong une tok kopet konging oroma game (qui, après son père, deviendra roi.)

Les connaissances astronomiques et cosmogoniques des Esquimaux présentent un caractère de poésie qu'on est tout à coup étonné de rencontrer dans une race si bornée et si positive. Ils divisaient le jour d'après le flux et le reflux de la mer, l'année en deux saisons : l'été et l'hiver. La terre, selon eux, reposait sur des soliveaux de bois tellement vieux et pourris, que souvent ils craquaient et qu'ils auraient fini par s'écrouler, si, à chaque instant, les angekoks n'avaient pris soin de les réparer. Pour preuve de ce qu'ils disaient, les sorciers leur apportaient de temps en temps des morceaux de vieux bois qu'ils ramassaient sur la côte. Les Européens ont vainement essayé de leur expliquer que ce bois flotté, porté par les courants, vient d'Amérique. Ils ont refusé de le croire. Quant au ciel, c'est une voûte qui s'appuie sur le sommet d'une montagne située dans le Nord et qui roule autour de la terre. Les corps célestes sont des anciens Esquimaux ou des animaux qui, par suite de vicissitudes diverses, ont été fixés au firmament et se colorent de teintes rosées, jaunes ou grises, selon le genre de leur nourriture. Les planètes qui se rencontrent sont de vieilles femmes qui s'abordent pour se livrer à leur passion favorite du commérage. Quand l'âme d'un Esquimau honore l'enfer de sa visite, elle exécute son voyage sous forme d'étoile filante. Les constellations portent le nom de divers animaux. Ainsi la petite Ourse s'appelle *le Renne*;

les sept étoiles de la grande Ourse représentent une meute de chiens qui traquent un ours.

Quant au soleil et à la lune, ils étaient jadis frère et sœur. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que le soleil était une femme, tandis que la lune était un homme. Molina (le soleil) fut poursuivie dans la nuit par son frère Aninga (la lune), qui avait de mauvaises intentions. Afin de constater au grand jour l'indigne conduite d'Aninga, Molina trempa ses mains dans la suie et lui en barbouilla la figure. De l les taches qu'on aperçoit sur la lune. Cela fait, Molina se mit à fuir à toutes jambes. Mais son frère la serrait de près, si bien qu'elle ne vit plus d'autre parti à prendre que de s'envoler dans les airs. Elle y resta et devint le soleil. Aninga continua sa poursuite et se transforma en lune. Moins léger que sa sœur, il ne put s'élever à la même hauteur. Cette infériorité ne l'a pas fait renoncer à ses projets, et Aninga court toujours après sa sœur dans l'espoir de l'attraper un jour. Quand le malheureux est fatigué et affamé, ce qui arrive à l'époque du dernier quartier, il quitte sa maison dans un traîneau attelé de quatre chiens et part pour la chasse au phoque. Après quelques jours d'absence, il reparaît tout joyeux du résultat de sa chasse; il est restauré, engraissé, joufflu, bouffi, en un mot, digne de représenter une vraie pleine lune.

La conduite d'Aninga envers les habitants de la terre n'est pas plus bienveillante qu'à l'égard de sa sœur. Il se réjouit de la mort des femmes, de même que le trépas des hommes est agréable au soleil. Aussi les hommes se cachent-ils à l'approche d'une éclipse de soleil, et les femmes en font autant quand arrive une éclipse de lune. Une jeune fille qui succombe à une séduction n'est pas la seule coupable; la faute en revient surtout à la lune. Aussi est-il dangereux pour les jeunes filles de se promener au clair de la lune, et d'apostropher l'astre des nuits le nez au vent sans prendre garde à ce qui se passe autour d'elles. Une éclipse annonce que la lune est descendue du firmament et qu'elle se promène incognito et en tapinois sur la terre. Ces excursions de la lune sont pleines de dangers pour la race humaine. Le méchant Aninga se glisse dans les huttes, dérobe les aliments et tue les gens qui ne sont pas sur leurs gardes. Les hommes montent alors sur le toit de leur case, et, au moyen d'instruments bruyants de toute sorte, ils font

un infernal tapage qui force le vagabond de rentrer chez lui. Quand il y a une éclipse de soleil, c'est au tour des hommes à rester cachés, tandis que les femmes mordent les chiens aux oreilles. Si les chiens crient, c'est une preuve que la nature n'approche pas encore de sa fin; car, comme les chiens ont été créés avant les hommes, ils ont le pressentiment des choses futures. Si, par malheur, ce qui jusqu'à présent n'est pas encore arrivé, on s'y prend pour cela de la bonne façon, les chiens ne répondaient pas à la morsure par des hurlements, le monde finirait le lendemain. Les ignorants ne comprennent pas la cause des grondements du tonnerre qui se font parfois entendre au Groënland; mais les angekoks savent bien que ce bruit est produit par des femmes domiciliées au ciel et qui s'occupent à tanner et à étirer une peau de phoque.

LXVI

Cette vie continuelle de luttes entrecoupées de dures privations suivies de revanches intempérantes, les rigueurs du climat, les inconvénients du métier de pêcheur, tout cela attaque à la longue l'organisation de l'Esquimau et l'expose à une foule de souffrances qui abrègent le cours de son existence.

A la fin du mois de mai, le soleil, en se reflétant contre les neiges, jette une clarté si vive qu'il cause aux malheureux indigènes des ophthalmies terribles. Ceux-ci se défendent contre ces douloureux effets de la réverbération par de petits abat-jour en bois, larges d'un pouce et percés de trous. Quand le mal d'yeux persiste, les naturels le combattent au moyen de fortes entailles faites dans le front, au-dessus de la paupière. S'il se détermine une cataracte, ce qui arrive fréquemment, les femmes du pays l'enlèvent avec une singulière adresse, au moyen d'une aiguille recourbée ou bien avec la lame d'un couteau.

La nourriture exclusivement animale de l'Esquimau engendre chez lui des maladies du sang, et parfois le scorbut. Les fièvres sont moins fréquentes. A tout prendre, les raisons de quitter la vie manquent moins au triste habitant des côtes que les moyens de l'entretenir. Aussi, quand vient le moment suprême, le voit-il approcher avec calme. Quel

effort de résignation lui serait nécessaire? Il n'a pas à combattre des regrets qui n'existent pas.

Les cérémonies funèbres sont assez bizarres chez les naturels des îles où les usages européens n'ont pas pénétré. Lorsque le moribond est à l'agonie, on le revêt de ses plus beaux habits; on lui plie les jambes sous le corps, afin de n'avoir pas à lui faire une tombe trop grande. A peine a-t-il rendu le dernier soupir qu'on jette hors de la case tous les objets dont il s'est servi et dont le contact pourrait porter malheur. On fait passer le cadavre par la fenêtre de la hutte, et, au besoin, on l'agrandit pour cette occasion. Un homme le charge sur son dos, le porte sur un monticule, et le dépose dans un trou qu'on recouvre de grosses pierres et de mousse, afin de le préserver de la voracité des renards. On enterre avec le défunt son kayak et ses outils de travail; on suppose qu'il peut en avoir besoin dans une autre existence. Le corps d'un enfant est toujours enterré avec la tête d'un chien; l'âme de l'animal est chargée d'indiquer le chemin des cieux à l'âme inexpérimentée de l'enfant. Ce n'est pas que les adultes connaissent mieux la route; mais on pense que, grâce à leur intelligence plus développée, ils sauront mieux se tirer du voyage. Le croque-mort, nous entendons par là celui qui a prêté son dos pour transporter le cadavre, doit, pour se purifier, s'abstenir de certains aliments et s'absenter pendant quelques jours de sa hutte.

Jadis, sur toute la côte du Groënland, un enfant à la mamelle qui perdait sa mère, s'il était né de parents pauvres, la suivait tout vivant dans la tombe. Parfois aussi des vieillards décrépits, des veuves infirmes, des hommes incapables de travail étaient sollicités par leurs familles de descendre vivants dans la fosse. Cette pratique avait évidemment pour objet d'épargner à la vieillesse une longue et douloureuse agonie, et, aux valides, la difficulté d'entretenir les êtres infirmes et incapables de travail. Les missionnaires ont vivement réagi contre cette infâme coutume, qui tend aujourd'hui à disparaître, grâce à la réprobation dont ils la poursuivent.

Après l'inhumation du corps, les assistants rentrent dans la case mortuaire, s'asseoient en silence, laissent tomber les bras sur leurs genoux et se cachent la tête entre les mains. Les femmes se couchent sur leur grabat, la face contre terre; elles pleurent et s'efforcent d'étouf-

fer leurs sanglots. Quelques minutes après, le plus proche parent du défunt entonne d'une voix entrecoupée un discours où il énumère tout ce qu'il a fait de bien et les qualités qu'il a déployées pendant sa vie. A chaque point d'arrêt, les assistants répondent par un gémissement unanime. Au dernier mot de l'exorde, les aliments qui se trouvent dans la hutte sont déposés sur le sol et consommés sur-le-champ par la famille et les amis éplorés. Aussi longtemps qu'il reste quelque chose dans le garde-manger, la cérémonie se répète, et les visites des amis et des voisins se poursuivent. Ces cérémonies durent quelquefois quinze jours. Si le défunt est le chef de la maison, les visiteurs qui viennent consoler sa veuve tâchent, à chaque visite, d'emporter quelque chose à la dérobée; pour peu que la pauvre femme n'ait pas de parents pour défendre son avoir, elle se voit bientôt dépouillée et réduite à la dernière misère.

LXVII

Faire un voyage à travers les savanes de l'Amérique et ne pas assister à une chasse au buffle serait une chose impardonnable. Que serait-ce si on quittait le Groënland sans avoir été témoin d'une chasse au phoque, cet animal dont l'Esquimau tire toute sa subsistance? Le champ unique de l'Esquimau, c'est la mer; le phoque est l'unique moisson qu'il récolte. Dans des climats plus hospitaliers, la brebis offre à l'homme sa chair, son utile toison. L'Indien de l'Océanie se sert du cocotier pour sa nourriture et ses vêtements, sa pirogue et son habitation. Le phoque est plus que tout cela pour l'Esquimau. Il constitue la base de son alimentation. Il le nourrit de sa chair; il le chauffe et l'éclaire de l'huile qu'on extrait de son lard. Ses boyaux offrent plus de solidité à la couture que le fil le mieux tordu. Sa vessie sert à confectionner les fenêtres, les rideaux des tentes, les chemises et les petits ballons attachés aux harpons et aux flèches. Les os remplacent le fer et forment la pointe du harpon et en général de tous les instruments de travail. Son sang fournit une soupe épaisse et substantielle. Sa peau sert à confectionner les grands bateaux et les kayaks, les tentes et les vêtements, les courroies et la chaussure. Le surplus de l'huile qu'on en tire, c'est le seul article d'exportation

du pays, celui qui procure aux indigènes les avantages des échanges avec les Européens et qui explique l'établissement de ceux-ci au Groënland. En effet, malgré tout le dévouement des missionnaires et la sollicitude du gouvernement danois, on peut facilement assigner la limite à laquelle doit forcément s'arrêter le progrès sur cette côte du continent américain. Il semble même bien difficile que les Esquimaux soient un jour plus avancés qu'ils le sont aujourd'hui. Leur sol stérile résistera éternellement à tout essai de culture; l'intérieur du pays, encombré de glaces, restera toujours inaccessible; la lisière seule, baignée par la mer, admet la présence de l'être humain. Mais vienne un moment où le phoque donnera moins, ainsi qu'il arrive déjà pour la baleine, et en peu de temps la famine aura moissonné les neuf mille indigènes de la côte.

Le principal instrument de la chasse au phoque est un harpon de deux mètres de longueur, terminé par une pointe en fer mobile encastrée dans de l'os; cette pointe est retenue par une courroie et se détache de la tige au moment où celle-ci pénètre dans les chairs de l'animal. Une vessie, qui flotte au bout de la ligne accrochée au harpon, indique l'endroit où la proie blessée a plongé sous l'eau. Le harpon glisse sur une navette en bois excessivement polie, ce qui lui donne plus de force et lui fait suivre plus sûrement la ligne voulue. Les autres projectiles sont confectionnés de la même manière, et on les lance en se servant du même procédé. Une lance ne quitte pas le kayak; elle est employée pour achever l'animal. Pour la chasse aux oiseaux, on employait jadis les arcs et les flèches; aujourd'hui, ils tendent à disparaître de plus en plus; on peut même dire qu'ils ont déjà disparu. Quelques naturels opulents les ont remplacés par des armes à feu; la masse de la population se sert de flèches lancées à la main; l'oiseau est traversé de part en part à une distance de quarante ou cinquante mètres.

LXVIII

La chasse au harpon est celle qu'on pratique le plus habituellement sur les côtes du Groënland. Aussitôt que le phoque, forcé de venir de

temps en temps aspirer une bouffée d'air, a révélé sa présence, l'Esquimau cherche à le surprendre en se tenant sous le vent et en tournant le dos au soleil, afin de n'être ni vu ni entendu. Il se penche alors sur son kayak de façon à ce que la vague dérobe le plus possible sa figure. Arrivé à une trentaine de mètres, il prend sa pagaie de la main gauche, ajuste son harpon sur la navette et le lance avec force. Si le coup a porté juste, le fer se détache de la lance et dévide la ligne roulée en spirale sur l'avant du kayak. La vessie qui termine la ligne est jetée instantanément dans l'eau; le phoque atteint plonge avec une extrême rapidité. Le pêcheur donne ensuite un tour de pagaie et ramasse son harpon qui flotte. Il arrive parfois que l'animal entraîne avec lui la vessie; mais, forcé de respirer, il reparaît bientôt à la surface, et il n'y a pas de danger qu'on ne le retrouve plus. L'Esquimau, comme le fier Hippolyte, pousse droit au monstre, lui fait de sa seconde lance une large blessure, et l'achève enfin à coups de javelot. Quand l'animal est mort, il bouche ses plaies avec de petits tampons de bois, empêchant ainsi la déperdition du sang; il le gonfle ensuite en soufflant entre la chair et la peau, et l'amarre à la gauche de son kayak.

La chasse au phoque n'est pas dépourvue de l'attrait qui accompagne toujours le danger. Quelquefois la ligne, en se dévidant avec rapidité, s'enroule autour du bras ou même autour du cou du pêcheur; le phoque, dans les ébats de l'agonie, se jette du côté opposé de l'embarcation; il l'entraîne, il la chavire, et, avant que l'homme soit parvenu à se débarrasser, il est asphyxié et noyé. Quand la chasse est finie et que l'Esquimau se croit hors de danger, il arrive parfois que, s'il s'approche de l'animal qu'il regarde comme mort, le phoque se jette sur lui et le mord au bras ou au visage. Ces animaux sont surtout dangereux quand ils ont leurs petits à défendre; ils se précipitent alors sur le kayak et en arrachent un lambeau. La vague emplit l'embarcation, et le pêcheur, sans aucune chance de salut, se voit forcé de la suivre; il la suit jusqu'au fond de la mer. Une pêche plus commode a lieu en automne, lorsque les phoques se réunissent en groupes dans les fiords. Une véritable coalition de naturels se forme contre eux. Ce sont mille manœuvres de kayaks; les coups de lances se succèdent sans interruption. Si les animaux ont l'imprudence de chercher un refuge sur la côte, ils sont assaillis par une grêle de pierres que leur jettent

les femmes et les enfants, et achevés à coups de lance par les hommes.

La pêche au phoque se fait en hiver d'une façon spéciale. L'animal se pratique alors dans la glace des ouvertures par lesquelles il vient prendre l'air. L'Esquimau le guette, et quand la victime fait son apparition, le chasseur se glisse sur le ventre en imitant son cri. Le phoque le prend pour un frère; il le laisse approcher, et ne reconnaît son erreur que lorsqu'il a reçu le coup mortel.

La pêche à la baleine commence, au Groënland, ainsi que nous l'avons dit précédemment, à tomber dans le domaine de la tradition. Elle a encore lieu parfois vers l'île de Disco; mais à Godthaab on n'en entend plus parler. Les Esquimaux qui ont la bonne fortune d'apercevoir un de ces cétacés revêtent à l'instant leurs plus beaux habits; c'est même la seule occasion où hommes et femmes se nettoient et fassent toilette. Ils prennent garde surtout de mettre un vêtement qui ait été en contact avec un cadavre humain. Si l'on négligeait cette précaution reconnue indispensable, la baleine prendrait la fuite aussitôt, quand même elle aurait dans le corps un bon nombre de harpons. Les dispositions convenables une fois prises, toute une flottille de kayaks s'élance à la mer, harponne l'animal, l'épuise et le crible de coups de javelot. La baleine est ensuite traînée à la côte et dépecée le corps étant à moitié dans l'eau. Les gens qui ont assisté en simples spectateurs à la lutte participent au partage tout aussi bien que ceux qui y ont pris part. Hommes, femmes, enfants, tous se précipitent sur le cétacé; c'est à qui pratiquera la plus profonde entaille, à qui emportera le plus gros morceau. Pendant quelques jours, la baleine devient ainsi un garde-manger général où chacun vient prendre sa pitance quotidienne.

LXIX

Depuis que nous sommes à Godthaab, le soleil nous a, jour et nuit, favorisés de ses rayons. Un matin, vers cinq heures, une douzaine d'Esquimaux parés pour la pêche se réunissent autour de notre corvette. Ils doivent nous accompagner dans une expédition contre les phoques. La mer est calme et le temps propice; il ne nous manque qu'un peu de chance, ce qui est fort problématique, attendu que nous ne sommes pas

dans la vraie saison de la pêche. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas jusqu'ici le droit d'accuser la destinée. Nous descendons dans deux grandes embarcations, et nous voilà en mer. Les Esquimaux mettent en mouvement leurs pagaies, qui reluisent comme de l'or au soleil; ils s'égrènent devant nous en tirailleurs et glissent avec une légèreté, avec une grâce admirable. A leur suite, nous nous engageons dans un de ces bras de mer qui s'enfoncent profondément dans l'intérieur du pays et qui s'y découpent en fiords, en baies, en rades sans fond, calmes, silencieuses, endormies dans leurs ceintures de rochers granitiques et abrupts. Comme une conversation animée se poursuit dans notre canot, les Esquimaux qui nous précèdent se retournent impatientés et nous font force gestes pour nous recommander le silence. On leur obéit.

On n'entend plus que le bruit cadencé des avirons effleurant la surface de l'eau. Nous voguons ainsi pendant un certain temps dans le recueillement et l'attente. Du regard, nous fouillons les méandres de la côte. Rien, sinon la mer bleue et quelques goëlands qui la sillonnent en poussant des cris plaintifs. Cependant nous poursuivons nos recherches. Tout à coup un objet noir point à l'horizon. Nos Esquimaux se dispersent; ils se rangent en bataille à environ cent mètres l'un de l'autre; ils décrivent ainsi un demi-cercle dont les deux bouts prennent la direction du rivage. Plus de doute! la Fortune se montre propice! Nous avons dépisté un phoque. Qu'il reparaisse encore une fois au-dessus de l'eau, et le succès est certain. Le cercle de nos pêcheurs se resserre de plus en plus; deux d'entre eux poussent vivement en avant et filent comme s'ils descendaient une pente. L'un d'entre eux devance enfin son compagnon; il se penche sur son kayak comme un Arabe sur son cheval, quand il sonde du regard l'horizon du désert, il épie l'animal; puis, par un geste brusque, il se rejette soudain en arrière. Il lève le bras; le harpon, lancé d'une main sûre, part comme une balle et dévide après lui la ligne qui y est attachée. L'animal plonge; on n'aperçoit plus que la vessie qui termine la ligne. Nous nous approchons de toute la vitesse de nos rames; de leur côté, les Esquimaux volent vers le point où un si heureux résultat vient de couronner la pêche. Nous arrivons sur le champ de bataille. Une tache d'eau rougie marque la place où l'animal a été frappé. Il reparaît bientôt à la surface; le dard a traversé

Karl Girardet, d'après Ch. Giraud. Pisard, sc.

LA CHASSE AU PHOQUE A GODTHAAB (GROËNLAND)

deux pouces de sa cuirasse de graisse; il a à peine effleuré les chairs. La victime ouvre de grands yeux doux; elle semble implorer la pitié. A peine si nous avons le temps de faire une réflexion sentimentale, déjà les pêcheurs ont achevé la bête à coups de lance.

Nous manifestons le désir d'examiner la prise; le phoque est hissé entre deux kayaks réunis ensemble, amarré par des courroies passées sous la peau, et traîné à la remorque du pêcheur qui lui a porté le premier coup. Une balle de fusil tirée par un adroit chasseur n'aurait été ni plus prompte ni plus juste. Seulement une balle aurait causé la mort de l'animal sans aucun profit pour le chasseur. Le phoque blessé eût plongé, et, à moins de l'avoir tué raide sur place, il est probable qu'on ne l'eût jamais retrouvé. Le harpon, en pénétrant sous la peau, y dépose la ligne qui suit l'animal dans tous ses mouvements et qui permet de le retrouver, même quand il est allé exhaler son dernier soupir dans le fond de l'abîme.

Nous prolongeons notre chasse dans l'espérance de trouver une autre victime; mais c'est en vain. D'ailleurs nous n'aurions que la répétition du spectacle auquel nous venons d'assister. Et puis, peut-être vaut-il mieux ne pas abuser des faveurs de la Fortune, attendu qu'avant de retourner dans notre patrie nous avons encore à la mettre plusieurs fois à l'épreuve. Notre canot revient tout joyeux à bord. Les Esquimaux continuent à nous précéder et à nous donner des preuves de leur adresse merveilleuse en lançant leurs javelots contre des oiseaux de mer. On nous apporte une mouette; elle est percée d'outre en outre. Les indigènes nous témoignent, par des cris et des rires, la joie qu'ils éprouvent de nous avoir fait ainsi les honneurs du Groënland.

LXX

Braves gens! que ne font-ils pas pour nous être agréables! Ils voient qu'on attache à bord un certain prix aux objets de production indigène. Ils s'empressent aussitôt de nous apporter tout ce qu'ils croient avoir de plus précieux. Du matin au soir, tournoyant dans leurs kayaks autour de la corvette, ils nous prodiguent le spectacle de leurs évolutions, de leur agilité, de leur adresse. Ce sont des joutes, des coups de

lance, des flèches lancées, ou bien ce qu'on peut appeler la haute école du kayak : après s'être installés dans leurs navettes de tisserand, ils amarrent solidement à leur siége leur vareuse en peau de phoque, attachent leurs gants, nouent leur capuchon sous leur menton ; puis, quand ils n'ont plus de découvert que la figure, ils se renversent sous l'eau avec leur kayak, et, après avoir opéré un tour complet, ils reparaissent soufflant l'eau par les narines et prêts à recommencer leurs courses rapides.

Il était intéressant de connaître le maximum de rapidité des embarcations groënlandaises. Un débat s'étant élevé à ce sujet, on décide de le trancher en organisant entre les Esquimaux une vraie régate. On leur fait savoir, un jour à l'avance, que les plus habiles pêcheurs sont conviés à donner des preuves de leur savoir-faire. Quatre prix principaux, composés de vêtements, de couteaux, de haches, sont offerts en récompense aux vainqueurs. La nouvelle transporte de joie les indigènes. Vers six heures du soir, la rade silencieuse qui nous abrite se remplit d'une foule de curieux et de concurrents. Il s'agit d'organiser la course selon toutes les règles de l'art et comme cela se pratique à Brest ou au Havre. Les embarcations groënlandaises ressemblent à des chevaux fougueux ; elles ont de la peine à se tenir sur place ; nous désespérons un moment de faire comprendre aux champions les conditions de la lutte, de leur faire observer l'alignement, de les faire partir tous ensemble, en un mot d'arranger les choses de façon à donner à la course un cachet complet d'impartialité. Mais nous ne tardons pas à nous apercevoir que nos appréhensions sont vaines. Le digne pasteur Yansen met à notre service son influence sur ses ouailles, et parvient à leur faire entendre raison. Les Esquimaux se montrent d'une intelligence et d'une docilité surprenantes. On fait une répétition avant la course ; elle a un plein succès.

L'espace à parcourir est une ellipse de 1,000 mètres dont la corvette forme un des foyers. Une cinquantaine de pêcheurs entrent en lice ; ils s'alignent. Un coup de canon donne le signal ; la musique, placée au-dessus de la dunette, entonne sa plus bruyante fanfare, et les champions partent tous ensemble. Les pagaies tournent comme des moulinets ; les kayaks rasent la surface polie de la rade. Les voyageurs de la corvette, du haut du pont, suivent d'un regard avide ces évolutions agiles. Des

paris s'établissent; les uns tiennent pour l'Esquimau à ruban bleu, les autres pour le vieux pêcheur à figure de phoque; les autres, pour un jeune élève du pasteur Yansen auquel ses leçons de catéchisme n'ont pas fait négliger l'exercice de son métier. L'équipage monte dans les hunes, grimpe dans les cordages; de ses hurrahs, il acclame les hommes habiles, il stimule les retardataires. La moitié des coureurs reste en chemin; les autres, à peu de différence près, arrivent presque en même temps au but.

Une fanfare accueille les vainqueurs; ils ont parcouru les 1,000 mètres en 5 minutes et 5 secondes. Loin d'avoir l'air fatigué, ils grimpent lestement à bord et reçoivent leurs récompenses avec des manifestations de la plus vive reconnaissance. Les vaincus font également leur apparition sur le pont; on les console en leur faisant une large distribution de biscuit, de café et de tabac. Tous paraissent enchantés du jeu dont on vient de leur donner l'idée. Les femmes mêmes sortent de leur réserve habituelle; elles battent des mains; elles se livrent à des démonstrations de joie qui vont croissant lorsqu'elles s'aperçoivent que, pour faire suite à la course des adultes, on organise une petite régate pour les enfants.

Quinze gamins au-dessous de douze ans partent dans leurs kayaks mignons; leur course n'est pas des plus rapides; mais il est vrai de dire que les polissons s'amusent en chemin; ils lancent devant eux leurs petites flèches et leurs petits harpons, et les rattrappent au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochent. A leur retour, on épuise en leur faveur une provision de jouets européens qu'on avait à bord.

Le soir arrivé, tout le monde se retire. Nous sommes enchantés de nos Esquimaux, et eux le sont de nous. C'est avec peine qu'ils se résolvent à quitter la corvette; ils passent une partie de la nuit à circuler autour du navire dans leurs kayaks. Notre société leur est agréable; ils semblent comprendre qu'ils vont bientôt en être privés pour toujours. Aussi prennent-ils sur leur sommeil et sur leurs travaux le temps qu'ils viennent passer avec nous.

LXXI

Montagnes abruptes de la côte groënlandaise, fortifications terribles qui en défendent l'approche, baies vastes et profondes qui, en formant des méandres capricieux, pénètrent à une énorme distance dans ce continent boréal, habitants bizarres de ces contrées : voilà jusqu'ici tout ce que nous avons vu. Il resterait, pour la complète satisfaction de notre curiosité, à aller plonger un regard dans l'intérieur du pays, du haut des montagnes qui lui servent de ceinture. Mais le moyen de faire une semblable excursion? Nos excellents amis, les chevaux islandais, refuseraient eux-mêmes de nous y transporter, malgré leur patience et leur savoir-faire admirables. Tenter une course à pied ne paraît pas moins impossible; il faudrait avoir l'habitude d'escalader des rochers à pic, d'effleurer les marais qui croupissent au fond des vallées, de grimper et de descendre des pentes ouatées d'une épaisse couche de neige. A la vérité, les naturels s'aventurent parfois, quand ils poursuivent le renne, jusqu'à une vingtaine de kilomètres dans l'intérieur; mais nous sommes trop civilisés pour leur faire concurrence dans une course à pied sur ce sol tourmenté.

Toutefois, pour l'acquit de notre conscience de touristes, le 26 juillet nous nous installons dans nos deux plus grandes embarcations, et nous poussons vers un endroit où l'on dit qu'il existe un magnifique glacier. Le ciel est sans nuages; le thermomètre marque au soleil au-delà de 10° centigrades; c'est un luxe de chaleur inouï dans ces contrées hyperboréennes. Le fiord de Pisigsarfik, but de notre excursion, est situé à son entrée derrière la colonie de Gothaab. Les Esquimaux rattachent à ce fiord le souvenir d'une vague et diffuse légende dont on ne peut pas débrouiller le premier détail. Pisigsarfik se traduit par « lieu où l'on tire de l'arc. » Les gens du Labrador seraient venus, dit-on, en bandes, dans l'intention de s'y établir; accueillis à coups de flèches par les naturels, ils auraient été exterminés jusqu'au dernier. On n'a jamais su ce qu'il y avait de réel au fond de ce récit. Peut-être la légende a-t-elle été inventée par quelque fantaisiste danois au courant de la langue du pays et cherchant une étymologie au nom des localités. Nous

arrivons à la voile à Godthaab ; nous y prenons le pasteur Yansen, et, le vent nous faisant défaut, nous continuons notre route à la rame.

Le fiord, bordé de hautes falaises, s'étend de l'Ouest à l'Est et forme une baie large, profonde, et s'avançant, nous assure-t-on, dans l'intérieur du pays à quarante lieues environ. Du milieu d'un groupe de montagnes d'un ton bistré, et dont la principale affecte la forme d'une selle, s'élève, dans sa blancheur immaculée, le glacier de Sermek, cône tronqué dont le noyau rocailleux disparaît sous des amas de glaces et sous des couches de neige. Au pied de ce fantôme de 1,000 mètres de hauteur, enroulé dans un immense linceul, s'amoncèlent d'énormes blocs transparents qui se détachent de ses flancs et qui s'arrêtent à sa base avant de rouler dans le fiord, où ils se balancent sur les vagues limpides. Si l'on essayait de gravir ce glacier ! Peut-être la couche de neige est-elle assez solide pour supporter le poids de l'homme. Nous essayons en effet cette ascension que jusqu'ici aucun Esquimau ni aucun Danois n'avait encore tentée ; mais quand nous sommes arrivés à une certaine hauteur, nous avons de la neige jusqu'à la ceinture. Force nous est de nous arrêter.

Si le chemin est impossible, le panorama est de toute beauté. A droite et à gauche, une avalanche de montagnes, grimpant les unes sur les autres, confondant leurs pics neigeux avec le bleu pâle de l'horizon, fendues et coupées en abîme par le fiord qui les déchire, les contourne, reparaît plus loin, et se perd dans l'intérieur à une distance de plus de quarante lieues. Devant nous, la baie avec son archipel d'îlots fixes, de récifs, de glaces flottantes irisées comme des opales par les rayons pénétrants du soleil. Vaste désert, éternelle solitude, silence absolu, désolation tourmentée, nature sauvage, dernière limite où vient expirer la persévérance de l'homme ! Si jamais des communications fréquentes et régulières pouvaient s'établir entre ce triste continent et les pays civilisés, il faudrait y établir la nécropole du monde, le grand cimetière de la race humaine. Ce serait le seul endroit où le tumulte des vivants ne viendrait pas troubler le repos des morts ; ils dormiraient tranquilles, ensevelis dans un commun sépulcre de neige, à l'abri des profanations des générations futures et du souvenir banal des contemporains.

Nous descendons la pente. Un bloc de glace se détache du sommet de la montagne et nous fait la gracieuseté de ne pas rouler tout à fait

sur notre dos; il se précipite avec fracas dans la rade et réveille les somnolents échos des vallées. Quelques oiseaux à plumage singulier se lèvent sur le rivage; on leur tire des coups de fusil; les palmipèdes qui échappent paraissent vivement étonnés de ce genre de mort insolite de leurs congénères.

LXXII

Le soir, au retour, en approchant de notre mouillage, tandis que la corvette reste encore masquée par les sinuosités des rochers, nous voyons une légère spirale de fumée qui monte doucement vers le ciel. C'est la cheminée de notre vapeur qui envoie ainsi ses bouffées dans les airs. Ce signal est toujours le bienvenu; il nous annonce qu'après avoir épuisé toute la série des impressions locales, nous allons nous élancer à la poursuite de nouvelles émotions de voyage. Qui sait jusqu'à quel point la secrète pensée de nous rapprocher de la France ne nous fait pas contempler avec plaisir chaque étape accomplie? Ceux qu'on a laissés dans la patrie et que la distance rend plus chers encore, chacun leur donne la moitié de ses pensées, chacun songe avec bonheur au moment où, au moyen de ses récits, il les associera aux péripéties du voyage, partageant avec eux les souvenirs agréables, réservant pour soi les fatigues et les dangers qu'ils lui ont coûté à conquérir. Et puis, les contrées que jusqu'ici nous avons visitées ne nous retiennent par aucun de ces charmes qui font qu'on aimerait à y vivre. Nous voyons avec plaisir cette nature, gigantesque de désolation, cruelle d'inhospitalité; mais ce qui nous réjouit davantage, c'est l'idée de n'y pas rester, c'est la certitude de ne la revoir jamais.

Les hommes dont nous allons nous séparer ont certes ressenti de tout autres impressions. Le pasteur Yansen, les Danois établis à Godthaab, à la pensée qu'ils seront un an avant de recevoir des nouvelles de leur pays et de voir des Européens, contemplent avec tristesse les préparatifs de notre départ. La manière affable dont ils ont été traités par le Prince Napoléon, les marques de souvenir qu'il leur laisse, les rapports amicaux qu'ils ont noués avec le personnel de la corvette, vont devenir désormais, au milieu de leur solitude, la ressource quoti-

dienne de leurs conversations. L'arrivée de *la Reine-Hortense* a été, dans leur vie monotone, un événement si extraordinaire, si inattendu, que les années auront beau accumuler sur lui les voiles diaphanes du temps, ils le verront toujours comme un point de repère, comme un point lumineux dans leur existence. Les pauvres exilés nous ont chargés de leurs lettres pour le Danemark ; leurs familles auront, de cette façon, la douce surprise de recevoir de leurs nouvelles un an avant le terme attendu. Il est malheureusement probable qu'à côté de ce message de joie, c'est à nous qu'est échue la triste obligation de porter à Copenhague le funèbre avis de la perte du bâtiment danois qui portait le gouverneur, sa famille et les passagers pour le Groënland.

Mais les Européens ne sont pas les seuls à appréhender les premiers tours de notre hélice. Une vive émotion se manifeste également parmi les naturels. Les rires ont cessé, ainsi que les conversations. Les kayaks, au lieu de décrire selon leur habitude des courbes gracieuses et animées autour de notre navire, se balancent sur l'onde avec une molle tristesse. L'ordre de lever l'ancre est donné ; le grincement de la chaîne dans son œillet de fer a résonné d'une façon lugubre aux oreilles de nos amis les Esquimaux. Ils regardent cette ancre s'élever lentement vers la poulaine de notre corvette. Oh ! s'ils avaient le pouvoir, comme ils l'emploieraient pour nous retenir longtemps encore à la côte de leur fiord ! N'y a-t-il pas un angekok assez puissant pour fixer par le charme de ses invocations les honnêtes kablunats sur les rives du Groënland !... Hélas ! non. Les angekoks, s'il en existe encore, se dérobent prudemment à l'austère vigilance du pasteur Yansen.

Et maintenant, voyons ! Tout le monde est-il à bord ?... Question oiseuse ! Qui aurait pu se laisser séduire par les charmes du Groënland et au moment du départ se cacher pour éviter de rentrer en France ? On fait l'appel ; tout le monde est au grand complet. Pourtant, après un minutieux examen, on découvre avec étonnement que certains habitants de la corvette sont absents. Cette désertion provoque un grand trouble chez les individus préposés aux subsistances de la corvette ; les réfractaires sont de pauvres moutons. Nous en avions embarqué une dizaine à Reykiawik, comme une précaution salutaire contre le manque de vivres qui pouvait nous atteindre dans les régions arctiques. A notre arrivée à Godthaab, le cuisinier du bord, animé de

sentiments sympathiques à l'égard de ses futures victimes, avait cru que rien leur serait plus agréable que de les envoyer sur la terre ferme se refaire du cahotement d'une longue et pénible traversée. Six moutons, échappés au couteau, avaient été débarqués sur une petite île à la portée de notre mouillage. En effet, à peine avaient-ils senti le sol sous leurs pieds que leur satisfaction s'était exprimée par de joyeuses gambades.

Les moutons s'étaient parfaitement acclimatés. La terre leur semble préférable à cette boîte roulante dans laquelle ils ont été secoués si brutalement. En vain le cuisinier les invite poliment à revenir au bercail, ils font la sourde oreille. Plusieurs mousses du bâtiment se livrent pour les ramener à de savantes manœuvres; les quadrupèdes leur opposent une singulière agilité de jambes. Impossible de les rattraper. Une résistance aussi extraordinaire de la part d'animaux renommés pour leur douceur ne fait ni notre compte ni celui de notre Vatel. Comment, après cela, avoir du rôti? Le commandant donne ordre de prendre les moutons morts ou vifs. On se voit forcé de choisir la première alternative. Quelques-uns de nos compagnons, armés de leurs fusils, s'empressent de mettre à profit cette occasion qui leur est offerte d'une manière si inattendue d'une chasse au Groënland. Peu de temps après leur départ, nous entendons trois coups de fusil; rien de plus. Trois coups de fusil pour six moutons! C'est un fait inouï dans les fastes des chasseurs même les plus fantastiques. Nous avons bientôt l'explication de l'énigme. Malgré les perquisitions les plus minutieuses, trois moutons seulement sont venus se présenter au point de mire des canons de fusil. Les trois autres, pressentant sans doute le sort qui leur était réservé, ont pris leurs précautions et sont parvenus à déjouer les recherches les plus actives. Quant aux moutons qui se sont laissés atteindre, ils ont eu le courage en expirant de dissimuler la retraite de leurs compagnons.

La machine chauffe. Nous n'avons plus le temps d'organiser une battue générale. Les moutons sont abandonnés à leur destinée. Hélas! ils ne faisaient que la retarder de quelques jours; elle devait être la même que celle qu'ils auraient subie à bord de notre corvette. Les Esquimaux étaient déjà au courant de cet incident de notre voyage.

Et maintenant, en route!

Le bâtiment s'ébranle à la voix du commandant. Les Danois de

Godthaab ont déjà quitté le bord; groupés sur un promontoire autour de deux dames européennes, ils suivent d'un regard mélancolique les évolutions de notre navire. Ah! si le devoir ne les clouait pas sur place, avec quel bonheur ils accepteraient l'hospitalité de cette corvette, qui mouillera bientôt dans la rade de Copenhague! Les Esquimaux, de leur côté, semblent consternés. Ils nous entourent dans leurs kayaks; ils nous accompagnent machinalement dans nos premiers mouvements. Nous avons mis le cap au large. En ce moment, le reste de la population, femmes et enfants, nous apparaissent couronnant la crête des montagnes escarpées qui bordent la baie. Le soleil se couche comme au milieu d'une éruption; il teinte d'une couleur de rubis les rochers, les longs losanges de neige qui zèbrent les montagnes, les glaciers qui brillent comme des escarboucles au fond du paysage. Les femmes groënlandaises, éparpillées sur les falaises, se détachent vivement sur le fond rougeâtre du ciel et prennent des proportions fantastiques et colossales.

Cependant la corvette accélère sa marche; son hélice fouette la mer à coups redoublés. Déjà les plus robustes pêcheurs ont de la peine à nous suivre. Déjà la population, qui du haut des montagnes nous envoie ses adieux, ne se découpe plus qu'en fines silhouettes. Bientôt nous laissons derrière nous nos amis et leurs kayaks. Les pauvres diables s'en retournent tristement chez eux; ils disparaissent à nos regards. Braves gens! ils ont fini par nous faire oublier leur laideur à force d'affabilité et de douceur. Certes, peu de jours s'écouleront dans leur vie calme sans rappeler à leur souvenir les Français qui sont venus les voir dans un splendide navire, qui les ont reçus à bord comme des frères, qui ont partagé leur pain avec eux, qui ont joué et ri avec eux comme des enfants avec des enfants. Pour nous, d'autres pays, d'autres événements viendront bientôt mêler leurs impressions à celles que nous emportons de Godthaab. Sur un lac toujours uni, une ride légère fait saillie et dure longtemps; mais un torrent tumultueux change fréquemment d'aspect et ses reflets varient selon la nature du fond sur lequel il roule ses flots.

LXXIII

Désormais, nous tournons le dos au point extrême de notre voyage au Groënland; nous descendons la côte occidentale avec le projet d'explorer les environs du cap Farewell aussi loin que vont nous le permettre les glaces de la Banquise. Une fois qu'on s'est aventuré dans ces parages, il vaut tout autant profiter de l'occasion et pénétrer jusqu'aux limites du possible. A la sortie du fiord, nous sommes pris par une brume qu'agite un léger vent du Nord. Favorable augure! nous aurons beau temps. En effet, après quelques heures de navigation, l'atmosphère s'éclaircit; nous apercevons la haute montagne de Somnoshook, formée de plusieurs pointes et dominant les parois abruptes de la côte élevée et neigeuse. Cette fois, nous avons un pilote indigène à bord; il paraît si ignorant, que le commandant de la Roncière est forcé de l'aider à retrouver le chemin de Fiskerness, notre première station. La corvette s'engage dans une barrière d'îles basses à travers lesquelles elle pénètre dans le fiord. Un pavillon danois flotte sur la côte Sud; c'est l'île de Lichtenfels avec son établissement des Frères Moraves. Quatre têtes de rochers formant les angles d'un parallélogramme laissent entre elles un espace vide. Nous y jetons l'ancre. Bientôt ce mouillage nous paraît trop étroit; le navire, à la merci des changements de vent, n'a pas même sa longueur pour se mouvoir. Nous sommes obligés de nous amarrer à terre au milieu des huttes des Esquimaux.

Fiskerness, situé à trente lieues de Godthaab, doit son nom à une quantité considérable de morues qui s'arrêtent sur la côte et qui ne remontent guère plus au Nord. Des sécheries en plein air annoncent l'existence de cette nouvelle source de richesses ou plutôt de ce nouveau moyen de combattre la misère. L'aspect de la contrée conserve toujours le même caractère sauvage et désolé; les lignes changent; la nature du pays reste éternellement la même. Les Esquimaux de Fiskerness n'ont plus l'originalité de leurs compatriotes de Godthaab. Ce sont pour la plupart des sang-mêlés; il suffit d'un seul croisement avec la race scandinave pour modifier singulièrement la pureté de leur type. On ne reconnaît non plus chez eux ni les franches allures

Karl Girardet, d'après d'Abrantès

Phototypie

SECHERIE DE MORUES A FISKERNESS (GRÖENLAND).

ni l'affable gaieté des naturels non abâtardis. Cela tient à l'influence qui a pesé sur leur destinée. L'action du missionnaire sur la population indigène est pleine de conciliation, de bienveillance, du désir de propager la lumière; les rapports du pasteur danois avec ses ouailles dominent le niveau des intérêts matériels; ils se traduisent en secours, en conseils salutaires, et par conséquent en accroissement de bien-être et en développement de la moralité. Le marchand danois du Groënland, au contraire, placé à la tête d'un monopole et revêtu d'un caractère officiel, a la position d'un vulgaire exploiteur. De là vient que les Esquimaux accordent toute leur confiance au missionnaire et se défient du marchand. Dans les différends qui s'élèvent entre eux, ils s'adressent naturellement à celui qui les protége plutôt qu'à celui qui les rançonne. Si le même peuple que nous avons trouvé affable et ouvert à Godthaab a un aspect tout différent à Fiskerness, c'est qu'il ne connaît de l'influence européenne que l'âpre exploitation du marchand. La colonie ne possède pas de missionnaire. C'est l'assistant du pasteur de Godthaab qui dessert la paroisse : il vient dans le pays une fois par an; il consacre les mariages, baptise les nouveau-nés, récite des prières sur la tombe des défunts, et disparaît jusqu'à l'année suivante. Ces cérémonies accomplies à la hâte ne laissent dans l'esprit de ses paroissiens qu'une impression fugitive et superficielle, et ne produisent, par conséquent, aucune diversion.

LXXIV

Nous descendons à terre. Dès les premiers pas, nous sommes assaillis par des myriades de moustiques. On dirait qu'ils nous attendaient pour étancher dans le sang européen une soif qu'ils n'ont que ce seul moyen de satisfaire. Ni la fumée du cigare, ni les mains armées d'un mouchoir ne peuvent les décider à aller ailleurs assouvir leurs instincts sanguinaires. Rien ne peut donner une idée de la torture que cause un pareil assaut. Et il y a des gens qui peuvent vivre au milieu d'un pareil fléau! On nous dit qu'ils y sont habitués. En effet, il faut une bien grande habitude pour ne pas succomber au bout d'un certain temps à un accès de rage délirante. Nous nous empressons de chercher

un refuge à la factorerie. Heureusement la fureur des terribles moustiques s'arrête au seuil de l'établissement ; nous respirons.

Le marchand danois qui exploite Fiskerness y est domicilié depuis vingt-cinq ans et se prépare à rentrer en Danemark. Il a déjà emballé tout son mobilier et ses effets, et il attend la goëlette de Copenhague qui doit l'emmener lui et sa famille. Son successeur, jeune homme à figure triste, maussade, mécontent peut-être d'avoir à gagner sa vie dans un pareil pays, vient d'entrer dans ses nouvelles fonctions. L'ancien marchand s'embarque-t-il avec plaisir pour revoir sa patrie ? Le nouveau accepte-t-il avec résignation son exil ? L'air apathique de ces deux hommes rend difficile la solution du problème. L'ancien semble uniquement préoccupé des rixdalers qu'il a amassés ; le nouveau songe à ceux qu'il se propose de recueillir. Tous deux vivent dans la même maison ; il y a une bonne raison pour cela ; il n'y a qu'une seule maison à Fiskerness. Le plus jeune habite le premier ; l'autre occupe le rez-de-chaussée. Sur cette plage solitaire et désolée, si loin de tout centre civilisé, il n'y a que ces deux familles. Composées d'un nombre respectable de femmes et d'enfants, elles vivent dans la plus parfaite mésintelligence.

Par égard pour la puissance du jour, c'est chez le nouveau marchand que nous entrons d'abord. Il est plein de son autorité et se montre vivement pénétré de l'importance de ses fonctions. Nous cherchons à obtenir de lui quelques détails sur son négoce. Il répond :

« Le métier est difficile ; beaucoup de fatigues ; des privations sans nombre. Pourtant on peut se tirer d'affaire ; mais, pour cela, il faut du zèle, de l'économie, de la tempérance surtout.

—Vraiment ! C'est donc une vertu bien difficile dans ces contrées ?

—C'est facile pour des hommes sérieux ; mais tout le monde ne l'est pas ici.

—Tout le monde ! mais ce « tout le monde » se réduit à peu de personnes.

—A bien peu, en effet ; et si mon confrère du rez-de-chaussée avait compris la nécessité d'une conduite régulière, il aurait été maintenu dans son emploi.

—Ah ! ah ! il a donc été destitué ?

—Pas précisément ; on lui a poliment conseillé de liquider.

—Pourquoi ?

—Il avait rarement la tête à lui.

—C'est fâcheux. A combien se montait par an le chiffre de ses opérations ?

—Cela variait; mais cela eût pu devenir considérable, si le bonhomme avait toujours eu la tête à lui.

—L'huile de phoque constitue-t-elle réellement votre principal objet de commerce ?

—Oui. On se procure cependant une certaine quantité de pelleteries ; mais il faut se remuer, faire travailler les naturels, et, avant tout, avoir la tête à soi.

—Comptez-vous rester longtemps au Groënland ?

—J'espère bien ne pas y moisir vingt-cinq ans comme mon voisin d'en bas. Avec du zèle, de la persévérance et en m'abstenant de liqueurs fortes..... »

Décidément, nous n'obtiendrons pas de renseignements sérieux de ce jeune négociant ; il ne sait rien, sinon que le voisin d'en bas a le malheur de se livrer trop au culte de la dive bouteille.

Nous remettons dans notre poche notre carnet vide. En descendant, nous rencontrons sur la porte du rez-de-chaussée le vieux marchand qui, une longue pipe à la bouche, la figure un peu enluminée, l'œil bienveillant, le sourire sur les lèvres, tel, en un mot, que devait être naguère le célèbre Jean des Entommeures, nous invite à entrer chez lui. Son logement reluit de propreté. A peine sommes-nous assis, que déjà sa femme et sa fille ont étalé une nappe d'une blancheur éclatante. Du vin de Porto et du vieux madère apparaissent sur la table. Force nous est de faire honneur à l'accueil hospitalier de notre vieil hôte, lequel, il est vrai, prêche cordialement d'exemple.

« Vous êtes, sans doute, bien aise de rentrer dans votre patrie ? » ce devait être naturellement notre première question.

—Oh ! reprend le marchand en avalant un grand verre de madère, je ne me trouve pas mal ici. Si j'habitais seul la maison, j'y resterais jusqu'à la fin de mes jours.

—Avez-vous lieu d'être content des affaires que vous avez faites dans le pays ?

—Je suis toujours content; c'est mon caractère. Peu m'importent les

affaires ! Ce qui me vexe, ce n'est pas la mauvaise chance, c'est de vivre sous le même toit avec des sournois. Heureusement, je quitte le pays.

—On comprend cela. Vivre seul avec des Esquimaux, ce doit être triste à la longue.

—Oh! ce ne sont pas les naturels qui sont les plus désagréables dans leurs relations..... Voyons, Messieurs, encore un petit verre de madère. »

Le vieux marchand, sa femme, sa fille, s'empressent de mettre sous nos yeux une foule de petits objets fabriqués dans le pays; ils nous les cèdent à des prix assez raisonnables. Nous serrons la main à ce chef des Capulets danois, sans nous préoccuper des regards obliques que le chef des Montecchi, témoin de cette accolade, nous lance du haut de l'escalier du premier étage.

Les moustiques nous attendaient fidèlement à la porte. A peine avons-nous mis un pied dehors qu'ils se précipitent sur nous avec une ardeur redoublée. A ces bêtes voraces se joint un autre fléau : c'est la suffocante odeur qui s'exhale des cuves où l'on distille l'huile de phoque. Aussi, nous nous empressons de battre en retraite. Arrivés à bord, nous reprenons haleine. Une heureuse nouvelle nous y attend. Nous apprenons que *le Cocyte* et *le Tasmania*, partis avant nous de Reykiawik, sont arrivés à bon port à Frédérikshaab. Un messager esquimau a été expédié en kayak à Godthaab pour nous en avertir. Il a passé la nuit dernière par Fiskerness. La joie de retrouver nos braves compagnons sains et saufs, l'impatience de leur serrer la main au plus tôt, nous font lever l'ancre sans délai. *Le Cocyte* et *le Tasmania* sont bondés de charbon; à moins de circonstances extraordinaires, notre retour est désormais assuré. Le 28 juillet, à deux heures du matin, nous quittons Fiskerness.

LXXV

Quatre heures après notre départ, nous sommes presque en face de la pointe Nord du grand glacier de Frédérikshaab. C'est ce fameux glacier que nous avons entrevu derrière nous et trop tard lors de notre première exploration des côtes du Groënland. L'eau de la mer prend

des teintes blanchâtres; il est évident qu'elle subit l'influence de la fonte des glaces. D'énormes icebergs transparents, diaprés par les rayons de soleil, coupés par une fine bande d'un bleu turquoise qui ressemble au grand-cordon de l'ordre des Séraphins, apparaissent en immense quantité. Le glacier se développe sur un espace de cinq lieues de base, et il a au moins le double de largeur. Il présente l'aspect d'un immense fleuve débordé qui a couvert la contrée de ses flots gelés et qui déverse dans la mer ses cascades transformées en glace. Il s'avance au large, en s'appuyant sur une ligne d'îlots dont il a dépassé la hauteur et qu'il finira par ensevelir. Les accidents de la côte disparaissent sous la nappe éclatante dont il l'a recouverte. A l'horizon même, aussi loin que l'œil peut atteindre, on n'aperçoit que des coulées, que des pics de glace. Tout cet espace, inondé par le soleil, brille d'un éclat extraordinaire et jette des feux inattendus. La nuit même, la clarté que répand le glacier est assez intense pour servir de point de repère aux navigateurs. Après six heures de course, bien que nous en soyons éloignés de plus de dix lieues, nous l'apercevons encore.

Tandis que la corvette s'engage dans le fiord, le soleil se joue dans les montagnes de glace qui nous entourent et nous offre de curieuses représentations de mirage. C'est un phénomène assez commun dans les régions arctiques. Les objets sont doublés par la réflexion, qui en altère les formes et qui leur donne les aspects les plus bizarres. Cet intermède à l'éternel spectacle de la mer, des glaces et des rochers, repose singulièrement le regard du voyageur.

La corvette file à toute vapeur; elle a bientôt atteint le fond de la rade. Elle ralentit sa marche, s'arrête, et jette son ancre entre *le Cocyte* et *le Tasmania*. Le commandant de l'aviso français et le capitaine du charbonnier britannique sont déjà à notre bord. A part quelques avaries essuyées par *le Tasmania*, leur voyage s'est effectué sans accident. Ils n'ont pas eu à lutter contre les attaques de la Banquise. Le commandant de la Roncière avait enjoint à ces Messieurs de naviguer de conserve et de passer à quatre-vingt milles du cap Farewell. Arrivés à la hauteur de Frédérikshaab, ils ont piqué droit sur la colonie, et n'ont eu à faire qu'aux montagnes de glaces flottantes, entraves que l'habileté du capitaine Jonnart a réussi à surmonter.

Depuis plusieurs jours qu'ils nous attendent au mouillage, nos

camarades du *Cocyte* ont eu l'occasion d'explorer à leur tour la contrée, de faire connaissance avec les habitants, de nouer des relations amicales avec les indigènes. Chaque officier du bord nous apporte sa quote-part d'études, de collections, de renseignements. La factorerie de Frédérikshaab, plus peuplée et plus importante que celle de Fiskerness, est située sur une plage moins abrupte que toutes celles que nous avons visitées jusqu'ici. Les montagnes, refoulées au fond du paysage, s'inclinent doucement vers la côte. Avec de la bonne volonté, on pourrait impunément s'aventurer jusqu'à deux kilomètres dans l'intérieur du pays. Arrivé aux limites d'un sol accessible aux pieds d'un Européen, on se trouve en face de la nature implacable qui étend son domaine absolu sur tout le continent groënlandais : des amphithéâtres de montagnes, des pics de rochers, des glaces, de la neige, des abîmes sans fond, des torrents à source inconnue, produits funèbres des convulsions d'un cataclysme dévastateur.

LXXVI

Nous descendons à terre.

Après un séjour un peu prolongé au Groënland, la rencontre d'un Européen finit par devenir plus intéressante que celle d'un indigène. En France, deux individus nés dans le même village se sentent plus compatriotes, plus solidaires, que s'ils étaient seulement du même département. A Paris, au contraire, un homme né en Normandie s'approche assez volontiers d'un Normand; avoir reçu le jour à Nancy est une recommandation auprès d'un Lorrain. A l'étranger, une offense faite à un Français blesse tous ceux qui portent la cocarde tricolore. Jeté sur une côte lointaine, au milieu d'une population sauvage, tout enfant du vieux continent civilisé se trouve en famille chez des Européens. C'est ainsi qu'au fur et à mesure que s'étend l'horizon de la destinée humaine, l'homme lui-même voit s'allonger et se multiplier les fils sympathiques qui le relient à ses semblables. Au début de la vie comme dans les siècles primitifs, pour éprouver des sentiments de parenté, il faut être né dans le même enclos. Quand viendra l'époque virile, quand la société humaine sera arrivée à un état de solidarité

réelle, alors, pour ne pas rencontrer de compatriotes, il nous faudra sortir de notre planète.

Le pasteur de Frédérikshaab et son assistant, le marchand et son commis, en leur qualité de domiciliés au Groënland, nous font plaisir à voir; mais ils ne nous causent aucune surprise. Il en est autrement des autres Européens, hôtes temporaires de la côte. C'est d'abord M. Moller, ancien gouverneur du pays. M. Moller est le même qui, dans le temps, ici à Frédérikshaab, a accueilli avec tant d'hospitalité nos prédécesseurs de la corvette *la Recherche*. Après avoir, en vertu des ordres du ministère danois, inspecté les factoreries du pays, il attend la goëlette qui doit le ramener à Copenhague. Un jeune homme accompagne M. Moller; il va rester ici; c'est le futur inspecteur des factoreries de la Compagnie. Sur le seuil de la maison apparaît une femme blonde, toute jeune encore, à la figure fine et gracieuse, au regard doux et mélancolique. Que vient faire ici cette créature exotique dont la présence fait davantage ressortir l'inhospitalité lugubre de la côte? Elle arrive de Copenhague, toute seule; elle a quitté sa famille, elle a affronté les périls de la navigation pour aller épouser un jeune médecin établi à la factorerie de Julianeshaab. « O dévouement! ô sacrifice! » s'écriera dans quelques jours l'heureux disciple d'Hippocrate, « votre nom est femme. » Lord Byron disait le contraire; tous les deux seront restés fidèles à la vérité.

Au milieu de tout ce monde européen circule d'un air affairé un homme d'une trentaine d'années, brun, svelte, à la démarche un peu mécanique, à la figure calme et intelligente. La coupe de ses habits, la façon dont il les porte, la forme de sa casquette penchée en arrière, tout indique un sujet de Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria. Il eût été en effet par trop bizarre de quitter la côte du Groënland sans avoir rencontré un Anglais. Nous en serrons enfin un dans nos bras. M. Tayler, fils de l'amiral de ce nom, ingénieur de profession, touriste par goût, excentrique par nationalité, erre sur les plages groënlandaises, mais ce n'est pas pour le simple plaisir d'errer; M. Tayler est bien et dûment muni d'une concession de toutes les mines du pays, octroyée par le gouvernement de Copenhague à une Compagnie anglo-danoise. *Anglo* veut dire capitaux; *Danoise* exprime privilége et possession du sol.

C'en est fait ! En vain, désormais, cherchera-t-on un refuge sur les rebords glacés de la calotte du pôle, l'industrie vous poursuivra partout ! Au temps de la jeunesse de nos pères, M. de Humboldt, animé du feu sacré de la science, pénétrait dans les endroits inaccessibles de la Cordillière et gravissait les cimes vierges du Chimborazo. Il était le premier qui foulât de son pied ces terrains inconnus. Fier de son énergie, il prenait, au nom du génie humain, possession de ces solitudes ; il arborait au sommet de ces montagnes le drapeau humanitaire de la science, le seul dont les couleurs ne varient ni ne périssent jamais. Peuplant de ses pensées les déserts qui s'étendaient à ses pieds, il s'enfonçait dans ses calmes études, convaincu que l'aigle seul pouvait troubler le travail de son esprit. Les temps ont changé. Si M. de Humboldt recommençait aujourd'hui ses voyages, s'il refaisait ses périlleuses ascensions, il est certain qu'en contournant un pic sauvage, au moment où, haletant de fatigue, il voudrait se livrer au repos et à ses salutaires observations, il est certain, disons-nous, qu'il verrait surgir quelque compagnon inattendu, armé non plus d'un baromètre et d'une aiguille aimantée, mais d'un prospectus et d'une liste de membres d'un conseil d'administration. M. de Humboldt, roi détrôné, ramasserait ses instruments de physique ; il descendrait en étouffant un soupir ; il sentirait que son rôle est désormais fini.

Par bonheur, ici, au Groënland, M. Tayler est loin de représenter exclusivement l'industrie. Homme de science autant que d'application, il a fait des études sérieuses sur le pays, misérable aux yeux du genre humain, mais renfermant des trésors inépuisables pour les géologues. Tout à la fois chimiste habile et observateur intelligent, il analyse les minéraux et en même temps étudie le caractère, les mœurs, la nature des indigènes. Sa mémoire, appuyée sur un esprit sagace, constitue un vrai manuel du touriste au Groënland, recueil précieux, dans lequel il est enchanté de nous laisser puiser à pleines mains. Il est déjà lié avec les officiers du *Cocyte*, auxquels il a prodigué les soins les plus affectueux et les renseignements les plus détaillés.

LXXVII

Nous descendons un jour à terre avec M. Tayler.

« Vous avez, nous dit-il, dans la personne de votre compagnon, l'employé du Jardin des Plantes, M. Stahl, un mouleur des plus habiles et qui fait le plus grand honneur à votre bel établissement de Paris.

—Vous trouvez? Vous l'avez donc vu déjà travailler.

—Oui, certes! j'ai même eu l'occasion de lui fournir quelques types de naturels.

—Et ces braves Esquimaux se prêtent-ils volontiers à l'opération?

—Ils sont admirables de tenue. Vous pouvez, du reste, en juger par vous-mêmes. Je crois qu'en ce moment M. Stahl est en train de prendre deux têtes qui, je vous le promets, ne seront pas les moins laides de la collection. Il y a surtout une femme que le grand William avait devinée quand il a composé la première scène de Macbeth. Suivez-moi; vous jouirez du plaisir de cette curieuse représentation. »

Nous suivons M. Taylor, qui nous fait entrer dans une petite pièce de la factorerie. Le spectacle, en effet, est étrange. Au milieu de la pièce, une femme d'un âge incertain, les bras reposant sur les jambes, est assise dans l'attitude d'une divinité égyptienne : même immobilité, même expression de figure impassible; on dirait qu'elle ne respire pas. M. Stahl, en manches de chemise, vêtu de son tablier blanc, indique à son aide, un nègre aux formes athlétiques, quartier-maître calfat à bord du *Cocyte*, la façon de préparer la matière qui doit servir au moulage.

Au treizième siècle, lors de l'irruption des Mogols dans le Nord de l'Europe, Batu-Khan, chef des hordes tatares, avait l'habitude, après chaque bataille, de dresser des pyramides vivantes de prisonniers de guerre; on les maintenait réunis ensemble avec de la chaux qu'on versait du sommet à la base. C'est à peu près le même procédé que M. Stahl applique à ses sujets; seulement la chaux est remplacée par le plâtre inoffensif. Quand la masse liquide est à l'état de bouillie, l'habile préparateur enveloppe de baudruche la touffe chinoise de sa victime, lui introduit un tuyau de plume entre les dents, afin de lui ménager la respiration, lui abaisse les paupières avec l'index, et procède à l'opéra-

tion. Aidé de son nègre, il couvre rapidement de poignées de plâtre la tête et le cou de la femme. Le sujet ne bouge pas; il perd tout aspect humain; un léger sifflement qui passe par le tuyau de plume dénote seul qu'il n'est pas à l'abri d'une certaine agitation intérieure. Cependant le plâtre se fige à vue d'œil. Après deux minutes d'attente, l'opération est terminée. M. Stahl détache par morceaux les creux de son moule et en marque les repères, afin de pouvoir les rajuster ensuite.

La femme est rendue à la clarté du jour. Elle n'en garde pas moins son attitude apathique, tenant toujours la plume à la bouche. Des molécules de plâtre, qui rappellent la poudre de riz des femmes européennes, lui ont soudain éclairci le teint; elle est devenue presque propre. Cette transformation avantageuse semble humilier le nègre; il lui indique une grosse éponge placée près d'un baquet plein d'eau, et il s'efforce, par une pantomime expressive, de lui faire comprendre l'utilité d'une ablution. La Groënlandaise ne comprend rien. Se laver lui paraît tout aussi extraordinaire que se faire mouler. Le nègre tient bon; il la prend par le bras, l'agenouille de force devant le baquet, lui penche la tête et se met à la débarbouiller avec autant d'insouciance que s'il s'agissait d'un objet inanimé. Lorsque la femme s'est essuyée, M. Stahl lui offre, au nom de l'expédition, quelques cigares, un bracelet en verroterie et un mouchoir en soie. Une expression de joie anime, pour la première fois, la figure du modèle; le contentement illumine ses traits bien plus fortement encore lorsque le nègre lui présente en cachette un petit verre d'eau-de-vie. On voit à son air qu'elle ne demanderait pas mieux que de recommencer. Mais les études plastiques sont terminées; il est temps de rentrer à bord.

Le Prince Napoléon a conféré avec le commandant de la Roncière sur la direction que nous devons donner à notre voyage. A notre retour, nous trouvons la décision toute prête. Au lieu de revenir en Islande, conformément à un premier projet, nous allons mettre le cap droit sur les îles Féroë, et de là nous diriger vers la Norwége. *Le Cocyte* partira également le lendemain pour la même destination. Mais, avant de quitter le Groënland, *la Reine-Hortense* et le navire anglais pousseront jusqu'à Arksuk-Fiord, à vingt lieues au Sud de Frédérikshaab, où sont situées les mines concédées à M. Tayler. Le Prince Napoléon tient à les

visiter. *Le Tasmania* nous versera son charbon et il poursuivra ensuite sa route pour les Féroë, en passant par Reykiawik; là, il enjoindra à notre gabarre *la Perdrix* de lui remettre le combustible dont elle est chargée et de faire voile pour le Havre.

Convaincus que tout est arrangé sur un plan qui doit se réaliser à la lettre, nous passons la journée dans les préparatifs nécessités par ce changement d'itinéraire. Le soir, *la Reine-Hortense* et *le Cocyte* se livrent à l'exercice des signaux de nuit en tirant des fusées. La population indigène, groupée sur la côte, semble vivement frappée de ces étoiles qui filent de bas en haut.

Le 29 juillet, à deux heures du matin, nous levons l'ancre et nous sortons du fiord de Frédérikshaab.

LXXVIII

Le soleil n'est guère groënlandais; il nous traite à la méridionale. Aussi pas un détail de la côte ne nous échappe; il est vrai que ces détails sont peu multipliés; ils ne consistent qu'en lignes, en ombres produites par les crevasses, en clairs amenés par la neige, ou en demi-teintes mollement accusées par la roche bistrée des falaises. Vers neuf heures, la corvette côtoie le pied de la haute montagne qui forme le cap de Semerliarsuk. C'est un cône soudé au sol du côté qui fait face à l'intérieur du pays; vu de la mer, il semble, au contraire, se détacher de sa base. A l'Est, une chaîne montagneuse égrène un chapelet de pics poudrés à blanc; au loin, le cap de la Désolation, semblable à une dent de scie, oppose à la vague écumante ses criptes mornes et abruptes.

Nous gouvernons sur l'île d'Omenak. Ce nom, qui en esquimau signifie « cœur, » est attribué à plusieurs promontoires de la côte qui, par leur forme, offrent quelque analogie avec ce viscère. Nous laissons l'île à droite. L'eau devient laiteuse; les bourguignons accourent en foule à notre rencontre; preuves évidentes du voisinage des glaciers. Bientôt, en effet, apparaissent avec leurs formes étranges des îles entières de glace. Leurs proportions sont plus vastes, leur aspect est plus tourmenté que d'habitude. Ce sont, pour la plupart, de larges baies entourées de murailles circulaires très-hautes, mais d'une faible

épaisseur. Malgré le calme relatif de la mer, la vague s'y engouffre par une brèche et produit à l'intérieur un bruyant ressac.

Nous passons à babord à côté d'une apparition plus bizarre encore. C'est une colonne de glace, régulière, droite, haute d'une vingtaine de mètres et transparente comme le plus pur cristal de roche. Par quel procédé s'est édifié ce prodige d'architecture boréale? c'est ce qui semble impossible à expliquer. Le baleinier Scoresby parle, dans son ouvrage sur les mers arctiques, de ces glaces d'ordre dorique ou corinthien, d'une pureté parfaite, sur lesquelles les phénomènes de réflexion et de réfraction se produisent comme sur des lentilles de verre. Il assure que, par un beau soleil de midi, il a enflammé de la poudre en concentrant des rayons solaires sur une lentille de cette nouvelle espèce, sans que la glace qui transmettait la chaleur nécessaire se fût aucunement déformée sous cette influence. Il a également allumé de l'amadou, du tabac, du bois, et la glace ne fondait pas, quoique les rayons qui en jaillissaient fussent, à leur point de réunion, assez intenses pour que la main ne pût en supporter la chaleur.

Voici encore, à tribord, une énorme glace dont la conformation ne manque pas non plus d'une certaine excentricité. La partie renversée est une cloche aplatie, composée de couches stratifiées à nuances vivement accusées, — blanches et noires, — les premières de deux mètres environ de hauteur; les secondes, d'un mètre au plus. Ce bloc descend évidemment d'un glacier sur lequel s'écoule en été la neige de montagnes plus élevées, neige qui entraîne dans sa course les matières brunes terreuses qu'elle a amassées pendant l'hiver.

La corvette s'approche de la baie; une mer de neige nous surprend, débris de quelques montagnes de glace qui se sont entrechoquées et broyées dans leur rencontre. D'énormes morceaux flottent noyés sous l'eau. Nous naviguons en plein soleil, et nous avons de la peine à les apercevoir et à nous en garer. Cette situation, dans laquelle nous nous sommes déjà trouvés une fois en explorant la Grande-Banquise, est des plus dangereuses. La corvette est, sans s'en douter, exposée à heurter de sa coque un de ces pics sous-marins. Il n'en faudrait pas davantage pour la remplir d'eau en un clin d'œil. La prévision du navigateur reste impuissante contre ces perfides embûches, quand on fait route comme nous au milieu d'un jour étincelant de lumière. Mais notre brave

bâtiment a évidemment conclu un pacte avec la Fortune; déjà il a contourné l'île d'Arksuk et s'est engagé dans un chenal large d'un demi-mille qui joint la mer au fiord de ce nom.

Le Tasmania nous a devancés; il a jeté l'ancre devant les mines d'Arksuk. Ce n'est pas tout à fait l'étape que nous lui avions indiquée. Pourquoi notre compagnon de voyage a-t-il choisi ce mouillage, malgré les inconvénients sérieux qu'offre la profondeur de la rade? Le capitaine Scott serait-il un ardent géologue incapable de résister à l'attrait des échantillons minéralogiques qui parsèment la côte? Pour notre part, l'intérêt que nous offrent les carrières d'Arksuk ne nous empêche pas de songer avant tout à la sécurité du bâtiment. Nous allons chercher notre mouillage à un mille plus loin dans le fiord. *Le Tasmania* se fait un peu tirer l'oreille pour nous y rejoindre. Pourquoi, encore une fois, le capitaine Scott tient-il si fort à jeter l'ancre à une encâblure de la mine de son honorable compatriote, M. Tayler?

LXXIX

La baie d'Arksuk-Fiord est enclavée dans un amphithéâtre de hautes montagnes, que crevassent des vallées étroites et sinueuses. De la crête que domine l'enceinte, on découvre l'intérieur du pays, cet éternel Sahara de glaces qui aboutit au mystérieux axe du pôle. Les tentatives d'ascension que nous faisons pour jouir de ce spectacle restent infructueuses. A la base des montagnes, un peu de végétation facilite la marche; mais après avoir gravi des collines couvertes de bruyères, tapissées de mousses, on se trouve tout à coup arrêté soit par les eaux qui se précipitent des sommets et charrient de la neige fondue, soit par des pentes abruptes de rochers où ni la main ni le pied ne rencontrent aucun point d'appui. Un splendide glacier occupe le fond du fiord et y déverse ses formidables débris. Plusieurs autres réservoirs de glace dressent sur les flancs de l'enceinte leurs cimes éclatantes. Parfois, ils laissent tomber jusque dans la mer les plis de leurs blanches draperies, tandis que sur d'autres points, entre la rive et la région des neiges, s'étend encore une bande de rochers ou de terre végétale.

Pourquoi cette différence? Y a-t-il des endroits où la mer empiéterait

sur le sol? C'est possible. On nous a raconté qu'entre la dernière factorerie que nous avons visitée et Julianeshaab, un marchand avait établi, la première année de son séjour, un hangar à une élévation au-dessus du niveau de la mer qu'on nous a peut-être un peu exagérée en la fixant à quinze mètres. Le fait est que, depuis, il a été obligé de transporter plus loin son hangar; à marée haute, les vagues couvrent le rocher où était situé d'abord son établissement. A quelle cause doit-on attribuer ce phénomène? Les montagnes du Groënland, volcaniques pour la plupart, couveraient-elles dans leurs flancs les restes d'une chaleur qui disparaît successivement et qui fait qu'à mesure que la température descend, le sol se rasseoit et le terrain s'affaisse? Problème intéressant pour la science.

Au reste, toute cette côte d'Arksuk-Fiord appartient au naturaliste de profession. Aux environs de notre mouillage la solitude est presque absolue; les Esquimaux sont peu nombreux; ils se groupent tous à l'entrée de la baie, à vingt kilomètres de nous. Un espace égal nous sépare du fond extrême de la rade. Le fiord d'Arksuk ne compte tout au plus que quarante kilomètres de longueur, dimension peu considérable pour la côte du Groënland.

La moisson scientifique promet d'être riche ici, quoique peu variée. M. de Chancourtois rassemble une partie de la remarquable collection minéralogique, qu'on a depuis admirée au Palais-Royal. M. Rousseau met la dernière main à ses photographies de la nature groënlandaise. M. de Saulcy complète l'herbier qu'il forme de la maigre Flore arctique. Et pourtant Arksuk-Fiord, grâce à son enceinte de montagnes, jouit d'une température douce relativement aux autres points de la côte; la végétation y est, par conséquent, moins pauvre. L'angélique y est très-commune. Des mousses, des lichens de toute espèce, de toute couleur, gonflent la surface du sol et lui donnent l'air d'un sommier éventré. La bruyère s'épanouit en touffes épaisses. Les arbustes, faute de pouvoir s'élever verticalement à cause de la pression des neiges pendant huit mois de l'année, rampent en lignes tortueuses et horizontales. Ce sont le saule nain des régions arctiques, le bouleau nain, le sorbier nain, le rhododendron nain et l'airelle à la tige frêle et étiolée. En somme, cette végétation est très-peu variée, et son aspect chétif n'est pas fait pour intéresser.

LXXX

La journée du 30 juillet se passe à la mine d'Arksuk, située à un mille de notre mouillage. La Compagnie anglo-danoise que représente M. Tayler y a fait pratiquer deux commencements de galeries. A défaut de la main-d'œuvre indigène, elle a expédié au Groënland des mineurs et des ouvriers norwégiens qui, malgré l'élévation du salaire, n'ont pu se décider à s'établir dans le pays. Tous sont partis. Aussi les travaux restent-ils momentanément suspendus; la Compagnie se prépare à expédier, l'année prochaine, une nouvelle fournée de travailleurs.

La mine abonde en filons de plomb et de cuivre; mais elle est riche surtout en kriolithe. Ce dernier minerai, fort rare en Europe, se trouve en quantité considérable et presque à fleur de terre sur la côte d'Arksuk. On sait que la kriolithe contient en assez grande proportion de l'aluminium, métal dont on connaît mieux jusqu'ici les qualités que l'application.

Le personnel scientifique de l'expédition accompagne le Prince Napoléon à la carrière. On fait jouer la mine; on détache des blocs de minerai; on complète enfin la collection qui sera le trophée de nos pacifiques conquêtes. Les profanes, à qui la science pure n'offre pas suffisamment d'attraits, s'en vont flânant le long de la côte à la recherche d'impressions d'un ordre plus accessible à la masse. La récolte est fort mince. Ils pénètrent dans une hutte un peu plus spacieuse que les habitations ordinaires des Esquimaux et disposée intérieurement à l'européenne. C'est la demeure de M. Tayler. L'ingénieur anglais, accompagné d'un fidèle Caleb, y passe ses mois d'hiver et ses mois d'été. Le maître et le domestique sont seuls au milieu de la nature désolée qui les entoure. En été, le maître fait des excursions dans le pays; il travaille à la mine; il réunit des échantillons; il se livre à des études géologiques. Son domestique garde la hutte et prépare les aliments. En hiver, le maître classe ses récoltes, allume ses fourneaux, fait des expériences chimiques sur les minéraux, prépare les éléments d'un ouvrage important sur la géologie du Groënland. Quant au domestique, il continue ses exercices culinaires. Il est certain que le maître

s'amuse l'été comme l'hiver, à la mine comme au laboratoire; il n'est pas sûr que le domestique n'aimerait pas mieux faire sa cuisine en Angleterre que sur la côte d'Arksuk-Fiord. La matière se présente en abondance aux creusets du maître; mais elle fait souvent défaut dans les casseroles du domestique. A la vérité, la Compagnie anglo-danoise remplit scrupuleusement ses devoirs; elle expédie de Copenhague, deux fois par an, à l'adresse de M. Tayler, des navires qui emportent le minerai de la carrière et approvisionnent l'ingénieur. Malheureusement ces navires n'arrivent pas toujours à destination. Les deux derniers ont été engloutis par la tempête aux environs du cap Farewell. M. Tayler a donc parfaitement le droit de ne pas compter sur la régularité des communications entre le siége de la Compagnie et le terrain de ses études.

Au moment où nous écrivons ces lignes, le bruit de la grande cité de France tonne sourdement à nos oreilles; le feu pétille dans notre âtre; un ami vient de sortir, un autre vient d'entrer; les détails de la vie matérielle nous échappent, grâce à la facilité avec laquelle on les satisfait; en cas de maladie, la science est là toute prête avec la puissance instantanée de ses secours; l'affection veillera à notre chevet; en cas de tristesse ou de fatigue, mille distractions s'offrent au calme de notre pensée, au repos de notre corps. Dans ce même instant, il fait une nuit de six mois au Groënland; une épaisse couche de neige couvre la côte; rien ne vient troubler le silence lugubre de la contrée, sinon le bruit des vagues ou les hurlements de la tempête. Au milieu de cette morne et atroce solitude, que fait notre ami M. Tayler?....

LXXXI

A une portée de fusil de la carrière, on découvre soudain, entre deux mamelons, quelques misérables huttes habitées par des Esquimaux. Elles sont vides; les hommes sont partis pour la chasse ou pour la pêche; les femmes, groupées sur une colline, serrées les unes contre les autres, regardent la mer dans un mutisme, dans une immobilité complète; elles ne se donnent même pas la peine de chasser les nuées de moustiques qui leur entrent dans les yeux et leur dévorent la figure. Nous essayons de les tirer de cet état de torpeur en leur adressant

MINE DE CRIOLITHE A ARKSUK-FIORD (GROËNLAND).

quelques questions ou plutôt une seule; nous leur demandons comment elles s'appellent. Nous n'avons pas pensé jusqu'ici à nous informer des noms que portent les femmes groënlandaises. On s'imagine, en général, que le nom sert d'étiquette à la personne qu'il désigne, qu'il y a une certaine analogie entre le son et les qualités de l'individu qui tourne la tête quand on le produit. On se figure difficilement un charretier affublé du nom d'Arthur, ou un Auvergnat répondant à celui d'Alphonse. — En revanche, on trouve tout naturel que la reine de Papéiti se nomme Pomaré, que le souverain des îles Sandwich signe Kaméhaméha. C'est à la suite d'observations de ce genre que l'idée nous est venue de faire subir un interrogatoire à ces êtres repoussants de laideur et accroupis sur la colline. Vivement sollicitée, la première des femmes tourne vers nous son visage criblé de piqûres, lève ses yeux obliques, se fait répéter la question et finit par répondre : Elisa. La seconde se nomme Sophia; une troisième Paméla, une quatrième Éricta. Des noms de keepsake, des noms blonds et vaporeux, qui semblent incomplets sans un attirail de soie, de dentelles, de fleurs et de parfums, sans tout un entourage de goût et de luxe! Rien de tout cela. Ces dames ne daignent pas, du reste, nous faire les honneurs de la colline; à notre approche, elles se sont serrées davantage les unes contre les autres, manifestant le peu de plaisir que leur cause notre société. Aussi nous empressons-nous d'opérer notre sortie. Les explorateurs des mines ont terminé leurs études; nous nous remettons en route. Élisa, Paméla, Sophia et Éricta n'honorent même pas du regard notre canot qui s'éloigne; elles continuent à fixer en silence un œil hébété sur la mer bleue, tandis que les moustiques se repaissent à loisir de leur sang lymphatique.

Ces insectes infernaux, habitués au calme débonnaire des Esquimaux, doivent être étonnés de la résistance que nous leur opposons. Les coups de mouchoir pleuvent sur leurs cohortes serrées. Malheureusement, les assaillants ne se laissent pas décourager; une nouvelle colonne remplace la colonne anéantie; nous sommes accablés par le nombre, nos mains et nos figures gonflées témoignent des lamentables résultats de notre défaite. Décidément, sur cette maudite côte du Groënland, l'air n'est pas plus hospitalier que la terre. Quand la neige ne le remplit pas, les brouillards l'obscurcissent; lorsque enfin l'été arrive, avec chaque bouffée d'air tiède on aspire des nuées de moustiques.

A leur départ pour la mine, les amateurs du pittoresque, profitant du beau temps et de la sécheresse, ont allumé sur la côte de vastes incendies de mousses et de bruyères. A notre retour, le vent vient de la côte, et nous trouvons la corvette enveloppée dans un nuage de fumée. C'est à peine si l'on peut y respirer; en revanche, nous sommes débarrassés des moustiques, et le plaisir de cette suprême vengeance contre nos ennemis nous fait prendre gaiement les inconvénients de notre situation.

LXXXII

Nous ne sommes pas les seuls à étudier les échantillons minéralogiques de la carrière d'Arksuk. Malgré la distance à laquelle se trouvent nos deux vapeurs, un canot du *Tasmania* circule sans cesse entre la mine et le point de notre mouillage. M. Tayler vient nous donner l'explication de cette ardeur scientifique de notre compagnon. Le capitaine Scott, après avoir déchargé dans nos soutes le charbon dont il était pourvu, a eu l'idée de compléter son lest par un fort chargement de kriolithe. Une discussion s'engage à ce sujet entre MM. Tayler et Scott. Le premier soutient qu'en vertu d'un privilége spécial du ministère de Copenhague, tout le minerai d'Arksuk-Fiord appartient à la Compagnie anglo-danoise. Le capitaine Scott réplique que toutes les fois qu'un navire a besoin de lest, il a le droit de ramasser des pierres sur la côte; que, d'ailleurs, la mine, dont il ne s'est pas approché, n'ayant opéré que sur des pierres éparses à fleur de terre dans les environs, est dépeuplée et abandonnée; qu'enfin il est prêt à céder, si, de son côté, M. Tayler peut exhiber un acte officiel justifiant de sa possession du sol. M. Tayler a laissé tous ses titres à Copenhague; il ne lui est même pas venu à l'idée que, sur cette plage solitaire, il se trouvera quelqu'un qui lui demandera ses papiers.

La question devient embarrassante. Il nous est pénible de désobliger notre excellent ami M. Tayler; le capitaine Scott est un brave et intrépide marin qui, depuis le commencement du voyage, nous donne des preuves de son dévouement et de son habileté. Heureusement, le débat a lieu entre deux Anglais, et le respect de la nationalité nous permet de

rester neutre dans le différend. M. Tayler soutient que des pierres qui se vendent neuf livres sterling la tonne sur le marché de Londres ne sont pas de simples galets. Le capitaine Scott prouve, au contraire, qu'il ramasse les cailloux tels qu'il les trouve, et qu'il n'a eu ni le temps ni l'expérience nécessaires pour en opérer le triage. Enfin, sur une insinuation bienveillante du commandant de la Roncière, le capitaine Scott arrête son va-et-vient. Le dernier mot reste ainsi à M. Tayler, qui prétend cependant que les dix tonnes nécessaires au complément de lest du *Tasmania* sont depuis longtemps dans la cale du navire. Ce débat est comme un trait de lumière; nous comprenons enfin pourquoi le capitaine Scott, à son entrée dans le fiord, a été tout d'abord s'amarrer juste en face de la mine, et pourquoi il tenait tant à conserver cette position.

Notre itinéraire vient de recevoir une légère modification. Le Prince Napoléon a résolu de tenter une excursion jusqu'à Julianeshaab. Cette traversée doit nous fournir l'occasion d'user d'un nouveau mode de navigation. La présence des glaces nous forcera de suivre un étroit chenal entre la Banquise et la terre.

Nous sommes sur le point de lever l'ancre, quand un coup de vent se déclare; en quelques instants, il acquiert un tel degré de violence, qu'il nous est impossible de sortir du fiord. Au mouillage, les vagues restent calmes; on ne sent pas trop les agitations du large; mais il suffit d'entendre les mugissements du vent qui s'engouffre dans les vallons avec l'impétuosité d'un ouragan pour deviner ce qui se passe au dehors. Nous sommes condamnés à l'immobilité. Poussées par le souffle de la tempête, les montagnes de glace pénètrent dans le fiord; hôtes peu commodes, elles se dirigent vers nous et nous obligent à des évolutions incessantes et dangereuses. Parfois, elles échouent brusquement à la côte et nous entourent alors de leurs débris.

Le mauvais temps nous retient pendant deux jours encore dans cette triste baie d'Arksuk, où aucune préoccupation ne vient nous distraire des ennuis de l'attente. Les communications avec la terre deviennent difficiles. Les canots ont de la peine à circuler entre la corvette et la côte. Les montagnes de glace envahissent la baie; leur voisinage nous force à rester continuellement sous vapeur. Nos feux allumés consomment ainsi en pure perte notre provision de charbon. Pourvu seulement

que cette dépense inattendue de notre combustible ne se traduise pas en résultats fâcheux pour la suite de notre voyage! Cette appréhension, hélas! n'est que trop fondée, comme on le verra plus tard. La seule idée consolante pour le moment, c'est que, par le temps qu'il fait, nous ne sommes pas au large. Lorsque enfin la brise mollit, car c'est toujours de brise qu'il s'agit, et que le temps semble se remettre au beau, notre excursion à Julianeshaab est devenue impossible. Le vent du Sud-Ouest a collé les glaces contre la terre; le chenal est complétement obstrué; un kayak d'Esquimau aurait de la peine à s'y frayer un passage. Force nous est de revenir à notre première décision et de piquer droit sur les Féroë.

Le 2 août, après avoir serré la main à M. Tayler, nous quittons enfin le Groënland; nous le quittons à jamais. C'est du moins ce que chacun se répète. Mais est-il permis à l'homme de se servir de ces termes qu'employaient avec prédilection les oracles du Fatum des anciens?

LIVRE CINQUIÈME

FÉROË ET SHETLAND

I

Notre corvette semble avoir pris gaiement son parti d'aligner d'un seul trait cinq cents lieues, distance qui sépare la côte d'Arksuk-Fiord des Féroë. Elle sort de la baie toute fringante et s'élance en pleine mer. Que les Destins lui soient propices ! Pourvu seulement qu'elle ne paye pas trop cher cette présomptueuse assurance!

A quatre heures, le pilote esquimau nous quitte. Nous le chargeons de faire nos adieux à tous ses compatriotes. Il nous répond en introduisant une énorme chique dans sa joue gauche ; l'autre est déjà gonflée par un respectable morceau de lard. Bientôt il disparaît avec son kayak.

Nous prenons notre point de départ sur Omenarsuk et Storoë. Le long de la côte, principalement dans le Sud, une immense quantité de glaces s'amoncèle, se colle contre la terre, s'étend à perte de vue. Mais nous en avons assez de cette éternelle Banquise; son voisinage, d'ailleurs, pourrait devenir dangereux, grâce aux brumes qui l'enveloppent. Nous piquons droit au large, en jetant à ces fantômes de cristal un long et dernier adieu.

La journée et la nuit sont on ne peut plus propices. Si cela continue, nous arriverons aux pays civilisés en plein été. Le lendemain, le soleil inonde de ses rayons les falaises escarpées du Groënland, toute la côte abrupte et sauvage qui va de Nennortalik jusqu'au cap Farewell. A six milles par tribord, un navire se montre. Nous courons dessus. Déception mêlée de surprise! C'est notre vieille connaissance, c'est le navire en détresse qui est venu se promener dans ces parages. Depuis que nous l'avons quitté, le cadavre a fait du chemin. Les courants de la côte orientale qui, en contournant le cap Farewell, se dirigent dans l'Ouest et ensuite vers le Nord, l'ont porté à cinquante-quatre lieues marines dans le O-N-O., ce qui fait une vitesse de douze milles par jour. Pour un navire sans matelots, sans voiles, sans gouvernail, et à moitié rempli d'eau, ce n'est pas trop mal marcher. Nous lui adressons, à lui aussi, un dernier regard, bien qu'il soit dit qu'il doive encore se rappeler à notre souvenir. En effet, à notre retour en France à la fin de décembre, M. le docteur Rink, de Copenhague, a fait savoir au Prince Napoléon que, le 22 septembre, le navire abandonné était venu s'échouer aux environs du glacier de Frédérikshaab. Quelle joie parmi les Esquimaux, à la vue de cette bonne fortune inattendue, de cette quantité de bois et de fer dont la mer les gratifiait! La bouteille contenant le procès-verbal de notre visite nous est revenue, il y a quelques semaines, par la légation de France en Danemark.

Décidément, ce malheureux navire, selon la remarque de quelques-uns d'entre nous, a l'air de nous adresser des avertissements. Le premier, il est vrai, n'a pas eu de suites bien graves. Mais en sera-t-il de même du second? Depuis quelques moments, M. Arbutnoth, notre maître de glaces, nous engage fortement à augmenter la pression de notre vapeur; il tient à ce que nous nous débarrassions le plus vite possible du voisinage du terrible cap Farewell, aussi redouté des marins que le cap Horn; il n'est pas certain que nous soyons aussi heureux au retour qu'à l'aller. Il a raison. Le 4 août, à peine avons-nous doublé la pointe de l'inhospitalier promontoire, que le vent d'Est, justement celui que nous avions le plus à craindre, s'annonce d'abord par une houle énorme de l'avant qui nous oblige à ralentir notre vitesse. Bientôt il se déclare, et, en quelques minutes, atteint une telle violence que nous

ne pouvons plus gouverner en route. On s'empresse de serrer tous les objets susceptibles de rouler; on amarre les chaises, on ferme les armoires. Il n'est pas sûr que tout le monde descende aujourd'hui pour dîner; quelques figures, tout à l'heure rayonnantes de santé et d'entrain, se contractent et pâlissent en proie à un mal atroce et inévitable.

II

« La brise augmente, disent les marins. — La tempête se déchaîne, disent les profanes. » Les marins reconnaissent pourtant à la fin la justesse de cette expression; ils s'écrient : « Il vente tempête. » Qu'importe! N'avons-nous pas la vapeur, cette force merveilleuse avec laquelle, comme le proclament les écrits de tous les économistes, comme le constatent tous les feuilletons scientifiques, l'homme a complétement dompté la nature? Nous combattons, en effet, vaillamment; nous luttons de toutes nos forces contre cette nature rebelle; mais nous sommes loin de la dompter. Des grains de grêle éclatent à tout moment et tambourinent sur le pont je ne sais quel air tout à la fois lugubre et moqueur. Nous avons beau nous prêter aux exigences du vent en ne l'attaquant pas en face. Chaque lame secoue violemment le navire et couvre tout le pont de ses humides replis. Des craquements insolites se font entendre. Pour soutenir un peu le bâtiment, deux voiles de cape, pas plus grandes qu'un rideau de fenêtre, ont été établies. Malgré cela, le vent est tellement intense qu'on doute si les mâts qui les portent résisteront à sa furie.

Pour nous consoler, on nous dit que, si les lames fatiguent trop le navire, il nous restera une ressource, ce sera, dans le langage des marins, « de fuir vent arrière. » Mais d'abord, nous ne savons pas comment notre frêle bâtiment, si long et si effilé, se comportera sous cette allure. Ensuite, fuir vent arrière, c'est nous rapprocher du redoutable cap Farewell et surtout des montagnes de glaces. Or, par un temps pareil, comment les voir d'assez loin pour les éviter? Dans tous les cas, c'est nous éloigner de plus en plus de notre destination, les îles Féroë. La persévérance naturelle des marins l'emporte; le commandant veut poursuivre son but. Il a, ma foi, raison; car une montagne de glace

apparaît soudain. C'est la dernière que nous verrons dans notre traversée. Est-ce un messager que le cap Farewell a détaché d'un de ses glaciers pour lui rapporter des nouvelles de l'orage qu'il a lancé à notre poursuite? Le rapport ne sera pas gros; notre assaillant a de la peine à emboîter le pas après nous. Il est déjà loin; il disparaît dans les brumes. Quelques instants après, nous apercevons, à moins d'un mille par babord, entre une série de lames de prodigieuse hauteur, un vapeur qui lutte contre la tempête. C'est notre compagnon *le Tasmania*. Lui, du moins, a le vent par le travers; il peut filer; il file vers l'Islande. Au bout de quelques instants, nous ne voyons même plus son panache de fumée, qui se confond avec les nuages lourds et opaques de l'horizon.

Une autre inquiétude nous saisit. Nous n'avons pas entrepris une aussi longue traversée sans un approvisionnement extraordinaire de charbon. Il a donc fallu en mettre une assez grande quantité sur le pont; nous en avons entassé là cinquante tonneaux au moins. Au moment où le coup de vent éclate, il en reste encore vingt-cinq. C'est une charge dangereuse pour le navire dans ces circonstances difficiles; elle pèse sur les parties élevées du bâtiment et augmente ainsi l'amplitude de ses oscillations. Nous avons bien la ressource de la jeter à la mer; nous autres, pauvres profanes, qui comprenons bien tout le danger que cette surcharge nous apporte, nous voudrions bien voir adopter cette mesure suprême. Mais il faut arriver aux Féroë, et, pour cela, le charbon est indispensable. On conserve donc le précieux combustible; seulement, le commandant le fait répandre sur le pont aux endroits où il fatiguera moins le navire.

Malgré ces précautions, nous embarquons d'énormes lames qui sautent jusqu'au sommet du tuyau de notre cheminée, retombent sur le pont, pénètrent dans l'intérieur du navire, dans les chambres des passagers et inondent la machine. On ferme hermétiquement les ouvertures; tout l'équipage est sur le pont, et, nous autres passagers, nous n'avons, pour voir ce qui se passe, pour juger de notre sort, qu'un seul vitrage du *roof* qu'on nous permet de laisser ouvert sous le vent. On ne se figure pas à terre ce qui se déploie d'activité dans ces moments décisifs. C'est ici le spectacle de l'homme aux prises avec une nature révoltée contre l'esprit : toute l'intelligence du commandant semble avoir passé dans l'âme des matelots; l'œil fixé sur lui, ils se multiplient; les mou-

vements succèdent aux mouvements, les manœuvres aux manœuvres. Ce n'est pas seulement de l'agilité que montrent ces braves gens, c'est du dévouement. Dans la bonne volonté qui les anime, on voit qu'ils ont la conscience que le travail auquel ils se livrent s'élève à la hauteur d'une mission de salut. Nous sommes en proie au roulis, au tangage, et à la combinaison artificielle de ces deux mouvements également désagréables, qui ne sont appréciés à leur juste valeur que par les voyageurs profanes.

La tempête continue. Les dimensions des lames n'ont plus de bornes. Les secousses du navire sont à l'avenant. Le personnel de la dunette est accablé. Étendus sur des divans, cramponnés aux bois de ces siéges orientaux, nous avons l'air de succomber aux remords d'une conscience fortement bourrelée. Chaque fois qu'une des victimes parvient à se traîner sur le pont pour apprendre quelques nouvelles du dehors et apporter un rayon d'espérance à ses tristes compagnons, un coup de lame l'inonde et la force de regagner son gîte. D'autres acceptent avec humilité le parti de la résignation, quelques-uns jettent un œil mourant sur le baromètre. Va-t-il enfin descendre?.... Comment! pas le plus léger indice d'un mouvement quelconque !.... Le maudit instrument est cloué sur place d'une façon désespérante!.... Bah! c'est qu'on l'a dérangé; il fonctionne à rebours. On assène de grands coups de poing à la muraille qui supporte le pauvre baromètre; on espère irriter ainsi la susceptibilité du mercure. Vains efforts! l'aiguille reste implacablement collée aux mots néfastes : BEAU TEMPS. Quelle amère dérision! C'est à faire croire que nous nous sommes fourvoyés dans une zône de tempête éternelle.

III

Voilà trois longs jours, qu'au grand déplaisir de ses habitants, la corvette se débat contre une adversité sans répit. Elle commence, pour ne pas trop fatiguer ses membres, par réduire la vitesse de sa machine; elle cherche à se concilier la mer par l'humble douceur de ses allures. Ces manœuvres coquettes ne lui servent de rien. Nous luttons en vain; nous avançons à peine, et, en revanche, nous consommons notre charbon. Or, le combustible pour nous, c'est la marche, c'est la vie,

c'est le salut. Le commandant de la Roncière semble pénétré de ce sentiment d'économie à l'égard de ses soutes à charbon; il donne des ordres en conséquence, et, à un moment donné, les feux des chaudières s'éteignent, la machine s'arrête, nous mettons à la cape.

Ce dernier terme produit ordinairement sur mer une impression lugubre. Voici ce qu'il signifie. Nous tenons à l'expliquer, pour la plus grande édification de Messieurs les marins d'eau douce. Quand un navire trouve le vent tellement contraire qu'il ne peut plus avancer, même avec l'aide de la vapeur; quand ses roues ou son hélice s'agitent en vain contre la vague qui le frappe de face, on prend alors le parti d'éteindre les chaudières; on établit une ou deux voiles sur lesquelles on tâche de s'appuyer afin de diminuer les effets du roulis, et on se laisse plus ou moins mollement bercer par la houle. Autrement on brûlerait inutilement son charbon et on exposerait la machine à subir des avaries considérables. Une fois à la cape, on attend. Quoi? Que le vent change ou que le calme reparaisse. — Combien attend-on? — Cela dépend. On voit par là que, de toutes les situations en mer, la plus désolante, « c'est de capéyer. » Condamné à ne plus avancer dans sa direction, à s'en éloigner au contraire, secoué par des lames incessantes qui déferlent sur le pont et qui font craquer le navire dans ses jointures, attristé par un ciel brumeux, par une pluie fine, pénétrante, froide, appelant en vain le moment de se remettre en marche, on serait tenté, si l'on avait la liberté du choix, d'appeler à son aide l'ouragan, pourvu qu'il souffle vent arrière. Une bonne tempête vous pousse quelque part; vous avancez; vous avez l'espoir de vous reposer dans un mouillage, quitte à doubler ensuite les étapes de votre itinéraire. Mais ici, rien qu'un état de malaise et d'incertitude qui étend les heures à l'infini et qui charge de plomb chaque minute qui tombe dans l'éternité.

Qu'importe que le vent mollisse un peu, que la mer devienne plus supportable! Ces légers adoucissements à la situation ne consolent en rien nos esprits; nous restons toujours sur place. Vingt-quatre heures s'écoulent ainsi. Le lendemain, pas de changement. Nous sommes dans la plus parfaite ignorance sur la latitude à laquelle nous nous trouvons. En revanche, il nous prend l'idée de déterminer la profondeur des couches d'eau qui nous balancent. Cet exercice, qui semble inutile aux

simples amateurs du pittoresque, a un puissant intérêt scientifique pour les marins. Pendant notre voyage, nous nous sommes déjà livrés plusieurs fois à cette opération qui, à un moment de cape, n'a en elle rien de particulièrement gai. Allons! l'équipage à la sonde! On laisse tomber à la mer deux plombs de quarante-cinq kilogrammes suivis chacun d'une ligne interminable. On file jusqu'à deux mille mètres; la ligne se déroule toujours. On lui accorde le double de sa première dimension; elle filerait ainsi à perpétuité; on finit par s'arrêter; il n'y a pas de lignes qui aient plus de quatre mille mètres. Il s'agit maintenant de la retirer. Tout l'équipage s'attèle à la besogne. On entend, pendant deux heures, le piétinement rhythmé des matelots qui ramènent à bord l'inépuisable cordage. Pour les animer, on fait monter sur le pont les musiciens qui jouent tant bien que mal des airs auxquels le roulis bat une singulière mesure. Les malades qui sont couchés dans leurs cabines et au-dessus de qui s'exécute cette marche sans fin, la tête endolorie, sont en général peu satisfaits de l'expérience du sondage. Les égoïstes! ils sacrifieraient volontiers la science à leur propre repos!

Le voilà enfin à bord, ce maudit plomb. Sa cavité, remplie de suif, n'a rapporté que du sable très-fin. Le fond a été trouvé; mais à quelle profondeur? Nous ne pouvons l'estimer exactement; nous calculons seulement que le bâtiment dérive sous le vent avec une vitesse de deux nœuds et demi à l'heure. Vingt lieues par jour! Quant aux thermomètres qu'on plonge dans la mer afin de nous rapporter des nouvelles de la température du fond, malgré les cages qui les enveloppent, ils nous reviennent invariablement en morceaux. O vous qui partez pour un voyage lointain, priez le dieu des mers de vous préserver de la cape et de trop fréquents sondages!

IV

Vers midi, nous essayons de nous remettre en route. Cette fois-ci, est-ce pour tout de bon? La brume se dissout en une pluie fine; depuis cinq jours, le soleil ne nous a pas gratifiés d'un seul rayon. La houle commence pourtant à s'allonger; ses mouvements sont moins saccadés, moins violents. Quelques invalides, bien démoralisés encore, appa-

raissent comme des spectres dans la dunette. La nuit se passe dans un combat opiniâtre contre la mauvaise volonté des vagues. Le lendemain, la mer, après avoir pris un instant de repos, recommence de plus belle ses agitations. Les brumes nous envahissent de nouveau. Pas d'éclaircie. Impossible de prendre le point, de savoir où nous sommes. Le vent d'Est augmente de nouveau et vient nous barrer le passage. Il n'y a pas d'autre parti à prendre : le navire se remet à la cape.

La situation nous donne à réfléchir. Pour le moment, nous nous trouvons à des distances énormes de tout endroit habité. Notre provision de combustible se réduit à peu de chose. C'est à peine si, avec un vent favorable, nous aurons de quoi arriver aux Féroë, où *le Tasmania* doit nous rejoindre après avoir pris à Reykiawik le charbon qui se trouve à bord de notre gabarre *la Perdrix*. Le vent nous est diamétralement contraire et trop fort pour être combattu de front. Nous allons donc rester à la cape et nous livrer à la merci des courants. Autre danger : rien n'empêche cette dérive de nous pousser si loin de notre route, qu'au cas même où le vent tomberait, nous n'aurions plus assez de combustible pour nous mener à un mouillage de bon secours. Quant à nos voiles, elles ne comptent que comme un appoint à la vapeur; seules, elles constituent plutôt un objet d'ornement qu'un objet d'utilité. Les vivres! nous en avons pour trois semaines environ; mais il nous a été impossible de prendre pour plus de quatorze jours d'eau. Aussi, depuis cinq jours, nous sommes rationnés, et cela seul suffit pour altérer singulièrement les voyageurs. Inutile également de songer à la rencontre d'un navire dans ces parages : ce n'est ni la saison ni l'endroit où l'on trouve les baleiniers des mers arctiques.

Il résulte de tout cela que si, après quelques journées de tangage à la cape, nous nous trouvons, à la première apparition du soleil, en arrière du point où nous estimons être, nous serons forcément réduits, avec notre yacht de plaisance et avec tout le luxe de notre installation, à l'état de radeau de *la Méduse*. La soif, le scorbut et les fièvres auront eu bientôt raison de tout notre personnel.

Il nous reste encore une chance, c'est de changer complétement notre itinéraire et de tâcher d'aborder à Terre-Neuve, où le vent nous conduirait. En cas de réussite, nous y trouverions une station française et, par conséquent, du charbon. Le Prince Napoléon débat avec

le commandant de la Roncière cette possibilité d'une excursion forcée en Amérique. En attendant, les passagers se distraient par des lazzis lugubres : on cherche à deviner qui sera mangé le premier ; on pense à l'impatience avec laquelle on attendra à Paris des nouvelles qui n'arriveront peut-être jamais. Dame! on prend son plaisir où on le trouve.

V

La situation devient de plus en plus perplexe. Les jours se suivent et les vents se ressemblent. Ce n'est pas que le mouvement manque au navire ; mais il roule sur place et n'avance guère. Les feux sont toujours éteints. Quand viendra le moment heureux où l'on pourra les rallumer ? Il est incontestable que la dérive éloigne la corvette de son but. La brume continue à couvrir le pont de ses couches humides; le ciel est noir. Il n'y a qu'une chose certaine pour nous, c'est que nous ne voyons pas encore trop comment nous trouverons l'issue de notre impasse.

Les voyageurs se réunissent dans la dunette, où ils se serrent les uns contre les autres. Ils gardent le silence. De temps en temps, cependant, on entend quelques exclamations désolées, quelques paroles énergiques à l'adresse de cette maudite mer qui nous agite si rudement. Après avoir épuisé toutes les ressources de cette stérile vengeance, on retombe dans le même dégoût du présent. Mais le moyen qu'une société composée d'hommes éminemment français reste absorbée ainsi dans un mutisme complet ? Parmi les voyageurs, il n'en est pas un qui, dans sa carrière, n'ait parcouru un certain nombre de pays ; pas un, par conséquent, qui n'ait quelque grief contre l'élément perfide.

« *Anch' io*, s'écrie le peintre Giraud, j'ai capéyé dans ma vie. C'était à mon retour de Taïti.

—Bah ! vous êtes donc allé à Taïti ?

—Puisque j'en suis revenu, répond Giraud en perçant d'un regard sardonique son distrait interlocuteur.

—Voyons ! trève de plaisanteries. A quelle époque êtes-vous allé à Taïti ?

—En 1842, avec l'amiral Bruat.

—Vous connaissez donc la reine Pomaré ?

—Et Pritchard aussi.

—Quel pays est-ce que Taïti ? Est-ce amusant ?

—Ce l'était de mon temps; nous étions alors en guerre avec les Indiens.

—Contez-nous donc tout cela.

—Et pas trop vite ; le temps n'est pas précieux. »

Le récit s'engage aussitôt. De l'histoire, on passe aux habitants, à leurs mœurs, à la nature du pays. Giraud est inépuisable; il narre des heures entières. On l'arrête enfin au moment où il entame un dithyrambe en l'honneur de la vie taïtienne.

« Oui, en effet, lui dit son voisin de gauche, le ciel de ces pays est beau ; la végétation est luxuriante. Mais les charmes de la nature ne suffisent pas à remplir les jours d'un civilisé. Il est douteux que les hommes vous aient satisfait autant que l'aspect magique du sol. Les sauvages! c'est pittoresque de loin! C'est curieux pendant quelques jours! Mais le charme de la nouveauté évanoui, il ne vous reste plus que des êtres abrutis qui, au point de vue des qualités morales, s'élèvent à peine au-dessus du quadrumane.

—Ah! que voilà bien, s'écrie Giraud, une opinion qui sent son bitume du boulevard des Italiens. Parce qu'un sauvage ne se fait pas habiller à la dernière mode de Paris, vous croyez qu'il n'a pas de ces sentiments qui honoreraient nos brillants cavaliers français. Détrompez-vous. Je pourrais vous citer des preuves qui vous feraient toucher du doigt votre erreur.

—Une histoire! s'écrie-t-on de toutes parts. Dites-la, sinon nous persistons dans l'idée que rien n'est plus sauvage qu'un sauvage. »

Notre obligeant ami allume sa cigarette et commence en ces termes :

VI

« En 1844, deux ans après mon arrivée à Taïti, les hostilités recommencèrent avec les naturels. La reine Pomaré, excitée par les conseils perfides du missionnaire Pritchard, intima à ses sujets l'ordre de nous

attaquer sur tous les points et chercha ensuite un refuge à l'île de Rahiatéa. Les Indiens se mirent en campagne. Armés tous de fusils, ils avaient établi en plusieurs endroits des camps retranchés. Ils étaient, du reste, bien conduits; les émissaires anglais leur faisaient la leçon.

« L'amiral Bruat commandait, à cette époque, les forces très-restreintes de la France. Nos troupes étaient concentrées à Papéiti, capitale de l'île, un vrai ramassis de huttes, mais ayant néanmoins une certaine supériorité sur ce que nous venons de voir au Groënland, grâce à un climat enchanteur, à un ciel éternellement bleu, à une végétation folle de séve, à des abîmes de fleurs comme on n'en voit qu'aux tropiques, le tout animé par des femmes belles comme des statues grecques, avec des yeux noirs et doux, avec des guirlandes de thiarées sur la tête. La maison du gouverneur, ou, comme on la nommait, *le gouvernement*, formait le centre de notre camp. Une centaine d'Indiens, restés fidèles à notre drapeau, campaient avec nous, et, par leurs accoutrements bizarres, ajoutaient à la bigarrure de l'aspect général. Ils étaient commandés par un jeune chef nommé Tariri, beau guerrier, à la taille élevée, aux formes athlétiques, à l'œil de feu légèrement injecté de sang. Plus tard, ce même chef vint en France avec M. Bruat, et je me rappelle qu'il eut beaucoup de peine à s'arracher aux attraits de notre capitale.

« Un jour, à neuf heures du matin, nous fûmes surpris par une alerte. Les Indiens débouchaient dans tous les sens d'un épais bois de cocotiers et engageaient contre nous une vive fusillade. Impossible de les attaquer en colonnes; force nous fut de nous disperser en tirailleurs. Le bois retentit de décharges de mousqueterie. Une partie de nos troupes s'enfonça dans la forêt, tandis que nos alliés les Indiens, appuyés par un peloton d'infanterie de marine, se mirent en devoir de repousser les assaillants vers un fourré nommé Vahihiniore. Le bois était de haute futaie; mais le bas étant dégagé, ainsi que cela arrive dans les forêts de cocotiers, le combat put s'engager de part et d'autre avec plus de précision.

« L'ennemi tenait bon; il faisait pleuvoir sur nous une grêle de balles. Un chef indigène se démenait comme un démon. Il poussait des cris féroces pour exciter l'ardeur des siens. Jamais l'image de cet homme ne sortira de ma mémoire. Une pièce de toile lui serrait les

reins et lui passait entre les jambes de façon à laisser sa démarche libre. Son torse était couvert d'une chemise en lambeaux, retenue à la ceinture par une large cartouchière. Sa tête était ornée d'une guirlande de feuillage qui s'entrelaçait à sa chevelure et donnait à sa physionomie la plus étrange expression. Svelte, agile, le fusil à la main, l'œil flamboyant, l'imprécation à la bouche, il bondissait comme un jaguar. Il était superbe! Notre ami Tariri s'avançait à la tête de quelques naturels. Le guerrier indien l'aperçut, s'élança vers lui, l'ajusta tout au plus à trente pas et tira son coup de feu. Un rire strident répondit à la détonation. Notre allié sauvage n'avait pas été atteint. Avant que le chef indien eût eu le temps de couler une nouvelle cartouche dans le canon de son fusil, Tariri jeta le sien loin de lui, se précipita sur son adversaire et l'enlaça de ses bras comme un serpent. Il y eut un instant de suprême effort. On croyait entendre le craquement des os. Enfin, Tariri étreignit son ennemi, le souleva de terre et l'emporta dans ses bras comme un enfant.

« Une heure après, le chef indien, prisonnier, se trouvait à bord de la corvette française *la Fortune*. L'ennemi avait été repoussé avec perte, et nous rentrions au camp. »

Arrivé à cet endroit du récit, notre ami Giraud est forcé de s'interrompre. Une vague maîtresse soulève avec violence notre navire. Les auditeurs sont renversés les uns sur les autres au milieu des chaises qui, ayant brisé leurs entraves, se dispersent avec fracas; les cartes marines s'éparpillent de tous côtés. Lorsque l'émotion s'est un peu apaisée, Giraud est sommé de reprendre son histoire à l'endroit où il l'a laissée.

VII

« La capture du guerrier indien était, dit-il, très-importante. Nous tenions à tout prix à garder le prisonnier. Deux matelots, le pistolet au poing, veillaient sur lui à tour de rôle; ils avaient ordre de lui brûler la cervelle au cas où il tenterait de s'échapper. En dehors de cette précaution très-naturelle, on le traitait avec tous les raffinements de cette politesse dont on use assez volontiers chez nous à

l'égard des ennemis vaincus. Le guerrier taïtien en paraissait surpris; il s'était attendu probablement à expier par la torture ses exploits et sa résistance. Il n'était ni sombre ni abattu; il affectait un calme parfait. J'ai toujours soupçonné qu'il se sentait trop bien à bord pour simuler la résignation.

« Quinze jours se passèrent ainsi. Les matelots s'étaient habitués à leur hôte; les gardiens se relâchaient, comme bien on le pense, de leur sévérité. Un beau matin, une rumeur s'élèva sur l'avant du navire. C'était le prisonnier qui, profitant d'un moment où la garde n'avait pas l'œil sur lui, s'était élancé par un sabord dans la mer. L'alarme fut donnée; on se précipita aux armés, on courut sur le pont. D'abord on ne vit rien à la surface de la mer; l'Indien avait plongé et était resté sous l'eau pendant deux ou trois minutes. Il reparut enfin. Une dixaine de balles partirent à la fois; aucune ne l'atteignit; le fugitif avait fait un nouveau plongeon. Quand il se montra pour la seconde fois, il était déjà à une distance respectable. Il était inutile de jeter sa poudre aux goëlands; quant à une embarcation, elle aurait perdu son temps à vouloir le poursuivre.

« L'Indien avait gagné le rivage. Mais il n'était pas pour cela hors de danger. Nous avions un poste à cent mètres environ de l'endroit où il avait mis pied à terre. Nos soldats s'étaient doutés de ce qui venait d'arriver à bord de *la Fortune*, et au moment où le chef taïtien se réjouissait d'être enfin à sec, il vit une douzaine de fusils luisants braqués sur lui. Il leva son bras à la hauteur de la tête, comme un homme qui instinctivement veut parer un coup, fit un bond oblique, et trompant ainsi l'espoir de nos tireurs, disparut dans les broussailles. Il avait le champ libre devant lui, et pouvait être sûr désormais de n'être ni cerné ni poursuivi.

« Le siége du Gouvernement se trouvait à l'extrémité de la pointe où toute cette scène venait de se passer. Quoique la distance fût assez considérable, le chef de notre station en fut informé peu de temps après l'événement. L'amiral, à la suite de ce rapport, se promenait seul dans son cabinet et donnait des marques non équivoques de son mécontentement. Il venait enfin de s'asseoir à son bureau et commençait à parcourir quelques pièces officielles, quand la porte s'ouvrit. On lui annonça qu'un Indien lui demandait la faveur d'une entrevue immédiate.

Évidemment, se dit l'amiral, ce ne peut être qu'un de nos alliés qui vient nous proposer des moyens de rattraper le fugitif. Il donna l'ordre qu'on fît entrer. C'était le chef indien, c'était le transfuge lui-même.

« —J'ai voulu, dit le sauvage à M. Bruat, te parler à toi seul. Je « viens te proposer mes services. Je veux me rallier à vous autres, les « Faces-Pâles. Si je l'avais fait étant prisonnier, tu aurais pu croire « que j'agissais ainsi afin de recouvrer ma liberté. Maintenant que je « suis libre, je viens de mon propre gré, et tu n'as pas le droit de me « refuser ta confiance. »

« L'amiral accepta le traité. Le guerrier taïtien a tenu parole : il est resté notre fidèle auxiliaire et nous a rendu d'importants services. »

Giraud jette autour de lui un regard triomphateur. A son sens, le récit qu'il vient de faire est le meilleur plaidoyer en faveur des gens au milieu desquels il a passé plusieurs années de sa vie.

« Je pourrais, ajoute-t-il, dérouler devant vous une série d'exemples qui vous prouveraient que la nature développe certains nobles sentiments tout aussi bien et mieux peut-être que mainte éducation. Pour ma part, je n'ai eu qu'à me louer des rapports que j'ai eus avec les sauvages de l'Océanie.

—Je doute, interrompit le lieutenant Dubuisson, que vous eussiez rapporté des impressions de la même nature, si, au lieu d'aller à Taïti, vous étiez resté aux îles Marquises.

—Tiens, lieutenant! seriez-vous prêt à renverser les théories de Giraud, au moyen d'un projectile lancé des îles Marquises? Allez! bon courage! Nous ne pouvons que gagner à la lutte.

—Messieurs, s'écrie en entrant un de nos compagnons, le vent mollit. Victoire! Nous allons nous remettre en route. »

Nous envahissons le pont en une seconde. Ce n'était qu'une mauvaise, qu'une détestable plaisanterie. Le maudit vent d'Est souffle plus fort que jamais. La brume s'épaissit encore. Nous regagnons notre gîte en trébuchant, et, après avoir exclu le mauvais plaisant de notre auditoire, nous donnons la parole au lieutenant Dubuisson.

VIII

« A l'époque où l'amiral Bruat soutenait à Taïti l'honneur du drapeau français, nous fûmes envoyés en station à Nouka-Hiva. Le commandant Amalric s'y trouvait déjà, à la tête d'un détachement d'infanterie de marine. Il était chargé de tenir en respect les naturels de Nouka-Hiva, féroces de caractère, et même, à ce qu'on prétendait, un peu anthropophages. Je dois avouer toutefois, quant à ce dernier reproche, que je ne les ai jamais vus à l'œuvre.

« Quand un navire européen aborde dans ces pays, d'habitude, hommes et femmes indigènes viennent à la nage lui faire aussitôt visite. Au commencement, ces rapports offrent un puissant intérêt ; mais, la curiosité une fois satisfaite, surgissent les inconvénients. Comme nos prédécesseurs, nous fûmes bientôt forcés de mettre un terme à l'ardeur avec laquelle les jeunes Nouka-Hiviennes faisaient irruption sur le pont de notre navire. Les naturels eux-mêmes voyaient d'un mauvais œil ces pérégrinations ; ils résolurent de les empêcher. Des avis, des remontrances, des ordres réitérés ne produisirent aucun effet. Le beau sexe marquisan continuait ses obsessions. Le commandant de notre navire décida alors que toute femme qui enfreindrait le *tabou*, c'est-à-dire la défense faite par les chefs nouka-hiviens de rendre des visites à bord, serait reconduite à terre et passerait vingt-quatre heures au violon du poste français.

« Quelques jours après, il se présenta une occasion d'appliquer la loi. Une dixaine de femmes qui étaient en contravention furent reconduites à terre, et condamnées à être enfermées au poste. Les naturels n'avaient pas à se plaindre ; la décision avait été prise de concert avec eux. Malheureusement, parmi les femmes incarcérées, se trouvait une jeune insulaire, fille d'un guerrier fort important du pays, lequel, pour son compte, n'avait pas été averti de la proclamation du *tabou*. Pakoko (c'était son nom) se présenta chez le commandant de la station, et, en termes impérieux, réclama l'élargissement immédiat de son héritière. C'était un grand vieillard à barbe grise, au teint, — ma foi ! il me serait fort difficile de vous dire quelle était

la couleur de sa peau ; elle disparaissait complétement sous plusieurs couches de tatouage. Il en avait jusque dans les yeux, jusque dans le coin des oreilles. Sur un fond d'indigo qui couvrait sa figure, ses bras, ses jambes, son corps entier, un artiste du pays avait exécuté en couleurs éclatantes une foule d'enjolivements, d'arabesques, de hiéroglyphes tous plus bizarres les uns que les autres. Une bande transversale lui coupait la figure de droite à gauche. On aurait dit un chevalier armé de pied en cap d'une cuirasse bariolée et si juste qu'elle se prêtait aux plus légers mouvements de ses muscles. Une pièce d'étoffe écarlate, nouée par un gros nœud, lui prenait le cou et descendait en plis flottants sur ses épaules. Aux poignets, à la ceinture, aux chevilles, il portait des touffes épaisses de cheveux, trophées remportés sur ses ennemis. Sa coiffure complétait le reste de son costume. C'était un diadème orné de grains d'Amérique, de petits coquillages et surmonté d'un large et haut éventail en plumes de coq. Des bagues en bois coloré qui, par la dimension, se rapprochaient d'une paire de bracelets, lui servaient de boucles d'oreilles. Une tête de mort, habilement appropriée, lui tenait lieu de poire à poudre. Il brandissait une haute lance terminée à l'un des bouts par une chevelure roulée en touffe.

« Pakoko déclara à l'officier du blockhaus qu'il ne comprenait pas qu'on eût osé incarcérer la fille d'un chef, que cette mesure portait atteinte à son autorité et à la considération dont il jouissait dans le pays. On lui dit que rien ne distinguait la fille d'un chef des autres femmes, qu'elle était venue à bord comme toutes les autres malgré la défense, et qu'elle serait relâchée en même temps que ses compagnes. Le vieux guerrier, voyant que la résolution de la Face-Pâle était inébranlable, garda le silence, lança sur l'officier un regard flamboyant et disparut.

« Le lendemain, on trouva égorgées dans les montagnes plusieurs pièces de bétail appartenant à la station française. Un jour après, deux bœufs subirent le même sort. On se douta que c'était un tour de Pakoko. Bientôt des renseignements positifs vinrent changer la présomption en certitude. Une escouade de nos soldats se mit en embuscade. Le vieux chef fut surpris presque en flagrant délit. On s'empara de sa personne, et on l'amena au quartier-général. Il n'essaya pas même de nier le fait. On avait emprisonné sa fille ; il s'en vengeait en égorgeant les bœufs

appartenant à l'expédition européenne. C'était sa manière, à lui, d'entendre la justice commutative. Ces principes de législation primitive ne furent pas admis comme une excuse suffisante; il fut condamné à livrer à titre de dommages et intérêts une certaine quantité de cocos et de cochons; et, pour la sûreté du payement, on le garda sous les verroux. Le vieux guerrier ne se possédait plus de colère. Emprisonner sa fille, passe encore; mais lui-même!.... On ne tint aucun compte de ses réclamations. Pakoko, habitué au grand air, s'empressa de payer. Mais il jura de ne jamais remettre le pied parmi les Faces-Pâles, et quitta à l'instant même la colonie.

« Si on ne revit plus sa personne, en revanche on n'en entendit que trop parler. Deux de nos soldats, étant allés laver du linge à une rivière assez éloignée du poste, furent assaillis par les sauvages. L'un d'eux fut tué sur place; l'autre, grièvement blessé, parvint à fuir du côté du blockhaus, où il ne tarda pas à expirer. Pakoko en personne commandait ces assaillants. La vengeance du vieux chef prenait évidemment de redoutables proportions. Une petite expédition fut organisée; on se mit à sa poursuite. Mais, sur ce terrain, Pakoko conservait une supériorité incontestable. Il connaissait toutes les cachettes de l'île; sa tribu lui était dévouée; l'expédition n'eut aucun résultat. On attendit un renfort pour faire une battue générale et se saisir à tout prix du criminel. On s'en empara, en effet, avec moins d'embarras. Il y aurait peut-être quelque chose à dire sur la façon dont s'opéra cette capture; mais à quoi bon revenir sur des faits accomplis? Pakoko, mis en présence des juges, fut condamné à mort. Il conserva son sang-froid jusqu'au dernier moment. Pendant qu'on chargeait les armes, il se rafraîchissait mollement avec son éventail. Il tomba percé de six balles.

« La mort de Pakoko ne produisit pas une grande impression dans l'île. La plupart des insulaires étaient avec lui en brouille ouverte. Quant à ses proches, ils ne donnèrent pas pour le moment signe de vie. Bientôt d'autres événements vinrent effacer le souvenir de Pakoko.

IX

« Plusieurs semaines après, à l'occasion de la fête annuelle que les

Nouka-Hiviens célèbrent dans leur île, le capitaine de frégate Brunet, commandant de l'île, résolut d'inviter toutes les tribus à Taïo-Haë, siége du gouvernement, situé au Sud de Nouka-Hiva. A cette époque, les *Kanaks*, — c'est le nom sous lequel on désigne les naturels du pays,— les Kanaks, dis-je, qui, le restant de l'année, se nourrissent de végétaux, tuent des cochons, seul bétail qu'ils élèvent, s'invitent réciproquement et se régalent pendant plusieurs jours, en accompagnant le tout de chants, de danses, et quelquefois, vers la fin, de coups de couteau.

« Nous tenions à nous mettre bien avec les indigènes; nous nous décidâmes à les réunir et à contribuer par toutes les ressources dont nous pouvions disposer à rendre plus splendide leur fête kanaque, la *Koïka*, comme ils l'appellent. Je fus chargé de faire le tour de l'île sur la goëlette *la Sultane* que je commandais alors, et de porter les invitations dans toutes les baies. J'avais à mon bord deux charmants compagnons de voyage : l'un, M. Meunier, capitaine du génie, détaché au service de la marine; l'autre, M. Levêque, chirurgien-major de Nouka-Hiva. Tous deux étaient des touristes enthousiastes, curieux des moindres particularités de la nature marquisane, et profitant de chaque occasion pour étudier les détails de la vie kanaque. Nous arrivâmes dans la rade de Taï-Pio; nous longeâmes ensuite toute la côte Est, et, après avoir doublé le cap Adam et Ève, ainsi nommé à cause de deux énormes pierres qui représentent un couple humain et auxquelles les Kanaks rapportent une tradition analogue à celle de la Genèse, nous mouillâmes dans la baie d'Atihé-Hiu, un des endroits les plus populeux de l'île. Nous fûmes reçus avec le plus vif empressement. Les naturels acceptèrent notre invitation avec des cris de joie; ils se précipitèrent en foule à bord de la corvette et s'y livrèrent aux danses les plus animées. Mais ce qui mit le comble à leur allégresse, ce furent quelques distributions d'eau-de-vie et de biscuit.

« Mes deux passagers étaient ravis. Ils ne tarissaient pas sur la sociabilité, sur la bienveillance des Nouka-Hiviens. Ils faisaient à perte de vue des théories sur la perfection de l'homme livré à l'état de nature. Bref, ils furent si enchantés des Kanaks qu'ils se décidèrent à descendre à terre, et, au lieu de revenir avec la goëlette, à traverser l'île à pied jusqu'à Taïo-Haë, endroit où se trouvait notre station. J'essayai vainement de les faire renoncer à leur projet : le chemin était

difficile; il y avait des montagnes à traverser; en outre, nous n'étions pas bien sûrs des sentiments des Kanaks. Ils ne voulurent pas entendre raison. C'étaient deux marcheurs infatigables, et, quant à leur sécurité personnelle, qu'avaient-ils à redouter? Le roi de Taïo-Haë, le vieux Témoana, les accompagnait lui-même dans leur excursion. Ils avaient en outre avec eux trois autres Kanaks, deux vieux chefs et un simple naturel qui jusque-là n'avait cessé de les accabler de ses services. En effet, il n'y avait rien à répondre à ces objections. Nos deux amis firent leurs préparatifs de départ, et, pour ne pas être embarrassés dans leur course, ils laissèrent à bord jusqu'à leurs armes.

« Au moment où je faisais armer pour eux mon canot, un Kanak, pauvrement vêtu et tatoué avec la simplicité de l'indigence, me supplia de le laisser s'embarquer avec mes deux compagnons. Le canot étant déjà plein, je refusai, d'autant plus qu'une jeune Nouka-Hivienne, à l'expression pensive, aux doux yeux de gazelle, s'était déjà glissée dans l'embarcation. La pauvre fille avait le cœur pris; la Face-Pâle qui répondait au nom de Meunier avait produit une profonde impression sur la jeune insulaire; elle le suivait partout comme son ombre; elle n'avait d'yeux que pour le contempler. Bien des fois on l'avait surprise accroupie, le menton appuyé dans sa main, et suivant d'un regard fixe tous les mouvements de l'Européen. Ils partirent. Le Kanak auquel j'avais refusé le passage se jeta à l'eau, se mit à nager à côté du canot, et arriva encore le premier à terre. Il semblait tout fier de ce triomphe. Bientôt je perdis de vue mes aventureux compagnons de voyage; je levai l'ancre, et je fis voile pour Taïo-Haë.

X

« Au moment où la petite caravane, composée de sept personnes, allait pénétrer dans les montagnes, le nageur kanak s'approcha furtivement de la jeune Nouka-Hivienne et lui souffla quelques mots à l'oreille. La jeune fille tressaillit. Comme on la regardait, elle reprit aussitôt son calme, et, voyant que les voyageurs s'éloignaient, elle se hâta de rejoindre son Européen. La caravane, favorisée par un temps superbe, poursuivait gaiement son chemin. Après plusieurs heures de

marche, on arriva à la case de l'un des guerriers, compagnons de voyage de nos officiers. Le souper fut consommé en commun, au milieu d'une foule de démonstrations amicales, et la rosée devenant très-fraîche et très-abondante, on se retira dans la case.

« C'était un long parallélogramme séparé en deux par le travers. Pour tout ameublement, il contenait un grand cocotier, qui, posé sur la terre en face de la porte, servait d'oreiller à ses habitants quand ils reposaient. A droite et au fond vinrent s'installer le roi Témoana et les deux Européens; de l'autre côté vinrent s'établir les deux vieux guerriers et leur compagnon. La natte, supendue à la porte, fut baissée, et bientôt tout le monde se laissa aller à un profond sommeil.

« Vers minuit, le capitaine Meunier se réveilla en sursaut; la jeune fille le secouait violemment par le bras. Elle se pencha avec les précautions les plus minutieuses à son oreille, et lui souffla le mot « écoute. » L'officier ouvrit les yeux; la nuit était profonde. On ne pouvait rien distinguer; mais on entendait un léger murmure de voix dans la partie de la case où reposaient les trois Kanaks. Il voulut se lever, la jeune Kanaque le retint : « Prends garde! dit-elle, ce sont des méchants. Le « Kanak que tu n'as pas voulu embarquer dans ton canot m'avait dit « de ne pas suivre les deux Faces-Pâles dans la montagne, parce que « malheur devait leur arriver. »

« L'officier comprit qu'il était dans une situation périlleuse; il se rappela l'air singulièrement préoccupé qu'avait eu la jeune fille pendant tout le voyage. Sachant combien les naturels avaient l'ouïe fine, il rampa doucement vers la natte qui séparait en deux la case. Grâce à la transparence du tissu et à une faible lumière que projetait une lampe alimentée par de l'huile de coco, il put se rendre compte de ce qui se tramait chez ses voisins.

« —Prenez-y garde, disait le vieux chef à ses compagnons, deux Faces-Pâles à la fois; cela peut vous porter malheur.

« —Le malheur sera pour eux, répondit avec un geste sinistre celui qui semblait être l'instigateur du projet.

« —Le roi Témoana, reprit le vieillard, est avec eux; il peut nous trahir.

« —Témoana a passé sa jeunesse avec le chef Pakoko; il sait que le sang appelle le sang.

« —Oui, certes; mais ce ne sont pas ceux-là qui ont tué Pakoko.

« —Comment! j'ai vu, moi-même, de mes yeux, l'un d'eux entrer dans la case où l'on jugeait le vieux guerrier.

« —En es-tu bien sûr?

« —Je l'ai vu comme je vois à cet instant cette lampe qui brûle.

« —Silence, dit le troisième; ils n'auraient qu'à s'éveiller.

« Le vieux Kanak parut se rendre aux raisons qu'on lui alléguait; il se tourna contre la muraille, sous prétexte de dormir, mais en réalité pour ne plus discuter un projet qui lui semblait arrêté. L'autre sauvage, celui dont l'argumentation avait convaincu le vieillard, se glissa auprès de la natte pour voir si, en effet, les deux étrangers ne s'étaient pas réveillés. Le docteur dormait d'un sommeil profond. Quant au capitaine Meunier, tout en ouvrant le coin de l'œil, il faisait entendre un ronflement des plus rassurants pour un assassin. Le Kanak, après l'avoir observé quelques instants, revint à son gîte. L'officier était trop personnellement intéressé pour ne pas chercher à connaître la suite du colloque; il retourna à son premier poste. Le sauvage murmura quelques mots à l'oreille du vieux chef, prit un objet qui paraissait une arme, et sortit à pas de loup de la case.

« Le capitaine Meunier, aussitôt que son déloyal amphytrion se fut éloigné, rampa jusqu'à la porte et se mit en devoir de suivre ses mouvements. La nuit, bien que sans lune, était pourtant claire, de cette clarté tropicale si transparente, à reflets de nacre et d'opale. Le Kanak s'avança penché une cinquantaine de pas, comme s'il cherchait quelque chose à terre; il s'arrêta enfin devant une pierre et se mit à la besogne. Il aiguisait un large couperet. A cette vue, le capitaine sortit de son rôle d'observateur bénévole; il réveilla doucement son compagnon, et lui dit en deux mots de quoi il s'agissait. Le docteur se frotta les yeux; il comprenait bien que ce n'était pas le moment d'entrer dans de longues explications; mais que fallait-il faire? Ils étaient sans armes. La jeune Nouka-Hivienne se cramponnait au bras de l'Européen; penchée en avant, on eût dit que, par ce mouvement instinctif, elle voulait couvrir de son corps l'homme que menaçait la vengeance de ses compatriotes. Cependant l'homme au couperet semblait avoir terminé ses préparatifs : il passait la main sur le tranchant de son arme; satisfait du résultat de cet examen, il s'approchait avec précaution de la case.

Il était évident que ses compagnons ne lui avaient promis qu'un concours moral et qu'il avait seul la charge de remplir la sanglante besogne. Au moment où il allait soulever la natte, le capitaine bondit sur lui, le renversa et le saisit à la gorge; en même temps, le docteur aidait son ami à maîtriser le sauvage, qui essayait en vain de se débattre ou d'articuler un son. De son côté, la jeune fille ramassait le couperet, et, avant que le Kanak pût revenir de sa surprise, ils s'élancèrent tous les trois dans les champs.

« Il n'y avait pas de temps à perdre. Les deux sauvages pouvaient arriver au secours de leur compagnon; peut-être même le roi Témoana se fût-il rangé du côté de ses compatriotes. Un couperet ne suffisait pas pour se défendre contre quatre assaillants. Les deux voyageurs jugèrent prudent non-seulement de battre en retraite, mais encore de faire appel à toute l'agilité de leurs jambes. La jeune fille restait un peu en arrière. Elle pouvait égaler à la course les deux Européens, mais l'inquiétude la retenait. Elle tournait la tête et épiait de l'oreille le moindre bruit. Ils atteignirent ainsi en courant la plage d'où ils étaient partis. Il s'agissait maintenant de rejoindre la station. La goëlette n'était plus dans la rade, et, par terre, aucun des trois fugitifs ne connaissait le chemin. La Nouka-Hivienne sondait l'horizon d'un œil désespéré. Tout à coup elle poussa un cri de joie; elle venait d'apercevoir sur la plage une lance surmontée d'une touffe de cheveux et un naturel endormi à côté. C'était, elle le reconnaissait, le même Kanak qui l'avait avertie de ne pas s'aventurer avec les deux Faces-Pâles dans les montagnes. Elle le réveilla et se mit à lui parler avec précipitation. Le Kanak hésitait. La jeune fille revint à la charge; sa voix prenait des accents de supplication qui parfois se transformaient en tons de commandement. Elle lui mit enfin sa lance dans la main, et l'entraîna de force par le bras. Le sauvage répondit d'abord en indiquant du doigt la direction qu'on devait suivre; il brisa ensuite quelques bambous, en alluma un en guise de torche, et tous les quatre ils s'enfoncèrent avec rapidité en tournant le dos à la case inhospitalière.

« Le chemin à suivre n'était pas commode; il devenait fort souvent impraticable. On arrivait à des escarpements, à des pentes impossibles à franchir. Le Kanak alors, au risque de sa vie, sautait le premier, disposait les bambous en passerelles, et gagnait sur ces ponts aériens

l'autre bord du précipice. A chaque prouesse de ce genre, il jetait un regard à la jeune fille et il en recevait en réponse un autre plein de reconnaissance. Il paraissait fier et heureux. L'aimait-il? Faisait-il violence à ses sentiments en contribuant au salut de ceux qui peut-être lui avaient ravi le bonheur? Il était le seul à le savoir. Il est certain que sans son dévouement ils auraient eu de la peine à regagner la colonie. La conduite de la jeune Nouka-Hivienne a moins de quoi surprendre. Une femme sauvage n'est sauvage qu'à la surface; un rayon d'amour la civilise à l'instant même. Quoi qu'il en soit, nos fugitifs mirent trois jours d'une course pénible pour arriver à la station de Taïo-Haë.

« Quelque temps après, une nouvelle expédition contre les naturels qui nous étaient hostiles finit par nous soumettre les habitants de Nouka-Hiva. Le capitaine Meunier commanda un détachement d'indigènes et contribua énergiquement à la pacification de l'île. Un an après, nous quittions les Marquises. »

—Et la jeune fille, lieutenant, qu'est-elle devenue?

—Ma foi! je n'en sais rien; je suis parti bien avant Meunier, qui seul aurait pu me donner des renseignements; or, je n'ai plus eu l'occasion de revoir le capitaine.

XI

Au moment où le lieutenant Dubuisson prononce ces dernières paroles, un frémissement se fait sentir dans les flancs de la corvette. On pousse les feux; nous accélérons la marche. Un hurrah général accueille cette première trépidation du navire. Tout le monde court sur le pont. Le vent semble mollir un peu; la mer promet de se calmer. Après ces alternatives fatigantes de cape et de coups de vent, les passagers commençaient à professer pour l'élément liquide des sentiments d'une sympathie plus que douteuse. La machine fonctionne à toute vapeur. Mais la mer s'en soucie peu; ses vagues continuent à nous opposer une résistance opiniâtre. Le vent contraire, comme s'il avait attendu la tentative que nous faisons de nous remettre en route, reprend avec violence; la houle redevient énorme. Il y a évidemment, de la part des éléments, un parti pris de ne pas nous laisser arriver aux

Féroë. Si nous choisissions une autre direction, le vent enflerait nos voiles et nous pousserait en avant! La chose est sûre en effet; seulement nous n'avons guère l'embarras du choix : peu de charbon, Terre-Neuve à trois cent cinquante lieues au moins, les côtes d'Irlande ne sont guère plus rapprochées; derrière nous, le Groënland avec son cap Farewell. Il ne nous reste que l'Islande, cette Islande que nous avons vue à deux reprises, et avec laquelle nous tenons fort peu à renouveler connaissance. Pourtant, c'est le seul point où, avec notre peu de combustible, nous sommes— nous allions dire sûrs, mais l'expérience nous a appris à nous défier de nos prévisions, — le seul point donc où il est probable que nous parvenions à attérir. En Islande, à cette heure, nous devons, selon toute probabilité, avoir la chance de trouver encore *le Tasmania* et de nous bonder de son charbon. Plus tard, il sera parti. Le sort en est bientôt jeté; la corvette fait un quart de tour et prend la direction de Reykiawik. Le vent ne souffle plus debout; il prend le navire par le travers, ce qui nous permet de déployer nos voiles et d'obtenir une grande vitesse. La mer continue à être irritée; elle nous fait rouler d'une manière désolante; on la laisse bouder et on avance rapidement : c'est là l'essentiel pour nous. Notre estimation approximative nous met à cent cinquante lieues de Reykiawik; au train dont nous allons, nous ne tarderons pas à l'atteindre. En effet, le lendemain, nous apercevons les terres du Cap Portland, et peu après les deux glaciers, l'Oster et le Myrdal, qui dominent la vallée de l'Hécla.

Cependant, au déclin de l'horizon, le ciel s'éclaircit et se revêt des teintes d'une admirable couleur de saphir. La corvette essuie encore quelques vigoureuses secousses de la part des lames; mais aussitôt qu'elle a doublé les îlots Westmann, elle s'échappe de l'atmosphère lourde qui l'oppressait; elle fuit les dernières rafales de vent, les dernières convulsions de la mer, et se retrempe en face d'un firmament pur et d'une eau qui reflète avec calme les vifs rayons du soleil. En vérité, il en était temps. Nous commençions à devenir par trop légers de charbon, d'eau, et surtout de bonne humeur.

XII

Vers trois heures du matin, au moment où nous allons entrer dans la baie de Reykiawik, la vigie signale un vapeur. Ce ne peut être que *le Tasmania*. — C'est bien lui, en effet. A la bonne heure! il a fait diligence. Plus favorisé que nous par le temps, pendant que nous luttions contre la tempête, il a filé directement sur la capitale de l'Islande; là, conformément aux ordres reçus, il a chargé tout le charbon qui nous attendait sur *la Perdrix*, et il pique maintenant droit sur les Féroë, les soutes chargées et la conscience légère.

A la vue de notre compagnon, un seul cri retentit à bord : « Qu'on l'arrête! qu'on le fasse virer de bord! S'il nous échappe, que deviendrons-nous? Il n'y a pas un tonneau de charbon à Reykiawik. » Mais déjà, sur un ordre du commandant, les signaux ont joué; on arrête *le Tasmania*, on le fait virer de bord, et nous voilà mouillant ensemble devant Reykiawik. Quelques heures plus tard, nous pouvions ne pas le rencontrer! S'il y avait eu un peu de brume, il aurait poursuivi son chemin sans se douter qu'il nous enlevait les moyens de continuer notre voyage. Désormais, nous voilà rassurés; nous sommes certains d'avoir de quoi nous arracher aux pays désolés et d'entamer cette partie de notre voyage qui doit compenser nos précédentes fatigues.

Le 13 août, après onze jours d'une traversée des plus laborieuses, nous jetons l'ancre dans la rade de Reykiawik. Notre arrivée surprend tous nos anciens amis, qui s'empressent de venir nous féliciter. La baie est plus animée que jamais. L'aviso de la station française, *l'Agile*, repose sur ses ancres à côté de la frégate *l'Artémise*. Plus loin, se balance un brick de commerce anglais qui est venu opérer un chargement de chevaux islandais pour les mines d'Angleterre. Mais l'hôte principal de l'île est un grand vapeur à roues, portant à son pavillon les couleurs des Pays-Bas, le *Mérapi*, qui vient d'amener à Reykiawik l'héritier de la couronne de Hollande.

Les degrés de proche parenté qui lient les deux Princes, qu'un hasard insolite fait se rencontrer en Islande, établissent tout de suite des rapports entre les passagers des deux navires. Le Prince Guillaume

d'Orange est un jeune homme de seize ans, à physionomie d'une douce régularité, blonde, juvénile, contrastant singulièrement avec des manières posées déjà, une parole grave et réservée, un maintien plein d'affabilité et de modestie à la fois. Il aborde avec facilité tous les sujets de conversation et laisse entrevoir sans affectation une instruction soignée et solide. Là où l'on aurait pu s'attendre à trouver, comme d'habitude, un prince plus ou moins mécanisé par l'étiquette des cours et les idées exclusives qu'on inculque dès le berceau à ces rejetons des familles privilégiées, on rencontre un jeune homme simple, naturel, et justifiant de toute façon l'influence d'une mère que les grandes qualités de son âme ont rendue célèbre, et qui a veillé avec le plus grand soin aux premiers pas de son enfant.

Deux jours de repos à Reykiawik, par un temps splendide, rendent leurs forces aux passagers, à l'équipage et même à la corvette. Cette pauvre corvette! c'est elle qui a peut-être le plus souffert de nos fatigues. Quoique toujours en course, rarement au mouillage, dans tous les cas y restant fort peu de temps, elle a fini par voir sa coque s'incruster de toute une mosaïque de coquillages et s'attacher à sa quille une longue chevelure d'herbes marines qui ralentissent ses allures et lui font considérablement perdre de ses premières qualités. En l'absence d'un bassin à flot, on a dû avoir recours à d'ingénieuses pratiques pour la débarrasser d'une partie de cette entrave.

Chacun, du reste, profite de cet instant de repos forcé pour mettre en ordre ses notes et ses souvenirs ou bien pour compléter ses études. M. de Chancourtois va faire une excursion aux soufrières de Kriswik; MM. Hamelin et de Besplas, officiers de marine, achèvent leur journal nautique, car, évidemment, la partie la plus intéressante de notre voyage, au point de vue de la navigation, se termine en Islande.

Enfin, le 15 août, jour de la saint Napoléon, après une petite fête où se trouvèrent réunis à bord de notre navire nos nationaux, les Hollandais et quelques indigènes, nous faisons nos adieux à l'Islande. Cette fois, nous avons raison de croire que c'est pour longtemps, pour toujours peut-être, que nous quittons Reykiawik.

XIII

Le 16 août, à deux heures du matin, par une mer calme et un ciel d'un gris perle superbe, nous nous dirigeons vers les Féroë. Le soir, nous perdons de vue les îlots Westman. Le 17, vers minuit, malgré l'éclat resplendissant d'une pleine lune magnifique, des lueurs singulières se projettent sur la voûte bleue du firmament. C'est un pâle essai d'aurore boréale. La saison n'est pas encore assez avancée pour les apparitions de ces magiques spectacles. Le phénomène n'a pas assez de vitalité; c'est à peine si, se dégageant de l'horizon, il parvient à faire vibrer sur le sombre fond du ciel ses antennes lumineuses. On dirait d'un vague reflet d'un bouquet de feu d'artifice tiré dans un lointain incommensurable, de feux de Bengale dont les rayons vacillants, incertains, viendraient mourir aux derniers confins de l'horizon. Nous en verrons bien d'autres, si nous poussons notre voyage jusqu'au Cap Nord; pour le moment, ce n'est qu'une fugitive promesse des splendides représentations qui nous attendent plus tard.

Au reste, toutes les fatigues et toutes les péripéties de notre navigation commencent déjà à n'exister plus pour nous que sous forme de souvenir. Le temps qui nous favorise nous permet d'en oublier le mauvais côté. Une lumière et surtout une chaleur à laquelle nous n'étions plus accoutumés nous rappellent que nous sommes bien au mois d'août. Trois jours après notre départ de Reykiawik, la terre nous apparaît, et, peu de temps après, un pilote aborde la corvette.

Le barbare! il ne sait pas un mot de français, et nous, comme de raison, nous ne comprenons pas un mot de danois. Pour donner la direction au navire, la pantomime suffit; mais comment faire pour tirer de ce brave homme quelques renseignements indispensables sur les Féroë? On fait appel à la bonne volonté des voyageurs; chacun apporte sa quote-part de mots scandinaves; la provision est tellement exiguë et défectueuse, qu'elle ne parvient guère à forcer l'entendement du pilote. Enfin, à l'aide d'un dictionnaire danois, on parvient à composer à l'usage de notre insulaire un patois scandinave, et on entame avec lui la conversation. — « Toi, lui dit-on, voir quoi dans rade

Thorshavn ? » Le pilote répond qu'en effet il y a une rade à Thorshavn. — « Non! non ! toi, voir, dans rade, navire, vapeur, un, deux ! oui? non ? » — « Ah! oui, répond le pilote, deux vapeurs à Thorshavn; oui ! l'un..... » Ici il imite du geste le tournement d'une broche : cela veut apparemment dire un bateau à hélice. Afin de nous donner l'idée de l'autre navire, il se met à décrire en l'air des cercles de toute la longueur de ses bras. Il est clair qu'il désigne par là un vapeur à roues.

Bravo! avec un peu de bonne volonté, nous nous apercevons que le danois n'est guère une langue difficile. Point de doute ! notre fidèle compagnon, *le Cocyte*, dont nous nous sommes séparés sur la côte du Groënland à Frédérikshaab, est arrivé à bon port aux Féroë. Le pauvre aviso a eu, lui aussi, sa part d'inquiétudes et de souffrances; mais enfin le voilà sain et sauf dans la baie de Thorshavn, et avant que la journée ne s'achève, nous aurons le plaisir de serrer la main du capitaine Jonnart et des officiers de son état-major. L'autre vapeur est *le Tasmania*, que nous avons expédié d'avance et qui a reçu l'ordre de nous attendre aux Féroë, pour nous livrer le reste de notre charbon, prendre un congé définitif et s'en retourner en Angleterre.

On entreprend de rechef le pilote. — « Navire (ici vient le geste qui imite le mouvement des roues), arriver quand ? » — « Quatre jours, » répond le Féröien en pliant son pouce et en écartant les quatre doigts de sa main.—« Vapeur (ici on tourne la broche), quand ?» — « Hier. » — Pauvre *Cocyte!* il a mis seize jours à venir de Frédérikshaab à Thorshavn. Seize jours de pleine mer, de brume et de vent contraire ! Il doit être bien aise de se trouver à l'ancre. Moins heureux que nous, il en est encore à s'inquiéter sur notre destinée, tandis que nous sommes déjà rassurés à cet égard.

XIV

En vérité, ce soleil tropical et cette mer bleue devraient bien nous accompagner ailleurs que dans le pays que nous abordons. Pour trouver un aspect riant aux Féroë, il faudrait y être jeté par la tempête. Alors, quelque sauvage que soit la terre, on la salue avec bonheur, pourvu qu'elle vous offre un abri. Telle est la première réflexion qui vous vient

quand, de loin, on entrevoit ces îles épatées, au milieu de la mer, comme d'immenses tortues mirant dans l'eau leurs carapaces arides et crevassées. Quand on s'approche, les côtes se dressent en falaises escarpées; des rochers nus surgissent coupés par des baies profondes, dans les échancrures desquelles une vague régulière s'engouffre avec un clapotement lugubre. Nulle trace d'homme ni de végétation. C'est désert, triste, solitaire. Une vraie plage d'exil et de mélancolie. A un signal du pilote, la corvette tourne dans une passe, et l'on est soudain agréablement surpris par la vue de la rade et de la petite ville de Thorshavn, capitale des Féroë. Cette fois, c'est une vraie ville avec des habitations humaines, des maisonnettes en planches, surmontées de toits, ornées de petites fenêtres, auxquelles, malgré leur chétive apparence, on trouve, quand on revient de l'Islande et du Groënland, un aspect singulièrement gai.

Thorshavn est inscrit, depuis des siècles, dans les chroniques scandinaves ; son nom païen le prouve ; c'est la rade du dieu Thor. C'était là que jadis le peuple se rassemblait pour débattre ses intérêts; c'est là qu'à la fin du dixième siècle il adopta la foi chrétienne, et, cinq siècles plus tard, le culte protestant. La rade est large et profonde ; elle baigne un amphithéâtre de montagnes qui descendent en mamelons irréguliers jusqu'à la mer. Au milieu de la baie, une langue de terre rocailleuse s'avance en pointe et supporte la petite bourgade de Thorshavn. Les cabanes, bâties sur des soubassements élevés, se serrent les unes contre les autres comme une rangée de mendiants déguenillés, transis de froid et mornes de misère. Les rues, qui ont juste assez de largeur pour que deux piétons puissent y passer de front, ondulent dans tous les sens, montent et descendent, sollicitant à chaque pas la précaution du passant par leur sol crevassé et semé de morceaux de roche. A part le soleil et les côtés pittoresques et mystérieux de la vie intime de l'Orient, la bourgade rappelle la physionomie des petites villes turques.

Les maisons des fonctionnaires exceptées, toutes les habitations sont bâties, non plus en blocs de lave comme en Islande, mais en planches. Cela ne les rend ni plus commodes ni plus attrayantes. Séparées en deux par une mince cloison, d'un côté, elles contiennent une cuisine sans plancher ni fenêtres; de l'autre, une pièce avec des carreaux vitrés, où, sur quelques planches mal rabotées, toute la famille tra-

vaille ou repose. Les habitants de Thorshavn vivent de la pêche; cela se voit et surtout cela se sent. A chaque pas, le poisson qu'on vide ou qu'on sèche charge l'atmosphère d'odeurs âcres et suffocantes. Il faut être vraiment armé de la résignation persévérante du touriste pour passer quelque temps dans ce bourg infect; il faut plus encore pour pénétrer dans l'intérieur des maisons, où cette odeur, compliquée de fumée de tabac, d'exhalaisons des peaux des moutons fraîchement égorgés, saisit le voyageur européen à la gorge et le force à abréger sa visite. La population, néanmoins, semble plus active, plus animée qu'en Islande; le sang est beau, et avec un peu moins de misère et quelques rayons de soleil de plus, on devine qu'on y retrouverait facilement la fière origine normande.

A l'entrée de Thorshavn, on aperçoit les vestiges d'une forteresse construite, au seizième siècle, par un héros du pays, Magnus Heineson, qui conquit sa place dans la tradition nationale en défendant son île contre les incursions des flibustiers allemands et anglais. En 1803, lors de la guerre entre la Grande-Bretagne et le Danemark, une frégate anglaise aborda, sous pavillon français, à Thorshavn. Les pauvres Féröiens, race pacifique et désarmée, n'opposèrent aucune résistance. Mais la frégate tenait à inscrire une victoire dans ses fastes; elle encloua les vieux canons du fort et enleva vingt-quatre pêcheurs comme prisonniers de guerre. Aujourd'hui, la forteresse se réduit à un bastion assez inoffensif, où les patriotes du pays prétendent qu'il se trouve des pièces d'artillerie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une douzaine de soldats, qui composent la garnison de l'île, vont, quand il fait beau, se promener, à tour de rôle, sur les fortifications de Thorshavn. La principale occupation de ces militaires consiste à ramer dans la barque du gouverneur, lorsque celui-ci fait sa tournée officielle dans les îles de l'archipel féröien.

XV

Bien que plus rapprochées de l'Europe, les Féroë ne sont supérieures à l'Islande ni en bien-être ni en civilisation. Sans passé, sans traditions historiques importantes, elles ne soutiennent pas la comparaison avec

la terre natale des Wikings et des rapsodes scandinaves. La nature elle-même s'y abaisse au niveau de l'insignifiance historique; avare et mesquine, elle n'offre pas, en compensation, ces aspects grandioses qui relèvent l'aridité de l'Islande ou la désolation du continent groënlandais.

L'archipel des Féroë, comme toutes les terres de l'hémisphère boréal, doit à la tempête d'avoir été révélé aux races civilisées. Les îles peuplées par des Norwégiens, à l'époque de Harold Haarfager, furent d'abord gouvernées par les familles notables de la colonie, puis assujéties par la Norwége, et enfin réunies au Danemark en même temps que l'Islande et le Groënland. Depuis ce temps, elles n'ont cessé de faire partie intégrante du territoire danois, et elles avaient des députés aux États.

Sur vingt-cinq îles qui composent l'archipel, dix-sept sont habitées. Divisées en six districts (*syssel*), elles sont administrées par un gouverneur royal, qui met à profit sa qualité de représentant des îles auprès de la Diète pour passer ses hivers à Copenhague. Il est, du reste, peu d'hommes à qui un pareil désir ne semblerait très-naturel; c'est exiger beaucoup déjà que d'imposer à un Européen l'obligation d'y passer ses étés. L'assistance spirituelle est à la charge d'une dizaine de ministres protestants, qui desservent quatre fois autant d'églises. Les paroisses, disséminées sur l'Océan, rendent pénible et souvent impossible le service ecclésiastique. Il y avait autrefois, dans les petites îles, des sources d'eau bénite où les mères pouvaient, sans l'intervention du pasteur, baptiser leurs enfants. Mais les règlements établis depuis les forcent à porter les nouveau-nés à la paroisse. L'hiver, il arrive souvent que la cérémonie du baptême se confond avec celle de l'enterrement. C'est une mesure également désastreuse pour les malades domiciliés ailleurs qu'à Thorshavn, résidence du seul médecin de l'archipel. Que faire? Il n'y a pourtant pas moyen d'entretenir sur chaque îlot une pharmacie et un praticien.

La population des Féroë n'atteint pas le chiffre de 7,500 habitants. Elle a raison d'en rester là; c'est à peine si elle peut se sustenter elle-même. Un soixantième du sol est seul livré à la culture; il produit de l'herbe, un peu d'orge chétive qu'on sèche dans les cabanes pour la faire mûrir, et des pommes de terre aqueuses qui ne payent pas le travail du cultivateur. L'intérieur des îles est complétement désert.

La vraie richesse des Féroë, ce sont les moutons. Le paysan en possède souvent des quantités considérables; il leur demande tout, ne leur donne ni soin ni protection en échange, et ne s'en préoccupe qu'une fois par an, lorsqu'il s'agit de les dépouiller. Pas d'étable, pas de hangar pour l'hiver; les pauvres bêtes errent continuellement sur les montagnes, cherchant leur nourriture sous la neige. De ce qu'elles la cherchent, il ne s'ensuit pas qu'elles la trouvent toujours; alors elles périssent de faim. Mais, ici encore, quel remède ? Le bois est un article d'importation de luxe; c'est à grand'peine qu'on parvient à s'en procurer assez pour bâtir un abri à l'homme. Autant vaudrait demander pour les brebis les palais d'Armide. Force est de les abandonner à elles-mêmes et de s'en reposer sur leur instinct de conservation. Réduites à l'état sauvage, elles disparaissent souvent sous des avalanches de neige; lorsqu'elles parviennent à leur échapper, elles se blottissent dans des cavernes de rochers et se rongent la laine sur le dos. La chimie n'a pas encore expliqué quels éléments nutritifs elles y trouvent; ce n'est là, à coup sûr, qu'un expédient pour tromper la faim. Au mois de juin, le paysan, aidé par sa famille et par ses chiens, se met à la recherche de ses moutons qu'il a eu le soin de marquer l'année précédente d'un signe distinctif. Quand il les a rassemblés, il leur demande leur laine. Mais la main-d'œuvre est rare aux Féroë; le troupeau est souvent considérable ; tondre les brebis les unes après les autres serait une besogne trop longue ; le paysan se contente de leur arracher leur toison par lambeaux. La victime, dénudée et couverte de sang, rentre dans la vie sauvage. Les chevaux féröiens ne sont guère mieux traités que les moutons : au printemps, le paysan leur fait porter de l'engrais destiné à restaurer les prairies; en automne, de la tourbe; en hiver, ils ne portent rien ; dans tous les temps, c'est aux pauvres bêtes à pourvoir elles-mêmes à leur subsistance.

XVI

Des nuées d'oiseaux aquatiques couvrent les côtes des îles. Leur chair coriace les préserve des coups de fusil; mais rien ne saurait mettre leurs nids à l'abri de l'avidité des insulaires. Rochers inaccessibles, falaises

escarpées, cavernes que la vague seule semble avoir le droit de visiter pendant la tempête, rien n'arrête le Féröien; il pénètre partout, pourvu qu'il ait l'espoir d'augmenter d'une douzaine d'œufs le repas de sa famille. Là où son pied manque d'appui, là où le granit descend à pic et où pourtant un nid accroché dans quelque anfractuosité laisse briller son blanc trésor, l'habitant de l'archipel arrive avec quelques compagnons, s'ajuste une corde autour des reins, et, suspendu ainsi au-dessus de l'abîme, il se fait descendre à l'endroit où se trouve l'objet de sa convoitise. Il ne suffit pas que la corde soit solide, que les camarades tiennent bon, que le dénicheur résiste au vertige. Il arrive parfois que la corde, qui à la longue sangle à couper les flancs de l'homme, s'engage entre les interstices du rocher au point qu'on ne peut plus ni la monter ni la descendre. User de violence, ce serait risquer de la couper; l'abandonner un instant et courir chercher du secours, serait plus dangereux; pour l'accrocher, pas le plus petit arbrisseau; rien que des dalles granitiques sans aucun point de repère. L'oiseleur reste ainsi parfois des heures entières suspendu entre la vie et la mort, jusqu'à ce que des efforts pleins de précautions parviennent à le retirer de cette tombe aérienne. Et tout ce labeur, toutes ces péripéties, tout ce danger, pour une misérable couple d'œufs!

La récolte des œufs prend de l'extension aux Féroë depuis que la pêche devient moins abondante ou plus difficile. Le poisson qui constitue pour ces îles la principale source du bien-être, est le dauphin. Comme pour le phoque chez les Esquimaux, il y a une saison, aux Féroë, où cet animal apparaît en bandes. C'est alors fête dans le pays; c'est le jour du grand combat, le jour du triomphe et des réjouissances publiques. Dès que les ailerons de la bande ont été aperçus du rivage, on allume des signaux de tous les côtés, et les pêcheurs se précipitent en foule. Rangés en ligne de bataille, ils courent au large, se divisent en colonnes, essayent de couper la retraite aux dauphins et de les acculer au fond de la baie. Quand la manœuvre a réussi, les cétacés se trouvent pris entre la plage et le cercle bruyant des embarcations. Alors commence le carnage; les dauphins sont exterminés à coup de pieu et de harpon; bientôt leurs cadavres flottant comme des bouées argentées couvrent la rade, tandis que la vague expire sur la grève rouge de sang. Le gouverneur préside à la répartition du butin; s'il y a un dauphin par pêcheur,

c'est quarante francs d'huile de poisson gagnés dans une journée. Mais de pareilles aubaines ne se reproduisent qu'à de rares intervalles; en somme, l'habitant de l'archipel mène une vie fort précaire.

La misère des Féröiens est le résultat du peu de liberté dont ils jouissaient. Comme les Islandais, ils étaient privés de la liberté la moins contestable, celle qui consiste à disposer suivant sa volonté du fruit de son travail. Nulle part le monopole n'a sévi avec autant de rigueur; nulle part il n'a réussi à implanter plus profondément la misère. Le privilége de commercer avec l'île a été tantôt affermé par la couronne, tantôt exploité par le fisc, tantôt octroyé à quelque courtisan besogneux à titre de faveur ou d'indemnité. La population était forcée de livrer à ces accapareurs la moitié de ses haillons. En 1835, il existait encore, à Thorshavn, un entrepôt gouvernemental où les habitants des îles étaient obligés d'apporter leurs produits et de s'approvisionner aux prix stipulés par la taxe. Un jour, douze hommes, toute la population d'un hameau d'une des îles les plus éloignées, s'étaient vus dans la nécessité de recourir aux magasins de l'État; la tempête grondait au dehors; la prudence leur commandait d'attendre; ils mouraient de faim; ils s'embarquèrent et ils périrent tous jusqu'au dernier. Le monopole ne prenait plus l'homme en détail, il l'anéantissait collectivement et d'un seul coup. Cet événement donna à réfléchir. L'année suivante, on établit trois entrepôts dans l'archipel; les insulaires purent se réunir avec moins d'embarras. On fit mieux : il fallait à cette injustice une justice pour faire respecter ses prescriptions homicides. Chaque fois qu'un pauvre pêcheur essayait d'acheter ailleurs quelque denrée, qu'un paysan réussissait à vendre une toison à un marchand moins rapace, il était traduit devant le tribunal comme un malfaiteur. Les décrets de prise de corps, les amendes s'abattaient sur lui et sur sa malheureuse famille. L'amère coupe de la misère s'emplissait jusqu'aux bords. Enfin, dans ces derniers temps, le commerce a été déclaré libre. Mais c'est tout; on n'a rien fait pour réparer les ravages moraux et matériels causés, pendant des siècles, par le monopole. Aussi, des années s'écouleront avant que les Féröiens n'aient appris à s'approprier toutes les ressources dont leur sol est susceptible et avant que le pays n'ait cicatrisé ses antiques blessures.

XVII

Vingt-quatre heures de bonne navigation séparent les Féroë des Shetland, les colonies scandinaves des possessions britanniques. Le 19 août, à dix heures du soir, nous apercevons devant nous à l'horizon une vive lumière, dans un état de vibration extraordinaire. C'est le phare de Sombeurg-Head, à l'extrémité Sud des Shetland, un magnifique phare lenticulaire, le premier que nous voyons depuis deux mois de navigation. Nous voilà décidément de retour en Europe ! Ce phare, c'est l'emblème de la civilisation occidentale. Nous arrivons à la première étape de notre vieux continent, pays du travail intelligent, de la pensée créatrice, des inventions merveilleuses, des graves sollicitudes. Cette grande étoile factice qui vacille dans l'ombre, c'est l'œil de la prévoyance veillant au salut du navigateur en détresse. A cette vue, il nous semble que nous aspirons la première bouffée d'air européen, que bientôt nous allons nous trouver chez nous, parmi les nôtres. Aussi, malgré l'obscurité de la nuit, la corvette se dirige-t-elle hardiment vers la rade de Lerwick, capitale de Mainland, la principale île de l'archipel shetlandais.

Voici la passe qu'en 1560 a traversée Bothwell, le fougueux époux de Marie Stuart, quand, après sa défaite de Corbin-Hill, il fuyait en Danemark où l'attendait une prison éternelle. Le navire lancé après lui, n'ayant pas pris de pilote, se perdit à l'entrée de ce passage. Depuis, le rocher qui surgit au milieu du détroit se nomme *Rocher de la Licorne*, nom du bâtiment qui portait la triste destinée de Bothwell.

A minuit, nous mouillons dans la rade de Lerwick. Le lendemain, de bonne heure, tout le monde est à terre. On a hâte de se sentir sur le sol européen. Avant de descendre, on s'empresse de jeter un coup d'œil sur les journaux que vient de nous apporter M. Hay, l'agent consulaire de France. Les nouvelles sont fraîches; l'été, toutes les semaines, un vapeur part d'Aberdeen et arrive à Lerwick, après avoir touché aux Orcades. Mais quand elles seraient un peu vieilles, elles auraient encore de la nouveauté pour des gens qui, depuis deux mois, n'ont pas reçu une seule lettre, n'ont pas entendu un seul écho de la

vie européenne. Ah ! les journaux !... Cette fois-ci, nous sommes bien chez nous. Voyons, que fait la vieille Europe? Où en est-elle depuis notre départ?... Tout est en place; elle ne fait rien; elle s'affaisse sous le poids des jours caniculaires; elle prend du repos et des forces pour l'hiver, la grande saison de l'activité politique et intellectuelle.

A terre, on est frappé tout de suite de la différence qui existe entre les colonies danoises et ces confins non moins ingrats cependant de l'empire britannique. Le caractère de la race donne une physionomie distincte aux habitants et même à la nature. L'insulaire de l'Islande, celui des Féroë, traitent avec insouciance le sol qu'ils foulent sous leurs pieds; le Shetlandais, à force d'énergie persévérante, l'a transformé, assoupli, plié à ses volontés. Il est vrai de dire que, peut-être, la nature s'est montrée ici moins implacable que dans les pays que nous venons de quitter. Elle n'offre plus ces aspects grandioses de désolation; mais, en perdant de sa sauvage beauté, elle devient plus accessible à l'homme; de tourmentée qu'elle était, elle s'apaise, s'aplanit, et affecte des lignes horizontales. Entre les terres boréales et l'Europe, les Shetland sont un point d'arrêt sous le rapport du pittoresque. Les horreurs sublimes ont disparu, et, de l'autre côté, les attraits des sites et de la végétation des pays tempérés n'y percent pas encore. La nature y est calme, austère, incolore, presbytérienne; elle n'affiche aucune prétention à la beauté; elle n'offre rien à l'imagination ni à la fantaisie de l'homme; mais elle lui promet de le faire vivre, de le nourrir à force de persévérance, de travail et d'industrie.

L'archipel shetlandais, composé d'une centaine d'îles, peuplées de 35,000 habitants environ, se groupe derrière l'île métropolitaine de Mainland. Assise au fond d'une rade qui s'ouvre sur la mer par deux passes opposées, abritée contre les vents par une île en forme de navette qui s'étend devant la baie, la petite ville de Lerwick s'éparpille modestement sur la côte. Ici, plus de huttes comme à Godthaab, plus de baers de gazon comme en Islande, plus de cabanes en planches comme aux Féroë. Une rangée de maisons en pierre d'un beau gris de perle s'alignent, bien propres, soigneusement entretenues et surtout parfaitement closes. *Chacun pour soi, chacun chez soi*, c'est la devise du pays; nous sommes bien en pleine Angleterre. Cinq églises de diverse communion se font, chacune à leur manière, une concurrence

assidue; tandis qu'une succursale de la Banque d'Édimbourg ouvre à tout le monde, sans distinction de culte, les sources de son crédit. Au reste, point de théâtre; rien qui ressemble à un lieu de divertissement public. Ici, on travaille ou on se repose; on ne se divertit jamais. Une rue large, balayée tous les jours, bordée de boutiques convenablement approvisionnées, traverse toute la ville. Partout, dans les petits magasins, on aperçoit ces charmants produits de la laine du pays, fins comme des toiles d'araignée, tissus tout aussi lourds à coup sûr que les brumes qui entourent ce pays en hiver. Ces châles, ces voilettes, ces fichus, tout cela est fait à la main par des femmes du pays, avec la même perfection que si l'on faisait usage d'une admirable mécanique. Aussi, tous les ans, du palais de Windsor, arrive-t-il aux îles Shetland une commande pour l'usage personnel de la reine Victoria et de sa nombreuse famille.

Le mouvement dans les rues de Lerwick est modéré; peu de voitures, point de flâneurs. Personne ne se promène; personne ici n'a rien à contempler. Le travail et la silencieuse activité britannique règnent partout. L'industriel anglais ne souffre pas beaucoup de l'absence du pittoresque. Peu lui importe qu'il n'y ait pas d'arbres; il construit avec de la pierre et se chauffe avec de la tourbe; les Lucullus de l'endroit font venir du charbon de Newcastle.

XVIII

Ces îlots, ou plutôt ces énormes tertres de tourbe et de gazon qui surgissent au milieu de la mer, méritent d'éveiller l'attention de l'antiquaire, de l'historien et même du poëte. Dans la période antique, l'aigle romaine a fixé son avide regard jusque sur ces pauvres confins du monde césarien. Au commencement de ce siècle, on a découvert, dans la paroisse de Dunrossness, des médailles portant les profils de Vespasien, de Galba, de Trajan. Comment ces monuments de la puissance romaine y sont-ils parvenus? C'est ce que les historiens latins ne nous révèlent point. On a des notions plus authentiques sur les Orcades. Le premier qui les découvrit officiellement fut Agricola, *Invenit domuitque*, dit Tacite. Agricola entrevit les Shetland. Comme

on le pense bien, il les nomma Thulé, *ultima Thulé*. C'était, on l'a vu ailleurs, le nom générique qu'on donnait aux terres les plus boréales. Les aborigènes de ces îles étaient probablement de souche celtique; ils ont dû faire partie de ces hordes barbares qui, cinq siècles avant le Christ, envahirent, sous la conduite de Brennus, l'Allemagne et l'Italie. Toutefois on ne sait rien ni sur l'époque de leur arrivée ni sur leur établissement aux Orcades et aux Shetland. On ignore même s'ils s'y établirent sérieusement ou s'ils n'y formèrent que des colonies passagères. On n'en entend pas plus parler que des Goths qui, quelques siècles plus tard, chassés par Théodoric, fondirent sur l'Ouest et abordèrent jusqu'aux Orcades, jusqu'aux Shetland.

La tradition ne se dégage de son récit nébuleux qu'au sixième siècle; à cette époque, il paraît certain que ces îles reçurent des colonies scandinaves. Un missionnaire chrétien, Columba, rencontra, en 561, chez Bridéi, roi des Pictes, en Écosse, un chef scandinave des Orcades. La population actuelle des deux archipels descend en droite ligne des premiers habitants de la Suède et de la Norwége. Aussi est-on sûr désormais de retrouver les traces des anciens Shetlandais en feuilletant les vieilles sagas scandinaves, trésor inappréciable de sources historiques pour la plupart des races du Nord et pour une grande partie de celles de l'Ouest. En effet, les sagas racontent comment Harold aux beaux cheveux, ce roi si populaire dans l'antiquité du Nord, sur les instances de sa fiancée Gyda, agrandit, comme nous l'avons dit en parlant de l'Islande, ses domaines d'une foule de possessions au nombre desquelles figuraient les Orcades et les Shetland. Constitué en fief, l'archipel fut donné à Ronald, yarl de Merca. Ce noble, ne voulant pas quitter le beau pays de Norwége pour ces îles désertes, ce qui prouve en faveur de son discernement, fit don de la conquête de Harold à son frère Vigard, qui fut élu premier yarl des Orcades et de leurs dépendances. Vigard accepta; c'était un cadet de famille. Il prit possession des îles et partagea le terrain entre ses compagnons. Les terres arables, déclarées libres d'impôt et appelées, pour cette raison, en norwégien, *odhal*, donnèrent lieu aux *Udallers*, c'est-à-dire aux colons libres des deux archipels. Désormais, l'histoire des Shetland et des Orcades est la chronique des *Udallers*.

XIX

Pendant trois siècles, les Udallers subissent diverses vicissitudes; mais, comme ils ne se révoltent pas, comme ils ne se plaignent pas, l'histoire et la saga ne s'en préoccupent guère. En 1014, Olaf, roi de Norwége, introduit le christianisme dans les îles. La nouvelle doctrine apprit aux Udallers la résignation, vertu dont ils avaient grand besoin. Quelle que soit la domination qu'ils subissent, norwégienne ou danoise; quelle que soit la forme de gouvernement qu'on leur impose, temporelle ou spirituelle; lutter constamment contre un sol ingrat, telle est leur existence; être rançonnés par des maîtres successifs, telle est leur destinée.

Au quatorzième siècle, Henry Sinclair d'Écosse, par suite du mariage avec une héritière du pays, devient possesseur de la plus grande partie du comté des Orcades. Les îles appartenaient alors au Danemark. Le souverain de ce dernier pays octroya son investiture à Sinclair, à la condition qu'il respecterait les coutumes locales et qu'il payerait un léger tribut à la métropole. Les lois n'étaient pas difficiles à observer pour le maître; elles mettaient entre ses mains un pouvoir presque absolu. Quant au tribut, on l'acquittait en nature, et son poids retombait tout entier sur les vassaux. Pendant un siècle, les Sinclair gouvernèrent les îles. Le jour vint enfin où elles durent rompre les liens qui les rattachaient à la métropole. Elles ne faisaient par là que changer le collier de leur servitude, et n'amélioraient nullement leur destinée. Jacques III d'Écosse demanda en mariage une princesse danoise. Lorsqu'il fut question de la dot, le roi de Danemark avoua la pénurie de son trésor. Ses revenus lui étaient payés en grande partie en services et en nature; mais il était bien difficile de doter une princesse en pareille monnaie. Le souverain danois mit en gage les Orcades et les Shetland pour une somme de cinquante-trois mille florins qu'il devait à Jacques III. Le roi d'Écosse s'engageait à conserver aux insulaires leurs anciennes lois et coutumes. Le Danemark conservait la faculté de racheter les îles pour la même somme. Le pays ne fut pas dégagé et devint la propriété définitive du nouveau détenteur. Le comte de

Sinclair, pour sa part, céda ses droits à Jacques III, moyennant le château et les terres de Ravensraig en Écosse. Les îles furent jointes au domaine de la couronne des Stuarts.

XX

Les rois d'Écosse n'accordaient pas une grande importance à leurs nouvelles possessions, puisqu'en 1530 le roi Jacques V donna les îles en fief à son frère naturel James, comte de Murray. Les Udallers, que la domination directe des rois arrangeait fort, ayant appris qu'il y aurait désormais un intermédiaire entre eux et le souverain, levèrent l'étendard de la révolte. Jacques Sinclair, descendant de l'ancien comte, se mit à leur tête. C'était encore un cadet de famille qui, à la faveur de cette révolte, espérait se créer une position dans le pays. L'Écosse expédia contre les insurgés le comte de Caithness. Le général écossais fut battu; il laissa cinq cents hommes sur le champ de bataille; le reste déposa les armes. Le roi Jacques daigna comprendre alors que les insulaires ne déployaient une valeur si grande qu'afin de conserver le bénéfice de sa tutelle. Il pardonna aux révoltés, les reprit sous son autorité immédiate et combla de faveurs le chef Sinclair.

En 1565, la même tentative fut renouvelée par la reine Marie. Cette fois, elle eut un plein succès. Marie érigea de nouveau les îles en fief et en investit son frère, lord Robert Stuart, fils naturel de Jacques V et de lady Elphinstone. Lord Robert eut, il faut l'avouer, une carrière des plus agitées. Il se voua d'abord à l'état ecclésiastique et fut abbé d'Holyrood. Plus tard, quand, à la suite de l'introduction du culte presbytérien, les dignitaires écossais eurent à choisir entre la nouvelle doctrine et la perte de leurs biens temporels, lord Robert préféra ces derniers. Il s'empressa d'adopter le protestantisme, épousa lady Jane Kennedy, de la maison Cassilis, et légitima les enfants qu'il avait eus d'elle auparavant. Son abbaye d'Holyrood ne cadrait plus désormais avec sa nouvelle situation; il l'échangea contre le fief des îles. Ses ouailles ne regrettèrent point de le voir déposer la mitre et la crosse; il les tondait sans pitié. Au moment où il préparait un code peu pastoral, destiné à faire le bonheur de ses nouveaux vassaux, la capri-

cieuse reine lui retira son fief; elle venait de l'ériger en duché pour en faire cadeau à Bothwell, ce gentilhomme qu'elle épousa plus tard. La destinée de Bothwell ne tarda pas à changer; lord Robert rentra en possession de ses îles. Il reprit dès lors ses projets de réforme; oublieux de son ancien caractère d'homme de pays, il voulut établir un nouvel ordre de choses, basé uniquement sur le pouvoir militaire. Des soldats envahirent les îles et opprimèrent sans merci les habitants, soumis au plus dur vasselage. Les coutumes danoises, qu'on pouvait considérer comme les libertés des Udallers, tombèrent en désuétude. Le pays fut désolé par les exactions. Les Udallers laissèrent percer des signes de mécontentement. Lord Robert se livra alors à des cruautés si grandes que, bien qu'il eût l'habitude de laisser les îles à l'abandon, le Parlement d'Écosse, devant lequel les habitants avaient porté plainte, fit saisir le lord coupable, qui fut enfermé au château de Linlithgow. Après avoir passé six mois dans un cachot, le moine défroqué fut remis en liberté; mais le gouvernement des îles ne lui fut pas rendu; elles furent réunies au domaine de la couronne.

XXI

Les Udallers, en perdant lord Robert, s'étaient crus débarrassés d'un joug odieux; c'était une folle espérance. Jacques VI monta sur le trône; lord Robert, profitant d'un moment de faveur, persuada au jeune roi qu'il ne rêvait que le bonheur des habitants de l'archipel. Jacques VI le réintégra dans ses anciens droits. Muni de ses lettres patentes, lord Robert revint dans les îles, à la tête d'une force imposante, et fit payer cher aux habitants ses six mois de détention dans le château de Linlithgow. Il vint pourtant un moment où sa main de fer se détendit : il mourut.

Les insulaires saluèrent cet événement comme le commencement d'une ère de délivrance. Encore une déception qu'ils ajoutaient à leur triste destinée. Lord Robert laissa son fief en héritage à son fils Patrick. Patrick Stuart renchérit sur son père. Aujourd'hui encore, malgré trois siècles écoulés, les Shetland sont remplis des souvenirs de cet homme féroce. Il doubla les taxes et inventa toutes sortes de moyens

pour en extorquer de nouvelles. Un immense cri de douleur retentit dans les îles. Les plaintes parvinrent à Édimbourg; le Parlement s'en émut. Notez qu'il fallait que les choses eussent été bien loin pour remuer ces Écossais, que les guerres civiles et les discordes incessantes avaient bronzés sur toutes sortes de violences. En 1608, Patrick Stuart comparut devant le Parlement d'Écosse pour répondre à une accusation de rapine et de félonie. Il essaya de se défendre; mais il fut condamné. Comme toujours, les îles firent retour à la couronne.

Ces annexions et ces tardives justices ne leur avaient pas porté bonheur jusque-là. Jacques Stuart, investi de la pleine confiance du Parlement, fut nommé fermier-général. Cette élévation de son cousin exaspéra Patrick. Du fond de son cachot de Dumbarton-Castle, il ourdit un formidable complot, à la tête duquel il plaça son fils naturel Robert, et dont le but était de reconquérir les îles à la suite d'une guerre civile générale allumée en Écosse. Le complot eut un moment d'exécution; mais le gouvernement étouffa la révolte, et Patrick, reconnu coupable, fut décapité sur la place publique d'Édimbourg.

Les îles étaient vengées; elles eurent un instant de joie et de repos. Administrées désormais par des gouverneurs moins tyranniques, elles supportèrent avec plus de résignation leur misère. Il n'y eut pourtant point de réforme radicale; les améliorations successivement introduites par le Parlement d'Écosse, par Cromwell, par Charles II, ne furent que d'insignifiants palliatifs. Les familles des Sutherland, des Morton, des Douglas, qui se succédèrent au gouvernement de l'archipel, pesèrent, sans le vouloir, de tout le poids des institutions féodales sur les insulaires. En 1669, les antiques priviléges des Udallers, qui, du reste, n'étaient plus qu'un souvenir, disparurent complétement à la suite des lois anglaises introduites par un des Morton. La religion protestante fut introduite dans les îles à la fin du dix-septième siècle, et les biens du clergé furent réunis à ceux du domaine royal.

Pendant plus d'un siècle, les Morton se maintinrent au gouvernement de l'archipel. Ce n'est qu'en 1776 que la fortune et le pouvoir du dernier rejeton de cette famille passèrent à sir Lawrence Dundas. Actuellement encore, la principale maison des îles est celle des Dundas. En 1820, un gentilhomme de ce nom était lord-lieutenant des Orcades

et des Shetland, et aujourd'hui, lorsque les Shetland élisent un membre au Parlement, c'est encore un Dundas qui les représente.

XXII

Lerwick, capitale des Shetland, n'a gardé de tous ces événements aucune marque caractéristique. Le petit bourg est de construction moderne ; il date du dix-septième siècle. Il est dominé au Nord par une modeste citadelle ou plutôt par un fortin armé d'une dizaine de canons ; chaque pièce appartient à un calibre, à un système, à une époque différente. Un sergent d'artillerie compose, à lui tout seul, la garnison. Le jour de la fête de la reine, il choisit, parmi ses pièces, celle qui, pendant l'année, a le plus vaillamment résisté à l'action destructive du temps, et il l'honore d'une charge de poudre. Si les canons ne se ressentent qu'une fois l'an de l'existence de Sa Gracieuse Majesté, la figure du sergent prouve aux voyageurs que, pour son compte, il fête sa souveraine une fois au moins par jour.

Le fortin n'a pas toujours eu cet aspect pacifique et hospitalier qu'on lui trouve aujourd'hui. En 1665, lors de la guerre avec les Pays-Bas, William Sinclair, gentilhomme shetlandais, commandait à Lerwick trois cents hommes et trente canons. Au commencement du dix-huitième siècle, les moyens de défense avaient subi de telles dégradations, qu'une frégate hollandaise put impunément brûler quelques maisons de la ville. Le pays fut visité aussi, à cette époque, par les Français, qui, selon le mot de Gifford, se montrèrent ennemis généreux et galants. En 1781, le fortin fut réparé et appelé *Fort Charlotte*, du nom de la défunte reine. Les bâtisses qui se trouvent dans l'intérieur du fort sont décorées du nom de prison. Grâce aux mœurs paisibles des habitants, les murs en sont à peu près vides.

La physionomie des Shetlandais rappelle vaguement les traits distinctifs de la race scandinave ; quant à leur langue, elle ne fait guère songer à leur origine. Depuis que la princesse Marguerite a apporté en dot à l'Écosse les Orcades et les Shetland, les insulaires ont abandonné successivement l'idiome norse. A la suite des rapports constants qu'ils entretenaient avec les habitants du Royaume-Uni,

ils se sont mis à faire usage de la langue anglaise, et ils ont fini par l'adopter complétement, en y mêlant toutefois des mots norwégiens et danois. Aujourd'hui, ils ne comprennent plus un seul mot de scandinave; le seul idiome qu'ils connaissent est l'anglais, qu'ils parlent pourtant avec un accent encore plus marqué que les Écossais.

XXIII

Le 21 août, le vapeur *le Tasmania*, M. Arbuthnot, notre excellent maître de glaces, et deux de nos compagnons de voyage, prennent congé de nous et s'en vont, le navire anglais à Londres où l'attend une nouvelle course en Chine ou en Australie, M. Arbuthnot à Peterhead d'où, après quelques mois de repos, il fera probablement partie de quelque nouvelle expédition au Pôle Arctique. Quant à nos deux compagnons, l'un est rappelé par les affaires, l'autre se trouve vaincu par les fatigues et les souffrances du voyage; tous deux se dirigent vers Paris. On charge ces deux messieurs de lettres, de récits, de commissions; on leur envie le plaisir qu'ils vont éprouver de revoir quelques mois plus tôt le sol natal, de serrer avant nous des mains amies; eux, de leur côté, regardent avec tristesse nos préparatifs de départ; ils semblent regretter de manquer cette occasion de visiter les belles contrées de la Scandinavie. Quelque parti qu'il prenne, l'homme trouvera toujours que le meilleur est celui qu'aura pris son voisin; il y a de l'envie au fond de toutes nos divisions, parce que nous ne nous jugeons jamais qu'en nous comparant avec autrui. Ce sont des vérités triviales.

Après la dernière poignée de main, nous descendons à terre pour faire avec le pays plus ample connaissance. Un petit groupe de chevaux shetlandais nous attend. Nous grimpons sur leur dos et nous courons jeter un coup d'œil sur l'intérieur du Mainland, cette île-reine de l'archipel.

Le regard ne suit, à peu de chose près, que des lignes horizontales. Pas de montagnes, pas de précipices. Ce n'est qu'une vaste plaine légèrement ondulée, crevassée à fleur de terre par des lignes symétriques de tourbières. Tout en refusant aux îles la robuste végétation des pays

septentrionaux, la nature n'a pas voulu laisser les habitants de Mainland désarmés en face des rigueurs de la saison. Elle leur a donné de la tourbe à profusion. A chaque pas, on rencontre des pyramides de briques de ce combustible et de longs fossés en exploitation. Le reste du sol, tout ce qui offrait une apparence de terre végétale, a été mis en culture. L'avarice de la terre a excité l'activité britannique. Les efforts individuels auraient échoué; on a organisé une société agricole qui met en œuvre la puissance de la force collective; on a établi des associations, des cheptels, des sociétés de drainage, qui, peu à peu, transforment en plaines verdoyantes l'aride carapace de l'île.

Partout où un prétexte s'est offert à la culture, on s'est hâté de le convertir en une réalité. Des champs d'orge, d'avoine, de pommes de terre, se détachent vivement sur le fond brun des tourbières. Sur plusieurs points de l'île s'élèvent des fermes modèles, telles que les avaient sans doute rêvées Triptolème Yellowey, le fameux personnage burlesque du *Pirate*, l'un des plus admirables romans de Walter-Scott. C'est la seule chose, du reste, qui vous remette en mémoire l'œuvre du célèbre romancier; aucune analogie entre les peintures qu'on trouve dans le *Pirate* et la configuration réelle du sol. C'est tout simple : le drame se passe aux Shetland. Quant aux descriptions, elles se rapportent exclusivement aux paysages des Orcades. Le redressement de cette petite erreur est un humble épi que le touriste se plaît à joindre à la gerbe de ses impressions. Du reste, les sites shetlandais prêtent peu au romantique. Quand même il y aurait du pittoresque, il serait impitoyablement sacrifié à l'utile. Tout ici respire la paix et le labeur. Des routes larges et carrossables traversent l'île. Des hommes travaillent aux champs; ils labourent avec ces magnifiques charrues qu'on a tant admirées à la partie anglaise de l'Exposition universelle de Paris. Des femmes du peuple, aux vêtements pauvres mais propres, cheminent, le dos chargé d'un fardeau; elles utilisent, en tricotant des bas de laine, le temps qu'elles perdent à faire route. Le Shetlandais a pris de l'Angleterre non-seulement sa langue, mais sa sagesse; il sait déjà que *le temps est l'étoffe dont la vie est faite.*

XXIV

Après deux heures de course au grand trot, on a traversé l'île dans sa largeur et on arrive à Scalloway, petit village peuplé de cinq cents habitants et situé au bord de la mer du côté opposé à Lerwick. Scalloway est célèbre par les ruines d'un vieux manoir, seul monument qui reste de l'ancienne architecture des Shetland. Bâti en 1600, au fond d'une rade semi-circulaire, le manoir, élevé de trois étages, avec une élégante tourelle à chacun de ses quatre angles, conserve encore ses voûtes, ses souterrains et ses épaisses murailles qui semblent défier la main du temps. Le castel, tel qu'il est, aurait dignement servi de mise en scène à quelque roman bien perfide d'Anne Radcliffe. Quant à la chronique de ses murs, elle n'aurait pas non plus été déplacée dans les pages du sombre auteur.

Le comte Patrick Stuart, dont il a été question plus haut, est le fondateur du manoir de Scalloway. Ce Pharaon au petit pied, pour réaliser ses projets, suivit avec assez d'exactitude l'exemple de ses modèles royaux des bords du Nil. Les paroisses du Shetland furent frappées d'une taxe en argent pour subvenir à la dépense que nécessitait l'importation de certains matériaux qui ne se trouvaient pas dans l'île, ainsi que les salaires des architectes et des ouvriers étrangers. En outre, les Shetlandais furent sommés de fournir les matériaux ordinaires, la main-d'œuvre et les vivres destinés aux travailleurs pendant le temps de la construction. Le comte Patrick, comme on le voit, n'avait pour son compte à subir que des frais d'imagination. Aussi fut-il prodigue. Grâce aux stimulants énergiques qu'il mit en usage, le château fut achevé en peu de temps; les habitants avaient fait diligence afin de se débarrasser de la dure corvée.

Peu de temps après l'inauguration du splendide édifice, le curé de la paroisse de Northmarine, nommé Pitcairn, vint présenter ses hommages au seigneur de la contrée. Le curé passait pour un savant en toutes choses, mais surtout pour un profond latiniste. Le châtelain lui fit les honneurs de son manoir. Se rappelant tout à coup que, grâce à sa misère, le curé avait été jusque-là le seul qui n'eût en rien contribué à

la construction du château, il résolut de prélever sur lui un impôt d'érudition. Il le chargea de composer une légende latine qu'il voulait faire graver sur une table de pierre destinée à être placée à la porte d'entrée, au-dessus de son écusson. Le curé, non moins malicieux que savant, se rappela la parabole de la Bible où il est question de l'homme sage qui bâtit sa maison sur le roc et du fou qui édifie la sienne sur le sable. Il proposa au superbe châtelain une inscription qui fit allusion à cette sainte fable. Patrick, qui ne comprenait pas, accepta. « La maison de mon père, dit-il, qui fut bâtie sur le sable, s'est écroulée ; mon château de Scalloway a des fondations en pierre, il résistera. » Aujourd'hui encore, sur la porte d'entrée, au-dessus de l'écusson des Stuarts, on remarque une table de pierre sur laquelle on parvient à déchiffrer l'inscription suivante :

PATRICIUS STEVARDUS, ORCADIÆ ET SHETLANDIÆ
COMES I. V. R. S.
CUJUS FUNDAMEN SAXUM EST. DOM. ILLA MANEBIT
STABILIS E CONTRA. SI SIT ARENA PERIT.
A. D. 1600.

Depuis l'exécution de Patrick Stuart et celle de son fils naturel, qui le précéda de quelques jours à l'échafaud, le manoir de Scalloway demeura inhabité. Quatre ou cinq ans après la mort de son fondateur, il commença à tomber en ruines. La prophétie du curé Pitcairn n'a pas tardé à se réaliser. Aujourd'hui, les débris du castel figurent sur l'inventaire des propriétés de lord Dundas. Quant à la terre arable et cultivée, elle appartient à un roturier actif et intelligent, M. Hay, et à de laborieux paysans qui y sèment de l'avoine et de l'orge et qui y sèchent du poisson. A chacun selon ses droits : à celui-ci les ruines, à ceux-là le sol productif et enrichi par le travail.

XXV

La pêcherie de M. Hay est une vaste ruche où travaille un nombre considérable d'ouvriers. L'opération se fait avec une rapidité extraor-

dinaire. Les pêcheurs arrivent avec leurs barques débordant de harengs. Une cinquantaine de femmes s'emparent de ce butin, vident le poisson, le salent et l'entassent dans des barriques. Des constructions spacieuses, établies sur la côte, contiennent les entrepôts et les sécheries de morues. A lui tout seul, M. Hay expédie, chaque année, en Allemagne, en Russie et dans la péninsule espagnole, environ 40,000 grands barils de poisson séché et salé.

L'industrie de la pêche offre une énorme source de richesse aux populations côtières; mais, de toutes les puissances maritimes, c'est l'Angleterre qui, sous ce rapport, se trouve la plus favorisée. Les côtes de la Norwége sont fréquentées par la morue; la sardine a une prédilection pour les dunes de la Bretagne, tandis que les pêcheries d'Écosse et des îles peuvent puiser dans un trésor inépuisable de harengs et de morues. La pêche des poissons qui vivent en bandes et se gouvernent par un système communautaire est en général celle qui rapporte le plus de bénéfice aux pêcheurs et qui forme en même temps les meilleurs matelots. Quoi que nous fassions en France, il nous serait difficile de soutenir la concurrence avec les pêcheurs anglais. Les négociants français qui arment pour la pêche au hareng sont obligés d'expédier leurs navires sur les côtes de l'Angleterre et de l'Écosse; ceux qui font le commerce de la morue les envoient dans les parages de l'Islande et de Terre-Neuve. Les Anglais ont les deux poissons chez eux, sous la main en quelque sorte. Comme les pêcheurs norwégiens, ils ont, à peu de distance, des endroits où ils peuvent faire sécher leur chargement à leur aise. Nos armateurs, eux, ne possèdent qu'un seul rivage propre à l'établissement de sécheries : c'est Terre-Neuve. Si l'on ajoute que les pêcheurs anglais sont encouragés par d'assez fortes primes, tandis que les nôtres jouissent de la seule faveur de prendre, sans payer les droits, du sel dans les entrepôts, on comprendra l'infériorité forcée dans laquelle nous nous trouvons vis-à-vis de nos voisins.

On ne se rend pas suffisamment compte de l'importance qu'offre la pêche pour l'alimentation du continent européen, non plus que des ressources qu'elle renferme. Les harengs habitent toutes les mers. D'ordinaire ils vivent au fond de l'eau et n'apparaissent à la surface qu'à des périodes assez éloignées. Au printemps, en été et en automne, des bandes nombreuses se détachent de la grande armée pour frayer

sur les côtes et vers les embouchures des fleuves. Groupés en masses compactes, ils forment dans leurs migrations des bancs de plusieurs lieues de large sur quatre à cinq brasses de profondeur. A la sortie de la mer Glaciale, ils s'avancent en colonnes innombrables; puis ils se séparent en deux hordes. La horde de l'Ouest se dirige sur les côtes de l'Islande, où elle arrive en mars, et elle continue son pèlerinage vers les bancs de Terre-Neuve, pour disparaître en août et en septembre. La horde de l'Est se dirige, au contraire, vers le Sud; elle se divise en deux armées, dont l'une suit les côtes de la Norwége et pénètre dans la Baltique, tandis que l'autre prend la route des Orcades et se partage encore en deux bandes qui côtoient, l'une l'Ouest de l'Écosse et de l'Irlande, l'autre l'Est de l'Écosse et de l'Angleterre. Tous ces tronçons épars de l'immense migration de la horde de l'Est se réunissent enfin sur les côtes de la Hollande, et, après une apparition moins longue que les précédentes, ils disparaissent au fond de la mer. La bande entière, ayant ainsi accompli son voyage d'été, s'empresse de regagner, par des voies mystérieuses, ses quartiers d'hiver.

Malgré le tribut que l'homme prélève sur ces poissons voyageurs, il n'y a pas à craindre que l'espèce diminue. La puissance de multiplication de la morue est prodigieuse; une femelle donne, en moyenne, neuf millions d'œufs. Le hareng est moins prolifique; la femelle la plus féconde ne pond pas plus de 65,000 œufs. C'est encore, comme on voit, un chiffre assez respectable. Les mois où, en Écosse, la pêche se fait avec le plus de succès, sont ceux de juin et juillet. Celle de Terre-Neuve commence vers le 20 mai et se termine à la fin du mois suivant. Mais la pêche d'Écosse se combine en même temps avec le chargement et l'exportation; celle de Terre-Neuve demande six mois de voyage, aller et retour.

XXVI

On peut revenir à Lerwick par une autre route que celle qu'on a prise pour aller à Scalloway. On s'engage dans une riante vallée cultivée avec un soin extrême. A une heure de marche, sur les bords d'un petit lac, on aperçoit un monolithe qui affecte la forme d'un

dolmen druidique. Une vague légende prétend que c'est un monument élevé en mémoire d'une bataille entre les Shetlandais et les Danois, bataille, bien entendu, terminée par la défaite de ces derniers; sans cela, la légende ne serait pas nationale.

Un peu plus loin, une vaste pièce d'eau dessine au milieu d'un tapis de verdure ses fantasques méandres. C'est le lac de Thingwalla, nom qui rappelle l'origine et les institutions que les colons des Shetland avaient en commun avec les premiers habitants de l'Islande. Un petit îlot au milieu du lac supportait, au dixième siècle, au dire de la tradition, un temple du dieu Thor. Les assemblées populaires se réunissaient sur les rives du lac; l'îlot, nommé *île du Juge*, était comme le siége du pouvoir judiciaire du pays, quand il était dans l'exercice de ses fonctions. Le tribunal ne comptait pas un grand nombre de personnes; il se composait uniquement du juge et du bourreau. Le peuple, groupé dans le voisinage, assistait aux débats et statuait en dernière instance sur la question. L'accusé, amené devant le juge, subissait son dernier interrogatoire. L'exécution avait lieu sur place et immédiatement après le jugement : la tête et le corps étaient précipités dans l'eau. Après le décret du juge, le condamné pouvait faire appel à l'opinion souveraine du peuple. Il entrait dans le temple de Thor, et, de là, adressait à haute voix sa réclamation. S'il était acquitté, il sortait par les issues secrètes du temple; une barque amie venait le prendre, et il pouvait s'en aller en toute sécurité. Mais si la sentence de ce lynch scandinave recevait l'approbation de l'assemblée, le coupable était forcé de se livrer lui-même au bourreau, et s'il essayait de se dérober par la fuite à la vindicte des lois, tout citoyen avait le droit de le mettre à mort.

La légende de Thingwalla est certainement la plus ancienne et peut-être la seule des temps païens qui se soit conservée aux Shetland. Du reste, la pensée du touriste se distrait de ces vagues et lointains souvenirs par le spectacle curieux et incessant de la lutte que le génie productif de la race britannique a déclarée à la stérilité du sol shetlandais. L'Anglais a décrété que c'était un sol capable de produire, et la terre a eu beau protester en étalant à découvert son aride surface, vaincue par l'énergie de l'homme, elle a fini par produire. M. Hay nous convie à entrer dans sa ferme-modèle; elle est construite sur un

terrain qu'en Islande on aurait tout au plus jugé digne de porter une hutte. L'intérieur de la demeure resplendit de ce suprême luxe de la civilisation qui consiste dans un raffinement de propreté. Un simple banc de bois, un rideau de mousseline éclatant de blancheur, paraissent plus splendides que tous les meubles dorés que l'Orient importe d'Europe, que tous ces superbes produits de l'art occidental, qu'on aperçoit à Constantinople, rongés par la poussière, dégradés par l'incurie maladroite des habitants.

Ici le bétail habite des étables qui sont des palais auprès des taudis humains que renferment les pays que nous venons de visiter. Aussi faut-il voir quel air de prospérité ont ces admirables bœufs façonnés pour la boucherie, ces chevaux destinés au labour ou à la reproduction, ces moutons à la laine légèrement frisée et fine comme des fils d'araignée. La race des chevaux shetlandais a presque complétement disparu depuis qu'on a introduit la race anglaise. On nous en fait voir pourtant un des derniers échantillons, un petit cheval noir merveilleusement conformé, vif et méchant; il mesure à peine trente pouces au garot.

Depuis que nous avons quitté l'Écosse, les Shetland nous apparaissent comme le premier pays qu'avec un peu de résignation on consentirait à habiter. Pourtant le climat est humide et brumeux, et le soleil ne semble luire que lorsqu'il s'éclipse dans nos zones hospitalières et nous accorde quelques rayons fugitifs. Mais vers le soir le ciel s'obscurcit : un vent impétueux s'élève. Nous nous empressons de nous remettre en selle et de regagner en toute hâte Lerwick, où, du reste, la corvette nous attend déjà sous vapeur.

En mer, il ne fait pas meilleur temps que sur terre; les vagues s'agitent dans la rade, et le vent se déchaîne avec une violence dont nous n'avons que trop appris à mesurer les effets. Force nous est de nous incliner respectueusement devant la nécessité et de laisser passer devant nous la tempête. Ce n'est que le lendemain que nous nous décidons à quitter les Shetland, beaucoup trop tôt encore pour la marche équilibrée de notre navire.

XXVII

A vingt-quatre milles anglais au Sud du Mainland, on aperçoit une île d'un aspect plus sauvage que ses sœurs de l'archipel, et qui a reçu, probablement par ironie, la dénomination de *Fair-Isle* (Belle-Ile). A ce petit groupe de rochers qui se détache des Shetland se lie un des événements les plus importants de l'histoire d'Angleterre. En 1588, l'invincible Armada de Philippe II, d'inquisitoriale mémoire, battue par la tempête et poursuivie par la flotte anglaise, cherchait dans tous les sens un abri et un point de ralliement. Le duc de Medina-Sidonia commandait en chef la formidable expédition. Tandis que des navires de la flotte les uns coulaient, les autres allaient s'échouer sur diverses plages, le vaisseau amiral, portant le duc à son bord, ballotté par l'orage, désemparé, sur le point de sombrer, parvint à se réfugier dans une petite crique à l'Ouest de Fair-Isle. Il s'y échoua et s'y brisa. Le duc, son état-major et deux cents hommes d'équipage purent mettre pied à terre. On n'eut pas le temps de sauver le reste, les embarcations étant occupées à transporter les bagages de l'amiral et des nobles qui l'accompagnaient.

L'île était habitée par une pauvre population de pêcheurs. Il fallait pourtant se résigner à y rester quelque temps, soit pour construire une embarcation au moyen des débris du navire, soit pour attendre un bâtiment qui pût transporter les naufragés dans un pays ami. Les indigènes avaient à peine de quoi satisfaire à leurs besoins journaliers. Bientôt toutes les provisions, y compris les quelques chevaux qui se trouvaient dans le pays, furent consommées. Les Espagnols avaient beau offrir des poignées d'or, on n'avait que la misère à leur donner en échange. La famine allait faire irruption dans leur camp. Il y a plus, l'Angleterre comptait aux Shetland de nombreux partisans et la Réforme d'ardents adeptes. Les étrangers risquaient d'être exterminés pour des motifs politiques; des fanatiques pouvaient se couvrir du manteau de la religion pour arriver sur leur cadavre jusqu'à l'or, jusqu'aux bijoux, jusqu'aux somptueux vêtements dont ils étaient amplement pourvus. C'était cette considération qui, jusque-là, les avait

empêchés de se mettre en rapport avec les autres îles de l'archipel.

Cependant la faim faisait des ravages dans les rangs des Espagnols. Quelques privilégiés, qui avaient réussi à sauver quelques morceaux de pain, les mangeaient en cachette en les arrosant d'huile de poisson; d'autres succombaient au besoin. Les maraudeurs de la bande disparaissaient; il est probable qu'on les massacrait et qu'on les jetait à la mer.

Vint le moment où les naturels et les étrangers se trouvèrent dans une situation désespérée. Le duc de Medina-Sidonia se décida alors à expédier un canot dans les îles voisines pour demander du secours. André Humfrey, seigneur d'une des îles où abordèrent les messagers espagnols, bien que partisan fougueux de la Réforme, n'hésita pas à venir en aide aux catholiques. Il envoya une goëlette qui recueillit les naufragés. Transportés dans la baie de Quendal, à l'Est de Mainland, ils y furent soignés comme des frères; on leur promit de les renvoyer chez eux dans le plus bref délai, ce qui leur rendit force et contenance. Le duc avait reçu asile dans la maison d'un gentilhomme shetlandais nommé Malcolm-Sinclair. Quand il fut un peu guéri de ses fatigues, il pensa qu'il lui était nécessaire de paraître dans tout l'éclat de sa haute position. Il se couvrit de velours, d'or, de bijoux, comme un homme qui tient avant tout à produire de l'effet. Sinclair, quoique ennemi ardent des champions de la grande Babylone, avait accueilli avec une cordiale et sévère austérité le superbe duc; il ne voyait en lui que son prochain. Mais cela ne suffisait pas au duc, qui aurait aimé mieux un peu moins d'hospitalité et un peu plus d'éblouissement à sa vue. C'était un grand seigneur castillan dans toute la pompe du mot. Comme le gentilhomme shetlandais conservait sa respectueuse impassibilité, l'amiral fit demander par son interprète si le laird avait jamais contemplé face à face un personnage d'un aussi haut rang. — « Malencontreuse figure! répliqua Sinclair, dites-lui que j'ai vu de beaucoup plus beaux personnages pendus sur la place de Barrow-Mair, à Édimbourg. » Le chroniqueur ne dit pas si l'interprète rendit fidèlement la réponse au duc-amiral.

Les Espagnols restèrent quelque temps dans l'île, attendant que le navire qui devait les ramener chez eux fût équipé. Afin de ne pas être surpris par les habitants, ils se retranchèrent dans un camp autour de

leur chef, et bâtirent une chapelle qu'ils dédièrent à la Vierge, en remercîment de la protection qu'elle leur avait accordée. Enfin, ils purent quitter les Shetland et débarquèrent heureusement à Dunkerque. Comme témoignage de reconnaissance, le duc de Medina-Sidonia offrit à ceux qui l'avaient aidé à gagner la France 3,000 marcs d'or, somme énorme pour l'époque. Ce fut alors seulement que les Shetlandais comprirent que le naufragé, en habits de velours brodé d'or, qui les regardait du haut de sa grandeur, était véritablement un haut et puissant personnage.

XXVIII

La corvette vogue en pleine mer. Les brumes matinales ensevelissent peu à peu sous leur voile de gaze la capitale des Shetland, puis l'île elle-même, et enfin le reste de l'archipel. Cette partie de notre voyage touche à son terme. Nous quittons pour toujours ces régions du froid, de la désolation et de la tristesse, pays qu'on croirait volontiers faits exprès pour l'exil, si la nature avait pu avoir la prévision folle que les hommes s'exileraient les uns les autres. Trois fois maudite est la condition dans laquelle vivent les indigènes ! Le plaisir n'est pas, il est vrai, le but unique de la vie ; l'homme est né pour le travail ; il doit arroser de sa sueur le sillon qu'il trace. Encore faut-il que sa peine ne soit pas absolument ingrate. Vivre sur les plages arides du Groënland, se nourrir, s'abreuver, se chauffer avec de l'huile de phoque, combattre tous les jours, au péril de la vie, pour leur arracher sa maigre pitance, et n'avoir pas un rayon de soleil, pas une fleur, pas un brin de végétation pour reposer ses regards, grelotter ainsi depuis le berceau jusqu'à la tombe, ce n'est pas vivre, c'est subir une injuste et éternelle condamnation. « Mais, dira-t-on, les naturels vivent dans ces conditions horribles, et ne se considèrent pas comme malheureux. » D'accord, mais ils sont sauvages, abrutis, dégradés. Pourtant, ce sont des hommes comme nous, aptes à la civilisation, pouvant ressentir au cœur le bonheur qui accompagne tous les sentiments élevés, créés comme nous pour apprécier toutes les réalisations de la pensée humaine, pour

participer à toutes les jouissances de la raison, de la science et de l'art.

Et que les théoriciens n'aillent pas prétendre qu'on pourra civiliser un jour ces êtres humains ! Là où il n'y a que des rochers et des glaces, la civilisation n'a pas de prise. Le progrès moral et intellectuel ressemble à la plante, il ne se développe que sur un sol fertile et sous un ciel clément. Où le blé ne germe pas, les idées ne germent pas non plus. On peut les importer, pour un temps, toutes faites du dehors ; mais le jour où l'importation s'arrête, où l'on veut les faire germer par leur propre virtualité, elles produisent ce qu'y produit la nature : le néant !

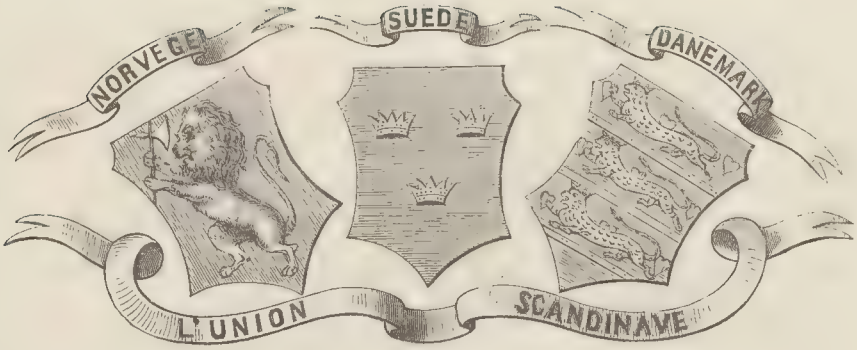
Tant qu'on vit au milieu de la civilisation, c'est à peine si l'on s'aperçoit de l'immensité de l'œuvre qu'elle a enfantée depuis des siècles ; c'est à peine si on sait les conquêtes du progrès et les merveilles quotidiennes qu'il met au jour. Mais que soudain le hasard vous transporte dans ces régions où l'activité de l'homme est paralysée par une invincible désolation de la nature, et l'on se croit transporté sur une autre planète; ce n'est plus la terre que nous connaissons, ce n'est plus ce vaste atelier où le labeur intelligent de l'homme marque d'un prodige chacun de ses incessants efforts. Oh ! c'est alors que l'*alma mater Tellus* est si loin de nous, qu'on sent tout ce que vaut ce théâtre de la vie ; c'est alors qu'on embrasse d'un coup d'œil la course majestueuse de ce fleuve à source inconnue, à embouchure incertaine, dont chaque vague est une génération, chaque effluve un siècle, chaque méandre une période de l'histoire. C'est dans ces pays maudits, asiles de l'éternel silence et du repos sans fin, qu'on sent tout le prix du bruit et du mouvement que produisent les essaims humains.

Le voyageur ne manque pourtant pas de motifs pour s'élancer vers ces plages désolées : la curiosité, les sciences, l'amour des aventures, l'attrait du danger, le charme des émotions le stimulent. Mais le sentiment qui vient effacer tous les autres, c'est la joie qu'il éprouve quand, après avoir vu, étudié, lutté et souffert, il vire de bord et fend la vague dans la direction des pays qui lui offrent quelque analogie avec sa patrie, avec le monde civilisé, avec ce qu'il peut appeler ses semblables.

Qu'importe que ces mers inhospitalières nous envoient pour adieu un

dernier coup de vent! La bourrasque a beau se déchaîner, on la nargue, on la brave. Allons! encore un coup de roulis, encore une secousse de tangage; dans quelques heures nous aurons échappé au souffle du vent boréal!

Malgré l'extrême agitation de la mer, le vent ne nous est pas contraire. Il nous prend par l'arrière; il active notre marche et nous permet de mettre toutes voiles dehors. Nous filons douze nœuds— plus de vingt-deux kilomètres à l'heure. C'est une bonne marche; on ne saurait aller trop vite quand on revient du cercle arctique en Europe.



LIVRE SIXIÈME

PAYS SCANDINAVES

I

Les golfes étroits, avancés et profonds, qui découpent d'une façon si bizarre les côtes de la Norwége, sont, dans ces mers inhospitalières, des abris inappréciables pour les marins. Les fiords des pays scandinaves rivalisent, comme étendue, avec ceux de l'Islande et du Groënland. Ils offrent surtout une analogie avec ces derniers. Le navigateur, grâce à d'innombrables îles qui bordent les échancrures de la côte, peut, hors des atteintes de la grosse mer, continuer sa route le long de ces canaux creusés par la nature. Leur aspect néanmoins est tout différent. Ce n'est plus par un caractère de morne et grandiose désolation qu'ils frappent l'étranger; ils charment et reposent doucement les regards par des sites d'un pittoresque varié à l'infini, relevés par une splendide végétation.

A l'entrée de Korsfiord, golfe qui, à travers vingt-cinq lieues de méandres, conduit à Bergen, la mer devient soudain unie comme une glace. Des deux côtés de l'étroite langue d'eau qui pénètre si avant dans l'intérieur du pays, des rochers à croupes arrondies, faciles à gravir,

s'inclinent en douces pentes et forment un mélancolique paysage, peu animé encore, mais tacheté déjà de verdure et offrant quelques rares traces de culture. Aux confins des contrées que nous allons aborder, partout où il y a une poignée de terre, la végétation vient d'elle-même, et là où on veut bien l'aider un peu, elle s'anime tout de suite des plus brillantes couleurs. La nature, d'ailleurs, ne nous étalera pas du premier coup tous ses splendides trésors; elle va procéder avec nous par gradation. Cependant les étapes qui se succéderont, jusqu'à ce que nous arrivions à son entier épanouissement, ne seront pas longues. Déjà, au fond des criques, on aperçoit des petits chalets peints en rouge, ou bien, comme on les appelle en norwégien, des *gaards*. Le fiord prend l'aspect d'un grand fleuve coupé par des lacs intérieurs, parsemé d'îlots et de presqu'îles sans nombre. Encore quelques tours d'hélice, et nous voyons des arbres, de vrais arbres, des pins d'une hauteur considérable, qui découpent leurs fines aiguilles sur l'azur du ciel. L'œil, meurtri et fatigué pendant deux mois et demi par la vue constante et monotone des rochers nus et des glaces, revoit avec bonheur les arbres, ces vieux amis de l'homme civilisé.

Oh! quel est celui d'entre nous qui, dans son enfance, n'a pas eu pour ami un arbre qui lui faisait un accueil hospitalier dans ses branches, et qui, aux premières chaleurs du printemps, servait de rendez-vous à tout un chœur de chanteurs ailés auxquels le soleil rendait leur gaieté et leur gazouillement mélodieux! Voilà des pins séculaires qui se penchent vers leurs frères de la rive opposée, comme s'ils passaient leur vie à murmurer je ne sais quelles confidences calmes et éternelles. Les habitants des gaards apparaissent sur le seuil de leurs demeures et contemplent le sillage que trace le beau vapeur surmonté du drapeau tricolore. Les bords du golfe sont parfois si rapprochés que les pêcheurs peuvent converser avec leurs voisins de la rive opposée. Le canal se peuple d'une foule de bâtiments marchands; la vie et le mouvement se montrent à chaque instant; on sent qu'on est arrivé en Europe, qu'on est enfin chez soi.

En approchant de Bergen, les côtes du fiord s'élèvent; les rochers s'étayent et se superposent les uns aux autres. L'entrée du port offre un spectacle d'une incomparable majesté. Entourée d'une enceinte de montagnes qui bordent et dominent les détours capricieux d'une rade

immense, la ville de Bergen se déploie en forme de bracelet à moitié ouvert, dont le chaton serait formé par la cité elle-même et les branches par deux lignes de maisons qui se suivent à la file des deux côtés de la baie. Une pointe de terre s'appuyant perpendiculairement contre le centre de la ville s'avance dans la mer; cette pointe est toute couverte d'habitations, de magasins et de hangars. Les nombreuses criques du port sont remplies de bâtiments; c'est une forêt de mâts qui, le dimanche, se pavoise d'une feuillée de pavillons. Du versant des montagnes, une végétation luxuriante descend en torrents sur la ville; elle s'y aligne en allées, s'étend en gazon de verdure, se groupe en jardins et enlace chaque habitation de sa séve abondante. La ville ne s'agglomère que sur un seul point au centre; les maisons s'isolent ensuite à la façon anglaise; elles emboîtent le pas les unes sur les autres, et, toutes blanches, bien propres, bien parées comme des bourgeois endimanchés qui s'en vont à leur promenade dominicale, elles se suivent le long de la baie. Chacune a son jardin, sa charmille, son parterre de fleurs. Ah! les belles fleurs!... On dirait que nous n'en avons jamais vu. Peut-être les admirerions-nous moins si nous arrivions de France oú d'Italie; mais, encore un coup, nous venons d'Islande et du Groënland.

Nous jetons enfin l'ancre au bas du principal quai de Bergen. Notre compagnon *le Cocyte* se range fidèlement à nos côtés.

II

L'agent consulaire de France à Bergen, M. Schenche, arrive à bord, chargé d'un gros paquet de lettres à notre destination. Depuis que nous avons quitté Édimbourg, ce sont les premières nouvelles que nous recevons directement de Paris. On se précipite à la distribution; puis chacun s'absorbe dans la lecture de sa correspondance. Pas un visage ne se rembrunit; il est clair que, pendant notre absence, le malheur n'a visité le foyer d'aucun de nous.

Mais déjà le pont de la corvette est envahi par des personnages officiels de l'ordre civil ou militaire, en habit brodé, en chapeaux empanachés. Le caractère intime de notre voyage va subir une profonde

modification. Les exigences sociales de l'Europe civilisée vont lui imprimer une teinte officielle qui enlève une partie de son attrait à une excursion consacrée au repos de la pensée et à la calme observation. Dans ce cas, on ne voit que ce qu'on vous fait voir; on vous supprime le grand dieu des voyages, le hasard, la découverte par soi-même, l'étude directe. Ce n'est pas sans raison que la tradition orientale nous représente circulant la nuit, sous un simple déguisement, un illustre khalife accompagné de son fidèle Giafar. Sans ce stratagème de l'incognito, Haroun-el-Reschid n'aurait jamais connu Bagdad, sa ville natale.

Tandis que le Prince Napoléon reçoit les autorités norwégiennes, je profite de la cérémonie pour m'esquiver avec notre excellent compagnon, M. Ferri-Pisani. Il s'agit pour nous de faire une tournée dans la ville et de chercher à surprendre quelques détails de sa vie intime. Il nous suffit de quelques pas faits dans Bergen pour deviner quel est le caractère de ses habitants. Les hommes, en général, beaux spécimens de la race scandinave, ont l'aspect calme et austère; ils ont l'air d'avoir pris la vie par son côté sérieux; comme motifs de l'existence, ils n'admettent que le travail; comme repos et plaisir, ils ne comprennent que les joies de la famille. Peu expansifs, ils sont, en revanche, d'un commerce sûr et d'une obligeance à toute épreuve. Calmes dans les manifestations de leur vie politique, dont une robuste liberté constitue la base, ils ne deviennent bruyants qu'à l'endroit de leurs sympathies à l'égard de la France. Comme ils sont à l'abri du flux et du reflux des agitations et des revirements gouvernementaux, peu leur importent les opinions personnelles de l'étranger qui leur arrive des bords de la Seine. Il est Français, cela leur suffit; ils lui font un accueil plein de cordialité. Aussi les hommes marquants de l'histoire de France vivent-ils autant dans le souvenir des Norwégiens que dans leur propre patrie. A ce titre, Napoléon Ier jouit, dans le Nord, de la popularité des héros scandinaves. L'histoire du premier consul, c'est la saga moderne des Norwégiens. Depuis l'opulente maison du bourgeois jusqu'à la plus infime cabane du pêcheur, il n'est pas de lieu où ne se rencontre un portrait, une gravure rappelant les fastes du premier empire.

Nous errons depuis une heure dans les rues de Bergen. Nous avons bientôt satisfait la curiosité stérile du regard; mais qu'importe l'exploration des yeux? Quand on ne connaît pas le premier mot de la langue

du pays, on est toujours exposé à errer à l'aventure. Ah! si nous avions la bonne fortune de rencontrer un indigène complaisant et au courant de notre idiome! Mais, hélas! ce n'est pas en regardant fixément les passants que nous reconnaîtrons quel est celui d'entre eux qui parle français. Tout en devisant ainsi sur les vicissitudes du touriste, nous apercevons, dans une fenêtre du rez-de-chaussée, deux horribles bustes en bois coloriés, coiffés de perruques richement bouclées. Au pied des deux bustes poussent des savons, des flacons d'odeur, le tout fabriqué sans doute sur place, mais étiqueté en français. Le nom de la ville de Paris s'épanouit pompeusement au-dessus de l'humble adresse de l'imprimeur de Bergen. A l'extérieur, l'étalage est surmonté d'une enseigne portant en gros caractères dorés ces mots : *Coiffeur français; à l'instar de Paris.*

Évidemment, c'est la Providence des voyageurs qui a guidé nos pas. Nous entrons. L'industriel en question, gros bonhomme, replet, rond, haut en couleur, frisant la cinquantaine, représente un de ces types immortels que la gaieté des caricaturistes parisiens place sous la latitude de la rue Saint-Denis. Il savait déjà la nouvelle, l'arrivée de notre corvette. Au premier coup d'œil, il reconnaît en nous deux têtes de compatriotes. « Ces messieurs, dit-il, désirent se faire rafraîchir les cheveux? » Nous acceptons; c'est une naturelle entrée en matière. Notre artiste capillaire sait tout, connaît tout. Domicilié depuis quinze ans à Bergen, il a épousé une femme du pays dont il a eu quatre enfants : l'un est mort en faisant ses dents; le second à la suite d'une fluxion de poitrine; les deux derniers, grâce à Dieu, se portent à merveille. Nous apprenons tout cela dès le premier coup de ciseaux. Tous les ans, notre aimable compatriote fait un voyage à Paris pour s'y assortir de marchandises et s'y *retaper* le goût. Il n'y a qu'un mois qu'il est de retour de la capitale de la France, et il regorge d'impressions de voyage et de nouvelles. C'est peut-être, à Bergen, le seul homme qui fasse de la politique universelle.

Les appréciations du prolixe transfuge de France sur Paris ne font pas notre compte; malgré son ardente envie de nous les communiquer, nous essayons de le ramener sur le terrain de sa patrie adoptive. Il finit pourtant par comprendre, et nos coiffures étant suffisamment rafraîchies, il s'offre de nous servir de cicerone dans la ville. C'est tout

simple ; il raffole de ses compatriotes et saisit « aux cheveux » chaque occasion de leur être utile. Nous nous mettons en course. La verve de notre Figaro ne tarit pas. On voit qu'il jouit à Bergen d'une grande popularité. Il salue les passants du chapeau, du geste, du sourire. Il connaît la biographie de chacun, son genre de commerce, sa fortune et ses infortunes, son bonheur et ses misères domestiques. Le pays a, du reste, ses sympathies complètes. A ses yeux, les indigènes sont tous honnêtes, serviables, bienveillants ; il raserait à crédit le plus pauvre pêcheur de l'endroit. Les mœurs des habitants sont calmes, douces, austères. Il est rare qu'il arrive de ces accidents que fait naître une passion romanesque et qui détruisent le repos des familles. Les fiançailles précèdent de beaucoup le mariage, si bien qu'entre la promesse et la célébration de l'acte, il se passe quelquefois des années entières. Notre cicerone, en vrai Français, n'a pas eu la patience de se conformer à ces habitudes; il s'est fiancé et marié en quinze jours, et il ne s'en trouve pas plus malheureux qu'un autre.

Nous interrompons le coiffeur au moment où il entame l'éloge de son épouse pour lui demander s'il y a beaucoup de Français à Bergen.

« Très-peu, répond-il; une quinzaine au plus. Tenez, là-bas, au bout de la ville, cette grande usine que vous voyez apparaître appartient à M. Bouilly, jeune industriel qui fabrique des machines. C'est un homme actif, intelligent; mais certes, de tous nos compatriotes qui sont ici, ce n'est pas le plus curieux, le plus extraordinaire.....

—Vraiment! et quel est cet autre homme phénoménal?

—C'est Philippe, Messieurs, oui, Philippe lui-même, le célèbre prestidigitateur, l'admirable escamoteur qui a joui pendant un certain temps d'une si grande vogue à Paris.....

—Tiens! il donne des représentations à Bergen? A-t-il beaucoup de succès?

—Oui certes, il a du succès; mais ce n'est pas en travaillant avec des gobelets devant un public crédule.

—Continuez.....

—L'histoire de Philippe n'est pas longue, Messieurs. Il a commencé par donner quelques représentations. Mais il paraît que l'escamotage, même sous la forme d'une plaisanterie, a effarouché les mœurs patriarcales des commerçants norwégiens. Dame! nous n'avons ici ni le

Vaudeville, ni le temple qui fait face à ce joyeux théâtre. Dans ce pays-ci, on n'aime pas les malins. Bref, à la deuxième représentation, la salle était vide. Au lieu du public, ce fut l'artiste qui fut attrapé. Il avait fait des frais, c'est-à-dire des dettes, il fallait les payer; cela rentre forcément dans les habitudes nationales. Notre compatriote ne perdit pas courage. Il jeta aux orties son froc de magicien, serra pour des temps plus propices son sac à la malice, et ouvrit une échoppe où il se mit à vendre des petits-pâtés confectionnés par lui-même. La Fortune a souri à ses efforts; ses produits ont été goûtés plus que ses tours de passe-passe. A l'heure qu'il est, Philippe a payé la plus grande partie de ses dettes; bientôt même il pourra mettre quelques rixdalers de côté, et rejoindre en pleine sécurité des parages plus favorables à son talent. »

Tout en bavardant, le perruquier continue à nous montrer la ville. Il nous fait voir un quartier incendié qui a été nouvellement rebâti, l'endroit où l'on travaille à la construction du premier dock de Bergen, le quartier populeux de la cité, etc. S'apercevant que nous sommes un peu fatigués, il nous offre d'aller nous reposer dans un Café situé au centre de la ville, sur la place principale. Nous pénétrons dans une petite maison qui ne rappelle en rien les établissements décorés de ce nom en France. C'est tout simplement une maison comme les autres, habitée par un négociant en détail, et par sa famille. Au fond de la première pièce se trouve un jardinet rempli de fleurs, avec deux bancs de bois cachés sous une charmille couverte de feuillage, tapissée de plantes grimpantes d'un vert lustré. A un signal de notre guide, une jeune fille de seize ans, blanche et rose, vêtue avec un luxe de propreté rustique, nous apporte de la bière et des gâteaux.

Nous respirons à pleins poumons. Après des excursions si longues et si fatigantes, après le bruit éternel de la mer et de notre machine à vapeur, nous retrouver soudain dans ce nid de verdure, abrité de tous les côtés par des touffes de feuillage, calme, silencieux, égayé par les rayons purpurins du soleil couchant, par la présence de cette jeune fille qui sourit modestement, par les cris des deux enfants du négociant, blonds, joufflus et bouclés, qui suivent de leurs grands yeux bleus le moindre de nos mouvements, tout cela nous inonde l'âme d'un sentiment de bien-être et de repos comme nous n'en avions plus éprouvé depuis

les années insouciantes de notre enfance. Oui, du calme, du soleil, de la verdure à profusion, le moins d'hommes, le moins de bruit possible! Pas plus d'agitation que celle produite par le vent qui fait frémir les feuilles; quelques bons livres pour se distraire et suivre de loin les progrès de la pensée humaine; quelques satisfactions que tout homme de cœur a le droit de désirer, et on consentirait peut-être à passer toute sa vie dans un recoin de ce genre. Voyons! y consentirions-nous?.....

Nous regardons à nos montres. Il se fait tard; il est temps de retourner à bord. La jeune fille, à qui nous abandonnons quelques sous de monnaie en soldant notre insignifiant écot, nous donne une poignée de main, selon les habitudes du pays. Chacun s'en va de son côté : le coiffeur rejoint ses pénates; nous hélons une embarcation qui nous ramène à bord de la corvette.

III

Le soir, à la tombée du crépuscule, le Prince Napoléon veut mettre à profit la science topographique que nous avons acquise dans notre pérégrination. Il veut faire une promenade incognito, sans avoir à subir la curiosité naturelle des habitants. Nous descendons par babord dans une barque du pays, et nous nous faisons aborder dans l'endroit le plus écarté. Mais les traits de famille du Prince Napoléon ne tardent pas à trahir son incognito. Nous n'en cherchons pas moins à poursuivre notre chemin; cela nous devient bientôt impossible; nous sommes envahis par un torrent de population; on dirait que toute la ville est sur pied. C'est avec peine que nous nous frayons une route au milieu de la foule, et que nous regagnons le bord au milieu des *vivat*. Nous arrivons enfin, n'ayant vu de tous les côtés que des flots humains, plus hospitaliers il est vrai, mais non moins impétueux que ceux de la mer auxquels nous avons échappé la veille.

Le lendemain, de grand matin, libres de nos mouvements, nous procédons à l'exploration de la cité scandinave avec tout l'appui intelligent et empressé des autorités locales. Bergen, peuplé de vingt-cinq mille habitants, est, comme importance, la deuxième ville de la

Norwége. Après avoir été le centre d'exploitation des Anglais dans cette région, la cité fit partie, dès 1435, de la Ligue anséatique, et s'enrichit de concert avec tous les membres de la puissante association. Vers le milieu du dix-septième siècle, le monopole de la Ligue fut aboli; les comptoirs et les magasins appartenant à la société furent vendus en 1763, et, à dater de cette époque, le commerce de Bergen entra dans la voie de la liberté. Les exportations actuelles de Bergen consistent principalement en bois résineux, en planches, en rogue, en poisson sec, en harengs et en huile de foie de morue. Mais les temps de la grande importance politique et commerciale de la ville ne sont plus les mêmes; le courant de l'activité indigène tend à se porter vers Christiania, la nouvelle capitale du pays.

Le nom de Bergen se retrouve fréquemment dans les annales de la Norwége. En 1135, le roi Magnus y fut fait prisonnier par son compétiteur à la couronne, Harold Gill, qui lui fit arracher les yeux et qui, plus tard, fut massacré lui-même. C'est ici que le terrible fléau du Moyen Age, la Peste Noire, éclata pour la première fois dans les pays scandinaves. Elle y fut apportée par un vaisseau rempli de cadavres que le vent poussa dans le port. Plus tard, lors de la guerre entre la Hollande et l'Angleterre, le comte de Sandwich poursuivit la flotte batave jusque dans la rade, et, malgré la neutralité du pays, il ne put résister à l'occasion qui lui était offerte de canonner un peu la ville.

Les monuments de l'architecture ancienne sont peu considérables à Bergen. Avant la Réforme, la ville comptait trente-deux églises ou couvents. Il n'en reste plus que six aujourd'hui, y compris la cathédrale construite sous l'invocation de saint Olaf. Une partie de l'église métropolitaine est en ruines; il n'en reste plus que la nef et une galerie centrale. L'intérieur est revêtu de bois; une rangée d'alvéoles garnit le pourtour de la galerie supérieure; ce sont des loges qui appartiennent aux bourgeois considérables de la ville, et qui, ainsi que cela se pratique pour les loges des théâtres d'Italie, les transmettent en héritage à leurs descendants. L'église, et une grande tour quadrangulaire du douzième siècle qui sert aujourd'hui d'arsenal au bataillon d'infanterie caserné à Bergen, nous ont paru les seuls édifices bâtis en pierre; tout le reste est en bois. Les habitations, construites dans le style des chalets avec

leurs murs éclatants de blancheur, leurs vitres polies et brillantes comme du cristal de roche, leurs toits rouges tranchant sur des fonds de verdure, ajoutent singulièrement à l'aspect hospitalier de la contrée. Ce genre d'habitation conserve un caractère de pittoresque et d'intimité qu'on ne retrouve pas au même degré dans les bourgades en pierre. Une maison en bois semble infiniment plus accessible, plus avenante. On sent que ce n'est pas la même matière que celle qui sert à édifier les prisons ou à élever les forteresses. Il semble que, pour y pénétrer, l'étranger ait moins d'obstacles à franchir. Destinée tout au plus pour une génération, la maison que chacun se construit dans sa jeunesse suit les destinées de son propriétaire; elle vit, vieillit, tombe avec lui en ruines. Loin de prétendre à l'illusoire éternité des bâtiments en pierre, elle n'a d'autre prétention que de protéger l'habitant contre les intempéries du climat, et de se prêter complaisamment à ses caprices ou à ses exigences.

IV

Le cabinet d'histoire naturelle et le musée d'antiquités de Bergen, fondés et enrichis, sans l'intervention de l'État, par les soins exclusifs des particuliers, témoignent de la sollicitude avec laquelle le négociant norwégien se livre, à ses heures de loisir, à des préoccupations qui dépassent les intérêts matériels de son commerce. La connaissance de la nature et de l'histoire du pays semble avoir uniquement présidé à l'établissement de ces deux belles collections. Au lieu des éternels tigres du Bengale maladroitement empaillés, pelés et déformés; au lieu des perroquets du Brésil déteints, des médailles apocryphes de Tyr et de Carthage, on parcourt avec plaisir ces vastes galeries où s'accumule la faune entière de la Norwége, où s'étalent ces précieux souvenirs en armes, en ustensiles, en bijoux, en sculptures sur bois de l'antique race scandinave. Ses mœurs et ses usages ont changé depuis; la civilisation les a modifiés par l'action constante et énergique du progrès moral et matériel; ses vertus sont restées les mêmes. L'amour de la liberté et une hospitalité dont on ne saurait se faire une juste idée, quand on n'a pas voyagé dans le Nord, en constituent toujours la principale base. Il

n'est pas de manifestation de la vie publique qui, sous ce rapport, ne frappe vivement l'étranger.

Nous passons à l'École communale. On est à l'époque des vacances; les bâtiments ont été désertés par leurs jeunes habitants; on a transformé les salles d'étude en demeure provisoire du Prince français qu'amène *la Reine-Hortense*. Il n'y a pas de garde-meuble à Bergen; mais il faut voir comme, à l'occasion, sait le remplacer la cordiale bonne volonté de la population locale. Les bourgeois de la ville ont transformé l'École en un véritable palais. Chacun a envoyé ses plus jolis meubles, ses tableaux les plus curieux, ses curiosités les plus rares. Les dames, de leur côté, ont fait une véritable exhibition d'ouvrages de femme : des tapisseries, des broderies d'une délicatesse exquise; des flots de blanche mousseline disposée en rideaux, en portières, en festons; des fleurs en bouquets, en guirlandes, en jardinières. L'œil, de tous les côtés, se noie dans des détails d'une finesse d'intention toute féminine. Malheureusement, nous ne pouvons profiter à notre aise de cette hospitalité si délicate et si somptueuse. Nos heures sont comptées; la saison s'avance, et nous avons encore une longue course à fournir. La corvette reste notre quartier-général, et nous ne la quittons que pour nous livrer à nos explorations quotidiennes.

Après avoir visité les curiosités locales et fait face aux réceptions officielles, c'est à peine s'il nous reste assez de temps pour jeter un regard vers l'intérieur du pays. Et pourtant les environs de Bergen sont d'un pittoresque qui dépasse encore celui de la ville elle-même. En côtoyant le bord de la rade dans la direction de l'Est, on tourne le dos à l'entrée du fiord; on traverse des villas, des métairies, des jardins, des vergers, des prairies émaillées de ce vert persistant qu'entretiennent les pluies fréquentes du ciel septentrional, et on s'élève à une hauteur considérable dans l'intérieur des montagnes. On arrive ainsi à un point nommé Nadland. C'est un sol rocailleux qui divise deux fiords profonds lesquels s'avancent fort loin dans l'intérieur du pays. Le voyageur, parvenu au sommet de cette élévation, est émerveillé par la vue du spectacle qui s'étale à ses pieds. Nous ne connaissons que la vue dont on jouit du haut du Righi en Suisse qui puisse rivaliser avec celle de Nadland, sous le rapport de l'étendue d'horizon qu'on embrasse et de la variété capricieuse et splendide des sites. Au fond, l'immensité de la

mer; à droite, la ville de Bergen disséminée sur un sol ondulé; à gauche, une série de montagnes couvertes de forêts, bordées de pins immenses qui se mirent dans les fantasques détours du golfe. La nature semble avoir choisi cet endroit pour y étaler tous les joyaux de son riche écrin, pour y déployer toutes les couleurs de son inépuisable palette.

V

Après une journée d'excursion aux environs de Bergen, vraie journée de fête pour les regards enthousiastes d'un peintre de paysage, si, vers le soir, on est surpris par la pluie, ce qui n'arrive que trop souvent, on a la ressource du théâtre norwégien, précieuse occasion pour observer les mœurs nationales. La salle de spectacle, construite en bois, forme un simple carré rectangulaire. Elle ne compte que cinq années d'existence; c'est le conseil municipal qui dirige et régit les représentations. Pendant longtemps, les puritains de la ville avaient résisté à l'introduction de ce divertissement profane; le parti tolérant a fini par l'emporter. La municipalité choisit elle-même les acteurs parmi les jeunes gens pauvres de la cité; elle fait leur éducation, en déléguant quelques-uns de ses membres qui se chargent de remplir les fonctions de professeur de déclamation, de maître de chant, de chef d'orchestre, de régisseur. Les bigots n'ont cessé d'accabler cette dangereuse innovation de leur méfiance et de leurs dédains. Afin d'ôter tout prétexte à ses adversaires, le parti tolérant a pris la résolution de suivre les artistes non-seulement sur la scène, mais dans les principaux actes de leur vie. Aussitôt qu'une actrice arrive à l'âge nubile, le conseil municipal favorise ses projets d'établissement et abrége même le temps des fiançailles que la mode du pays se complaît d'ordinaire à prolonger outre mesure. Pour obtenir le grand prix annuel décerné par la ville, il ne suffit pas d'être le premier en déclamation, il faut encore être le premier en bonne conduite.

La représentation du 25 août 1856, à Bergen, se compose d'un drame intitulé : *Le Seigneur de Solhug*. C'est l'œuvre d'un jeune auteur national, M. Ibsen, qui a tiré son sujet d'une vieille saga scandinave. L'action se passe au dix-septième siècle, en Norwége. Une jeune fille

s'est fiancée à un jeune homme qui, le lendemain, est condamné au bannissement. Un an après, elle reçoit la nouvelle de la mort de son fiancé. Elle met trop de précipitation à accepter comme vraie la funèbre nouvelle et elle épouse un Cassandre vieux et riche. Cependant le jeune proscrit revient, comme bien on pense, pour le salut de la saga et de la pièce. Trouvant sa fiancée mariée à un autre, il en prend tout de suite son parti et tombe amoureux de la sœur cadette, jeune blonde à la fleur de l'âge, tout aussi blonde et tout aussi candide que son aînée est brune et sombre. Cette passion subite contrarie vivement l'épouse du vieillard. La vue de l'objet de son premier amour rallume en elle les premiers feux. Comme elle ne peut plus épouser son chevalier, elle se met à l'adorer à la folie. Cela se passait ainsi du temps des sagas; cela se passe encore parfois ainsi de notre temps. Repoussée par le jeune homme, jalouse de sa sœur qu'elle aime et exècre à la fois, indifférente jusqu'à l'hostilité à l'égard de son vieux mari, elle éprouve toutes les peines du monde à ne pas trahir les agitations de son âme. Au moment où, en présence de la famille et des amis, le proscrit demande la jeune blonde en mariage, l'amante infidèle n'a plus la force de maîtriser les émotions qui la bouleversent. Elle est sur le point d'éclater, malgré la présence de son mari. Mais comment faire pour ne point causer de scandale? Elle se dresse d'un air inspiré, et raconte une saga qu'elle improvise. Ce ne sont qu'allusions perfides et transparentes, destinées à mettre la mort dans l'âme de sa sœur cadette et à assombrir le cœur du jeune homme. Pendant ce temps, le mari vide son hanap plein d'hydromel et écoute l'histoire sans se douter de rien. On n'est pas plus mari. Tout à coup, la jeune femme, comme une pythonisse, s'affaisse sur elle-même, épuisée par la violence de son récit, fatiguée de son improvisation. La toile tombe sur ce tableau, qui termine le deuxième acte. Cette fin est d'une beauté sauvage. La situation des personnages, à part celle du mari, est des plus dramatiques et inspire un intérêt passionné et émouvant. Quant à la conclusion, elle est un peu brusquée, et l'auteur ne s'est nullement préoccupé de l'art scénique. La femme meurt à la manière de Phèdre. Son vieux mari disparaît on ne sait comment ni pourquoi. Le reste à l'avenant.

Malgré l'inexpérience d'acteurs à leur début, la pièce est jouée avec intelligence. La femme qui remplit le rôle principal, avec son profil

sévère, sa chevelure noire et ses accents passionnés, a vraiment l'air d'une inspirée. Son geste sobre, ses inflexions de voix, ses poses naturelles et son regard expressif seraient dignes d'une de nos scènes de Paris. La langue norwégienne est douce à entendre; c'est de l'allemand arrondi, poli, vocalisé, purgé de gutturales et de sons thoraciens, débarrassé surtout de ce chaos de consonnes qui grimpent l'une sur l'autre. Les costumes nationaux de femme, fidèlement reproduits, rappellent les modes anglaises du temps de Henri VIII. Les accessoires, tels que meubles, cornes à boire, bijoux, armes, ajoutent énormément de couleur à la mise en scène.

Le caractère norwégien possède, du reste, un grand fonds artistique. Pour nous en tenir à Bergen, cette ville se glorifie d'avoir donné le jour à deux célèbres poëtes, Holberg et Wellhaven, et au peintre Dahl. Mais celui dont elle s'honore le plus, c'est un homme qui a rempli le monde musical de sa renommée; c'est Ole-Bull, le violoniste. On se rappelle encore ce jeune homme blond, taillé en Hercule, au regard empreint de mélancolie, qui parcourait l'Europe semant partout ses magiques mélodies et ses opinions de fier et indomptable Norwégien. On applaudissait les premières, mais on murmurait quelquefois au sujet des secondes. Ole-Bull, disait-on, avait enfermé dans son violon l'âme plaintive d'une jeune Norwégienne. Il lui faisait roucouler, chanter, soupirer toutes ses joies et toutes ses douleurs. Il nous semble le voir encore, appliquant presque l'oreille à son instrument, virtuose et auditeur en même temps, surprenant les autres et surpris lui-même tout à la fois. Il revenait de Russie; il l'avait quittée dans des circonstances qui peignent assez bien l'homme et le pays. Ole-Bull était alors, — il y a quinze ans de cela, — à l'apogée de son talent et de sa célébrité. Arrivé à Wilna, il reçut une invitation à une soirée chez le général, gouverneur de la ville. L'invitation était adressée à la personne; mais il était sous-entendu que c'était l'instrument qu'on invitait avant tout. L'artiste n'était qu'un accessoire qui devenait inutile du moment qu'il avait la prétention de se présenter sans son violon. Ole-Bull avait cette prétention au plus haut degré; il croyait que l'homme devait passer avant l'instrument. Il se présenta les mains vides. On fut désappointé; mais on ne désespéra pas de lui faire payer son écot. Après le dîner, une société nombreuse s'étant

réunie dans le salon, tentative de la part du général pour entendre un de ces airs charmants, adorables, ravissants, divins, etc., etc. Sourires négatifs, excuses très-polies de la part de l'artiste; arguments tirés de l'absence de violon. — « Qu'à cela ne tienne, répliqua le général en tendant au jeune Norwégien un violon confectionné selon toutes les règles de Stradivarius, voici un instrument qui a eu l'honneur d'appartenir au colonel Lvoff, un des artistes les plus éminents de la Russie. » —Ole-Bull était pris; il prétexta qu'il avait la main faite à son violon et qu'il lui était impossible de se servir d'un autre instrument, quelque parfait qu'il fût. Nouvelles instances; nouveaux refus. Les invités suivaient avec stupéfaction ce débat si peu conforme aux usages du pays. La voix du maître de la maison prenait des accents légèrement aigris. « C'est surprenant, s'écria-t-il à la fin, vous refusez le violon du colonel Lvoff, du maître de chapelle de Sa Majesté l'Empereur, du premier artiste du pays, d'un homme qui n'a pu se servir que d'un instrument hors ligne. » — « Je ne discute pas du tout le mérite du violon, dit l'artiste norwégien; le colonel Lvoff doit être le premier artiste du pays; son violon est également le premier violon de la Russie; la chapelle de Sa Majesté l'Empereur est aussi la première chapelle ici; mais je vous demande la permission de vous faire observer que tout ce qui est premier en Russie est bien loin de l'être dans tout le reste de l'Europe. » La conversation fut brusquement rompue. Le lendemain, Ole-Bull reçut l'avis officieux d'aller en toute hâte jouir de tout ce qui était premier dans le reste de l'Europe, et afin qu'il ne perdît pas son temps à attendre des relais, on mit dans sa voiture un gendarme qui l'accompagna gracieusement jusqu'à la frontière.

VI

Le 26 août, nous levons l'ancre et nous prenons congé de l'affectueuse population de Bergen. Notre projet est de nous rendre à Trondhjem (Drontheim) en passant par les fiords du Nord. Mais la ville par excellence des traditions historiques de la Norwége, la cité fondée par Olaf Tryggvesson ne doit être pour nous qu'une étape d'où nous voulons nous élancer vers Hammerfest, vers le cap Nord, vers le pays des

Lapons. La comparaison entre les Esquimaux et les Lapons doit nous fournir le sujet d'intéressantes études. Il y a d'ailleurs des questions d'empiétements territoriaux sur les confins de la Laponie russe et du Finmark norwégien qui demandent à être étudiées sur place, chez elles, comme disent les Anglais.

Le temps ne seconde pas nos projets. Il vente beaucoup. Mais comme nous en avons au moins pour trois heures de navigation avant de gagner le large, nous nous résolvons à pousser en avant. En effet, quelques heures après, nous débouchons du fiord; mais ce n'est pas sans peine, car d'instant en instant le temps se gâte davantage. Aussitôt que l'horizon, au lieu de se cacher derrière les montagnes, ne s'appuie plus que sur l'immensité des vagues, le vent change subitement; il nous prend par le travers d'abord et debout ensuite. Le ciel se couvre de nuages qui fuient avec une effrayante rapidité. Les lames se cabrent et dressent leurs crinières écumantes. Une tempête digne du cap Farewell se déchaîne suivant toutes les règles de l'art. C'est trop fort. Passe pour une légère bourrasque; mais en face de ces côtes, où réside la civilisation, trouver les mêmes orages que dans ces mers sauvages que nous venons de parcourir; cela commence à devenir par trop monotone.

La corvette embarque de l'eau à pleins bords. La vapeur a beau faire pirouetter l'hélice, le navire fatigue, mais il n'avance pas. Au milieu de cette tourmente, notre compagnon *le Cocyte* qui nous précède à une portée de canon nous accable de signaux désespérés. Lui, non plus, ne se sent pas à l'aise; malgré la meilleure volonté du monde, il agite ses roues dans le vide; le vent et la mer plus forts que lui l'entraînent. En attendant, la tempête se livre à tous ses ébats. Les pilotes du pays finissent par déclarer qu'ils ne se chargent pas de nous conduire plus avant. Nous prenons le seul parti possible; la corvette vire de bord, et à cinq heures du soir, nous sommes de retour dans la rade de Bergen. Le vent continue à souffler avec violence; ses rafales se font sentir jusque dans le fond du fiord. La rade est remplie de bâtiments qui, sortis avant nous, se sont également empressés de regagner bien vite le port, pourchassés qu'ils sont par la tempête. Quant aux habitants de Bergen, nous ne leur causons aucune surprise; ils attendaient notre rentrée depuis le matin.

Notre retour forcé donne à réfléchir aux autorités de notre corvette. Il n'y a pas à se le dissimuler, nous sommes en plein automne; la saison est peu propice à la navigation. Le voyage à Hammerfest et au Cap Nord, avec aller et retour, nous prendrait un mois au moins. Il nous resterait après cela à visiter la Norwége, la Suède et le Danemark. Bien que nous mettions à profit tous nos instants, il est à craindre qu'à force de nous engager trop avant, nous ne soyons forcés de sacrifier les beaux pays scandinaves aux tristes marais de la Laponie. Du reste, la navigation elle-même offre moins d'intérêt, moins de dangers que d'ennuis. Toujours en vue des côtes, il nous est facile, en cas de mauvais temps, de relâcher dans un de ces innombrables fiords de la Norwége, quitte à passer plusieurs jours peut-être dans l'attente d'un calme qui devient de plus en plus problématique à mesure que la saison s'avance. Tout bien considéré, nous nous voyons forcés d'abandonner cette partie de notre voyage. Le lendemain, la corvette lève l'ancre et met le cap dans la direction du Sud. Désormais, ce n'est plus un voyage que nous accomplissons; pour des voyageurs qui reviennent des mers arctiques, ce n'est qu'une agréable promenade.

VII

Une promenade, en effet, grâce aux golfes qu'on ne quitte plus qu'à de rares intervalles, une navigation riveraine au milieu d'un paysage resserré et montagneux. On dirait le fond d'un immense ravin. Les parois tantôt s'élèvent à une hauteur considérable, tantôt descendent au niveau des bastingages du navire. Par moment, les deux rives du fiord se rapprochent tellement que, du milieu de la corvette, on n'aperçoit plus l'eau; le bâtiment a pris toute la largeur du chenal. Nous longeons de si près les maisons de la côte que nous pouvons distinguer les moindres détails de leur intérieur et causer avec les habitants sans trop élever la voix.

Au lieu de tourner, selon notre premier projet, le célèbre Cap Nord du Finmark, nous doublons Lindanaes, le Cap Sud de la Norwége. A vrai dire, nous n'en étions pas fâchés; il était temps que nous eussions un peu de navigation calme. A l'entrée du fiord de Christiansand, nous

trouvons au mouillage un bâtiment de guerre français. C'est notre bonne et ancienne connaissance d'Islande, c'est la frégate *l'Artémise*. Le commandant de Mas vient faire sa visite à notre bord. Depuis Reykiawik, il n'a eu que du mauvais temps; forcé enfin de relâcher, il attend une belle brise qui veuille bien enfler ses voiles et le pousser vers Copenhague. Les péripéties qu'a eu à subir *l'Artémise* pendant sa traversée nous font jeter des regards de reconnaissance sur notre bonne machine à vapeur. Qu'importe qu'elle soit impuissante contre les assauts de la tempête, si elle nous épargne l'incommensurable ennui des calmes plats, des relâches forcées? Un groupe de rochers nous dérobe la vue de *l'Artémise*. Quelques instants après, nous jetons l'ancre à notre nouveau mouillage.

Christiansand est une ville qui prend de l'importance au point de vue commercial. Seize mille bâtiments environ passent, chaque année, devant elle, pour entrer dans le Skager-Rak ou pour en sortir. C'est tout ce qu'on peut en dire au point de vue du pittoresque. Aucun site remarquable, aucun souvenir ancien ne vient y réveiller l'intérêt du touriste. La physionomie de la ville est dénuée de toute expression. Ses maisons en bois alignées au cordeau, ses quelques rues larges, qui vont se perdre dans la campagne, donnent l'idée d'une de ces colonies militaires que la Russie plante au milieu des steppes, et où les habitations sont rangées comme les soldats d'un régiment que l'on passe en revue. On dirait, du reste, que la triste uniformité de leur cité déteint sur la physionomie des bourgeois de Christiansand. Groupés au fond d'un petit fiord bien pittoresque, bien boisé, et perchés ainsi les uns sur les autres, ils seraient peut-être plus communicatifs, ils vivraient davantage ensemble. Disséminés, isolés dans les larges et longues rues de leur ville, ils circulent, chacun de leur côté, se rencontrent rarement, et se perdent dans l'espace. Le milieu factice qu'on leur a créé a nécessairement engendré chez eux l'apathique monotonie. Les enfants eux-mêmes, alertes et bruyants dans toute la Norwége, ont ici un calme qui s'harmonise avec les allures fatiguées et insouciantes de leurs parents.

Les abords du grand phare qui se dresse à l'entrée du fiord de Christiansand gardent le souvenir d'un fait récent et qui nous touche de près. L'année dernière, à la fin de septembre, le vapeur français *le*

Pétrel sortait de la rade pour se rendre en France. C'était un beau vapeur de 180 chevaux; il revenait de la mer Blanche, où il avait coopéré au blocus des ports de la Russie. Quelque habile que soit le commandant d'un navire, quelque exactes que soient les cartes marines, il est complétement impossible de s'aventurer dans les fiords de la Norwége sans un pilote du pays. Il y a plus, il faut changer de pilote à chaque passe. Les courants qui sillonnent les récifs qui parsèment ces parages exposent les navigateurs à des périls incessants. Le commandant du *Pétrel* avait pris un pilote qui malheureusement, ce jour-là, ne jouissait pas de tout son sang-froid; il avait sournoisement noyé sa lucidité dans une bouteille d'eau-de-vie oubliée dans un coin du bord. Vers six heures du soir, il commençait à faire nuit; une neige dense rendait l'atmosphère encore plus opaque. Le bâtiment, qui marchait à toute vapeur, fut arrêté soudain par une terrible secousse. Il venait de toucher un écueil; la pointe aiguë du granit avait déchiré profondément sa carène. Vouloir opérer le sauvetage du bâtiment eût été chimérique. On mit les embarcations à la mer; le commandant fit débarquer les matelots avec les objets qu'on pouvait facilement transporter; puis, selon l'usage, il descendit le dernier. Le navire s'emplissait d'eau; il coula à pic peu d'instants après. Les naufragés, par une nuit noire, regagnèrent Christiansand.

Le lendemain, au jour, le commandant vint visiter son pauvre *Pétrel;* on ne voyait plus que le haut de ses mâts. Nul espoir de le sauver; il était par un fond de soixante-quinze mètres.

VIII

La vue monotone de Christiansand et de ses environs sert de repoussoir à la petite ville d'Arendal, située à quinze lieues de là. A peine la corvette a-t-elle quitté le large pour pénétrer entre les deux rives montagneuses que, par une illusion d'optique, le fiord se referme sur le sillage du navire, et qu'on se trouve dans un lac coquet, calme, profond, reproduisant sur des dimensions immenses les capricieux contours d'une goutte d'huile tombée de très-haut et s'étoilant sur une table de marbre poli. Le pays ressemble à un parc anglais d'une très-grande

étendue. A chaque pas, de petites criques abritent des barques de pêcheurs ou des bateaux en construction. Des maisonnettes rouges surgissent le long de la rive; adossées contre les parois des montagnes, elles ont l'air d'être sorties d'une boîte à joujoux de Nuremberg. Devant le seuil des habitations s'amarre une barque gréée et voilée; des deux côtés s'étale un jardin potager émaillé de fleurs; derrière, un petit champ cultivé complète cet ensemble, où tout respire le calme et l'aisance.

Arendal, ville de trois mille habitants, est bien le plus joyeux endroit que nous ayons rencontré; elle eût bien certainement inspiré la brosse de Canaletti. Les Norwégiens la nomment leur petite Venise. Le mot est ambitieux; mais en y mettant un peu de bonne volonté, on pourrait peut-être trouver quelque analogie entre la cité des Doges et le bourg scandinave. Le fiord pénètre fort avant dans la ville et s'y répand en canaux qui servent de voies de communication. De grandes et belles maisons, bâties en bois et rangées sur les quais, se mirent dans les eaux limpides de la rade. Une enceinte montagneuse, couverte de forêts qui descendent jusqu'à la mer, étreint la ville de tous les côtés. Sur les hauteurs et sur les versants, partout où un petit plateau horizontal offre un espace suffisant, on a construit un gaard à toit rouge, à murs blancs, qui perce gaiement à travers des masses touffues de verdure. Des rues étroites, tortueuses, serpentent dans tous les sens; des sentiers escarpés couvrent de leur réseau la bourgade. L'animation des habitants, l'air de fête que semble revêtir la nature, tout cela constitue un paysage d'une douce fantaisie, d'une grâce exquise.

L'intérieur du pays, à partir d'Arendal, n'est qu'une continuation du parc pittoresque qui entoure la ville. On y trouve des usines de fer et des mines très-importantes. L'étranger qui vient à Arendal ne manque pas de faire un voyage à Ness, situé à six lieues de là, et célèbre par ses établissements miniers. Une route accidentée conduit à l'usine. Le paysage, dont on n'a aperçu qu'un coin à Arendal, se développe ici dans toute sa splendeur. La contrée est richement boisée; le chemin ondule à travers des forêts de bouleaux, de sapins, de petits chênes. Une série de lacs bleus, ornés d'un ourlet de nénufars et de lis aquatiques, dorment en silence dans leurs cadres de végétation touffue. A chaque instant, l'horizon se referme derrière les pas du voyageur, puis s'ouvre

devant lui sous les formes les plus variées. Les hautes montagnes s'adoucissent en coteaux, s'aplanissent en clairières, se creusent en vallées et offrent partout un abri hospitalier à la cabane norwégienne, qui ajoute, par son aspect de bien-être et de propreté, aux charmes de la nature. Les villages sont rares; on ne rencontre que des métairies, que des fermes isolées; mais la misère, mais la mendicité ne viennent nulle part attrister l'œil du voyageur.

Ce n'est point encore ici le pays de la riche agriculture; l'homme a de la peine à arracher au sol son bien-être; mais les besoins de la population sont restreints, et un travail suivi lui apporte après tout un suffisant salaire. Mais l'objet dont la vue réjouit l'œil du voyageur, surtout lorsque ce voyageur arrive des pays lointains et qu'il est altéré des nouvelles de son pays, c'est ce mince fil de fer qui, partout en Norwége, court le long des principales routes du pays. En moins d'une heure, nous pouvons recevoir de Paris de quoi calmer nos inquiétudes; nous pouvons dire à ceux qui sont dans l'attente : « Tout le monde se porte bien; nous reviendrons bientôt. » On ne se revoit pas encore; mais, grâce à ce bienheureux fil, on se parle, on se tend la main. C'est déjà une grande consolation.

Le village de Ness est habité par cinq cents ouvriers; il s'adosse aux versants d'une foule de coteaux boisés au milieu desquels les habitations surgissent comme par surprise. A notre arrivée, toute cette population, prévenue de notre arrivée, s'est groupée au pied des collines ou couronne leurs sommets; elle nous accueille par de bruyantes acclamations, par de rudes poignées de main et par des souhaits de bienvenue. L'usine de Ness, qui occupe tous ces bras robustes, livre, par an, 1,500 tonnes de fer forgé au bois, qui sont en grande partie accaparées par les fabricants de Birmingham et de Sheffield. Les riches mines de fer qui avoisinent Ness fournissent amplement à ses hauts fourneaux la matière première. L'aspect du travailleur norwégien diffère essentiellement de celui de l'ouvrier anglais. Certes la production est plus parfaite en Grande-Bretagne; mais ici l'homme semble moins roide, moins mécanisé; son divorce avec la vie primitive de la nature ne date pas d'aussi loin; ses poumons se dilatent au milieu d'un air pur. L'agglomération des cités industrielles, inconnue en Norwége, a épargné au pays le fléau dévastateur de sa corruption et de ses misères. Les rapports entre patrons et

ouvriers conservent un caractère patriarcal que la concurrence froide, implacable, anonyme, efface de plus en plus dans tout le reste de l'Europe. Les propriétés immobilières se transmettent par héritage et ne se cotent pas sur le grand marché des valeurs. La circulation y perd peut-être ; mais l'ouvrier ne se plaint pas de cette stabilité qui préside à sa destinée. L'usine de Ness est, depuis plus d'un siècle, entre les mains de la même famille ; elle appartient à M. Aall, fils d'un homme célèbre dans son pays, et qui, tout en exerçant sa profession de maître de forges, a doté sa patrie d'une excellente histoire de la Norwége et d'une traduction en norwégien moderne de l'*Edda* de Snurri Sturleson.

Cet heureux compromis entre la science et l'industrie s'explique facilement au premier pas que l'on fait dans la demeure seigneuriale des propriétaires de l'usine. La maison de M. Aall, peuplée d'une nombreuse famille, forme à elle seule une colonie. L'habitation est complète. Un magnifique jardin, que la contrée elle-même, par son aspect mouvementé et sauvage, étend à l'infini, en dehors de ses vergers, de ses masses d'arbres, de ses parterres fleuris, révèle, par certains compartiments savamment cultivés, que nous sommes bien arrivés dans la patrie du scandinave Linné. Au fond du parc, une élégante maisonnette sert, au chef de la famille, de refuge solitaire et de cabinet d'étude. La première pièce contient une riche collection zoologique et minéralogique ; une bibliothèque sérieuse et classique, les dernières publications importantes de France, d'Angleterre et d'Allemagne, font comprendre comment on passe ici les longs hivers, loin du tumulte des villes, à l'abri de l'ennui et en se tenant toujours au courant du mouvement intellectuel du monde.

L'hospitalité des gens du Nord étonne et charme singulièrement les étrangers qui en jouissent pour la première fois. La façon dont ils sont reçus ne rappelle guère l'accueil qu'on vous fait dans le reste de l'Europe. Dans les pays occidentaux, un dîner ressemble un peu à une table d'hôte présidée par le maître de la maison et où les convives consomment aux frais de l'amphitryon. Dans le Nord, c'est une petite cérémonie que l'on célèbre en l'honneur des hôtes. Le maître de la maison s'asseoit rarement ; c'est tout au plus s'il se réserve au bout de la table une place qu'il n'occupe que d'instants en instants. Le reste du temps, il

circule autour de ses invités, cause avec eux, veille à ce qu'ils soient bien servis. Les jeunes gens de la famille offrent les vins ; la maîtresse suit d'un œil vigilant les domestiques, épie les regards, devine et prévient les désirs de ses convives. L'étranger, en un mot, devient l'objet de la préoccupation générale. C'est une série d'attentions sans obséquiosité, de soins sans insistance, relevés par un sentiment intime, gracieux, bienveillant. Ces mœurs cordiales, qu'on rencontre partout dans le Nord, laissent d'ineffables souvenirs. On quitte avec regret ces contrées hospitalières, et l'on songe avec un léger embarras que, si ceux qui vous ont si patriarcalement accueillis venaient chez vous, il serait difficile, malgré la meilleure volonté du monde, de leur rendre la pareille.

IX

Pendant la nuit du 30 août, un arrêt brusque dans la marche de la corvette réveille en sursaut les voyageurs. Qu'y a-t-il? Sommes-nous déjà arrivés à Christiania? On monte sur le pont. Une pâle aurore boréale illumine le ciel de ses tremblants rayons. L'apparition de ce phénomène avorté n'a certes rien de commun avec l'immobilité soudaine de notre hélice. Un colloque assez vif se fait entendre auprès de l'échelle de babord. La voix du commandant qui, selon son habitude quand la navigation devient périlleuse, a passé sa nuit sur le pont, résonne d'une façon impérative. Voici ce qui est arrivé. Le pilote norwégien, chargé de nous guider à travers les dédales du fiord, a cru devoir combattre l'humidité de la nuit au moyen d'embrassades fréquentes faites à sa gourde. Les libations redoublées ont brouillé sa carte, qui ne se trouve plus d'accord avec celle de l'amirauté norwégienne que nous avons à bord ; comme il s'obstine à nous pousser vers des passes impraticables, le commandant donne ordre de le débarquer, résolu à continuer sa route en se servant à lui-même de pilote. Notre navigation n'en va que mieux.

Nous passons devant Horten, arsenal maritime de la Norwége. Le beau phare de Foerder nous indique l'entrée du fiord de la capitale. Enfin, vers midi, nous jetons l'ancre devant le quai de Christiania. Le

fondateur de cette ville ne peut pas être accusé d'avoir manqué de sentiment artistique. Le pittoresque tient largement sa place dans la position de Christiania. Le fiord étreint doucement la ville de son bras majestueux; puis, à un certain endroit, il pénètre à l'intérieur et forme des bassins calmes et profonds au milieu des constructions de la marine et du commerce. Autour de la cité, le sol se gonfle et ondule; des collines verdoyantes grimpent au-dessus de mamelons boisés et s'étagent graduellement jusqu'à devenir de grandes montagnes qui bordent de leurs cimes tout le côté Ouest de l'horizon. L'œil ne retrouve la liberté illimitée du regard que vers le Nord, où il suit une large vallée qui semble convier l'étranger à s'aventurer hardiment dans l'intérieur de l'hospitalière contrée. Au Sud de la ville, le château d'Aggerhuus domine l'entrée de la rade. Il la domine, mais il ne la défend guère. De ce fort antique, bâti au quatorzième siècle, illustré par le siége de 1716 que conduisit Charles XII en personne, il ne reste aujourd'hui qu'une vieille tour debout. Les fortifications sont devenues des terrasses; les fossés ont été convertis en promenades.

La capitale actuelle du royaume de Norwége s'élève sur les ruines d'une ville ancienne nommée Opslo, qui datait du onzième siècle, et qui avait été fondée par le roi Harold. Lors de la réunion de la Norwége au Danemark, Opslo usurpa la place de Drontheim et devint à son tour la métropole du pays. Christophe III et Chrétien II y furent successivement couronnés. En 1624, un incendie ayant consumé toute la ville, Chrétien la fit rebâtir et changea sa rude dénomination d'Opslo en celle beaucoup plus harmonieuse de Christiania.

Les faits qui précèdent expliquent pourquoi la ville a un aspect si moderne et en même temps si monotone, pourquoi elle est fort serrée à l'entrée et pourquoi elle se prolonge capricieusement à travers cinq ou six faubourgs. Afin qu'il y eût harmonie avec le paysage, il faudrait y jeter une de ces villes italiennes bâties de palais de marbre, ornées d'amphithéâtres en ruines, de thermes, de viaducs couverts de lierre, de ces gigantesques travaux enfin qui prouvent que l'homme a compris les beautés de la nature et qu'il a usé de tous ses efforts pour s'élever à leur niveau. Malheureusement, nous ne sommes pas au Midi; nous sommes au Nord, où, au grand préjudice de l'art, ce n'est pas la pierre, mais le bois qui fournit la matière première des constructions. La

Norwége n'est pas, d'ailleurs, celui des pays scandinaves où les monuments d'architecture fixent l'attention du voyageur. La Suède et le Danemark nous offriront, sous ce rapport, d'amples dédommagements. En Norwége, le voyageur n'a que deux choses à étudier, mais qui suffisent aux besoins de la plus insatiable admiration, c'est la nature et le peuple. Un penseur et un peintre ne sauraient mieux employer la belle saison qu'en la consacrant aux excursions solitaires dans ce beau pays de liberté et de sites pittoresques. Livrée ainsi à ses propres ressources, l'étude devient plus approfondie; les impressions aussi sont plus vivaces; les souvenirs se gravent plus profondément dans la mémoire. Le caractère officiel que désormais vont affecter nos pérégrinations à travers les pays scandinaves ajoute peu aux attraits d'un voyage dont, en définitive, l'indépendance devait constituer la première condition. Le récit même devient plus difficile, à mesure qu'il se fait moins intime. S'il continue à marcher sans gêne, sans embarras, comme par le passé, ce n'est que grâce à la bienveillance infinie et à la complète liberté dont tous les voyageurs non officiels jouissent à bord de *la Reine-Hortense*.

X

Il est trois heures de l'après-midi; les visites des autorités ont déjà cessé, lorsqu'on aperçoit un jeune homme d'une trentaine d'années environ, vêtu de l'uniforme de général, se frayer poliment un passage à travers la population qui encombre les quais. Arrivé au débarcadère, il hèle le premier bateau de passage qui se présente à ses regards; il y prend place et indique du geste à son rameur la corvette *la Reine-Hortense*. Quelques minutes après, le personnage escalade lestement notre échelle et se présente sur le pont. L'officier de service lui demande respectueusement son nom. C'est le prince Charles, vice-roi de Norwége, fils aîné du roi Oscar.

L'extérieur du futur souverain des Scandinaves diffère essentiellement du type blond de la race indigène. Il est svelte, élancé et d'une taille au-dessus de la moyenne. Sa physionomie trahit à première vue son origine méridionale. Sa figure, d'un ovale allongé, encadrée d'une

barbe noire légèrement crépue, son œil noir et un peu en saillie, son nez mince et aquilin, son front haut et vivement relevé au-dessus des tempes, rappellent l'origine pyrénéenne du roi Bernadotte, son grand-père. Quoi qu'il en soit, il est certain que, par l'extrême aisance de ses manières, par sa démarche vive et dégagée, par sa parole rapide, abondante et familière, le vice-roi de Norwége présente un contraste flagrant avec les autres princes du Nord. Dans une première rencontre avec un prince du sang, on est tellement préparé à entendre les mêmes paroles stéréotypées, les mêmes questions destinées à remplir le vide d'un entretien fugitif, qu'on est surpris de cette conversation qui, tout d'abord, pénètre dans le domaine de l'intimité, du laisser-aller, de la franchise sur toutes les questions, sur tous les sujets, politiques ou personnels, officiels ou privés. — « Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas vivre, » a dit un penseur ancien. Le prince Charles semble s'être dit qu'il n'y avait pas d'existence qui valût la fatigue que cause la dissimulation. Il a cru qu'on pouvait apprendre à gouverner ses semblables sans se donner l'air de succomber constamment sous le poids de graves secrets d'État. Il s'est dit aussi qu'en faisant oublier sa dignité de prince, sa qualité d'homme n'y perdrait rien, ce qui n'est pas à dédaigner dans un pays comme la Norwége, et ce qui s'harmonise parfaitement avec l'atmosphère dans laquelle on vit à bord de *la Reine-Hortense*. Qui sait d'ailleurs jusqu'à quel point cette aimable et cordiale bonhomie du vice-roi n'est point nécessaire pour lui concilier la faveur des Norwégiens? C'est une population libre, fière et jalouse de ses prérogatives; défiante à l'égard des Suédois; implacablement hostile à tout ce qui, de près ou de loin, tient à l'aristocratie; sensible seulement au mérite personnel de l'homme qui la préside et à la scrupuleuse fidélité avec laquelle il respecte les lois et les mœurs nationales. Dans tous les cas, le fils aîné d'Oscar Ier ne semble pas avoir éprouvé une grande peine à plier son caractère aux exigences de sa charge. Le point de soudure entre une habile désinvolture méridionale et l'aisance rustique des manières norwégiennes n'a pas été pour lui bien difficile à trouver.

XI

Un jour suffit pour se rendre compte des monuments et des curiosités que renferme Christiania. La ville, avons-nous dit, est de construction presque moderne. Son principal quartier est une large et longue rue qui va se perdre dans la campagne; elle est bordée de maisons monotones, isolées, habitées par les consuls des puissances étrangères, les professeurs et les savants, qui constituent ici l'élite de la société. La cathédrale, grand édifice, bâtie en forme de croix, ne renferme rien de curieux. L'hôtel des francs-maçons, dont le roi est le grand maître, répond, par l'insignifiance de l'architecture, au déclin général de l'institution. L'antique citadelle enclave l'habitation du gouverneur militaire, les ateliers de construction, le dépôt de l'artillerie et les prisons. Dirigée jadis par les Danois contre la ville, elle arbore fièrement sur ses ruines le drapeau national portant le célèbre écusson norwégien : *de gueules, au lion d'or rampant, armé de la hache et couronné.*

L'obligation qu'imposent les lois du pays au souverain des deux couronnes réunies de résider deux mois par an à Christiania a motivé la construction d'une demeure royale convenable, elle est réservée pour lui seul, et la maison qu'habite actuellement le vice-roi n'est qu'une vaste construction en bois à peine comparable à une de nos sous-préfectures. Le château royal est situé à l'extrémité de la ville, au bout d'une magnifique avenue qui la coupe par le milieu. Si le style ionien de ce grand carré lourd et massif laisse à désirer, en revanche il est impossible de choisir un endroit plus favorable à la construction d'un palais. Le paysage qui l'encadre est d'une beauté saisissante. Au Midi, le fiord étale sa nappe bleue, mouchetée d'une foule d'îlots, garnie de promontoires boisés qui s'échelonnent dans les attitudes les plus variées. Au Nord, le regard se perd dans la longue vallée qui conduit dans l'intérieur du pays. Des deux autres côtés, un troupeau de collines qu'on dirait arrêtées soudain dans leur course vagabonde préservent chaque coin du sol contre la monotonie des lignes horizontales. La ville arrive jusqu'au pied du château ; d'un seul coup d'œil, on peut l'embrasser dans tous ses détails.

Le monument de Christiania où l'on s'arrête le plus longtemps et avec le plus de plaisir, c'est l'Université. La capitale de la Norwége, comme celle de l'Écosse, est une ville où l'on étudie beaucoup, bien et volontiers. Dans l'Europe occidentale, c'est, depuis quelques années, sur les grands spéculateurs et sur les financiers célèbres que se portent la considération et l'influence; ici, ils appartiennent aux savants. A Christiania, on prise plus un penseur érudit, un professeur savant, qu'un gros banquier et un millionnaire.

L'Université norwégienne est de création moderne. C'est en 1811 que Frédérick VI, roi de Danemark, a signé l'ordonnance qui lui sert de charte d'établissement. Frédérick VI a fait plus : il l'a dotée sur ses propres revenus et lui a fait don d'une riche bibliothèque que les soins de l'État et le zèle des particuliers ont depuis considérablement augmentée. L'Université est à la tête du mouvement intellectuel du pays. Du reste, la Norwége, comme tous les pays où a pénétré la Réforme, se distingue par une instruction répandue dans toutes les classes. Il n'y a pas un paysan qui ne sache lire et écrire. Il suffit d'entrer dans un gaard norwégien pendant une des longues veillées de l'hiver pour comprendre le développement intellectuel des masses populaires. A part quelques modifications insensibles, l'étranger qui passe le seuil de la maison est frappé du même spectacle. Le père et les fils travaillent à leurs ustensiles en bois, à leurs outils des champs, à leurs instruments de pêche. Les femmes filent, cardent ou tissent. La grand'mère raconte une vieille saga. Les jeunes filles chantent des chansons nationales qui se rattachent habituellement à des faits historiques. Un vieux soldat ou quelque parente infirme accroupie dans un coin apprend aux petits enfants les lettres de l'alphabet ou bien fait lire les aînés dans une Bible. Chaque paroisse a son école; chaque ville un peu importante, son lycée. Le mouvement se centralise ensuite à Christiania, où des établissements spéciaux, comme l'Institut technologique, sorte de Conservatoire des arts et métiers, les Écoles des mines, forestière, de navigation et de construction navale, etc., s'ouvrent aux jeunes gens qui ont passé la première étape des études; enfin l'Université, qui compte trente-quatre professeurs et cinq cents élèves à peu près.

La vie des étudiants est calme et austère. Les institutions du pays

impriment au caractère des jeunes générations des tendances d'un patriotisme ardent. La Norwége comprend qu'elle a devant elle un avenir, et ceux qui appartiennent à l'avenir s'en inquiètent aussi vivement que ceux qui, par leur maturité, ont la responsabilité du présent. On a souvent reproché au système d'instruction norwégienne de sacrifier un peu trop les études classiques aux connaissances purement utilitaires. Le reproche est spécieux. Il y aurait, en effet, un grand danger de mécaniser ainsi les jeunes esprits en dirigeant exclusivement leur activité du côté de l'application, si l'amour indomptable de la liberté, si un fier et robuste patriotisme ne venaient pas servir de contre-poids à ce que les sciences spéciales et techniques ont en elles de desséchant et d'aride pour le cœur et pour l'imagination. Mais la Norwége entre à peine dans la carrière de l'industrie; elle commence seulement l'exploitation sérieuse de son sol; elle a besoin d'un effort pour atteindre le niveau du progrès agricole et industriel accompli en Europe. Le nécessaire passe avant le superflu ; si les sciences techniques empiètent pour le moment sur les études classiques on en saisit facilement les raisons.

Une des collections les plus intéressantes qu'ait rassemblées l'Université norwégienne est celle des antiquités scandinaves. En général, dans le Nord, on est ardent antiquaire; la mémoire des aïeux jouit d'une grande vénération; on recueille avec respect les reliques qui peuvent servir à éclaircir l'histoire nationale. Les monuments du cabinet archéologique de Christiania se rapportent à des époques antérieures aux plus anciennes chroniques, à la tradition elle-même. Ce sont des couteaux de pierre, des haches de silex, remontant à cette époque où les tribus scandinaves, encore à l'état nomade, ne se servaient, pour fabriquer leurs instruments, que des matières premières qu'ils heurtaient du pied à la surface du sol. Puis apparaissent le cuivre et l'airain, mais en petite quantité et conjointement avec la pierre. On voit qu'un certain nombre de familles se fixent; on commence à effleurer le sol et à trouver les métaux qui d'habitude s'offrent les premiers à l'usage de l'homme. Peu à peu, le métal abonde et se substitue au silex, jusqu'à ce qu'enfin on arrive au fer. Le fer, c'est déjà le commencement de la civilisation, c'est le métal précieux et magique dont l'humanité a forgé le levier qui lui servira à soulever

le monde. L'or n'est rien ; on le trouve à toutes les époques ; la sauvagerie elle-même s'en fait des hochets ; mais son action civilisatrice reste complétement nulle. Mis en possession du fer, l'homme ne reconnaît pas tout d'abord sa bienfaisante destinée. Il commence par s'en servir surtout pour la destruction de ses semblables. Dans la collection de Christiania, les haches, les marteaux, les flèches, les fers de lance, les arcs en fanons de baleine, les glaives, les dagues, les poignards s'entremêlent avec des bijoux en or, ciselés, guillochés, d'un travail exquis, des colliers de femme, des pendants d'oreille, des bracelets, des bagues, des plaques de ceinture, etc. Des fétiches en pierre ou en ambre, monstrueux de laideur, grimaçant l'épouvante, apparaissent au milieu de tables chargées d'inscriptions runiques où les faits de l'histoire dorment enveloppés dans le mystère comme les papillons dans leurs coques de chrysalide. Le sol des pays scandinaves est riche de ces sortes de reliques. Lorsque saint Olaf établit le christianisme à coups de hache dans le Nord, les idolâtres, qui tenaient encore intérieurement à la foi de leurs ancêtres, enfouirent dans la terre tous les objets qui se rapportaient à l'ancien culte. Aujourd'hui, le laboureur les découvre en traçant son sillon. L'État interdit, sous les peines les plus sévères, l'exportation et la vente des antiquités. Le Musée exerce un droit de préemption sur tous les objets de ce genre, et il en use d'une façon très-satisfaisante pour les détenteurs.

A côté de ces souvenirs que restituent aujourd'hui les cachettes et les tombes, le Cabinet de Christiania abonde en objets non moins curieux et datant d'une époque plus récente. Ce sont des calendriers scandinaves, encore aujourd'hui en usage chez les Lapons. Ils sont formés de planchettes en bois de hêtre, de sapin ou de chêne, divisées de façon à indiquer le mouvement du soleil, de la lune et des astres. Les divisions renferment des hiéroglyphes moins difficiles à déchiffrer que ceux de Memphis : un loup ou un ours désignent l'hiver ; des pâquerettes annoncent le printemps ; un soleil gros et joufflu représente l'été. Près de là, le bijou favori du peuple norwégien attire plus particulièrement l'attention : ce sont d'énormes couronnes en argent ou en cuivre argenté, ornées de pierres, par lesquelles les jeunes fiancées remplacent la symbolique guirlande de fleurs d'oranger. On s'arrête aussi volontiers devant les terribles couteaux norwégiens, ces fameux

couteaux qu'aujourd'hui encore les hommes du peuple portent à leur ceinture. C'est avec cette arme qu'anciennement les paysans terminaient leurs querelles. On stipulait d'avance à quelle profondeur il était permis d'enfoncer le fer; on enveloppait d'une lanière de cuir la lame jusqu'à l'endroit désigné; on attachait ensuite les deux champions à la ceinture l'un de l'autre, et le combat s'engageait. Celui qui pratiquait à son adversaire des entailles plus favorables à l'épanchement du sang obtenait la victoire; mais, habituellement, le vainqueur était tout aussi endommagé que le vaincu.

XII

Un singulier sentiment de repos et de bien-être s'empare du voyageur qui, du sein d'une des grandes métropoles de l'Occident, se transporte tout à coup en Norwége. Ici, peu d'agitation. Un calme grave et recueilli préside à la destinée de cette nation où les villes sont peuplées d'hommes de science et où les campagnes appartiennent exclusivement aux paysans, aux hommes de la terre. Avec un climat un peu moins rigoureux et un sol moins aride, les deux royaumes scandinaves formeraient à eux seuls une puissance de premier ordre, car ce n'est pas l'espace qui leur manque. La Suède et la Norwége réunies ont une superficie de 13,798 milles carrés, dont 8,046 reviennent à la Suède et 5,752 à la Norwége. La Russie seule en Europe arrive à des chiffres aussi élevés. Mais la population scandinave n'est pas proportionnée au vaste espace qu'elle occupe. La Suède ne compte que 3,660,000 habitants; la Norwége en a 1,480,000, ce qui donne 412 habitants par mille carré en Suède, 257 en Norwége. La population, du reste, se groupe d'une façon fort irrégulière dans les provinces des deux États. Tandis que dans la Scanie suédoise (Malmoë-Laen) 6,241 habitants s'entassent sur un mille carré, dans le Finmark norwégien, on en rencontre à peine 37 sur la même étendue. Ces chiffres ont leur raison dans le climat, dans la stérilité du sol, ainsi que dans les marais et dans les bois qui usurpent la place de l'homme. En Suède, l'œil, de temps à autre, peut encore suivre des lignes horizontales; on y voit des plaines de 900 milles carrés de superficie,

comme celles de Tornéo, d'Angermanie et du lac Wenner. En Norwége, les montagnes ont presque tout envahi; les vallées ne sont pour la plupart que d'étroites gorges. La moitié du pays est élevée de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer; un trente-deuxième est couvert de neiges éternelles. En Suède, un douzième au plus atteint une pareille élévation. Cela suffit pour donner à ce dernier pays une supériorité en agriculture sur son allié. A son tour, la Norwége l'emporte dans la marine, le commerce et la pêche, grâce à ses baies multipliées et profondes, grâce surtout à l'énorme développement de ses côtes. A les considérer de près, on voit que les deux pays ne peuvent ni ne doivent vivre isolément; la nature les a créés pour se compléter l'un l'autre; quelles que soient les conditions de la séparation, elle ne peut amener que des désavantages réciproques.

La proximité de la mer facilite, en Norwége, les communications que l'inégalité du sol rendrait trop pénibles. Les fleuves mêmes, malgré leur longueur, sont rarement navigables, à cause des cataractes et des rochers qui les encombrent. Mais la configuration des deux pays a beau être différente, le peuple qui les habite est identique; c'est la même race; la langue se divise en deux dialectes du même idiome; il y a une même histoire; si des luttes ont séparé les deux nations dans le passé, les chances de leur avenir se confondent. La seule race hétérogène en Norwége, c'est celle des Lapons, population nomade, rebelle à la civilisation, et qui, comme telle, diminue tous les jours. Son chiffre s'élève actuellement à 18,500 âmes. En revanche, la race dominante augmente en proportion considérable. La monarchie suédo-norwégienne a dépassé aujourd'hui de beaucoup le chiffre qu'enregistrait la Suède, lorsqu'elle était à l'apogée de sa puissance et que la Finlande, les provinces baltiques et la Poméranie, faisaient partie de ses domaines. Ainsi, en 1751, la Suède seule, sans compter la Finlande, avait 1,700,000 habitants. Un siècle plus tard, deux millions étaient venus s'ajouter à ce chiffre. En 1769, la Norwége comptait 738,000 habitants; aujourd'hui, la population a doublé. Les statistiques norwégiennes ne sont point encore achevées au point de vue de la classification professionnelle du peuple; mais nous savons qu'en Suède c'est l'agriculture qui tient le haut rang; elle y occupe 76 hommes sur 100 (c'est 60 pour 100 en France, et 22 pour 100 en Angleterre). L'in-

Karl Girardet, d'après Ch. Giraud

Whitehead, sc.

PAYSANS NORWÉGIENS.

dustrie, en revanche, n'y compte que 9 1/2 pour 100, tandis qu'elle est représentée par 46 pour 100 en Angleterre et par 33 pour 100 en France. Depuis le seizième siècle, le peuple scandinave professe la religion évangélique luthérienne; les autres cultes n'y rencontrent que de rares adeptes.

XIII

La Norwége ne jouit d'une existence propre que depuis la moitié d'un siècle à peine. Son industrie n'a pas encore eu le temps de se développer. Ce ne sont pas pourtant les matières premières qui lui font défaut; le bois, le fer, le granit, le marbre, l'albâtre s'y rencontrent en abondance, et tous ces matériaux sont de première qualité. Mais jusqu'ici, non-seulement l'exportation des produits fabriqués est peu importante, mais encore leur consommation à l'intérieur est restreinte. Le caractère austère et les modestes besoins du peuple norwégien contribuent peu à développer et le luxe et le goût. Seule, la fabrication de l'eau-de-vie s'opère sur une échelle considérable; elle a même pris dans les derniers temps une extension si menaçante pour l'hygiène du pays, que l'État a cru devoir intervenir et opposer des entraves fiscales aux rapides progrès des distilleries.

L'établissement des chemins de fer en Norwége rencontrera de grands obstacles à cause de la nature de son sol. Pourtant une voie ferrée a déjà été livrée au public en 1854. Elle aboutit d'un côté aux bassins de la rade de Christiania et de l'autre au lac Miosen, réunissant ainsi le Skager-Rack au Logen, qui traverse la longue et riche vallée de Gulbrandsdal. Le chemin de fer a été construit par une compagnie anglo-norwégienne.

L'exploitation des mines fournit à la Norwége d'abondantes ressources. Le pays produit environ 20,000,000 de kilogrammes de fer, 42,000,000 de kilogrammes de cuivre, et au delà de 12,000 kilogrammes d'argent. La valeur totale du produit des mines s'élève à 5,200,000 francs.

Les importations de la Norwége consistent en blé, en café, en sucre et en tabac; peu de soieries, peu d'articles de luxe. En revanche, elle

exporte du poisson dans les contrées méditerranéennes, du fer aux États-Unis et au Danemark, du bois en Angleterre, en France et en Espagne. Ces objets si peu nombreux d'exportation suffisent néanmoins à entretenir un grand mouvement commercial. La navigation du pays s'accroît tous les jours et l'emporte sur celle de la Suède. Ainsi, en 1834, la Norwége possédait 2,165 navires, jaugeant environ 90,000 tonnes; en 1854, elle en comptait 4,809, jaugeant 240,000 tonnes; tandis que la Suède qui, en 1834, armait 1,740 navires de 69,000 tonnes, vingt ans plus tard n'est arrivée qu'au chiffre de 2,783 navires jaugeant 130,000 tonnes.

Quoi qu'il en soit, ces chiffres sont assez éloquents pour faire comprendre les ressources maritimes des deux royaumes. D'ailleurs, les traditions nautiques sont d'ancienne date dans la patrie des Wikings normands. Les chroniques citent un traité conclu, en 1295, entre le roi de France Philippe le Bel et le roi Érik VIII, traité en vertu duquel ce dernier s'engage à fournir à son allié, moyennant subside, une flotte de cent navires et de deux cents galères pouvant transporter 50,000 soldats.

Depuis cette époque, la Norwége, si prospère alors, n'a fait que déchoir. Pendant des siècles, elle n'a vécu que de misères et de calamités. Lors de l'Union de Calmar, elle était tombée dans un tel état d'appauvrissement qu'elle fut déclarée province du Danemark, attendu qu'elle n'avait pas de quoi subvenir à la dépense d'une royauté. Sous la domination danoise, elle fut criblée d'impôts et de taxes, ce qui n'empêcha pas l'État métropolitain de contracter des dettes considérables dont une partie (17,000,000 de francs), après le dernier traité de Kiel, fut transférée au nouvel État norwégien. A peine libre, la Norwége débuta d'une façon désastreuse dans la carrière financière. Son commerce et sa navigation étaient anéantis; un papier-monnaie discrédité inondait le pays. Le gouvernement fonda une Banque nationale; de son côté, la population fit des sacrifices auxquels elle se résigna d'autant plus volontiers que désormais elle travaillait pour sa propre prospérité. Enfin, en 1842, on réussit à rétablir la valeur du papier-monnaie, à placer avantageusement les emprunts publics. Aujourd'hui, bien que les dépenses de l'État dépassent encore le budget ordinaire voté par le Storthing, grâce à une sage administration et à une vigilante sur-

veillance de l'Assemblée nationale, le déficit, en 1854, atteignait à peine le chiffre de 720,000 francs.

XIV

Si l'on veut se rendre un compte exact de l'état actuel de la Norwége, il faut remonter à l'époque assez récente de son affranchissement. Il entrait dans la politique personnelle de Bernadotte, couronné sous le nom de Charles-Jean XIV, de joindre la Norwége à la couronne de Suède. Ce fut le prix que l'ancien lieutenant de Napoléon demanda à l'Angleterre et à la Russie pour entrer dans la coalition de la Sainte-Alliance. L'Angleterre, engagée dans une lutte gigantesque, consentit à céder ce qui ne lui appartenait pas. Le traité du 13 mars 1813 garantit à Bernadotte la possession de la Norwége. Peu de temps après, la Prusse, qui venait de trahir la France, donna son adhésion à cet acte si ardemment désiré par le prince royal de Suède. Napoléon, lui, n'offrait que la Finlande; c'est une offre qui aurait été acceptée, si la Suède avait eu à sa tête un prince comprenant les intérêts réels du pays et effaçant sa personnalité devant la grandeur du pays. Mais il n'en était point ainsi à Stockholm; la Suède fit cause commune avec les ennemis de la France. Le roi de Danemark, Frédéric VI, restait fidèle à son alliance avec Napoléon; mais, après les premiers désastres de la Grande-Armée, envahi lui-même par un corps de Suédois, de Russes et d'Allemands, il dut, le 14 janvier 1814, signer un traité par lequel il renonçait solennellement à la Norwége.

Au profit de qui s'accomplissait cette renonciation?... Au profit de la Suède, disaient Charles-Jean et les diplomates de la Sainte-Alliance; — au profit du peuple, de l'indépendance nationale, s'écriaient les Norwégiens, humiliés qu'on disposât ainsi de leur destinée sans leur consentement. Le prince Chrétien, qui exerçait les fonctions de vice-roi à Christiania, s'appuyant sur les vœux du pays, se déclara régent et proclama l'indépendance de la Norwége. Les représentants du peuple se réunirent à Eiswold et rédigèrent une constitution, qui fut adoptée le 17 mai 1814. Avant tout, on commença par supprimer les causes des calamités qui, depuis si longtemps, pesaient sur la Norwége. La

noblesse fut abolie, non pas malgré la tradition, mais à cause de la tradition qu'elle laissait après elle. En fait de nobles, on ne connaissait que des Danois qui, durant plusieurs siècles, avaient durement administré le pays, ou bien des Norwégiens de haute lignée qui, au lieu de rester chez eux, vivaient à Copenhague et y frayaient avec les oppresseurs de la patrie. Après avoir ainsi éloigné les éléments parasites, la Norwége prit la résolution de s'administrer elle-même; dans ce but elle se donna une constitution démocratique qui, depuis quarante ans, sauvegarde les libertés du pays.

Les principales dispositions de la constitution norwégienne portent l'empreinte des plus libéraux principes, mais en même temps de la défiance et de l'exclusivisme au point de vue religieux. Le peuple sortait de l'oppression; la loi fondamentale s'en est ressentie; elle a un caractère essentiellement défensif, méfiant, ombrageux jusqu'à la minutie. C'est qu'il ne s'agissait pas seulement de fonder l'ordre et la liberté, il fallait surtout prévenir le retour de l'arbitraire et des usurpations. La constitution de la Norwége étant républicaine et le gouvernement monarchique, il a semblé nécessaire de multiplier les garanties afin de prévenir les empiétements de l'autorité royale, déclarée implicitement suspecte presque à chaque article de la loi. Entre le monarque et la nation s'interpose, dans presque tous les rapports, l'Assemblée législative (le Storthing), qui, seule, dans le pays, jouit du pouvoir souverain. Le droit de pétition directe n'existe même pas; avant d'arriver au trône, la requête de tout citoyen passe par les mains de l'Assemblée nationale. Le roi est le chef du pouvoir exécutif; mais il est obligé d'avoir auprès de lui, lorsqu'il réside en Suède, un ministre et deux conseillers d'État norwégiens, qui sont changés tous les ans, avec lesquels il confère sur les affaires du pays.

Chaque année, le roi de Suède est obligé de passer deux mois dans la capitale de la Norwége. Il laisse alors toute sa cour habituelle à Stockholm; son entourage est purement norwégien. Il n'y a pas bien longtemps qu'un uniforme suédois faisait mauvais effet dans les rues de Christiania. La loyale modération du successeur de Charles-Jean a sensiblement adouci l'irritabilité des deux pays limitrophes. Pourtant, aujourd'hui encore, la Norwége accepte avec empressement tout ce qui peut la distinguer de la Suède. Que n'a-t-elle pas fait pour avoir son

pavillon, son ordre de chevalerie, ses poids et mesures, ses monnaies à elle? Il y a deux ans, elle est allée jusqu'à demander d'avoir des consuls en Suède, afin de veiller au salut de ses nationaux. Elle comprend néanmoins les énormes avantages qui résultent de son alliance avec la Suède; mais les préjugés populaires sont tenaces, et l'erreur est plus prompte à s'établir qu'à disparaître.

XV

Les affaires étrangères et le commandement des troupes appartiennent au roi. Malgré cela, le Storthing jouit de pouvoirs prépondérants. L'élection à l'Assemblée nationale est à deux degrés. Tout citoyen âgé de vingt-cinq ans, domicilié depuis cinq ans au moins dans le pays, prend part au vote, s'il remplit une des trois conditions suivantes : 1° s'il est ou s'il a été fonctionnaire de l'État; 2° s'il possède ou s'il afferme en Norwége une terre inscrite au cadastre; 3° enfin s'il est propriétaire d'un immeuble de 900 francs au moins dans un port ou dans une ville de commerce. Les municipalités dans les villes, les maires ou les curés dans les campagnes, dressent les listes électorales et reçoivent le serment de fidélité à la constitution. Le corps électoral se rassemble de droit tous les trois ans, sans que le roi ait besoin de le convoquer. On commence par donner aux électeurs connaissance de la loi fondamentale ; puis ils choisissent dans les villes deux mandataires, dans les campagnes un seul sur cent votants. Ces mandataires nomment les membres du Storthing, lequel se compose de soixante-dix représentants au moins et de cent au plus. Tout électeur peut envoyer son vote par écrit. A trente ans, ou encore après dix ans de résidence dans le royaume, on acquiert le droit de faire partie de la Diète. Tout individu désigné ne peut refuser le mandat. Les paysans, qui sont les vrais souverains de la Norwége, envoient les deux tiers des députés à l'Assemblée nationale ; le reste est fourni par les villes. La session législative commence habituellement le 1er février et dure jusqu'à la fin d'avril. Mais le roi peut convoquer une assemblée extraordinaire , à condition que les actes seront régularisés par le Storthing suivant.

Après que la Diète a vérifié ses pouvoirs, elle se divise en deux chambres : le *Loghthing*, ou chambre haute, composée d'un quart de la représentation, et l'*Odelsthing*, ou chambre des communes, qui comprend le reste. Les projets de lois sont d'abord proposés à l'Odelsthing par un membre ou par un conseiller d'État; quand une loi est acceptée, elle est renvoyée au Loghthing, qui, après l'avoir examinée, la soumet à la sanction royale. Si le Loghthing rejette la loi, les deux chambres se réunissent en une seule, et le sort du projet se décide à la majorité des voix. Le roi exerce le *veto* suspensif; mais tout projet accepté par trois Storthings successifs acquiert force de loi et peut se passer de sanction royale. Quand il s'agit de questions de jurisprudence, la Diète, par déférence pour la magistrature, manque rarement de recourir à l'avis de la Cour suprême.

Le Storthing se recrute dans toutes les classes de citoyens, employés ou militaires, membres du clergé ou paysans, négociants ou professeurs. L'expérience et l'aptitude chez tous ces membres peuvent être diverses; l'amour de la liberté, la probité rigide, le soin de la chose publique, sont chez tous les mêmes. L'Assemblée est un groupe indépendant et libre, où l'on chercherait en vain une gauche et une droite, des opposants et des ministériels. Le mot de « tactique parlementaire » est inconnu dans l'enceinte des législateurs norwégiens. La tribune n'existe pas; chacun parle de sa place; les questions et les réponses se succèdent comme dans un colloque sérieux où les interlocuteurs mettent en commun leurs lumières. Le débat épuisé, on se lève pour l'adoption, on reste assis pour le rejet. Pas d'orateur en dehors de la Diète pour soutenir les propositions de la couronne. Le roi a vainement demandé l'admission d'un défenseur officiel de ses projets. Les propositions royales ne jouissent que d'un avantage, c'est d'être l'objet d'une cérémonie particulière. Elles sont annoncées la veille; un conseiller d'État, en habit de cour, se présente aux portes de l'Assemblée; on les lui ouvre à deux battants; six membres du Storthing l'introduisent; le président et la Diète le reçoivent debout. Le conseiller lit les lettres patentes qui l'autorisent à soumettre le projet royal à la délibération du Storthing, puis il le dépose sur le bureau et quitte la salle. Les six membres qui l'ont reçu à son entrée le reconduisent jusqu'à la porte. La proposition est renvoyée au comité,

puis présentée au débat, tout comme les autres projets qui émanent de l'initiative parlementaire.

La popularité du Storthing est immense. Ses séances sont ouvertes à tout le monde, et le public norwégien qui se plaît à les fréquenter conserve la tenue calme et austère qui distingue les représentants de la nation. La Norwége étant un pays où les fortunes individuelles sont très-modiques, les députés reçoivent une indemnité de quinze francs par jour.

A la tête de l'administration nationale se trouve le conseil d'État, qui remplit ainsi l'office du conseil des ministres. Les membres du Loghthing, réunis à la Cour suprême de justice, constituent la Haute-Cour, qui juge toutes les affaires renvoyées devant elle par l'Odelsthing contre les membres du conseil d'État, du conseil suprême ou de la Diète. Seul, le roi échappe aux dangers d'une mise en accusation; ses ministres répondent pour lui.

La loi qui régit la presse est peu compliquée; il n'y a ni autorisation préalable, ni timbre, ni cautionnement. Trois éléments sont nécessaires pour constituer un délit de presse : l'évidence des termes, la mauvaise intention, la fausseté des allégations. Les tribunaux ne peuvent poursuivre qu'en cas de trahison de l'État, de blasphème contre la religion luthérienne, de diffamation contre les particuliers. L'attitude de la presse norwégienne est, en général, digne, modérée. Le régime de la liberté a fait naître chez les Norwégiens le sentiment de la responsabilité et leur a inspiré celui de la mesure dans leurs actions. Au temps où ils étaient asservis, l'oppression engendrait forcément chez eux la haine et, à défaut de la libre parole, la sombre et ténébreuse calomnie.

XVI

Tels sont les traits distinctifs de la constitution que la Norwége s'était donnée en proclamant son indépendance. Mais le prince Charles-Jean s'était déjà emparé de la forteresse de Frédérikstadt, et de la voie qu'il allait suivre dépendait l'adoption ou le rejet de la loi fondamentale du pays. Pourtant une lutte n'entrait point dans ses vues; elle pouvait compromettre sa popularité auprès des deux peuples à la fois.

Il entra en négociation. Le premier article qu'il proposa, ce fut le maintien des institutions que le pays venait de fonder. La Norwége vit là un moyen de donner aux nouvelles lois une garantie de stabilité; elle accepta. Le 10 novembre 1814, le prince royal prêta serment, à Christiania, au nom de son père adoptif Charles XIII. Il fit plus; il se mit tout d'abord à se montrer prodigue de sympathies à l'égard des Norwégiens et à se constituer leur défenseur dans tous les dissentiments qui éclataient entre eux et les Suédois. Bernadotte, dans son for intérieur, n'était pas rassuré pour l'avenir. La Sainte-Alliance pouvait se rappeler que le lieutenant de Napoléon portait une indélébile origine révolutionnaire; elle pouvait trahir ses promesses. Au cas extrême où la Suède lui échapperait, il aurait voulu se retrancher en Norwége et s'y tailler un royaume indépendant auquel il aurait d'avance assuré la liberté. Mais ce système de bascule fut de courte durée. A peine Charles-Jean eut-il senti que sa position en Suède s'affermissait, que les inconvénients résultant de la différence entre les deux constitutions de la Suède et de la Norwége se dressèrent dans son esprit. Le tort évidemment tombait sur celle des deux lois qui était la plus libérale. C'était donc à la constitution norwégienne qu'il fallait s'attaquer. A partir de ce moment, une guerre sourde fut déclarée au pacte fondamental juré à Christiania. A son avénement au trône, Charles-Jean ne dissimula plus ses intentions. Le Storthing de 1821 reçut une série de propositions royales, à la tête desquelles figuraient le rétablissement de la noblesse, celui du *veto* absolu et le droit pour le roi de nommer à tous les emplois civils et militaires. Tous les moyens furent mis en avant pour gagner ou pour intimider les membres de l'Assemblée. Le Storthing repoussa énergiquement le premier projet et ajourna les autres à la prochaine réunion.

Les trois années qui suivirent s'écoulèrent dans l'agitation et l'inquiétude. La Norwége voyait qu'on en voulait à ses libertés. Loin de s'unir moralement avec la Suède, elle couvait d'âpres et haineuses méfiances contre sa voisine. Le Storthing de 1824, appelé à délibérer sur les projets du roi, les repoussa à l'unanimité. Un camp réuni sur la frontière ne réussit pas à influencer la Diète. Quant à la théorie de la constitution octroyée que le chef de l'État mettait en avant afin d'établir son droit de la modifier, le pays n'en voulait pas seulement entendre

parler. La Norwége affirmait ne devoir sa Constitution qu'à sa seule volonté et à sa seule initiative.

Cinq années se passèrent ainsi dans des tiraillements également funestes pour les deux pays. L'irritation des esprits en vint à ce point qu'en 1829 le pouvoir exécutif de la Norwége faisait déjà disperser, à coups de sabre, à Christiania, les rassemblements qui se formaient. Le sang des citoyens avait coulé. Les habitants adressèrent leurs plaintes au Storthing, qui fut encore plus libéral que les précédents. L'Assemblée vota une adresse contenant d'amères récriminations contre le roi. Le débat allait prendre une direction dangereuse pour les deux partis, lorsque soudain éclata à Paris la Révolution de Juillet. L'histoire, en renversant une dynastie, inflige par cela même un avertissement salutaire à toutes les autres. Le roi fit de la conciliation. Mais la paix ne se rétablit qu'à la surface. La nation n'avait plus confiance dans son gouvernement; l'exaspération engendra des opinions exagérées; il se forma un parti d'ultra-norwégiens qui allèrent jusqu'à demander la séparation complète entre leur patrie et la Suède. Erreur insensée dont la conséquence eût été la ruine de la Norwége, et que la Russie, intéressée à l'affaiblissement de ses voisins scandinaves, encourageait par ses ténébreuses menées. Les patriotes éclairés, pour opposer une digue aux funestes égarements du parti extrême, se tournèrent vers le roi, qui regagna ainsi une partie de son influence, sinon de sa popularité. Charles-Jean se servit de cette circonstance pour toute autre chose que pour calmer les justes susceptibilités des Norwégiens. Il vint en personne au Storthing de 1839 et renouvela sa demande de *veto absolu*. Quoique la Diète fût cette fois composée d'hommes modérés, de partisans de la couronne, elle persista dans son refus. Elle ne consentit qu'à nommer un comité extraordinaire composé mi-partie de Suédois et de Norwégiens, lequel fut chargé de s'entendre sur les moyens de resserrer les liens entre les deux pays. Le comité prit son temps; il mit cinq ans à réfléchir et à délibérer, et lorsque enfin, en 1844, il formula une première esquisse de son projet, le roi Charles-Jean venait de mourir.

L'avénement au trône d'Oscar Ier ouvrit l'ère d'une franche conciliation. Le nouveau souverain n'était pas accessible à ces craintes puériles sur l'avenir de sa dynastie qui avaient travaillé son prédécesseur. Il

pensait, d'ailleurs, que le meilleur, l'unique moyen d'affermir son trône, c'était de rester fidèle aux engagements pris envers le pays, d'apporter des soins constants à la conservation de ses libertés, au développement de son progrès matériel et moral. La conduite d'Oscar Ier envers les Norwégiens était de nature à leur inspirer confiance; mais la confiance, tenue tant d'années en alarme, demandait du temps pour se rétablir sur une base inébranlable. Chaque année amène pourtant, sous ce rapport, de sensibles améliorations. Le fils aîné du roi est nommé vice-roi; le prince Charles est donc appelé à appliquer à la Norwége la politique de loyauté et de conciliation que lui a tracée son père.

XVII

La Norwége est en progrès réel; le bien-être dont elle jouit est patent. Les charges qui pèsent sur le pays sont, toutes proportions gardées, moins lourdes que partout ailleurs. L'impôt foncier n'existe pas en Norwége; les revenus de l'État sont perçus sous forme d'impôts indirects. Les droits de douane seuls y entrent pour 61 pour 100. La mine de Kongsberg, propriété de l'État, figure pour 3 pour 100 dans le revenu national. En 1854, la somme totale des revenus se montait à 20,340,000 francs. Sur cette somme, 6,000,000 environ sont distraits pour le service de l'armée et de la marine. Dans ces derniers temps, la Norwége a pu, sans recourir aux emprunts, faire face aux armements nécessités par la guerre entre les puissances occidentales et la Russie. La Norwége fournit les cinq dix-septièmes de l'armée commune. Au reste, le système militaire norwégien diffère essentiellement de celui qui est en vigueur dans la Suède. L'armée, composée de 14,000 hommes, ne compte que 2,000 enrôlés; le reste du contingent est fourni par la conscription. Tout homme de vingt-deux à vingt-neuf ans est soumis à l'impôt du sang. La durée du service est de cinq ans pour l'infanterie, de sept ans pour la cavalerie et l'artillerie. Le soldat entre ensuite pour trois ans dans la réserve, puis pour deux ans dans l'arrière-ban de la landwarn. La réserve, forte de 8,800 hommes, et la landwarn, qui en comprend 30,000, ne se réunissent que pendant six jours par an et ne font pas de service hors du pays. De plus, dans les

principales villes, les bourgeois forment une garde nationale destinée au besoin à la défense des places et des forteresses.

La Norwége, pépinière de marins intrépides et passionnés, apporte, pour sa part, à la défense commune, 3 frégates dont 1 à hélice, 5 corvettes, 126 chaloupes canonnières, 6 bricks ou goëlettes, 5 bateaux à vapeur à roues dont 3 servent de paquebots; total 145 bâtiments armés de 450 canons. Le plan adopté par le Storthing, en 1835, augmente encore d'un tiers les chiffres précités. Le personnel de la marine norwégienne se compose de deux corps fixes, destinés l'un au service militaire proprement dit, l'autre au service des constructions. Ces deux corps forment 530 hommes, dont 87 officiers. Quant aux matelots, tout citoyen né dans un district avoisinant la mer est soumis à l'inscription maritime. Enrôlé à l'âge de seize ans, il reste en activité ou en disponibilité jusqu'à l'âge de trente ans, après quoi il passe dans la réserve. Pendant les quatorze ans que dure l'inscription effective, le matelot peut être appelé à faire cinq expéditions. La classe des marins effectifs comprend 50,000 hommes; celle de la réserve se monte à 32,000. L'introduction de la vapeur modifiera prochainement l'organisation de la flotte.

XVIII

Nous ne connaissons pas de pays où la nature se révèle sous des aspects d'un pittoresque plus riche et plus varié que dans la Norwége; nous n'en exceptons pas même les contrées alpestres. Cependant, l'hiver, quand cette nature cache ses charmes sous un voile de neige, le séjour doit être singulièrement triste et monotone. On ne trouvera donc pas extraordinaire que le prince Charles, après avoir, pendant la belle saison, exercé les charges de la vice-royauté, s'empresse de revenir pour le reste de l'année à Stockholm, où l'attendent ses relations de famille et où se trouvent ses intérêts d'héritier présomptif de la couronne de Suède. Mais les Norwégiens ne voient pas ces absences d'un bon œil; ils voudraient retenir le vice-roi constamment chez eux, et il est fort possible que ce désir donne lieu à une proposition spéciale du Storthing. La motion paraîtra toute naturelle. Où peut-on être mieux

qu'en Norwége? Le vice-roi ne se trouve-t-il pas bien au milieu d'une population qui l'entoure de ses sympathies et qui répond si bien à ses désirs de popularité? Certes, pensent les Norwégiens, il n'y a pas tant d'agrément à Stockholm. Il est probable que, de leur côté, les Suédois professent les mêmes idées à l'égard de Christiania. Ces petites rivalités ne manquent pas, du reste, une occasion pour éclater au grand jour. Cela fait une position singulière au vice-roi; il consacre ses étés à prouver aux Norwégiens qu'ils ont raison et ses hivers à démontrer aux Suédois qu'ils n'ont pas tort.

La physionomie des deux cours est bien tranchée; celle de Christiania n'offre aucune analogie avec celle de Stockholm. Cela tient d'abord à la nature des deux pays. L'aristocratique Suède a des traditions séculaires qui conviennent essentiellement à l'éclat du système monarchique; la Norwége, pays de démocratie jeune et à peine entré dans la vie indépendante, admet une royauté légale, mais la justifie peu par ses mœurs et le caractère de ses institutions. La personnalité du roi Oscar et celle de son fils aîné ne sont pas non plus sans influence sur l'aspect que présentent les deux cours. Et puis est-on bien sûr que ce qu'on voit à Christiania soit bien une cour? La grande maison en bois qu'habite le vice-roi ne ressemble à rien moins qu'à une habitation princière. Le petit château d'Oscarshall, à une demi-lieue de la ville, est un petit pavillon de chasse, un joujou dans le style gothique, dont le principal charme réside dans la beauté exceptionnelle du site. Le castel mignon occupe le sommet d'une colline boisée; des avenues percées dans les hautes futaies qui l'entourent ouvrent à tout instant des échappées inattendues, des paysages d'une variété infinie, où les montagnes, la végétation, les rochers, les prairies, la mer, apportent chacun leur part de richesse et d'harmonie. Le vice-roi n'use pas même de cette habitation de campagne; il lui préfère une grande ferme qu'il possède aux environs, vrai gaard norwégien peint en rouge, triste et dénudé à l'intérieur, et dont la simplicité correspond davantage aux mœurs du pays.

Le caractère intime de la cour de Christiania est aussi difficile à saisir. C'est un mélange d'étiquette et de sans-gêne, de familiarité et de roideur, de réceptions cordiales et d'accueils hautains, où l'on a de la peine à se retrouver. Le vice-roi est un brillant cavalier, qu'on se figure

aisément chargeant l'ennemi à la tête d'un régiment de dragons, et qui conserve les allures franches et dégagées d'un homme qui, depuis son enfance, a voué sa vie au rude métier des armes. Sa conversation est rapide, tumultueuse; la parole devance sa pensée et l'imagination colore vivement ses récits. Dans l'intérieur de son cabinet d'étude, on aperçoit un chevalet supportant des compositions d'une exécution facile, des cartes géographiques du pays faites à la main; le tout signé du nom de « Carl. » Dans son salon de réception, les manières de l'homme que vous avez vu tantôt si dégagé se nuancent d'une teinte de cette roideur dont en général tous les princes allemands sont la vivante incarnation. Lequel de ces deux modes d'existence lui sourit davantage, on ne saurait trop le dire; quel que soit l'aspect sous lequel il se présente, la contrainte lui semble étrangère. L'entourage du prince se compose de jeunes gens appartenant à l'armée, qui ont l'air de hardis cavaliers, d'intrépides chasseurs, de joyeux compagnons, et à qui l'existence à l'air libre semble préférable à la vie soucieuse que réclament les affaires de l'État.

Il est certain que le prince Charles a contribué beaucoup pour sa part au rétablissement de la confiance réciproque entre la Suède et la Norwége. Sa brusque et aimable franchise, son extrême accessibilité, ses conversations familières avec les paysans, sa générosité envers les ouvriers et les soldats, exercent un charme irrésistible sur les Norwégiens. La popularité dont le vice-roi jouit parmi ses administrés est incontestable. Cette popularité si facile à conquérir quand on veut bien s'en donner la peine, si douce à savourer et pourtant si dangereuse quand on est héritier du trône, le peuple ne demande pas mieux que de l'accorder à ceux qui doivent le gouverner plus tard; mais il s'attend à ce que les avances qu'il fait à un prince royal lui soient un jour largement remboursées par le futur souverain. Que de fois n'a-t-on pas vu dans l'histoire ces sortes d'engagements protestés le lendemain de l'avénement au trône! Le pouvoir a-t-il donc véritablement ses exigences fatales?

XIX

Le 3 septembre, le vice-roi invite le Prince Napoléon à faire une excursion dans l'intérieur du pays. Le but du voyage est une visite aux mines de Kongsberg, situées à une vingtaine de lieues de Christiania. Quelle que soit la partie que l'on parcourt de cet admirable pays, on est sûr d'avance que la beauté du paysage ne fera jamais défaut au voyageur. Les petits chevaux norwégiens, attelés pour la plupart quatre de front comme dans les quadriges antiques, vous emportent avec rapidité à travers des contrées richement boisées, mouvementées à l'infini, coupées par des vallées, sillonnées de rivières, offrant à chaque instant des échappées inattendues, avec la mer au fond et les crêtes bleuâtres des montagnes en face. La population et les maisons qu'elle habite ajoutent à la douce gaieté du paysage. Nulle trace de misère; partout une aisance modeste, un bien-être réel, des physionomies calmes et sereines, des paysans qui saluent avec une expression de bienveillante dignité; des jeunes filles blondes, proprement vêtues, et qui, du seuil de leur maison, vous regardent passer presque avec un sourire de connaissance; des enfants qui interrompent leurs jeux et qui courent de toute la vitesse de leurs jambes pour vous ouvrir la barrière qui ferme la route à l'entrée de chaque village. Tout le monde a l'air joyeux de voir un étranger visiter la Norwége; c'est à qui cherchera le plus à augmenter la masse de ses impressions favorables et de ses bons souvenirs. Ces aimables efforts sont couronnés de réussite; on quitte les pays scandinaves rempli des plus douces impressions de cette hospitalité si fine, si exquise, qui ne va jamais jusqu'à l'obséquiosité.

La ville de Kongsberg est peuplée de cinq mille habitants. Ce sont presque tous des ouvriers mineurs ou des employés des divers établissements que l'État y possède. Une splendide réception est faite aux deux princes; la population les accueille aux flambeaux. Bientôt elle envahit les abords de la maison où ils s'arrêtent; les paysans pénètrent à l'intérieur, donnent des poignées de main aux deux hôtes qui viennent les visiter, et entrent avec le vice-roi dans un colloque familier sur l'état de leurs affaires.

Le lendemain, au lever du soleil, tout le monde se rend aux mines. Elles sont éloignées d'une lieue de la ville, dans la montagne de Storo-Ausen, contre-fort de celle de Zonsknudden, et situées au milieu d'un paysage qui est un des plus beaux de la Norwége. Découvertes en 1621 par un pâtre à qui le hasard avait fait trouver un morceau d'argent natif à fleur de terre, les mines de Kongsberg devinrent la propriété de l'État, qui les mit immédiatement en exploitation. Le roi de Danemark, Chrétien IV, fit lui-même l'inauguration de ce trésor. Dès que la montagne fut convaincue de receler dans ses flancs le précieux métal, on se mit à l'attaquer de tous les côtés. Le développement des galeries souterraines est très-considérable; mais les recherches sont loin d'avoir été partout également fructueuses. La plus grande partie de ces galeries sont aujourd'hui abandonnées. D'autres, auxquelles on travaille, témoignent d'un instinct plus sûr et d'une science d'exploitation amenée à un plus haut degré.

Au lieu de s'enfoncer verticalement dans les entrailles de la terre comme à Newcastle, à Kongsberg on entre à pied par une sombre arcade qui conduit à la galerie dite « de Frédéric, » ouverte sur le versant Nord de la vallée de Kopporsberg, et longue de 1,200 mètres. Sous le sol de cette galerie coulent avec les eaux retirées du fond de la mine les eaux qui proviennent du sommet de la montagne, et qui, après avoir fait mouvoir divers appareils d'extraction et d'épuisement, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, vont enfin, à la sortie de la galerie, activer les bocards sous lesquels le minerai est réduit en poussière. Au bout de la galerie se trouve la mine qui porte le nom de « Mine du Roi et des Pauvres. » C'est dans celle-là que nous descendons. Les filons y sont à peu près verticaux et dirigés de l'Est à l'Ouest. Une autre galerie d'écoulement est celle de Christian VII; elle est ouverte plus au Sud et à 100 mètres au-dessous de celle de Frédéric; elle doit recouper tous les filons du district et permettre d'engager plus profondément les travaux; dans plusieurs mines, en effet, les travaux se trouvent déjà au niveau de cette galerie, c'est-à-dire à 350 mètres au-dessous des affleurements, et descendent, dit-on, dans une mine depuis longtemps abandonnée, à plus de 500 mètres.

Les mines de Kongsberg sont surtout remarquables par la nature exceptionnelle de leur minerai : il se compose presque exclusivement

d'argent natif disséminé en rameaux tantôt filiformes, tantôt cristallins, dans une gangue formée principalement de chaux carbonatée spathique. Le mineur rencontre parfois sous sa pioche des masses d'argent considérables; on en cite une qui pesait 275 kilogrammes. Mais dans beaucoup de parties, les filons sont très-pauvres et ne payent pas les frais d'extraction. L'exploitation s'est vivement ressentie de cette circonstance, et elle a passé à travers une série de décourageantes vicissitudes. Presque abandonnée en 1804, elle n'a été reprise qu'en 1815 et continuée à perte jusqu'en 1830, époque où l'on a reconnu un massif d'une grande richesse.

Depuis une dizaine d'années, en vertu d'une décision du Storthing, l'exploitation est ménagée de façon à ne pas dépasser une production annuelle de 20,000 marcs, assurant à peu près un revenu de 1,200,000 francs. Depuis 1624, époque de la découverte, on évalue la production totale des mines de Kongsberg à 1,000,000 de kilogrammes environ, représentant une valeur de plus de 200,000,000 de francs. L'intérieur de la mine n'a rien de particulier; ce sont des voûtes sombres qui succèdent à des galeries noires; le pied glisse dans un sol trempé d'eau et de boue; les parois des conduits suintent l'humidité; des gouttes d'eau noirâtre semblent en tombant mesurer le temps par leurs clapotements cadencés. L'argent, malgré ses qualités précieuses, n'est pas mieux logé que les métaux vulgaires, que le charbon lui-même; tout au contraire.

Le peu d'activité qu'entraîne l'exploitation restreinte des mines de Kongsberg est loin d'offrir cet imposant spectacle de tumulte, de fracas et d'agitation, des machines à vapeur qui tournoient, sifflent et retentissent, des masses d'hommes qui s'éparpillent et attaquent avec leurs pioches tous les recoins du vaste labyrinthe, des cheminées de ventilation qui ouvrent à chaque bout de galerie leurs flamboyants cratères : spectacle grandiose, étourdissant, qui laisse après lui une profonde impression à ceux qui sont descendus dans les célèbres mines de houille de la Grande-Bretagne. C'est tout simple. La poursuite du nécessaire éveille une ardeur bien autrement grande que celle qui accompagne la recherche d'un objet de luxe. On comprend qu'à la rigueur la société pourrait se passer d'argent; le fer et le charbon lui deviennent tous les jours plus indispensables. A ce titre, rien ne doit

Kaul Girardet, d'après Ch. Giraud

Best, Hutelin et Cie, sc.

MINES DE KONGSBERG (NORWÉGE).

être moins intéressant, plus triste, plus monotone que les mines de diamants du Brésil.

A la surface des galeries souterraines de Kongsberg s'élève une série de bâtiments où le produit de la mine passe par les opérations qui l'amènent en définitive à l'état de lingots purs de tout alliage. A raison de la nature du minerai, le traitement qu'on fait subir au métal consiste surtout en opérations mécaniques. Au sortir du puits, les minerais sont d'abord concassés et triés à la main; on classe ensuite les fragments d'après leur richesse en catégories que l'on bocarde séparément. Les sables provenant du bocardage des catégories pauvres sont lavés d'abord sur des tables, puis dans des augettes à main. On concentre ainsi avant tout le *schlich* (sable métallique) d'argent pur, qui devient plus tard l'objet d'une simple fusion. Les schlichs argentifères plus ou moins riches, produits secondaires de la préparation mécanique et qui contiennent, avec une partie de l'argent natif, d'autres matières métalliques, argent sulfuré, galène, blende et pyrite, débarrassés seulement par le lavage de la plus grande partie des gangues pierreuses, sont soumis à des opérations plus complexes : c'est d'abord la fonte crue pour arriver à la production de la matte argentifère; c'est ensuite le grillage de cette matte, puis la fonte de la matte grillée avec matières plombifères, pour amener une production de plomb argentifère ou plomb d'œuvre; enfin la coupellation du plomb d'œuvre qui donne comme dernier résultat de l'argent pur.

Les lingots d'éclatante blancheur qui proviennent de ces minerais informes sont expédiés dans la ville même de Kongsberg, où se trouve l'établissement royal de la Monnaie norwégienne. Car la Norwége pousse le patriotisme jusqu'à avoir une monnaie à elle, et elle semble toute fière que cette monnaie circule avec une certaine difficulté en Suède, que l'étranger, qui a niaisement cru que les deux pays n'en formaient qu'un sous le rapport économique, se voie forcé, en passant la frontière, de perdre un change considérable sur l'argent norwégien, auquel les Suédois, également par patriotisme, s'empressent de faire un malveillant accueil. On ne conçoit vraiment pas que, dans une contrée où la discussion est libre, où les idées de progrès et de civilisation sont les bienvenues et où on leur ouvre les portes toutes grandes, on fasse consister la dignité nationale dans des pratiques mesquines et préjudi-

ciables aux intérêts bien entendus des deux pays. Quand donc, dans le sein du Storthing de Christiania, s'élèvera-t-il une voix intelligente, pour démontrer que l'un des grands buts de la civilisation, c'est d'associer les intérêts, de faciliter les rapports entre les peuples, et pour déclarer que la barbarie seule tend à l'exclusivisme, à l'isolement, unique garantie de sa durée!

XX

Outre l'établissement de la Monnaie nationale norwégienne, la ville de Kongsberg possède une fabrique d'armes bien organisée, qui fournit jusqu'à quatre mille fusils par an; c'est plus qu'il n'en faut pour la consommation ordinaire de l'armée norwégienne; mais aujourd'hui, grâce à la décision prise de modifier l'armement de l'infanterie nationale, ce chiffre est à peine suffisant.

A l'époque de la guerre contre la Russie, l'armée norwégienne n'aurait pas demandé mieux que de faire l'essai de ses armes nouvelles. Mais peut-être la partie n'est-elle que remise; les pays scandinaves ont à remplir une destinée pour laquelle il faudra peut-être la forte voix du canon. La guerre serait pourtant une dure nécessité pour la Norwége, pays de travail, d'agriculture et surtout de négoce, qui se résoudrait aisément à la nécessité de se développer en paix sous la tutelle de ses lois libérales. Mais ces lois sont exposées à la menace constante de l'autocratie russe. Si l'on en venait à ce cas extrême, il est hors de doute que l'antique esprit belliqueux des ancêtres se réveillerait dans les cœurs, cet esprit de fière indépendance que nous avons pu constater à l'état latent dans tous les discours officiels prononcés à l'occasion de la réception des deux princes, dans notre excursion à Kongsberg et à notre retour à Christiania. La parole qui, en pareille occasion, retentit en Norwége, ressemble peu à l'éloquence stéréotypée, conventionnelle, prévue d'avance, qui se débite ailleurs dans les cérémonies de ce genre. Il y a une recette pour les discours officiels; elle consiste à mêler aux flatteries hyperboliques adressées au pouvoir des traits sourds et acérés contre les opposants; cette recette semble inconnue dans ces parages. Les fils du roi, les princes du sang sont des hôtes à qui l'on fait la bien-

venue; à qui l'on raconte les affaires du pays, ses vœux, ses désirs; à qui l'on montre qu'à l'intérieur tout est à la conciliation et rien à la lutte, que si quelques inconvénients qu'on ne dissimule pas du reste se font sentir dans les intérêts sociaux, ces inconvénients, grâce au concours empressé de tous les citoyens, à la liberté et aux lois immuables du progrès, ne tarderont pas à disparaître. Tout cela est dit d'un ton grave, austère, digne et familier à la fois.

En dehors des harangues que l'on prononce à l'arrivée, il s'en fait beaucoup aux repas, sous forme de toasts, ce qui, il faut l'avouer, prolonge singulièrement ces sortes de réunions, auxquelles la modération hygiénique des Occidentaux est si peu habituée. L'accueil des populations elles-mêmes est plutôt empressé que bruyant; on crie peu, on salue beaucoup. En général, les sentiments intimes dominent les manifestations d'apparat. Nous en avons eu la preuve à Drammen, petite ville située dans la vallée de ce nom, à moitié chemin de Kongsberg et de Christiania. Drammen s'aligne le long d'un superbe fiord; il compte environ 10,000 habitants; il doit sa prospérité à un commerce de bois et de planches. Chaque famille a sa maison entourée d'un jardin, et comme les maisons sont opulentes et les jardins vastes, il en résulte que depuis l'entrée de la ville jusqu'à l'autre extrémité, on compte quatre kilomètres. Nous arrivons à Drammen à l'entrée de la nuit. La ville entière est illuminée; mais cette illumination ne ressemble en rien aux manifestations du même genre qui ont lieu dans les grandes villes de l'Europe. Les rues, ou plutôt l'extérieur des maisons, restent dans l'obscurité. En revanche, les habitations, qui n'ont pour la plupart qu'un rez-de-chaussée, sont vivement éclairées en dedans. Chaque intérieur, orné des couleurs nationales, d'emblèmes, de tableaux, d'objets d'art, de fleurs, de riches tapisseries, de draperies de blanche mousseline, flatte singulièrement l'œil par son arrangement et la variété des objets exposés. C'est à qui apportera plus de luxe, plus de goût et surtout plus de soins dans cette toilette fantastique de son logis. On voit qu'une solennité semblable est une fête pour les habitants, une vraie fête d'intérieur, à laquelle participent les passants de la rue. Il s'agit non-seulement d'éclairer la maison, mais en même temps de grouper des objets qui offrent des analogies soit avec la fête nationale qu'on célèbre, soit avec le personnage à qui on fait les

honneurs de la ville. Ce ne sont que souvenirs historiques mêlés à d'aimables attentions. Dès le matin, la maîtresse de la maison, entourée de ses filles, se préoccupe de l'ornementation du logis et y déploie autant de coquetterie que s'il s'agissait de leurs atours un jour de grand bal. L'ensemble forme un spectacle plein de poésie et de grâce, que l'étranger venant de l'Europe centrale contemple avec ravissement. On va de surprise en surprise; on songe avec dédain à ces illuminations des grandes capitales, où les établissements publics traitent à forfait avec une compagnie du gaz, et où les habitants manifestent leur enthousiasme par quelques lampions, avares de lumière et prodigues de fumée.

Au reste, ce côté poétique et sentimental n'apparaît au Nord que là surtout où se fait sentir l'influence de la femme; l'homme y est austère; il discute avec gravité, approuve ou combat; mais il s'enthousiasme rarement.

De Drammen, nous revenons à Christiania. Nous suivons pour cela une route nouvelle qui n'est pas encore terminée. Cette route est destinée à porter les bienfaits de l'industrie et de la civilisation à l'intérieur, tout en rendant le trajet plus facile entre les deux villes, si ardu aujourd'hui à cause des pentes rapides de l'ancienne voie. Elle est taillée, comme le Simplon, dans d'immenses rochers à pic; elle longe à une très-grande hauteur le lac et conduit au site le plus pittoresque des environs de la capitale.

A notre retour à Christiania, deux députations d'ouvriers et d'étudiants viennent souhaiter au Prince Napoléon la bienvenue en Norwége. Leurs discours expriment une ardente sympathie pour la France, sympathie basée sur la communauté des intérêts et sur la mission civilisatrice que les populations du Nord reconnaissent au peuple français. Le vice-roi, dans son allocution, s'étend et appuie énergiquement sur les mêmes points de vue. La récente guerre d'Orient lui fournit l'occasion de parler du rôle glorieux que joue la France chaque fois qu'elle tire son glaive pour la défense de la lumière contre les ténèbres, du progrès contre la barbarie. Un prince de Prusse assiste à la cérémonie. Le vice-roi n'en exprime pas moins franchement sa façon de penser sur l'attitude menaçante et sur les projets ambitieux de ses voisins de la Néva.

Tout donne à croire que, quoi qu'il arrive, le petit-fils de Bernadotte, mieux identifié avec les intérêts réels de son pays, évitera de s'inféoder à cette politique russe qui a porté tant de préjudice au gouvernement et à la mémoire de son aïeul. Son éducation, son caractère personnel, l'exemple de son père, lui rendront la tâche plus facile. Le prince Charles est arrivé à cet âge où les opinions ont eu déjà le temps de mûrir et de s'établir solidement dans la conscience. Or, ses opinions, il ne les cache pas; elles sont libérales, patriotiques, antirusses. En sa qualité d'héritier présomptif de la couronne, ce prince a compris de quel côté un danger incessant menaçait sa patrie. Aurait-il le droit, comme vice-roi de la Norwége, de se livrer aux mêmes appréhensions? C'est ce que nous allons examiner avec d'autant plus de plaisir que les preuves abondent et donneront quelque intérêt à notre digression.

XXI

La politique traditionnelle et envahissante du cabinet de Saint-Pétersbourg, pour être constatée d'une manière irréfragable, demande à être étudiée sur le terrain même de ses empiétements. Reculer de plus en plus les bornes de leur empire, c'est l'œuvre constante des successeurs de Pierre, c'est le but perpétuel de tous leurs efforts. Pour atteindre ce but, tous les moyens leur sont bons. La Russie touche à la Norwége par le Finmark, qui se divise en Laponie russe et en Laponie norwégienne. La Laponie russe n'a pas existé de tout temps. Avant l'Union de Calmar, les limites de ce pays, qui appartenait alors exclusivement à la Norwége, allaient en ligne droite d'Ellia-Trask, situé en Finlande à seize milles de la mer, jusqu'à la mer Blanche. Les querelles avec les Russes commencèrent dès le treizième siècle. L'invasion tatare ayant forcé les habitants de la Carélie, province située entre le golfe de Bothnie, les lacs de Ladoga, d'Onéga et la mer Blanche, à émigrer en Norwége, le roi Hakon le Vieux leur fit bâtir une église à Tromsoë, capitale actuelle de la Laponie. Alors les Russes, sous prétexte de lever les impôts sur les Caréliens émigrés, crurent devoir envahir successivement la Laponie norwégienne. Une série d'invasions de leur part marqua toute la période historique qui s'écoula jusqu'à l'Union de

Calmar. En 1323, ils pénétrèrent dans le Nordland actuel et y brûlèrent les propriétés d'Erling Vidkernsson, grand yarl norwégien. Vingt-cinq ans après, le roi Magnus, à la suite d'une guerre opiniâtre avec ces voisins incommodes, conclut un traité avec le tsar Georges, traité en vertu duquel les deux souverains se partageaient la Carélie. Mais quarante ans ne s'étaient pas écoulés que le roi Olaf IV se voyait dans la nécessité de défendre à ses sujets tout commerce avec les habitants des côtes de la mer Blanche, à cause des prétextes continuels que ces rapports fournissaient aux invasions des grands-ducs de Moscovie. C'est aussi vers cette époque que les Norwégiens, pour avoir un point de défense, bâtirent la petite forteresse de Vardenhuus, ainsi que celle d'Altenhuus, située sur une île dans le golfe d'Alten, et qui a disparu depuis.

Après l'Union de Calmar, au temps de la reine Marguerite et de son successeur, Éric de Poméranie, les Scandinaves conclurent avec les Russes un nouveau traité qui eut la prétention d'établir définitivement les limites entre les deux empires. Mais comme les Caréliens et les Norwégiens s'étaient tellement confondus qu'il semblait difficile de tracer entre eux une ligne certaine de démarcation, dans l'incertitude de savoir auquel des deux souverains ils appartenaient au juste, on décida que, de Vardenhuus jusqu'à la mer Blanche, les habitants devaient payer le tribut à tous les deux. Cette façon de trancher la difficulté parut toute naturelle aux deux monarques; mais il est douteux qu'on ait consulté sur la teneur du traité les populations elles-mêmes, qui, de cette façon, payaient à leurs frais l'entente entre les deux gouvernements. Il y avait peut-être un moyen plus simple : dans l'incertitude où l'on était de savoir lequel des deux serait le maître, au lieu de décider que les habitants appartiendraient à l'un et à l'autre, on aurait dû déclarer qu'ils s'appartiendraient à eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, ce traité ne plut pas aux autocrates du Kremlin, et les invasions des Russes reprirent de plus belle. Des siècles s'étaient écoulés depuis l'émigration des Caréliens; ce n'en était pas moins l'éternel prétexte aux incursions moscovites. Il y a plus; les Danois eux-mêmes, engagés dans des guerres contre les Suédois, eurent la fâcheuse idée d'appuyer la politique de ceux qu'ils auraient dû considérer comme l'ennemi commun de la race scandinave. Au quinzième siècle, tout le

pays jusqu'à Kola tomba sous la domination des Russes. En vain la Norwége insistait pour que des limites précises fussent posées entre les deux États; la Russie éludait toujours. Sous le règne de Pierre le Grand, la question se posa en termes clairs et précis. Pierre le Grand avait compris que, pour faire de la Russie une puissance européenne, il lui fallait un solide établissement sur la Baltique. Dès lors, au nombre des projets qu'il forma et qu'il consigna plus tard dans son testament, se trouve l'absorption des États scandinaves. Les enseignements de Pierre le Grand sont devenus la règle de conduite de la Russie à l'égard des États du Nord.

C'est à partir de cette époque qu'est née entre la Russie et la Suède cette lutte sourde qui ne finira que le jour où les tsars auront renoncé à leur esprit de conquête. A chaque envahissement nouveau, la Russie se déclare satisfaite; elle prétend qu'elle ne poussera pas plus loin ses frontières : en réalité, chaque lambeau qu'elle arrache à la Scandinavie ne fait qu'exciter l'ardeur de ses convoitises. C'est ainsi qu'après que la Finlande fut tombée entre les mains du tsar Alexandre, avant d'englober la Suède, la Russie a jeté les yeux sur le Finmark norwégien. L'entreprise était facile. Qui, en Europe, se fût pris de sympathie pour un coin de terre perdu aux extrémités de l'Europe et que parcourent quelques tribus nomades de Lapons?

XXII

Le Finmark, qui forme l'extrémité Nord de la Norwége, a douze cents milles carrés et une population d'environ 50,000 âmes. C'est dans le Finmark que sont placés les deux points les plus septentrionaux de l'Europe : le cap Nord et le Nordkyn. Le pays est découpé par une grande quantité de fiords qui baignent des vallées couvertes de verdure et de forêts. Celle d'Alten est le dernier point de l'Europe où l'on fasse de l'agriculture.

Les richesses du Finmark consistent en minerai de cuivre, en bois de construction, en pelleteries et en édredon. Mais la principale ressource du pays, c'est la pêche. Le poisson est si abondant sur les côtes, qu'outre leur propre consommation, les habitants y trouvent un

moyen de se procurer en échange les denrées qui n'existent pas dans le pays et surtout le blé.

Il n'y a que quatre endroits qu'on décore du nom de ville : c'est Tromsoë, résidence du gouverneur et de l'évêque, laquelle renferme 1,200 habitants; Hammerfest, qui compte 500 habitants; Wadnoë, qui en compte 250, et Wardoë, à laquelle il faut joindre la petite forteresse de Wardoehuus, et qui en a jusqu'à 100. Ces contrées, à défaut d'autre, jouissent d'un immense avantage; leurs ports sont d'une sûreté extrême et accessibles en toute saison. Cela tient aux courants méridionaux du Gulf-Stream que la mer y entraîne. C'est là ce qui rend plus âpres les convoitises russes; elle voudrait substituer ces ports à ceux qu'elle possède à l'Est et où le mercure gèle. Une autre circonstance qui leur fait désirer la possession de ces contrées, c'est que cette population de pêcheurs est une pépinière d'excellents marins.

Le fiord de la vallée d'Alten est un des plus beaux endroits du monde pour l'installation d'un puissant établissement maritime. Le golfe a trois entrées du côté de la mer. Chacune d'elles aboutit à un magnifique port protégé, par de longs circuits qui se promènent dans des falaises à pic, contre les vents contraires et les attaques du dehors. On ferait facilement du fiord d'Alten un asile impénétrable. La vallée offre des ressources précieuses, du blé, du minerai et du bois de construction.

Une expédition russe trouverait peu de peine à s'abattre sur la vallée et le fiord d'Alten. Les plénipotentiaires, réunis en 1809 à Frédérikshamm, insistaient pour que les fleuves Muonio et Tornéo formassent les limites entre la Suède et la Russie. Cela ne leur donnait que quelques lieues d'un pays aride et dépeuplé; mais cela mettait la Russie à la portée du Finmark. C'est dans le même but que l'empereur Alexandre s'empressa, en 1812, de garantir à la Suède la possession de la Norwége. On croyait, à Saint-Pétersbourg, que la Norwége deviendrait tout simplement une province de la Suède. La diplomatie russe se promettait bien de créer un motif plausible d'invasion, et, tandis que les troupes de terre se seraient avancées impunément par les rives des fleuves Tornéo, Muonio et Alten, une expédition maritime, partie en même temps d'Archangel, se serait précipitée à toutes voiles dans le golfe d'Alten et aurait achevé le coup de main. Avant que la guerre ou

la diplomatie eussent vengé la Suède de cette injuste agression, la Russie serait restée en possession du terrain sur lequel elle aurait traîtreusement planté son drapeau.

Mais les circonstances n'ont pas tourné au gré de l'autocrate, et la Russie, au lieu d'agir au grand jour, a préféré les voies souterraines. Après avoir accaparé pour elle seule le terrain qu'elle avait en commun avec la Norwége, elle a envoyé des pêcheurs inoffensifs sur les côtes du Finmark. Pouvait-on empêcher ces pauvres gens de gagner leur vie en pêchant? Non, certes. Cependant, petit à petit, ces pauvres gens transportèrent sur leurs barques et débarquèrent dans plusieurs ports du Finmark des maisons en bois destinées à les abriter pendant l'hiver. Ceux qui n'avaient pas de maisons cherchaient un asile dans les bâtisses délabrées de la vieille forteresse de Wardoë. N'y aurait-il pas eu de l'inhumanité à les empêcher de s'abriter contre les rigueurs du froid? Tout cela était vrai; en attendant, la Russie, par l'entremise de ces pauvres pêcheurs, prenait pied en Norwége.

Le Danemark avait laissé faire sans rien dire. Les choses changèrent quand la Norwége fut réunie à la Suède. On demanda raison à la Russie de ses empiétements. Le cabinet de Saint-Pétersbourg fit des réponses vagues, évasives. En même temps, il se préparait à donner à la question une solution prompte et brutale. Des liens d'amitié intime existaient entre le tsar Alexandre Ier et Charles-Jean XIV. Il s'agissait de trouver un prétexte pour une rupture. Voici ce qu'on inventa.

En 1824, la Suède avait vendu quelques vieux navires à Bolivar, fondateur des républiques du Nouveau-Monde. Ce fait insignifiant fut élevé à la hauteur d'une monstruosité politique. Le cabinet du tsar montra une sympathie ardente pour l'Espagne; il accusa la Suède de prêter main-forte aux révolutionnaires américains, d'outrager les principes de la Sainte-Alliance, de se faire le complice d'affreux pirates. L'Europe fut dupe; elle crut qu'il s'agissait réellement de l'Espagne, quand, au fond, il n'était question que du Finmark. En effet, la Russie ne tarda pas à exhiber des traités du treizième siècle, en vertu desquels elle prétendait avoir des droits sur cette région jusqu'à un endroit nommé Lingstuen. La montagne de ce nom, formant un cap situé entre le golfe d'Efofiord et celui de Lyngfiord, se trouve sur la côte Ouest du Finmark, à six milles de Tromsoë. Si Alexandre Ier

avait réussi à étendre jusque-là la limite de ses possessions, la Russie acquérait d'un seul coup un pays de cent lieues d'étendue, et englobait à la fois tout le Finmark oriental et la plus grande partie du Finmark d'Ouest. Le cabinet de Stockholm répondit que les traités du treizième siècle indiquaient Lingstuen comme un point situé à l'Est de Fiskeroe et un point à six milles de Tromsoë, du côté opposé. Mais la Russie maintint ses réclamations et persista.

La patience de Charles-Jean était à bout. La question était très-envenimée et sur le point d'amener une rupture, quand, en 1825, Alexandre Ier mourut à Taganrog.

XXIII

L'affaire du Finmark fut oubliée, grâce aux embarras qui marquèrent le début du nouveau règne. Nicolas se tournait du côté de l'Orient, sauf à revenir à la Scandinavie plus tard. Pour le moment, sa politique lui dictait la paix avec la Suède. Aussi, le 14 mai 1826, un traité fut-il signé qui réglait la frontière de la Russie et de la Norwége. On choisit pour limite commune la petite rivière de Jacob, située à l'Ouest de Kola. La Norwége y perdait un lambeau de territoire, mais du moins elle y gagnait de voir finir les éternels malentendus qui résultaient des anciens traités. Elle le croyait; elle se trompait. Le Journal officiel de Saint-Pétersbourg eut ordre de réchauffer la querelle et de chercher des griefs contre les autorités de Christiania et contre la convention de 1826.

Quatre ans après, le gouvernement norwégien permit aux Lapons russes de s'établir sur certains points désignés d'avance du Finmark oriental. La Russie profita de cette licence pour expédier immédiatement sur les côtes de la Norwége des pêcheurs à elle, qui n'étaient rien moins que des Lapons. Les pêcheurs exécutèrent religieusement leur consigne; ils ouvrirent de nouveau la porte aux empiétements et créèrent de telles difficultés qu'en 1846 la Norwége fut de nouveau obligée de démolir les établissements construits en dehors des limites assignées. La diplomatie russe cependant ne perdait pas son temps. Elle envoyait des émissaires qui, sous divers prétextes, parcouraient le Finmark,

complétaient leurs renseignements, étudiaient avec soin le pays, visitaient les ports, les bassins, les rivières, les endroits de pêche, et faisaient une sourde propagande. Un publiciste suédois cite un curieux exemple de la façon dont le gouvernement norwégien fut mis sur la piste de ces manœuvres. Une enveloppe de lettre expédiée en Norwége par un employé russe contenait, à l'intérieur, les fragments d'une circulaire émanant d'une des autorités de Pétersbourg, et destinée évidemment à l'employé qui avait commis la méprise. La partie de cette instruction dans laquelle on avait découpé l'enveloppe renfermait des questions par numéro d'ordre sur les ports et les abris libres de glaces, sur les points les plus favorables pour établir soit des villes marchandes, soit des ports de guerre, sur le territoire appelé mixte, sur les routes d'été et d'hiver qui de la Finlande conduisaient à la mer, et enfin sur les échanges que l'on pourrait proposer de certaines parties du pays. Le sens de cette pièce se trouvait nécessairement tronqué; on eut donc bien de la peine à s'en rendre un compte exact; mais ce qui en confirma l'authenticité, c'est que, plus tard, à Stockholm, le gouvernement russe proposa, exactement dans les mêmes termes, la cession d'une partie de la côte près de Warenger, en échange du territoire montagneux qui s'étend de Beldovado jusqu'à Vaska-Jok et au lac d'Indinger.

La Russie envoya dans le pays d'autres émissaires; c'étaient des gens chargés d'y faire germer des sympathies en faveur du gouvernement russe. La chose semblait difficile en Norwége, pays de liberté, ennemi de toute tracasserie policière. On essaya néanmoins. On fit briller des séductions de tout genre, des promesses d'entreprises commerciales. Le plus actif de ces agents fut, en 1847, un certain baron Ungarn-Sternberg. C'était un homme fin, habile, insinuant, qui se distinguait par une ardente propagande des idées russes dans la population aisée du Finmark. Dans les sociétés qu'il réunissait chez lui, on lui entendait discuter sérieusement les avantages d'une réunion de la Norwége à la Russie.

En 1853, le cabinet de Saint-Pétersbourg essaya encore d'un nouveau genre de démarches. Vers le milieu du siècle dernier, la Suède, alors maîtresse de la Finlande, et le Danemark, maître de la Norwége, avaient conclu un traité destiné à régler les frontières suéco-norwégiennes; en

vertu de ce traité, les Lapons, qui sont actuellement sujets russes, jouissaient du droit de conduire leurs rennes en été dans les pâturages du Finmark norwégien, tandis qu'en revanche les Lapons du Finmark se transportaient pendant l'hiver, avec leurs troupeaux, en Finlande, où se trouve en abondance la mousse qu'affectionnent les rennes pour leur nourriture d'hiver. La Russie remit au jour le traité, et, se basant sur ce que les avantages étaient plus grands pour la Norwége que pour elle, formula une demande de compensation. Elle consistait dans la permission accordée aux pêcheurs russes d'avoir des bateaux à eux et d'élever *ad libitum* sur les côtes des établissements d'hivernage. Le cabinet de Stockholm refusa. Le ministre de Russie en Suède signifia alors, par une note du 10 juillet 1852, que les frontières de la Finlande seraient dorénavant fermées aux Lapons de la Norwége. Ces pauvres nomades, pris au dépourvu, virent leurs troupeaux périr en hiver, faute de nourriture. Quelques-uns d'entre eux essayèrent de rompre la consigne et de passer la frontière; ils furent impitoyablement chassés, et leurs rennes servirent de cible aux douaniers russes.

Enfin, grâce au traité conclu en 1855 entre la Suède et les puissances occidentales, la question de délimitation entre les deux pays est devenue une question de diplomatie européenne. La France et l'Angleterre garantissent désormais à la Suède l'intégralité de son territoire.

La Russie acceptera-t-elle de bonne foi la teneur du protocole de Paris? Souffrira-t-elle l'accroissement de la monarchie suéco-norwégienne, et, dans un avenir peu éloigné, l'union inévitable de la race scandinave? Évidemment elle usera de tous les moyens pour empêcher que tout cela n'aboutisse. Quant au succès qui l'attend dans cette voie, il dépend du patriotisme des populations scandinaves, et, au besoin, d'une de ces interventions comme celle dont nous avons eu naguère le glorieux exemple sous les murs de Sébastopol.

XXIV

Notre itinéraire reçoit une direction imprévue; les voyageurs de *la Reine-Hortense* l'apprennent avec la plus vive joie. Au lieu de nous rendre par mer à Stockholm, le Prince Napoléon se décide à traverser

l'intérieur de la Suède par le canal de Gothie. De son côté, la corvette nous rejoindra à Söderköping, où probablement nous arriverons en même temps les uns et les autres.

Partis de Christiania la nuit, le lendemain 6 septembre, vers le soir, nous mouillons à une petite lieue devant Gothembourg, en remontant aussi avant que possible dans le fiord, dont le peu de profondeur ne nous permet pas de jeter l'ancre devant la ville même. C'est notre première étape en Suède.

La situation de Gothembourg lui donne une importance de premier ordre parmi les cités scandinaves. La ville touche d'un côté au Cattégat et de l'autre à l'entrée du canal de Gothie, ce qui en fait le centre des communications entre le nord de la Suède et toutes les mers du monde. Son port ne gèle presque jamais; tourné vers l'occident, il est à l'abri de l'invasion étrangère. Elle sert d'entrepôt aux provinces de Wermland et de Westrogothie. Sa prospérité est bien loin cependant d'être à la hauteur de ce qu'elle était jadis. Fondé en 1607 par les soins de Charles IX, sur les ruines de deux villes du nom de Lodose, Gothembourg ouvrit d'abord ses portes à une compagnie de négociants hollandais qui, protégés par les souverains du pays et munis d'importants priviléges, l'élevèrent bientôt à un puissant degré de richesse. Les guerres incessantes qui troublaient alors la Suède l'arrêtèrent un moment dans son essor. Chrétien IV, roi de Danemark, détruisit la ville. Mais le point était trop favorable au commerce pour qu'il ne fût occupé que par des décombres. Gustave-Adolphe la rebâtit d'après un nouveau plan ; il la rapprocha de l'embouchure de la rivière de Gotha, et lui donna l'installation d'une cité maritime.

La rade de Gothembourg, vaste et heureusement disposée, offre un excellent abri à la marine marchande; on pourra un jour, si le besoin s'en fait sentir, la transformer en un port militaire. De son ancien passé, elle n'a conservé que les ruines de la forteresse de Gullborg, construite au commencement du quatorzième siècle. Deux petits forts, datant de la même époque, conjointement avec la citadelle d'Elfsborg, élevés du côté de la mer du Nord, sur une île du fleuve de Gotha, constituent aujourd'hui tout le système de défense de la ville et du port.

Les traditions commerciales de Gothembourg rappellent avec orgueil

l'époque où, pendant cinquante ans, une Compagnie des Indes y déployait une activité qui ne s'arrêta qu'à l'expiration de son privilége, en 1782. Plus tard, lors du blocus continental, une foule de négociants y firent fortune en ouvrant le port aux marchandises anglaises. La Suède paya cette prospérité de quelques trafiquants par la perte de la Finlande. La paix supprima bientôt le commerce de contrebande et réduisit le mouvement du négoce à son état normal. Toutefois Gothembourg ne discontinua pas, et avec raison, de chercher le développement de son bien-être dans les entraves que les pays voisins opposaient à la circulation des produits. Une Compagnie anglo-suédoise, récemment formée, a choisi ce point de préférence pour établir une ligne de communication entre l'Angleterre et le Nord de l'Europe. Le trajet était tracé de Hull, par le canal de Gothie, directement à Saint-Pétersbourg. On peut facilement s'imaginer l'intensité du mouvement. Le commerce évitait ainsi le fameux péage du Sund. Aujourd'hui que le Danemark a consenti à abdiquer son droit féodal, cette route perd un de ses anciens avantages; elle conservera toujours cependant une certaine supériorité, en ce qu'elle supprime les retards que peuvent éprouver les navires en contournant la Suède et en s'exposant à tous les dangers de ses côtes.

La ville compte 25,000 habitants et verse dans les caisses de la douane au delà de 3,000,000 de francs. Sillonnée dans tous les sens par des canaux coupés par des ponts, elle respire un opulent bien-être. Ses habitants, dont le type croisé de germain et de batave diffère de la pure race suédoise, semblent exclusivement voués au commerce et étrangers à tout autre genre de préoccupation. Les habitudes anglaises y dominent, avec une certaine affectation, dans les usages, dans les modes, dans l'architecture. Toutes les inventions européennes qui ont pour objet le comfort font, par Gothembourg, leur première apparition dans le Nord. Rien pour l'art, rien pour le goût, — tout pour la solidité et le bien-être, telle paraît être la devise de ces Scandinaves anglomanes. Les quais bordés d'arbres, les rues longues et larges, les maisons carrées, bâties sur le même modèle, se suivent, s'alignent et se ressemblent. Une atmosphère de calcul et de monotonie plane sur la ville, et pourtant c'est dans ce milieu si réfractaire à l'art qu'est né Fogelberg, le plus grand sculpteur qu'ait produit le Nord. *Spiritus flat ubi*

vult, dit l'Écriture; c'est le cas de rappeler ici le célèbre adage.

Grâce au progrès que fait tous les jours l'idée de l'Union scandinave, Gothembourg pourrait bien être appelé, dans un avenir peu éloigné, à remplir un rôle de conciliation dans le choix de la capitale du futur État fédéral. Aucune des trois métropoles actuelles des pays scandinaves n'est apte, par sa position géographique, à concentrer et à représenter les intérêts des trois États. Stockholm, qui était situé à peu près au centre du pays, lorsque la Suède possédait la Finlande, se trouve aujourd'hui une ville frontière, placée presque à la portée de l'artillerie des forteresses russes. Christiania, depuis que la Norwége s'est séparée du Danemark, a également perdu sa position centrale. Copenhague, placée sur une des rives du Sund, occupe un point extrême du territoire, et, à tous les points de vue, impropre à une capitale. Élevée à peu près entre les trois royaumes, facile à défendre, liée par des voies de communication nombreuses et variées avec les principaux points des trois États, neutre, pour ainsi dire, au point de vue des préoccupations politiques personnelles, Gothembourg est la seule ville qui, en donnant satisfaction à tous les intérêts, échappe à l'ancienne rancune de ceux qui verraient avec déplaisir leur ancienne capitale absorbée au profit d'une des trois métropoles déjà existantes. Ici, tout serait à créer, et les Danois, aussi bien que les citoyens de la Suède et de la Norwége, apporteraient chacun leur quote-part de fondateurs de la grande cité du royaume scandinave.

XXV

Le 7 septembre, à cinq heures du matin, *le Telford*, petit bateau à vapeur d'une vingtaine de chevaux, nous attend à l'entrée du canal de Gothie. Nous avons fait nos adieux à *la Reine-Hortense :* c'est pour la première fois que nous nous en séparons depuis notre départ d'Écosse; mais la séparation ne sera pas longue; il est entendu que, dans trois jours, nous la rejoindrons à Söderköping.

L'importante voie de communication qui relie l'entrée du Cattégat à la Baltique vaudrait à elle seule, à cause de la grandeur déployée dans son exécution, le voyage de la Suède. La nécessité du canal de Gothie

était indiquée par la nature elle-même. Vers la partie méridionale du royaume, entre Gothembourg et Stockholm, il existe une série de lacs dont quelques-uns étendent des nappes d'eau d'une immense superficie. Le plus grand de tous, le lac Wenern, long de trente-cinq lieues sur vingt de large, reçoit plusieurs rivières, et se déverse dans le Cattégat par le Gotha-Elf, rivière torrentielle à sa sortie du lac, et qui, devenue ensuite plus paisible, débouche dans le port de la ville que nous venons de quitter. Les autres lacs, le Wiken, le Wettern, le Boren, le Roxen, le Hjelmarn, le Mälarn, communiquent les uns avec les autres par des rapides et précipitent leurs eaux dans la Baltique.

Profiter de ces vastes réservoirs d'eau, les relier les uns aux autres, établir ainsi une communication facile et peu coûteuse entre l'Océan et la Baltique, voilà l'idée qui a dû successivement tenter tous ceux que la destinée avait placés à la tête du peuple suédois. Déjà, au douzième et au treizième siècle, on comprenait l'importance de ce projet. Pendant les troubles et les guerres qui précédèrent le seizième siècle, l'idée resta à l'état latent. Le premier qui mit la main à l'œuvre, ce fut Gustave Wasa, le fondateur d'une dynastie nationale qui régna longtemps en Suède et qui s'est écroulée sous le poids de ses propres méfaits. Déjà, en 1516, Hans Brack, évêque de Lynköping, avait soumis aux États et à l'administrateur du royaume, Sten Sture, le projet du canal. Son plan fut adopté, et l'évêque débuta dans l'exécution par un petit canal creusé auprès du lac Roxen. La Réforme, en ruinant le prélat, ajourna la continuation des travaux à des jours plus prospères. Les améliorations que Gustave Wasa fit faire au port de Sonköping sur le lac Wettern restèrent comme une invitation adressée à ses successeurs de ne pas abandonner une idée à laquelle se rattachaient les intérêts les plus graves du pays. Mais ses successeurs, Éric XIV et Jean III, vécurent au milieu d'une misère qu'ils avaient provoquée eux-mêmes. Le troisième fils de Gustave, Charles IX, put jouir de quelques années de calme. Il en profita pour faire creuser le canal de Carlsgraf, qui, aujourd'hui encore, fait partie de la communication entre le lac Wenern et la mer du Nord; il fit bâtir aux bords du lac les villes de Mariestad et de Carlstad. Son fils, le grand Gustave-Adolphe, tout en guerroyant en Allemagne pour la liberté religieuse, fit exécuter la jonction des lacs Hjelmarn et de Mälarn d'après un plan qu'il avait

tracé lui-même. Ce travail, qui porte le nom de canal d'Arboga, fut terminé, avec ses douze écluses, pendant la minorité de la reine Christine. En 1635, les ingénieurs chargés d'étudier la jonction des lacs de Wenern et de Wettern indiquèrent à peu près la ligne que suit aujourd'hui le canal dans la partie la plus élevée du pays. Cinq ans plus tard, le gouvernement, tout en refusant un projet de canalisation qui lui fut soumis par une compagnie hollandaise, fit néanmoins construire une écluse à cinq lieues de Gothembourg et prolongea ainsi de vingt kilomètres la partie praticable du fleuve de Gothie.

Charles XII, au milieu de ses aventureuses expéditions, reposait volontiers sa pensée sur tout ce qui avait rapport à la grandeur de son pays. Pothem, son célèbre ingénieur, lui proposa de rendre navigables les cataractes de Trollhatta, en arrêtant, au moyen de digues, les nombreuses chutes du fleuve, et en perçant dans le roc trois écluses, à cent quatorze pieds d'abaissement. La hardiesse du projet séduisit naturellement l'esprit du roi. Il voulut qu'on ouvrît en outre une communication, propre au passage des grands navires de commerce, de Trollhatta au lac Wenern et à Norköping. Le canal entre la mer du Nord et la Baltique devait être achevé en cinq ans. Mais Charles XII mourut au moment où l'on se mettait à l'œuvre. Les travaux furent abandonnés; on ne les reprit que trente ans après. Les plans de Pothem furent singulièrement modifiés; on ne les suivit qu'en ce qui concernait les travaux entre la mer du Nord et le lac Wenern. En 1755, les principales écluses furent achevées; l'une d'elles, de 56 pieds de profondeur, a été percée dans le granit, sur une longueur de 860 pieds. La même année, une digue transversale, destinée à faire monter le fleuve de Trollhatta de 34 pieds, se brisa et anéantit en un seul instant le travail de plusieurs années. Évidemment Pothem s'était trompé dans ses calculs. Son entreprise fut déclarée impraticable et abandonnée. Plus tard, quand un quart de siècle eut calmé un peu les effets décourageants de la catastrophe de Trollhatta, il fallut toute l'influence du célèbre ingénieur Daniel Thunberg pour que le gouvernement et les États de Suède prêtassent une oreille bienveillante à l'idée du canal de Gothie. Thunberg se livra avec ardeur à ses études. Il élabora le plan de jonction entre les deux mers; il assigna au canal des dimensions beaucoup plus considérables que celles qu'il présente actuellement. Il était en

train de terminer son projet vers 1784, quand les événements de la fin du dix-huitième siècle réduisirent de nouveau à néant l'exécution de la grande œuvre nationale. Trois siècles s'étaient écoulés dans des efforts presque stériles. L'époque de la transformation du globe par l'établissement des voies de communication rapide n'était pas encore arrivée. L'histoire la réservait pour le siècle présent. En 1800, on ouvrit, entre Gothembourg et le lac Wenern, une communication exécutée d'après les plans de Daniel Thunberg.

Plusieurs années se passèrent dans l'inaction. Le nouvel Empire qui surgissait à l'Occident absorbait toutes les préoccupations de l'Europe. Il y avait pourtant, en Suède, un homme qui, de l'achèvement du canal de Gothie, avait fait le but de son existence. Cet homme était l'amiral Platen. Le gouvernement, à sa sollicitation, l'autorisa à entreprendre des études. En 1809, un projet élaboré par le comte Platen, M. Brugge, directeur des précédents travaux de Trollhatta, et l'ingénieur anglais Telford, fut soumis aux États du royaume. Les propriétés de M. Rosenstein, évêque de Lynköping, étaient situées sur la ligne que devait suivre le canal. Le prélat, en sa qualité de membre de la Diète, prêta au projet l'appui de son éloquente parole. Après trois mois de débats, les États autorisèrent la formation d'une Compagnie qu'ils armèrent d'une loi d'expropriation et de priviléges. Ce fut tout; on ne parla pas de subvention. La Compagnie dut pourvoir elle-même à ses besoins, et, dans ce but, elle ouvrit un établissement de crédit, sorte de Banque, dont les revenus devaient être affectés à la construction du canal. En revanche, elle devenait propriétaire de la voie de communication qu'elle aurait ouverte. Elle demanda sur cette hypothèque des avances à la Banque nationale, et les travaux commencèrent. L'armée suédoise, à l'exemple des légions romaines, prêta à la nation le concours de ses bras dans ces rudes travaux où il s'agissait de percer les montagnes et d'encaisser des rapides torrentiels. A la fin de 1813, la première écluse, celle de Forswik, fut ouverte. La Diète, à la vue de ce résultat, doubla à la Compagnie son crédit à la Banque; elle y ajouta même un subside de 600,000 francs, si bien qu'en 1817 le canal était à moitié achevé.

Jusque-là tout allait à merveille, quand tout à coup une des Banques provinciales du pays, celle de Malmoë, fit faillite. Le désastre atteignit

tous les établissements de crédit de la Suède, y compris celui du canal de Gothie. Les États prirent l'alarme. Une Diète extraordinaire se réunit et proposa de supprimer à la Compagnie de Gothie son privilége de société financière, celui qui seul lui permettait de continuer les travaux. Il y eut une débâcle de propositions plus rigoureuses les unes que les autres. On alla jusqu'à vouloir mettre l'amiral Platen en accusation; on prononça la suppression de la société qu'il avait formée; on lui ferma le crédit qu'il avait à la Banque; on prétendit même lui retirer le subside déjà voté. Platen, appuyé sur le roi, résista énergiquement; il réduisit ses travaux sur une plus petite échelle; il les poursuivit, en luttant cette fois contre des obstacles dont la nature lui fournissait la part la plus minime. En 1832, le canal était terminé. Mais Platen ne vit pas l'achèvement de son œuvre. Il mourut en 1829. Comme d'habitude, on lui rendit pleine justice après sa mort; on l'enterra sur les bords du canal et on lui éleva un monument.

Le canal de Gothie a coûté en tout 21 millions de francs; la longueur totale est de 385 kilomètres, dont 96 à travers les lacs. Sa profondeur est de $2^{m},97$ au moment des plus basses eaux; sa largeur, de 14 mètres au fond et de 26 à la surface. Le point le plus élevé au point de partage se trouve au lac Wiken, à 91 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette hauteur se franchit au moyen de trente-sept écluses de chaque côté. Les écluses, longues de 35 mètres sur 7 de large, sont toutes construites sur un modèle uniforme. Rien de plus simple que la manière dont on les fait manœuvrer. Les bateaux à vapeur qui font le service des voyageurs sur cette voie annoncent leur approche par un coup de canon. L'éclusier apparaît à son poste avec un aide,—sa femme souvent ou un de ses enfants. Le bateau s'arrête dans le sas, dont on a ouvert les portes à son arrivée; des amarres terminées par une large boucle sont jetées à terre et s'enroulent autour de bornes fixées symétriquement, afin de maintenir le navire sur place. L'éclusier ferme les portes du sas; puis il ouvre les portes de devant; l'eau s'écoule, le bâtiment s'élève ou s'abaisse au niveau du bief suivant, lequel, dans plusieurs cas, sert de sas à une écluse contiguë, où la manœuvre recommence de la même manière. Le passage à travers une écluse dure huit minutes, temps indispensable pour l'écoulement de l'eau qui doit établir le niveau entre l'écluse et le bief suivant.

Sur une foule de points, le canal est resserré et traversé par des ponts mobiles dont le système consiste en une passerelle de fer d'une longueur double de la largeur à franchir, glissant sur plusieurs rouleaux perpendiculairement à la direction du canal. Une femme suffit à la manœuvre. Le passage à travers les lacs est une véritable navigation; il en présente même les difficultés et les dangers qui forcent parfois les bâtiments à chercher un abri sur les côtes. Du reste, afin d'obvier à ces inconvénients, on a établi sur les lacs des balises, des feux, des bouées, comme sur les côtes maritimes. Les droits d'écluse perçus pendant les six mois que les glaces laissent libres à la navigation sont très-modérés. La Compagnie a perdu les trois quarts des sommes versées à la construction du canal, et, de son côté, le gouvernement ne retire aucun intérêt des sommes allouées à la Compagnie. Le transit d'une mer à l'autre est moins onéreux que ne l'étaient les droits à payer pour le passage du Sund. Aussi, depuis longtemps, une foule de petits bâtiments ont choisi cette voie. Le voyage en bateau à vapeur dure habituellement deux jours; ce temps varie, du reste, avec la saison, les brumes et les autres causes de retard.

XXVI

Les premières heures de traversée sur le canal de Gothie sont assez monotones. Le pays, aux environs de Gothembourg, est plat; le paysage peu varié. En revanche, le canal présente déjà une assez grande animation. Notre bateau manœuvre à grand'peine au milieu d'énormes radeaux de bois flotté qui, de l'intérieur du pays, descendent à la mer du Nord. Aux approches des écluses, on aperçoit soudain, à une cinquantaine de pas devant soi, ces immenses trains de sapins liés ensemble et échoués à la côte, qui atteignent la pointe des mâts de notre vapeur. Au bout de quelques minutes, nous sommes entre deux écluses; l'eau soulève notre bateau; nous côtoyons les radeaux; puis nous franchissons les marches de cet escalier mobile; les radeaux et les barques nous paraissent enfoncés à une profondeur dont nous sommes étonnés d'être si rapidement sortis.

A mesure qu'on remonte le canal, la contrée change d'aspect; le

paysage s'anime; des coteaux boisés descendent jusqu'au bord de l'eau; une végétation luxuriante s'épanouit sur les deux rives; les criques du canal se remplissent de petits bâtiments à l'ancre ou de barques en construction. Des maisons peintes en rouge, entourées de jardins, surgissent à chaque pas. Une population active qui respire le bien-être et le travail circule des deux côtés du canal. Des vapeurs nous croisent; leur pont est encombré d'une foule bigarrée de voyageurs; nous-mêmes, à chaque relai, nous changeons de compagnons. C'est un va-et-vient incessant, qui donne la meilleure mesure de l'important service que l'achèvement du canal a rendu au pays.

A une portée de canon, nous voyons s'élever un nuage d'une poussière irisée, transparente, reflétant dans ses atomes liquides toutes les couleurs du prisme; on entend aussi ce bruit qui accompagne les masses d'eau, lorsque, impatientées par de puissantes entraves, elles finissent par les surmonter et s'empressent de regagner leur niveau naturel. Nous sommes devant les célèbres cataractes de Trollhatta. Le bateau s'y arrête un instant. Le spectacle en vaut certainement la peine. Cinq branches de rapides torrentiels se précipitent avec un fracas épouvantable d'une hauteur de 44 mètres, se brisent contre une pente hérissée d'énormes rochers, contournent des bouquets de sapins séculaires, enlacent des îlots tapissés de fleurs et de verdure. C'est une course échevelée, une vraie course à l'abîme où chaque torrent s'efforce d'arriver le premier, en faisant le plus de tapage pour son compte. Si la chute était directe, il y aurait moins de bruit; mais chaque nappe d'eau qui tombe se brise contre un obstacle, et le torrent, avant d'arriver au fond, est forcé de se replier sur lui-même, de tourbillonner dans mille sens divers, de lancer dans l'air des panaches d'écume, de se câbrer avec une violence et une colère que deux kilomètres de course parviennent à peine à calmer.

Le nom de « Trollhatta » veut dire, en langue scandinave, « terreur des sorciers ». L'imagination populaire, vivement frappée de ces imposantes extravagances de la nature, a dû nécessairement rattacher à cet endroit une foule de traditions légendaires et fantastiques que l'on raconte encore aujourd'hui; ce sont des combats de géants, des repaires de bandits, des amants infortunés qui ont cherché dans les flots une fin au désespoir de leur cœur. Les cataractes de Troll-

hatta ne présentent certes pas le majestueux aspect de la chute du Rhin à Schaffhouse; mais l'étendue qu'elles occupent, l'extrême rapidité de ces torrents qui partent de tous les côtés, l'ensemble du paysage encaissé entre deux pentes abruptes, hérissées de rochers et couvertes d'arbres, l'horizon qui s'ouvre à l'infini en face et en arrière de la chute, tout cela se fond dans un ensemble d'une harmonie, d'une gaieté, d'un pittoresque gracieux et champêtre que l'on chercherait en vain dans les sites les plus renommés de la Suisse.

La vie humaine semble redoubler d'activité en face de cette singulière animation de la nature. Des scieries, des magasins, des ateliers de construction utilisent les chutes d'eau de Trollhatta. Les hommes vaquent à leurs travaux, tandis que des bandes d'enfants joyeux entourent l'étranger et l'entraînent vers le plus beau point de vue, vers la chute la plus surprenante. On s'y trouve bien en effet, et on ne demanderait pas mieux que d'être un Ruysdaël et d'y passer un beau mois d'été.

Le pays, depuis Trollhatta, étale, de chaque côté du ruban limpide sur lequel nous glissons, des paysages d'une variété, d'un sentiment on ne peut plus doux à l'œil. C'est Venersborg, le chef-lieu de la province de Westrogothie, bourgade riante, habitée par une belle population d'un pur sang scandinave et affectant les dehors d'un groupe de villas de bourgeois opulents. Plus loin, une riche plaine formée par un plateau bordé à l'horizon par des montagnes et de sombres forêts de sapins. Nous naviguons à quatre-vingt-dix mètres au-dessus du niveau de la mer, et, à cette élévation, nous apercevons de beaux navires que l'on construit et qui vont bientôt descendre à la mer.

Le premier chaînon du canal débouche dans le lac Wenern. Bientôt nous perdons de vue les côtes; le lac embrasse une telle étendue qu'on se croirait en pleine mer. Mais l'illusion ne dure pas longtemps; déjà, à l'horizon, surgit la montagne de Kinne-Kulle, haute de huit cents pieds et épatée sur un espace de six lieues. Ce cône énorme, couvert de forêts, à mesure qu'on s'en approche, revêt un caractère essentiellement hospitalier. Des prairies, des jardins, des vergers entourent sa base et grimpent sur ses flancs; des clochers d'églises percent à travers des massifs de verdure; des chaumières, trahies par la fumée des cheminées, qui monte en spirales, se suspendent aux sinuosités du géant.

Le canal reprend à la rive opposée du lac. Il côtoie alors de grandes propriétés seigneuriales, faciles à reconnaître aux superbes parcs qui touchent la rive et à de vastes châteaux où l'aristocratie suédoise rêve aux exploits de ses ancêtres. Deux de ces habitations féodales nous invitent successivement à franchir leur seuil. C'est toujours cette même hospitalité du Nord, grave et cordiale, empressée et nullement obséquieuse, ainsi qu'il convient à des gens qui honorent la dignité de l'étranger et qui savent garder la leur. Le genre de vie qu'on y mène est tout particulier. Une grande partie des castels suédois restent habités pendant toute l'année; le propriétaire et sa famille se soucient peu de passer l'hiver dans la capitale. Colonies opulentes, les familles se suffisent à elles-mêmes; elles pourvoient amplement à la satisfaction de leurs besoins intellectuels et physiques. Plutôt que de vivre dispersées, elles se transportent de château en château, unissant ainsi la variété à la vie paisible de la campagne.

La ligne de partage des eaux du canal de Gothie se trouve au lac Wiken. Nous arrivons en face de Carlsborg, une forteresse en construction qui doit devenir le point central de la défense du royaume. C'est à juste titre que le gouvernement suédois a choisi ce lieu pour y établir une grande place de dépôt. Dans le cas d'une invasion russe, d'un débarquement de troupes moscovites à Stockholm, c'est vers les rives occidentales du lac Wettern que se concentrerait la défense du pays. L'armée suédoise, se retirant de la capitale dans cette direction, protégerait facilement l'évacuation sur Carlsborg des archives, du trésor, en un mot de toutes les ressources du gouvernement national. La place servirait alors de rendez-vous à toutes les forces du Sud et de l'Ouest de la Suède, et en même temps à celles de la Norwége. En se tenant sur la défensive pendant la belle saison, on pourrait, aux approches de l'hiver, reprendre l'offensive et tomber alors sur l'armée ennemie. Mais avant que la Suède ne soit forcée d'user de ce suprême expédient, il est possible que la justice de l'histoire et la sécurité de l'Europe l'aident à recouvrer ses vraies limites, à opposer à la barbarie conquérante un boulevard bien autrement efficace. Nous venons de parler de la Finlande.

XXVII

Le lac Wettern, que le canal traverse ensuite, n'offre plus les vastes proportions de celui de Wenern, qui est, après les lacs Onéga et Ladoga, le plus grand de l'Europe. En revanche, il dérobe son fond à des profondeurs immenses et que la superstition populaire a longtemps considérées comme insondables. Il fut un temps, et il n'est pas très-reculé, où le paysan, convaincu que les eaux du Wettern étaient habitées par des fées et des gnomes malfaisants, n'aurait, pour rien au monde, consenti à provoquer leur colère en plongeant une sonde dans leur humide demeure. Le gouvernement, lui, n'a pas eu de craintes de ce genre; il a trouvé le fond à 420 pieds.

La funeste réputation dont le Wettern jouissait dans le pays tenait, sans contredit, à plusieurs symptômes tout particuliers qui se manifestent à sa surface. En hiver, il gèle à peine une fois tous les cinq ans, et il se recouvre, dans ce cas, d'une couche de glace fort mince. En été, c'est l'endroit où l'on compte le plus grand nombre de coups de vent, de bourrasques dangereuses pour les petits bâtiments. Quand le temps est beau, ce sont d'autres surprises : le Wettern devient alors la scène privilégiée des apparitions fantasmagoriques, des mirages. Le pêcheur aperçoit soudain des châteaux, des forteresses, des monuments, des vaisseaux de haut bord voguant à pleines voiles et disparaissant en un clin d'œil. Souvent même des détonations s'y font entendre; ces bruits sont suivis d'un bouillonnement que les hommes de science attribuent à la dissolution de certaines matières minérales qui se trouvent au fond du lac.

Quoi qu'il en soit, il paraît que le Wettern ne tient pas à gratifier notre vapeur de ses magiques représentations, car nous n'apercevons rien à la surface, sinon le sillage étincelant de notre navire; et, après une traversée des plus prosaïques, nous nous arrêtons au point où le lac s'écoule dans le Motala-Elf.

La célèbre usine de Motala mérite qu'on lui accorde une attention toute spéciale. Ce vaste établissement comprend : une fonderie, des forges pour la fabrication des grosses pièces et de la tôle, un atelier de

construction de machines, un autre de chaudronnerie, enfin un chantier de constructions navales. C'est là, comme on le voit, un ensemble industriel très-complet qui comprend tous les degrés par lesquels passe l'élaboration du fer, élément de la construction des bateaux à vapeur. L'usine ne s'occupe guère de la fabrication initiale de la fonte et du fer forgé ; les forges d'Oerebro et du Wermland le fournissent en quantité suffisante. Ce qui frappe surtout à Motala, ce sont les détails originaux dus au talent de l'habile ingénieur, M. Carlsund, qui a composé un ensemble des éléments ordinaires que l'on retrouve dans tous les groupes industriels, mais qui semble avoir tenu à honneur de s'affranchir, dans toutes ses combinaisons mécaniques et métallurgiques, de l'imitation servile des dispositions et des procédés généralement usités.

Nous ne nous prononcerons pas sur la valeur des méthodes de travail employées à Motala. Leur appréciation aurait exigé une étude approfondie que nous ne pouvions entreprendre dans une simple visite. Quant à leur mérite, il a reçu une consécration solennelle à l'Exposition universelle de 1855, à Paris, par l'attribution d'une grande médaille d'honneur. Nous citerons seulement les détails de fabrication qui nous ont frappés dans notre rapide examen.

L'étirage des tubes en tôle se fait dans un appareil qui participe à la fois de la filière et du laminoir. Il est formé de quatre grandes roues ou galets qui concourent à angle droit vers l'œil, et dont les tranches retombent sur leurs bords biseautés à 45 degrés. Chaque tranche porte entre les arêtes des biseaux coniques une courbure qui vient former le quart de la circonférence dans lequel doit passer le tube, lequel est d'ailleurs soutenu intérieurement par un mandrin qui suit son mouvement. Une tuyère, qui souffle sur sa surface incandescente, y détermine une véritable combustion et contribue à maintenir la température nécessaire à l'étirage, en même temps que la surface se tubéfie par la couche d'oxyde produite. L'oxyde est détaché par l'action d'un filet d'eau qui tombe sur le tube à sa sortie de l'appareil.

Une machine à forer est remarquable par la façon dont s'opère la transmission du mouvement. Un disque horizontal tourne en pressant et en entraînant par le simple frottement des galets verticaux fixés sur les axes des roues d'angles qui agissent sur les forets. Les galets peuvent être déplacés sur leurs axes parallèles au disque et recevoir ainsi des

vitesses variables suivant qu'ils sont arrêtés à des distances plus ou moins grandes des centres, sans que, d'autre part, on ait jamais à craindre une rupture résultant d'une résistance accidentelle, puisque, dans ce cas, au roulement du galet succède sans choc un simple glissement.

Une autre machine à forer présente une articulation pratique qui permet de diriger le foret dans un sens quelconque.

Le mouvement alternatif d'une machine à mortaiser, espèce de rabot vertical, est produit par la rotation alternative dans les deux sens d'une vis sans fin, à pas très-court, agissant sur le châssis glissant porteur de l'outil par l'intermédiaire de deux galets verticaux munis de rebords annulaires qui font saillie latéralement et sont engagés dans les filets creux de la vis.

Nous avons vu sur le canal deux canonnières et un paquebot à hélice à différents degrés d'armement. Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans la description des aménagements de ces navires, qui offrent cependant un véritable intérêt : car, d'un côté, les canonnières sont d'un système spécial, à faible tirant d'eau, approprié au service de la Baltique; tandis que le paquebot est destiné à la navigation des fiords intérieurs et des canaux à écluses, où le navire, de largeur nécessairement très-limitée, est en outre assujetti à la condition de marcher indifféremment dans les deux sens, faute de place pour virer de bord. Disons seulement que les machines sont toutes du système de M. Carlsund, dans le genre de celle à deux cylindres et à mouvement direct qui a remporté la grande médaille à l'Exposition de Paris. Ces machines élégantes, légères, sont surtout remarquables par le peu d'espace qu'elles occupent, par la disposition des cylindres inclinés le long des bordages, par la réunion en un seul de plusieurs organes distincts dans les autres machines, combinaison qui réalise une énorme économie de place et de poids, enfin par les organes qui font varier la détente et changer le sens de la marche, organes que l'on peut mouvoir directement du pont du navire. Une machine de 30 chevaux ne pèse que 5,400 kilogrammes. Les hélices méritent également qu'on s'y arrête; au lieu de venir d'un seul jet de la fonte, leurs ailes sont fixées sur les appendices hélicoïdaux d'un moyeu distinct, et peuvent ainsi être remplacées en cas de rupture, sans qu'on soit obligé de démonter

l'appareil. De plus, dans le même cas, les appendices du moyeu exercent encore une action de propulsion qui peut être très-utile après un accident.

Les prix de revient des constructions de Motala sont très-modérés. Une chaloupe canonnière, établie pour recevoir deux canons de 80, est payée 130,000 francs; on se procure un paquebot très-convenable pour la somme de 100,000 francs. D'où vient cette réduction de prix importante, si on la compare à la valeur vénale des mêmes produits sortant des ateliers de Glasgow ou de Liverpool? Les conditions spéciales dans lesquelles est établie l'usine de Motala donnent l'explication. Les matières premières, excellentes au point de vue de la qualité, le fer et le bois, se trouvent à sa portée. Les chutes d'eau fournissent à peu de frais des forces motrices. L'exiguïté du prix de la main-d'œuvre semble malheureusement y contribuer aussi. Il est difficile à un ouvrier de premier ordre d'y gagner plus de 3 francs par jour; et combien y en a-t-il, sur les onze cents ouvriers qu'occupe l'établissement, qui, pour douze heures de travail par jour, parviennent à peine à gagner la moitié. L'usine de Motala, fondée par une société de douze actionnaires, n'en est pas moins une institution modèle, au point de vue de la fabrication, pour le pays. Le gouvernement suédois y envoie quatre élèves par an auxquels il fait étudier les arts mécaniques et suivre les travaux de l'établissement.

XXVIII

Le 10 septembre, nous quittons le canal de Gothie à Söderköping, petite ville calme, industrielle et d'un aspect peu attrayant pour le voyageur qui a déjà visité les ports pittoresques des côtes scandinaves. La corvette devait nous attendre à l'entrée du fiord de Stegeborg, à vingt kilomètres de Söderköping. C'était une occasion pour nous de varier nos moyens de locomotion. Combien, parmi nous, n'avaient fait depuis longtemps, d'un seul trait, vingt kilomètres en voiture? Le temps, d'ailleurs, est superbe; un doux soleil d'automne fait oublier la température; on ne la sent pas; on en jouit instinctivement. Depuis que nous avons mis le pied en voiture, nous roulons sur un terrain

parfaitement uni. Les sites grandioses de la Scandinavie montagneuse ont disparu; la contrée s'étend en vastes plaines fertiles, cultivées avec soin, parsemées de villages. Une frange de forêts, que le lointain estompe d'un bleuâtre légèrement irisé par les rayons du soleil, borde l'horizon. De temps en temps, le chemin s'enfonce dans un bois de sapins à fouillis épais, morne, roide, silencieux, vierge encore de la cognée, refuge bienheureux d'une foule d'êtres qui probablement n'ont rien à gagner à la rencontre de l'homme. Peu après le véhicule s'échappe de cet abîme de verdure. L'œil retrouve la liberté du regard à travers la plaine, jusqu'à ce que le sol s'accidente légèrement et que de hautes montagnes surgissent au déclin de la voûte céleste.

Nous approchons de la mer. Bientôt un mince ruban argenté que l'on aperçoit à peine s'étire en une large nappe d'azur; c'est le commencement du fiord. De nombreux îlots supportent des amas de rochers couverts de végétations; sur un de ces îlots se dressent de magnifiques ruines du Moyen Age. C'est tout ce qui reste de l'ancien château fort de Stegeborg, célèbre jadis dans l'histoire du pays, et détruit pendant les guerres insensées et fratricides auxquelles se livraient la téméraire Suède et l'imprévoyante Pologne. Du haut de ces mélancoliques débris, nous apercevons les pointes de trois mâts inclinés en arrière. C'est *la Reine-Hortense*, c'est notre fidèle corvette, qui a été exacte au rendez-vous et qui nous attend sous vapeur. Ses deux grandes embarcations « espérent après nous, » comme on dit en termes de marine, depuis plusieurs heures déjà, au fond d'une petite crique située au pied des ruines. Nous nous gardons bien de les laisser « espérer » plus longtemps; les marins se mettent à la rame, et, après une heure de vigoureuse manœuvre, nous voilà à bord, c'est-à-dire chez nous.

On se remet en route, le cap sur Stockholm; mais la mer a beau être calme, nos ennemis les vents du cap Farewell ont beau nous laisser en repos, la corvette ne peut pas reprendre ses anciennes allures. Elle se traîne à pas de tortue, elle file tout au plus sept nœuds à l'heure; ses chaudières, vaincues par la fatigue, refusent le service; elles laissent l'eau s'échapper par de nombreuses et larges fuites. Elle a réellement droit à quelques jours de repos et de réparation. On ne demande pas mieux que de les lui accorder; mais il faut auparavant qu'elle nous

débarque à Stockholm, où elle trouvera une rade plus commode et des moyens de retrouver des forces plus efficaces que partout ailleurs. Grâce à des concessions réciproques, nous avançons toujours, et après avoir passé la nuit à Treilhavet, à quinze milles de Stockholm, le 12 septembre, à midi, nous jetons l'ancre au centre même de la capitale de la Suède.

Le spectacle que nous offre la capitale de la Suède apparaissant soudain au milieu d'un splendide écrin d'ilots, affectant les formes les plus variées, couronnés de bouquets d'arbres, émaillés de verdure et de fleurs, est des plus saisissants. Un vaste port bordé de quais de granit pénètre au milieu de la ville. Les églises, les monuments, les édifices publics, des groupes de maisons coupés par des rues qui se croisent dans tous les sens, les places ornées de leurs statues, des promenades enjolivées de kiosques, de bosquets, de charmilles, le château royal, les innombrables mâts des vaisseaux, une énorme quantité de petits bateaux à vapeur, de barques, de canots, de yoles, tout cela s'empare à la fois de l'attention du voyageur, et entraîne ses regards tantôt vers l'ensemble que l'œil ne saurait embrasser, tantôt vers les détails où à chaque instant il se perd et s'égare. Que doit-on admirer plus ici, l'œuvre de l'homme ou la prodigalité de la nature?... Les hommes ont beaucoup fait, mais eussent-ils entassé prodiges sur prodiges qu'ils ne seraient jamais parvenus à arracher la palme du triomphe à leur rivale.

XXIX

La population de Stockholm, au type blond et vigoureux, à l'œil bleu et franchement ouvert, se distingue par une mobilité de physionomie, une vivacité d'allures qu'on est un peu étonné de retrouver chez un peuple du nord, qui a passé par l'austère influence de la Réforme. La nation suédoise doit nécessairement sa démarche dégagée, sa parole sonore, son regard hardi, à deux qualités de cette race : l'amour de la liberté et la vaillance. On n'a jamais besoin ici de ramper ou de trembler; on porte la tête haute et l'on dit ce qu'on pense.

Ce qui frappe l'étranger au premier pas qu'il fait dans la ville, c'est l'absence de cette population composée de badauds, de flaneurs

déguenillés, d'hommes sans profession déterminée, dont l'obséquiosité tracassière cherche à s'exercer aux dépens des nouveaux arrivants. Ici le voyageur jouit de toute sa liberté; mais a-t-il besoin d'un renseignement, de quelque côté qu'il s'adresse il trouve partout une bienveillance empressée, des égards aimables et hospitaliers. Devons-nous attribuer l'affabilité de cet accueil au caractère officiel qui préside à notre expédition, à la vive sympathie que le drapeau tricolore rencontre particulièrement dans les pays scandinaves? Certes, ces considérations ne sont pas sans valeur; mais il est incontestable qu'un peuple doué de qualités moins essentielles éprouverait moins de facilité, même dans un cas exceptionnel, à se laisser aller à ses favorables impressions.

Dans un voyage comme le nôtre, le côté des réceptions et des manifestations officielles est ce qu'il y a de moins intéressant. L'observation et l'étude se trouvent embarrassées dans les règles et les procédés convenus, arrêtés d'avance. Quelques instants après notre arrivée, nous recevons à bord la visite du second fils du roi, chef de la marine suédoise. Le prince Oscar, que nous avons laissé à Paris au moment de notre départ pour le cercle arctique, est un jeune homme brun, svelte, très-élancé, à traits d'une finesse remarquable, au regard intelligent. On remarque chez lui une certaine vivacité méridionale tempérée par une teinte de douceur mélancolique, que l'on rencontre souvent chez les gens nés dans les pays du nord. Pendant notre séjour à Stockholm, nous avons eu le loisir de l'étudier de près. C'est une nature méditative, réfléchie, préparant l'action par l'étude, portée au travail spéculatif de la pensée, et recherchant comme moyen de repos les applications pratiques. Dans une sphère où il est facile d'oublier qu'on est homme pour ne se rappeler que son état de fils de roi, le prince Oscar semble au contraire avoir laissé de côté sa naissance privilégiée pour ne se souvenir que des devoirs d'un citoyen, et pour consacrer toutes ses facultés et tout son temps au service de sa patrie.

Il y a des positions où la popularité s'acquiert à bon marché, mais cette popularité ne vaut alors que ce qu'elle coûte. Avoir de la désinvolture, flatter les préjugés populaires, se prodiguer à la tourbe de badauds désœuvrés et loquaces, jouer au bon enfant, distribuer cin-

quante fois autant de poignées de mains qu'un simple mortel; c'est là un moyen facile et qui jusqu'ici n'a que trop bien réussi. On ne veut pas comprendre que le respect de soi-même est la meilleure garantie du respect que vous portent les autres. On dirait que la valeur d'un prince ne commence à être véritablement appréciée que lorsque, au lieu de rester intégralement ce qu'il est, il se dépense en petite monnaie, au risque d'en détruire le prix intrinsèque à force de division. La personne en effet entre de cette façon en circulation; mais vienne le jour où de graves événements nécessitent de sa part un important sacrifice, et le mauvais côté de la populacerie apparaîtra au grand jour. La vérité et la justice n'ont pas besoin de réclame. Que les faits parlent d'eux-mêmes, tant pis pour les imbéciles qui préfèrent le clinquant des apparences à la solidité réelle du fond des choses. Ce qui est à souhaiter pour tout homme placé dans des régions élevées, c'est que sa popularité n'atteigne pas la vraie valeur de son mérite. C'est le moyen d'éviter les déceptions et tout le cortége de dangers qu'elles traînent à leur suite. Des applaudissements aux huées il n'y a pas plus loin que du sublime au ridicule. Cromwell avait raison. Les réputations élevées sur des bases éphémères résistent rarement au premier souffle d'une bourrasque populaire. Tant qu'on n'est pas arrivé à se manifester soi-même par une action patente et sérieuse, qu'on n'a rien à se reprocher, cela suffit. Quand vient le moment d'agir, on jouit de toute sa liberté; on n'est lié par des engagements frivoles d'aucune espèce. Au lieu d'être dominé par la situation, on la domine de toute son indépendance.

Cela dit, en termes généraux, ajoutons que, pendant longtemps, la réputation du prince Oscar n'a pas franchi les limites du cercle restreint des personnes qui l'approchaient de près, qui le voyaient livré à ses préoccupations, à ses travaux, à ses études. D'autre part, il faut avouer que pour la maison royale de Suède, la ligne droite n'était pas diffficile à trouver. A la mort de Bernadotte, il n'y avait que deux directions à suivre. La première, vulgaire, pratiquée en général, consistait à confisquer les intérêts du pays au profit des intérêts personnels, dynastiques. La seconde, au contraire, c'était de placer la force et la stabilité de la famille souveraine dans la satisfaction donnée à la puissance et aux intérêts nationaux. La première

ligne n'a été suivie qu'avec trop d'âpreté jusqu'à l'avénement au trône du roi actuel; elle a amené les plus tristes résultats; elle a hérissé l'avenir de la Suède des difficultés les plus graves. Heureusement l'expérience a été utile; la leçon, quoique chèrement payée, n'a pas été perdue. La politique de la Suède s'est dégagée des errements du fondateur de la dynastie régnante; les deux générations qui ont suivi Charles-Jean XIV ont compris qu'elles ne trouveraient l'affermissement de leur position qu'en se dévouant, sans nulle arrière-pensée personnelle, à la grandeur de leur patrie.

XXX

Le temps qu'il nous est donné de rester dans la capitale de la Suède est limité ; il nous faudra utiliser chaque instant, développer une activité dévorante pour faire honneur aux points principaux indiqués par « le Guide de l'étranger à Stockholm ». Qu'importe la fatigue ! n'est-il pas dit depuis le commencement de notre ouvrage que la vie à bord nous servant de repos, l'existence à terre ne sera considérée que comme une juste compensation aux loisirs de la corvette? Les périls de la navigation, les tempêtes, les coups de vent, les péripéties des glaces flottantes, n'ont pas été mis en ligne de compte; on a eu toutes ces choses-là par-dessus le marché et gratuitement.

La ville de Stockholm, de même que la Suède tout entière, est une cité de traditions, de souvenirs historiques. De tout temps on a beaucoup guerroyé dans ce pays; on y a aussi travailllé par la pensée, et à chaque pas on en trouve des preuves. La ville, au premier aspect, présente le vénérable caractère d'antiquité qui donne la mesure des efforts successifs accomplis par une longue suite de générations. Le Moyen Age, dont les réminiscences se sont conservées jusque dans la Constitution actuelle du pays, y revit tout entier dans une foule de souvenirs.

L'architecture n'apporte pas une grande part à ces traces du passé. Les plus beaux édifices de Stockholm sont de date assez récente. Celui qui apparaît sur le premier plan, c'est le palais du roi, construit au dix-huitième siècle sous la direction du comte de Tessin. C'est un

vaste édifice quadrilatère, au style simple, aux proportions imposantes. Deux chemins surmontés d'une terrasse y conduisent du côté nord. L'œil, de ce point, embrasse d'un seul regard la cité avec ses ponts, ses faubourgs, ses massifs de maisons grimpant les unes sur les autres, ses jardins et ses promenades publiques. La façade, tournée vers la mer, apparaît dans tout son développement à la population flottante de la rade. Les bâtiments s'amarrent aux quais, en face du château, et l'étranger qui arrive à Stockholm débarque ainsi au centre de la ville devant le plus bel édifice, et dans la partie de la capitale qui mérite d'être vue la première.

Le roi habite pendant l'hiver une des ailes du palais. Le reste de l'édifice contient la salle des États Généraux, le ministère des affaires étrangères, les archives du royaume, un Musée, une Bibliothèque, etc. Un seul appartement est inoccupé, une seule chambre reste à jamais inhabitée; on ne veut pas toucher à son intérieur; c'est tout au plus si le plumeau du surveillant enlève la poussière de quelques meubles, de quelques effets épars. C'est la chambre où Bernadotte a rendu le dernier soupir. C'est une chambre simple, austère, qui ne rappelle en rien la magnificence des demeures royales. La maison de Pau, où naquit Charles-Jean XIV, a été sans doute tout aussi modeste. C'est peut-être la seule analogie qu'il soit possible de découvrir entre son berceau et sa tombe.

Quelques beaux tableaux d'histoire, quelques paysages signés du nom des maîtres, décorent les principales pièces du château royal; mais ce qui avant tout fait l'admiration du visiteur, ce sont les œuvres du statuaire national Fogelberg, sur le mérite desquelles on ne saurait trop insister. Ses deux statues de Thor et d'Odin sont des chefs-d'œuvre d'une inspiration vigoureuse, calme dans sa force, majestueuse dans sa fougue. Les proportions colossales, les formes surhumaines et à la fois réellement idéales, conviennent bien à ces demi-dieux ou héros scandinaves, dans lesquels les races du Nord ont personnifié leur culte de la force matérielle, ne se complaisant que dans l'ardeur des combats. Le ciseau de Fogelberg savait pourtant tirer du marbre des sujets où l'expression de la force cédait la place à la grâce la plus pure, au sentiment le plus délicat de la beauté. C'est ce dont on se convainc quand on se place en face de sa statue de Vénus. Quelles formes suaves et

harmonieuses! Avec quel adorable abandon se penche cette tête aux contours fins, à l'expression d'un charme, d'une langueur exquise! C'est bien la statue de la beauté s'ignorant elle-même, et se livrant tout étonnée, dans son innocence naïve, à l'admiration d'un regard d'artiste. Il est peu de sculpteurs contemporains qui eussent désavoué cette œuvre remarquable, conçue et exécutée dans un respect des principes de la grande tradition grecque. La réputation de Fogelberg est bien au-dessous de ce que vaut l'artiste; mais c'est une de ces popularités qui ont commencé à petit bruit, et qui n'en sont que plus sûres de grandir avec le temps.

XXXI

Le Musée scandinave de Stockholm est, sur une grande échelle, la répétition des collections que nous avons déjà vues à Bergen et à Christiania, et que nous verrons encore à Copenhague. C'est plus varié, plus complet, plus riche. En revanche, l'Académie des sciences renferme des curiosités uniques, des souvenirs inappréciables qui rappellent la mémoire des savants illustres de la Suède. C'est ici que Berzélius se livrait à ses profondes études et étayait de ses découvertes une science qui, depuis, a pris un immense développement en descendant des sphères de la théorie dans le domaine de l'application industrielle. L'appartement du grand chimiste a été conservé intact, tel qu'il l'a habité jusqu'au dernier jour de sa vie. Ce sont trois petites pièces d'entresol basses, sombres et froides; la première lui servait de laboratoire. Les creusets, les cornues, les ballons, les moufles, les fioles, tout y est rangé en ordre. Les fourneaux paraissent éteints d'hier; les appareils semblent attendre l'arrivée de l'expérimentateur. Mais personne jusqu'ici n'a osé mettre la main à la continuation de ces travaux auxquels, pendant de si longues années, avait présidé un génie hors ligne.

Avant de nous faire entrer dans le modeste réduit du grand Suédois, on nous a montré à la Bibliothèque la collection presque complète des manuscrits de ses principales œuvres. Ce premier jet de la pensée des hommes illustres a en lui je ne sais quel attrait mystérieux qui fascine

et précipite l'esprit dans d'indéfinissables rêveries. On voudrait découvrir le labeur de la conception, l'éclosion de l'idée du penseur. On étudie ces signes tracés à la hâte et dont l'exécution matérielle disparaît complétement dans la partie spiritualiste du travail. On cherche un lien entre le caractère de l'écrivain et celui de l'écriture. Les manuscrits de Berzélius sont chargés d'une écriture uniforme, serrée. Les lettres se pressent tumultueusement, les mots se dégagent comme les termes d'une équation algébrique. La pensée mûrement élaborée, conçue avec fermeté dans l'esprit, se déroule en signes nets et rapides. Point de trouble, point d'hésitation, peu de ratures. Le travail préparatoire a été accompli dans le cerveau; il se réalise au dehors d'un seul jet.

Ces autres grands in-folio manuscrits que le conservateur de la Bibliothèque étale sous vos yeux contiennent les essais autographes de philosophie et de religion par Swedenborg. L'écriture est toute différente de celle que nous venons d'examiner. De longues lettres, maigres, ascétiques, s'alignent en colonnes diffuses. Cela ressemble à de vieux grimoires d'alchimie ou de sciences occultes, écrits avec ces caractères qui, par leur disjonction, participent à la forme mystérieuse des runes. Les lettres sont posées avec gravité, comme si, en dehors de l'idée, elles exprimaient encore quelque chose de spécial par la nature de leurs formes. L'auteur de ces manuscrits étranges est né à Upsal, en 1689. Son père était évêque de Skara. Sa vie se scinde en deux parties distinctes : de 1709 à 1740, il remplit de hautes fonctions en Suède et publie d'importants travaux sur la minéralogie, la physique, les mathématiques, l'astronomie, le magnétisme; à partir de 1740, il abandonne ses études passées, tombe dans un silence complet qu'il ne rompt enfin que pour prendre la parole en prophète illuminé, en visionnaire fantastique. C'était en 1745; Swedenborg se trouvait alors à Londres. Il prétend, dans ses *Confessions*, qu'un soir, après avoir copieusement dîné, un brouillard intense se répandit dans sa chambre. Une créature affectant des formes humaines l'apostropha d'une voix majestueuse. Elle lui recommanda la sobriété. La nuit suivante, la même vision, un ange vêtu de pourpre apparut, et lui dit : « Je suis envoyé par Dieu, qui t'a choisi pour expliquer aux hommes le sens de sa parole et de ses créations. Je te dicterai ce que tu dois écrire. » La besogne, comme on le voit, n'était pas difficile; mais il ne fallait pas prendre la promesse

au pied de la lettre. L'ange ne dicta rien. Swedenborg écrivit tout seul; mais son initiateur lui ouvrit les yeux de l'*homme intérieur*, et lui permit de voir ce qui se passait dans le ciel, dans le monde des esprits et dans les enfers. Le visionnaire suédois pénétra dans trois sphères différentes, où il rencontra une foule de grands morts de l'antiquité et des temps modernes. Il ne vécut dès lors que de cette vie surnaturelle; il faisait des excursions dans les *terres astrales*, et racontait ses communications avec l'*Esprit angélique* de ces régions. Il publia successivement vingt-sept traités différents, tous, bien entendu, dictés sous l'inspiration directe des anges. Ses principaux essais sont : les *Délices de l'amour conjugal*, le *Ciel et l'Enfer*, l'*Apocalypse révélée*, l'*Exposition du sens interne*, l'*Amour divin*, le *Vrai christianisme*, la *Sagesse angélique de l'omnipotence, omniscience, omniprésence de ceux qui partagent l'éternité et l'immunité de Dieu*. Dans ses moments de liberté, il prophétisait l'avenir et s'occupait de magnétisme.

Swedenborg mourut à Londres en 1772, mais sa doctrine lui survécut. Aux États-Unis, où toute théorie a ses adeptes, les swedenborgiens continuent la tradition du prophète scandinave. En Angleterre, à Manchester particulièrement, on n'a pas oublié que Swedenborg a passé toute la partie extatique de son existence à Londres, que c'est là qu'il a composé ses plus curieuses études. Sa doctrine y rencontre une foule considérable de prosélytes, parmi lesquels les Esprits frappeurs et les Tables tournantes ont, dans ces derniers temps, recruté de fervents apôtres. En Suède, l'illuminisme, quoique dépouillé d'une partie de ses extravagances, ne s'est pourtant pas éteint. Quelques-uns d'entre nous ont eu l'occasion de rencontrer à Stockholm plusieurs prosélytes de la doctrine de Swedenborg. Ces gens, pour la plupart très-âgés, vivent dans l'isolement, se distinguent par leur moralité, fréquentent les églises protestantes, et n'éveillent en aucune façon l'attention du public. Les théories swedenborgiennes en général comportent peu la propagande. On devient adepte quand, avec un esprit porté au merveilleux, on s'isole de ses semblables pour s'abîmer dans la lecture des révélations étranges du prophète suédois.

XXXII

Le Musée historique est installé dans un palais bâti, en 1800, par la princesse Albertine, sœur de Charles XIII. C'est une curieuse collection d'armures, d'armes, de vêtements, d'objets de toute sorte ayant appartenu aux souverains de la Suède. Toutes ces dépouilles bizarres font passer devant vous, comme des fantômes, les célèbres personnages qui s'en sont servi.

Voici un grand cheval bai assez tristement empaillé, mais qui, de son vivant, portait un fier capitaine, un fameux homme d'État. Gustave-Adolphe le montait à la bataille de Lutzen, au moment où une balle néfaste, en le tuant, vint relever la fortune chancelante du duc de Friedland. Le costume du vaillant champion de la Réforme est exposé dans une vitrine à côté du cheval; il est simple et austère, adapté à la vie des camps et aux rudes mêlées des combats. Plus loin, on aperçoit une belle armure qu'a portée Charles IX, le père du grand Gustave. Cette cuirasse, ciselée et guillochée à la façon milanaise, semble avoir peu servi au roi dans les moments décisifs. Elle aurait certes attrapé quelques bonnes entailles, s'il l'avait portée à la bataille de Kirkholm, où, battu par les troupes polonaises placées sous le commandement de Chodkiewicz, il allait succomber sans le secours d'un gentilhomme suédois, Henri Wrede, qui le sauva au sacrifice de sa vie.

Ils sont bien autrement usés, ces hausse-cols, gantelets, dagues, sabres et épées! Tout cet attirail offensif et défensif a appartenu aux célèbres généraux suédois de la guerre de Trente Ans. Objets d'utilité et non d'ornement, ils brillèrent dans les plaines de l'Allemagne plus qu'ils ne brillent aujourd'hui dans les armoires du Musée de Stockholm. Qui sait même quelle est au juste l'origine de ces taches de rouille qui rongent la surface de leur acier?

Les austères souvenirs des guerriers de Gustave-Adolphe tranchent vivement sur ce somptueux étalage de robes de brocart, de velours brodé d'or, de tissus où la soie se marie capricieusement aux fils des métaux précieux. Ce sont les vêtements de la fantasque reine Christine,

humble esclave de ses entraînements, éprise d'une malheureuse passion pour sa personne, qui n'était pourtant rien moins que belle, et tenant plus à la Gardie qu'à Oxenstierna et à la Suède, à Bourdelot qu'à la Gardie, à Pimentelli qu'à Bourdelot, à Tott qu'à Pimentelli, à Pimentelli qu'à Tott, et ainsi de suite jusqu'à Monaldeschi, dont une mare de sang noya enfin à Fontainebleau les infortunées amours.

Serait-ce pour faire ressortir tout ce luxe qu'auprès de l'armoire de la fille dégénérée de Gustave on a suspendu un uniforme complet de simple drabant : un habit de grossier drap bleu à parements rouges, à boutons de laiton; des gantelets en peau de buffle; des bottes lourdes, à semelles épaisses, à tiges usées, rugueuses, fatiguées; le tout surmonté d'un large tricorne en feutre ordinaire, pelé, éraillé? Ce tricorne, on vous le montre avec respect; il est percé d'un trou à l'endroit où la ganse de la cocarde descend sur le front. La balle qui a pratiqué cette ouverture a tué Charles XII sur le parapet d'un des forts de Frédérikshall. La balle avait le calibre d'un pistolet; elle n'a pu venir de la citadelle ennemie; quelle est la main qui l'a fait partir? C'est ce qui est resté jusqu'ici une énigme pour l'histoire. Ces simples vêtements sont ceux sous lesquels le grand roi batailleur abritait toujours sa majesté souveraine. Ils sont pauvres comme le fut la Suède exténuée par les prouesses de Charles XII.

Quoi qu'il en soit, on les contemple avec plus d'intérêt que toute cette défroque royale, importée de France en Suède avec les modes de Louis XV, et qui trahit le relâchement des antiques mœurs nationales, la dégénérescence des hommes efféminés et absorbés dans les préoccupations d'une puérile étiquette, et l'état caduc d'une dynastie qui bientôt va devenir insuffisante et tomber sous le poids de ses propres fautes. Tous ces brillants oripeaux aboutissent à un vrai linceul, à un domino noir, chiffonné, déchiré par une balle et taché du sang de Gustave III. Le pistolet d'Ankastrom, celui qui a fait découvrir le meurtrier, figure à côté du déguisement royal.

La grande Révolution de France vient ensuite avec son niveau égalitaire; elle coupe court en France aux modes bizarres du dernier siècle et impose à la société tout entière une partie de ses goûts et de ses habitudes. Le Musée de Stockholm va-t-il nous présenter quelque souvenir éclatant de son influence? Oui, certes! Voilà un objet qui vous

inspire bien des réflexions; c'est le bâton de maréchal de France de Jean-Baptiste-Jules Bernadotte, sergent au régiment de Royal-Marine en 1789, colonel en 1792 à l'armée de Custine, général de brigade à l'armée de Sambre-et-Meuse en 1794 à la suite de la bataille de Fleurus, général de division à l'armée d'Italie en 1797, ambassadeur à la cour de Vienne en 1798, général en chef de l'armée d'observation sur le Rhin la même année, ministre de la guerre en 1799, général en chef de l'armée de l'Ouest après le 18 brumaire, maréchal de France en 1804, prince souverain et duc de Ponte-Corvo en 1806, gouverneur des villes hanséatiques en 1808, commandant un corps d'armée en Saxe la même année, élu prince de Suède par la Diète d'Oerebro en 1810, membre de la Sainte-Alliance dans la guerre du continent contre la France en 1815, et enfin roi de Suède et de Norwége en 1818.

XXXIII

Une visite à l'église de Ridersholmen est la suite naturelle de celle qu'on a faite au Musée historique. Ici les souvenirs sont encore plus directs. Ce ne sont plus les objets ayant appartenu aux souverains qui reposent sous ces voûtes, ce sont les dépouilles mortelles des souverains eux-mêmes. L'intérieur de l'édifice ne répond pas comme grandeur au caractère des défunts que contiennent ses caveaux. L'architecture est d'un gothique froid, sans élévation, sans poésie. Le temple n'est qu'un vaste mausolée; on s'abstient même d'y célébrer les offices.

Une chapelle latérale est consacrée au tombeau qui contient les cendres de Gustave-Adolphe. Un sarcophage de forme ordinaire, surmonté d'une couronne, porte, pour toute inscription, le nom du grand roi. De nombreux drapeaux pris dans la guerre de Trente Ans se réunissent en faisceaux des deux côtés d'une haute fenêtre à tout petits carreaux. D'autres trophées du même genre ornent le plafond et descendent en plis le long des ogives. Les blasons des principaux capitaines qui s'illustrèrent avec leur chef décorent les deux piliers qui mènent à la chapelle.

L'église est, du reste, remplie de ces souvenirs de guerre, qui prouvent une fois de plus l'antique vaillance de la race scandinave. Quelques

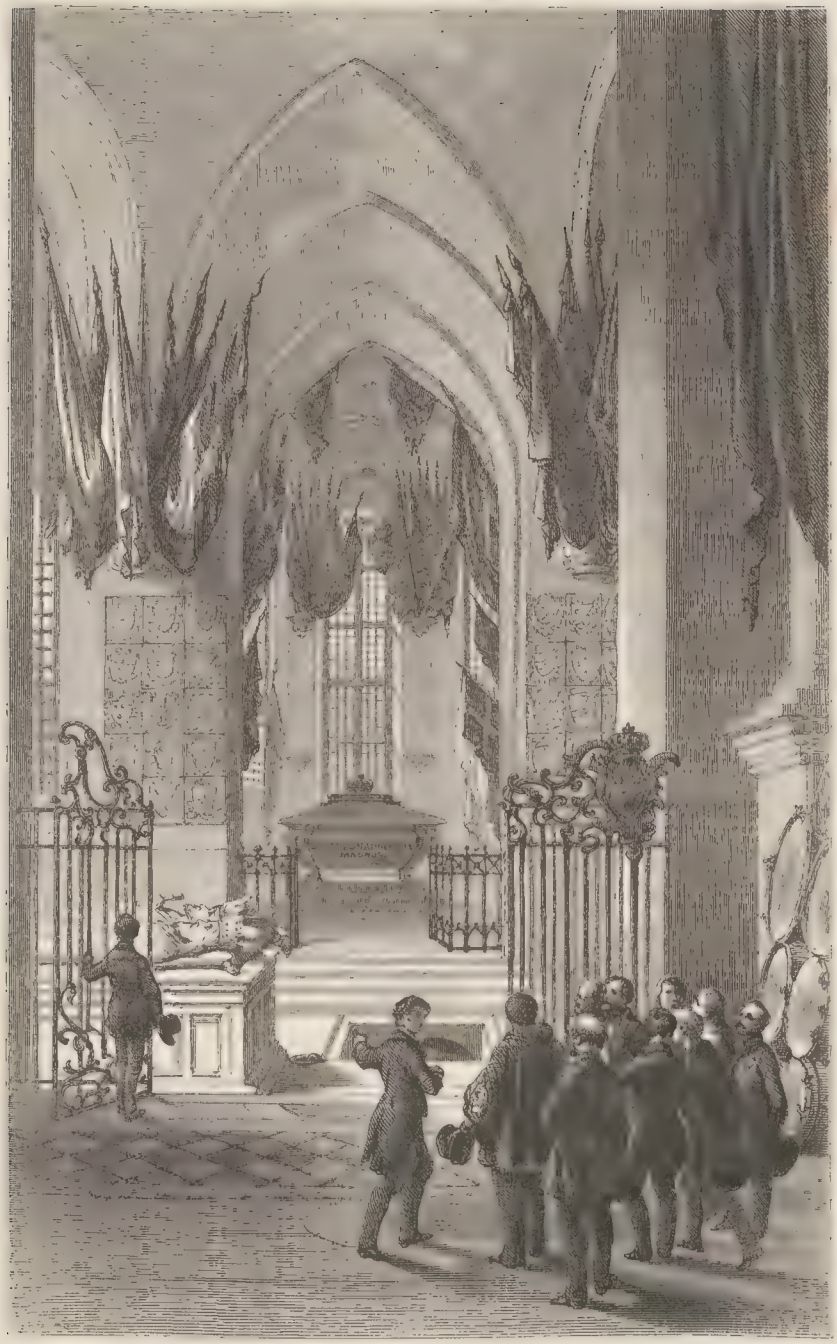
illustres familles du pays ont obtenu le privilége d'avoir leurs chapelles sépulcrales dans ce Westminster de la Suède. Tout près du sarcophage de Gustave-Adolphe, on est en train de construire un mausolée pour Charles-Jean XIV. Ici la sculpture remplacera les drapeaux absents. Et pourtant la nation aurait aimé pouvoir suspendre au-dessus de la tombe de son dernier roi quelques trophées d'une belle bataille qui, au lieu de se passer dans les plaines de la Saxe, aurait illustré d'un souvenir victorieux les champs de la Finlande.

Le chapitre de l'ordre des Séraphins émaille également de ses écussons les murs de l'église. Parmi les défunts chevaliers du dix-neuvième siècle, on aperçoit les armes de Napoléon Ier. Si les statuts de l'ordre recommandaient aux membres de l'institution chevaleresque une fidélité entre eux à toute épreuve, la présence de ce dernier écusson semble leur infliger un cruel démenti.

Les deux souterrains de l'église de Ridersholmen contiennent les cercueils des rois et des princes de Suède entassés les uns sur les autres, ce qui fait assez ressembler ce réduit à une fosse commune de souverains.

Les autres curiosités de Stockholm peuvent être visitées rapidement, mais il faut s'être bien pénétré à l'avance des détails historiques qu'ils réveillent. L'histoire de la Suède fourmille d'incidents dramatiques et saisissants; il est peu de pays où l'historien, le romancier, le poëte, soient moins embarrassés de trouver des sujets d'étude et d'inspiration. Tous les grands noms de la Suède se retrouvent avec leurs blasons dans la salle des réunions parlementaires de l'ordre de la noblesse. C'était en ce temps féodal où les nobles, à côté de tous leurs priviléges, jouissaient encore de celui de pouvoir servir leur patrie avant le reste de la nation. La situation a bien changé depuis. Ici, comme partout, la noblesse n'est plus à la hauteur des affaires; elle se traîne à la remorque des générations neuves, plus vivaces, plus intelligentes, plus patriotiques.

En sortant du Palais des nobles, on aperçoit une statue de Gustave Wasa. On regrette qu'elle ne soit pas sortie du ciseau de Fogelberg comme celle de Charles-Jean XIV, qui s'élève sur la grande place de Stockholm, et qui, pourtant, est loin d'être l'œuvre capitale du célèbre sculpteur. La couche de dorure dont on a recouvert la statue équestre



Karl Girardet, d'après Ch. Claud. J. Ouvrier sc.

CHAPELLE DE GUSTAVE-ADOLPHE (STOCKHOLM)

du défunt roi n'est pas due à une idée heureuse; elle diminue plus qu'elle n'augmente le mérite de l'artiste.

Tout en étudiant ainsi la physionomie de la ville, il n'est pas d'étranger, de Français surtout, qui ne doive à l'aimable hospitalité des indigènes l'occasion de s'arrêter un moment devant l'église d'Adolphe-Frédéric. C'est ici, lui dit-on, en lui indiquant le cimetière, qu'a été enterré un des plus illustres penseurs de l'humanité, Descartes! Descartes enseignait la philosophie à la reine Christine. Le climat de Stockholm et le genre de vie qu'il menait l'ont tué. Sa royale élève avait des habitudes bizarres; elle se couchait à six heures du soir, se levait à deux heures après minuit, et commençait sa journée par une leçon de Descartes. Le philosophe usa ainsi les restes de sa frêle santé. La reine ne paraît pas avoir mis en pratique les préceptes de son maître; sa fin ne fut rien moins qu'un hommage rendu à la philosophie.

Il est si peu de rois de Suède dont la mort n'ait été tragique, que l'on se trouve un peu blasé quand on entre au grand théâtre de Stockholm, et qu'on voit, au pied de la colonne de l'avant-scène, à gauche, l'endroit où Gustave III périt, victime d'un complot nobiliaire. On se hâte d'aller respirer le grand air, de se retremper dans les images riantes du présent, et, à cet effet, on prend la direction de Mosebakken, colline située au Sud de la ville, dans la partie habitée par les classes ouvrières. Quelques moments consacrés à une ascension fatigante récompensent le voyageur par un des plus merveilleux spectacles que puisse offrir la nature. Le panorama de Stockholm se déroule dans toute sa majesté au pied de la colline. La ville, posée sur sept îles, apparaît baignée d'un côté par les eaux du lac Mälar, de l'autre étreinte par un bras de mer. Au centre, sur une île d'une étendue peu considérable, se dresse l'antique cité. C'est le berceau de la capitale; c'est ici que, vers la fin du douzième siècle, s'élevait la forteresse qui protégeait Upsal, la capitale d'alors, contre le premier choc des incursions ennemies. Plus tard, Gustave Ier étendit les proportions de la ville naissante; il lui imprima la direction qu'elle a suivie depuis. Six îles, groupées autour de la cité, se couvrirent de maisons. Deux vastes faubourgs abritèrent une nombreuse population. Le port fut grandement aménagé; les quais se bordèrent de murs en granit. Une jonction entre le lac Mälar et la Baltique contourna la vieille cité

et la sépara des faubourgs et des quartiers opulents. L'horizon de la colline de Mosebakken est immense; la ville même, avec tous ses monuments et ses constructions, disparaît dans son incommensurable encadrement de plaines d'eau et de forêts de sapins qui ornent les bords de la mer et du lac de leurs sombres franges.

XXXIV

Aux portes de Stockholm s'étend un vaste parc nommé Djurgärden, baigné à l'Est par un golfe de la Baltique, au Sud par la grande entrée du lac Mälar. C'est là que la population urbaine se répand les jours de fête et dans les belles soirées d'été. On la voit alors s'acheminer par toutes sortes de voies et de véhicules, à pied, à cheval, en calèche, en omnibus, en bateaux à vapeur. Au milieu de tout cela circulent des barques poussées par des roues de bois peintes en vert; ces barques sont manœuvrées par de jeunes Dalécarliennes dont le costume pittoresque, composé d'un corsage rouge, égayé par une profusion de linge blanc, d'un court jupon brun et de bas écarlates, ajoute singulièrement à l'animation du paysage. Le parc, vrai fouillis de végétation, coupé de clairières tapissées de gazon et émaillées de fleurs, varié par l'aspect de l'eau qui y pénètre en fantastiques méandres, donne abri à une foule de villas, construites dans un style d'une grâce champêtre relevée par un luxe de bon aloi. Toutes ces constructions, entretenues avec soin, élégantes, apparaissent soudain au détour d'un bouquet de sapins; ou bien elles s'annoncent par de longs reflets projetés sur les rides légères de la vague.

Une de ces villas, celle de Bystrom, renferme une collection des œuvres du célèbre sculpteur. A quelques pas de ce petit musée, toujours ouvert au public, on aperçoit, sur une légère élévation de gazon, le buste de Bellman, le chansonnier populaire de la Suède, qui vivait à l'époque de Gustave III. Tous les ans, le 26 juillet, la population de Stockholm accourt en foule au monument de son poëte chéri, et célèbre son souvenir par une cérémonie où les chants et les discours se mêlent aux fleurs et aux couronnes.

Le roi possède également dans le parc de Djurgärden le petit palais de

Rosendal, bâti en 1823 par Charles-Jean, habitation favorite du défunt monarque. L'intérieur de la villa royale rappelle les fantaisies seigneuriales de la fin du dernier siècle, alors que, rassasié de Watteau et de Boucher, on cherchait à se reposer dans une simplicité qui bientôt dégénéra en une imitation fausse et maladroite de l'antique. Mais l'objet qui, à Rosendal, excite une admiration sans réserve, c'est un vase en porphyre de Suède posé au milieu d'une pelouse, en face du petit palais. C'est une large coupe de forme antique, taillée dans un seul bloc pesant environ 50,000 kilogrammes, et pouvant contenir 32 hectolitres de liquide. La pierre a été extraite des carrières d'Elsfeld et façonnée sur place. Deux cents ouvriers transportèrent ensuite le vase à travers 430 kilomètres des chemins, souvent peu praticables, de la Dalécarlie et d'Upland. La population entière des environs aida au transport de cette pièce remarquable, qui donne une haute idée des richesses minéralogiques de la Suède.

Au reste, le parc de Djurgärden n'est qu'un spécimen de tout le paysage magique qui se déroule aux environs de Stockholm, dans la direction du lac Mälar. Rien de plus pittoresque, de plus varié, que l'aspect des rives de ce lac. Des prairies, des forêts de sapins, des masses de granit, des horizons encaissés dans des cadres de verdure ou bien la voûte céleste s'étendant à l'infini, tous ces éléments se combinent dans une proportion pleine de charmes inattendus et de la grâce la plus exquise.

Quand on a visité successivement les châteaux royaux de Haga, d'Ulriksdal, de Rosenberg, de Drottningsholm, quand on croit avoir vu à satiété tous ces monuments remplis de souvenirs historiques, on est surpris de retrouver en soi encore assez d'enthousiasme pour admirer un des plus beaux manoirs royaux qui existe en Suède, le célèbre château de Gripsholm. L'excursion nous offre d'autant plus d'attraits, que c'est le roi lui-même qui nous offre l'hospitalité. Nous sommes avec lui sur le petit vapeur qui nous transporte à cet antique palais dont il veut faire les honneurs au Prince Napoléon. Trois heures de navigation séparent Gripsholm du château de Drottningsholm, la résidence d'été de la famille royale. Le voyage n'a aucun caractère officiel; le cérémonial et l'étiquette ont été laissés au rivage. Tout le monde est confondu sur le pont du petit navire.

Les deux jours que nous allons passer ainsi nous permettront d'étudier de près l'homme qui préside aux destinées de la Suède. Sous ce rapport, une série innombrable de réceptions officielles serait loin d'offrir tous les avantages que présente cette vie de quarante-huit heures passée en commun, débarrassée de tout l'attirail des cours, et où la conversation prendra nécessairement des allures conformes à la liberté dont on va jouir. Le prince Oscar, à la grande satisfaction de tous ceux qui ont déjà eu l'occasion de l'approcher, accompagne son père dans notre excursion.

A un endroit où le lac s'étend en une vaste nappe d'eau, *l'Aros*, c'est le nom de notre petit vapeur, s'arrête. Nous sommes devant Gripsholm. Non loin de la bourgade de Mariefeld, l'antique castel est élevé sur une presqu'île, les murs disposés selon les règles du style roman mêlé de gothique. C'est à l'intérieur comme à l'extérieur un magnifique spécimen d'architecture féodale. Le château date de 1680, et porte le nom de son fondateur Johnson Grip, un puissant seigneur du pays. L'extérieur du manoir aurait certes pu offrir un plus vif intérêt, si on s'était appliqué à conserver religieusement le style de la construction primitive. Mais la main des restaurateurs qui ont succédé à Johnson Grip n'a pas toujours été heureuse. Gustave III affectionnait particulièrement cette résidence; malheureusement cette prédilection du monarque n'a pas porté bonheur au château. Passionné pour le style tourmenté du temps de Louis XV, le roi s'évertua à dénaturer le caractère primitif de sa demeure favorite et à faire triompher la rocaille. L'irruption de cette convulsive architecture a produit un assemblage baroque et confus. Il a fallu toute la persévérance du roi actuel pour dégager le château de ces restaurations hétérogènes, et pour lui restituer son imposant aspect primitif.

Deux longs canons en métal de cloche, couverts d'inscriptions et enjolivés de moulures et d'arabesques, se présentent à l'entrée de l'édifice. Pontus de la Gardie les a pris dans une bataille livrée aux Russes en 1581. Ce genre de souvenir est singulièrement agréable aux Suédois; ils aiment à voir dans ces succès des temps passés un gage des exploits qu'ils auront peut-être à remporter dans un prochain avenir. A l'intérieur on ne fait pas un mouvement sans réveiller un souvenir de l'histoire nationale. Les trois cents chambres de Gripsholm sont

tapissées de tableaux représentant des faits tirés des annales du pays ou des personnages qui ont marqué dans l'histoire de Suède.

Une grande salle est consacrée à Gustave Wasa; une autre, de l'époque de Gustave III, contient une série de beaux portraits des souverains de la fin du dix-septième siècle. Tous ces rois philosophes, y compris Catherine de Russie, qui, pour se délasser des préoccupations du despotisme, jouaient à la liberté de la pensée, y sont représentés dans toute l'insouciance de leur expression; il semble qu'ils soient plongés dans une sorte d'extase olympien que devait interrompre la Révolution française.

A mesure qu'on recule dans l'histoire, les tableaux, les portraits laissent à désirer au point de vue de l'exécution; pourtant ils charment par l'authenticité de leur caractère, par les personnages dont ils offrent les traits, par les souvenirs qu'ils rappellent. Que d'événements! Que de contrastes! ici on s'abandonnait au plaisir; là on infligeait la torture. La coupe bachique et le poignard meurtrier s'entre-choquent dans un bizarre contraste. Ici Gustave III, roi méconnu et calomnié pour avoir voulu museler l'anarchie oppressive des nobles, se reposait des agitations de la capitale. Au fond, à gauche, on aperçoit une chambre basse, dénudée, avec un misérable grabat dans une alcôve; c'est la prison du roi Jean III, fervent ami des jésuites, et conséquemment souverain fatal pour son pays. Montons plus haut; cette tanière sous les toits, vraie cage de granit, sans cheminée, sans parquet ni meubles, c'est l'oubliette où passa de longues années l'infortuné Érik XIV. Une double porte de fer conduit à la prison; un couloir extérieur contourne la cellule et permet à une sentinelle de mesurer par le bruit de ses pas le temps au prisonnier; une lucarne, armée de barreaux de fer, ouvre la vue sur le lac et les environs. Il y avait ici une dalle dans laquelle Érik avait creusé une cavité avec son coude, à force de s'y appuyer et de s'abîmer dans la contemplation de cet espace libre qu'on lui avait interdit. Il mettait néanmoins de l'obstination à vivre; on l'empoisonna. Le château de Gripsholm n'a pas été favorable aux Wasa. Le dernier de la dynastie, Gustave IV Adolphe, chassé de son trône par l'indignation de ses sujets, a passé ici les quelques jours qui ont précédé son embarquement forcé pour la terre d'exil.

Tous ces souvenirs, tragiques ou riants, sévères ou frivoles, se

pressent tumultueusement les uns sur les autres. Chaque pièce a son récit, chaque portrait sa légende, chaque tableau son anecdote. Le roi Oscar, avec un charmant talent de conteur, nous fait passer en revue cette galerie, à laquelle se rattache l'histoire entière de la Suède.

Le soir, tandis que, dans la cour d'honneur, la musique militaire joue à la lumière rouge des flambeaux, que les soldats se rangent avec leurs casques qui ressemblent aux hauberts des anciens chevaliers, que la lune, du côté du lac, jette ses reflets blafards sur la masure et lui donne des proportions mystérieuses et fantastiques, l'imagination remplie des récits qu'on vient d'entendre, on se croit transporté en plein Moyen Age. Puis, lorsque chacun s'est retiré dans l'appartement qui lui est destiné, tous ces portraits de chevaliers le poing sur le glaive, d'aïeules en robe et en coiffure à la Médicis, d'évêques, de chanceliers, de savants, de jeunes femmes aux cheveux poudrés, une rose à la main ou un oiseau des Canaries perché sur le petit doigt, toutes ces figures semblent s'animer à la lumière vacillante de la bougie, murmurer les incidents de ce grand drame historique, ayant tout un pays pour scène et des siècles entiers pour durée, et la réalité disparaissant peu à peu, elles finissent par s'emparer de l'imagination livrée à la merci des caprices fantastiques du sommeil.

XXXV

Le roi Oscar est né à Paris en 1799. Il compte des années que ne trahit guère son extérieur. Sa figure est d'une distinction et d'une régularité que n'offraient pas les traits beaucoup trop vivement accentués de Charles-Jean XIV. Sa taille est svelte et élevée, sa démarche calme et méditative. Une expression de grande douceur, mêlée d'un peu de mélancolie, se répand sur son visage et caractérise son regard. Sa parole est facile, mais lente et réfléchie; elle vibre avec l'accent de la conviction, et paraît incapable de s'élever jamais au niveau d'un emportement passionné. De graves préoccupations, des douloureuses pertes de famille, semblent avoir imprimé à cette figure, qui reflète une vive sensibilité, son caractère de bienveillante autorité, d'attrait habituel, sans nulle arrière-pensée de séduction d'apparat, de grâce d'emprunt.

Souverain d'un pays libre, Oscar Ier a pu suivre sa nature essentiellement humaine, sans avoir besoin de contracter ces allures impérieuses et saccadées, ce regard hautain que l'on constate chez les monarques du Nord. Penseur, écrivain, artiste, avant d'avoir monté sur le trône, il a su subordonner les exigences extérieures de son autorité suprême à la franche et affable dignité d'un homme qui ne tiendrait sa valeur que de ses propres œuvres et de son propre mérite. Habitué à la contradiction depuis son enfance, dans un pays où chacun est libre de dire toute sa pensée, il comprend et discute volontiers toutes les opinions. Il suffit d'une conversation un peu prolongée pour que le souverain disparaisse au profit de l'homme, et l'homme, dans quelque position sociale qu'on se l'imagine, trancherait sans contredit d'une façon marquante sur la foule.

En abordant le roi de Suède, on est frappé d'une certaine réserve de sa part, d'une sorte de timidité innée qui ferait croire qu'il y a de l'hésitation dans son caractère; qu'incapable de violence, il lui serait impossible de développer à un moment donné une forte énergie. La Suède, depuis treize ans, n'a pas subi de crises assez intenses pour que son roi ait pu être mis à l'épreuve sous ce rapport; elle n'a encore eu besoin que de l'administrateur sage et éclairé, du politique prudent et habile, de l'homme pénétré de respect pour les lois et les intérêts nationaux. La prospérité dont elle jouit, l'affection dont elle entoure son souverain, prouve qu'elle a rencontré en lui toutes ces qualités. Si jamais les circonstances deviennent assez critiques pour demander des mesures rigoureuses, c'est alors qu'il sera permis de juger à quel point le roi Oscar est à la hauteur de sa mission.

Pour se rendre compte de la valeur d'un souverain, il faut faire la part des conditions au milieu desquelles il a poursuivi sa carrière, et de la série de faits qui ont pu exercer de l'influence sur son caractère. C'est surtout dans les positions élevées que la vie devient difficile pour les natures pénétrées du sentiment du devoir. Les événements qui se sont accomplis en Suède depuis l'avénement de la nouvelle dynastie étaient-ils en grande partie d'accord avec les intérêts du pays et la conviction du souverain actuel? Le roi Oscar n'a-t-il eu qu'à continuer la politique de son père, ou bien fallait-il qu'il changeât de direction et qu'il suivît la Suède dans une nouvelle voie politique?

C'est ce qu'il nous sera facile d'apprécier en jetant un coup d'œil rapide sur les événements du règne de Charles-Jean XIV.

XXXVI

Un fait, une idée explique, domine et absorbe les motifs de la conduite du maréchal Bernadotte depuis le moment où il a été élu prince héréditaire de Suède jusqu'à la dernière heure de sa vie. C'est, à l'exclusion de toute autre, l'idée personnelle de fonder solidement sa dynastie. On dirait que Charles-Jean avait de la peine à croire à la réalité et à la solidité de sa brillante fortune. Était-il possible que l'ancien sergent de Royal-Marine fût devenu souverain d'un peuple qui comptait tant d'hommes illustres parmi ses rois? Il n'y avait pas à en douter; le pouvoir, le sceptre et la couronne étaient là sous sa main. Mais cette splendide ascension s'était si rapidement accomplie, ce rêve du général français s'était si promptement réalisé, qu'en proportion même de la surprise des événements, il y avait à s'assurer de la solidité des fondements qui étayaient le nouveau trône. Cette inquiétude était pleinement justifiée; mais il aurait fallu ne chercher l'affermissement de la dynastie que dans le développement exclusif de la grandeur et de la prospérité du pays. La Suède se donnait tout entière; il ne fallait, par conséquent, ne se préoccuper que de la Suède.

La question fut tout autrement posée. Qu'importait la Suède? Elle avait tout donné; elle n'avait plus rien à offrir. Charles-Jean s'était mis dans l'esprit que la consolidation de sa dynastie dépendait surtout des puissances étrangères. Les trônes de l'Europe étaient pour la plupart occupés par des membres d'anciennes maisons souveraines qui, depuis des siècles, régnaient sur leurs peuples par droit divin de naissance, qui s'appelaient entre eux frères et composaient une seule famille. Cette race était peu nombreuse, et, conséquemment, exclusive; des siècles entiers s'accumulaient sur elle et consacraient sa légitimité. Comment espérer qu'un nouveau venu parviendrait à s'asseoir en égal au milieu de cet aréopage couronné, qu'il serait admis, traité et considéré sérieusement comme un membre solidaire de la famille privilégiée? Consentirait-on à lui pardonner le péché originel

de son extraction révolutionnaire? Daignerait-on lui conserver son sceptre au cas où la chute de cet autre grand révolutionnaire assis sur le trône de France donnerait le signal de la restauration de l'ancien ordre de choses? Les chances étaient incertaines, les probabilités douteuses; la vieille dynastie suédoise conservait encore des rejetons. Il fallait se concilier la faveur des futurs ordonnateurs du système européen; il fallait leur prouver que, malgré ses antécédents, on partageait leurs convictions, leurs idées; qu'on était, sous tous les rapports, digne de faire partie de leur auguste cénacle. Ici, il ne suffisait pas de simples protestations; il fallait des preuves palpables; il était indispensable de confirmer les paroles par des actes, par des garanties, par des concessions. Mais aussi quelle douce satisfaction quand le souverain de la Russie, quand les monarques féodaux de l'Allemagne viendraient serrer fraternellement la main du parvenu royal de Suède, tout comme s'il comptait parmi ses ancêtres une longue série de têtes couronnées, dont l'origine se perd dans la nuit des temps! Ce plaisir à lui seul ne valait-il pas tous les applaudissements des masses populaires? Le fils adoptif de Charles XIII, une fois placé sur cette pente, ne s'arrêta plus. Le secret de sa politique est là tout entier.

XXXVII

Lorsque la coalition européenne déclara la guerre à Napoléon Ier, que serait devenue la Suède si, au lieu de se joindre aux envahisseurs de la France, elle avait suivi sa politique nationale, traditionnelle; si elle avait fait cause commune avec le peuple qui avait inauguré la révolution en 1789? Qu'il nous soit permis de hasarder ici une conjecture basée sur la probabilité des faits. L'armée suédoise, au lieu de se promener à travers l'Europe et de combattre pour les principes du passé, unissant ses drapeaux aux aigles françaises, aurait pénétré en Finlande, dans cette province traîtreusement arrachée à la patrie scandinave, et qui brûlait de recouvrer son ancienne liberté. Les Finnois se soulevaient, et, tandis que l'armée d'Alexandre, portée tout entière au-devant des soldats français, reculait vers l'intérieur du pays, les Suédois marchaient sur Saint-Pétersbourg, dépourvu de moyens de défense; ils

s'emparaient de la capitale de l'empire. La destinée d'Alexandre est facile à deviner. La Turquie prêtait son appui sincère à la France; la Pologne était debout. Napoléon s'avançait à la tête de son immense armée; Pétersbourg entre les mains de l'ennemi, la Russie succombait. Un grand acte de justice historique s'accomplissait. On réduisait l'empire des tsars à ses justes proportions; on anéantissait à jamais cet esprit de conquête qui depuis a coûté tant de sang à l'Europe, et qui lui demandera peut-être des sacrifices plus douloureux encore. Des peuples fortement organisés et belliqueux auraient dès lors servi de boulevard à l'Europe contre l'envahissement de l'esprit asiatique, soufflant sur le monde l'oppression et les ténèbres. Quant à la Suède, elle reprenait la Finlande; elle groupait autour d'elle tous ses éléments autochthones; elle semait les germes de la future union scandinave, union destinée à créer une puissance de premier ordre, forte, libérale, essentiellement civilisatrice.

La Suède tenait certainement en ce temps-là le sort de l'Europe entre ses mains. Le prince royal préféra pousser à la ruine de son ancien chef et compagnon d'armes. Le concours armé qu'il apporta à la coalition fut aussi funeste à la France que les conseils stratégiques que son talent militaire avait donnés à Alexandre peu de temps avant la guerre, lors de l'entrevue d'Abo. Mais il ne s'agit plus aujourd'hui de revenir sur ces faits acquis désormais à l'histoire, et que M. Thiers, dans un des derniers volumes de son œuvre, a récemment signalés avec la juste sévérité d'un impartial historien. Bernadotte a obtenu le succès qu'il désirait; il aurait sans nul doute triomphé en suivant une ligne opposée, il aurait triomphé à la façon des grands hommes; mais ce genre de victoire n'a pas trouvé en lui un caractère à son niveau.

Quoi qu'il en soit, la politique du fils est de nature à faire oublier les errements du père. Charles-Jean a réussi, à sa manière, à établir sa dynastie; il a été adopté par les souverains de l'Europe. On lui a su gré, on lui a même été reconnaissant de ses concessions; malheureusement, pour durer, l'amitié demandait à être entretenue par d'incessants sacrifices. En effet, tant qu'il avait besoin de la Suède, l'empereur Alexandre, selon la coutume byzantine, accablait de prévenances et de cajoleries son bien-aimé frère de Stockholm. Le danger passé, l'amitié se refroidissait, et au lieu de l'entretenir par des pro-

cédés loyaux, la Russie s'évertuait à inventer des chicanes. Nous avons vu quelques échantillons de cette conduite, à propos de la Norwége. La comédie des fameux vaisseaux de Bolivar donne la mesure de ce que valent les engagements les plus solennels de la Russie. Charles-Jean commença alors à comprendre qu'il avait acheté l'appui de l'autocrate à un taux usuraire. L'empereur Nicolas, hautain et impérieux dans la prospérité, s'adoucissait jusqu'à la câlinerie aussitôt que les circonstances devenaient plus fortes que sa volonté. La révolution de Pologne lui causa de vives alarmes. Elle eut lieu à la suite des journées de Juillet, qui déterminèrent la chute violente d'une dynastie, et qui amenèrent une immense expansion des idées révolutionnaires. L'attitude de la Suède ne paraissait pas à la Russie des plus rassurantes. Charles-Jean, instruit par l'expérience, cherchait à se rapprocher de l'Occident.

Le tsar suivait d'un œil inquiet tous ces mouvements; il redoubla d'égards, il se répandit en protestations. Flatté des amabilités de son puissant voisin, Charles-Jean ne voulut pas rester en arrière. Un fils lui étant né à cette époque, il lui attribua avec complaisance le nom de Nicolas. Les étudiants firent un mannequin, l'habillèrent en enfant, le baptisèrent du nom de Nicolas et le traînèrent dans la boue. Le pays applaudit à la manifestation des étudiants. Heureusement l'enfant fut baptisé sous les noms de Nicolas-Auguste. On s'empressa de lui retirer son premier nom et on ne lui laissa porter que le second, à la grande satisfaction de la Suède.

Toutes ces manifestations n'empêchèrent pas Charles-Jean de se tourner franchement vers la Russie. Le 23 juin 1834, le cabinet de Stockholm conclut avec celui de Saint-Pétersbourg un traité auquel, à ce qu'on prétend, n'ont pas manqué certains articles secrets dans le genre des engagements stipulés dans le temps entre le prince royal de Suède et l'empereur Alexandre lors de l'entrevue d'Abo. Mais faire alliance avec la Russie et marcher dans la voie libérale est complétement impossible. Charles-Jean en fournit une preuve convaincante. Il se fit dans son pays une entrave vivante contre tout projet de réforme. La contradiction l'irritait; les allures libres de la presse excitaient sa colère. Il devint ombrageux et défiant. Il courait si bien après les motifs d'inquiétude qu'il finit par se créer une chimère au détriment du repos de son âme. Convaincu dans son for intérieur que les survivants

de la dynastie des Wasa travaillaient à lui ravir la couronne, il ne rêva que conspirations, embûches, guet-apens, complots. Charles-Jean était encore le seul en Suède qui pensât aux Wasa; les Wasa eux-mêmes avaient depuis longtemps cessé de songer à Stockholm. Qu'importe! le soupçon ne distillait pas moins l'amertume dans son âme. Il s'arma de lois restrictives; il évoqua la loi de lèse-majesté et s'en fit un bouclier contre l'expression libre de la pensée. En 1838, on incarcéra un écrivain populaire du pays. Une émeute éclata dans les rues de la capitale. On la dispersa à coups de fusil. La victoire demeura au pouvoir; mais, ainsi que cela a lieu dans les guerres civiles, la confiance entre le gouvernement et les citoyens resta sur le pavé.

Il est vrai que, pour compenser ce triste malentendu, la cour de Russie annonça, la même année, l'arrivée à Stockholm du grand-duc héritier. Au moment où le roi de Suède se préparait à le recevoir, un autre personnage vint se jeter dans ses bras. C'était l'empereur Nicolas en personne, qui procurait ainsi à son allié le plaisir d'une aimable surprise. Charles-Jean apprécia le procédé. Décidé plus que jamais à donner à son voisin des preuves de son amitié, il se mit en opposition constante à tous les projets libéraux de la Diète. La loi de la réforme électorale rencontra en lui un implacable adversaire. Mais, conformément aux principes immuables de la logique, l'opposition grandissait avec la résistance. La Diète de 1840, malgré le mauvais vouloir du roi, adopta un projet de réorganisation parlementaire, projet qui, en définitive, ne plaisait à la Diète que parce qu'il déplaisait au souverain. Tout changement dans la loi fondamentale devant, aux termes de la constitution du pays, être ratifié par deux Diètes successives, le projet fut renvoyé à l'assemblée suivante. Le roi Charles-Jean mourut dans l'intervalle en 1844.

XXXVII

Telle était la situation politique de la Suède quand Oscar Ier monta sur le trône. Lui aussi, avant d'arriver à la royauté, avait passé une partie de son existence dans un milieu étranger à la carrière qu'il devait parcourir plus tard. Né à Paris, il y resta avec sa mère jusqu'à la fin

de 1810. Le 5 janvier 1811, il revit, à Stockholm, son père, devenu de maréchal de France prince royal et héréditaire de Suède. Charles-Jean fit preuve d'une haute intelligence dans le système d'éducation qu'il adopta pour son unique enfant. Il le confia aux mains de M. Taunstrom, patriote suédois, homme d'un jugement élevé et d'une vaste instruction. Lui-même, du reste, veillait sur son fils avec un œil jaloux. La chimère des complots ourdis par les Wasa l'inquiétait également par rapport à son héritier. Trois ans après son arrivée à Stockholm, Oscar servait déjà d'interprète à son père dans ses harangues populaires, Charles-Jean n'ayant jamais pu apprendre le suédois. Doux, affable, doué d'un extérieur sympathique, Oscar réussissait sans peine à se concilier la faveur du pays. Charles XIII vivait encore qu'Oscar, arrivé à l'âge de la majorité, assistait déjà aux séances du Conseil des ministres.

L'année suivante (1818), Charles-Jean était roi. Il se rendait à Drontheim pour accomplir les cérémonies de son couronnement, quand, arrivé à la frontière du pays, il apprit qu'une révolte de paysans marchait sur Christiania dans le but de renverser le storthing au profit d'un pouvoir centralisé. Le roi crut voir dans ces troubles l'influence des intrigues étrangères. Il fit avancer ses troupes. Mais, avant que les deux partis en fussent venus aux mains, des députés paysans s'étant présentés à la résidence royale, Oscar les apaisa en leur parlant leur idiome natal, le norwégien. Il calma les esprits, désarma la révolte et marqua ainsi d'un fait de conciliation le premier pas qu'il faisait dans la vie politique. En 1823, il épousa la princesse Joséphine, fille d'Eugène de Beauharnais, duchesse de Leuchtenberg, et fut nommé chancelier des universités d'Upsal et de Lund. C'était le seul côté par lequel il lui fût permis de prendre part aux affaires publiques. Heureusement, ce genre de travaux purement spéculatifs auxquels l'obligeaient ses fonctions répondait à la nature de son esprit et aux études auxquelles il s'adonnait de préférence. Il partageait volontiers son temps entre les sciences et les arts; il se délassait de ses travaux sérieux par la musique, la poésie et la peinture. C'est au milieu de ces occupations qu'il fit paraître son livre sur les prisons.

Le système des prisons, en Suède, n'avait pas fait de sensibles progrès depuis le Moyen Age. Outre les lieux de réclusion qu'on rencontre

à chaque bailliage, tous les chefs-lieux de province étaient pourvus de quelque vieux château délabré, plus remarquable par ses souvenirs que par sa disposition intérieure ou par son architecture; le gouvernement avait fini par le convertir en lieu de détention. On y entassait pêle-mêle les hommes et les femmes, les condamnés pour crimes et les simples condamnés pour délits ou contraventions. Les criminels endurcis et vieillis dans la pratique y tenaient des cours à l'usage de leurs jeunes et inexpérimentés compagnons. Le livre du Prince royal, joint aux efforts personnels de l'éminent publiciste, détermina la chute de l'ancien système. A sa place, on introduisit la fameuse théorie pensylvanienne. Nous ne voulons pas prendre la défense des prisons cellulaires; l'expérience a dévoilé ce qu'elles ont de cruel. Mais, pour le moment, on n'en était encore qu'à l'essai de la théorie; malgré les inconvénients du système pensylvanien, c'était un remarquable progrès pour la Suède. En étudiant les prisons, le prince Oscar a été logiquement conduit à approfondir le Code pénal. Grâce à son initiative, bien des peines barbares ou infamantes ont disparu. La peine de mort a toujours trouvé en lui un rude adversaire.

S'il n'avait dépendu que de lui, il aurait consacré tout son temps aux intérêts du pays; mais les lois nationales l'excluaient des fonctions civiles, et les charges militaires qu'on attribue d'ordinaire aux princes, en temps de paix, laissent peu à faire, à moins qu'on ne s'y voue corps et âme, auquel cas on cesse d'être homme d'étude et d'intelligence pour s'absorber dans un travail minutieux et, en définitive, d'une médiocre valeur. Il était même devenu difficile au prince Oscar d'assister aux délibérations du Conseil d'État. Le roi Charles-Jean vieillissait; son humeur devenait aigre et sombre; toute discussion lui paraissait une offense. Défiant, emporté, il faisait volontiers retomber sur son fils les éclats de sa colère. L'inféodation de la Suède à la politique russe était un des principaux motifs de dissentiment entre le roi et son héritier. A la fin, la rupture entre le père et le fils prit un caractère sérieux et permanent; elle dura jusqu'à la mort de Charles-Jean, arrivée en mars 1844.

XXXIX

En montant sur le trône, le fils avait sur son père bien des avantages. Il avait été élevé dans le pays; il possédait à fond la langue nationale; il connaissait les Suédois. Il n'avait plus à se renfermer exclusivement dans la préoccupation des intérêts de sa dynastie; à l'intérieur, pas plus qu'au dehors, personne ne songeait à contester ses droits. Il était dans cet état de liberté d'esprit où l'on peut juger sainement des hommes et des choses. Il avait fait de l'opposition quand il était prince; restait à savoir si le roi allait tenir les promesses de l'héritier.

Les débuts du nouveau roi répondirent aux opinions qu'il avait avant d'arriver au trône. Son premier acte fut d'abolir la loi de 1812 qui bannissait à perpétuité du pays la maison de Wasa. En réalité, cette famille avait cessé d'exister depuis deux siècles; elle s'était éteinte en 1680 dans la personne de la reine Christine; ce n'était que par euphémisme que le fils de Gustave IV, général dans l'armée autrichienne, avait pris le nom de Wasa à la place de celui de Holstein-Gottorp qui lui appartenait de droit. Oscar Ier proclama l'amnistie; il comprit qu'un acte de cette nature prouvait la force de son gouvernement, sa confiance dans le pays, son respect pour la justice.

Quels moyens le pays mettait-il entre les mains d'Oscar Ier pour gouverner? La Suède, réfractaire de tout temps au pouvoir absolu, jouit du régime constitutionnel actuel en vertu de la charte de 1809. Cette charte est un amalgame bizarre de principes féodaux et de libertés modernes; elle aurait été mauvaise dans le Moyen Age; elle est détestable aujourd'hui. Les États du pays se divisent en quatre ordres: nobles, prêtres, bourgeois et paysans. La Suède compte environ 2,400 familles nobles; chaque chef de famille siége de droit. Toutefois il est rare que le chiffre des nobles dépasse à l'assemblée celui de 900. Les représentants du clergé se recrutent entre eux. Les 85 villes du pays élisent leurs députés bourgeois; le plus grand nombre, un seul; quelques-unes davantage. Stockholm en choisit dix; Gothembourg, trois; Norrköping, deux; les maîtres de forges, cinq. Les paysans

envoient environ cent cinquante représentants. Sauf les députés de la noblesse, tous les autres reçoivent une indemnité. On est électeur à vingt-un ans; on est éligible à vingt-cinq. Pour jouir des droits civiques, les habitants des villes doivent payer un impôt qui se monte à 30 francs pour les marchands en gros, à 8 francs pour les ouvriers. Une charte ainsi conçue amène un vice sensible dans la représentation nationale. Les trois quarts de la population sont exclus, par exemple tous les paysans non propriétaires, tous les propriétaires non paysans et n'appartenant pas à la noblesse, les fonctionnaires civils et militaires qui ne sont pas nobles, les citoyens exerçant les professions libérales et qui ne font pas partie des capacités enregistrées.

La nature du pouvoir royal a un caractère qui est spécial à la Suède. Limitée d'un côté par la Diète, elle s'imprègne de l'autre d'une couleur de magistrature suprême et, depuis la Réformation, de pontificat. Le roi est tout à la fois chef de l'armée, grand-juge et pontife. Gustave Wasa fut le premier qui transforma la monarchie élective en royauté héréditaire. Toutefois l'ancien principe subsiste; quand une dynastie s'éteint, le pays choisit lui-même son roi; la Diète procède à l'élection. Dans ces derniers temps, Charles XIII, Chrétien d'Augustenbourg et Bernadotte ont été élus de cette manière. La liste civile du roi s'élève à 2 millions, sur lesquels la Suède fournit 1 million et demi et la Norwége le reste. Sur cette somme, 300,000 francs sont affectés à l'héritier du trône.

Vers les dernières années du règne de Charles-Jean on avait soumis à la Diète un projet de réforme de la constitution; il consistait à supprimer la représentation par État au profit d'une assemblée unique, qui aurait élu une chambre haute dans son sein. La loi, pour être mise en vigueur, devait être votée par les quatre États et approuvée par les deux Diètes successives. Elle fut rejetée; la noblesse et le clergé ne voulaient pas abdiquer leurs priviléges. Il aurait fallu pour cela une explosion de patriotisme comme celle qui marqua en France la fameuse nuit du 4 août; ce patriotisme fit défaut aux deux castes privilégiées.

Le roi Oscar désirait vivement que la constitution fût révisée dans le sens libéral; il prenait l'initiative de toutes les réformes. Il proposa à la Diète de constituer deux chambres électives. Au commencement de chaque session, les quatre ordres procèdent, par voie d'élection, à

la formation de sept comités spéciaux. Le premier, le comité de constitution, chargé de débattre les points qui se rapportent aux lois fondamentales du pays, se compose de six membres de chaque État. Il accepta le projet royal; mais la Diète suivante ne voulut pas en entendre parler, par les motifs que nous connaissons déjà. Les graves préoccupations qui remplirent les années 1852, 1854 et 1856, ont empêché que l'idée de la réforme fût reprise. Pourtant on ne comprend pas comment, sans cette réforme, la Suède pourra entrer franchement dans la voie du progrès.

Sur une foule de questions spéciales, les résistances cléricale et nobiliaire ont dû céder à la pression d'Oscar Ier, appuyé dans ses mesures par l'opinion du pays. Plusieurs lois féodales ont disparu du Code. L'égalité des femmes dans le partage des successions a fini par être adoptée. Jusque-là les fils avaient droit à une part d'héritage double de celle des filles ; seules les femmes du Warend et une partie de la province de Smaland jouissaient du droit commun, en vertu d'un privilége qui leur avait été accordé en échange d'un service rendu au pays lors de la guerre entre la Suède et le Danemark. Pour compléter la réforme, une proposition royale présentée à la dernière Diète a demandé que les femmes fussent déclarées majeures à l'âge de 25 ans; elles ne l'étaient auparavant que dans le cas où elles devenaient veuves, ou bien quand elles avaient obtenu une autorisation spéciale du roi.

Autrefois l'instruction populaire était confiée à des vieillards infirmes et à des sacristains. Elle a subi des améliorations importantes. La profession de maître d'école est devenue un état honorable et rétribué d'une manière convenable. La liberté du travail a été dégagée en partie de ses entraves séculaires par la suppression des maîtrises et des jurandes. Une loi sur le paupérisme, une autre sur les prisons, une autre sur le Code pénal, ont donné satisfaction à ces généreux principes que nous avons posés en 1789, et que les autres pays, après soixante ans d'exemple, ont si grande peine à appliquer. En parlant de la Norwége, nous avons vu le pas qu'avaient fait les idées de conciliation entre les deux pays rivaux. Quoique la fusion complète paraisse en ce moment un résultat bien difficile à atteindre, il se peut qu'un grand événement politique facilite la tâche qui demanderait de longues années pour s'accomplir.

XL

Cette conduite d'Oscar Ier, marquée au coin des idées libérales, n'a pas manqué de déplaire à la Russie; elle a déplu également à la noblesse. Au temps de Charles-Jean, la Russie comptait un grand nombre de partisans dans l'ordre nobiliaire de Suède; mais aujourd'hui ils n'osent plus afficher leurs prétentions; la politique du roi et l'opinion du pays les ont forcé à dissimuler. D'ailleurs l'heure d'une politique restrictive n'a pas tardé à sonner à Stockholm. Les événements de 1848 avaient eu leur retentissement jusque sur les rives de la Baltique; ils mirent à l'épreuve le gouvernement d'Oscar Ier. Une échauffourée insignifiante eut lieu dans les rues de Stockholm; elle fut comprimée par la force. Elle donna pourtant à réfléchir au roi, qui crut voir dans ce mouvement un symptôme de passions latentes et dangereuses. Il hésita un moment dans la ligne de conduite qu'il avait suivie jusque-là, et songea à changer de direction. L'empereur Nicolas s'empressa d'accabler son voisin de Suède de compliments sur l'énergie de son attitude. Tout encouragement venant de Pétersbourg portait dans ses flancs un danger pour la Suède. Oscar Ier allait-il voir, dans de prétendues menées démagogiques, le même fantôme que son père s'était créé dans les complots imaginaires de la famille de Wasa? Il y eut un instant de doute. Par bonheur pour la Suède, la guerre entre l'Allemagne et le Danemark vint changer le courant des idées et dissiper ces dangereuses visions. Le roi demeura fidèle à sa nature; il rentra dans la voie nationale, se mit à la tête de ses troupes, et se prépara à tirer l'épée pour le salut de la race scandinave. Nous verrons plus tard, quand nous aborderons l'idée de la fusion des trois royaumes du Nord, la portée qu'exerça cet acte sur les événements dont l'histoire fait en ce moment germer la semence.

La guerre de la Confédération germanique contre le Danemark avorta de la façon la plus ridicule; les troupes suédoises rentrèrent dans leurs quartiers. Néanmoins, la Russie commença à douter qu'elle pût sérieusement compter sur la complicité de la Suède. Les événements survenus en Europe en 1853 changèrent ses doutes en certitude. Dans la guerre

entre la Russie et les puissances occidentales, il n'était pas facile à la Suède de prendre position. Entrer carrément dans la voie des hostilités, c'était s'exposer aux plus graves périls. L'Occident protestait de son respect à l'endroit de l'intégralité de l'empire russe. La Suède ne pouvait s'associer à une guerre qui affectait ce caractère platonique; il lui fallait la Finlande; sans cela, brûler une amorce eût été une folie pour elle. De son côté, la diplomatie russe ne perdait pas son temps à Stockholm; elle formulait des menaces respectueuses, elle se confondait en séductions. Oscar Ier sut résister aux obsessions de son voisin du Nord. Le 15 décembre 1853, il fit une déclaration de neutralité. Il ne faut pas prendre le change : c'était une neutralité contre la Russie ; c'était l'annulation du fameux traité d'Abo et des engagements contractés par Charles-Jean en 1824; c'était une rupture avec le tsar; c'était l'avénement d'une politique nationale. Entre une neutralité de ce genre et une coopération active à la guerre, la distance était peu considérable. Le 21 novembre 1855, le roi conclut avec les puissances occidentales un traité qui garantissait l'intégralité des possessions suéco-norwégiennes. Encore un jalon posé avec un tact, une habileté, une intelligence de la situation peu communs. On voyait que la Suède n'aspirait qu'à se jeter avec toutes ses forces dans la lutte. Le roi avait compris les vrais intérêts de la nation ; il prévoyait que si la Russie était victorieuse dans la Baltique, elle s'abattrait sur Stockholm. Aussi avait-il mis son armée et sa marine sur un pied de guerre respectable.

Oscar n'était pas le premier qui eût ainsi entendu les choses. Tous les souverains qui ont conservé un nom en Suède ont arboré le drapeau d'une étroite alliance avec l'Occident et se sont séparés de la Russie. Gustave Wasa fut l'allié de François Ier ; Gustave-Adolphe, de Richelieu ; Charles XII et Gustave III protégeaient la Turquie contre les empiétements des tsars. Ce dernier monarque, en offrant, en 1788, la paix au cabinet de Saint-Pétersbourg, exigeait que la Crimée fût remise sous la suzeraineté de la Porte. Les sympathies populaires ne firent jamais défaut aux actes de cette nature. Le peuple sent instinctivement d'où vient le danger. Les exploits des armées alliées en Crimée, leur apparition et leurs premiers succès dans la Baltique, excitèrent en Suède un enthousiasme universel. La nouvelle de la prise de Sébastopol donna

lieu à une fête presque nationale dans le pays entier. Il n'y eut pas si petite ville qui ne la célébrât par des banquets et des réjouissances. La tournure que prirent en définitive les affaires dans la Baltique calma singulièrement ces ardentes manifestations.

Il serait pourtant injuste de croire que la Suède prétendait à recueillir les avantages de la guerre sans en partager les risques et les périls. Le roi Oscar s'est, il est vrai, refusé d'occuper les îles d'Aland de concert avec les alliés ; mais en cela il a sagement agi, ne voulant occuper que les points du territoire qu'il aurait pu garder plus tard. Les résolutions énergiques ! c'était lui qui, malgré sa réserve, était prêt à en prendre le plus dans son pays. La guerre souriait à lui et à ses fils. Tandis que la Crimée épuisait toutes les forces de la Russie, que la capitale de l'empire n'était protégée du côté de la terre que par de faibles défenses, que Cronstadt hérissait ses remparts de granit dans la prévision d'une attaque par mer, un débarquement de troupes en Finlande, dans un pays ami, aurait jeté Saint-Pétersbourg entre les mains des alliés. La paix eût été dictée à la Russie dans des conditions bien plus sérieuses ; les résultats pour la civilisation, pour le progrès, pour la sécurité de l'Europe, eussent été incalculables. Mais les puissances occidentales avaient décidé qu'on se bornerait dans la Baltique à des opérations maritimes, à des démonstrations hostiles plutôt qu'à une guerre dans le vrai sens du mot. L'Angleterre, tout en attaquant la Russie, tenait essentiellement à ne pas se compromettre et à ne rien faire en faveur de l'affranchissement des peuples. Ce qui lui importait avant tout, c'était d'assurer sa prépondérance maritime. La guerre fut faite aux ports et aux vaisseaux plutôt qu'aux hommes et aux principes. Pour que la lutte prît des proportions convenables et aboutît à des résultats dignes de ses sacrifices, il eût fallu que la France se conduisît conformément à la mission qui lui est dévolue dans l'humanité.

XLI

Il y a des situations qui, en dépit de toutes les entraves humaines, par la seule force des éléments qui les constituent, se précipitent vers une solution déterminée. Toute cause est suivie de son effet ; tout état

anormal tend à s'organiser selon les lois de l'équilibre. Les questions politiques et internationales sont, comme toutes les autres, soumises à cette pression de la logique. On peut les ajourner; éviter le résultat naturel qu'elles produisent est impossible. La tâche de la révision de la carte politique de l'Europe est une de ces nécessités historiques dont les peuples et les gouvernements comprennent également l'évidence. Cette tâche aurait pu s'accomplir à plusieurs reprises, elle ne l'a pas été; et, si elle doit se réaliser, à chaque délai, les sacrifices à faire augmenteront; les arrérages historiques reviendront cher aux retardataires.

En attendant que la Suède parvienne à grouper en un seul corps tous ses éléments homogènes, son gouvernement doit concentrer ses moyens d'action à l'intérieur. La dernière Diète, ouverte le 23 octobre 1856, donne la mesure de ces sages préoccupations. Le discours de la couronne a tracé un imposant programme de ses travaux. Ce n'est point seulement une harangue banale, stéréotypée d'avance et pouvant servir et s'appliquer à toutes les époques et à toutes les situations : le roi y fait ressortir d'abord la haute portée du traité d'alliance conclu avec les puissances occidentales. Cette alliance, c'est la sécurité des frontières; c'est l'inviolabilité du territoire, surtout du côté de la Russie. Viennent ensuite les affaires intérieures. En première ligne, le discours constate les progrès de l'agriculture : la Suède, qui depuis un temps immémorial, ne pouvait pas suffire à sa subsistance, exporte aujourd'hui une énorme quantité de blé; elle couvre ainsi le déficit qui se produit dans l'industrie agricole de sa voisine, la Norwége; c'est là un trait d'union de plus entre les deux pays. Une série de nouvelles lois est en même temps soumise aux délibérations de la Diète. Les travaux publics, les chemins de fer surtout prennent une extension considérable; un département spécial va être créé pour organiser leur développement. Les tarifs douaniers seront réformés conformément aux principes de la liberté commerciale. La question religieuse est enfin mise à l'ordre du jour; il est temps de faire disparaître certains règlements odieux et ridicules dans la patrie de Gustave-Adolphe. Si on ajoute à tout cela des projets de loi sur l'égalité de la femme devant l'héritage, sur la rédaction d'un code forestier, sur la création d'un bureau de statistique, sur l'amélioration du sort des employés inférieurs, sur la suppression de divers

impôts, on verra que la Diète aura employé son temps à des travaux féconds et patriotiques. Les finances du pays lui permettent d'ailleurs d'envisager d'un œil calme l'avenir et d'engager des capitaux dans des entreprises dont le bienfaisant résultat ne se fera sentir que plus tard.

Ces malheureuses finances! Il y avait si longtemps que la Suède avait pris l'habitude de solder ses budgets par un déficit chronique! Les guerres incessantes avaient fini par faire passer la banqueroute dans le pays à l'état presque normal. Les ressources amassées pendant les sages règnes de Gustave Ier et de Charles XI avaient été bien vite dissipées par leurs successeurs. Le désordre régnait sans partage. Tout ce qu'on savait, c'est qu'on était criblé de dettes. Les comptes rendus exacts sur les finances suédoises ne datent que de 1810, époque à laquelle on a procédé à la liquidation de la guerre désastreuse qui a coûté à la Suède son fleuron le plus brillant, la Finlande. Aujourd'hui du moins on y voit clair; les budgets des recettes et des dépenses sont appréciables au premier coup d'œil.

Les revenus de l'État comprennent les trois branches suivantes :

1° Les revenus ordinaires *(ordinarie Stats reglering)*, composés d'un impôt foncier invariable qui n'est pas soumis au vote de la Diète et qui ne peut être modifié sans le consentement du roi; d'un impôt variable voté par les chambres, sur la proposition du roi, et perçu à divers titres pendant les trois années qui s'écoulent entre les Diètes. La partie variable pèse sur l'industrie et le commerce sous forme de douanes, octrois, patentes, timbres, droits sur la fabrication de l'eau-de-vie, etc.; elle affecte également le revenu net de la propriété mobilière, et atteint jusqu'au traitement des employés. Cette subvention complémentaire est réduite en proportion de la prospérité des finances; ainsi la Diète a profité de l'accroissement des revenus que procuraient la douane et l'eau-de-vie pour opérer un dégrèvement considérable. Les revenus ordinaires de la Suède, évalués en 1810 à 7,000,000 de francs environ, se sont élevés en 1855 à 29,000,000; dans ce chiffre, la partie invariable figurait pour 2,800,000 francs en 1810, et à peu près pour 10,000,000 en 1855. Une réduction importante des impôts a eu lieu en même temps que s'accomplissait le progrès du revenu. Les contributions indirectes ont produit des chiffres remarquables; dans les années

1854-57, sur un total de 19 millions, la douane seule a contribué pour 16 millions.

2° Les impôts extraordinaires *(extra Stats reglering)*, destinés à couvrir les dépenses imprévues. Ce chapitre, créé en 1830 et voté par la Diète pour trois ans, est applicable aux dépenses nécessitées par la défense du pays, par l'agriculture et le commerce. Il atteint, pour le moment, un chiffre assez considérable, qui vient du concours que l'État prête à la construction des voies ferrées. Fixé par la Diète de 1834 à la somme de 1,800,000 francs, il s'est élevé en 1856 à 29 millions, sur lesquels les chemins de fer absorbent à eux seuls environ 14,000,000 de francs. Si l'on ajoute le tiers de cette somme à l'impôt ordinaire, on trouve que les revenus actuels de l'État se montent à 41,000,000 de francs. Certains impôts spéciaux, perçus souvent en nature, viennent encore en aide à l'armée cantonnée, au clergé, aux dépenses municipales. On a calculé que tout Suédois payait par tête 16 francs 12 centimes.

3° Les crédits extraordinaires *(kreditiver)* constituent la troisième partie du budget des recettes. Destinés à faire face aux besoins imprévus, ils sont de double nature : les grands crédits ouverts en prévision d'une guerre, d'armements définitifs ou de calamités nationales, et qui, fixés à la somme de 4 millions 200,000 francs, ne sont à la disposition du roi que lorsqu'il convoque une Diète extraordinaire; et les petits crédits, évalués à un million environ, que le roi applique sur l'avis de son conseil des ministres. Lors de la guerre des puissances occidentales dans la Baltique, les petit crédits ont monté au delà de 5 millions de francs.

Le budget des dépenses est divisé en neuf titres principaux, correspondant aux divers départements. Les finances, les cultes, la guerre et la marine entrent pour 65 pour cent dans les dépenses de l'État. L'armée absorbe environ 12 millions de francs, la marine 3 millions et demi. En 1854, en prévision d'une participation à la guerre, on a dépensé 28 millions de francs pour les armements et la défense du pays.

La Diète actuelle n'a pas à se préoccuper de la situation financière; cette situation est prospère. Le gouvernement est sûr de ne donner prise, sur la question budgétaire, à aucune attaque sérieuse.

L'opposition n'a pas d'ailleurs ce caractère de parti pris et de discipline qu'on remarque en Angleterre. Ce n'est pas que la liberté fasse défaut; au contraire, elle est complète en Suède; mais les partis ne sont point franchement accusés ni compacts. Ici, comme partout, on distingue deux nuances capitales : les libéraux et les conservateurs. Ce sont les conservateurs qui votent le plus souvent contre le roi; les libéraux appuient plutôt le gouvernement. Au reste, il est difficile de préciser à quel parti appartient tel ou tel membre de la représentation nationale. C'est tout au plus si on sait d'avance que les prêtres voteront contre la liberté religieuse, les paysans contre l'égalité de la femme, les nobles contre une mesure qui tendrait vers la fusion des races scandinaves. On est également sûr de rencontrer chez les deux premiers ordres un vote hostile contre tout projet de réforme électorale.

Aujourd'hui la question scandinave n'est encore débattue que dans la presse périodique. La presse, en Suède, jouit de la liberté la plus illimitée : les journaux ne sont assujettis ni au cautionnement ni au timbre. La taxe postale sur un journal ne s'élève qu'à 5 francs par an. Un brevet d'imprimeur, l'autorisation de faire paraître un journal, s'obtiennent à la suite d'une simple demande adressée au chancelier de la cour. Les livres, brochures et articles n'ont pas besoin d'être signés; il suffit que l'imprimeur connaisse le nom de l'auteur. Dans le cas de délit ordinaire, comme offense à la religion, au roi, aux puissances étrangères, le chancelier fait saisir le journal et le supprime. Le même jour, l'éditeur continue la publication de sa feuille; il prend seulement le soin d'introduire une légère modification dans le titre, le changement d'un numéro d'ordre, par exemple. Les délits graves sont soumis à un jury composé de neuf membres, et la condamnation n'est prononcée qu'à la majorité des deux tiers des voix. Le prix des journaux est, on le pense bien, fort modique; les journaux quotidiens coûtent 20 francs par an. Leur quantité est considérable; en 1854, il paraissait en Suède 140 journaux, ce qui donne un journal par 26,000 habitants, chiffre qu'on est loin d'atteindre dans les parties plus civilisées du Continent.

XLII

Le 15 septembre au matin, nous assistons à la revue d'un bataillon de l'armée cantonnée, qui bivouaque pour le moment aux portes du château de Gripsholm. Ces soldats laboureurs ont l'air d'avoir passé toute leur vie sous les armes. Le caractère de la nation est belliqueux, ses traditions sont toutes guerrières; que faut-il de plus pour qu'un peuple, au sang d'ailleurs beau et vigoureux, ait un air martial sous les armes?

Les troupes sont rangées en ligne; la manœuvre va commencer; cependant les fusils sont encore en faisceaux. Avant la prise d'armes, un soldat sort des rangs, et entonne un psaume. Les officiers et les soldats répondent en chœur. Cette coutume, que les troupes suédoises observent religieusement tous les matins au camp, date de la guerre de Trente Ans. Gustave-Adolphe l'introduisit dans son armée, et dut certainement une partie de ses succès à l'austérité puritaine qu'il sut imprimer à ses soldats. Tandis que la violence, l'orgie, le blasphème, désorganisaient les bandes de Tylli et de Wallenstein, les Suédois, graves et recueillis, marchaient au combat. Les populations allemandes sympathisaient plus volontiers avec ces étrangers calmes et disciplinés, qu'avec les soldats indigènes, pour qui la guerre n'était qu'un accessoire, et la rapine le but du métier. La coutume de Gustave-Adolphe se continue. La vaillance du soldat suédois est restée la même; mais il serait à désirer que le principe de la liberté religieuse que le grand roi a payé de sa vie fût l'objet du même respect : car on aura beau faire, ce qui rend invincibles les armées, ce ne sont point seulement les inventions de guerre; ce n'est pas la tactique, la précision de la manœuvre et le corps rompu à la fatigue; c'est la nature de l'idée qui plane au-dessus du drapeau; c'est la sainteté de la cause qu'on veut faire triompher au prix de son sang. « Le sang, a dit Goethe, est une essence à part. » Le sang n'est fécond que lorsqu'on le répand au profit de la justice et de la civilisation; le sacrifice ne doit payer que des choses saintes, sinon il rentre dans le domaine des crimes, domaine stérile et empoisonné. Lorsque deux armées sont en présence

et sur le point d'en venir aux mains, il semble qu'un instant avant le choc matériel, la bataille s'est déjà livrée dans la région supérieure de l'idée, et qu'un des deux partis puise le pressentiment de sa prochaine victoire dans la justice de sa cause. C'est ce que les tacticiens appellent l'esprit des troupes; c'est là la puissance mystérieuse qui se révèle surtout dans les chocs personnels, à l'arme blanche; c'est là la raison occulte pour laquelle deux régiments de cavalerie, lancés l'un contre l'autre, en viennent rarement à croiser le fer, l'un d'eux, avant la mêlée, tournant bride, déjà moralement battu; c'est pour cela que telles troupes ne sont spécialement bonnes que derrière les remparts d'une forteresse, et telles autres peuvent hardiment être employées aux assauts et en plein champ, vraies troupes d'attaque, prédestinées à la victoire par la nature de leur génie national.

L'organisation de l'armée suédoise se porte assez volontiers au développement de cette force morale qui décide si souvent du sort des batailles. Au Moyen Age, en Suède, les troupes nationales se composaient de levées en masse. Dès qu'une guerre devenait imminente, le roi convoquait les hommes en état de porter les armes; il faisait son expédition et au retour licenciait ses troupes. L'armée suédoise était encore constituée de cette manière au temps de la guerre de Trente ans. Ce système resta en pratique jusqu'au règne de Charles XI. Ce prince, administrateur sage et énergique, établit un tribunal ayant pour mission de réviser les titres de propriétés ayant appartenu jadis à l'État, et qui avaient été singulièrement dilapidées et aliénées par ses prédécesseurs. Le tribunal fit rentrer d'énormes possessions dans le domaine de la couronne. Le roi en attribua une portion à la dotation du clergé des campagnes, des universités, des écoles, de la magistrature nationale et de divers services publics; mais la plus grande partie fut affectée à l'entretien des troupes de terre et de mer. L'armée de terre reçut alors une organisation particulière; elle se composa de régiments soldés par le Trésor, et comprenant les grades et les armes spéciales, et de troupes de ligne désignées sous le nom d'*indelta* (armée cantonnée, ou bien répartie sur le sol). Les terres recouvrées furent divisées en portions suffisantes à l'entretien des officiers et des sous-officiers, depuis le grade de général jusqu'à celui de sergent. Les domaines nommés *bostells* (demeures) peuvent d'après la loi de 1830 être, au choix

du titulaire, affermés ou exploités par lui. L'administration de la guerre se charge de pourvoir au fermage des officiers subalternes et des sous-officiers. Un *bostell* de général de brigade rapporte environ 10,000 francs; celui d'un colonel 3,000 francs; celui d'un chef de bataillon 2,000 francs, et ainsi de suite. Les titulaires reçoivent en outre un petit supplément en argent.

Quant aux soldats, Charles XI divisa le royaume en circonscriptions (*rotes*), composées d'une ou de plusieurs propriétés réunies. Les propriétaires de chacune de ces circonscriptions, ou *rotes*, affectèrent une petite partie de leur territoire à la formation d'un domaine propre à subvenir aux besoins d'un simple soldat. Un *torp* (tel est le nom du domaine) contient une cabane pourvue d'instruments de labour, un jardin, et quelques arpents de terre arable et de prairie. L'administration du rote aide le soldat dans l'exploitation de son champ; en cas de disette, elle lui accorde des secours en nature. Le soldat sert tant qu'il est valide; à l'âge de la réforme, le rote prend soin de lui et de sa famille; à la mort du titulaire, le domaine passe à un autre choisi par le propriétaire foncier. Le gouvernement et le rote n'ont le droit d'exiger du soldat un travail que contre rétribution. Le rote fournit au soldat le petit uniforme qui est renouvelé tous les deux ans, le grand uniforme et le reste de l'équipement étant à la charge de l'État; il lui donne de plus une indemnité de 18 francs pour le temps des manœuvres, et veille pendant son absence sur sa famille et sur son champ.

La circonscription des bostells et des torps est arrangée de façon à grouper les officiers et les soldats d'un même régiment. Les circonscriptions territoriales n'existent pas pour la cavalerie *indelta;* elle est entretenue par l'usufruit de domaines spéciaux appelés *rusthall*, lesquels ont l'obligation de fournir à l'armée le cavalier monté et équipé.

Les recrues de l'indelta sont exercées pendant six à sept semaines par an; tous les régiments se réunissent pour un mois au grand camp de manœuvres. Quant aux écoles de caporaux, elles sont permanentes. L'armée cantonnée a sa réserve d'infanterie et de cavalerie *(extra-rotering)*, laquelle se sert de nouveaux domaines offerts en 1812 par les propriétaires eux-mêmes.

Ce genre d'organisation militaire ne se rencontre qu'en Suède. Elle

a paru si favorable aux intérêts du pays qu'elle est entrée dans les lois constitutives de l'État. La Diète et le souverain se sont engagés par serment de ne jamais la supprimer. L'indelta n'a, du reste, aucune analogie avec les colonies militaires fondées en Russie du temps d'Alexandre Ier. L'armée suédoise, fière de son métier, accepte avec satisfaction le système qui la régit; le soldat russe, au contraire, considère les colonies comme des pénitenciers, comme des lieux de déportation dont l'officier est le garde-chiourme. Les sanglantes révoltes des colonies russes ont donné la mesure du principe sur lequel le gouvernement de l'autocrate a basé ses établissements. Il n'en résulte pas toutefois que le système suédois soit susceptible d'imitation. Les conditions économiques qui régissent la propriété en Europe ont complétement changé depuis l'époque où Charles XI organisait son indelta. D'ailleurs, une chose bonne dans un pays cesse de l'être dans un autre. L'institution de la landwehr peut convenir à un peuple belliqueux par nature. Elle serait insuffisante en Russie, par exemple, où l'on a jugé indispensable de faire rester le soldat sous les drapeaux pendant quinze ou vingt-cinq ans, ou pour mieux dire pendant toute sa vie.

Une seconde partie des troupes suédoises porte le nom de *vaerfvaade*. Elle se recrute par voie d'enrôlement volontaire. C'est à cette seconde catégorie qu'appartiennent la garde et les armes spéciales. La *vaerfvaade* compte onze régiments; elle tient habituellement garnison à Stockholm et dans les principales villes du royaume.

Indépendamment de l'*indelta* et de la *vaerfvaade*, la Suède dispose encore d'une troisième espèce de troupes désignée sous le nom de *bevearing*, à laquelle prend part toute la jeunesse de 21 à 25 ans. Le *bevearing* se divise en cinq classes. Celle des hommes de 21 ans se réunit une fois l'an pendant quinze jours, et peut être mobilisée à chaque appel. La dernière Diète a étendu encore l'application de son règlement en prescrivant, dans toutes les écoles, l'enseignement de l'exercice et de la gymnastique militaire. Le comité de défense des deux royaumes a décidé en même temps qu'à l'avenir l'armée permanente serait sur le pied de 2 et demi pour 100 du chiffre de la population, ce qui donne 125,000 hommes pour la Suède et 37,000 pour la Norwége. L'effectif actuel de la Suède se compose d'un total de 143,000 hommes, c'est-à-dire 48,000 hommes de troupes régulières

indelta et vaerfvaade ; le reste appartient à la réserve et au bevearing. L'infanterie est à la cavalerie dans la proportion de 8 à 1.

XLIII

Après la revue des troupes, chacun de nous redevient libre de ses mouvements et profite de sa liberté pour examiner les différents points de vue qu'on découvre aux environs de Gripsholm, ou bien encore pour jeter un dernier coup d'œil sur l'inépuisable trésor de curiosités que renferme le château. Mais ce moment d'études isolées dure peu. Bientôt la cour d'honneur se remplit de voitures. Le programme de la journée, c'est une visite à la terre seigneuriale d'Aker, propriété du baron de Wahrendorff et célèbre par sa fonderie de canons. Cette fois, nous quittons les bords du Mälar pour nous enfoncer dans l'intérieur du pays. Aussi la contrée perd-elle sensiblement de son caractère pittoresque; les ondulations du terrain deviennent de plus en plus douces et finissent par s'étendre en plaines. Les perspectives qui jusqu'ici séduisaient particulièrement le regard de l'artiste s'adressent désormais à l'esprit positif des gens qui, avant tout, admirent dans un pays son développement agricole. En effet, aux approches d'Aker, des deux côtés d'une large route, on voit des charrues supérieurement attelées et des cultivateurs disposés symétriquement le long de leurs sillons. Ces braves gens ont l'air de ne pas apercevoir cette file de voitures qui passe rapidement au milieu d'eux, et dont la première renferme leur souverain. On dirait qu'ils jouent un rôle de laboureurs bucoliques, tant ils semblent absorbés dans leur labeur.

Avant même d'entrer dans la charmante villa devant laquelle nous nous arrêtons, tout le monde se dirige vers l'usine. En Suède, c'est à l'industrie privée qu'appartient la fabrication des canons, et elle est libre d'en fondre pour l'étranger aussi bien que pour le gouvernement national. Le baron de Wahrendorff perfectionne avec ardeur son arme favorite; il a inventé un canon qui se charge par la culasse au moyen d'une porte maintenue par un cylindre qui supporte le recul. Un nouvel affût, également de son invention, permet de neutraliser les effets du recul au moyen de glissoirs ingénieux qui ramènent la pièce

à sa position précédente et qui n'exigent pas le changement de pointage.

Les forges et les hauts-fourneaux d'Aker sont établis avec un soin des plus minutieux. L'établissement trahit évidemment la présence d'un grand seigneur qui ne dédaigne pas d'être en même temps un grand industriel. La fonderie d'Aker est organisée de façon à pouvoir, en temps ordinaire, fondre 300 canons par an. Elle exécute, à l'heure qu'il est, une commande de 100 canons pour le Piémont. Puissent nos braves alliés d'outre-mont faire un glorieux usage de cette fourniture! Cette considération est, sans contredit, celle qui préoccupe le moins le noble propriétaire de l'usine. En dehors du côté scientifique et matériel de son exploitation, le baron de Wahrendorff, travailleur passionné et infatigable, malgré les années qui s'accumulent sur sa tête, par l'aisance de ses manières, par la tournure de son esprit, rappelle ces types éteints de la fin du dix-huitième siècle, auxquels la philosophie avait appris la doctrine conservatrice de la supériorité de l'esprit sur les questions du sentiment.

Après quelques brillants essais de tir à boulets cylindro-coniques, nous regagnons le château de Gripsholm. Le petit vapeur *l'Aros* nous reçoit immédiatement à son bord. Nous profitons de ces quelques heures de traversée, par un temps radieux, au milieu d'un splendide paysage, pour continuer la causerie sur ce beau pays de Suède, où tout respire le bien-être et l'espoir d'une grande destinée.

XLIV

Malgré les franchises municipales dont jouissent les villes du royaume, la Suède tend à la centralisation. Tous les pouvoirs convergent vers Stockholm. Les administrations supérieures et les tribunaux sont fixés dans la capitale; la Diète n'a pas le droit de se réunir ailleurs.

Le pays est divisé en vingt-cinq gouvernements appelés *Län*, vieux mot qui veut dire fief. Les gouverneurs régissent les provinces, perçoivent les impôts, président à l'administration militaire et exercent même certaines fonctions judiciaires. Les affaires provinciales se trouvent ainsi placées entre les mains du gouverneur, qui en répond devant le gouvernement central. A son tour, la province se subdivise

en bailliages ; les attributions des baillis correspondent dans leur sphère à celles du gouverneur. Les administrations municipales sont confiées à un bourgmestre. Le premier degré de juridiction dans les villes se compose d'un président et de deux juges qui décident en matière civile et criminelle. Dans les campagnes, il consiste en un juge assisté de douze paysans élus par les paroisses. Les assistants ne jouissent que d'une voix consultative, à moins que les douze jurés n'opinent contre les juges, auquel cas seulement leur verdict acquiert force de loi. Le juge n'est pas rétribué par l'État; au détriment peut-être de son caractère de magistrat, il vit du casuel, qui parfois représente un chiffre très-considérable. Les appels de première instance sont portés devant un magistrat, établi dans chaque chef-lieu de province, et qui préside douze jurés nommés par élection. Trois cours supérieures à Stockholm, à Jönkoping, à Christianstadt, servent aux appels du second degré. La Cour suprême de Stockholm, composée de six conseillers nobles et de six conseillers pris dans la bourgeoisie, et présidée par le ministre de la justice, juge en dernier ressort. Des tribunaux spéciaux fonctionnent dans les affaires militaires, commerciales, douanières, etc. Les parties, après avoir épuisé toutes les instances, peuvent encore demander la révision du procès au roi, qui, en cette circonstance, apparaît, comme nous l'avons dit, avec sa qualité de juge suprême.

Les modifications introduites dans le Code pénal, grâce à l'initiative persévérante du chef de l'État, ont singulièrement adouci les lois suédoises. Un accusé ne peut pas être condamné sur la déposition des seuls témoins; il faut encore qu'il ait avoué son crime. La peine de mort est rarement appliquée. La main qui doit confirmer l'arrêt répugne instinctivement à la signature d'un pareil acte. La statistique de la moralité n'est pourtant pas plus triste que dans le reste de l'Europe civilisée. Les relevés de 1852 accusent le même chiffre dans presque tous les pays scandinaves : 1 condamné sur 468 habitants, déduction faite des délits et contraventions contre les ordonnances de police. Ce dernier chapitre prend souvent de grandes proportions, à cause de l'ivrognerie, fléau répandu de la façon la plus désastreuse dans les pays du Nord.

Tout en tempérant la sévérité de ses lois, la Suède a su élargir la voie de son progrès moral, en développant les deux plus puissants remèdes

contre la dégradation de la conscience : le travail et le bien-être. Peu favorisée au point de vue agricole, elle est parvenue, à force d'énergie, à vaincre la parcimonie de son sol. Anciennement, quand la population jouissait de quelques moments de calme, sa production suffisait à ses besoins; mais, à partir du règne de Charles XII, le pays, épuisé d'hommes, fut privé de main-d'œuvre, et sans une importation périodique de céréales, il aurait souffert la famine. En 1784, le comte de Vergennes remit au roi Louis XVI un mémoire dans lequel on remarquait le passage suivant : « On pourrait encore compter au nombre « des puissances qu'il serait possible d'armer contre la cour de Vienne « et contre la Russie son alliée, la Suède et la Turquie. Mais l'une est « si *disetteuse* et l'autre si faible, qu'il n'est guère possible de faire un « fond assuré sur une diversion de leur part, quelle que soit leur bonne « volonté. » Les temps ont bien changé depuis : la Suède, si *disetteuse* à la fin du dix-huitième siècle, nourrit aujourd'hui les autres peuples. Le gouvernement et la nation se sont dévoués à l'envi à l'exploitation du sol. Déjà, en 1824, la Suède avait cessé d'être tributaire de l'étranger. Depuis ce temps, des défrichements sur une grande échelle ont augmenté l'étendue des terrains productifs. Une culture plus rationnelle a doublé le rendement des terres. L'établissement d'un impôt considérable sur les boissons spiritueuses, en vertu de l'ordonnance royale de 1854, a diminué la fabrication de l'eau-de-vie, qui autrefois dévorait une quantité énorme de céréales, à la grande ruine et à la profonde démoralisation du peuple. A cause de l'étendue de la propriété foncière, du sol montagneux et de la rareté des capitaux, les dix onzièmes de la Suède ne sont pas cultivés. Cependant l'exportation des produits agricoles atteignit en 1850 le chiffre de 310,000 tonnes; en 1851, celui de 980,000 tonnes, et en 1855, de 1,721,000 tonnes. La progression et la quantité sont remarquables. C'est un triomphe sur lequel le roi Oscar se plaît à revenir avec le plus de complaisance; il cite avec joie et orgueil ces chiffres, qu'il considère comme un des plus beaux résultats de son gouvernement.

Au total, la Suède produit environ 10,700,000 tonnes de céréales et au delà de 5,000,000 tonnes de pommes de terre. Le seigle, base de la nourriture du peuple, tient la première place dans la production agricole; il entre pour 29 pour 100 dans le chiffre total.

L'élève du bétail n'a pas suivi le progrès de l'agriculture. Sous ce rapport, ainsi qu'on en a eu la preuve à la dernière Exposition de Paris, le Danemark est beaucoup plus avancé que la Suède. La cavalerie suédoise trouve difficilement à se remonter dans le pays. Le suif, les peaux, les laines constituent un chapitre considérable d'importation.

L'attention des esprits, une fois tournée vers le sol, a dû nécessairement introduire de l'ordre dans l'exploitation de l'importante source de richesses que le pays possède dans ses forêts. Il en était temps; la cognée avait été jusque-là aux ordres d'un gaspillage effréné. Le rapport de l'Institut forestier en 1850 évalue à 2,400 milles carrés géographiques l'étendue des forêts en Suède. L'abondance du bois, cette matière première si précieuse, allait être compromise, si l'on n'avait pas pris la résolution d'introduire une rigoureuse économie dans l'exploitation. Un projet, à cet effet, a été formulé par le roi dans le discours prononcé à l'ouverture de la Diète actuelle.

XLV

Mais la nation suédoise possède un autre trésor bien plus considérable que ses champs et ses bois, trésor où elle peut puiser à pleines mains, et que ses montagnes cachent au fond de leurs entrailles. La Suède contient des mines d'argent, de cuivre, de cobalt, de plomb, d'alun, de zinc, et, avant tout, de riches gisements de fer. Ses filons d'argent n'eurent de l'importance qu'au seizième siècle; à cette époque, la mine de Sala donnait jusqu'à 35,000 livres suédoises de métal pur. Mais la production alla en diminuant pendant les deux siècles suivants. Reprise plus tard dans trois endroits différents, elle s'étend aujourd'hui à sept mines qui, réunies, ne donnent pas plus de 6,000 livres suédoises d'argent par an. Le cuivre avait relégué au second rang ce précieux métal d'échange. En 1680, le marché national en recevait 8 millions et demi de livres. Cette production déclina à son tour. En 1811, le rendement total de onze mines ne présentait qu'un chiffre de 2,208,000 livres, chiffre que la statistique de 1854 a porté à 5,000,000 de livres suédoises environ. A la tête des mines

de cuivre de la Suède se placent celles de Fahlun et d'Atvidaberg.

Tous ces centres d'exploitation cèdent aujourd'hui la priorité aux mines de fer. Il suffit que le métal civilisateur accuse sa provenance suédoise pour qu'on lui accorde la première place sur tous les marchés de l'Europe. Travaillé au charbon de bois, il est ductile, malléable, unique pour l'aciération. Les minerais de fer semblent être, en vérité, les veines des terres scandinaves, tant la nature les y a répandues à profusion. Malgré l'ardeur avec laquelle elle les exploite, la Suède est loin de mettre à profit toutes ses ressources. La production a suivi néanmoins un progrès notable, surtout depuis la suppression des anciens priviléges qui entravaient cette industrie, et depuis l'introduction des procédés nouveaux dans le travail. En 1854, le fer en gueuses montait à 130,000,000 de kilogrammes, le fer en barres à 111,000,000. Un peu plus tard, 15,000 ouvriers faisant fonctionner 270 mines, 240 hauts fourneaux, 32 fonderies et 1,320 fours ont produit 170,000,000 de kilogrammes de fer en gueuses, et 140,000,000 de kilogrammes de fer en barres.

En ajoutant aux chiffres précédents 1,000,000 de kilogrammes d'alun et 325,000 hectolitres de houille, on calcule que les mines rapportent à la Suède 31 millions de francs. Avec de semblables ressources, bien qu'elle n'ait pas été jusqu'ici essentiellement industrielle, la Suède a vu cependant son activité faire de rapides progrès. En 1854, elle comptait 2,413 établissements manufacturiers où 26,000 ouvriers réalisaient une production de la valeur de 64,000,000 de francs environ. La production ayant augmenté plus que le nombre des fabriques, il est clair que cet accroissement n'est dû qu'à l'introduction de nouveaux procédés. Les principales branches de l'industrie nationale consistent en tissus de laine qui se fabriquent surtout à Norrköping, en raffineries de sucre établies de préférence à Gothembourg, et en distilleries d'eaux-de-vie répandues dans tout le pays. L'activité de ces dernières, si funestes aux mœurs et à l'exportation des céréales, vient de subir de salutaires restrictions. Les distilleries ne sont autorisées à marcher que pendant deux mois de l'année. L'impôt de 2 skillings (environ 16 centimes) par 5 litres a été élevé à 32 skillings par la dernière Diète; on a établi un contrôle sévère destiné à réprimer les fraudes. Les résultats de ces mesures n'ont pas tardé à se faire sentir. Les neuf

dixièmes des alambics ont disparu. La fabrication, qui dépassait 75,000,000 de litres, a été réduite à 25,000,000; le prix de l'eau-de-vie a doublé. Les revenus de l'État, sur ce chapitre, ont monté de 1,000,000 à 7,000,000 de francs.

La Suède, grâce à ses fiords et à ses lacs, grâce surtout au développement de ses côtes, jouissait, plus que tout autre pays, de la facilité de multiplier ses voies de communication et de transport. Pendant de longs siècles, il n'en a pas été ainsi. Au Moyen Age, le monopole des villes hanséatiques paralysa complétement l'extension de la navigation nationale. En 1559, le commerce de la Suède avec l'étranger ne comptait encore que 62 navires. A la mort de Charles XII, la marine marchande avait tout au plus une centaine de bâtiments. Elle mit beaucoup de temps à se relever. Enfin, à partir de 1815, elle prit un vigoureux essor; si bien qu'en 1854, la navigation extérieure et intérieure compta 40,000 navires et bateaux jaugeant au delà de 1,100,000 tonneaux. Sa marine à vapeur suivit la même proportion ascensionnelle. En 1820, il n'y avait que 2 bateaux à vapeur; en 1856, il y en avait 150. Au moment où nous sommes, 100 bateaux à vapeur apportent à Stockholm des voyageurs et des marchandises de toutes les parties du royaume.

Ces communications, si faciles et si peu coûteuses, ne sont pas permanentes. Les froids de l'hiver les interrompent pendant quatre mois de l'année. La Suède compte y suppléer par ses chemins de fer. Le roi Oscar attache à cette entreprise une importance toute personnelle; c'est l'objet de son ambition. Le pays, de son côté, est décidé à accepter tous les sacrifices qui lui seront proposés. Le projet soumis à la Diète consiste à relier la capitale aux provinces du Nord par Upsal, Gefle et Fahlun; à l'Ouest, par Kölping, Oerebro et Gothembourg jusqu'à Christiania; au Sud, par Norrköping, Jönkoping, Lund et Malmoë. Un réseau de lignes transversales sera établi entre les grandes lignes du royaume. L'ensemble des travaux, dont les frais sont évalués à 240,000,000 de francs, doit être terminé en 1867. Pour le moment, le pays ne possède que 15 milles géographiques de voies ferrées. Mais la construction est poursuivie avec ardeur, sous la direction de M. Éricson, frère du célèbre ingénieur des États-Unis. En attendant, les communications de la pensée vont leur train; depuis deux ans, le

pays est sillonné de lignes télégraphiques. Un fil sous-marin relie la Suède au Danemark, et par là au continent.

Quarante années de paix et de liberté se sont traduites, pour le commerce suédois, en chiffres d'une importance réelle. L'exportation consiste en produits des usines, des forêts et de l'agriculture. La Suède importe, en revanche, des denrées coloniales. Le mouvement commercial s'opère, pour la moitié presque du chiffre total, avec l'Angleterre ; viennent ensuite la France, les États-Unis, l'Allemagne et la Russie. La nature a évidemment destiné les contrées habitées par la race scandinave à former un tout compacte. Ces pays, riches en spécialités, se complètent entre eux et se rencontrent à chaque instant sur le marché commun : la Suède avec son fer, la Norwége avec son poisson, le Danemark avec ses laines et ses céréales, la Finlande avec son bétail. En 1824, la Suède exportait pour 23,000,000 de francs; elle importait pour 19 millions. En 1851, ce double mouvement, égal à peu près dans les deux sens, se montait à 115,000,000 de francs. Quatre ans plus tard, cette somme s'élève à 245,000,000 de francs, l'exportation l'emportant sur l'importation de 15,000,000 de francs. Le commerce national y a recueilli des avantages d'autant plus considérables que, parmi les articles importés, figurent les lingots d'argent déposés à la Banque pour une valeur de 10,000,000 de francs. L'accroissement, d'ailleurs, n'était point dû à des circonstances passagères, mais bien à une véritable augmentation de production. Cette augmentation n'a pas cessé, pendant les cinq dernières années, de suivre une progression proportionnelle. Au reste, les mesures libérales que le gouvernement a adoptées, dans une large étendue, se sont traduites dans tous les sens en résultats favorables. La réduction des tarifs douaniers a amené un accroissement d'activité et de bien-être considérable. La production manufacturière, qui, en 1845, représentait 35,000,000 de francs, s'est élevée plus tard à 73,000,000. L'introduction du coton a quintuplé pendant les cinq dernières années. Les salaires ont augmenté en proportion de 70 pour cent. La consommation du sucre et du café a plus que doublé : en 1845, la Suède importait 18,000,000 de livres de sucre; en 1855, elle en importait 37 millions. Le café a suivi le même mouvement; de 7,000,000 de livres, il est monté à 14.

XLVI

Le 17 septembre au matin, nous nous trouvions à l'embarcadère, situé auprès de l'élégante église de Riddersholmen. Un élégant petit vapeur va nous transporter à Upsal. La vue de Stockholm, prise de ce côté, offre un aspect nouveau. Les détails de la ville disparaissent dans une confusion de monuments et d'édifices. Les flèches des églises détachent vivement leurs pointes dentelées sur le fond vert de la végétation qui enveloppe la capitale. Les eaux de la rade miroitent au soleil comme des nappes d'argent liquide.

Mais déjà le bateau s'est mis en marche. Nous glissons sur les ondes tranquilles du fiord. Les opulentes villas de l'aristocratie suédoise, les sombres forêts qui descendent jusqu'au bord de l'eau, les maisons de paysans peintes en rouge avec de l'oxyde de fer, fuient devant nous comme un panorama de lanterne magique. Le chenal, en remontant le fiord, devient parfois si étroit, il se cache si discrètement au milieu des bouquets d'arbres et des touffes de roseaux, qu'à une centaine de pas il est impossible de découvrir la passe où le pilote va engager son navire. Elle apparaît enfin au moment où l'on s'y insinue. Le remou de l'eau fait plier la cohue compacte des roseaux, qui se redressent bientôt après s'être inclinés devant le passage triomphal du vapeur.

A droite, sur un promontoire, un groupe d'habitations chétives annonce un bourg de troisième ordre. La qualification semble encore trop présomptueuse pour cet amas de maisons, et pourtant, au point de vue historique, il n'est pas d'endroit plus vénérable dans le pays. Ce bourg ou plutôt ces ruines sont celles de Sigtuna, ancienne capitale de la Scandinavie, le premier nom de ville que prononcent les sagas du Nord. Plus loin, à gauche, surgit le majestueux château de Skokloster. Nous le visiterons à notre retour. Pour le moment, nous filons d'un seul trait à Upsal. Les montagnes s'effacent derrière nous; la campagne s'aplanit; nous pénétrons dans la fertile plaine de l'Upland, et, après six heures de navigation, nous amarrons au quai de la célèbre ville universitaire.

Upsal se distingue au premier abord par une physionomie qui lui est

propre. La population bourgeoise ne s'y montre presque pas; en revanche, nous apercevons au débarcadère les étudiants de l'université formés en carrés, avec des drapeaux de leurs provinces. L'archevêque, le recteur, les professeurs se présentent à la tête de la jeunesse. Ce sont eux qui prononcent la parole grave de félicitation et de bienvenue à leur hôte le Prince Napoléon. Les étudiants entonnent l'hymne national de la Suède qu'ils font suivre de plusieurs chants, où vibre l'amour de la patrie collective.

La ville se répand sur une plaine monotone au pied d'une colline qui supporte le château, lourd édifice peint en rose, anciennement palais des rois, aujourd'hui résidence des gouverneurs de la province. Upsal compte 8,000 habitants, qui presque tous vivent de l'Université ou qui s'y rattachent par des liens moraux ou matériels. Tout y respire le calme, la méditation et l'étude. C'est la cité où les préoccupations du présent disparaissent le plus complétement. On y travaille pour l'avenir. L'étranger qui y débarque se laisse aller à la foule de réflexions que lui suggèrent les nombreux souvenirs et documents que l'antique et glorieuse histoire du pays y entasse.

Le nom d'Upsal vient de la position de la ville au-dessus de la petite rivière de Sala qui serpente à ses pieds. C'est ici le centre des traditions fabuleuses et mythologiques de la Suède. Odin, à ce qu'on prétend, y avait établi sa résidence. Un temple splendide s'élevait jadis en l'honneur des dieux scandinaves. Détruit par un incendie, à la fin du onzième siècle, il ne se releva jamais de ses ruines. Le christianisme planta sa croix sur les décombres du monument païen. Aujourd'hui, le plus ancien édifice est la cathédrale, bâtie en briques rouges. Elle est en style gothique de la fin du treizième siècle, construite par Étienne de Bonneuil, architecte français qu'on avait fait venir exprès de Paris. L'intérieur est d'un goût assez médiocre, malgré les ogives et les faisceaux de colonnettes. Jadis les rois s'y faisaient couronner, et c'est probablement en l'honneur des anciens souverains que les iconoclastes de la Réforme ont respecté les deux tombeaux de saint Érik et de sainte Brigitte. Les chapelles du pourtour servent de lieux de sépulture à quelques puissantes familles du pays. Derrière le maître autel, une vaste chapelle consacre, par une série de fresques médiocres et criardes, les hauts faits de Gustave Wasa, depuis le

soulèvement des paysans dalécarliens jusqu'à la mort du célèbre dynaste. Un tombeau presque contemporain, simple et de bon goût, attire l'attention du voyageur; c'est celui de Linné. Le corps du savant naturaliste repose à quelques pas plus loin sous une modeste dalle ornée de son nom.

L'adoption du protestantisme se rattache à Upsal; dès 1593 une assemblée composée de vingt-deux théologiens, de trois cent-six prêtres sous la présidence de quatre évêques, y proclama le dogme de la confession d'Augsbourg. La reine Christine y a laissé également de nombreux souvenirs. C'est là qu'elle abdiqua sa couronne; elle a même institué un fonds pour faire sonner les cloches tous les jours à neuf heures. La dynastie des Wasa s'est éteinte avec la fantasque reine; celle de ses successeurs à son tour a fait son temps. Des édifices bâtis en pierre n'ont pas résisté à la main du temps. Mais la cloche sonne toujours; elle rappelle aux Suédois le regret éternel que Gustave-Adolphe n'ait pas laissé son héritage à un digne continuateur de ses œuvres.

L'édifice qui, après le château, domine la ville, tant par sa situation que par les lignes majestueuses de son architecture, c'est la Bibliothèque. Charles-Jean XIV a fait construire ce palais pour cette collection, une des plus riches, sans contredit, qu'on rencontre dans les pays du Nord. Elle contient environ 150,000 volumes, des manuscrits précieux, des documents historiques de haute valeur. Fondée par Gustave-Adolphe, elle a été enrichie ensuite par les dons des rois et des particuliers. Le comte de la Gardie, entre autres, lui a légué toute sa collection de livres rares, l'*Edda* de Snurri Sturleson, et le célèbre *Codex argentœus* renfermant les quatre Évangiles traduits par Ulphilas en langue suédo-gothique. Il y a là une Bible de Luther, annotée à chaque page de la main du réformateur, et une autre du treizième siècle, qui feraient rêver nos collectionneurs passionnés de France. Il y a aussi des cartons devant lesquels, sans s'apercevoir de la fuite du temps, on passerait de longues heures à feuilleter les autographes de la reine Christine, de Descartes, de tous les hommes remarquables de la Suède, et surtout à dépouiller la curieuse correspondance de Gustave III, avec Mme de Staël, qui trouvait que la Révolution s'était perdue pour n'avoir pas su apprécier Narbonne; avec le grand Frédéric, qui prêchait à son royal cousin le cynisme en matière politique; de

Catherine II, qui lui enseignait l'oppression; de Louis XV, qui lui donnait l'exemple de l'insouciance à la veille du grand cataclysme; de Louis XVI, dont le style diffus ressemble à la mollesse de son caractère; de Choiseul et de Vergennes, de Voltaire, de Marmontel, de Mme du Deffant, d'Egmont, de la Mark, de Boufflers; d'une foule de personnages mêlés à l'histoire publique ou intime, dont les élucubrations souvent spontanées seraient si précieuses pour l'étude des mœurs et des idées de l'époque.

En visitant la bibliothèque de Stockholm, l'étranger s'arrête avec prédilection devant les manuscrits de Berzélius. A Upsal, les pages couvertes de l'écriture de Linné fixent à titre égal son attention. Le dernier manuscrit est une longue lettre, tracée d'une main vacillante, et que l'illustre savant avait été forcé d'interrompre à cause d'une attaque de fièvre tierce. Ce sont les derniers mots qu'il écrivit avant sa mort. La statue du naturaliste scandinave se trouve dans la grande galerie du Jardin botanique. La pauvreté de cet établissement n'a pas empêché Linné d'y établir son système de science complet. C'est ainsi que Cuvier, avec quelques ossements, reconstruisait toute une époque de la création.

XLVII

L'Université d'Upsal est la plus haute expression du système d'instruction publique appliqué généralement en Suède. La lumière, à la suite de la Réforme, y a pénétré jusque dans les couches les plus infimes des masses populaires. Les notices statistiques de Ljungberg prouvent qu'il s'imprime presque autant d'ouvrages populaires en Suède qu'en Allemagne, ce qui montre le goût du peuple pour la lecture et l'étude. L'enseignement primaire était pourtant bien difficile à organiser. Dans les provinces à population clairsemée, les familles, éloignées souvent de dix lieues de la paroisse, se voyaient dans l'impossibilité d'envoyer leurs enfants à l'école. Le développement de ces écoles était en outre arrêté par la pénurie des ressources budgétaires. Pour y remédier, le roi a dû faire abandon des dîmes royales. Le paysan suédois est de sa nature assez laborieux. En dehors de ses occupations agricoles,

il lit volontiers, ou bien il se livre à quelque industrie spéciale. On apprécie sur le marché de Stockholm les belles toiles tissées par les femmes de Helsingland, de Westrogothie et de Haland, ainsi que les sculptures sur bois des paysans dalécarliens.

L'enfant du peuple, sorti de l'école communale, trouve facilement à sa portée les sources de l'instruction pratique qui doit étendre le cercle de ses moyens d'existence. Les écoles des arts et métiers sont répandues dans toutes les principales villes du pays. Un institut central agricole a été établi à Stockholm; une succursale consacrée spécialement à l'application, à Ultuna, près d'Upsal. Outre les deux instituts techniques qui fonctionnent à Stockholm, — Gothembourg, Norköping et Malmoë, en possèdent chacun un pour leur part. Huit écoles de navigation ont été fondées dans les villes commerçantes; une école de construction de vaisseaux, à Carlscrona. L'institut forestier, des écoles des mines, de ponts et chaussées, ainsi que l'institut gymnastique fondé par Ling, inventeur de la gymnastique suédoise, complètent un ensemble d'éducation pratique développé avec soin par l'État et suivi assidûment par la nation.

L'instruction classique est représentée par ce qu'on nommait anciennement des écoles latines, qui se trouvaient dans tous les chefs-lieux de province. Dans ces derniers temps, l'éducation classique a provoqué une forte réaction de la part de l'école utilitaire. L'État a cédé à la pression: en vertu d'une ordonnance royale, les langues vivantes ont été déclarées obligatoires; le latin n'a conservé qu'un caractère facultatif. Les lycées provinciaux de la Suède étaient fréquentés en 1853 par 6,300 élèves. Au sommet de l'enseignement classique se placent les deux Universités également célèbres de Lund et d'Upsal.

Au Moyen Age, les étudiants suédois allaient terminer leurs études à la Sorbonne de Paris. Les chroniques rapportent que déjà en 1221 il existait à Paris un collége suédois, et que plus tard, en 1303, la jeunesse scandinave reçut d'un de ses compatriotes, nommé And, une grande maison en pierre avec dépendances et jardin, située aux abords de la grande École de France; mais, en 1476, l'administrateur du royaume Sten-Sture obtint du pape l'autorisation de fonder en Suède un établissement d'instruction publique. L'année suivante, l'Université d'Upsal fut inaugurée. Ce fut la première dans les pays scandi-

naves. Celle de Copenhagne date de 1478; celle de Lund de 1666. Il existe encore deux autres Universités dont l'origine remonte aux rois scandinaves, celle d'Abo, en Finlande, fondée en 1640 par Christine, et transférée à Helsingfors en 1825, et celle de Pernau, en Livonie, établie en 1632 par Gustave-Adolphe et transférée actuellement à Dorpat. Ces deux derniers établissements ont pris un caractère à part; la Russie a fait passer sur eux le niveau bien connu de son système.

Chacune des deux Universités suédoises contient quatre facultés : théologie, jurisprudence, médecine, philosophie. En 1854, il y avait à Upsal 64 professeurs et 830 étudiants; à Lund, 62 professeurs et 400 étudiants. En Suède, sur le chiffre total d'élèves,—40 pour 100 s'adonnent aux études philosophiques, proportion qui ne se trouve point en Norwége en faveur de la même faculté. La raison en est simple : la Norwége est un pays pauvre; la jeunesse norwégienne songe avant tout à s'assurer une existence honorable par le travail. La Suède possède une classe opulente bourgeoise et nobiliaire, à laquelle la fortune permet plus facilement d'aborder des études spéculatives.

Les deux Universités de la Suède, foyers ardents de propagande scandinave, jouissent d'une haute considération dans le pays. Il est curieux de voir dans quelles souches de la nation se recrutent les partisans de cette politique nouvelle qui exercera une influence si décisive sur les destinées de la Suède. Les fils des employés et des bourgeois campagnards forment à Upsal 39 pour 100, à Lund 40 pour 100; les fils des prêtres 2 pour 100 à Upsal, 22 pour 100 à Lund; les paysans 10 pour 100, 13 pour 100; les nobles 6 pour 100 et 4 pour 100. Les distinctions sociales n'existent pas parmi la jeunesse universitaire. L'égalité la plus parfaite et l'émulation dans les études sont à l'ordre du jour. Les étudiants se divisent en nations, ceux d'Upsal en comptent quatorze. Chaque nation, ou, si l'on aime mieux, chaque province possède sa salle de réunion et de lecture, une bibliothèque et ses statuts; elle est présidée par un professeur de son choix, qui sert d'intermédiaire entre les étudiants et le consistoire. Les professeurs ordinaires, le trésorier et le recteur composent la commission académique, qui administre les intérêts spirituels et matériels de l'établissement. Le prince royal de Suède est chancelier de l'Université. Cette charge

n'est pas seulement honorifique. Le roi Oscar, du temps qu'il était prince royal, s'appliquait particulièrement à en remplir les devoirs. D'ailleurs la meilleure preuve que le roi fait le plus grand cas de l'Université d'Upsal, c'est qu'il y a fait élever ses fils, en commun avec tous les jeunes gens du pays, sans permettre qu'ils fussent en rien distingués de leurs camarades.

XLVIII

L'enseignement public en Suède est confié au clergé. Gustave-Adolphe investit de la fonction enseignante l'ordre qui de son temps était le dépositaire exclusif de la science. En 1687, Charles XI lui confirma ce droit par une loi formelle. Toutes les tentatives qui ont été faites depuis, dans le but de séculariser l'instruction, ont échoué. Le clergé s'est défendu dans le sein de la Diète, où, juge et partie en même temps, il a eu facilement le dessus. C'est ici le cas de dire quelques mots de l'organisation ecclésiastique, et de la question religieuse, qui préoccupe si vivement les esprits en Suède et sur laquelle un éminent publiciste, M. Trotten, vient de publier une étude saisissante.

Il ne faut pas croire que le clergé catholique soit le seul à qui on ait le droit de reprocher ses irruptions dans le domaine temporel, sa soif de pouvoir séculier. L'Église protestante est tout aussi envahissante. Celle de Suède en particulier a revêtu un caractère de théocratie qu'on ne lui voit nulle part ailleurs. D'usurpation en usurpation, elle a fini par laisser de côté sa nature spirituelle pour devenir une puissante institution politique. C'est là un foyer de difficultés contre lesquelles se débattent aujourd'hui les esprits sérieux, les patriotes clairvoyants de la Suède. Une réaction précédée de violentes agitations a dû nécessairement se produire à la suite de cet état de choses.

En Suède, l'Église luthérienne est la seule légale. Le roi est le chef suprême; il est, comme nous l'avons dit plus haut, le grand-prêtre du pays. C'est lui qui reçoit les pétitions qui ont pour objet un changement dans la constitution de l'Église; c'est lui qui propose les modifications aux États et qui les revêt de sa sanction lorsqu'elles sont acceptées; c'est lui qui autorise la publication des livres destinés au culte et à

l'enseignement religieux. Un archevêque, celui d'Upsal, onze évêques, les chefs de paroisse et les membres du clergé de second rang forment la hiérarchie du corps clérical. Tout évêché comprend un consistoire composé de six instituteurs publics ou professeurs, et présidé par le chef du diocèse. L'Université fait partie de l'Église, et tout instituteur peut briguer une place de pasteur; il suffit pour cela qu'il soutienne publiquement une thèse de théologie. La juridiction est des plus bizarres. L'évêque ne peut appliquer aucune peine à ses subordonnés sans l'autorisation du consistoire; le consistoire juge en première instance le pasteur qui s'est rendu coupable de négligence dans l'exercice de ses devoirs. Mais si le pasteur est déclaré suspect d'hérésie, sa cause alors échappe au clergé; elle est déférée au tribunal civil, en général étranger complétement aux questions de théologie.

L'archevêque n'a pas plus de pouvoir que les évêques; seulement, il préside de droit la chambre ecclésiastique. C'est lui en outre qui baptise, sacre, marie et enterre les rois. Son élection se fait sur une liste de trois candidats dressée par les onze consistoires du pays, par le consistoire de Stockholm, enfin par le consistoire des écoles, par l'Université et par les pasteurs de l'archevêché. Le roi choisit le titulaire. L'influence que l'archevêque exerce sur la chambre du clergé fait que sa nomination est subordonnée à ses opinions plutôt qu'à sa capacité. Ce n'est plus un prêtre; c'est un personnage politique. Le roi choisit également les évêques sur une liste de trois candidats proposés par les pasteurs de l'évêché. Ici encore les mêmes considérations dominent. Les évêques, membres de droit de la chambre ecclésiastique, ne peuvent pas s'absenter de la session sans y être autorisés par le roi; aussi, plutôt que d'administrer leurs ouailles, passent-ils leur temps à délibérer sur les affaires politiques.

Le clergé adonné aux affaires qui le regardent ne commence qu'avec le pasteur de paroisse. Toutefois celui-ci s'occupe aussi d'affaires dont le caractère ne ressort nullement du domaine spirituel. Il est prêtre et en même temps fonctionnaire, notaire, huissier du gouvernement. Les registres de l'état civil dépendent de son autorité exclusive. Sa rémunération est l'objet d'un système tout particulier. Dans les villes, il a d'abord les revenus du casuel, puis il fait circuler parmi ses paroissiens un livret où chacun inscrit son offrande; — dans les cam-

pagnes, il cultive un lopin de terre affecté au presbytère et perçoit un tiers de la dîme : comme ce tiers lui est livré presque toujours en nature, il est forcé de mélanger ses fonctions sacerdotales de préoccupations de marchand et d'agriculteur. Dans les paroisses royales, le consistoire de l'évêché présente au roi une liste de trois candidats, qui prêchent d'abord devant l'assemblée paroissiale; si les trois candidats ne la satisfont pas, l'assemblée a le droit d'en désigner un quatrième. Quelquefois le roi choisit spontanément le pasteur parmi les professeurs de l'Université ou les prédicateurs de la cour. Dans les paroisses consistoriales, les trois candidats prêchent devant la paroisse réunie, qui alors choisit son ministre à la majorité des voix. Les curés des paroisses patronales, fondées par de grands propriétaires dans leurs domaines, sont nommés, après avoir subi un examen préalable, par le seigneur de la cure.

Les vicaires et les assistants de paroisse forment le clergé de second ordre, classe assujettie au pouvoir absolu de la haute hiérarchie, et par suite portée vers les idées de réforme et élevant parfois une voix impuissante en faveur de la liberté religieuse. Le caractère du sacerdoce suédois n'est rien moins qu'indélébile. L'Église ne reconnaît pour pasteur que celui qui exerce les fonctions et qui porte les insignes de son titre. Tout ministre qui renonce à ses devoirs redevient laïque et perd le droit de présider aux cérémonies religieuses. Comme elle est investie d'un pouvoir absolu sur ses subordonnés, il est naturel que la haute hiérarchie cléricale soit réfractaire à toute idée de progrès, d'émancipation, de liberté.

XLIX

Nous avons dit que la chambre du clergé ou *État des prêtres* forme une des quatre assemblées de la représentation nationale. Ce corps, essentiellement politique, ne se mêle des affaires de l'Église que pour défendre ses intérêts temporels. Il se compose de l'archevêque d'Upsal, de onze évêques, du pasteur primat de Stockholm, et de quatre ou cinq curés de chaque évêché, choisis par leurs collègues. Le bas clergé jouit également du droit de se faire représenter; mais les fonctions de membre

de la Diète étant dispendieuses, il s'en abstient généralement. Il en résulte que l'aristocratie cléricale seule entre dans l'enceinte législative. Elle y entre pour légiférer sur toutes les affaires du pays. Quant à l'Église, elle est représentée par les quatre chambres à la fois, et c'est la Diète réunie qui, de concert avec le roi, règle les questions que soulève son organisation.

Tout corps qui tient à sa disposition des forces morales et temporelles se garde bien de les laisser rouiller. Mais rien ne prête à l'empiétement comme un pouvoir séculier déposé entre les mains du clergé. La foi, armée d'une autorité matérielle, aboutit bientôt à l'intolérance. C'est ce qui est arrivé en Suède. Des lois sévères ont été établies contre les dissidents qui ne pratiquent pas la religion de l'État. Une apostasie, un renoncement aux croyances luthériennes, sont punis de l'exil. Tout homme qui, descendant de parents luthériens, ne pratique pas publiquement la confession de l'État, perd les avantages de la société civile. Le citoyen qui a l'intention de quitter sa paroisse doit avertir son pasteur huit jours auparavant. Celui-ci lui fait subir un examen et lui délivre une attestation d'orthodoxie, sans laquelle il ne pourrait pas s'établir ailleurs sans payer l'amende. Le certificat doit attester que le porteur a communié dans le courant de l'année. Les anathèmes, l'excommunication atteignent les non-participants à la sainte cène. Quiconque n'a pas communié ne peut ni devenir ouvrier ou compagnon, ni remplir une charge civile, ni exercer un art mécanique, ni même se marier.

C'est en vain que dans cette Église, qui enlace de ses formidables liens l'individu, on chercherait la réforme de Luther, la doctrine de la liberté d'examen, de l'émancipation de la conscience. Il n'est pas même resté une ombre de l'ancien principe. Un formalisme implacable et étroit a tout envahi. Le professeur, le pasteur en chaire n'enseignent ou ne prêchent que l'apologie avocassière de la Confession d'Augsbourg. Ceux qui examinent, qui jugent, sont des révoltés. La foi, pour être sincère, doit être aveugle et absolue. La dogmatique, la partie la plus abstraite de la théologie, a remplacé l'exposition de la morale qui, par des moyens simples et doux, sollicitait autrefois les consciences. Une fois engagé dans cette funeste voie d'obéissance aveugle et de perfection absolue, on laisse de côté les convictions et les consciences pour une

action directe sur les nerfs, sur les imaginations; on se livre tout entier aux folles terreurs du jugement dernier.

Ceux qui pensent que la Réforme avait détruit les entraves établies entre les fidèles et l'Évangile, source de la foi et de la morale, commettent une grave erreur. L'enfant, en Suède, n'entend guère parler de l'Évangile. On le remplace par le *Grand Catéchisme*, livre de scolastique confus, embrouillé, peu accessible même aux intelligences les plus mûres. Le nouveau catéchisme, récemment élaboré, n'a fait que renforcer le caractère dogmatique du premier. Un formalisme vide et implacable y règne d'un bout à l'autre. La réflexion libre est rangée dans la catégorie des péchés. La raison d'État écrase sans pitié les grandes questions spirituelles et morales, et les prêtres ont fini par former un véritable comité de salut public des âmes.

L'enseignement théologique aux Universités de Lund et d'Upsal porte le même cachet. Une orthodoxie décrépite, le règne exclusif du symbole, étouffent toute indépendance spirituelle. La religion a fermé la porte aux profanes; elle est monopolisée par des théologiens de profession, qui la font servir et plier aux intérêts de leur caste. La lumière et le progrès sont honnis, et pour cause. La lumière serait la liberté de conscience; le progrès dépouillerait l'Église du pouvoir temporel qu'elle a si scandaleusement usurpé et la ferait rentrer dans son caractère spirituel. Or l'Église semble tenir avant tout à l'autorité séculière. Elle ne se contente pas de diriger; elle prétend dominer. Peu lui importe de gagner l'âme pourvu qu'elle asservisse le corps. L'éloquence sacrée a dû nécessairement subir une dégénérescence corrélative à la déchéance du principe. Les sermons des pasteurs, sauf le plus ou moins d'éloquence, sont tous calqués sur le même patron. Les entraves imposées à la pensée ont ainsi rendu la parole plate et aride.

La conscience humaine n'a pas pourtant succombé sans protester contre cette violation de sa nature. Des tendances spiritualistes se sont souvent fait jour dans ce pays. Une véritable réformation de la Réforme a germé dans plusieurs esprits, et l'Église officielle a eu à repousser de sérieuses attaques. Elle s'est défendue avec vigueur et opiniâtreté; elle a reconnu elle-même qu'elle était vulnérable de plusieurs côtés, et quelques hommes éminents de la Suède ont insisté sur le besoin de raviver la flamme sacrée qui menaçait de s'éteindre.

Le rationalisme, au commencement de ce siècle, comptait parmi le clergé suédois de nombreux partisans. Les auteurs de l'*Encyclopédie* jouissaient en Suède d'une grande faveur. Mais le Nord comme l'Occident, et à la même époque, vit naître la réaction religieuse. Le plus célèbre des écrivains de la Suède, Geijer, professeur à l'Université d'Upsal, publia en 1811 une œuvre importante intitulée : *Idées sur la philosophie de l'histoire*. La doctrine émise par Geijer provoqua une tendance vers la réforme religieuse. Le pasteur Wallin, poëte et orateur éminent, accomplit un travail de révision des psaumes en une langue pleine de simplicité et de grandeur. Mais le pays ne se contenta plus de ces réformes timides et secondaires. Le peuple, dans le Nord, est spiritualiste ; il faut un aliment à son imagination. Les classes les plus pauvres donnèrent le signal d'un mouvement religieux, qui bientôt accusa des mœurs d'un profond mysticisme. La lecture de la Bible et de l'Évangile fut mise à l'ordre du jour. De simples paysans se déclarèrent appelés à la prédication ; l'Église attaqua avec des armes temporelles les missions populaires. La persécution engendra l'ardeur de la propagande.

La protestation contre le protestantisme officiel se montra sous trois drapeaux, méthodiste, séparatiste et baptiste. Le pasteur Scott, expédié de Londres pour desservir la chapelle anglicane à Stockholm, inaugura en 1831 le premier de ces mouvements. Au courant de la langue du pays, il fit, pendant dix ans, de la propagande méthodiste. En 1840, à la suite d'une publication qu'il fit à New-York sur l'état de l'Église en Suède, il fut, à son retour d'Amérique, attaqué par le parti orthodoxe. Les pasteurs luthériens ameutèrent contre lui le peuple. Des violences scandaleuses eurent lieu à la chapelle anglicane. M. Scott fut forcé de quitter le pays; l'autorité interdit l'exercice du culte anglican. Avec les séparatistes, ce fut pis encore : les paysans d'Upland et de Helsingland, sous le prétexte de sociétés de tempérance, organisèrent des réunions religieuses. En proie à une exaltation spiritualiste, ils prêchaient avec une rare éloquence, et demandaient qu'on remplaçât les livres officiels par la Bible. Les poursuites de l'Église allumèrent leur imagination, et leur permirent de se poser en révélateurs, en saints, en apôtres ; ils aspirèrent à la palme du martyre. L'Église se garda bien de leur refuser la persécution. Les pasteurs et les tribunaux

de paroisse sévirent contre les sectaires : emprisonnements arbitraires, détention dans des maisons d'aliénés, et, quand ces mesures ne suffisaient pas, irruptions, au milieu de réunions, de gens gorgés d'eau-de-vie et armés de bâtons; tels furent les moyens dont on se servit contre les novateurs. Les avocats de ces infortunés, à bout de raisons, finirent par leur donner le conseil d'émigrer. Le moyen, pour être extrême, n'en était pas pour cela plus facile à atteindre. L'orthodoxie veillait sur les routes. A force de stratagèmes, sous divers déguisements et à travers mille périls, les séparatistes parvinrent à passer en Norwége, et, au nombre de onze cent trente, ils quittèrent la patrie pour se transporter en Amérique. L'Église venait d'abattre la deuxième tête de l'hydre.

Les baptistes vinrent à leur tour. Un assistant de paroisse, Suédois converti aux doctrines des baptistes à Hambourg, fit un voyage en Amérique; il ramena avec lui, à Stockholm, un Finlandais, M. Mollersvard, sectaire passionné des communautés des États-Unis. Ce M. Mollersvard essaya d'abord de prêcher l'Évangile aux îles d'Aland. C'était en 1854. Le gouvernement russe menaça d'opposer aux doctrines du novateur un ordre d'envoi en Sibérie. M. Mollersvard parvint à grand'peine à s'échapper des griffes de la police russe, et à passer en Suède, où il a pu jusqu'ici continuer librement sa prédication. On compte environ mille baptistes à Stockholm ; mais leur nombre augmente ; ils ont déjà une église, et ils commencent à devenir inquiétants. L'hiver dernier, plusieurs membres éminents de la chambre ecclésiastique ont convoqué les chefs des sectaires à une conférence publique. La science théologique, habituée à la controverse, a jeté le défi à l'esprit de secte ardent, mais peu apte à cette sorte de lutte. L'assaut a eu lieu, et cette fois l'Église orthodoxe n'a pas eu à enregistrer un triomphe dans ses annales. A la seconde réunion, les pasteurs se sont décerné la présidence; ils ont déclaré d'abord qu'un orateur ne pourrait pas parler plus de dix minutes, et ont enfin sommé les baptistes de répondre à leurs questions par oui ou par non. Les deux partis se sont séparés, convaincus chacun d'avoir remporté la victoire. Le parti orthodoxe a cru depuis qu'il était plus expéditif de recourir aux anciennes pratiques; il fait de l'agitation et s'efforce de soulever l'opinion publique contre ces mécréants, qui ne diffèrent pourtant des

luthériens que par la question du baptême et celle de la séparation de l'Église et de l'État. Les baptistes ont réussi à établir quelques églises indépendantes dans le pays; mais, malgré leur attitude humble et pacifique, ils ont de la peine à vivre. Ainsi l'union matrimoniale ne pouvant être consacrée que par un pasteur orthodoxe, et le mariage civil n'existant pas dans les lois de la Suède, les baptistes, afin de tourner la difficulté, se contentent de faire approuver par le pasteur leur contrat de fiançailles. La loi obligeant les fiancés à s'unir par le mariage, au cas où la femme donne le jour à un enfant, il en résulte que, dans cette éventualité, le couple baptiste se présente devant le tribunal, qui transforme le contrat de fiançailles en union légale. L'union prend alors le caractère d'un mariage civil. Cette manière d'éluder l'intervention de l'Église officielle disparaît pour les sectaires quand leur union reste stérile. La femme alors n'a aucun moyen de constater son état et de revendiquer ses droits. L'article 16 de la constitution a beau reconnaître aux citoyens la faculté de professer la religion conformément à leur conscience, l'Église orthodoxe a trouvé le moyen d'en annuler complétement les effets.

L'avant-dernière Diète déclara tout laïque distribuant la communion et tout luthérien la recevant d'un laïque passibles de la loi contre les sacriléges. La violation du sabbat complique le délit, s'il est commis le dimanche. Les tableaux officiels publiés par les cours criminelles enregistrent une foule de condamnations contre les paysans et les paysannes, tantôt à vingt-cinq jours de prison au pain et à l'eau pour avoir interrompu le service divin, tantôt à vingt-huit jours de prison au pain et à l'eau pour avoir communié sans avoir reçu l'absolution, ou pour avoir abusé du sacrement et violé le sabbat, tantôt à l'amende pour avoir abusé de la Bible. Oui! pour avoir abusé de la Bible! Dans le pays de la Réforme, du libre examen, dans la patrie du grand roi qui paya de son sang la cause de l'émancipation de la pensée!...

A force de rigueurs, l'Église accroît tous les jours le nombre de ses adversaires. De nombreuses pétitions parviennent au roi, qui réclament l'application loyale de l'art. 16 de la Charte. La position du roi est assez bizarre; il protége la liberté religieuse en Norwége, et il se voit forcé de présider à un système d'intolérance en Suède. Les opinions per-

sonnelles d'Oscar Ier ne sont pas douteuses. Si les choses ne dépendaient que de lui, il proclamerait immédiatement la liberté de conscience. Mais au premier mot qu'il prononcerait en ce sens, la chambre ecclésiastique s'élèverait contre lui comme un seul homme. Force a été au roi de transiger. Pris entre ses propres opinions et les exigences fanatiques de la Diète, le souverain vient d'adresser aux États un projet de loi dont les principales dispositions sont les suivantes :

Tout membre de l'Église luthérienne qui abandonne sa foi est obligé d'en faire à son pasteur une déclaration que celui-ci inscrit sur ses registres. Tout prédicateur d'idées contraires à la religion de l'État peut être condamné à l'amende, mais seulement à la requête du procureur général. Tout agent de prosélytisme est passible d'une amende de 130 à 400 francs pour la première fois, d'un emprisonnement de deux mois à un an en cas de récidive. Les parents qui abandonnent la foi luthérienne n'ont pas le droit d'associer à leur acte leurs enfants, sous peine de deux mois à un an de prison. Les réunions religieuses compatibles avec la loi et la morale sont tolérées; on ne peut néanmoins en interdire l'entrée ni au pasteur de la paroisse ni à la police. Elles doivent avoir lieu en dehors des heures consacrées au culte public, sous peine d'amende.

Ce projet de loi, qui paraît libéral en Suède et qui nous semblerait si oppressif en France, a trouvé une forte opposition dans la haute Cour de justice. Ce corps veut en retrancher le premier article, qui en fait tout l'esprit, et prétend y ajouter que tout étranger naturalisé en Suède et prêchant des idées contraires à la religion de l'État perd ses droits de citoyen et est passible de la peine de l'exil. Mais quelles vicissitudes traversera le projet royal, le jour où il sera soumis aux délibérations de la chambre ecclésiastique ? Qu'en restera-t-il? Peu de chose ou rien. Le parti orthodoxe sera inflexible. Jaloux de son pouvoir, il opposera à ses adversaires le fantôme menaçant du catholicisme. Comme si l'intolérance, comme si la persécution ne constituaient pas le ferment qui fait lever le schisme; comme si, à la doctrine de la liberté d'examen, il y avait une autre garantie que la liberté elle-même. Mais tel est le caractère de l'Église officielle; c'est en vain qu'on se flatte d'obtenir d'elle la moindre transaction. La conscience ne sera affranchie en Suède que du jour où la loi fondamentale du pays

sera transformée, où l'abolition de la chambre ecclésiastique sera un fait accompli, où l'Église sera dégagée du pouvoir temporel, source d'abus et de corruption, pouvoir indigne d'elle et dont elle fait un si déplorable usage.

Cette réforme de la charte suédoise dans les conditions où elle se présente est difficile; mais elle deviendra indispensable et aisée, le jour où la race scandinave demandera à tous les citoyens des sacrifices dignes de la grande et nouvelle position vers laquelle l'histoire la pousse d'une façon irrésistible.

L

Le 18 septembre, nous quittons la ville universitaire pour continuer notre excursion dans l'intérieur du pays. A cinq kilomètres de notre point de départ, nous nous arrêtons devant trois tumulus, dont le principal a quarante mètres de hauteur sur une centaine de mètres de diamètre. Une vieille et pauvre église, sans style ni caractère, perce de ses grises murailles le rempart de végétation qui l'entoure. Nous entrons dans l'intérieur du tumulus qui domine les deux autres. Un couloir souterrain nous conduit dans une sorte de chapelle, tombeau antique dont l'origine se perd dans la nuit de la période légendaire de l'histoire nationale. Le premier rayon de lumière que les fouilles ont fait pénétrer dans ce mystérieux réduit a mis à découvert, à la grande joie de la science archéologique, des ossements humains calcinés dans des urnes funéraires, des bijoux d'une haute valeur, des armes, des vases, remontant évidemment à l'époque où le christianisme s'épanouissait au Nord dans tout son éclat. Nous sommes à Gamle-Upsala, la vieille Upsal, au berceau des dieux et des rois de la race scandinave, au point autour duquel se groupent les premiers récits des sagas, à la source d'où s'échappe ce torrent de populations normandes qui durent jouer un rôle si important dans l'histoire du Moyen Age. Une singulière prédestination semble planer sur cet espace que nous parcourons du regard. C'est d'ici que la race scandinave prit son essor et fit son entrée dans l'histoire; c'est d'ici qu'elle se répandit dans toutes les directions; c'est ici encore, qu'après des siècles, s'est réveillée l'idée de la réunion en un

seul faisceau de tous les rameaux scandinaves, comme si, pour accomplir ce fait indiqué par la nature des choses, il eût fallu remonter le courant et venir chercher le mot de la vérité à sa source.

En effet, ils étaient unis les peuples scandinaves, dans le temps où Odin, roi des Ases, en l'honneur de qui s'élève ce tumulus, régnait sur les contrées divisées aujourd'hui en trois royaumes. Après sa mort, dit la légende, la Suède fut gouvernée par son premier-né, la Norwége et le Danemark par ses deux autres fils. Cette dynastie, nommée *Ynglinga-Alten*, subsista pendant sept siècles environ; ses faits et gestes alimentent les récits des sagas. Les principaux souverains résidaient à Upsal, chef-lieu du culte d'Odin. Les diverses provinces des royaumes actuels formèrent des États tantôt indépendants, tantôt subjugués par un des rois, toujours au nom d'Odin, fondateur de la dynastie et de la religion, homme et dieu à la fois. Le premier État qui supprima les rois des provinces (fylkeskonungar) fut le Danemark. Mais, réunis ou divisés, les peuples scandinaves ne s'exprimaient qu'en un seul idiome, le danois, qui s'est conservé dans toute sa pureté en Islande et qui s'est subdivisé en trois dialectes peu tranchés et parlés aujourd'hui dans les trois royaumes. La religion était la même. Quand les habitants, qui se considéraient comme des frères, se faisaient la guerre, c'était pour la plupart dans le but de réaliser l'unité politique de la race.

A la seconde époque de l'histoire scandinave, lorsque le christianisme remplaça le culte d'Odin, on voit le Danemark se tourner vers l'Allemagne, conquérant d'abord, vaincu ensuite, tandis que les guerres intestines ravagent la Suède et la Norwége. Enfin 350 ans après le triomphe de la doctrine chrétienne, les trois peuples se réunissent de nouveau sous un même sceptre. Mais déjà l'antique fraternité a disparu; ils se regardent avec défiance; le Danemark se considère comme maître et traite les autres en vaincus. D'ailleurs, les dispositions que chacun des trois États apportait à l'union lui laissaient un espoir problématique de succès. La Suède, vers le milieu du quatorzième siècle, était gouvernée par Magnus II le Faible, le dernier de la dynastie des Folkungar. Les nobles, tout puissants, bouleversaient le pays de leurs querelles. Ils chassèrent Magnus et son fils Hakon, qui se réfugièrent en Norwége et élevèrent au trône Albert, duc de Mecklembourg.

Le Danemark venait de voir mourir sans descendance mâle, Walde-

mar III, qui, après avoir recouvré quelques provinces aliénées par son père Christophe, faillit succomber, sur la fin de sa vie, aux attaques de la Hanse et des comtes du Holstein. La Norwége avait élu roi, Hakon, expulsé de Suède et marié à Marguerite, fille de Waldemar. Leur fils Olaf, proclamé roi de Danemark après la mort de Waldemar, héritait, cinq ans après, du trône de Norwége; il mourut en bas âge laissant sa mère régente des deux pays. Bientôt les Suédois, pour se débarrasser de leur duc de Mecklembourg, appelèrent aussi Marguerite, qui se trouva ainsi à la tête du gouvernement des trois royaumes. La régente était une femme d'un grand esprit. Poursuivant ardemment l'union de la race scandinave, elle sut obtenir la triple succession pour son neveu Érik de Poméranie. La situation des trois États offrait quelque analogie avec celle qu'elle présente aujourd'hui. La Suède, menacée par la Russie, guerroyait contre elle en Finlande, et se débattait à l'intérieur contre les prétentions de la noblesse. Le Danemark avait de la peine à se défendre contre les empiétements de l'Allemagne; il disputait aux comtes du Holstein la possession de ce même Sleswig, qui est encore aujourd'hui la pomme de discorde entre le cabinet de Copenhague et la Confédération germanique. Seule la Norwége, malgré sa pente vers cette décadence dont elle ne s'est bien relevée qu'au dix-neuvième siècle, accepta avec plaisir Hakon et sa veuve Marguerite, et sans résistance reconnut Érik de Poméranie. La régente, poursuivant son idée, convoqua en 1397, à Calmar, le sénat des trois royaumes. L'union scandinave fut proclamée. Érik devait en être le chef; à défaut d'héritiers mâles, le roi etait élu en commun. Chaque royaume conservait ses propres lois; seules les relations étrangères et la guerre se trouvaient soumises à une même direction générale.

Tant que Marguerite vécut, tout marcha bien. Son successeur, prince allemand, sans capacité, sans patriotisme, ruina l'œuvre de la grande reine. L'union de Calmar fut dissoute; mais l'idée, quoique avortée, n'en resta pas moins essentielle pour la destinée des trois peuples. Ceux qui cherchent aujourd'hui, dans la destruction de l'œuvre de Marguerite, un argument contre le scandinavisme oublient que, sous la régente, l'union ne fut pas le produit d'un vœu populaire, mais bien celui de quelques évêques et de quelques sénateurs; ils oublient que

l'aristocratie suédoise désirait le pacte de Calmar, afin de rester maîtresse du pays, tandis que le roi résiderait au dehors; que la noblesse danoise n'y accéda que dans l'espoir d'asservir la Suède et la Norwége, cette dernière seule, spontanément et sans arrière-pensée, s'étant donnée à la veuve de Hakon. D'ailleurs ce pacte ne fixait point la couronne dans une seule famille; les trois États n'avaient pas de loi de succession, et le système électif, dont les stipulations ne datent que de 1434, ne fut qu'un prétexte d'intrigues et de querelles pour les électeurs. Et puis entre quelles mains l'Union était-elle tombée après la mort de la régente? Dans les mains des princes germaniques, dont deux se signalèrent par des cruautés telles qu'ils furent chassés par les trois États à la fois. Ajoutons que les guerres entre le Danemark et les comtes du Holstein, menées par Érik et par Christophe, mécontentèrent les Suédois, qui virent inutilement périr dans les marais de Ditmark une partie de leur armée. La situation n'avait pas de remède. Les assemblées nationales n'existaient pas; le peuple usait ses forces à se défendre contre les violences de la noblesse et la tyrannie des rois. L'union ne pouvait être durable et féconde qu'au cas où elle aurait été accomplie d'un commun accord et librement consentie par les trois peuples. Or cet accord était prématuré pour l'époque.

La rupture du pacte de Calmar qui, dans ces conditions, n'était pas né viable, aboutit à une haine profonde entre les deux peuples que sépare le Sund. La Suède reprochait au Danemark son roi, Chrétien le Tyran; les Danois, en revanche, regardaient les Suédois comme des rebelles; ils cherchaient à les soumettre; ils se plaisaient à les combattre et à les affaiblir, en prêtant la main aux sourdes et incessantes intrigues de la Russie. Quatre siècles s'écoulèrent ainsi dans la défiance et l'animosité réciproques. Trois fois la Suède faillit conquérir le Danemark; deux fois le Danemark se montra prêt à partager les provinces de l'ancien royaume suédois. Enfin, grâce au Danemark et à Gustave IV, la Russie s'empara de la Finlande, et avec l'appui de la Russie, la Suède prit la Norwége. Comme on le voit, les éléments de haine abondaient; les moyens de conciliation ne se laissaient même pas pressentir. En 1830, le Danemark ne pouvait pas encore pardonner à la Suède de lui avoir arraché les provinces norwégiennes. Depuis cette époque, une génération s'est à peine écoulée, et l'on a vu tout

à coup, à la suite de l'ancienne hostilité, surgir des sentiments de concorde, d'alliance, de fusion. L'histoire de cette subite transformation mérite d'être signalée.

LI

C'est la pensée littéraire et poétique qui a implanté sur le terrain, dévasté par la politique, cette branche d'olivier qui s'est couverte en si peu d'années des fleurs de la fraternité. C'était au commencement du dix-neuvième siècle, alors que toutes les littératures, après s'être affadies et décolorées dans le courant cosmopolite qu'elles venaient de traverser, cherchaient à se retremper au contact des éléments nationaux et populaires. Dans le Nord surtout, les écrivains ne vivaient que de pastiches ou de traductions. Oehlenschlaeger fut le premier qui ouvrit en Danemark la source de la poésie dramatique et originale. Le premier pas était fait. De la poésie à la littérature, et de là à la politique, on avait le même degré à franchir que du rêve à la pensée mûrie et de là à l'action. En Suède, sous le règne de Gustave III, le pays copiait servilement la mode et le mouvement intellectuel de la France du dix-huitième siècle. La réaction littéraire fut provoquée par trois écrivains de talent, Atterborm, Geijer et l'évêque Tegner. Atterbom fonda en 1807, à Upsal, une société littéraire sous le nom d'*Aurora*, et un recueil périodique intitulé *Phosphoros*. Geijer et Tegner établirent dans la même ville une autre association nommée *Iduna*. Ce fut à ces deux foyers que la pensée nationale se ralluma. Mais pour faire revivre le phénix, on dut remuer ses cendres. On exhuma les anciens chants, les légendes, les traditions du pays; on porta la main sur les voiles opaques du passé; on se retrempa à cette source inépuisable de la pensée populaire, éternelle fontaine de Jouvence pour toutes les littératures tombées en décrépitude. Le Nord, sous ce rapport, regorgeait de richesses. La mythologie et les sagas, les exploits des Wikings révélèrent des trésors sans fond. L'archéologie et l'histoire vinrent en aide à la poésie. Le philologue danois Rask vint se fixer à Stockholm; il y publia les éditions des deux Eddas et des commentaires sur la mythologie de l'Olympe scandinave. Les investigateurs trouvaient en Islande

de la matière première en abondance. L'art même essaya de puiser ses inspirations dans la forme de la poésie primitive du Nord. On tenta de faire de la sculpture nationale en opposition à l'idéal grec; mais ici s'arrêta le succès des efforts : Fogelberg démontra qu'on ne pouvait traiter les sujets nationaux qu'en suivant les immortels maîtres de l'antiquité.

Le progrès littéraire se développait cependant avec une grande rapidité. Les poésies d'Atterbom, la saga de Frithiof par Tegner, la première partie de l'histoire de Suède par Geijer, les drames d'Oehlenschlaeger, eurent un retentissement général. Ils passionnaient l'imagination en même temps qu'ils démontraient la communauté d'origine, de religion, de langage, et conséquemment d'idées et enfin d'intérêt des trois peuples du Nord. Encore quelques pas dans cette carrière, et on heurtait nécessairement l'idée de l'union scandinave. En effet, puisque la nature et l'histoire avaient destiné les trois peuples à ne former qu'un seul ensemble, quelle nécessité y avait-il de se roidir contre les enseignements du passé, contre les lois de la logique ? Cette conclusion latente pendant longtemps s'est manifestée pour la première fois en 1829, le jour où, dans la cathédrale de Lund, Tegner offrit à Oehlenschlaeger une couronne de laurier, aux acclamations enthousiastes de la jeunesse suédoise et danoise. Peu de temps après, Tegner étant allé rendre visite au poëte du Danemark, les étudiants qui l'avaient suivi dans ce pèlerinage furent accueillis par leurs camarades de Copenhague avec des démonstrations, des chants, des discours, des toasts, où l'idée de l'union scandinave se révélait à chaque instant.

Évidemment, les rancunes du Danemark à l'égard de la Suède allaient en s'affaiblissant. Le pacte de Kiel avait fait de la Norwége une province suédoise ; la convention de Moss l'avait rendue royaume indépendant plus libre que la Suède. Les Danois comprirent que les Norwégiens avaient tout gagné à s'être séparés d'eux et se convainquirent que la Suède respectait religieusement leurs droits et travaillait de bonne foi à leur prospérité. Les hommes d'État, les diplomates ne se doutaient guère du côté sérieux de ces manifestations. Ils accablaient la jeunesse de leur superbe dédain, et quant au roi Charles-Jean, il s'était franchement prononcé sur la question, le jour où, s'étant fait traduire un article unioniste du *Nordisk-Ugeskrift*, il s'était écrié : « L'union des États

scandinaves!... Je m'en rapporte à la raison publique pour répondre à de pareilles rêveries! » L'idée marchait néanmoins. A la fin de 1837, le détroit situé entre Malmoë et Copenhague ayant entièrement gelé, circonstance fort rare, les étudiants des deux Universités voisines, Lund et Copenhague, conçurent simultanément le projet de profiter de leurs vacances de Noël et de se rendre visite. Le hasard voulut que les deux bandes se rencontrèrent à moitié chemin, au milieu de la glace. Aussitôt on improvisa à l'endroit même une fête. Charmé de cette rencontre au milieu des eaux qui relient les trois royaumes, on décida que chacune des Universités du Nord recevrait à son tour la visite des autres établissements de haut enseignement. Ce fut le germe de ces processions solennelles de la jeunesse qui entraînèrent plus tard dans leur sillage jusqu'aux hommes mûrs.

A la suite de cet événement, on vit des congrès d'archéologues, de naturalistes suédois, danois et norwégiens, des sociétés savantes, tenir successivement leurs réunions dans chacun des trois pays. C'étaient, pour la plupart, des professeurs célèbres, des savants illustres qui démontraient, à tour de rôle, les avantages et la nécessité d'une alliance intime. Quant aux réunions générales des quatre Universités, la première qui ait eu lieu au complet s'est tenue en 1845, à Copenhague. Les seuls étudiants finlandais, acquis de cœur et de pensée à la cause, étaient absents. Le gouvernement russe sévissait contre ces tendances. La Finlande ne fut pourtant pas oubliée; on lui porta des toasts; on fit appel à l'espérance, à l'avenir, à des temps meilleurs.

Jusque-là, le scandinavisme gravitait dans un orbite d'échanges intellectuels et d'effusions sentimentales; il n'avait pas pris pied sur le terrain de la politique réelle. On ne savait pas quelles étaient à ce sujet les opinions personnelles du roi de Suède. Oscar Ier ne se prononçait pas; mais, en 1846, il se rendit à Helsinborg, petite ville suédoise, située à trois heures de distance de la capitale du Danemark. Il y resta presque tout l'été; il vint souvent à Copenhague, où, chaque fois, l'attendait un accueil cordial de la population, et il recevait avec l'affabilité qu'on lui connaît tous les Danois qui se présentaient à sa résidence. Le séjour d'Helsinborg avait évidemment un but; le roi cherchait à se rendre compte par lui-même de la situation.

Sur ces entrefaites éclatèrent les événements de 1848. La Confédération germanique était en pleine révolution. Le premier cri de l'Allemagne émancipée fut la guerre contre les nationalités, l'asservissement de l'étranger, l'accaparement de ce qui ne lui appartenait pas, la consécration du joug qu'elle faisait peser sur des populations qui auraient voulu n'avoir rien de commun avec elle. Ces manifestations de l'Allemagne finirent par porter leurs fruits. Convaincue qu'elle ne méritait pas cette liberté dont elle faisait tout d'abord usage en faveur de l'oppression et de l'injustice, l'Allemagne retomba plus que jamais sous l'autorité de ses princes. Pour le moment, le mouvement germanique durait encore; il s'agissait de faire rudement expier au Danemark ses prétentions sur les duchés. Le canon allait prendre la parole. Le 4 mai 1848, le roi de Suède déclara que l'entrée des troupes allemandes dans le Jutland serait considérée par lui comme un cas de guerre. Les troupes suédoises se concentrèrent en Sélande et en Fionie. Oscar Ier se rendit à Malmoë. La position du roi de Suède était difficile. Prêtant secours aux Danois, il aurait pu agiter la question de l'union scandinave. S'il avait poussé à la guerre, peut-être eût-il forcé la situation, et le protocole de Londres, qui transmet au décès du roi actuel la couronne danoise à un prince de Glucksbourg, n'aurait jamais existé. La conduite d'Oscar Ier fut sage et prudente. Même en mettant de côté les éventualités de la guerre et les sacrifices que la Suède se serait imposés, il ne faut pas perdre de vue qu'Oscar Ier marchait alors de concert avec la Russie. C'était sur des vaisseaux russes qu'une partie des troupes suédoises avait été transportée. Or espérer, en ayant avec soi la Russie, aboutir à un résultat favorable et au développement de la nationalité scandinave, c'était une folle et dangereuse chimère.

Les réunions de la jeunesse universitaire se sont succédé depuis ce temps avec plus ou moins d'ensemble et de régularité. L'année 1856 marquera une nouvelle phase dans l'idée du scandinavisme. Un véritable congrès d'étudiants avait eu lieu quelque temps avant notre arrivée à Stockholm. On se figurerait difficilement la joyeuse agitation de la métropole et d'Upsal, agitation à laquelle les habitants des deux villes s'associaient de grand cœur. Mais c'est à Upsal surtout que la fête se déploya avec un caractère vraiment patriotique. A une heure du matin, les

trois bateaux à vapeur qui amenaient les étudiants de Lund, de Christiania et de Copenhague, s'arrêtaient au quai de l'antique cité d'Odin. Un ciel d'une transparence métallique éclairait la scène. C'était une de ces nuits du mois de juin où le soleil du Nord marque de teintes crépusculaires la rapide transition entre son lever et son coucher. Les étudiants d'Upsal, rangés sur la rive, chaque nation ayant son drapeau en tête, accueillirent leurs camarades en entonnant l'hymne de Tegner en l'honneur de Charles XII, cet hymne dont chaque strophe respire l'ardeur qui animait le roi guerrier contre l'autocrate du Nord. Des fleurs pleuvaient de tous les côtés; des discours succédaient aux accolades. C'était une de ces fêtes de famille, une de ces explosions d'enthousiasme qui, dans les destinées d'un peuple, pèsent souvent plus que maint protocole diplomatique. Le lendemain, M. Böttiger, poëte populaire du Nord, remit à la jeunesse norwégienne une bannière brodée par les dames d'Upsal. Les Suédois chantèrent des strophes composées par une des donatrices, strophes où les femmes faisaient appel au patriotisme, à la valeur, à l'esprit d'union des trois peuples frères. Ce ne sont donc plus les hommes seuls qui se mêlent désormais au mouvement; les mères et les sœurs font aussi de la propagande scandinave; l'union entre dans le domaine sympathique et impérieux des vœux de la femme. Un Norwégien répondit par une entraînante improvisation; il ne s'agissait plus des trois pays; on ne parlait plus que d'une seule patrie. Des hurrahs, des acclamations sans fin firent retentir les airs.

Au fond de ces éclatantes manifestations, n'y aurait-il pas une autre idée que celle d'une union intellectuelle, d'une alliance de sentiments, qui, dans la vie pratique, se traduirait tout au plus par une association douanière et industrielle des trois pays? Suivons jusqu'au bout cette jeunesse scandinave, qui, ses professeurs, ses savants, ses littérateurs en tête, s'achemine vers la vieille Upsal, et, arrivée au but de son pèlerinage, se groupe au pied des trois tombeaux d'Odin, de Thor et de Frey. Le calme est profond, le recueillement général. Le professeur Svedelius, du sommet du tombeau d'Odin, prononce un discours de bienvenue; il résume le passé de l'idée scandinave. Le licencié norwégien Krog lui succède; son allocution porte sur le présent; il constate les conquêtes remportées par l'esprit de l'union, et la direction des forces vitales des trois peuples vers un même but. Voilà pour le

passé et pour le présent; mais quel sera le programme de l'avenir? Un publiciste danois, M. Ploug, rédacteur du journal *le Fædreland*, se charge de le préciser. Citons le passage principal de son discours :

« On a dit que les sentiments fraternels qui règnent maintenant « entre les peuples scandinaves rendent une guerre entre eux impos- « sible. Je suis certainement du même avis; mais, dans la situation « actuelle de ces États, rien n'empêche qu'ils ne soient entraînés dans « des complications politiques différentes, aussi blessantes pour nos « sentiments que dangereuses pour nos intérêts. Si le précédent « ministère danois si attaché à la Russie était resté aux affaires jusqu'au « mois de décembre 1855, lorsque fut connu le traité entre la Suède « et la Norwége d'une part, et les puissances occidentales d'autre « part, quelle aurait été la position du Nord? D'un côté un État qui « ne dissimule pas ses sympathies pour la cour de Saint-Pétersbourg; « de l'autre côté, deux royaumes qui se rangeaient sincèrement du « côté des gouvernements alliés. Si la guerre avait duré encore une « année, les relations devenaient aussi tendues que menaçantes.

« En 1848, quand l'indépendance du Danemark était en danger, de « braves volontaires suédois et norwégiens accoururent à notre secours. « De notre part, nous sommes prêts, si vous étiez menacés, à suivre « leur exemple. Mais le dévouement des individus, quelque louable « qu'il puisse être, sera toujours infructueux; ce sont les armées qui « doivent agir ensemble, qui doivent se secourir mutuellement, et « elles n'en ont ni le droit ni l'obligation.

« Ainsi donc, si l'unité scandinave doit devenir une vérité, il faut « qu'elle s'affranchisse des étroites limites de la vie privée, qu'elle ne « se manifeste pas seulement dans les trésors de la littérature ou dans « les joies des festins, mais qu'elle devienne une institution, qu'elle « se transforme en une loi reconnue par le monde entier, en un mot « qu'elle soit *une union politique*. Je suis, avec tous les bons citoyens, « intimement convaincu que l'union politique des trois royaumes est « urgente pour assurer leur liberté et leur indépendance, afin que le « Nord puisse prendre dans l'histoire la place qui lui appartient. Je « termine, Messieurs, par ces paroles, qui seront désormais la devise « de notre drapeau : VIVE L'UNITÉ POLITIQUE DU NORD! »

Le mot définitif de la question venait d'être prononcé. Le scandina-

visme entrait dans la phase pratique et militante. Il s'agissait de savoir ce qu'on en pensait dans le monde officiel, et avant tout quelles étaient à ce sujet les opinions du roi de Suède. La cérémonie universitaire, au pied du tumulus de Gamle Upsala, avait eu lieu le 13 juin. Deux jours après, Oscar Ier invitait toute la jeunesse réunie à Upsal à venir à son château de Drottningsholm. Les invités, au nombre de plus de mille, se trouvèrent rassemblés dans la grande salle du palais. Les galeries étaient occupées par les professeurs, les écrivains, les artistes, les personnages notables des trois pays. Le roi prononça plusieurs discours; il porta d'abord un toast au roi de Danemark, son bon voisin et allié, et rappela les dernières luttes des Danois contre les Allemands. M. Ploug, l'orateur de l'unité politique, harangua le roi au nom de la jeunesse universitaire. M. Ploug fut favorablement accueilli et écouté. Le roi, s'adressant alors aux étudiants, leur fit une allocution directe : « Tout sincère ami de la patrie, leur dit-il en terminant, « contemple avec joie la jeunesse scandinave rassemblée ici dans une « fraternelle union. Sciences et avenir, objets d'une pensée commune, « s'éclairent aujourd'hui du soleil levant de la fraternité. A partir de « ce jour, plus de guerre possible entre les trois peuples frères. »

Les réserves, forcément imposées à certaines positions officielles, ne permettent pas toujours une manifestation catégorique du fond de la pensée. Mais il est des cas où une nuance si délicate qu'elle soit vaut une couleur vivement accusée. Quoi qu'il en soit, l'idée scandinave, qui jusque-là avait été à l'étroit dans son cercle d'agitation universitaire, a brisé ses entraves et pris franchement pied dans le domaine de la politique officielle. Livrée tout à la fois à l'opinion publique et aux préoccupations sérieuses de la diplomatie, elle va suivre maintenant son cours naturel, jusqu'à ce que des événements propices l'amènent à une solution conforme à sa raison d'être. Comment arriver à ce que la reconstitution de la race scandinave tourne au profit des trois peuples du Nord? C'est là une question qui fait partie désormais du domaine de la politique et qui demande à être examinée en son lieu et à part. Nous la retrouverons dans toute son actualité, quand, à la suite de notre voyage à Copenhague, nous jetterons un coup d'œil général sur la situation du Danemark.

LII

Nous goûtons, en l'honneur d'Odin, une antique boisson scandinave qui porte le nom d'hydromel. On nous la présente à notre sortie du tumulus dans une corne en argent, contemporaine peut-être des premiers rois du pays. Nous montons ensuite dans nos voitures qui nous emportent vers un des endroits sans contredit les plus intéressants de la Suède, les mines de Danemora. L'intérieur de la province d'Upland présente des aspects peu variés; une pluie fine et qui promet de durer assombrit encore le paysage. La route s'enfonce dans des forêts monotones, sans végétation rampante, où les arbres sont isolés, droits, élancés, taillés sur un modèle uniforme. De vastes fourmilières surgissent le long du chemin; mais, ici encore, la pluie a interrompu le va-et-vient de la population laborieuse. Une atonie mélancolique plane sur toute cette contrée. Le grésillement de la pluie sur la feuillée et la voix plaintive du coucou percent seuls le silence de la forêt. Après quelques heures de course, l'horizon s'ouvre enfin. On aperçoit des habitations; c'est le hameau d'Osterby qui débouche dans une verte vallée coupée par des chemins bordés d'arbres. Bientôt on entrevoit des leviers de pompes qui s'engouffrent dans la terre; nous sommes à Danemora.

Un grand lac s'étend aux abords de la mine principale. C'est un voisinage redoutable. Pour se défendre contre ses irruptions souterraines, la mine a ses digues de granit et ses machines à vapeur. La mine elle-même est d'un aspect saisissant et unique dans son genre. C'est une immense crevasse béante, à ciel ouvert, large de 60 mètres et longue de 200. Entouré d'un rempart de pierre et animé par des machines en mouvement, l'abîme ouvre soudain ses vertigineuses profondeurs. Peu à peu l'œil s'accoutume à cet effrayant spectacle. On voit des ouvriers suspendus comme des insectes aux parois des galeries; on distingue leurs mouvements; on entend le picotement de leurs outils qui résonnent avec un bruit sec au milieu des voûtes.

Sur les bords de l'excavation s'avancent des planchers en charpente qui maintiennent les poulies des appareils d'extraction. Sur ces poulies

glissent des câbles en fil de fer qui supportent de petits tonneaux d'un mètre de profondeur dans lesquelles on monte le minerai et qui servent aussi au transport des ouvriers. Les câbles s'enroulent sur des barillets tournés par des chevaux ou des bœufs. Trois personnes peuvent descendre à la fois, deux les pieds engagés dans la tonne, une les pieds posés sur le rebord. La position de la troisième, suspendue ainsi dans l'espace, est en général peu recherchée par les visiteurs qui arrivent pour la première fois à Danemora. Ajoutez à cela que la tonne ne descend pas perpendiculairement; qu'on est obligé de la guider à tout moment, afin d'éviter le contact dangereux des rochers saillants qui pourraient la faire chavirer et en verser le contenu dans l'abîme. Bref, pour être court, le voyage n'en est pas moins émouvant.

Arrivé au fond, on se trouve dans un inextricable dédale de galeries taillées capricieusement en ogives, en pleins cintres, en voûtes romanes, en coupoles, en fentes dont on a élargi les déchirures. Tout bruit y résonne d'une singulière façon; l'eau qui ruisselle sur les parois et tombe en gouttes cadencées retentit comme des coups de marteau. La voix humaine s'engouffre dans les couloirs et se brise avec éclat contre les voûtes cristallines de l'excavation; les grottes au fond desquelles brillent les torches de bois résineux des ouvriers, les échappées sur les galeries voisines, les parties les plus découvertes éclairées par un demi-jour blafard, les mineurs qui montent ou descendent suspendus comme des araignées au bout d'un fil, tout cela compose le plus étrange, le plus fantastique spectacle qu'aient jamais rêvé les auteurs de légendes sur la population souterraine des nains, des gnomes, des kobolds. A un moment donné, les lumières qui scintillaient dans tous les sens s'éloignent rapidement et convergent en voltigeant vers un seul point, le bruit des marteaux cesse; un silence lugubre s'établit, silence interrompu soudain par une terrible détonation. C'est une mine qu'on fait sauter et qui éclate. Le fracas qui en résulte est impossible à décrire. On dirait que toutes ces voûtes sont en airain et qu'elles se prolongent à l'infini. Le bruit envahit les galeries, pénètre dans les fissures, se heurte, se brise, se répand, court chercher l'écho avec des mugissements terribles jusque dans les entrailles de la terre, le rapporte, le multiplie et expire enfin après les effets d'acoustique les plus bizarres.

Nous avons déjà dit que la sidérurgie de la Suède était plus impor-

tante par la qualité que par la quantité de ses produits, qui consistent surtout en fers forgés destinés à l'exportation. Il est regrettable de voir la France figurer seulement au troisième rang et pour un vingtième dans les tableaux qui représentent cette exportation. Les fers de Suède constituent pour la fabrication de l'acier de cémentation une matière première exceptionnelle que nous ne saurions remplacer par aucune autre. C'est l'emploi exclusif de cette matière qui assure aux aciers anglais leur supériorité reconnue. L'Angleterre a depuis longtemps accaparé les meilleures marques. En 1854, elle enlevait la moitié de la quantité exportée; les États-Unis venaient ensuite, figurant à peine pour un sixième. L'exportation n'est pas absolument libre; les maîtres de forges ont formé une association en vue de régulariser et de maintenir la supériorité de leurs fers. Les produits sidérurgiques de la Suède, centralisés dans deux entrepôts, à Stockholm et à Gothembourg, sont l'objet d'une vérification constatant la qualité et la marque. On fixe d'après cela le prix des différentes catégories, et le gouvernement contrôle les opérations.

Mais parmi les différents groupes métallurgiques qui concourent à la production du fer forgé, celui de Danemora figure au premier rang tant par l'importance des mines qui l'alimentent que par la qualité tout à fait exceptionnelle des fers qu'on y fabrique. Le gîte de Danemora consiste en une série d'amas de fer oxydulé compacte, compris dans des bandes de calcaire et de schiste, subordonnés au gneiss qui forme le sol de la contrée. La zone ferrifère, qui s'étend dans la direction Nord-Est, contient trois groupes d'exploitation distingués, d'après leur position, par les noms de Nordra, Mellare et Sodra-Fültet. C'est dans le groupe moyen que s'ouvre la principale mine, qui présente cette énorme excavation de 150 mètres de profondeur. L'amas a une étendue un peu plus considérable dans le sens de la longueur. C'était d'abord une masse continue qu'on a commencé par exploiter en plein air et à ciel ouvert; maintenant on l'attaque aux extrémités et dans la profondeur par des ouvrages souterrains, simples galeries d'abord, bientôt nefs immenses, couronnées par des arceaux que l'on ménage pour arc-bouter les parois latérales.

Arrivé au fond, on peut se rendre compte du système d'exploitation qui consiste dans la taille de gradins successifs qu'on fait ensuite

reculer simultanément quand on les a formés sur toute la hauteur qu'on veut attaquer. L'abattage du minerai se fait à la poudre, ce qui constitue un travail de carrière plutôt qu'un travail de mine. Les eaux d'infiltration du gouffre principal et d'excavations accessoires avec lesquelles il communique par des percées inférieures se réunissent dans un puisard, d'où on les élève à la surface. Elles sont peu abondantes; une roue hydraulique de petite dimension, aidée au besoin d'un manége de huit chevaux, suffit ordinairement à ce travail. L'eau est d'ailleurs enlevée en partie, pendant l'hiver, à l'état de glace; car, à raison de la largeur de l'ouverture, il gèle au fond de la mine comme à son entrée; la température y reste même toujours très-basse. Dans les parties où ne pénètrent pas les rayons solaires, la neige tombée pendant l'hiver y forme de véritables petits glaciers qui occupent les plus sombres anfractuosités.

Le minerai de Danemora n'est pas aussi pur qu'on pourrait le croire d'après la qualité supérieure des fers qu'il produit. La masse, à grains plus ou moins fins, est un mélange intime de fer oxydulé et d'une très-petite proportion de fer oxydé, imprégné en outre de calcaire et de gangues silicatées, en particules ordinairement indiscernables. Ceci n'est point un inconvénient. Le calcaire et les gangues silicatées sont loin d'être nuisibles au traitement. Ces matières constituent les éléments du laitier, qui se trouve ordinairement composé d'un simple mélange calculé des diverses variétés du minerai, sans qu'on soit obligé d'ajouter dans le lit de fusion aucun fondant, aucune castine.

Il n'en est pas de même de divers sulfures métalliques, la pyrite, la blende, la galène, le mispickel qu'on trouve souvent disséminés en portions considérables dans diverses parties du gîte. Le minerai, arrivé à la surface, doit être cassé et trié avec soin pour en séparer toutes les parties visibles de ces substances. Quelques autres minéraux, indifférents au point de vue du traitement métallurgique, viennent se joindre aux précédents. Ce sont le grenat, la baryte sulfatée, l'asbeste, et surtout des matières serpentineuses et chloriteuses disposées en vessies qui découpent la masse et qu'on appelle skolars. Très-souvent ces vessies se réduisent à de simples enduits qui vernissent en quelque sorte des surfaces de séparation naturelle, utiles parce qu'elles facilitent l'abattage de la roche métallurgique, mais dangereuses à cause des éboule-

ments qu'elles peuvent déterminer. Citons encore comme curiosités minérales des gouttes de bitume et même des fragments d'une sorte de houille ou d'anthracite qui proviennent sans doute du terrain primitivement sédimentaire dans lequel la masse de fer s'est extravasée. Le minerai de première qualité se distingue par un grain fin comme celui de l'acier, mais d'un gris beaucoup plus foncé. Sa richesse s'élève à 75 pour 100; les minerais mélangés n'ont qu'une teneur de 45 à 50 pour 100. L'extraction atteint annuellement 18,000,000 de kilogrammes.

Les mines de Danemora appartiennent à des particuliers, comme presque toutes les propriétés minières en Suède, et occupent deux cents mineurs et quatre à cinq cents ouvriers, dont la moitié femmes et enfants. L'exploitation et le personnel sont dirigés par un état-major distingué, sous la suprême et intelligente direction de M. Beronius.

On ne peut préciser au juste l'époque à laquelle ont commencé les premiers travaux à Danemora. Les plus anciens documents à ce sujet remontent à l'an 1481. Ils se rapportent à une mine de galène argentifère enclavée dans le gîte et dont l'exploitation aurait précédé celle du fer. A la tête des possesseurs actuels de Danemora se place le propriétaire de la forge de Löfsta, descendant de Louis de Geer, lequel, en 1629, importa la méthode wallone pour l'affinage du fer. Viennent ensuite les successeurs du baron Tamm, maître de l'établissement d'Osterby. Le défunt propriétaire sacrifiait, à ce qu'il paraît, tout autant à l'art qu'à l'industrie. L'intérieur de son château est tapissé de tableaux parmi lesquels on distingue quelques grands maîtres paysagistes. Deux statues de Fogelberg, Pâris et Vénus, nous fournissent l'occasion de faire encore une fois connaissance avec les œuvres du célèbre sculpteur.

Nous passons aux forges d'Osterby, afin de nous rendre compte des procédés relatifs au traitement du minerai. La première opération est un grillage qui s'exécute dans un four à marche continue chauffé par les gaz du gueulard du haut-fourneau. Elle a pour objet de chasser le soufre et de désagréger le minerai des sulfures qui peuvent rester après le triage. Après le grillage, le minerai, devenu poreux et fragile, et ayant perdu 10 pour 100 de son poids par le départ de l'eau et de l'acide carbonique, est concassé en très-petits fragments entre des

cylindres, porté ensuite au haut fourneau et passé sans addition. Il rend ainsi 45 à 50 pour 100 de fonte blanche en consommant 140 à 150 de charbon par 100 de fonte. Le charbon est mélangé, tel que le fournissent les forêts de la Suède où domine le pin sylvestre, mais où croissent aussi le sapin et le bouleau. La soufflerie s'opère naturellement à vent froid; l'introduction de l'air chaud ne saurait même être essayée dans une opération où il importe d'obtenir les fontes blanches lamelleuses les plus convenables à l'affinage. Les modifications, d'ailleurs, ne doivent être apportées qu'avec la plus grande réserve, à raison de la qualité exceptionnelle du produit qu'on a obtenu jusqu'à présent par une méthode basée sur une longue et intelligente pratique.

La fonte est affinée dans de petits foyers, au moyen du système wallon, importé, comme nous l'avons dit, par Louis de Geer. Selon cette méthode, la gueuse est fondue au-dessus de la tuyère, et déjà partiellement affinée par son passage goutte à goutte à travers la partie du foyer qui reçoit directement le vent, elle vient former au fond une masse spongieuse, baignée de riches scories constituées aux dépens d'une partie du fer brûlé. Cette masse ou loupe est retirée au bout d'une demi-heure, dégagée des crasses demi-fluides qui y adhèrent, puis cinglée sous un gros marteau qui la transforme en massiau. On rechauffe le massiau dans le foyer jusqu'au blanc, pour le repasser sous le marteau et le diviser en lopins. Pendant ce réchauffage, la gueuse, avancée peu à peu dans le foyer, fournit la matière d'une nouvelle loupe; les lopins sont réchauffés dans un foyer séparé où l'on brûle aussi du charbon de bois, et transformés sous un marteau en barres marchandes.

L'opération s'accomplit, comme on le voit, très-rapidement. En un poste de trois heures, deux ouvriers, un maître et un aide font cinq à six loupes. La consommation du charbon s'élève à 270 pour 100 de fer, et le déchet est de 27 à 28 pour 100 du poids de la fonte. Les fers de Löfsta et d'Osterby se vendent 660 francs les 175 kilogrammes.

Ce qui frappe surtout dans l'usine d'Osterby, c'est la simplicité apparente du travail, le calme relatif de l'atelier. Ici point de cette surexcitation fiévreuse qu'on remarque dans nos pays, et qui cause une fatigue énorme; c'est à peine si on aperçoit le feu. L'affinage semble se faire tout seul, et le forgeron paraît jouer avec les lopins. Qu'on ne

s'y trompe pas cependant, le travail existe, mais sous une autre forme; le succès de l'opération repose sur des nuances délicates dans le montage du fer, dans la conduite du vent, dans la charge du charbon. Si l'on regarde de près les barres qui s'allongent sous le marteau, on est émerveillé de leur régularité géométrique, du poli de leur surface, de la finesse de leurs angles; il n'est pas de laminoir qui puisse approcher de ce fini. C'est qu'il ne s'agit pas de faire vite et beaucoup, mais de faire très-bien. Le fer d'Osterby est un vrai chef-d'œuvre, unique dans le monde entier. Qu'on casse une de ces barres, et l'on admirera son grain serré et uniforme, d'une nuance d'un gris éclatant, et sur la partie pliée de la cassure, comme une frange soyeuse d'un blanc d'argent qu'aucun fer ne présente au même degré. Tels sont les caractères qui distinguent le fer à acier. Un savant professeur à l'École des mines, M. Le Play, a parfaitement précisé ces caractères. Il a étudié dans tous ses détails la sidérurgie de la Suède; en faisant connaître le résultat de ses recherches, il a démontré en même temps l'inutilité de toute tentative qui aurait pour objet de vouloir fabriquer de bon acier avec des fers médiocres. Cette démonstration était de la plus haute importance; on s'obstinait en France dans cette voie malheureuse, au grand préjudice de notre industrie des aciers, et par suite de toutes les industries qui ont recours à cette matière de première nécessité. Que les conditions qui déterminent les qualités exceptionnelles du fer de Danemora ne soient pas possibles à réunir dans d'autres localités, il y aurait absurdité à le prétendre; mais ce qui est acquis à la science métallurgique, c'est que, tant qu'on ne les aura pas réalisées, on sera obligé de fabriquer les aciers de cémentation avec les fers de Suède, ou, à leur défaut, avec ceux qui s'en rapprochent le plus, avec certaines marques de Russie, par exemple. En attendant, on fera bien de ne pas toucher à un genre de fabrication que les ignorants seuls sont tentés d'appeler arriérée, parce qu'il n'y figure pas de houille, de machines à vapeur et de laminoirs.

Les usines de Danemora ne fabriquent de l'acier de cémentation que pour les besoins du pays. Ici l'industrie moderne, avec son cortége d'inventions et de procédés, reprend ses avantages. Ce n'est que dans les usines du Yorkshire, ou dans celles du continent qui se sont décidées à les imiter, qu'on réussit à fabriquer de bon acier de cémentation et

de l'acier fondu. La Suède produit la matière première; mais elle ne tient pas encore à l'élaborer elle-même.

LIII

Le 19 septembre nous nous embarquons sur le bateau à vapeur qui nous a amenés. Après deux heures de voyage, nous descendons au château de Skokloster, le plus important manoir seigneurial de la Suède. L'édifice, avec ses quatre faces égales, avec ses tours surmontées d'une coupole à chaque angle, avec sa cour d'honneur disposée en arcades, s'élève au bord du lac Mälar, au milieu de massifs d'arbres séculaires. Les plus anciennes traditions païennes et héroïques du pays se rattachent à cet endroit. On raconte que, sur ce même emplacement, s'élevait jadis une forteresse de pirates. Après la destruction de cette aire de vautours, les fondements ont plus tard soutenu pendant trois siècles les murs d'un célèbre couvent de femmes. Lorsque la Réformation eut fait rentrer les biens du clergé dans le domaine de la couronne, Charles IX récompensa, par le don de cette propriété, les fidèles services d'un de ses généraux, Hermann Wrangel. Le vieux soldat, blanchi dans le métier des armes et habitué à la vie des camps, se contenta de se bâtir, à côté de l'église, une modeste demeure où il résolut de terminer ses jours. Son fils Charles, digne héritier de sa gloire, du vivant même de son père, commença la construction du château actuel. Mais l'époque était peu propice pour ce genre d'entreprises. Charles Wrangel prit part à la guerre de Trente-Ans; il passa de longues années à se battre, soit contre les catholiques de l'empereur Ferdinand, soit contre les Danois. Le château, commencé sous le règne de Gustave-Adolphe, n'a pu être terminé que sous celui de Charles XI. Le général Wrangel acquit beaucoup de gloire et de richesses. Favorisé par la fortune sur les champs de bataille, il eut à endurer le malheur qui s'attaqua au foyer de sa famille; il avait cinq fils, la mort les lui enleva les uns après les autres; il ne lui resta que quatre filles, dont l'aînée épousa le sénateur Nils Brahe et apporta Skokloster en dot dans la maison de son mari, une des plus anciennes de la Suède.

L'intérieur du château est tout un musée de curiosités, d'objets

précieux, de souvenirs historiques. Les huit colonnes de marbre qui soutiennent le vestibule ont été données au maréchal Wrangel par la reine Christine. Un vaste escalier conduit aux appartements. Les salles sont encombrées d'une foule d'objets qui trahissent, par leurs détails, les qualités des propriétaires et des visiteurs successifs du château, hommes d'État, capitaines, savants, protecteurs des arts, collectionneurs opulents. C'est pour des siècles qu'ont été construites ces splendides salles de chevaliers, avec leurs plafonds chargés de sculptures, leurs portes finement ouvragées, leurs cheminées gothiques, qui à elles seules ont l'air d'une construction à part, leurs tapisseries de haute lisse, leurs parquets reproduisant des mosaïques en bois, chefs-d'œuvre de goût et de patience. Une galerie de portraits authentiques des personnages célèbres du pays, à partir de l'époque de Gustave-Adolphe et de Christine, s'étale dans de vieux cadres travaillés à l'ancienne mode vénitienne. Le voyageur s'arrête devant deux magnifiques portraits d'Ebba Brahé, célèbre par la passion que sa beauté avait fait naître chez le grand Gustave, et par le sacrifice de cœur que l'État demanda au roi en faveur d'une alliance dynastique nécessaire à la prospérité du pays. Le portrait de cet homme au pourpoint de velours noir, au front chauve, à la barbe d'un roux grisonnant, est celui de Tycho-Brahé qu'illustrèrent à la fois ses grands travaux astronomiques et son existence remplie de gloire et de revers.

Les salles supérieures contiennent une bibliothèque de 22,000 volumes choisis, précieux par des documents et des manuscrits relatifs à la guerre de Trente Ans, par des cartons chargés de correspondances avec les souverains et les personnages du pays et de l'étranger.

Mais les souvenirs de la guerre de la Réforme qui parlent le plus directement à l'imagination, ce sont ceux que renferment les six grandes pièces du château de Skokloster consacrées à la collection des armes. Certes le maréchal Wrangel a dû vaillamment combattre en Allemagne pour que sa part du butin ait été aussi riche en armures niellées, ciselées, incrustées de pierreries et de métaux précieux; en harnais brodés d'or et de perles fines; en épées damasquinées, en dagues, en poignards; en fusils de toutes sortes, ornés d'argent, d'ivoire, fusils à mèche, fusils à tourniquet, fusils de rempart, fusils de drabant, fusils de lansquenet; pistolets de luxe, pistolets d'arçon, pistolets de combat.

Parmi ces derniers, on en remarque de fins, précieusement ornés, vrais joujoux d'enfants. Ce sont ceux qui ont appartenu à la reine Christine, qui s'en servait volontiers dans le tir de son jardin.

A toutes ces richesses accumulées par les Wrangel, les Brahé ont ajouté ce qu'ils ont pu trouver de plus curieux, de plus splendide dans leur patrie ou au dehors. C'est toute une exposition de bijoux anciens, de vases en or, en argent, en cristal de roche, d'émaux, de mosaïques, de médailles, de souvenirs, etc. Dans la première pièce, on aperçoit sous une vitrine un objet qui vaut à lui seul un voyage en Suède. C'est un bouclier fait par Benvenuto Cellini pour l'empereur Charles-Quint. Le divin artiste y a représenté la guerre des Titans. Les assiégés de l'Olympe eurent là, en effet, un rude assaut à supporter. Quelle verve! quelle vigueur dans ces géants révoltés qui entassent Pélion sur Ossa, et qui, les muscles tendus, la figure crispée par un effort suprême, tentent leur escalade, certains de leur défaite, mais fiers de succomber dignement! Les vrais dieux ici, ce sont les vaincus. Du haut de son trône, l'éternel vainqueur semble exécuter un arrêt du Destin où sa volonté n'entre pour rien. Un souffle de vengeance inspirée anime ces pieds qui se cambrent, ces jambes qui se roidissent, ces bras qui soulèvent des rochers dont l'énorme poids va ensevelir les Titans sous un seul grand sépulcre. Jamais peut-être le maître florentin ne s'était élevé à cette hauteur de conception. Le regard ébahi et fasciné s'attache à cette œuvre, dont les proportions semblent grandir à vue d'œil. La sculpture s'anime; elle devient tableau. On croit voir le sang rouge palpiter dans les veines gonflées des géants, la sueur perler sur leurs fronts plissés par l'effort, l'ondulation de leurs crinières hérissées par ce dernier sentiment d'horreur et de vengeance. Que peut-on admirer, que peut-on regarder après cette merveille? Rien... sinon deux charmantes personnes : l'une la fille de la comtesse douairière Brahé, l'autre la fille du comte Platen qui, au milieu de ces objets d'art, promènent gracieusement leur beauté juvénile, et qui, de leurs voix fraîches et argentines, veulent bien vous donner des explications sur les objets devant lesquels on s'arrête de préférence. C'est la dernière impression qu'on emporte en quittant le seuil hospitalier du manoir de Skokloster. Elle n'abandonne plus le touriste, même quand, au sortir du château, il pénètre dans l'église située à côté. Cette église remplie de drapeaux,

d'armes, de trophées, d'écussons, a l'air d'un temple exclusivement consacré au dieu des batailles; on y remarque deux belles statues, l'une du maréchal Wrangel couché sur son tombeau, l'autre équestre de son fils Hermann.

LIV

Le 20 septembre, nous quittons Stockholm. Comment les étrangers, les Français surtout, pourraient-ils partir mécontents d'un pays où le gouvernement aussi bien que la population ont l'habitude de les accueillir avec des témoignages de si profonde sympathie ? C'est ce qui arrive cependant. On part mécontent de ne pouvoir y prolonger davantage son séjour. A la fin, l'idée de revoir le pays natal prédomine, et on contemple, non sans une douce joie, la distance qui s'allonge entre le navire qui vous emporte et les rives qu'on vient de quitter.

Nous n'avons pourtant pas dit un adieu définitif à la Suède. Le 21 septembre, vers cinq heures du soir, notre corvette s'arrête dans la rade de Wisby, ville principale de l'île de Gothland. Par suite du manque de fond, nous sommes forcés de nous tenir à une distance assez éloignée de la terre. On aperçoit tout d'abord la ville disséminée le long de la plage, de hautes falaises d'un ton chaud et transparent, de sombres forêts qui garnissent le fond de la rade et des terres cultivées avec soin.

L'île de Gothland, située à peu près au centre de la Baltique, compte 116 kilomètres de long sur 63 de large. Elle a, dans son passé, peu de traditions héroïques. L'île, depuis des temps immémoriaux, comme aurait dit un écrivain de l'école classique, professe le culte de Mercure et néglige complétement celui de Bellone. Le commerce de Gothland jouissait, au Moyen Age, d'une grande importance. Ses habitants, enrichis par leur alliance avec la Hanse, tenaient peu à faire cause commune avec les Suédois, chez qui les préoccupations guerrières étouffaient le développement commercial. Les Gothlandais auraient volontiers pactisé avec les bourgeois des villes libres de l'Allemagne; mais la guerre qu'ils ne cherchaient pas vint les visiter à leur tour.

Après avoir été subjugués, tantôt par les Danois, tantôt par les Suédois, ils furent définitivement annexés à la Suède, en vertu d'un traité conclu en 1645.

L'île de Gothland est une agglomération de montagnes, dont la plus grande hauteur ne dépasse pas 70 mètres; à l'Ouest, ses bords sont découpés de façon à offrir une multitude d'abris aux bâtiments d'un petit tonnage. Les grands navires abordent du côté de l'Est, où le port de Slite, un des meilleurs de la Baltique, leur présente un convenable abri. L'intérieur de l'île est d'un aspect monotone. On n'y rencontre ni lacs ni fleuves; des ruisseaux tout au plus, torrentiels au printemps, desséchés en été. Le climat, en revanche, est d'une douceur remarquable; les chaleurs de l'été sont d'une intensité peu commune dans le Nord. Les habitants cultivent une espèce de seigle célèbre par la blancheur de son grain. Ils élèvent en outre des vers à soie et des bestiaux; mais leur principale industrie consiste dans la fabrication de la chaux; cette chaux jouit d'une grande renommée dans tout le Nord. La capitale de l'île, Wisby, ne vit aujourd'hui que sur ses anciens souvenirs et sur ses magnifiques ruines. Ses fastes commerciaux remontent à une époque fort éloignée. Au commencement du douzième siècle, la ville a eu son code maritime, approuvé en 1135 par l'empereur Lothaire. Ce monument nous est connu par l'excellente traduction accompagnée de commentaires qu'en a donné M. Pardessus. C'est aussi à cette époque que se rapportent les fortifications qui entourent la ville du côté de l'Est; elles consistent en un mur solide, haut de 7 mètres. Un autre mur, de 3 mètres de haut, flanqué d'une tour qui subsiste encore, a été élevé du côté de la terre. Trois doubles fossés, revêtus de maçonnerie, défendaient l'approche des remparts. Grâce à ces précautions, Wisby a pu résister aux nombreuses attaques qui en voulaient plus à ses richesses qu'à son indépendance. En 1411, le roi Érik XIII fit bâtir, du côté de la mer, la citadelle de Wisborg, qui fut détruite deux siècles plus tard par le Suédois Schultz, lequel l'avait traîtreusement livrée au Danemark.

La science géologique trouve, dans l'île de Gothland, une ample moisson; on y rencontre à chaque pas de magnifiques échantillons de fossiles. Le touriste profane, après avoir admiré la beauté exceptionnelle de la population féminine de la ville, s'empresse de courir aux magni-

fiques ruines qui font de Wisby un inappréciable musée. Outre la cathédrale qui a été restaurée en 1817, quatre antiques églises donnent, par leurs débris, une haute idée de la splendeur passée de la ville. La première, celle de Saint-Nicolas, présente un mélange d'architecture gothique et romane de la fin du onzième siècle. L'église de Saint-Laurent a l'air de supporter un autre monument sur les massifs piliers de la nef; cet étage supérieur servait probablement d'habitation aux moines. Le style du treizième siècle prédomine dans les ruines de l'église Sainte-Catherine. Tous ces squelettes architecturaux sont admirables au point de vue de l'étude et du pittoresque. Les vives arêtes, les nervures fines et élégantes, les pleins cintres et les ogives, les arceaux qui ont laissé s'écrouler les voûtes, mais qui semblent soutenir le ciel bleu, tous ces détails, éclairés par le soleil couchant, se découpent avec une netteté, une vigueur, une précision, dont le pinceau rendrait difficilement l'effet. Du haut de ces antiques monuments dont chaque jour détache une pierre, l'œil embrasse un horizon infini; c'est la mer tranquille qui renvoie au soleil les dernières lueurs de ses rayons, et qui, avec ses plis chatoyants, ressemble à un immense tapis de brocart aux reflets d'or et de soie.

LV

Nous quittons vers le soir l'île de Gothland, et, le lendemain, un peu avant midi, nous jetons l'ancre devant Carlskrona, principal port militaire de la Suède. Le choix d'un établissement maritime n'était pas chose difficile à trouver sur les côtes des pays scandinaves. On n'avait à craindre que l'embarras des richesses. On s'est arrêté à la capitale de la province de Bleking, que la nature semble avoir prédestinée à offrir un abri à toutes les flottes de l'Europe.

Carlskrona est une ville de 11,000 habitants située sur une grande île et sur plusieurs îlots reliés à la terre ferme par des digues et par des ponts. Le port a trois entrées; celle du Midi, défendue par les forteresses de Kungsholm et de Drottningskar, offre assez de fond pour les bâtiments du plus haut bord. Les autres ne peuvent guère servir qu'à des bâtiments de faible tonnage. Deux forteresses s'élèvent aux

abords de la ville. Carlskrona fut bâtie, en 1680, par Charles XI. Un incendie qui l'a dévastée en 1790 a permis de la rebâtir sur un nouveau plan, et de lui donner les commodités qui lui manquaient. Son plus ancien dock, taillé dans le granit, a été agrandi en 1831 et peut recevoir aujourd'hui les plus grands navires; il est situé dans l'île de Lindholm, jointe aux autres parties de la ville par des ponts tournants. Un autre dock, destiné également aux vaisseaux de ligne, a été commencé en 1755. Il a été divisé en cinq compartiments pouvant contenir chacun un vaisseau. Au bout d'un siècle de travail, on a pu mettre fin à cette longue et laborieuse entreprise.

Tout cet établissement maritime semble énorme pour un royaume comme la Suède actuelle; il paraît un peu vide et ne pourrait être convenablement animé que par la future marine réunie de l'État scandinave. Les approvisionnements en bois de construction sont considérables; il se passera bien du temps avant qu'on ne soit parvenu à utiliser tous ces amas de sapins de Suède et de chênes de Poméranie. Les ateliers de Carlskrona pourraient facilement équiper dix vaisseaux de haut bord, sans compter un nombre proportionnel de bâtiments inférieurs. L'établissement, comme importance, comme proportion, comme ordre et comme solidité, ne le cède en rien aux plus célèbres du continent. La marine à vapeur n'a point de chantier ici. C'est tout au plus si on a de quoi réparer les bâtiments de ce genre. C'est l'industrie privée qui fournit à l'État les bateaux à roues ou à hélice.

Le grand inconvénient qu'on trouve à Carlskrona, c'est le manque d'eau potable. Pendant longtemps, on la faisait venir du village de Lykesby, situé à sept kilomètres de là. Aujourd'hui un aqueduc, longtemps projeté, approvisionne les habitants.

Le port et les chantiers de Carlskrona doivent en grande partie leur activité aux soins assidus du prince Oscar, qui voue avec ardeur son temps et son intelligence à la prospérité de la marine militaire de son pays. Il y avait sous ce rapport beaucoup à faire. La Suède était, par l'immense développement de ses côtes, une de ces nations qui, selon l'expression de Thémistocle, ne peuvent trouver leur salut que dans des murailles de bois. Cependant, après bien des vicissitudes, elle n'est parvenue à avoir une marine que sous Gustave III. Ce roi est le premier

qui ait compris l'utilité des bâtiments d'un faible tirant d'eau, dans un pays dont les côtes sont parsemées d'îles et déchiquetées par des fiords souvent étroits et sinueux. Le principe de la petite marine, composée de chaloupes canonnières, avait déjà été appliqué en Suède dès la fin du siècle dernier. En 1788, lors de la guerre contre la Russie, les forces maritimes de Gustave III se composaient de 26 vaisseaux de ligne, de 15 frégates et d'une foule de bâtiments de petite dimension, le tout armé de 5,000 canons. Ce fut là l'apogée de la marine suédoise. Les désastres financiers qui éclatèrent bientôt forcèrent les États à diminuer la flotte. Les hommes qui se trouvaient à la tête du pouvoir exécutif avaient beau démontrer l'importance pour la Suède de reprendre son rang parmi les puissances maritimes, les Diètes restaient sourdes aux raisonnements les plus péremptoires. C'est à peine si on pouvait en obtenir quelque argent pour le maintien des insuffisants moyens de défense dont on disposait.

La Diète actuelle persévère dans ces errements. Elle aime mieux dépenser son argent en travaux terrestres. Pourtant il ne lui serait pas bien difficile d'élever le chiffre de ses vaisseaux de ligne à vingt, ce qui, en comptant la petite marine, permettrait à la Suède de lutter avec avantage contre la marine russe, à qui elle est déjà supérieure par l'habileté et la vaillance de ses marins. La marine suédoise se compose, à l'heure qu'il est, de 10 vaisseaux de ligne, dont deux mixtes, armés de 62 à 74 canons, de 7 frégates de 38 à 52 canons, de 4 corvettes de 10 à 18 canons, de 12 corvettes à vapeur et de 9 bricks; total, pour la grande marine, 42 bâtiments. La petite marine compte 252 schooners, chaloupes et yoles canonnières. Le tout porte au delà de 1,500 canons. Le personnel fixe est de 9,000 hommes, dont 590 officiers et sous-officiers, et 5,700 matelots indelta. Avec la réserve bevearing, organisée comme celle de terre, et les matelots de la marine marchande obligés de répondre à l'appel, la Suède, en cas de guerre, peut mettre en avant le chiffre très-respectable de 36,000 marins.

LVI

Le 22 septembre, nous saluons pour la dernière fois le drapeau suédois. Le capitaine de frégate Eckman, que le roi Oscar avait mis à la disposition du Prince Napoléon depuis notre arrivée en Suède, reste à Carlskrona. Nous nous séparons avec regret de cet officier du plus grand mérite, qui avait été adopté par le personnel de la corvette et que chacun de nous s'était habitué à considérer comme un ami.

Le temps nous favorise. *La Reine-Hortense*, remise de ses avaries, a repris ses anciennes allures. Nous glissons rapidement sur les calmes ondes de la Baltique que l'approche de l'équinoxe met en émoi. Le lendemain, nous mouillons à une longueur de navire du quai, devant la capitale du royaume de Danemark.

L'heure de notre retour en France est marquée. C'est à vol d'oiseau que nous allons, à notre vif regret, examiner le troisième État de la race scandinave.

Parmi les métropoles des trois royaumes du Nord, Copenhague occupe la première place. Sa population dépasse 120,000 âmes. L'origine de la cité est incertaine. C'est tout au plus si les chroniques rapportent qu'au douzième siècle, sur l'emplacement de la capitale actuelle, s'élevait une forteresse destinée à protéger le pays contre les incursions des pirates. Elle appartenait à l'évêché de Rosekilde, dépendant du chapitre métropolitain de Sæland. Les rois de Danemark, qui avaient compris l'importance politique et commerciale de cette localité, bataillèrent de longues années avec le clergé pour la recouvrer. Au quatorzième siècle, Christophe de Bavière y établit sa résidence; mais il ne put réussir à faire rentrer la ville sous sa domination. Chrétien IV ne parvint à la recouvrer qu'en donnant en échange aux chanoines de Rosekilde l'île de Mö. Copenhague fut dès lors élevée au rang de métropole. En 1479, elle avait déjà son université. Mais la ville, construite en bois, avait un aspect assez misérable. Le roi Chrétien IV changea sa physionomie; il traça des rues, fit creuser des canaux, construisit des ponts. L'hôtel de ville, la Bourse avec sa tour, formée de quatre dragons qui enlacent leurs queues en l'air, le château de

Rosenborg datent du règne de Chrétien IV. Deux grands sinistres ont contribué à la splendeur de Copenhague. L'incendie de 1728 dévora seize cents maisons; celui de 1794 consuma un quart de la ville. Copenhague fit peau neuve, et aligna sur ses cendres des constructions dignes d'une cité métropolitaine. En 1801, dans un combat naval entre Nelson et les forces danoises, une partie de la basse ville fut détruite.

La capitale du Danemark n'était pas au bout de ses calamités. En 1807, les bourgeois vaquaient tranquillement à leurs occupations habituelles, quand ils virent apparaître dans la rade une escadre qui ouvrit un feu meurtrier contre la ville. Qui pouvait être l'auteur d'un pareil guet-apens? Le gouvernement anglais? Mais, la veille encore, les Anglais étaient reçus en amis. D'ailleurs une attaque sans préalable déclaration de guerre était une chose rare dans les annales des peuples civilisés. Bientôt le doute ne fut plus permis. Le drapeau britannique flottait aux mâts des navires qui vomissaient l'incendie et la destruction. Les exécuteurs de cette œuvre sauvage étaient les amiraux Catheart et Gambier. La population urbaine, les ouvriers, les étudiants, la bourgeoisie pendant trois jours opposèrent aux assaillants une héroïque défense. L'ennemi triompha; il détruisit les établissements de marine, pénétra dans la ville, saccagea, pilla, et bonda de butin ses vaisseaux. La flotte anglaise, après avoir, en plein dix-neuvième siècle, accompli cet acte de piraterie qu'on croirait daté de l'époque la plus sauvage de la féodalité, abandonna les débris fumants de Copenhague, traînant après elle 15 vaisseaux de ligne, 14 frégates, plusieurs bâtiments de transport et un matériel considérable. La ville eut à essuyer des pertes énormes; il lui fallut des années pour réparer les dégâts dont elle avait souffert. Aujourd'hui, sauf quelques anciennes portions de la cité, quelques rares édifices bâtis dans le style gothique mixte, toutes les constructions sont d'architecture récente; ce sont des maisons uniformes, incolores, implacablement quadrangulaires, commodes pour les locataires, avantageuses pour les marchands étalagistes, mais peu variées à l'œil.

La place Royale est le point central et important de la ville. C'est ici que se trouvent les hôtels des ministres étrangers et de l'aristocratie danoise; c'est ici que viennent aboutir les principales artères de la capitale, Amalienborg avec ses quatre palais, le parc, les promenades, les quartiers des commerçants et des ouvriers.

Ce petit royaume de Danemark, dont la population dépasse à peine deux millions d'habitants, possède, dans sa capitale, des richesses artistiques et scientifiques, et voit se produire un mouvement intellectuel et commercial à défrayer les besoins d'un vaste État. Ce qui lui est resté de ses anciens monuments suffit encore pour remplir le cadre d'une longue et intéressante étude. L'extérieur des principaux édifices ne demande pas un long examen. C'est d'abord le palais de Christianborg, élevé par Chrétien IV sur les ruines de l'ancienne forteresse; dévoré cinquante ans après par les flammes, il a été construit plus tard dans les mêmes proportions par Frédéric VI. Vient ensuite le château de Rosenborg, bâti au milieu d'un jardin qui sert de promenade publique; c'est une construction gothique aux pignons taillés à jour, aux balcons vitrés, flanqués de tours légères, élancées. L'intérieur de ces deux monuments est curieux par les collections qu'ils renferment. A Rosenborg, les souverains danois ont entassé une prodigieuse quantité d'objets précieux, joyaux de la couronne, bijoux du Moyen Age, armures, armes, vases en or ou en argent, diadèmes, hanaps, coffrets, bracelets, émaux, parures de femmes; le tout surchargé de pierres précieuses, de ciselures d'une finesse incroyable, d'une exécution qui dépasse la valeur de la matière première. Quatre lions de grandeur naturelle, en argent, reposent au fond de la grande salle du trône, dignes gardiens de tous ces trésors qu'on dirait évoqués par la lampe d'Aladin. Le palais de Christianborg contient des richesses artistiques qui nous sourient davantage; c'est une superbe galerie de tableaux, garnie de magnifiques spécimens des écoles italienne, flamande et allemande. Il y a là un Jonas, grande toile de Salvator Rosa; un Caïn et un Abel, de Giordano; deux beaux portraits du Tintoret et de Rubens; un temple de Salomon également de Rubens; un Jésus à Emmaüs, de Rembrandt; un Amour, de Lucas Cranach, et beaucoup d'autres qui laissent dans les souvenirs du voyageur d'ineffaçables impressions.

LVII

Copenhague voit se développer dans son sein un mouvement intellectuel de premier ordre. Le Danemark compte une longue série d'hommes

illustres, dont la renommée s'est frayé un chemin dans le monde civilisé. Le pays cite avec orgueil des archéologues comme Finn Magnussen, Muller, Rask; des légistes comme Schlegel, Rosenvinge, Oersted; des poëtes comme Oehlenschlœger, Grundtwig; des savants comme Malte-Brun, Werlauff, Molbeck, et Oersted, un des inventeurs de la télégraphie électrique. Les établissements scientifiques sont organisés avec une sollicitude et une intelligence digne d'envie et d'éloges. 800 étudiants fréquentent l'Université, plus de 200 jouissent de bourses fondées par des rois ou des particuliers.

C'est dans cette même Université que naguère Tycho-Brahé faisait son cours d'astronomie. Son observatoire, aujourd'hui en ruine, était situé à l'île de Hveen, à deux lieues de Copenhague.

Trois colléges, établis dans la capitale par des particuliers et pourvus de bourses en faveur des élèves indigents, réunissent une jeunesse nombreuse et remarquable par son application. Un Institut polytechnique, qui est, à proprement parler, un Conservatoire des Arts et Métiers, est devenu, dans les derniers temps, un établissement modèle, grâce à la savante direction du professeur Oersted. En général, l'instruction spéciale est tellement développée à Copenhague que la masse de capacités qu'elle produit est hors de proportion avec les besoins d'un aussi petit pays. La population danoise est sérieuse, méditative, pénétrée de l'esprit d'observation et d'étude; elle suit volontiers le mouvement littéraire et scientifique de la capitale. Le Danemark est la contrée où, toutes proportions gardées, on compte le plus d'écoles. Tout paysan, de par la loi, doit savoir lire et écrire; ce n'est qu'à cette condition qu'il est admis à recevoir la confirmation et à contracter mariage.

Les institutions destinées à venir en aide au mouvement intellectuel sont établies sur un grand pied. La bibliothèque de l'Université, fondée au treizième siècle, était célèbre dans tout le Nord par ses richesses. L'incendie de 1728 la consuma en un jour. La nation prit à cœur de réparer le désastre. Les donations, les legs arrivèrent en foule. Are Magnussen fit don à l'établissement de deux mille anciens manuscrits scandinaves. Aujourd'hui, l'Université a en sa possession au delà de quatre-vingt-dix mille volumes.

La bibliothèque du roi, qui est publique comme la précédente, tient la première place parmi les collections de ce genre. Fondée par

Frédéric III, elle dépasse le chiffre de quatre cent mille volumes; elle possède des documents d'un grand prix, tels que les deux Eddas, et vingt mille manuscrits orientaux rapportés de leurs voyages par Nieburh, Rask et Fugelsang. Les dons particuliers ont aussi enrichi la collection royale. Tott, Johne, Puffendorff, Anker, Stampe, lui ont légué leurs précieux instruments de travail. Au nombre de ses bibliothécaires, elle compte un illustre homme d'État qui commença par là sa carrière; nous voulons parler de Schumacher, plus tard comte de Griffenfeld, ministre tout-puissant et prisonnier pendant dix-neuf ans à Munkholm, en Norwége.

La ville possède aussi sa bibliothèque à elle, qui lui fut léguée par le général Classen, et qui contient des matériaux utiles à la géographie et aux sciences mathématiques.

Le Musée des antiquités scandinaves est le plus riche et le plus complet qu'il y ait dans le Nord. Les éléments qui le composent sont de même nature que ceux que nous avons eu occasion de voir en Suède et en Norwége; seulement la collection est plus nombreuse, plus variée, plus choisie. Le Moyen-Age européen y trouve également sa part; ses fastes y figurent sous forme d'armures, de tapisseries de haute lisse, de sculptures sur bois. Nous parcourons rapidement ces galeries qui ne nous offrent que la répétition des objets que nous avons eu le loisir d'examiner à nos précédentes étapes, et nous abordons une riche collection de médailles grecques et romaines fondée, au dix-septième siècle, par Frédéric III. Une collection de toutes les médailles et monnaies danoises depuis les Bractriates complète le cabinet de Copenhague.

Mais ce qui est à remarquer dans tous ces établissements, c'est qu'on n'en visite aucun sans apercevoir, à côté des étrangers que la curiosité y amène, des indigènes livrés aux recherches et à l'étude. Tous ces gens, plongés dans les livres ou absorbés dans l'examen des trésors que la science et l'art offrent au public, font, pour la plupart, partie des nombreuses sociétés scientifiques, littéraires ou artistiques, que renferme la studieuse capitale. En tête de ces institutions figure l'Académie royale; elle est divisée en deux sections, celle des lettres et celle des sciences. Autour d'elle se groupent la Société des antiquaires, celle de la littérature danoise, celle des langues et de l'histoire du Nord et

celle de la littérature islandaise. Toutes ces Sociétés mettent des questions au concours, publient des recueils, des mémoires, des écrits périodiques, etc. L'Académie des beaux-arts se présente à part, et semble vouloir se rendre digne de la gloire qu'a fait rejaillir sur elle un de ses membres, trop vanté peut-être, Bertel Thorwaldsen.

Le patriotisme danois a entouré son sculpteur national d'une auréole que la critique impartiale trouve trop éclatante pour l'œuvre de l'artiste. Thorwaldsen est né en 1770 et mort en 1844. Son aïeul a été pasteur en Islande; fils d'un ouvrier, il est parvenu, à force de talent et de persévérance, à se faire jour à Copenhague. Envoyé à Rome, il y acheva son éducation et y resta de longues années. Son retour dans sa patrie fut un triomphe. La vie qu'il y mena fut une longue ovation. La ville, après sa mort, consacra un musée spécial à la collection complète de son œuvre, et dressa le tombeau de l'artiste au milieu des produits de son inspiration. L'œuvre de Thorwaldsen est considérable; elle remplit à elle seule un édifice vaste, et d'un goût plus que douteux. Fin et élégant dans ses bas-reliefs, Thorwaldsen, dans la statuaire proprement dite, est forcé de céder la palme à Fogelberg, qui, au point de vue de la pureté de l'idéal et de l'élévation de la pensée, tient sans contredit le premier rang parmi les sculpteurs du Nord.

LVIII

La société de Copenhague se compose de fonctionnaires, de professeurs et de négociants. Il est vrai qu'il serait difficile de trouver un habitant de la capitale faisant partie des classes aisées et n'appartenant pas à l'une de ces trois catégories. Dépouillée depuis 1660 de ses priviléges, la noblesse n'a, comme caste, aucune influence. Les rejetons des anciennes familles cherchent à donner de la splendeur à leurs écussons en transportant leurs noms du Livre d'or de la noblesse sur les registres du budget. Les dernières tentatives pour constituer une noblesse en Danemark n'ont pas réussi. En 1809, l'État, en proie à un désastre financier complet, crut pouvoir rétablir ses ressources en galvanisant les institutions féodales. Il ouvrit un

emprunt national et proposa aux souscripteurs, comme prime, les titres de barons, de comtes, en échange d'une somme versée dans les caisses vides du Trésor. La séduction ne fut pas assez forte; à peine si quelques bourgeois retirés des affaires consentirent à s'administrer ainsi, moyennant finances, le titre nobiliaire. Cet échec du gouvernement a d'autant plus lieu d'étonner que, sauf l'Allemagne, il n'y a pas de pays où la manie des distinctions honorifiques soit aussi répandue qu'en Danemark. La bureaucratie ouvre à tout le monde ses portes à deux battants. Chacun porte un titre qui ne correspond nullement à ses occupations ou à ses facultés. Les chambellans, les gentilshommes de la chambre, les conseillers d'État, les conseillers de conférence intime et de conférence simple, les conseillers ordinaires, les conseillers de commerce, de chancellerie et de justice, les assesseurs, les secrétaires pullulent dans les villes et dans les campagnes. Bien entendu que tous ces titres sont purement honorifiques; ils relèvent la dignité du personnage, mais ils ne l'obligent à rien. On n'est pour cela ni employé ni fonctionnaire. On est conseiller : — pourquoi? de quoi? On n'en sait rien. L'éclat de ce titre rejaillit sur les épouses des dignitaires qui, à leur tour, s'intitulent conseillères, secrétairesses, doctoresses, etc. Toute cette hiérarchie, composée de vrais et de faux fonctionnaires, se subdivise en neuf classes. Un évêque a rang de baron; un docteur en théologie équivaut à un capitaine. Une chose analogue a lieu en Russie, où l'on a vu M. le général des hussards, Protassoff, présider le saint synode, et M. Rubini, en sa qualité de maître de la chapelle impériale, jouir du rang de colonel.

Les titulaires de première catégorie en Danemark ont leurs grandes entrées à la cour. Ici, bien que le fond féodal ait depuis longtemps disparu, certaines formes subsistent encore dans toute leur couleur primitive. Dans les réceptions officielles, le roi, les généraux et les officiers de cavalerie gardent sur la tête leurs casques surmontés de hauts cimiers. Dans les dîners de gala, on est servi par des heiduques et des coureurs, coiffés de pots de roses débordant les créneaux d'une toque en velours.

La cour semble manquer de gaieté et d'entrain. On dirait qu'il y a défaut de sympathie entre les familles notables du pays et le souverain. Le roi Frédéric VII n'est populaire que dans le peuple et dans la

bourgeoisie libérale. Danois patriote, voué sincèrement aux intérêts de son pays, sympathique aux idées scandinaves, peu accessible aux influences allemandes, sachant au besoin faire de l'opposition à la Russie, il a l'air isolé au milieu de son entourage, qui prête avec empressement l'oreille aux suggestions germaniques, et qui ne laisse pas s'échapper une occasion de témoigner de sa sympathie pour le cabinet de Saint-Pétersbourg. Si bien qu'en définitive, à cette cour de Danemark, on ne risque de rencontrer qu'un seul Danois de cœur, c'est Frédéric VII. Ces circonstances et d'autres causes plus intimes sur lesquelles il ne nous appartient pas de nous arrêter privent la capitale de cette animation qu'amène dans les métropoles la présence d'une cour jeune, vivace, et formant un centre d'activité sociale.

En été, la ville perd encore de son mouvement. La partie opulente de la population s'en va à la campagne; la cour quitte son palais pour le château de Frédériksborg, une des plus splendides habitations qu'il y ait dans le Nord. Une majestueuse avenue conduit à cette magnifique demeure, bâtie au milieu d'un lac, dans un style qui rappelle les beaux palais d'Italie de l'époque de la Renaissance, par Chrétien IV, le roi le plus populaire du Danemark, le plus digne de l'être par son caractère chevaleresque, par ses exploits guerriers, et surtout par la sagesse de son administration. Le château construit en briques, avec des tours massives, dessine les gracieuses et imposantes lignes de son architecture, au milieu d'un vaste parc tracé avec un goût exquis, orné de groupes de hêtres séculaires, coupé par des allées bordées d'arbres qui datent de la construction du palais, offrant à chaque pas des points de vue variés, des pièces d'eau reflétant des voûtes de verdure, des ondulations de terrain émaillés de ces tapis de gazon frais, soyeux, d'un vert lustré, dont le Nord semble seul avoir le privilége.

L'intérieur de cette résidence répond à l'aspect imposant du dehors. On y remarque surtout une chapelle décorée d'arabesques et de fleurs d'ivoire, chef-d'œuvre de fantaisie dans le goût byzantin. Les appartements sont disposés dans de vastes proportions. Les portraits des souverains et des hommes historiques du pays, savants, militaires, administrateurs, artistes, tapissent les murs des principales pièces. Nous découvrons avec plaisir le portrait du missionnaire Égède; grâce à notre voyage au Groënland, il nous semble saluer en lui un compatriote.

Les portraits de Struensée et de la reine Mathilde nous rappellent une des plus dramatiques pages de l'histoire du Danemark.

Nous dînons dans une des salles du château, et, malgré la nombreuse société qui s'asseoit à la table du roi, nous n'occupons qu'un bout, nous disparaissons dans les dimensions de la pièce. Un splendide éclairage nous permet d'admirer dans ses détails l'ornementation de la salle, le plafond fouillé avec un art et un caprice ravissants; partout de la dorure, mais appliquée de façon à apparaître comme couleur plutôt que comme métal. Mais quel monde il faudrait pour remplir ce palais! Quelle époque il faudrait ressusciter pour animer dignement cet intérieur féodal, et pour harmoniser le caractère des hôtes et celui de la demeure! Dans cette salle gigantesque, les Noces de Cana, de Paul Véronèse, étaleraient à l'aise leur foule étrange et bariolée; un camp du Drap-d'Or y passerait joyeusement une nuit de fête. Au milieu de ces murs, notre génération incolore semble dépaysée; les gens qui l'habitent ont l'air de négociants retirés des affaires, qui, dans leurs vieux jours, seraient venus prendre table et logis à l'hôtel de Cluny.

LIX

La situation politique donne à ce point de l'Europe une assez large place dans les conseils des nations. Le Danemark se compose de la presqu'île de Jutland, des îles de Seeland, de Fionie et de Falster; des duchés de Schleswig, de Holstein et de Lauenbourg; des îles Féroë et d'Islande, du vaste continent groënlandais; de trois îles de l'Inde occidentale, Sainte-Croix, Saint-Thomas et Saint-Jean; de quelques établissements sur les côtes de la Guinée et de quelques possessions dans l'Inde orientale. Sa population, dispersée sur tous les points du globe, s'élève à 2,400,000 âmes, dont 1,290,000 dans le Danemark proprement dit, 900,000 dans les duchés, 60,000 en Islande et le reste dans les Indes.

Par sa situation géographique, le Danemark est un des postes qui doivent sauvegarder l'Europe contre les attaques de la Russie. Il lui serait impossible, avec ses propres ressources, de tenir tête à la

puissance du colosse du Nord. Néanmoins, ce petit État peut, en cas d'agression, apporter un appui important à la défense de la civilisation. Le contingent danois se compose d'une armée permanente, ligne et réserve de guerre, et d'une armée de renfort, classe fixe et classe de réserve. Le soldat sert quatre ans dans la ligne et quatre ans dans la réserve de guerre; puis il passe dans la classe fixe de l'armée de renfort, où il reste huit ans; il entre enfin dans la classe de réserve, dont il fait partie jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans. La ligne s'élève à 20,000 hommes, l'armée de réserve à 18,000, l'armée de renfort compte 56,000 hommes; total 94,000. La cavalerie figure pour 27 escadrons, l'artillerie pour 12 batteries de 8 pièces chacune. La marine danoise fournit 5 vaisseaux de ligne, 5 frégates, 8 corvettes et bricks, 8 bateaux à vapeur armés et 90 chaloupes canonnières, bombardes et yoles; le tout portant 960 canons. Les rôles des marins portent 20,000 hommes inscrits en Danemark et 9,000 dans les duchés. Le personnel fixe se compose d'un corps de 127 officiers et de 2,000 matelots et ouvriers.

Mais, comme nous venons de le dire, l'importance du Danemark est surtout dans sa situation géographique. Le détroit du Sund et les Belts, entre la mer du Nord et la Baltique, ont la même importance politique que la mer de Marmara en Orient. Le Bosphore empêche les Russes de pénétrer dans la Méditerranée; le Sund et le Belt opposent le même obstacle aux flottes moscovites dans les mers de l'Occident. La conquête russe s'arrête, à l'Orient et au Nord, à l'entrée de ces deux détroits. Ces barrières gênent évidemment la Russie dans son expansion; elle a essayé d'en renverser une en Orient, et il a fallu que l'Occident employât toute la puissance de ses armes pour contenir les emportements de son ambition. Une situation analogue peut se reproduire d'un jour à l'autre dans le Nord. Mais ici la difficulté, abordée à temps, offre une chance de dénoûment aisée à obtenir sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'intervention des armes. Et qu'on ne s'imagine pas que le hasard ou les complications d'un avenir éloigné puissent seuls susciter de violentes secousses politiques dans ces parages. La situation du Danemark est anormale, précaire, tourmentée. Son gouvernement se sent mal à l'aise. Les rouages de son administration fonctionnent avec une gêne visible. A l'intérieur comme au dehors, les difficultés s'accumulent; la confiance dans la stabilité des

choses diminue; les optimistes eux-mêmes ne sont pas à l'abri de toute inquiétude, quand ils voient les nuages que chaque jour amoncelle sur l'horizon de leur pays.

LX

En 1815, à la chute du premier empire, un groupe d'hommes, en habits brodés, appartenant tous à cette classe d'hommes qu'on appelle diplomates, se réunit à Vienne autour d'une table, s'intitula Congrès européen, et procéda à une révision de la carte politique de notre vieux continent. La besogne marcha vivement; on tailla en plein peuple; on traça des frontières au gré du caprice des plus forts; les faibles et ceux que l'on soupçonna d'être sympathiques à la France payèrent les frais de la réunion. Ce fut un assaut de trahisons réciproques, d'arbitraire, de violences et en même temps d'inepties dont rien ne peut donner l'idée. Depuis que l'Europe a été organisée par le Congrès de Vienne, il ne s'est pas trouvé un coin de l'Europe où ces déplorables traités n'aient déposé un germe d'oppression, de malaise, de discordes, de haines populaires et internationales, de guerres sanglantes, de ferment subversif de toute justice, de tout progrès, de toute civilisation. L'humanité qui élève des statues, qui consacre de glorieux monuments aux hommes qui l'ont illustrée par leur dévouement ou leurs lumières, qui ont contribué à l'émancipation de l'esprit humain, — l'humanité dresse aussi, dans les pages de ses annales, un pilori auquel elle enchaîne les traîtres qui ont vendu la cause des générations futures, les apostats qui, par leurs menées, ont empoisonné les sources vives de la liberté et des lumières. Les hommes du Congrès de Vienne ont tous leur place marquée dans cette exposition infamante. Il serait difficile de découvrir en Europe un peuple qui ne leur garde pas une rancune mortelle et qui ne les enveloppe pas dans une malédiction de tous les jours.

Le Danemark n'a pas échappé aux influences malignes du Congrès de Vienne. On a eu soin d'y faire pénétrer des éléments de dissolution pour de longues années. Faire d'un roi de Danemarck un membre de la confédération germanique pour le tiers de ses États; accoupler

les races scandinaves aux populations germaniques, c'était un moyen perfide de paralyser le développement matériel et moral des deux peuples. Le Congrès n'a pas failli à cette œuvre. Deux duchés tout allemands, le Holstein et le Lauenbourg, ont été annexés au Danemark. Le duché de Sleswig, originairement scandinave, est devenu peu à peu en partie danois, en partie allemand. De là sont nées les plus étranges bizarreries. Le Danemark constitue un État indépendant; mais les duchés ressortent de l'autorité de la Diète de Francfort. Le roi, souverain en Danemark, ne peut agir dans les duchés qu'avec l'approbation de la Diète germanique. Roi constitutionnel là-bas, il est ici soumis à une constitution spéciale. Ses ministres ont voix en ce qui concerne les intérêts de la monarchie entière; mais leur action est limitée par la législation particulière des deux provinces allemandes. Leur responsabilité morcelée devient par cela même illusoire. Comme agents spéciaux dans les duchés, ils ont à faire à la Diète de Francfort; comme ministres du Danemark, ils sont responsables envers la Diète danoise et justiciables d'une haute-cour. Il en résulte les complications les plus inconcevables dans la gestion de leurs départements respectifs. Les mesures générales votées par la Diète danoise ne s'appliquent pas aux duchés; les mesures résolues par la Diète germanique ne s'appliquent pas au Danemark. Le roi, en sa qualité de membre de la Confédération germanique, est forcé parfois de subir à Copenhague une politique qu'il déplore au point de vue danois.

Au milieu de ce capharnaüm administratif et politique a surgi tout à coup la question de succession, qui a achevé d'embrouiller les choses. La maison régnante allait s'éteindre avec la personne du roi actuel. Suivant la loi de 1665, le choix du successeur tombait sur le plus proche héritier dans la branche féminine. C'était réglé dans le Danemark, mais non dans les duchés. La loi du Holstein n'admettait pas la succession des femmes. Celle du Sleswig était litigieuse; il semblait en même temps difficile de séparer les deux duchés, les rois Frédéric VI et Chrétien VIII ayant eu le tort de compliquer les questions en les confondant ensemble. La Confédération germanique entrevit dans cet état de choses un prétexte d'agitation; elle s'empressa de l'exploiter au profit de son système d'absorption. L'élément allemand, appuyé par la Prusse, demanda une ligne de démarcation

bien définie entre les duchés et le Danemark. Les patriotes danois faisaient bon marché du Holstein, mais ils ne voulaient pas entendre parler de la séparation du Sleswig. Ils acceptaient l'Eider comme la limite des pays scandinaves; ils rappelaient que c'est à ce fleuve que s'arrêtaient les conquêtes de Charlemagne. Le parti national prit à cause de cela la dénomination de parti *eidériste*. Les mouvements de l'opinion publique se prononçaient de plus en plus, lorsqu'éclata à Paris la Révolution du 24 février 1848. On se souvient qu'elle imprima une secousse violente à tout le continent européen.

LXI

Dès le mois de janvier 1848, Frédéric VII avait manifesté l'intention de transformer l'antique système absolutiste qui gouvernait ses États en un régime constitutionnel. Les événements de 1848 ne firent que hâter ses projets et imprégner d'un souffle plus libéral la future Charte du pays. Mais pendant que le roi convoquait une assemblée constituante à Copenhague, la propagande germanique agitait profondément les duchés. Le 15 mai, une réunion provoquée à Altona demanda l'établissement d'une constitution spéciale pour les États allemands et l'annexion du Sleswig à la Confédération. A Kiel, réunion semblable, qui aboutit à la convocation des États des deux duchés à Rendsbourg. Ces États proposèrent que le Sleswig-Holstein fût proclamé indépendant de toute influence danoise; que les duchés fussent définitivement adjoints à la Confédération germanique; qu'enfin leurs représentants siégeassent à la Diète de Francfort. Le ministère libéral que le roi avait appelé aux affaires avait commencé par proclamer l'Eider comme la frontière définitive entre les États scandinaves et les États allemands. Frédéric VII répondit à la députation des duchés qu'il consentait à tous les vœux du Holstein, mais que, quant au Sleswig, il n'avait ni le droit, ni le pouvoir, ni la volonté de l'incorporer à l'Allemagne. Le parti allemand eut alors recours à l'insurrection.

Les insurgés trouvèrent naturellement un appui dans la Confédération germanique. La Prusse surtout leur prêta la main; elle voyait

dans ces troubles une occasion de s'emparer des ports du Sleswig et du Holstein, et de réaliser enfin son rêve d'une marine prussienne. Le ministère danois, en proclamant le 5 juin 1849, à Copenhague, la nouvelle constitution, basée sur des principes très-libéraux, commit la faute de ne pas l'étendre au duché de Sleswig. Il serait ainsi arrivé à ses fins, et aurait désarmé le parti de l'insurrection; il n'en fit rien, sous prétexte que l'état de guerre empêchait l'application de la nouvelle charte. La guerre dura trois ans; elle fit ressortir les brillantes qualités militaires du peuple danois, qui eut à enregistrer dans ses annales la victoire d'Istedt et de Frédericia; mais, en fin de compte, elle n'aboutit à aucun résultat décisif. La Prusse, tout en agissant au nom de l'Allemagne, conclut la paix, le 2 juillet 1850; les troupes allemandes furent par suite retirées, et le parti germanique des duchés livré à son propre sort.

Au mois de janvier 1851, le gouvernement, issu de la révolution de 1848, abdiqua. L'armée locale fut licenciée et l'administration du Sleswig fut provisoirement remise à un commissariat international. En 1851, la réaction contre les mouvements de 1848 soufflait dans toute l'Allemagne. Le premier protocole de Londres (4 juillet 1850) avait décidé que, pour garantir l'intégralité du Danemark, l'Europe, de concert avec Frédéric VII, désignerait le successeur au trône danois. Dans les conférences de 1851, sous le prétexte du maintien de l'équilibre européen, on discuta les moyens de paralyser les effets de la constitution libérale du Danemark et ceux de l'alliance conclue entre la Suède et Frédéric VII contre les tendances envahissantes de l'Allemagne. Les États absolutistes supportaient avec peine cette situation. La Russie, qui, pendant la guerre, avait fait mine de protéger les Danois, aussitôt la paix faite, se rallia à la Prusse et à l'Autriche, pour rétablir l'ancien ordre de choses. La France et l'Angleterre, bien qu'ayant garanti au Danemark la possession du Sleswig, ne prirent pas un parti nettement accusé; leur attention était pour le moment sollicitée ailleurs. La diplomatie avait choisi Vienne pour point de réunion. Elle s'inspira également des réminiscences du Congrès de Vienne. La question territoriale et constitutionnelle fut réglée en ce sens. Les duchés de Holstein et de Lauenbourg conservaient leurs liens avec la Confédération germanique et faisaient en même temps partie

intégrante de « l'ensemble de l'État danois » (Helstat) au même titre que le Sleswig. Chaque partie du royaume devait envoyer ses représentants à l'Assemblée commune de la monarchie; une seule constitution devait relier entre eux toutes les parties de l'État, ce qui n'empêchait pas chacune de conserver ses anciennes institutions locales.

Pour avoir longtemps conféré, on n'en est pas moins arrivé à un résultat des plus absurdes, inconcevable pour tout homme de bon sens, mais qui a paru un chef-d'œuvre à la diplomatie. Avant 1848, le royaume de Danemark se composait du Jutland avec les îles, et du Schleswig jusqu'à l'Eider. Soumis au régime absolu, il conservait pourtant une sorte de représentation provinciale. Les duchés de Holstein et de Lauenbourg étaient des États germaniques régis par des lois locales et liés à la monarchie danoise par une union personnelle, à peu près comme le Luxembourg l'est à la Hollande. La Conférence a changé tout cela. La monarchie danoise absorbait les duchés dans une union réelle, ce qui néanmoins ne privait guère ces derniers de leur caractère allemand. Quant aux institutions libérales, le Danemark pouvait les conserver si elles lui plaisaient; mais les deux duchés, ainsi que le Sleswig, devaient revenir à l'ancien régime. Un antagonisme implacable était établi entre la race germanique et la race scandinave, soumises au même sceptre. Les germes de discorde et de jalousie pouvaient se développer à l'aise dans cette conception où l'on s'était plu à mettre en face les uns des autres les éléments les plus hétérogènes.

LXII

Restait la question de la succession. Le protocole de Londres du 8 mai 1852 la résolut, en supprimant tous les droits des collatéraux par la descendance féminine au profit du duc de Glucksbourg et de ses deux fils. La branche des Augustenbourg fut regardée comme déchue de ses droits, à cause de l'état d'hostilité où elle s'était placée lors de la guerre des duchés contre le Danemark. Le prince Frédéric de Hesse, héritier présomptif de la couronne royale de Danemark, par le droit de sa femme, princesse danoise, abandonna ses droits en faveur du successeur désigné par les diplomates de Londres. En ne se mettant qu'au point

de vue des droits de succession, les princes de Glucksbourg cédaient le pas à d'autres descendants qui comptaient davantage dans l'histoire du pays. A partir de Frédéric Ier, fils du fondateur de la dynastie danoise, sauf les quatre premiers descendants, Chrétien III, Jean, Alexandre et Auguste, princes tantôt de Sleswig, tantôt de Sonderbourg, tous avaient servi dans les armées russe, prussienne ou danoise. Le premier duc de Glucksbourg, investi de ce titre à la suite de son mariage avec une petite-fille du roi Frédéric, est père de deux fils issus d'une cousine du souverain aujourd'hui régnant. A ce titre, le prince Charles de Suède, par sa mère Joséphine, petite-fille de Maximilien-Joseph, roi de Bavière, et descendant en droite ligne du fondateur de la maison d'Oldenbourg par la princesse de Brunswick-Lunébourg, fille de Chrétien III, pouvait, au besoin, apporter à la conférence des titres dynastiques tout aussi recommandables.

Mais il est peu sérieux de traiter ces questions au point de vue généalogique. Les peuples ne se préoccupent pas des droits plus ou moins conventionnels. Le duc de Glucksbourg aurait apporté des garanties de prospérité et d'indépendance au Danemark qu'on l'aurait accepté comme tout autre. Malheureusement il est, par ses liens de parenté, solidaire d'une politique fatale à la liberté du Danemark. En admettant que, par suite d'un événement quelconque, sa famille, composée de trois individus, vienne à disparaître, la couronne du Danemark reviendrait à l'empereur de Russie. Celui-ci a eu bien soin de réserver expressément les droits de sa famille. Alors, quand même l'Europe empêcherait la Russie de s'établir à Copenhague, elle ne saurait s'opposer à ce que le tsar abdiquât ses droits en faveur d'un de ces fidèles vassaux qu'il a su se former parmi les nombreux princes d'Allemagne. C'est du reste ce qui vient d'arriver. Le prince de Hesse, à l'instigation et sous la pression de la Russie, a renoncé à ses droits au profit du prince de Glucksbourg. Ce dernier, plein de reconnaissance pour le tsar, est aujourd'hui le partisan le plus ardent de la politique moscovite en Danemark.

En somme, pour nous résumer, la diplomatie, en travaillant pour la prospérité du Danemark, ne lui a laissé que deux chances : ou d'être anéanti par l'Allemagne qui y fait une irruption constante par la brèche des duchés, ou d'être absorbé par la Russie qui gouvernera la

monarchie par un de ses représentants, en attendant qu'elle agisse plus ouvertement. C'est ce qui s'appelle, en langage diplomatique, avoir constitué l'indépendance et assuré l'intégralité du royaume de Danemark. Le roi Frédéric VII est aujourd'hui le seul souverain que les lois de ses États forcent à professer officiellement deux opinions diamétralement opposées l'une à l'autre. Ainsi, pendant la guerre d'Orient, en sa qualité de patriote scandinave, il a proclamé la neutralité de concert avec la Suède et la Norwége; il n'en a pas moins refusé d'apposer sa signature au traité d'alliance du 21 novembre 1855, entre le cabinet de Stockholm et les puissances occidentales; il agissait, en cette circonstance, comme membre de la Confédération germanique. Personnellement entraîné vers la France, son antique alliée, qu'aurait-il fait si, la guerre s'étant prolongée, l'Allemagne se fût jointe à la Russie? Il aurait tout à la fois combattu pour et contre l'Occident. Autant aurait valu diviser ses propres troupes en deux camps et les faire exterminer les unes par les autres sans sortir de ses frontières. Telles sont les conclusions auxquelles ont abouti les mesures diplomatiques du protocole de Londres.

A l'intérieur, Frédéric VII se trouve également dans une situation impossible. Tandis que le Danemark inaugurait la constitution libérale, les duchés criaient à la tyrannie des Danois, tout en défendant leurs vieilles institutions féodales. Quoique tous les partis eussent applaudi à son établissement, la charte danoise n'a pas pu résister à la pression étrangère. Sous le ministère Oersted, une nouvelle loi fondamentale, octroyée cette fois par le roi, a été proclamée. Les chambres danoises ont tout d'abord repoussé le projet à l'unanimité. Que fit le ministère? Il mit à profit la clôture de la Diète et promulgua l'ordonnance royale qui instituait un sénat (rigsrad) ou conseil du royaume, chargé de connaître des affaires communes au Danemark, aux duchés et aux autres possessions de la monarchie. Ainsi un acte arbitraire créait un pouvoir qui devait coexister simultanément avec le Folksthing et le Landsthing siégeant à Copenhague, avec les États provinciaux du Sleswig, avec les États du Holstein, avec ceux du Lauenbourg, avec l'althing de l'Islande, avec l'assemblée des Féroë, avec les conseils des Antilles, de Sainte-Croix, de Saint-Thomas, de Saint-Jean. Si l'ordre, la concorde, la liberté laissaient à désirer, le pays, en revan-

che, n'avait pas le droit de se plaindre du manque de représentation.

Après des luttes âpres et acharnées au sein de la Diète danoise, le cabinet Oersted fut renversé en 1855; le ministère Scheele qui lui succéda réussit à faire adopter le projet de constitution, à la vérité après qu'on lui eût fait subir des modifications et des amendements très-importants. Le sénat se compose de 80 membres, dont 20 sont nommés par le roi; 30 sont élus à deux degrés par les représentants du royaume et des duchés, et 30 par élection directe.

L'institution du sénat n'a pas mis, comme on l'espérait, de l'unité dans le gouvernement danois. En 1856, à la réunion du Rigsrad de la monarchie, onze membres appartenant à la représentation des duchés protestèrent contre la constitution de 1855, sous le prétexte qu'elle n'avait point été soumise à la sanction des assemblées de Holstein et de Lauenbourg. On leur répondit que l'assemblée danoise n'avait pas davantage sanctionné le nouveau règlement, que la charte avait été octroyée à tous les États indistinctement sous l'influence patente de la Prusse et de l'Autriche. La protestation des onze opposants n'eut aucun effet. Mais la question n'a pas été vidée pour cela. La Confédération germanique a pris le parti de ses nationaux; elle a ajouté à ses réclamations de nouveaux griefs; elle a cherché une querelle d'Allemand sur la vente de quelques domaines publics dans les duchés ordonnée par le gouvernement danois, et ratifiée par les États provinciaux. Aux réclamations on a ajouté la menace; on a pris une attitude énergique pour mettre à la raison ce petit pays de deux millions et demi d'habitants. Les cabinets de Vienne et de Berlin déclarèrent que la constitution serait soumise à la sanction des assemblées provinciales de Holstein et de Lauenbourg, sinon que l'Allemagne saurait protéger les duchés contre la tyrannie danoise. Cette délicate et noble susceptibilité de la Prusse et de l'Autriche à l'endroit du despotisme chez les autres n'est pas un des faits les moins plaisants de l'époque. Le Danemark répondit que la constitution était un fait accompli, que l'ayant du reste octroyée d'après l'avis des cours de Vienne et de Berlin, il ne voyait pas la nécessité de céder à leurs réclamations.

La question resta pendante. D'ailleurs, quand bien même la diplomatie parviendrait à arranger tant bien que mal le différend, la cause du dissentiment entre le Danemark et l'Allemagne subsistant toujours,

les effets pour se manifester, à défaut de ce prétexte, en trouveraient mille autres. Menacé au dehors, le Danemark voit à l'intérieur les germes d'une guerre civile se développer de jour en jour. Déjà le Sleswig, entraîné par le Holstein, s'apprête à refuser le vote de l'impôt. Les pamphlétaires allemands poussent à une levée de boucliers. C'est à celui qui criera le plus fort à l'oppression de la grande patrie germanique par le Danemark. Quel rôle prendra l'Europe dans la conflagration qui menace le sol danois? Remettra-t-on la solution des difficultés aux chances de la guerre, ou bien la diplomatie proposera-t-elle encore une fois son intervention? En admettant que cette fois-ci, mieux avisée, l'Europe veuille choisir une solution simple, logique, naturelle, sur quel terrain développera-t-elle les principes de la constitution? Ici surgit, comme le seul et dernier moyen de salut, la question scandinave.

LXIII

Nous avons vu, à l'occasion des réunions de la jeunesse universitaire du Nord, que la partie vivace et intelligente de la nation danoise avait tout aussi ardemment adopté les idées scandinaves que les peuples de la Suède et de la Norwége. Les complications, les embarras, les dangers de la situation politique du Danemark ont dû nécessairement pousser les patriotes danois à chercher sur le terrain de l'union des trois races la force et le salut commun. L'agitation germanique dans les duchés n'a pas peu contribué à développer chez les Danois l'idée d'une grande solidarité nationale. Les Allemands protestent contre l'existence d'un gouvernement étranger. Les Danois ne demandent pas mieux que de les en affranchir. « Que chacun reste chez soi et s'appartienne, » — tel est, en ce moment le mot d'ordre du parti patriote à Copenhague. Plutôt que de rester rivé à l'Allemagne, ce parti demande l'union avec la Suède et la Norwége. Quant aux duchés, au lieu d'une fusion impossible, on leur propose une union personnelle. Le roi de Danemark restera duc de Holstein et de Lauenbourg; ces deux provinces auront des institutions distinctes et ne seront ainsi qu'un appendice de la couronne danoise.

Que peuvent désirer de plus les duchés? L'idée d'être incorporés à la monarchie prussienne ne leur sourit guère. D'ailleurs, l'Europe ne verrait probablement pas d'un bon œil la Prusse s'emparer des deux beaux ports maritimes du Sleswig et du Holstein. Reste la question de l'unité dynastique dont la solution est des plus faciles. L'Allemagne demande au gouvernement danois la révision de la constitution. On peut accéder à ce vœu; mais à la condition qu'on procédera en même temps à la révision du protocole de Londres. Une loi de succession n'est pas plus inviolable qu'une loi fondamentale. Le Danemark modifiera sa charte; mais il faut que l'Europe, en revanche, le délivre de l'héritier présomptif qu'elle lui a imposé; il faut qu'elle assigne à celui-ci une indemnité, prise au besoin, comme nous l'avons dit, sur le territoire allemand détaché de la monarchie danoise, et qu'elle laisse les trois couronnes scandinaves se réunir sur la tête du roi de Suède.

L'idée de l'union des trois peuples n'est pas nouvelle; encore moins, ainsi qu'on cherche à le faire croire, est-elle renfermée dans le cercle étroit de la jeunesse universitaire. Ce n'est point un pur rêve scolastique. Elle a été formulée en tout temps par des hommes d'État, par des esprits pratiques, par les souverains danois eux-mêmes. En 1810, le roi Frédéric VI, s'étant mis sur les rangs pour obtenir la succession au trône de Suède, écrivait dans une lettre autographe à Charles XIII: « Considérant les circonstances critiques dans lesquelles se trouvent « les États du Nord et surtout le royaume que Votre Majesté vient de « sauver par sa sagesse et ses soins paternels, je m'adresse à elle avec la « franchise qui appartient à mon caractère, et avec la confiance que « m'inspire notre commune origine, pour lui faire connaître que je ne « trouve d'autre moyen de salut contre les dangers qui menacent les « nations que nous gouvernons que dans l'union la plus étroite entre « elles. Je me flatte que Votre Majesté partage cette conviction. Vous « connaissez, Sire, trop bien l'histoire du Nord pour ne pas être con- « vaincu que ce manque d'union entre des peuples qui ont la même « origine, la même religion, la même langue et les mêmes mœurs, est la « cause de leurs malheurs et de leur faiblesse. Je n'ai pas besoin d'as- « surer Votre Majesté qu'elle rendrait son nom immortel et que les « générations à venir béniraient sa mémoire, si elle saisissait cette « occasion qui peut-être ne se présentera plus de faire cesser la discorde

« qui existe entre des peuples frères. » — Le duc d'Augustenbourg, qui désirait également être élu prince royal, écrivait au roi Charles XIII, le 23 juillet 1810, en retirant sa candidature : « J'ap-« prends que la grande et bienfaisante idée d'une union entre les trois « royaumes du Nord est mise en avant; que la cour danoise s'est déjà « adressée à Votre Majesté à cet effet, et que ce plan est approuvé et « soutenu par l'empereur Napoléon Ier. » — Enfin, Charles XIII lui-même, à la fin du dernier siècle, alors qu'il n'était encore que régent, écrivait au prince royal de Danemark, depuis Frédéric VI : « Les « intérêts de la Suède et du Danemark sont les mêmes; des circon-« stances secondaires ont aveuglé ces deux États sur leurs véritables « avantages et sur la conservation de leur existence. Il est temps de « mettre fin à ce malheureux état de choses et d'établir entre ces trois « royaumes une union aussi étroite qu'indissoluble, afin que leur amitié « les rende redoutables aux plans ambitieux de leurs voisins, qui « cherchent à les séparer et à les rendre victimes de l'isolement et de « la discorde, que la nature même semble leur défendre. »

La situation du Danemark a rendu plus impérieuse la solution de la question dans le sens de l'union scandinave. Le souverain actuel, Frédéric VII, depuis son avénement au trône, n'a cessé de donner à son pays la preuve qu'il est animé des intentions les plus patriotiques. N'ayant ni enfants ni proches parents, il a reporté sur sa patrie toute sa sollicitude. Nous l'avons déjà dit, il est Danois de cœur; il est populaire parmi les masses. Il comprend d'où vient le danger pour son pays; il voit le Danemark menacé de trois côtés à la fois; par la Russie, qui aspire à s'ouvrir le passage de l'Océan, dont le gouvernement danois tient les clés; par la Prusse, qui, malgré le Zollverein, étouffe dans ses limites continentales, et qui voudrait à tout prix devenir une puissance maritime; par l'Allemagne tout entière, dont la politique consiste à absorber le plus d'États possible dans la Confédération germanique. Contre cette menace, Frédéric VII sent bien qu'il n'y a pas d'autre moyen de salut que la réunion des trois peuples scandinaves en un seul État, et il est certain que, dans son esprit, un prince suédois offrirait le plus de garanties à l'indépendance et au bien-être du peuple danois. Mais le roi est loin de pouvoir agir selon les vœux de sa conscience. Il est forcé de compter non-seulement avec

les intérêts contradictoires des puissances voisines, avec les dispositions des traités diplomatiques ; mais encore avec ceux de ses propres citoyens qui appartiennent à la haute bureaucratie. Chez ceux-ci l'intérêt personnel passe avant le salut du pays. En admettant la réunion des trois peuples scandinaves sous un seul sceptre, une des deux cours souveraines dans le Nord disparaîtrait et se fondrait dans l'autre. Une cour de moins ! Mais que deviendrait cette phalange de ministres, de grands et petits dignitaires, chambellans, gentilshommes de la chambre, conseillers? que deviendrait toute cette cohue de courtisans et de fonctionnaires qui ne vivent que du reflet de la majesté royale? Mieux vaut encore pour ce monde formaliste et parasite frayer sous main avec les cabinets d'Allemagne, entretenir de sourdes connivences avec les chancelleries de Saint-Pétersbourg. Quels que soient les dangers auxquels le pays peut être exposé dans l'avenir, il est certain que la masse de la bureaucratie danoise ne cédera qu'au cas de force majeure ; lui demander des sacrifices, ce serait exiger d'elle un suicide. L'histoire prouve que les castes privilégiées se dépouillent rarement elles-mêmes.

LXIV

Toutefois la pression des événements est, dans ces derniers temps, devenue si intense que, parmi les hommes les plus intéressés au maintien du *statu quo* en Danemark, il s'est élevé une voix en faveur de l'Union. Dans les premiers jours de l'année 1857 a paru une brochure portant ce titre : LE SCANDINAVISME PRATIQUE. C'est une véritable profession de foi. L'auteur du mémoire est le baron Blixen-Pinecke, sujet de Suède et de Danemark, propriétaire de terres considérables dans les deux royaumes, et marié à la princesse Augusta de Hesse, belle-sœur du prince de Glucksbourg, que le protocole de Londres a désigné comme successeur au trône de Danemark, à l'extinction de la maison d'Oldenbourg. Le baron Blixen est, en conséquence, *par droit de protocole*, le beau-frère du futur roi de Danemark. Il est peu probable qu'il ait agité publiquement une question aussi grave sans s'être assuré d'avance de l'approbation de la famille dont il fait partie. Les paroles du beau-frère du prince héréditaire méritent

donc d'être pesées. On dirait qu'il y a dans le manifeste une renonciation volontaire de la famille Glucksbourg aux droits que lui a conférés le protocole de Londres :

« Le scandinavisme, dit le baron Blixen, se révéla, il y a environ cent cinquante ans, comme une question tantôt littéraire, tantôt scientifique. Il y a quinze ans, il affecta des tendances purement scientifiques; aujourd'hui il apparaît sous la forme d'une idée politique concrète. Ses partisans, qui s'agitaient jusqu'ici dans la sphère des intérêts intellectuels, poursuivent maintenant une union politique entre les trois royaumes du Nord. Le scandinavisme, porté jusqu'à présent sur les flots de la théorie, prend désormais pied sur le terrain de l'application pratique. »

« Il faut avouer, continue toujours le baron Blixen, que les hommes du parti scandinave n'appartiennent pas à des masses ignorantes ou révolutionnaires, mais bien à un classe intelligente et qui possède une connaissance approfondie de l'histoire du Nord. Ils connaissent les graves difficultés contre lesquelles la reine Marguerite eut à combattre lors de l'Union de Calmar, difficultés compliquées de troubles, que suscitait à chaque instant une noblesse puissante et indisciplinée. Mais la reine Marguerite n'invoquait que le principe de la légitimité; les Scandinaves modernes s'appuient sur les vœux et sur les intérêts des peuples.

« Je ne veux nullement nier l'éminente utilité qu'il y aurait à ériger dans le Nord un État puissant sous un seul souverain; je ne partage pas l'opinion des gens qui soutiennent que l'Europe serait contraire à cette combinaison; je crois que les trois royaumes pourraient conserver leurs lois et leurs institutions, sauf quelques modifications nécessaires.

« Grâce à l'opinion en vigueur en Suède et en Norwége, on n'y consentirait jamais à une union avec le Danemark, si les relations entre ce royaume et le Holstein-Lauenbourg, État faisant partie de la Confédération germanique, n'étaient modifiées à l'instar de celles qui lient le grand-duché de Luxembourg à la couronne des Pays-Bas. L'accession du Danemark comme troisième État de la Confédération scandinave devrait être basée sur le pacte conclu le 6 août 1815 entre la Suède et la Norwége. Il existe pourtant certains articles auxquels, dans l'intérêt

de l'union éventuelle, je voudrais donner quelque extension : ce sont ceux qui touchent aux relations commerciales, à l'unité de monnaie, de poids et de mesures.

« Il en résulte que, sur les points capitaux, je suis parfaitement d'accord avec les partisans du scandinavisme, et je ne crains nullement que le Danemark perde sa nationalité en s'unissant à la Suède et à la Norwége. »

Jusqu'ici le baron Blixen ne fait que reproduire les idées généralement admises sur l'importance, pour l'avenir du Nord, de l'union des trois royaumes. Divisée, la race scandinave ne peut espérer de résister longtemps aux éléments russe et germanique qui la menacent à l'Est et au Midi. Groupée en une confédération de sept millions d'âmes, elle peut acquérir la force nécessaire pour repousser les attaques auxquelles elle sera toujours en butte. Voyons maintenant en vertu de quels procédés l'allié de la famille de Glucksbourg propose la réalisation de son projet.

« Les deux Royaumes-Unis et le Danemark, poursuit le baron Blixen, ont leurs lois de succession distinctes et particulières, la première date du 26 septembre 1810, la deuxième a été réglée le 31 juillet 1853; la première reconnaît comme héritiers des Royaumes-Unis les membres de la famille régnante suéco-norwégienne; la seconde désigne le prince Chrétien de Glucksbourg et ses descendants issus de son mariage avec la princesse Louise de Hesse, comme successeurs au trône de Danemark après l'extinction de la maison d'Oldenbourg. Au cas où les familles précitées viendraient à s'éteindre, les trois royaumes scandinaves ont le droit de pourvoir au trône par la voie d'élection. Il serait donc prématuré, au point de vue de la légitimité, de poser maintenant la question de l'union des trois royaumes sous un seul souverain, à moins que le problème ne vînt du dehors, et cela d'une manière si péremptoire, que les trois gouvernements et les trois peuples fussent obligés de s'y conformer. Alors le nouvel ordre de choses devrait être légalisé par une renonciation préalable des droits de l'une des parties, et par une indemnité convenable accordée aux renonçants.

« Je ne veux en aucune façon décider laquelle des deux maisons devrait, en pareille occurrence, céder la place à l'autre; mais je crois qu'on ferait bien de remettre toute la comparaison entre le prince

Charles de Suède avec le prince Chrétien de Gucksbourg jusqu'à l'époque où l'affaire serait portée devant le tribunal de l'Europe.

« Certaines opinions affirment qu'il vaut mieux attendre qu'une initiative venant du dehors amène une solution définitive de la question. On peut également soutenir ou combattre cette thèse, qui d'ailleurs convient parfaitement au caractère pacifique des habitants du Nord, et particulièrement à celui des Danois. Pour ma part, je pense qu'il existe une voie facile, légale, et qui, sans commotion, sans révolution, réaliserait l'idée scandinave. Cette voie, c'est l'adoption réciproque des maisons royales danoise et suéco-norwégienne, de façon que celle qui survivrait à l'autre héritât des trois couronnes. Que les deux souverains et les assemblées nationales des trois royaumes conviennent d'une pareille adoption, en se réservant même de recourir à un arrangement à l'amiable, au cas où, avant la vacance d'un des trônes, l'union scandinave deviendrait un vœu européen; que les puissances sanctionnent cette convention librement conclue entre les deux monarques et leurs peuples, et l'on aura fait un pas immense sans éveiller ni mécontentement ni haines. »

Telles sont les idées qu'émet, et la solution que propose le beau-frère du prince héréditaire de Danemark. La vérité plus forte que les intérêts de famille du baron Blixen l'amène à déclarer publiquement que l'état de séparation dans lequel vivent les peuples scandinaves est hostile à leur bien-être, à leur force, au progrès de leur civilisation, à l'équilibre européen sagement entendu, à tous les principes en un mot de logique et de justice. La solution du noble auteur résout-elle la difficulté?... Nullement. Le pacte synallagmatique entre les deux maisons de Suède et de Danemark est une chimère. Comment admettre qu'un bon accord, que des relations intimes puissent s'établir entre deux familles représentant des principes si opposés, l'une liée par les liens du sang à la famille Holstein-Gottorp de Russie, et qui manifeste hautement ses sympathies moscovites et ses tendances inconstitutionnelles; l'autre qui, après avoir rompu toute intimité avec la cour de Saint-Pétersbourg, s'est ralliée à la politique des puissances occidentales, et a franchement arboré le drapeau des idées libérales et civilisatrices de notre siècle? L'union scandinave, par ce moyen, n'aboutirait jamais. Rien au monde ne ferait adopter en Suède et en Norwége, même

comme souverains éventuels, des princes allemands ostensiblement inféodés à la volonté des tsars. Les Suédois connaissent l'histoire; ils sont, ainsi que les Norwégiens, trop jaloux de leur indépendance pour accepter des chaînes russes, même parées de couleurs scandinaves et dissimulées sous les nuages d'un lointain avenir. Les Danois qui, eux, glissent déjà sur la pente où disparaîtra un jour leur nationalité s'ils ne se réveillent à temps, les Danois seuls peuvent être forcés de subir leur destinée.

L'union scandinave est de la plus haute importance pour la liberté et pour les intérêts de l'Europe; elle est appelée à créer dans le Nord un État assez puissant pour résister aux envahissements de la Russie; mais l'union scandinave avec le prince de Glucksbourg en tête atteindrait un but diamétralement opposé : elle créerait à la Russie un vassal commandant à sept millions de sujets.

La brochure du baron Blixen, adversaire-né du scandinavisme, est remarquable en ce qu'elle prouve à quel point les tendances unitaires se sont propagées dans les trois royaumes du Nord; elle prouve que le temps approche où, à défaut de transactions diplomatiques, la force même des choses réalisera les vœux des populations scandinaves; elle démontre enfin implicitement que si un changement dans la constitution des trois États est inévitable, il doit s'opérer en faveur du parti qui marche avec la civilisation.

LXV

La brochure du baron Blixen a eu en Suède un grand retentissement. Un autre mémoire sur la question scandinave, sorti de l'imprimerie royale de Stockholm, a été publié comme une réponse aux idées émises par le beau-frère du prince de Glucksbourg. Le mémoire ne porte pas de nom d'auteur; mais il trahit une main jeune et peut-être chère au roi Oscar. Après avoir passé en revue l'histoire du scandinavisme, son développement, l'urgence d'une solution pratique, l'écrivain aborde les unes après les autres les objections que soulèvent ses adversaires et les réduit à néant avec une grande vigueur de raisonnement et une remarquable lucidité d'argumentation. L'utilité de l'union au point de

vue de la défense commune est bien démontrée. Les avantages qu'en retirerait le Danemark sont patents. Quant à ceux qui reviendraient à la Suède, l'auteur les fait ressortir non moins vivement. Il apostrophe en ces termes le quiétisme de ses compatriotes :

« Et depuis quand date donc cette sécurité absolue de la Péninsule scandinave, quelle est l'heureuse époque qui l'a rendue inattaquable? Est-ce la prise de Bomarsund ou le traité d'alliance du 21 novembre 1855? Croit-on par hasard que le congrès de Paris ait tout à coup mis fin aux plans de la Russie, poursuivis depuis cent cinquante ans par sa diplomatie avec tant de persévérance, avec une telle habileté ? Tout au contraire. Ceux qui connaissent la situation actuelle de cette Péninsule soi-disant inattaquable, savent aussi que jamais on n'a eu plus de raisons de se méfier du lendemain. Le conflit n'a amené aucun résultat; le congrès n'a pas pu inspirer une confiance aveugle dans l'avenir. Faut-il rappeler que, dans ce moment même, la Russie, en remplacement de Bomarsund, fait construire sous nos yeux de nouveaux établissements fortifiés, et que sa main pèse toujours lourdement sur l'épaule de la Suède. Or, aussi bien que le Danemark doit chercher son appui et sa force dans son union avec nous autres Suédois, autant il est de notre intérêt de nous voir unis au Danemark. Pour que les dangers qui nous menacent deviennent imminents, il ne faut pas aller jusqu'à s'imaginer le pays danois transformé en un camp russe, ou bien Copenhague en une forteresse de la Confédération germanique ; il suffit d'y voir la possibilité d'un gouvernement antinational, liant les mains de la population, paralysant les sympathies du peuple danois, et nous isolant par l'effet de cette inaction, qui alors nous deviendrait plus dangereuse même que ne nous serait utile au besoin son concours réel. »

La brochure prouve ensuite que, seule, une alliance entre les deux gouvernements ne saurait en aucune manière produire des résultats : qu'il n'y a qu'une fusion qui puisse en amener de sérieux :

« L'union scandinave est une œuvre nationale, l'achèvement d'un édifice élevé par les peuples, et dont l'avenir est basé sur des convictions profondes, mûries au fond du cœur des trois nations qui ont reconnu qu'elles n'en formaient qu'une seule. Une alliance, au contraire, n'est qu'un pacte dynastique, conclu entre deux maisons

régnantes, et garanti par le caractère de certaines individualités. L'union a besoin des siècles pour se réaliser, mais une fois faite, elle saura braver les temps; une alliance se fait sans retard et sans peine, mais conclue aujourd'hui elle peut être défaite demain. L'œuvre des nationalités est plus difficile à dissoudre que les arrangements de la diplomatie. D'ailleurs, et ce n'est point là un mystère, la stabilité d'une alliance entre les royaumes scandinaves nous paraîtra très-précaire le jour du décès du roi Frédéric VII. »

A quelles conditions l'auteur anonyme soumet-il la réalisation de l'idée scandinave? D'abord, suivant lui, les trois royaumes doivent conserver chacun leur indépendance individuelle; ils ne doivent être associés que pour les choses qui demandent une action commune, comme la guerre, les relations diplomatiques, etc. Il propose de faire siéger la représentation du pays soit à Gothembourg qui deviendrait ainsi une métropole fédérative, soit à tour de rôle dans chacune des trois capitales du Nord. Quant au Helstat danois, la Suède et la Norwége, plutôt que d'accepter le Danemark avec son organisation politique actuelle, renonceraient à jamais à l'idée de l'union scandinave.

L'opinion essentielle du grand parti international, c'est que la frontière scandinave doit être fixée au cours de l'Eider. Ce dernier point est d'une importance capitale. A l'idée de l'annexion définitive du Sleswig au Danemark, l'Allemagne soulèvera une tempête de récriminations. De leur côté, les Scandinaves ne consentiront jamais à se dessaisir de ce territoire en litige. De quel côté est la justice? L'auteur anonyme n'admet pas qu'il puisse y avoir à ce sujet l'ombre d'un doute. Le partage du Sleswig indiqué par la petite rivière de Kongeaen, et l'abandon à l'Allemagne de la partie méridionale du duché, ainsi que l'avaient proposé en 1848 quelques patriotes danois pour en finir une bonne fois avec la Confédération germanique, lui paraissent une solution inadmissible. Pour appuyer son opinion, il remonte aux époques les plus reculées de l'histoire de ces pays.

« Les habitants primitifs du Sleswig furent, dit-il, des Frisons, des Angles, et nullement des Saxons. Pendant plusieurs siècles, le pays a porté le nom de Jutland méridional. C'est à Hoddeby, ville du Sleswig, que l'apôtre du Nord, Ansgaire, prêcha pour la première fois le christianisme aux Suédois. Le traité conclu en 811 entre Hemming,

roi de Jutland, et Charlemagne, fixe à l'Eider la limite définitive entre les Allemands et les Danois. Jusqu'au quatorzième siècle tout le Jutland méridional est scandinave. C'est alors seulement que les comtes de Holstein profitent des guerres entre la Suède et le Danemark pour empiéter sur le Sleswig et pour extorquer aux souverains de Copenhague l'investiture de certains fiefs dans ce duché. En 1460, le roi Chrétien Ier, à la suite d'un coup de main des seigneurs allemands établis dans les duchés, se laissa arracher la déclaration que le Sleswig et le Holstein resteraient désormais unis et inséparables. Mais, en 1715, cet acte fut anéanti. A la mort de Charles XII, Frédéric IV reconquit la partie ducale du Sleswig et l'incorpora définitivement au royaume de Danemark. Ses possessions lui furent garanties, en 1720, par la France et l'Angleterre, et plus tard par la Russie. Les États des duchés prêtèrent serment au roi de Danemark, leur seul maître et souverain. »

Tels sont les témoignages de l'histoire. Si maintenant l'Allemagne prétend qu'en dehors des droits historiques, il existe dans le Sleswig une nationalité allemande qui possède ses droits naturels, et que le pays devrait être partagé selon la position ethnographique des races, l'auteur anonyme, tout en protestant de son respect pour le droit des nationalités, met en avant le principe incontestable que ce système d'assigner *à priori* et sans recherche à toute fraction d'une nationalité étrangère et envahissante les mêmes droits politiques que ceux de la nationalité indigène, revient à donner à une minorité séparatiste le pouvoir d'opprimer l'ensemble de la population. Il est vrai que, grâce à la provenance germanique des souverains danois, depuis 1720 jusqu'en 1848, les employés et la noblesse allemande du Sleswig ont eu pleine liberté de germaniser ce pays. Ils ont usé et abusé de cette faculté; mais, après tout, on ne saurait dire que le Sleswig soit tout à fait allemand, même dans sa partie Sud. De 350,000 habitants que le Sleswig contenait en 1847, 130,000 parlaient le pur danois, 70,000 un dialecte danois inférieur aux dialectes scandinaves, 25,000 le frison qui n'est ni l'allemand ni le danois, et 125,000 un allemand plus corrompu encore que le bas-allemand du Holstein. Il est facile de voir comment s'est faite cette prétendue nationalité allemande aux environs de Slien et au Nord de ce golfe, où les vieillards ne parlent que le danois, tandis que la jeunesse a de la

peine à le comprendre. Les vrais Allemands se réduisent à quelques milliers d'individus qui habitent surtout les villes et qui constituent une coterie de haute volée, — coterie tracassière, criarde, qui, grâce à sa position sociale, est seule en jouissance de la parole.

Il résulte de tout cela qu'en considération des droits réels du Danemark, ceux des nationalités établies sur le territoire des duchés, ainsi qu'au point de vue des convenances stratégiques du nouvel État scandinave, la rivière d'Eider est la seule frontière que puissent admettre les négociateurs du futur congrès européen. Le Sleswig une fois rendu au Danemark, les duchés de Holstein et de Lauenbourg ne tentent guère les partisans de l'idée scandinave. Qu'on en fasse, comme nous l'avons dit, un État indépendant qui servira à indemniser la maison de Glucksbourg, c'est le seul parti raisonnable qu'on puisse prendre. Les trois royaumes du Nord ne sauraient se tenir assez loin de la Diète de Francfort.

La question de l'unité de dynastie est celle que l'auteur traite avec le plus de réserve. Il se contente de signaler les dangers de la loi de succession établie par le protocole de Londres. En admettant l'extinction sans postérité des trois membres de la famille de Glucksbourg, la couronne de Danemark, nous l'avons déjà dit, revient de droit à la maison de Holstein-Gottorp régnante actuellement en Russie. Si cette éventualité paraît dangereuse aux Danois, si d'ailleurs l'héritier désigné ne leur paraît pas présenter des garanties suffisantes pour l'indépendance et la force de leur patrie,—c'est à eux qu'appartient l'initiative d'un grand acte national. Le rôle de la Suède consiste à approuver, à accepter ce que le Danemark aura décidé.

LXVI

Ainsi l'idée scandinave, que nous avons vue à ses débuts rêvée par les poëtes du pays, acceptée ensuite comme un pieux désir par la jeunesse universitaire, a fini par pénétrer au sein des familles souveraines des trois royaumes du Nord. Bientôt la question a pris en Europe la place qu'elle devait occuper. Pendant longtemps les organes de la publicité allemande avaient fait la sourde oreille au mouvement scandinave; ils

le combattaient par la conspiration du silence et se contentaient de consacrer de longues colonnes sur la tyrannie qu'on exerçait dans les duchés à l'égard de la grande patrie allemande. Le débat n'a eu de grandes proportions que lorsque la question eût été discutée en France.

Plusieurs journaux français, s'appuyant sur les faits, développèrent la théorie du scandinavisme et arborèrent franchement le drapeau de l'union des trois États en un seul corps de nation. La polémique s'engagea alors. Les hommes officiels du gouvernement danois qui, pour les motifs exposés plus haut, faisaient une opiniâtre résistance et traitaient l'idée scandinave de folle chimère, d'invention d'idéologue, d'opinion indigne d'un sérieux examen, jugèrent opportun de renoncer à leur attitude dédaigneuse et de se défendre devant le tribunal de l'opinion publique. Le 20 février 1857, M. de Scheele, président du conseil des ministres à Copenhague, adressa aux représentants danois une circulaire devenue fameuse.

Le chef du cabinet de Copenhague commençait par constater que, tandis que l'Europe entière s'abandonnait aux espérances d'une paix durable, le Danemark seul, qui, dans le grand conflit oriental, n'avait pas brûlé une amorce, se voyait en butte aux attaques des cabinets de Vienne et de Berlin au dehors et aux agitations du parti scandinave à l'intérieur. Le fait avancé par M. Scheele était exact; mais s'il était fâcheux, il était inévitable. Comme Danois indépendant, M. le président du conseil pouvait trouver dangereux que la Confédération germanique s'ingérât dans les affaires de son pays; mais sa qualité de ministre holsteinois lui imposait en même temps le devoir de coopérer de toutes ses forces à la grandeur de la Confédération, dût la perte du Danemark se trouver au bout. Concilier, servir à la fois deux maîtres jaloux l'un de l'autre, est une solution qui, dans tous les temps, n'a jamais amené que de tristes résultats.

Toutefois, ce n'était pas à l'endroit de la Prusse et de l'Autriche que les préoccupations de M. Scheele étaient les plus vives; le parti scandinave, bien que ses projets ne fussent que *poétiques*, et comme tels peu *dangereux*, *impossibles à réaliser*, éveillait avant tout ses inquiétudes.

En vérité, s'il en est ainsi, on ne conçoit pas qu'un président du conseil des ministres en ait appelé à l'Europe entière pour le voir entrer

en lice contre les chimères de quelques étudiants rêveurs et plongés dans le délire d'une fantasmagorie poétique. Ne valait-il pas mieux laisser la jeunesse à ses innocents rêves, qui, en définitive, se traduisent en études sérieuses de l'histoire et des antiquités scandinaves? Fallait-il absolument l'intervention des puissances étrangères pour souffler sur les illusions unitaires de l'Université de Copenhague?

Eh bien, non! M. Scheele savait parfaitement ce qu'il faisait en s'adressant à l'Europe.

Le terrain de la question scandinave commence à brûler. Ce qu'on avait pris jusqu'ici pour des feux follets sont les premiers indices d'un vaste incendie qui menace d'éclater si on ne le prévient pas à temps. M. de Scheele a agi en ministre prudent, en homme d'État perspicace. Il apprécie dans son for intérieur la gravité de la question scandinave; il la considère comme un mal, et il ne fait en cela que son devoir de ministre holsteinois; mais il croit que, pour guérir ce mal, il suffit de le nier, ou du moins d'en atténuer la portée.

C'est là un symptôme assez commun chez les malades incurables.

Mais, à mesure que la circulaire avance dans sa réfutation, les faits se précisent davantage. Ce qui n'était tantôt qu'une chimère devient quelques lignes plus bas le vœu d'une minorité égarée, vœu préjudiciable aux intérêts des peuples du Nord, subversif de la Constitution danoise, également hostile aux *deux dynasties florissantes* à Stockholm et à Copenhague.

Si M. de Scheele avait écrit une nouvelle circulaire, l'Europe serait convaincue que le scandinavisme est la religion politique de la majeure partie de la population du Nord. Malheureusement M. de Scheele n'est plus au pouvoir; il est tombé en poussant le suprême cri d'alarme, mais il a rendu à l'idée scandinave le grand service de la dégager des limites des royaumes du Nord, de la faire entrer dans la région officielle, et de l'élever à la hauteur d'une question politique européenne. M. de Scheele, sans y mettre aucune intention, a bien mérité du scandinavisme; c'est lui qui lui a donné en quelque sorte, son extrait de naissance.

LXVII

Comment l'idée scandinave se réalisera-t-elle? Sur quels appuis peut-elle compter à l'étranger?

Une unité politique extérieure revêtant trois constitutions distinctes est, suivant nous, un but chimérique à poursuivre. En effet, l'unité politique, au point de vue des relations extérieures, entraîne une seule diplomatie : autrement il pourrait arriver qu'un envoyé vînt dire, au nom de son roi, à un souverain étranger exactement le contraire de ce que vient de lui annoncer un autre ministre au nom du même monarque. Quand même les intérêts politiques des trois États ne seraient pas contradictoires, leurs intérêts économiques pourraient être rivaux, et alors la diplomatie serait ou impuissante à les régler, ou forcée de trahir les uns au profit des autres. L'unité de diplomatie amène l'unité d'armée et de marine, dussent les armées être exposées à obéir à des conseils ou à des amirautés, qui feraient marcher l'une et qui feraient rester l'autre. Qu'arriverait-il le jour où, le roi faisant marcher l'armée suédoise, le parlement danois refuserait de lever la sienne, et où le Sthorthing norwégien, animé de ses sentiments étroits, comme à l'ordinaire, déclarerait vouloir s'abstenir? L'unité de diplomatie, d'armée et de marine entraîne l'uniformité de finances, le même système d'impôts, d'administration, et ainsi de suite jusqu'à ce que toutes les fonctions de la vie politique se soient absorbées dans un seul et même ensemble.

Depuis quarante ans, la Suède et la Norwége ne marchent dans des conditions d'indépendance réciproque que parce qu'aucune crise n'est venue mettre leur régime à l'épreuve. Encore, l'histoire de cette période est-elle une série incessante de contrariétés, de méfiances, de luttes sourdes et âpres dans lesquelles s'use toute valeur intellectuelle et qui déshabituent l'esprit et le cœur des grandes pensées et des grands sentiments. Lors de la dernière guerre de l'Occident avec la Russie, le pays dont la Suède a eu le plus à se louer n'a certainement pas été la Norwége. Si les deux peuples veulent conserver leur indépendance et leur grandeur, il est indispensable qu'à l'avenir ils cessent de former deux

États séparés. La force n'existe que dans une fusion complète des trois États, qui laisserait à chacun d'eux son indépendance et ses libertés locales.

Entre les trois royaumes, la Suède est celui qui jouit de la plus grande considération; c'est celui qui est le plus peuplé, qui a le plus d'expérience des affaires européennes, le plus illustre passé, la force la plus grande. La Suède a sur le Danemark l'avantage d'une position géographique plus tranchée, plus nette; elle a sur la Norwége toute la supériorité que possède un État en pleine maturité sur un État entré à peine en adolescence et un peu trop emphatiquement fier des premiers pas qu'il a faits dans la carrière. Une autre considération milite en faveur de la Suède; elle possède dans Gothembourg la capitale du futur État, centrale quant aux trois États, occidentale quant à l'Europe. C'est là que devra se réunir le Parlement scandinave, là que devra résider le monarque, faisant face à l'Occident, tournant le dos à l'Orient.

La Suède, la Norwége et le Danemark, avec leurs 7 millions et demi d'hommes de la même race, vigoureux, vaillants, rudes au travail; avec leurs finances prospères, renferment les éléments d'une puissance territoriale solide, qui peut mettre en ligne 250,000 hommes, et les germes d'une puissance navale de premier ordre, grâce aux 60,000 marins excellents dont ils seraient à même de disposer. Séparément, aucun de ces États n'est complet. La Suède est plus militaire, la Norwége plus maritime, le Danemark plus lettré. Ensemble, ils réunissent les conditions d'une puissance sérieuse. C'est donc sur une puissance sérieuse qu'il faut compter s'ils sont constitués.

Les grandes monarchies européennes ne verraient pas toutes du même œil la fusion de la race scandinave. La Russie, forcée d'arrêter ses tendances envahissantes du côté de l'Orient, prépare à l'Europe un danger de la même nature du côté du Nord. Elle proteste, aujourd'hui qu'elle est vaincue, de sa modération; mais c'est l'avenir qu'il faut considérer.

Pour réaliser le but séculaire des héritiers de Pierre le Grand, cette puissance avait trois moyens d'action :

Au Midi, envahir et absorber la Turquie, afin de tenir dans ses mains, par le Bosphore et les Dardanelles, la Méditerranée;

A l'Ouest, jeter sur l'Europe centrale un vaste réseau d'influences, d'affinités et de solidarités; faire de l'Allemagne une vassale, se servir de la Pologne comme d'un bouclier contre l'Europe;

Au Nord, s'emparer peu à peu de la Suède et du Danemark, dominer en maître dans la Baltique, et ouvrir aux flottes russes, par le Sund, l'entrée de l'Océan.

Si cette vaste conception avait pu s'accomplir, l'Europe était perdue. De la mer Noire et de la Baltique, de Sébastopol et de Cronstadt, se seraient bientôt élancées des escadres dès longtemps préparées, qui auraient étreint le continent tout entier, tandis que les armées du tsar se seraient, par l'Allemagne, précipitées vers l'Occident.

Le péril a diminué en ce qu'il présentait de plus imminent. La paix de Paris, en neutralisant la mer Noire, a coupé le pont sur lequel la Russie espérait franchir l'espace entre Sébastopol et Constantinople; en réorganisant les Principautés danubiennes et en modifiant les frontières de la Bessarabie, elle fermera la porte par laquelle les Russes pouvaient envahir l'empire ottoman.

Du côté de l'Allemagne, la Russie a également perdu un terrain précieux. Les subites clartés de la question d'Orient ont éclairé, pour un grand nombre d'États germaniques, les périls que leur préparait la politique de Saint-Pétersbourg. Une rancune profonde sépare pour de longues années l'Autriche et la Russie; la cour de Vienne est devenue, par la force des choses, une barrière contre les envahissements des Russes, tant qu'on ne mettra pas au jour la nécessité de reconstituer la Pologne.

Mais, dans la Baltique, le danger subsiste encore. La Russie n'a presque rien perdu de ce côté. Le traité de Paris lui a enlevé ses fortifications des îles d'Aland; mais elle a Cronstadt, Sweaborg, Revel et leurs formidables chantiers, et voici qu'elle fait d'un des petits ports de la côte de Bothnie une ville forte, un port de guerre auquel, par une singularité caractéristique, elle donne le nom de Nicolaïeff.

La Russie, si ardente à la conquête du vieux monde, est d'avance et foncièrement ennemie du scandinavisme. On la verra soutenir et protéger soit les vanités et les jalousies de la Norwége, soit les haines de l'aristocratie et de la bureaucratie danoise. Elle empêchera la formation d'un État scandinave par tous les moyens possibles. Car,

après tout, elle ne saurait consentir à voir le Sund transformé en Bosphore et la Baltique en mer Noire, et à n'avoir plus d'autre port de commerce, d'autre arsenal extérieur que la seule Arkangel en face des glaces du pôle. Elle ne se résignera pas à voir sa puissance morale concentrée tout entière à Cronstadt, rivée à cet arsenal par la marine scandinave placée dans les passes de la Baltique.

En thèse générale, l'Angleterre voit une atteinte à son indépendance dans l'établissement de toute marine même secondaire. La fusion scandinave ne saurait à cet égard avoir ses sympathies ; plutôt que d'y aider, elle continuera à s'emparer de l'esprit des Norwégiens et à entretenir leurs jalousies et leurs méfiances contre la Suède. Toutefois, la politique du cabinet de Windsor se plie aux circonstances. Les hommes d'État de l'Angleterre trouvent que le scandinavisme n'est pas praticable; que la fin du siècle peut sans doute amener quelques complications qui le fassent surgir; mais qu'il faut laisser se produire ces complications et se garder d'y prêter un concours quelconque. Ils avisent de plus qu'il faut rechercher l'opinion des populations, et elle découvre que les Danois font opposition à l'idée; que sans doute ils y seraient plus favorables si l'intervention suéco-norwégienne avait été plus complète dans la guerre des duchés; mais que, dans l'état actuel des choses, peuples et nobles sont essentiellement conservateurs.

Telle est, pour le moment, l'opinion du cabinet britannique. Heureusement, il peut naître une complication quelconque qui le fasse de nouveau revenir à ses sentiments de 1856, alors qu'en haine de la Russie et de la Prusse, il n'était pas éloigné de prêter la main à l'union des peuples scandinaves sous la maison de Suède.

La Prusse, elle, n'aimerait pas à voir une puissance maîtresse de fermer ou d'ouvrir à son gré la Baltique, une puissance qui serait en état de donner à la Basse-Elbe une force défensive capable de déjouer ses espérances, une puissance enfin qui serait à un jour donné l'alliée de la France contre l'Allemagne. Mais si le Holstein était annexé d'une façon plus complète à l'Allemagne, la Prusse trouverait des ports qui lui manquent et qui offriraient de grands avantages pour son commerce et son industrie. Les intérêts de cette puissance la poussent donc à accepter l'union scandinave.

La France est le pays qui a le plus de raisons de désirer le dévelop-

pement des contrées du Nord. L'État scandinave, qui paralyserait les projets ambitieux de la Russie, n'inspire aucune crainte à la France. Éloigné de ses frontières, il ne peut jamais lui susciter de rivalité d'aucune espèce. Au contraire, il ne peut que lui être utile. La France, contrepoids naturel de la Russie en Europe, a besoin de voir son flanc renforcé par une puissance inébranlable.

La France, ses intérêts l'exigent, doit appuyer la question scandinave; mais il est une question accessoire qu'elle doit, par tous les moyens, s'appliquer à faire résoudre dans le sens de sa politique. C'est l'union des trois États sous la présidence de la maison régnante de Suède. L'alliance danoise est moins sûre pour nous aujourd'hui qu'elle ne l'était au temps du premier empire. La famille régnante va s'éteindre. On aperçoit en outre certaines éventualités qui pourraient nous engager à représenter l'utilité de quelques sacrifices. Ces sacrifices seraient difficilement accomplis par la maison d'Oldenbourg, et nous risquerions de nous trouver en opposition avec les souverains scandinaves et leurs proches parents de Saint-Pétersbourg. Tous ces inconvénients n'existent pas avec la maison de Suède. Elle s'est compromise avec nous dans la dernière guerre. Elle est nouvelle, et son ingratitude patente a dû creuser un abîme entre elle et les successeurs de l'empereur Alexandre Ier. Elle est française, et ses alliances n'ont eu jusqu'à présent rien d'hostile à la France.

D'autres considérations doivent déterminer la France à adopter cette politique. Si l'on s'en tenait à une confédération entre les trois pays, on risquerait de voir les Danois se ranger du côté des Russes, les Norwégiens du côté des Anglais, et tous les deux se ranger contre les Suédois fidèles et sympathiques à la France. Si bien qu'à quelque point de vue qu'on l'envisage, l'intérêt de la France est de provoquer, par tous les moyens possibles, la réunion des trois royaumes scandinaves sous l'influence dominante de la Suède. C'est là une des garanties essentielles de la sécurité de l'Europe; car, nous le répétons encore, la question qui s'agite sur les rives de la Baltique est la même que celle qui s'agitait dernièrement à Constantinople. La Baltique est l'Euxin du Nord; le Sund et les deux Belts en sont les Dardanelles; les États scandinaves en sont l'empire ottoman, et Cronstadt en est le Sébastopol.

LXVIII

Le terme de notre pérégrination approche. A mesure que ce moment s'avance, l'actualité perd un peu de son prestige ; on ne pense qu'à ces quelques jours qui nous séparent de la France ; on aborde chaque étape avec le secret désir de la quitter le plus tôt possible.

Le 28 septembre, à six heures du matin, nous quittons le port de Copenhague. Deux heures après, nous nous arrêtons devant les quais d'Elseneur. Ce qui frappe ici, c'est le mouvement de la navigation. Elseneur est un de ces points où s'arrêtent le plus de bâtiments du monde entier ; le Sund, le détroit où se croisent les pavillons de toutes les nations. A l'entrée de la ville s'élève le château de Croneborg. La pointe sur laquelle il dresse ses murs s'appelait anciennement Oereborg (Coin de l'oreille) ; c'est par là, en effet, qu'arrivaient au Danemark les nouvelles du monde. Croneborg possède des remparts, des canons et des soldats, le tout pour faire respecter le péage du Sund.

Au moment où nous écrivons, tout cet attirail guerrier n'a plus d'utilité. La dîme que le Danemark percevait sur les navires étrangers n'existe plus. Les États-Unis ont, les premiers, protesté contre cette permanente et séculaire atteinte portée par le gouvernement danois à la liberté des mers. Les droits de péage ont été rachetés au Danemark par les puissances intéressées, et abolis. C'était tout simple, et on ne comprend pas comment, pendant une si longue période, l'Europe a toléré ces droits abusifs, qui faisaient perdre au commerce tant de temps, qui exposaient les marchands à de si grands dangers. Tout navire étranger était forcé de stationner dans le Sund jusqu'à ce qu'on eût examiné ses papiers, vérifié sa cargaison, perçu le tribut sur lui. Or, en été, il arrivait parfois que deux cents bâtiments, placés les uns à la suite des autres, attendaient dans le Sund que les employés danois voulussent bien terminer les longues formalités qu'ils avaient à remplir.

Cet impôt oppressif n'était justifié par rien. Le commerce se demandait toujours quel service on lui rendait en échange des sacrifices et des embarras qu'on lui imposait. Le Danemark répondait qu'autrefois, lorsque des pirates infestaient les mers du Nord, il avait armé des

bâtiments de guerre afin de protéger la marine commerçante, et élevé, à l'extrémité du détroit, un phare destiné à éclairer la marche des navires. C'était donc une prime d'assurance contre les pirates du Moyen Age que payait le commerce du dix-neuvième siècle; car, pour ce qui était des bienfaits du phare, si l'Europe, pour chaque lumière de cette nature, exigeait un péage, la plus grande partie de ses marins devraient être transformés en collecteurs d'impôts.

Quoi qu'il en soit, le péage du Sund a fini par être supprimé. On a jugé convenable d'indemniser le Danemark; on a bien fait, en raison même de la faiblesse du petit État auquel on imposait le sacrifice d'une portion considérable de ses revenus. Le commerce maintenant peut jouir librement de la circulation, et la civilisation oubliera ce reste de féodalité qui est allé rejoindre dans le domaine d'un passé irrémissible les institutions vermoulues d'une époque qui n'a plus de raison d'être.

L'abolition du péage du Sund va faire perdre à Elseneur de son importance. La suppression seule du nombreux personnel attaché aux anciens bureaux de péage diminuera considérablement le chiffre de ses habitants. Peu de commerçants s'y arrêteront désormais. C'est tout au plus si la curiosité vagabonde du touriste l'amènera à visiter le vieux château, afin de jouir de l'admirable vue que l'on découvre de son sommet. Au loin, les murs de Copenhague, la masse agglomérée de ses édifices qui se découpe en fine bordure à l'horizon; les montagnes de Kustan que le soleil couchant détache de la mer en teintes purpurines; en face, la côte suédoise, d'un aspect plat et mélancolique, malgré les blanches maisons de la petite ville d'Helsingborg qui s'alignent en rangs serrés; enfin la mer étranglée par le détroit au pied de la forteresse, et s'échappant en deux larges nappes d'un côté par le Sund, de l'autre par le Cattégat.

L'histoire rattache peu de souvenirs à cet endroit si fameux dans les fastes du commerce. Toutefois, l'esprit porté à la rêverie ne peut s'empêcher de chercher du regard, sur l'esplanade du château d'Elseneur, la place où philosophait naguère Hamlet, prince de Danemark.

LXIX

D'Elseneur, la corvette fait route pour Kiel; elle double la pointe de

Sælande, et, par un temps propice, elle s'engage dans le Grand-Belt. La nuit, un grain éclate ; d'épaisses ténèbres envahissent l'horizon ; les feux des côtes disparaissent. Nous sommes forcés d'attendre les premières lueurs du jour pour nous remettre en route. A part l'état-major, peu de personnes s'aperçoivent de cette légère contrariété. Le lendemain, lorsque les passagers, sortis de leurs cabines, viennent aspirer une matinale bouffée d'air sur le pont, la corvette, depuis longtemps, s'est remise en marche et est en train de regagner le temps perdu. A une heure de l'après-midi, elle passe devant le château et le parc de Kiel, et s'arrête quelques instants après dans la rade de cette ville. Un steamer aux couleurs suédoises repose à l'ancre à côté de notre mouillage. Il vient d'amener le prince Oscar, qui va à Wiesbaden faire une visite à sa fiancée, la princesse Sophie de Nassau.

Kiel, une des principales villes du Holstein, compte environ 12,000 habitants. Sa position au bord de la Baltique et le voisinage de Hambourg lui impriment un mouvement de transit considérable. Elle sert de trait d'union entre l'Allemagne et les pays scandinaves, trait d'union bien entendu au point de vue commercial ; car, au point de vue politique, on aurait tort de lui appliquer ce nom, qui rappelle la conciliation. L'Université est peu florissante ; les professeurs qui se sentent un peu d'avenir vont chercher dans les grands centres de l'Allemagne une position plus avantageuse, un auditoire plus nombreux. En dehors du mouvement commercial, la ville présente peu d'animation ; elle reflète dans sa physionomie cette contrainte et ce malaise qui marquent toutes les agglomérations humaines en proie à un sourd antagonisme entre les habitants indigènes et la race dominante.

Le soir, tandis que notre corvette part pour faire le tour du Jutland en doublant la pointe Skagen et se rendre à l'embouchure de l'Elbe, à Gluckstadt, nous nous dirigeons vers l'embarcadère du chemin de fer. Le Prince Napoléon nous a invités à faire avec lui une excursion à Hambourg. Quatre places de coupé de chemin de fer sont bientôt prises, et nous nous trouvons enfin lancés sur l'élément solide, sur ces bonnes voies de communication dont nous ne nous sommes plus servis depuis le trajet de Paris au Havre. Cette fois, on sent qu'on a l'Europe entière à sa portée ; brumes, vents ou bourrasques ne pourraient plus nous empêcher de nous transporter à une heure déterminée au beau

milieu de Paris. Mais nous voulons que les mêmes passes du Havre par lesquelles nous nous sommes élancés vers les régions du Nord voient notre retour en France.

Nous saluons pour la dernière fois à Altona le drapeau scandinave. Ces couleurs nous rappelleront désormais des pays riches des souvenirs du passé, beaux à voir dans le développement de leur nature charmante, intéressants au point de vue des progrès scientifiques, de la prospérité, du caractère libre, fier et hospitalier de leurs habitants ; pays qu'on est heureux d'avoir vus et qu'on quitte en y laissant ces bonnes et douces relations qu'on rêve de retrouver avec plaisir dans la vie.

Grâce au strict incognito du Prince, nous jouissons à Hambourg des premiers moments de repos que nous ayons pris depuis notre départ. Nous en avions besoin, ne fût-ce que pour introduire un peu d'ordre dans la masse d'impressions qu'un voyage rapide avait entassées dans notre cerveau.

Hambourg est une des quatre heureuses villes d'Allemagne qui s'appartiennent à elles-mêmes ; on ne peut pas dire qu'elle soit libre, ce mot comportant l'exercice d'un ensemble de droits moraux et politiques auxquels la population exclusivement vouée au commerce ne semble pas attacher une assez grande importance. Du reste, il est probable que si les Hambourgeois voulaient s'occuper d'autre chose, si la ville devenait un centre de mouvement intellectuel ou politique, la Confédération germanique ne tarderait pas à y mettre bon ordre. L'antique cité de la Hanse n'a jamais affiché ces prétentions transcendantes ; elle ne demande en fait de liberté que celle de vendre et d'acheter. La physionomie de la ville se ressent de ces préoccupations toutes mercantiles. Le nouveau quartier, construit sur l'emplacement de l'ancien dévasté par un immense incendie, présente une série d'hôtels dont l'architecture est solide, mais vulgaire ; de pâtés de maisons où les constructeurs ont poursuivi avant tout les avantages de la location ; de boutiques splendides, et de sous-sols convertis en restaurants. Le vieux quartier est plus intéressant à voir. Ici on retrouve la ville telle que le Moyen Age l'a construite, avec ses ruelles étroites, ses maisons à façade étranglée, à pignon sur rue, à toits élevés serrés les uns contre les autres, toutes d'une apparence chétive, mais qui semblent cacher dans leur intérieur des trésors de curiosités gothiques.

Les environs de Hambourg tiennent sans contredit la première place parmi les sites les plus pittoresques de l'Allemagne. De somptueuses villas bordent la route le long de l'Elbe. Tout le luxe de ces négociants, riches à millions, qui passent leurs journées dans les comptoirs étroits et enfumés de la cité, s'y étale à l'aise. La partie opulente de la population travaille en ville; elle vit à la campagne, et tient à provoquer le plus flagrant contraste entre le siége de ses occupations et la demeure consacrée à ses joies de famille et à son repos.

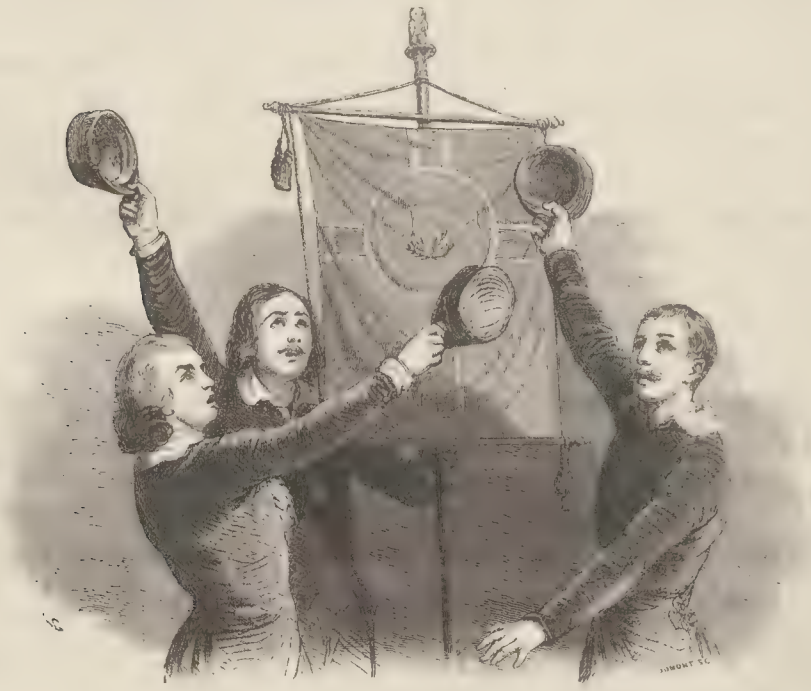
C'est à travers l'animation et la variété d'un pareil parc que nous franchissons la distance qui sépare Hambourg de Gluckstadt. Le 3 octobre au soir, nous nous retrouvons à bord de notre corvette. Le lendemain, à la pointe du jour, nous sortons des passes de l'Elbe, et nous voguons pour la dernière fois en pleine mer. En défilant le long d'Héligoland, qui fait surgir, comme par surprise, du fond de la mer ses hautes et roses falaises, nous rencontrons *le Cocyte*, qui a relâché à Mandal, en Norwége, et qui continue sa route pour Cuxhaven, afin d'y prendre du charbon. Nous lui donnons un dernier rendez-vous en France. Un vent s'élève au gré de notre impatience; avec son secours, nous longeons les côtes du Hanovre et de la Hollande.

Le 5 octobre, nous atterrissons sur les bancs à l'Est de l'Angleterre. Le 6, à une heure de l'après-midi, nous nous retrouvons enfin amarrés à ce même quai du Havre, d'où nous nous sommes élancés le 16 juin pour procéder à cette excursion dans laquelle nous avons parcouru 3,500 lieues en mer, et visité l'Écosse, l'Islande, le continent groënlandais, les Féroë, les Shetland, la Norwége, la Suède et le Danemark.

LXX

Et maintenant que les jours se sont écoulés depuis cette heure tant désirée du retour, quelles impressions nous restent de ce long et pénible voyage? Certes les plus vives ne sont pas celles que nous ont fait éprouver les aspects étranges et inattendus que la nature septentrionale a fait défiler sous nos yeux; ce ne sont pas non plus les impressions ressenties au contact des civilisations que nous avons visitées. Non, notre cœur se complaît au souvenir des mains amies que nous avons

serrées, des marques de sympathie que nous avons rencontrées, et dont l'écho nous arrive encore à travers l'espace. Mais ce qui surtout laissera chez nous des traces ineffaçables, c'est la familière et libre existence dont on jouissait à bord de *la Reine-Hortense;* tant le Prince Napoléon mettait de grâce et d'abandon dans ses relations avec toutes les personnes embarquées à bord. L'aimable cordialité du commandant de La Roncière contribuait aussi à cimenter l'union, que rendait encore plus facile la complaisance attentive des officiers de l'état-major. Quant à nos compagnons de voyage, ils ont laissé dans notre esprit le sentiment qu'on éprouve dans une soirée passée avec des gens au caractère élevé, à l'intelligence cultivée. Cette fraternité de quatre mois avec des hommes si distingués par l'esprit et par le cœur est une des plus douces choses qui aient pu remplir notre vie; elle marquera pour nous une époque dont nous craignons bien de ne plus retrouver le pendant. Il n'y a pas jusqu'à l'équipage qui ne tienne une large place dans nos souvenirs : nous nous rappelons toujours avec attendrissement ces braves matelots qui semblaient s'être associés par l'esprit à notre expédition, et qui mettaient leurs forces et leur dévouement comme quote-part dans nos recherches et dans nos travaux.



NOTICES SCIENTIFIQUES

COMMUNIQUÉES

PAR MM. LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION

NOTICES SCIENTIFIQUES

I

RELATION NAUTIQUE

La navigation dans les mers arctiques présente un caractère tout spécial. Soit que la rigueur du climat agisse sur l'esprit de l'homme de mer, soit qu'une plus grande solitude frappe l'imagination, soit enfin que les dangers s'y présentent plus fréquents et plus terribles, tout y prend un aspect plus imposant. Les difficultés de toute nature s'y multiplient en même temps que les moyens de les vaincre font plus souvent défaut.

Si le marin doit élever son esprit et son courage à la hauteur de ces grands spectacles et de ces grands dangers, il peut lui arriver aussi parfois de sentir sa faiblesse et son impuissance. C'est alors qu'il appartient au chef, dont l'énergie ne doit pas se démentir un instant, de soutenir le moral des hommes qui lui obéissent, et de maintenir parmi eux la confiance, l'entrain et l'activité sans lesquels ils ne sauraient conserver ni leur force ni leur santé, et seraient ainsi impropres à concourir au succès d'une expédition de la nature de celle que nous devions entreprendre.

Outre ces nécessités morales, les conditions dans lesquelles les bâtiments de l'expédition se trouvaient à leur départ de France réclamaient de plus grandes précautions matérielles. Presque aucune des dispositions habituelles pour la navigation dans les mers arctiques n'avait pu être prise, faute de temps. L'un des deux bâtiments, *la Reine-Hortense*, était en fer, et si la rapidité de sa marche pouvait présenter une compensation à certains défauts de qualités nautiques, sa navigation au milieu des glaces devenait, par la nature de sa coque, un péril de tous les instants, aucune des mesures préservatrices en usage pour la navigation des mers polaires n'ayant pu être introduite à bord.

Munie d'une voilure auxiliaire seulement, son salut, pour les grands espaces qu'elle avait à parcourir comme pour fréquenter des côtes inhospitalières, dépen-

dait de sa machine seule; et, cependant, aucune pièce de rechange pour cette machine n'avait pu être embarquée. Conduite par un mécanicien habile, aucune avarie ne lui est heureusement survenue pendant la campagne.

C'est en vue des chances d'événements de mer, si fréquents et si redoutables dans les parages qui devaient être parcourus, qu'un second bâtiment avait été adjoint à l'expédition. Mais le bâtiment qui fut désigné, *le Cocyte*, se trouvait être d'une marche très-inférieure à celle de *la Reine-Hortense*, et ce n'est que grâce à l'intelligence de son capitaine qu'il put coopérer au succès du voyage, sans cependant atteindre le but auquel il était destiné, celui d'être la conserve du principal bâtiment de l'expédition.

Les équipages n'étaient pas dans de meilleures conditions. Formés d'abord d'hommes de choix et anciens au service, une mesure générale de congédiement ordonné avant le départ dans tous les ports eut pour résultat de ne les composer presque exclusivement que d'hommes de nouvelle levée.

En fait d'approvisionnements spéciaux, il ne fut embarqué que du jus de citron et les effets réglementaires, dits « effets d'Islande »; c'est-à-dire, pour chaque homme, un habillement complet en toile cirée, de grosses bottes, des bas et des gants de laine, et quelques capotes en gros drap.

C'est dans ces conditions que l'expédition partit du Havre. le 16 juin 1856. Si les conditions matérielles du succès ne semblaient pas suffisamment assurées, tous, à bord des deux bâtiments, partaient animés d'une confiance entière, qui leur était inspirée par l'exemple entraînant du Prince qui dirigeait l'expédition, et chacun se promettait de seconder de tous ses efforts et de tout son dévouement un chef qu'un esprit aventureux et avide de science entraînait vers des dangers qu'il appréciait, mais dont il était déjà sûr de triompher.

L'itinéraire de l'expédition avait été sommairement tracé dans les instructions rédigées par le Ministre de la Marine, sauf les modifications que les circonstances pouvaient déterminer le Prince à y apporter. L'Islande était le premier point où devaient commencer nos explorations. En partant du Havre, trois routes y conduisent : celle qui passe à l'Ouest de l'Irlande, celle qui passe par le canal Saint-Georges, celle enfin qui passe par la côte Est de l'Angleterre. La plus courte est celle du canal Saint-Georges; mais, pour un bâtiment à voiles, la plus sûre est peut-être celle qui prend à l'Ouest de l'Irlande. Une fois hors de la Manche, il est dégagé de toute terre et peut aller atterrir directement sur l'Islande, en prenant son point de départ soit aux Sorlingues, soit à un des caps Sud-Ouest de l'Irlande. Il rectifiera peut-être sa position sur le Rockol. A partir des Sorlingues, les courants ne le gêneront plus, et si, par cette route, il est toujours exposé aux grosses mers de l'Atlantique, il a du moins ses coudées franches, et n'a d'autres précautions générales à prendre que de passer à une distance raisonnable des côtes d'Irlande pour le cas d'un coup de vent d'Ouest. Il a aussi l'avantage de rencontrer beaucoup moins de bâtiments, et d'éviter ainsi les chances fréquentes d'abordages la nuit.

Toutefois, les bâtiments à voiles qui partent d'un port à l'Est du Havre ne doivent généralement tenter de prendre cette direction que s'ils appareillent avec un vent d'Est fait.

Avec un bâtiment à vapeur, le passage par l'Est de l'Angleterre est préférable. La navigation sur les côtes Est de la Grande-Bretagne, si bien éclairées aujourd'hui, offre suffisamment de points de relâche, et les coups de vent d'Est y sont moins fréquents que ne le sont les coups de vent d'Ouest sur les côtes d'Irlande. Comme il est généralement avantageux pour un vapeur de passer au milieu des

terres et même des bancs, c'est-à-dire là où il y a moins de mer, cette route offre cet avantage plus que toute autre. La lame dans la mer du Nord, il est vrai, est courte et dure, à cause du peu de profondeur de l'eau; mais cet inconvénient se fait moins sentir sur un bâtiment à vapeur que sur un bâtiment à voiles; il en est de même des courants, qu'il importe de bien connaître sur cette côte.

Quant au passage par le canal Saint-Georges, il est généralement moins fréquenté.

L'expédition n'avait pas à choisir entre ces trois routes; elle était obligée de prendre celle par l'Est de l'Angleterre, dans le but de toucher à Peterhead, pour y embarquer à bord de chaque bâtiment un maître de glace (*ice-master*), dont les services avaient été engagés à l'avance.

La navigation sur les côtes de France, d'Angleterre et d'Écosse, ne présenta aucune particularité nautique. *La Reine-Hortense* toucha successivement à Tynemouth, à Édimbourg, à Peterhead, à Cromarty et à Thurso. *Le Cocyte*, moins rapide, ne toucha qu'à Édimbourg et à Peterhead, d'où il fit route directement pour l'Islande. En quittant Thurso, dernier point de relâche sur la côte d'Écosse, *la Reine-Hortense* mit le cap directement sur le promontoire de Portland, qui forme la pointe la plus Sud de l'Islande. Assaillis au départ par un coup de vent d'O-N-O, la fatigue que la mer produisait sur le bâtiment força à gouverner un peu sous le vent de la route, afin de ne pas prendre trop de l'avant ces énormes lames de l'océan Atlantique qui deviennent de plus en plus monstrueuses à mesure qu'on s'approche des côtes inhospitalières de l'Islande.

La route que suivait le bâtiment devait nous faire passer à trente lieues environ à l'Ouest des îles Féroë; mais, le lendemain soir de notre départ, dans une éclaircie, nous eûmes connaissance de Suderoë, l'une d'elles, à quinze lieues environ sous le vent. Le bâtiment avait donc éprouvé une dérive considérable. Cette différence dans le point ne pouvait être attribuée aux courants pour un si court espace de temps; nous ne nous trouvions encore d'ailleurs que sur la limite du Gulfstream, et, quelle que soit la rapidité que quelques navigateurs se plaisent à lui attribuer, il était impossible qu'il nous eût ainsi entraînés. Nous avions donc réellement eu une très-forte dérive provenant de la nature du bâtiment. Cette observation nous fut un très-utile enseignement pour nous diriger ultérieurement.

Dès que nous nous trouvâmes par le travers du canal qui sépare les Féroë de l'Islande, la mer devint excessivement tourmentée. Quoique la brise ait molli successivement, la mer du N-E venait combattre celle de l'O-N-O; mais en approchant de la côte d'Islande, cette dernière seule subsista en continuant à tomber et en tournant au S-O et au Sud. Le temps devint en même temps très-beau; aussi, le troisième jour de notre départ, au matin, eûmes-nous connaissance de la côte d'Islande à l'Est du cap Portland.

La veille, vers six heures du soir, le vent et la mer étant presque calmes, nous avions fait une grande sonde. Cinq mille mètres de ligne, fort quarantenier, avaient été embarqués; nous en filâmes 4,500 avec un plomb de 45 kilogrammes seulement. Le poids était insuffisant; car nous ne sentîmes pas exactement le moment où il toucha le fond, qu'il atteignit certainement, car le suif rapporta de la vase et de petites pierres. En rehalant la ligne à bord, elle résista fortement lorsque 1,300 mètres étaient encore dehors; nous craignîmes de la casser; en tirant avec précaution, nous parvînmes à la ramener à bord : elle portait des traces évidentes de ragage sur les rochers sur une certaine longueur.

Pour haler la ligne à bord, on avait placé un cartahu des grands haubans aux haubans d'artimon, à moitié hauteur du mât. Une poulie était frappée au milieu

de ce cartahu, et la ligne passait dedans; elle avait ainsi une grande élasticité. Quarante hommes, munis d'une sorte de gants en fourrure pour que la ligne ne leur coupât pas les mains, étaient employés à la haler, en marchant au son de la musique; vingt d'entre eux faisaient effort à la fois. De cette manière, en comptant deux repos de cinq minutes, il fallut deux heures et demie pour haler à bord les 4,500 mètres de ligne. Ils avaient filé en une heure et demie, la vitesse se ralentissant successivement et régulièrement.

Une seconde expérience eût été nécessaire, mais le temps nous pressait et nous devions, dès le début, nous en montrer très-avares; nous venions d'être arrêtés près de cinq heures par notre opération : c'était déjà trop. D'un autre côté, la nuit, quoiqu'elle ne fût guère plus qu'un crépuscule, nous eût rendu cette manœuvre plus difficile. Nous nous remîmes en route.

Les terres que nous avions en vue étaient de très-hautes montagnes que nous n'estimions pas à moins de quinze à vingt lieues dans l'intérieur de l'île, l'espace entre elles et la mer étant occupé, sur une largeur de huit ou dix lieues, par des terrains bas et marécageux. Il faut éviter de les approcher, parce que, d'une part, ils ne se voient que de très-près, et qu'en outre cette côte, dans toute sa partie Sud, ne possède pas un seul abri. Dans la ligne de montagnes que nous apercevions, se trouvait un intervalle de plaines basses entre deux montagnes coupées presque à pic, et dont l'intervalle, à la distance où nous en étions, devait être de quatre ou cinq lieues; nous avons cherché en vain sur les cartes l'indication de cette coupée remarquable, qui est par le 18e degré environ de longitude. Il est vrai qu'elle peut rarement servir de reconnaissance, le temps très-clair dont nous jouissions et qui nous permettait de la voir à une si grande distance étant une exception sur ces côtes.

Le point ordinaire d'atterrissage de l'Islande est la terre élevée qui avoisine le cap Portland, et le vaste glacier appelé « Myrdals-Jokul » qui le domine. Mais il ne faut pas toujours compter voir ce dernier, qui doit être le plus souvent enveloppé de brume et de nuages. Le cap Portland lui-même est un gros morne à pic qui s'élève isolé sur la plage, vers le point où se terminent les terres marécageuses dont nous avons parlé. Il est d'ailleurs difficile à reconnaître autrement que par la cessation des terres basses, d'autant plus qu'il faut s'en tenir assez loin à cause de la fréquence des vents de S-O et de la grosse mer permanente qui bat ces côtes arides. Il est rare alors qu'on puisse reconnaître son profil et distinguer une percée remarquable qui est dans un autre cap situé à peu de milles à l'Ouest de celui-ci, et qui est ouverte de l'Est à l'Ouest.

Pour les bâtiments qui viennent de l'Est et du Sud, la meilleure indication est que, là où commencent les terres élevées près du bord de la mer, on est près du cap Portland.

Nous entrâmes à deux milles environ.

La vérification du point, d'ailleurs, est la rencontre des îles Westman, situées à vingt milles à l'Ouest. Il y a beau passage entre ces îles et la terre; plusieurs rochers néanmoins les entourent, mais ils se voient et sont pour la plupart taillés presque à pic. Nous passâmes à moins d'un mille au large du plus au Sud, veillant très-attentivement, du haut des mâts, le changement de couleur de l'eau; mais rien ne nous indiqua la présence de quelque danger sous-marin.

Après une chasse à des requins marteaux, nous nous dirigeâmes sur le cap Reykianess, dont nous passâmes à un mille, et, après avoir arrondi à bonne distance la pointe Skagen, qui est très-basse, se prolonge très-loin sous l'eau, et pont une balise indique l'extrémité, nous mouillâmes à Reykiawik, dirigés par un

pilote islandais qui était venu au-devant de nous à quelque distance au large.

Cette traversée, qui avait commencé par un coup de vent, s'était terminée dans les conditions les plus encourageantes, et chacun était aiguillonné d'une nouvelle ardeur par les spectacles grandioses et inconnus qui s'offraient successivement à notre vue depuis notre apparition sur les côtes d'Islande.

Nous avions hâte de donner cours à cette ardeur, et le 7 juillet nous nous dirigions vers le Nord.

Une immense montagne conique, toujours couverte de neige, le Snœfels-Jokul, est le point de reconnaissance de presque toute la côte Ouest d'Islande. Elle se voit, en effet, quelquefois de plus de trente lieues, et ne peut être confondue par son isolement avec aucune autre montagne de la côte. Nous passâmes au pied, et, continuant notre route vers le Nord, notre navigation nous conduisit au cap Staalbierg-Huk, où, malgré le calme, nous trouvâmes une assez forte houle, ce qui arrive toujours, selon le dire des pêcheurs de ces parages. Nous défilâmes devant les entrées des nombreux fiords de cette côte, ces fiords, dont les bords sont coupés presque à pic dans de hautes montagnes, présentent aux bâtiments à voiles qui y entrent d'assez grandes difficultés, à cause des terribles rafales qui descendent des mornes. Le très-grand fond qu'on y trouve presque partout ne permet d'y mouiller que sur certains points situés vers leur fond, et où il faut se placer très-près de terre ; mais alors on n'y a pas de mer.

L'élévation de ces montagnes trompe souvent le navigateur sur la distance où il est de terre. Elles sont d'ailleurs excessivement accores, et les excellentes cartes des différents fiords, dressées par les officiers distingués qui se sont succédé dans le commandement de la station d'Islande, n'indiquent aucun danger sur celles de leurs côtes fréquentées par les pêcheurs de morue. Nous entrâmes dans celui d'Onundar, d'où nous reprîmes notre course vers le Nord.

Le beau temps nous accompagna jusqu'à la nuit du 8 au 9, où la brume nous prit. Nous savions que la route suivie nous conduisait vers la Banquise, et nous étions sur nos gardes; la température de l'eau de mer qui, sur les côtes d'Islande, était à neuf ou dix degrés, descendit très-rapidement à deux degrés. Nous devions être tout près de la Banquise. La brume, quoique très-épaisse, avait à l'horizon un reflet blanc d'un aspect inusité, qui en était un nouvel indice; la vue d'une troupe de phoques en était la confirmation. En effet, nous nous trouvâmes bientôt au milieu de petits glaçons flottants, vulgairement appelés « bourguignons », et, à mesure que nous avancions, ces glaçons devenaient successivement plus gros.

Le régime des glaces, dans cette partie des mers australes, demande quelques explications. Au printemps, la Banquise, qui part de la Nouvelle-Zemble et des côtes à l'Est de la mer Blanche, où les glaces sont à peu près perpétuelles, s'appuie sur le Spitzberg, contourne la côte de Norwége, à une quarantaine de lieues de distance, pour donner passage au Gulfstream, se dirige vers l'île de Jean Mayen, et se prolonge sur la côte Est du Groënland, s'étendant à une distance de terre telle qu'elle s'appuie quelquefois jusque sur le cap Nord d'Islande; elle suit cette côte du Groënland jusqu'au delà du cap Farewell. Nous parlerons plus tard de cette dernière partie de la Banquise.

Au commencement du printemps, elle présente une arête bien nette et il s'en détache peu de morceaux; c'est alors que les pêcheurs de phoques d'Écosse, et particulièrement de Peterhead, vont l'accoster et s'y livrent à la chasse destructive de ces précieux animaux. Plus tard, lorsque le printemps s'avance, la température devenant moins basse, une quantité innombrable de glaçons de toute dimension

se détache de la Banquise, et, entraînés par un courant qui est le contre-courant du Gulfstream et qui passe à l'Ouest de l'Islande, ils s'acheminent vers le Sud du Groënland. A mesure qu'ils se détachent de la Banquise, ils se placent en groupes très-allongés qui forment avec elle un angle plus ou moins grand suivant la direction où le vent les pousse. Ces groupes de glaces, que les pêcheurs de phoques nomment *sea-streams* et *ice-streams*, sont les plus dangereux pour les navigateurs; car ils forment, avec la Banquise, des golfes profonds dans lesquels les navires s'avancent souvent sans le savoir, et si alors un vent du large, qui produit toujours une grosse mer, vient à s'élever, il ramène ces lignes de glaçons vers la Banquise. Un navire pris dans ce golfe, qui se referme successivement, serait infailliblement broyé. La seule ressource, dans cette circonstance, est d'en sortir au plus tôt, ou de tenter hardiment de traverser ces amas de glaçons, là où ils paraissent le moins accumulés, pour arriver à la mer libre. C'est ce dernier parti qu'a pris *la Reine-Hortense* à plusieurs reprises.

Depuis notre entrée dans les glaces, le temps n'avait cessé d'être brumeux et la brise faible de diverses parties. Nous conservions la vitesse que permettait la prudence; mais nous avancions lentement en route, à cause des détours que nous forçait de faire la forme irrégulière de la Banquise.

Sa direction générale que nous côtoyions depuis trois jours nous démontrait qu'elle enveloppait l'île de Jean Mayen, but que nous reconnaissions alors l'impossibilité d'atteindre. Nous en étions parvenus à 54 milles environ avec la détermination de nous en approcher davantage, si c'était possible, lorsque le vent s'éleva tout à coup au Sud bon frais avec grosse mer. Il fallait à tout prix prendre le large et traverser encore une ligne de glaces flottantes, ce que nous fîmes heureusement. L'apparence du temps était telle que, malgré la ferme volonté du Prince de continuer l'exploration de la Banquise, la plus simple prudence ordonnait de s'éloigner de ces parages, en même temps que l'approvisionnement de charbon limitait la durée de notre voyage. Nous fîmes route pour l'Islande avec une forte brise d'E-S-E. Quoique nous nous tinssions à bonne distance de la Banquise, nous rencontrâmes encore plusieurs gros glaçons flottants, dont la présence exigeait, dans la brume, une grande surveillance. Cette brume ne fit que s'accroître en même temps que le vent mollissait. A mesure que nous nous approchions du cap Nord d'Islande, elle devint tellement épaisse que, malgré tous nos efforts pour attaquer la terre, nous fûmes obligés de mouiller une ancre de détroit par soixante brasses de fond sur le vaste banc qui entoure toute la pointe N-O de l'Islande, et sur lequel une bonne partie des pêcheurs de morue se tient habituellement.

Ce fut seulement le lendemain, vers midi, que la brume commença à se dissiper, à la surface de la mer d'abord; nous reconnûmes ainsi la terre par le pied des rochers; bientôt après nous retrouvâmes le temps clair qui nous avait quittés à notre entrée dans la Banquise.

Après avoir touché à Onundarfiord et à Dyrefiord, nous mouillâmes à Reykiawik.

Dans cette excursion, la rapidité de notre course, nécessitée autant par le peu de temps dont nous pouvions disposer que par l'approvisionnement de charbon que pouvait prendre le bâtiment, ne nous a pas permis d'étudier suffisamment la force et la direction des courants. L'absence de soleil, une fois au milieu des glaces, nous ayant presque toujours interdit les observations astronomiques, nous avions dû nous en tenir à l'estime; mais, d'une part, les changements de route continuels et les vitesses inégales que nécessitaient les lignes de glaces

flottantes ; d'autre part, le doute que la grande déclinaison de l'aiguille dans ces hautes latitudes nous inspirait sur la justesse de nos compas, dont aucun ne s'accordait à moins de deux quarts, ne nous permettait d'avoir qu'une confiance très-limitée dans l'estime. Cependant, bien que l'existence d'un courant qui porte au S-O entre l'Islande et le Groënland soit bien avérée et démontrée surtout par la marche des glaçons, notre estime nous mettait à 20 ou 25 milles au S-O du point où nous étions réellement lors de notre atterrissage sur le cap Nord.

Le peu de connaissance que l'on a des mouvements annuels et irréguliers de la Banquise, mouvements qu'il serait important de savoir et surtout de prévoir dans l'intérêt de la science autant que dans celui de la navigation, nous démontra qu'il serait utile que les bâtiments de la station d'Islande fissent tous les ans une exploration de la partie de la Banquise qui avoisine l'île. Une série d'observations de cette nature, poursuivies avec persévérance et suivant un programme déterminé, pourrait résoudre des problèmes de physique et de météorologie restés jusqu'à présent sans solution, et donner aux pêcheurs des indications plus précises sur le lieu de pêche le plus avantageux.

Peut-être que des observateurs intelligents pourraient se mettre ainsi sur la trace des causes jusqu'à présent inconnues, mais évidentes, du refroidissement de cette partie du globe. Il y a là un problème d'un grand intérêt à résoudre, et qui peut se résumer dans la question suivante :

Les motifs qui ont fait disparaître la végétation de l'Islande et qui ont rendu depuis un grand nombre d'années la côte Est du Groënland inabordable, par suite de l'accumulation des glaces, sont-ils permanents, et ce refroidissement s'accroît-il régulièrement?

Ou bien ce phénomène n'est-il que momentané et occasionné par une série de quelques hivers plus rigoureux, et une grande débâcle ne peut-elle pas se produire à une époque plus ou moins éloignée par une suite d'étés plus chauds?

L'éloignement des glaces ne pourrait-il pas alors rendre fructueux de nouveaux essais de culture et de plantations en Islande, et permettre d'aborder la côte Est du Groënland?

De toute manière, le navigateur qui tentera cette exploration devra user de la plus grande prudence au milieu des glaces. Le moindre abordage contre un glaçon peut être fatal, surtout avec un bâtiment en fer. Nous en avons eu un exemple frappant dans l'accident arrivé au *Saxon*, qui était en fer et d'un jaugeage de 500 à 600 tonneaux. Dès son entrée dans la Banquise, il aborda un glaçon contre lequel le choc fut cependant si faible, que personne, au premier abord, ne s'en aperçut ; et cependant l'eau embarquait rapidement à bord, et on ne reconnut l'avarie qu'à la plus grande calaison du navire, qui n'eut le temps que d'atteindre le fiord le plus rapproché d'Islande, Onundarfiord, où il arriva coulant bas d'eau.

Il y aveugla sa voie d'eau, et atteignit Reykiawik ; après l'avoir déchargé, on l'échoua, à la marée, sur la plage, devant le village, et on put examiner l'avarie. Le glaçon l'avait frappé à bâbord, à 5 mètres de l'étrave; cinq de ses couples étaient cassés et le bordage était déchiré et ouvert sur une longueur de 2 mètres environ. Le bâtiment fut réparé et put opérer son retour en Angleterre.

Le premier élément de succès dans cette navigation consiste dans la persévérance de la surveillance au bossoir et dans un service de barre bien organisé.

Les lignes de glaces flottantes, comme la Banquise elle-même, sont peu élevées au-dessus de la surface de l'eau. Lorsqu'il fait beau ou que la brume est très-faible, on peut les faire veiller de la hune ; si la brume est un peu forte, on voit beaucoup mieux d'en bas. En examinant l'horizon, il ne suffit pas, en outre, de

regarder du côté où on croit que se trouve la Banquise, il faut en explorer toutes les parties, parce qu'on pourrait, sans s'en être aperçu, être entré dans un des golfes de glaces dont nous avons parlé, et dans lesquels on risque toujours d'être enfermé. Si on se trouve ainsi engolfé, il importe de sortir au plus vite. Si on ne veut pas tenter la manœuvre hardie de traverser la ligne de glaçons flottants qui forme ce golfe, il faut alors rebrousser chemin et faire la route directement opposée à celle qu'on vient de suivre; on tâche alors de longer la ligne des glaçons pour doubler son extrémité.

Plusieurs symptômes, d'ailleurs, indiquent l'approche de la Banquise. En premier lieu, l'horizon, du côté où elle est, prend une teinte blanche à laquelle on ne peut se méprendre, tandis que les parties opposées prennent, au contraire, une teinte bleue. En second lieu, si le vent vient du côté où est la Banquise et que la mer soit unie, il y a certitude que les glaces sont proches. Enfin, le signe infaillible de leur voisinage est l'abaissement très-rapide de la température de l'eau de mer. De 7 ou 8 degrés, elle tombe à 2 ou 3; aussi ne saurait-on assez s'attacher à observer cette température régulièrement de deux en deux milles au moins. La présence des phoques est aussi un bon signe qui ne nous a pas trompés.

C'est dans cette navigation au milieu des glaces que le chef doit prendre plus particulièrement soin du physique comme du moral de son équipage. Le jus de citron dont le bâtiment était amplement muni a été d'un excellent effet pour la santé de tous, et nous avons pris un soin extrême de ne pas laisser l'équipage inactif en présence des dangers et des spectacles inusités de cette navigation. On s'est attaché, autant que possible, à le préserver d'un trop grand froid, et, par-dessus tout, à faire sécher sans cesse les vêtements mouillés. Les quarts avaient été partagés en trois, et ceux des officiers n'étaient que de deux heures. Une station de quatre heures sur la passerelle, avec le froid qu'augmentait d'une manière presque insupportable la vitesse du bâtiment, n'eût pas été tenable. Pour l'équipage, le service de la barre et celui du bossoir et des vigies était le plus pénible; aussi avait-il été réduit à une demi-heure.

Quant au moral de cet équipage, composé en grande partie de matelots de nouvelle levée, il s'est maintenu toujours tel qu'il était au départ de France et ne s'est jamais laissé abattre par les dures épreuves qu'il a subies; il est resté constamment sous l'influence de la confiance que montrait le Prince, notre chef. Aucun soin, d'ailleurs, ne fut négligé pour donner aux hommes toutes les distractions compatibles avec le service et avec leur santé.

Après avoir passé à Reykiawik le temps strictement nécessaire pour renouveler notre approvisionnement de charbon, le 17 juillet, l'expédition s'est dirigée vers le Groënland. *Le Cocyte*, avec notre autre charbonnier *la Tasmania*, avait été expédié la veille pour Frédérikshaab, eu égard à la marche inférieure du premier. A peine avions-nous doublé la pointe de Skagen, que nous nous retrouvâmes sous l'influence de la grosse houle du Sud, qui fit rouler considérablement le bâtiment. La route fut donnée d'abord de manière à passer à vingt lieues à l'Est du cap Farewell, après toutefois avoir contourné le Blind-Fugle-Skiaer à distance respectueuse. Le temps resta très-couvert pendant deux jours, avec une brise très-variable, et à mesure que nous avancions vers le Sud, la houle halait le S-E. Le troisième jour, le temps devint très-beau et l'horizon très-clair; la houle tombait successivement; la route fut donnée sur le cap Farewell même, ou plutôt sur la pointe Staatenhuk, qui forme l'extrémité S-E de l'immense massif de rochers dont se compose le cap Farewell. Nous rencontrions de temps en temps des pièces de bois flotté qui indi-

quaient que nous étions dans le grand courant venant des côtes d'Amérique, et par conséquent assez loin du contre-courant qui amène les glaces du Nord le long de la côte Est du Groënland. C'est alors que nous aperçûmes une première épave qui était la partie bâbord arrière du bastingage d'un bâtiment démoli, épave qui fut embarquée. Pendant cette opération, nous fîmes une sonde de 2,500 mètres sans trouver fond. A quelques lieues plus loin, un trois-mâts plein d'eau, abandonné de son équipage et chargé de bois de construction et de merrain, se trouva sur notre chemin. Le 20 juillet au soir, on aperçut, sur un horizon excessivement pur, les côtes du Groënland sur une très-grande étendue, à une distance qui ne pouvait être moindre que de vingt-cinq à trente lieues. Le lendemain matin fut assez brumeux, et la route fut continuée néanmoins sur Staatenhuk qu'on ne tarda pas à apercevoir dans une éclaircie à 25 milles environ. Nous eûmes quelque temps l'espérance que la Banquise ne fût pas descendue jusqu'au cap Farewell, et qu'alors nous pourrions atteindre cette partie de la côte du Groënland dont, depuis un grand nombre d'années, aucun bâtiment n'avait pu s'approcher; mais, après avoir marché encore 2 à 3 milles, la vigie signala la Banquise, qu'au bout de très-peu de temps nous vîmes se dessiner sur tout l'horizon.

La Banquise proprement dite, sur cette côte du Groënland, présente les mêmes caractères que celle que nous avions longée dans notre navigation vers Jean Mayen; elle en est d'ailleurs la continuation, et on y trouve les mêmes lignes de glaçons flottants présentant la même nature de danger.

Après avoir tenté de franchir cette Banquise dans l'espoir de parvenir à la mer libre entre elle et la terre, nous reconnûmes bientôt son impénétrabilité, et l'on se décida à la prolonger d'aussi près que possible en n'hésitant pas à traverser les lignes de glaçons flottants, avec lesquels nous commencions à être familiarisés. Toutefois, une autre nature de danger se présente dès qu'on est embouqué dans le détroit de Davis ; ce sont les montagnes de glace.

La navigation au milieu de ces blocs gigantesques oblige à une grande surveillance; mais au moins ils ont presque toujours assez d'élévation au-dessus de l'eau pour qu'il soit possible de les voir à une distance suffisante pour les éviter. En effet, lorsque le temps n'est pas excessivement brumeux, ces montagnes sont entourées la nuit d'une sorte d'auréole lumineuse qui signale toujours leur voisinage.

Toutefois, même dans le jour, il faut éviter d'en passer trop près. En premier lieu, leur base s'étend quelquefois sous l'eau à une certaine distance. En outre, ces montagnes, qui proviennent des vastes glaciers du Groënland, fondent successivement, à mesure qu'elles descendent dans le Sud, et cette fonte se manifeste par l'écroulement successif d'immenses morceaux qui s'en détachent; ces morceaux, au moment où ils s'écroulent avec un fracas épouvantable, sont projetés avec une très-grande violence à une certaine distance du bloc dont ils se détachent. Il suffit souvent de l'agitation seule de l'air et de l'eau produite par le passage du navire pour déterminer un éboulement dans une montagne dont la décomposition par la fonte est déjà avancée. On recommande, en outre, de passer toujours au vent.

La partie immergée d'une montagne de glace étant généralement, dans ces parages, d'un volume environ huit fois plus grand que la partie émergée, cette montagne peut être soumise à des influences de courants sous-marins, qui s'ajoutent à celle du vent sur la partie qui est hors de l'eau ; elle acquiert ainsi quelquefois une vitesse beaucoup plus grande que sa masse ne le fait supposer.

Ces montagnes de glace, qui présentent les formes les plus variées et les plus pittoresques, offrent aux navigateurs les aspects les plus imposants. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer ces contours si singulièrement découpés; nous essayâmes d'en atteindre quelques-unes à coups de canon; mais les boulets les pénétraient sans y produire d'autre effet sensible que le trou par où ils entraient.

Après avoir reconnu l'impossibilité de nous approcher davantage de la côte, nous longeâmes la Banquise, traversant au besoin les lignes de glaçons flottants, et le temps prenant mauvaise apparence, il fut jugé prudent de s'en écarter à bonne distance pendant la nuit, qui, à cette époque et par cette latitude, donnait déjà plusieurs heures d'obscurité.

Au jour, nous nous hâtâmes de nous en rapprocher, toujours dans l'espoir de rallier la terre le plus possible; mais la brume nous en déroba la vue jusqu'à midi; c'est alors que nous aperçûmes, au milieu des nuages, d'abord le pied des montagnes, puis enfin des cimes abruptes et découpées comme celles des environs du cap Farewell. Néanmoins, nous eûmes la satisfaction de voir que, relativement, la Banquise ne s'écartait pas beaucoup de terre, ce qui nous donnait à espérer qu'elle ne remontait pas jusqu'à Frédérikshaab. Le temps s'améliorant, on piqua droit sur le cap qui s'avançait le plus au large, et qu'on reconnut être la pointe O de l'île d'Omenak. Nous nous avancions ainsi au milieu des glaces flottantes et nous passâmes à 4 ou 5 milles de l'île encore jointe au continent par des glaces amoncelées par son travers. Plusieurs sondes consécutives ne nous donnèrent pas de fond à 120 mètres.

Nous espérions apercevoir avant la nuit l'île de Pamiut, mais nous fûmes tout d'un coup enveloppés par une brume excessivement épaisse, en même temps que le vent s'éleva avec violence au S-O; la mer devint très-rapidement grosse et la nuit fut très-pénible. Au jour, le mauvais temps continuait et on n'apercevait la terre que dans des éclaircies. On tenta d'abord de reconnaître l'entrée de Frédérikshaab, en s'approchant des innombrables îlots qui défendent cette côte jusqu'à la distance extrême que permettait la prudence, tirant de temps en temps des coups de canon pour appeler l'attention des Esquimaux. Mais rien ne put nous signaler l'entrée du port, que nous savions très-difficile. On chercha alors à s'abriter derrière une île pour y attendre dans une mer plus calme que le temps s'améliorât; mais les rochers dont on s'approchait le plus possible ne laissaient pas entre eux de passages d'une apparence praticable, et formaient une ligne de brisants qu'on ne pouvait tenter de franchir.

Après plusieurs heures d'efforts persévérants, il fallut renoncer à chercher là un abri, et tout en longeant les rochers à petite distance, on remonta au Nord afin de prendre connaissance de l'immense glacier qui sert de remarque pour l'entrée de Frédérikshaab. On ne tarda pas à le reconnaître dans une éclaircie; nous étions donc certains de notre position. Ce glacier plonge dans la mer sur une longueur de plusieurs milles, et remonte, par une pente assez douce et en se rétrécissant jusqu'à perte de vue dans l'intérieur. Lorsque le temps est suffisamment clair, il s'aperçoit à une très-grande distance.

Les vents se maintenant au Sud, la mer restant très-grosse, et l'apparence du temps toujours aussi mauvaise, il valait mieux renoncer à atteindre pour le moment Frédérikshaab, qui était alors à dix lieues au vent, et faire route de suite pour Godthaab vers lequel, au contraire, le vent nous poussait. On continua ainsi la route au Nord, et, afin de ne pas manquer l'entrée, on se tint aussi près que possible de terre.

Le temps était tellement brumeux, que ce n'est que dans les éclaircies qu'on

distinguait de temps en temps les îlots qui la défendent. La mer continuait d'être extrêmement grosse, et cette circonstance avait l'avantage de rendre notre navigation moins hésitante, parce qu'avec de telles lames nous eussions été avertis à temps des dangers sous-marins qui auraient pu se trouver dans le voisinage de ces terres inhospitalières. La route devenait d'ailleurs successivement moins dangereuse, car, à mesure que nous avancions dans le Nord, les montagnes de glace se montraient de plus en plus rarement, et la dernière nous apparut à quelque distance au Nord du travers de Fiskerness.

Une ancienne carte danoise indique un rocher à 6 milles au large de l'entrée de Godthaab; on manœuvra pendant la nuit pour l'éviter, le temps étant toujours très-couvert et la mer grosse; mais la brise ayant un peu molli, on ne tarda pas à apercevoir la terre, ou plutôt les groupes d'innombrables îlots qui longent la côte.

L'entrée du port de Godthaab devait, selon notre estime, être plus éloignée. Cependant, en tenant compte du courant au Nord signalé par Graah, nous devions être à peu près à sa hauteur; mais rien ne nous l'indiquait. Il y avait urgence, eu égard à l'approvisionnement de charbon, à arriver au port. La sonde rapportait de 50 à 60 mètres, ce qui nous indiquait que nous étions sur le banc connu des baleiniers, qui s'étend le long de cette partie de la côte, en laissant une zone de très-grand fond et d'une largeur de très-peu de milles entre elle et lui.

Le jour fait, nous piquâmes droit à terre malgré la grosse mer, et nous reconnûmes bientôt dans la brume l'ouverture d'un fiord, dans lequel nous entrâmes la sonde à la main; mais elle ne trouva jamais fond à 150 mètres. Au milieu de l'entrée, une roche à fleur d'eau brisait violemment, et une autre roche, également à fleur d'eau, se faisait voir à une certaine distance au large de la pointe Sud.

Les terres du Nord étaient une multitude d'îlots peu élevés formés de rochers très-escarpés et entièrement dénudés. Nous les longions à une distance moyenne de 2 milles; la partie Sud du golfe, qui était plus éloignée et que nous ne voyions que dans de rares éclaircies, paraissait plus élevée et moins abrupte. Enfin, le fond du fiord était caché par des alternatives de brume et de pluie.

Nous tirions de temps en temps des coups de canon, tout en nous enfonçant à petite vitesse dans le golfe, où la mer diminuait à mesure que nous avancions. Bientôt nous aperçûmes tout près sous notre avant, d'abord un petit îlot tout plat, puis à côté un plus grand îlot formé de deux pains de sucre. Le sommet de ce dernier était couronné d'une sorte de petite tourelle en pierre surmontée d'un mât de pavillon auquel appendait un débris de pavillon danois en bois. Il était évident que nous étions dans le voisinage de lieux habités, et probablement dans la passe de Godthaab.

Au moment où une embarcation partait du bord pour aller sonder le chenal entre les deux îlots, nous aperçûmes deux Esquimaux dans leurs kayaks, se dirigeant vers nous en poussant de grands cris; nous les embarquâmes, et ils nous indiquèrent la direction à suivre pour atteindre Godthaab, qui est en effet situé sur les bords du fiord dans lequel nous étions entrés.

Ce fiord, comme tous ceux sans nombre qui découpent cette terre du Groënland, a presque partout un fond qui dépasse 150 mètres, même à toucher terre; il n'est donc pas possible d'y mouiller. Il ne se trouve, sur toute cette côte, qu'un très-petit nombre de criques où le fond rende le mouillage possible. Godthaab possède une seule de ces criques, qui est située à l'Est, à 1 mille du village; elle est enfermée de tous côtés par des rochers presque à pic, et on y jette l'ancre par douze brasses. L'espace y étant très-resserré et le vent n'y étant jamais fort, on s'y amarre l'ar-

rière à terre avec de bonnes aussières, l'avant au N-E. On est ainsi à un demi-câble des rochers. Toutes les côtes de ce fiord sont parfaitement accores ; la marée y marne de 20 à 25 décimètres ; plusieurs montagnes de glace détachées des glaciers le descendent habituellement, mais elles n'entrent jamais dans la crique où est le mouillage.

En entrant à Godthaab, nous n'avions pu voir aucun des points de reconnaissance de ce port. A notre sortie, un pilote esquimau nous les fit remarquer. Le voisinage du fiord s'annonce du large par une très-haute montagne dont le sommet est taillé en forme de selle et dont les côtés ont une pente très-rapide. La direction du fiord étant environ le N-E ¼ N. du monde, on tient cette montagne dans ce relèvement jusqu'à ce qu'on aperçoive l'île que les Danois nomment « Jacobsholm, » et qui est celle surmontée d'une tourelle et d'un mât de pavillon que nous avions aperçue en arrivant. En mettant le sommet de cette île par le sommet oriental de la montagne de la Selle, on est dans le chenal.

A partir de Jacobsholm, on se dirige sur Godthaab, que l'on aperçoit déjà ; mais si la brume ne permet pas encore de le voir, on longe les îles qui sont par tribord, en faisant à peu près le N-E ¼ N. du monde. Un pilote est ensuite nécessaire pour indiquer l'entrée de la crique. Nous pûmes, en sortant de Godthaab, observer avec soin l'exactitude de ces indications.

Quand nous reprîmes la mer, le 26 juillet, nous trouvâmes encore au large une très-grosse houle de S-O, qui règne, à ce qu'il paraît, très-fréquemment sur ces côtes. Le temps brumeux la nuit et le matin devint clair dans la journée. Nous suivions la terre à bonne distance, nous dirigeant vers Fiskerness. Nous avions à bord un pilote esquimau qui nous paraissait avoir peu d'assurance et nous inspirait ainsi une confiance d'autant moindre que la distance entre Godthaab et Fiskerness n'est que de vingt-deux lieues sur la seule carte hydrographique à très-petit point que nous possédions, et que nous en avions déjà parcouru près de trente, d'après le loch, ce qui donne un courant au Nord de 2 milles et demi ; Graah le trouve généralement de 2 milles à l'heure sur cette côte.

Une immense montagne en pain de sucre un peu incliné, située à une assez grande distance dans l'intérieur, signale le fiord de Fiskerness. En mettant cette montagne au N-E du monde et en gouvernant dessus, on se dirige vers l'entrée. A mesure qu'on s'approche de terre, on aperçoit, au sommet de quelques-uns des îlots qui couvrent toujours la côte, de petites pyramides en pierre blanche destinées à indiquer le fiord.

Comme celui de Godthaab, le fiord de Fiskerness a des fonds de plus de 150 mètres. Ce n'est que devant le village, entre les îlots et à les toucher, qu'on trouve 50 à 60 mètres, et on s'y amarre à quatre sur ces îlots, à longueur de gaffe de terre. Deux bâtiments au plus peuvent tenir dans ce mouillage, où, s'il y avait un peu de mer, on fatiguerait beaucoup ; mais les contours du fiord ne doivent jamais permettre à une grosse houle d'y entrer.

Nous n'avons aperçu aucune montagne de glace dans le fiord, pas plus que dans le trajet de Godthaab à Fiskerness. Mais, en partant de ce dernier point et en nous dirigeant vers Frédérikshaab, les montagnes de glace ont reparu de plus en plus fréquentes, et elles entraient jusqu'à l'ouverture de ce dernier port.

Dans le trajet de Fiskerness à Frédérikshaab que nous avons fait en suivant la ceinture d'îlots, l'effet des courants a été moins sensible, et l'estime ne nous les a donnés que d'un nœud environ. Cette différence avec le résultat obtenu entre Godthaab et Fiskerness peut s'attribuer à ce que, dans la dernière traversée, nous naviguions tout près de terre.

Quelques-uns des îlots qui longent la passe de Frédérikshaab ont, comme ceux de Fiskerness, de petites pyramides en pierre blanche qui indiquent le voisinage du port; mais ces pyramides ne se voient que de très-près, et la marque la plus certaine pour atterrir à Frédérikshaab, est le glacier qui en est à 30 milles au Nord. Quand on l'a reconnu et qu'on s'en est approché, on se dirige vers le Sud et on aperçoit la haute île d'Omenak, qui se projette au large. En faisant route vers cette île, on rencontre, à 28 milles du glacier, l'îlot de Pamiut. C'est, de tous les îlots qui bordent cette côte, celui qui déborde le plus au large. Il est le dernier de la chaîne de rochers qui forment le chenal de Frédérikshaab. Ce chenal, dont la direction est N-E et S-O, est assez étroit et souvent encombré de glaces flottantes; mais il est sain et les îlots sont accores. Toutefois un pilote y est nécessaire.

Dans le port de Frédérikshaab, on s'amarre avec une ancre mouillée devant et une aussière derrière à terre. L'ancre est par douze brasses. Une douzaine de bâtiments peuvent ainsi tenir dans ce mouillage, qui est le meilleur de toute la côte du Groënland, quoique assez exposé aux vents du large, c'est-à-dire du S-O; mais ils n'y entrent que très-rarement. Des glaces flottantes poussées par le vent pourraient aussi incommoder, mais elles ne seraient pas assez grosses pour être dangereuses, autrement elles s'échoueraient avant d'entrer.

De Frédérikshaab nous nous dirigeâmes vers le fiord d'Arksuk, en longeant la côte et en naviguant au milieu de grandes glaces flottantes dont le nombre augmente successivement à mesure qu'on avance vers le Sud; l'île d'Omenarsuk en forme l'entrée Nord; elle est composée de deux rochers à pic d'une immense hauteur. Le cap Absalon, qui est l'extrémité Ouest d'une grosse île très-élevée qui déborde au large, en forme l'entrée Sud. L'île d'Arksuk se présente à une certaine distance en dedans du fiord, et il y a passage au Nord et au Sud de cette île; mais le passage Nord est sinueux et très-étroit; il faut éviter de le fréquenter. Un peu avant son entrée et sur bâbord sont deux petits mouillages, entre des îlots et la terre ferme, et près d'un comptoir danois où il n'y a que deux maisons. Mais la mer du large y occasionne un ressac très-violent, et ce ne sont en réalité que deux mouillages de circonstance, où le fond, moins grand que partout ailleurs, permet de laisser tomber momentanément une ancre.

Le passage au Sud de l'île d'Arksuk est au contraire très-large; mais du côté de l'île se trouvent, à deux ou trois câbles de terre, quelques rochers à fleur d'eau qu'il faut veiller; du reste, nulle part on ne trouve fond à 150 mètres.

C'est près de la mine de créolithe que nous voulions mouiller. Devant cette mine est une petite plage qui paraissait indiquer moins de profondeur d'eau; mais nous trouvâmes encore 60 mètres à moins de deux longueurs de navire de terre. Il était impossible de mouiller là. Plus au fond du fiord, par tribord, nous aperçûmes une vallée en pente douce qui annonçait la présence d'une rivière; la sonde nous indiqua, devant l'embouchure de ce torrent, une sorte de plateau qui s'écartait à quatre ou cinq encâblures de la plage, avec un fond moyen de dix à douze brasses. Nous y mouillâmes par douze brasses de sable fin à trois câbles de terre; mais une petite brise suffit pour nous faire chasser; il fallut chercher un autre mouillage, d'autant plus vite qu'un coup de vent se déclarait. Nous ne pûmes, après plusieurs essais, trouver de bonne tenue que sur l'accore même du plateau, en mouillant deux ancres, l'une par 80 mètres et l'autre par 70. Nous y étalâmes le coup de vent qui soufflait du N-E par rafales très-violentes; mais il n'y avait pas de mer.

Le danger de ce mouillage consiste dans les grosses glaces qui y flottent conti-

nuellement dans toutes les directions. Elles paraissent venir de la pleine mer, entrer dans le golfe en longeant la côte Nord et en sortir en suivant la côte Sud, le contournant ainsi dans tout son développement.

Il est facile de faire de l'eau à la rivière, et c'est la seule partie de la côte du Groënland où se trouvent quelques broussailles, des saules nains principalement, qui pourraient au besoin faire un peu de bois à brûler, mais en très-petite quantité. D'Arksuk, notre projet avait été d'aller à Julianeshaab ; mais nous avions été informés par les naturels que la Banquise s'appuyait sur le cap Désolation, et que, par conséquent, nous ne pouvions espérer atteindre ce port qu'en passant dans les canaux entre les îles, souvent encombrés eux-mêmes par les glaces flottantes. La difficulté de cette navigation, qui ne peut se faire de nuit, le peu de temps dont nous disposions, enfin l'état de l'atmosphère constamment très-brumeux qui nous faisait prévoir de longs retards, nous détermina à faire route directement pour les îles Féroë, en ayant soin, afin de ne pas perdre de temps, de nous tenir à distance de la Banquise, dont nous connaissions la position et que nous n'avions plus intérêt à explorer. Nous n'avions donc à nous occuper que des montagnes de glace. Le temps était alternativement brumeux et clair ; mais la brume n'était épaisse qu'à l'horizon, car au zénith on voyait presque toujours le ciel bleu.

Dans les éclaircies, on apercevait toute la côte du Groënland jusqu'au cap Farewell, côtes partout très-élevées et excessivement découpées. C'est là que, le 3 août, nous rencontrâmes de nouveau le navire plein d'eau que nous avions déjà vu le 20 juillet. A cette dernière date, il était par les 60°10′ de latitude et les 42°58 de longitude. Le 3 août, c'est-à-dire quatorze jours après, il se trouvait par les 59° de latitude et les 48°55′ de longitude ; il aurait ainsi parcouru 160 milles en ligne droite à l'O-S-O ; mais il n'a certainement pas pu suivre une ligne droite, parce qu'il aurait rencontré la Banquise ; il ne pouvait donc pas avoir parcouru moins de 170 à 180 milles, ce qui fait 12 milles et demi environ par jour. Nous avons appris qu'il s'était échoué, vers le milieu de septembre, sur le glacier de Frédérikshaab, ce qui lui aurait donné une même marche moyenne de 12 milles par jour.

Nous avons dit que le capitaine Graah attribue une vitesse de 2 milles à l'heure au courant qui remonte le long de la côte Ouest du Groënland, courant dont la force augmente à mesure que l'on remonte au Nord ; nous avons nous-mêmes trouvé un courant à peu près analogue ; mais il y a lieu de croire qu'il n'existe que jusqu'à une faible profondeur, car les montagnes de glace, qui ont une grande calaison, descendent toutes le long de cette côte vers le Sud et vont se fondre successivement entre les 50 et les 40 degrés de latitude Nord, formant sur leur route autant d'écueils qui expliquent la disparition de bien des navires. Ces montagnes de glace calent d'autant moins que la partie qui est hors de l'eau est plus décomposée par la fonte successive qu'elle subit. On peut estimer que si, habituellement, les glaces entrent dans l'eau d'une quantité huit fois plus grande que leur hauteur au-dessus de l'eau sur les côtes du Groënland, ces mêmes montagnes, à l'automne, et à mesure qu'elles avancent vers le Sud, n'ont plus, sous l'eau, que les trois quarts de leur volume, par suite de l'état de porosité que la fonte fait successivement acquérir à la partie exposée à l'air. Cette indication est utile pour signaler la profondeur de l'eau.

On peut naviguer en sécurité partout où se trouvent des glaces flottantes dont la partie émergée est élevée de plus de 3 mètres. Certaines montagnes de glace sont échouées depuis plusieurs années sur des écueils bien connus au nord du

détroit de Davis, et elles y servent d'excellentes balises, visibles à de très-grandes distances.

Déjà, au commencement d'août, nous avions six heures de nuit; mais les nuits n'étaient pas très-obscures, et nous avons fait la remarque que le moment le plus sombre était à onze heures du soir. A partir de cette heure, l'obscurité diminuait. Quand le temps était très-clair, une sorte de crépuscule paraissait toujours vers le Nord.

Dans la nuit du 3 au 4 août, il n'y avait pas de vent; mais une mer énorme de l'Est annonçait une perturbation dans le temps. Le baromètre était resté depuis plusieurs jours immobile à 759 millimètres, les vents plus ou moins forts dépendant toujours de l'Est, et il ne bougeait pas. Néanmoins, à quatre heures du matin, le 4, une tempête d'Est se déclara subitement et dura vingt-quatre heures, dont huit furent un véritable ouragan; le bâtiment fatigua considérablement. On prit bâbord amures, sous la grande voile, tous les ris pris, la machine marchant lentement; les lames nous couvraient entièrement, mais nous ne fîmes aucune avarie.

Nous comptions, pour cette longue traversée du Groënland aux Féroë, si ce n'est sur des vents d'Ouest avec lesquels nous eussions pu marcher à la voile seule, au moins sur des brises maniables qui nous auraient permis de faire du chemin à la vapeur. Mais depuis le coup de vent du 4, nous eûmes constamment de fortes brises d'Est variant de l'E-N-E à l'E-S-E et très-grosse mer, qui nous obligèrent même à mettre deux fois à la cape, la machine stoppée. Étant ainsi à la cape, nous essayâmes de faire une grande sonde; mais la dérive était telle que nous n'eûmes pas de résultat, ayant filé 3,500 mètres de ligne. Cette expérience nous servit seulement à estimer notre dérive, que nous trouvâmes n'être pas moindre de 2 milles et demi à l'heure, c'est-à-dire de vingt lieues en vingt-quatre heures.

Le 10, la brise ayant encore fraîchi, le bâtiment ne gouvernant plus contre le vent, le baromètre restant invariablement fixé à 759 millimètres, il fallut, eu égard à l'approvisionnement de charbon, prendre sur-le-champ une détermination.

Nous n'étions plus qu'à cent dix lieues des Féroë. Pour continuer la route directe que nous avions suivie jusqu'alors, mais que le vent nous empêchait de suivre dans le moment, il eût fallu, comme nous l'avions fait déjà, mettre à la cape sans faire marcher la machine; mais alors nous devions compter sur une dérive, c'est-à-dire sur une perte de chemin de quinze à vingt lieues en vingt-quatre heures au moins. On prit alors la résolution de faire route sur Reykiawik, où le vent nous portait, et il était urgent d'y arriver sans retard, parce que le chargement de charbon que nous y avions laissé devait être transporté aux Féroë par *la Tasmania*, qui avait été expédiée à Reykiawik pour l'y embarquer.

Nous arrivâmes à Reykiawik le surlendemain matin, ayant atterri aux îles Westmann et ayant aperçu en même temps le Myrdals-Yokul.

Là se trouvait terminée la partie importante de notre navigation, c'est-à-dire l'excursion vers Jean Mayen et celle au Groënland. Le reste du voyage ne présente plus qu'un moindre intérêt nautique. Aussi passerons-nous rapidement sur les circonstances de notre voyage à partir de cette relâche, les mers que nous avons parcourues depuis étant sillonnées par une grande quantité de bâtiments et ainsi parfaitement connues.

Nous quittâmes l'Islande le 16 août, et le 18 au matin nous eûmes connaissance de Mygganess, la plus Ouest de Féroë; nous passâmes par plein jusant de grande marée entre les îles Sandoë et Stromoë; la vitesse au loch était de neuf

nœuds et demi; mais nous ne faisions pas effectivement plus de 1 mille et demi dans le canal relativement à la terre. Le 18 au soir, à cinq heures, nous étions mouillés à Thorshavn, où *le Cocyte*, parti de Frédérikshaab, était venu directement. Nous en repartîmes à neuf heures. Le lendemain, à minuit, nous étions au port de Lerwick, dans les îles Shetland.

Il est à remarquer que, pendant cette année 1856, les vents ont presque toujours soufflé de l'Est. Après nous avoir à peu près constamment contrariés, ils nous retinrent encore pendant vingt-quatre heures à Lerwick, et rendirent notre traversée de là à Bergen des plus fatigantes; la mer fut d'une dureté extrême tant que nous n'eûmes pas atteint les grands fonds qui avoisinent la côte de Norwége.

Nous donnâmes, pour entrer dans le fiord de Bergen, dans la passe de Korsfiord, et nous mouillâmes en tête du port marchand avec une ancre au large et une amarre à terre derrière. Dans cette situation, l'ancre de devant est déjà par un très-grand fond. Ce poste est peu favorable pour les bâtiments de guerre, qui s'y trouvent trop entourés de bâtiments de commerce. Le véritable mouillage est à Sandwig, à un demi-mille au Nord du port de commerce. Dans ce port de Sandwig, qui est une toute petite crique, il faut mouiller tout à fait à terre dans l'intérieur de la baie pour trouver fond, et on s'y amarre l'arrière à terre, la poupe n'étant pas à plus d'une demi-longueur de navire des maisons.

Le 26 août matin, nous sortîmes du fiord de Bergen par la passe du Nord, avec l'intention de nous diriger vers le cap Nord de Norwége; mais à peine étions-nous débouqués des passes, que nous fûmes assaillis par un coup de vent du Nord contre lequel nous ne pouvions songer à lutter; il fallut rentrer dans le fiord, et nous mouillâmes à Sandwig.

Ce retard contrariait vivement nos projets. La saison était déjà très-avancée, et ce coup de vent du Nord, succédant à un coup de vent du S-O qui avait soufflé pendant notre séjour à Bergen, devait probablement durer plusieurs jours. En rapprochant l'époque qui nous était fixée pour notre retour de l'itinéraire que nous avions encore à suivre, nous eûmes le vif regret de nous voir forcés de renoncer à nous diriger vers le Nord de la Norwége. Cette détermination prise, nous appareillâmes immédiatement, et, passant par tous les fiords du Sud, y compris l'étroit chenal de Karmsund, que nous traversâmes la nuit, nous sortîmes par Skuddeness, et, poussés par le coup de vent du Nord qui régnait depuis la veille, nous contournâmes la côte Sud de Norwége, nous tenant, pendant la nuit, à une certaine distance des terres basses qui avoisinent Eggeroë, et sur lesquelles le courant et la mer portent constamment. Au jour, nous nous rapprochâmes de terre. C'est alors que nous commençâmes à rencontrer un très-grand nombre de bâtiments; il n'en passe pas moins de seize mille par an en vue de Lindesness. Le 28 au soir, nous mouillâmes à Christiansand, dans la baie la plus rapprochée de la ville, et le lendemain nous allâmes mouiller à Arendal, d'où nous repartîmes le jour suivant pour Christiania. Nous y amarrâmes le bâtiment devant la douane, à quelques mètres du quai.

Une des particularités de la navigation sur les côtes de Norwége consiste dans la facilité avec laquelle on peut se tenir près de terre. Très-peu d'écueils y sont sous l'eau, et on peut approcher des terres ou plutôt des rochers qui forment cette côte aride jusqu'à très-petite distance. La navigation y est d'autant plus facile qu'elle peut se faire presque partout dans les canaux qui séparent du continent les nombreuses îles qui bordent ces côtes.

A mesure qu'on se rapproche de la Suède, ces conditions de navigation changent; les terres deviennent beaucoup plus basses, et les rochers qui les

environnent sont le plus souvent cachés, ce qui rend la fréquentation de ces côtes infiniment plus périlleuse ; mais aussi y trouve-t-on d'excellents pilotes, et, malgré les grandes difficultés qu'elles présentent, il y arrive peu de sinistres.

De Christiania, l'expédition s'est rendue à Gothembourg, où le Prince s'embarqua sur le canal de Gotha, et *la Reine-Hortense*, contournant la côte Sud de Suède, fit route pour le havre de Stegeborg, à l'entrée de la rivière de Süderkæping, où aboutit le canal de Gotha et où Son Altesse Impériale rejoignit le bâtiment.

L'entrée du havre de Stegeborg est des plus difficiles pour un bâtiment d'une certaine dimension. Surpris par l'obscurité, nous fûmes obligés pour en sortir de mouiller dans la passe ; il n'est pas possible d'y naviguer la nuit. Dans tous les ports de Suède, les balises qui indiquent les rochers sans nombre dont ils sont semés ne sont ordinairement que de petites perches en bois qui ne sortent que de deux ou trois pieds hors de l'eau et ne sont ainsi visibles que le jour ; encore faut-il un œil exercé pour les apercevoir à temps.

Le service presque constant qu'avaient fait les chaudières sans pouvoir être réparées y avait déterminé des fuites telles que notre marche de Stegeborg à Stockholm fut considérablement ralentie ; et pour ne pas mouiller la nuit devant cette capitale, on laissa tomber l'ancre, le soir, à Treillhavet, à 2 milles en dehors de Waxholm, l'un des points très-peu nombreux de ces fiords, où le fond, moins grand que partout ailleurs, permet de mouiller. Le lendemain, nous arrivâmes dans le port de Stockholm et amarrâmes le bâtiment le long du quai où est le palais du roi, un peu au Sud de cet édifice et en dehors des bâtiments de commerce. *Le Cocyte* était mouillé plus au large, afin de pouvoir rendre les saluts sans trop endommager les vitres des maisons situées sur le quai.

Nous partîmes de Stockholm le 20 septembre, à cinq heures du soir. Nous espérions pouvoir sortir des fiords pendant la nuit ; mais le temps n'étant pas assez clair, nous fûmes obligés de mouiller au milieu des passes, et nous ne partîmes que le lendemain matin pour Wisby, dans l'île de Gothland, où nous laissâmes tomber l'ancre par six brasses par le travers de l'entrée Sud du port à un demi-mille de terre. Après une escale de deux heures, nous en partîmes à huit heures du soir, et mouillâmes à Carlscrona le lendemain, à midi, sans que notre navigation eût offert aucune particularité. Nous quittâmes Carlscrona le soir même, et le lendemain, au jour, nous doublions Falsterbo par une forte brise de S-O qui nous poussa rapidement à Copenhague. Nous y amarrâmes le bâtiment à l'entrée même du port de commerce, devant la douane, entre deux piliers. *Le Cocyte*, qui avait été envoyé à Norkœping, nous rejoignit au bout de deux jours et s'amarra semblablement sur notre avant.

Le temps fut presque constamment mauvais pendant notre séjour à Copenhague ; les vents frais au S-E, au S-O et à l'Ouest, signalaient le voisinage de l'équinoxe.

En quittant Copenhague, nous mouillâmes pendant deux heures à Elseneur, à deux encâblures dans le Sud de l'extrémité du môle. Le grand nombre de bâtiments qui passent le Sund et de très-violents courants rendent la navigation sur cette rade assez périlleuse.

Le Cocyte fit route de là directement pour Cuxhaven, et nous partîmes pour Kiel en doublant la pointe de Séelande ; nous donnâmes de nuit dans le grand Belt ; mais, en passant devant Nyborg, les grains empêchant par moments de voir les feux, nous fûmes obligés de jeter l'ancre. Nous arrivâmes le lendemain à Kiel, d'où Son Altesse Impériale se rendit par terre à Hambourg. Nous appareillâmes de suite pour aller reprendre le Prince à Gluckstadt ; le Belt fut passé

pendant la nuit et Skagen doublé à deux heures de l'après-midi. Les vents fraîchissant successivement à l'Ouest nous obligèrent à contourner le Jutland et à doubler les Horns à bonne distance, la sonde nous aidant à déterminer notre position. Vers minuit, elle nous signala la fosse d'Héligoland, marque la plus sûre de reconnaissance de cette île, dont nous ne tardâmes pas à voir le feu; nous la longeâmes à 1 mille à l'Ouest, et, à cinq heures du matin, nous prîmes à bord de la galiote mouillée à l'entrée de l'Elbe le pilote qui devait nous entrer dans le fleuve. Après avoir communiqué avec l'agent consulaire de France à Cuxhaven, nous mouillâmes, à midi, à Gluckstadt. Nous aurions pu remonter plus haut jusqu'à 10 milles seulement de Hambourg, la grande marée dans laquelle nous étions devant rapporter suffisamment; mais la crainte qu'un retard quelconque pût survenir et nous y bloquer pour toute une lunaison nous fit préférer Gluckstadt. Le Prince nous y rejoignit le 3 octobre au soir, et le 4, à la pointe du jour, nous sortîmes de l'Elbe. Nous rencontrâmes près d'Héligoland *le Cocyte*, qui avait relâché à Mandal en Norwége; il continua sa route pour Cuxhaven, afin d'y prendre du charbon; nous défilâmes à très-peu de distance de terre devant Héligoland, et, de là, mîmes le cap sur la côte d'Angleterre, où nous atterrîmes le lendemain soir sur la bouée du Outer-Gabbard. Nous passâmes en dehors des Goodwins, et, le jour suivant, 6 octobre, à dix heures du matin, nous étions en rade du Havre. A une heure, nous entrions dans le port, où nous reprenions notre ancienne place dans le bassin du Roi. *Le Cocyte* nous rejoignit le 8.

Un des traits caractéristiques de cette campagne c'est la rapidité avec laquelle elle a pu s'exécuter, tout en laissant le temps nécessaire pour recueillir d'importants matériaux scientifiques. Les renseignements nautiques que nous avons rapportés n'ont pu recevoir tout le développement que nous eussions désiré. Les soins matériels d'une navigation si exceptionnellement rapide absorbaient tout le temps et toute l'attention des marins. Chacun néanmoins a payé son tribut de zèle, d'activité et de dévouement, et s'est efforcé de justifier le choix fait par S. A. I. le prince Napoléon pour l'accompagner dans cette périlleuse et intéressante expédition.

A.-G. DU BUISSON,
Lieutenant de vaisseau.

II

PARTIE PHYSIOLOGIQUE ET MÉDICALE

LES ESQUIMAUX DU GROËNLAND

CONSIDÉRÉS

SOUS LE POINT DE VUE DE LEUR RACE, DE LEURS CARACTÈRES AU PHYSIQUE ET AU MORAL, DE LEUR HYGIÈNE ET DE LEURS MALADIES ORDINAIRES.

Le peuple que nous désignons sous le nom d'Esquimaux, et qui se donne celui d'*Innuits*, est répandu le long de toute la côte septentrionale d'Amérique, depuis le détroit de Behring jusqu'à la baie de Baffin et au détroit de Davis, et sur les deux côtes orientale et occidentale du Groënland : il est hors de doute aujourd'hui que le même langage est compris dans toute cette étendue, et constitue au fond le même idiome avec des dialectes différents. L'interprète qui faisait partie de l'expédition de sir John Franklin, et qui avait été pris à la baie d'Hudson, conversait aisément avec les habitants de la rivière Mackensie.

Il est donc permis de penser que le vocabulaire du Labrador, celui de tous le plus connu et le plus facile à étudier, pourrait servir sur toutes les côtes de l'océan Arctique.

Le nom d'Esquimaux, ou *Mangeurs de poisson cru*, ne serait qu'un surnom donné jadis aux naturels du Labrador, qui s'étendaient jusqu'au Sud du Saint-Laurent, par la tribu des Abenakis, avec laquelle ils étaient ordinairement en guerre : citée d'abord par le père Charlevoix, cette étymologie a été également adoptée par Prichard.

En raison de l'immense territoire occupé par les Innuits, on peut regarder cette nation comme répandue sur l'une des plus vastes portions du globe : nous les trouvons en effet dans le détroit de Behring, en occupant les deux côtés, celui d'Asie et celui d'Amérique ; les Chukchis de Chukchinoss et d'Anadyr

sont, sans aucun doute, Esquimaux, et beaucoup de mots qu'ils emploient sont en usage au Groënland, d'après Kotzebue.

Du cap Icy et du détroit de Kotzebue, ils se sont répandus à l'Est, le long des côtes de l'océan Arctique, par les rivières Colville, Mackensie, Coppermine et Great-Fish, jusqu'à la péninsule Melville.

On les retrouve dans la grande presqu'île du Labrador tout entière, et sur la côte orientale de la baie d'Hudson, jusqu'au Sud de la rivière East-Main, et dans toutes les îles entre la côte septentrionale d'Amérique et le pôle, aussi loin qu'elles sont habitables.

Enfin, si nous y ajoutons les deux côtes du Groënland, nous mesurons une étendue de 5,400 milles, plus de quinze cents lieues de côtes, du Kamstchatka au Groënland, depuis la mer Pacifique jusqu'à l'océan Atlantique.

Rechercher les rapports qui peuvent exister entre les divers dialectes parlés par cette immense nation si divisée, et ceux en usage parmi les différentes tribus de la Russie américaine (Esquimaux du Kamstchatka, des îles Aléoutiennes et de la Nouvelle-Arkhangel) serait une question d'un haut intérêt. Habitant l'extrémité Nord-Ouest de l'Amérique, ces dernières tribus ne sont séparées de l'Asie que par l'étroit passage formé par le détroit de Behring. Ainsi, de toutes les nations qui peuplent le nouveau monde, celle-là serait la plus voisine des populations du monde ancien, la plus rapprochée de l'Asie, berceau traditionnel de l'univers. Cette proximité des deux peuples n'est-elle pas toute en faveur de l'opinion qui veut que le nouveau continent ait été peuplé par une émigration venue de l'ancien monde, à travers le détroit, dont la largeur en quelques points n'excède pas 50 milles? C'est ici qu'une comparaison attentive du langage parlé par les tribus résidant de chaque côté du détroit pourrait jeter quelque lumière sur cette question, qu'éclaireraient encore les études anthropologiques.

Il ne nous était pas donné d'apporter notre tribut pour la solution de ces importants problèmes; mais plusieurs points intéressants pouvaient être étudiés pendant notre séjour au Groënland. En effet, *la Reine-Hortense*, par la rapidité de sa marche, pouvait, en peu de temps, franchir des distances considérables; et les points que nous allions visiter, bien qu'occupés par ce qu'on appelle pompeusement les établissements danois, ne sont fréquentés, chaque année, que par un très-petit nombre de navires, pendant un laps de temps fort court, et dans un but purement commercial. Enfin, les Esquimaux de cette partie du Groënland, quoique chrétiens de nom, ont conservé, à part de légères modifications, les habitudes et le genre de vie de leurs pareils observés dans les tribus sauvages par Ross, Parry, Franklin, Kennedy et notre glorieux compatriote, le lieutenant Bellot.

La présence à bord, comme *ice-master* (pilote des glaces), de l'un des compagnons du capitaine Collinson, nous a permis d'obtenir des renseignements précieux, et dont l'exactitude ne saurait être mise en doute, puisqu'ils nous avaient été donnés avant notre arrivée au Groënland, et que nous avons pu en constater par nous-mêmes la fidélité.

Ces renseignements avaient principalement trait aux Esquimaux, avec lesquels les marins de *l'Enterprise* avaient été en relation pendant la longue et pénible campagne accomplie de 1850 à 1854 : on sait que le capitaine Collinson, à la recherche de Franklin et du passage N-O, passa ces quatre hivers dans les glaces : notre ice-master, attaché à son expédition, avait donc pu, pendant ce long espace de temps, observer les Esquimaux sur des points très-différents; mais il ne connaissait pas ceux que nous allions visiter.

I

Avant d'étudier l'Esquimau au point de vue de ses habitudes, de son genre de vie et surtout de ses maladies, nous nous proposons de déterminer ses caractères physiques, et nous allons tout d'abord chercher à établir à quelle race il appartient, par l'examen des crânes assez nombreux que nous avons rapportés du Groënland.

Parmi ces derniers, nous en avons choisi quelques-uns pour les comparer avec les têtes de Lapons que nous avions obtenues en Suède. Il nous a semblé que ce rapprochement était intéressant et propre à faire ressortir les différences crâniologiques importantes qui séparent ces deux races, si distinctes en réalité, bien qu'elles aient été rangées par quelques ethnographes dans une même famille, la *tige hyperboréenne*.

La tête de l'Esquimau est très-remarquable : elle appartient évidemment aux *crânes pyramidaux*, ceux que les angles de Camper et de Daubenton ne peuvent apprécier. Sa circonférence, mesurée au-dessus de la protubérance occipitale et de la bosse nasale, n'est que de $0^m,50$. Sa forme générale représente un ovale allongé d'avant en arrière, et surtout de haut en bas. Mesuré extérieurement, et passant sur le sommet du vertex, le grand diamètre est en moyenne de $0^m,20$; et le diamètre traverse de 0,14, pris d'une apophyse malaire à l'autre.

La largeur du front est de 0,09 à 0,10 entre les saillies très-prononcées des crêtes du frontal qui limitent en haut et en avant les fosses temporales.

Le grand trou occipital est ovalaire et donne 0,042 pour son diamètre antéro-postérieur, et seulement 0,032 pour le transverse.

Si l'on place la tête de l'Esquimau sur le même plan que le crâne globuleux du Lapon, le vertex dépasse celui du Lapon d'au moins 0,02. Pour bien apprécier cette forme pyramidale, il faut, après avoir mis le crâne sur sa base, mener deux lignes en arrière de l'arcade zygomatique, près du trou auditif, et tangentes à la suture écailleuse : ces deux lignes s'inclinent l'une vers l'autre, et, suffisamment prolongées, se réuniraient à 0,08 au-dessus de la suture sagittale.

Dans le crâne du Lapon, comme dans celui de tous les Européens, et même dans ceux de la race mongole, ces deux lignes restent parallèles ou même s'éloignent l'une de l'autre, à cause de la convexité des pariétaux et du développement des bosses temporo-pariétales.

La face est remarquablement aplatie et large ; le maxillaire supérieur, si on le compare à celui du Lapon, présente une plus grande hauteur ; de l'orifice antérieur des fosses nasales à celui de l'alvéole de la deuxième incisive il y a 0,019, tandis que nous ne trouvons que 0,012 chez le Lapon.

Le bord alvéolaire est remarquable par une courbure très-prononcée, à convexité antérieure, rappelant la disposition globuleuse signalée par Blumenbach chez un Chinois (*notabile subglobosâ rotunditate partis alveolaris maxillæ superioris*).

Les orbites sont moins inclinés en dehors et en bas, et sont évidemment plus grands que chez le Lapon : dans leur diamètre transverse, ils offrent 0,05 au lieu de 0,042 ; dans le diamètre vertical, 0,049 au lieu de 0,042.

Les apophyses zygomatiques sont fortement déjetées en dehors, ainsi que les os malaires eux-mêmes, dont la face externe est très-oblique en bas et surtout en dehors, d'où résulte l'augmentation de la largeur de la face et la saillie si remarquable des pommettes ; les angles extrêmes de ces dernières sont séparés par

une distance de 0,15, en passant au-devant de l'ouverture antérieure des fosses nasales.

Les fosses temporales sont beaucoup plus profondes chez l'Esquimau ; d'où la déduction de puissances musculaires plus actives, opinion confirmée par les saillies plus marquées que présentent les deux faces des branches du maxillaire inférieur, pour l'insertion des masséters et des ptérygoïdiens.

La branche ascendante du maxillaire inférieur est courte, et le menton légèrement arrondi ; la distance d'un angle de la mâchoire à l'autre est de 0,115 ; celle du bord inférieur du menton au rebord alvéolaire de 0,031.

Nous avons déjà signalé la largeur et la profondeur des orbites, plus grands chez l'Esquimau ; elles tiennent en partie au peu d'épaisseur de la cloison interorbitaire, qui n'a que 0,015, quand elle en offre 0,032 chez le Lapon.

Les apophyses montantes sont étroites ; les os du nez n'ont que 0,003 de largeur et sont surbaissés.

On peut se faire une idée assez exacte de la face de l'Esquimau par sa largeur, son front étroit, son vertex proéminent, son nez court, et aussi la saillie considérable des os maxillaires, se rapprochant, à un léger degré, il est vrai, des races *à face prognathe* de Prichard.

Les têtes que nous avons étudiées sont celles d'individus paraissant avoir environ quarante ans ; les sutures sagittales et fronto-pariétales sont complétement disparues.

M. Gratiolay (Société de biologie) a fait remarquer que, chez les nègres et les Alfourous, *le crâne se ferme d'abord en avant*, tandis que c'est le contraire pour la race caucasique. L'Esquimau se rapprocherait sous ce rapport des misérables peuplades de l'Australie. Cette durée d'une des conditions organiques de l'enfance dans la race caucasique ne serait-elle pas liée, dit M. Gratiolay, à la perfectibilité presque indéfinie de l'intelligence dans les hommes de cette race privilégiée, chez lesquels le cerveau doit demeurer capable d'un accroissement lent, mais continu ?

Chez les Esquimaux, l'ossification est précoce, et les sutures peu compliquées. Le crâne est léger et peu épais, surtout dans la région occipitale, qui est plutôt inférieure que postérieure, comme chez nous. On a dit que l'ossification était d'autant plus rapide que la boîte crânienne était plus lourde et plus épaisse : l'Esquimau forme donc, à cette règle, une exception confirmée par les observations de Blumenbach sur des crânes dont il avait l'âge, et celles faites, en Danemark, sur ceux des Esquimaux assez nombreux qui y sont venus mourir.

On rattache généralement les Esquimaux à la race mongole. Quelques-uns ont voulu les relier aux races américaines. La première opinion paraît la plus plausible, et malgré les analogies signalées par M. du Ponceau dans les constructions grammaticales des deux langues, trop de différences séparent l'Esquimau du second type.

Enfin l'on a encore voulu y voir une race aborigène, primordiale, et c'est en partie sur eux, les Boschismans et les Botocudos, qu'à l'exemple de Bory Saint-Vincent, quelques naturalistes ont voulu en faire un degré inférieur à la race adamique. Ils ont bien plutôt les caractères des races nomades, — ichthyophages ou pasteurs, — que de toute autre.

Nous trouvons en résumé chez l'Esquimau les principaux traits caractéristiques de la race mongolique : le crâne présente au plus haut degré la forme pyramidale, qu'il partage avec un grand nombre de peuplades de l'Asie, et de plus une élongation en arrière avec amincissement de l'occipital.

Examinée de *face*, la tête a une forme losangique dont l'angle inférieur se trouve un peu arrondi par le menton. Vues de *profil*, les éminences malaires sont presque sur le même plan que les incisives supérieures qui les débordent néanmoins.

Les dents sont verticales, et, par le rapprochement des mâchoires, se mettent en contact dans toute l'étendue des arcades dentaires. Les incisives même, et c'est là un fait à signaler, se correspondent exactement, et ne peuvent, comme chez l'Européen, agir à la manière de ciseaux. De là leur aplatissement et la forme qu'elles présentent, et qui permet de les comparer aux petites molaires. Cette remarquable disposition se trouve dans les têtes des momies égyptiennes, et tient suivant nous à la même cause anatomique, et non au genre d'alimentation, qui peut y contribuer à la vérité, mais ne saurait à lui seul la déterminer, comme le veut Blumenbach.

Le bassin, chez l'homme, est remarquable par sa petitesse, son obliquité et l'allongement de son diamètre antéro-postérieur, qui est de 0,13, tandis que le transverse ne mesure que 0,11. Il n'est donc pas quadrilatère, comme dans la race mongole pure; il est plutôt en forme de coin.

Rien de remarquable dans les autres parties du squelette, si ce n'est le développement des humérus, et l'absence de la perforation de la cavité olécrânienne, caractère important qui appartient à la race égyptienne et à deux peuplades du Sud de l'Afrique, ainsi qu'aux Madécasses de Madagascar.

Comme les Mongols, l'Esquimau a le cou épais et court, les cheveux noirs, lisses, durs et roides; la peau à peu près glabre, si ce n'est à la lèvre supérieure; au reste, ils ont l'habitude de s'épiler, et les femmes se rendent mutuellement ce service, en ce qui concerne les organes sexuels.

Les hommes portent les cheveux tombant autour de la tête, et coupés droits sur le front, presque au niveau des sourcils, sans doute afin de laisser la vision libre et facile.

Les femmes portent les leurs relevés à la chinoise, et cette coiffure a pour résultat de leur dénuder les tempes de très-bonne heure.

Les yeux sont petits, noirs et sans animation, légèrement inclinés en dedans; mais c'est en vain que nous avons cherché trace de cette membrane verticale qui recouvrirait la caroncule lacrymale; celle-ci est aussi libre que chez l'Européen, et ce qui a pu donner lieu à l'assertion contraire, c'est peut-être cette disposition assez commune de la paupière supérieure qui forme un repli et bride l'œil en dedans. Comme cette disposition se retrouve également dans les deux sexes, on ne peut l'attribuer à la coiffure adoptée par les femmes, comme l'ont voulu quelques voyageurs, pas plus que l'obliquité des yeux, dont l'angle externe se trouverait, par suite de cette même mode, tiré en haut et en dehors.

Le visage dans son ensemble est large et plat; le nez petit et si peu saillant que c'est à peine s'il peut être vu de profil, par suite de la proéminence des pommettes et des joues épaisses qui les recouvrent.

La bouche offre des dimensions ordinaires, et la lèvre inférieure seule est assez développée.

On a dit que l'Esquimau, avec les apparences de la force, était faible en réalité; les essais comparatifs faits sous nos yeux réfutent cette opinion; et le Groënlandais, dont les membres sont bien développés et les extrémités petites, presque élégantes, peut lutter avec les Européens doués d'une force moyenne.

Les bras surtout contrastent avec la mollesse des chairs dans les autres régions

du corps, qui, en général, a une tendance à l'obésité. La même différence est facile à constater chez les femmes, dont les chairs partout ailleurs sont molles et chargées de graisse et les joues flasques et pendantes ; il en est de même des organes de la lactation, même chez les très-jeunes filles.

Il y a du reste une différence marquée, tout à l'avantage des bras, entre ceux-ci et les membres inférieurs : c'est que les premiers, dans les deux sexes, sont constamment exercés dans les embarcations ; car si les hommes vivent dans leurs *kaïaks*, les femmes sont exclusivement chargées de diriger les *umiaks*, infiniment plus lourdes et plus difficiles à manœuvrer.

Le tempérament de l'Esquimau paraît être lymphatico-sanguin : l'élément sanguin variant, quant à sa prédominance ou à son infériorité, avec les diverses phases de cette existence si variable elle-même. L'état de pléthore sanguine est, suivant nous, accidentel, comme l'embonpoint qui l'accompagne, et ne dure qu'autant que les circonstances permettent à l'Esquimau de satisfaire son insatiable gloutonnerie.

Chacun sait combien il est difficile de préciser exactement les colorations de la peau ; aussi trouvons-nous pour l'Esquimau des appréciations assez différentes et qui varient presque avec chacun des voyageurs. Établissons d'abord que l'*Esquimau naît blanc*, et ce n'est qu'à la longue qu'il prend une coloration se rapprochant de celle de certains bronzes, et à laquelle l'huile donne parfois un brillant semblable à celui d'un vernis.

Les Européens, quand ils sont exposés ordinairement à de brusques variations de température, à des vents violents, et qu'ils vivent presque constamment en plein air, prennent facilement une couleur très-brune de la peau, qui est encore hâtée par la fréquentation de la mer. Si à ces causes on ajoute les habitudes de malpropreté de l'Esquimau, toujours imprégné d'huile, vivant dans la fumée et ne se lavant jamais, on pensera avec nous que, sous l'épais enduit qui la recouvre, la peau de l'Esquimau peut ne pas être beaucoup plus brune que celle de la plupart de nos marins. Comme preuve de ce que nous avançons, nous citerons les changements survenus chez les individus soumis au moulage ; après cette opération, et bien qu'elle eût été précédée d'un rigoureux lavage, le creux obtenu emportait une couche qui le teignait en brun ; mais la peau, nettoyée et blanchie par le procédé, un peu violent peut-être, présentait un aspect tout différent et un ton infiniment plus clair.

L'Esquimau naît blanc ; mais il offre une *particularité* des plus curieuses et que nous devons rapporter : sur la ligne moyenne, et un peu au-dessus de l'articulation sacro-vertébrale, si l'enfant provient de parents purs de tout mélange européen, il présente, au moment de sa naissance, une *tache* d'un brun noir, un peu plus grande qu'une pièce de deux francs et arrondie également. Sa teinte est un peu moins prononcée sur les bords, qui sont néanmoins parfaitement limités. Dès le premier croisement, la nuance de la tache s'éclaircit, et elle disparaît assez vite pour qu'il ait été impossible de la retrouver chez un enfant de trois mois, issu d'un Danois et d'une Groënlandaise, bien qu'elle eût été constatée au moment de la naissance. On la trouve constamment, au contraire, chez les enfants très-jeunes et sans mélange, jusqu'à l'âge de dix-huit mois à deux ans ; mais sa coloration va diminuant déjà pour se fondre et prendre peu à peu la teinte plus claire du reste du corps. Aussi l'avons-nous cherchée inutilement chez les enfants qui avaient dépassé l'âge que nous avons fixé plus haut. Ajoutons que la peau ne présente en cet endroit aucune autre modification que le changement de couleur, et cette tache semble être simplement le point de départ de la coloration générale : en se fon-

dant, en diminuant d'intensité, elle s'étend sans se perdre, et ce n'est qu'après l'âge de trois ans que toute distinction devient impossible entre la région de la tache et le reste de la peau.

La stature des Esquimaux est basse et dépasse rarement $1^m,50$; les femmes sont peut-être relativement plus grandes que les hommes ; mais chez les deux sexes on n'observe les dimensions restreintes, universellement assignées pour leur taille, qu'autant qu'on la mesure sur des individus qui n'ont pas de sang européen. Dans ce dernier cas, au contraire, tout se modifie rapidement, et la taille qui s'élève, et les traits du visage qui souvent, dès la seconde génération, passeraient partout pour gracieux ; la peau prend une teinte blanche et même rosée, et l'on ne trouve plus ni cet aplatissement caractéristique des incisives ni cet élargissement des pommettes qui donnent à la face cette singulière forme losangique. Les mâchoires sont moins saillantes, et, par leur rapprochement, les incisives inférieures viennent naturellement, comme chez nous, se placer derrière la rangée supérieure ; enfin les yeux perdent le caractère d'obliquité de la race mongole pour prendre assez souvent une teinte grise ou bleue, comme chez les Danois, dont les cheveux blonds se retrouvent encore dans cette race mélangée, qui finit par ne garder de sa première origine que la remarquable petitesse des extrémités.

II

C'est généralement à quelque distance de la côte, souvent au milieu d'un de ces golfes étroits et sinueux qui la déchirent si profondément (fiords), que l'Esquimau vient placer son campement et chercher un abri contre les tempêtes si fréquentes et si terribles dans ces régions désolées. Il peut impunément se rapprocher des parties humides et marécageuses, dont les émanations ne sont pas à craindre sous ces latitudes, et c'est précisément là qu'il trouve la *tourbe* dont il fait usage pour la préparation de ses aliments, au moins pendant l'été ; car l'hiver il se nourrit de la chair crue et desséchée du phoque, et, comme ses ancêtres, il continue à employer la *lampe*, si précieuse pour lui, qui l'éclaire, l'échauffe, sert à fondre la neige pour sa boisson, et n'a pas, comme la tourbe, l'inconvénient de produire une fumée âcre, épaisse et difficile à supporter pour l'Esquimau lui-même. Il est vrai, dans quelques points très-rares et privilégiés, à Fiskernœss et Arksuk-Fiord, par exemple, l'Esquimau peut remplacer la tourbe par le bois arraché au sol ; mais cette ressource ne tarderait pas à s'épuiser, si la consommation n'en était très-minime, grâce au petit nombre des habitants et à la rareté de leurs besoins ; les *arbres* du Groënland (bouleaux nains, saules arctiques et buissons d'azalées pour la plupart) rampent plutôt qu'ils ne s'élèvent, incessamment courbés sous l'effort des vents terribles qui soufflent de la mer, et la végétation, maigre et rabougrie, qui échappe à la destruction, n'atteint qu'avec peine la hauteur de 1 mètre et demi dans ce que l'on nomme ambitieusement les *forêts* du Groënland.

D'ailleurs le choix du campement est souvent imposé par la nécessité ; il doit réunir certaines conditions impérieuses : voisinage de la mer, plage facile et sûre, où leurs frêles embarcations soient à l'abri ; autant que possible, une position défendue contre les vents glacés et violents, qui obligent de charger de pierres énormes les kaïaks et la base des tentes, sous peine de les voir emportées ; enfin, et avant tout, l'Esquimau recherche une situation favorable pour la chasse et la pêche, qui le font vivre ; de là, comme conséquence, le déplacement fré-

quent des tribus, obligées de suivre, dans leurs migrations, les animaux qui forment leur nourriture.

L'*habitation* de l'Esquimau est appropriée à sa stature peu élevée; chez celui des établissements danois, nous trouvons la *tente en peaux de phoque*, habitation d'été s'élevant à côté de la hutte en terre qui doit l'abriter pendant l'hiver. Ici pas de *maisons de glace* (snow-houses), comme chez beaucoup de tribus nomades; la maison de glace n'est possible que par une température uniformément basse, condition essentielle pour que l'intérieur reste sec, malgré la chaleur qu'y entretiennent les lampes continuellement allumées; dès que survient le dégel, elle est inhabitable, et c'est alors que l'Esquimau la quitte pour sa tente de peaux.

Dans la partie du Groënland que nous avons visitée, les mois de décembre, janvier et février ont des journées dont la température s'élève jusqu'à 3 et 4 degrés au-dessus de 0; le minimum de l'hiver dernier a été de — 14 degrés, et la moyenne pour toute la saison de — 4 degrés, chiffre insuffisant pour la construction et l'usage des maisons de glace. (Ces températures, à la vérité, sont celles que l'on a relevées à Frédérickshaab, et ne représentent pas, à beaucoup près, celles de Godthaab, et encore moins de Disko, le plus septentrional des établissements danois.)

Le voisinage de quelques habitations à l'européenne, plus de stabilité dans les habitudes, et la possibilité de se procurer les matériaux nécessaires à une construction plus durable, ont donné aux Esquimaux danois l'idée d'imiter grossièrement ce qu'ils avaient sous les yeux.

Nous allons ici, d'après une de nos promenades, placer la description d'une hutte groënlandaise, et donner une idée de ces pauvres habitations, qui toutes ont entre elles la plus parfaite ressemblance.

Faite de couches alternatives de gazon tourbeux et de pierres, la *maison d'hiver* de l'Esquimau ne s'élève guère au-dessus de 2 mètres et demi; mais les murs présentent une épaisseur relativement considérable, et qui atteint jusqu'à 1 mètre; toutefois cette épaisseur n'a rien d'exagéré, puisque c'est, à vrai dire, la principale défense et la meilleure protection contre le froid de ces rudes hivers. Par la même raison, la maison n'a que deux ouvertures, l'une très-petite, représentant la fenêtre, aussi insuffisante pour éclairer que pour aérer l'intérieur, et que ferme, à défaut de vitres, une membrane intestinale de phoque. L'autre, c'est la porte, très-basse et précédée d'une sorte de tunnel, de chemin couvert, coudé en L, et dans lequel on ne peut s'avancer qu'en rampant. Si, comme on l'a dit, cette singulière et incommode disposition a pour but de rendre impossible à l'ours l'entrée de la maison, elle est au moins inutile dans la partie du Groënland occupée par les établissements danois, et nous aimons mieux y voir une précaution de plus contre le froid.

Un toit presque plat recouvre la hutte, et la charpente en est fournie par le bois provenant des navires naufragés, et souvent par des côtes de baleines, qui entrent encore dans la construction de la porte, dont nous les avons vues former le seuil et le cintre. Un peu de terre et de branchages remplissent les interstices du toit; aussi les pluies de l'été, qui sont heureusement très-rares, traversent-elles cette mince couverture qu'elles mettent facilement à jour quand l'Esquimau a négligé d'y étendre les peaux de phoque destinées à en prévenir la dégradation.

Dans le voisinage le plus immédiat de l'habitation s'élève un amas de détritus de toute espèce et de la plus repoussante fétidité; c'est là que quelques chiens, de taille peu élevée et uniformément noirs, semblent avoir établi leur domicile et vouloir, par leurs aboiements, s'opposer à notre passage, protestant ainsi contre

l'assertion des voyageurs qui ont dit que les chiens esquimaux ne font que gronder au lieu d'aboyer [1].

Sans nous laisser décourager par les émanations infectes que nous respirons déjà, nous nous courbons afin de pénétrer, par le chemin coudé, dans l'intérieur de l'unique pièce où s'entassent la famille ou les familles qui partagent cet étroit espace. Carré suivant l'usage, l'intérieur est divisé en deux portions inégales, dont la plus grande est occupée par une sorte de vaste lit de camp très-peu élevé au-dessus du sol; le fond en est caché sous des peaux de renne superposées, dont le nombre variable augmente ou diminue suivant la richesse de l'habitant. Dans l'étroit espace libre compris entre le lit de camp et la muraille opposée, parmi des vêtements et des ustensiles de ménage, quand nos yeux se sont habitués à la lumière douteuse de cet intérieur, nous apercevons une espèce d'outre rougeâtre que nous supposions être de l'huile, mais nous apprenons que ce n'est autre chose que l'estomac d'un renne récemment tué et renfermant le sang et les intestins de l'animal : l'usage, en pareil cas, est de réserver ce mélange jusqu'à ce qu'il ait subi un commencement de putréfaction qui nous paraît déjà atteint; mais l'habitant de la hutte ne partageait pas notre manière de voir, et il devait encore se passer plusieurs jours avant qu'il se décidât à consommer ce mets de haut goût, qu'on appelle au Groënland le *nerukak*.

Notre visite ne paraît déranger en aucune façon deux femmes incomplétement vêtues, dont l'une cependant se couvre la poitrine avec un lambeau de peau qu'elle prend sur le lit où elle est assise ; des enfants nous offrent de petits vases, véritables jouets, assez artistement fabriqués avec cette pierre tendre et verte par transparence qui leur sert pour confectionner leurs lampes et la plupart de leurs ustensiles [2].

Il y a encore là quelques-unes de ces lanières de chair de phoque et de poisson desséché que nous avions vues au dehors, près de la hutte, étendues sur de longues perches.

On comprendra aisément qu'après un examen consciencieux de l'intérieur dont nous essayons de donner une idée d'après l'une de nos visites, l'on ait hâte de reprendre le passage boueux et humide qu'il faut de nouveau traverser pour respirer librement en plein air.

A ceux qui seraient tentés de plaindre l'Esquimau, rappelons les tentatives faites par le gouvernement danois, qui, à plusieurs reprises, fit venir quelques-uns d'entre eux à Copenhague, avec l'intention de les renvoyer au Groënland, formés à quelques-unes des industries susceptibles d'y être appliquées. La plupart, bientôt atteints d'une irrésistible nostalgie, sont morts, regrettant la patrie absente, et quelques-uns, échappant à la surveillance, essayèrent de la regagner dans leurs frêles embarcations. L'un de ces pauvres gens, trompant l'attention de ceux qui en étaient chargés, entreprit seul, dans son kaïak, cette traversée

[1] L'aboiement est-il une habitude acquise, transmise héréditairement, et qui devienne naturelle au chien domestique? Est-il un essai d'imitation de la voix humaine? On dit que les chiens sauvages n'aboient pas, et ceux dont la race n'a jamais reçu les soins de l'homme ne savent que hurler. Deux chiens amenés par Mackenzie, de l'Amérique du Nord, n'aboyèrent jamais et continuèrent à faire entendre leur hurlement habituel, tandis qu'un chien né de ceux-ci en Europe apprit à aboyer.

(PRICHARD, *Histoire naturelle de l'homme.*)

[2] Pierre très-commune en Italie, aux environs du lac de Côme, où l'on en fabrique aussi de petits vases de ménage. *Lapis ollaris* ou *comensis* de Pline ; *soft-stone*, des Anglais. C'est un silicate double, une espèce d'argile.

impossible, et fut recueilli fort loin au large, à demi mort de faim, par un navire qui se rendait en Islande.

L'*alimentation* de l'Esquimau se compose presque exclusivement de poisson et de chair de phoque et de baleine, qu'il dessèche, conserve et consomme crus, sous cette forme de longues et étroites lanières dont nous avons déjà parlé; il ne boit pas généralement l'huile de phoque, comme on l'a dit, mais l'emploie dans ses lampes de pierre à faire fondre la neige, et l'eau potable qu'il obtient ainsi est sa boisson habituelle,

Au reste, cette alimentation, outre qu'elle est peu variée, présente, au point de vue de son abondance et de sa rareté alternatives, des différences importantes par leur influence sur la constitution, et aussi par la production de phénomènes physiologiques que nous examinerons.

Bien souvent obligé de se contenter de presque rien, l'Esquimau vient-il au contraire à faire une chasse heureuse; oublieux alors des souffrances passées, et insouciant des privations que l'avenir lui réserve, il ne songe qu'à jouir à sa façon de sa richesse présente, et qu'à satisfaire ses grossiers appétits, en se livrant aux excès de la plus incroyable gloutonnerie.

Si plus tard nous aurons à constater l'indifférence avec laquelle il envisage chez les autres les souffrances de la faim, qu'il partage lui-même, disons qu'il est dans la prospérité aussi généreux qu'il se montrera dur et insensible dans les moments de disette.

C'est fête alors dans le campement; il semble que la nature ait doué l'Esquimau d'organes spécialement élastiques pour se prêter à une ampliation dont il est impossible de se faire une idée, si l'on n'a pas été témoin des tours de force de voracité dont l'Esquimau se montre capable dans ces occasions.

Sans nous appesantir sur les premiers temps de cette scène dégoûtante, prenons l'Esquimau déjà gorgé de nourriture et couché sur le dos; quand ses mâchoires se refusent à la mastication, le doigt fait pénétrer de force le lambeau de chair saignante qu'il tient entre les dents, et que sa main droite, armée d'un couteau, a coupé au-devant d'elles.

Après avoir soumis à une distension aussi exagérée les tuniques de l'estomac, qui remplit près de la moitié de la cavité abdominale, formant une tumeur dure et globuleuse qui en soulève les parois, l'homme, nous devrions dire l'animal, n'a plus qu'à digérer dans le repos le plus absolu et le sommeil qui vient mettre un terme à cette scène d'abrutissement.

A toutes les époques, si, dans un but d'étude ou de curiosité, l'on veut fournir à l'Esquimau les moyens de satisfaire cette voracité, on le trouvera toujours prêt, et il est sans exemple qu'il ait paru incommodé par cette digestion, impossible pour tout autre que pour ces mangeurs extraordinaires. Le capitaine Ross rapporte qu'il fit un jour manger avec lui, et quatre de ses compagnons, deux Esquimaux d'une tribu nomade : un saumon et demi suffit au robuste appétit des cinq Anglais affamés par une longue marche sur la glace; mais chacun des deux Esquimaux dévora deux saumons de 14 livres. (Ross, *Voyages.*)

Mais quand vient l'époque difficile contre laquelle l'imprévoyance de l'Esquimau ne lui a fait prendre aucune précaution, quand le poisson manque, que les rennes ont émigré, il peut supporter longtemps les angoisses de la faim et montrer, dans cette circonstance, un stoïcisme et une résignation dont on est en droit de chercher l'explication dans les analogies empruntées aux êtres qui l'entourent.

Dans cette période de misère et de privations qui coïncide avec les froids

excessifs, il tombe, lui aussi, dans une sorte de torpeur : l'activité générale est engourdie, la circulation ralentie, au dire d'un observateur intelligent témoin de souffrances de ce genre, qu'il était lui-même impuissant à secourir. Enfermé alors dans sa hutte, comme les animaux hibernants dans leurs retraites, le Groënlandais vit aux dépens de sa graisse, et, forcé d'épargner l'huile qui le chauffe, l'éclaire et fond la neige destinée à sa boisson, ce n'est souvent qu'à l'aide du *tang* (1), arraché péniblement au fond de la mer, qu'il parvient, en y joignant les substances les plus grossières, comme des fragments de peau, à atteindre les premières chaleurs qui le rendent à la vie et font reparaître les animaux dont il fait sa subsistance.

C'est au milieu de ces cruelles circonstances que la misère et la souffrance, portées à leur comble, donnent lieu aux atrocités dont les voyageurs nous ont fait le récit. Chez l'Esquimau chrétien même, de nos jours encore, s'il vit loin des établissements danois, où sans doute il trouverait du secours, malheur à la femme veuve et sans enfants mâles qui puissent partager avec elle leurs précaires ressources ; à la fille qui a vieilli sans époux ni enfants ; celles-là n'ont d'autre ressource que de disputer aux chiens affamés les débris et les os oubliés pendant l'été précédent dans le charnier infect qui, comme nous l'avons dit, s'élève invariablement à la porte de chaque habitation. Pour elles, pour le vieillard qui a eu le malheur, assez rare il est vrai, de survivre aux siens, il n'est pas de secours à attendre, et la mort vient trop tard mettre un terme à leurs souffrances.

Dans un des fiords que nous avons explorés, il n'y avait pas encore longtemps qu'une vieille femme avait été jetée à la mer pour hâter le retour du poisson et rendre la pêche favorable.

Pendant son séjour à la baie de Cambridge, le capitaine Collinson eut de fréquents rapports avec une tribu d'Esquimaux venus pour y chasser, et ceux-ci expliquèrent sans trop d'hésitation la différence d'âge de plusieurs années existant entre les enfants d'une même famille, et aussi la prédominance très-marquée des mâles, par la difficulté d'élever tous leurs enfants, et par l'*inutilité* des filles. A celles qu'on laisse vivre, toutefois, sont imposés, dès leur jeunesse, les fardeaux les plus lourds et les soins pénibles du campement; leurs frères n'hésitent pas à les surcharger, dans les marches, de la part qui leur avait été faite; et tout l'orgueil des mères est pour leurs fils qui doivent un jour les nourrir, et dont elles se plaisent à montrer les vêtements ornés des dépouilles d'animaux tombés victimes de leur jeune adresse.

S'il est vrai que le fond de la subsistance de l'Esquimau soit emprunté aux cétacés, surtout aux amphibies et aux poissons, leur habileté à lancer le javelot (*aglikak*), ou à manier la lance (*nuguit*), leur permet aussi de s'attaquer avec succès, non-seulement aux grands quadrupèdes, comme l'ours et le renne, mais encore aux oiseaux, qu'ils savent tuer au vol avec une remarquable adresse.

Dans les œufs des oiseaux aquatiques, dans ceux-ci, avant qu'ils aient pu se servir de leurs ailes, l'Esquimau trouve parfois une précieuse ressource, et qu'il apprécie d'autant mieux qu'elle succède à l'époque difficile dont nous avons parlé. Cette nourriture intermédiaire, moins indigeste que celle qu'il retrouvera plus tard, a encore l'avantage d'être éminemment réparatrice, et en même temps plus appropriée à l'état de ses organes digestifs, affaiblis par une abstinence forcée ou fatigués par une alimentation grossière. C'est alors aussi que le réveil rapide de la nature, coïncidant avec la fonte des neiges, lui permet de faire

[1] Nom générique de quelques espèces de *fucus*, dont il fait alors sa nourriture.

entrer dans son régime quelques-uns des rares végétaux que produit le Groënland; et son instinct d'abord, l'expérience ensuite, lui ont fait choisir ceux qui sont doués de propriétés antiscorbutiques : c'est surtout de l'oseille et du cochléaria qu'il fait usage, et il est remarquable que cette dernière plante, au Groënland, perd toute son âcreté et devient, pour le navigateur lui-même, une ressource à la fois agréable et salutaire.

Parmi les tribus nomades qui, voyageant presque toujours sur d'immenses plaines de glace, ne peuvent que très-difficilement se procurer des végétaux, on les voit rechercher avec avidité les plantes à demi digérées que contient l'estomac des rennes et des bœufs musqués.

Quoique notre délicatesse puisse se révolter d'une pareille préparation, le *nerukak,* comme ils le nomment, peut introduire une utile diversion dans l'alimentation purement animale dont les Esquimaux se repaissent continuellement.

Rien n'est plus irrégulier, comme on le voit, que la vie des Esquimaux, passant tour à tour de l'extrême abondance à l'extrême disette, sous l'influence dans le premier cas d'une nourriture exclusivement animale, soumis dans le second aux privations les plus débilitantes.

On sait avec quelle lenteur sir John Ross et ses compagnons, épuisés par la faim et la souffrance, recouvrèrent une santé qui se ressentit bien longtemps des fatigues dont leur énergie surhumaine avait seule pu les faire triompher. Ne doit-on pas attribuer à cette exercice fonctionnel si inégal des organes digestifs des Esquimaux, habitués à passer constamment par des alternatives si différentes, l'immunité dont ils jouissent à cet égard, et la promptitude avec laquelle ils réparent leurs pertes quand renaissent pour eux les jours d'abondance?

Les forces humaines, néanmoins, ont leurs limites chez les Esquimaux comme chez nous, et M. Leask a vu, au cap York, un campement de quatorze personnes mortes de faim; M. Kennedy, un vieillard qui venait d'être forcé de manger sa femme et ses deux enfants, dans un hiver au Labrador.

Ces exemples, pris entre mille autres, prouvent assez à quelles privations, à quelles affreuses extrémités la misère et l'imprévoyance peuvent réduire l'Esquimau. A la vérité, par une sorte de compensation, la nature permet que s'il échappe à toutes les chances de mort qui le menacent à ces périodes désastreuses de son existence, il renaisse, comme on l'a vu souvent, avec une rapidité qui n'appartient qu'à cette race, et forme véritablement un trait remarquable de son histoire physiologique.

III

Il est difficile de concilier les opinions si contradictoires des voyageurs au sujet des Esquimaux, relativement à leurs qualités et à leurs défauts. à leur état intellectuel et moral.

Pour notre part, nous les avons vu saisir avec promptitude les explications qui leur étaient données par les interprètes sur des choses toutes nouvelles pour eux, et dont ils paraissaient comprendre très-vite l'usage et la portée.

Dans les établissements danois, ils suivent avec assiduité les écoles que dirigent les frères moraves; et, parmi les indigènes des principaux comptoirs, il est rare, et pour ainsi dire exceptionnel, d'en rencontrer qui ne sachent pas lire et écrire.

Quelques-uns plus avancés encore chantent en chœur, sur des airs danois, des paroles groënlandaises ; et, dans des fêtes improvisées en l'honneur du passage de notre expédition, il nous a été donné d'assister à une sorte de représentation où nous avons pu juger l'ensemble de leurs arts d'agrément. A leurs chants, d'un cachet original, succéda une assez heureuse combinaison des danses européennes et de leurs pantomimes nationales.

La construction de leurs embarcations dénote encore une intelligence incontestable, et dans les premières rencontres avec les Européens, on les a vus, en dépit de l'imperfection des moyens de communication, comprendre le sens de quelques mots empruntés à un vocabulaire très-imparfait, et suppléer à l'insuffisance du langage par des images et des dessins, grossiers sans doute, mais assez fidèlement exécutés pour représenter certains objets et traduire leurs idées. Dans le deuxième voyage de Ross, il vint à son bord des Esquimaux nomades qui tracèrent devant lui une sorte de carte des terres comprises entre la baie Repulse et le détroit du Prince-Régent, avec les noms des principaux lieux de campements.

Comme chasseurs, comme pêcheurs, dans les moyens qu'ils ont créés, tout décèle encore les ressources de l'intelligence aussi bien que du courage des Esquimaux. Avec les armes imparfaites dont ils disposent et qu'ils fabriquent eux-mêmes, ils ne craignent pas d'attaquer corps à corps l'ours blanc, qu'ils frappent au défaut de l'épaule, se faisant un point d'honneur de ne le tuer que par devant et d'un seul coup de leur long couteau ou *savik*.

Rien de mieux entendu et de plus complet que l'attirail du chasseur de phoques, poursuivant sa proie dans son rapide kaïak, ayant devant lui, sous sa main, sa lance, son harpon, avec leurs accessoires destinés à les lancer avec précision, et leurs lanières de peau qui se déroulent et les retiennent à la pirogue, et ce sac plein d'air qui fatigue l'animal blessé, indique la direction qu'il a prise et le force à rester à la surface de l'eau.

Nous ne pouvons entrer ici dans des descriptions plus détaillées, qui sortiraient de notre sujet ; mais nous en avons assez dit pour laver l'Esquimau de l'accusation de stupidité portée peut-être injustement contre lui.

Cette chasse aux phoques met encore en évidence une autre qualité remarquable chez l'Esquimau; nous voulons parler de sa patience lorsqu'il poursuit le phoque sur les glaces où celui-ci vient chercher le soleil et le repos. C'est ordinairement dans des crevasses formées par la fonte des glaces et recouvertes d'un lit de neige que se pose cet amphibie. Pour arriver jusqu'à portée de son ennemi toujours en éveil, le chasseur est souvent obligé de passer plusieurs heures, tantôt rampant sur le ventre, et tantôt immobile au moindre signe de crainte du vigilant animal.

Chez l'Esquimau des établissements Danois, on retrouve à peine des traces de cet amour de la propriété d'autrui que tous les voyageurs ont reproché aux tribus nomades. Parmi ces dernières, en effet, ce défaut paraît dominer tous les autres, et parfois il a poussé à la violence et même au meurtre ces enfants de la nature, envieux de l'objet le plus insignifiant pour nous qui frappe leurs yeux et excite leurs désirs. S'ils croient pouvoir s'en emparer sans être vus, ou si la force est de leur côté, ils n'hésiteront pas à s'en rendre maîtres.

Chez tous ceux qui ont subi le contact des Européens, on observe la plus déplorable avidité pour les boissons alcooliques : il y a longtemps qu'ils ont perdu l'horreur inspirée par les missionnaires à leurs néophytes pour l'*eau de folie*, ainsi qu'ils avaient baptisé l'eau-de-vie en esquimau; et sans les précautions

prises pour s'opposer à l'entrée des alcools, les établissements danois en souffriraient tout autant que les tribus nomades fréquemment en rapport avec les baleiniers, qui ne voient dans ce honteux échange qu'un moyen comme un autre d'acquérir à peu de frais des vivres et surtout des fourrures.

Beaucoup de tribus rencontrées par les navires de guerre anglais, dans les plus récentes explorations, ne connaissaient pas encore ce funeste besoin; mais celles où il s'est introduit, décimées par cette triste passion, diminuent avec une telle rapidité qu'il est facile de prévoir l'époque où elles disparaîtront complétement.

Sans énumérer toutes les maladies que peut engendrer comme ailleurs l'usage immodéré de l'alcool, nous ne ferons que signaler les dangers particuliers de l'ivresse sous un climat où le froid le plus rigoureux peut saisir le buveur loin de son habitation et de l'assistance des siens.

Une habitude moins dangereuse et plus générale est celle du tabac, que l'Esquimau recherche avec passion et consomme sous toutes les formes. L'enfant tette encore, qu'il commence à connaître et à aimer le tabac. Quand nous aurons dit que la mère allaite ses enfants jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, on sera moins étonné d'apprendre que nous avons vu un petit garçon quitter la pipe pour reprendre le sein de sa mère.

Toutefois c'est l'usage du tabac en poudre qui domine, et les Groënlandais lui attribuent une action préservatrice des cruelles ophthalmies dont ils ont à souffrir au printemps; cette opinion est partagée par des résidents intelligents et qu'un long séjour au Groënland a mis à même de constater une diminution notable dans le nombre et la gravité des maladies des yeux.

IV

On voit déjà, par tout ce qui précède, à quelles rudes épreuves est condamné l'Esquimau, et combien de causes de maladies doivent en être la conséquence. Soit en effet qu'il poursuive sa proie sur les neiges de ses rochers ou à travers les glaces flottantes, soit qu'il s'emprisonne des journées entières dans son kaïak, les jambes immobiles, et séparé d'une eau glacée par une mince enveloppe de peau, sa vie est une lutte de toutes les heures contre des dangers qui se renouvellent incessamment. Tout semble conspirer contre lui : le climat qu'il habite, l'hygiène déplorable qu'il suit, ses privations si cruelles et si réitérées, les excès alcooliques pour quelques-uns, et pour tous les fatigues prodigieuses d'une vie si péniblement disputée. Est-il surprenant, après cela, que les Esquimaux usent vite une existence aussi continuellement compromise?

Pour qui a parcouru ces montagnes escarpées, d'un accès si pénible, amas de roches granitiques à peine recouvertes çà et là de mousses et de lichens, et dont la neige couronne les sommets et cache encore au mois d'août les anfractuosités, il est aisé de comprendre, malgré la lenteur, le calme et l'adresse de l'Esquimau, que ces terrains, dont les difficultés augmentent nécessairement encore pendant l'hiver, soient le théâtre d'accidents graves et nombreux, lorsqu'à la poursuite des animaux il les parcourt audacieusement, insouciant du péril et tout entier aux émotions de la chasse.

Aussi la vie de l'Esquimau est et devait être fort courte, et nous avons été frappés, dans les campements les plus nombreux, alors que la population tout

entière se pressait sur notre passage, de la rareté, nous dirions presque de l'absence totale de vieillards.

Dans le district de Frédérikshaab, qui compte actuellement 800 âmes, les tables officielles ne présentaient que 2 hommes ayant dépassé 54 ans; et ceux-ci pouvaient être considérés comme des exceptions très-remarquables, puisqu'il fallait tout d'un coup, après eux, descendre au chiffre de 45 ans, âge de 15 individus, parmi lesquels étaient 6 femmes, offrant l'aspect d'une parfaite décrépitude. De 30 à 40, le chiffre était assez élevé, mais moins que de 20 à 30; ces deux catégories donnaient pour total 143 et 396; il restait un nombre de 244, représentant le jeune âge jusqu'à 20 ans.

Dans ce même district, les naissances, les mariages et les décès étaient retracés par le tableau suivant, qui comprend les six dernières années, et que nous avons dressé d'après les listes officielles et grâce à la complaisance de M. le pasteur Barnfeldt, de Frédérikshaab.

ANNÉES	NAISSANCES		MARIAGES	MORTS	
	MALES	FEMELLES		MALES	FEMELLES
1850	10	14	4	4	6
1851	9	14	10	9	9
1852	12	12	8	3	3
1853	33	22	3	9	17
1854	13	15	2	22	21
1855	12	14	4	29	18
1856 (jusqu'à août)	8	12	12	9	3
Totaux	97	103		85	77
	200			162	

Il faut remarquer que le district qui nous a fourni ces résultats est, sous beaucoup de rapports, l'un des plus privilégiés. Outre la présence d'un établissement danois qui met l'Esquimau à l'abri de la famine, nous devons signaler l'abondance de la pêche de la morue. Au-dessus, et en remontant vers le Nord, ce poisson si utile manque tout à fait; il ne va pas au delà, tandis qu'à Frédérikshaab, non-seulement on en prépare pour les besoins de l'hiver, mais on en exporte même une petite quantité en Danemark.

V

Nous allons maintenant examiner rapidement les maladies et les accidents auxquels sont exposés les Groënlandais.

En première ligne, bien qu'elles ne soient pas les plus graves, mais en raison de leur fréquence, il nous faut signaler les *maladies cutanées*. Fait, comme on le sait, de peaux mal préparées, promptement imprégnées d'huile et enduites d'une couche graisseuse, le vêtement de l'Esquimau constitue une sorte de fourreau imperméable, qui, parfaitement propre à le protéger contre le froid, a d'ailleurs l'immense inconvénient de maintenir la surface cutanée dans une atmosphère humide et chaude à la fois, dont l'acrimonie doit entrer pour une large part dans la production des affections pustuleuses et psoriques si fréquentes au Groënland.

Les femmes, il est vrai, portent assez ordinairement sous leur casaque de peau une chemise de coton; mais celle-ci ne tarde pas à s'imprégner des produits de la transpiration, extrêmement abondante pendant l'été; et cependant elles ne l'abandonnent ou ne la changent que lorsqu'il est devenu complétement impossible d'en prolonger l'usage.

Il faudrait à l'Esquimau plus de confiance qu'il n'en a dans l'utilité des ablutions, pour l'amener à faire usage, sous cette forme, de l'eau si abondamment répandue autour de lui; aussi rien n'empêche l'enduit fétide d'huile et de graisse qui le cuirasse de s'accumuler à la surface de sa peau. Enfin, si l'usage de quelques aliments particuliers donne lieu, chez l'Européen, à des manifestations morbides vers la peau, n'est-il pas permis d'admettre quelque influence analogue due à l'ingestion des substances âcres et huileuses, souvent corrompues et provenant de cétacés ou d'amphibies morts depuis longtemps, dont l'Esquimau se gorge avec tant d'avidité ?

Quoi qu'il en soit de l'influence de ces diverses causes, on rencontre chez la presque totalité des Esquimaux une ou plusieurs des affections de la peau que nous allons énumérer; à la côte du Groënland, les femmes surtout cherchent à cacher celles dont elles sont atteintes.

Le favus, la gale, le psoriasis, le *prurigo senilis* surtout, l'ichthyose et l'eczéma, sont de toutes les affections cutanées les plus communes, et nous les avons retrouvées sur tous les points que nous avons visités. La *gale*, bien évidente, bien caractérisée, dans les lieux d'élection habituels, peut toutefois, comme on l'a noté, ne pas s'observer sur les mains, ou du moins y être si rare qu'on peut à grand'peine en retrouver quelques vésicules. Cette apparente singularité a fait demander si c'était là une espèce particulière, différente par sa marche et ses caractères : elle tient, selon nous, à ce que les mains de l'Esquimau, vivant dans son kaïak, sont soumises à une sorte de macération dans l'eau de mer, à laquelle on doit reconnaître une action peu énergique, mais réelle, et qui s'explique par sa continuité. La main de l'Esquimau, recouverte du gant qu'il revêt toujours, est, comme nous l'avons vu quand il sort de son bateau, blanchie et toute ridée par le contact de l'eau. Aussi est-ce chez les hommes que nous avons constaté l'absence des vésicules psoriques aux mains, tandis que le pli du bras, les cuisses et le bas-ventre, présentaient une éruption des plus confluentes.

La *lèpre* n'existe pas au Groënland, si l'on entend par là l'affection tuberculeuse, anesthésique ou ulcéreuse, appelée *spedalsked* en danois, et dont l'Islande et la Norwége nous ont offert, dans la suite de notre voyage, des exemples si complets et si horribles; mais nous avons vu, dans une circonstance, un psoriasis, suivant toute apparence très-ancien, et qui, parmi des plaques étendues, en offrait deux au voisinage de l'épaule, affectant la forme annulaire, avec une partie centrale saine et un peu déprimée. Ce caractère de la *lepra vulgaris* se rencontrait, chez le même malade, avec d'autres plaques plus petites, recouvertes de squammes minces, sèches et brillantes, de *psoriasis guttata*.

Le favus et l'ichthyose ne nous ont offert rien de particulier et sont peu communs.

Le prurigo et l'eczéma, très-répandus, au contraire, sont susceptibles de se présenter sous leurs formes les plus graves. Si la gale est également commune chez les deux sexes, le prurigo attaque plus spécialement les hommes et surtout les hommes âgés, dont pas un peut-être n'est exempt de l'une de ces affections, entretenues par leur malpropreté dégoûtante. Aussi font-elles souvent de rapides progrès, donnant lieu à des ulcérations profondes et étendues; et peut-être cette affection dont on a parlé comme particulière au Groënland, « sorte d'ulcération étendue et universelle [1], avec violent prurit et production de squammes, » n'est-elle autre chose qu'un eczéma chronique et généralisé; nous en avons vu au reste par nous-même un exemple qui nous confirme dans cette opinion. Dans le cas qui s'est offert à notre observation, le malade, d'un aspect repoussant, présentait de profondes gerçures au niveau des articulations; les croûtes jaunâtres qui couvraient d'un masque sa face et ses lèvres pénétraient jusque dans l'intérieur du nez et des oreilles. Les squammes, souvent imbriquées, se rencontraient à côté des surfaces d'un rouge livide, et exhalant une sérosité roussâtre. La peau était tuméfiée, et les ganglions inguinaux et axillaires étaient le siége d'un engorgement considérable. Il se servait, pour combattre les excessives démangeaisons qui le tourmentaient, d'un fragment d'os, qui nous rappela la plume de faucon dont parlent certains voyageurs.

La *variole* fit sa première apparition au Groënland en 1731, apportée par un navire marchand. Les premiers missionnaires qui vinrent après le père Eggède au Groënland ramenaient de Danemark, par ce navire, six Esquimaux, dont trois moururent en route de la petite vérole; les trois autres la communiquèrent à leurs compatriotes. L'épidémie fit d'affreux ravages, et les naturels repoussèrent les soins des missionnaires, les regardant comme la cause de ce fléau inconnu. Ils se traitèrent à leur façon, et pour hâter la sortie des pustules et calmer l'ardeur qu'ils ressentaient à la peau, Crantz rapporte qu'ils se gorgeaient d'eau froide et survivaient rarement au delà du troisième jour.

Cette épidémie, pendant laquelle les Moravites et Eggède firent des miracles de courage et de charité, dura avec la même intensité depuis le mois de septembre 1731 jusqu'au mois de juin de l'année suivante, et, pendant cette longue période, parcourut une étendue de soixante lieues de côtes.

Plusieurs districts perdirent les cinq huitièmes de leur population. Eggède estime entre deux et trois mille le nombre total des morts; huit Esquimaux seulement guérirent.

Des tombeaux visités par nous et qui couvraient une montagne contenaient tous plusieurs squelettes. On nous dit qu'ils remontaient à l'époque dont nous venons de parler.

Depuis lors, sans avoir jamais sévi avec la même intensité, la maladie s'est maintenue au Groënland, et quelques-uns des nombreux décès de 1855, dans la statistique fournie par le pasteur de Frédérickshaab, doivent être attribués à cette affection, redoutable partout, et plus encore dans la hutte infecte de l'Esquimau. Aussi la craignent-ils beaucoup, et c'est ce qui a facilité prodigieusement l'introduction de la vaccine. Cette méthode, que les médecins danois ont répandue avec le plus louable empressement parmi les Groënlandais, est pratiquée d'après les procédes ordinaires, avec du vaccin expédié de Copenhague, et aussi de bras à bras. Malheureusement les médecins sont bien rares, et les Esquimaux dissé-

[1] Instructions de l'Académie de médecine à M. Gaimard. *Voyage de* LA RECHERCHE.

minés sur un grand nombre de points. C'est ce qui nous a poussés à saisir toutes les occasions de répandre. partout où nous l'avons pu, le précieux fluide que S. A. I. le Prince Napoléon avait eu l'heureuse pensée de faire recueillir à des sources certaines, avant son départ pour les mers du Nord.

Avant de quitter le Groënland, nous avons remis à M. l'ingénieur Taylor, minéralogiste anglais distingué et que des études médicales rendent parfaitement propre à cette mission, une certaine quantité de vaccin, dont il trouvera l'utile application parmi les indigènes, avec lesquels ses recherches le mettent journellement en contact.

Bien que plus rare aujourd'hui et peut-être moins tenace, l'*ophthalmie* n'en est pas moins une des affections graves du Groënland, très-fréquente encore dans les mois de mars, avril et mai, principalement. A cette époque de l'année, les brumes sont plus rares, et le soleil, réfléchi par les neiges, vient impressionner vivement un organe que les longues nuits de l'hiver [1] qui vient de finir ont rendu plus susceptible et plus facile à blesser. De plus, les variations de température sont fréquentes et brusques; les vents, d'une extrême violence, soulèvent des nuages d'une neige excessivement divisée, dont les cristaux agissent sur le visage et les paupières à la manière d'aiguilles d'une extrême acuïté, et provoquent des inflammations oculaires très-douloureuses.

Une autre cause mécanique dont l'influence ne saurait être révoquée sur la production des ophthalmies, c'est l'action continue de cette âcre et épaisse fumée qui remplit constamment la hutte de l'Esquimau.

Toutes les conditions d'ailleurs se réunissent pour agir, au moment où le Groënlandais est affaibli et sort à peine de cette période de privations et de misère dont nous avons parlé, et souvent alors, outre l'ophthalmie, on voit apparaître l'*amaurose*, dont la production coïncide d'une manière frappante avec les froids humides et les neiges du commencement du printemps.

Pour obvier aux dangers de la lumière, réfléchie et augmentée par l'éclat des neiges, l'Esquimau fait usage d'un instrument protecteur de son invention et aussi simple qu'ingénieux : ce n'est autre chose qu'une lame de bois très-mince, large de deux à trois doigts, percée à sa partie moyenne d'une fente très-étroite et transversale, destinée à laisser passer les rayons lumineux dont l'éclat se trouve, au moyen de cet artifice, habilement atténué et combattu ; un lien attaché derrière la tête assujettit ce petit appareil de préservation.

Il est assez fréquent de rencontrer des Esquimaux portant sur le front des traces de *scarifications* qu'ils se font eux-mêmes avec la pointe de leurs couteaux et dans le but d'aider à la guérison de leurs ophthalmies : c'est, avec des lavages fréquemment répétés en se servant d'eau très-froide, le seul moyen curatif qu'ils emploient, considérant le tabac à priser comme un dérivatif en même temps énergique et agréable.

Malgré notre empressement à questionner tous ceux qui pouvaient nous ren-

[1] Dans la baie de Disko, le soleil ne paraît pas du tout depuis le 30 novembre jusqu'au 12 janvier. Dans les autres parties plus méridionales, pendant cette période, il règne également une obscurité complète, qui, deux heures par jour seulement, s'éclaircit légèrement pour faire place à un demi-crépuscule.

Durant les trois mois d'été, au contraire, de mai à septembre, il n'y a pas de nuits ; le soleil se couche à dix heures et demie et se relève à une heure, ne restant au-dessous de l'horizon que deux heures et demie, pendant lesquelles on peut lire et écrire et voir le sommet des montagnes toujours doré par la lumière.

seigner à cet égard, il nous a été impossible de recueillir aucun indice qui pût nous porter à croire qu'ils aient jamais eu connaissance de l'*opération de la cataracte.*

Nous en dirons autant de la *taille*, opération qui, bien évidemment, en dépit de ce qu'ont pu dire les voyageurs, est complétement incompatible avec les moyens dont peuvent disposer les Esquimaux et leur parfaite ignorance de toute connaissance chirurgicale [1].

Sujet aux *épistaxis*, l'Esquimau les présente dans deux conditions essentiellement différentes : ce sont, d'une part, des hémorrhagies, passives suivant nous, et se liant à l'état d'*anhémie* où il est réduit au sortir de l'hiver; les autres, évidemment actives, et reconnaissant pour cause l'état opposé, la *pléthore* où l'a conduit la période d'abondance.

La privation prolongée de la lumière solaire, l'immobilité et l'entassement forcés dans ces huttes humides et infectes, enfin l'insuffisance et la grossièreté de cette nourriture, peut-être même, pour une certaine part, l'absence complète d'aliments végétaux, voilà les principales causes de l'anhémie, générale à l'époque du printemps, et à laquelle nous pouvons, avec vraisemblance, attribuer les hémorrhagies nasales si fréquentes alors, ainsi que la marche grave de quelques-unes des maladies qui, comme la dyssenterie, sont plus particulières à ce moment de l'année.

Plus tard, au milieu de l'été, quand l'Esquimau est devenu pléthorique, les épistaxis reparaissent, mais alors avec un caractère plus favorable, puisqu'elles sont le remède en même temps que le symptôme de ce nouvel état, et qu'elles tendent directement à combattre cette excessive richesse circulatoire, source de maladies phlegmasiques et de congestions viscérales. Toutefois, malgré l'abondance de ces hémorrhagies salutaires, fréquemment il arrive qu'elles sont insuffisantes, et contraignent l'Esquimau en proie à des oppressions violentes, à des hémoptysies, à des congestions cérébrales, de venir réclamer la saignée du bras, dont il connaît toute l'efficacité.

Quand il ne peut invoquer ce secours, et que l'épistaxis devient trop abondante, il emploie pour l'arrêter un moyen des plus simples, qui consiste à fermer l'ouverture nasale avec un bouchon qu'il forme en roulant dans ses doigts des poils arrachés à la peau de renne de son vêtement.

D'ailleurs il ne répugne nullement d'admettre qu'il fasse usage, comme on l'a dit, des applications froides contre les hémorrhagies quelles qu'elles soient : les animaux lui en donnent l'exemple, et il a pu voir l'ours blessé avoir recours à ce puissant moyen d'arrêter son sang en se roulant dans la neige. Inglefield rapporte qu'il vit un ours qu'il avait blessé prendre de la neige et l'appliquer sur sa plaie.

Nous ne ferons que citer, sans nous y arrêter, les *hémoptysies*, qui trop souvent sont dues à la présence de tubercules pulmonaires ; car la phthisie n'est pas rare au Groënland, et la marche en est très-rapide, malgré l'huile de poisson, qui entre dans leur nourriture pour une grande part, et le lichen, dont ils faisaient usage même avant l'arrivée des Européens.

Les affections du foie sont assez rares, et la maladie hydatique d'Islande est inconnue chez les Esquimaux.

[1] On avait prétendu que les vieilles femmes étaient en possession d'opérer la cataracte avec une aiguille et un couteau, et qu'il leur suffisait d'un rasoir et d'un clou pour exécuter la taille. (Instructions de l'Académie de médecine à M. Gaimard. 1839.)

Si la perspiration cutanée est réduite à son minimum sous l'influence du froid et aussi de la malpropreté de la peau, la muqueuse pulmonaire voit ses fonctions redoubler d'activité et d'énergie; l'hématose acquiert une singulière puissance, afin de fournir à la production de toute la quantité de chaleur dont l'individu a besoin pour réagir contre le froid; c'est encore le poumon qui, remplissant les fonctions du foie comme il complète celles de la peau, se charge de débarrasser l'économie de la plus grande partie des éléments hydro-carbonés, si abondants dans son alimentation, et qui vont brûler dans l'arbre respiratoire.

Il est facile de comprendre après cela que les poumons, livrés à un exercice fonctionnel si puissant, deviennent souvent le siége de phlegmasies aiguës et répétées, et nous pensons d'ailleurs, sous toutes réserves, que ces quantités prodigieuses de matières grasses qui traversent le parenchyme pulmonaire peuvent en certains cas y laisser de ces petits dépôts charbonneux qui échappent à la combustion respiratoire, et deviennent autant de noyaux de productions tuberculeuses, suivant l'idée de M. le professeur Natalis Guillot.

Parmi toutes les coutumes locales et toutes les lacunes hygiéniques qui favorisent encore les maladies de poitrine, nous en citerons une qui a une certaine influence et qui est d'ailleurs un trait de mœurs: c'est l'habitude que les Esquimaux conservent toujours de maintenir dans l'eau destinée à la boisson une certaine quantité de glace. Comme c'est en faisant fondre de la neige au feu de la lampe de pierre qu'ils fabriquent leur eau, la petite masse de glace a pour but d'empêcher le liquide obtenu de s'échauffer à mesure; mais le but est dépassé, et le résultat est d'obtenir une boisson glacée dont la température est trop différente de celle de l'habitation, très-échauffée pendant l'hiver.

Tout ce que nous avons déjà dit tendrait à faire admettre la fréquence du *scorbut* chez les Esquimaux, et cependant on n'a réellement pas observé chez eux le scorbut confirmé. Rarement, et vers la fin de l'hiver, apparaissent quelques symptômes qui s'y peuvent rattacher, mais qui demeurent toujours sans gravité. Aussi, quand on sait avec quelle facilité cette affection se produit chez l'Européen, malgré les conditions bien autrement favorables dans lesquelles il est placé comparativement, il est digne de remarque de constater la rareté et presque l'absence de cette maladie chez les Groënlandais.

Les symptômes dont nous avons parlé sont un piqueté très-léger, qui dure très-peu, et s'accompagne quelquefois seulement d'une tuméfaction des gencives; mais jamais on n'observe de douleurs dans les membres, pas plus que cette horreur de mouvement, si caractérisée chez les scorbutiques. Le cochléaria et le retour d'un temps meilleur suffisent toujours pour faire promptement disparaître les premières manifestations d'une maladie excessivement rare à un plus haut degré.

La *syphilis* n'est pas complétement inconnue chez les Esquimaux, et sur plusieurs points de la côte les baleiniers l'auraient importée avec l'eau-de-vie parmi quelques tribus; toutefois elle ne paraît pas avoir pénétré ou du moins s'être maintenue dans les établissements danois.

Chez les femmes, nous avons appris que la *menstruation* se faisait souvent attendre jusqu'à l'âge de dix-huit ans, et qu'il était très-rare de la voir établie avant seize ans et demi à dix-sept ans; nous avons su également que, dans un grand nombre de cas, on voyait l'hémorrhagie fonctionnelle disparaître complétement pendant l'hiver ou se réduire à un écoulement tout à fait insignifiant. La fécondation, du reste, serait survenue parfaitement dans de semblables circonstances, fait très-intéressant et sur lequel le parfait accord dans les réponses des

femmes interrogées nous porte à conserver peu de doute : deux, en particulier, affirmèrent de la manière la plus positive être devenues enceintes après une suppression complète, datant pour l'une de trois, et pour l'autre de cinq mois.

Y avait-il réellement aménorrhée absolue, ou bien cet écoulement insignifiant que nous avons signalé avait-il passé inaperçu? Malgré l'absence complète des soins de propreté, il est douteux qu'il en ait pu être ainsi. N'ayant pas été assez heureux pour rencontrer un seul médecin dans les points que nous avons visités, il nous a fallu renoncer, à regret, à obtenir d'autres éclaircissements sur cette intéressante question.

On n'observe presque jamais d'épistaxis chez les femmes à l'époque de pléthore où les hommes y sont constamment soumis ; mais, par compensation, le flux menstruel acquiert alors une abondance qui tient lieu de ces épistaxis actives d'une si grande utilité pour les hommes.

Les femmes groënlandaises sont rarement très-fécondes : il en est bien peu qui aient eu quatre enfants : elles accouchent du reste en général avec la plus grande facilité, dans la position horizontale, et reprennent très-promptement leurs travaux. Dans les établissements danois, il y a quelques sages-femmes groënlandaises formées à Copenhague.

La tendresse maternelle ne fait pas défaut à l'enfant de l'Esquimau, qui est allaité trois ou quatre ans et ne saurait vivre du reste qu'à cette condition. En effet, aucune autre nourriture appropriée ne pourrait se trouver pour lui dans la hutte de son père, et s'il est forcé trop tôt de quitter le sein pour céder sa place à un autre, il est inévitablement condamné à périr. Mais, nous l'avons dit, les femmes sont peu fécondes et l'allaitement dure de trois à quatre années, à moins que la mère ne vienne à mourir : plus d'une fois, en pareil cas, on a vu, nous a-t-on dit, de malheureux pères, devenus veufs, enterrer leur enfant tout vivant, le cœur déchiré par les cris de la victime qu'ils ne pouvaient conserver à l'existence.

La nourriture de l'enfant est donc exclusivement puisée dans le sein maternel ; toutefois on voit de bonne heure, entre les lèvres du petit Esquimau, un morceau de peau de phoque ou de baleine, toujours doublé d'une couche de graisse, et qu'on lui donne à sucer dans les intervalles de l'allaitement.

Parmi les tribus nomades, à la naissance des enfants on les frotte avec de la neige ; mais cette dangereuse coutume, très-répandue chez les Esquimaux sauvages, est aujourd'hui presque tout à fait oubliée dans les établissements danois.

Drs BELLEBON ET GUÉRAULT,
Chirurgiens de la marine impériale.

III

PARTIE GÉOLOGIQUE

LES MINES DE NEWCASTLE

Sans vouloir atténuer la part qui revient aux éminentes qualités de caractère de nos voisins, dans le développement de leur puissance nationale, on peut affirmer que ce développement a été au moins singulièrement favorisé par les ressources exceptionnelles dont la nature a doué le sol de la Grande-Bretagne. La configuration du littoral de l'Angleterre, la richesse inépuisable de ses gîtes de combustible fossile, sont des éléments de prospérité industrielle et commerciale sur lesquels nous ne pourrions jeter les yeux sans jalousie, si les progrès de la solidarité entre les peuples n'amenaient pas à les envisager au point de vue de l'utilité universelle.

A la simple inspection d'une carte géologique de la Grande-Bretagne, il est impossible de ne pas être frappé à la fois et de l'étendue de ces zones noires dont la teinte conventionnelle est symbolique, et de leur admirable disposition sur les côtes ou à portée des nombreuses et profondes découpures dans lesquelles la mer vient disputer aux eaux fluviales le rôle vivificateur.

La France est, à cet égard, beaucoup moins bien partagée. Tandis que les terrains houillers de l'Angleterre s'étendent sur une surface de 1,570,000 hectares, les nôtres en occupent seulement 280,000. La puissance des couches vient souvent, il est vrai, compenser à notre avantage l'exiguité relative du développement superficiel ; mais, outre que les couches épaisses présentent des difficultés d'exploitation particulières qui peuvent élever considérablement le prix d'extraction, la situation intérieure de nos bassins houillers, éloignés de la mer, le meilleur de tous les débouchés, s'oppose encore au progrès de leur exploitation. Aussi, notre production, restée, pendant plusieurs années, à peu près stationnaire près du chiffre de 50 millions de quintaux métriques par an, au prix moyen de 1 franc le quintal, n'a-t-elle atteint en 1854 que le chiffre de 68,270,000 quintaux,

tandis que la production du Royaume-Uni a presque doublé de 1848 à 1854, et s'élève en ce moment à plus de 656 millions de quintaux métriques, dont le prix moyen est vraisemblablement inférieur à 75 centimes. Que si, pour compléter cet aperçu, nous mettons notre consommation en regard de notre production, nous trouvons que la France consomme à peu près 80 millions de quintaux métriques, c'est-à-dire, qu'en vieux style économique, nous sommes tributaires de l'étranger pour 30 millions de quintaux. Sur cette quantité, l'Angleterre nous en envoie 6,500,000; soit le centième de sa production et les huit centièmes de notre consommation.

Pour faire apprécier la place qu'occupent, dans l'immense richesse houillère du Royaume-Uni, les exploitations de Newcastle, il nous suffira de dire qu'elles y concourent pour un quart environ, leur production s'étant élevée en 1854 à 156 millions de quintaux métriques.

Quant au mouvement d'exportation auquel l'industrie houillère donne lieu dans le Royaume-Uni, les mines de Newcastle y prennent une part encore plus importante qu'à la production absolue. En effet, les 29 millions de quintaux métriques envoyés à l'étranger par les comtés de Durham et de Northumberland, en 1854, représentent à peu près les deux tiers de l'exportation totale des houilles anglaises, évaluée, pendant la même année, à un peu plus de 44 millions de quintaux.

Ajoutons, pour compléter ces renseignements statistiques, que le district de Londres seul absorbait en 1854 environ 34 millions de quintaux métriques de charbon du bassin de Newcastle. Le prix moyen de la tonne rendue au port d'embarquement était de 9 schellings 7 pence; il était d'un peu plus de 1 livre pour la tonne rendue à Londres. On voit quelle part considérable, dans la valeur de la houille, il faut attribuer au frêt des navires, aux assurances, au droit payé pour la ville de Londres, aux commissions et à d'autres frais que nécessite le transport. En convertissant les mesures et les monnaies anglaises en mesures et en monnaies de notre pays, nous voyons que le quintal métrique de houille coûtait sur la Tyne 1 fr. 17 c., et à Londres, 2 fr. 56 c.

La grande supériorité effective du bassin houiller de Newcastle sur les autres bassins de la Grande-Bretagne tient évidemment, en grande partie, à ce qu'il réunit de la manière la plus heureuse les conditions naturelles que nous signalions tout à l'heure, en parlant de l'ensemble du Royaume-Uni.

Deux artères principales, la Tyne et la Wear, qui le traversent dans ses parties les plus riches; la Blythe et d'autres cours d'eau peu importants, mais offrant néanmoins des ports d'embarquement; enfin, la Tees et le port de Hartlepool, situés en dehors du bassin, mais à proximité, forment ce que l'on pourrait appeler un appareil naturel d'exportation dont l'influence a déterminé la destinée du bassin; et il est curieux de voir cette destinée justifier la dénomination de *carbo maris,* donnée au charbon de Newcastle dans les documents du douzième siècle, où l'on trouve la première mention authentique du commerce dont il a été l'objet.

La sollicitation constante d'un débouché illimité a paru même entraîner l'exploitation au delà des bornes d'une activité raisonnable, et lorsque l'établissement des chemins de fer est venu la surexciter encore, on a conçu des inquiétudes sur l'avenir d'une industrie dont la brusque déchéance serait une effrayante calamité, et l'on a cherché sérieusement à se rendre compte des ressources que l'on avait devant soi.

Le terrain houiller proprement dit s'étend, dans les comtés de Durham et de Northumberland, de la Coquet à la Tees, sur une longueur de 77 kilomètres. La largeur maximum, mesurée sur le parcours de la Tyne, qui le divise à peu près

en deux parties égales, est de 35 kilomètres. Reposant, à l'Ouest, sur les formations du millstone gris et du calcaire métallifère, qui, bien que relativement pauvres, font partie du groupe carbonifère et renferment encore des couches de combustible utilisable, il s'incline légèrement vers la mer, qui le limite au Nord-Est, entre la Coquet et la Tyne, et vient s'enfoncer, au Sud-Ouest, sous les formations permiennes et triasiques. La surface découverte est de 130,000 hectares (presque la moitié de la surface totale des terrains houillers de la France). Dans son épaisseur, de 500 mètres, sont distribuées une quarantaine de couches de $0^m,10$ à 2 mètres de puissance, pouvant représenter une couche unique de 13 mètres d'épaisseur. Les couches sont régulières, continues et presque horizontales; elles ne sont dérangées que par des *failles* ou fentes accompagnées de dénivellations, souvent très-considérables, mais que l'on peut en général déterminer exactement.

Il semblerait, d'après ces données, que rien ne serait plus facile que de calculer l'avenir de l'exploitation. Mais, d'une part, les couches de houille les plus continues occupent rarement toute l'étendue du terrain. Ce sont, en réalité, des lentilles excessivement plates dont les faces, sensiblement parallèles sur une certaine étendue, finissent par se rejoindre à des distances que l'on ne connaît exactement que par l'exploitation même, ou par des sondages systématiques très-multipliés. D'autre part, la solidité du terrain dans lequel les ouvrages doivent être percés et entretenus, l'importance des infiltrations d'eau et des dégagements de gaz explosible, la qualité du combustible lui-même, une foule d'autres conditions éminemment variables, exercent sur l'extraction une influence complexe qu'il est impossible d'apprécier exactement *à priori*. Cette influence, dans le terrain qui nous occupe, peut réduire aux deux tiers et même au tiers seulement la proportion économiquement exploitable du massif attaqué. Que si le calcul, au lieu de s'arrêter au cubage de la masse de charbon susceptible d'être extraite, s'étend à l'évaluation de la période qui doit en amener l'épuisement, il faut tenir compte d'un élément encore plus insaisissable que les précédents; nous voulons parler de l'activité de l'exploitation. Cette activité a presque doublé pendant les dix années qui viennent de s'écouler. Les perfectionnements industriels, les progrès commerciaux peuvent, par la suite des années et des siècles, les porter à un degré qu'il est réellement impossible de prévoir. Aussi ne doit-on pas s'étonner si les différentes évaluations qui ont pour objet cette espèce de bilan de l'avenir ont varié entre des limites très-éloignées, les unes ayant assigné deux cents ans, les autres mille sept cents, pour la durée des mines de Newcastle. Nous croyons cependant que la vérité est beaucoup plus près du dernier terme que du premier.

Le développement actuel des travaux permettra sans doute, d'ici à peu d'années, de resserrer les limites extrêmes de ce calcul; mais, en attendant, on voit que l'activité britannique peut encore pratiquer assez largement le *go ahead*, sans être taxée d'imprévoyance pour le temps présent, ni même d'indifférence absolue pour les générations futures.

Nous en avons assez dit pour faire comprendre que la *Reine-Hortense* avait rencontré sur sa route un des centres industriels les plus importants du monde, la province la plus florissante de cet empire des mines de houille que les Anglais ont poétiquement appelé leurs *Indes noires*. Bien que les côtes du Northumberland fussent en dehors du programme de ses explorations, elle ne pouvait traverser la mer qui les baigne sans s'y arrêter. C'était dignement commencer un voyage dont le double but était l'étude de l'homme et de la nature.

Débarqué à Northshields, le Prince se rendit à Newcastle par le chemin de fer;

de Newcastle, Son Altesse Impériale fut conduite en voiture à la mine de Seghill, dont le propriétaire, M. Carr, un des hommes les plus considérables du pays, industriel et commerçant tout à la fois, lui fit les honneurs avec le plus cordial empressement.

Nous allons faire connaître, en suivant l'ordre même de la visite, ce que nous avons vu de nos yeux, recueilli de la bouche de nos guides, les réflexions que tant d'objets intéressants nous suggéraient, et même quelques-uns des enseignements scientifiques dont ils étaient l'occasion et que nous nous communiquions les uns aux autres. Il est inutile d'ajouter que rien ne ressemble moins que cette espèce de narration à un traité méthodique des mines de Newcastle.

A peine le voyageur a-t-il commencé à remonter la Tyne, qu'il aperçoit, à South-Shields, sur la rive droite, les gigantesques appareils au moyen desquels s'opère l'embarquement du charbon. La houille, amenée par des chemins de fer sur la crête du plateau qui domine la rivière d'une hauteur d'environ 20 mètres, glisse jusqu'aux navires au moyen de couloirs inclinés appelés *spouths*, ou est descendue au moyen de bascules nommées *drops*. La principale pièce du drop est un énorme châssis rectangulaire en bois tournant à charnière autour de son petit côté inférieur, et dont le côté supérieur, muni d'un plateau mobile qui reçoit le wagon chargé de houille, décrit un immense arc de cercle depuis l'extrémité du chemin de fer jusqu'au pont du navire. Des contre-poids modèrent la descente du système, déterminée par le poids même du wagon plein, et le font remonter lorsque le wagon est vidé. Ces appareils ont l'avantage d'éviter la production du menu sans valeur qui résulte de la chute des grandes masses de combustible dans les couloirs; ils se prêtent très-heureusement au jeu des marées, qui élèvent et abaissent les navires en chargement; mais ils fonctionnent moins rapidement que les spouths, et le besoin d'économiser le temps domine tellement la question de l'embarquement du charbon, que ceux-ci paraissent devoir leur être définitivement préférés. On comprend la nécessité d'opérer l'embarquement de la manière la plus rapide, lorsque l'on calcule que la quantité de charbon exportée par mer du bassin de Durham et Northumberland représente le chargement de 30,000 navires de 300 tonneaux. Les ports de la Tyne seuls figurent pour plus du tiers dans le mouvement total.

Sans nous arrêter au tableau plein d'intérêt que présente le pays entre North-Shields et Newcastle, avec son réseau de chemins de fer couverts de longues traînées de wagons, ses bâtiments de machines à vapeur qui signalent, dans la campagne, les orifices des puits de mine; sans même pénétrer dans Newcastle, nous conduirons de suite nos lecteurs aux carrières de grès que l'on rencontre sur la route de Seghill, et où nous avons pu étudier la nature du terrain qui enveloppe les couches de houille. Ce terrain est formé par des assises de poudingues, de grès et d'argiles schisteuses, c'est-à-dire feuilletées. Les Anglais désignent les grès par le nom expressif de *sandstone*, pierre de sable. Ce genre de roche résulte, en effet, évidemment, de la consolidation de couches arénacées. Les poudingues sont des grès grossiers dont les éléments sont comparables aux cailloux roulés des rivières ou aux galets des grèves. Les argiles sont aux grès ce que la vase est au sable; leurs éléments sont les particules les plus ténues des détritus minéraux dont les fragments plus ou moins gros ont formé les poudingues et les grès.

Les grès du terrain houiller sont principalement formés de grains de quartz, de grains de feldspath et de paillettes de mica, réunis par un ciment tantôt argileux, tantôt siliceux. Dans ce dernier cas, le ciment est souvent à peine visible. Les

grains de quartz y dominent de beaucoup; lorsqu'ils ont un certain degré de finesse et que le ciment est en proportion convenable pour bien lier les grains sans les noyer, la roche, à la fois solide et âpre, fournit des pierres à aiguiser. La réunion de ces conditions dans les assises d'une carrière que nous avons visitée en détermine l'exploitation pour pierres à meules. D'autres carrières fournissent des matériaux réfractaires excellents pour la construction des fours de verrerie et des hauts fourneaux, dont la qualité est due aussi à la prédominance de l'élément quartzeux; car le quartz, espèce minéralogique dont tout le monde connaît la variété appelée silex, est aussi remarquable par son infusibilité que par sa dureté. Enfin, le grès houiller est aussi exploité pour pierre de taille destinée aux constructions ordinaires.

Transportons-nous maintenant à la mine de Seghill; mais avant d'y arriver, disons quelques mots sur l'organisation générale de l'industrie houillère dans le nord de l'Angleterre.

Le nombre des exploitations distinctes dans les comtés de Durham et Northumberland est considérable; on en compte deux cent vingt-cinq. De riches compagnies possèdent souvent plusieurs mines, mais sans que ces mines soient groupées dans la même localité.

Cet état de choses tient à la législation anglaise, qui, en matière de mines, diffère de la nôtre d'une manière fondamentale. Là, point de concessions, point d'expropriation en faveur de l'exploitant. Le propriétaire foncier possède jusqu'à une profondeur indéfinie la terre située sous le sol qui lui appartient. Il peut, à son gré, laisser enfouies les richesses qu'elle renferme ou les exploiter à son profit. S'il fait la location de son sous-sol à un industriel, la loi n'intervient nullement dans les conditions du marché qui les lie l'un à l'autre et qui règlent les servitudes de la surface. On traite également de gré à gré avec ses voisins pour l'établissement des voies ferrées particulières qui relient chaque mine avec les lignes d'intérêt général ou les ports d'embarquement. Enfin, la direction des travaux est tout à fait libre.

Les inconvénients d'une concurrence illimitée ont cependant forcé les exploitants à se réunir et à s'entendre pour assurer la régularité de l'écoulement des produits. Un comité, dont les membres sont nommés par les représentants des principales mines, fixe ordinairement, à des intervalles rapprochés, le prix moyen de vente de chaque qualité de charbon et la proportion dans laquelle chaque mine doit concourir à une production générale, calculée d'après les demandes de la consommation.

Les comtés de Durham et de Northumberland comptent 38,800 mineurs. Depuis longtemps les femmes ne sont plus employées au travail des mines. Le gain d'un mineur peut être difficilement évalué d'une manière certaine, parce que le travail à la tâche introduit des éléments qui échappent au calcul. Cependant, la moyenne de la journée ne doit pas différer beaucoup de 3 fr. 75 c. Outre sa paye, le mineur reçoit la quantité de charbon nécessaire aux besoins de son ménage; enfin, il est logé par le propriétaire de la mine, qui construit et entretient ordinairement, à cet effet, dans le voisinage des puits, une série de petites maisons uniformes, mais isolées, conformément aux habitudes anglaises, et dont l'aspect est un des traits caractéristiques de la contrée. Dès qu'un mineur est marié, il a droit à une maison pour lui et sa famille, et cet avantage paraît avoir une influence considérable sur l'existence des ouvriers, qui se marient pour la plupart très-jeunes, à dix-huit ou vingt ans, et ont cinq ou six enfants.

En général, les mœurs des mineurs sont douces. Après leur travail ténébreux

et solitaire, où la lutte soutenue contre les difficultés naturelles occupe non moins leur intelligence que leurs forces physiques, la sensation de bien-être qui accompagne le retour à l'air libre et à la lumière les prédispose favorablement aux saines jouissances de la vie de famille.

Le tumulte moral qui résulte trop souvent d'un grand mouvement industriel peut néanmoins agiter les populations de mineurs, surtout lorsqu'elles sont soumises à l'influence contagieuse de grandes agglomérations ouvrières dont elles contractent alors les habitudes et les passions. C'est, en effet, ce qui s'est produit à plusieurs reprises dans les comtés de Durham et de Northumberland, dont le territoire ressemble, à vrai dire, à une ruche immense, où le marteau de l'industrie retentit à tous les étages, où le travail se multiplie sous toutes les formes, au milieu des bourdonnements d'une population accumulée : c'est alors que les associations des patrons ont eu à combattre les associations d'ouvriers, organisées dans de sages et pacifiques vues d'assistance mutuelle, mais devenues les foyers des révoltes les plus graves.

Ajoutons une dernière observation curieuse, concernant ces populations de mineurs. Plusieurs fois, les propriétaires des mines de Newcastle ont appelé, dans leurs exploitations, des mineurs Gallois, soit pour résister aux exigences de leurs ouvriers coalisés, soit par suite d'un manque réel de bras ; mais maintenant ils ont renoncé à ces importations de travailleurs, parce qu'ils ont reconnu que le mineur du pays produisait une fois et demie autant de travail que celui du pays de Galles. Nous rapportons, du reste, sous toute réserve et telle qu'elle nous a été donnée par un Anglais, cette preuve numérique de l'infériorité de la race celtique comparée à la race mélangée du Scandinave et du Saxon établie sur la rive gauche de l'Humber.

La mine de Seghill ne se distingue des autres exploitations du bassin houiller par aucun trait particulier ; c'est seulement un type remarquable par son importance et la bonne organisation des travaux.

Le puits d'extraction aboutit au milieu d'un massif de remblais destiné à en exhausser l'orifice. Il est rectangulaire, d'environ 5 mètres de côté, boisé dans toute sa longueur et divisé verticalement par une cloison en deux compartiments, dont l'un, subdivisé lui-même en deux boyaux, est consacré à l'extraction proprement dite, tandis que l'autre est occupé par les pompes d'épuisement. Un bâtis de charpente s'élève sur l'orifice du puits et porte deux grandes poulies ou molettes sur lesquelles se courbent deux câbles en fil de fer qui établissent la communication entre le fond de la mine et le jour. Chacun de ces câbles s'enroule par une extrémité sur une bobine mise en mouvement par la machine à vapeur installée dans un bâtiment spécial adossé au remblai ; l'autre extrémité, qui plonge dans le puits, porte une cage en fer, à deux étages, glissant à coulisse dans l'un des boyaux du puits. L'enroulement des deux câbles sur les bobines ayant lieu en sens inverse, l'une des cages descend pendant que l'autre monte. A peine une cage amenant deux wagons vides a-t-elle touché le fond, qu'elle reçoit successivement deux wagons chargés de houille. Vingt secondes suffisent pour la monter à la surface du sol. C'est dans une de ces cages que se place le visiteur, après s'être dépouillé de ses habits et avoir pris les vêtements de bure et la casquette de cuir du mineur.

S'il n'était dominé par une certaine émotion, et distrait par la sensation singulière que détermine le commencement de la descente lorsque le plancher semble se dérober sous ses pieds, il pourrait apprendre de son guide qu'il traverse trois grandes et épaisses couches de houille réservées pour une exploitation ultérieure,

quoique susceptibles d'être attaquées, s'il était nécessaire, concurremment avec la couche la plus profonde. On pourrait lui montrer, à la paroi du puits, les cuvelages en bois qui contiennent les sources souterraines dont les nappes ont été percées et dont l'écoulement inonderait la mine. Mais, à peine une minute s'est-elle écoulée, la cage s'arrête, sans secousse, par une action douce et graduée dont le mécanicien réserve la faveur et la surprise aux fardeaux vivants de quelque importance, mais qu'il ne saurait ménager aussi parfaitement dans le va-et-vient habituel, deux ou trois fois plus rapide. Le visiteur met pied à terre; il est à 155 mètres au-dessous de la surface du sol.

Il ne distingue d'abord qu'une espèce de carrefour souterrain éclairé au gaz, auquel aboutissent des galeries dont la profondeur s'efface dans les ténèbres. Des trains de wagons vides ou chargés de houille circulent autour de lui avec une activité un peu inquiétante. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps que l'esprit peut s'accoutumer à ce milieu nouveau et se rendre un compte exact du mode de l'exploitation, en rapprochant par la pensée ce qu'il voit du plan des travaux qu'on lui a montré avant de descendre.

Les couches de houille du district de Newcastle, dont la puissance ne dépasse guère deux mètres et qui peuvent être ainsi attaquées directement sur toute leur épaisseur, sont d'abord découpées en forme de damier par un réseau de grandes galeries ou tailles, orientées sur les deux directions rectangulaires de l'horizontale et de la ligne de plus grande pente, que l'on adopte en général pour les principales galeries de roulage. Les tailles ont environ 4 mètres de large; les piliers qui les séparent en ont 8 à 10. On comprend que cette méthode fondamentale découle naturellement de la nécessité de soutenir le toit de roche sous lequel on chemine. L'exploitation est ensuite complétée par l'enlèvement des piliers, lorsque les galeries et les tailles ont été poussées jusqu'à la limite assignée soit par l'éloignement du puits qui ne peut être indéfini, soit par la nature du lit de charbon. Alors, c'est par les piliers extrêmes que commence ce dernier travail, délicat et dangereux, car le toit s'affaisse derrière le mineur à mesure qu'il fait disparaître son support naturel, en écrasant rapidement les étais en bois disposés pour protéger l'opération. Dans la pratique, on comprend que cette méthode donne lieu à une infinité de modifications dont il nous est impossible de donner ici le détail. Dans tous les cas, l'orientation des galeries est basée sur un examen préalable et approfondi des allures de la couche.

Dans la mine de Seghill, la couche attaquée a une puissance moyenne de $1^{m},50$ et une inclinaison de 2 degrés environ à l'ouest. Les travaux ont été poussés jusqu'à une distance de 2,800 mètres du puits qui a paru être la limite extrême au delà de laquelle l'ouverture d'un second puits d'extraction devenait avantageuse. On y distingue des galeries d'allongement dirigées à peu près horizontalement et dont la principale aboutit au carrefour du puits, puis une galerie transversale dirigée suivant l'inclinaison de la couche et reliant les voies d'allongement.

Le transport de la houille, à travers les dédales de ce labyrinthe souterrain, se fait de plusieurs manières; le travail de l'homme ne peut être remplacé par le travail d'autres agents que dans les galeries principales. Dans la grande galerie transversale inclinée, une machine à vapeur fixe, établie dans l'intérieur même de la mine, mais recevant la vapeur du jour, remorque, au moyen d'un câble, sur une voie ferrée, les trains de wagons qui débouchent des voies d'allongement. Cette machine est de la force d'environ vingt chevaux.

Dans les galeries d'allongement, la traction des wagons s'effectue toujours sur des rails, mais au moyen des chevaux. Nous avons visité les écuries souterraines

où sont entretenus environ deux cents chevaux. Les pauvres bêtes ne s'accoutument pas sans difficulté à cette existence anormale ; aussi ne leur fait-on plus revoir le jour à partir du moment où ils ont été descendus dans la mine, si ce n'est lorsqu'ils sont gravement blessés. Leurs palefreniers nous ont assuré qu'ils vivent jusqu'à vingt ans dans ce milieu pour lequel ils n'ont certainement pas été créés, et qu'ils ne regrettent pas la vie des champs et du grand air. C'est une observation dont nous laissons la responsabilité à nos guides.

L'abattage de la houille, soit aux têtes de galeries, soit dans les tailles de dépilage, est effectué par des ouvriers spéciaux appelés *hewers*, et comprend deux opérations : Dans la première, que nous appelons *havage*, l'ouvrier attaque la couche par le pied et y pratique une entaille avec le pic. Quelques coups de mine suffisent ensuite pour faire tomber toute la masse de charbon. Les mineurs sont payés à la tâche ; ils abattent environ trois tonnes de charbon par poste de huit heures, et peuvent gagner jusqu'à six et sept schellings. Ils payent la poudre qu'on leur délivre. Le travail des hewers et des rouleurs est tellement combiné que chaque wagon qui arrive au jour représente l'ouvrage fait par un groupe d'ouvriers particulier. La production des différents groupes est ainsi pesée et enregistrée séparément; c'est d'après son chiffre qu'on établit le salaire de chaque ouvrier. La mine de Seghill emploie deux cents hewers, et en tout environ mille ouvriers.

On circule dans les galeries en s'éclairant au moyen de chandelles fixées dans des boules d'argile; mais, aux approches des chantiers d'abattage, il devient nécessaire d'employer la lampe de Dawy, à cause du dégagement de l'hydrogène carboné renfermé dans les pores de la houille. On sait que le gaz hydrogène carboné mélangé avec l'air dans une proportion comprise entre le sixième et le quinzième constitue un mélange détonnant, dont les explosions, appelées, chez nous, *feu grisou*, occasionnent de fréquents et épouvantables désastres. On sait aussi que l'invention de la lampe de sûreté, qui porte le nom de *Davy* et est un des principaux titres de gloire de cet illustre savant, repose sur ce principe simple que la combustion du mélange détonnant ne se propage pas à travers un treillis métallique suffisamment serré, qui, par son contact refroidissant, abaisse la température du gaz au-dessous du degré nécessaire pour l'inflammation.

La présence du grisou est décelée par l'apparition d'une aigrette bleuâtre qui domine la flamme de la lampe ; lorsque la proportion de gaz inflammable augmente, cette aigrette se développe et envahit tout l'espace entouré par le treillis métallique, qui est souvent rougi par la combustion intérieure, sans cesser pour cela de produire son effet préservateur. Toutefois, lorsque ce dernier symptôme apparaît, il est prudent d'abandonner le chantier, jusqu'à ce qu'une ventilation convenable ait chassé les mélanges explosibles ; on est, du reste, prévenu ordinairement du dégagement du grisou par une crépitation que produit ce gaz, à la surface des massifs fraîchement entamés par l'abattage, en faisant éclater les parois des cellules où il était comprimé.

Le bon aérage d'une mine est une des premières conditions de son exploitation, tant pour le renouvellement du gaz respirable que pour l'expulsion des gaz délétères et inflammables. On l'obtient dans la mine de Seghill, comme dans la plupart des autres mines du district de Newcastle, à l'aide d'un second puits creusé à peu de distance du puits d'extraction. Un foyer, sans cesse entretenu au fond de ce puits, produit un énorme tirage, analogue à celui que l'on obtient par les grandes cheminées des usines. L'air souterrain de la mine est entraîné par ce tirage ; il est remplacé par l'air frais qui s'engouffre dans le puits d'extraction, et que l'on

force à parcourir l'immense labyrinthe des galeries et des tailles, au moyen d'un système de cloisons et de portes. Dans la mine de Seghill, l'air parcourt ainsi environ 200 kilomètres. Si le grisou devient très-abondant, on détourne l'air vicié du foyer, qui pourrait l'enflammer, et on le conduit dans le puits d'aérage, à une hauteur telle que la flamme ne puisse l'atteindre. Le foyer est alors alimenté par un courant d'air frais tiré directement du puits d'extraction.

Les effets du feu grisou sont terribles. Sur son parcours, ceux des malheureux ouvriers qui n'ont pas été horriblement brûlés ou broyés contre les parois des galeries par la force de l'explosion, périssent bientôt victimes de l'asphyxie; car la détonation, qui détruit l'air respirable, bouleverse en même temps les ouvrages destinés à en assurer le renouvellement. L'habitude du danger engendre cependant une telle insouciance, qu'une discipline sévère peut seule obliger les ouvriers à se servir des lampes de sûreté.

Pour achever de caractériser les conditions de lutte dans lesquelles se trouve placé le mineur, nous devons encore parler d'un autre fléau qui, heureusement, menace son existence d'une manière moins directe. Quelque soin que l'on ait apporté au cuvelage des puits, les nappes aquifères qu'ils traversent produisent des suintements auxquels viennent se joindre les eaux qui s'infiltrent dans les ouvrages de la mine par les failles ou même à travers certains grès perméables. De là l'obligation d'entretenir des pompes d'épuisement constamment en activité.

A la mine de Seghill, l'épuisement ne grève pas l'exploitation d'une manière importante ; mais, dans certaines mines, il absorbe une partie notable des bénéfices. Quelquefois même, l'irruption des eaux cause de véritables désastres. C'est ce qui est arrivé, en 1846, à l'exploitation de Hartley, voisine de celle de Seghill, et appartenant comme elle à M. Carr. Les travaux ont percé une veine aquifère, et les eaux ont rapidement envahi la mine, où est resté enfoui un matériel de plus de 1,200,000 francs. Après quelques années d'abandon, on s'est décidé à entreprendre l'épuisement, et on a installé à cet effet, en 1854, une machine de 360 chevaux. Au moment de notre visite, cette machine extrayait huit mètres cubes par minute et faisait baisser l'eau de quatre à cinq pieds par jour. On comptait arriver dans deux mois à pénétrer dans la mine, jusqu'au point où l'on pourrait faire les travaux de défense qui permettront de reprendre l'exploitation.

Le succès d'une telle opération est certainement un exemple saisissant de la puissance de l'homme, et la visite de la machine de Hartley couronnait heureusement cette journée consacrée à l'examen de l'activité industrielle dans une de ses plus éclatantes manifestations.

Mais du spectacle des merveilles de l'industrie humaine, l'esprit s'élève bientôt à une contemplation plus haute. Nous interrogions d'un œil curieux cette masse terrestre au sein de laquelle nous avions pénétré; nous voulions comprendre par quel travail la nature, ouvrier de la Providence, l'a ainsi disposée, élaborée pour les besoins de l'homme.

Les nombreuses empreintes qui tapissent le toit des couches de houille ou sont disséminées dans les roches qui les renferment prouvent évidemment que ces couches ont pour origine la végétation ; mais comment les produits végétaux se sont-ils accumulés en masses si puissantes? comment ont-ils été enfouis et transformés?

Si l'on examine avec attention le terrain houiller, on reconnaît en général qu'il présente des successions régulières de poudingues, de grès et d'argiles schisteuses, dont les éléments sont les détritus des roches anciennes, granites, gneiss

et schistes, tels qu'ils se forment encore sous nos yeux par l'action érosive des agents atmosphériques et des eaux superficielles. Il est impossible de ne pas voir, dans la formation de ces roches arénacées, le travail de sédimentation qui doit s'opérer dans de grandes masses d'eaux tranquilles, au sein desquelles des eaux courantes ont amené de semblables détritus. Alors, en effet, les éléments les plus grossiers, les galets, se fixent les premiers et forment les poudingues; après eux, les sables plus ou moins fins produisent les grès; enfin, les particules les plus ténues constituent les derniers dépôts, de nature argileuse.

D'un autre côté, à la simple inspection des cartes géologiques, on aperçoit que les formations houillères sont disposées à l'entour ou dans les anfractuosités des massifs des terrains les plus anciens, tels que ceux du centre de la France, du pays de Galles, du nord de l'Angleterre et de l'Écosse. Elles reposent ou sur des granites qui n'ont jamais été envahis par les eaux de la mer, ou sur des gneiss et des schistes, premiers sédiments déposés avant elles autour de ces premières saillies de l'écorce terrestre et dont l'émersion est attribuée aux plus anciens ridemens déterminés dans cette écorce par la contraction de la masse fluide interne qu'elle enveloppe.

Ainsi la végétation, dont les débris ont produit la houille, a occupé les rivages et les dépressions des anciennes terres qui ont fourni les matières des sédiments sous lesquels ces débris ont été enfouis.

Si l'on rapproche de cette circonstance la puissance des couches de houille dont les plus minces contiennent une masse de carbone infiniment supérieure à ce que représente la plus belle forêt terrestre; la nature des plantes dont les terrains houillers ont conservé l'empreinte, et qui toutes ont une analogie frappante avec les plantes marécageuses de nos régions tropicales; enfin la présence, dans ces mêmes terrains, de coquilles lacustres et l'absence de vestiges marins du règne animal, on est conduit à admettre que les eaux stagnantes et douces ont été la base de la végétation houillère, le principe à la fois et de sa vie et de la conservation de ses immenses débris. Il faut se représenter de vastes lagunes formées par la concentration des eaux superficielles dans les parties littorales et basses des premiers continents ou plutôt des premières îles, à cette époque où, par suite de l'activité des phénomènes éruptifs, l'air contenait sans doute une quantité d'acide carbonique bien supérieure à celle qu'il a conservée de nos jours. Sous l'influence de ce puissant aliment, de la température encore élevée du globe et d'une atmosphère imprégnée de chaudes vapeurs, une végétation aquatique d'une prodigieuse vigueur prend naissance dans ces lagunes et s'épanouit à leur surface. Des fougères arborescentes, des prêles, des palmiers gigantesques se développent, puis meurent, et accumulent leurs débris dans l'eau, qui les préserve de l'action destructive des agents atmosphériques. Que le fond des lagunes s'abaisse par un affaissement graduel du sol, dont nous avons encore de nombreux exemples sur nos rivages, sans que pour cela le niveau de l'eau, réglé par celui de la mer, change notablement, l'accumulation des débris va s'accroître indéfiniment, alimentée par la végétation qui subsiste à la surface. Mais qu'une commotion brusque détermine un affaissement subit et ébranle en même temps les terres voisines, la lagune, devenue trop profonde, cesse d'entretenir la végétation; tandis que l'érosion du continent, activée par le même ébranlement, y fait affluer les détritus minéraux, matériaux d'une assise arénacée qui va recouvrir la couche de débris végétaux, et pourra exhausser le fond jusqu'à reproduire les conditions premières et préparer une nouvelle période de végétation.

Ces mouvements graduels et subits ne pouvaient manquer de se reproduire

fréquemment à une époque où le refroidissement de la masse ignée, interne, gerçait et fracturait facilement l'écorce terrestre. On doit y voir l'origine des alternances de couches de combustible et de couches arénacées qui caractérisent la formation houillère. Les terrains de cette formation ont ensuite été élevés définitivement au-dessus du niveau de la mer, en totalité ou seulement sur leurs bords, par les soulèvements successifs qui ont agrandi les premières saillies pour constituer le relief actuel des terres émergées.

A toutes les époques géologiques, les détritus des végétaux ont produit des dépôts de nature assez variable, qui vraisemblablement se sont formés dans des circonstances analogues à celles que nous venons d'exposer, mais sont bien loin d'avoir l'importance des gîtes du terrain houiller proprement dit. Avant l'époque houillère la vie végétale ne faisait pour ainsi dire que s'essayer, à mesure que l'activité plutonique décroissante lui abandonnait des champs assez stables pour son développement. Après cette époque, au contraire, son rôle s'effaçait et l'atmosphère moins chaude et privée de son excès d'acide carbonique par la végétation houillère elle-même, devenait respirable pour les animaux des ordres supérieurs dont les espèces apparaissaient successivement et se multipliaient à la surface du globe.

Les lignites sont les combustibles que l'on trouve dans les terrains sédimentaires modernes. Certains lignites se rapprochent beaucoup de la houille ; d'autres présentent des traces plus ou moins marquées d'organisation ligneuse.

Les tourbes, qui se forment encore de nos jours dans les marais, et dont nous rencontrerons des gîtes très-développés dans la suite de ce voyage, peuvent être considérées comme le point de départ de la série des combustibles fossiles. Leur mode de production a donné la clef de la théorie des formations houillères.

L'anthracite et le graphite, que l'on rencontre dans les terrains antérieurs au terrain houiller, terminent au contraire la série.

De la tourbe au graphite, qui n'offre plus que du carbone presque pur, les traces d'organisation végétale s'effacent progressivement, en même temps que la proportion des matières volatiles carbonées ou bitumineuses va en diminuant. Cette modification paraît en rapport direct avec l'âge géologique du dépôt, c'est-à-dire avec l'ancienneté de l'enfouissement, mais a été hâtée, dans certains cas, par le voisinage des roches éruptives qui ont traversé les terrains carbonifères.

Les houilles proprement dites, dont le véritable caractère distinctif est de fournir du coke, c'est-à-dire un charbon fondu ou du moins agglutiné, par la calcination en vase clos, présentent, comme on sait, des qualités variées. Celles du bassin de Newcastle se distinguent, en général, par une teneur en produits carburés volatiles suffisante pour les faire brûler facilement, avec une belle flamme, et sont, par conséquent, d'un emploi commode, qualité qui leur assure des débouchés spéciaux, et les fait en général rechercher, même pour beaucoup d'usages où on semblerait devoir leur préférer les houilles anthraciteuses d'un pouvoir calorifique absolu plus considérable.

Si les évaluations de la richesse du bassin houiller de Newcastle, le bassin le plus activement exploité qui soit au monde, varient entre des limites aussi éloignées que celles qui ont été indiquées plus haut, on ne doit pas espérer avoir de sitôt une statistique même approximative des ressources en combustibles fossiles répandues sur le globe entier, on peut seulement se rassurer sur l'étendue de ces ressources et sur l'avenir qu'elles présentent à l'industrie humaine, en considérant l'importance des gîtes carbonifères placés dans les contrées habitées ou seulement explorées par les peuples civilisés, et en se rappelant que ces con-

trées ne forment qu'une faible partie des domaines assignés à l'homme. Sans sortir de l'Angleterre, nous trouvons les bassins, à peine entamés, du Sud du pays de Galles, réputés comme étant cinq fois plus riches que celui de Newcastle, et cette évaluation est certainement bien au-dessous de la vérité. Plusieurs des principaux bassins de la Grande-Bretagne et du reste de l'Europe sont dans des conditions d'avenir analogues à celles du bassin de Newcastle. Combien de gîtes reconnus ne sont qu'effleurés ou même restent vierges par suite de l'imperfection des voies de transport? Enfin l'Amérique du Nord n'offre-t-elle pas des couches de combustible aussi nombreuses qu'étendues dans lesquelles soit la houille, soit l'anthracite, constituent une réserve assurée et véritablement immense ?

Nous répugnons à étendre nos prévisions sur les destinées de l'humanité à un avenir sans proportion raisonnable avec la durée assignée à la vie humaine. Aussi nous sommes complétement rassurés sur la direction qu'a prise l'industrie moderne. Pour elle le principe de toute force semble résider dans le calorique, et indirectement dans la houille qui en forme un véritable réservoir. Nous pensons que cette tendance est une tendance rationnelle en rapport avec les besoins de l'humanité, avec la constitution de la planète qu'elle habite, avec la nature des agents physiques mis à sa disposition, qu'enfin elle ne saurait la conduire à un impasse.

Loin de nous cependant l'idée de décourager les esprits hardis ou seulement, peut-être, trop prévoyants, qui, se refusant à voir dans le calorique accumulé au sein de la terre, sous forme de houille, par un travail de tant de siècles, la dernière ressource dynamique de l'homme, se sont déjà proposé pour but de détrôner la vapeur à peine en possession de l'empire industriel, et vont demander de nouveaux principes moteurs à des propriétés encore peu connues de la matière. Il ne nous appartient pas de prédire si les efforts de ces aventureux chercheurs seront couronnés de succès; mais ce qu'il nous est permis d'affirmer, c'est que leurs recherches ne seront perdues ni pour la science, ni même pour l'industrie. Telle est, en effet, la gloire des études scientifiques trop dédaignées de nos jours par une génération avide de succès immédiats et des profits matériels des applications pratiques. Les plus grandes découvertes utiles ont été presque toujours les résultats accidentels des travaux purement spéculatifs. La science peut s'égarer, mais quel que soit le sentier qu'elle parcoure, elle sème sur son passage des germes féconds qui fructifieront dans l'avenir.

GÉOLOGIE DE L'ISLANDE

Lorsque le globe terrestre, composé de matières en fusion condensées au milieu d'une atmosphère épaisse et brûlante, eut atteint un certain degré de refroidissement, par la dispersion de sa chaleur propre dans les espaces planétaires, une première croûte se figea à la surface de la masse liquide. C'était l'ébauche rudimentaire de l'écorce solide sur laquelle nous pouvons vivre maintenant; épaissie par la continuation du refroidissement, et grâce à la faible conductibilité des substances minérales, elle présente au flux de chaleur qui la traverse une résistance suffisante pour rendre insensible son action thermométrique sur la surface extérieure. On sait en effet que cette action est à peine appréciable au milieu des grandes variations diurnes et annuelles produites par l'influence du rayonnement solaire devenue prépondérante.

Mais il ne faut pas croire que la première enveloppe ait emprisonné à jamais la matière en fusion, que la surface de notre planète se soit solidifiée tout d'abord d'une manière définitive avec son relief actuel, ses saillies qui forment nos continents et nos îles, ses méplats qui sont les bassins de nos mers. Ces accidents, qui constituent les conditions nécessaires et suffisantes de la vie végétale et animale, sont imperceptibles au point de vue astronomique. Les aspérités d'une orange et la plus mince couche d'eau mouillant son écorce en donneraient une idée relative très-exagérée. Cependant, pour arriver à la configuration géographique que nous lui voyons, la surface a dû subir une infinité de bouleversements dont les phénomènes très-complexes ont toujours eu pour principe le refroidissement même du globe.

La diminution du noyau liquide, plus rétractile que l'enveloppe solide, a en effet déterminé dans cette enveloppe des affaissements lents d'abord, puis brusques et accompagnés de brisures, d'écrasements, qui ont chargé de facettes plus ou

moins anguleuses la figure sphéroïdale unie que la terre avait prise à l'état fluide sous l'action combinée de la pesanteur et de la force centrifuge.

A chaque affaissement brusque, la masse fondue inférieure envahissait naturellement les fractures. Tantôt elle se bornait à injecter la croûte solide, la ramollissant, la refondant même quelquefois de manière à s'y mêler intimement, ou y restant au contraire à l'état de filons facilement reconnaissables par leurs contours définis et leur nature hétérogène; tantôt elle venait déborder à la surface en nappes ou en traînées qui recouvraient les formations antérieures et contribuaient à en modifier le relief; souvent enfin, n'ayant plus une fluidité suffisante pour s'épancher librement, elle venait seulement apparaître en mamelons plus ou moins saillants au milieu des fragments disjoints de ces formations.

Ces phénomènes *éruptifs* ou *plutoniques*, comme on les appelle indifféremment, tiennent une place considérable dans l'histoire de notre planète. Leur reproduction a été si fréquente et si générale dans l'origine, qu'elle nous masque, pour ainsi dire, la solidification rudimentaire de l'enveloppe terrestre, et que, parmi les formations les plus anciennes, il est douteux que nous découvrions jamais une assise méritant d'une manière certaine l'épithète de primitive dans la rigueur du terme, c'est-à-dire appartenant aux éléments primordiaux fixés avant tous les autres sur l'abîme liquide. D'autre part, les éruptions de matières fondues n'ont pas été restreintes aux âges primitifs que l'on peut appeler plutoniens, parce qu'ils se distinguent par l'absence des phénomènes sédimentaires. Longtemps après que les eaux s'étaient condensées à leur tour à la surface du globe, alors que leur action érosive et nivelante travaillait à couvrir de dépôts stratifiés une très-grande partie de cette surface, les phénomènes éruptifs se produisaient encore sur une vaste échelle. La réaction du noyau intérieur, à ne considérer que l'importance des injections et des épanchements qui en résultent, a, il est vrai, diminué d'âge en âge; mais elle a continué sans interruption jusqu'à nos jours, et les phénomènes volcaniques nous en offrent incontestablement les derniers effets.

Malgré la confusion apparente que présentent ordinairement les terrains éruptifs, on est parvenu à établir une classification au milieu de ce mélange et de cette superposition d'éléments souvent peu distincts, toujours très-complexes, et appartenant exclusivement à la nature minérale. On a pu déjà saisir certains rapports, certaines différences de composition et d'origine, qui permettent d'en esquisser une théorie générale. Mais cette partie des études géologiques est loin d'avoir atteint et n'atteindra sans doute jamais la précision de l'histoire des formations neptuniennes qui, à l'avantage de la simplicité de composition et de disposition, joignent celui de recéler les débris des êtres organisés, et tirent de ces débris de précieux caractères distinctifs. Aussi devons-nous mettre en garde nos lecteurs contre une interprétation trop littérale des idées sommaires que nous allons leur exposer comme introduction indispensable à nos aperçus géologiques sur les contrées que nous avons visitées.

Toutes les roches éruptives sont principalement formées de silicates, c'est-à-dire de combinaisons dans lesquelles la silice joue le rôle d'acide. Pour fixer les idées sur la nature de ces combinaisons, rappelons que le verre et la porcelaine sont des silicates, qui diffèrent seulement par leur texture confuse de la plupart des types naturels où les molécules sont au contraire groupées en *cristaux*, c'est-à-dire en petits solides à formes géométriques plus ou moins parfaites. Les plus anciennes, celles que nous devons confondre avec les roches de première con-

solidation, présentent, comme éléments minéralogiques, d'abord le quartz, c'est-à-dire la silice, l'acide silicique libre, que nous citons en tête à cause de sa simplicité chimique ;—puis des feldspaths, c'est-à-dire des combinaisons de silice, d'alumine et d'une autre base, mais seulement les espèces de ce genre dites *orthose* et *oligoclase*, qui sont caractérisées par la plus grande teneur en silice et la nature alcaline de la seconde base (la potasse ou la soude) ;—enfin, des micas, c'est-à-dire des combinaisons de silice, d'alumine et de diverses bases (les oxydes de fer et de manganèse, la magnésie, la potasse et la soude), où la silice est encore en proportion considérable, quoique non prédominante, et qui contiennent d'ailleurs fréquemment une quantité notable de fluor.

Ces roches sont essentiellement cristallines ; les feldspaths et les micas y sont à l'état de cristaux ou de lamelles enchevêtrés ; le quartz, quoique ordinairement amorphe et formant en quelque sorte le remplissage entre les autres éléments, participe de la cristallinité générale par sa nature hyaline identique avec celle que l'on observe dans les prismes les plus purs de cristal de roche. La texture grenue résultant de l'état cristallin de leurs éléments et qui est leur caractère le plus saillant leur a fait donner le nom de *granites*.

Disons de suite que la cristallinité des granites ne saurait être uniquement attribuée au jeu des molécules sous la seule influence calorifique de la fusion ignée. L'atmosphère épaisse et complexe des âges primitifs a dû exercer sur les conditions physiques et chimiques de la solidification une action toute particulière. Mais quel rôle ont joué dans ce milieu ardent, d'une part la pression, l'électricité ; d'autre part les affinités de la vapeur d'eau et des vapeurs d'agents chimiques de la plus grande énergie, dont on retrouve les traces dans beaucoup de minéraux disséminés accessoirement au sein des masses granitiques? C'est là un des problèmes les plus intéressants que poursuit maintenant la chimie minérale et qu'elle est loin d'avoir résolu.

Les granites remarquables, au point de vue chimique, par leur grande teneur en silice, ou élément acide, et par la prédominance des alcalis et l'absence de la chaux parmi les bases, le sont encore, sous le rapport physique, par leur faible pesanteur spécifique, qui est peu supérieure à 2,5 (celle de l'eau étant prise comme unité). De teintes ordinairement claires, grisâtres, jaunâtres ou rosées, ils offrent rarement des nuances foncées.

Parmi les espèces de granites importantes à distinguer, nous ne citerons que les *pegmatites*, caractérisées par la rareté ou l'absence du mica et la disposition cristalline et orientée du quartz.

Aux granites se trouvent déjà mêlées, dans les terrains éruptifs les plus anciens mais paraissant en moyenne d'un âge postérieur, des roches également douées au plus haut degré de la cristallinité, mais qui s'en séparent par leurs autres caractères.

Ce sont d'abord les *syénites*, qui ne diffèrent des granites que par la diminution du quartz et du feldspath orthose (celui des feldspaths, des granites qui est le plus saturé de silice), et par l'introduction de l'amphibole, combinaison de la silice avec des bases exclusivement terreuses ou alcalino-terreuses (la magnésie, la chaux, le protoxyde de fer), laquelle remplace plus ou moins complétement les micas.

Viennent ensuite, en masses moins importantes et aussi moins anciennes, les *diorites*, aussi cristallines que les granites, mais ne contenant plus de quartz ni de feldspath orthose, et formées simplement d'un mélange d'amphibole, associée en proportion variable avec du mica, et du feldspath oligoclase, ou même d'amphibole

et d'un nouveau feldspath dit *labrador*, le silicate de ce genre où la silice, en proportion minimum, est combinée avec l'alumine et une base alcalino-terreuse, la chaux, qui remplace les bases alcalines propres aux feldspaths des granites.

Enfin apparaissent, en masses encore moins importantes, pour ainsi dire accidentelles, et d'un âge moyen encore moins ancien, les *hypérites*, roches complétement cristallines comme les précédentes, mais composées seulement de feldspath labrador et d'*hypersthène*, qui n'est qu'une variété de *pyroxène*. Or les pyroxènes sont des combinaisons de silice avec des bases alcalino-terreuses (la chaux, la magnésie et le protoxyde de fer), qui, rapprochées des amphiboles par la nature de leurs éléments autant que par leur formule atomique, n'en paraissent séparées réellement que par les formes cristallines.

Les diorites et les hypérites ont une pesanteur spécifique voisine de 3, c'est-à-dire très-considérable pour des pierres. Les éléments amphiboliques et pyroxéniques qui y dominent leur donnent ordinairement des teintes d'un vert ou d'un brun foncé.

Ajoutons enfin qu'elles contiennent fréquemment du fer oxydulé disséminé, c'est-à-dire un excès de base libre.

En résumé, à l'origine des phénomènes éruptifs, nous trouvons deux groupes de roches présentant le caractère commun de la cristallinité maximum, de la texture granitoïde, mais jouissant d'ailleurs de propriétés tranchées et à certains égards opposées.

D'un côté, les granites, roches très-siliceuses, c'est-à-dire très-acides, très-alumineuses, à bases alcalines et privées de chaux; légères et de couleurs claires tirant sur les nuances jaunes et roses; caractérisées minéralogiquement par la présence du quartz, du feldspath orthose et des micas, par la prédominance de la matière feldspathique en général et par l'absence du feldspath labrador.

Leurs masses, de beaucoup les plus importantes dans les assises granitoïdes de l'écorce terrestre, sont aussi en moyenne les plus anciennes; elles se confondent avec les premières parties consolidées de cette écorce et proviennent des matières qui formaient la couche supérieure du sphéroïde liquide.

Nous appellerons ce groupe *feldspathique* ou *acide*.

D'un autre côté, les diorites et les hypérites, roches peu siliceuses, c'est-à-dire relativement basiques, offrant même parfois un excès de base libre; peu alumineuses, à bases exclusivement alcalino-terreuses, c'est-à-dire calcaires, magnésiennes, ferreuses; lourdes, de couleurs foncées tirant sur les nuances vertes et brunes; caractérisées minéralogiquement par la présence du feldspath labrador et des minéraux du groupe pyroxénique et par l'absence du quartz.

Leurs masses, subordonnées aux précédentes dans les terrains cristallisés anciens, et en moyenne plus récentes, semblent provenir d'une couche en général inférieure, qui a pu affleurer en quelques points à la surface du sphéroïde liquide et dont la matière a pu ainsi se trouver comprise accidentellement dans la solidification primordiale, mais a été plus ordinairement amenée au jour et épanchée au-dessus des granites par les éruptions postérieures.

Nous appellerons ce groupe *pyroxénique* ou *basique*.

Les syénites forment la liaison entre les deux groupes, et correspondraient à une couche de matière fondue intermédiaire et mélangée.

Depuis les premières réactions de ces couches liquides sur l'enveloppe, on conçoit que leur état, leur composition, leur situation même, ont pu varier entre certaines limites, mais que les produits de leur épanchement ont dû conserver les principaux caractères qui les ont distinguées dès l'origine. C'est en effet ce

que l'on constate, et, quoi qu'il en soit de cette hypothèse, quant à sa valeur absolue, on doit au moins l'admettre comme un moyen logique de coordonner les faits, car on reconnaît dans la succession des terrains plutoniques deux séries de roches se rattachant par un lien évident aux deux groupes que nous venons de décrire.

Dans l'une comme dans l'autre, le caractère de la cristallinité, très-développé dans l'origine, s'affaiblit peu à peu, et ne peut souvent s'observer dans les produits éruptifs de nos jours qu'à l'aide de la loupe, mais la composition minéralogique et chimique se conserve avec quelques modifications continues, dont la plus importante a pour effet d'augmenter la proportion des éléments basiques, surtout dans le groupe pyroxénique où l'on voit les caractères distinctifs renforcés par l'introduction d'un silicate de chaux et de fer plus basique que le pyroxène, et par la dissémination plus fréquente et plus importante du fer oxydulé libre, qui augmente naturellement la pesanteur spécifique de certaines roches.

Comme second terme de la série feldspathique, on rencontre les *porphyres quartzifères*, que l'on peut rattacher aux granites par des intermédiaires formant une chaîne continue, mais qui, dans l'état le mieux caractérisé, présentent une masse feldspathique à cristallisation confuse, même indiscernable, le plus souvent de couleur rouge, empâtant des cristaux d'orthose et des nodules polyédriques de quartz.

On appelle porphyres toutes les roches qui offrent ainsi une masse compacte empâtant des cristaux distincts. Il est important de remarquer que nous ne parlons ici que des porphyres quartzifères.

De ces porphyres on peut encore passer, par degrés insensibles, aux *trachytes*, au plutôt à certains trachytes acides, car cette dénomination qui signifie âpre, et dérive ainsi d'un caractère de structure, a été appliquée à des roches de compositions très-diverses, entre lesquelles on commence à faire des distinctions. La texture trachytique, qui est une texture combinée, à la fois granitoïde en très-petit et porphyroïde avec une tendance des éléments à passer à l'état vitreux et une porosité plus ou moins grande, se trouve du reste développée au maximum dans les trachytes les plus siliceux, peu ou point micacés, auxquels on doit ainsi conserver la dénomination simple, comme on réserve la dénomination de granite aux roches granitoïdes feldspathiques et quartzeuses, à l'exclusion des autres roches de même texture. La tendance à passer à l'état vitreux se manifeste déjà dans les porphyres quartzifères par les masses de *rétinites*, roches d'un aspect résineux, qui leur sont associées. Elle est plus grande dans les trachytes qui passent continuellement aux *perlites*, roches tout à fait semblables à de certains laitiers des hauts fourneaux.

Enfin quelques laves de volcans modernes sont minéralogiquement des trachytes acides, et forment ainsi le dernier terme de la série feldspathique.

Le caractère général des dernières roches de cette série, au point de vue du mode d'éruption, est d'avoir rarement coulé, d'être arrivé au contraire au jour à l'état pâteux ou visqueux, dont l'hypothèse concorde parfaitement avec l'état fréquemment vitreux des masses refroidies; d'avoir formé ainsi des protubérances mamelonnées, des dômes souvent caverneux, de véritables boursoufflures dont les grandes cavités sont évidemment dues à la même cause qui a imprimé à la roche sa porosité; c'est-à-dire à des dégagements gazeux considérables qui ont accompagné l'éruption. Cette cause tuméfiante combinée avec la viscosité, prélude de la solidification vitreuse, a d'ailleurs déterminé la production accessoire d'une immense quantité de débris scoriacés, dont les *pierres ponces* nous

offrent le type le plus accentué, et que l'on retrouve déposés en couches de *tufs*, dits *trachytiques* ou *ponceux*, autour des centres d'éruption.

Si nous parcourons de même la série du groupe pyroxénique, à partir des diorites et des hypérites qui en forment le point de départ granitoïde, nous rencontrons d'abord les *euphotides*, roches porphyroïdes composées de labrador et d'une variété de pyroxène appelée diallage, et remarquable au point de vue chimique, parce qu'elle contient de l'eau combinée. Les euphotides pourraient très-convenablement être mises en parallèle avec les porphyres quartzifères pour les rôles que ces deux classes jouent dans les deux séries éruptives. Leur tendance commune à prendre la structure globuleuse ou variolithique, qui n'est qu'une variété de la structure porphyroïde, semble encore devoir les faire mettre sur le même rang. Les *serpentines*, qui sont intimement liées aux euphotides pour le gisement aussi bien que pour la composition, et qui n'en diffèrent que par des particularités de texture et de mode d'éruption, pourraient être dans le même ordre d'idées opposées aux rétinites. Ce sont d'ailleurs les roches vertes par excellence.

Viennent ensuite les *mélaphyres* ou *porphyres pyroxéniques*, composés d'une pâte feldspathique et pyroxénique à éléments plus ou moins confus, d'un vert foncé, souvent presque noire, enveloppant des cristaux nets de labrador et quelquefois aussi de pyroxène. Ces roches, dont tous les éléments deviennent accidentellement cristallins, prennent alors avec la structure granitoïde le nom de *dolérites*. Elles sont surtout remarquables par les transformations chimiques qu'elles ont fait éprouver aux roches calcaires avec lesquelles elles se sont trouvées en contact lors de leur éruption, et qu'elles ont métamorphosées en dolomies. Elles offrent aussi cette particularité importante, que, vers ces contacts et en général aux confins de leur masse, elles prennent une structure vacuolaire. Les cellules se tapissent et se remplissent même, par une sorte d'exsudation, de divers minéraux, et principalement de spath calcaire ou carbonate de chaux cristallisé. La roche est alors appelée *spilite*; c'est une espèce particulière du genre de roches que l'on désigne, d'après leur structure, sous le nom d'*amygdaloïdes*.

Les *basaltes* sont les dernières roches de cette série pyroxénique qui se sont épanchées avant l'époque moderne. Ce sont aussi les roches les plus pesantes que l'on connaisse. Noires, ou du moins d'un gris foncé, elles présentent en apparence une compacité finement grenue; mais une analyse mécanique et chimique y fait facilement reconnaître les deux espèces essentielles du groupe, le labrador et le pyroxène, mélangés ordinairement de péridot et de fer oxydulé qui s'isolent d'ailleurs fréquemment en nodules plus ou moins gros. Dans certains basaltes, l'élément feldspathique, le labrador, est remplacé par un élément zéolithique, c'est-à-dire une sorte de feldspath hydraté tel que l'analcime. Les basaltes sont d'ailleurs parfaitement caractérisés, quant au mode d'éruption, par leur disposition ordinaire en nappes horizontales très-étendues qui atteste une grande fluidité initiale, et par la division de ces nappes en prismes réguliers, verticaux, à base hexagone.

La division prismatique résulte du retrait de toute masse compacte et homogène opéré par le refroidissement. On l'observe dans beaucoup de roches des deux groupes; mais nulle part elle ne se produit sur une plus grande échelle et avec plus de régularité que dans les basaltes ou les trapps basaltiques. La démolition verticale des coulées basaltiques donne lieu à ces magnifiques colonnades naturelles dont l'exemple le plus célèbre est la grotte de Fingal,

dans l'île de Staffa; tandis que les mêmes prismes, rasés horizontalement par l'action des marées, produisent l'aspect d'immenses carrelages qu'on caractérise en plusieurs lieux, notamment sur la côte d'Irlande, par le nom populaire de *chaussées des géants*.

Les basaltes deviennent souvent amygdaloïdes. Leurs amandes contiennent principalement de l'arragonite, espèce de carbonate de chaux différant du spath par sa forme cristalline.

Quelques laves modernes sont de véritables basaltes que l'on doit considérer comme terminant la série du groupe éruptif pyroxénique dont nous devons compléter le résumé en parlant maintenant des *trapps*, qui y occupent une place considérable, mais mal définie.

La dénomination de *trapp*, qui, dans les langues scandinaves, signifie degré, a été primitivement adoptée pour désigner des roches superposées en couches minces horizontales, dont les tranches successives simulent les degrés d'un escalier dans les talus naturels qui résultent des érosions. La disposition de ces couches, qui ont toute l'apparence de la stratification, a fourni pendant longtemps aux neptuniens un puissant argument contre les plutonistes. Mais, après de très-longues discussions, la comparaison des couches de trapps avec des coulées basaltiques aussi régulières et d'origine évidemment éruptive, la découverte des troncs verticaux formés par la même matière que les couches et qui offrent le remplissage de la fente d'épanchement, enfin la constatation définitive de l'absence de restes organisés dans les couches mêmes, ont fini par triompher de toutes les résistances des neptuniens, et les trapps ont été définitivement classés parmi les roches d'éruption. Mais leur histoire n'en est pas moins restée une des questions difficiles posées à l'école éclectique moderne, qui se fondait sur les débris des deux écoles exclusives. La difficulté s'est accrue par l'extension de la dénomination de trapp à toutes les roches compactes de couleur sombre et de gisement incertain, extension motivée le plus souvent par la seule raison que les trapps offraient le même ensemble de caractères négatifs. Aujourd'hui, des analyses mécaniques et chimiques, exécutées sur quelques types de massifs trappéens bien étudiés, tels que ceux des Féroë, sont venues préciser la place que l'on était conduit à leur assigner dans la série pyroxénique, d'après les analogies d'aspect et de gisement que l'on trouvait dans certains mélaphyres et dans certains basaltes, et surtout d'après l'existence constante des amygdaloïdes dans les trois genres de roches. Ces trapps sont ou des hypérites ou des euphotides compactes. Nous sommes donc portés à restreindre la dénomination de trapps à différents termes du groupe pyroxénique, antérieurs aux basaltes et embrassant par leurs épanchements une grande partie des âges géologiques, ce qui concorderait bien d'ailleurs avec la multiplicité de leurs couches superposées. Ils se distinguent des basaltes par une cristallinité plus grande, car ils sont assez souvent porphyriques, par une composition chimique moins basique, par une moindre pesanteur spécifique, enfin par la nature zéolithique assez complexe du remplissage de leurs amygdaloïdes. Ce dernier caractère peut aussi servir à les distinguer des mélaphyres proprement dits, dont la période d'épanchement paraît remonter un peu moins haut.

La disposition assez constante des amygdaloïdes à la partie supérieure des assises de trapps, le remplissage des cellules par les zéolithes (qui sont des silicates alumino-alcalins ou alumino-terreux *hydratés*), enfin la présence de couches tufeuses entre ces différentes assises et l'horizontalité même de ces assises, qui n'ont pu se former que sur un sol très-uni, ont suggéré l'hypothèse

que les épanchements avaient été sous-marins; mais nous devons dire que si cette hypothèse a été confirmée par la découverte de coquilles marines dans les tufs intercalés dans certains massifs trappéens. Aucune preuve catégorique n'a été jusqu'à présent fournie à l'égard de l'Islande où nous allons bientôt rencontrer une formation de trapps des plus importantes.

Entre les deux séries feldspathique et pyroxénique, ou acide et basique, on suit, à partir des syénites, une série offrant des caractères intermédiaires, et que l'on pourrait appeler neutre. Cette série comprend les *porphyres feldspathiques* non quartzifères; les *minettes* ou roches de mica en masse; beaucoup de roches feldspathiques compactes injectées en filons dans les terrains cristallins ou stratifiés, et dont les plus foncées en couleur ont été souvent nommées trapps, quoique renfermant peu ou point d'éléments pyroxéniques; puis des trachytes à base d'oligoclase ou de labrador purement feldspathiques ou mélangés de mica et d'amphibole; diverses roches pyroxéniques où l'élément feldspathique est remplacé par un silicate alumineux et alcalin ou alcalino-terreux de genre très-voisin, tel que l'amphigène; enfin des trachytes à base de labrador contenant plus ou moins de pyroxène.

Ce sont ces *trachytes pyroxéniques* qui paraissent fournir la majeure partie des laves des volcans actuels, où les coulées franchement trachytiques ou franchement basaltiques sont exceptionnelles. On doit sans doute rattacher à la même catégorie la plupart des obsidiennes, roches tout à fait semblables à du verre à bouteille, et qui par leur tuméfaction produisent des ponces, comme les trachytes vitreux purement feldspathiques, et peut-être plus abondamment.

On doit aussi placer dans la série neutre les *phonolithes*, roches compactes formées d'un élément feldspathique et d'un élément zéolithique, c'est-à-dire feldspathique hydraté, qui ressemblent assez à des trachytes compactes, purement feldspathiques, mais s'en distinguent par une sorte de schistosité grossière, due au retrait de refroidissement. Les éruptions de phonolites paraissent en général voisines de celles des basaltes.

Pour compléter ce résumé des caractères généraux des roches plutoniques, il est utile de signaler le développement progressif des épanchements du groupe pyroxénique, qui semblent avoir pris un rôle au moins aussi important que celui des éruptions du groupe felsdpathique, à l'époque des principales formations trappéennes. Enfin, si pour terminer notre aperçu des phénomènes éruptifs nous jetons un coup d'œil sur les phénomènes d'érosion qui en sont en quelque sorte les antagonistes, puisqu'ils tendent à désagréger, à niveler les saillies produites par les premiers, nous voyons les deux groupes se distinguer encore nettement par leur mode d'altération et par la nature des produits qui en résultent.

Les roches quartzeuses et feldspathiques, en effet, lorsqu'elles sont attaquées par les agents atmosphériques, ne fournissent que du sable quartzeux et des matières argileuses. Les roches pyroxéniques, au contraire, abandonnent avec de l'oxyde de fer et des matières argileuses des carbonates terreux, principalement du calcaire. De là la prédominance presque exclusive des formations arénacées dans les premiers âges et le développement relativement plus considérable des dépôts calcaires aux époques plus récentes, lorsque le relief des masses éruptives du groupe pyroxénique a eu pris toute son extension.

Maintenant, quelle que soit leur origine, suivons les matières entraînées vers les bassins des lacs et des mers, nous les verrons y former, par un travail de sédimentation dont il est facile de se rendre compte, des groupes stratifiés, composés en général d'une succession de grès, d'argiles, et de calcaires.

ISLANDE

avec l'indication des principaux traits de la constitution GÉOLOGIQUE et un essai d'application du RÉSEAU PENTAGONAL.

Carte réduite de la Carte $\frac{1}{435,000}$ publiée en 1844 par la SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ISLANDAISE sous la direction de Mr OLAF NICOLAS OLSEN d'après les travaux géodésiques de MM. SCHEEL FRISAC etc. et le levé topographique de Mr BJORN GUNNLAUGSONN

Cratère de Volcan éteint
Cratère de Volcan en [illegible]
Source minérale froide
Source minérale chaude (geyser)
Gisement de Spath
Gisement de Lignite

Échelle métrique de 1m 2000005 pour 1 mètre ou de $\frac{1}{2000000}$

Lieues marines de 20 au degré dont une = 5556 mètres

Milles Islandais dont 1 = 2000 brasses = 6000 aunes = 12000 pieds = 7,662 mètres

Milles Danois dont 1 = 12000 aunes = 24000 pieds = 7534 mètres

Terrains Trappéens

Trappe, amygdaloïdes et tufs trappéens

Alluvions et tourbes

Terrains Volcaniques

Trachytes, phonolythes, laves trachytiques, conglomerats et tufs feldspathiques ponceux, basaltes, basaltiques, tufs pyroxeniques

Glaciers et neiges

Paris Imp. chez Lemercier & Lebrun 17

Mais ceux des groupes qui se sont produits dans des âges reculés nous apparaissent rarement aujourd'hui avec leur facies primitif. Le métamorphisme, phénomène complexe, sorte de cuisson intérieure opérée par les nouvelles masses éruptives injectées à travers l'écorce terrestre, a transformé les calcaires en marbres et en dolomies, les argiles et les grès en schistes et en grauwackes, souvent même en roches tout à fait cristallines, semblables aux roches éruptives qui paraissent régénérées. Nous reconnaissons ainsi dans cet ensemble de phénomènes, que l'on peut appeler la vie minérale de notre globe, une sorte de circulus analogue à celui que l'on découvre dans la décomposition et la recomposition des corps organisés. Nous retrouvons dans les masses minérales, qui semblent au premier abord immuables, ce principe de transformation incessante, d'équilibre mobile, qui anime le monde matériel dans toutes ses parties.

La connaissance de ces notions préliminaires, quelque générales qu'elles paraissent, était indispensable pour faire comprendre la constitution géologique de l'Islande. Elles ne seront pas moins nécessaires à consulter lorsque nous nous occuperons du Groënland.

Avant d'aborder la description spéciale de l'Islande, et pour éviter les répétitions, nous devons indiquer les ouvrages où nous avons largement puisé : ce sont la relation du voyage d'Eggew Olafsen et de Bjarni Paulsen (1772); les lettres de Von Troil (1783); la relation de Mackensie (1810); la description géognostique de Krug de Nidda (1833), qui a le premier donné une notion systématique de la constitution de l'île; la relation des observations aussi nombreuses qu'exactes de MM. Eugène Robert et Lottin, membres de la commission scientifique présidée par M. Paul Gamiard (1835-1836); enfin les esquisses géologiques de M. Sartorius de Waltershausen; les mémoires de chimie minéralogique de M. Bunsen, et les notions géologiques et minéralogiques de M. Descloiseaux (1846). A ces explorateurs revient le mérite de l'observation de la plupart des faits consignés dans ce résumé. Pour nous, nous serons heureux si, par la coordination et quelquefois par la discussion de ces faits exécutées sous l'impression d'ensemble que notre rapide excursion était particulièrement propre à nous faire acquérir, nous parvenons à donner un aperçu raisonné de la nature et de la succession des phénomènes dont cette grande contrée éruptive a été et est encore le théâtre.

Nous devons encore signaler comme nous ayant donné des renseignements positifs très-utiles pour le but que nous nous proposions, MM. le gouverneur comte Tramp, le recteur Bjarni Jonsen et le docteur Hyaltalin, de Reykiavik.

L'Islande, comprise entre 12° 50′ et 26° 50′ longitude Ouest de Paris et entre 63° 20′ et 66° 55′ latitude Nord, s'étend ainsi de l'Est à l'Ouest sur une largeur d'environ 600 kilomètres, et du Nord au Sud sur une hauteur de 360 kilomètres; sa surface est portée à environ 100,000 kilomètres carrés, presque le cinquième de la France; elle offre plusieurs cimes et régions montagneuses élevées à 1,500 mètres; sa plus haute montagne, l'Oræfa-Jokull, que l'on découvre ordinairement le premier en arrivant d'Europe, a plus de 2000 mètres,

Un massif trappéen ouvert diagonalement du Sud-Ouest au Nord-Est par une fente énorme que remplit une formation trachytique, telle est, dans son expression la plus synthétique et la plus générale, la constitution géologique de cette grande île, vaste ensemble éruptif où les terrains sédimentaires ne sont représentés que par des tufs volcaniques.

Les deux parties disjointes de la formation trappéenne présentent des plateaux ou terrasses peu accidentés de 500 à 1,000 mètres de hauteur, dans lesquels la

mer pénètre par des golfes très-rapprochés, très-étroits, d'une remarquable profondeur, et allongés dans des directions voisines. Le nom de fiord, qui désigne ces bras de mer dans la langue scandinave, correspond à une disposition des côtes découpées par la mer, qui semble vraiment particulière à ces régions septentrionales du globe. La plupart des fiords de l'Islande sont bordés dans toute leur étendue par une escarpe presque à pic, de plus de 500 mètres de hauteur, qui présente les tranches plus ou moins horizontales des couches trappéennes. Ces couches de couleur brune, séparées les unes des autres par des lits de tuf d'une nuance rouge plus terne, feraient croire au premier abord à la présence d'un terrain stratifié, si les considérations que nous avons exposées au commencement de cette note n'avaient pas fixé le caractère plutonien de la formation. Tout au plus peut-on penser que les nappes liquides qui ont coulé les unes au-dessus des autres se sont épanchées, à l'origine, dans le fond de la mer. Alors, en effet, l'action de l'eau a dû entamer chimiquement et mécaniquement la surface de chaque couche, et donner naissance au tuf, qui n'est autre chose qu'un produit de l'altération de la roche elle-même.

Dans cette hypothèse, le massif tout entier de l'Islande, formé dans les abîmes d'un antique Océan, aurait été soulevé progressivement ou brusquement, et les arrachements profonds qui constituent le système des fiords seraient les résultats des fractures qui ont accompagné ces phénomènes.

Les preuves du soulèvement du massif de l'île abondent sur tous les points et sont écrites sur tous les terrains qui forment les rivages de la mer. L'une des plus frappantes est l'existence des falaises qui règnent d'une manière presque continue sur les côtes méridionales de l'île, et qui se présentent sous l'aspect le plus remarquable aux environs de Portland. Ces falaises, hautes de plus de 200 mètres, sont taillées dans un tuf volcanique pénétré par des dykes ou filons verticaux de basalte, et recouvert par des nappes de cette même roche. La stratification de cette puissante formation ne laisse aucun doute sur son origine; elle a pris naissance au sein des eaux par le dépôt des produits volcaniques, cendres et fragments de scories projetées ou entraînées dans la mer. Seulement, l'énergie des volcans actuels n'est plus en rapport avec la prodigieuse masse de ces déjections. Il faut remonter la série des âges pour imaginer une puissance éruptive capable de les produire, puissance dont le système volcanique de notre époque ne présente plus qu'une image affaiblie.

Quoi qu'il en soit, le tuf déposé sous les eaux a dû affecter les formes légèrement ondulées et les pentes adoucies des terrains sédimentaires. Un soulèvement général, probablement subit, a pu seul lui donner le relief qu'il présente aujourd'hui au-dessus du niveau de la mer. Quant à son escarpement, c'est à l'action des flots qu'il le doit, et s'il paraît aujourd'hui fixe, s'il cesse de reculer, c'est qu'un soulèvement postérieur a mis une barrière entre le pied des falaises et le contact destructif des flots. On remarque en effet que les espèces de murailles qui entourent les côtes méridionales de l'Islande sont séparées du rivage par une bande de terres basses qui représentent la base du déblai opéré par l'action rasante des flots et ont été élevées au-dessus du niveau de la mer postérieurement au grand soulèvement de l'île.

Tout indique d'ailleurs que ce dernier mouvement ascensionnel a dû se produire dans un âge relativement moderne, car dans plusieurs endroits, à une certaine distance de la mer, on trouve des coquilles dont les congénères vivent encore dans les fiords de l'île, et des os de cétacés de l'espèce de ceux qui les fréquentent. Près de Reykiawik, à Fossvogur, on voit un banc de tuf élevé de

10 mètres au-dessus du rivage, évidemment formé au fond de la mer, et contenant les mêmes coquilles que celles que l'on recueille sur la plage.

Enfin les fameux gisements de surtarbrandur ou bois fossile viennent confirmer cet exhaussement du sol de l'Islande. Il est admis maintenant que ces couches de lignite ne sont pas les restes d'antiques forêts qui auraient jadis couvert une terre maintenant dénudée, et dont les sagas islandaises auraient même conservé la tradition. On ne voit plus dans ces dépôts que des amas de bois flottés jetés par la mer sur les côtes de l'Islande et enfouis sous les alluvions et les coulées volcaniques. Aujourd'hui même, des quantités considérables de bois flottés sont charriées par les courants marins sur beaucoup de points et principalement dans les fiords de l'Ouest et du Nord. Ce sont des troncs d'arbres entièrement dépouillés de leur écorce et privés de leurs racines et de leurs branches, dans l'état où doit les mettre le transport par les torrents d'abord, puis le flottage prolongé en partie au milieu des glaces. A la nature des essences, on reconnaît leur origine. Ainsi l'on trouve souvent échouée sur les plages de l'Islande une espèce d'acajou qui ne croît que dans les contrées que baigne le golfe du Mexique; les troncs sont même percés par des tarets inconnus dans les mers du Nord et qui ne vivent que dans les mers torrides. Ils paraissent avoir été entraînés par le grand courant ou *gulf-stream* au delà même de l'Islande, puis ramenés par le courant inverse qui descend du pôle le long de la côte du Groënland. Mais les essences que l'on rencontre le plus fréquemment sont les conifères, c'est-à-dire les arbres résineux, pins ou sapins et des bouleaux du Nord. Ces troncs d'arbres sont visiblement des épaves de l'Océan glacial où les ont apportées les grands fleuves qui traversent la Sibérie. Enfin on trouve très-fréquemment, sur les plages où les contre-courants des côtes accumulent particulièrement ces débris ligneux, des troncs de bouleaux nains, évidemment arrachés par les torrents au sol même de l'Islande qui produit cette végétation rachitique sur quelques points privilégiés. La présence de ces bois d'origine islandaise, mais charriés par les eaux jusque sur les bords de la mer, explique, dans les dépôts de surtarbrandur, l'existence de bouleaux congénères de ceux qui croissent encore en Islande. Cette remarque n'est pas sans importance, parce qu'elle est de nature à éclairer sur l'origine de ces lignites qu'on s'est plu à attribuer longtemps à des forêts fantastiques des anciens temps, ensevelies sur place par quelque révolution subite.

L'origine marine du surtarbrandur étant démontrée, ses gisements sont des témoins des variations de niveau du sol. Le plus élevé est certainement celui que l'on rencontre près du pic trachitique de Baula, à une élévation de 150 à 200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est d'ailleurs déposé à l'extrémité d'une vallée débouchant dans la Nordara, et que tout indique comme ayant autrefois formé le fond d'un fiord profond, dont celui de Faxa n'est plus qu'un faible reste.

Dans la baie de Skialfiandi, au Nord, on trouve un gisement de surtarbrandur à 60 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il renferme des conifères et des bouleaux. Si quelques doutes pouvaient subsister sur son origine, ils disparaîtraient à l'examen d'une couche évidemment contemporaine, et située à la même hauteur, qui contient, avec des cailloux roulés, des coquilles marines et même des os de phoque.

Enfin la plus importante formation de surtarbrandur se rencontre à Virki, dans le Vapnafiord. La couche n'est élevée que de quelques mètres au-dessus du rivage ; son épaisseur est de 12 mètres, son étendue le long de la plage de 110 mètres. Elle est recouverte par un terrain basaltique de 30 mètres d'élévation, remarquable par ses belles dispositions prismatiques.

Nous ajouterons, pour ne plus revenir sur l'histoire de ces dépôts ligneux, que rien n'est plus variable que l'état dans lequel ils présentent le bois fossile. Certains troncs pénétrés par la silice ont la dureté de la pierre ; quelques-uns passent à l'anthracite, d'autres sont de véritables lignites susceptibles d'être employés pour la combustion. On en trouve enfin dans lesquels la transformation fossile est à peine ébauchée.

L'idée d'un grand soulèvement se rattache, du reste, assez naturellement à l'existence de la bande trachitique qui sépare l'île en deux parties et au système volcanique qui caractérise l'Islande d'une manière si remarquable.

Nous avons indiqué la direction de la bande, en tirant une ligne du cap Reykianes au cap Langanes. Une ligne parallèle à cette direction dans le Sud et se rapprochant du méridien vers le Nord peut servir à limiter approximativement la formation de trachyte du côté du Nord-Ouest ; mais, du côté opposé, la limite est beaucoup plus vague et difficile à définir. Qu'il nous suffise de dire que la zone trachitique s'étend sur une largeur de 150 à 200 kilomètres. Mais la particularité essentielle qu'elle présente, c'est la grande dépression qui règne dans toute sa longueur, et court d'une mer à l'autre, arrosée par la Thiorsa et le Skialfandafliot, fleuves qui prennent tous deux leur source près du Tungnafels-Jokull et coulent l'un au Sud-Ouest, l'autre au Nord ; de sorte que la bande dont nous parlons divise l'île en deux parties d'une manière non moins remarquable au point de vue topographique qu'au point de vue de la géologie. C'est sur les deux bourrelets qui dessinent cette grande vallée et qui marquent en quelque sorte la limite de la formation trachitique, que le système des volcans de l'Islande se trouve aligné, tandis que le fond même de la dépression se présente comme le siége de ces phénomènes également volcaniques, mais secondaires, qui se manifestent par des éruptions d'eau bouillante et de vapeurs soufrées.

En présence d'un ensemble de dispositions naturelles si bien caractérisées, il est difficile que l'imagination ne se préoccupe pas des rapports qui les lient les unes aux autres, et ne cherche pas à remonter jusqu'à leur origine commune. Elle rencontre tout d'abord l'hypothèse au moins vraisemblable d'un grand épanchement de la pâte trachitique à travers la fente qui divise le massif de l'Islande, et qui a dû, lors de sa formation, se prolonger en profondeur jusqu'au noyau liquide du globe. Il paraît probable que l'île doit son exhaussement à l'effort intérieur qui a produit la poussée trachitique. On peut se représenter la masse demi liquide, et comme visqueuse, s'élevant dans l'ouverture qui lui livrait passage et l'encadrant par les boursouflures formées sur ses bords.

Ainsi se trouveraient expliquées et la grande dépression centrale et les deux lignes de dômes trachytiques qui la limitent sur les bords mêmes de la formation trappéenne, et cette multiplicité de bouches volcaniques qui percent comme un crible la zone de trachyte, indiquant qu'elle constitue l'une des portions de l'écorce terrestre les moins épaisses et peut-être les plus récemment solidifiées.

Malgré l'apparente simplicité de la constitution géologique de l'Islande, telle que nous venons de la décrire, afin de présenter à l'esprit un ensemble synthétique susceptible de le frapper, le système volcanique de cette île n'en est pas moins, dans ses détails, très-complexe et même confus. A chaque pas, l'on y rencontre des accidents, des transformations, ou des modifications de substance, qui masquent la netteté des grandes divisions que nous avons tracées, et qui, au premier abord, pourraient faire douter de leur exactitude. Aussi, avant de pénétrer, soit avec nous, soit avec les voyageurs qui nous ont précédés dans ce chaos, où se sont amoncelées les déjections du globe, sorte d'abcès ouvert de

toute antiquité, il faut que le lecteur nous suive encore dans le domaine des généralités, afin que la clarté des lois recueillies par l'observation sur la surface entière du globe le conduise au milieu des obscurités du sujet particulier qui nous occupe.

Nous avons dit que la puissance éruptive du noyau liquide de la terre, si considérable à l'origine, s'était affaiblie peu à peu, avec la consolidation progressive de l'écorce qui l'enveloppe. Aujourd'hui son action s'est localisée, s'est concentrée sur un petit nombre de points, et les phénomènes éruptifs se sont transformés en simples phénomènes volcaniques. Mais, jusque dans cette phase toute moderne, on retrouve la dualité des épanchements, que nous avons signalée dès l'époque de la solidification primordiale. Chacune des deux séries éruptives a perdu de son énergie, mais aucun des caractères qui, dès l'origine, distinguait l'une de l'autre, n'a été altéré. Aujourd'hui les produits éruptifs comprennent les laves, les scories, les cendres et les tufs formés de ces deux dernières; mais dans ces produits nous retrouvons tantôt la nature trachytique qui appartient à la série feldspathique, tantôt la nature basaltique qui appartient à la série pyroxénique. Seulement, de même que les deux genres de roches plutoniques se trouvaient fréquemment épanchés dans une même région, aux âges antérieurs, de même l'on rencontre encore des groupes volcaniques fournissant par différentes bouches des produits des deux natures. Souvent même la dualité du phénomène s'observe dans une seule protubérance, dans un seul volcan, chaque genre de produit se rapportant cependant toujours à des orifices distincts. Enfin, dans un grand nombre de cas, les produits volcaniques présentent encore une nature intermédiaire résultant du mélange des deux types, et d'ailleurs constante pour une même bouche. Telles sont les laves de trachyte pyroxénique.

Mais si, dans les phénomènes éruptifs, la nature des déjections est restée à peu près la même, le mode d'épanchement s'est transformé d'une manière bien remarquable. A l'origine, nous avons constaté que cette matière fondue intérieure qui se faisait jour par les crevasses que les déformations successives de l'enveloppe terrestre produisaient à sa surface, débordait de ces crevasses par grandes nappes ou s'y élevait en grosses masses mamelonnées, suivant son degré de fluidité, sans former même dans le dernier cas des protubérances très-abruptes. Les éruptions se faisaient avec peu de violence, parce que la multiplicité et l'étendue des fractures divisaient l'application de la force ascensionnelle, et que, d'ailleurs, leur renouvellement fréquent prévenait l'accroissement de cette force en limitant les déformations de l'écorce et en empêchant l'accumulation interne des fluides élastiques qui, en effet, ont laissé peu de traces de leur action mécanique dans les premiers phénomènes éruptifs.

Plus tard, au contraire, l'épaisseur de la croûte solide ayant augmenté, les ruptures ne se sont plus produites qu'à des intervalles plus éloignés, par conséquent après des déformations plus importantes, et en même temps sur des points moins nombreux. Le retour à la forme sphéroïdale a été dès lors accompagné de bouleversements bien plus considérables auprès des fractures dont les lèvres ridées et retroussées ont constitué les chaînes de montagnes de plus en plus saillantes. La matière éruptive a été injectée avec beaucoup plus de violence dans les fissures qui ont pu rester ouvertes jusqu'à la surface.

D'un autre côté, les fluides élastiques dégagés de la masse centrale par son refroidissement même (nous reviendrons plus loin sur ce point délicat de la théorie plutonique), et emprisonnés sous l'écorce solide, ont conquis une importance croissante dans les phénomènes, sous le rapport mécanique. Cherchant

à se faire jour à travers les masses visqueuses du groupe feldspathique, ils les ont tuméfiés et ont produit, concurremment avec la force ascensionnelle, ces masses trachytiques boursoufflées en dômes que l'on observe, par exemple, en Auvergne, dans la chaîne des Puys. Se dégageant au milieu des jets de matière liquide du groupe pyroxénique qui s'échappaient par quelques points de fissures étroites, les mêmes fluides ont projeté au-dessus de chaque orifice d'épanchement des quantités considérables de gouttes qui, retombant tout autour consolidées à l'état de fragments bulleux et scoriacés, ont formé de véritables montagnes de scories, comme on en rencontre aussi dans la même contrée à l'origine de chaque grande coulée basaltoïde.

Les montagnes de scories, en général beaucoup moins importantes que les dômes trachytiques dont elles occupent souvent le pied, comme si la matière pyroxénique liquide avait glissé entre la masse feldspathique pâteuse et la paroi solide de la crevasse, ces montagnes de scories, disons-nous, se reconnaissent facilement à leur forme extérieure en cône tronqué ; mais la troncature apparente n'est que l'ouverture d'une cavité ou d'un cratère également conique, dont la pointe placée en bas correspond au centre de l'orifice d'épanchement. Elles sont souvent échancrées par la coulée qui a entraîné les scories tombées de ce côté. La structure doublement conique ainsi que l'échancrure sont les conséquences naturelles du mode de projection et d'entassement des matériaux.

Les éruptions de roches intermédiaires prennent l'un ou l'autre caractère, suivant que, par leur composition, d'où résulte leur fluidité, elles se rapprochent plus de l'un ou de l'autre des deux groupes extrêmes. Ajoutons que la production des grands cônes de scories a plutôt eu lieu dans les éruptions des roches intermédiaires très-voisines du groupe pyroxénique que dans les éruptions des roches types de ce dernier groupe. Les basaltes proprement dits, en effet, se sont ordinairement épanchés comme les trapps, de la manière la plus simple, à raison de leur extrême fluidité et de la propriété qu'ils ont de se solidifier sans passer par l'état visqueux. Pour former des scories, il faut que la matière fondue jouisse d'un certain degré de viscosité, qui ne peut résulter, dans les circonstances ordinaires de refroidissement naturel, que d'une proportion d'élément feldspathique supérieure à celle que l'on trouve dans les basaltes.

Cette remarque est importante pour la théorie des phénomènes éruptifs actuels que nous allons voir se déduire immédiatement de celle des phénomènes précédents. Les dômes de trachytes et les coulées de nature plus ou moins pyroxénique avec cônes de scorie, tels sont en effet les éléments des phénomènes volcaniques. Les coulées pyroxéniques constituent déjà des volcans ; seulement ce sont des volcans éteints à jamais qui n'ont eu qu'une éruption, colossale il est vrai, mais unique, et après laquelle la fissure qui lui avait donné passage a été en quelque sorte brasée par la matière éruptive de manière à ne plus pouvoir se rouvrir, de même que les protubérances trachytiques ont bouché d'une manière définitive les larges crevasses par lesquelles elles sont venues au jour.

A l'âge géologique dont nous venons de nous occuper, les phénomènes éruptifs déjà circonscrits occupaient encore cependant des zones assez étendues. Dans la période actuelle, c'est-à-dire depuis la dernière grande révolution qui a imprimé à la surface du globe la configuration géographique que nous lui connaissons, ces phénomènes se sont localisés sur quelques fêlures produites dans cette révolution ou dans celles qui l'ont précédé ; bien plus, ils se sont fixés sur certains points de ces fêlures. Dans diverses contrées, comme l'Islande, il peut bien exister plusieurs volcans voisins ; mais chacun d'eux offre un ensemble complet où tous

les traits caractéristiques d'une zone éteinte, comme celle de l'Auvergne, sont condensés en un seul point. Toutes les coulées et tous les dômes de l'Auvergne font pour ainsi dire les détails d'un immense volcan dont chaque volcan de notre époque serait un résumé. Seulement les phénomènes de tuméfaction et d'épanchement se sont en quelque sorte superposés pour correspondre à la faible dimension du canal par lequel s'exerce l'action du noyau central. Les différents dômes trachytiques se sont réduits à un seul, dont la poussée a produit une montagne plus ou moins considérable; mais, en compensation, la boursouflure a crevé et est restée ouverte, et par cette cheminée permanente s'élèvent les matières en fusion qui appartiennent en général à la série de produits intermédiaires.

Dans cette formule générale sont compris les phénomènes complexes et toutes les variétés du système volcanique qu'on peut ramener à deux types différents bien caractérisés.

Lorsque la poussée de trachyte a eu lieu dans un terrain appartenant à la formation trachytique, le relief qui en résulte est une simple protubérance, sans ce cachet que les couches relevées donnent aux autres soulèvements. Elle atteint le plus souvent jusqu'à l'élévation des plus hautes montagnes, comme le Chimborazo. Beaucoup de bosses de ce genre sont des volcans ébauchés, mais qui n'ont pas encore été mis en jeu; lorsque l'une d'elles doit devenir le siége d'une action volcanique, le noyau liquide pousse une de ses ramifications suivant l'axe de la montagne; la pression du gaz en fait éclater le sommet; un cratère d'éruption se forme, au fond duquel aboutit l'extrémité de la cheminée qui sert d'exutoire aux déjections. En général, ces sortes de volcans sont trop élevés pour que la lave trachytique atteigne le sommet de la cheminée à l'état liquide, et se déverse par le cratère. Lorsqu'une éruption doit se produire, l'orifice du puits se rouvre; le liquide y bouillonne en oscillant; un dégagement incessant de gaz projette dans les airs les parties supérieures de la colonne liquide, figées à l'état visqueux par le refroidissement. Ces matières, sorte d'écume de la chaudière volcanique, traversées, divisées par les bulles de gaz et étirées par la projection, retombent en général sous la forme de scories ponceuses, et couvrent le flanc de la montagne d'un tel amas de gros fragments et de lapilli, qu'il est quelquefois impossible de reconnaître la nature du terrain primitif. Cependant une partie de ces déjections, retombant dans le cratère et relancées de nouveau, finissent par se réduire en poussière impalpable, atteignent sous cette forme les plus hautes régions de l'atmosphère et constituent ces nuées de cendres que les courants aériens transportent quelquefois à plusieurs centaines de lieues.

Le plateau des Andes présente le type le plus complet de cette première espèce de volcans, ce sont les volcans purement trachytiques, quant à la formation qui les supporte, à la nature du soulèvement qui les a produits et à celle des matières qu'ils rejettent, mais dont les trachytes sont d'ailleurs plus ou moins basiques.

Mais si le terrain sous lequel s'est développée la protubérance trachytique est d'une composition différente de celle de cette roche, si c'est une formation éruptive, basaltique par exemple, le phénomène se complique et donne naissance à a deuxième espèce de volcans.

Dans le cas qui nous occupe, on doit se représenter la poussée de trachyte surgissant en forme de dôme, soulevant et brisant les couches basaltiques qui lui sont superposées, ouvrant au milieu d'elles une déchirure étoilée dont les bords forment un bourrelet plus ou moins circulaire, une espèce de couronne, au-dessus et autour du sommet de la bosse trachytique. C'est là ce qui constitue les

cratères de soulèvement, qu'il est très-important de ne pas confondre avec les cratères d'éruption. Nous devons ajouter que ces cratères, qui caractérisent d'une manière si remarquable ce genre de soulèvement, présentent rarement la figure géométrique complète que nous venons de décrire comme type général. Très-souvent, une fissure diamétrale se produit avec une dénivellation relative des deux moitiés. La crête du cratère du côté abaissé est bientôt détruite par l'écoulement des laves, et on n'aperçoit plus qu'un amphithéâtre demi-circulaire. La Somma offre autour du Vésuve un exemple net de cette disposition.

Quant à l'activité éruptive, phénomène distinct de celui du soulèvement, et qui n'en est pas toujours une conséquence, elle affecte, dans cette espèce de volcans, des modes assez variés en ce qui concerne le nombre et la position des orifices volcaniques et la nature des matières rejetées. C'est ainsi que le Vésuve, qui n'a qu'une cheminée au centre du soulèvement trachytique, rejette une sorte particulière de trachyte pyroxénique. Dans l'île de Ténériffe, le mamelon central, à double cime, du pic de Teyde et du Chahora, qui est trachytique, ne donne que des laves feldspathiques, tandis que les flancs extérieurs du cratère de soulèvement, formés de basaltes soulevés, épanchent des laves basaltiques par les bouches accessoires qui s'y ouvrent. L'Etna enfin, qui doit sans doute également son relief à un soulèvement trachytique intérieur, offre cette particularité remarquable que cette roche, dans son gonflement, n'a pu percer le cratère de soulèvement, qu'elle ne l'a en quelque sorte qu'ébauché, et qu'elle est restée enfouie sous la formation basaltique. Aussi ce volcan, dont la cheminée permanente est excentrique et dont le cratère d'éruption est ouvert dans la crête du cratère de soulèvement représenté par le val del Bove, ne rejette-t-il que des laves purement basaltiques, tant par la bouche principale que par les bouches accessoires qui s'ouvrent sur ses contre-forts.

On peut dire en général que la nature des laves dépend de la nature des roches plus anciennes au milieu desquelles elles se font jour, ce qui semble bien prouver l'existence de deux bains distincts de matières fondues, restant chacun en relation directe avec leurs premières déjections consolidées à la surface. Seulement dans beaucoup de cas, comme au Vésuve, les éruptions partent de la zone de contact de ces deux bains.

Il est assez rare que les produits volcaniques coulent sous forme de lave des orifices supérieurs et centraux. Presque toujours, lorsque le liquide déborde, la coulée s'effectue par une fissure qui s'ouvre dans le flanc de la montagne, et qui se referme pour toujours lorsque l'éruption est terminée. Il arrive même souvent, mais principalement dans les terrains basaltiques, que l'action éruptive se manifeste dans la plaine qui supporte la montagne par une série de bouches volcaniques adventives dont la direction générale passe par le cratère principal d'éruption. Cette disposition indique visiblement que ces orifices sont les dernières ramifications d'une fente rectiligne qui n'a pu percer jusqu'à la surface du sol. Dans ce cas, on voit ordinairement chacun de ces puits volcaniques entasser autour de lui un amas de déjections qui s'élève en forme de cône tronqué surmonté par un cratère, et qui rappelle en petit ces grands volcans actuellement éteints, que nous avons mentionnés comme les produits de l'action éruptive, dans l'âge qui nous a précédé.

Les lois qui résultent de l'étude générale des volcans du globe trouvent leur application et leur confirmation dans le système volcanique de l'Islande.

On reconnaît en effet à la limite Nord-Ouest de la partie Sud de la zone volcanique une série de mamelons trachytiques autour desquels s'élèvent des cônes

de scories, origines d'immenses coulées basaltoïdes. Ce sont les résultats de la première période volcanique analogue à ceux que l'on observe en Auvergne. Il n'y a pas là de volcans permanents, et si dans cette région il s'est produit encore de rares éruptions depuis les temps historiques, ces éruptions ont affecté le caractère ancien par leur isolement dans l'espace et dans le temps, ainsi que par la nature et le mode d'épanchement des laves qui sont pyroxéniques et se sont répandues dans les régions basses.

Dans la région Sud et dans la région Nord, du côté de la limite Sud-Est de la zone volcanique, sont groupés les volcans modernes dont les caractères extérieurs sont un peu modifiés par les croûtes de neige et de glace qui les recouvrent et masquent jusqu'à un certain point les cheminées centrales, mais qui présentent tous néanmoins une protubérance trachytique avec un cratère d'éruption au sommet. Ce sont de ces volcans que surgissent à des intervalles plus ou moins longs les terribles éruptions qui ont plusieurs fois désolé l'Islande. Une circonstance remarquable de leur constitution est l'absence ordinaire de cratère de soulèvement. On peut reconnaître, près de plusieurs, des couches basaltoïdes anciennes relevées autour du mamelon central. Mais ces couches ne forment pas de crêtes régulières et notablement saillantes, et elles s'effacent de plus en plus sous les coulées modernes. Ces volcans se rattachent donc, sous ce rapport, au type trachytique des volcans des Andes. Toutefois ils en diffèrent par la présence de coulées pyroxéniques importantes qui se sont échappées de leurs pourtours, en marquant souvent leurs orifices par des cônes de scories adventifs, et attestent que le terrain au milieu duquel ils se trouvent n'est pas de formation exclusivement trachytique.

Il semble qu'en Islande les trachytes soient venus au jour avec une fluidité assez grande et aient laissé nager dans leur masse prédominante autour de leurs boursouflures principales les couches trappéennes disloquées qu'ils ont traversées. Cette hypothèse, nécessaire pour expliquer les détails de la zone volcanique, est encore celle à laquelle il faut avoir recours pour se rendre compte des rapports généraux des massifs trappéens avec la bande trachytique. Le terrain de trapp, en effet, se continue jusqu'au contact du terrain trachytique sans être dérangé, et, loin d'être soulevé par lui, il s'abaisse au contraire faiblement, mais régulièrement, en s'en approchant, aussi bien dans le massif occidental que dans le massif oriental. Les mamelons trachytiques détachés qui forment, au milieu des trapps dans la péninsule Nord-Ouest, les sommités du Dranga-Jokull et du Glama-Jokull, et la petite bande trachytique, également détachée, qui se termine par le Snœfell-Jokull à l'Ouest de l'île, ne dérangent pas davantage l'horizontalité des couches trappéennes. Le même genre de rapports s'observe à la petite montagne trachytique isolée de Baula, située au milieu des trapps, non loin de la lisière Nord-Ouest de la grande bande.

A la lisière orientale seulement, le Snœfell, roc trachytique de 1,600 mètres, qu'il ne faut pas confondre avec le Snœfell-Jokull, perce les trapps en les relevant de part et d'autre. De ce côté, les trachytes auraient donc été plus pâteux et auraient exercé une poussée. L'élévation plus grande du massif trappéen oriental, dont les plateaux atteignent 1,200 mètres, tandis que ceux du massif occidental ne s'élèvent qu'à 800, serait d'accord avec cette supposition, comme aussi la tuméfaction plus grande de ce côté du trachyte lui-même, qui présente au Sud et à l'Est les hautes montagnes, siéges actuels des phénomènes éruptifs.

Enfin, la double pente des deux formations de trapp vers la masse trachytique s'expliquerait bien par le retrait général de cette masse dans son refroidissement,

peut-être aussi par un effondrement général opéré après la solidification ; et quoiqu'il soit difficile d'admettre qu'une aussi grande étendue de terrain ait été soutenue ainsi en porte-à-faux, on doit reconnaître que le principe même de l'explication est naturellement suggéré par beaucoup de faits observés dans les régions volcaniques, et particulièrement en Islande. On rencontre, en effet, dans cette île, nombre de lacs à parois abruptes, tel que le Grænavatu près de Krisuvik, qui sont de véritables cratères d'effondrement comparables aux foncis qui se produisent au-dessus de grandes carrières et dus évidemment à l'écroulement de la croûte extérieure de la masse trachytique dans de grandes soufflures internes.

Ajoutons, pour terminer cet aperçu d'ensemble, que les roches trachytiques produites par les éruptions modernes dans l'Islande appartiennent en général à la série acide.

Tel est le résumé des observations faites jusqu'à ce jour sur les volcans de l'Islande. Pour apprécier ce qu'elles doivent avoir d'incomplet, comme ce qu'elles ont de méritoire, il faut avoir vu ces lieux inaccessibles et déserts, cette nature horriblement tourmentée, et, par-dessus tout, ces barrières impénétrables de glaces, qui ne disparaissent momentanément que lorsque le feu et ses produits brûlants les remplacent.

Nous commencerons la nomenclature des volcans de l'Islande par ceux qui frappent tout d'abord les regards du voyageur, lorsque, venant d'Europe, il découvre pour la première fois les côtes de cette terre reculée.

L'Islande se présente alors à lui sous un aspect de grandeur sauvage et de majesté glaciale, digne de la nature polaire sur les confins de laquelle elle est placée. On embrasse de l'œil un massif de dômes arrondis, étagés les uns au-dessus des autres, dont les cimes éternellement neigeuses tantôt brillent au soleil d'une éclatante blancheur, tantôt se perdent dans les nuages que l'imagination se plaît à prendre pour les vapeurs de leurs cratères endormis.

De l'extrémité occidentale de ce massif se détache l'Hécla, volcan fameux moins par ses dimensions que par le nombre et la violence de ses éruptions, peuplé par la mythologie odinique de tout un monde de monstres et de fantômes, et que le christianisme n'a pas encore complétement dépouillé aux yeux des populations scandinaves de son prestige infernal et fantastique.

L'Hécla est une montagne haute de 1,557 mètres, qui doit la régularité de sa forme conique aux talus naturels que les déjections lancées par ses cratères ont formés sur ses flancs. Ces talus ont une inclinaison de 35 degrés, et la circonférence de la base de la montagne est de 3 milles et demi. Depuis l'éruption de 1845, on compte, sur le sommet de l'Hécla, cinq cratères, dont la profondeur diminue rapidement d'année en année, sans que l'on ait encore une explication certaine de ce fait, que des mesures successives et exactes ont mis hors de doute. La même observation avait, du reste, été faite sur le grand cratère ouvert par l'éruption de 1766, dont la profondeur, trouvée de 40 mètres en 1799, était réduite de moitié en 1821 ; ce cratère avait même fini par s'effacer presque complétement, puisque en 1836 le sommet du volcan ne présentait plus qu'une crête dentelée, vestige incertain de la muraille circulaire écroulée ou dégradée peu à peu.

La montagne, masse trachytique recouverte d'un tuffa de cendres et de scories de même nature, repose sur une plaine qui présente une formation géologique des plus remarquables. Elle est semée de collines oblongues, de hauteur et de dimension à peu près uniformes, comparables aux rides d'une surface plissée, dont les directions s'éloignent peu de la direction générale de la grande bande trachytique, et qui sont composées de phonolithe, sorte de trachyte où le feldspath

est mélangé d'un élément zéolithique, c'est-à-dire d'un silicate alumineux hydraté. Les phonolithes ont dû être plus fluides que les trachytes anhydres. Elles jouent un rôle très-important en Islande, principalement vers la lisière Nord-Ouest du massif trachytique, où elles dominent et où elles ont été en général amenées au jour par des éruptions postérieures à la formation du massif. Mais ici les collines phonolithiques pourraient être considérées comme des bavures contemporaines de cette formation, qui s'expliqueraient par le degré supérieur de fluidité des phonolithes opposé à la consistance visqueuse du trachyte. Dans tous les cas, on conçoit que ces collines soient orientées dans le sens de la grande fente d'épanchement. Elles apparaissent souvent comme des îles au milieu des coulées de lave qui sont sorties du sommet et du pied de l'Hécla et qui ont rempli les vallées. Sauf des coulées fort anciennes qui sont basaltoïdes, les coulées de l'Hécla sont des trachytes peu pyroxéniques, en général à l'état d'obsidienne, c'est-à-dire offrant des masses tout à fait vitreuses d'une homogénéité et d'une compacité remarquables. Une de ces coulées, évidemment sortie du sommet maintenant dégradé du volcan, s'étend jusqu'à Selsund, à une distance de quatre lieues. La dernière, celle qui est sortie lors de l'éruption de 1845, sur le côté occidental du volcan, a une longueur de 1 mille et demi sur une largeur d'un demi-mille. La hauteur moyenne est de 10 mètres, et dans les plis de terrain qu'elle a comblés, son épaisseur va jusqu'à 30 mètres.

Toutes ces coulées sont elles-mêmes recouvertes d'un dépôt ponceux, sorte de tuf composé des scories et des cendres rejetées par le volcan, et qui, dans certains endroits, présente une couche de plusieurs mètres d'épaisseur. Les mêmes éléments, plus ou moins remaniés par les eaux, forment le conglomérat qui tapisse le fond des vallées de la Hvita et de la Thiorsa jusqu'à une très-grande distance. S'il est facile de se faire, par l'étendue de ce dépôt, une idée de l'immense quantité de matières rejetées par l'Hécla, il l'est moins de se rendre compte de l'époque à laquelle sa puissance éruptive a commencé à entasser ces amas de déjections. Elle doit être fort ancienne; mais rien n'autorise à penser qu'elle remonte au delà de notre âge géologique. Ce qui est certain, c'est qu'à Selsund, le tuf ponceux, dans une coupure assez profonde ouverte par un torrent, laisse voir des tiges d'arbres silicifiés de la nature et de la dimension de ceux qui croissent encore en Islande. Ce sont des bouleaux qui n'ont pas dû dépasser la hauteur de trois mètres, et qui ont été enterrés debout vivants, sous une couche épaisse de cendres et de scories. Quant à leur silification, elle est due à une propriété intéressante des conglomérats trachytiques. L'eau qui les traverse décompose le feldspath avec l'aide des agents atmosphériques et entraîne de la silice à l'état gélatineux; cette silice s'infiltre et se dépose en veinules au milieu de la masse spongieuse. Lorsque ces infiltrations viennent à rencontrer des tissus organiques, elles les pénètrent et les transforment en substances siliceuses, qui conservent la structure du corps organisé. Faut-il voir dans ces débris végétaux, actuellement enfouis à une grande profondeur, les momies de ces vertes forêts chantées par les sagas, et qui auraient, d'après les traditions islandaises, couvert les pentes des contre-forts de l'Hécla, à une époque peu éloignée de nos jours? Ou bien devons-nous rejeter l'existence de cette antique végétation bien au delà des temps racontés par les historiens scandinaves? C'est ce que nous ne pouvons pas décider. Nous devons dire toutefois que l'opinion qui rattacherait aux temps historiques la formation du dépôt de Selsund donnerait une haute idée de la puissance éruptive de l'Hécla, à une époque qui peut être considérée comme moderne.

Il est certain que le récit des éruptions de l'Hécla tient une grande place dans les sagas islandaises, et que, dans cette histoire nationale des malheurs et de l'abaissement d'une race héroïque, on sent planer une terreur superstitieuse inspirée par ce redoutable volcan, et comme un esprit de soumission résignée à son influence fatale.

La première éruption des temps historiques date de l'année 1004. Depuis cette époque, vingt-quatre éruptions se sont succédé, à des intervalles variables, jusqu'à la dernière, celle de 1845. En 1766, l'avant-dernière éruption commença le 5 avril. Une sombre colonne s'éleva du cratère du volcan à une hauteur que l'on évalua à 5,000 mètres, et couvrit d'une pluie de cendres et de scories toute la partie méridionale de l'île. La rivière d'Ytri-Raug en fut si remplie que ses eaux débordées inondèrent le pays environnant. Le 9 avril, une coulée de lave ardente s'échappa du sommet du volcan et se répandit jusqu'à un mille de distance. Cette éruption fut accompagnée d'une tourmente de neige qui ravagea l'Islande et fit périr un grand nombre de bestiaux.

L'Hécla a mis plus de trente ans à se refroidir complétement après cette grande éruption. En 1772, des vapeurs brûlantes empêchaient d'approcher du cratère. En 1793 et 1797, la couche de neige ne présentait pas encore son étendue et son épaisseur habituelles. Ce n'est qu'au commencement du siècle que la température de la montagne paraît avoir repris son état d'équilibre.

En 1839, elle s'échauffa de nouveau; la neige diminua peu à peu sur son sommet, et à ses pieds les sources thermales et les dégagements de vapeurs présentèrent une augmentation très-considérable de température et de volume. L'hiver de 1845 fut d'une douceur exceptionnelle; c'est à peine si les flaques d'eau se couvrirent de glace pendant la saison la plus froide. Au mois d'avril, la terre était couverte de verdure, mais la sécheresse de l'été fit évanouir les espérances d'une abondante récolte. L'air était lourd et calme, et cette tranquillité extraordinaire de la nature, dans un pays tourmenté par les vents, les pluies et les tempêtes, jetait les populations dans l'attente superstitieuse de quelque grand malheur. Rien n'indiquait cependant qu'une commotion souterraine fût sur le point d'éclater, quand tout à coup, le 2 septembre 1845, à neuf heures du matin, le mont Hécla, après un repos de soixante-dix-neuf ans, le plus long que l'on compte dans son histoire, commença sa vingt-quatrième éruption.

Au bruit de détonations souterraines, dont le retentissement se fit entendre jusqu'à une distance de 50 milles, une colonne de gaz enflammés, chargés de cendres, se fit jour à la partie supérieure de la montagne, et étendit sur toute la côte méridionale un nuage épais qui intercepta presque complétement la lumière du soleil. Bientôt cette noire nuée creva en une pluie de cendres et de scories. La rapidité avec laquelle ces déjections volcaniques furent transportées par les courants aériens dut être bien grande, puisque le soir du même jour il en tomba une quantité considérable aux Féroë, au Shetland, aux Orcades et sur le pont des navires qui naviguaient dans ces parages.

Si le jour fut obscurci par le nuage de cendres, la nuit qui le suivit fut éclairée par les reflets d'un effroyable incendie. Au milieu de la colonne de fumée s'élançaient des flammes d'une prodigieuse hauteur, illuminant de reflets rougeâtres les glaciers, les montagnes, les rivages de la mer, et envoyant leurs sinistres lueurs jusqu'à Reykiawik. Des blocs rougis, lancés par le volcan, tantôt retombaient dans le cratère, tantôt éclataient avec fracas comme des bombes. Chaque bouffée de gaz, de flamme et de cendre, était accompagnée d'un effroyable mugissement. Enfin, vers le commencement de la nuit, le bord occidental du volcan

creva, et un torrent de lave ardente s'écoula lentement, enveloppant tout un côté de la montagne dans les replis d'un manteau de feu.

Ces mêmes phénomènes se continuèrent ainsi, mais en s'affaiblissant de jour en jour, jusqu'à la fin de novembre. C'est vers cette époque que la coulée de lave parut s'arrêter. Elle avait parcouru en trois mois une distance d'environ 6,000 mètres, avec une vitesse variable, en raison des pentes du terrain et de la violence de l'épanchement. Dès les premiers jours, on pouvait suivre sa marche à quelque distance ; sa surface extérieure s'était refroidie et noircie, mais laissait voir, pendant la nuit, à travers ses crevasses, la nappe de lave ardente et rouge. Pendant le mois de décembre 1845 et les trois premiers mois de 1846, l'éruption ne se manifesta plus que par intervalles, et, pour ainsi dire, par crises. La dernière crise eut lieu le 25 mars. Ce jour-là les roulements devinrent très-intenses; de grandes colonnes de feu jaillirent du sommet de la montagne, et un nouvel épanchement de lave se produisit par le bord déchiré de son cratère. Puis tout rentra dans le repos, et c'est à peine si, pendant quelques mois encore, un léger nuage de vapeurs indiqua de loin au navigateur la place où les éléments s'étaient livré un si effroyable combat.

Cette fois-ci l'Hécla s'est refroidi rapidement. Au mois d'août 1846, un physicien danois, M. Schite, pouvait visiter et mesurer les cinq cratères ouverts par la dernière éruption. Depuis cette époque, la neige s'est accumulée sur le sommet et les flancs de la montagne, recouvrant les dernières traces de l'action du feu. Quand nous visitâmes l'Islande en 1856, l'Hécla élevait au milieu des solitudes qu'il a faites une coupole de glace qui ne reflétait plus d'autres lueurs que le pâle éclat des aurores boréales. L'immobilité et le silence régnaient dans ces lieux agités naguère par des convulsions terribles. Le Titan, enseveli sous la montagne, ne faisait même plus entendre un sourd gémissement, comme si le Génie du Nord l'eût endormi ou étouffé sous son étreinte glacée.

Au Sud de l'Hécla, nous trouvons l'Eyjafialla-Jokull ou Wester-Jokull, volcan haut de 1,818 mètres, dont la dernière éruption date de 1823. Ce fut une éruption de cendres, accompagnée du débordement des torrents qui descendent de la montagne, grossis par les neiges fondues du cratère.

A l'Est de l'Eyjafialla-Jokull s'élève le Myrdals-Jokull. La première éruption de ce volcan date de l'an 900 après Jésus-Christ. Depuis cette époque, il s'en est produit cinq autres, dont la dernière a été celle de 1755. Cette éruption a été surtout remarquable par la fusion d'un glacier au milieu duquel elle s'est fait jour. Lorsque, le 17 octobre 1755, la montagne creva et qu'une de ses croupes, nommée le Kötlugja, parut s'embraser depuis sa base jusqu'à son sommet, un véritable cataclysme enveloppa les contrées environnantes. La nappe d'eau qui s'écoula vers la mer pendant plusieurs jours avait cinq lieues de long et quatre de large. Elle roulait des blocs énormes de glace, qui eux-mêmes tenaient emprisonnés des rochers gros comme des maisons arrachés aux flancs de la montagne. La vaste plaine de Myrdalsandr est aujourd'hui entièrement couverte par le dépôt d'alluvion laissé par cette grande inondation et semée des rochers qu'elle a entraînés, véritables blocs erratiques. Cependant le volcan vomissait des masses considérables de pierres ponces et de cendres, qui couvrirent la base de la montagne d'une couche de 3 mètres d'épaisseur. Le 19, deux jours après le commencement de l'éruption, les cendres commencèrent à tomber aux îles Féroë. L'éruption continua avec toute sa violence pendant un mois. Elle était visible de Reykiawik, et a donné lieu de constater un certain rapport entre les phénomènes volcaniques et les phénomènes électriques. Plusieurs fois des

pluies de grêle percèrent l'atmosphère de cendres qui couvraient le pays environnant et interceptaient la lumière solaire. Les grelons renfermaient eux-mêmes des scories et de la cendre volcanique enlevées au milieu dans lequel ils s'étaient formés. A la suite de cette éruption, trois chaînes ou bancs allongés se sont formés dans la mer, et se suivent à partir du rivage jusqu'à une distance de trois lieues. Ces bas-fonds sont composés de pierres ponces, de sables et de cendres, et sont très-probablement situés sur le prolongement des trois torrents principaux qui ont coulé du glacier démoli et fondu du Myrdals-Jokull.

Au Nord-Est du Myrdals-Jokull, et plus éloigné de la côte, nous trouvons le Skaptar-Jokull, dont la grande éruption de 1783 a couvert de lave une province entière. Elle fut précédée de l'apparition de flammes volcaniques qui sortirent de la mer à quelques lieues de Reykianess. Ce dernier phénomène dura plusieurs mois ; il fut accompagné de la formation d'une île, qui disparut ensuite.

Enfin, près de la mer, à l'Est, on voit le Skeidarar-Jokull, dont la dernière éruption a eu lieu en 1752, et l'Oræfa-Jokull, la plus haute montagne de l'île, endormi depuis 1727.

Tel est le groupe des volcans du Sud, dont l'ensemble, quoique occupant une étendue considérable de l'horizon, peut être embrassé quelquefois d'un seul coup d'œil, lorsqu'on se trouve en mer, à une distance convenable de Portland et sous le méridien de ce cap. Ce groupe, le plus intéressant, forme la partie Sud du bourrelet trachytique oriental. En suivant ce bourrelet vers le Nord, on rencontre d'abord l'immense champ de glaces dit Vatna-Jokull ou Klofa-Jokull, puis, au delà, le Trolladyngia et l'Herdubreid, dont les éruptions, accompagnant souvent, d'après les traditions, les anciennes éruptions de l'Hécla et de l'Oræfa-Jokull, se terminent en 1510. Enfin le Smjörfiall, volcan dont les dernières éruptions, certainement postérieures à l'origine de notre âge géologique, ne figurent pas toutefois dans les traditions islandaises.

Le bourrelet opposé commence à la presqu'île de Reykianess, que l'on peut considérer dans son ensemble comme un champ de bouches volcaniques. Les premières éruptions dont on ait été témoin s'y sont manifestées en 1222, et, depuis cette époque jusqu'en 1834, cette presqu'île, ainsi que son prolongement sous-marin, n'ont pas cessé d'être le théâtre de phénomènes volcaniques plus ou moins importants. Mais, antérieurement aux temps historiques, elle a été recouverte en grande partie par des épanchements basaltiques dont les tranches se voient sur toute la côte et dont on peut suivre les coulées au milieu des contreforts formés de tufs pyroxéniques et de phonolithes d'origine encore plus ancienne qui s'élèvent dans sa partie méridionale.

Nous trouvons ensuite, en avançant vers le Nord, la région de volcans éteints dont nous avons déjà parlé plus haut, et où l'on signale des éruptions modernes du Ball-Jokull et du Hofs-Jokull en 1716, ainsi qu'une coulée près de Mosfell et une près de Thingvalla.

Enfin, sur le prolongement de cette direction, mais se rattachant plutôt au bourrelet oriental par le relief orographique et par la simultanéité des éruptions, le groupe du Krafla et du Leyrhnukur, dont les dernières crises remontent à 1729 et qui ont produit, comme l'Hécla, des coulées d'obsidienne. Ce groupe est d'ailleurs très-remarquable par la présence d'énormes solfatares.

Pour compléter la description du système volcanique de l'Islande, nous n'avons plus qu'à parler du Snœffels-Jokull, qui est en dehors de la grande zone, tout à fait à l'Ouest de l'île. Cette montagne est une des plus remarquables de l'Islande par sa hauteur qui est de plus de 1,600 mètres, par l'énorme calotte de neige qui la cou-

ronne, par sa position isolée à l'extrémité d'une presqu'île. De loin, le navigateur aperçoit cette masse blanche se dresser à l'horizon, élevant au-dessus des nuages les deux pointes qui ont fait comparer la silhouette de la montagne à la forme d'une selle. Le Snœffels-Jokull n'a donné, depuis les temps historiques, qu'une seule éruption, en 1219; mais il n'en a pas moins tous les caractères d'un volcan permanent Son cratère, rempli de neige, est bien dessiné. Il est déchiré par une échancrure qui a donné passage à une coulée de lave dont la trace est parfaitement marquée sur un espace de deux lieues. La masse du volcan et les déjections qui en sont sorties, laves, cendres ou scories, sont franchement trachytiques; mais il repose sur une plaine entièrement recouverte par des nappes basaltiques dont l'origine est clairement indiquée par l'existence d'une vingtaine de cônes de déjections plus ou moins dégradés, plus ou moins aplatis, mais parfaitement reconnaissables, semés dans la plaine tout autour de la montagne. La puissance de la formation basaltique, accumulée probablement par une longue succession de phénomènes éruptifs, apparaît d'une manière frappante sur le rivage de la mer. Il est formé, sur presque tout le contour demi-circulaire de la presqu'île, par une muraille basaltique qui affecte de la manière la plus nette les formes prismatiques qui caractérisent cette roche. Ainsi cette muraille présente une succession de colonnes verticales de 10 ou 12 mètres d'élévation, surmontées de plusieurs rangées de colonnes horizontales qui s'avancent sur la mer en formant une demi-voûte. L'effet pittoresque de ces grottes est complété par un jeu de la nature dont elles offrent de fréquents exemples. En plusieurs endroits, un certain nombre de colonnes verticales se sont dégradées ou ont été entraînées par les eaux. Les colonnes voisines, rapprochées en arc-boutant, ont formé des ouvertures ogivales que l'on croirait taillées par la main de l'homme, antres où la mer s'engouffre avec fureur et d'où elle ressort en torrent d'écume.

La nomenclature des volcans de l'Islande que nous venons de présenter, et les détails dans lesquels nous sommes entré à ce sujet, peuvent éclairer l'histoire des phénomènes éruptifs dont l'île est le théâtre, non-seulement depuis les temps historiques, qui ne remontent pas, en ce qui concerne cette colonie scandinave, au delà du neuvième siècle, mais encore depuis l'origine de notre âge géologique, depuis la constitution de nos continents et des bassins de nos mers dans leur état actuel.

Nous devons maintenant donner aussi quelques détails sur les faits volcaniques plus importants au point de vue de la constitution du sol de l'Islande qui, s'ils ne remontent pas tous au delà de la période moderne, sont du moins d'une très-haute antiquité et doivent se rattacher en principe aux éruptions de volcans éteints. Tels sont ces montagnes de scories que l'on rencontre sur plusieurs points de l'île, véritables cratères de déjection, comme les volcans éteints de l'Auvergne, et dont les analogues n'existent pas en activité de nos jours; tels encore les immenses coulées basaltiques d'une énorme épaisseur qui s'échappent de ces cratères ou dont les sources ont disparu d'un sol incessamment recouvert et bouleversé; tels encore les formations de tufs volcaniques de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur dont nous avons déjà parlé sous le rapport de leur relief sur la côte Sud. Ces tufs sont évidemment d'origine basaltique, car leur composition les rapproche des termes les plus basiques du groupe pyroxénique. On reconnaît d'ailleurs facilement, parmi les éléments agglomérés dont ils sont formés, des lapilli ou fragments plus ou moins gros de scories pyroxéniques identiques à celles des cônes; mais ces lapilli sont mêlés à une masse ordinairement prédominante d'une matière brune résinoïde, où les caractères lithoïdes

sont peu prononcés, lorsqu'elle est elle-même en gros fragments, et s'effacent tout à fait lorsque, la dimension des fragments s'amoindrissant, elle passe à une sorte de ciment terreux et poreux qui empâte les lapilli. Cette substance, qui dans son état le plus compact ressemble beaucoup à certaines scories de fourneaux altérées par une longue exposition aux influences atmosphériques, contient une proportion notable d'eau variant de 8 à 18 p. 100, et offre d'ailleurs, dans ses éléments fixes, la composition des roches du groupe pyroxénique. C'est donc une roche pyroxénique altérée et hydratée. On a voulu faire récemment de son type le mieux caractérisé une espèce minérale à proportions atomiques définies que l'on a appelé palagonite. Le nom de *tuf* ou *conglomérat palagonitique* a, en conséquence, remplacé pour certains géologues celui de *tuf* ou *conglomérat basaltique* sous lequel on comprend généralement cette classe de produits volcaniques, par opposition à la dénomination de *tuf* ou *conglomérat trachytique* ou *ponceux*, qui s'applique aux accumulations de débris scoriacés des éruptions feldspathiques.

On sait que les feldspaths alcalins et les micas se décomposent, sous l'influence des agents atmosphériques, en abandonnant leurs alcalis qui sont dissous à l'état de carbonate avec une petite proportion de silice, tandis que la majeure partie de la silice, l'alumine et les autres bases, se combinant avec de l'eau, constituent une matière terreuse. Cette altération est la cause de la formation des arènes, dépôts meubles qui couvrent la plupart des terrains granitiques et sont composés d'argiles mélangées des grains feldspathiques, partiellement altérés, et des grains de quartz du granite. Elle a également contribué à produire la partie tout à fait terreuse mêlée aux cendres et aux fragments dans les conglomérats trachytiques, et se continue dans ces conglomérats, après leur formation, comme nous l'avons indiqué plus haut. On sait aussi que la même transformation s'est opérée dans certains filons, certains amas de pegmatites, qui constituent les gîtes de *kaolin* ou terre à porcelaine, qui n'est qu'un silicate d'alumine hydraté, type des substances argileuses; mais que, dans ces masses éruptives, l'altération si complète et si profonde de la matière feldspathique paraît devoir être attribuée à des circonstances particulières de l'éruption, telles que le dégagement simultané de vapeurs ayant une action chimique énergique. Enfin les *domites* ou trachytes friables paraissent offrir également une certaine altération analogue de la matière trachytique produite dans l'éruption.

Les pyroxènes et les feldspaths calcaires se décomposent de même par l'action très-faible mais continue de l'oxygène de l'air, de l'acide carbonique qui y est mélangé et de la pluie. Les éléments calcaires et magnésiens sont en partie entraînés à l'état de carbonates dissous avec une portion de la silice, tandis que le reste de la silice, du calcaire et de la magnésie, forment, avec l'alumine, le fer peroxydé et de l'eau fixée, des argiles calcarifères, magnésiennes et ocreuses, mélangées de grains partiellement altérés que l'on observe à la surface des formations pyroxéniques. On conçoit qu'une altération du même genre ait pu se produire sur la masse éruptive entière au moment même de l'éruption par l'influence des vapeurs volcaniques, et l'on connaît, en effet, des tufs basaltiques complétement terreux, désignés ordinairement par le nom de *vackes*, qui semblent être des produits immédiats d'épanchements dont la matière aurait alors surgi à un état boueux. On conçoit encore qu'une altération analogue, se bornant souvent à une simple hydratation de la matière éruptive, ait été déterminée par le contact de l'eau dans une éruption sous-marine.

Il était donc naturel de chercher à caractériser par un terme spécial, faisant en quelque sorte pendant à celui de kaolin, le produit d'une altération de la matière

pyroxénique semblable en principe à celle qui forme cette dernière substance aux dépens de la matière feldspathique. Seulement, le résultat du phénomène étant ici beaucoup plus complexe, la caractérisation était plus difficile. Aussi la dénomination de palagonite, même en la restreignant au dernier cas mentionné, celui de l'hydratation de la matière pyroxénique, est-elle loin de représenter une idée aussi nette que celle de kaolin, à laquelle elle ne correspond pas, du reste, exactement sous le rapport de l'intention, puisqu'elle indique le produit de la première phase d'altération et non celui de la décomposition extrême.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les tufs basaltiques contiennent une matière pyroxénique hydratée plus ou moins terreuse et parfois très-ocreuse, c'est-à-dire très-chargée d'hydrate de peroxyde de fer, qui se distingue clairement des frapments scoriacés noirs portant le caractère évident de la simple fusion ignée, et qu'il est convenable de désigner par un mot spécial, lors même qu'on reconnaît aussi dans la composition des scories la présence d'une certaine quantité d'eau de combinaison, comme cela arrive pour beaucoup de roches pyroxéniques.

La présence constante des lapilli dans les tufs basaltiques de l'Islande dont nous nous occupons ne permet pas d'attribuer leur origine aux éruptions trappéennes qui ont aussi produit des tufs considérables dont la composition chimique est très-voisine de celle des tufs basaltiques; car l'un des caractères les plus frappants des éruptions trappéennes est l'absence de produits scoriacés. Il faut certainement admettre que ces tufs sont des produits des premières éruptions volcaniques proprement dites, qui ont, du reste, pu être en partie sous-marines comme les éruptions trappéennes.

On doit encore noter l'absence complète de produits du groupe feldspathique dans les tufs basaltiques du Sud de l'Islande dont la formation si puissante atteste, dans les éruptions pyroxéniques, non-seulement une grande intensité, mais une continuité remarquable.

Ces tufs sont souvent, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, traversés, disloqués par des filons de laves pyroxéniques qui se sont épanchées en nappes sur leurs surfaces à la fin de la période volcanique ancienne ou au commencement de la période moderne. Mais on les voit aussi recouverts par des assises phonolithiques très-puissantes, dont l'épanchement se rapporte par conséquent aux mêmes époques.

D'après ces considérations, nous résumerons de la manière suivante la succession chronologique des phénomènes éruptifs de l'Islande :

D'abord éruptions multiples des trapps formant le massif primitif de l'île avec ses couches alternantes de coulées et de tufs trappéens. En second lieu, apparition de la grande bande trachytique avec surélévation d'une partie au moins des protubérances destinées à devenir les volcans actuels, et production de certains tufs trachytiques. Ensuite, éruptions basaltiques avec scories représentant la première phase des phénomènes volcaniques proprement dits, et formation des tufs basaltiques, puis éruptions phonolithiques et éruptions basaltiques affectant encore la forme volcanique ancienne. Enfin, ouverture des cheminées volcaniques permanentes à travers les dômes trachytiques préexistants ou au milieu de nouvelles poussées trachytiques; et, à partir de ce moment, éruptions volcaniques caractérisées au commencement par des coulées pyroxéniques autour de la base de chaque volcan, et vers l'époque actuelle par des coulées plutôt feldspathiques, quelquefois même très-acides, comme certaines obsidiennes, amenées par la cheminée centrale et épanchées à un niveau plus ou moins élevé par des crevasses latérales du cône du grand cratère. En même temps, production, par

les déjections des cratères, des tufs et conglomérats volcaniques modernes, pyroxéniques ou trachytiques.

L'émersion définitive de l'île correspondrait à l'ouverture des cheminées permanentes ou aurait seulement précédé les dernières éruptions pyroxéniques de forme ancienne et les grandes éruptions phonolithiques. Elle aurait sans doute été préparée par un soulèvement effectué au commencement de la période volcanique ancienne, et après lequel se serait opéré le dépôt des lignites sur les rivages de l'île offrant déjà à peu près le relief découpé actuel, mais moins émergé. L'exhaussement du massif entier a, du reste, continué dans les temps modernes, comme nous en avons donné diverses preuves, mais sans doute lentement, et, dans tous les cas, sur une échelle relativement faible.

Mais des soulèvements généraux tels que ceux dont nous venons de chercher à établir la chronologie ont nécessairement présenté, comme résultats de détail, des dénivellations importantes. On conçoit, en effet, qu'en dehors des grands déplacements qui sont en connexité immédiate avec les phénomènes éruptifs, il se soit produit, dans chacun des brusques mouvements de la croûte terrestre, un jeu des parties séparées par diverses failles ou fêlures accessoires, et qu'il en soit résulté des accidents superficiels comparables aux retraits et saillies qu'offre la tranche d'une pile de dominos juxtaposés de champ sur une surface inégale.

Les accidents de ce genre ne sont pas rares en Islande. Nous allons en décrire un exemple frappant dans la région de Thingwalla, qui va d'ailleurs nous fournir l'occasion de compléter les notions sur le mode d'épanchement des produits volcaniques.

La plus puissante formation qu'aient produite les épanchements de laves pyroxéniques, non-seulement en Islande, mais peut-être dans le monde entier, est le grand plateau que nous avons traversé pour nous rendre de Reykiawik au Geyser.

Ce plateau, qui comprend le lac de Thingwalla, s'étend de l'Ouest à l'Est, sur une largeur de 30 kilomètres, depuis le lac Leiruvogsvatn jusqu'aux marais de la rivière Bruara, et du Sud au Nord, sur une longueur de plus de 40 kilomètres, depuis les collines de Hengil jusqu'au Skialbreid. L'origine de cette immense coulée, ou plutôt de ces coulées superposées les unes aux autres, n'est pas évidente. On pourrait les rattacher au Hrafnabiorg ou au Skialbreid, qui domine toute la contrée de sa cime majestueuse. Mais nous préférerions voir la trace d'une grande crevasse souterraine qui aurait vomi tout ou partie de cette masse énorme de laves dans la ligne de protubérances volcaniques orientée du Sud-Ouest au Nord-Est, dans le sens de la bande trachytique, et qui, commençant au Burfell, se prolonge par la crête du Lyngdalsheidi jusqu'aux montagnes de Reydarbarmur et de Klukkutindar. Ces deux derniers groupes, qui au fond se confondent en un seul, présentent six cônes de déjection d'une hauteur à peu près uniforme de 200 mètres, tous alignés sur la direction générale que nous venons d'indiquer. La disposition bien caractérisée de ces montagnes de scories témoigne visiblement de l'existence d'une ancienne fissure volcanique dont elles ont dû être les exutoires. On trouve aussi, sur la même direction, un petit cône appelé Tind-Tron, remarquable par sa parfaite régularité, mais dans lequel on ne doit voir que le résultat d'une sorte d'ampoule, soufflée, pour ainsi dire, sur la surface de la lave liquide, par les gaz ou la vapeur d'eau intérieurs, et qui aura crevé pour leur livrer passage.

Du reste, sur cette longue arête du Lyngdalsheidi, la surface de la lave pré-

sente plus que sur tout le reste du plateau le caractère d'une formation bouleversée par l'action du refroidissement. Ce ne sont que blocs énormes confusément entassés, un sol horriblement crevassé, une véritable image du chaos. On sent que l'intérieur de la masse n'est pas moins tourmenté que sa surface, et qu'il y existe de grandes cavernes dont la sonorité retentit parfois sous le pied des chevaux.

C'est là qu'apparaît dans toute sa netteté le résultat du curieux phénomène de la coulée des laves pyroxéniques et de leur refroidissement. Qu'on se représente un fleuve de lave de 2 à 3 mètres d'épaisseur au moins, et souvent beaucoup plus épais, coulant avec lenteur sur un terrain presque horizontal. La surface extérieure s'est refroidie et solidifiée, et forme une espèce de sac dans lequel la lave brûlante conserve toute la puissance de déplacement qu'elle doit à son état de fusion. Le sac s'avance peu à peu ou plutôt semble s'avancer, car si la couche visqueuse qui sépare la matière fluide de la croûte solide s'étire, en faisant craquer cette dernière de mille façons, dans toute la longueur de la coulée, c'est surtout à son extrémité que se développe le phénomène, qui prolonge ainsi le sac par l'addition de nouveaux éléments refroidis. Souvent cette extrémité crève à la base sous la pression du liquide affluent avec un redoublement d'intensité. La lave s'en échappe et ne tarde pas à former une nouvelle enveloppe qui se déplace de la même manière. De là des dénivellations de la surface, des étranglements apparents de la coulée; de là des vides profonds recouverts en forme de voûte par la croûte dont s'est échappée la lave. Sur les terrains inclinés, le sac s'est ordinairement complétement vidé dans toute l'étendue de la pente, et sa paroi supérieure, souvent tout à fait disloquée en fragments scoriacés, s'est affaissée entre les débris des deux parois latérales. Alors si, en cet endroit, la coulée n'a qu'une largeur médiocre, on aperçoit deux bourrelets de scories qui marquent les limites du torrent de lave et qui semblent encaisser une chaussée gigantesque fraîchement chargée de mâchefer. C'est ce que l'on observe surtout près de l'origine des épanchements et ce que l'on appelle une *cheire*.

Outre les crevasses et les bouleversements résultant du mouvement de la coulée, on rencontre fréquemment à sa surface des soufflures coniques aiguës qui ont donné issue aux gaz et aux vapeurs dégagés de la lave; et même de petites bouches cratériformes, comme le Tind-Tron, par où se sont échappées, avec les fluides élastiques, des scories et des matières fondues. Enfin, qu'une cause de démolition entame latéralement la formation dans une partie pleine, on voit alors, mise à nu sur sa tranche, la structure prismatique ou colomnaire qui est due au retrait de refroidissement.

C'est au milieu de ce plateau de laves qu'on observe l'affaissement qui a déterminé toute la configuration topographique de la contrée, et a très-probablement donné naissance au lac de Thingwalla.

Que l'on conçoive le sol sur lequel s'étendent les nappes basaltiques s'affaissant de 50 à 60 mètres entre deux fentes distantes de 6 à 7 kilomètres et se poursuivant sur une longueur de 20 kilomètres, du Sud-Ouest au Nord-Est, c'est-à-dire dans la direction générale de la bande trachytique, en convergeant un peu vers le Skialbreid, et l'on aura l'idée la plus nette du phénomène qui a modifié d'un seul coup, sur une étendue de plus de 100 kilomètres carrés, la surface primitivement uniforme du plateau. Les traces les plus frappantes de cet immense effondrement sont les deux crevasses qui le limitent et dont il semble que l'on reconnaisse les prolongements dans les rives Est et Ouest du lac, le plus grand des lacs d'Islande,

vaste et profonde dépression où les eaux des torrents, des sources et des neiges se sont accumulées, et d'où elles se frayent difficilement un passage vers la mer par la vallée marécageuse du Sog. La crevasse de l'Ouest se nomme l'Almannagia, celle de l'Est la Hrafnagia.

La première est la plus intéressante, et par les souvenirs historiques qui s'y rattachent et par la netteté des indications géologiques qu'elle fournit. Elle consiste en une coupure rectiligne à pic, qui limite à l'Est la partie du plateau non abaissée, et montre sa tranche sur une hauteur de 35 à 40 mètres. On peut distinguer dans cette hauteur une dizaine de coulées superposées, formées de laves très-pyroxéniques, mais dépourvues de péridot, et n'ayant d'ailleurs ni la compacité ni la structure régulièrement prismatique des véritables basaltes. Au pied de cet escarpement règne une sorte de fossé dont le revers est formé par la tranche des mêmes couches de laves abaissées. A partir de la crête ondulée et échancrée du revers, qui ne s'élève qu'à 15 mètres au-dessus du terre-plein, et se trouve ainsi à 15 ou 20 mètres en contre-bas de la crête de l'escarpement, la surface du terrain descend comme un glacis jusqu'à la plaine qui occupe la partie moyenne de la dépression générale. Le fossé ou ravin est évidemment la trace d'un bâillement causé par l'inclinaison des couches de la partie abaissée qui auprès de la faille, gênées dans leur descente, sont restées appuyées obliquement sur la paroi opposée.

On descend dans le ravin auprès de Thingwellir, en venant de Reykiawik, par un escalier naturel qu'offre une petite ramification latérale. Un peu plus au Nord, l'Oxara, ruisseau qui coule sur le plateau supérieur, se précipite du haut de l'escarpement, et, avant de franchir la crête basse par une échancrure pour gagner le lac, forme un bassin profond et encaissé qui limite de ce côté la partie accessible du terre-plein. C'est dans cette étroite enceinte, dont la largeur n'excède pas 30 mètres et la longueur 200, depuis l'escalier jusqu'au bassin, que se tenaient les assemblées générales des premiers Islandais. De là le nom qui lui a été donné et qui veut dire « ravin de tous les hommes. »

Dans la plaine près de l'Almannagia, et immédiatement au Nord du village de Thingwellir, on rencontre une troisième crevasse, simple fissure qui n'a pas été accompagnée de dénivellation du sol, comme les crevasses latérales, et s'est ouverte dans une ondulation saillante du terrain par un bombement local de la formation. Cette crevasse, dont l'œil ose à peine sonder les sombres profondeurs, perdues sous des eaux d'une immobilité et d'une transparence saisissante, forme par une bifurcation deux tranchées juste assez larges pour être infranchissables qui embrassent une sorte de péninsule étroite où l'on ne peut arriver que par un isthme de 2 à 3 mètres de largeur. En ce lieu complétement découvert, et cependant d'un accès si facile à défendre, venait siéger chaque année l'Althing ou tribunal suprême. Là seulement, en présence du peuple entier qui assistait, prenait même part aux délibérations, mais à l'abri des mouvements tumultueux qui auraient pu en arrêter les effets, étaient prononcées et exécutées sur l'heure même les sentences de mort.

L'examen le plus superficiel de la contrée de Thingvellir suffit pour faire saisir l'ensemble de la révolution à laquelle elle doit son relief actuel. Il est impossible de ne pas être frappé à l'aspect de cette longue muraille de l'Almannagia, dont la bande sombre n'est interrompue que par le filet d'argent qu'y dessine la cascade de l'Oxara, de n'y pas trouver la trace et bientôt après l'explication d'un phénomène des plus remarquables par lui-même et surtout important parce qu'il donne la clef d'une foule de phénomènes analogues moins évidents. Mais quel interêt

cet examen ne prend-il pas quand la tradition vient peupler de souvenirs imposants une nature aussi exceptionnelle, et quels souvenirs sont plus imposants que ceux qui nous sont transmis sur Thingvellir et sur l'Almannagia? Ne voyons-nous pas là les lieux où les premiers Islandais venaient exercer chaque année les prérogatives de leur sauvage indépendance, théâtre des manifestations de leur souveraineté nationale, l'un des sanctuaires les plus reculés, mais les plus respectables de cette liberté scandinave dont Montesquieu a dit qu'elle avait été la mère des libertés de l'Europe, c'est-à-dire de presque toutes celles qui existent parmi les hommes.

Lorsque nous pénétrâmes dans l'Almannagia, le jour était à demi voilé par une brume épaisse que traversaient des rafales de neige ; la cascade de l'Oxara mêlait son bruissement aux sifflements de la bise; de grands oiseaux de proie, troublés par notre présence, volaient pesamment le long de la sombre muraille de lave qui semblait pendre sur nos têtes. A l'Est, on découvrait la ligne de la Hrafnagia et la nappe immense du lac de Thingvalla, sur laquelle couraient des nuées basses et livides. A l'horizon se dressaient les formes gigantesques du Skialbreid et de l'Hécla à moitié noyées dans la brume. Le Génie du Nord planait au-dessus de cette contrée glaciale et ravagée, et répandait sur ce paysage un caractère grandiose et sombre que nous ne pouvions contempler sans une impression profonde. Assis sur les débris d'un écroulement terrestre, au milieu de ruines entassées par la nature, nous méditions sur la décadence et les malheurs d'une race illustre, et nous ne pouvions nous empêcher d'être frappés de cette succession fatale de catastrophes et de révolutions qui composent la vie des peuples aussi bien que l'existence des mondes.

L'activité volcanique qui a présidé à la formation du sol de l'Islande ne se manifeste pas seulement par les phénomènes que nous venons de retracer. Ce sol tourmenté, est criblé de sources thermales, indices permanents du voisinage immédiat de roches éruptives. On ne fait guère de trajet dans la zone volcanique de l'Islande sans apercevoir quelques vapeurs blanches signalant des eaux chaudes, et le mot *reykir*, qui signifie fumée et s'applique à ces vapeurs, est d'un emploi continuel dans le vocabulaire de la géographie islandaise. Sur la belle carte publiée par la Société littéraire d'Islande, on compte plus de deux cents signes de sources, et beaucoup de ces signes représentent non pas des sources simples, mais des groupes.

Les sources thermales peuvent être attribuées à deux phénomènes très-distincts, quoique se rattachant tous deux à l'existence de la masse ignée centrale.

Les eaux superficielles qui s'infiltrent dans les affleurements des couches arénacées perméables des terrains sédimentaires, ou qui pénètrent dans les fissures des roches non stratifiées, viennent, en s'échappant à des niveaux inférieurs, après un parcours souterrain plus ou moins long, former les sources naturelles ordinaires.

Que dans ce parcours les eaux descendent à une grande profondeur, avant de remonter à la surface du sol, et elles acquerront une température élevée, en se trouvant d'ailleurs soumises à une pression considérable. Sous l'influence de cette température et de cette pression, elles réagiront sur les minéraux des roches avec lesquelles elles sont en contact, en dissoudront quelques éléments, et donneront à la surface des sources thermales et minérales.

Les expériences thermométriques faites dans les forages artésiens, qui ont précisément pour but d'atteindre les nappes aquifères ou terrains stratifiés, ont démontré que la température de l'écorce terrestre augmente dans la profondeur

de 1 degré par trente mètres. Cette loi est établie sur des profondeurs totales qui ne dépassent pas 700 mètres. En admettant qu'elle soit vraie pour des profondeurs plus grandes, on voit qu'il suffit de descendre à 3,000 mètres pour trouver la température de 100 degrés. On sait que le puits de Grenelle a atteint, à une profondeur de 547 mètres, la couche de grès vert qui forme une sorte de cuvette au-dessous de la craie, et que les eaux qui jaillissent de ce puits, avec une température de 27 degrés, se sont infiltrées par les bords de la cuvette que l'on voit affleurer à 80, 120 et 160 kilomètres de Paris, en Normandie et en Champagne, avec la température moyenne du sol, c'est-à-dire 10 degrés environ. Le terrain jurassique inférieur au terrain de grès vert et le terrain triasique inférieur au terrain jurassique affleurent, à des distances plus grandes, dans la Bourgogne et dans la Lorraine. Si les couches de ces terrains forment des cuvettes continues emboîtées les unes dans les autres, comme semble l'indiquer la disposition en affleurement, le puits de Grenelle prolongé les percerait successivement et y rencontrerait sans doute des nappes aquifères de plus en plus chaudes; quelques assises arénacées du grès bigarré, terme inférieur de la série, présenteraient peut-être une perméabilité analogue à celle du grès vert, et laisseraient alors échapper des eaux qui, provenant originairement des pluies tombées dans la région montagneuse des Vosges, viendraient former à Paris une véritable source thermale artificielle. La température de cette source dépendrait de la profondeur à laquelle la nappe serait rencontrée. Elle serait certainement supérieure à 60 degrés correspondant à une profondeur de 1,500 mètres, en admettant, bien entendu, que l'on eût maintenu les eaux des nappes supérieures par un tubage exact. Un tel forage se tentera certainement un jour, ne fût-ce que dans un intérêt scientifique.

Dans des conditions géologiques analogues, des fissures produites par des commotions volcaniques peuvent évidemment remplacer les forages artificiels et donner lieu à des sources thermales naturelles. Mais la majeure partie de ces sources paraissent avoir une origine différente, liée d'une manière bien plus directe aux phénomènes volcaniques.

La vapeur d'eau joue un rôle capital dans toutes les phases des phénomènes volcaniques. Pendant les périodes de calme relatif qui séparent les éruptions, beaucoup de volcans fument par leur cratère, et la fumée qui se dégage par les fissures ou les soufflures de la bouche oblitérée se compose principalement de vapeur d'eau, accompagnée seulement d'une manière accessoire de produits sulfureux (acide sulfureux, hydrogène sulfuré ou vapeur de soufre), de produits chlorurés (acide chlorhydrique et vapeurs de sel marin ou chlorure de sodium, sel ammoniac ou chlorhydrate d'ammoniaque, chlorure de fer, chlorure de manganèse, etc.), de produits carburés (acide carbonique, hydrogène carboné et vapeurs de pétrole ou carbure d'hydrogène) et de quelques autres moins importants.

La vapeur d'eau semble encore l'élément dominant parmi les fluides élastiques qui s'échappent par énormes bouffées du bain de lave bouillonnant dans le cratère pendant l'éruption. Sa présence n'est-elle pas démontrée par la formation de ces nuages épais qui couronnent bientôt la montagne et ne s'en éloignent que pour crever en pluies torrentielles, réalisant de vraies pluies de boue par le mélange des cendres ou scories pulvérulentes projetées par le volcan, et souvent plus désastreuses que les coulées de lave?

Enfin, lorsque la lave épanchée commence à se refroidir, le sac de matière figée et scoriacée qui enveloppe la masse incandescente laisse passer par toutes

ses déchirures des dégagements de vapeur d'eau, accompagnée de plusieurs autres matières volatiles, qui se continuent jusqu'à l'entière solidification de la coulée.

Un fait remarquable, constaté par M. Ch. Sainte-Claire Deville dans la dernière éruption du Vésuve, c'est que les vapeurs qui s'échappent de la lave incandescente près de l'orifice d'épanchement sont complétement anhydres, et que le dégagement de la vapeur d'eau ne se manifeste qu'après un certain refroidissement de la matière ignée. Quelle que soit la cause de ce singulier phénomène, on doit y voir l'origine de la plupart des sources thermales que l'on rencontre dans le voisinage des volcans et en général dans toute l'étendue des zones soumises aux perturbations volcaniques.

On conçoit, en effet, que le dégagement qui se produit dans le refroidissement extérieur des coulées de lave doit se produire aussi, plus lentement il est vrai, mais par contre sur une échelle incomparablement plus grande, dans le refroidissement et la solidification progressive du bain supérieur de la masse fluide interne qui alimente les épanchements éruptifs. De là des quantités immenses de vapeur d'eau, de vapeurs et de gaz divers, emprisonnées sous la croûte solide et cherchant une issue.

La croûte solide isolée de la masse centrale peut être comparée, sous ce point de vue, à une paroi de chaudière d'épaisseur irrégulière, dont la surface inférieure, sphéroïdale dans l'ensemble, offrirait des concavités exceptionnelles plus ou moins marquées partout où les phénomènes éruptifs ont persisté dans la dernière période géologique, et où, par conséquent, la limite des matières fondues est restée plus voisine de la surface extérieure. Les fluides élastiques doivent naturellement se loger dans ces concavités, puis déborder successivement des plus petites dans les plus grandes, pour se concentrer dans les concavités maximum qui correspondent évidemment aux bouches des volcans actuels. On a voulu voir la cause des tremblements de terre dans les déplacements souterrains opérés par saccades, en quelque sorte par bouffées, dont se compose nécessairement le mouvement de concentration vers les orifices. Sans nous arrêter sur ce corollaire de notre théorie, qui mériterait à lui seul un développement spécial, constatons seulement, pour les besoins de la question qui nous occupe, que des masses considérables de vapeur d'eau et d'autres produits volatils doivent se trouver accumulées au-dessous des régions volcaniques, où se sont actuellement localisés les phénomènes éruptifs, de même que dans une locomotive la vapeur occupe les cloches ménagées exprès à la partie supérieure de la chaudière. Les cratères seraient en quelque sorte les soupapes de l'appareil, soupapes quelquefois hermétiquement fermées dans les intervalles de repos, mais souvent aussi laissant fuir continuellement dans ces intervalles une petite portion des fluides élastiques, et dont les obturateurs, représentés par les matières solidifiées qui obstruent la cheminée volcanique, sont en tous cas violemment projetés par l'expansion subite des mêmes fluides élastiques dans les explosions qui commencent les éruptions.

Des fuites de l'appareil, analogues à celles que l'on observe dans les cratères pendant les périodes de repos, mais correspondant à des fissures de l'écorce terrestre trop profondes et trop minces pour que les matières fondues puissent s'y engager, donneront seulement passage sur quelques points aux gaz et aux matières vaporisées, qui se condensent partiellement avant d'arriver à la surface, en conservant d'ailleurs une température plus ou moins élevée, grâce à la faible conductibilité calorifique des parois de la fissure et à la rapidité du courant. De

là l'origine de la plupart des sources thermales et minérales, qui peuvent bien se montrer accidentellement dans des régions du globe où la croûte cristalline est recouverte par les terrains sédimentaires traversés alors eux-mêmes par les fissures, mais se trouvent ordinairement en relation de position avec les massifs de roches éruptives et surtout dans les terrains volcaniques. C'est le cas de l'Islande. Mais si les sources thermales de cette île sont ainsi les émanations du massif central se faisant jour par des fissures de l'écorce solide, leur distribution doit se trouver liée intimement aux principaux traits imprimés par l'action volcanique dans la configuration du sol. Voyons comment on pourra reconnaître cette liaison.

Lorsque, par suite du retrait intérieur, l'écorce terrestre doit réduire brusquement son étendue afin de rester appliquée sur le noyau fluide diminué de volume, cette opération se produit par une série de ridements et de fractures qui tendent à s'aligner parallèlement à un *grand cercle* moyen dans une zone peu étendue de part et d'autre de ce cercle. On sait que le grand cercle est la section faite dans la sphère par un plan passant au centre. Les méridiens de nos sphères géographiques sont des grands cercles, mais on peut tracer des grands cercles dans toutes les directions. Le grand cercle est pour la sphère ce que la ligne droite est pour le plan, c'est-à-dire la ligne la plus simple, le plus court chemin d'un point à un autre. On conçoit que les ruptures mécaniques s'adaptent naturellement à de telles lignes. L'ensemble du phénomène est désigné par le nom de *soulèvement*, parce qu'il en résulte nécessairement un soulèvement relatif de la matière correspondant à l'excès de surface; c'est ainsi que se forment les chaînes de montagnes. Le grand cercle moyen qui en marque la direction générale prend le nom de *cercle de comparaison*. Si le soulèvement a produit une chaîne de montagnes régulière d'une certaine étendue au milieu d'un terrain primitivement de niveau, le cercle de comparaison peut être placé sans hésitation suivant l'axe de la chaîne. Mais il est rare que l'on puisse observer des cas aussi simples. Ordinairement plusieurs soulèvements de directions différentes se sont succédé dans une même région montagneuse, qui présente, dès lors, un plexus de rides, de failles, au milieu desquelles le géologue ne peut souvent arriver à distinguer les directions des cercles que par une analyse minutieuse de tous les accidents orographiques ou géognostiques.

Une difficulté, inhérente à la forme sphérique elle-même, vient s'ajouter aux difficultés résultant de la complication, lorsque la comparaison des directions doit être faite dans une zone de la surface du globe un peu étendue. Tout le monde comprend ce que l'on entend par des directions parallèles sur un plan; mais quelles sont les conditions géométriques qui répondent sur une surface sphérique à la condition du parallélisme sur un plan? La simple proposition que nous avons énoncée tout à l'heure, en disant que les accidents s'alignent parallèlement à un grand cercle, exigerait des développements pour que le sens en fût bien fixé. Comment a-t-on pu établir et l'énoncé et la démonstration? Comment est-on ensuite arrivé à déterminer la direction, puis l'âge relatif des différents systèmes de fractures? Par quelles considérations a-t-on été conduit, a-t-on réussi à rattacher la direction des cercles à la figure d'un réseau géométrique appelé *réseau pentagonal*. parce que ses mailles principales sont douze pentagones réguliers?

C'est là toute une théorie, dont nous ne saurions essayer de donner un résumé et dont nous ferons encore apprécier les difficultés plutôt que le caractère général, si nous la comparons au rétablissement d'une langue perdue

d'après des inscriptions cunéiformes ou hiéroglyphiques. Son illustre auteur, M. Élie de Beaumont, l'a développée complétement dans un traité sur les *systèmes de montagnes*, auquel nous devons renvoyer ceux de nos lecteurs qui voudraient l'aborder, en les prévenant d'ailleurs qu'une étude préalable assez approfondie de la géométrie de la sphère et des projections géographiques est tout à fait nécessaire pour l'intelligence complète d'une partie de cet ouvrage.

Nous indiquerons seulement ici le travail, très-simple en apparence et cependant d'une exécution assez délicate, par lequel nous avons ébauché l'application de la théorie des soulèvements à la constitution géologique de l'Islande, en admettant que dans le mode de projection de la carte les grands cercles sont représentés par des lignes droites, ce qui est sensiblement vrai, mais ne le serait rigoureusement que pour une projection gnomonique, c'est-à-dire faite par des rayons de la sphère sur un plan tangent; en admettant de plus que dans l'étendue de l'île les lignes qui figureraient les fractures d'un même système seraient sensiblement parallèles. Nous avons marqué sur la carte avec des épingles, comme pour une combinaison stratégique : d'une part, les sommets et les crêtes remarquables, les lignes de cours d'eau et de côtes nettement orientées, les caps importants, etc.; d'une autre part, les cratères, les soufrières et les sources thermales; puis nous avons réalisé, au moyen de fils tendus, les lignes principales jalonnées par ces épingles, et nous avons eu la satisfaction de voir que ces lignes s'orientaient suivant un petit nombre de directions distinctes, que nous allons faire connaître en les définissant par l'angle sous lequel elles coupent le méridien de l'Hécla.

Nous citerons d'abord la direction (a) qui est orientée au Nord 44° 50′ Est, et qui paraît la plus importante. Elle est marquée par le cours de la principale rivière de l'île, la Thjorsa, qui, au Nord de l'Hécla, depuis sa source, entre le Tungnafells-Jokull et l'Arnarfells-Jokull, jusqu'au coude du Burfell, est presque rectiligne sur une longueur de 100 kilomètres, puis par le cours du Jokulsa, de Bru à Hofteigr, dans le Nord-Est. Les rides phonolithiques à l'Est de l'Hécla, celles de Raudukambur, différentes crevasses comme l'Almannagia et la Hauksvordugia de la pointe de Reykianess, et beaucoup d'autres accidents géographiques lui sont parallèles. Une ligne de cette direction passe par le groupe de sources et fumerolles de Hruni, celui de Berlingafiall au centre de l'île, et celui de Namufiall dans le Nord-Est, et forme à peu près l'axe de la presqu'île de Langaness. Une autre tirée de la pointe de Gardar, au Nord de Reykiawik, à l'île de Flatey, côte Nord, comprend une dizaine de sources. On la retrouve jalonnée par l'Eyafialla-Jokull, côte Sud, et le Smiorfiall, côte Nord-Est, puis, dans la grande presqu'île découpée du Nord-Ouest, par les deux massifs trachytiques du Glamu-Jokull et du Dranga-Jokull.

La direction (b) orientée Nord 2°30′ Est, c'est-à-dire presque méridienne à l'Hécla, paraît la plus importante après cette première, avec laquelle elle se combine pour donner les principaux traits de la zone trachytique qui traverse l'île en formant une sorte de chevron très-ouvert plutôt qu'une bande rectiligne. Elle prédomine dans le Nord-Est, où elle est bien marquée par le cours du Skialfandafljot et par le Lagarfljot, d'Egilstadir à Kirkjubaer. Une ligne parallèle comprend le groupe de sources de Hrafntinnuhraun, à l'Est de l'Hécla, celui de Berlingafiall, celui de Hveravellir, enfin celui de Reykir, en tout vingt-trois sources marquées sur la carte. Les Geysers du Nord, comprenant l'Uxahver, se trouvent sur une autre parallèle bien jalonnée. Enfin les groupes de sources et soufrières très-considérables du Fremrinamur, du Namufiall, et le groupe volcanique du

Krafla et du Leyrhnukur, sont encore alignés sur cette direction, qui paraît bien représentée par le cercle du réseau pentagonal dit dodécaédrique rhomboïdal passant un peu à l'Ouest de l'Islande.

La troisième direction (c) que nous citerons est orientée au Nord 28° 50′ Ouest à l'Hécla. Elle coïncide avec la côte occidentale du Skaggafiord, dont la ligne prolongée comprend dix sources. On la retrouve à l'Ouest dans plusieurs lignes jalonnées par des sources jusque dans la presqu'île Nord-Ouest, et dont une, par exemple, va du groupe de sources de Hruni à celui de Reykholar. On la voit également dans le Nord-Est représentée par le cours moyen du Jokulsa et des lignes de crevasses auprès de Gardar; mais elle est là moins bien marquée que dans l'Ouest, où elle donne à peu près la direction moyenne de l'allongement de l'île de ce côté.

Une quatrième direction (d), parallèle au cercle dodécaédrique rhomboïdal qui passe au Nord de l'île, fournit encore un grand nombre de traits remarquables. Elle est orientée à l'Hécla au Nord 83° 30′ Est. On reconnaît une première ligne de cette direction jalonnée par le Snœffels-Jokull et le Herdubreid, qui représente à peu près l'axe de la presqu'île du Snœffels et donne en même temps la plus grande largeur de l'Islande en longitude. Sur une parallèle voisine se trouvent les sources de Hveravellir et des environs de Bru. Dans le Sud, une ligne de la même direction entre par le petit fiord de Kirkjuvogr et sort sur la côte Est en donnant exactement le lido de Hornafiordur. Une parallèle marque encore le cours moyen du Langaness-Markarfljot et la côte de Skeidararsandr. Elle passe près du cratère de l'éruption du Skaptar-Jokull, qui eut lieu en 1783, et de l'emplacement de l'éruption sous-marine que l'on observa la même année au Sud-Ouest du cap Reykianess. Mais la ligne la plus importante de ce système est jalonnée par le cap Reykianess et l'Hécla. Elle va passer par le massif volcanique du Skeidarar-Jokull et de l'Oræfa-Jokull, et représente un axe volcanique sur lequel il y a eu anciennement des éruptions simultanées, notamment en 1340.

Le cercle (e) de comparaison du système de soulèvement du mont Viso, qui traverse la partie Nord-Est de l'île en y pénétrant par le Reydarfiordr, le plus grand des fiords de l'Est, passant par le coude du Lagarfljot et sortant par le milieu de l'Axarfjordr, joue aussi un rôle important dans la configuration de l'île entière. Il fait un angle de 45° 30′ à l'Ouest avec le méridien de l'Hécla. Le groupe de l'Uxahver, celui du Krafla, les sources d'Adalbol marquent une parallèle à ce cercle. Une autre parallèle passe par l'île Grimsey et plusieurs accidents topographiques de la côte Est. Une autre, qui forme un diamètre du massif principal, marque en même temps le bord Nord-Est de la presqu'île Nord-Ouest, en passant par les deux groupes de sources minérales de Reykianeshverir et de Reykiarfiordr. Une autre enfin, passant par le grand Geyser, marque la limite du champ des bouches d'émanations du Sud-Ouest, et passe d'ailleurs par divers accidents topographiques importants, tels que le fond du Kudafljot, côte Sud, et l'Arnarfiordr, côte Ouest.

Une ligne (f) qui va du Myrdals-Jokull à la montagne de Baula, en passant par le Godalands-Jokull, l'Hécla, le Bjarnarfell, le Hlodufell et l'Ok, et marquant aussi le coude de la Thiorsa au Burfell, semble représenter un axe éruptif sur lequel les phénomènes volcaniques persistent encore dans le Sud. Elle est orientée au Nord 41° 40′ Ouest. Les sources nombreuses du Sud-Ouest et de l'Ouest sont particulièrement distribuées sur des lignes de cette direction; ainsi une ligne parallèle qui coïncide avec une partie du Glia, et rase le cap Biargtangar,

passe par les groupes de sources de Reykir, de Hengil, de Stadastadr et de Grundare.

Une direction (g), presque exactement perpendiculaire à celle-ci et orientée au Nord 48°40′ Est, donne un autre axe éruptif qui comprend l'Hécla, le Trolladyngia, l'Herdubreid et le Smiorfiall. On ne cite pas d'éruption du dernier de ces volcans dans les temps historiques. Mais l'activité du Trolladyngia et de l'Herdubreid s'est maintenue jusqu'en 1510, époque à laquelle ils ont eu des éruptions en même temps que l'Hécla. La direction (g) est très-voisine de la direction (a). Il est possible qu'elle résulte de l'alignement fortuit des coudes d'une ligne brisée formée d'une série de fractures élémentaires du système (a) reliées, avec des rejets successifs, par de petites fractures transversales d'un autre système.

On peut encore mener un cercle (h) incliné de 25° Est sur le méridien de l'Hécla, qui passe par le Fulilækr et le lac Myvatn, en donnant la direction moyenne du cours supérieur du Skialfandafliot, et se dirige ensuite sur l'île de Jean Mayen. La direction de ce cercle est voisine de celle du troisième dodécaédrique rhomboïdal qui coupe l'Islande en passant près de Reykiavik. Plusieurs lignes parallèles s'adaptent bien à la configuration topographique de l'île, Une qui coïncide avec le Lagarfljot, au-dessus d'Egilstadir, limite à l'Est le Vatna-Jokull. Une autre, qui coupe d'une manière remarquable le Lang-Jokull et rase l'île Grimsey, passe par les sources de Laugardælir, Laugarvatvn, Reykir et Holar.

Une ligne (i) qui joint le Snœffels-Jokull à l'Hécla, où elle est orientée au Nord 63°30′ Ouest, puis va passer au Skaptar-Jokull, traverse plusieurs groupes de sources importants, notamment celui de Hruni et celui de Hrafnatinnurhraun. Une parallèle plus élevée, tirée de Bjarnanes, côte Sud-Est, à Sudreyri, côte Nord-Ouest, jouit de la même propriété d'une manière remarquable. Une autre parallèle intermédiaire passe par les groupes du grand Geyser, de Lundareykiadalr et de Stadastadr. La falaise du cap Nord offre très-nettement la même direction.

Une direction (k), orientée Nord 87°30′ Ouest, s'adapte d'une manière frappante sur une série de crêtes ou de mamelons abrupts qui commence dans la presqu'île du Snœffels-Jokull, un peu au Nord de la proéminence centrale de cette montagne, comprend le pic trachytique de Baula et se prolonge au delà de la côte Est dans les îlots de Kioggr et de Geirfuglasker. Cette direction, tout à fait remarquable par le nombre et le caractère net et uniforme de ses jalons, ne paraît pas du reste se reproduire dans une zone étendue; on reconnaît cependant une ligne parallèle passant par les groupes de sources de Berlingafiall et de Reykholt. Une autre parallèle voisine coïncide exactement avec le cercle auxiliaire du réseau pentagonal qui joint le point I du détroit de Davis au point (a) de la Norwége.

Une ligne (l) jalonnée, au Sud, par le cap Reykianess, et, au Nord, par la pointe de Reykianeshverir, comprend plusieurs sources outre celles de ces localités et s'adapte parfaitement au relief de l'isthme du Nord-Ouest. Une parallèle passant par l'Eyafialla-Johull coïncide avec le cours de l'Eyafiordara. Cette direction est orientée au Nord 17° Est.

Enfin un cercle (m), auxiliaire du réseau pantagonal qui joint le point H du Groënland au point (b) de l'Atlantique en passant par Port-Santo, et est orienté au Nord 6° Ouest, donne exactement la direction de la côte du Hunafiordr, coupe le lac Hvitarvatn et est parallèle à l'alignement de l'Hécla et de l'Eyafialla-Jokull.

Telles sont les douze directions de fracture et de soulèvement auxquelles nous proposons provisoirement de rattacher les phénomènes éruptifs de l'Islande, en donnant les angles d'orientation, ci-dessus mentionnés, comme une première approximation. Nous nous réservons de fixer les chiffres d'une manière définitive dans un travail ultérieur, où le calcul remplacera les constructions graphiques, et où nous achèverons d'établir les rapports du réseau de détail islandais avec le grand réseau pentagonal. On a pu voir que ces rapports ressortaient déjà nettement pour la moitié des directions observées.

En mettant d'ailleurs de côté toute hypothèse théorique, les lignes que nous avons tracées sur la carte conservent une véritable importance. Ce sont en effet les éléments géométriques de la topographie de l'île, dont la configuration peut être comparée à une sorte de broderie exécutée sur un canevas qui serait représenté par l'ensemble de ces lignes.

Revenons maintenant aux détails du phénomène général des émanations volcaniques. Nous allons les étudier sur des exemples particulièrement remarquables entre tous ceux que présente l'Islande, le groupe des geysers du Sud et le groupe des soufrières de Krisuvik, qui ont été les buts de deux excursions spéciales.

Tout le monde a entendu parler des geysers; mais, malgré les descriptions qui en ont été publiées, et dont la dernière, due à M. Descloiseaux, laisse peu à désirer, on s'en fait ordinairement une idée assez fausse. Les mots de *volcan d'eau chaude* qu'on leur applique et qui frappent l'esprit plus que les détails descriptifs, font imaginer un phénomène beaucoup plus considérable que le phénomène réel, et en définissent d'ailleurs très-mal la nature.

Les geysers ne sont que des sources thermales jaillissantes et intermittentes. Le nom de *geysir*, qui signifie *fureur*, est principalement donné par les Islandais à la plus importante de ces sources, située dans le Sud-Est de l'Islande. L'application du mot, auquel nous conserverons l'orthographe francisée, est ensuite étendue par eux, mais surtout par les étrangers, aux autres sources du même genre, dont les principales portent cependant des noms particuliers; mais la véritable désignation générique des sources thermales plus ou moins tumultueuses est celle de *hver*, qui signifie *chaudron* et caractérise plus spécialement les sources qui bouillonnent dans une cavité sans jaillir. Le nom de *laug*, qui signifie *bain*, est réservé aux sources qui forment des bassins paisibles.

Le geyser, que nous distinguerons par l'épithète de grand, est situé à 28 kilomètres Nord-Est de Skalholt et à 44 kilomètres Nord-Ouest quart Nord de l'Hécla. Il fait partie d'un groupe de bouches d'émanations qui comprend une vingtaine de hvers et de laugs et au moins autant de simples fumerolles, c'est-à-dire de dégagements de vapeurs.

La partie Sud de la grande dépression, arrosée par la Hvita et la Thiorsa, est limitée, au Nord-Ouest par le Langa-Jokull et le massif volcanique dont le Skialbreid, le Hlodufell et le Bjarnarfell, sont les mamelons les plus remarquables ; au Sud-Est, par le groupe des hauts Jokulls volcaniques du Sud de l'île, dont l'Hécla est pour ainsi dire la sentinelle avancée dans le pays bas. Elle est formée de larges vallées, de véritables plaines séparées et accidentées par des crêtes et des mamelons très-peu saillants. Près de la limite Nord-Ouest, dans la vallée tourbeuse sillonnée par la Hvita et le Tungufljot, s'élève, à 4 kilomètres seulement du Bjarnafell, la colline phonolithique de Laugarfiall, haute de 75 mètres. C'est auprès de cette colline, du côté de l'Est, que l'on rencontre le groupe de sources du geyser occupant une longueur d'environ 500 mètres du Nord au Sud. Il est facile de reconnaître, dans l'alignement moyen des principaux geysers et hvers actuel-

lement en activité, ouverts sur le talus en pente douce qui descend de la colline à la Benia, la direction (b) Nord un peu Est, signalée plus haut comme l'une des plus importantes au point de vue de la distribution des sources; tandis qu'une ligne de fumerolles et de sources, qui monte obliquement sur les pentes abruptes du Nord-Est, jusqu'au pied des escarpements du sommet, semble représenter la direction (e) Nord 45° 30′ Ouest, qui a été signalée aussi au même point de vue.

Le sol du talus dans lequel s'ouvrent les bouches de la ligne basse est formé, aux environs de chaque source, d'un tuf siliceux dont la matière est fournie par les sources mêmes et dont les affleurements forment de grandes taches blanches au milieu du terrain gazonné; mais ce tuf ne présente pas en général de saillies ni de bourrelets, et on ne reconnaît de loin les orifices que par les vapeurs ou les petits jets d'eau irréguliers qui s'en échappent. Le grand geyser, qui occupe l'extrémité Nord de la ligne, se distingue seul par un cône de concrétions siliceuses offrant au sommet un bassin évasé au centre duquel est percé son orifice. Le bassin est un peu ovale; il a 16 mètres sur 18 mètres. Sa profondeur est de 1 mètre et demi environ et sa pente intérieure de 13 degrés. Les talus antérieurs du cône de concrétions siliceuses ont une inclinaison de 8 degrés seulement. Ils recoupent à une dizaine de mètres le talus général du côté de la colline et s'y perdent, également à peu de distance, du côté de la rivière. Le relief du cône est donc très-peu important; sa saillie moyenne est d'environ 5 mètres.

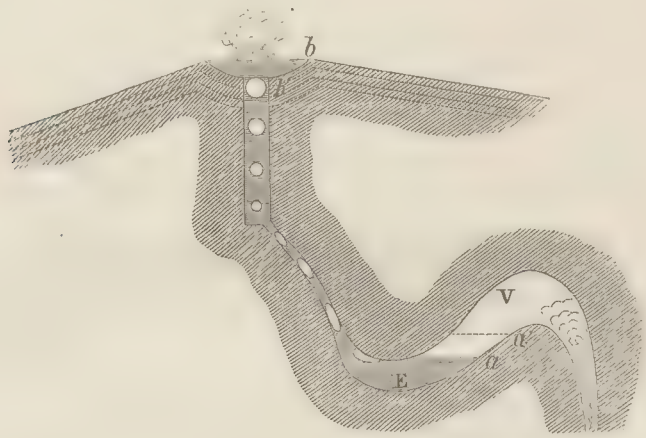
Au milieu du bassin s'ouvre un puits de 3 mètres de diamètre, où la sonde indique des profondeurs variant de 21,50 à 23,50. Il est remarquable que les plus grandes se mesurent dans le diamètre Nord-Sud. C'est par ce canal, dont les dimensions ne dépassent pas celles de beaucoup de puits de nos maisons, que s'élèvent les eaux bouillantes qui jaillissent à des intervalles irréguliers en une gerbe de 30 à 50 mètres de haut; phénomène sans doute fort imposant, puisqu'il représente à peu près la réunion d'un millier de nos plus grands jets d'eau, mais cependant bien au-dessous de ce dont nous rend témoin la plus simple éruption volcanique.

L'éruption du geyser n'a pas lieu d'un seul coup; elle se compose de plusieurs projections graduées, et n'atteint son maximum qu'après cinq ou sept minutes. L'eau forme alors une gerbe évasée couronnée de gros flocons blancs de vapeur; elle retombe en une pluie dense que les rayons du soleil irisent de magnifiques arcs-en-ciel. Après l'éruption, l'eau recueillie par le bassin s'engouffre dans le puits; on peut alors pénétrer dans le bassin, dont la surface rugueuse se dessèche promptement, et en approchant de l'orifice on voit l'eau limpide et verdâtre osciller de 1 mètre à $2^m,50$ au-dessous du bord. Elle remonte ensuite lentement, et au bout de quelques heures, elle vient remplir le bassin d'où elle déborde par plusieurs échancrures. A partir de ce moment et jusqu'à une nouvelle grande éruption, il se produit, à des intervalles qui varient entre une heure et demie et deux heures, des détonations souterraines qui annoncent de petites éruptions, d'énormes bouillonnements, élevant l'eau jusqu'à $1^m,50$. Les grandes éruptions sont elles-mêmes précédées de détonations; elles se reproduisent à des intervalles de six, de douze, de vingt-quatre et même de quarante-huit heures; on peut dire qu'il y en a ordinairement en moyenne une par jour; elles n'ont pas d'ailleurs toutes la même intensité.

On a donné plusieurs explications de ces curieux phénomènes. Nous pensons que la suivante en rend compte de la manière la plus simple.

Que l'on suppose la fissure, qui donne passage aux émanations intérieures, infléchie en un point peu éloigné du sol, de manière à offrir une disposition

analogue ou équivalente à celle d'une S couchée horizontalement, dont le crochet descendant recevrait les émanations, tandis que le crochet ascendant communiquerait avec l'orifice ; et de cette disposition, très-naturelle à admettre comme résultat de deux fractures verticales mises en communication par une fracture inclinée, se déduisent naturellement toutes les circonstances que nous venons de décrire.



La vapeur d'eau, arrivant en V dans le sinus supérieur de l'S, se condense et produit de l'eau qui vient se rassembler en E dans le sinus inférieur, qu'elle obstrue. Sous la pression de la vapeur qui continue à affluer, l'eau monte graduellement dans le conduit de l'orifice pour déborder lentement en *b* et en même temps son niveau s'abaisse dans la partie moyenne de l'S, jusqu'à ce qu'il atteigne la ligne *a* qui rase la paroi supérieure à son point le plus bas. Alors la vapeur elle-même franchit cette barrière, pénètre dans le conduit et détermine une première projection de l'eau qui remplissait le puits. Le trajet de la bouffée dans le conduit étroit, dont elle occupe une certaine zone, allège la colonne liquide qui, un instant avant, contre-balançait la force élastique de la vapeur comprimée en E. Cette vapeur se détend donc, une nouvelle bouffée s'échappe, et ainsi de suite progressivement, chaque nouveau dégagement se traduisant à la surface par une projection plus forte. Enfin la détente complète s'opère, dans une éruption finale, lorsque, par la substitution de la vapeur à l'eau sur une hauteur suffisante, la colonne est devenue assez légère pour être soulevée tout entière. L'eau qui retombe dans le bassin vient ensuite remplir de nouveau le conduit ascensionnel, le sinus inférieur de l'S, et remonte jusqu'en *a'*, en s'abaissant par contre, à l'orifice, jusqu'en *b'*. Elle clôt ainsi le sinus supérieur, où recommence l'accumulation de la vapeur et sa condensation partielle au contact de l'eau de la colonne et des parois, refroidies par l'éruption même.

L'hypothèse d'une fissure accessoire présentant la même disposition, mais sur une plus petite échelle , expliquera les petites éruptions qui se produisent dans les intervalles des grandes.

Quant aux irrégularités que l'on remarque dans la périodicité des phénomènes, on doit les attribuer en partie aux variations qui affectent nécessairement l'affluence de la vapeur dans l'appareil spécial du Geyser, par suite du jeu des autres

sources jaillissantes, telles que le Strokur dont nous allons parler tout à l'heure, sans qu'il soit aucunement nécessaire de recourir à l'hypothèse, réellement peu admissible, de variations particulières à chaque source dans le développement même des émanations.

On peut aussi attribuer en partie les irrégularités d'intervalles qu'offrent les éruptions, grandes et petites, aux variations barométriques. On conçoit, en effet, que si la branche moyenne de l'S est très-voisine de l'horizontalité près du coude inférieur, les variations de la pression atmosphérique, qui contribue avec celle de la colonne du tube ascensionnel à équilibrer la tension de la vapeur intérieure, puissent, malgré leur petitesse, exercer une influence notable sur le temps que met cette vapeur à gagner le point minimum qu'elle doit franchir. La justesse de cette considération, qu'il serait facile de vérifier par quelques observations suivies, semble déjà confirmée par ce fait général, que les éruptions sont plus fréquentes et plus belles par les temps pluvieux et chauds, où la pression barométrique est plus basse.

La température de l'eau à la surface du bassin est en moyenne de 85°; mais elle varie depuis 76° jusqu'à 90°, la limite supérieure correspondant naturellement au moment le plus voisin d'une grande éruption. Dans la profondeur, la température doit nécessairement s'accroître. D'après les expériences de MM. Descloiseaux et Bunsen, faites avec des thermomètres à déversement, il se manifeste au fond du puits un maximum de 127° avant une grande éruption, et un minimum de 123° après. On reconnaît en outre que l'eau n'atteint pas la température de l'ébullition correspondante à la pression déterminée par la colonne d'eau, mais qu'elle s'en rapproche d'autant plus que l'on est plus près d'une éruption. On devait s'attendre à de semblables résultats; leur constatation n'en est pas moins des plus utiles et des plus méritoires.

En prenant pour bases les observations thermométriques et l'estimation du volume d'eau projeté, qui est d'environ 160 mètres cubes, on a calculé que l'activité du geyser pouvait être représentée par celle d'une chaudière à vapeur de la force de 700 chevaux, rapprochement intéressant, éminemment propre à fixer les idées sur l'importance de ses phénomènes.

A 60 mètres au Sud du grand geyser s'ouvre, au ras du sol, l'orifice d'une autre source jaillissante à laquelle on a donné le nom de *Strockur*, qui signifie baratte.

La sonde pénètre à 13 mètres dans le Strockur; mais la forme de son puits n'est pas régulière comme celle du puits du geyser. A peu près cylindriques dans la partie supérieure, qui a $2^m,40$ de diamètre, ses parois ondulées se rapprochent rapidement dans la profondeur, et, à 8 mètres, le diamètre est déjà réduit à $0^m,28$.

L'eau y bouillonne continuellement, en oscillant de 3 mètres à $4^m,50$ en contrebas du sol. A l'approche d'une éruption, le niveau s'élève, le bouillonnement cesse; puis l'eau est projetée à une hauteur qui atteint 50 mètres comme au geyser, mais avec des circonstances un peu différentes. Un jet aigu s'élance d'abord et est suivi de plusieurs autres, dont la réunion finit par former des colonnes dentelées au sommet.

Les éruptions durent de huit à dix minutes; elles se renouvellent à des intervalles qui varient de six à quarante-huit heures, comme celles du geyser, mais sans qu'il y ait ni coïncidence ni liaison apparente entre les deux phénomènes. On peut d'ailleurs les déterminer artificiellement en bourrant en quelque sorte le puits avec des pierres et des mottes de gazon.

Le conduit souterrain qui donne passage aux eaux du Strockur doit nécessairement présenter une disposition analogue à celle que nous avons admise pour le

geyser; mais cette disposition doit être compliquée de très-minces fissures qui mettent le réservoir de vapeur en communication directe et constante avec le puits et y déterminent le bouillonnement continuel que l'on observe. Ces fissures n'étant pas d'ailleurs suffisantes pour l'écoulement de toute la vapeur affluente, l'excès s'accumule et finit par produire les mêmes effets qu'au geyser.

Une telle hypothèse explique en outre facilement le fait curieux de la production artificielle des éruptions, car les matières projetées dans le puits viennent, à raison de sa forme étroite, obstruer ces sortes de fuites et déterminer ainsi l'accumulation rapide de toute la vapeur. La forme lancéolée du jet s'accorde encore bien avec l'hypothèse de communications ramifiées entre le puits extérieur et le réservoir interne.

L'eau du Strockur étant constamment en ébullition, sa température est de 100° à la surface; au fond du puits, la température approche de 115° et varie moins que dans le geyser, ce qui est d'accord avec le fait de l'ébullition continue.

Au Sud du Strockur, on rencontre plusieurs hvers et laugs, et aussi de petites sources jaillissantes, mais dont le jeu saccadé s'explique très-simplement. La projection alternante de jets d'eau et de jets de vapeur y est évidemment déterminée par la lutte de la vapeur et de l'eau condensée dans un conduit trop étroit. C'est évidemment, en très-grand, la fuite avec crachement qui s'opère par une fêlure de chaudière à paroi épaisse. L'eau y est aussi constamment à 100°.

Les laugs sont alimentés par des fissures trop étroites pour transmettre aucune action mécanique. Plusieurs de ces bassins, et notamment ceux qui se trouvent à l'Ouest et un peu au-dessus du grand geyser, paraissent être les anciens orifices de geysers ou de hvers dont les conduits ont été obstrués par quelque secousse volcanique.

Un de ces laugs, de forme irrégulière, est signalé par la tradition comme ayant été la bouche d'un geyser dont la cessation d'activité, produite par un tremblement de terre, a coïncidé avec la naissance du geyser actuel ou plutôt du Strockur.

Après avoir considéré ces sources thermales au point de vue physique, envisageons-les maintenant sous le rapport chimique et minéralogique; elles vont nous offrir des faits d'un intérêt également exceptionnel.

Les eaux de toutes les sources du groupe dont nous nous occupons contiennent en dissolution de la silice, qui se dépose dans les bassins mêmes ou sur les surfaces d'écoulement, et produisent en définitive des tufs composés d'une silice hydratée à laquelle on a donné le nom de *geyserite*.

La silice se rencontre dans la plupart des eaux minérales. Y figure-t-elle comme produit direct des émanations de la masse ignée? Y est-elle, au contraire, introduite par la réaction des eaux sur les roches qu'elles traversent, réaction opérée sous l'influence de températures et de pressions très-élevées? C'est ce qu'il est actuellement impossible de décider. On sait, en effet, que l'eau est capable d'attaquer les silicates, car même l'eau distillée, maintenue seulement en ébullition dans du verre, finit par lui enlever une quantité sensible de silice qu'elle garde en dissolution; mais, d'un autre côté, la présence de la silice en si grande abondance dans les gangues des filons, qui ne sont que les incrustations d'anciennes sources minérales, devrait faire pencher pour la première hypothèse. Toujours est-il que la silice est particulièrement abondante dans les eaux thermales de l'Islande et surtout dans celles des geysers. L'eau du geyser contient par litre 1 gr 39 cent. de matières étrangères où la silice entre pour plus de moitié, ce qui, pour l'eau même, donne une teneur de plus d'un demi-millième.

Les autres matières qui accompagnent la silice sont des chlorures, des sulfates

et des carbonates alcalins, tous très-solubles, et il est probable que la silice est elle-même combinée dans l'eau avec une certaine quantité de soude.

Dans tous les cas, par le refroidissement et l'évaporation, sans doute aussi par l'action de l'acide carbonique de l'air, la silice se trouve isolée et se dépose en retenant seulement de l'eau combinée. Quand la séparation se fait lentement, comme à l'issue de certains laugs, la silice se présente d'abord à l'état gélatineux et, en se durcissant, forme des croûtes opalines; mais quand l'évaporation est rapide, comme sur les pentes arrosées par les eaux jaillissantes du grand geyser et du Strockur, elle se dépose immédiatement en concrétions fibreuses assez denses, dont les surfaces extérieures plus ou moins mamelonnées et finement tuberculeuses ne sauraient être mieux comparées qu'a des têtes de choux-fleurs. Enfin, si les eaux baignent des végétaux en décomposition, une partie de la silice se substitue molécule à molécule aux éléments organisés, et les végétaux se trouvent par là silicifiés, c'est-à-dire transformés en une matière siliceuse qui conserve leur structure intérieure, tandis que le reste de la silice forme un dépôt spongieux, un tuf qui les enveloppe et en garde les empreintes les plus délicates.

Les dépôts du dernier genre ont été surtout produits par les anciennes sources qui auront déversé leurs eaux sur un sol planté de bouleaux; car, au milieu d'empreintes herbacées, on retrouve dans les tufs geyseriens d'ancienne formation qui occupent toute la base de la colline de Laugarfiall, entre le grand geyser et les escarpements de phonolithe, des tiges et des feuilles de ces arbres identiques à celles des bouleaux qui vivent actuellement dans diverses localités de l'Islande. La présence de ces bouleaux établit bien, d'une part, que les phénomènes geyseriens appartiennent à la période géologique actuelle; d'autre part, que, dans les plus anciens temps de cette période, la végétation de l'Islande n'était pas plus développée qu'elle ne l'est maintenant.

On distingue du reste nettement, tant par la position que par la légèreté relative et la nature des empreintes, les dépôts des anciennes sources de ceux qui sont produits par les sources actuelles; les premiers ont environ 25 mètres de puissance, les autres n'en ont pas plus de 4 ou 5.

Les concrétions qui se forment sous nos yeux modifient notablement les formes et les dimensions des orifices. On n'a pas encore des séries d'observations assez précises pour pouvoir estimer la rapidité du dépôt; cependant, si l'on se reportait aux renseignements donnés par Troil en 1783, et d'après lesquels le geyser avait 19 pieds, c'est-à-dire environ 6 mètres de diamètre, on verrait que le dépôt latéral sur les parois du puits a été de $1^m,50$, ce qui correspondrait à un accroissement de plus de $0^m,02$ par an. L'ouverture du grand geyser remonterait alors à l'an 1600 environ, et l'origine des dépôts geyseriens au commencement de notre ère seulement. D'après quelques données sur le Strockur, on pourrait conclure un accroissement de $0^m,01$, ce qui doublerait les durées que nous venons de calculer; mais cette estimation est peut-être encore beaucoup trop forte. Sur des cassures exécutées exprès comme repères par M. Descloiseaux, entre deux grands laugs qui donnent un débit notable, nous n'avons trouvé, après une dizaine d'années, aucune incrustation continue, mais, seulement à certaines pointes, des mamelons de quelques millimètres. Il est vrai que ces laugs sont loin d'avoir l'activité du geyser et du Strockur.

Les dépôts geyseriens recouvrent un terrain argileux formé aux dépens et sans doute par la désagrégation chimique de la masse phonolithique de la colline. Ce terrain est traversé en plusieurs points par des fumerolles qui imprègnent les argiles de matières vitrioliques. Dans le ravin qui contourne le grand geyser au

Nord-Est, des fumerolles plus actives délayent l'argile en quelques points et font clapoter la boue qui en résulte dans de petits entonnoirs réguliers, où l'on peut reconnaître le principe de la régularité de forme du geyser et du Strockur, ouverts évidemment à travers le même terrain. Les manteaux siliceux, déposés par les éruptions successives, n'ont eu qu'à se modeler sur de tels orifices initiaux, arrivés à une grande dimension, pour former les puits exactement verticaux et circulaires qui caractérisent ces deux sources.

La présence des dépôts vitrioliques aux fumerolles indique l'existence de vapeurs sulfureuses dans les émanations geyseriennes. En effet, outre les sulfates dissous, les eaux du geyser et du Strockur contiennent par litre environ deux centimètres cubes d'hydrogène sulfuré, quantité très-faible et à peine sensible à l'odorat, mais qu'il est important de signaler comme point de rapprochement entre le groupe des geysers et le groupe des sources sulfureuses et fumerolles de Krisuvik, dont nous allons maintenant nous occuper.

Le groupe de Krisuvik est situé sur le versant Sud-Est de la chaîne qui domine la plaine du lac Kleifavatn, en formant le bord du massif montagneux développé au Nord de Krisuvik, dans la presqu'île du Gulbringusysla. Ce massif est principalement composé de tuf pyroxénique ou palagonitique traversé et surmonté par des coulées de phonolithes. La vallée de Mohals, qui le découpe intérieurement, est remplie par une énorme coulée de lave basaltique, et au-dessus du point où se trouvent les soufrières, la chaîne de tuf est disloquée et coupée de dykes de laves, qui prouvent la préexistence, en ce point même, de phénomènes éruptifs importants. Vers le milieu du flanc de la montagne, on rencontre deux bouches qui lancent des jets violents et considérables de vapeurs; les phénomènes qu'offrent ces bouches d'émanations sont tout à fait du même ordre que ceux des geysers, à cette différence près que l'eau n'y est pas condensée et que le dégagement est plus sulfureux. Plus bas, presque au niveau de la plaine, dans les ravins qui découpent la base de la pente, se trouvent les véritables fumerolles sulfureuses. Deux d'entre elles crachent encore des jets de vapeur et d'eau analogues à ceux que fournissent les petites bouches du groupe des geysers, et seulement plus importants. Mais ce qui caractérise là principalement les phénomènes d'émanation, c'est la prédominance des vapeurs sulfureuses qui altèrent toutes les roches du voisinage et constituent de véritables solfatares ou soufrières.

D'après M. Bunsen, qui a fait une étude chimique approfondie de ces phénomènes, les gaz qui se dégagent avec la vapeur d'eau contiennent, avec 80 p. 100 d'acide carbonique, 15 p. 100 d'hydrogène sulfuré ou acide sulfhydrique. C'est ce dernier gaz qui, sous l'action de l'air et de l'eau chaude, se transforme partiellement en acide sulfureux, puis en acide sulfurique qui attaque les roches, tandis qu'une partie du soufre se sépare et se condense.

Les produits de l'attaque des roches par l'acide sulfurique sont des résidus argileux qui forment une boue liquide où l'on retrouve mélangés des fragments de phonolithe ou de tuf imparfaitement attaqués, puis du sulfate de chaux ou gypse qui forme au-dessus de cette boue les croûtes concrétionnées sous lesquelles se dépose le soufre en géodes cristallines, enfin des sulfates d'alumine et de fer qui s'affleurissent sur quelques points à la surface des dépôts boueux ou des concrétions gypseuses. La masse des boues et des concrétions reste imprégnée d'un excès d'acide sulfurique qui lui communique une acidité très-prononcée; de l'hydrogène sulfuré non décomposé et de la vapeur de soufre non condensée, et aussi un peu d'acide sulfureux, s'échappent et imprègnent

l'atmosphère de leurs odeurs caractéristiques, en la troublant d'ailleurs par un brouillard opalin dans le voisinage des fumerolles.

Telle est la constitution des soufrières, au milieu desquelles on ne doit s'aventurer qu'avec précaution, car la rupture des croûtes salines, qui craquent sous les pas, plongerait l'explorateur imprudent dans un abîme de boue brûlante. On ne peut éviter d'y endommager au moins ses bottes et ses habits ; mais on est payé de ses peines par les belles géodes de soufre, fibreux, cristallisé ou stalactiforme, que l'on découvre en brisant les concrétions gypseuses au milieu desquelles ce soufre sublimé se condense.

Les soufrières de Krisuvik sont trop peu importantes pour donner lieu à une exploitation utile. Elles sont surtout intéressantes au point de vue scientifique, comme montrant clairement la liaison des phénomènes geyseriens et des émations sulfureuses. Ces deux termes de la manifestation continue de l'activité volcanique se retrouvent séparés oucombinés dans plusieurs localités de l'Islande.

Non loin du lac Myvatn, dans le Nord-Est, on trouve les soufrières du Krafla et celles de Namufiall, qui sont exploitées et le seraient sur une beaucoup plus grande échelle, n'était leur situation intérieure. Le lac Myvatn lui-même exhale continuellement des fumées en hiver. Un peu plus au Nord, on trouve le groupe de sources thermales jaillissantes dont fait partie l'Uxahver, ou chaudière du taureau, ainsi nommé à cause de ses mugissements. Les groupes de sources de Hveravellir et de Berlingafiall, au centre de l'île, celui du cap Reykianes, en partie sous-marin, les sources du district de Reykholt, parmi lesquelles on distingue un petit geyser appelé Skribla, qui fournit des concrétions siliceuses scoriformes et rougeâtres, tels sont, après ceux que nous venons de citer, les éléments les plus remarquables de l'appareil d'émanations volcaniques de l'Islande, que complètent une foule d'autres sources et fumerolles disséminées, dont le nombre total s'élève, ainsi que nous l'avons dit, à plus de deux cents, et qui sont plus ou moins thermales, siliceuses et sulfureuses. Ce résumé offrirait néanmoins une lacune importante, si nous ne disions quelques mots du caractère spécial des sources minérales de la région du Snœfells-Jokull.

Les sources thermales et les fumerolles sulfureuses sont les indices constants d'une activité volcanique récemment éteinte ou seulement endormie pour peu de temps, et l'on trouve une preuve évidente de la connexité des phénomènes dans le trouble apporté au régime de ces émanations par les éruptions des volcans. A leur approche, tous les phénomènes présentent un redoublement d'activité; pendant leur durée, au contraire, ils cessent dans un assez grand rayon. Les sources thermales sont complétement supprimées; les fumerolles restent muettes; comme on l'a constaté plusieurs fois pour les éruptions de l'Hécla. C'est que tous les fluides élastiques enfermés sous l'écorce solide, trouvant une large issue par le cratère ouvert, n'ont plus une tension suffisante pour se faire jour à travers les fêlures de cette écorce.

Mais lorsque le feu central, reportant son action éruptive sur d'autres points du globe, abandonne définitivement ou au moins pour un long intervalle une région originairement le théâtre de ses manifestations extérieures, les émanations qui en étaient les accessoires se poursuivent encore longtemps, en modifiant seulement leur nature; leur température s'abaisse, les vapeurs sulfureuses y diminuent, et l'acide carbonique, que nous avons déjà vu dans les geysers et les soufrières jouer un rôle considérable par sa masse, mais nul ou secondaire quant à son action chimique, devient l'élément persistant et alors chimiquement actif du phénomène.

De là les eaux minérales acidules et froides, parfois simplement chargées d'acide carbonique comme l'eau de Seltz, plus souvent tenant en dissolution des substances enlevées aux masses minérales qu'elles traversent ou fournies directement par celles dont elles émanent. Les deux hypothèses peuvent également se soutenir et conduiront ordinairement à la même conséquence en fait, puisqu'au-dessous des terrains feldspathiques ou pyroxéniques gisent en général des masses fondues de matières respectivement analogues.

Les roches sont-elles feldspathiques? les eaux acidules contiennent des bicarbonates alcalins dans lesquels l'énergie de la base l'emporte sur le caractère acide de la combinaison; elles offrent alors les eaux alcalines comme celles de Vichy. Les masses minérales sont-elles au contraire pyroxéniques; alors les eaux acidules tiennent en dissolution de l'oxyde de fer ou du calcaire, qui se déposent à la surface par suite du dégagement de l'excès d'acide carbonique. On a alors ou les eaux ferrugineuses qui se troublent et deviennent ocreuses par la peroxydation du fer, ou les eaux calcaires qui incrustent les objets qu'elles baignent naturellement ou que l'on y plonge. Divers exemples de ces eaux se montrent en Auvergne. On doit s'attendre à rencontrer, et l'on rencontre en effet, uniquement des sources minérales froides et acidules dans la presqu'île du Snœfells-Jokull. Les sources ferrugineuses dites *olkeda*, c'est-à-dire sources de bière, y sont abondantes, principalement près de Stadastadir.

Ce retour vers les phénomènes volcaniques anciens nous conduit naturellement à toucher la question des émanations dans les périodes antérieures. C'est aux émanations que l'on doit la production des filons métallifères qui ne sont que les fentes remplies par les incrustations des matières entraînées dans les anciennes sources thermales et minérales. L'Islande est pauvre en gîtes métallifères : c'est à peine si l'on y a signalé quelques traces de veinules métalliques. Nous ne devons donc pas nous arrêter longtemps ici sur cet ordre de faits géologiques. Nous aurons d'ailleurs occasion d'y revenir en parlant du Groënland, où ils sont au contraire largement développés. Mais nous ne pouvons nous dispenser de nous occuper un instant d'un détail de la constitution minéralogique de l'Islande qui s'y rattache intimement et qui est du plus haut intérêt au point de vue scientifique. Nous voulons parler du gîte de spath calcaire, la substance biréfringente par excellence.

Le spath calcaire est chimiquement du carbonate de chaux. C'est donc la même substance que la craie, que le moellon de Paris, que le marbre; seulement c'est la substance cristallisée, comme l'indique le mot spath. Les minéraux cristallisés jouissent en général de la propriété de se *cliver*, c'est-à-dire de se fendre suivant de certaines directions planes rigoureusement déterminées. Le spath calcaire la possède de la manière la plus remarquable. L'espèce offre un très-grand nombre de formes naturelles; mais quand on brise un cristal de forme quelconque, on produit toujours une série de parallélipipèdes dont les différentes faces ont les mêmes angles et qui peuvent être par conséquent ramenés à des rhomboèdres, c'est-à-dire à des solides limités par six losanges égaux, pourvu que l'on rende les arêtes égales au moyen de nouvelles cassures opérées dans deux sens seulement. De plus, tous les rhomboèdres, quelle que soit leur origine, sont rigoureusement semblables. Le développement de cette propriété, l'une des bases de la cristallographie, suffirait pour rendre le spath calcaire un minéral très-intéressant; mais ses propriétés optiques sont plus remarquables encore et en font une matière éminemment utile, on peut même dire indispensable pour l'étude des phénomènes lumineux.

Que l'on place un rhomboèdre de spath sur un papier où l'on a tracé une ligne, on apercevra, au lieu de la ligne simple, deux lignes dont l'espacement variera avec l'orientation du rhomboèdre. — Que l'on regarde un petit disque blanc à travers deux rhomboèdres de spath superposés, on verra en général quatre images disposées en parallélogramme, et si l'on fait ensuite tourner l'un des rhomboèdres dans le plan parallèle aux faces que traversent les rayons visuels, ces images se déplaceront en même temps que leur clarté variera. Ne nous occupons d'abord que de l'une d'elles. Sa clarté sera maximum pour une certaine position du rhomboèdre mobile, à partir de laquelle le disque semblera se couvrir d'une ombre et s'effacera progressivement. L'image finira par disparaître complétement lorsque le rhomboèdre aura atteint la position perpendiculaire à la première. Une seconde image, celle qui est opposée en diagonale, passera par les mêmes phases, tandis que les deux autres éprouveront simultanément des modifications inverses, de telle façon que dans les deux positions rectangulaires du rhomboèdre on ne verra que deux images, et que dans une position intermédiaire les quatre images auront une clarté moyenne égale.—Que l'on place enfin entre les deux rhomboèdres une lame taillée dans la tranche d'un prisme de quartz ou un vase de verre rempli d'une dissolution sucrée, les quatre images paraîtront diversement colorées, et la rotation de l'un des rhomboèdres, au lieu de modifier leur clarté, fera changer leurs colorations, chacune d'elles passant successivement par toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Telles sont les expériences aussi simples que curieuses qui peuvent être considérées comme le point de départ de la théorie de la double réfraction et de la polarisation de la lumière, la plus délicate et cependant aujourd'hui l'une des plus parfaites entre les théories physiques. On voit que le spath y joue le premier rôle. Beaucoup de minéraux jouissent de propriétés semblables ou analogues, mais aucun d'une manière aussi nette. Aussi le spath calcaire limpide est-il réellement un objet de première nécessité pour la construction de divers instruments d'optique transcendante.

Le spath calcaire se rencontre dans une foule de gisements; mais dans un seul, celui d'Islande, les cristaux offrent, avec une limpidité parfaite, les dimensions telles que l'on puisse les utiliser. Le *spath d'Islande* est donc une substance unique, et à certains égards précieuse.

Le quartz ou cristal de roche ne diffère pas chimiquement du silex, de la pierre à fusil, de la meulière. Cependant le quartz en gros prismes limpides que l'on trouve dans certaines localités, principalement à Madagascar, est une substance aussi précieuse que le spath, précisément sous le même rapport.

Qu'on ne s'étonne donc pas de la qualification que nous donnons à ces minéraux. Sans le spath d'Islande et le quartz de Madagascar, la théorie de la double réfraction et de la polarisation de la lumière ne serait sans doute qu'ébauchée, peut-être même serait-elle à naître; et pour les esprits qui n'accorderaient qu'un faible intérêt aux études purement abstraites, nous pouvons citer un fait qui en démontrera d'une manière assez frappante l'utilité pratique. Toute la fabrication du sucre est réglée maintenant à l'aide d'un instrument d'optique, le saccharimètre, fondé sur les parties les plus délicates de cette théorie. Avec cet instrument seul, on peut établir un compte exact de fabrication dans cette industrie, qui opère sur des masses énormes de matières et bénéficie sur des différences de fractions de centime dans le prix de revient. Or, en ce moment, on commence en Angleterre une agitation pour la réduction du prix du sucre, devenu un aliment de première nécessité. Voilà donc une question économique de la plus

haute importance qui va être dominée implicitement, mais très-directement, par la recherche et l'étude antérieures de ces deux variétés exceptionnelles des substances minérales les plus communes.

Le gîte de spath d'Islande se trouve près d'Eskifiordr, dans le Reydarfiordr, à une centaine de mètres au-dessus du niveau de la mer, en remontant le torrent du Silfurlækr. C'est une espèce de filon ou de grosse amande, qui traverse un trapp basaltoïde altéré, dans une direction à peu près Nord-Est, en plongeant de 25° au Nord-Ouest. Il a environ 14 mètres de long sur une largeur de 3 mètres au centre, et est composé en partie de spath lamelleux en masse et en partie d'une vake grisâtre ou rougeâtre dans laquelle se trouvent disséminés les cristaux de spath limpide. Ces cristaux de formes variées, où domine cependant la forme primitive rhomboédrique, ont souvent plusieurs centimètres et quelquefois jusqu'à 2 et 3 décimètres de côté. En règle générale, les cristaux limpides se forment toujours dans les milieux de consistance boueuse ou visqueuse, où les mouvements moléculaires ne peuvent s'effectuer qu'avec lenteur. C'est ainsi que les aiguilles les plus pures de glace se développent dans les flaques de boue. Cette règle trouve ici son application, et les recherches de beaux échantillons de spath ne doivent pas porter sur la masse lamelleuse, mais sur le remplissage terreux qui l'avoisine. La découverte accidentelle des cristaux résulte naturellement du lavage de cette partie terreuse par les eaux superficielles, et pendant longtemps il n'y a pas eu d'autre mode d'exploitation. Maintenant on exécute de temps à autre quelques fouilles qui doivent toujours être conduites avec une extrême précaution, pour ne pas briser les cristaux que l'on rencontre. Le gîte est, du reste, concédé maintenant à un négociant danois.

La présence de la stilbite associée au spath calcaire, et souvent implantée sur ses cristaux, semble devoir faire comprendre ce gîte dans le terrain de trapp qui est spécialement riche en éléments zéolithiques. Dans les couches régulières de ce terrain, les zéolithes tapissent tantôt seules, tantôt concurremment avec le spath calcaire ou la calcédoine, les parois de vacuoles dont le remplissage est souvent complété par une matière terreuse. Ces vacuoles remplies ou amandes se rencontrent dans la roche vive d'un aspect tout à fait basaltique, quant à sa pâte, et rendue seulement amygdaloïde par la dissémination des amandes ; mais on les trouve plus ordinairement dans les couches tufeuse, de vake ou de trapp altéré rougeâtre, qui forment la partie supérieure de chaque assise et sont recouvertes par l'assise supérieure de trapp compact. Les zéolithes tapissent aussi des fissures qui traversent les couches. C'est dans ces diverses conditions que nous avons recueilli de belles amandes géodiques et de grandes veinules de zéolithes à l'extrémité opposée de l'île, sur les côtes des fiords du Nord-Ouest. A Onundarfiord, la chabasie domine presque exclusivement dans le remplissage ; à Dyrafiord, nous avons trouvé l'analcine associée avec la mésotype.

Diverses hypothèses ont été proposées pour expliquer la formation des amandes et veinules zéolithiques, calcaires, ou siliceuses. Dans beaucoup de cas, il est évident que le remplissage des amandes complétement isolées est dû à une sorte d'exsudation de la roche, et dès lors on comprend que le même phénomène, s'opérant sur une certaine masse, ait pu produire l'incrustation de fissures plus ou moins longues dans la roche même, à des distances notables de son origine, et y ait produit ainsi des veinules, de véritables filons. On doit aussi penser que l'eau a joué un rôle dans la production des amandes, car la roche devient surtout amygdaloïde dans les parties où elle est le plus altérée ou dans les parties vives voisines de celle-ci. Maintenant, que cette séparation ait eu lieu directement lors de

l'épanchement du trapp au contact de l'eau, ou que la formation des amandes ait été déterminée par une sorte de métamorphisme que de nouvelles coulées auraient opéré sur les roches altérées et hydratées des coulées précédentes, c'est ce qui reste encore indécis. Toujours est-il que le remplissage des vacuoles et celui d'une fente par les mêmes substances sont des phénomènes du même ordre, qui ne paraissent différer que par un transport plus ou moins long des éléments minéralogiques séparés.

Pour compléter ces notions générales sur la constitution géologique de l'Islande, il nous resterait à parler des gîtes tourbeux qui couvrent tous les plateaux bas et les plaînes de l'île, des champs de glace et de neige qui en couronnent, au contraire, les sommités.

A l'égard des glaciers, nous nous abstiendrons complétement, la notice sur le Groënland devant entrer sur ce sujet dans des développements étendus, et l'Islande n'offrant rien de particulier à mentionner, si ce n'est la faible élévation de la limite des neiges perpétuelles, qui résulte de l'humidité du climat. Cette limite est entre 900 et 1000 mètres.

Nous donnerons seulement quelques détails sur les tourbières. Elles sont surtout remarquables par leur étendue, quelquefois aussi par leur épaisseur. Dans les environs de Reykiavik, la tourbe n'a pas ordinairement plus de 2 mètres; mais dans certaines localités, comme au pied du Snœfells-Jokull, elle atteint 27 mètres. Elle se présente alors en couches successives séparées par des lits minces de tuf ponceux.

On sait que la tourbe est le produit, le résidu de la végétation des marécages. Les racines des plantes qui se développent au-dessus de l'eau, mélangées aux débris de ces mêmes plantes et aux conferves tout à fait aquatiques, constituent une masse spongieuse de détritus que l'eau préserve d'une décomposition complète et qui s'accroît continûment par la succession des générations végétales, en se tassant et subissant une sorte de carbonisation. Ce phénomène que nous observons encore journellement, et dont nous remarquons des résultats accidentels considérables dans les conditions géographiques et climatériques les plus variées, est en quelque sorte général dans les régions voisines des limites de la végétation, soit aux latitudes élevées, soit sur les hautes montagnes. Dans ces régions, en effet, la condensation presque continuelle de l'humidité de l'atmosphère entretient, même sur des pentes sensibles, les conditions qui le déterminent; et on peut presque dire que toute la partie du sol qui n'est pas rocheuse est tourbeuse. La tourbe y acquiert d'ailleurs, dans les terrains plats et réellement marécageux, de grandes épaisseurs, mais ne doit pas contenir des débris ligneux de grandes dimensions provenant d'arbres poussés et enfouis sur place, comme on en rencontre dans les tourbières basses des zones torrides et tempérées.

On trouve cependant de tels débris dans quelques-uns des gîtes tourbeux d'Islande. C'est que ces gîtes se sont formés dans des marais, situés originairement au fond des fiords ou sur d'autres points du littoral, mais en tout cas au niveau de la mer et disposés de manière à recevoir concurremment les tiges de bouleaux ou de saules apportées de l'intérieur par les torrents et les gros troncs flottés par les courants marins. S'ils se trouvent maintenant plus ou moins élevés et éloignés du rivage, cela tient évidemment à l'exhaussement général de l'île. La présence des tiges ou troncs d'arbre ne prouve, pas plus dans ces tourbières que dans les gîtes de lignites dont nous avons parlé, l'existence, au lieu même du dépôt, de forêts actuellement détruites.

Du reste, les tourbes à parties ligneuses sont les cas exceptionnels; la majeure

partie est exclusivement herbacée et fibreuse. Certains gîtes offrent même à leur partie supérieure des couches à tissu fin et serré qui ressemblent à un véritable feutre, et sont en effet employées pour faire des coussins dont on garnit les bâts des chevaux de charge.

On croira difficilement que dans un climat comme celui de l'Islande, non pas très-froid, mais très-humide, on n'ait utilisé la richesse naturelle en combustible qu'on avait sous la main que depuis une quarantaine d'années, et encore seulement dans les environs de Reykiavik. Les Islandais ne se chauffent pas; ils ne font de feu que pour la cuisine. Laissons à d'autres plus compétents le soin d'apprécier les avantages et les inconvénients d'un système hygiénique aussi singulier au premier abord; disons seulement que l'abstention de l'usage de la tourbe semble avoir été suffisamment motivée jusqu'à présent par la trop juste crainte de réduire les pâturages, qui sont la seule ressource alimentaire de l'Islande et assurent à peine l'existence de la population.

Le jour est peut-être voisin où cette population intelligente et remarquablement éclairée, au milieu de la grossièreté de sa vie matérielle, s'affranchira, au moins partiellement, de cette servitude, en abordant l'existence industrielle et commerciale, par l'exploitation des ressources cachées dans le sol en apparence si ingrat qu'elle habite.

L'extraction de la tourbe, convenablement dirigée, est plus favorable que nuisible au développement de la richesse agricole, car les sols foncièrement tourbeux ne produisent pas de plantes fourragères, et leur destruction peut être facilement combinée avec une amélioration dans le système d'irrigation naturelle des sols bas environnants qui en assainit, en fertilise, en étend même la surface utile. La tourbe peut donc devenir en Islande un élément de bien-être et d'activité industrielle.

Les soufrières, qui ont déjà été l'objet de quelques tentatives d'exploitation, ne peuvent manquer de fournir à des industriels persévérants des produits considérables, soit en soufre, soit en matières vitrioliques et alumineuses. Le soufre, par le rôle dominant, incitateur, qu'il joue dans les arts chimiques, est maintenant une matière de première nécessité pour notre monde civilisé. Bientôt aucun de ses gisements de quelque importance ne sera négligé.

Mais sont-ce là les seules ressources que présente cette contrée singulière? Ne doit-on pas voir dans le sol de l'Islande, avec ses volcans, ses geysers, ses nappes de neige, comme un immense laboratoire muni d'appareils naturels où l'on utilisera plus facilement que partout ailleurs cette chaleur centrale à laquelle on songe déjà à emprunter directement les principes d'activité physique et chimique nécessaires à l'essor indéfini de l'industrie? Ses sources thermales, ses fumerolles douées d'une énergie supérieure et de propriétés exceptionnelles, peuvent-elles rester de simples objets de curiosité, alors que les émanations analogues beaucoup moins importantes sont chaque jour mises à profit dans les autres parties du globe?

Que le lecteur qui nous aura accompagné jusqu'au terme de cette excursion, à travers l'un des plus âpres domaines de l'histoire naturelle, veuille bien ne pas taxer d'utopies scientifiques un aperçu ambitieux, il est vrai, mais auquel les progrès de l'art des sondages enlèvent aujourd'hui l'apparence chimérique dont il aurait été revêtu il y a très-peu d'années. Nous serions presque tenté de dire qu'il n'y a plus là qu'une question de pratique. La voie est tracée; aux arts techniques à triompher des obstacles.

GÉOLOGIE DU GROËNLAND.

C'est le 21 juillet que *la Reine-Hortense* est arrivée en vue du cap Farewell. Ce jour-là, le temps était d'une sérénité remarquable, et les premiers rayons du soleil nous découvrirent le massif qui forme la pointe méridionale du Groënland. Il offre une succession de pics juxtaposés de 1,000 à 1,200 mètres de hauteur, dont l'ensemble a la figure d'une scie, et dont quelques-uns, pris isolément, ressemblent d'une manière frappante à des dents de squale. Cette disposition caractéristique accuse nettement la nature à la fois schisteuse et cristalline des formations. On sait en effet que le Groënland est principalement composé de gneiss, et que cette roche y est à nu.

Ce premier aspect du Groënland ne manque pas de grandeur, mais a quelque chose de terrible, et fait bien pressentir les horreurs d'une terre la plus sauvage du globe, parmi celles qui, placées sur les limites de la zone tempérée, devraient en offrir une partie des avantages. Il est évident, d'ailleurs, au premier coup d'œil, que c'est une nature appartenant presque exclusivement au règne minéral, et que la vie doit être à peu près bannie de cet entassement uniforme de pics rocheux, sans une seule de ces dépressions à pentes douces où s'accumulent d'ordinaire les éléments nécessaires à la végétation et à l'existence des animaux. A l'époque où nous visitâmes ces parages, la neige, malgré l'élévation des montagnes, n'apparaissait plus sur leurs flancs que par plaques isolées, dont la blancheur faisait ressortir les teintes foncées de la roche. Plus tard, lorsque nous rangeâmes la côte de plus près, nous découvrîmes en plusieurs endroits, mais à une grande distance de la mer, et au fond des coupures que présentent les montagnes, des masses neigeuses généralement très-élevées. Ces masses sont les extrémités, et sur quelques points les déversoirs de l'immense champ de neige et de glace qui recouvre toute la partie centrale du Groënland. Nous

reviendrons avec quelque détail sur l'histoire de ce névé, dont l'existence constitue l'un des phénomènes les plus intéressants de la physique du globe.

L'absence des brumes ayant permis à *la Reine-Hortense* de s'approcher du cap Farewell, nous rencontrâmes à environ 9 milles de la terre la Banquise fixe. C'est un plateau de glace scellé aux rochers du rivage, dont la surface, très-tourmentée, ne s'élève en moyenne que de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, mais qui est dominé çà et là par de grands *eisbergs*, ou montagnes de glace. La position isolée de ces énormes blocs, leur hauteur, leurs formes, ne permettent pas de leur attribuer la même origine qu'à la Banquise, qui n'est autre chose que la surface de la mer congelée à la manière de celle de nos rivières. Ces eisbergs, qui proviennent, ainsi que nous l'exposerons à la fin de cette notice, des grands glaciers intérieurs, ont été évidemment charriés, dans les moments de débâcle, au milieu des glaçons de la Banquise, et y sont restés emprisonnés lorsque le froid l'a refermée autour d'eux. La ceinture de glaces qui entoure le cap Farewell et qui, suivant les saisons et les années, varie de largeur dans des limites très-étendues, depuis trois lieues jusqu'à vingt-cinq, doit être considérée comme la pointe méridionale de la grande Banquise qui règne au Nord de l'océan Atlantique. Nous l'avions reconnue et longée quinze jours auparavant, jusque sous le méridien de Jean Mayen, au Nord de l'Islande; nous la retrouvions à 8 degrés de latitude plus au Sud et à une distance de quatre cents lieues. Rien n'est plus variable que la position de cet immense champ de glace. Quelquefois il se prolonge au Nord-Est jusqu'au-dessus du Spitzberg, enveloppe entièrement l'île de Jean Mayen, et, s'appuyant même sur toute la côte Nord de l'Islande, ferme le canal qui sépare cette île du Groënland, puis va mourir au Sud-Ouest à l'entrée du détroit de Davis, après avoir doublé le cap Farewell. Il offre alors un développement marginal de plus de mille lieues. Dans les années moins froides, ou qui offrent des circonstances particulières encore inconnues, la Banquise disparaît au Nord de l'île de Jean Mayen qu'elle laisse libre ainsi que l'Islande, et ne se présente plus que sous la forme d'une ceinture qui enveloppe la côte orientale du Groënland depuis le détroit de Scoresby jusqu'au cap Farewell. Dans ces conditions, elle est complétement indépendante des glaces polaires dont la limite se trouve plus reculée vers le Nord.

L'existence de cette Banquise, son origine, la date de sa formation, sont des problèmes qui ont attiré l'attention d'un grand nombre de géologues, et dont la solution est encore entourée d'épaisses ténèbres. Une tradition historique qui s'y rapporte a peut-être contribué à égarer les recherches des savants, en leur montrant une révolution climatérique toute moderne dans un fait qui remonte avec plus de vraisemblance à des époques plus reculées et à la constitution même de nos mers et de nos continents dans leur état actuel. En effet, non-seulement les sagas islandaises, mais encore les annales norwégiennes, indiquent la fin du quatorzième siècle comme l'époque à laquelle les glaces auraient envahi, pour la première fois, le Nord de l'Islande et le Groënland. Ces traditions attribuent très-explicitement à l'invasion presque subite des glaces la décadence de la civilisation islandaise, l'abandon et la dépopulation du Groënland, occupé, dès le dixième siècle, par des colonies scandinaves relativement florissantes, et dont les traces subsistent encore aujourd'hui sur la côte Ouest de cette grande terre. Quelle que soit l'origine et l'exactitude de ces données historiques, la plupart des savants les ont prises pour bases de leurs recherches sur la Banquise du Nord. C'est ainsi que l'on a émis l'hypothèse d'un exhaussement du fond de la mer qui baigne la côte Est du Groënland et le sépare de l'Islande, exhaussement qui se lierait

lui-même avec les mouvements de bascule dont cette presqu'île est très-certainement agitée, ainsi que la presqu'île scandinave. Le fond du canal ainsi exhaussé aurait pu dès lors arrêter les glaces descendant du Nord, et qui l'auraient autrefois traversé sans obstacle, et produire une espèce de barrage au-dessus et au-dessous duquel elles se seraient accumulées et scellées ensemble. Ce serait un effet analogue à celui qui fait prendre les rivières, lorsque les glaçons que leur courant entraîne rencontrent quelque obstacle qui arrête leur marche. L'exhaussement du fond de cette zone maritime aurait pu, en outre, détourner quelque branche du grand courant chaud qui remonte aujourd'hui le long des côtes de l'Amérique du Nord, et qui, à une époque antérieure, aurait peut-être fait sentir son influence bienfaisante jusque sur la côte orientale du Groënland.

Bien certainement, il est peu de problèmes dans la physique générale du globe qui soient aussi dignes d'attention que celui que nous venons d'exposer. Mais, outre que cette notice est spécialement consacrée à donner un aperçu de la constitution géologique du Groënland, nous convenons que nous n'avons pas recueilli par nous-mêmes assez de faits concluants, et que les renseignements puisés aux meilleures sources n'ont pas été assez nets, pour que nous puissions proposer une opinion précise sur cette importante question. Nous la regardons encore comme pendante et comme incessamment proposée à l'étude des navigateurs et des savants.

Quoi qu'il en soit, la Banquise ne remonte pas, en général, le long de la côte occidentale, à plus de quarante lieues au delà du cap Farewell. Elle offre même cette particularité singulière, qu'avant de se perdre complétement à l'entrée du détroit de Davis, elle s'éloigne de la terre, et, s'appuyant tout au plus sur les îlots qui bordent la côte, elle laisse entre elle et la terre ferme un passage ouvert à la navigation. Ce passage pénètre plus ou moins loin dans la direction du Sud, suivant les années, et permet quelquefois d'arriver jusqu'à l'archipel de rochers qui forme la pointe méridionale de la presqu'île. C'est par cet étroit canal, qui longe la côte, que le port de Julianeshaab communique avec la pleine mer. Il arrive souvent d'ailleurs que ce point est complétement démasqué par les glaces et qu'on peut y arriver directement.

A peine eûmes-nous doublé le cap Farewell que nous entrâmes dans une mer libre, mais sillonnée par des eisbergs suivant en moyenne une direction bien marquée du Nord au Sud, et présentant des caractères qui ne permettent pas de les confondre avec les glaçons détachés de la Banquise. Ces eisbergs sont, en effet, comme leur nom l'indique, de véritables montagnes de glace. En général, leurs formes sont pyramidales, mais à base très-large, souvent arrondies, et très-différentes de ces figures un peu fantastiques sous lesquelles les peintres ont l'habitude de représenter toutes les glaces polaires, plutôt par tradition que d'après nature. La couleur de ces glaces est, en général, d'un blanc mat parfaitement pur et tout à fait semblable à celui du beau sucre cristallisé. Certaines de leurs anfractuosités présentent des teintes de bleu foncé ou de vert du plus magnifique effet. Quant à leurs dimensions, elles sont énormes. Nous en avons rencontré plusieurs dont la hauteur au-dessus de la mer dépassait 100 mètres. On sait que la partie immergée d'une glace flottante est environ sept fois plus considérable que la partie qui surnage; on peut se faire une idée, d'après cette donnée, de la masse d'un polyèdre de glace dont un sommet s'élève à la hauteur que nous venons de signaler. C'est par flottilles que l'on rencontre ces glaces dans le détroit de Davis, descendant lentement vers le Sud, où le courant chaud du Gulf-stream finit par les fondre et les faire disparaître entièrement.

Le mauvais temps qui nous a accueillis presque aussitôt après que nous eûmes doublé le cap Farewell ne nous a permis qu'imparfaitement d'observer la côte Ouest du Groënland, que nous avons longée jusqu'à Godthaab. Nous avons pu toutefois constater qu'à partir du massif qui forme la pointe méridionale de la presqu'île, les montagnes s'abaissent, en général, jusqu'à une hauteur de 400 à 500 mètres, sans perdre le caractère dentelé des formations gneissiques et schisteuses. Dans les endroits où nous pûmes nous approcher du rivage, nous reconnûmes parfaitement les grandes dykes trappéennes qui coupent le gneiss et dessinent sur sa masse de larges raies verticales et noires. Un des caractères de cette côte, c'est d'être défendue par une ceinture d'îlots qui s'avancent jusqu'à deux et trois lieues dans la mer et affectent toutes les grandeurs, les uns formant des îles d'une certaine étendue, les autres de simples écueils à fleur d'eau. C'est au milieu de l'un de ces archipels, de celui qui est à l'entrée du port de Frédérikshaab, que nous avons navigué pendant plusieurs heures, par un temps effroyable, cherchant en vain la passe que nous ne pûmes trouver que cinq jours après, à notre retour de Godthaab. Pendant ces bordées, nous approchâmes de plusieurs de ces îlots presque à les raser, et nous y avons reconnu le caractère gneissique franchement caractérisé. Seulement l'action de la mer, dont le ressac est terrible tout le long de cette côte, les a usés et arrondis en forme de dômes très-déprimés. Plusieurs de ces rochers présentent des tranches de trapp analogues aux grands dykes qui sillonnent le flanc des montagnes.

C'est à Godthaab seulement que nous pûmes aborder pour la première fois la côte groënlandaise. Les caractères qu'elle y présente et qui se reproduisent avec une persistance et une uniformité remarquables depuis la pointe du Farewell jusqu'à Disko, du 60e au 73e degré, sont d'une nature telle qu'il est impossible de ne pas en être frappé et de ne pas attribuer à quelque cause générale une constitution géologique et topographique si particulière. En effet, l'accident hydrographique connu dans les dialectes scandinaves sous le nom de fiord, qui caractérise les côtes de la Suède et de la Norwége et une partie de celles de l'Islande, prend sur les côtes occidentales du Groënland les proportions d'un phénomène géologique qui les distingue de toutes les autres terres du globe. Les dentelures d'une carte de ces pays ne donnent qu'une idée imparfaite de cette configuration vraiment extraordinaire, et il faut être entré dans un fiord pour comprendre combien nos golfes et nos baies diffèrent de nature et d'origine avec les bras de mer pour lesquels les marins du Nord ont dû trouver une désignation particulière. Du cap Farewell à Disko, les fiords sont assez rapprochés pour que, sur certains points, les langues de terre qui les séparent ne paraissent pas avoir, en somme, beaucoup plus d'étendue que l'espace même qu'ils occupent. Cela est vrai pour les plus petits fiords, qui forment une série presque continue, mais les fiords les plus profonds sont séparés les uns des autres par des distances assez considérables. Les dimensions de ces bras de mer sont d'ailleurs fort irréguliers ; les uns ont à peine deux lieues de profondeur, les autres s'étendent jusqu'à quarante lieues dans l'intérieur des terres. Si les figures qu'ils présentent sont variées, on peut dire cependant d'une manière générale qu'ils s'allongent dans la direction du Nord-Est au Sud-Ouest. Les plus longs, dont quelques-uns le sont assez pour que le fond n'en ait pas été exploré, sont aussi les plus réguliers et présentent toutes les apparences de vastes canaux à cours rectiligne. Mais ce qui caractérise spécialement les fiords, c'est leur profondeur et leur encaissement. On est surpris de voir des bras de mer dont la largeur ne dépasse pas souvent celle d'un fleuve ordinaire présenter une profondeur telle qu'il n'est quelquefois pas possible de mouiller même

sur les bords. Ils semblent avoir été creusés en forme de gouttières inclinées et s'élevant insensiblement jusqu'à l'origine. Les pentes sous-marines ne sont du reste que les prolongements des pentes extérieures des rivages, et ces rivages abrupts seraient, en général, inaccessibles, si les éboulis amassés dans quelques anfractuosités ne présentaient çà et là des talus d'une déclivité moindre.

Pour reproduire une disposition de côtes analogue à celle du Groënland, il faudrait immerger à moitié un de ces grands massifs de montagnes formés de roches cristallines qui constituent la charpente de nos continents. Si les Alpes, par exemple, s'abaissaient de 1,500 mètres au-dessous de leur position actuelle, les côtes de la grande île qu'elles formeraient présenteraient une conformité remarquable avec celles du Groënland.

Quoique le séjour de *la Reine-Hortense* à Godthaab ait été de peu de durée, il nous a été très-profitable, car nous y avons recueilli de précieux renseignements, non-seulement sur la région qui entoure cette résidence, mais sur la constitution générale du pays. M. Jansen, ministre du culte protestant à Godthaab, a eu l'obligeance de nous communiquer une série d'échantillons importants et curieux provenant du Sud. Ces spécimens, collectionnés avec beaucoup de soin, joints à ce que nous avons recueilli nous-mêmes dans nos explorations à Godthaab, à Fiskernæss, à Frédérikshaab et Arksuk, et à une série des régions du Nord donnée par le docteur Rink, représentent assez complétement l'histoire géologique du Groënland. Cette histoire, qui abonde en détails minéralogiques du plus haut intérêt, peut cependant se résumer d'une manière très-simple et très-générale.

Le Groënland est un massif de gneiss avec schistes cristallins et demi-cristallins, injecté de roches éruptives variées, granites, pegmatites, syénites, dyorites, hypérites, serpentines et trapps, traversé en outre par des filons métallifères, également variés.

On donne le nom de gneiss à des roches cristallines composées, comme les granites, de grains de feldspath, de mica et de quartz. Les espèces de feldspath que l'on y rencontre sont celles des granites, c'est-à-dire l'orthose et l'oligoclase. Mais ce qui caractérise les gneiss et les fait différer des granites, c'est la disposition des cristaux de feldspath et de mica, qui sont orientés de manière à donner à la roche une structure schisteuse. Les gneiss passent fréquemment à des roches dans lesquelles l'élément feldspathique manque, et que l'on appelle micaschistes. Souvent aussi, les couches de gneiss proprement dit alternent avec des couches cristallines de même structure, mais qui ne contiennent pas de quartz et où le mica est remplacé par de l'amphibole ; c'est ce que l'on appelle gneiss ou schiste amphibolique. Ces circonstances se présentent au Groënland et particulièrement à Godthaab, où le gneiss ordinaire domine cependant.

Les roches éruptives que nous avons mentionnées sont venues au jour de différentes manières, en amas, en filons ; mais la plupart sont, en quelque sorte, subordonnées au terrain gneissique dont elles se rapprochent par le caractère commun de la cristallinité. Les trapps seuls se distinguent par leur compacité relative, leur teinte foncée uniforme et surtout leur mode de gisement en dykes presque verticaux. Bien que la communauté d'aspect fasse peut-être confondre de loin avec ces roches, des filons de roches de couleur sombre appartenant à la série feldspathique, il est certain que les trapps proprement dits ont fourni au moins une grande partie des dykes qui traversent le gneiss. Dans le Nord du Groënland, ils ne se montrent pas seulement sous cette forme. Ils se sont épanchés en grandes nappes et ont produit les massifs considérables de l'île de Disko,

de la presqu'île de Noursoak et de celle de Svarten-Huks, massifs ressemblant sous tous les rapports à ceux de l'Islande que nous avons décrits dans une notice précédente.

Les gneiss servant en quelque sorte de base à la constitution géologique du Groënland, nous exposerons brièvement les idées théoriques par lesquelles on peut expliquer leur formation.

Dès que les premières mers ont été formées par la condensation de l'eau sur la surface du globe, suffisamment refroidie, les dépôts sédimentaires ont commencé à se produire aux dépens des roches cristallines primitives, brisées par les soulèvements ou désagrégées par les actions atmosphériques; mais ces premiers sédiments ont dû perdre en général leur caractère neptunien. Sans cesse en contact avec les produits ignés des éruptions qui à ces époques reculées se succédaient rapidement et affectaient des points très-rapprochés; reposant d'ailleurs sur des terrains encore très-chauds, ils ont été modifiés par une demi-fusion ou même par une fusion complète, accompagnées de phénomènes chimiques assez variés, dus sans doute aux émanations des roches fondues. Les transformations ainsi opérées, dont on observe de nombreux exemples dans les terrains sédimentaires modernes, au contact des masses éruptives, sont comprises sous le nom général de *métamorphisme*.

Le métamorphisme des dépôts purement calcaires consiste principalement dans la cristallisation de la masse, qui devient saccharoïde ou lamelleuse et passe ainsi à l'état de marbre. Quelquefois cependant il y a modification de composition, et le calcaire, simple carbonate de chaux, est transformé en dolomie ou carbonate double de chaux et de magnésie.

Mais dans les dépôts argileux et arénacés, les phénomènes sont plus compliqués. A la première phase de la transformation, les particules terreuses sont seulement agrégées par une sorte de cuisson analogue à la cuisson de la porcelaine et le retrait par le refroidissement détermine ensuite une fissilité plus ou moins régulière dans la masse, qui devient feuilletée. De là les schistes, dont les ardoises offrent le meilleur type, et les grauvakes, qui sont les grès métamorphiques. Dans un métamorphisme plus avancé, grâce à une mobilité plus grande des molécules, il se produit de nouveaux groupements cristallins analogues à ceux que présentent les roches éruptives. La masse prend alors la texture porphyroïde ou même granitoïde, et en même temps on voit s'effacer les traces de la stratification. Que les détritus qui ont formé les couches sédimentaires proviennent de roches de la série feldspathique (voir la notice sur l'Islande), et la roche métamorphique se rapprochera des granites et des porphyres. Que ce soient au contraire des roches du groupe pyroxénique qui aient formé les matériaux du sédiment, et la roche métamorphique se rapprochera, au contraire, des diorites, des euphotides, des serpentines. Quelquefois il y aura une véritable régénération de la roche cristalline éruptive; mais le plus ordinairement les cristaux formés conserveront une orientation dérivant de la stratification. De là, dans le premier cas, les curites, les micaschistes, les gneiss, et dans le second, les gneiss amphiboliques, les schistes chloriteux. On conçoit que des sédiments d'origine complexe, mais provenant de terrains éruptifs où les granites dominaient, ont dû fournir un terrain métamorphique offrant des alternances de ces différentes roches parmi lesquelles dominent les gneiss communs se rapprochant des granites.

Mais si certains terrains de gneiss et de schistes cristallins doivent être considérés ainsi comme dus au métamorphisme des terrains sédimentaires, il est

douteux que tous les terrains de ce genre aient la même origine. L'extrême cristallinité et le mode d'association des minéraux indiquent, dans le gneiss comme dans les granites, que la chaleur seule n'a pas été la cause de la liquéfaction des éléments, que cette liquéfaction doit être rapprochée à certains égards des phénomènes de dissolution ou plutôt de phénomènes en quelque sorte intermédiaires, tels que ceux de la fusion des alcalis caustiques hydratés, où les affinités chimiques et celle de l'eau en particulier jouent un rôle important. La présence de l'eau dans les laves prouve que, dans la nature comme dans les laboratoires, la fusion ignée n'est pas toujours sèche, et on comprend d'ailleurs qu'avant la précipitation de l'eau à l'état liquide, les vapeurs qui chargeaient l'atmosphère et étaient encore en partie combinées avec les roches ignées ont dû exercer une influence très-grande sur le mode de consolidation de ces roches. Il y a eu nécessairement des phénomènes de transition entre les phénomènes purement plutoniques et les phénomènes nettement sédimentaires; et quoique l'on soit loin de pouvoir préciser leur nature, c'est à eux qu'on semble devoir attribuer la production d'une partie des gneiss, qui se présentent souvent en effet comme les croûtes extérieures des masses granitiques.

Une des journées que nous passâmes au mouillage de Godthaab fut consacrée à une excursion au Sermitziac, montagne couronnée par un glacier qui aboutit au fiord de Godthaab. La nature de ce glacier n'offre rien de particulier; elle est identique avec celle des glaciers des Alpes. C'est un amas de neige, convertie vers le bas en glace compacte par les infiltrations d'eau; d'une étendue médiocre et complétement isolé du grand névé central qui couvre la presque totalité du Groënland et sur l'histoire duquel nous entrerons plus loin dans quelques détails. Assis entre deux des croupes du Sermitziac, ce glacier présente du côté de la mer une tranche d'un millier de mètres d'étendue, d'une épaisseur de 20 à 30 mètres, et couronnant, à une hauteur de 100 mètres au-dessus du niveau de la mer, un rivage qui s'élève en talus sous une inclinaison de moins de 45 degrés. Ce talus, formé par l'énorme éboulis des matériaux arrachés à la montagne par la chute des eaux ou des glaçons, nous a présenté des échantillons de toute grosseur des roches dont elle est composée.

Nous avons reconnu qu'il existe en cet endroit, dans la masse du gneiss, un filon très-important de pegmatite métallifère, et cette circonstance, qui se reproduit sur d'autres points du Groënland, établit un rapport intéressant entre la constitution de cette presqu'île et celle de la presqu'île scandinave, dont la base est également une formation de gneiss au sein de laquelle abondent les filons de pegmatites métallifères. La pegmatite n'est autre chose qu'un granite monstrueux dans lequel le feldspath et le quartz se présentent en grains énormes. Le mica n'y est pas mélangé avec les deux autres éléments comme dans le granite ordinaire; il y est très-rare, et quand il s'y montre, c'est sous la forme de larges piles clivables en grandes lames transparentes. On doit considérer les filons de pegmatite comme des injections poussées au milieu de la formation gneissique par la masse granitique, mais provenant des parties supérieures de cette masse, où se préparaient, se concentraient, les matières des émanations métallifères et dont la nature était modifiée en conséquence. Ils contiennent en général, sous forme de taches, de mouches, de veinules et même de veines exploitables, les minéraux, métalliques et autres que le granite renferme aussi, mais en particules disséminées et ordinairement indiscernables. On pourrait dire que leur matière est une sécrétion de la masse granitique.

Les pegmatites de la presqu'île scandinave sont très-riches en minéraux et

contiennent des minéraux rares et exceptionnels. Celle du Sermitziac ne présente guère, outre le mica en grandes plaques, que du fer oxydulé titannifère, de la pyrite et du grenat (silicate d'alumine, de chaux, de fer et de manganèse), et le mica seul est remarquable au point de vue minéralogique. Quelques-uns des échantillons que nous avons recueillis montrent nettement par transparence les contours rhomboïdaux des zones d'accroissement. Mais si le filon que nous avons exploré nous-mêmes n'offre qu'un petit nombre de minéraux et des moins rares, nous avons trouvé à Godthaab, dans l'intéressante collection rassemblée par les soins de M. Jansen et provenant des districts du Sud, comme aussi dans les échantillons qui nous ont été apportés par les indigènes et provenaient principalement du fiord d'Amaraglik, embranchement du fiord de Godthaab; nous avons trouvé, disons-nous, de nombreuses preuves de l'exactitude du rapprochement que nous venons d'indiquer. Témoin les beaux échantillons de molybdène sulfuré, de tourmaline, d'allanite ou orthite, etc., qui ont été exposés dans les galeries du Palais-Royal.

La montagne est aussi traversée par des filons de diorite passant à l'amphibolite. On y reconnaît enfin un grand filon de trapp qui la coupe verticalement et dont la paroi occidentale est dénudée sur une grande hauteur. Ce filon semble dirigé dans le sens des couches de gneiss, qui, à Godthaab, sont orientées au Nord 33° Est et plongent de 55° au Sud-Est.

Nous avions mis quatre heures pour venir à la rame du bassin de Godthaab au pied du Sermitziac. Après avoir passé une partie de la journée à gravir ses pentes escarpées, en contournant la barrière de glace qui les couronne, à recueillir des minéraux et à chasser les oiseaux, rares pour nous, mais abondants sur ces rivages, nous nous rembarquâmes à quatre heures du soir. A ce moment, le ciel était parfaitement pur, le soleil étincelant, l'air d'une tranquillité et d'une transparence admirable. Au-dessus de nos têtes, le glacier déroulait sa crête dentelée dont les masses fendillées et disjointes semblaient prêtes à se détacher. De l'une de ses anfractuosités s'élançait une cascade dont le bruit et les bonds écumants troublaient seuls le repos de cette nature immobile; devant nous s'étendait le fiord, large de plusieurs lieues à cet endroit, dont les bords, découpés de la manière la plus pittoresque et semés d'îlots, ressemblaient à ceux d'un grand lac. La mer était unie comme un miroir; sur son azur et sur celui du ciel, les rochers du rivage dessinaient avec une netteté parfaite leurs masses grisâtres mêlées de teintes roses. Immobiles sur la surface des eaux, des glaces de toutes formes et de toutes grandeurs, mais d'une blancheur éclatante, réfléchissaient dans toutes les directions les rayons du soleil. Nous nous approchâmes de l'une d'elles; une de ses anfractuosités, pareille à une crique naturelle, reçut notre embarcation. A peine y eûmes-nous pénétré qu'un voile bleuâtre s'étendit sur notre vue, colorant le ciel, la mer et nous-mêmes du reflet le plus fantastique. Nous reconnûmes alors que dans les journées chaudes, les montagnes de glace sont entourées d'un nuage produit par la condensation de la vapeur atmosphérique. L'effet de ce brouillard transparent est saisissant et plein d'illusions; les déchirures de l'îlot de glace, colorées en vert foncé, nous semblaient, par une sorte d'hallucination, des ouvertures béantes pénétrant jusqu'aux dernières profondeurs des mers. Telles sont les splendeurs de ces régions déshéritées dans les rares moments où le soleil les éclaire et les échauffe, splendeurs inanimées dont la nature inerte fait seule les frais, mais non moins puissantes sur l'imagination que celles des climats où la vie déborde sous l'action constante de la lumière et de la chaleur.

En quittant Godthaab, force fut de tourner le cap vers le Sud pour redescendre

à Frédérikshaab, où le Prince avait donné rendez-vous au *Cocyte* et au *Tasmania*, notre magasin de charbon, et où le mauvais temps nous avait empêchés d'entrer en arrivant pour les attendre. Mais nous jetions les yeux avec regret vers la région Nord du Groënland, que nous avions un instant espéré pouvoir visiter aussi.

Cette région, où la limite du grand champ glacé intérieur est plus éloignée de la mer que dans le Sud, et qui est par conséquent plus habitable, est en même temps plus accessible en été, la Banquise ne persistant pas sur ses côtes. Elle est donc, à certains égards, moins curieuse à explorer que la région Sud. Elle offre aussi des richesses minéralogiques beaucoup moins variées. Cependant, sous ce dernier rapport, elle présente deux faits très-considérables : l'existence de massifs trappéens et le développement étendu de gîtes carbonifères subordonnés au terrain de trapp.

Le docteur Rink, savant distingué, qui a voué son existence à l'exploration du Groënland, a publié récemment une description des plus intéressantes de la région Nord, où il avait résidé plusieurs années et dont il a fait la carte. On nous saura gré de placer ici, pour compléter notre rapide aperçu géologique, un extrait de la partie de cet ouvrage qui traite principalement des gîtes de combustibles.

A notre retour, nous avons eu la bonne fortune de rencontrer le docteur Rink à Copenhague, qu'il se préparait à quitter pour regagner sa terre d'adoption et y continuer ses travaux dans les districts du Sud. Il a offert au Prince une collection géologique très-intéressante qui vient à l'appui de sa description, et nous devons en outre à son obligeance beaucoup de renseignements précieux sur ces régions reculées qu'il connaît mieux que personne. Nous lui en offrons de nouveau ici, en ce qui nous concerne, tous nos remercîments.

« Les montagnes qui composent la côte du Groënland septentrional appartiennent à deux classes de roches complétement distinctes l'une de l'autre. Les roches trappéennes en forment à peu près les deux tiers ; le reste appartient à la formation du gneiss, qui, on doit le supposer, se continue sous l'autre, et en constitue la base. La formation gneissique du Nord n'est probablement qu'une continuation de celle du Sud, mais est beaucoup moins riche en minéraux précieux, surtout en métaux dont jusqu'ici on n'a trouvé que des traces clair-semées ; tandis que le terrain de trapp et les gîtes de combustible qui y sont liés sont spéciaux à cette partie de la côte et ne se trouvent pas dans le Groënland Sud. On trouve de la plombagine ou graphite dans l'un et l'autre terrain ; mais néanmoins dans des proportions tellement différentes et avec des caractères si distincts que sa présence dans le Groënland Nord doit être considérée comme purement accidentelle ; sa formation y est due à des causes toutes spéciales. Il est convenable de commencer par décrire les gisements du *charbon fossile*, qui anciennement a fourni une grande quantité de combustible aux colonies, et qui est encore utilisé, chaque année, dans certaines proportions, dans les localités habitées du voisinage.

« Les roches désignées sous le nom de trapp ont, comme les basaltes, fait éruption du sein de la terre dans un état de fusion pareil à celui de la lave des volcans, mais seulement sur une échelle bien plus considérable ; de manière qu'elles ont couvert un espace de plusieurs centaines de lieues carrées et que leurs couches se sont répandues et se sont entassées, les unes sur les autres, jusqu'à une élévation de plusieurs milliers de pieds. Les montagnes ainsi formées conservent probablement dans leur intérieur de nombreux et puissants dépôts de la végétation primitive, que les torrents en fusion ont recouverte, et ont par leur pression

transformée en charbon fossile. Déjà approvisionné de combustibles par les bois flottés des pays lointains d'outre-mer, le Groënland peut donc encore trouver une compensation à la pauvreté de sa végétation actuelle dans les restes des forêts qui, dans le passé, ont recouvert son sol. Dans les couches même du charbon, ainsi que dans les différentes montagnes où elles gisent, on trouve des vestiges irrécusables des formes des anciennes plantes, soit en empreintes, soit en débris entiers. Les plus remarquables échantillons de cette dernière catégorie sont dans les charbons que la glace qui tombe des hauts sommets, près d'Assakak, dans le fiord d'Omenak, entraîne avec elle. On y trouve des morceaux en forme de tronçons plats et épais, qui doivent avoir fait partie de troncs considérables. de même que des racines noueuses qui ont presque conservé la couleur de l'arbre. Je n'ai pu parvenir jusqu'à l'endroit où le glacier est en contact avec ce dépôt de charbon, et en détache des parties à chaque débâcle périodique ; mais on doit présumer qu'il est à la distance d'une lieue de la mer et à une élévation de 950 mètres environ. Il est probable que les arbres dont ces débris proviennent croissaient et formaient une forêt à l'endroit même où ils gisent aujourd'hui. Les coulées de trapp en ignition ont recouvert et enseveli ces arbres ; plus tard elles se sont solidifiées et refroidies, puis les neiges et les glaces éternelles ont recouvert le tout, et en minant la masse de la montagne, elles ont mis en évidence ces restes remarquables.

« D'après une analyse microscopique faite par M. Vaupell, ces charbons proviendraient de végétaux de la famille des pins ; et la quantité d'ambre ou de résine fossile que les couches de charbon renferment en d'autres endroits, tels qu'à l'île Hare et près d'Atanekerdluk, sur la terre ferme, appuierait assez cette opinion. Dans le dernier endroit, on dirait même qu'on peut observer des restes d'arbres dans leur position originaire. Généralement, néanmoins, la forme de l'arbre a disparu, la masse ligneuse s'est transformée en couche régulière de houille, et on ne peut y reconnaître les espèces végétales qui sont décomposées.

« On peut admettre, en thèse générale, que tout l'intérieur des montagnes de trapp renferme des dépôts cachés de charbon. Mais nous n'avons à nous occuper ici : 1° que des endroits où ce minéral se présente au pied des montagnes, de manière à être d'un accès et d'une exploitation facile ; 2° des gîtes qui se trouvent à proximité du rivage, et dont les produits extraits peuvent être transportés aux endroits habités.

« Les plateaux élevés des montagnes de trapp descendent généralement à pic vers la mer, et présentent à leurs sommets des parois verticales, tandis que leur base, moins escarpée, s'appuie ordinairement à des collines plus basses formant, entre le mur de roche et la mer, une bande de terrains d'un quart à une lieue de largeur. Ces collines sont formées tantôt de granite, tantôt de trapp, ou enfin de grès. Les dépôts de houille sont contenus ordinairement dans ces dernières ; cependant ils peuvent être cachés par les masses de gravier qui couvrent les surfaces des collines, de manière à ne pas paraître immédiatement et à ne pouvoir être facilement utilisés. Là où il n'y a pas d'exploitation de mines, on ne les voit à découvert que dans les pentes plus ou moins à pic des collines dont la mer a rongé les flancs ou que les cours d'eau ont minées. Elles apparaissent alors par leur tranche comme dans la coupe d'une section géologique.

« On conçoit que de pareils gisements ne puissent être exploités par la méthode ordinaire de puits et de galeries. On a trouvé jusqu'ici au Groënland qu'il était plus facile d'exploiter les couches de charbon en enlevant simplement le terrain qui les recouvre. Cette méthode ne peut naturellement être employée que sur le

bord extérieur de la couche, puisque celle-ci pénétrant plus ou moins horizontalement dans la masse de la montagne, les bancs de roches ou de sédiments qui la recouvrent atteignent bientôt une épaisseur qui défie ce mode d'exploitation. Elle est d'autant plus profitable que la pente du recouvrement est moins déclive ; jusqu'à présent, du reste, on n'a pas réussi à découvrir une couche sur une largeur supérieure à 2 ou 3 mètres. La difficulté augmente quand la couche est placée dans un mur de rocher à pic ; car alors on a peine à y pénétrer au delà d'un pied de profondeur sans faire ébouler une partie considérable de la masse de roche qui forme le toit ; le travail est alors très-dangereux et ne peut offrir un résultat utile. J'ai eu occasion de voir entreprendre de ces travaux dangereux par les Groënlandais dans le fiord d'Omenak, où ils vont fréquemment chercher du charbon en hiver, lorsque les endroits plus propices sont couverts de neige. La gelée contre-balance alors un peu le défaut de solidité de la roche et l'empêche de s'affaisser.

« Les mineurs groënlandais désignent sous le nom de *banc* le bord extérieur d'une couche de charbon qu'ils ont mise à découvert. Ils arrivent à ce résultat avec la pioche et la bêche, si la masse qui recouvre la couche de charbon est meuble. Et cela n'est pas rare, vu que le grès et le schiste argileux qui gisent au-dessus du charbon, dans les pentes extérieures, sont tellement décomposés qu'ils passent à l'état de gravier et d'argile. Dans le cas contraire, il faut avoir recours à la poudre et à la mine, moyen employé autrefois dans le district d'Omenak.

« D'après ce qui précède, on ne doit pas s'attendre à ce que les couches exploitées au Groënland aient une épaisseur considérable, ni que le charbon qu'elles fournissent donne une chaleur aussi intense que les charbons d'Angleterre ou tous autres d'une formation plus ancienne. On n'admet pas qu'à quantité égale les charbons du Groënland donnent plus que la moitié de la chaleur de ceux d'Angleterre ; des observations personnelles me permettent de croire que la disproportion est loin d'être aussi forte.

« En résumé, les charbons groënlandais brûlent très-facilement, très-régulièrement, et sont très-propres aux usages domestiques, les seuls auxquels on les ait appliqués jusqu'aux dernières expéditions arctiques, qui en ont tiré un bon parti. Ils sont répandus sur une très-grande étendue de côtes, et la petite quantité dont la population, peu nombreuse, a besoin, peut être obtenue rien qu'en exploitant les affleurements des filons.

« En 1838, un géologue danois, M. Schythe, ayant entrepris un voyage d'exploration au Groënland, afin d'en examiner les charbons, a adressé au ministre des finances un rapport où il décrit surtout en détail les charbons qui se trouvent le long de la côte de Disko et sur l'île Hare. Ce rapport, mes propres recherches, celles des voyageurs précédents et les renseignements recueillis près des gens du pays, m'ont mis à même de savoir quelles sont les parties de la côte où les couches de charbon existent près du rivage, et où on peut les exploiter de la manière indiquée ci-dessus. Je vais les faire connaître. S'il était question d'une exploitation selon le mode européen, une seule de ces localités suffirait à approvisionner le Groënland pendant bien des siècles ; mais, à cause de la faible consommation et des grandes dépenses attachées à une pareille exploitation, on ne saurait la conseiller.

« Atanekerdluk.—Sur la terre ferme ; près de l'entrée du Waigattet, dans le voisinage de l'endroit habité, plusieurs couches de charbon sont visibles sur les berges escarpées d'une rivière. Les couches principales sont à 600 mètres du

rivage; il y en a quatre qui ont, réunies, une épaisseur de 0m,62, et sont séparées par de l'argile et du grès. Elles affleurent sur un parcours de 200 à 250 mètres, et peuvent être exploitées à la pioche sur une largeur de 1 à 2 mètres. Le lit de la rivière, gelé et recouvert de neige en hiver, ouvre, pour y aller, un accès commode aux traîneaux. Près de l'emplacement de la maison, on trouve un port spacieux et abrité qui pourrait être utilisé par des navires; mais il y a beaucoup de profondeur. Plus en avant dans les terres, à 500 mètres au-dessus de la mer, on trouve un dépôt de charbon remarquable; on dirait des troncs d'arbre encore en place dans leur position originaire, mais enterrés dans le sable et l'argile; ils renferment beaucoup d'ambre ou résine fossile, ont un superbe brillant, et brûlent avec beaucoup de facilité; mais on ne peut guère les utiliser, à cause de l'élévation et de la déclivité de la montagne. On peut apercevoir du charbon tout le long de cette côte; mais ce n'est que dans le voisinage de la maison de Kardluk, à trois quarts de lieue plus vers le Nord, qu'on en trouve un gisement assez considérable, la couche ayant l'épaisseur de 0m,60 immédiatement près du rivage. La masse de la montagne étant désagrégée et en décomposition, on peut facilement l'enlever; mais les charbons semblent être d'une moins bonne qualité.

« Patoot. — On nomme ainsi les montagnes de grès qui, vers le milieu du Waigattet, sont découpées par des tranchées régulières, où coulent des rivières, et séparées du rivage par un premier plan de terres de 0m,50 à 7 mètres de largeur Ces montagnes sont très-riches en charbon affleurant le sol. Dans la première coupure, à partir du Sud, on n'a pas trouvé moins de dix couches les unes sur les autres, mais à une assez grande distance du rivage. Dans la quatrième, immédiatement près de l'entrée, à droite, est une couche d'excellent charbon, d'une épaisseur de plus de 1 mètre, facilement accessible; à gauche sont deux à trois couches moindres. Dans la cinquième coupure, également près de l'entrée, sont deux couches ayant une épaisseur de 0m,30 à 0m,50. Enfin, un peu plus vers le Nord, on a trouvé, dans un ravin, à 100 mètres du rivage, trois couches d'une épaisseur de 0m,30 à 0m,50. En résumé, toute la côte, sur un parcours de plus de 10 kilomètres, a, dans chaque lit de rivière, dans chaque ravine, des couches de charbon à nu; elles gisent à 1,800 mètres du rivage, mais s'en rapprochent vers la rivière d'Atane ou le milieu du Waigattet. Le rivage est remarquable par sa pente douce, de manière qu'en plusieurs endroits on pourrait, même en été, descendre en traîneau sur le gazon jusqu'à la plage d'embarquement.

« Atane. — Sur le côté Nord de la rivière, on trouve immédiatement, à l'entrée de la grande coupure, une couche de charbon d'une épaisseur de plus de 1 mètre, qui est à découvert dans la falaise à pic, à 600 mètres au moins du rivage.

« Kordlutok. — Ce nom est celui de quelques petites chutes d'eau tombant sur la plage d'une hauteur de 60 mètres. Dans leur voisinage, à peu près à 20 kilomètres de Noursak et de l'embouchure Nord du Waigattet, on rencontre, très-près du rivage, une falaise escarpée de grès renfermant trois veines de charbon; celle qui est la plus élevée et la plus voisine de la surface a une puissance de 0m,60.

« Nulluk, petite crique à un mille et demi au Sud de Noursoak, possède une place à tente qui est fréquentée en été. Près de l'emplacement de la tente, comme plus loin, dans la berge d'un lit de rivière, on a trouvé du charbon de bonne qualité et d'un brillant superbe; mais, suivant tous les rapports, ce gisement n'est pas d'un facile accès.

« Ekkorgvœt.—Ce gisement n'est pas sur le bord de la mer, mais à une certaine distance en dedans du fiord d'Omenak, à quatre lieues de Niakornak ; il s'étend à une demi-lieue et se reconnaît à l'embouchure d'une petite rivière.

« Slibesteensfjeld. — Dans la paroi à pic de cette falaise, on voit affleurer, presque sans interruption, plusieurs veines de charbon.

« Pattorfik.—Près de la rivière de ce nom, on voit également une couche de charbon dans une falaise.

« Sarfarfik.—Dans la petite rivière qui coule près de l'habitation de ce nom, on voit une couche de charbon qu'on peut suivre sur une distance assez grande le long de la berge de la rivière.

« Kome.—A mi-chemin, entre le dernier endroit et la grande coupure Tuëparsoït et près la maison Kome, une large ravine, où coule la petite rivière Kook, pénètre dans les terres. Au fond de cette ravine existe une couche de charbon d'une épaisseur de 1 mètre environ et qui s'étend à une grande distance. Cette veine a été exploitée pendant un certain nombre d'années pour le compte du commerce, et pendant cinquante ans on en a extrait du charbon pour la colonie. On avait mis à découvert un gisement d'une largeur de 2^m à $2^m,50$ de largeur, en enlevant les roches supérieures composées en partie d'un grès tellement dur qu'il avait fallu le faire éclater au moyen de la poudre. Cinq à six hommes travaillaient à cette mine pendant quatre à cinq mois, à partir de la mi-avril. Le charbon extrait, il fallait premièrement le descendre dans la rivière d'une hauteur de cinquante pieds, et ensuite on le transportait, au moyen de traîneaux, jusqu'au rivage. La colonie fut approvisionnée de combustible de cette manière jusqu'en 1832, époque où on trouva que les difficultés de cette exploitation étaient tellement grandes qu'on se décida à envoyer des combustibles de la mère-patrie. Dans le voisinage de ce gisement, on a constaté la présence de plusieurs autres.

« Upernivik-Nœs, sur le côté Nord du fiord d'Omenak. La partie Sud-Ouest de cette île est formée d'une très-haute montagne de grès, qui est découpée par des ravines dont les bords à pic recèlent plusieurs veines de charbon.

« Le fiord d'Innerit, dans le district d'Upernivik. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait des gisements de charbon sur plusieurs points de la côte de la grande presqu'île de Svartenhuk ; mais cette partie est encore, même géographiquement, peu connue. Dans la partie Nord, où on retrouve des habitants, on a constaté la présence du charbon dans plusieurs endroits ; mais la puissance des couches n'atteint pas $0^m,60$.

« Ile Hare. — On assure qu'il y a du charbon sur un point ou deux de la côte. La veine principale est sur le côté Sud-Est, tout près de la mer ; sa puissance est de 1 mètre environ. Elle est remarquable par sa richesse en ambre, ainsi que par la bonne qualité de la houille ; mais les couches sont fortement couvertes et difficiles à exploiter.

« Mine de Rittenbenk sur Disko. — A peu près vis-à-vis les collines carbonifères de Patoot, sur la terre ferme ; on y trouve des veines de charbon puissantes et considérables le long de la côte, sur une étendue de trois à quatre lieues. On dit que celles qui sont le plus au Nord sont les meilleures, les plus riches et les plus accessibles du Groënland. La pente du terrain y fait tout à fait face à la mer et les couches sont les unes sur les autres, de manière qu'on peut en extraire plusieurs à la fois, et, proportion gardée, il n'y a qu'un mince recouvrement à enlever pour y atteindre. Mais le mouillage doit être mauvais. Les gisements du Sud se trouvent des deux côtés de la rivière de Kudlisœt, près de l'emplacement

d'une maison abandonnée, autrefois habitée par une famille païenne du pays. J'ai désigné ce charbonnage par le nom de Rittenbenk, parce que, jusqu'en 1832, la colonie de Rittenbenk en tirait annuellement 200 tonnes, extraites par les hommes de ladite colonie, et transportées par un yacht. La colonie d'Egedesminde y envoyait aussi une embarcation du même genre, qui stationnait le long de la côte pendant qu'on extrayait son chargement; le voyage d'aller et retour, avec plein chargement, s'effectuait en cinq ou six semaines. De Jakobshavn partait tous les ans, dans le même but, une grande embarcation, qui revenait également chargée au bout de cinq à six semaines.

« Skandsen, sur le côté Sud-Est de Disko, à environ dix lieues de la colonie de Godhavn. On nomme ainsi une étendue de côte d'environ 4 kilomètres de longueur, renfermant plusieurs veines de charbon qui, plus que toutes autres, ont été exploitées et même jusqu'à ces derniers temps. Elles ne paraissent pas avoir au delà de $0^m,50$ d'épaisseur; mais elles sont les unes au-dessus des autres et sur une longue étendue, sont à nu ou faciles à mettre à découvert. A un quart de lieue du rivage, elles atteignent, dit-on, une puissance de $1^m,50$. Déjà, avant 1800, Godhavn et l'îlot du Prince-Royal s'approvisionnaient sur ce point et y entretenaient des mineurs à poste fixe. Plus tard, on entreprit ces expéditions soit avec des yachts, soit avec des galéasses, et même avec des embarcations non pontées; mais on éprouva dans ces entreprises non-seulement des sinistres de bâtiments, mais aussi des pertes d'hommes; si bien qu'en 1848, après la perte d'un bateau ponté, on discontinua là aussi l'exploitation du charbon, et l'endroit n'est plus habité.

« Makkak, à six lieues de Godhavn.—Ce gisement est moins puissant que le précédent et est plus difficile à exploiter; néanmoins on en extrayait encore du charbon en 1837, et on comptait que chaque homme en tirait deux tonnes par jour.

« Iglytsiak. A environ quatre lieues de Godhavn.—Gisement riche, découvert il y a peu d'années dans le lit d'une rivière; les Groënlandais y vont, en traîneau, charger du combustible.

« Tels sont les gisements du charbon fossile.

« En minéralogie comme en chimie, on classe le graphite près des combustibles fossiles, car il se compose de matières charbonneuses plus ou moins pures; il présente, au Groënland, deux variétés différentes. Il se trouve principalement dans les formations de gneiss, où il s'offre en feuilles minces ou écailles qui, au premier abord, peuvent être confondues avec le mica qui les accompagne, et n'est pas moins abondant. On reconnaît ordinairement ses gisements à la décomposition et à la couleur brun de rouille des rochers qui le renferment. Il n'est exploitable qu'autant qu'on le trouve réuni en couches ou veines d'une assez grande épaisseur.

« Le graphite en feuilles se distingue par sa ductilité et son beau brillant; mais ce sont là de grands défauts pour le parti qu'en peut tirer l'industrie, car jamais on ne peut le pulvériser suffisamment pour en fabriquer des crayons fins. Si écrasé et pilé qu'il puisse être, il conserve toujours des écailles fines et brillantes. Le graphite compact, au contraire, remarquable par sa friabilité, sa couleur noire et sa cassure terne, se pulvérise avec facilité; il est, par conséquent, employé pour les crayons fins et se vend à des prix beaucoup plus élevés que l'autre, surtout lorsqu'il se présente en morceaux assez grands pour pouvoir être découpé en crayons tout d'une pièce, comme cela a lieu à Barrowdal, en Écosse, où la mine est sur le point de s'épuiser.

« Le graphite en feuilles se trouve en assez grande quantité près d'Ekallugarsoit et dans le fiord de Neksotouk, dans la partie Sud du district d'Egedesminde, et en gisements moins importants sur la pointe Nook, près Christianshaab, et sur Storœ, la *grande île*, dans le district d'Omenak.

Mais ce minéral abonde surtout dans Langœ, la *longue île*, à une demi-lieue de la colonie d'Upernivik. Il y forme comme un lacis de veines dont quelques-unes atteignent une épaisseur de $0^m,60$. Une pareille veine est visible, affleurant le sol, à une distance de 500 mètres du débarcadère de Noursoeïtsiak, sur le côté Ouest de l'île, à peu près à 100 mètres au-dessus de la mer. On peut l'apercevoir sur une étendue de quelques centaines de mètres, et cinq exploitations ont été commencées, soit par le perforage, soit à ciel ouvert en faisant sauter la masse du rocher. Il paraît que les Groënlandais avaient déjà, depuis plusieurs années, connaissance de l'existence de ce minéral en ce lieu, et en 1845, des baleiniers anglais en ayant vu des échantillons, deux bricks et deux schooners vinrent d'Angleterre charger sur l'île une certaine quantité de graphite. Un industriel, qui vint le même été, fit une exploitation au moyen de la poudre à la pointe Ouest de l'île, et en retira, en deux mois, plus de 100 tonnes de minerai. Les cinq galeries ouvertes ont une longueur de 6 à 12 mètres de largeur et une profondeur qui atteint 4 mètres. Bien que répandu dans un espace plus limité, le graphite compacte se trouve pourtant, en cet endroit, en plus grande quantité et mieux séparé de la masse du rocher.

Les couches de charbon ont, sur plusieurs points, subi des changements remarquables par l'influence des courants ignés de trapp, qui les ont pénétrées ou recouvertes. Quelques-unes ont été changées en coke naturel et en mi-anthracite métallique brillant, c'est-à-dire en charbon dont toutes les substances volatilisables ont été enlevées par la chaleur et qui brûle, par conséquent, sans flamme ni fumée; mais la transformation la plus remarquable est celle qui a changé toute une couche de charbon en graphite. On peut artificiellement provoquer cette transformation dans les hauts fourneaux consacrés à la fonte du fer, car de petites parties du charbon employé à la fusion du métal, absorbées par lui, reparaissent à la surface en cristaux de graphite lorsqu'il vient à se refroidir. Il est moins facile de s'expliquer comment toute une couche de charbon a pu subir ce changement par le seul effet de la chaleur; mais l'apparence du graphite, l'aspect des roches qui le contiennent, indiqueraient suffisamment son origine, lors même qu'on ne retrouverait pas dans ses filons des morceaux d'anthracite ou charbon à moitié transformé.

Une couche de ce genre se trouve près de Karsok, dans le fiord d'Omenak, à environ une demi-lieue en dedans des terres, et à une élévation de 350 mètres environ au-dessus de la mer, dans du grès blanc fortement durci par la chaleur et à moitié fondu. Le gisement est le même que celui du charbon. On peut apercevoir l'affleurement de la veine en question sur un parcours d'environ un quart de lieue. La surface du sol offre en cet endroit une plaine assez unie, et les extrémités de la couche de graphite sont couvertes par du gravier et des masses de pierre. Dans les coupures, il apparaît plus pur, et la couche paraît avoir une épaisseur de $0^m,15$. Ce graphite se fait remarquer par sa qualité friable, sa finesse et l'absence complète de mélange avec d'autres minéraux plus durs. On peut même scier des crayons dans le minerai cru, et ils peuvent être taillés en pointe très-fine; mais néanmoins ils sont un peu durs pour dessiner, d'après les essais faits en Angleterre; c'est là, de toutes les qualités de graphite jusqu'ici connues, celle qui se rapproche le plus du graphite de Borrowdale en Écosse. Il paraît

même qu'on en a acheté une partie à un prix très-élevé pour la fabrication de crayons fins. Cette espèce de graphite semble aussi avoir été connue depuis longtemps des Groënlandais, qui en ont trouvé des fragments à la surface du sol, entraînés par la rivière. Après que j'eus examiné ce gisement et transmis un rapport au ministère de l'Intérieur, arriva, l'année suivante, un bâtiment envoyé pour l'exploiter : il resta près d'Omenak une couple de mois, pendant lesquels l'équipage fut employé à extraire le graphite ; cette opération s'effectua par la méthode employée pour le charbon, c'est-à-dire en enlevant, au préalable, les masses de roches détachées qui recouvrent le bord extérieur de la veine, et en mettant à découvert une étendue de plus de 10 mètres de longueur sur une largeur de 2 mètres. On obtint ainsi environ 5,000 kilogrammes. Les plus grands obstacles à vaincre furent : la glace, qui empêcha les travaux de pénétrer plus avant; et le pénible transport, qui dut être opéré en sacs jusqu'au rivage. Ce transport est bien plus facile en hiver; il peut alors s'effectuer au moyen de traîneaux, une pente assez douce offrant un chemin direct, à l'exception d'une seule terrasse qui présente un versant rapide. Il faut observer que cette tentative méritoire n'était qu'une exploitation d'essai et n'avait pas été conçue dans un but de produit immédiat.

« Quant aux autres minéraux exploités ou qui peuvent l'être, je citerai les suivants :

« Le vœgtsteen, stéatite ou pierre ollaire, pierre tendre employée par les indigènes pour la fabrication de leurs appareils de cuisson et pour leurs lampes. Dans le fiord de Pakitsok, il y a deux endroits où on en trouve des veines dans les rochers qui forment le rivage ; on en trouve aussi dans le fiord de Kariak, du district d'Omenak. Le nom groënlandais de la pierre est *okesiksak*; elle est moins abondante dans le Groënland Nord que dans le Sud.

« Les granites sont d'une qualité facile à fendre en morceaux plats et cubiques, et fournissent ainsi abondamment de bonnes pierres à bâtir.

« Le basalte, abondant en plusieurs endroits et fendu en colonnes remarquables par leur régularité, est propre au même usage.

« Le calcaire est assez fréquent; il est généralement d'un beau blanc et a l'apparence du marbre ; il pourrait peut-être même être employé pour la sculpture. Il est plus douteux qu'on puisse le calciner avec avantage, car il est dolomitique, c'est-à-dire que la chaux qui lui sert de base est mélangée de magnésie. Pour les constructions du pays, on ne fait pas usage de chaux.

« L'alun et le vitriol se trouvent en assez grandes quantités dans le district d'Omenak; le dernier accompagne presque toujours le charbon fossile. Le premier se rencontre en grande quantité sur la partie Est de Storœ, île remarquable par l'état de vétusté et de dégradation de ses montagnes. Il se trouve soit pur, comme une pellicule sur les parois des rochers, là où elles sont un peu abritées contre l'humidité, soit mélangé à l'écorce d'argile et gravier qui est le résultat de la décomposition des masses de roches.

« Dans ces mêmes montagnes en décomposition, et en compagnie du graphite, on trouve, près d'Upernivik, une quantité considérable de grenats. Ceux qui gisent à la surface sont généralement petits et traversés par des fissures; néanmoins les échantillons recueillis par les Groënlandais et envoyés en Danemark ont eu une valeur commerciale.

« Ainsi qu'on l'a déjà dit, il paraîtrait que le Groënland Nord est pauvre en métaux; néanmoins on ne peut pas tirer cette conclusion d'une manière certaine du petit nombre de voyages de recherche qui ont été tentés dans ces contrées

immenses et peu accessibles. Çà et là on y a constaté des traces de cuivre, et, dans un endroit, on a rencontré du cuivre panaché tout à fait semblable à celui de Julianehaab. Mais, à dire vrai, ce ne sont que des indices encore fort clairsemés.

« Comme curiosité, je citerai que j'ai vu, chez les Groënlandais de Niakornak, dans le district de Jakobshavn, un morceau de fer natif de vingt et une livres, trouvé, suivant eux, dans leur voisinage, à la surface du sol. Il était recouvert d'une épaisse écorce de rouille et de boue qui le rendait méconnaissable, malgré son grand poids ; ce n'est qu'après un examen attentif que je me suis assuré que c'était réellement du fer natif, et comme sa forme ou le lieu de son gisement ne permettent pas de supposer qu'il provient d'un travail manuel. et que, d'un autre côté, je ne sache pas que le fer apparaisse jamais ainsi, il est présumable que c'est un fragment d'aérolithe, et même d'une espèce des plus rares, car il est composé d'un seul métal.

« Cette circonstance nous rappelle que Ross, dans sa première expédition au pôle Nord, trouva les Esquimaux de la baie Melville, au Nord-Est de la mer de Baffin, munis d'outils en fer, bien qu'ils n'eussent jamais eu de communication avec les Européens. »

Nous avons donné la traduction à peu près textuelle, en substituant seulement à la dénomination de houille celle plus générale de combustible fossile. Les charbons du Groënland ne nous paraissent en effet, ni par leur nature, ni par leur gisement, mériter le nom de houille.

D'après les échantillons qui nous ont été communiqués par le docteur Rink, ces charbons sont des lignites, dans lesquels la matière ligneuse est souvent même très-peu modifiée. La présence de l'ambre vient à l'appui de cette opinion. Quelques couches, il est vrai, offrent une espèce d'anthracite ; mais, comme l'indique le docteur Rink, la consistance anthraciteuse n'est que le résultat d'un métamorphisme accidentel occasionné par le voisinage de coulées de trapp postérieures au dépôt carbonifère ; c'est un phénomène constaté dans d'autres gisements. La transformation du lignite en graphite est un fait du même ordre et parfaitement naturel à admettre, mais beaucoup plus intéressant, car on n'en connaissait pas encore d'exemple. Sa constatation bien positive lèverait les doutes que l'on peut conserver sur l'origine des paillettes et des veines de graphite qui abondent dans les terrains schisteux et cristallins, comme on le voit au Groënland même. Elle montrerait bien que le graphite représente les matières combustibles déposées dans les premiers terrains sédimentaires, à l'état de bitumes, de débris végétaux ou de débris animaux, modifiées ultérieurement par le métamorphisme général qui a affecté ces terrains. Cette constatation ne ressort pas encore d'une manière absolue de la description du docteur Rink; cependant elle paraît admise par l'auteur, et nous devons dire à l'appui de son assertion que la structure du graphite de Karsok offre une ressemblance frappante avec celle des lignites.

Sous le rapport du gisement, il ne paraît pas non plus que le terrain qui contient les combustibles au Groënland soit un véritable terrain houiller. On admettrait facilement l'existence du terrain houiller reposant sur le gneiss et traversé par des trapps. Il serait là dans ses conditions ordinaires. L'indication de grès blancs et de schistes argileux qui recouvrent les couches de combustibles en certains points paraît même d'accord avec cette hypothèse. Mais M. Rink considère les couches sédimentaires qui comprennent les gîtes de combustible comme dépendant de la formation trappéenne. Les grès dont il parle ordinaire-

ment semblent bien, d'après la description comme d'après quelques échantillons qui se trouvent dans sa collection, des tufs arénacés composés de détritus de trapp. Enfin, la subordination constante des gîtes aux massifs trappéens achève d'éloigner l'idée d'une formation carbonifère indépendante.

En rejetant l'existence d'un véritable terrain houiller ou d'un autre terrain sédimentaire normal, il devient difficile de partager la conviction du docteur Rink touchant l'extension intérieure des gîtes de combustible, dont les couches superposées ne pourraient alors s'expliquer que par des alternatives d'immersion et d'émersion difficilement conciliables avec la continuité remarquable de la formation trappéenne. Nous serions plutôt portés à admettre pour leur formation, comme nous l'avons fait pour celle des gîtes d'Islande, l'hypothèse de dépôts littoraux. L'importance de ces gîtes et le fait cité, de bois qui paraissent enfouis dans la position où ils ont vécu, ne permettraient pas d'attribuer l'accumulation des détritus végétaux à la seule cause du flottage, qui cependant joue encore un rôle important dans ces régions. Il faudrait peut-être supposer pour le Groënland, et nous reconnaissons que la théorie adoptée pour ce pays pourrait, devrait même être prise en considération pour l'Islande; il faudrait supposer, disons-nous, que, sous l'influence des grands massifs de trapp déjà émergés partiellement et continuant à se soulever, mais encore très-chauds, et modifiant les conditions climatériques dans leur voisinage, une végétation accidentelle se serait développée à plusieurs reprises sur les côtes de ces massifs. Le terrain lignitifère du Groënland serait ainsi une sorte de terrain carbonifère anormal dont l'âge resterait encore à fixer, mais serait en tout cas beaucoup plus récent que celui des véritables terrains houillers.

La formation trappéenne du Nord du Groënland est digne d'attention au point de vue minéralogique. Les roches amygdaloïdes qui en font partie sont riches en zéolithes. M. Rink cite, dans le district de Godhavn de l'île Disko, la chabasie, la lévyne, la stilbite, la mésotype, l'analcime et l'okenite, zéolithe magnésienne assez rare qui se rencontre là en masses fibreuses de la grosseur du poing. Les mêmes minéraux se trouvent, avec de beaux échantillons d'aragonite et d'agate, dans les districts de Ritenbenk, d'Omenak et d'Upernivik. Dans le district de Ritenbenk, il existe des basaltes avec péridot.

Le terrain de gneiss, quoique moins riche dans le Nord que dans le Sud, y offre cependant encore un grand nombre de faits minéralogiques du plus haut intérêt. Sur beaucoup de points, les roches éruptives qui percent les gneiss sont douées d'une cristallinité prodigieuse, sont formées de variétés exceptionnelles des minéraux qui composent ordinairement les roches du même genre, et contiennent de plus des minéraux accidentels, rares partout ailleurs.

Le district d'Egedesminde paraît le plus favorisé à cet égard. On y trouve, dans l'île Aito et les îlots environnants, une roche remarquable composée d'amphibole hornblende, de diallage vert et de grenat. Le graphite est abondant dans le gneiss. Au cap Nounggeitsiak, près d'Eginiarfik, on trouve de l'allanite, minéral rare, qui contient 20 p. cent de cerium. L'allanite est disséminée en grains dans un granite rouge et accompagnée de zircons. Le même minéral se voit à l'île Innusulik dans une pegmatite. A l'île Sungaursauk, on rencontre de l'apatite en masse et en cristaux dans le granite; elle est en général fragmentaire, mais les fragments paraissent provenir de cristaux de 15 à 20 centimètres de diamètre. Cette apatite est accompagnée de pyrite en gros cristaux et d'un magnifique feldspath vert olive doué d'un clivage très-facile et très-net. L'île de Maneetsok offre : des dolomies micacées et mêlées d'amphibole trémolite qui

alternent avec des roches quartzeuses contenant du sphène; une roche de pyroxène salite en cristaux largement développés contenant du molybdène sulfuré; de l'idocrase semblable à celle de Bohême; du feld spath chatoyant, enfin du taleschiste avec staurotide. Dans la baie de Tessiursak, on trouve du mica en grandes feuilles de la largeur de la main bien transparent.

Le district de Christianshaab offre, près d'Ikamiuk, de la tourmaline en grands cristaux et du fer titané. Dans plusieurs points on trouve des minéraux semblables à ceux de Maneetsok, plus de l'épidote.

Le district de Jakobshavn présente les mêmes minéraux que le précédent.

Dans le district d'Omenak, l'île de ce nom est dans le même cas; on y remarque de plus de l'antophyllite.

La partie du district d'Upernivik qui n'est pas trappéenne offre, avec les minéraux qui viennent d'être cités, de la dichroïte dans l'île Lango.

Revenons maintenant au Groënland méridional.

La colonie de Fiskerness où nous nous sommes arrêtés d'abord, après avoir quitté Godthaab, est située dans un archipel d'îles et d'îlots qui couvre un fiord considérable. La formation de ces îlots est gneissique. Elle est divisée en assises très-nettes qui sont orientées au Nord 60° Ouest et plongent de 46° au Nord-Est. Une montagne considérable appelée Kaniousuk, qui s'élève au Nord-Ouest dans la presqu'île d'Innuksuktusuk, est formée d'assises qui ont la même orientation, mais plongent seulement de 28°. Des dykes de trapps se dessinent nettement à la surface du gneiss au-dessus de laquelle ils font saillie. Leur direction varie entre le Nord 55° Ouest et le Nord 62° Ouest, et est, par conséquent, en moyenne, à peu près la même que celle du gneiss, mais ils plongent beaucoup plus et sont presque verticaux.

Le gneiss amphibolique domine, et il est en beaucoup de points criblé de grenats. Il est de plus traversé dans le voisinage de la colonie par des filons de fer oxydulé et de calcaire spathique.

L'archipel de Fiskerness est bien abrité; la limite du champ de glace intérieur en est assez éloignée; aussi la température y est-elle très-douce. Le 29 juillet, à une heure du matin, nous avions 15° sur le pont de *la Reine-Hortense*.

De Fiskerness, nous avons gagné Frédérikshaab, en rangeant la côte et en reconnaissant le grand glacier qui débouche au Nord de cette colonie. Nous ne nous occuperons de ce glacier qu'en parlant des glaciers en général, et nous dirons seulement ici que la côte, au Sud, est tourmentée et qu'on y distingue des assises qui paraissent relevées au Nord-Ouest, comme si la dépression occupée par le glacier était l'axe d'un soulèvement. Nous signalerons aussi la forme de la côte basse qui borde le glacier. Elle nous a semblé par sa régularité présenter la tranche de coulées trappéennes ou basaltiques. Mais nous devons ajouter que le mirage qui se produit presque continuellement à la surface de la mer dans ces régions a pu nous induire en erreur.

Les îlots qui entourent Frédérikshaab offrent encore des dykes de trapps que nous avons reconnus orientés au Nord, 19° Est; les assises gneissiques paraissaient dirigées au Nord 20° Ouest. La petite montagne qui domine le port au Sud, et sur laquelle est établie le signal, est coupée également par des dykes qui se dessinent en creux et dont le prolongement se reconnaît de l'autre côté du port; ces dykes affectent deux directions : l'une, orientée au Nord 21° E., est à très-peu près la même que celle que l'on observe dans les îlots; l'autre, orientée au Nord 50° Ouest, se rapproche beaucoup de l'une des directions reconnues à Fiskerness.

Le terrain des environs de Frédérikshaab est formée de gneiss commun alternant avec le gneiss amphibolique, qui passe lui-même à l'amphibolite schisteuse. Il est coupé de veines de pegmatite. C'est dans un filon important de cette roche passant au granite que l'on trouve, à peu de distance de la colonie, un gîte d'allanite ou orthite. Ce gîte est bien plus important que celui d'Egniarfik, mentionné plus haut. L'allanite y est en très-gros grains et en veinules qui forment, par places, la masse principale de la roche. Le bloc considérable que le Prince a rapporté constitue une ressource précieuse pour l'étude du cérium et des métaux qu'on en sépare, le lanthane et le didyme. Nous avons recueilli, en outre, à Frédérikshaab de très-gros grenats, provenant du gneiss, dont quelques-uns auraient une limpidité suffisante pour être utilisés; puis du fer oxydulé et du talk ou stéatite de Songarsuk. Les Esquimaux font usage de cette stéatite pour fabriquer de petits ustensiles. Nous nous sommes procuré aussi à Frédérikshaab la pierre ollaire, dans laquelle ils taillent leurs lampes et leurs marmites et qui n'est pas rare dans le pays.

Les roches des dykes qui coupent le gneiss, et dont nous avons recueilli des échantillons, paraissent très-peu pyroxéniques; ce seraient plutôt des roches pétro-siliceuses. Le pechstein dont un échantillon nous a été donné comme provenant de la localité n'en serait peut-être qu'une variété, mais nous ne l'avons pas vu en place.

En quittant Frédérikshaab, nous avons encore longé la côte jusqu'à l'entrée du fiord d'Arksuk. Vers ce point, le terrain ne paraît plus formé exclusivement de gneiss, mais bien de schistes cristallins ou semi-cristallins. Il continue du reste à être coupé par les dykes de trapps qui se détachent en foncé sur toute la hauteur des montagnes. A la pointe dominée par la cime appelée Kunnuk et où la côte est ouverte par le fiord, on en distingue deux, parallèles, de couleur brune. dont l'un est excessivement puissant. On les voit d'abord par leur tranche, puis ensuite sur leur plat, quand on a tourné pour entrer dans le fiord, car de ce côté ils sont en partie dénudés par la démolition des schistes. Leur direction est orientée au Nord 58° Est. Un autre dyke de couleur grise, et qui semble par conséquent de nature différente, coupe transversalement les deux premiers dans une direction qui paraît à peu près perpendiculaire et serait ainsi orientée au Nord 32° Ouest. Un autre dyke transversal que l'on reconnaît plus loin est dirigé au Nord 14° Ouest et plonge de 77° à l'Ouest.

Dans le terrain que traversent ces dykes, on aperçoit des lignes de stratification qui plongent de 25° à l'Ouest et s'inclinent davantage vers le fond du fiord. Un système de lignes de division inclinées en sens inverse et d'un angle plus fort recoupe les premières en certains points.

L'île d'Issua, où l'on reconnaît encore plusieurs dykes qui se croisent, divise le fiord d'Arksuk à son embouchure. C'est dans la branche Nord, un peu en deçà de la pointe mentionnée ci-dessus, qu'est situé le village esquimau. La petite île d'Omenak est placée en avant de cette branche; la grande île Storœ et quelques écueils couvrent l'entrée de la branche Sud.

En contournant l'île d'Issua par la branche Sud, seule accessible aux navires d'un fort tirant d'eau, et en laissant à droite un fiord ou plutôt un détroit qui regagne la mer vers le Sud, on vient rejoindre l'extrémité de la branche Nord. A cette extrémité correspond directement un étranglement par lequel on pénètre dans le bassin du fiord où est situé le gîte métallique d'Evigtok.

Le but de notre excursion dans le fiord d'Arksuk était l'étude de ce gîte tout à fait exceptionnel, reconnu par Giesecke dans son exploration du Groënland.

Pour faire comprendre l'intérêt qui s'attachait à cette étude, il est nécessaire que nous entrions dans quelques développements à l'égard de la constitution et du mode de formation des gîtes métallifères. Ces développements nous serviront en même temps à coordonner tous les détails minéralogiques qui font du Groënland une des régions du globe les plus curieuses et les plus utiles à visiter pour le géologue.

Nous appliquons en français le nom de filon à tous les dépôts minéraux qui affectent la forme d'une plaque mince sans la devoir à un phénomène sédimentaire. Mais c'est là une imperfection de notre langage géologique qui nécessite quelques explications.

Les roches éruptives en s'épanchant par les fentes des terrains préexistants y produisent des filons que l'on désigne par le nom de dyke, emprunté à la technologie anglaise, quand ils se présentent en plaques régulières et verticales, et que l'on devrait distinguer dans tous les cas par une dénomination spéciale.

Dans les grandes masses éruptives, les terrains de granites, de porphyres, de serpentines, certaines substances minérales appartenant évidemment à la constitution générale de la roche, mais isolées, concentrées, et se trouvent souvent disposées en amas aplatis et sinueux, comme laminés irrégulièrement dans le phénomène même de l'éruption. On rencontre principalement ces amas disposés tantôt en veines continues, tantôt en chapelets, à la périphérie du massif et à son contact avec les autres terrains. Ils reçoivent encore le nom de filons. Ces filons comprennent une partie des gîtes métallifères. Nous le appellerons *filons éruptifs*.

Une autre catégorie de dépôts également désignés par le nom de filons, qui comprend aussi une grande partie des gîtes métallifères, doit encore sa formation aux phénomènes éruptifs, mais non plus comme les deux premières aux épanchements et injections de matières fondues. Les filons de cette catégorie sont des fentes remplies par les *émanations* des bains de roche en fusion sous-jacents. Ce sont les *filons* proprement dits sur lesquels nous fixerons spécialement notre attention, parce que leur théorie s'applique directement au gîte d'Évigtok, qui n'en est qu'un cas particulier.

Cette théorie est d'ailleurs la base de la théorie de tous les autres gîtes. On conçoit en effet, d'après la seule proposition qui vient d'être énoncée, que les filons éruptifs doivent avoir avec les filons proprement dits des rapports intimes quant à la composition; que ces premiers sont simplement, ainsi que nous l'avons déjà indiqué à l'occasion de la pegmatite du Sermitziac, les résultats d'accumulations internes des produits des phénomènes d'émanations. Ces produits se sont trouvés emprisonnés dans l'écorce terrestre au lieu de s'écouler par les fissures et ont été ensuite poussés ou entraînés confusément par les éruptions des roches dont ils s'étaient originairement dégagés. Quant aux autres gîtes métallifères, qui sont subordonnés aux terrains stratifiés, ils sont dus, soit au remaniement mécanique des produits des émanations fixés originairement dans des filons, soit à la diffusion des mêmes émanations dans les eaux au sein desquelles se formaient ces terrains.

Dans les dislocations de la croûte du globe qui ont accompagné chaque soulèvement, beaucoup de fissures ont dû rester béantes. Les massifs séparés par une fissure n'ont pas conservé leurs positions relatives. Il y a nécessairement eu des dénivellations; et, la surface de séparation n'étant jamais rigoureusement plane, le glissement de l'une des parois sur l'autre n'a pu s'opérer sans un écartement

de ces parois résultant du déboîtement de leurs aspérités. Dans quelques cas, il est vrai, le frottement réitéré par les trépidations successives du soulèvement a pu détruire toutes les aspérités et former un remplissage de détritus entre les deux surfaces alors aplanies et même polies. Mais en général, et surtout dans les roches cristallines qui sont très-résistantes, le broyement des aspérités n'a été qu'imparfait. Les deux parois ont donc laissé entre elles un vide, interrompu seulement par les saillies qui maintenaient l'écartement et partiellement comblé de débris plus ou moins grossiers, plus au moins arrondis par le frottement, mais offrant toujours une masse caverneuse perméable aux vapeurs et aux liquides.

Ces sortes de soupiraux ou d'évents naturels ouverts ainsi dans l'écorce terrestre, et qui traversaient aussi bien les terrains sédimentaires que les terrains éruptifs, ont donné de tout temps passage aux émanations de la masse ignée centrale qui les ont tapissés d'incrustations minérales jusqu'à ce qu'ils fussent oblitérés. Nous voyons encore de nos jours la manifestation de leur existence dans les sources minérales, les solfatares et les fumerolles diverses, ainsi que nous l'avons expliqué en parlant de l'Islande.

Mais le développement que nous trouvons dans les phénomènes éruptifs proprement dits, sous le double rapport de l'intensité et de la variété des produits, lorsque nous montons la série des âges géologiques, nous le retrouvons également dans les phénomènes d'émanation. Les sources minérales de nos jours déposent encore, il est vrai, des concrétions calcaires ou siliceuses ; elles fournissent quelques produits minéraux intéressants, tels que la pyrite de fer, l'acide borique, etc. Les fumerolles volcaniques, indépendamment du soufre et des produits vitrioliques, dégagent encore quelques vapeurs métalliques, telles que les chlorures de fer, de cuivre, etc. Cependant, en mettant de côté les sels alcalins solubles, comme le chlorure de sodium, le carbonate de soude, etc., qui, à raison même de leur solubilité, ont pu jouer un rôle important dans les anciennes émanations, sans participer notablement à la formation des dépôts persistants des filons, on peut dire que les produits des émanations actuelles ne sont que de faibles traces des produits de même origine appartenant aux âges antérieurs. On trouve en effet dans les filons, à l'exception des composés salins solubles, la grande majorité des espèces du règne minéral ; et ce n'est même que dans les filons que l'on rencontre, en échantillons notables, la plupart des espèces minérales autres que celles qui constituent les masses des roches.

Les minéraux des filons, ou leurs éléments du moins, se retrouvent bien en général disséminés dans les roches éruptives, mais en si petite proportion qu'ils sont rarement discernables. Dans les filons, au contraire, ils sont réellement condensés et présentent évidemment le résultat d'une sorte d'exsudation fournie par une grande masse de roche fondue. Notons que, par une opposition remarquable, les espèces minérales, en très-petit nombre du reste, qui entrent comme éléments dominants et caractéristiques dans la composition des roches. ne se rencontrent pas dans les filons d'émanations, qui contiennent seulement des espèces du même genre, voisines mais distinctes, ou au moins des variétés tout à fait particulières des mêmes espèces.

Les espèces minérales qui remplissent les filons peuvent être divisées naturellement, à tous égards, en deux grandes classes. La première comprend d'abord les combinaisons simples ou multiples des métaux proprement dits avec les métalloïdes, principalement avec l'oxygène, le chlore, le soufre, l'arsenic, telles que l'oxyde d'étain, les oxydes de fer, le chlorure d'argent, le sulfure de plomb,

le sulfure de fer, l'arséniure de cobalt, l'arsénio-sulfure de cuivre et de fer, ensuite les métaux isolés tels que le cuivre et les alliages métalliques, tels que l'or argentifère et l'amalgame d'argent; enfin les combinaisons salines des mêmes métaux avec différents acides, telles que le carbonate de fer, le phosphate de plomb, l'arséniate de cuivre, substances qui peuvent être considérées comme dérivant des combinaisons binaires. Les minéraux de cette classe que l'on qualifie ordinairement de *métalliques* forment la partie utile des minerais d'où l'on extrait les métaux. Ce sont eux que l'on recherche lorsque l'on exploite les filons; mais ils ne jouent pas ordinairement le rôle dominant dans le remplissage. Ils sont disséminés en petites masses ou en veinules cristallines ou concrétionnées, souvent même en particules à peine discernables au milieu des minéraux de la seconde classe que l'on désigne, au point de vue de l'exploitation et du traitement, par la dénomination de *gangues*. Les gangues constituent la partie inutile des minerais, celle que l'on sépare d'abord, autant que possible, par des opérations mécaniques, et ensuite complétement par la fusion qui les transforme en scories. Ce sont des minéraux *pierreux*, parmi lesquels on doit mettre en première ligne le quartz ou acide silicique; viennent ensuite le calcaire spathique ou carbonate de chaux, le sulfate de baryte, le fluorure de calcium, et enfin quelques silicates et autres composés salins à bases terreuses, alcalino-terreuses et même alcalines, tels que le grenat, l'épidote, certains feldspaths, les argiles dites lithomarges, la datolithe, etc.

Le remplissage des filons est ordinairement assez complexe; cependant on peut établir certaines lois générales sur l'association des minéraux et sur leur disposition.

D'abord la partie supérieure d'un filon offre presque toujours, en fait de minéraux métalliques, des composés variés où dominent surtout les métaux simplement oxydés, comme le peroxyde de fer anhydre ou hydraté, les oxydes de manganèse, l'oxydule de cuivre, et où l'on voit aussi figurer, avec quelques composés binaires, comme le chlorure d'argent, beaucoup de composés multiples et oxygénés contenant du carbone, du phosphore, par exemple, les carbonates de cuivre, le carbonate et le phosphate de plomb, le carbonate de zinc. On reconnaît dans ces minéraux les éléments électro-négatifs qui flottent en quelque sorte à la surface du globe entre les combinaisons relativement fixes du règne minéral et les combinaisons essentiellement mobiles et plus ou moins éphémères des règnes organiques.

Dans la profondeur, au contraire, on ne rencontre plus que des combinaisons des mêmes métaux avec un petit nombre d'éléments électro-négatifs, parmi lesquels figure encore l'oxygène, mais où dominent le soufre, l'arsenic.

On sent qu'il existe un rapport entre la nature des composés minéraux des affleurements et la consistance du milieu superficiel dans lequel nous vivons. On aperçoit surtout l'influence de l'oxygène, qui semble avoir réagi sur les émanations, s'est souvent substitué à l'élément qui y était combiné avec les métaux, ou a transformé les combinaisons binaires en combinaisons salines. Les traces de cette réaction s'observent souvent jusqu'à de grandes profondeurs, et si elles manquent en apparence dans certains filons, on peut l'attribuer à une démolition superficielle, à un ravalement du terrain encaissant qui aurait transformé en affleurements des parties du gîte originairement intérieures. Dans les terrains qui n'ont pas été attaqués profondément par les érosions, la tête d'un filon est toujours oxydée et présente très-souvent de grandes masses de fer peroxydé, nommées par les mineurs *chapeaux ferreux*, qui, appelant l'attention

par leur aspect caractéristique, facile à saisir, constituent l'indice le plus commode à rechercher pour la découverte des gîtes.

Ce que nous venons de dire concerne, on le voit, la distribution générale des éléments électro-négatifs que les anciens minéralogistes appelaient *minéralisateurs*, et s'applique aux filons de toute nature. L'examen des éléments électro-positifs, c'est-à-dire des radicaux métalliques, nous conduira maintenant à diviser les filons en trois groupes.

Pour bien comprendre cette division, il faut se rappeler que les propriétés électro-positives et électro-négatives sont essentiellement relatives; que si tous les métaux sont électro-positifs par rapport aux métalloïdes, un métal peut jouer le rôle électro-négatif en entrant dans une combinaison où un autre métal joue le rôle électro-positif; que dans les combinaisons oxygénées le caractère électro-négatif se traduit par l'acidité et le caractère électro-positif par l'alcalinité; enfin que les propriétés basiques ou acides sont en général en rapport avec le degré d'oxydation.

Ainsi quelques métaux, le potassium, le sodium, le lithium, le baryum, le strontium, le calcium, le magnésium, qui ne sont guère susceptibles que d'oxydation minimum, produisent, par cette oxydation, les bases les plus énergiques, appelées alcalis ou terres alcalines : la potasse, la soude, la lithine, la baryte, la strontiane, la chaux et la magnésie; on les nomme, d'après cela, métaux alcalins et alcalino-terreux ou métaux *basiques*. Ce sont les métaux les plus électro-positifs. On peut en rapprocher le thorium et l'yttrium.

D'autres, l'aluminium, le glucinium, le zirconium, se saturant d'une proportion d'oxygène supérieure, donnent des sesquioxydes également uniques, qui jouent encore habituellement le rôle de bases, mais peuvent déjà jouer le rôle d'acides vis-à-vis de bases puissantes. Ces oxydes sont appelés terres, parce que l'alumine qui en est le type forme l'élément caractéristique des matières argileuses ou terreuses. Les métaux correspondants sont appelés par suite métaux terreux. On doit sans doute en rapprocher divers métaux rares et peu connus, le cerium, le lanthane, le didyme, l'erbium, le terbium.

D'autres métaux enfin, le titane, le tantale ou colombium, le niobium, le pélopium, le tungstène, ne se rencontrent normalement que suroxydés et constituent alors de véritables acides. Ce sont des métaux très-électro-négatifs. Ils se rapprochent plus ou moins, par l'ensemble de leurs propriétés, des métalloïdes. On peut les appeler métaux *acides*, et les métaux terreux seront alors désignés comparativement par l'épithète de *neutres*.

Les corps que nous venons de passer en revue, quoique classés parmi les métaux, n'impriment pas aux minéraux les caractères métalliques et les composés qu'ils forment avec les métalloïdes, même les composés peu nombreux qui ne contiennent pas d'oxygène, comme le chlorure de sodium, le florure de calcium, ne donnent, isolés ou combinés entre eux, que des gangues ou des minéraux pierreux. On les appellerait convenablement métaux *chimiques*. Ce sont en effet des corps difficilement réductibles dont la nature métallique n'a été reconnue que par les progrès de la chimie. Nous les avons cependant considérés en première ligne, parce qu'ils vont nous servir de termes de comparaison pour classer les autres métaux, les métaux *usuels*, qui sont doués au plus haut point des propriétés métalliques, c'est-à-dire de l'éclat, de la malléabilité, de la conductibilité pour la chaleur et l'électricité, et de la pesanteur.

Les métaux usuels sont en général susceptibles de plusieurs degrés d'oxydation, et offrent souvent à la fois : au degré minimum, des bases plus ou moins

puissantes; au degré maximum, des oxydes pouvant jouer le rôle d'acide. Mais, par les combinaisons que l'on rencontre habituellement dans la nature, chacun se rapproche plus particulièrement de l'un des groupes précédents.

C'est ainsi que l'étain et l'antimoine se trouvent à l'état de peroxydes ou d'acides stanniques et antimoniques isolés. L'étain et l'antimoine sont donc des métaux acides.

Le plomb et le zinc ne se trouvent, au contraire, qu'à l'état de protoxydes engagés dans des combinaisons salines, savoir : le carbonate, le phosphate et le sulfate de plomb, le carbonate et le silicate de zinc. Le cuivre se trouve également à l'état de protoxyde formant la base de sels divers, savoir : le carbonate, l'arséniate, le phosphate, le silicate. On le rencontre de plus à l'état de suboxyde isolé. Le plomb, le zinc, le cuivre sont donc des métaux basiques.

Le fer, le manganèse se rencontrent à l'état de protoxydes formant les bases de composés salins, carbonates, phosphates, silicates. Tous deux se trouvent en outre à l'état de sesquioxydes se substituant à l'alumine comme bases dans beaucoup de composés salins. Tous deux enfin, dans cet état de sesquioxydes, s'offrent isolés, soit anhydres, soit hydratés, ou encore combinés avec leurs propres protoxydes, en jouant alors le rôle d'acides à la façon de l'alumine. Ces métaux se rapprochent donc suivant leur degré d'oxydation du groupe basique ou du groupe neutre. Aussi entrent-ils avec la chaux, la magnésie et l'alumine, dans la composition des minéraux, des roches, dont le fer est même un élément important. Ils peuvent être considérés comme des principes de minéraux pierreux et de gangues aussi bien que comme des éléments de minéraux métalliques.

Nous venons d'examiner les métaux les plus usuels parmi ceux qui offrent des composés oxygénés naturels, et nous venons de les voir se rattacher nettement aux trois groupes que nous avons établis.

Si nous nous occupons des métaux plus rares, nous trouvons d'abord le molybdène et le vanadium, qui, sans faire partie des métaux véritablement usuels, ne nous paraissent pas devoir en être séparés, parce qu'ils ne se trouvent guère que combinés avec eux. Dans ces combinaisons, leurs oxydes jouent franchement le rôle d'acides. Ce sont donc des métaux acides. Ils sont tout à fait du même ordre que le tungstène.

Le chrome, qui se trouve à l'état d'acide formant des chromates ou à l'état de sesquioxyde combiné avec l'oxyde de fer, ou même à l'état de protoxyde, est ainsi à cheval sur les trois groupes; mais sa place est plutôt dans le groupe neutre. Il est à remarquer que, comme le fer et le manganèse, il entre fréquemment dans la composition des minéraux pierreux, en petite quantité, il est vrai, mais d'une manière très-caractéristique. Le bismuth, très-voisin de l'antimoine, mais formant néanmoins un sesquioxyde qui fait fonction de base, établirait aussi une liaison entre ces deux groupes, mais appartiendrait plutôt au premier.

L'uranium, le cobalt, le nickel établissent au contraire une liaison entre les métaux neutres et les métaux basiques, comme se rapprochant à la fois du fer et du cuivre. Le cadmium est nettement basique. Il accompagne le zinc.

Quoique la classification des métaux usuels précédents soit basée sur la nature de leurs composés oxydés naturels, la connaissance des propriétés chimiques nous a aidés à l'établir. Cette connaissance pourra seule nous guider pour classer les autres métaux usuels qui, au lieu de former des composés naturels oxydés, se rencontrent à l'état *natif*, c'est-à-dire simple, sous lequel on trouve d'ailleurs accidentellement quelques-uns des premiers, savoir : l'antimoine, le bismuth, le cuivre, le plomb.

L'argent est un métal nettement basique. Le mercure l'est également. L'or présente une certaine analogie avec les métaux neutres. Le platine paraît devoir être classé parmi les métaux basiques. Le palladium est dans le même cas. Parmi les autres métaux qui accompagnent le platine, le rhodium, le ruthénium et l'iridium appartiennent sans doute aussi au même groupe, ou tout au plus au groupe neutre, car leurs oxydes les plus oxygénés ne forment avec les alcalis que des combinaisons instables. L'osmium, qui offre beaucoup d'analogies avec les métalloïdes, serait plutôt acide.

Les métaux des minéraux métalliques peuvent donc se diviser en trois groupes que nous placerons ici en regard des trois groupes des métaux des gangues, en supprimant d'ailleurs ceux qui sont très-peu importants ou dont nous ne saurions fixer la place d'une manière définitive.

MÉTAUX DES MINÉRAUX MÉTALLIQUES OU MÉTAUX USUELS.	MÉTAUX DES GANGUES OU DES MINÉRAUX PIERREUX ET SALINS.
Groupe acide. Étain, antimoine, bismuth, molybdène.	*Groupe acide.* Tungstène, tantale, titane.
Groupe neutre. Chrome, manganèse, fer (à l'état de sesquioxydes) et or?	*Groupe neutre.* Cérium (à l'état de sesquioxyde), zirconium, glucinium, aluminium.
Groupe basique. Platine? argent, mercure, cuivre, plomb, zinc, cobalt, nickel et aussi fer et manganèse (à l'état de protoxydes).	*Groupe basique.* Cérium (à l'état de protoxyde), magnésium, calcium, baryum, strontium, lithium, sodium, potassium.

Le groupement naturel des minéraux métalliques dans les filons concorde avec les divisions que nous venons de poser, et on peut établir qu'il y a trois grandes classes de filons que nous appellerons filons *acides*, filons *neutres* et filons *basiques*. Cette classification va se trouver confirmée par l'examen des composés naturels que forment les métaux usuels avec les métalloïdes autres que l'oxygène. L'étude de ces composés et de leurs habitudes de gisement comparées à celles des composés oxygénés nous fournira d'ailleurs les bases de quelques subdivisions importantes.

Presque tous les métaux usuels forment des composés naturels avec le soufre. L'uranium, l'or, le platine et les métaux qui l'accompagnent font seuls exception, et encore l'or offre-t-il la combinaison avec le tellure qui remplace le soufre, et le palladium la combinaison avec le sélénium, métalloïde du même genre; enfin dans l'osmiure d'iridium, l'osmium semble jouer le rôle de métalloïde.

Les composés sulfurés présentent plusieurs degrés de sulfuration analogues aux divers degrés d'oxygénation.

Les métaux basiques qui forment des monosulfures se présentent habituellement combinés avec le soufre dans la profondeur des filons et conservent cet état jusque très-près de la surface, de manière que leurs minerais habituels sont des sulfures. Nous ne parlons ici que des minerais des filons.

Les métaux neutres qui forment des sesquisulfures se présentent aussi combinés avec le soufre, mais perdent plus promptement ce minéralisateur en s'approchant de la surface où ils forment des gîtes importants oxygénés, en sorte que leurs minerais habituels sont oxygénés.

Les métaux acides sembleraient par déduction devoir n'offrir ordinairement

que des combinaisons oxygénées, même dans la profondeur. Mais l'étain seul est dans ce cas. Le minerai d'étain est en effet le peroxyde ou acide stannique, et le sulfure a été très-rarement rencontré dans les exploitations. L'antimoine, le molybdène se rapprochent de la catégorie des métaux neutres par la persistance de leurs combinaisons sulfurées, et l'antimoine en particulier par sa tendance à se combiner avec ces métaux et avec les métaux basiques en qualité d'élément électro-négatif.

L'arsenic embrasse à peu près toute la série comme le soufre avec lequel il se trouve d'ailleurs fréquemment engagé dans des combinaisons ternaires où le sulfure d'arsenic joue le rôle d'acide, et qui sont par conséquent des sulfo-sels. Les métaux qui se trouvent le plus habituellement à l'état de sulfo-sels sont l'argent, le cuivre, le cobalt et le nickel.

Le chlore, le brôme et l'iode ne se rencontrent que combinés avec les métaux à la fois très-basiques et susceptibles de se présenter à l'état natif : l'argent, le mercure, le cuivre et le plomb. Les composés où ils figurent contiennent souvent de l'oxygène, l'oxychlorure de cuivre, par exemple. Ils se rencontrent encore avec le fluor et le phosphore dans des composés oxygénés, salins, très-complexes, à radicaux métalliques basiques, qui occupent avec les précédents les affleurements des filons.

L'observation du mode de groupement des minéraux métalliques dans les filons donne des résultats tout à fait d'accord avec ces différentes considérations, qu'elle nous a d'ailleurs suggérées ; elle va nous en fournir le résumé définitif.

On trouve en effet le terme extrême de la série dans les filons dits *stannifères*, qui ne contiennent guère en métal usuel que l'étain à l'état de peroxyde ou d'acide stannique, le molybdène sulfuré et le mispickel ou sulfarséniure de fer. Le terme extrême opposé, le type basique, est formé parmi les filons dits *plombifères*, qui sont principalement composés de galène ou sulfure de plomb, et de blende ou sulfure de zinc, mélangées ordinairement d'une petite proportion de sulfure d'argent indiscernable, et associées fréquemment avec de la pyrite cuivreuse, sulfure double de cuivre et de fer.

Entre ces deux termes, on distingue, en partant de l'acidité extrême, les filons d'antimoine sulfuré et oxydé qui font encore partie du groupe acide.

Ensuite viennent les filons de fer et de manganèse où ces métaux sont le plus oxygénés et qui sont représentés principalement par les filons de fer oligiste ou sesquioxyde de fer anhydre, et d'hématite brune ou sesquioxyde hydraté. Ces filons qui contiennent aussi mélangée, surtout dans la profondeur, de la pyrite commune ou bisulfure de fer, sont les types des filons neutres.

Les filons de mercure formés principalement de cinabre ou sulfure de mercure ; les filons d'argent composés principalement des sulfures et sulfosels d'argent; les filons de cuivre formés principalement des sulfures et sulfosels cuivreux, et les filons de nickel et de cobalt qui se confondent ordinairement avec eux et sont de même nature, peuvent déjà être rangés dans les filons basiques.

Enfin les filons des mêmes métaux où dominent les métaux natifs, les chlorures et les combinaisons salines, ont le caractère basique encore plus prononcé et nous ramènent au type plombifère.

Les filons de manganèse et de fer où ces métaux sont le moins oxydés, représentés principalement par les filons de l'oxyde magnétique, improprement appelé fer oxydulé et qui est un oxyde salin composé de sesquioxyde et de protoxyde, sont également basiques, mais se rattachent par des intermédiaires aux filons

neutres. Ils rentrent d'ailleurs plutôt dans la catégorie des gîtes éruptifs que dans celle des filons proprement dits.

Si nous considérons maintenant les gangues qui accompagnent les minéraux métalliques, nous allons y reconnaître le même principe de spécification.

La silice, minéral purement métalloïdique et du caractère acide le plus prononcé, se trouve dans tous les filons, mais domine surtout, souvent presque exclusivement, dans les filons acides, et est encore très-abondante dans les filons neutres.

La chaux carbonatée ou spath calcaire, minéral éminemment basique par l'alcalinité de son radical et la faiblesse de son acide, apparaît au contraire dans les filons basiques, où elle domine de plus en plus à mesure que leur caractère électro-positif se prononce.

A côté de ces deux gangues, que l'on peut appeler gangues générales, et dont l'une ou l'autre manque rarement, viennent se placer des gangues accessoires ou des minéraux pierreux tout à fait spéciaux.

Dans les filons stannifères, nous trouvons d'abord, dans le rutile, l'acide titanique, corps très-voisin de la silice, puis des silicates, des titanates, des tantalates, des tungstates et des combinaisons ou mélanges de ces composés salins dans lesquels les bases variées et ordinairement multiples comprennent principalement, avec les sesquioxydes de fer et de manganèse, l'alumine et les autres terres, c'est-à-dire tous les oxydes du groupe neutre, et enfin quelques bases alcalino-terreuses ou même alcalines.

Quelques-uns de ces minéraux sont de genres très-communs, comme les feldspaths et les micas. D'autres sont plus rares : le wolfram ou tungstate de fer et de manganèse, la tantalite ou tantalate des mêmes bases, le sphène ou silico-titanate de chaux, le schéelin calcaire ou silico-tungstate de fer et de chaux, le béryl ou émeraude commune, silicate de glucine et d'alumine, en sont des exemples. Parmi ces derniers, plusieurs, comme le wolfram et la tantalite, où le fer domine, peuvent être considérés comme minéraux métalliques; ils contiennent même souvent un peu d'acide stannique; mais nous les laissons dans la catégorie des gangues, à cause du double caractère des métaux qui en sont les radicaux et aussi de leur inutilité relative. D'autres encore sont très-rares, comme la fergusonite ou tantalate de cerium et d'yttria, qu'on ne trouve qu'au Groënland.

Nous trouvons encore dans les mêmes filons des minéraux de compositions voisines, mais plus complexes, qui contiennent de l'acide borique, de l'acide phosphorique et même du fluor, comme les tourmalines, silico-boro-phosphates fluorés, à bases très-multiples; la topaze, silicate fluoré d'alumine; l'apatite, phosphate de chaux chloruré et fluoré.

Des minéraux contenant les mêmes éléments acides que les précédents, mais comprenant toutes les bases terreuses, alcalino-terreuses et même alcalines, et qui sont, pour la plupart, aussi remarquables par leur complexité que par leur rareté et la spécialité de leurs gisements, forment un groupe très-intéressant, dont nous citerons les principaux individus. — Le zircon, silicate de zircone et de fer. — L'eudialyte, silicate de zircone, de fer, de manganèse, de chaux et de soude, que l'on ne trouve qu'au Groënland.—La cérite, silicate de cérium et de lanthane.—La gadolinite, silicate de glucine, d'yttria, de cérium, de fer et de chaux.— L'allanite ou orthite, silicate d'alumine, de fer, de cérium, de chaux, de magnésie et d'yttria, dont nous avons déjà cité plusieurs gisements dans le Groenland. — L'yttro-tantale ou tantalo-tungstate d'urane, d'yttria, de fer et de chaux. — La thorite ou orangite, silicate de thorine contenant de la chaux, du fer, du manga-

nèse, de l'alumine, de l'urane, du plomb, de l'étain, de la potasse, de la soude et de la magnésie.—Le pyrochlore, tantalo-titanate de manganèse, de fer, de chaux, d'yttria et de cérium.—La leucophane, silicate fluoré de glucine, de manganèse, de chaux, de potasse et de soude.

Ces minéraux réunis à une partie des précédents et à quelques minéraux communs, silicates doubles de terres et de terres alcalines, comme les grenats, paraissent former le cortége des filons neutres; mais ils se trouvent principalement disséminés dans les filons éruptifs de pegmatites dont nous avons parlé précédemment à l'occasion du Sermitziac.

Les grenats, l'épidote, silicate analogue, les amphiboles et les pyroxènes, c'est-à-dire des silicates calcaires magnésiens et ferreux, sont les minéraux pierreux qui, avec l'apatite, le fer carbonaté spathique et le carbonate de manganèse, jouant le rôle de gangue, puis le carbonate de magnésie, se réunissent à la chaux carbonatée pour accompagner les filons également éruptifs de fer et de manganèse à l'état d'oxydation inférieure.

Enfin, si nous arrivons aux filons basiques, nous voyons disparaître presque complétement les combinaisons silicatées et leurs analogues, qui sont encore représentées dans certains cas par quelques minéraux, comme la datolithe, silicoborate de chaux. Nous voyons au contraire augmenter en importance les carbonates de fer, de manganèse et de magnésie, et la chaux se montre combinée à l'acide sulfurique dans le gypse. Enfin apparaissent les composés de bases nouvelles, et plus puissantes, la strontiane et la baryte, qui ne se rencontraient que d'une manière tout à fait accessoire et presque accidentelle dans les groupes précédents. Parmi ces nouveaux composés, le sulfate de baryte est le plus important; il devient souvent dominant et forme même quelquefois exclusivement le gangue des filons plombifères, c'est-à-dire des filons les plus basiques.

Le fluor a été signalé dans plusieurs minéraux pierreux des groupes acide et neutre. Nous le retrouvons dans les minéraux du groupe basique, où il passe en quelque sorte de la série des gangues à la série des minéraux métalliques; car il entre dans certains composés salins de métaux usuels avec le chlore, le brôme, l'iode, et les acides phosphorique, arsénique et sulfurique qui y apparaissent en y prenant de l'importance comme principe électro-négatif. Mais le fluor joue en outre un rôle important dans les trois groupes par le fluorure de calcium ou spath-fluor dont nous n'avons pas parlé jusqu'à présent précisément, parce qu'il n'affectait spécialement aucun terme. Le spath-fluor est une gangue générale qui embrasse toute la série des filons. On le rencontre presque constamment dans le groupe acide; il se montre aussi dans le groupe neutre et est souvent très-abondant, quoique moins constant, dans le groupe basique. Il est naturel de trouver ainsi la trace continue de l'agent chimique le plus puissant au point de vue de la mobilisation des autres corps simples, dans les résultats des phénomènes d'émanation.

Nous avons affirmé presque sans démonstration que les filons étaient des fentes remplies par les émanations des bains de roches fondues sous-jacentes. Les principales preuves de cette théorie ressortent de la disposition des minéraux, que l'on voit en effet se succéder par bandes symétriques de même nature à partir des deux parois. Dans l'axe on observe toujours une série de cavités allongées qui n'ont pu être remplies par suite de l'obstruction de la fissure aux points les plus étroits. Ces cavités ou druses sont tapissées de minéraux cristallisés qui ont pu se développer quand le courant des émanations s'est trouvé arrêté ou du moins ralenti. Dans les deux zones symétriques qui séparent

les parois de l'axe drusique, les minéraux sont au contraire concrétionnés ou cristallisés confusément.

Maintenant, comment s'est opéré le transport des minéraux? Est-ce par voie sèche? est-ce par voie humide? La sublimation sèche peut expliquer l'arrivée de beaucoup de minéraux, tels que les sulfures, qui sont notablement volatiles; mais elle ne saurait rendre compte de la mobilisation de certains oxydes; elle est d'ailleurs tout à fait inadmissible pour les minéraux des gangues, qui sont évidemment des dépôts ou des précipités de dissolutions aqueuses, et comme les gangues et les matières métalliques se présentent par couches alternantes ordinairement très-nombreuses, il faudrait, pour conserver l'intervention de la sublimation sèche parmi les causes du remplissage, supposer des alternatives d'envahissement par l'eau et d'asséchement. D'ailleurs, ce qui se passe dans les sources minérales, où l'on retrouve des traces de beaucoup de substances des filons, donne évidemment la clef du phénomène. Enfin, une série d'expériences concluantes dues à M. de Sénarmont ont démontré que la plupart des minéraux métalliques, tous ceux de la série basique, pouvaient se produire cristallisés par voie humide, à l'aide des réactions simples et de jeux de température très-limités. On doit donc rejeter, au moins pour la majorité des cas, l'hypothèse de la simple volatilisation. Les fentes où se sont formés les filons ont dû être originairement remplies d'eau, que cette eau ait été, comme nous le pensons, fournie elle-même par la masse interne, ou qu'elle ait été introduite par la submersion des terrains fissurés. Les matières d'émanation, en se dégageant ainsi au sein de l'eau, ont réagi entre elles par suite des variations de température et de pression qu'elles subissaient en montant, ou sont simplement devenues insolubles par suite des mêmes variations. Elles ont sans doute aussi réagi sur les parois de la fente. De là des précipités dont le dépôt a été nécessairement fort lent et qui ont pu dès lors varier de nature avec le temps, tout en restant dans de certaines limites de composition dépendant de la nature de la masse ignée productrice; qui ont dû aussi nécessairement varier de nature suivant la hauteur à laquelle ils se formaient. De là aussi l'imprégnation métallifère des épontes, c'est-à-dire des parties de la roche encaissante formant paroi, et une foule d'autres circonstances dans le détail desquels nous ne saurions entrer ici, mais qui montrent un accord constant entre la théorie et les faits observés.

D'après ce que nous venons de dire, la nature des filons dépend de la nature des bains de roches fondues dont se sont dégagées les émanations. On reconnaît, en effet, que chacun des trois groupes établis ci-dessus correspond à l'une des trois séries de roches dont nous avons fait la distinction dans la notice sur l'Islande, et, indépendamment de ces rapprochements généraux, on peut encore indiquer des rapprochements de détails fondés sur des nuances correspondantes dans les éruptions et les émanations.

Les filons stannifères, qui sont le type extrême des filons acides, se rattachent aux formations granitiques. On les rencontre ou dans les terrains granitiques et gneissiques, ou à proximité des masses de granites éruptifs. Les filons d'antimoine, qui font encore partie du groupe acide, se rattachent aux roches acides ou feldspathiques, mais non plus aussi exclusivement aux granites.

Les filons de pegmatites riches en minéraux rares, silicates, titanates, etc., dépendent des formations granitiques et syénitiques.

Les filons de fer oligiste et de pyrite qui constituent principalement le groupe neutre semblent bien dériver des roches de la série intermédiaire et particulièrement des granites et porphyres qui se rapprochent des syénites. Les filons

d'or, qui ne sont en quelque sorte que des variétés des précédents, dérivent évidemment des mêmes roches, offrant seulement peut-être des nuances plus basiques, c'est-à-dire passant aux diorites.

Les filons ou plutôt les amas de fer oxydulé sont subordonnés aux masses éruptives de diorites et de serpentines. Le platine a été également amené au jour par les serpentines. Il n'y est pas réuni en filons ni même en veines; mais les alluvions où il a été concentré par les lavages naturels proviennent de la destruction de ces roches, dans lesquelles il se trouve d'ailleurs très-certainement disséminé, ainsi que M. Le Play l'a prouvé par expérience.

Les filons d'argent proprement dits sont souvent voisins du groupe intermédiaire; leur gangue est fréquemment siliceuse; mais dans certains cas, comme à Kongsberg en Norwége, ils sont franchement basiques et leur gangue est exclusivement calcaire. Ils paraissent dépendre de massifs porphyriques plus ou moins basiques. Les filons de mercure sont tout à fait analogues aux filons d'argent les plus basiques et se rattachent sans doute à des phénomènes éruptifs semblables.

Les principaux filons cuivreux dérivent évidemment des roches serpentineuses et amphiboliques ou des trapps, qui n'en sont que des variétés confuses. Enfin les filons de plomb et de zinc sont en relation directe avec les massifs éruptifs pyroxéniques comme les mélaphyres.

La classification que nous avons établie est confirmée par la considération des âges relatifs, sur lesquels on peut acquérir des notions certaines, soit par la détermination de l'horizon sédimentaire que ne dépasse pas tel ou tel genre d'émanations, soit par l'observation des croisements de filons dans les régions où les fractures et les remplissages se sont succédé à plusieurs reprises; car on peut en général distinguer facilement dans les croisements quel est le filon *croiseur*, c'est-à-dire le dernier formé.

Dans la série telle que nous venons de l'énumérer, les filons se trouvent rangés presque exactement par ordre d'ancienneté à partir des filons stannifères, qui sont à la fois les plus acides et les plus anciens. Il faut seulement remarquer qu'une bifurcation s'opère au groupe neutre et donne lieu à deux branches de gîtes, dont l'une, jouissant plutôt du caractère éruptif, se termine aux gîtes de fer oxydulé, tandis que l'autre, tout à fait d'émanation, comprend les filons proprement dits jusqu'aux filons plombifères, qui sont à la fois les plus basiques et les plus récents. En tenant compte de cette bifurcation, la loi des âges apparaît très-nette et tout à fait d'accord avec l'ordre des éruptions des différents genres de roches correspondants.

Les rapprochements entre la classification par nature minéralogique et l'ordre de succession dans le temps sont d'ailleurs plus complets que ceux que l'on peut établir entre les différents genres de filons et les différents genres de roches, car les premiers se retrouvent encore là où les derniers font défaut. Ainsi on ne voit pas clairement à quelles roches correspondent les filons cuivreux cobaltifères et nickelifères; mais ces filons, qui se rapprochent minéralogiquement du groupe neutre, paraissent en effet plus anciens que les filons basiques. Les filons bismuthifères paraissent remonter encore plus haut et se rattacher au groupe acide par l'époque de leur formation, comme ils s'y rattachent par leur nature.

Sous le double rapport de l'époque de formation et de la liaison avec les roches éruptives, nous avons encore à présenter une observation très-importante.

Les gîtes du groupe acide et du groupe neutre se trouvent principalement en relation avec les roches les plus anciennes et en même temps les plus cristallines des deux séries correspondantes; de plus, la relation est très-intime. La plupart

des minéraux qui les composent se rencontrent disséminés en particules appréciables à la périphérie des masses éruptives ; et quand ils se dégagent et se réunissent, c'est plutôt, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, pour constituer des veines de roche enrichies ou des filons d'injection, que pour former des filons d'émanation proprement dits. L'oxyde d'étain lui-même, qui constitue de tels filons avec le mispickel, le quartz, la chaux fluatée, etc., se trouve dans leur voisinage, imprégnant les granites ou les porphyres et constituant ce que l'on appelle les stocwerks, massifs de roches métallifères assez riches pour être exploités.

Dans les roches acides et neutres plus modernes, et en même temps moins cristallines, ces minéraux spéciaux disparaissent promptement, aussi bien de la masse de la roche que des filons d'émanation qui en dérivent. Cette modification est d'autant plus prompte que la masse est plus acide, et les trachytes acides les plus anciens sont déjà des roches complétement pauvres dont les émanations se réduisent presque exclusivement, en fait de produits persistants, à la silice ou au fer oligiste. Il y a donc autour des roches granitiques comme une auréole de corps particuliers dont la mobilisation a été due aux mêmes causes que celles qui ont déterminé le développement de la cristallinité, causes que l'on a désignées dans leur ensemble par le nom d'*aura granitica*. Parmi elles a dû figurer au premier rang la présence de corps tels que le fluor, le phosphore, le chlore, etc., dont on connaît l'énergie chimique supérieure et dont on retrouve les traces dans les composés du *cortége* des roches granitiques.

L'auréole des granites s'étend non-seulement aux syénites, mais aux roches granitoïdes de la série pyroxénique, quand elles sont, par exception, très-largement cristallines, comme on le voit, par exemple, en certains points du Groënland. Mais, en général, ces roches, qui sont d'ailleurs en moyenne plus récentes que les granites et les syénites, ont un cortége immédiat beaucoup moins riche représenté par les gîtes de fer oxydulé. Par contre, le phénomène des émanations, qui déjà dans les roches intermédiaires persiste et se diversifie beaucoup plus que dans les roches acides, prend dans les roches basiques un développement plus grand encore, qui acquiert plus tardivement son maximum sous le rapport de l'intensité comme sous celui de la variété des produits, et ne se termine qu'à une époque relativement récente après l'épanchement des mélaphyres.

Les roches éruptives des derniers âges géologiques, très-pauvres en émanations, ne sont que les restes pour ainsi dire *éventés* des roches du même genre appartenant aux âges anciens. Mais la déperdition des principes minéraux susceptibles d'être séparés par voie d'émanation s'est accomplie beaucoup plus rapidement dans la série acide que dans la série basique. Cette différence que présentent à cet égard les deux séries est d'accord avec l'inégale persistance de l'eau de combinaison qui paraît se séparer des roches basiques beaucoup plus difficilement que des roches acides, à en juger par les composés naturels hydratés des roches et par les dégagements des laves modernes.

Ajoutons enfin une dernière remarque qui nous paraît avoir une assez grande portée au point de vue de la corrélation des phénomènes éruptifs et des phénomènes d'émanation. C'est que le développement maximum des filons d'émanation correspond aux épanchements de roches qui offrent fréquemment la structure amygdaloïde, tandis que la production des filons éruptifs ou d'injection paraît propre aux roches qui affectent la structure variolitique ou globuleuse.

Les considérations que nous venons d'exposer ne forment, malgré leur étendue, qu'une ébauche d'un système dans lequel nous entrevoyons qu'on pourra bientôt embrasser tous les phénomènes plutoniques. Les principes sur lesquels doit

nécessairement reposer un tel système ont été donnés par M. Élie de Beaumont, dans une *Note sur les émanations volcaniques et métallifères*, qui, sous ce titre modeste, résumait un de ses cours au Collége de France, c'est-à-dire l'ensemble des connaissances acquises sur la matière. M. Élie de Beaumont a lui-même pris le soin d'indiquer comment il étayait ces principes, non-seulement sur ses propres observations, mais sur les observations et les expériences des savants ses prédécesseurs et ses contemporains, parmi lesquels nous sommes heureux de trouver au premier rang les savants français, nos anciens à l'École polytechnique et nos maîtres en minéralogie et en chimie minérale, MM. Berthier, Cordier, de Bonnard, Dufrenoy, Le Play, Regnault, Ebelmen, de Sénarmont. Nous ne saurions donc avoir la prétention de rien offrir ici d'absolument nouveau. Nous avons seulement voulu montrer à quel point on est parvenu aujourd'hui dans la construction de la formule générale qui doit comprendre la vie minérale du globe. Nous nous abritons volontiers sous des autorités comme celles que nous avons citées, en revendiquant seulement la responsabilité de ce que notre ébauche peut avoir de trop absolu, comme aussi de quelques aperçus de détail propres à l'un de nous, et destinés à être développés ultérieurement avec les faits à l'appui dans un travail spécial.

On nous pardonnera, nous l'espérons, une aussi longue digression théorique, si l'on tient compte de la complication du sujet, qui ne permettait guère de la faire plus courte. La digression n'est d'ailleurs qu'apparente.

Le lecteur qui aura bien voulu nous suivre saisira maintenant toute l'importance scientifique de l'expédition au point de vue minéralogique. Il comprendra que le Prince, notre chef, n'engageait pas *la Reine-Hortense* dans ces régions de glaces et de tempêtes dans le simple but de recueillir quelques curiosités naturelles, rendues seulement précieuses par leur bizarrerie et les dangers traversés pour les atteindre. Les documents et les minéraux rapportés lui apparaîtront sous leur vrai jour, comme des matériaux d'une valeur exceptionnelle pour la solution des difficiles problèmes que nous offrent les formations cristallines et les gîtes métallifères.

Sous ce rapport, aucun point ne pouvait exciter plus vivement l'intérêt que le gîte d'Evigtok dans le fiord d'Arksuk. Giesecke, le premier explorateur du Groënland, y avait découvert la kryolithe, fluorure double d'aluminium et de sodium, qui n'a encore été retrouvée dans aucune autre localité. Il y avait, de plus, recueilli de beaux spécimens de tantalite ou colombite, tantalate de fer et de manganèse, stannifère et cuprifère. Enfin il avait signalé plusieurs minéraux de filons communs mais associés d'une manière inusitée, particulièrement la galène accompagnant l'oxyde d'étain.

C'étaient surtout ces associations anormales qu'il nous importait d'examiner. L'opposition absolue à tous égards du type stannifère et du type plombifère est comme la pierre angulaire de tout le système que nous avons exposé. La réunion des minérais d'étain et de plomb dans un même gîte, si elle était constatée comme un fait régulier, sapait donc complétement notre édifice théorique.

La coexistence dans une même fente de minéraux appartenant à diverses nuances d'un groupe ou même à des groupes différents est un fait commun, qui n'est nullement en désaccord avec la théorie. On comprend très-bien qu'une même fente, restée béante pendant une période très-longue, reçoive successivement des émanations différentes. Seulement les produits de ces émanations doivent former des incrustations successives distinctes par leur position comme par leur nature. Les plus anciens se sont d'abord déposés près de l'orifice, les

autres sont venus s'appliquer sur les premiers, et ainsi de suite, de manière que les derniers venus, remplissant toute la fente dans la profondeur, n'en occupent au contraire que l'axe à l'affleurement, ou même n'ont pas donné de dépôt persistant dans la partie supérieure du canal trop rétrécie par les premières incrustations.

Une telle disposition, qui est représentée théoriquement, en coupe transversale, par une série de chevrons très-aigus emboîtés les uns dans les autres avec l'ouverture tournée vers le bas, se voit souvent dans les filons. Elle rend compte du changement progressif que l'on observe dans la nature des minerais quand on approfondit les travaux.

La variation des minéraux métalliques et des gangues, d'une couche à l'autre, est en général graduée comme si elle résultait de l'épaississement même de l'écorce terrestre, par suite duquel le point de départ des émanations aurait reculé successivement dans des zones de plus en plus basses et en même temps de plus en plus basiques. Elle est d'ailleurs comprise ordinairement dans les limites d'un groupe. En quelques cas seulement elle franchit une de ces limites, comme dans certains gîtes où l'on voit la pyrite, puis la pyrite cuprifère succéder à l'étain oxydé.

Mais on connaît aussi des variations de nature brusque et irrégulière. La structure des filons en fournit alors clairement l'explication. On reconnaît que la fente remplie une première fois a été rouverte par une commotion ultérieure et a donné passage à de nouvelles émanations pour lesquelles les incrustations du premier remplissage ont joué le rôle d'éponte. Ces émanations peuvent complétement différer des premières, les fluctuations de la masse ignée interne pouvant très-bien amener à portée de la fissure une roche tout à fait différente de celle qui y était auparavant. Dans ce cas, du reste, le second phénomène produit ordinairement des filons distincts dans des fissures nouvelles qui ont une direction particulière. Ces filons, en croisant les anciens, déterminent des colonnes où, comme dans les surfaces de contact des remplissages secondaires, on rencontre nécessairement des mélanges de minéraux tout à fait anormaux.

Disons de suite que les associations singulières d'Evigtok sont des mélanges de ce genre; mais quoique l'explication précédente fasse concevoir la possibilité d'associations accidentelles quelconques, la réunion de l'étain et du plomb n'en est pas moins des plus rares et devient même, à Evigtok, un fait unique par les circonstances particulières au gîte de cette localité.

Une description sommaire de ce gîte par M. Taylor, ingénieur anglais distingué qui en avait tenté l'exploitation pour le compte d'une compagnie anglo-danoise, a été publiée dans les bulletins de la Société géologique de Londres, au moment où nous partions. Nous n'en avons eu connaissance qu'à notre retour; mais nous avons eu la bonne fortune de rencontrer à Frédérikshaab M. Taylor lui-même, qui, obligé de suspendre ses travaux par suite des naufrages successifs de deux bâtiments chargés du matériel, ne s'était pas découragé, était retourné en Europe préparer une nouvelle entreprise, et revenait poursuivre ses recherches sur les gîtes métallifères du Groënland méridional pour établir une exploitation sur quelqu'un de ces gîtes plus profitable que celui d'Evigtok.

M. Taylor s'est mis avec empressement à la disposition du Prince pour guider l'expédition au fiord d'Arksuk, et son concours aussi obligeant qu'éclairé a considérablement accru les bons résultats de la station que nous avons faite dans ces parages. Nous lui en renouvelons ici nos cordiaux remercîments.

Le fiord d'Arksuk présente, au delà de l'étranglement dont nous avons parlé

plus haut, un bassin en forme de croissant d'une largeur maximum de 4 kilomètres et d'une ouverture longitudinale de 6 kilomètres environ. L'extrémité Sud de ce bassin communique avec l'embouchure bifurquée par l'île d'Issua, l'extrémité Nord avec un long canal à peu près rectiligne et dirigé au Nord-Est, qui se termine à un glacier déversoir du grand névé intérieur. La rive orientale concave se divise en deux anses. Celle du Sud, la plus petite, borde le terre-plein d'un cirque de montagnes gneissiques dont les cimes atteignent 700 mètres et dont la base est encombrée de gigantesques éboulis ; l'autre correspond à un étroit plateau marginal formé d'éboulis et d'alluvions. Ces alluvions proviennent d'une vallée intérieure dans laquelle on pénètre par un défilé en remontant le cours d'un torrent impétueux qui en réunit les eaux et les déverse dans le fiord. La rive occidentale convexe est partout escarpée comme les montagnes qui surplombent les parties praticables de la côte orientale, et forment un promontoire entre les deux anses. Ce relief extérieur, très-abrupt, est évidemment en rapport avec la forme du sol sous-marin, car nous ne pûmes trouver de mouillage que vis-à-vis l'embouchure du torrent, et encore dans de très-mauvaises conditions, par suite de la déclivité du fond. Une grosse glace qui vint errer dans le fiord pendant notre séjour, et dont la partie plongée ne devait pas avoir moins de 300 mètres, flottait à une distance du rivage qui n'était pas plus grande et ne s'est échouée momentanément qu'à l'étranglement de l'entrée.

C'est à peu près au milieu de la petite anse qu'est situé le gîte d'Evigtok.

On y reconnaît d'abord un puissant filon de quartz ou plutôt d'une pegmatite à grandes parties, très-quartzeuse; son épaisseur est de 30 mètres; il forme un petit cap et se dessine en saillie près du rivage; mais on ne peut suivre son prolongement intérieur masqué par les éboulis de la montagne. Ce filon est orienté au Nord 50° Est magnétique. La déclinaison, mesurée par M. de la Roche-Poncié, était de 53°53′. En corrigeant, ainsi que nous l'avons fait pour toutes les directions mentionnées précédemment, on voit que l'orientation vraie est au Nord 4° Ouest. Cette direction prolongée va raser la convexité de la côte occidentale du bassin. Elle paraît coïncider avec la direction moyenne du canal étranglé par lequel on pénètre dans le bassin, et avec celle de l'extrémité Nord rétrécie qui communique avec le prolongement rectiligne intérieur du fiord.

Le filon ou dyke quartzeux qui semble vertical traverse un gneiss granitoïde. Sur sa paroi orientale s'appuie le massif de kryolithe dont l'affleurement s'allonge de 70 mètres dans une direction perpendiculaire, c'est-à-dire parallèlement au rivage. Ce massif se termine en pointe, tandis que près du quartz il offre une puissance de 15 mètres environ; on ne peut reconnaître, du reste, que sa limite Sud, car sa limite Nord est recouverte par l'eau qui a creusé une crique dans la masse même de kryolithe. Le gneiss qui entoure la kryolithe est également granitoïde.

La roche quartzeuse est traversée de nombreuses veinules d'oxyde d'étain accompagné de chaux fluatée violette. Les plus importantes de ces veinules, qui sont orientées transversalement, semblent se prolonger sur la limite Nord de la kryolithe et se suivent beaucoup plus loin dans le gneiss où elles s'enrichissent en outre de mispickel. Elles se suivent aussi dans le gneiss, du côté opposé, à l'Ouest du dyke quartzeux. Le quartz offre aussi fréquemment des veinules de différents minéraux appartenant au gîte plombifère dont nous allons parler et principalement de fer carbonaté et de blende.

La kryolithe est complétement pure, lamelleuse et d'un blanc opaque, dans toute la partie moyenne de l'amas; mais vers chacun de ses deux bords, elle

se trouve mélangée, sur une épaisseur de 1 à 2 mètres, de galène, de blende, de pyrite cuivreuse, de pyrite ordinaire et de fer spathique, qui forment un magma métallifère très-largement cristallin, contenant en outre du quartz amorphe et prismé; une mince couche quartzeuse semble limiter le filon au Sud. Une veine continue de galène lamelleuse s'observe également de ce côté; elle suit à peu près le toit du gîte, mais tantôt s'insinue dans le magma métallifère, tantôt pénètre dans le gneiss granitoïde, qui est lui-même imprégné de pyrite et d'un minéral serpentineux jaunâtre. On rencontre enfin dans le gneiss au-dessus du toit une veine de fer spathique.

Les travaux de recherche ont principalement porté sur la veine de galène, qui est argentifère. Ils n'ont pas dépassé 10 mètres et n'ont pu pénétrer plus profondément à cause du voisinage immédiat de la mer, dont les infiltrations présentaient un obstacle insurmontable dans les conditions où l'on se trouvait placé. Cependant ils ont montré que le gîte plongeait d'environ 45° au Sud. On y a aussi reconnu que la kryolithe devenait enfumée dans la profondeur, et qu'à 5 mètres elle était déjà presque noire, en sorte que sa blancheur à l'affleurement doit être attribuée à un départ ou à un grillage naturel de la matière bitumineuse qui la colore normalement. L'altération superficielle de la kryolithe s'accorde parfaitement avec l'état de carie dans lequel se présentent tous les minéraux à l'affleurement, principalement les pyrites et le fer spathique qui sont transformés plus ou moins complétement en hématite. La masse de kryolithe a, du reste, été certainement détruite sur une certaine épaisseur par les érosions atmosphériques ou par l'action mécanique et dissolvante de la mer, dont le niveau relatif a probablement été un peu plus élevé à une époque antérieure, comme semblerait l'indiquer l'existence des petites parties planes de la rive Sud. On a trouvé, en effet, au-dessus de la limite supérieure du gîte, enchâssé dans le gneiss, un fragment de ce minéral qui ne peut être que le témoin d'un épanouissement du gîte actuellement disparu.

Les relations des différents minéraux dans ces parties du gîte donneraient déjà lieu à un grand nombre de remarques de détail intéressantes. Nous nous bornerons à indiquer l'ordre et le genre des différents phénomènes qui ont concouru à la formation de l'ensemble. Le dyke de pegmatite quartzeuse a été évidemment formé le premier. Les veines d'étain se sont produites après. Les petits filons de quartz et de fer spathique sont encore plus récents. L'amas de kryolithe viendrait ensuite par ordre de date; mais ce ne serait pas un filon proprement dit. Il nous semblerait plutôt avoir un caractère éruptif. La kryolithe serait venue au jour, selon nous, en masse pâteuse, entraînant avec elle, et principalement à la périphérie, les minéraux variés qui composent les magmas cristallins et qui auraient été accumulés intérieurement par les émanations, comme la kryolithe elle-même. Ce serait un gîte complexe du groupe basique contenant les substances ordinaires des filons d'émanation, mais formé exceptionnellement par voie d'injection, comme les gîtes de fer oxydulé, la kryolithe jouant le rôle de roche éruptive. La veine de galène est évidemment postérieure. Elle contient quelques traces de baryte sulfatée qui rappellent la consistance ordinaire des filons plombifères.

Mais la partie la plus intéressante du gîte est celle qui comprend le contact de la masse de kryolithe et de roche quartzeuse. C'est là que, dans un échantillon de quelques centimètres, on peut trouver réunis des représentants de toute la série métallifère : tantalite, étain oxydé, mispickel, molybdène sulfuré, fer spathique, pyrite, blende, galène, avec quartz, feldspath et kryolithe. Près de ce contact, la

roche quartzeuse se trouve très-riche en feldspath. En quelques points même, on y trouve le feldspath presque seul en grandes masses lamelleuses; elle contient alors des cristaux de tantalite, qui remplace l'étain oxydé abondant dans les parties plus quartzeuses.

La roche a évidemment existé telle qu'elle est, avant l'apparition des minéraux des groupes neutres et basiques, car on observe de gros cristaux de feldspath fendus dont les fentes ont été remplies de fer spathique.

La kryolithe paraît avoir pénétré dans cette roche en y attaquant le quartz plus ou moins complétement, car dans certaines parties des affleurements, où elle a été dissoute par les érosions superficielles, on trouve des masses poreuses de cristaux enchevêtrés, composées, tantôt de quartz et de feldspath, tantôt de feldspath seul. Elle y a introduit en même temps tous les minéraux qu'elle tenait en suspension. Cette hypothèse nous paraît suffisante pour expliquer tous les faits observés; la prédominance de la tantalite sur l'étain dans les mélanges résulterait simplement de ce que le contact a eu lieu accidentellement dans un point où la tantalite dominait déjà. Cependant nous ne voudrions pas soutenir absolument que des émanations fluorées accompagnant l'éruption de kryolithe n'ont pas réagi plus profondément sur les minerais préexistants et n'en ont pas produit un remaniement. Quoi qu'il en soit, les cristaux de tantalite ou colombite d'Evigtok sont les plus beaux que l'on connaisse de cette substance. Les dons que S. A. I. le Prince Napoléon en a fait à nos musées sont venus combler de la manière la plus avantageuse des lacunes regrettables qui existaient dans nos collections.

Quant aux roches dont se seront dégagées les émanations neutres ou basiques génératrices du gîte d'Evigtok, on peut chercher à les reconnaître soit dans les trapps qui abondent en dykes à proximité immédiate, soit dans des syénites que l'on rencontre à peu de distance.

Deux filons de trapps se montrent l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest du gîte, et semblent limiter la zone métallifère. Ils sont orientés au Nord 71° Ouest. Les syénites, qui paraissent d'ailleurs avoir des rapports assez directs avec les trapps, se montrent dans la crête qui domine le cours du torrent dont nous avons parlé plus haut. Sur quelques points, elles ressemblent à s'y méprendre à nos syénites des Vosges, soit dans leurs variétés granitoïdes, soit dans leurs variétés porphyroïdes. Sur d'autres points, leur cristallinité se développe extraordinairement, et on y rencontre des noyaux amphiboliques où l'amphibole se présente en lamelles de près de 1 décimètre de longueur. Sur d'autres points enfin, elles passent à des espèces de porphyres feldspathiques à cristaux tabulaires et parallèles. On trouve aussi, dans les galets roulés par le torrent, des variolites et de véritables mélaphyres à pâte aphanitique; mais nous n'avons pas vu ces roches en place.

Le gîte d'Evigtok n'est pas seulement intéressant au point de vue scientifique; deux de ses minéraux ont une valeur industrielle : la galène argentifère et la kryolithe, considérée comme minérai d'aluminium. Le Prince Napoléon, qui avait dirigé lui-même l'exploration du gîte et avait tenu à rapporter des quantités de minerai suffisantes pour des essais à grande échelle, a fait exécuter ces essais dans l'usine de M. Laveyssière à Rouen. Le traitement de la galène argentifère a montré que le rendement en argent ne pouvait dépasser 0,0015 du poids du minerai, ce qui constitue une richesse médiocre, eu égard surtout aux difficultés de l'exploitation et de l'exportation. On a extrait facilement l'aluminium de la kryolithe, qui en contient 13 pour 100, et peut être

traitée directement par le sodium. Mais nous devons dire que, quant à présent, les fabricants du nouveau métal paraissent préférer l'emploi du chlorure artificiel.

On a vu que la montagne de Kunnuk, qui domine l'entrée du fiord, était schisteuse. On retrouve aussi des schistes reposant sur les gneiss au fond du fiord d'Arksuk ; seulement ils sont très-métamorphiques, semi-cristallins, et leurs feuilles sont bombées par des cristaux feldspathiques imparfaits.

Nous placerons ici, comme nous l'avons fait pour le Groënland septentrional, l'indication des principaux renseignements recueillis dans nos diverses stations sur la partie Sud du district de Julianehaab que nous n'avons pu visiter.

Dans le fiord de Kangerluarsuk, on rencontre une espèce de syénite exceptionnelle où figure l'arfvedsonite, espèce particulière d'amphibole. Le feldspath y est ordinairement mélangé de sodalithe, et la roche contient, disséminée, de l'eudyalite minéral qui, comme l'arfvedsonite, est spécial à cette localité.

La fergusonite se trouve aussi seulement à Sardlok, près de Julianehaab.

A Kaksimiut, on a reconnu un filon de cuivre sulfuré et panaché. A Nunarsoit, il existe un autre filon très-important du même minerai. Storoe offre encore un gîte de cuivre sulfuré.

Enfin un fait assez important à signaler, est l'existence d'une source thermale près de Julianehaab.

Pour compléter cet aperçu de l'histoire géologique du Groënland, il nous reste à parler de deux grands phénomènes qui s'y rattachent intimement, quoique faisant plutôt partie de son histoire physique. Nous voulons parler des mouvements du sol et de ceux des glaces.

Tout le monde sait que les côtes de la Scandinavie présentent des preuves évidentes d'exhaussements et d'abaissements qui ont eu lieu dans la période moderne et se continuent encore de nos jours.

Le sol du Groënland a été et est encore soumis, sans aucun doute, à des oscillations de niveau analogues, dont les preuves sont seulement moins nettes.

Nous avons parlé d'un exhaussement des montagnes du fiord d'Arksuk, rendu probable par la forme des côtes du bassin d'Evigtok. Ce mouvement ascensionnel, s'il a réellement eu lieu, est depuis longtemps terminé, et la région d'Arksuk est au contraire en voie d'abaissement; on en trouve la preuve positive dans ce fait qu'un magasin construit anciennement par les Danois, au village même d'Arksuk, se trouve actuellement baigné par la mer.

On cite sur toute la côte des faits du même genre, établis, d'après la tradition, avec certitude. Nous n'entreprendrons pas de les détailler, parce que si leur constatation est certaine, elle manque de précision. Nous nous bornerons à rapporter une observation que nous avons faite à Godthaab et qui nous paraît très-concluante.

Près de cette colonie, au-dessus de l'établissement des Frères Moraves, entre deux crêtes arrondies de gneiss, s'étend une petite plaine élevée au-dessus de la mer de 16 mètres à peu près, dont le sol, remarquablement uni, est sableux et en grande partie couvert de cailloux arrondis. Ces cailloux ont été rendus rugueux par l'action incessante du gel et du dégel ; mais il est impossible de ne pas reconnaître dans leur forme celle de véritables galets. Le bord de cette plaine, vu de la mer, est d'une horizontalité parfaite et offre tout à fait l'apparence de certains rivages abandonnés momentanément par la mer dans des localités où le jeu des marées la fait agir successivement à différents niveaux. Nous sommes donc convaincus que cette disposition topographique, qui se reproduit dans

les autres anfractuosités de l'île, accuse un ancien niveau des eaux relativement plus élevé qu'aujourd'hui de 16 mètres, c'est-à-dire un exhaussement du sol équivalent.

Mais si nous sommes obligés de laisser ainsi dans un très-grand vague les notions sur les oscillations du sol au Groënland, il n'en est pas de même pour l'histoire de la formation et du mouvement des glaces, qui est assez avancée.

Nous avons vu que le détroit de Davis est sillonné par des flottes de montagnes de glace, et nous avons fait connaître les dimensions énormes que présentent quelques-uns de ces eisbergs. Disons de suite qu'à l'exception de la zone de mer qui entoure le Spitzberg et où le phénomène se rencontre, mais sur une échelle infiniment moindre, il n'existe pas dans les deux hémisphères d'autres glaces flottantes que celles qui descendent de la baie de Baffin par le détroit de Davis. Nous ne parlons pas ici, bien entendu, des glaçons arrachés par les courants ou les vents aux banquises plus ou moins fixes que l'on trouve sur la plupart des côtes des régions polaires, et qui ne sont autre chose que le produit de la congélation de la mer. Ces glaçons, qui n'apparaissent jamais qu'à une petite distance des bancs dont ils ont été détachés, ne sauraient être confondus un seul instant avec les eisbergs, autant à cause de leurs dimensions, relativement très-petites, qu'à cause de leur aspect, de leur forme et de leur salure. L'eisberg présente une masse glacée, en quelque sorte spongieuse, contenant souvent des bulles d'air et donnant par la fusion de l'eau parfaitement douce, si l'on a pu recueillir un morceau que la mer n'ait pas atteint et pénétré. Les glaçons détachés de la banquise, au contraire, se fondent en une eau franchement salée, bien qu'un peu moins chargée que l'eau de la mer, par suite du rejet d'une partie des sels au moment de la congélation. Quant aux dimensions de ces glaçons, ils ne dépassent jamais 2 ou 3 mètres en hauteur, bien qu'ils s'étendent quelquefois en plateaux considérables. Ces caractères distinctifs sont tellement tranchés que les navigateurs désignent par des noms différents les deux genres de glaces qu'ils rencontrent dans ces parages, appelant eisbergs les grandes montagnes de glace sans salure, et bourguignons les glaçons salés qui flottent aux abords des banquises.

Les eisbergs descendent du Nord au Sud en traversant le détroit de Davis. Tel est, en effet, le sens du grand courant qui les entraîne; mais sur la côte occidentale du Groënland, ce courant même fait naître souvent d'autres courants ou remous en sens opposé, dont les vents peuvent favoriser l'action; c'est alors que l'on voit des montagnes de glace poussées sur la côte venir s'y échouer, ou bien s'engager dans les fiords profonds qui la découpent. Pendant notre relâche de trois jours dans le fiord d'Arsuk, nous fûmes, en quelque sorte, poursuivis par un bloc énorme qu'un vent violent avait entraîné dans le canal et qui, tournoyant dans cet espace étroit, semblait resserrer à chaque instant les cercles qu'il traçait autour du navire.

Quant à celles de ces montagnes flottantes qui sont entraînées dans l'océan Atlantique, nous avons dit qu'elles disparaissent, en général, à la hauteur du banc de Terre-Neuve; mais ce qui, sous le rapport de la navigation, donne une haute importance à l'histoire de ces glaces, c'est que quelques-unes des plus grosses pénètrent souvent jusque sous des latitudes beaucoup plus basses. C'est ainsi que dans la zone de mer qui sert en quelque sorte de route aux communications entre les États-Unis et l'Angleterre, apparaissent tout à coup des écueils que nul pilote ne peut prévoir et qu'aucune carte ne signale, danger ter-

rible au milieu d'un mouvement de navigation aussi considérable. On a cru même pouvoir spécialement attribuer à la rencontre de ces masses redoutables, en temps de brume ou pendant la nuit, la disparition mystérieuse de ces grands paquebots transatlantiques qui ont péri corps et biens, dans ces dernières années, dans la traversée de Liverpool à New-York.

Tout concourt donc à appeler l'intérêt sur les eisbergs, et leur présence exclusivement réservée à une partie assez restreinte de l'hémisphère boréal, et le danger qu'ils présentent pour la navigation, et l'importance du phénomène en lui-même, l'un des jeux de la nature les plus saisissants et les plus grandioses. C'est au docteur Rink que nous en devons l'explication complète. Nos propres observations n'ont fait que confirmer en tout point celles de ce savant, aussi consciencieux que modeste.

Depuis le cap Farewell, par le 60e degré jusqu'au 73e de latitude Nord, la presqu'île groënlandaise est couverte d'un plateau de neige permanent, l'un des amas d'eau congelée les plus considérables qui existent sur le globe. Ce plateau, qui règne sans aucune solution de continuité sur toute l'immense étendue que nous venons de spécifier, a comblé les vallées, enseveli les montagnes et laisse à peine surgir quelques pics isolés au-dessus de sa surface, légèrement ondulée. On peut évaluer à 700 mètres sa hauteur moyenne au-dessus du niveau de la mer; quant à son épaisseur, elle est très-variable, suivant le relief du terrain; mais il est permis de supposer qu'au-dessus des vallées la masse de neige présente une profondeur de plusieurs centaines de mètres. On sait que la côte orientale du Groënland, depuis le cap Farewell jusqu'à la terre de Scoresby, est encore inconnue, sauf la portion comprise entre le 60e et le 65e degré de latitude, explorée en 1830 et 1831 par le capitaine Graah. Ce savant et courageux voyageur a trouvé sur toute cette zone le plateau de neige descendant fort près du rivage, dont une bande de terre libre très-étroite le sépare; du reste, le contact même du névé avec la mer, que l'on y observe sur plusieurs points, ne semble pas produire des effets aussi importants que sur la côte occidentale. Là, le phénomène du déversement des glaces dans la mer se présente avec une netteté et une intensité des plus remarquables, depuis le cap Farewell jusqu'au 73e degré au-dessus d'Upernivik. Le névé, moyennement éloigné du rivage d'une quinzaine de lieues, n'a d'autres points de contact avec la mer, qu'un certain nombre de fiords qui poussent jusqu'au pied du plateau leurs dernières ramifications, et servent de déversoirs à autant de glaciers, toujours en mouvements. Ces glaciers, au nombre de huit, sont, à partir du Sud, les suivants : le glacier de Iermilik, à dix lieues au Nord du cap Farewell; le glacier de Narsalik, au-dessus d'Arksukfiord; le glacier de Godthaab, au fond du fiord de ce nom; le glacier de Jacobshavn, celui de Fossukatek; ces deux derniers débouchant derrière l'île de Disko; les deux glaciers de Kariak et de Kangerdlusoak, séparés par une côte dentelée de quarante lieues, le long de laquelle le déversement des glaces s'opère d'une manière presque continue; enfin, le grand glacier d'Upernivik, le plus considérable de tous. En dehors de ces points, le névé ne touche à la mer que sur une zone située à six lieues au nord de Frédérikshaab. Il forme à cet endroit un glacier de dix lieues d'étendue, qui descend jusqu'à la mer par une pente dont l'inclinaison, mesurée par nous, ne dépasse pas 1 degré et demi. Cet immense champ de glace, qui se relève à l'horizon, d'une manière presque insensible, interrompt, par une nappe d'une éclatante blancheur, la bande noire et dentelée de la côte groënlandaise. Ce fut le seul point de repère que nous pûmes reconnaître, lorsque nous voulûmes atterrir à la hauteur de Fré-

dérikshaab. Au milieu des brumes et par un violent coup de vent, sans pilote et privés de renseignements hydrographiques, le long d'une côte semée d'écueils, nous ne fûmes assurés de notre position qu'à la vue du glacier, très-exactement marqué sur la seule carte qui existe de ces parages, la carte à petit point du capitaine Graah. Du reste, soit à cause de la disposition du sol qui le supporte, soit pour toute autre cause inconnue, ce glacier ne paraît pas être animé d'un mouvement régulier vers la mer, et, s'il y projette des glaces, elles n'y parviennent qu'accidentellement à l'état de fragment et en petit nombre, comme nous l'avons observé pour le glacier isolé du Sermitziac. Les véritables déversoirs du grand névé central sont les fiords dont nous venons de donner la nomenclature. Chacun d'eux pourrait être regardé comme la continuation et l'épanouissement d'une vallée pénétrant dans le relief même des terres, et se reproduisant dans la masse du névé qui les couvre en entier. On dirait, en effet, que le plateau est sillonné par de grands courants de glace ayant quelque analogie avec les courants d'eau, et correspondant sans doute avec des torrents ensevelis sous les profondeurs de la couche glacée. Les fiords ne seraient alors que les prolongements et peut-être les produits de ces courants, et les ouvertures que ces déjections d'eau, de glaces et de débris de toute espèce se seraient frayées vers la mer.

Mais si cette hypothèse a quelque valeur pour représenter et pour coordonner assez fidèlement les phénomènes dont nous nous occupons, elle est insuffisante pour les expliquer, et est d'ailleurs en désaccord avec les notions que l'on doit admettre sur la nature et la marche des glaciers.

Et d'abord, la couche d'eau congelée qui recouvre le Groënland et est alimentée par la neige qui tombe dans le pays pendant la plus grande partie de l'année, ne nous paraît pas devoir, dans sa partie centrale, présenter la texture de la glace. Ce doit être un névé ou amas de neige, comparable, en consistance, aux névés qui remplissent les anfractuosités supérieures des hautes montagnes de nos régions tempérées et sont en quelque sorte les sources de leurs glaciers. Quelque compacte que soit la neige accumulée sur une si grande épaisseur et durcie par le froid, nous ne pensons pas qu'elle perde complétement la structure qui lui est propre. La transformation, qui se fait dans nos montagnes vers la limite de la zone des neiges éternelles, se fait vraisemblablement au Groënland sur les bords mêmes du plateau, tant à cause de l'abaissement du terrain que du voisinage de la mer, siége d'une température plus uniforme et plus douce. Sous cette double influence, la surface de la neige fond; l'eau pénétrant la masse poreuse s'y congèle de nouveau, en agglutine toutes les parties, et la transforme en une glace plus ou moins spongieuse. C'est dans cet état que le névé se trouve en contact avec la mer et qu'il s'y déverse, présentant tout autour des côtes une espèce de cordon de glace, tandis que la masse centrale n'est, à proprement parler, formée que de neige.

Quant au phénomène du déversement des glaces dans la mer, qui rentre d'une manière directe dans la théorie de la marche des glaciers, on peut l'attribuer à l'une des deux causes que l'on assigne à ce phénomène général, et plutôt à toutes deux.

Rien n'empêche, en effet, d'admettre que les fiords, dont le fond se relève en pente douce jusqu'à leur extrémité, correspondent à des terrains inclinés du centre du pays vers le rivage de la mer. Il est probable même que ces canaux encaissés se continuent bien au delà du rivage sous la forme de rigoles étroites et profondes. Dès lors, il est possible que la masse de glace qui s'y trouve engagée

soit animée d'un mouvement plus ou moins rapide, plus ou moins régulier dans le sens de la pente du terrain, et par conséquent vers la mer. Ce serait un glissement mécanique qui s'opérerait, favorisé par la fusion des couches inférieures de la glace en contact avec le sol.

Il paraît certain que les glaciers doivent ainsi en général le mouvement continu dont ils sont animés à leur position sur une surface inclinée. Mais cette cause n'est pas la seule qui produise ce phénomène important. Il en existe une autre dont la réalité est mise hors de doute par une observation minutieuse du fait.

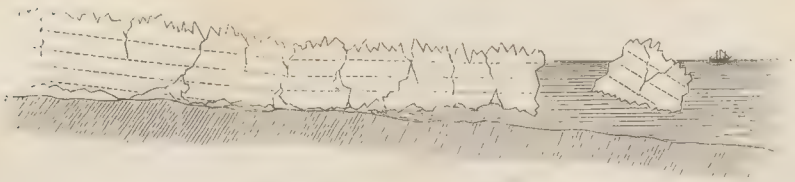
Si la masse intérieure du glacier reste à peu près insensible aux élévations de la température atmosphérique et à l'action du soleil, il n'en est pas de même de sa superficie. Les couches supérieures entrent en fusion, donnent de l'eau qui pénètre dans les pores et les fissures des couches inférieures. Sous l'action de la température intérieure que les mêmes causes ne sauraient élever, cette eau d'infiltration se congèle de nouveau ; mais par la congélation, son volume devient plus considérable, et accroît d'autant celui de la masse solide au sein de laquelle elle a pénétré. La chute de la neige alimentant, du reste, journellement cette double action, elle opère d'une manière continue, et pour ainsi dire indéfinie, et il est facile de concevoir qu'elle doit avoir pour résultat de dilater progressivement le glacier. Cette dilatation se manifeste de deux façons, extérieurement par un déplacement de l'extrémité libre, et intérieurement par une poussée continue des parties centrales vers la périphérie. On observe, en effet, dans tous les glaciers, que, par un travail lent mais régulier, ils chassent sur leurs bords les matériaux que la chute des avalanches a transportés jusqu'au centre de leur masse; de sorte que là où un glacier, sortant de la vallée abrupte qui l'encaissait, s'avance dans une vallée plus large, il apparaît flanqué de *moraines*, espèces de digues formées par l'entassement des fragments de roches qu'il rejette.

Il est possible que cette seconde cause de la marche des glaciers agisse puissamment sur ceux qui bordent le grand névé du Groënland, et on doit regretter que les effroyables solitudes où le phénomène s'accomplit n'aient pas permis de l'étudier d'une manière régulière, d'en mesurer avec précision les effets, suivant les localités et les saisons.

Les observations recueillies par M. Rink suffisent toutefois pour mettre hors de doute le résultat général. Ce sont les bords du grand névé, convertis, comme nous l'avons vu, en glace compacte, qui, par leur dislocation donnent naissance aux eisbergs. Mais dans les endroits où le terrain qui supporte l'extrémité d'un déversoir s'élève en pentes abruptes à partir du rivage, les morceaux qui se détachent du glacier, à mesure que le point d'appui vient à leur manquer, sont d'un volume très-médiocre, et d'ailleurs leur chute le long des rochers les réduit en fragments tels qu'ils disparaissent, pour ainsi dire, avant d'arriver à la mer. C'est seulement au fond des fiords, à l'origine de ces grandes gouttières qui se prolongent, en général, en pente douce jusque dans l'intérieur des terres, que la marche du glacier, combinée avec l'action des eaux dans lesquelles il baigne, amène la formation des eisbergs.

L'extrémité du glacier s'avance progressivement au niveau de la mer, déborde le rivage et ne tarde pas à se mettre à flot. Bientôt le ressac ou la fusion des couches en contact avec l'eau déterminent dans le flottage une sorte de porte-à-faux. La masse se rompt, un tronçon se sépare, et l'eisberg est formé. Aussitôt qu'elle s'est détachée, la montagne de glace oscille, se retourne quelquefois, et

prend enfin sa position d'équilibre. Puis elle descend lentement vers la pleine mer, entraînée par le courant que détermine dans le fiord l'écoulement des eaux produites par la fusion de la neige et de la glace au contact du sol.



Telle est l'origine des glaces flottantes du Nord de l'Atlantique. S'il est un spectacle de la nature digne de piquer la curiosité du savant et de l'artiste, c'est, sans nul doute, celui d'une de ces immenses débâcles, de ces formations de montagnes de glace tout d'une pièce, énorme déplacement de la matière inerte, dont aucun autre phénomène terrestre n'offre l'exemple. Pour donner une idée des forces qui sont mises en jeu et des masses qui sont remuées dans ces terribles commotions, il nous suffira de dire qu'il n'est pas rare que le bruit s'en fasse entendre à quinze lieues de distance. M. Rink évalue à 300 millions de mètres cubes au moins la quantité de glace qui se détache ainsi annuellement de chacun des cinq grands glaciers du Nord.

Le Groënland n'a peut-être pas été de tout temps recouvert du plateau de glace sous lequel ses vallées, ses montagnes et ses cours d'eau sont ensevelis ; peut-être ce grand névé, dont la latitude et la hauteur au-dessus du niveau de la mer ne suffisent pas pour expliquer l'existence, disparaîtra-t-il quelque jour avec les causes inconnues qui ont amené sa formation. Il n'est pas douteux pour nous que si ce changement s'accomplit, le sol du Groënland, mis à nu, ne présente des traces profondes du séjour prolongé des glaces et de leurs déplacements sur sa surface. Alors, probablement, les vallées et les ravins offriront des témoins et des preuves du passage des eaux à des hauteurs que ne pourraient atteindre les torrents et les rivières de cette époque. Des blocs entraînés par les glaces apparaîtront à des distances considérables des montagnes dont ils auront été détachés et dans des lieux qui sembleront inaccessibles. La surface gneissique et granitique du Groënland sera labourée, dans beaucoup d'endroits, par des empreintes de cannelures et de stries, traces des rochers emprisonnés dans les glaces, alors que, dans leur mouvement régulier ou précipité, elles auront glissé sur le sol qui les supportait. En un mot, si l'on pénètre par la pensée au-dessous de la croûte profonde qui dérobe aujourd'hui le Groënland à nos yeux, on découvrira sur la surface de ce vaste pays toute une série de faits géologiques analogues à ceux que présente le sol de la presqu'île scandinave. Ainsi l'état actuel de la première de ces régions mettrait sur la voie de l'état primitif de la seconde : ainsi la Norwége et la Suède auraient été jadis recouvertes par des masses de neige et de glace comparables à celles du Groënland et qui auraient imprimé sur leur surface les stigmates que nous y observons.

Nous regrettons de ne pouvoir pénétrer plus avant dans cet ordre d'idées, qui

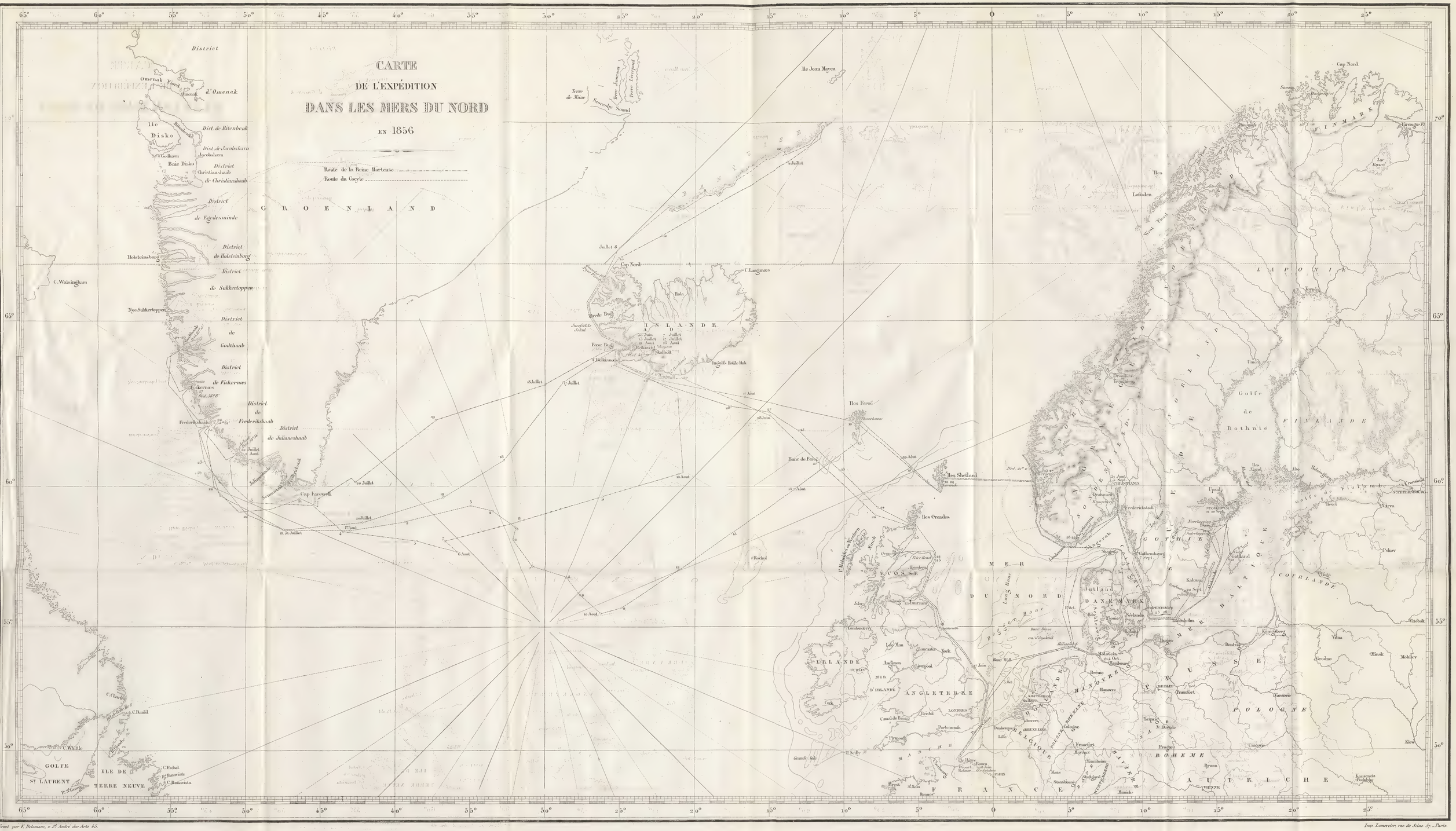
n'aurait sa véritable place qu'à la fin d'une notice sur la presqu'île scandinave. Mais quelque incomplètes que soient ces études, à la suite d'un voyage qui nous a fait embrasser, pour ainsi dire, d'un seul coup d'œil, les deux grands appendices septentrionaux de l'ancien et du nouveau monde, nous n'avons pu nous empêcher de faire allusion aux rapports frappants qui les unissent et à un rapprochement qui devrait être le résumé et comme la synthèse de l'exploration scientifique de la *Reine-Hortense*.

E.-B. DE CHANCOURTOIS.
Ingénieur des mines, professeur à l'École des mines.

FERRI-PISANI.
Chef d'escadron d'État-major.

FIN

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS, 55, QUAI DES AUGUSTINS.


CARTE
DE L'EXPÉDITION
DANS LES MERS DU NORD
EN 1856
Route de la Reine Hortense
Route du Cocyle
GROENLAND
District d'Omenak
Omenak Fiord
Ile Disko
Dist. de Ritenbenk
Dist. de Jacobshavn
Godhavn
Baie Disko
District de Christianshaab
District de Egedesminde
District de Holsteinborg
Holsteinsborg
District de Sukkertoppen
C. Walsingham
Nye Sukkertoppen
District de Godthaab
District de Fiskernæs
Fiskernæs
District de Frederikshaab
Frederikshaab
District de Julianeshaab
Julianeshaab
Cap Farewell
Terre de Miine
Scoresby Sound
Ile Jean Mayen
Cap Nord
C. Langanes
Hola
Eyde Bugt
Faxe Bugt
Reykjavik
Skalholt
Ingolfs Höfde Huk
ISLANDE
Iles Feroë
Thorshaven
Bane de Feroë
Iles Shetland
Iles Orcades
Kirkwall
Pentland Firth
Edinburgh
ECOSSE
Glasgow
Londonderry
Liverpool
Manchester
York
Anglesey
Isle Man
IRLANDE
DUBLIN
MER D'IRLANDE
ANGLETERRE
LONDRES
Bristol
Canal de Bristol
Portsmouth
Plymouth
Scilly
Grande Isle
Brest
St Malo
Rennes
FRANCE
Havre
Rouen
PARIS
Dunkerque
Calais
Douvres
Anvers
BELGIQUE
BRUXELLES
Lille
Mons
Cologne
Francfort
Mayence
Mannheim
Stuttgard
Strasbourg
Munich
Leipzig
Dresde
Prague
Brunn
VIENNE
BOHEME
AUTRICHE
Cracovie
Varsovie
POLOGNE
Berlin
Hanovre
Brême
Hambourg
Amsterdam
La Haye
Copenhague
Christiania
Stockholm
Upsal
Gothenburg
Kalmar
Gotland
Helsingfors
Abo
Aland
Revel
Narva
Pskov
Riga
Kurlande
Vitebsk
Kiev
Kamenetz Podolsk
Mohilev
Minsk
Grodno
Vilna
Kenigsberg
Dantzig
Copenhague
Kalmar
Malmö
Lund
Ile Gotland
Ile Oesel
Ile Dagö
Ile Aland
Ile Hoeg
Ile Bornholm
Ile Rügen
Ile Fehmarn
Ile Alsen
Ile Sylt
Ile Texel
Ile Walcheren
Ile Wight
Ile Anglesey
Ile Man
Ile Jersey
Ile Guernsey
Ile Ouessant
Ile Groix
Ile Noirmoutier
Ile Oléron
Ile Ré
Ile Corse
Ile Sardaigne
Ile Malte
Ile Candie
Ile Chypre
Ile Rhodes
Ile Lesbos
Ile Samos
Ile Chios
Ile Corfou
Ile Ithaque
Ile Cephalonie
Ile Zante
Ile Cerigo
Ile Lampedusa
Ile Pantelleria
Ile Ischia
Ile Capri
Ile Sicile
Ile Sardaigne
Ile Elbe
Ile Pianosa
Ile Gorgone
Ile Capraja
Ile Pomegue
Ile Ste Marguerite
Ile Ste Lucie
Ile Ste Croix
Ile Ste Hélène
Ile Ste Catherine
Ile Ste Marie
Ile Ste Anne
Ile Ste Pierre
Ile Ste Rose
Ile Ste Thomas
Ile Ste Jean
Ile Ste Barbe
Ile Ste Cécile
Ile Ste Dominique
Ile Ste Jacques
Ile Ste Jean

20

854

Seðlabanki Islands Bókasafn
100366483 - 5